
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
·LIBRARIES·
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817

REVUE GERMANIQUE

PUBLIÉE PAR

MM. CH. DOLLFUS ET A. NEFFTZER

AVEC LE CONCOURS DE MESSIEURS

PHILARÈTE CHASLES, C. DARESTE, ÉDÉLESTAND DUMÉRIL,
MAURICE HARTMANN, É. LABOULAYE (de l'Institut), LITTRÉ (de l'Institut),
A. MAURY (de l'Institut), P. MÉRIMÉE, RENAN (de l'Institut),
DE ROUGÉ (de l'Institut), L. RATISBONNE, C. DE SAULT,
DANIEL STERN, H. TAINE, ETC., ETC.

TOME PREMIER.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU

1858

DE L'ESPRIT FRANÇAIS

ET

DE L'ESPRIT ALLEMAND.

L'échange est à la fois la condition et le résultat du progrès. Du monde inorganique à l'homme et de l'homme à l'humanité, les sciences naturelles et l'histoire constatent un développement successif de l'échange entre des existences toujours plus richement douées pour participer à la vie collective, la ressentir en elles, la manifester au dehors et la développer. L'observation nous montre la nature ne formant d'abord que des associations imparfaites et transitoires, pour arriver ensuite à grouper, dans une progression constante et sous la puissance d'une énergie centralisatrice, les existences élémentaire dont elle dispose et qu'elle transforme, développant ainsi la longue série de ses créations, et manifestant dans la variété infinie des moyens et des résultats l'identité de son action essentielle. L'humanité déroule un spectacle analogue aux yeux de l'historien, ce naturaliste du monde de la pensée, et la constitution de l'univers moral nous révèle la même loi de progression, le même principe générateur que la formation de l'univers physique. La sociabilité crée celui-là, comme l'affinité moléculaire a créé celui-ci. Les individus se sont groupés en familles, les familles en tribus, les tribus en peuplades, les peuplades en nations. Familles, tribus, peuplades et nations, autant de multiples de l'homme engendrés l'un par l'autre, et d'où sortira le dernier multiple, l'association des peuples, la grande société humaine, fonction souveraine de l'échange où viendront concourir toutes les autres, de même que s'unissent toutes les fonctions et toutes les forces de l'organisme individuel dans la fonction collective et synthétique de la vie. La civilisation suprême sera la solidarité suprême.

Quel esprit ne s'ouvrirait au pressentiment d'un avenir nouveau devant cette sublime conspiration pour la paix qui gagne les peuples de proche en proche? Tous les obstacles ne sont pas encore vaincus, mais les nations tendent visiblement à se grouper autour d'un intérêt collectif, et à mettre leur honneur, non plus à s'amoindrir mutuellement, mais à augmenter les bénéfices d'une existence solidaire, par une plus large expansion à leur vie de relation, en même temps que par la mutuelle garantie de la possession plus étendue et plus stable de leur énergie personnelle. L'harmonie des intérêts, des besoins et des idées tend à se fonder. Elle cherche encore sa formule définitive : elle la trouvera. Nous sentons aujourd'hui vivement en nous cette grande idée de l'association universelle, qui a poussé comme un instinct confus les peuples dans leur voie, et sur plus d'un point nous voyons surgir les ébauches de son organisation future. Le monde ancien ne connaissait d'autre instrument d'union que la conquête; le monde moderne en possède que la science lui a donnés, et dont il apprend chaque jour à se servir plus efficacement. Dès sa naissance, il eut l'imprimerie. Aujourd'hui, les forces naturelles lui sont soumises, la vapeur et l'électricité lui obéissent. Que sont, et surtout que seront les frontières avec les chemins de fer et avec le télégraphe électrique? Déjà l'industrie et le commerce, centuplés dans leur force par ces prodigieux auxiliaires, enveloppent les nations du réseau compliqué des intérêts, et, prise dans ce réseau chaque jour plus inextricable, déjà la guerre agonise. Le rêve honni de l'abbé de Saint-Pierre est devenu l'espérance de tous et la certitude des penseurs.

On a parfois manifesté la crainte que le rapprochement plus intime et la pénétration réciproque des peuples ne portassent atteinte à l'intégrité de leur génie personnel, et n'amenassent, au lieu d'un développement, un amoindrissement de leur existence. Alors même qu'il en pourrait être ainsi, il n'en faudrait pas moins subir la loi évidente de l'évolution humaine, et se consoler en pensant que, si les peuples sont peut-être appelés à se transformer par l'association, ils sont assurés de se perdre par l'isolement; car se mettre hors de l'association, c'est se mettre hors la loi humaine. Individu ou peuple, on tente vainement de ne vivre que de soi. L'heure vient où s'épuise la séve que l'on tirait de son propre sein; la source de vie ne jaillit plus des entrailles desséchées; il faut mourir, et mourir seul.... D'ailleurs, l'individu ne s'est point dégradé en passant de l'isolement à la vie collective, de l'état sauvage à l'état civilisé : il s'est élevé. Comment en serait-il différemment des peuples, ces indivi-

dualités collectives? L'originalité vraie ne consiste pas à offrir le moins de prise possible au monde extérieur, et à se maintenir immuable et intangible au milieu du mouvement des choses, des hommes et des idées; les véritables grands hommes présentent au contraire, avec un grand relief de personnalité, quelque chose d'impersonnel et de général par où ils s'identifient avec leur époque, leur pays, et parfois avec le genre humain tout entier. Ils plongent profondément dans le milieu social qui les entoure, ramènent à eux et concentrent les rayons de vie qui s'y trouvent répandus, pour les réfléchir avec une intensité nouvelle de chaleur et de lumière. Il n'en est pas différemment des peuples. Les plus grands sont ceux qui possèdent la puissance la plus grande pour recueillir, partout où ils les trouvent, les éléments du progrès, et les restituer au monde sous une forme plus générale, après les avoir fait passer au creuset de leur génie civilisateur. Telle semble être la fonction départie par excellence à la France et à l'Allemagne. Elles ont la gloire des deux grandes batailles gagnées par l'esprit moderne, la réforme et la révolution. Wicleff, Arnaud de Brescia, Savonarole ont précédé Luther, comme la révolution anglaise a précédé la révolution française. Mais la réforme, demandée partout, n'a pu être réalisée que par l'esprit germanique; la révolution anglaise n'a été qu'un fait particulier, la révolution française a été un fait général. L'Allemagne, au seizième siècle, et la France, au dix-huitième, se sont levées pour le monde en même temps que pour elles-mêmes, et c'est la généralité de leur œuvre qui en fait la grandeur. Leur double victoire domine et constitue l'histoire moderne. La réforme a été la révolution de la pensée, et la révolution la réforme des choses. Le peuple qui, seul, les eût accomplies toutes deux, eût été la synthèse évidente de l'esprit moderne. La France et l'Allemagne se complètent donc réciproquement, et si tout échange est utile, si toute communion est féconde, c'est manifestement entre elles que peuvent s'établir le plus utile des échanges et la plus féconde des communions.

L'Allemagne a depuis longtemps pris les devants, et ce n'est pas un des caractères les moins singuliers de cette nation d'avoir, avec un fonds personnel aussi riche, constamment offert un si facile accueil aux idées et aux influences étrangères. Sa passion est de tout traduire et de tout s'assimiler. Les Allemands sont les plus laborieux, et, par les qualités et les défauts de leur langue, les meilleurs et les plus heureux traducteurs du monde. La langue allemande a la faculté de se mouler sur toutes les formes étrangères, et d'en garder exactement

l'empreinte. Aussi les Allemands ont-ils les seules traductions d'Homère et de Shakspeare qui existent. Leurs reproductions des poésies et des formes orientales sont des chefs-d'œuvre, et leurs plus grands écrivains n'ont pas dédaigné l'œuvre secondaire de la traduction. Ce sont Tieck et les Schlegel qui leur ont donné Shakspeare et le théâtre espagnol; c'est Herder qui a traduit le *Romancero*, Schiller a donné *Phèdre*, Gœthe a donné *Mahomet* à la scène allemande. Cette tradition s'est maintenue; aujourd'hui encore les Allemands traduisent tout de notre littérature, même le médiocre et le mauvais, les monuments sérieux comme les romans de fabrique et les vaudevilles d'occasion. Cette absorption constante n'est pas restée sans effet, et le cachet français s'est visiblement imprimé sur plus d'un esprit germanique. Il suffit de rappeler ici Henri Heine. On peut dire aussi que, si aujourd'hui l'Allemagne descend des hauteurs de l'abstraction, si de spiritualiste elle se fait naturaliste, au moins passagèrement, l'influence française n'est assurément pas étrangère à ce remarquable mouvement de réaction.

Dans l'échange intellectuel comme en toutes choses, la France a été l'exacte contre-partie de l'Allemagne. Elle a beaucoup moins reçu qu'elle n'a donné. Les peuples étrangers apprenant sa langue, elle s'est crue dispensée d'apprendre celles des peuples étrangers; et pendant deux siècles elle a joui de l'empire incontesté de son esprit et de sa littérature en Europe. Elle a longtemps ignoré, puis méconnu et travesti Shakspeare, et quand déjà les Allemands avaient Lessing et Winckelmann, elle croyait posséder dans la Harpe le premier critique du monde. La décadence était la conséquence inévitable de ce glorieux isolement, et on ne peut savoir ce que fussent devenues les lettres françaises, si elles n'eussent puisé à temps une vie et des formes nouvelles aux sources étrangères. Shakspeare fut enfin compris, et madame de Staël rendit à la France le service inestimable de lui faire connaître l'Allemagne, à la plus éclatante période de son puissant et subit développement. Depuis ce temps les communications sont restées ouvertes, mais bien plus fréquentes et plus régulières avec l'Angleterre qu'avec l'Allemagne. Kant, Schiller, Gœthe lui-même ne sont pas encore complétement traduits; Hegel l'est fort peu; Fichte et Schelling ne sont connus que de peu de gens; des esprits éminents dans l'ordre littéraire et dans l'ordre scientifique ne le sont pas du tout. Des travaux de premier ordre restent perdus pour nous. De rares traductions, et quelques articles publiés de loin en loin dans les journaux et les revues, ne suffisent pas à embrasser l'ensemble, à suivre la pro-

duction de ce vaste laboratoire d'idées. Les fondateurs du recueil qui paraît aujourd'hui ont pensé qu'il y avait lieu d'établir un courant régulier de l'Allemagne à la France. Ils ont voulu jeter un pont sur le Rhin pour le commerce de deux peuples, convaincus de servir à la fois l'une et l'autre nation, et, avec elles, le progrès auquel elles contribuent toutes deux dans une mesure égale, avec des aptitudes et un génie bien différents.

La divergence des deux génies éclate dans le caractère des deux œuvres qui sont leur titre dans l'histoire. La réforme, avons-nous dit, a été la révolution de la pensée; elle a eu sans doute des résultats politiques: elle a transformé l'Angleterre et fondé les États-Unis; mais en Allemagne elle n'a pas dépassé la sphère immatérielle de la pensée, et les Allemands ont été impuissants à en déduire des conséquences applicables au gouvernement des sociétés. Le trait fondamental de la nation est dès lors indiqué. C'est l'esprit de méditation et de spéculation. La pensée affranchie n'a pas aspiré à se transformer en fait; elle a joui d'elle-même et s'est développée en paix, sans entrer en lutte avec le monde extérieur. Aussi l'Allemagne a-t-elle été par excellence la terre de la liberté philosophique et scientifique. C'est la magnifique compensation des tristesses et des désenchantements de son histoire.

La pensée française, au contraire, tend à la réalisation, et à une réalisation générale. Elle est agressive et conquérante, et subit naturellement les hasards des luttes où elle se précipite. L'esprit français ne poursuit pas la vérité pour elle-même. Ce qu'il estime avant tout dans l'idée, c'est sa capacité d'application, c'est-à-dire son rapport avec l'ensemble des faits qui le dominent et qu'il veut dominer. Ce qu'il lui demande, ce n'est pas de s'épanouir dans le tranquille et impalpable domaine des déductions logiques; c'est de transformer le monde des réalités extérieures, dans le sens des aspirations de l'époque et du jour. Aussi toute œuvre de l'esprit soulève-t-elle d'abord pour ou contre elle la question d'opportunité. En Allemagne, l'étude critique des religions est une partie intégrante et constante du travail intellectuel; en France, cette critique, sauf de brillantes mais rares exceptions, n'existe pas. Elle est remplacée par la controverse agressive, et les controversistes sont, suivant les circonstances, populaires ou honnis. L'ordre du jour est souverain chez nous. C'est en s'appuyant directement sur les instincts de leur pays et de leur temps que nos grands écrivains ont agi si fortement sur les hommes et sur les événe-

ments. Le présent est toujours présent chez eux, et la réalité vivante circule dans leurs écrits. De là des œuvres puissantes, parce qu'elles sont passionnées; mais aussi parfois des œuvres incomplètes et marquées au coin d'une précipitation regrettable. Nous improvisons beaucoup, et trop souvent la plume emportée gagne de vitesse la réflexion. La brochure, le pamphlet, sont des produits naturels de l'esprit français, et les Anglais seuls peuvent nous en disputer le prix. Le journalisme, cette improvisation quotidienne, est encore mieux approprié à notre humeur vivace et impatiente, et chez nul peuple il ne s'est produit avec plus de force et d'éclat. Mais nos préoccupations de tendance et d'application immédiate se manifestent aussi en des œuvres plus graves, et en ceci nous sommes tous, quelles que soient nos opinions, les fils de Voltaire, qui faisait de la polémique et de la controverse jusque dans ses tragédies. L'histoire est plus vivante en nos mains qu'en nulles autres; mais elle ne peut se dégager du parti pris, et l'impartialité absolue n'est pas son fait. Elle veut conclure avant tout, et donne le pas à l'intérêt politique et social sur l'intérêt purement scientifique. Parfois les faits cadrent comme ils peuvent avec une thèse préconçue. Nos historiens égalent leurs rivaux étrangers par l'érudition et la recherche patiente et féconde; ils les surpassent par d'éminentes facultés de composition et par la passion du récit; mais s'ils ont l'éloquence de la passion, ils en ont aussi les entraînements, et parfois les injustices.

Il serait inutile de suivre en toutes ses manifestations, tour à tour salutaires ou fâcheuses, ce besoin qui possède la France de se porter en toutes choses vers l'application. Mais il est impossible de ne pas faire une remarque générale qui donne la clef de notre histoire. L'impatience d'agir est grosse de déceptions en plus d'un genre. Elle procède sans doute du plus généreux instinct, mais elle s'irrite devant l'obstacle; et au lieu de l'écarter, au lieu de l'user s'il le faut, elle le franchit. Nous voulons cueillir le fruit avant qu'il soit mûr, et nous tranchons le nœud gordien plus souvent que nous ne le dénouons. Nous sortons alors des limites du possible, et faisons de l'idéologie appliquée, car il y a une utopie du fait comme de l'idée. Ce qui signale le fait utopique, c'est l'impossibilité de subsister par lui-même. Rien ne caractérise mieux le peuple français que cette contradiction où il tombe, lorsque, poussé par la passion du réalisme et la fougue de son tempérament au delà des possibilités d'une situation donnée, il va jusqu'à marquer les faits et les institutions du signe irrécusable de l'idéa-

lité. Il l'a fait à certains moments de la révolution, et c'est encore une remarque curieuse que la France ait eu, à peu près, le monopole de ces systèmes qui devaient transformer l'humanité tout d'une pièce, et franchir d'un seul bond toutes les étapes du progrès. En toutes choses, nous nous élançons plus que nous ne marchons vers le but. De là cette oscillation des esprits, ce mélange de chimère et de réalité, et ces retours si brusques et si prompts qui ont souvent fait accuser l'inquiète mobilité du caractère français. Qu'on ne s'y méprenne point cependant, il est une chose qui ne varie pas en nous et qui est le principe même de nos variations : l'impatience du progrès.

La mesure qui semble manquer à l'esprit français dans l'appréciation de la réalité, il la retrouve au plus haut point dès qu'il est transporté dans la sphère idéale de la poésie et de l'art. Il est une qualité en effet que le monde entier s'accorde à lui reconnaître par excellence, le goût, expression d'une heureuse pondération des facultés de l'esprit et signe d'une organisation morale bien équilibrée. Ce qui est incorrect ou démesuré a toujours de la peine à se faire accepter chez nous. Nous préférons le beau au grandiose, et c'est en France qu'on a dit que du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas. Nulle nation n'a un sentiment aussi juste des choses de l'art, et à ce point de vue nulle n'est aussi artiste; mais le goût n'est point une faculté créatrice, et la source de l'inspiration a coulé plus abondamment pour d'autres peuples que pour nous. C'est dans le monde réel que la France poursuit son idéal, et c'est là qu'elle trouve l'emploi de sa spontanéité. Dans le monde idéal, nous ne sommes guère que les seconds en tout genre; en musique, nous venons après les Allemands et les Italiens; et si nos peintres d'aujourd'hui sont sans rivaux sérieux, ils se classent assurément bien loin des grands maîtres de la renaissance. Il serait insensé de méconnaître la grandeur multiple de notre littérature, mais il serait maladroit d'en dissimuler les faiblesses et les défectuosités. Nous concédons volontiers qu'à l'unique exception de Shakspeare, nulle poésie moderne n'est de la poésie simple, pure et spontanée, mais aucune n'est plus artificielle que notre poésie classique, si ce n'est les imitations qu'elle a suscitées à l'étranger pendant la durée de son règne. Les grands poëtes du siècle de Louis XIV sont des artistes bien plus que des poëtes. La forme les absorbe, la convention les domine et les amoindrit. Corneille lui-même se diminue sous la gêne inconcevable et barbare des trois unités. Seules, la haute figure de Molière et la figure originale de la Fontaine se détachent avec indépendance du

groupe trop ordonné de leurs contemporains. Mais le grand siècle n'a pas de grand lyrique, et l'ode, cet élan spontané, doit étaler « un beau désordre, effet de l'art. » Ce mot peint l'époque.

Le goût, allié au bon sens, produit la faculté critique, ou du moins une certaine faculté critique où nous excellons, et qui s'applique surtout aux œuvres d'art, et à ce qui est du domaine de l'art dans la composition littéraire. Notre critique est leste, perspicace et très-sûre dans ce qui est de son ressort, mais ce ressort ne dépasse que rarement la forme et l'ordonnance, et si nous avons le sentiment de l'art, nous n'en avons pas la philosophie comme les Allemands. Ils sont aussi nos maîtres, et les maîtres de tout le monde, dans cette autre critique érudite et scientifique qui s'attaque au fond des choses, restitue l'histoire et dissout les fictions. C'est la critique telle que l'entendaient les Wolff et les Niebuhr, et telle que l'entendent leurs continuateurs.

L'ordre et la mesure que la France apporte aux choses de l'esprit trouvent un emploi éminent dans les sciences proprement dites. Ces qualités y deviennent la puissance d'analyse et la clarté d'exposition. Des deux faces de la méthode, c'est l'analyse que nous préférons; et bien qu'il soit aujourd'hui de mode de parler de synthèse en toutes choses, les esprits analytiques seront toujours mieux compris en France que les esprits synthétiques. Ce qui nous frappe dans les phénomènes de la vie universelle, c'est moins le rapport qui les unit que la diversité qui les sépare. Cuvier a, dans son temps, éclipsé Geoffroy Saint-Hilaire, et Condillac restera plus Français que Descartes, mieux compris comme métaphysicien de l'autre côté du Rhin que chez nous. Ce que la France a retenu de lui, ce n'est pas son système, c'est un fait, l'affranchissement de la pensée. Elle reconnaît en lui le Luther de la philosophie. Du reste, le vrai métaphysicien de l'école cartésienne n'est pas Descartes, c'est Spinosa; et nulle doctrine n'a eu moins de succès en France que celle de l'illustre panthéiste. Descartes, dont il a développé les prémisses, n'a fait que traverser la métaphysique pour verser finalement, infidèle à lui-même et à sa méthode, dans le matérialisme. L'esprit du physicien l'a emporté.

Si le style est l'homme, la langue est le peuple. L'industrie, l'art, la science, la religion, ne sont que des manifestations partielles du génie national; ils n'expriment qu'un certain ordre de sentiments, d'idées et de propriétés intimes. La langue les exprime tous. Elle contient le

peuple dans l'espace et dans le temps. On l'y reconnaît dans son passé, son présent; on l'y pressent, on l'y trouve dans son avenir. Analysez la langue, vous retrouvez le peuple, pour ainsi dire, couche par couche. Décomposez le peuple, vous trouvez les éléments de la langue.

La langue française est la langue de la clarté, de la sociabilité et de la vulgarisation. Enveloppe transparente et solide de l'idée, elle ne lui permet ni de se cacher ni de se détendre. D'un autre côté, elle ne sépare point, elle unit. Elle n'accuse pas le relief des types individuels en les isolant, peut-être même lui pourrait-on reprocher de les trop effacer. Elle est faite encore plus pour la parole que pour la plume, parce que la parole est la vie même. Souple, rapide et nette, elle se prête à merveille aux mouvements de la conversation, s'y exalte, et vit surtout de la communion des esprits. Elle est moins au service de chacun et plus au service de tout le monde. Elle révèle un peuple dont la sociabilité est le plus profond instinct, et qui, par l'impulsion parfois extrême de ce besoin dominant, va jusqu'à rapprocher les individus et les groupes, au point de compromettre leur existence personnelle dans une centralisation absorbante des intelligences et des intérêts. Nation électrique, contagieuse, dont un de nos historiens a pu dire avec un sens profond[1] : « Le génie moral de la France se résume dans un mot : la Propagande. »

La langue allemande a un tout autre caractère. L'exacte précision et la clarté limpide du français lui font défaut. Elle flotte autour de la pensée en plis épais et indécis, et elle abonde en mots vagues qui laissent à l'esprit la périlleuse facilité de l'à-peu-près. Avec une richesse presque incomparable, elle ne sait pas se borner, et se montre toujours prête à emprunter aux langues étrangères, et surtout au français, des mots dont elle n'a nul besoin. Elle ressemble à ces substances chimiques qui ont des affinités multiples et faciles, et qui se désagrégent à la moindre sollicitation, pour contracter de nouvelles alliances. Elle est fluide et inconsistante. La solidifier, la fixer et y sculpter un style n'est pas aisé, et peut-être Gœthe seul, la perfection en tout, y a-t-il complétement réussi. Dans ses ressources infinies et dans ses défectuosités radicales, elle est comme la première et plus intime révélation du génie germanique, de sa puissance de conception et de son impuissance de réalisation. Elle a tout, excepté la forme. Et cette création

[1] Henri Martin.

incomplète, qu'elle a été lente à se produire! La réforme marque, pour les Allemands, l'ère de la rénovation littéraire aussi bien que celle de la rénovation religieuse, et la Bible traduite par Luther est le premier monument de leur langue et de leur littérature modernes. Et ce n'est que deux cents ans après Luther que s'ouvre le siècle littéraire. L'intervalle, depuis la fin de la guerre de trente ans, appartient à l'ascendant français. Lessing et Klopstock, Schiller et Gœthe ont eu pour prédécesseurs des Campistron germaniques.

Alors, il est vrai, dans la seconde moitié du dernier siècle, tout éclate à la fois. C'est, dans toutes les directions, l'irruption subite d'une séve longtemps contenue, et la pensée envahit ensemble tous les espaces qu'ailleurs elle n'a parcourus que successivement. La poésie, la spéculation et la critique s'élancent de front. Pendant que Klopstock chante, Kant médite la rénovation de la philosophie; Semler et Michaëlis ouvrent cette longue série d'érudits et de critiques qui se continue jusqu'à nos jours par les Eichhorn, les Wolff, les Gesenius, les Strauss, les Ewald, les Baur. Jamais l'esprit n'eut une manifestation plus grandiose, et il faut ajouter aussi caractéristique et aussi singulière. La splendeur littéraire d'un peuple n'avait été jusque-là que l'ornement de sa grandeur politique. Phidias et Sophocle sont contemporains de Périclès; Virgile apparaît à l'apogée de la grandeur romaine; en même temps que Boileau régente le Parnasse, Louis XIV donne des lois à l'Europe. La pensée allemande s'est élevée par elle-même et pour elle-même, au milieu de circonstances médiocres et parfois misérables, en dehors de l'assistance des gouvernements et des faveurs des souverains. Les deux grands gouvernements allemands ont été à peu près étrangers à son développement. La pensée française régnait à Berlin comme la poésie et la musique italiennes à Vienne, quand déjà Lessing et Klopstock avaient conquis les esprits. Plus tard, la capitale d'un État très-secondaire devient, par un heureux concours de circonstances, un puissant foyer de la vie littéraire; mais Schiller et Gœthe, Herder et Wieland ont assurément plus donné au duc de Saxe-Weimar qu'ils n'en ont reçu, et, d'un autre côté, la splendeur de Weimar atteint son apogée au moment du désarroi politique de l'Allemagne. Pendant que le sol allemand est foulé par les armées de l'Europe, que Vienne et Berlin sont vaincues et humiliées, cette petite ville apparaît comme le centre radieux d'une vie idéale. Il est donc vrai de dire que la grandeur intellectuelle de l'Allemagne s'est développée dans une indépendance complète des faits extérieurs. L'existence de cette race de penseurs nous

apparaît comme un long déploiement de l'idée. Si la France aime la vérité pour les satisfactions qu'elle peut offrir à ses besoins sociaux, l'Allemagne, on peut le dire, l'aime pour elle-même, pour sa beauté et pour son éclat rayonnant. Pour elle, penser c'est vivre. Portée par la plus immense et la plus noble curiosité, armée d'une hardiesse naïve et loyale, elle a plongé au fond de toutes les questions, elle a plané sur les hauteurs les plus vertigineuses, elle a communié avec l'infini, et de cette communion sont sortis les grands métaphysiciens et les grands poëtes dont les œuvres illuminent son front d'une divine auréole.

Mais tout ce grand travail s'est accompli hors du monde réel; il n'y a pas marqué son empreinte, à peine l'a-t-il effleuré de son souffle. On dirait que l'Allemagne a eu peur de compromettre l'idée par l'alliage de la réalisation, car nulle idée ne passe dans les faits qu'elle ne transige avec eux et ne se courbe plus ou moins sous leur joug; et comme l'a dit un critique éminent[1] auquel l'Allemagne et la France sont toutes les deux déjà redevables à plus d'un titre : « L'incapacité de l'Allemagne dans le champ de l'action n'est-elle pas la conséquence des dons incomparables dont la nature l'a douée dans l'ordre des spéculations intellectuelles? L'homme pratique ne saurait avoir la largeur d'esprit de l'homme voué à la pensée : de son côté, le penseur, s'il veut prendre part aux affaires de ce monde, est obligé à une foule de compromis qui l'amoindrissent et nuisent à son originalité. »

La pensée nourrie d'elle-même et ne développant qu'elle-même ne peut produire que l'idéalisme. L'Allemagne a donc été idéaliste. L'effort suprême de l'idéalisme est la conception synthétique de l'unité. Les esprits analytiques sont frappés avant tout des aspects multiples et divers de la nature; le côté de l'unité les préoccupe moins, souvent il leur échappe entièrement. Ils pourront se montrer admirables dans leur aptitude à suivre la nature à travers la variété infinie de ses apparitions, mais la sensation les domine; ils succombent bientôt sous le poids des distinctions qu'ils ont accumulées, et s'exposent à perdre, dans le sentiment des différences, la notion des rapports et celle de la solidarité universelle. Par contre, il faut bien reconnaître aussi que les esprits portés avec trop de puissance vers la synthèse courent le risque d'aboutir en sens contraire à une conséquence également exclusive. Préoccupés de rechercher l'unité dans la nature, et n'observant en conséquence

[1] Ernest Renan; *Études d'histoire religieuse;* préface.

les faits qu'au point de vue de leurs relations, ils perdent aisément le sens de la diversité. Mais l'univers est l'unité multiple, et pour que la pensée arrive à le comprendre dans son existence totale, il faut qu'elle apprenne à l'embrasser simultanément sous ses deux aspects, et à passer, ainsi qu'il le fait lui-même dans son incessante activité, de l'unité à la diversité et de la diversité à l'unité. Cela revient à dire que synthèse et analyse sont des procédés alternatifs, mais non indépendants. La science doit employer tous les deux si elle veut reproduire dans l'entendement, sous la forme de notion, l'univers extérieur que la sensation lui révèle. L'alliance des deux procédés constitue la méthode, et la méthode seule peut donner la vraie philosophie, c'est-à-dire la généralisation la plus élevée des sciences particulières, et la plus complète représentation de l'univers dans l'homme à un moment donné de son développement intellectuel. Mais, jusqu'à présent, l'analyse et la synthèse n'ont guère fonctionné qu'isolément, selon la direction des esprits et le génie des peuples. C'est l'analyse qui a prévalu en France, surtout à l'époque où la France compte en la philosophie, c'est-à-dire au dix-huitième siècle. La philosophie française a donc été matérialiste. C'est la synthèse qui a prévalu en Allemagne, et elle a prévalu au point d'anéantir la notion des existences particulières dans celle de l'identité absolue.

Pour bien juger une nation, il faut l'observer dans ses grands hommes. De Jacob Bœhme à Hegel, tous les philosophes dogmatiques de l'Allemagne ont été panthéistes. On peut objecter Leibnitz, mais cette figure complexe appartient à la France et à l'Angleterre au moins autant qu'à sa patrie, et puis il ne suffit pas de polémiser contre Spinoza pour n'être pas panthéiste, et il ne serait pas malaisé de dégager de la métaphysique leibnitzienne la conclusion obligée de toute métaphysique. Kant s'est abstenu de toute construction spéculative; mais sa critique a rouvert la porte au panthéisme, et l'inévitable tendance de l'esprit germanique s'est révélée avec éclat dans ses successeurs, dans Fichte, ce Spinosa du moi; dans Schelling, le prêtre de l'identité, et enfin dans Hegel, le représentant le plus complet des facultés métaphysiques et synthétiques de l'Allemagne. Hegel a atteint la cime de la spéculation pure, et après lui il a bien fallu s'arrêter, car le système était complet. Cet incomparable constructeur de pensées a eu des disciples, mais il n'a pas eu de continuateurs : il ne pouvait pas en avoir, car, dans la direction donnée, il avait atteint le but. Après lui, la pensée allemande redescend des hauteurs, et renoue connaissance avec la vie

réelle. Le système disparaît peu à peu, absorbé dans la circulation générale de la vie de l'esprit. De rares disciples conservent et répètent comme un texte sacré les doctrines du maître; mais dans la philosophie comme dans l'art, comme dans toutes les créations de l'esprit, les écoles sont, par leur principe même, frappées de décadence : toute répétition aboutit à la scolastique en philosophie, comme au mécanisme dans l'art. D'autres soumettent Hegel à une torture posthume pour le réconcilier avec l'orthodoxie. La masse des intelligences est entraînée ailleurs, et les esprits superficiels voient dans le prompt abandon de l'édifice la condamnation de l'architecte. Ils se trompent. L'esprit humain ne séjourne nulle part, parce qu'il est le mouvement même; dès que l'édifice est achevé, il a hâte de l'abandonner pour en élever un autre. Plus tard, il y reviendra pour en faire le fondement d'une nouvelle construction. La doctrine hégélienne a donc eu le sort de toutes les doctrines complètes : elle est rentrée dans le milieu d'où elle était sortie, pour y déposer de nouveaux germes, comme rentrent dans la nature, pour la féconder de nouveau, les organismes dont la vie est épuisée. Comme meurent les hommes, comme tombent les feuilles, les systèmes s'évanouissent, mais pour ressusciter en d'autres systèmes. Il est dans le ciel de la pensée, comme dans le ciel physique, des étoiles filantes qui disparaissent sans trace et sans souvenir, et des astres immortels qui se dérobent au regard pour un temps. Aristote, Descartes, Voltaire ont eu leurs éclipses.

Gœthe occupe dans la poésie cette métaphysique du sentiment, le rang qui appartient à Hegel dans la métaphysique, ce lyrisme de la raison. Ce complet génie, le type le plus élevé de la poésie allemande, est panthéiste dans l'âme. Toutes ses œuvres en témoignent, et aussi le culte qu'il professa pour l'initiateur du panthéisme moderne, Spinosa. Il faut du reste noter ce culte comme un des signes généraux et caractéristiques de l'esprit germanique. Herder, qui était philosophe, mais qui était en même temps premier pasteur de Weimar, se proclamait spinosiste, et le prince des théologiens allemands, le grand, le vénéré Schleiermacher, appelait le philosophe d'Amsterdam saint Spinosa.

Si Hegel est le plus grand métaphysicien, et Gœthe le plus grand poëte de l'Allemagne, Alexandre de Humboldt est la révélation la plus éclatante de son génie synthétique dans les sciences naturelles. Ces trois hommes sont la nation elle-même, glorieusement manifestée

dans les ordres supérieurs de son activité créatrice. Le dernier reste seul, consommant, dans son infatigable vieillesse, une des grandes œuvres du dix-neuvième siècle, l'inventaire de l'univers, et il lui a été donné, comme de survivre à ses pairs, de les remplacer dans le gouvernement des esprits. La spéculation philosophique et la création poétique se sont effacées pour faire place à l'observation des faits et à la constatation des lois naturelles. Peut-être M. de Humboldt n'avouerait-il pas tous ses disciples; mais c'est incontestablement à la publication du *Cosmos* que se rattache cette curieuse évolution[1], sur laquelle nous allons revenir après avoir achevé de caractériser, dans ses qualités et dans ses défauts, ce qui nous paraît être, malgré les apparences aujourd'hui contraires, le caractère stable et fondamental de l'esprit germanique.

Les principaux défauts sont l'esprit de système et le défaut de méthode. Le système naît, en tout, du désir naturel à l'homme de généraliser et de conclure. Si la France réaliste elle-même ne s'en est point préservée, on comprend que l'Allemagne idéaliste ait encore succombé plus facilement. Le système et sa ressource obligée, l'hypothèse, sont inévitables en métaphysique. Mais il ne s'y confine point, et il nous semble qu'il diminue un peu l'autorité de la critique historique et scientifique, cette gloire, et il faut presque encore dire ce monopole de l'Allemagne. La théorie du mythe, si féconde et si juste, eût été moins attaquée si elle se fût avancée d'un pas plus mesuré sur un terrain mieux étudié, et c'est encore l'esprit de système qui nous semble déparer les beaux travaux de l'école théologique de Tubingue. De ce qu'il y eut, dans le principe, un christianisme judaïsant et un christianisme à tendances plus générales, une école de Pierre et une école de Paul, ce n'est pas une raison pour faire rentrer de force, sous l'une ou l'autre de ces rubriques, toutes les productions littéraires de l'Église primitive. La vie est toujours variée et complexe, et en ce qui touche les origines littéraires du christianisme, l'absence de témoignages contemporains fera toujours échouer toute classification rigoureuse.

Dans la manière de traiter l'histoire générale, l'Allemagne a été naturellement dominée par ses préoccupations idéalistes et synthétiques. L'histoire est pour elle le développement de l'idée, plus que du fait et de la vie. Les événements, les choses et les hommes, qui

[1] C'est la filiation indiquée par M. Maleschott.

représentent la diversité et le mouvement, fondus au creuset de la métaphysique, ne laissent plus apparaître que le développement logique de l'idée. L'idée est le principe et la fin; les faits sont ses manifestations et les auxiliaires qu'elle emploie pour se réaliser. Cette théorie peut se formuler d'un mot : Dieu dans l'histoire; et c'est justement le titre que M. Bunsen, l'auteur des *Signes du Temps*, donne à un grand ouvrage dont la publication a lieu en ce moment. Dans le passé, il suffit de citer les *Idées* de Herder, et la *Philosophie de l'histoire* de Hegel. Cette manière d'envisager le développement de l'histoire est grandiose et féconde en plus d'un sens; mais elle tend à écraser la personnalité de l'homme, et elle le dégrade réellement, sous prétexte de l'élever au rang d'un agent nécessaire de la Divinité. L'histoire de l'homme, comme celle de la nature, proclame partout à la fois l'unité et la diversité; et, dans l'une pas plus que dans l'autre, l'esprit n'est autorisé à résoudre les activités particulières dans le principe qui sert à les relier. Pour dépendre essentiellement dans leur existence individuelle de l'existence collective, elles n'en conservent pas moins leur orbite propre. Dieu est dans l'histoire, mais l'homme y est aussi.

L'Allemagne produit et consomme prodigieusement d'idées; mais cette profusion même doit être considérée comme la cause principale, après les défectuosités de la langue, du défaut de clarté qu'on a reproché à ses œuvres, souvent avec trop de raison. La clarté est l'expression de l'ordre. Il sera toujours plus aisé de classer et de rapporter ensemble un petit nombre d'idées ou de sentiments, que d'en disposer un grand nombre dans un cadre unique, selon les règles d'une sage ordonnance. Les productions de l'Allemagne pèchent trop souvent par l'absence de composition. Non pas qu'une méthode générale ait jamais fait défaut à ces grands esprits : il n'y a pas de grand esprit sans méthode; mais nous voulons parler ici de cette ordonnance intérieure qui classe à leur rang, sans jamais s'accuser, jusqu'aux derniers détails de la composition, et qui fait, coup d'œil, embrasser l'ensemble, c'est-à-dire la notion génératrice et ses développements. Si l'art chez nous se montre en toutes choses et jusque dans l'industrie, chez nos voisins, — faut-il l'avouer? — il n'est presque nulle part, et à peine dans l'art lui-même.

A ce point de vue, on doit féliciter l'Allemagne de l'effort réaliste qu'elle fait en ce moment, et de sa réaction à outrance contre l'idéalisme de son génie. Réaction naturelle : car s'il y a des peuples réalistes et des peuples idéalistes, la même tendance ne peut cependant

prévaloir toujours. Le spiritualisme et le naturalisme sont deux systèmes incomplets, entre lesquels oscillera l'esprit, avec plus ou moins de penchant pour l'un ou pour l'autre, jusqu'à ce qu'il soit reconnu que dans le monde où nous vivons, et que nous touchons, on ne peut pas plus abstraire la matière de l'esprit que l'esprit de la matière. La France fait depuis le commencement du siècle des efforts malheureux vers le spiritualisme. Par le même jeu de réaction, l'Allemagne, après s'être enivrée de métaphysique, se jette dans le matérialisme. Hegel eût trouvé dans cette antinomie la meilleure confirmation de son système, et peut-être a-t-il hâté la réaction en plus d'un sens, car nul penseur allemand n'a plus exalté les philosophes français du dix-huitième siècle et les plus matérialistes.

Après lui est venu Louis Feuerbach, modifiant la doctrine, la faisant descendre des hauteurs abstraites, et l'*humanisant* de toutes les manières. Hegel avait représenté l'univers comme le développement sériaire de l'idée, de l'absolu, arrivant dans la conscience humaine à la conscience de lui-même; M. Feuerbach en conclut qu'il n'y avait à s'occuper de l'absolu qu'autant qu'il se manifestait dans l'humanité, et qu'il ne pouvait y avoir d'autre religion que le culte de l'humanité, l'humanisme. C'était un pas considérable hors de l'idéalisme; mais l'humanité pouvait encore être considérée comme une abstraction, et les abstractions devenaient impopulaires. M. Max Stirner substitua donc l'individu à l'humanité, l'égoïsme à l'humanisme, et l'hégélianisme transformé aboutit, dans cette direction, à la négation de la société et de ses droits au profit de la souveraineté individuelle. On était loin du point de départ. M. Stirner et sa doctrine extrême n'ont obtenu, il est vrai, qu'un retentissement éphémère; mais M. Feuerbach est resté, et, quelque jugement que l'on porte sur ses idées, il méritait assurément de rester pour la courageuse franchise de sa pensée et la rare netteté de la forme. Il est la transition entre la métaphysique d'hier et le naturalisme d'aujourd'hui. Il n'est plus métaphysicien, mais il est encore dialecticien. Après un silence de plusieurs années, il rentre en scène avec un nouvel ouvrage, la *Théogonie*, en même temps qu'un penseur plus jeune et déjà célèbre remet en honneur la figure, longtemps négligée en Allemagne, du fondateur de la méthode expérimentale dans la philosophie moderne. Le *Bacon de Verulam* de M. Kuno Fischer est vraiment un « signe du temps ».

La place que Spinosa a si longtemps tenue en Allemagne, Bacon va l'occuper jusqu'à nouvel ordre. L'observation est proclamée l'unique

institutrice des esprits. Le microscope et la balance ont évincé la synthèse; l'analyse règne, et les faits sont interrogés à la place des anciennes sibylles de la métaphysique. On proteste même contre le passé, et on ne veut pas que l'Allemagne ait jamais été une nation philosophique[1]. L'intelligence obéit à la nature, afin d'apprendre à la mieux dominer. Le système est tombé en complet discrédit. Mais en toutes ces protestations qui surgissent contre lui, il serait curieux de montrer comment il tend à revendiquer son ancienne autorité. Dans les œuvres les plus réalistes par leur forme et leur visée, l'idéalisme n'est pas aussi absent qu'on l'imagine. On le sent sourdre au fond, comme ces filets d'eau qui se glissent limpides sous les gazons, et dont la présence est subitement trahie par des touffes de verdure d'une fraîcheur imprévue. L'Allemagne se met au régime de l'observation rigoureuse, et elle fait bien; mais le jour viendra où les faits, rassemblés avec le secours de cette enquête scrupuleuse dont on s'est fait une loi, fourniront à l'esprit les éléments d'une généralisation nouvelle et supérieure. En attendant, il faut suivre ce mouvement, qui est l'intérêt et la passion du jour, et, si on le trouve excessif, se rappeler que les réactions ne sont jamais modérées.

Les sciences naturelles, depuis longtemps redevables à l'Allemagne, ont nécessairement reçu une nouvelle impulsion de la primauté qui leur a été décernée. En même temps, elles se sont rendues accessibles

[1] « Quoique l'esprit national allemand n'ait pas plus connu l'existence de la spéculation métaphysique qu'il ne s'apercevra de sa disparition, nos voisins anglais et français n'en prétendent pas moins que nous sommes un peuple philosophique. Cette méprise naïve n'a pu naître que dans un salon étranger. » Louis Knapp, *Système de la philosophie du droit*, 1857.

Cette philosophie du droit, « basée sur l'unique autorité de la perception sensible, » est un des produits les plus hardis et les plus caractéristiques de la nouvelle direction des esprits. Mais la prétention de n'être point une nation philosophe paraît singulière, si on réfléchit que l'Allemagne a peut-être dans un très-court espace de temps produit autant de systèmes métaphysiques que tous les peuples réunis. On ne cite ordinairement que Kant, Fichte, Schelling et Hegel. Nous serons encore très-incomplets en ajoutant à ces noms ceux de Jacobi, de Fries, de Herbart, de Solger, de Schopenhauer, de Krug. Autant de noms, autant de systèmes. Que serait-ce si nous voulions épuiser l'énumération des systèmes théologiques? Chaque théologien a sa dogmatique, c'est-à-dire sa manière particulière de classer et de développer les dogmes de la révélation chrétienne, ou, s'il nie la révélation dans le sens supernaturaliste du mot, les principes de la philosophie du christianisme. Chaque dogmatique n'est autre chose qu'un corps de doctrines métaphysiques. Cette spéculation théologique est encore plus caratéristique que la spéculation purement philosophique.

aux profanes. Des esprits éminents, tel que MM. Vogt, Moleschott, Schleiden, Tschudi, Zimmermann, sont entrés dans la voie de la vulgarisation, si brillamment ouverte par M. de Humboldt, en des tableaux où les qualités de l'artiste le disputent à celles de l'homme de savoir et de génie.

Dans les études historiques, la tendance réaliste se montre avec évidence. L'histoire se fait concrète et vivante. On fouille avec patience les archives des peuples, comme ailleurs celles du globe. MM. Ranke, Haüsser et Gervinus accusent cette tendance nouvelle par de brillants travaux. Entre leurs mains l'histoire prend plus de mouvement et de relief, et se colore au contact de la réalité. Elle est moins philosophique et plus politique. Avec ses préoccupations nouvelles, sa méthode devait se transformer, avec sa méthode sa langue. Désireuse de porter avec la lumière dans les esprits, la chaleur dans les âmes et l'énergie dans les volontés, elle a pris un dessin plus ferme, un langage plus précis. Peut-être a-t-elle perdu quelque chose de cette haute impartialité dont parlait madame de Staël quand elle disait que « tout comprendre, c'était tout pardonner. »

La poésie allemande n'avait pas attendu la réaction actuelle pour se mêler au monde. On se souvient de la jeune Allemagne, de ses aspirations politiques et même un peu socialistes, et de ses sympathies pour la France, qui a connu le chef de cette école, Henri Heine, ce grand et parfois trop léger esprit, pétri de lyrisme et de sarcasme. La jeune Allemagne est morte depuis longtemps. Elle avait succédé à une autre génération de poëtes politiques : Rückert, Kœrner, Arndt, les chantres de la nationalité, les Tyrtées des guerres de l'indépendance; après elle, vinrent MM. Herwegh et Freiligrath. Aujourd'hui la poésie est redevenue moins militante et plus tranquille. Il faut le dire aussi : la plupart des grandes renommées ont disparu. Deux groupes subsistent : le groupe souabe, à la tête duquel sont Uhland, qui ne publie plus rien, et Justinus Kœrner, moins maître de la forme, mais plus profond et plus pénétrant; et le groupe autrichien, où manque Lenau, mais que MM. Frédéric Halm (Munch de Bellinghausen) et Anastasius Grün (comte Auersperg) maintiennent avec honneur.

Les romanciers sont peu nombreux, nous entendons les romanciers sérieux, car la production est aussi abondante qu'en France. A leur tête, il faut, ce nous semble, placer MM. Gutzkow et Auerbach, le premier plus hasardeux et plus chercheur, le second plus naïf et plus

sympathique. M. Gutzkow date de la jeune Allemagne. Les *Contes de village* de M. Auerbach ont été traduits, et ces tableaux, d'une nature si franche et d'une grâce si bienvenue, n'ont pas été moins goûtés en France qu'en Allemagne. L'auteur de ces charmants récits s'est essayé en des sujets plus hauts; il n'était pas aisé de tailler un roman dans la vie tout intellectuelle de Spinosa, et M. Auerbach y a presque réussi. Deux renommées plus jeunes, MM. Freitag et Otto Ludwig, viennent de s'ajouter avec un certain éclat aux célébrités du roman. Ils ont déjà tenu beaucoup, et font concevoir plus d'espérances. MM. Keller, Otto Muller, Th. Mugge, sont des conteurs de mérite qu'il serait injuste d'omettre, même dans une nomenclature sommaire. La tendance la plus générale du roman est réaliste, et rentre ainsi dans la tendance générale.

Nous retrouvons au théâtre, avec quelques autres noms, la plupart des écrivains que nous venons de citer, et notamment MM. Frédéric Halm, avec sa *Griseldis* et son *Gladiateur de Ravenne;* M. Gutzkow, auteur de drames et de comédies assez nombreuses; M. Otto Ludwig, avec son drame des *Maccabées;* M. Freitag, avec ses *Journalistes.* Il faut ajouter à ces noms ceux de MM. Wolfsohn, Julius Mosen, Hebbel, Dingelstedt, etc. Il serait malaisé de rattacher tous ces écrivains à un système unique. Le théâtre allemand, sorti d'un mouvement critique, a toujours cherché sa voie, et les Allemands sont convaincus qu'il ne l'a pas encore trouvée. Ce qu'on peut dire, c'est que les poëtes contemporains ont produit des œuvres consciencieuses et distinguées, mais le courant ordinaire des théâtres est trop alimenté par la traduction française.

Si, pour terminer, nous effleurons les arts dans cette revue rapide, une remarque singulière nous frappe : on dirait que la musique, le plus immatériel et le plus idéal des arts, est elle-même entraînée dans la conversion générale. M. Richard Wagner n'est pas encore classé, et son nom, souvent applaudi, n'a pas atteint la région sereine des gloires non contestées. La critique et l'opinion sont flottantes et diverses; mais si on peut différer d'avis sur la valeur de l'entreprise, il ne semble pas qu'on en puisse méconnaître le caractère. La suppression des formes conventionnelles et l'alliance plus intime des paroles et de la musique indiquent évidemment une tendance réaliste, si tant est que la musique puisse jamais être appelée réaliste. La peinture, au contraire, la chair et le sang de l'idéal, est devenue en Allemagne quelque chose de métaphysique et d'abstrait. Les tableaux sont des systèmes, et les toiles sont peuplées des ombres de la philosophie de l'histoire.

Partout ailleurs, l'Allemagne, réagissant contre des instincts trop exclusifs, cherche la vie et la réalité : c'est un pas qu'elle fait vers la France. S'il est certain qu'en toute situation les deux pays ont possédé dans leur génie les motifs d'un échange mutuel et les conditions nécessaires pour le rendre fécond, il semble qu'en aucun moment de leur carrière les circonstances n'aient été plus propices à ce commerce de leurs esprits.

La *Revue Germanique* veut être l'instrument de ce commerce. Mais ses fondateurs, s'ils croient faire une œuvre opportune, ont aussi la conscience qu'ils se sont donné une tâche difficile, et, bien plus qu'en eux-mêmes, ils placent leur espoir dans le concours des hommes éminents qui ont répondu à leur appel avec une bonne grâce dont ils croient pouvoir les remercier ici en leur nom comme au nom des lecteurs de la *Revue Germanique*. De tels concours obligent en même temps qu'ils assistent. Notre ambition et notre devoir sont de nous en montrer dignes.

CH. DOLLFUS, — A. NEFFTZER.

LETTRE

AUX DIRECTEURS DE LA REVUE GERMANIQUE

SUR

LES ÉTUDES PHILOLOGIQUES ET ORIENTALES

EN ALLEMAGNE.

Paris, le 15 décembre 1857.

MESSIEURS,

Votre projet d'une *Revue Germanique* réalise un des vœux que j'ai le plus souvent formés. Je n'ai point la prétention de vous suggérer des idées que vous n'ayez déjà eues. Cependant, afin de vous prouver quel intérêt je prends à votre noble dessein, je me permettrai de vous communiquer quelques réflexions sur la place que devra, ce me semble, occuper dans votre recueil la partie des études allemandes dont je me suis plus particulièrement occupé.

Votre *Revue* doit être un tableau complet du mouvement intellectuel en Allemagne. Or, le côté de ce mouvement qui mérite le plus, selon moi, d'attirer l'attention, est celui des sciences historiques et philologiques. L'Allemagne, jusqu'à ces dernières années, a été égalée par la France dans le domaine des sciences physiques et mathématiques. La philosophie allemande est quelque chose de très-particulier, qui ne peut être comparé à quoi que soit et dont le temps seul permettra d'apprécier la valeur. Quant à l'ensemble des productions qu'on appelait autrefois les *ouvrages de l'esprit* et qu'on désigne maintenant du nom de *littérature*, l'Allemagne n'a point échappé à la décadence générale dont les œuvres d'imagination sont frappées de nos jours : elle a eu, en ce genre, des

hommes de génie; à l'heure qu'il est, elle possède à peine quelques hommes de talent. La véritable excellence de l'Allemagne est, à mon avis, dans l'interprétation du passé. L'Allemagne a compris l'histoire bien plus comme une science que comme un art. Elle n'a pas de grands historiens dans le sens que nous attachons à ce mot; il faut pour cela un talent de composition qu'elle semble dédaigner : mais jamais race ne posséda une plus merveilleuse aptitude pour les recherches d'érudition. La science critique et historique de l'esprit humain, la philologie, instrument nécessaire de cette science, voilà sa création. Certes, l'étude sérieuse et patiente des monuments antiques existait avant que l'Allemagne s'en fût emparée. Pour n'en citer qu'un seul exemple, quel admirable répertoire de solide érudition que l'ancien recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres! Mais le service qu'a rendu l'Allemagne, c'est d'avoir élevé à la hauteur d'une science organisée ce qui n'avait été jusque-là qu'un délassement d'amateur, et d'avoir donné une valeur philosophique à des études qu'on envisageait comme un simple exercice de curiosité.

L'Allemagne, vous le savez, n'a pas de *Revues* comme nous les entendons. Elle a des journaux spéciaux où chaque science dépose ses découvertes successives. Les Allemands n'écrivent pas; ils cherchent et ils pensent. Le genre de critique difficile et brillant dont la *Revue des Deux-Mondes* a créé le modèle parmi nous ne va pas à la tournure de leur génie, plus soucieux du fond que de la forme. Même différence dans l'enseignement. Les cours faits dans la manière éloquente que MM. Cousin, Villemain, Guizot ont inaugurée en France, n'ont dans les Universités allemandes aucun succès. Les enseignements les plus spéciaux au contraire y ont des auditeurs, quand on est sûr d'y recueillir des idées nouvelles ou des faits nouveaux.

C'est donc dans les journaux spéciaux que les rédacteurs d'une *Revue Germanique* devraient, selon moi, chercher les éléments les plus considérables de leur travail. Le *Journal de la Société orientale allemande* est le plus précieux répertoire pour les travaux relatifs aux antiquités de l'Asie. On ferait une œuvre utile en traduisant le rapport qui paraît dans chaque volume de ce recueil sur les progrès annuels des études orientales. Le journal de M. Haupt pour les antiquités germaniques, le *Musée du Rhin* pour l'antiquité classique, les *Communications* de l'institut de Perthes pour la géographie, sont aussi de précieux recueils, où notre insouciance des choses étrangères laisse s'enfouir de véritables trésors. Le *Journal pour la philologie comparée* de MM. Kuhn et Aufrecht, enfin, est la publication périodique la plus intéressante que je connaisse,

par la richesse, la variété, la finesse des découvertes qui y sont consignées. C'est là que s'est fondée la science capitale qui résume le travail philologique des dernières années, la mythologie comparée. C'est aux fines analyses de M. Kuhn et de ses collaborateurs qu'on doit la démonstration de ce résultat si important, que la race indo-européenne n'a eu d'abord qu'un système de mythes, dont les Védas nous présentent la forme la plus ancienne, comme elle n'a eu d'abord qu'un seul vocabulaire, qui se trouve épars dans les rameaux divers de la grande famille depuis l'Islande jusqu'à Ceylan.

Il est quelques hommes dont les travaux se présentent avec une sorte de périodicité, et qui sont une école à eux seuls. Ce tour particulier d'esprit qui rend les Allemands impropres à composer des ouvrages, mais qui en fait d'excellents collecteurs de matériaux, devait amener quelques travailleurs au système, plus commode pour eux que pour le public, de donner leurs idées au fur et à mesure qu'elles leur viennent. En France, on s'impose de ne livrer son œuvre au public que quand elle est parfaitement mûrie et achevée; en Allemagne, on la donne à l'état provisoire, non comme un enseignement doctrinal, mais comme une excitation à penser et comme un ferment pour les esprits. Il résulte de tout cela des livres moins bien faits que les nôtres, mais un mouvement fort supérieur au nôtre. Parmi ceux qui ont cédé à cette tentation, indice au moins d'une très-grande activité, je citerai d'abord M. A. Weber, de l'Académie et de l'Université de Berlin. Je ne connais pas en Europe de chercheur plus pénétrant et plus fécond. Ses *Indische Studien* paraissant périodiquement et ses autres ouvrages vous donneront toujours le dernier mot du grand ensemble de travaux qui se rattachent au sanscrit. M. Ewald et ses *Annuaires* vous tiendront au courant des études bibliques : consultés avec discernement, les ouvrages de ce critique éminent sont d'un prix infini. Pourriez-vous oublier M. Bunsen, cette infatigable activité, ce zèle pour tout ce qui est noble et grand, et ce vaste atelier de travail scientifique qui se groupe autour de lui? Les trois ou quatre volumes que publie par an M. Bunsen sont un vrai journal, où l'on est sûr de trouver toujours les résultats, sinon les plus démontrés, du moins les plus récents, de la philologie comparée, des études védiques, des études sur l'Avesta, des études bibliques, en un mot de tout ce qui est vivant et en progrès dans le champ des études philologiques.

Vous aurez sans doute des correspondants dans les diverses Universités. C'est là qu'il faut prendre comme à sa source le riche développement d'idées qui assure à l'Allemagne, dans l'ordre des spéculations

rationnelles, une si incontestable supériorité. L'enseignement n'est point en Allemagne, comme il l'est dans d'autres pays, une pédagogie étroite et jalouse de la science. Les établissements d'instruction publique y sont aussi des établissements scientifiques, recevant l'impulsion non d'une administration centrale, d'ordinaire peu au courant des choses intellectuelles, et naturellement indifférente ou hostile à ce qu'elle ne comprend pas, mais de savants et de penseurs, prenant au sérieux les choses de l'esprit. De là un enseignement large, libre, plein d'initiative, représentant à chaque heure l'état de la science; si bien que le jeune homme qui l'a suivi aperçoit clairement dès ses débuts le point d'où il faut partir et la région qui promet de récompenser par des découvertes les efforts des travailleurs.

Je sais que je vous parle ici d'un idéal quelque peu éclipsé aujourd'hui. Selon moi, l'âge d'or de l'Allemagne, au moins sous le rapport des conditions extérieures de la vie intellectuelle, est passé. La réaction des dix dernières années a exercé sur ces belles études une influence fatale. L'enseignement de la théologie, autrefois si indépendant et si élevé, est devenu dans les pays protestants d'Allemagne presque aussi impossible que dans les pays catholiques. Or, qu'on ne s'y trompe pas, c'est l'enseignement de la théologie qui a été en Allemagne le point de départ du grand développement qu'ont pris les études philologiques, surtout orientales: les fondateurs de ces études, les Eichhorn, les Gesenius, étaient des théologiens. Cette ressource si précieuse pour le travail intellectuel est perdue peut-être sans retour. Les jeunes gens sérieux, qui autrefois trouvaient dans l'enseignement de la théologie ou le ministère pastoral un excellent moyen de mener une vie laborieuse, repoussés par les symboles inacceptables ou étroits qu'on leur impose, se rejettent sur les carrières purement scientifiques, qui sont nécessairement peu nombreuses. Tout cela se combinant avec le renchérissement de la vie matérielle, qui atteint même les villes d'Universités en Allemagne, a produit une misère sur laquelle nous n'insisterions pas, si elle n'avait pour la science les plus fâcheux résultats. En effet, une conséquence de cet état de gêne, ce sont les travaux hâtifs par lesquels une jeunesse intelligente, mais trop nombreuse et trop empressée, cherche à se frayer une route vers les fonctions salariées. Ce n'est jamais impunément qu'on met les découvertes aux enchères. Les travaux solides sont de tous les temps; mais les découvertes viennent à leur jour, et il ne faut pas les devancer. Le grand défaut de l'Allemagne est cet empressement fiévreux d'annoncer des résultats nouveaux et de dépasser les maîtres, qui produit un déluge de thèses hardies et de pa-

radoxes. Ajoutez à cela les intrigues d'un parti religieux, mettant pour condition à ses faveurs tout autre chose que le mérite scientifique, et vous comprendrez les effets désastreux qu'ont pu produire sur des études aussi délicates que les nôtres quelques années d'un tel régime. Vous aurez le droit d'être sévères pour l'école superficielle, qui voudrait ainsi passer l'éponge sur le travail d'un demi-siècle, et enlever à l'Allemagne sa vraie couronne, celle de la science critique, saine et désintéressée.

Et puisque j'ai commencé à vous communiquer mes réflexions sur des points secondaires de votre plan, auxquels peut-être vous ne penseriez pas, j'oserai vous conseiller de ne pas chercher le développement de l'esprit allemand seulement en Allemagne. Je ne sais si je me trompe, mais je crois voir le moment approcher où les Allemands joueront le même rôle que ces Scots de la première moitié du moyen âge, qu'on trouve partout à l'état de missionnaires de la science et de grammairiens. Déjà presque tout le travail matériel de la philologie est supporté dans le monde par des Allemands. Ne négligez donc pas d'embrasser dans votre recueil ces nombreuses colonies où, grâce à sa puissance d'expansion, la race germanique porte son activité intellectuelle et son sérieux. Suivez-la dans l'Académie de Saint-Pétersbourg, où, malgré des susceptibilités assez naturelles, la science allemande s'est créé une importante succursale, peu inférieure à l'Académie de Berlin, surtout pour les sciences géographiques. Cherchez-la en Angleterre, à Oxford, à Londres, où vous rencontrerez à l'état d'exilés volontaires quelques-uns des meilleurs représentants de la nouvelle école, MM. Max Müller et Aufrecht. Ils écrivent en anglais; mais leur science, leur pensée sont allemandes: cela doit vous suffire. La Hollande mérite aussi que vous lui ouvriez votre recueil. L'Université de Leyde me paraît depuis quelques années dans une direction excellente : elle possède un grand enseignement historique, à la tête duquel est M. Dozy, et une solide école d'exégèse dirigée par M. Kuenen. En Suisse, vous trouverez l'Université de Zurich et le savoir un peu hasardeux de M. Hitzig. L'Asie et l'Afrique enfin vous offriront d'admirables missionnaires, tels que les Krapf, les Isenberg, et des voyageurs, tels que Barth et Overweg. Tandis que les missions catholiques, autrefois si fructueuses, ne rendent plus à la science que de médiocres services, à cause du peu d'instruction et de curiosité de la plupart de ceux qui s'y dévouent, les missions allemandes, anglaises, américaines, ont produit d'habiles explorateurs qui ouvrent devant nous des mondes inconnus, et prennent place parmi les fondateurs de la science critique de l'humanité.

N'oubliez pas les juifs allemands : ils sont une partie essentielle et pourtant distincte du mouvement qui doit vous occuper. C'est un monde fort mêlé, mais où se rencontrent encore des Mendelssohn et des Spinosa, et d'où sont sortis de bons auxiliaires du travail scientifique. Par une singulière destinée, la race juive se trouve de nos jours le meilleur interprète de certaines civilisations de l'Orient qui se sont trouvées, il y a deux ou trois mille ans, en contact avec elle, et dont les études bibliques et talmudiques la rapprochent à un degré surprenant.

Enfin, cherchez aussi l'Allemagne en France. Nous possédons parmi nous une colonie allemande qui, en même temps qu'elle communique largement avec le centre des idées françaises, puise directement encore aux mamelles germaniques, dont elle n'est point détachée : c'est l'école de Strasbourg. Cette modeste et savante école, dont l'administration centrale a parfois trop peu respecté l'individualité, est parmi nous le seul reste des anciennes institutions provinciales, qui avaient de si bons effets pour la culture intellectuelle. Vous connaissez sans doute la *Revue de Théologie* de M. Colani, excellent écho de ce qu'il y a de meilleur dans l'exégèse allemande. Les travaux de M. Reuss, de M. Bergmann, honoreraient une Université d'outre-Rhin; ils sont chez nous presque inconnus, et j'ignore si, en dehors de l'estime d'un petit nombre, ils ont jamais reçu le moindre encouragement de l'opinion.

Que votre Revue soit l'abrégé de ce vaste mouvement d'études. Dans ma pensée, elle doit représenter non-seulement l'Allemagne, mais tout ce dont l'Allemagne s'occupe, c'est-à-dire le monde entier. Croyez que son apparition ne sera saluée par personne avec plus de sympathie que par moi, et agréez, etc.

ERNEST RENAN.

HISTOIRE ROMAINE

DE

THÉODORE MOMMSEN[1].

I.

La linguistique est à l'histoire des hommes ce que la géologie est à l'histoire du globe. La géologie a retenu la trace des révolutions physiques qui ont précédé l'humanité; la linguistique comparée éclaire des temps et ressuscite des races antérieures à tout historien. Nous devons à cette science la révélation du fait capital de l'histoire primitive, la grande migration des peuples indo-européens. L'étude du sanscrit, du grec, du latin, du celte et de la plupart des langues parlées dans l'Europe moderne a montré, à côté de différences caractéristiques, les indices incontestables d'une origine commune. Les similitudes indiquent les phases traversées en commun par la race primitive. Les différences marquent le moment où les ramifications se sont détachées de la souche pour se développer dans d'autres milieux.

C'est dans le bassin de l'Euphrate, à côté même de la race rivale des Sémites, que les conjectures les plus vraisemblables placent le berceau de la race indo-européenne. C'est de là que sont partis successivement les essaims d'hommes qui ont peuplé ou conquis la Perse, l'Inde et

[1] Deuxième édition, revue et complétée d'après des documents récemment découverts et édités par M. Pertz, 3 volumes. — Berlin, Weidmann, 1857.

Le travail de M. Mommsen est le plus considérable qui ait été entrepris sur l'histoire romaine depuis Niebuhr. On en donne ici un résumé purement analytique, et, sans s'interdire la critique, c'est en général surtout par des analyses que la *Revue* s'appliquera à faire connaître les grands travaux de la science et de l'érudition allemandes. Les juger est le droit de tout homme compétent; mais les faire connaître et surtout inspirer le désir de mieux les connaître encore est la mission spéciale de la *Revue*. (*Note de la rédaction.*)

l'Europe, où les populations antérieures ne se sont maintenues que dans quelques points isolés[1]. Avant de se ramifier, la race indo-européenne avait dépassé le premier degré de la civilisation, la vie de chasse et de pêche, et atteint la vie pastorale. On avait des cabanes, des canots, des barques, des vêtements. On connaissait l'usage du sel, du feu et de quelques métaux, car les mots qui expriment ces idées sont communs à toute la nombreuse famille des langues indo-européennes. La race primitive possédait aussi les premiers rudiments de la religion et de la science, c'est-à-dire de l'observation. On trouve dans le fonds commun non-seulement l'idée générale de divinité, mais beaucoup d'idées religieuses plus spéciales et plus concrètes. « Ainsi, » dit M. Mommsen, le ciel considéré comme père et la terre considérée » comme mère des êtres, l'existence des âmes à l'état d'ombre après la » mort, sont des pensées fondamentales de la théologie indienne aussi » bien que de la théologie grecque et romaine. Certains dieux révérés » sur les bords du Gange ressemblent jusque par le nom aux divinités » de l'Ilissus et de Tibre. L'*Uranus* des Grecs est *Varunas; Zeus, Jupiter,* » *Diespiter* est le *Djaùs pitâ* des Védas. Les mystérieuses figures des » vieilles Erynnies sont venues d'Orient. Le divin levrier *Sarama* qui » garde pour le maître des cieux le troupeau d'or des étoiles et des » rayons solaires, et lui amène les vaches célestes, les fécondes nuées, » pour qu'elles lui donnent leur lait, est devenu chez les Grecs le fils » de *Sarama, Sarameyas, Hermeyas, Hermès.* L'énigmatique tradition du » vol des troupeaux du soleil, qui n'est elle-même pas sans analogie » avec la légende romaine de Cacus, est l'écho suprême et incompris » de cette antique poésie de la nature. »

Les premiers rudiments de la vie de famille appartiennent aussi à ces temps primitifs, mais l'organisation de la vie publique est postérieure à la séparation. L'état pastoral est impuissant à la développer, et on n'en était encore qu'aux plus faibles commencements de la vie agricole; les mots qui se rapportent à l'agriculture ne sont plus communs à toutes les langues indo-européennes, mais ils se retrouvent encore chez les Grecs, les Romains, les Germains, les Slaves, les Lithuaniens, et même les Celtes. Toute cette famille de peuples a donc traversé ensemble le phase agricole. La branche gréco-italique, considérée en particulier, a des caractères qui indiquent une séparation encore plus récente. Ce n'est plus seulement la culture des céréales, c'est aussi la viticulture qui est connue, et en général tout ce qui constitue les bases

[1] La Finlande, le pays basque et peut-être l'Étrurie.

matérielles de l'existence est commun aux Grecs et aux Latins. La déesse des foyers, *Hestia, Vesta,* est la même. Les éléments de la civilisation morale et politique, au contraire, la famille et l'État, la religion et l'art, se sont développés en Grèce et en Italie d'une manière bien différente : « En Grèce, le tout est sacrifié à l'individu : la nation à la » commune, la commune au citoyen. A Rome, l'État est tout, et hors » l'agrandissement de l'État, toute pensée large et haute est interdite » au citoyen. » Mais, quoique si dissemblables dans leur développement, la civilisation morale et politique de la Grèce et de l'Italie n'en procède pas moins d'un principe commun. Avant de se séparer en deux ramifications, la branche gréco-italique était, en effet, arrivée à un degré de culture qui suppose évidemment une chose publique et, partant, un gouvernement ou une administration. De la nature de ce gouvernement, on n'a que des indices rares et douteux. Ce qui, d'après M. Mommsen, était commun aux deux peuples, c'était l'élément patriarcal dans l'État, la monogamie, la grande position de la mère dans l'intérieur de la maison; mais le développement excessif de la puissance conjugale et surtout de la puissance paternelle est étranger aux Grecs; l'esclavage aussi est plus dur chez les Romains. L'autorité suprême était probablement entre les mains des chefs de tribu, gouvernant avec l'assistance d'un conseil des anciens et soumettant les décisions principales prises en conseil à l'acceptation ou au rejet de l'assemblée des hommes d'armes. Ce sont les rudiments de la première constitution romaine, et on les retrouve dans ce que rapporte Aristote de la plus ancienne constitution de l'île de Crète. Les idées fédératives étaient aussi communes aux deux nations. En religion, les Grecs créent des formes esthétiques, les Latins s'en tiennent à l'idée nue et ne veulent pas que la forme l'obscurcisse. La mythologie latine est une série d'abstractions. Jupiter et Junon sont l'abstraction du principe viril et du principe féminin; Cérès, la force créatrice; Minerve, la force qui incite. Les dieux latins n'ont pas de légendes, ils ne se marient pas, n'ont pas d'enfants, ne descendent pas parmi les hommes et ne boivent pas de nectar. « L'abstraction, » dit M. Mommsen, « qui est le point de » départ de toute religion, reste à Rome à son premier et infime degré, » tandis qu'en Grèce le motif à peine trouvé s'épanouit en figures et » en traditions héroïques. » Aussi les Romains n'ont-ils pas de poésie primitive, et n'ont-ils eu que bien tard une poésie d'imitation et de seconde main. L'art n'est pas moins impossible, car l'ancienne foi des Latins est décidément hostile aux images. Enfin le principe de la spéculation est absent dans cette religion terre à terre, et les Romains

n'ont pas créé de philosophie. En revanche, le sentiment de la foi a persisté plus longtemps chez eux que chez les Grecs. « Mais, » ajoute l'auteur, « cessons enfin d'exalter la Grèce aux dépens de Rome, ou » Rome aux dépens de la Grèce, et comprenons que les qualités de ces » deux plus puissants organismes de l'antiquité sont déterminés par » leurs défauts mêmes. La divergence entre les deux nations provient » surtout de ce que le Latium ne s'est point, au moment de son déve- » loppement historique, trouvé comme la Grèce en contact avec l'O- » rient. Nul peuple n'était assez grand pour enfanter à lui seul la mer- » veille de la civilisation grecque, et plus tard, celle de la civilisation » chrétienne. Pour de telles créations il a fallu que les idées et l'esprit » de la race sémitique s'implantassent, pour fructifier, dans le sol indo- » européen. Mais si, justement pour cela, la Grèce est le type même du » développement humain, Rome sera pour tous les temps le type du » développement national. Nous devons les révérer également et vouer » la même attention à l'histoire romaine et à l'histoire grecque. »

II.

On ignore comment les Italiques sont arrivés à la chaîne des Alpes, mais il est certain que c'est par là qu'ils ont pénétré en Italie. Les côtes de l'Italie méridionale étaient encore inconnues des Grecs au temps d'Homère, et aucune des immigrations de ces temps primitifs n'a eu lieu par mer. Il ne semble pas que les nouveaux arrivants aient rencontré des populations autochthones; mais il paraît qu'ils avaient été précédés par un détachement antérieur de la race indo-européenne, les Iapygiens. On considère ceux-ci comme les plus anciens habitants de la Péninsule; ils étaient établis dans la partie méridionale, et ont presque tout à fait disparu dans l'hellénisme de la grande Grèce. Avec les Iapygiens et les Italiques, il faut nommer, comme premiers occupants du sol italien, les Étrusques ou Toscans, dont l'origine indo-européenne est vraisemblable, mais n'a pu être établie avec certitude.

L'immigration italique proprement dite se divise elle-même en deux embranchements : les Latins et les Ombriens, ces derniers comprenant les Marses, les Volsques, les Samnites, etc. Les dernières phases de l'établissement ombrien appartiennent à l'époque historique; l'établissement des Latins dans le Latium est antérieur à tout témoignage; les frontières du Latium, notamment celle du Tibre au nord, sont déterminées et fixes dès la plus haute antiquité.

Dans le Latium, comme dans tous les établissements helléniques et italiques, le territoire fut partagé en districts de famille[1]. En dedans de ces districts, le sol était commun, et les produits seuls étaient partagés. L'agglomération de quelques districts forma des villages, mais ces villages n'étaient point des unités indépendantes, et c'était leur réunion qui constituait la *civitas*, le *populus*. Le point central était, non pas une ville, bien que l'inévitable noyau d'une ville future, mais un point élevé et fortifié, servant de refuge en cas de guerre (*capitolium, arx*); de lieu de réunion pour les transactions, les réjouissances publiques et les fêtes religieuses. Il y avait autant de capitoles que de cités, c'est-à-dire de groupes de villages. Chacun de ces groupes était indépendant et régi par un chef représentant l'autorité paternelle dans la cité. Ce chef était assisté d'un conseil des anciens, et convoquait l'assemblée des hommes d'armes. Les cités étaient unies en fédération, sous la primauté d'Albe, dont le capitole, élevé sur une montagne isolée, semblait la défense naturelle du Latium.

C'est du sein de cette confédération qu'est sortie la commune romaine. Elle n'a pas été fondée, comme on l'a dit, par un ramassis de gens sans aveu; elle est née de la fusion de trois communautés antérieures : les Rhamnes (nom primitif des Romains), les Titiens (communauté sabine) et les Lucériens. Le territoire de la nouvelle communauté était malsain et, de plus, resserré partout, excepté du côté de la mer. On en conclut que Rome a surgi surtout comme entrepôt du commerce fluvial et maritime. Aussi porte-t-elle une galère dans ses armes, et la voit-on conclure, à une époque très-ancienne, des traités avec les nations transmarines. De là un développement assez prompt. Rome apparaît comme ville fermée, établie autour de son capitole, dès les commencements de son histoire, fort obscurs, comme on le sait, depuis Niebuhr. Quelques noms et quelques faits généraux se dégagent seuls avec certitude des inventions des écrivains postérieurs. Nous voyons dès les premiers temps les Romains en guerre avec les Véiens (tribu étrusque) pour la possession de Fidènes, tête de port des Étrusques sur la rive gauche du Tibre. Puis viennent, en dépit de la fédération éternelle des communes du Latium, les luttes avec les communautés latines qui resserraient Rome du côté des terres. Plusieurs des communautés conquises disparaissent dans la communauté triomphante. Albe elle-même succombe à l'ascendant naissant de Rome,

[1] Ce mot pris dans l'acception du latin *gens*, groupe de familles remontant au même ancêtre.

et ce fait capital, qui déplace le centre de gravité du Latium, est symbolisé, dans les légendes inventées après coup, par le combat des trois Horaces et des trois Curiaces. Rome remplace Albe dans la primauté du Latium, mais avec une forme et un pouvoir différents. La ligue est fondée entre la communauté romaine d'une part et la confédération latine d'autre part. La primauté se change en patronat, et M. Mommsen compare l'ancienne suprématie albaine à la suzeraineté purement nominale des empereurs d'Allemagne sur les princes de l'Empire, et la suprématie romaine à l'autorité très-effective que l'empereur Napoléon Ier exerçait sur les princes de la confédération du Rhin, nominalement indépendants. Au dehors, Rome seule représente la confédération; c'est elle qui conclut un traité de commerce avec Carthage. Dans les guerres, l'armée expéditionnaire est composée moitié de Romains et moitié de Latins. Le commandement alterne, et le butin est partagé en deux parties égales.

Voilà tout ce qu'on sait du développement de Rome sous la période des rois. On constate un accroissement rapide et considérable, mais on ignore les détails. La constitution intérieure est mieux connue. Elle est sortie, non des combinaisons d'un législateur, mais des traditions et de l'esprit du peuple. « Elle n'est ni faite de toutes pièces ni empruntée, dit M. Mommsen; elle s'est développée dans et avec le peuple » romain. Elle a sans doute son point de départ dans l'ancienne con- » stitution italique et gréco-italique; mais entre les constitutions dont » nous pouvons nous faire l'idée d'après les poëmes homériques et le » plus ancien ordre de choses à Rome, il y a une longue série de » phases politiques. Tous les mots relatifs à la constitution romaine » sont latins. »

La communauté se compose de l'ensemble des citoyens. Tous les citoyens sont égaux; ils s'apppellent *patres* ou *patricii*, pères ou fils de pères, parce que seuls ils peuvent être légitimement pères et avoir un père légitime. Des hôtes, des clients, des affranchis venus dans la cité à la suite des familles deviennent les hôtes et les clients de la communauté. Ils ne tarderont pas à former la classe plébéienne, mais dans le principe ils ne comptent pas, ils ne sont rien dans l'État, les citoyens seuls se réunissent en assemblée populaire, et sont appelés à porter les armes. Le roi est dans l'État ce que le père est dans la famille, l'unique détenteur du pouvoir et l'unique représentant de la communauté. Les fonctionnaires auxquels il lui est loisible de déléguer une partie de ses pouvoirs ne sont que ses commissaires; son autorité est absolue dans le cercle des lois traditionnelles, mais il ne peut qu'appliquer ces lois;

s'il veut les modifier, il doit consulter l'assemblée des hommes d'armes. S'il viole ou s'il change la loi, les citoyens obéissent, et l'autorité du roi subsiste, comme subsistait, surtout dans le droit romain d'alors, celle du père opprimant sa famille. Mais les prescriptions illégales ne peuvent avoir de conséquences légales, et elles tombent à la mort du souverain. De même encore que le père de famille romain, quoique tout-puissant dans la famille, s'entourait pour les décisions les plus importantes d'un conseil, de même le roi est obligé par les mœurs et par la tradition de s'entourer d'un conseil d'hommes importants, qui n'ont pas voix délibérative, et qui ne répondent que lorsqu'ils sont consultés. C'est la forme primitive du sénat, vraisemblablement formé dans l'origine des chefs des familles[1] composant la communauté. Toutefois le choix royal n'était pas limité, et le roi pouvait même appeler au conseil des non-citoyens, ce qui n'a peut-être pas eu lieu dans le principe, mais ce qui fait que l'entrée du sénat n'a jamais été contestée aux plébéiens.

Le pouvoir royal était viager et non héréditaire. L'égalité primitive entre les paysans formant la communauté romaine excluait tout privilége de naissance. Mais le roi avait la faculté et peut-être même le devoir de désigner son successeur, et s'il négligeait de le faire, l'assemblée populaire ne nommait qu'un interroi (*interrex*) qui désignait le nouveau chef de la cité.

La communauté était divisée en curies, la tradition voulant que, dans le principe, chaque famille (*gens*) eût compté dix maisons, chaque *curie* (*curare*) dix familles ou cent maisons; chaque maison fournissait un fantassin (*mil-es*, parce que, d'après ce système décimal, il y en avait mille par curie); chaque famille donnait à l'État un cavalier et un sénateur. Les citoyens ne payaient pas d'impôt; mais, en cas d'urgence, ils acquittaient un emprunt forcé, qui leur était remboursé quand les finances publiques le permettaient; les non-citoyens acquittaient un droit de protection. Le roi percevait en outre les droits sur les ports, et des droits de domaines et de pacage. Outre le service militaire, les citoyens pouvaient être astreints à des corvées pour la culture des champs royaux et les constructions publiques. L'ensemble des hommes en état de porter les armes composait l'assemblée populaire, et dans cette assemblée résidait la vraie souveraineté, mais c'était une souveraineté latente dans le cours ordinaire des choses, et qui ne se manifestait que dans les circonstances extraordinaires, quand il s'agis-

[1] Ce mot toujours pris dans l'acception plus large du latin *gentes*.

sait de contrevenir aux lois ou aux coutumes établies. C'est dans ces cas exceptionnels que le roi s'adressait à l'assemblée des curies. « Ainsi, en » droit ordinaire, tout citoyen pouvait aliéner son bien, mais à la con- » dition de s'en dessaisir immédiatement; s'il voulait l'aliéner d'avance » pour en jouir sa vie durant et ne le céder qu'à son décès, il dérogeait » à la coutume établie, et le consentement de la commune était indis- » pensable. C'est là l'origine et la forme primitive des testaments. » L'homme libre ne pouvait ni perdre ni abandonner sa liberté; per- » sonne par conséquent ne pouvait se soumettre à un tiers comme à » son père. La commune intervenait encore, et l'adrogation avait lieu. » Le patriciat, ou le droit de cité, étant un droit de naissance, ne pou- » vait être conféré ni aliéné sans le consentement des curies. Le roi » rendait la justice, mais il n'avait pas le droit de grâce. Le meur- » trier condamné par lui ne pouvait échapper à la mort à moins de se » pourvoir en grâce auprès de la commune, ce que le roi pouvait au- » toriser ou défendre. Enfin, en droit des gens, les traités de paix » éternelle conclus avec les États voisins ne pouvaient pas être rompus; » il fallait encore que la commune intervînt pour autoriser la violation » du droit, en invoquant une injustice soufferte. Les citoyens étaient » donc consultés, non, il est vrai, en tant que formant la commune, » mais en tant que formant l'armée, pour toutes les guerres offensives, » mais non pour les guerres défensives ni pour les traités de paix. »

En somme, dit l'auteur, « l'ancienne constitution romaine nous » apparaît à peu près comme la monarchie constitutionnelle renver- » sée, et la communauté romaine était ce qu'est le souverain en An- » gleterre. C'était elle qui régnait, c'était le roi qui gouvernait. Dans » le rapport du tout aux parties, l'État romain tenait le milieu entre » une simple association de garantie et de protection réciproques » et l'idée moderne de la toute-puissance de l'État. La communauté » avait droit sur les citoyens pour la répartition des charges et la » répression des délits et des crimes, mais une loi d'exception punis- » sant un citoyen pour des faits non prévus par la loi générale a tou- » jours paru aux Romains un acte arbitraire. Les droits de la propriété » et de la famille étaient encore bien plus absolus. L'état pouvait en- » chaîner et tuer un citoyen, mais il ne pouvait lui enlever ni son fils, » ni son champ, ni même grever sa propriété d'un impôt. »

Telles étaient les institutions originaires de Rome; elles ne considéraient que le citoyen, c'est-à-dire le patricien. Mais il n'y avait pas dans la ville que des patriciens. Il y avait d'abord, comme dans toute ville, des étrangers proprement dits. Le gouvernement ni les lois n'exis-

taient pour eux; ils pouvaient être volés et chassés; en un mot, ils n'avaient aucun droit. Mais il y avait aussi ces clients, ces hôtes, dont il a déjà été question. Venus dans la ville à la suite des familles auxquelles ils s'étaient attachés, et devenus les hôtes de Rome même, ils jouissaient de la protection des lois et de toutes les douceurs de l'hospitalité. Leur réunion formait la *plebs*, incessamment augmentée par le commerce, les affranchissements et les populations des villes voisines vaincues par Rome. Elle prospérait, s'enrichissait et multipliait, tandis que le patriciat, décimé par les guerres, menaçait de dépérir. De cette situation naquit la première réforme constitutionnelle, qui porte à tort ou à raison le nom du roi Servius Tullius, et qui, dans tous les cas, remonte au deuxième siècle de la ville. Les plébéiens propriétaires furent admis à participer, non pas aux droits, mais aux devoirs des patriciens; ils furent astreints à porter les armes et à contribuer à l'emprunt forcé levé par le roi en cas d'urgence. Mais qui est soldat peut aussi devenir officier « dans un État qui n'est pas pourri », dit M. Mommsen. Les plébéiens eurent donc par le fait accès aux grades militaires, et probablement ils pénétrèrent aussi dès ce moment au sénat, qui, de droit, ne leur avait jamais été fermé. Ils furent naturellement dispensés de payer le droit de protection qu'ils acquittaient antérieurement comme clients de la communauté, mais ils restèrent exclus des curies, c'est-à-dire de l'exercice de la souveraineté populaire. Seulement, comme anciennement déjà c'était la commune militaire, et non la commune civile, qui décidait des guerres offensives et qui validait les testaments des soldats avant la bataille, et que les plébéiens faisaient désormais partie de la commune militaire, il y eut deux modes de votation, celui par curies, qui resta le mode ordinaire, et celui par centuries, pour les deux cas qui viennent d'être indiqués. Mais l'influence des plébéiens était à peu près annulée dans les centuries par le mécanisme particulier des votes. En somme, les avantages obtenus ne compensaient pas le poids des obligations imposées. Aussi la réforme ne fut-elle probablement pas due à une pression de la plèbe, mais plutôt à une pression des patriciens demandant à voir leurs charges allégées, ou peut-être à l'initiative de l'un des rois romains. Une réforme semblable, plaçant aussi dans la propriété le centre de gravité de l'État, venait d'avoir lieu dans les colonies grecques du midi de l'Italie, et il est possible que Servius Tullius, ou tout autre roi, ait simplement suivi l'exemple qui lui était ainsi donné. Quoi qu'il en soit, à la place de deux classes politiques, les citoyens et les clients, les patriciens et les plébéiens, qui avaient jusque-là existé à Rome, il y eut désormais

trois classes : les patriciens, ou citoyens actifs; les plébéiens propriétaires, ou citoyens passifs (*sine suffragio*); et les protégés, appelés *ærarii*, du droit de protection qu'ils acquittaient, ou *proletarii*. Ces derniers ne fournissaient à l'armée que les ouvriers, les musiciens, et un certain nombre d'hommes non armés, destinés à servir de remplaçants, c'est-à-dire à combattre avec les armes de ceux qui tombaient dans la bataille.

Première modification des anciennes institutions, la réforme servienne contient en elle le germe de toutes les modifications subséquentes, et même, il faut en convenir, celui de la décadence de Rome. En faisant participer les plébéiens aux charges plutôt qu'aux priviléges de la cité, en les admettant et les excluant tout à la fois, elle crée le principe des conflits politiques; en opposant la propriété à la non-propriété, elle produit le ferment de la question sociale. Elle est donc le point de départ de tous les troubles et de toutes les révolutions qui ont bouleversé Rome. Dès ce moment, il n'y a plus rien de stable; l'une ou l'autre caste, l'un ou l'autre intérêt triomphent tour à tour, jusqu'à ce que tout s'abîme dans le chaos. Mais le premier réformateur de la constitution romaine n'était pas tenu de prévoir les choses de si loin. Il agissait conformément aux circonstances de son temps, ou plutôt c'étaient les nécessités du temps qui agissaient en lui.

C'est le moment de fixer, avant qu'ils s'altèrent sous des influences diverses, les principaux traits de la vie religieuse et économique, artistique et industrielle des Romains sous les rois. Le Ciel romain était le reflet de Rome, mais un reflet exact et prosaïque. L'État, la famille, chaque homme, chaque fait, venaient s'y répéter, et y étaient représentés par autant d'abstractions. Le cercle des dieux était mobile et changeant comme le flux et le reflux des choses terrestres, et de même que les Romains recevaient à Rome des citoyens d'autres communes, de même ils faisaient accueil aux dieux étrangers, d'où la distinction des *dei indigetes* et des *dei novensides*. La semence (*Saturnus*, Saturne), la floraison (Flore), la guerre (Bellone), la limite (*Terminus*), la jeunesse (*Juventus*), la santé (*Salus*), l'honnêteté (*Fides*), la concorde (*Concordia*), toutes ces divinités caractérisent bien l'état infime et primitif de l'abstraction religieuse chez les Romains de ce temps. Le côté intime et véritablement pieux était le culte des esprits protecteurs de la cité et du foyer, Vesta et les Pénates, des divinités des forêts et du seuil domestique, les Sylvains et les Lares; mais ces divinités plus familières occupaient le degré infime de l'échelle. A peu près au même rang qu'eux se plaçait *Herculus*, *Hercules* (de *hercere*), le dieu des clôtures,

de la propriété et de l'augmentation du bien. C'est sur son autel qu'on signe les contrats. La Fortune (*Fors*, *Fortuna*) et *Mercurius*, le dieu du commerce, sont encore des divinités purement romaines.

Les dieux étrangers le plus anciennement admis étaient, après Mars, introduit dès l'origine, certaines divinités helléniques. Les dieux romains, quand on les consultait, ne répondaient que oui et non; les dieux grecs étaient plus communicatifs; aussi les oracles sibyllins et l'oracle de Delphes sont-ils en grand honneur à Rome dès une haute antiquité. Castor et Pollux furent accueillis aussi de très-bonne heure, ainsi que l'Héraclès grec, qui, à cause de la ressemblance du nom, se confondit avec l'Herculus latin. Pluton entra dans l'Olympe romain comme dieu des richesses, c'est-à-dire du sol, et son épouse Proserpine comme déesse des germes. Enfin Bacchus fut également le bienvenu.

Les dieux supérieurs étaient le *Jovis* romain, le Jupiter du Capitole; *Mars*, divinité particulière des Sabins, qui avaient constitué avec les Rhamnes la commune romaine primitive, et *Quirinus*, la personnification de la communauté armée. Chacun de ces dieux avait son prêtre, son flamine (*flamen*, allumeur), chargé de présider aux sacrifices. C'étaient les trois flamines majeurs, auxquels s'adjoignirent plus tard les trente flamines curiaux pour les foyers des trente curies. Le culte public de Vesta existait dans la Rome servienne. L'exercice de certains cultes était dans les attributions de corporations ou de familles : les *saliens* (sauteurs) exécutaient au mois de mars des danses en l'honneur du dieu de ce nom; en mai, les douze frères des champs (*fratres arvales*) invoquaient Cérès, la force créatrice. Les familles des Appiens et des Quinctiliens avaient le soin des *lupercales*, célébrées en février pour la protection des troupeaux.

Mais ces prêtres et ces corporations n'étaient chargés que du culte proprement dit; ils honoraient les divinités, mais ils ne se mettaient point en communication avec elles, ils ne les interrogaient pas, ils ne les consultaient pas; c'était là l'affaire des citoyens eux-mêmes, du roi au nom de la cité, du curion au nom de sa curie, du père de famille au nom de sa maison. Mais les dieux parlent une langue particulière, intelligible seulement aux initiés. De là le collége des augures, chargé de l'interprétation du vol des oiseaux. Les pontifes, qui ont joué à Rome un rôle bien plus important que celui des prêtres proprement dits, appartiennent à un ordre d'idées analogue. Leur nom vient de ce qu'ils étaient chargés de la construction du pont du Tibre (*pontifex*) et de sa rupture en cas d'invasion. Ils étaient, à proprement parler, les ingé-

nieurs de la commune, et, par une association d'idées facile à concevoir chez un peuple qui a eu le dieu Terme, leurs fonctions avaient à la fois un caractère sacré et un caractère politique. Comme ils connaissaient le secret des nombres et des mesures, ils tenaient le calendrier, faisaient connaître les phases de la lune et les jours de fête, et veillaient à ce que les cérémonies religieuses et les actes judiciaires fussent faits au jour juste.

Ils avaient un grand pouvoir, inspectaient le culte, s'attribuaient la connaissance des choses divines et humaines, et donnaient des consultations judiciaires. Mais, aussi bien que les prêtres des diverses corporations, ils étaient exclus de toute fonction publique, et hors du cercle et du prestige de leurs attributions, ils n'étaient pas plus que le moindre citoyen.

Le culte consistait, comme on a pu le deviner par les fonctions des *saliens* et des *arvales*, en manifestations joyeuses, en danses, en chansons, en jeux et en repas, où ne se démentait pas dans ces premiers temps la sobriété romaine. On faisait des offrandes aux dieux, mais avec économie, et on essayait même avec une finesse naïve de les tromper sur la valeur des choses offertes. C'est ainsi qu'on présentait à Jupiter des têtes d'oignon et de pavots pour qu'il usât sur elles les foudres destinées aux têtes humaines, et qu'on jetait au Tibre des mannequins d'osier, pour lui donner le change et lui faire oublier les victimes humaines qu'il avait coutume d'exiger, c'est-à-dire pour empêcher les citoyens de s'y noyer.

Ce culte primitif était, on l'a déjà dit, hostile aux images, et par conséquent peu favorable à l'art. Il admettait le chant, mais en sous-ordre. Cependant la poésie ne demandait pas mieux que de naître, et c'est, par exemple, une idée toute poétique que celle de recueillir et d'interpréter les chants que se disent les feuilles des bois. C'était l'office du *vates* et de la *casmena*. Il y avait aussi des chansons de louange et de raillerie, des chants funèbres qui pouvaient devenir le germe d'une épopée nationale, et des chants accompagnant une action pendant le carnaval populaire: c'était le rudiment de la comédie. Rien ne prospéra. L'unique rhythme des Latins, avant l'invasion des rhythmes grecs, était le rhythme saturnien ou faunien, extrêmement lourd et disgracieux. L'influence grecque, plus tard toute-puissante, se manifeste dès cette époque par l'introduction de la lyre à sept cordes et par l'établissement des jeux romains, imités des jeux grecs, et consacrés à Jupiter Capitolin. Ces jeux paraissent être contemporains de la réforme servienne; ils ne duraient qu'un jour dans l'origine.

L'architecture romaine primitive était fort simple. Les maisons étaient en bois, et ne se composaient que d'un rez-de-chaussée surmonté d'un toit pointu. Ce rez-de-chaussée enfermait un espace carré, avec une ouverture dans le toit pour la sortie de la fumée et le passage de la lumière. Cet espace, la principale et parfois l'unique pièce, était l'*atrium* primitif, le sanctuaire domestique. C'est là que se trouvaient les lares, qu'on prenait les repas et qu'était dressé le lit du père de famille. Les autres chambres à coucher, s'il y en avait, étaient distribuées à l'entour. L'usage du fer, du ciment, de l'équerre, des serrures, a été importé des Grecs. Mais la grande architecture est venue aux Romains par les Toscans.

L'agriculture était à la fois la base de la vie économique et un puissant instrument de conquête et d'assimilation. Une partie au moins des terres des cités conquises devenait propriété de la cité romaine, et la charrue appropriait et consolidait les conquêtes de l'épée. Dans le principe, comme on l'a déjà dit, le sol n'était pas morcelé entre les citoyens; il était partagé entre les *gentes;* les maisons comprises dans la *gens* cultivaient en commun et se partageaient les produits. La fortune d'une *gens* se composait du sol et du cheptel, et le cheptel de deux éléments, les esclaves (*familia*) et les troupeaux (*pecunia*). Mais les esclaves étaient peu nombreux; et quand le sol fut partagé entre les diverses maisons des *gentes*, le paysan et ses fils suffirent généralement aux exigences de la culture. Cependant la grande propriété, plus tard si funeste à Rome, naquit dès ce moment de l'inégalité du nombre des membres des diverses *gentes* et de l'accumulation des bénéfices du commerce. Mais au début le grand propriétaire lui-même n'avait que peu d'esclaves, et les terres qu'il ne pouvait pas cultiver avec ses fils ou des ouvriers salariés, il les donnait à ses clients, non à fermage, mais en possession *précaire*, et à titre révocable. Les pâturages ne furent point partagés entre les citoyens. Ils restèrent bien communal, et devinrent plus tard un moyen d'influence entre les mains du sénat.

Plusieurs métiers étaient exercés à Rome, et la tradition cite parmi les prétendues institutions du roi Numa huit corporations d'artisans : les joueurs de flûte, les orfèvres, les chaudronniers, les charpentiers, les foulonniers, les teinturiers, les potiers et les cordonniers. L'absence des forgerons dans cette nomenclature prouve que l'usage du fer n'a été connu que plus tard. Les artisans étaient honorés dans l'origine, et le mépris dans lequel ils sont tombés provient de la réforme servienne, qui, basée uniquement sur la propriété foncière, les excluait par le

fait de l'armée, ou du moins ne les y admettait que pour leur office d'ouvriers.

Le commerce était intérieur et maritime. Le commerce intérieur avait pour instrument d'échange le bétail (*pecunia, pecus*). La très-haute antiquité du commerce maritime est prouvée, entre autres, par l'existence de la corporation des orfèvres, qui ne pouvaient travailler évidemment que de l'or importé.

III.

L'unique frein du pouvoir royal à Rome était sa propre sagesse. Un magistrat unique, irresponsable, inamovible, assisté d'un conseil dont il n'était pas tenu de suivre les avis, et ayant pour tout contre-poids une assemblée populaire qu'il pouvait se dispenser de convoquer, un tel magistrat était omnipotent et pouvait se permettre tous les empiétements, toutes les prévarications. Il y en eut qui se les permirent; et si le récit de Tite-Live est justement suspect, si l'anecdote de Lucrèce est contestée, si la folie simulée de Brutus n'est qu'une interprétation de son nom, forgée après coup, il n'en est pas moins avéré que la royauté est tombée pour avoir glissé sur la pente de l'arbitraire, et l'exécration dont le nom de roi est resté accablé à Rome fait penser que cet arbitraire a été excessif. Il est, du reste, remarquable qu'une révolution semblable a eu lieu dans presque tous les États de l'Italie d'alors, et que nulle intervention étrangère n'a tenté de rétablir à Rome l'autorité royale; car la grande guerre avec l'Étrurie, qui réduisit Rome à l'extrémité, est bien postérieure à la date indiquée par Tite-Live, et les Toscans, quoique vainqueurs et maîtres de tout imposer, et quoique Tarquin eût été incontestablement leur compatriote, n'ont point rétabli les rois.

Des faits de la révolution, il n'y a d'avéré que le nom du dernier roi et ceux des premiers consuls Junius Brutus et Marcus Horatius : ces derniers figurent dans le traité conclu avec Carthage. Mais l'esprit de la révolution se manifeste clairement dans le caractère des fonctions consulaires, et cet esprit n'est rien moins que subversif. « Le » peuple, dit M. Mommsen, n'oublie pas qu'il doit être gouverné; il » ne songe pas à revendiquer ses droits naturels. » L'idée de l'autorité paternelle du magistrat dans l'État se maintient à peu près intacte; la révolution n'en limite pas l'étendue; elle se préoccupe uniquement d'en prévenir les abus. Le pouvoir royal est conservé, et son ascendant

éclate jusque dans les précautions prises contre lui. La nécessité d'un contre-poids s'est fait sentir; mais on ne le place ni dans le sénat ni dans l'assemblée populaire, on le place dans l'autorité même. Au lieu d'un roi on en fait deux, afin de les équilibrer et de les neutraliser, en cas extrême, l'un par l'autre. Seulement, comme le nom de roi est devenu odieux, les successeurs de Tarquin s'appellent préteurs, juges ou consuls. C'est ce dernier titre qui a prévalu, comme on sait. Les deux consuls ne se partagent pas le pouvoir, ils l'exercent chacun tout entier; mais le veto de l'un annule les ordonnances de l'autre. Les anciens rois pouvaient, s'ils le voulaient, gouverner contre les lois, puisqu'ils étaient libres de soumettre ou de ne pas soumettre leurs ordonnances à l'assemblée populaire. Les consuls conservent la même faculté, mais ils ne sont nommés que pour un an, et leurs ordonnances illégales tombent naturellement avec eux. Cependant, quoique limitées à un an, leurs fonctions ne cessent pas d'elles-mêmes après l'année révolue; elles ne cessent que par une résignation formelle, par une sorte d'abdication, car personne n'a droit sur le pouvoir que lui-même. Les rois étaient, par le fait, irresponsables; uniques dépositaires et organes de la justice, ils ne pouvaient se juger eux-mêmes. Les consuls sont également irresponsables, mais seulement tant qu'ils sont consuls; redevenus simples citoyens, ils peuvent être traduits en jugement.

Ainsi jusqu'à présent le pouvoir royal n'est pas atteint dans son essence, il est seulement limité dans sa durée, et équilibré jusqu'à un certain point par le système nouveau de la dualité. Mais trois points restent à noter sur lesquels il subit une diminution assez notable. On a vu que les citoyens déclarés coupables par le roi avaient le droit d'en appeler à l'assemblée populaire, mais du consentement du roi. Cette restriction disparaît, et le droit d'appel ou de provocation, comme on disait, devient absolu, ce qui agrandit considérablement le rôle de l'assemblée. On a vu aussi que les rois avaient la faculté de déléguer une partie de leurs pouvoirs à des commissaires. Ce droit se change en obligation pour les consuls en ce qui touche les questeurs, commissaires chargés par les rois de l'enquête sur les crimes, et qui, par un cumul assez bizarre dans nos idées modernes, sont investis en même temps, sous le nouveau régime, de l'administration du trésor public. Rien ne peint mieux l'esprit de ce temps et de ce peuple, complétement étranger aux complications de nos machines administratives. Le pouvoir était conçu comme un et comme absolu; mais l'abus des deniers publics avait été un des griefs des Romains contre les rois. Il

parut urgent de prendre des garanties sur ce point, et l'idée ne vint pas d'instituer un contrôle spécial. Les questeurs étaient là; ils étaient des magistrats de police, ils furent tenus d'être en même temps les trésoriers de la république. Enfin les rois désignaient leurs successeurs; les consuls désignaient également les leurs, mais après avoir pris l'avis à peu près décisif du peuple.

Sauf ces restrictions, les consuls restent ce qu'avaient été les rois, les magistrats suprêmes, et encore pour ainsi dire uniques dans l'ordre politique et dans l'ordre judiciaire, dans l'ordre civil et dans l'ordre militaire. Et comme si la réforme n'avait pas encore été assez prudente, et qu'elle eût craint d'être allée trop loin, le cas est prévu où le rétablissement du pouvoir royal tout entier pourrait paraître nécessaire. C'est la dictature qui doit pourvoir à cette éventualité, et ici la commune n'intervient pas du tout. Les consuls se suspendent eux-mêmes, et le dictateur ne peut être désigné que par l'un d'eux. Il exerce dans toute sa plénitude l'autorité royale; mais précisément parce que son pouvoir est plus grand, il doit durer moins longtemps et ne peut excéder six mois.

La conclusion de cet exposé est que la substitution des deux consuls à un roi unique n'a pas été une révolution dans la véritable acception du mot. Ce n'était pas un système nouveau qui triomphait; les Romains n'étaient pas des théoriciens; ils étaient fort positifs et allaient au plus pressé. Ils avaient vu des abus et voulaient en empêcher le retour, sans viser à autre chose. Mais les choses humaines ont leur fatalité et développent souvent des suites imprévues. On ne s'était posé que ce problème : maintenir l'autorité dans son intégrité, lui conserver toute sa puissance d'action, mais l'empêcher de nuire. La solution eut des conséquences bien différentes : elle amena presque immédiatement le règne de l'oligarchie, et prépara le triomphe plus lointain, mais assuré, de la démocratie. D'une part, la situation du sénat se trouva bientôt agrandie sans usurpation et par la force des choses; d'autre part, l'assemblée populaire acquit une importance toute nouvelle; c'est dans ces conséquences qu'est la véritable révolution.

En apparence, l'assemblée populaire gagnait peu. Elle avait toujours été souveraine, et elle seule pouvait modifier légalement les lois de la communauté. Mais elle n'existait réellement que sous le bon plaisir des rois, qui seuls avaient qualité pour la convoquer, et qui pouvaient se passer d'elle dès qu'il leur convenait de prévariquer ou d'usurper. Les consuls avaient la même faculté, mais l'assemblée se réunissait désormais tous les ans pour désigner leurs successeurs à

leur choix; elle obtenait donc une périodicité plus fixe, et par cela même une consistance plus sérieuse. Elle se réunissait plus fréquemment pour statuer sur les appels des citoyens condamnés par les consuls. Il y aurait beaucoup à dire sur cette manière d'administrer la justice; mais il était en somme moins absurde de faire reviser les jugements par une assemblée populaire que de les faire prononcer par des magistrats politiques. Il ne s'agit d'ailleurs pas ici de juger les institutions romaines, mais de les exposer, et le seul point à saisir, c'est l'intervention plus fréquente et plus régulière de la commune dans les affaires publiques. La position de la bourgeoisie en fut relevée et parut enviable. Les plébéiens, qui jusqu'alors n'en avaient partagé que les charges, en désirèrent les prérogatives. Ils les obtinrent aisément dans les temps orageux qui suivirent l'expulsion des rois, et c'est alors que commencèrent à se développer les germes démocratiques contenus dans la réforme servienne. Les droits de cité furent accordés à tous les hommes d'armes. Il suffit pour cela d'étendre la compétence de l'assemblée des centuries. Cette assemblée, où les plébéiens étaient admis, prima dès lors celle des curies, où ne votaient que les patriciens, et devint la manifestation habituelle de la souveraineté populaire.

Mais les plébéiens n'étaient pas pour cela les égaux des patriciens. Aucun des nombreux changements qu'ont subis les institutions romaines n'eut pour principe ou pour résultat l'application d'un principe absolu. A cet égard, le génie des nations néo-latines est directement opposé au génie de Rome. Les Romains n'admettaient pas qu'il fût possible de substituer d'un seul coup, et par une sorte de changement à vue, une machine politique à une autre; et si l'on veut trouver leurs imitateurs dans les temps modernes, c'est en Angleterre qu'il faut les chercher. Comme l'aristocratie anglaise, mais avec bien moins de bonne volonté, et on peut ajouter souvent avec un tact bien plus tardif, l'aristocratie romaine n'avait d'autre système que de céder pas à pas à la pression des circonstances. Elle était essentiellement conservatrice, et tout en subissant la loi humaine du changement, elle maintenait avec obstination tout ce qu'elle pouvait des formes vieillies et dépassées. Chaque fois que le patriciat sera contraint de sacrifier le fond, nous le verrons essayer de sauver la forme, et plus les barrières contre le flot montant de la démocratie deviendront inutiles et fictives, plus il les maintiendra avec acharnement. A ce moment elles étaient encore très-réelles. D'abord, l'assemblée des curies subsistait à côté des centuries, à l'état, pour ainsi dire, de chambre haute, soumettant à un vote de révision certaines décisions de l'assemblée populaire. De plus, dans les centuries

mêmes, les patriciens conservaient le droit de voter les premiers et de déterminer le résultat. La séparation des deux classes était fortement maintenue par l'interdiction des mariages entre plébéiens et patriciens. Enfin, si les plébéiens participaient jusqu'à un certain point au contrôle, ils restaient exclus de l'exercice du pouvoir. Ils pouvaient, il est vrai, devenir officiers et même sénateurs, comme ils le pouvaient déjà sous les rois; mais le consulat, la questure et les fonctions sacerdotales restaient aux patriciens. L'ancienne bourgeoisie devenait donc une véritable noblesse et une noblesse effective et gouvernante, et les plébéiens, satisfaits pour le moment, ne pouvaient tarder à se montrer mécontents de nouveau. Cependant les nouveaux conflits furent un peu retardés par la soudaine importance de la question sociale. Mais avant d'aborder celle-ci, il faut dire un mot du rôle nouveau du sénat.

Ce corps, on l'a vu, n'était pas un rouage essentiel de la constitution; il n'était que le conseil de famille des rois, et n'avait aucune attribution fixe. Moins heureux en apparence que les plébéiens, il ne tira aucun avantage direct de la révolution, et il resta ce qu'il était, une réunion d'hommes considérables, sans compétence officielle. Les consuls nommaient ses membres, ordinairement à vie, mais revoyaient néanmoins les listes tous les cinq ans, comme faisaient probablement déjà les derniers rois. Le sénat semblait donc être dans la main des consuls; mais c'était un corps permanent, et les consuls changeaient tous les ans. Cela suffit pour altérer le rapport du tout au tout. Les rois, institués à vie, étaient naturellement plus rois que patriciens, et quand leur intérêt les y poussait, ils pouvaient songer à s'appuyer sur les masses contre leur propre caste. Les consuls, nommés pour un temps très-court, n'avaient pas le temps d'isoler leur politique; ils restaient forcément des hommes de caste. Par le cours naturel des choses, la tradition, l'autorité, le véritable pouvoir, arrivèrent peu à peu, mais assez vite, entre les mains du sénat, qui discuta désormais régulièrement toutes les propositions à soumettre au peuple, se saisit, par les questeurs, de l'administration du trésor, et réduisit les consuls au commandement militaire et à l'expédition des affaires courantes. Le gouvernement oligarchique était fondé.

Mais l'oligarchie sénatoriale n'était pas exclusivement patricienne; les patriciens y étaient même en minorité, puisque dès les premiers temps de la république on y compte cent soixante-quatre plébéiens sur trois cents sénateurs. On les appelait *conscripti* (inscrits avec les *patres* ou patriciens sur la liste des sénateurs). Mais c'étaient des citoyens riches, des représentants de familles opulentes, et leurs intérêts se confon-

daient sur bien des points avec ceux de la caste gouvernante. De plus, les patriciens les maintenaient dans un état dépendant, par un jeu de concessions et de faveurs habilement ménagées. Ainsi, le pacage communal appartenait exclusivement au patriciat, qui daignait y admettre les sénateurs plébéiens, à l'exclusion de tous les autres citoyens de la classe inférieure; les terres conquises n'étaient plus partagées, elles restaient propriété de l'État, qui les concédait, selon son bon plaisir, en occupation temporaire, contre la redevance de la dixième gerbe ou du cinquième du produit en huile ou en vin. Les sénateurs plébéiens avaient encore leur part de ces allocations fructueuses. Leurs intérêts se séparèrent de plus en plus de ceux de la classe pauvre, et même de ceux de la classe moyenne, et le sénat se composa de deux aristocraties, une aristocratie de naissance et une aristocratie de capital; celle-ci politiquement subordonnée à la première, et socialement liguée avec elle contre les intérêts des classes laborieuses.

Ce n'est pas que ces intérêts fussent complétement négligés, mais la manière dont on chercha dès lors à les satisfaire montre combien les notions économiques étaient étrangères au monde ancien. Il faut placer presque à l'origine de la république le commencement des mesures qui corrompirent la démocratie romaine bien avant son avénement, et préparèrent la décadence de bien plus loin qu'on ne croit communément. Le fameux *Panem et circenses* perçait dès cette époque. Au lieu d'honorer et d'encourager le travail, de faciliter les transactions, de rendre le capital plus accessible, on eut recours à des mesures extraordinaires et factices : l'État se mit à acheter des grains dans les moments difficiles, et il s'empara du monopole du sel pour le débiter à bas prix. Ce fut, à un autre point de vue, une indication fâcheuse que le gouvernement se crût obligé, pour populariser le nouveau régime dans la classe inférieure, d'allonger d'un jour les fêtes de Jupiter Capitolin. Un jour était peu de chose, mais le précédent était posé. Le désastreux procédé de l'affermage des revenus publics remonte également à ce temps. Sous l'empire de pareilles mesures et de l'esprit qu'elles dénotaient, la classe inférieure s'enfonça dans la misère, et la classe moyenne fut gravement entamée. Les guerres malheureuses du commencement de la république achevèrent de ruiner les petits propriétaires. Les capitalistes s'emparèrent des terres par l'achat ou par le prêt, et la grande culture à esclaves commença à se constituer. Des troubles éclatèrent, et peu de temps après le changement politique, au début d'une campagne, on dut suspendre les lois de la dette, et mettre en liberté les débiteurs détenus. Les lois furent rétablies après la cam-

pagne, mais l'année suivante les paysans pauvres ne se rendirent sous les drapeaux qu'à l'appel d'un dictateur. Ce dictateur avait des projets de réforme, mais ils échouèrent par la résistance du sénat. L'armée alors abandonna son général sous la conduite des tribuns militaires plébéiens, et manifesta l'intention de fonder une nouvelle ville entre l'Anio et le Tibre. L'aristocratie sentit la nécessité de transiger, et une magistrature nouvelle, celle des tribuns du peuple, sortit de la transaction.

L'institution du tribunat est assurément la plus anarchique qu'on ait jamais fondée, et le plus singulier des expédients dont se soit avisée la politique romaine. Les républiques grecques, si peu soucieuses de l'ordre intérieur, n'ont rien connu de semblable. Ce n'était pas un principe d'équilibre et d'équité introduit dans le gouvernement, c'était un gouvernement opposé à un gouvernement, et la cité nouvelle que les plébéiens pauvres avaient voulu fonder hors de Rome existait désormais à Rome même. Les cinq tribuns du peuple n'avaient, il est vrai, aucun pouvoir contre le général en chef, ni contre le dictateur; mais pour le cours ordinaire des affaires intérieures, ils étaient les rois de la basse classe. Sur la plainte d'un citoyen, ils avaient le droit d'annuler tout ordre émané d'un magistrat; ils rendaient des sentences criminelles, et les défendaient devant le peuple, d'où naquit, par une usurpation prompte et naturelle, le droit de parler au peuple pour d'autres affaires, et de lui suggérer des décisions qui s'appelèrent des *plébiscites*. Et ce n'étaient plus les centuries, où les patriciens conservaient leurs prérogatives, que convoquaient et haranguaient les tribuns. A leur appel, le peuple se réunissait par tribus ou par quartiers, et dans cette nouvelle division disparaissaient la distinction entre la grande et la petite propriété et le droit de la noblesse de voter la première. Le nombre seul régnait. Devant l'assemblée des quartiers, les tribuns pouvaient citer même les consuls et les faire condamner à mort. Les consuls jugeaient d'un côté, les tribuns de l'autre, et les uns comme les autres jugeaient sans code. Ce ne fut pas de la conciliation, ce fut la guerre civile. Dès les premiers temps de la nouvelle institution, un tribun est assassiné, Coriolan est exilé pour avoir, dit-on, demandé l'abolition du tribunat, le Capitole est surpris par des émeutiers. Au milieu des troubles, les tribuns étendent leurs prérogatives. Si, dans le principe, le patriciat s'était réservé, sans doute pour se donner une espèce de garantie, la nomination des magistrats populaires, un plébiscite la défère maintenant à l'assemblée des quartiers. Mais les tribuns avaient beau se fortifier, ils ne résolvaient pas la question de la

misère. Une tentative sérieuse échoua par la mauvaise volonté de tout le monde : Cassius Spurius voulut reconstituer la petite propriété par le partage d'une partie du domaine public; patriciens, plébéiens riches et plébéiens pauvres s'y opposèrent également : les premiers, parce qu'ils avaient l'usufruit du domaine à partager; les derniers, parce que les confédérés latins devaient être admis au partage. Une idée sage surgit enfin, celle d'un code qui donnât des garanties contre l'arbitraire, et mît fin au moins à l'anarchie judiciaire. Il est probable que ce code fut offert à la classe nécessiteuse en échange de la suppression du tribunat. Quoi qu'il en soit, le consulat et le tribunat s'éclipsèrent à la fois, et des décemvirs furent chargés de rédiger le code et de gouverner jusqu'à l'achèvement de leur œuvre. Les Douze Tables furent publiées, mais elles ne donnèrent à la classe pauvre qu'un soulagement unique, probablement illusoire dans la pratique, la fixation d'un maximum d'intérêt; et les décemvirs ayant abusé de leurs pouvoirs, tout rentra dans l'ordre ancien, c'est-à-dire qu'il y eut de nouveau des consuls et des tribuns, ces derniers avec un surcroît de pouvoirs et avec le droit d'entrer au sénat, ou du moins de se tenir à l'entrée, et d'y donner leur opinion. Mais le caractère de la magistrature s'altère, et sa signification sociale s'efface pour ne reparaître qu'avec les Gracques. Le tribunat devient un engin politique entre les mains de l'aristocratie plébéienne, à laquelle il reste beaucoup à conquérir, et que nous allons voir faire un chemin assez rapide. La légitimité des mariages entre patriciens et plébéiens est emportée en premier lieu, et bientôt après la magistrature suprême devient accessible aux plébéiens. Il est curieux de suivre la tactique et les subterfuges des patriciens dans cette lutte nouvelle. Tout d'un coup les consuls sont remplacés par des magistrats de même autorité, mais de nom différent, les tribuns militaires. Pourquoi? Parce que les patriciens, obligés de partager la chose, veulent réserver au moins le mot pour des temps plus heureux. Plus tard, quand les patriciens auraient regagné le terrain perdu, on pourrait dire qu'il n'y avait jamais eu de consuls plébéiens. Les choses n'ayant pas tourné ainsi, on a recours à un autre stratagème : on se met à diviser, à démembrer le pouvoir, et on voit disparaître entièrement l'antique idée de l'unité de magistrature, déjà fort entamée, du reste, par l'établissement successif de la questure et de l'édilité[1] plébéienne, sans parler du tribunat, institué comme magistrature opposée et ennemie. Puisqu'il faut partager le consulat, il faut l'amoindrir au profit d'une nouvelle

[1] Les édiles plébéiens étaient préposés à la garde de la loi qui instituait le tribunat.

magistrature exclusivement patricienne. La censure est créée, et les censeurs sont chargés de la fixation du budget, de la répartition des charges publiques et du recensement quinquennal, des nominations au sénat et dans l'ordre équestre. C'est la première fois que les chevaliers apparaissent comme un corps intermédiaire dans l'État. Dans l'origine, ils n'avaient été que les cavaliers de la milice nationale, et pris à ce titre, c'est-à-dire parce que pour eux les charges de la guerre étaient plus lourdes, parmi les citoyens les plus aisés.

Mais le patriciat avait désormais perdu sa cause. Il ne devait plus remporter que des victoires momentanées. En même temps qu'il se donnait la censure, il était obligé d'abandonner la questure, et le tour des consuls patriciens arrivant trop souvent, il devenait loi de l'État que l'un des deux consuls au moins serait toujours plébéien. En même temps les plébéiens obtenaient l'entrée de l'un des grands colléges sacerdotaux. Les patriciens ripostaient, il est vrai, par l'institution d'un troisième consul (préteur) pour l'administration de la justice, et par celle des édiles curules pour l'inspection des marchés, la police municipale et l'organisation des fêtes publiques; mais tous ces postes où ils voulaient se retrancher étaient emportés aussitôt qu'édifiés. A la fin de cette période, qui se termine avec la guerre de Pyrrhus, la dictature, la préture, l'édilité curule et même enfin la censure, étaient devenues accessibles aux plébéiens.

L'aristocratie plébéienne n'avait pas soutenu seule cette lutte qui s'était terminée par des résultats si importants pour elle; elle s'était appuyée sur la véritable *plebs*, et avait dû ne pas oublier ses intérêts. Les lois liciniennes-sextiennes furent votées pour venir en aide à la classe nécessiteuse. Elles constituent un ensemble d'expédients et de palliatifs, et furent impuissantes comme tous les palliatifs. Le prolétariat agricole ne trouva un soulagement sérieux que dans la fondation des colonies agricoles dans l'Italie conquise. Ces établissements furent pour la question sociale une solution temporaire et un long ajournement, et M. Mommsen estime qu'après bien des vicissitudes la classe moyenne se trouvait dans une meilleure situation à la fin de la guerre de Pyrrhus que dans le premier siècle après l'expulsion des rois. Mais elle était très-peu nombreuse dans la ville de Rome. Les métiers et le petit commerce étaient tombés entre les mains des affranchis, et les grands propriétaires étaient en même temps grands industriels, grands commerçants, grands spéculateurs.

Si l'on jette un coup d'œil sur l'ensemble et les résultats de cette période, on trouve que le principe démocratique et le principe oligar-

chique se sont développés presque également. L'assemblée patricienne des curies a presque disparu; elle a perdu son droit de révision; les centuries ne se réunissent plus que pour la désignation des candidats au consulat et à la censure; la forme préférée est la plus égalitaire, celle par quartiers, dans laquelle la noblesse et les grands propriétaires ne jouissent de nul privilége. Déjà même, en 442, on constate une tentative pour y faire entrer les prolétaires. En même temps l'assemblée a étendu sa compétence; elle ne prononce plus uniquement sur la justice et l'opportunité des guerres offensives, elle discute aussi les traités de paix et les alliances, et elle juge souverainement les conflits de pouvoirs, assez fréquents depuis la multiplication des magistratures. Mais si son importance a grandi, sa valeur a diminué. Une assemblée délibérante composée de la totalité des citoyens ne peut fonctionner utilement que dans un État exigu, et Rome avait bien dépassé ses anciennes frontières. La bourgeoisie romaine n'était plus une commune, elle était déjà un empire. Les assemblées n'étaient jamais complètes, et leur composition n'offrait plus de garantie. Dans ces conditions nouvelles, elles devinrent facilement un instrument entre les mains des meneurs, et l'oligarchie régnante ayant réussi à annuler pour longtemps le tribunat par une sorte d'absorption morale[1], le sénat fut l'unique pouvoir de l'État, à la fois législatif et exécutif, car il disposait aussi bien des magistrats que de l'assemblée populaire, et il réalisait en même temps ce que Rome a jamais connu du système représentatif. Les censeurs appelaient en effet de préférence au sénat d'anciens personnages consulaires, et les consuls étaient désignés par le peuple. On pouvait donc considérer le sénat comme une représentation au moins indirecte du peuple. « Il fut alors, dit M. Mommsen, la plus haute expression de » la nation, et par la conséquence, la sagesse politique, l'union, le » patriotisme, le pouvoir et la fermeté, le premier corps politique de » tous les temps. Par lui, le peuple romain a possédé, plus longtemps » qu'aucun autre peuple, le bienfait d'un sage et heureux *self-govern-* » *ment.* » Éloge peut-être un peu absolu, car si la fermeté du sénat ne s'est point démentie dans les temps les plus difficiles, sa sagesse politique semble plus d'une fois en défaut, surtout dans les questions intérieures, toutes ajournées plutôt que résolues. En somme, la politique romaine reste ce que nous l'avons vue depuis le commencement, une politique d'expédients et de pur empirisme. Un seul caractère la

[1] Les tribuns, admis jusque-là seulement au vestibule du sénat, obtinrent leur entrée complète.

rend véritablement grande, son invincible persistance, résultat de la nouvelle forme du gouvernement. Soustrait aux fluctuations des élections périodiques et en même temps aux risques des minorités et de la décrépitude, incessamment renouvelé et toujours semblable à lui-même, le sénat romain a été immuable autant que peut l'être chose humaine. « Ce n'étaient point des individus qui gouvernaient, c'était » une pensée se transmettant de génération en génération. » Là est le secret de la fortune de Rome. Les Romains ont eu des adversaires qui les valaient et même leur étaient supérieurs ; ils ont eu souvent des généraux pitoyables; ils ont peut-être subi autant de défaites qu'ils ont remporté de victoires. Ils ont triomphé de tout et de tous par la persistance. Mais on doit convenir en même temps que la politique romaine n'a pas été aussi intelligente qu'elle a été forte et tenace. Nous ne parlons pas de la justice, dont la politique ancienne se souciait médiocrement; mais il y avait peu d'habileté dans la dure condition faite par les Romains à leurs anciens confédérés du Latium, et dans l'organisation de l'Italie soumise on cherche en vain un ensemble, un plan. Il y a des communes incorporées dans la cité romaine, d'autres alliées, d'autres sujettes, des communes jouissant des droits civils mais non des droits politiques, des communes tributaires[1] et des communes non tributaires, etc. L'intérêt et l'irritation du moment font la loi des vaincus. Les administrations locales restent généralement indépendantes, mais la justice est administrée par les Romains. En somme, l'Italie réunie sous la suprématie romaine après l'échec de Pyrrhus n'est ni une nation ni une confédération de nations, c'est un assemblage hétérogène maintenu par le ciment de l'énergie romaine.

La ville avait naturellement grandi et s'était transformée en même temps que l'État. Les maisons de bois avaient disparu, et le censeur Appius Claudius avait inauguré l'ère des grands travaux publics par la construction du premier aqueduc et de la première voie militaire. Les mœurs et les usages s'étaient également modifiés. Il y avait de l'argenterie sur les tables, et la monnaie d'argent avait succédé à la monnaie de cuivre, ce qui, dans l'allégorisme peu ingénieux de la mythologie latine, s'était traduit par l'avénement d'un dieu *Argentinus*, fils de l'ancien *Æsculanus* (dieu du cuivre). C'est la dernière création de l'esprit latin dans l'ordre religieux. En revanche, les divinités grecques gagnent du terrain, et leurs temples se multiplient. La radieuse Aphrodite vient se confondre avec Vénus, qui n'avait été jusque-là que la vulgaire

[1] Les communes celtiques du nord de l'Italie.

déesse des jardins, et l'influence hellénique ne se borne pas à cette transformation de la mythologie nationale : une tribune d'honneur est dressée au Forum pour les Grecs de distinction, et plus spécialement pour les Massaliotes, et sur l'ordre d'Apollon Pythien des statues sont élevées à Pythagore et à Alcibiade, réunis d'une manière assez bizarre dans une commune vénération comme ayant été les plus éminents des Hellènes. L'instruction élémentaire comprend l'enseignement du grec et du latin : les enfants apprennent le grec dans Homère et le latin dans les Douze Tables.

Les fêtes publiques ont pris un notable développement, surtout depuis que des magistrats spéciaux, les édiles curules, sont chargés de les organiser. Des représentations théâtrales, mais de l'ordre le plus infime, en sont maintenant le complément obligé. Sur des tréteaux ressemblant à ceux de nos foires, se produisent maintenant des saltimbanques, des jongleurs, et aussi des poëtes et des chanteurs ambulants. Chanteurs et poëtes sont sur le même rang, et les uns et les autres assimilés aux danseurs de corde. Ils sont hors la loi, soumis à l'arbitraire de la police et notés d'infamie. Aussi la poésie théâtrale est-elle entre les mains de la classe la plus infime et des étrangers. C'est entre les mêmes mains et avec des éléments étrangers que nous la verrons enfin faire quelque figure à la période suivante.

ARMAND VALLIER.

VOYAGE

DU PRINCE WALDEMAR DE PRUSSE

DANS L'HINDOUSTAN ET DANS L'HIMALAYA [1].

La relation de cet important voyage vient de paraître à Berlin. L'analyse et les extraits qui suivent en feront apprécier l'intérêt.

Parti de Berlin le 7 septembre 1844, le prince Waldemar de Prusse arrivait le 2 octobre à Alexandrie, après avoir séjourné à Corfou et à Athènes. Il visita le Caire et les Pyramides, s'achemina le 20 octobre à travers le désert, et s'embarqua à Suez pour Ceylan. De Ceylan, il se rendit à Madras, de Madras à Calcutta, et de Calcutta, par Patna, dans le Népaul.

L'Égypte, Ceylan, Madras et Calcutta, ont été l'objet de trop nombreuses descriptions pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter; mais nous entrerons avec le prince dans le Népaul, beaucoup moins connu, et même, quoique non complétement interdit aux étrangers, beaucoup moins accessible.

Le royaume de Népaul, resté indépendant des Anglais, s'étend sur le versant méridional de l'Himalaya [2] sur une longueur d'environ deux

[1] Extrait par J. G. Kustzner, professeur à Hirschberg, de la relation originale non livrée au public. — Berlin, Decker, imprimeur du roi, 1857.

Le voyage du prince Waldemar eut lieu de 1844 à 1846. Le prince mourut en 1849. Une relation de son voyage fut rédigée à l'aide de son journal, de ses notes et de sa correspondance, sous les auspices de son frère, le prince Adalbert, et de ses sœurs, la princesse Élisabeth de Hesse et la reine Marie de Bavière, et sous la direction de M. de Humboldt, qui écrivit l'introduction. Mais cette magnifique et coûteuse édition ne fut pas livrée au commerce. Le volume que nous analysons et qui vient de paraître à Berlin, est une édition un peu remaniée et rendue accessible au public.

[2] Proprement *Hemalaya*, lieu de la neige : *hema*, neige; *alaya*, lieu.

cent vingt lieues et une largeur de quarante. Il est limité par le Tibet, annexe de l'empire chinois, et par le royaume d'Oude, aujourd'hui possession immédiate mais insurgée de la Compagnie des Indes. Au point de vue du climat et de la vie organique, il se divise en trois zones, chacune large de douze à quatorze lieues, et à travers lesquelles le pays s'élève de la chaleur torride des plaines de l'Hindoustan jusqu'aux glaces de l'Himalaya. La division politique comporte quatre provinces : Doti, Palpa, Sariana et le Népaul proprement dit, où se trouve Katmandou, la capitale du royaume. La population appartient à plusieurs races très-distinctes, et parle au moins dix langues ou dialectes différents. Une seule de ces langues, celle des Khas ou Parbatiyas, qui, du treizième au quinzième siècle, pénétrèrent dans le Népaul par le sud, est hindoue; toutes les autres sont venues de l'autre côté de l'Himalaya. Les Khas, dont les Gorkhas[1], la race véritablement dominante, sont une subdivision, les Magars et les Gourans, ont seuls le privilége de porter les armes. Ils appartiennent au brahmanisme et parlent tous le parbatiya. Les Nevars, population plus ancienne dans le pays, très-heureusement douée, quoique méprisée des Gorkhas, professent une forme particulière et ésotérique du bouddhisme : à la place des lamas, ils ont leurs prêtres particuliers, appelés bangras; ces prêtres portent la ceinture sacrée des brahmanes, mais sacrifient dans les temples de Bouddha, et ne repoussent aucune nourriture animale. Les bouddhistes du Népaul ont adopté une partie de la cosmogonie et de la chronologie des brahmanes; ils ont en vénération la trinité hindoue, les dieux Maha-Kala, Indra, Ganesa, Hanuman, et les déesses Lakschmi et Sarasvati, mais ils considèrent toutes ces divinités comme les serviteurs des Bouddhas. Padma-Pani créa, disent-ils, de l'un de ses yeux le soleil, de l'autre la lune; de son front, Mahadoura; de son dos, Brahma; de sa poitrine, Vischnou; de ses dents, Sarasvati; de sa bouche, Vayou; de son pied, Partewi; de son nombril, Varouna. Ensuite, il dit à Brahma : « Sois le maître de Satyayana, et crée; » à Vischnou : « Sois le maître de Radjagouna, et conserve; » à Mahesa : « Sois le maître de Tamagouna, et détruis. »

Les Nevars sont une race industrieuse; ils cultivent même, avec un succès relatif, les arts libéraux, l'architecture, la sculpture, la peinture. Ils abandonnent l'industrie du bétail et le commerce à leurs cousins, les Bhoutyas, ou Botyas en sanscrit, mais dans leur propre langue Bod-Po, c'est-à-dire originaires de Bod ou du Tibet. Ces derniers sont

[1] Les Gorkhas figurent comme auxiliaires des Anglais dans la guerre actuelle.

les vrais montagnards du Népaul, bons et hospitaliers, mais bien moins développés que les Nevars.

A Bitcheko, tête de l'unique route ouverte entre les possessions anglaises et le Népaul, le prince fut reçu par le résident que la Compagnie des Indes entretient à Katmandou. Ce fonctionnaire parut avec quatre éléphants, six poneys, et un certain nombre de palanquins de montagnes. D'autres voyageurs se joignirent à la caravane européenne, qui devint ainsi une immense colonne de porteurs, de soldats, de négociants, de pèlerins, de fakirs et de bayadères, tout cela pêle-mêle, à pied, en palanquin, à cheval ou sur des éléphants. Le chemin, nullement carrossable, serpentait à travers des gorges et des vallées resserrées, et traversait des forêts inextricables, que les Gorkhas conservent avec soin comme boulevard contre les Anglais. Ce n'est qu'à une bonne distance des frontières que la culture prend la place de la végétation sauvage. A Bempedi, à l'entrée du défilé de Sisva-Gorri, le prince trouva un haut fonctionnaire de la cour de Katmandou, chargé de le complimenter au nom de son souverain. Ce personnage se montra en pelisse noire à la chinoise, et coiffé d'un bonnet d'étoffe d'or; il caracolait sur un vigoureux poney, au milieu d'une nuée de domestiques, chargés de parasols, de houkas, d'arcs et de fusils. Des bayadères suivaient en palanquin.

Le défilé de Sisva-Gorri fut franchi le 8 février; il est élevé de deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer, et le thermomètre ne marquait que six dixièmes de degré Réaumur au-dessus de zéro; mais la température s'élève rapidement à mesure qu'on descend la pente opposée, et dans la vallée les voyageurs virent de l'orge en train de pousser comme deuxième récolte. Un des vallons avoisinants porte le nom de Tambachami-Naddi, ce qui veut dire *fleuve de cuivre*, à cause des mines de cuivre et de fer qui s'y trouvent, et dont les indigènes sont tellement jaloux qu'ils interdisent aux étrangers de les visiter. Le 10 février, on passa le défilé de Zanna, élevé de près de trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce défilé est l'entrée de la vallée de Katmandou, à laquelle on descend par un sentier presque vertical, et dont le sol, formé d'une sorte d'argile jaune, est extrêmement glissant. Les bœufs ni les chevaux n'y peuvent prendre pied, mais les éléphants le pratiquent et y transportent des fardeaux considérables. Ils se laissent glisser avec beaucoup de précaution, poussant les pieds de derrière entre les pieds de devant, et se servant en même temps de leur trompe pour éprouver la solidité de chaque pierre; mais les squelettes semés dans l'abîme montrent assez que ces précautions ne les sauvent pas toujours.

La température et la végétation de la vallée sont celles des zones tempérées. Le règne végétal y est représenté par des peupliers et des aunes, des pins et des cèdres. Sur les flancs des rochers pendent des buissons rabougris d'églantiers et d'absinthe. Partout où la culture est possible on sème du froment, de l'orge, du millet, des pois; les pentes sont disposées en terrasses, et plantées en arbres fruitiers. Des chênes séculaires, aux feuilles épineuses, aux rameaux dentelés, chargés d'une mousse blanche et longue, et entourés de lierre et de pampres, donnent du relief et de la gravité au paysage.

Une réception solennelle attendait le prince en avant de Katmandou. Des troupes et des éléphants attendaient, et à un quart de lieue de la ville la caravane dut faire halte devant deux magnifiques tentes. Les troupes présentèrent les armes; une musique, composée de trompettes, de cors, de bassins de cuivre et de cornemuses, exécuta des morceaux d'harmonie indigène. Un instant après parut, entouré d'une suite brillante et monté sur un cheval blanc harnaché d'or, Martabar-Sing, c'est-à-dire le *lion magnanime,* premier ministre du radjah, et le véritable chef de l'État, car il avait toute la réalité du pouvoir, et l'exerçait au nom du jeune radjah, qui venait de monter sur le trône du consentement un peu forcé du vieux maharadjah, son père. Ce dernier n'était plus que roi honoraire.

Martabar-Sing avait un maintien imposant, une figure expressive, et des traits « franco-italiens », dit la relation allemande. Il portait une robe chinoise d'étoffe d'or, recouverte d'arabesques insensées et de dragons fantastiques, et surchargée de diamants, d'émeraudes, de perles et de décorations, parmi lesquelles la grande médaille qui nomme son porteur ministre à vie, avec le droit de tuer sept hommes sans en rendre compte. Comme indice de sa puissance, un glaive était porté derrière lui. Il avait avec lui deux de ses fils et un cousin du radjah, tous les trois chargés d'armes brillantes, de perles et d'étoffes de soie, et quelques officiers en uniforme blanc et rouge. Après que Martabar-Sing eut accablé le prince du déluge inévitable des compliments orientaux, et qu'il lui eut, dans une sorte d'improvisation, communiqué sa manière de voir sur la vie, la mort, le gouvernement des sociétés et autres matières transcendantes, ils montèrent tous les deux un éléphant colossal, et le cortége triomphal se dirigea vers la ville, précédé d'une bande de musiciens et d'une nuée d'officiers en uniforme indien, mais avec des épaulettes anglaises et avec des parapluies, car il pleuvait. On avançait au pas, au milieu d'une foule des plus bigarrées, et diverse par les figures autant que par les costumes. Les Bou-

tyas frappaient surtout par leurs traits mongoliques; ils portaient des bottes d'une étoffe grossière, et leurs cheveux étaient réunis en lourdes tresses. Les Nevars parurent enveloppés d'une couverture de coton teint; les Gorkhas portaient des vestes, des pantalons et des souliers. La ville parut assez présentable, avec ses maisons en briques, à deux ou trois étages, et ornées aux coins de jolis pavillons triangulaires; les pointes des toits se recourbaient en cornes, à la manière chinoise. Les temples, qui pullulent sur les places et au détour de chaque rue, ont trois et quatre toits, surplombant fortement, dorés, et souvent bordés de clochettes. Les rues sont pavées et ont des rigoles d'écoulement, ce qui est une vraie merveille dans l'Inde. Le cortége passa devant le palais du radjah, devant lequel se tenaient de hauts dignitaires, des soldats et des bayadères, et alla s'arrêter à la maison du résident anglais, où le ministre prit congé avec un cérémonial très-recherché et un flot de magnifiques promesses.

La place qui s'étend devant le palais du roi (durbar) est entièrement bordée de temples, tous avec des portes et des toits dorés, et à chaque coin de la place s'en élève un plus grand, à huit étages. Le palais lui-même est entouré d'une sorte de péristyle indépendant, composé de colonnes cannelées et terminées en boule. Quelques-unes de ces colonnes supportent plusieurs rangées de petits toits, et forment ainsi des tourelles, qui rappellent les tourelles chinoises. Les ornements ne font pas défaut à la façade du palais : ce sont des figures d'hommes et d'animaux, déformées par l'imagination la plus fantastique, les unes collées au mur en enluminures criardes, les autres sculptées en pierre et en bois, et distribuées dans une multitude de niches. L'intérieur est distribué en vastes espaces, qui ont pour tout mobilier des divans bas avec des coussins de soie richement brodés, de précieux tapis recouvrant le parquet, et des rideaux de soie tombant devant des portes à ogive. Les boiseries des fenêtres et des portes sont découpées en éléphants, en chevaux et en scènes de bataille.

Le 11 février, le prince visita le fameux pèlerinage de Sambunat, et comme c'était justement un jour de fête, il y trouva des centaines de femmes, toutes coiffées à la chinoise, avec de magnifiques fleurs de rhododendron dans les cheveux, vêtues de rouge et de blanc, très-fardées, et, en somme, nullement désagréables. Ce sanctuaire des bouddhistes s'élève sur une des collines isolées de grès rouge qui parsèment et accidentent la vallée de Katmandou. Une tradition assez probable le fait passer pour le plus ancien temple du Népaul. Autour de lui s'étagent, en descendant jusqu'aux pieds de la colline, des sanctuaires

plus récents. Le temple principal a cinquante ou soixante pieds de haut. Le Dalaï-lama de Hlassa y entretient un vicaire. On monte au sommet de la colline par un escalier de trois cents marches, creusé dans le roc. Le temple s'élève au milieu d'une cour entourée d'un mur, pavée, et couverte de monuments. On y voit, entre autres, sur un grand piédestal de pierre, le tonnerre d'Indra, le dieu aux mille yeux : c'est un bâton long de sept pieds, recouvert d'une épaisse dorure, et terminé aux deux bouts par une figure qui rappelle un peu la fleur de lis des anciennes armoiries françaises. Le temple est bâti en briques et a la forme d'une grande cloche. Tout autour s'élève une rangée de figures de Bouddhas, placées sous des espèces d'arcs. La cime de l'édifice est dorée. Dans l'intérieur, où l'on conserve des écritures sacrées en caractères tibétains, brûle, comme dans plusieurs des temples voisins, un feu éternel.

Sur une autre colline de la vallée se trouvent deux temples consacrés à Schiva et à son épouse, Guhyisvari. Ils n'ont de remarquable que leurs portes d'argent massif et une profusion de dorures. Les pèlerins qui vont y faire leurs dévotions y gagnent ceci, qu'à leur mort leur âme ne passe point dans le corps d'un animal inférieur à l'homme. L'avant-cour des temples était remplie de jeunes vaches. Des singes sacrés, également révérés des bouddhistes et des brahmanes, prenaient leurs ébats sur les toits. La rivière qui coule au pied de la colline est sacrée : c'est conquérir la béatitude que de mourir dans ses ondes, ou de vivre confiné sur ses bords.

Les temples sont tantôt de construction bouddhiste, tantôt de construction brahmanique, tantôt de construction mixte. Des temples brahmaniques et mixtes ont été consacrés par les bouddhistes au culte de leurs divinités inférieures, entre autres des sept Bouddhas humains.

La forme bouddhiste pure s'appelle tschaïtya; elle comporte une hémisphère, le *garbh*, habituellement surmontée d'une sphère graduée, *tschauramani*, figurant les treize cieux suprêmes des bouddhistes. Entre l'hémisphère et la sphère se trouve un cube, le *toran*, avec deux yeux à chacun des côtés. Au pied du temple sont pratiquées quatre niches, où sont placées ordinairement quatre des cinq figures d'Adi-Bouddha (le sage éternel) : Samantabhadra, Vagra-Pani, Retra-Pani, Padma-Pani et Visna-Pani.

Une des légendes bouddhistes sur l'origine de l'homme porte que les habitants d'Abhasvara, un des cieux de Bouddha, visitaient la terre de temps en temps. Ils avaient les deux sexes; mais, à cause de la pureté de leur âme, ils ne connaissaient pas les appétits sensuels. A l'une de

ces visites, Adi-Bouddha éveilla en eux le désir de manger; ils mangèrent de la terre qui avait un goût d'amandes, ne purent dès lors plus retourner au ciel, se mirent à manger des fruits, devinrent sensuels, et, finalement, hommes.

Le 12 février eut lieu la réception à la cour; le prince la raconte en ces termes :

« Nous fîmes le tour de la ville, montés sur des éléphants, jusqu'aux baraques des troupes, où le ministre vint à notre rencontre tout chamarré de perles et de brillants, l'épée à la main, et monté sur un magnifique cheval blanc. Il me rejoignit sur mon éléphant, et nous fit traverser la cour de la caserne, où cinq régiments s'exerçaient au tir avec une habileté vraiment rare. Nous arrivâmes ainsi à l'arsenal, bâtiment fort simple, qui sert de palais de réception et qu'entourait une grande foule. Là nous mîmes pied à terre, et arrivâmes, à travers des jardins d'orangers servant d'avant-cour, à l'entrée de la maison, où trois jeunes princes de dix à treize ans, frères du maharadjah, mais d'un lit différent, nous reçurent, donnant la main à chacun de nous, et s'informant avec beaucoup de soin de notre santé. Ils avaient très-bonne mine, surtout l'aîné, qui portait un turban rouge avec une agrafe de diamants et des plumes d'oiseau de paradis. Un vieux ministre, vêtu tout à fait à la chinoise, et le chef orné d'une longue plume de paon, semblait être leur gouverneur; il réglait leurs mouvements, et les poussait tantôt à droite, tantôt à gauche. L'aîné et le cadet de ces enfants sont déjà mariés, l'aîné même déjà père. Ils nous montrèrent le chemin. Le ministre me conduisait par la main, comme le veut l'étiquette d'ici. L'escalier était fort misérable, une échelle de poulailler. Nous trouvâmes la salle de réception au troisième étage. C'était une pièce assez grande, avec des tapisseries d'un jaune sale; aux murs à côté de la porte étaient fixées deux glaces avec des cadres dorés, et quatre ou cinq vieilles pendules; les autres murs étaient couverts de gravures françaises, parmi lesquelles je trouvai Napoléon et Wellington, et de quelques peintures indigènes. Le père et le fils se trouvaient réunis pour me recevoir. Tous les deux vinrent à ma rencontre, et me pressèrent sur leur cœur, toujours selon l'étiquette. Puis ils allèrent prendre place sur un divan de velours vert, brodé d'or, disposé au fond de la salle; à côté d'eux, les trois jeunes princes sur un autre divan, le reste de l'assistance sur des fauteuils européens disposés le long des murs, et moi tout à côté du jeune maharadjah. Ce dernier, un prince de quinze ans, a déjà ses trois femmes. Son costume était très-riche : une longue robe de brocart d'or, des colliers

de perles, des bracelets et des chaînes d'émeraudes et de diamants, et un turban rouge avec une belle agrafe de diamants. Il ressemble beaucoup à son père, mais il est très-remuant et très-irascible, et, gâté comme il l'est, je puis bien admettre qu'il est déjà un vrai tyran. Il ne tenait aucun compte de son père, qui n'a que trente et quelques années, mais qui en paraît soixante. Celui-ci, simplement vêtu de blanc, et distingué seulement par un turban jaune avec l'agrafe de brillants, était assis à côté de lui comme une vieille femme, énervé et silencieux. Si, par aventure, il risquait une question, on voyait aussitôt le plus profond mépris se peindre sur les traits de son fils, dont le visage, ordinairement avenant, prenait alors une expression étrange et repoussante.

» On étendit mes présents sur le parquet recouvert de tapis blancs, et on les montra un à un. C'étaient des armes, des montres à musique et quelques pièces de drap de couleur, qui est rare ici. Tout cela fit grand plaisir. La conversation s'engagea vivement, surtout sur des choses militaires. A propos de mon voyage, le vieux radjah me demanda si j'avais aussi été à Rome. On prétend qu'il sait lire, et que même il a quelques notions statistiques sur les États européens. Pendant que nous parlions, des bayadères dansaient devant nous aux sons d'un effroyable charivari de trompettes, de violons et de guitares, et une musique militaire jouait en même temps dans la cour. Quand une des danseuses devait cesser, on lui jetait un châle sur la tête, on lui mettait de l'argent dans la main, et une autre la remplaçait immédiatement. Elles étaient laides et malpropres.

» Après une audience d'environ une heure et demie, on apporta les cadeaux qui nous étaient destinés. Il y en eut pour tout le monde. Le ministre suspendit à mon cou une chaîne parfumée, mit sur mon uniforme une courte pelisse chinoise, et sur ma tête un bonnet d'étoffe d'or brodée de perles. Après les cadeaux parurent le bétel et les huiles de senteur. C'était le signal du départ. Nous descendîmes l'escalier comme nous l'avions monté, conduits à la main; nous montâmes à cheval, et nous passâmes devant le front de l'artillerie et de l'infanterie réunies dans la cour. Puis on traversa la ville au galop, et on s'arrêta devant un jardin, à côté du magnifique château de Martabar.

» Là vit comme fakir, assis sur une planche devant une petite niche à chiens et entouré des hideuses figures de quelques autres fakirs, l'oncle du ministre, un personnage autrefois comblé d'honneurs et de distinctions. Il était enveloppé d'un vêtement jaune, et avait la tête couverte d'un bonnet de même couleur. L'expression de sa figure était

calme et agréable, et annonçait un esprit d'accord avec lui-même. Il a renoncé au monde et a, comme il dit, trouvé le bonheur à vivre comme les oiseaux, de la main à la bouche. Je lui demandai s'il s'occupait parfois de lecture : — Non, répondit-il, tout ce qui est écrit vit en moi. On assure qu'il a conservé beaucoup d'influence, et que son neveu et toute sa famille trouvent en lui un appui très-puissant. Quand nous partîmes, les jeunes princes, nos compagnons, lui baisèrent respectueusement les pieds.

» Pour terminer la journée, le ministre me montra une fonderie de canons et une manufacture d'armes où des résultats étonnants sont obtenus avec les moyens les plus primitifs. »

Pour le lendemain, le ministre avait organisé une chasse en l'honneur du prince. Il parut monté sur un éléphant, les chefs étaient à cheval; le jeune radjah, arrivé au rendez-vous sur les épaules d'un chef, mit pied à terre et se contenta de contempler la chasse du haut d'un trône de velours vert, le déplorable état de ses nerfs ne lui permettant pas de tirer un coup de fusil. Autour de lui étaient assis en demi-cercle un certain nombre de personnages de distinction, armés de plumes de paon pour écarter les mouches de l'auguste figure du souverain. Pour chaque déplacement, le radjah se faisait hisser sur les épaules d'un chef, qui se courbait en geignant sous le fardeau. « La main me démangeait à ce spectacle, » dit le prince. La chasse ne fut qu'une grande battue, exécutée au milieu du plus épouvantable concert de tam-tam, de trompettes et de cris. Les oiseaux, effrayés, volaient comme fous dans les airs jusqu'à ce qu'ils tombassent de lassitude.

Un des épisodes les plus intéressants du séjour de Katmandou fut la visite à l'habitation de Martabar-Sing. La maison, bâtie en un style moitié indien, moitié chinois, avait de l'agrément et du comfort, et se distinguait avec avantage de tous les autres édifices que le prince avait vus dans le Népaul. L'entrée était toujours obscure et sale, mais les fenêtres, très-proprement tenues, plaisaient par des sculptures en bois, chamarrées de couleurs éclatantes. L'escalier, quoique étroit et roide, était cependant plus large que celui du palais de réception, et des rangées d'armes, étagées le long des marches, formaient un décor acceptable. Les gens du ministre, armés d'immenses flambeaux, conduisirent les voyageurs au salon de Martabar, qui était en même temps sa chambre à coucher. C'était une galerie longue et étroite, éclairée de six lustres les plus disparates du monde; des couvertures de coton et des tapis de soie recouvraient le plancher; trois tables, disposées au milieu de la pièce, étaient chargées de pendules, d'instruments d'as-

tronomie, de vases de fleurs, de plats et de potiches. Au coin le plus reculé de la galerie, on entrevoyait le lit du ministre, flanqué des deux côtés d'un habit d'honneur. Le long des murs on voyait de vieilles pendules, un piano, un harmonica, un orgue, et puis le plus singulier mélange de gravures et d'enluminures européennes et indigènes. Il y avait là des danseuses à côté de Napoléon, des maisons françaises et des beautés indiennes, des vues de villes, de batailles et de flottes, et beaucoup de portraits de famille, enluminés par les artistes du Népaul. On servit une collation dans des vases d'or, d'argent, de porcelaine et de verre, où les fabriques d'Europe faisaient de nouveau concurrence à l'industrie indigène. Après la collation, le docteur Hoffmeister[1] se mit au piano et joua quelques valses. Alors parurent quatre danseuses, et, à la grande surprise des voyageurs, l'une d'elles se mit également au piano, et joua de la musique anglaise et allemande, puis avec une de ses compagnes un morceau à quatre mains; puis elle joua de l'harmonica et enfin de l'orgue. On fit savoir au prince qu'elle composait elle-même, et qu'elle avait noté des chants indiens et népalais. Elle fut priée d'en chanter quelques-uns, ce qu'elle fit de bonne grâce. C'était une musique mélancolique et tendre, mais un peu monotone. La virtuose était l'esclave favorite de Martabar. Il l'avait fait élever à Calcutta, et il assura qu'elle était aussi forte au tir qu'au piano, et aussi brave qu'intelligente. Elle lui avait sauvé la vie dans une chasse au tigre, ce que des Européens n'eussent pas attendu de cette petite femme rondelette, au visage peu expressif et aux yeux fendus à la chinoise. Aussi était-elle traitée avec une considération marquée, ce que prouvait déjà l'éclat exceptionnel de son costume. Il y eut encore des violons, puis on servit une deuxième collation, et la visite se termina par une distribution de présents qui mit dans tout son relief la large hospitalité de Martabar-Sing[2].

Quelques jours après, le prince assiste aux noces d'une fille du maharadjah avec le fils du radjah de Badjarah. La fiancée avait onze ans et le fiancé dix. Le cortége fut original et des plus brillants. D'abord venaient un corps de musique, un régiment de soldats et un grand

[1] Un des compagnons du prince.

[2] Peu de temps après le départ du prince, le tout-puissant ministre du Népaul eut le sort de beaucoup de souverains et de ministres orientaux. Fils lui-même d'un père assassiné, il fut tué, sur l'ordre du vieux radjah, par son propre neveu, qui devint lui-même général en chef et ministre. Ce nouveau personnage est Jung-Bahadov, qui, en 1850, a visité l'Angleterre et la France, et qui gouverne encore aujourd'hui le pays au nom du maharadjah.

nombre de porteurs de présents, puis une femme voilée, couverte de brillants, et sur la tête de laquelle deux autres femmes tenaient un bassin d'or surmonté d'une couronne, et un grand parasol. Elle était entourée d'un essaim de chanteuses et de danseuses, couvertes de voiles rouges et bleus brodés d'or. Nouvelle musique, nouveau détachement de soldats, nouvel essaim de chanteuses et de danseuses entourant la fiancée; puis des masques comiques, des têtes de perroquet avec de longues crinières, des Chinois, tous sautant et dansant. Après les masques, le fiancé, en palanquin et drapé dans un magnifique châle de cachemire; après le fiancé, les officiers de la garnison, puis les trois princes avec lesquels nous avons déjà fait connaissance, montés sur un éléphant colossal, et à la fin du cortége, troisième musique et troisième détachement de soldats. La procession achevée, la suite du fiancé et de la fiancée figurèrent une lutte où les projectiles étaient des bonbons et une sorte de poudre de fard très-estimée à Katmandou. On eût pu se croire au Corso, à Rome, un jour de carnaval. Les réjouissances se terminèrent par un feu d'artifice dans le goût européen.

Le prince eût voulu pénétrer de Katmandou dans l'intérieur du pays et de là dans le Tibet, mais il échoua devant une résistance dissimulée sous les formes les plus diplomatiques et la politesse la plus exquise. Il retourna donc dans l'Inde anglaise, en chassant le tigre dans les forêts de Tarraï. Ces chasses, pour lesquelles les radjahs du Népaul et du Bettiah avaient prêté trente éléphants, n'eurent pas l'intérêt palpitant qu'on s'en était promis. Les tigres ne tinrent tête nulle part, et déclinèrent l'honneur de faire connaissance avec les carabines européennes. Une tigresse à laquelle on avait tué un de ses petits s'enfuit dans les jungles, au lieu de se précipiter sur les chasseurs. Le dernier jour seulement on réussit à tuer un tigre, parce qu'un marais lui avait coupé la retraite. C'était une magnifique bête de dix pieds de long. Les indigènes voulaient à toute force arracher les poils de ses moustaches, qui, disaient-ils, préservaient de la fièvre et de toutes sortes de mésaventures.

Au sortir du Tarraï, qui forme le pied de l'Himalaya dans cette partie de l'Hindoustan, le prince arrive par Segauli, Bettiah, Gorackpour et Azimgher à Djuanpour, la capitale de l'ancienne monarchie de Behar. Il y visite les deux célèbres mosquées de Djuma et d'Acala. Ces mosquées, comme beaucoup d'édifices de cette partie de l'Inde, sont bâties dans un style tout particulier, le style arabe greffé sur l'ancienne architecture hindoue. Des minarets élancés, de gracieuses coupoles se détachent des grandes masses de l'architecture indienne. L'avant-corps est

un grand carré formé de doubles rangs de colonnes à deux étages. Au milieu de trois des quatre côtés, se trouvent des portes massives et hautes, et au milieu du quatrième, tourné vers le levant, l'entrée de la mosquée proprement dite. Cette entrée est un arc flanqué de tours carrées, plus hautes que la coupole de la mosquée et réunies par une sorte de terrasse. L'art indien a figuré sur les murs des imitations très-fouillées et très-délicates de plantes grimpantes.

A Bénarès, la ville la plus sainte du brahmanisme, le prince assiste aux ablutions des dévots dans les ondes sacrées du Gange : « Il y a là, dit-il, une affluence constante de pèlerins de toutes les parties de l'Inde, et c'est œuvre particulièrement pieuse d'y bâtir un temple ou un caravansérail pour les pèlerins, ou bien d'y planter des arbres, ou d'y creuser des puits et des bassins. Des radjahs et de riches particuliers de toutes les contrées de l'Hindoustan ont fait élever tout le long du fleuve des temples et des palais, chacun dans le style particulier de son pays, pour mériter le ciel par cette munificence. Chaque nation a son endroit particulier pour les bains, et c'est encore œuvre pie de bâtir les marches qui y conduisent. Rien de plus pittoresque qu'une matinée passée sur le fleuve. Une foule bigarrée s'étage et se presse sur les marches qui conduisent de la rive au fleuve. Les femmes, enveloppées de voiles aux riches couleurs, sèment des fleurs sur l'eau, se meuvent et plongent avec une grâce décente. Les hommes descendent avec gravité ou s'élancent des dernières marches. L'étranger ne peut saisir le côté religieux de la cérémonie, il ne voit là qu'une simple ablution, pratiquée sur une grande échelle, mais il n'est pas possible de rien imaginer de plus original ni de plus gracieux. Qu'on ajoute à cela les palais imposants, la plupart en style arabe, avec leurs pavillons surchargés d'ornements, leurs tours, leurs galeries, leurs portiques. Les palais et les marches qui conduisent au fleuve sont ombragées de beaux arbres aux puissantes couronnes. »

Tous les Hindous se croient tenus d'aller à Bénarès. Les riches n'y vont pas seulement en personne; ils y entretiennent à poste fixe des mandataires (vakils) chargés d'accomplir les cérémonies et les sacrifices, et d'acquérir ainsi le salut pour le compte de leurs maîtres. Des trente mille maisons et huttes qui composent Bénarès, huit mille appartiennent aux prêtres. Il y a dans la ville mille temples hindous, et trois cent trente-trois mosquées.

De Bénarès le prince se rend à Allahabad, autre ville sacrée, parce qu'elle est sise au confluent du Gange et du Djumna, et d'Allahabad à Cawnpore, désormais de sinistre mémoire. De Cawnpore, il se dirige

sur Lackno (Lucknow), capitale du royaume d'Oude, qui jouissait encore à cette époque des apparences de l'indépendance. Lackno est la plus moderne des grandes villes de l'Inde, puisque sa splendeur n'a commencé qu'en 1775. Jusque-là, la résidence des rois d'Oude était à Féïzabad. Le quartier aristocratique de la ville a des aspects de civilisation imposante. Les rues y sont beaucoup plus larges que dans aucune autre ville de l'Inde. On y voit des palais bâtis tout à fait à l'européenne et des mosquées aux coupoles dorées.

Nous allons laisser le prince rendre compte du déjeuner qui lui fut offert par le roi :

« A neuf heures du matin, le fils aîné du roi vint me chercher. Nous montâmes avec le résident anglais dans une voiture européenne attelée de quatre chevaux, et notre course se dirigea vers un des nombreux palais royaux situés hors de la ville. Nous étions escortés par des cavaliers indigènes et par un détachement d'un régiment irrégulier de la Compagnie des Indes, formant la garde du résident. Les cipayes maintenaient leurs rangs autour de notre voiture, mais les cavaliers indigènes tourbillonnaient dans le désordre le plus pittoresque. Un tableau superbe : les manteaux blancs flottants, les châles de cachemire, les turbans éclatants, les chevaux richement harnachés, et les belles figures bronzées! Ici des cavaliers en cottes de mailles, et avec des casques d'acier, armés de hallebardes, d'épées et de boucliers; là, des cavaliers sur des chameaux courant au-devant de nous; des éléphants couverts de housses somptueuses, se faisant faire place et augmentant la confusion; dans les rues, les flots et les cris de la foule ébahie : tout cela me passait devant les yeux dans le désordre de cette énumération; je ne savais où fixer le regard. Nous descendîmes de voiture devant un portique arabe, pour prendre place dans des fauteuils dorés, et être portés de cette manière dans le jardin du palais. Des sentinelles à pied et à cheval présentèrent les armes; la musique redoubla, les trompettes y mêlèrent des fanfares insensées. La cour du jardin s'emplit de cavaliers, de chameaux, d'éléphants et de voitures, et nous arrivâmes ainsi devant l'escalier du palais.

» Sous la large veranda, qui regorgeait de curieux anglais et indiens, parut le roi appuyé sur deux Anglais à son service. Après m'avoir embrassé trois fois, Sa Majesté nous fit passer, moi et le résident, dans une pièce voisine où eut lieu une conversation consistant en compliments de sa part et de ma part en remercîments pour la gracieuse réception qui m'était faite. Dans les idées orientales, le roi doit être un très-bel homme; à notre goût, il est hideux : une figure démesurément

épaisse et gonflée, une grosse tête presque informe, mais une physionomie bienveillante. Toute sa famille lui ressemble; trois fils, encore enfants, et qui me donnent très-amicalement la main à chaque rencontre, sont fort gentils, mais ils promettent de devenir aussi gros que leur père.

» On n'a aucune idée de la profusion de perles et de brillants dont cette famille royale est couverte, et en général il faut convenir que les gens s'entendent ici à faire étalage de leurs richesses. Comme dans le *Chat botté* tout appartient au marquis de Carabas, tout ici appartient au roi. Dans nos promenades, nous trouvons à chaque coin de rue quelque objet de nature à frapper les yeux et appartenant à la cour, ne fût-ce qu'un éléphant, un chameau, un tigre, un tschita[1] ou un porteur de flambeaux. Mais je reviens à mon récit.

» Le couvert était mis dans une longue galerie. Les Anglais prirent place d'un côté, les Indiens de l'autre. Derrière les siéges, se tenaient les serviteurs en plusieurs rangs de profondeur, et derrière le roi ils étaient une masse réellement impénétrable, dont les hauts fonctionnaires formaient la tête. Pendant toute la durée du repas des bayadères et des saltimbanques dansèrent, sautèrent et chantèrent sans interruption. Le roi voulut bien me servir lui-même de plusieurs plats, à moi et à quelques autres personnes, ce qui était une distinction toute particulière. A la fin du repas, on apporta des pipes pour le roi, le résident et moi. La mienne était un magnifique houka, orné de pierres précieuses. Le roi l'ajouta aux présents très-riches qu'il m'avait déjà faits, et parmi lesquels se trouvait un sabre, une bague et le portrait de Sa Majesté. J'avais eu soin de mettre tout cela sur moi, et le roi se montra très-sensible à cette attention. Après le déjeuner, nous nous rendîmes à une veranda qui dominait une espèce de cirque intérieur, où trois ou quatre buffles très-forts, armés de cornes magnifiques, se promenaient avec gravité. Le roi donna le signal du combat, et

La grille s'ouvre, et le tigre à pas lents
S'avance. . . . . . .[2]

» Ce ne fut pas tout à fait le cas. Deux grilles s'ouvrirent bien, et derrière toutes les deux se trouvait un tigre, mais aucune des deux bêtes ne se montra disposée à sortir. A la fin, à force d'être piqués avec des bâtons pointus, ils s'élancent de leurs cages, et tombent parmi les

[1] Léopard apprivoisé, et dont on se sert dans l'Inde pour chasser.
[2] Vers d'une ballade de Schiller.

buffles; mais ceux-ci les poursuivent à coups de cornes et les font rentrer dans leurs trous. Alors une autre cage s'ouvre du côté opposé, et, la queue haute, la gueule enflammée, un tigre plus grand arrive en quelques bonds puissants au milieu de l'arène. Au même instant, il a déjà planté ses quatre griffes et ses dents dans la nuque du buffle le plus fort; il s'y cramponne et s'y maintient. Le buffle, étourdi, parce qu'occupé des deux autres tigres il ne s'est pas attendu à être attaqué par derrière, se tient la tête baissée sous le poids du fardeau; il semble réfléchir; mais tout à coup il commence à se secouer, il cherche à lancer le tigre contre le mur. Ses compagnons prennent courage, viennent à son secours, et donnent avec leurs cornes, comme avec la baïonnette baissée, contre les flancs du tigre. Le tigre rauque, les buffles mugissent; cornes et griffes travaillent. Quelques singes attachés à de longues perches complètent la scène. Ils étaient parfaitement en sûreté au haut de leur poste; mais, soit que le combat leur eût fait perdre contenance, soit que les perches, trop secouées, ne les eussent plus soutenus, nous les vîmes tout d'un coup par terre, faisant les morts, et se laissant piétiner par les combattants. Heureusement pour eux, la lutte ne dura pas longtemps. Quelques bons coups de corne enlevèrent le tigre et le jetèrent dans un coin. On lâcha encore deux ours, et il y eut une courte lutte entre l'un d'eux et un tigre; le buffle blessé, une courageuse bête, y mit fin en les culbutant tous les deux. Les buffles furent les vainqueurs; les ours et les tigres n'eurent plus aucune envie de recommencer. Les tigres se tenaient accroupis au mur et poussaient des hurlements. On eut beau les battre et les piquer, il fut impossible de les faire lever. Les buffles avaient un petit parmi eux, et c'est à cette circonstance qu'on attribua leur victorieuse défense.

» La compagnie passa ensuite le fleuve, pour assister en plein champ à des combats d'éléphants. Ces animaux commençaient par se tâter avec leurs trompes, puis faisaient jouer leurs défenses, se serraient de près, et entrelaçaient leurs trompes en nœuds. L'un d'eux y perdit une défense, ce qui le mit tellement hors de lui, qu'il se précipita sur les autres avec une vraie rage, et les mit tous en fuite. Des cavaliers et des fantassins armés de lances se jetèrent sur le champ de bataille pour rétablir l'ordre, besogne dangereuse et peu aisée, surtout dans un espace ouvert, où des milliers d'hommes couraient en désordre. Quelques spectateurs se précipitèrent dans le fleuve. Personne heureusement ne fut blessé.

» Il y eut encore d'autres combats, dont un tout à fait charmant et

gracieux entre béliers et antilopes. Des cavaliers firent caracoler leurs chevaux, des nègres luttèrent ensemble, et le tout finit par des danses à l'épée. »

La relation nous conduit de Lackno à Agra, dont les monuments très-remarquables ont été décrits trop de fois pour que nous nous y arrêtions. A Bhartpour, chef-lieu d'une petite principauté placée sous le protectorat anglais, la réception se distingue des précédentes par l'absence de toute pompe. Le radjah vit comme un philosophe dans une cour qui ne connaît point d'étiquette. Les portes du palais sont constamment ouvertes au public, et le prince rend lui-même une justice patriarcale. Du 26 au 2 mai, le prince séjourne à Dehli, mais nous devons glisser sur ce séjour comme sur celui d'Agra, et par le même motif, et nous nous bornerons à extraire de la correspondance du prince une note intéressante sur le costume des habitants.

« Pour se garantir la tête contre l'épouvantable chaleur du soleil, ils laissent croître leurs cheveux, sur lesquels ils portent un petit turban étroitement serré autour de la tête. A midi, ils ajoutent des draperies au turban. Les vêtements sont légers, flottants et souvent transparents. Ils habillent on ne peut mieux ces belles figures brunes. Je ne puis me rassasier de la vue des habitants. Les enfants surtout sont charmants avec leurs grands yeux noirs. Les femmes sont la plupart voilées, et quand on les regarde elles se voilent encore plus. Parfois elles s'arrêtent, et vous tournent le dos. Mais ce sont surtout les vieilles qui montrent cet excès de pruderie. Ici et à Agra, les femmes sont plus belles que dans les autres parties de l'Inde que nous avons visitées, et elles ont un costume tout particulier. Sauf un corsage très-étroit, qui ne couvre que le haut de la poitrine, la partie supérieure du corps est entièrement à découvert. Une robe à larges plis, qu'elles relèvent avec grâce en marchant, descend des hanches aux pieds. Au chignon est attaché un voile, ordinairement rouge ou jaune, et qui descend jusqu'aux chevilles. Du coude à la main, le bras est chargé de bracelets, de grosses bagues sont passées aux orteils, et de lourds anneaux d'argent chargent souvent la cheville, de sorte que si plusieurs femmes marchent ensemble, on croit entendre des forçats. Elles ont la taille un peu massive, mais de petits pieds, de petites mains et de beaux bras, et quand elles portent leurs vases de terre sur la tête, elles ont quelque chose de la grâce antique. Dans le bain, elles gardent leurs vêtements et s'enveloppent complétement de leur voile, sous lequel elles se changent avec beaucoup de dextérité en sortant de l'eau. »

Il s'agissait maintenant, puisque l'accès de l'Himalaya n'avait pas été

possible par le Népaul, d'y pénétrer par un autre côté. La route choisie cette fois par le prince devait le conduire aux sources du Gange, à travers des lieux de pèlerinage encore plus sacrés que Bénarès. La caravane se composait, outre la suite européenne du prince, de neuf domestiques indiens, de sept palefreniers avec sept chevaux, d'un berger avec douze moutons, et de soixante-dix porteurs, chargés de quatre tentes, des vêtements et des vivres jugés indispensables. Le voyage commença le 27 mai; le 6 juin, on passa le Gange à Bamoti en pleines montagnes, sur un pont de cordes. Des charpentes fixées dans la pierre supportent d'une rive à l'autre deux cordes faites de chanvre et d'écorce d'arbre, et s'infléchissant en courbe faible vers le milieu du fleuve. Ces cordes sont fixées en terre de l'autre côté de la charpente. Des cordes plus petites y sont attachées verticalement, qui supportent à leur tour le plancher du pont, formé de deux autres grosses cordes tendues horizontalement, et sur lesquelles sont posées des traverses de bambou. Moins les matériaux, on reconnaît nos ponts suspendus en fer; mais celui dont on parle ici n'est praticable que pour l'homme et le petit bétail. Quant aux chevaux et au gros bétail, on leur passe des cordes autour du corps, on les pousse dans le fleuve, et leurs conducteurs, en passant le pont, les tirent après eux; mais le courant est si rapide que souvent les cordes cassent, ou bien la traversée est si longue que les pauvres bêtes n'arrivent que noyées. Ces ponts se multiplient à mesure qu'on pénètre dans les montagnes. La route franchit des torrents, côtoie des cataractes. Le 16 juin, la caravane arriva auprès des sources du Mondagri-Ganga, à Kédar-Nat, sanctuaire consacré à Schiva, et élevé de quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est déjà la hauteur des Alpes. Dans le fond, au nord, se dresse le Tumeru, un des géants de l'Himalaya, haut de sept mille mètres. Le temple contient comme relique une pierre noire figurant la partie postérieure d'une vache. En face de l'entrée se dresse un grand taureau agenouillé, également sculpté dans la pierre, et au-dessus des bas-reliefs représentent des détails de la vie des dieux indiens qui parurent un peu lestes aux voyageurs. Au delà de Kédar-Nat, ils trouvent à côté d'un petit temple un fakir complétement nu, le corps souillé de cendres, les cheveux teints en rouge, les jambes croisées, immobile nuit et jour, les yeux fixes et indifférents, et ne vivant que de ce que les passants jettent sur sa natte.

On avait marché jusqu'à présent au nord; après Kédar-Nat, on tourna vers l'ouest pour chercher le bras principal du Gange et Gangotri, le pèlerinage saint entre tous. Les habitants, très-clair-semés,

fuyaient aux approches de la caravane, car le bruit s'était répandu que le prince venait avec une armée pour enlever les troupeaux et les femmes. Aussi n'aperçut-on, au début de cette nouvelle étape, aucune femme, aucun bétail; les porteurs mêmes dont on avait besoin ne se trouvaient qu'à grand'peine, et il fallut quelques jours pour faire renoncer à ses craintes cette population crédule et défiante. La race est assez belle; le costume diffère complétement de celui de la plaine. Il consiste en un bonnet roulé comme un turban, une tunique appelée bakou, allant jusqu'au genou et ouverte sur le devant, et un pantalon très-étroit aux chevilles, et devenant très-large vers le haut, le tout en laine brune, grise ou blanchie, filée et tissée dans la montagne. Autour des flancs est noué un châle, une ceinture ou une simple corde. Les pieds sont protégés par des sandales de cuir non tanné. Le costume est commode, approprié au climat, et ne manque pas de pittoresque tant qu'il est propre, mais les montagnards ne connaissent d'autre blanchisseuse que la pluie, et l'usage du linge est inconnu. Vêtements et travaux sont les mêmes pour les hommes et pour les femmes. L'homme sait filer et la femme sait labourer. La polygamie est permise, mais rare. Le mari achète la femme des parents, moyennant une somme souvent assez forte (un ou deux cents roupies), et, quoique achetée, la femme peut divorcer tant qu'elle veut. Son mari lui déplaît-il, ou un autre lui plaît-il mieux, elle retourne chez ses parents, ou fait une promenade dans le bois avec l'objet de son nouveau choix. Le prix de la vente est restitué, dans le premier cas, par les parents, et dans le deuxième par le nouveau mari, qui est même tenu de le rembourser double. S'il n'a pas la somme nécessaire, il l'emprunte sur sa liberté et sur celle des siens, c'est-à-dire qu'il contracte avec toute sa famille un lien de domesticité envers le prêteur. Cette population primitive et originale habite un paysage d'une végétation luxuriante et magnifique : le chêne croît à côté du bambou; la vigne s'enlace autour des marronniers. La flore est superbe, le regard se repose sur des prairies verdoyantes, et aperçoit à une demi-journée de distance les pics neigeux de l'Himalaya.

Le 28 juin, les voyageurs franchissent le bras principal du Gange (Bagaratti), non plus même sur un pont de cordes, mais suspendus eux-mêmes à une corde pure et simple. Tendue d'une rive à l'autre, cette corde supporte un bois recourbé, sous-tendu par une autre corde. Le passant est solidement fixé, de manière à garder les pieds et les bras libres, dans l'intérieur de cet arc, qui glisse par son propre poids sur la pente de la corde de passage jusqu'à la moitié de la distance à

franchir. Mais à partir de là, la corde se relève naturellement jusqu'à l'autre rive, et il faut que le voyageur s'aide de ses pieds et de ses mains, et se livre à une natation désordonnée dans les airs. Ceux qui veulent éviter la fatigue se font attacher à une planche qu'on fixe à l'arc, et tirer sur le bord opposé au moyen d'une corde de halage.

C'est par cette voie, unique assurément, mais peu commode, que des milliers de pèlerins se rendent tous les ans à Gangotri pour chercher aux sources du Gange l'absolution de leurs péchés. Nos voyageurs s'attendaient à trouver un sanctuaire étrange ou splendide, ils furent singulièrement détrompés. Une petite tour haute de douze à quinze pieds, précédée d'un portique bas et très-primitif, voilà le temple de Gangotri. Il s'élève dans une enceinte carrée qui contient encore une chapelle plus petite, avec un taureau de pierre, et un pavé rond appelé la chaise de Ganga; un autel d'argile et de pierre avec le lingam, signe de Schiva; un hangar qui abrite une image grossière de Vischnou en Krischna, et enfin deux huttes sans portes ni fenêtres, affectées à la demeure de quelques prêtres et fakirs. Quant aux pèlerins, ils couchent sur le roc et s'abritent sous les cèdres des environs.

L'intérieur du temple était naturellement interdit aux infidèles, mais le prince et un de ses compagnons obtinrent d'y pénétrer, à la condition de se soumettre aux mêmes cérémonies et de faire les mêmes sacrifices que les autres pèlerins. Ils furent conduits au bain sacré, et durent descendre dans le fleuve, qui ne marquait que trois degrés au-dessus de zéro. Le prêtre leur mit dans la main droite une poignée d'herbes, leur dit de puiser de l'eau dans le creux de la main gauche, et de crier leurs noms dans le fleuve. Il récita ensuite une prière sur eux, leur fit jeter l'eau et l'herbe dans le fleuve, et leur ordonna de plonger trois fois. Les péchés étaient lavés, et les deux pseudonéophytes n'eurent plus qu'à faire un sacrifice en bonnes roupies à la déesse Ganga, pour pouvoir rentrer dans leurs habits, à l'exception cependant de leurs souliers.

Le temple était désormais accessible. Les portes s'ouvrirent, et les voyageurs pénétrèrent dans un vestibule où ils eurent de la peine à se tenir debout. Une porte plus basse encore les conduisit dans le sanctuaire proprement dit. Ils y retrouvèrent l'offrande de sucreries, de fleurs, de farine et de blé qu'ils avaient dû envoyer préalablement, et furent requis d'y ajouter une nouvelle offrande en espèces sonnantes. Cette dernière et indispensable formalité accomplie, les prêtres allumèrent des branches de bois résineux, et le saint des saints s'éclaira. Sur un autel de pierres et de terre, sous une espèce de baldaquin, on

vit un lingam richement barbouillé de rouge et de jaune, les images grossièrement sculptées de Ganesa, de Baïram et d'un taureau, une statuette en laiton représentant la déesse Ganga, recouverte de vieille toile d'argent, et enfin quelques lampes de cuivre. Ce fut tout, et voilà ce que les dévots viennent contempler de toutes les parties de l'Inde, après avoir traversé le Bagaratti suspendus à une corde.

Le prince eut occasion d'observer à Gangotri une multitude de fakirs[1] appartenant à la secte des baïraghi, de *baïrag* (sans passion). Ils enseignent que le corps est le siége et la cause du mal : supprimer non-seulement les appétits corporels, mais aussi l'activité des organes, c'est affranchir l'âme de ses liens terrestres et l'élever à l'état de *baïrag*. C'est pour atteindre ce but qu'ils se soumettent aux plus grandes privations, épreuves et mortifications. Ils n'ont pour tout vêtement qu'une bande d'étoffe nouée autour des reins, laissent croître leurs cheveux, s'abstiennent de les peigner, et se barbouillent le corps de cendre et de bouse de vache. Ils voyagent isolément et en troupes, et ont des acolytes dans toutes les classes. Une autre secte, celle des *gosaïn*, professe le panthéisme. L'âme humaine, disent-ils, ce qui pense et parle en nous, est Dieu (*gosaïn*). La Divinité n'est point distincte de l'univers; elle est l'univers même, et tout ce qui existe fait partie du tout, c'est-à-dire de Dieu. Les dieux et les hommes ont donc la même origine, mais une puissance diverse, et la fin des choses sera l'absorption de tous les êtres dans l'Être unique (*Nirgoun*). Ces gosaïn mènent une vie plus décente que les autres fakirs; ils ne mendient pas, et appartiennent la plupart à la caste des brahmanes. Ils sont vêtus de jaune, habitent des couvents, ou se consacrent isolément au service de lieux saints, à la propagande ou à la méditation.

Si le temple de Gangotri fut loin de répondre à l'attente des voyageurs, le paysage les ravit au contraire. La vallée, très-resserrée jusque-là, s'ouvre derrière le sanctuaire, le fleuve la traverse dans sa longueur, écumant sur un lit de rochers. Sur la rive gauche, en face du sanctuaire, se dresse l'Oudakri-Kanta, le siége de Vischnou, avec ses arêtes et ses pointes effilées, ses murs de neige perpendiculaires et ses trois cimes se perdant dans les nues; en amont du fleuve les montagnes apparaissent serrées les unes contre les autres, couvertes d'abord de magnifiques forêts de cèdres, puis de cyprès, au-dessus desquels s'étagent des prairies surplombées par des rocs pittoresques qui montent jusqu'à la région des neiges. Au fond de la vallée, un géant soli-

[1] Ou plutôt sadous, car les fakirs proprement dits appartiennent à l'islamisme.

taire confond avec le bleu du ciel l'éternelle blancheur de son pic. C'est le Sitpouri, le siége de Schiva, haut de sept mille mètres. C'est là que les Hindous placent les vraies sources du Gange, et c'est à ce mont que se rattache la légende à laquelle Gangotri doit sa réputation de sainteté. Voici comment les prêtres la racontèrent aux voyageurs :

Vischnou avait soif et demandait de l'eau à Brahma. Son lotus lui en présenta; mais l'eau sacrée, à mesure qu'il la buvait, ressortait par ses pieds, devint le Gange, et se fraya une route jusqu'à l'Océan. Brahma, craignant un déluge universel, appela Schiva, qui plaça le pied de Vischnou sur sa tête, le couvrit de ses longs cheveux, et boucha ainsi l'orifice du torrent. Alors l'Inde manqua d'eau pendant douze ans, jusqu'à ce que, sur le conseil des pandits, Bagaratti, un roi pieux de la contrée de Bénarès, fit un pèlerinage dans l'Himalaya, au siége des dieux, et supplia Schiva de rouvrir le Gange. Il fut exaucé, et des flancs du Sitpouri le Gange s'épand depuis ce temps de la chevelure du dieu. Bientôt après, Sankritscha, un des avatars de Vischnou, bâtit le temple de Gangotri en l'honneur des dieux. Ceux-ci descendirent de leurs siéges, se baignèrent dans le fleuve, et déclarèrent que quiconque les imiterait aurait ses péchés pardonnés. Mais ils défendirent en même temps de remonter le fleuve jusqu'à sa source.

En revenant de Gangotri, le prince tenta de nouveau de pénétrer dans le Tibet, mais l'assistance que lui prêtaient les autorités anglaises s'arrêtait aux limites de l'Hindoustan, et les populations des villages frontières ne voulurent pas aider le prince à tromper la vigilance des autorités chinoises. Elles craignaient que l'entrée ne leur fût interdite à elles-mêmes si elles faisaient franchir à un Européen les limites défendues. Aussi les guides et les approvisionnements firent-ils complétement défaut. La caravane européenne dut donc ajourner de nouveau son projet, et se diriger vers la vallée de Sutledje, par une route extrêmement pénible, où plus d'une fois le chemin dut être taillé dans la glace. Les habitants de cette vallée forment la transition entre les Hindous et les Tibétains; ceux qui vivent près de la frontière ont tout à fait le teint jaune, les yeux obliques, la face plate et osseuse de la race mongolique. La religion et les usages sont les mêmes. Le culte de Lama a remplacé ou peut-être absorbé celui de Brahma, car on trouve dans les temples les idoles indiennes côte à côte avec des Boudd'has et des Lamas. La polyandrie, usitée au Tibet, a remplacé la polygynie, et est expliquée jusqu'à un certain point par les habitudes économiques du pays. Chaque famille a un bien, composé d'une maison et de champs; mais ces champs suffisent rarement pour l'entretien de toute la fa-

mille. De son côté, le prince prend de chaque famille un homme pour son service. Voici alors comment les choses se passent : s'il y a trois frères, ils n'épousent qu'une seule femme. L'un d'eux reste avec elle, et laboure les champs, le second voyage et trafique, et le troisième se met à la disposition du prince. Le tibétain est la langue usuelle.

A Namdja, point extrême de la frontière, le prince renouvela sa tentative de pénétrer dans le Tibet, et cette fois il réussit. Il franchit avec ses compagnons le défilé de Piminglah, à dos de jack[1], la monture nationale de ces contrées. La selle est une couverture de laine, la bride une corde passée dans le nez. Le jack a le pied extrêmement sûr ; mais la route est abominable, et un de ces animaux, ayant fait céder un morceau de roc, roula dans l'abîme. Le cavalier ne se sauva que par un saut de côté fait à propos.

Le défilé de Piminglah est élevé de 12,700 pieds au-dessus du niveau de la mer, et d'environ 4,000 au-dessus du Sutledje. La végétation est pauvre; quelques buissons de cyprès, d'églantines et de géraniums interrompent seuls la fauve coloration du roc. Des pyramides de pierres, auxquelles chaque passant ne manque pas d'apporter son tribut, indiquent le point culminant du défilé. Quelques pas encore, et une perspective inattendue se déploie. Le voyageur, depuis longtemps resserré entre des montagnes, des rochers et des neiges, voit de nouveau le ciel et la terre se toucher à l'extrême horizon. Bien au-dessous de lui, le Sutledje serpente entre des rocs gris et rougeâtres. A sa droite, des pentes verdoyantes, s'étageant au-dessous de la région des neiges, descendent vers le fleuve; de riches moissons chargent la campagne, et de jolis villages se détachent d'une ceinture de vergers. A gauche, au contraire, se dressent les masses rocheuses et dentelées du Pourgéoul et du Tschamil, et un seul petit hameau se montre dans une fente de rocher, comme un nid d'hirondelles. En remontant le cours du Sutledje, l'œil voit l'horizon s'élargir; les pentes s'adoucissent et se terminent en un plateau légèrement ondulé dans lequel le fleuve et ses affluents se découpent en lignes sombres, et où s'élèvent çà et là des rangées de collines arrondies. Un chemin serpente dans le sol aride et s'enfonce dans la contrée mystérieuse. Mais là tout est brun sur brun, ni forêt ni arbre; un paysage froid, sombre, désert. C'est le plateau du Tibet, élevé de 3,500 à 4,500 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le premier village tibétain qu'on rencontre au sortir du défilé est

[1] Bœufs tibétains, de ceux dont M. de Montigny a amené un troupeau en France.

Schipké, étagé sur une pente assez forte. Avec ses jardins et ses champs disposés en terrasses, ses peupliers et ses abricotiers, c'est une oasis ravissante au milieu des monts dénudés. Les maisons ressemblent à celles des vallées du Gange et du Sutledje : au rez-de-chaussée, la cave et l'étable; au premier étage, la chambre d'habitation, à laquelle conduit un escalier en pierre pratiqué au dehors; au-dessus un toit plat couvert en terre, et qui est le séchoir, l'aire et la grange. Quelques petites ouvertures servent à la fois de fenêtre et de cheminée; le foyer est disposé dans un coin de la chambre. Le mobilier du ménage se compose de quelques couvertures, d'un moulin à bras, d'une espèce de métier à tisser, de quelques vases en cuivre ou en laiton, de quelques baquets en bois, et de cuillers en bois de diverses grandeurs. Une charrue en bois, une pioche, une hache et un fléau tout à fait semblable au nôtre composent l'outillage agricole.

Le costume est également semblable à celui des habitants de la vallée du Gange, et le même pour les deux sexes. On l'a décrit plus haut. Les hommes ont si peu de barbe, que les deux sexes ne se peuvent distinguer que par l'arrangement des cheveux. Les hommes les rassemblent en une tresse puissante, qu'ils laissent pendre sur le dos. Les femmes, au contraire, en font une multitude de petites tresses qu'elles prolongent jusqu'au genou en y mêlant de la laine. Toutes ces tresses réunies et chargées de verroteries et de morceaux d'ambre, forment l'édifice capillaire le plus compliqué, mais aussi le plus malpropre; car les cheveux, une fois dressés, ne sont jamais défaits, et la vermine y jouit de la plus large hospitalité.

Les Tibétaines sont affolées de parure, comme si elles voulaient suppléer à la beauté que la nature leur a refusée. Elles se chargent d'immenses colliers de verroterie, de coquillages, de turquoises, de lapis-lazuli et surtout d'ambre, qu'elles laissent pendre jusqu'aux genoux. Elles ont des bracelets aux mains et aux pieds, des bagues d'argent ou de cuivre aux doigts, au nez et aux oreilles. Hommes et femmes sont également curieux, avides, trompeurs, timides et malpropres; les femmes en plus très-communicatives et très-importunes. Ce sont elles qui soignent la maison et les champs. Les hommes gardent les troupeaux, trafiquent, et transportent dans les vallées du Bessahir du sel et la laine de leurs chèvres, pour en rapporter en échange du blé, du riz et des raisins. On ne les voit jamais armés, mais souvent allant et venant avec un fuseau à la main, ou faisant tourner une espèce de chapelet.

Ni à Schipké, ni à Kiouk, village situé à trois lieues plus avant, et

où ils se rendirent sans escorte, les voyageurs ne furent arrêtés ou mal reçus. La résistance passive est le seul obstacle qui s'oppose à l'étranger dans ce coin écarté du Céleste Empire. Avance si tu veux, dit le Tibétain au voyageur, mais je ne te montrerai pas le chemin, je ne te donnerai pas de vivres, pas de moyens de transport, et je ne te laisserai pas dresser ta tente sur ce champ qui m'appartient, je ne te laisserai pas abreuver ton bétail dans mon ruisseau. Ainsi parle le Tibétain, et s'il agit autrement, il est poursuivi et disparaît. C'est ce qui venait d'arriver à deux habitants de Schipké qui avaient donné quelque assistance à des Anglais, et cet exemple avait tellement intimidé la population, que l'un des voyageurs ayant cueilli et mis dans sa poche quelques épis de blé, on essaya plusieurs fois de les lui reprendre en cachette. Force fut donc de se borner à cette petite pointe, et le 8 août, le prince retourna dans l'Hindoustan, au moment où les Anglais commençaient la campagne du Sutledje. Il y prit part, et la dernière partie du livre est consacrée au récit des batailles de Moudki, d'Alival, de Ferozeschah et de Sobraon. Nous négligeons cette partie stratégique, et nous arrêtons notre analyse là où s'arrête le voyage d'exploration.

F.

DES VOLCANS.

(Fragment du 4e volume du *Kosmos* de M. DE HUMBOLDT [1].)

Parmi les phénomènes dynamiques qui manifestent la réaction de l'intérieur de notre planète contre les couches supérieures, les plus puissants sont les volcans proprement dits; c'est-à-dire ceux que présentent les ouvertures par lesquelles, avec les matières gazeuses, des masses solides et hétérogènes sont amenées, d'une profondeur qui n'a pas encore été mesurée, jusqu'à la surface, dans un état de fusion ignée, comme courants de lave, ou à l'état de scories, ou enfin comme des produits d'une pulvérisation très-fine (cendres). Si l'on considère, d'après l'ancienne acception, les mots de volcan et de montagne de feu comme synonymes, on rattache l'idée des phénomènes volcaniques à l'image d'une montagne conique, isolée et munie d'une ouverture circulaire ou ovale au sommet. Mais cette vue perd de sa généralité dès que l'occasion se présente de traverser des régions volcaniques occupant une surface de plusieurs milliers de milles géographiques carrés, telles que toute la partie moyenne du plateau mexicain entre le pic d'Orizaba, le Jorullo et les côtes de la mer du Sud; ou l'Amérique centrale; ou les Cordillères de la Nouvelle-Grenade et de Quito, entre le volcan de Puracé, près de Popayan, celui de Pasto, et le Chimborazo; ou les montagnes de l'isthme du Caucase, entre le Kasbegk, l'Elburuz et l'Ararat. Dans l'Italie inférieure, entre les champs phlégréens de la Campanie, la Sicile, les îles de Lipari et les îles de Ponza, et aussi dans les îles grecques, les espaces intermédiaires qui réunissent les volcans,

[1] En attendant l'examen du *Kosmos*, dont M. Littré a bien voulu se charger pour la *Revue germanique*, nous détachons ce fragment du 4e volume, qui vient de paraître.

en partie n'ont pas été soulevés, et en partie ont été engloutis par la mer.

On rencontre dans les grandes régions volcaniques de l'Amérique et du Caucase des masses d'éruption qui paraissent entièrement indépendantes des montagnes qui s'élèvent à une distance considérable. Ce sont de vrais trachytes, et non des conglomérats de trachyte, des coulées d'obsidienne, des carrières de pierre ponce et des éboulements de la même pierre qui n'ont pu être déposés par l'eau. Ne se pourrait-il pas que, par l'effet du refroidissement progressif des couches terrestres supérieures résultant de leur rayonnement, la surface de la terre se fût fendue en plusieurs points, avant même le soulèvement des montagnes isolées, ou que des chaînes entières de montagnes se soient soulevées ? Pourquoi ces fentes n'auraient-elles pas expulsé des masses, non à l'état de fusion ignée, mais consolidées en forme de montagnes et de roches éruptives, telles que trachyte, dolérite, mélaphyre, feldspath nacré, obsidienne et ponce ? Une partie de ces couches trachytiques ou doléritiques qui se sont fait jour au dehors, dans un état visqueux, d'abord disposées horizontalement, ont été, par le soulèvement ultérieur de cônes ou de zones volcaniques, placées à une position renversée, qui n'appartient jamais aux laves plus récentes sorties d'une montagne de feu. Ainsi, pour prendre d'abord en Europe un exemple très-connu, dans le *Val del Bove,* excavation de l'Etna qui entame profondément la montagne, l'inclinaison des couches de lave, qui alternent très-régulièrement avec les masses d'éboulement, est de 25° à 30°; tandis que d'après les déterminations très-exactes d'Élie de Beaumont, les courants de lave qui recouvrent la surface de l'Etna et qui sont postérieurs au soulèvement de la montagne, sur une moyenne de trente coulées, ne présentent qu'une inclinaison de 3° à 5°. Ces rapports indiquent ici l'existence de très-anciennes formations volcaniques, sorties par des fissures antérieures à la constitution du volcan en montagne de feu. L'antiquité nous présente aussi un remarquable phénomène de ce genre, qui s'est produit dans une vaste plaine éloignée de tous les volcans actifs ou éteints, dans l'Eubée. « Les violents tremblements de terre qui ébranlèrent une partie de l'île ne cessèrent pas avant qu'un gouffre qui s'ouvrit dans la plaine de Lalantus n'eût laissé écouler un fleuve d'une boue brûlante (de lave)[1]. »

Si, comme je suis depuis longtemps porté à le croire, c'est à des fractures primitives de l'écorce terrestre qu'il faut attribuer en partie les

[1] Strabon.

formations les plus anciennes de roches éruptives que leur constitution minéralogique rend souvent complétement semblables aux laves récentes, il faut ajouter que ces crevasses et les cratères de soulèvement formés plus tard, et déjà beaucoup moins simples, ne sont pas encore des volcans proprement dits, mais simplement des ouvertures volcaniques. Le principal caractère des volcans consiste dans une communication permanente ou au moins périodique du foyer central avec l'atmosphère. Le volcan exige pour cela une structure, une charpente particulière; car comme Sénèque le dit très-justement : « Le feu n'a pas d'aliment dans la montagne, mais seulement une issue. » (*Ignis in ipso monte non alimentum habet, sed viam.*) L'activité volcanique agit alors d'une manière plastique et en soulevant le sol, et non, comme on l'a cru généralement, en édifiant la masse par l'amoncellement de scories et de nouvelles couches de lave. La résistance que les masses en fusion ignée, pressées en quantité trop considérable contre la surface, éprouvent dans le canal d'éruption, détermine l'accroissement de la force soulevante. Il en résulte une poussée du sol en forme de vessie, comme cela est indiqué par l'inclinaison régulière et toujours dirigée en dehors des couches soulevées. La rupture de la partie moyenne ou supérieure de l'élévation convexe du sol produit tantôt seulement ce que Léopold de Buch appelle un cratère de soulèvement, c'est-à-dire un entonnoir rond ou ovale, bordé par un cirque de soulèvement, enceinte annulaire, ordinairement déchirée par places; et tantôt, si la nature doit terminer le volcan, dans le milieu du cratère de soulèvement, une montagne en forme de dôme ou de cône. Cette dernière est alors le plus souvent ouverte à son sommet; et sur le fond de cette ouverture, cratère du volcan permanent, s'élèvent des éminences éphémères, des cônes d'éruption petits ou grands, qui, dans le Vésuve, dépassent parfois de beaucoup le cratère du cône de soulèvement. Les produits de la première crevasse, les anciennes constructions, telles qu'elles viennent d'être mentionnées, ne subsistent pas toujours. Le haut mur de rochers qui borde la circonvallation du cratère de soulèvement ne subsiste pas même en débris dans un grand nombre des volcans les plus puissants et les plus actifs.

C'est un des grands services de la science moderne, d'avoir non-seulement par une comparaison attentive de volcans très-éloignés les uns des autres fait connaître avec précision les diverses circonstances de leur formation, mais encore introduit dans les langues des expressions plus exactes, qui ont permis de distinguer nettement les

différences que présentent les reliefs des volcans, aussi bien que les manifestations de l'activité volcanique. Si on ne renonce pas entièrement à toute classification, parce que celles-ci dans leur tendance à la généralisation ne s'appuient que sur des inductions incomplètes, on peut se représenter l'éruption de masses en fusion ignée et de matières solides, accompagnée de vapeurs et de gaz, de quatre manières différentes. Passant des phénomènes simples aux phénomènes compliqués, nous placerons d'abord les éruptions qui, sorties au travers de fissures sans former des séries de cônes isolés, et entassées les unes sur les autres à l'état fluide et à l'état visqueux, ont formé des massifs de roches volcaniques; secondement, les éruptions qui se sont fait jour au travers de cônes formés par des entassements de scories sans circonvallation, et qui néanmoins émettent des courants de lave, comme celles qui pendant l'espace de cinq années devastèrent l'île de Lancerote, dans la première moitié du dernier siècle; troisièmement, les cratères de soulèvement avec des couches soulevées sans cône central, qui n'émettent de coulées de lave que par la face extérieure de l'enceinte et jamais de l'intérieur, lequel s'obstrue promptement par des éboulements; quatrièmement, les montagnes en forme de cloches fermées, ou des cônes de soulèvement ouverts au sommet, tantôt entourés d'un cirque, subsistant au moins en partie, comme au pic de Ténériffe, à Fogo et à Rocca Monfina, tantôt tout à fait dépourvus d'enceinte et sans centre d'éruption, comme en Islande, dans les Cordillères de Quito et dans la partie moyenne du Mexique. Les cônes à sommet ouvert de cette quatrième classe conservent une communication permanente et agissant à des époques indéterminées, entre le feu central intérieur et l'atmosphère. D'après mes observations, il y a un plus grand nombre de dômes ou de cloches doléritiques et trachytiques fermés, que de cônes ouverts, soit actifs soit éteints, et beaucoup plus surtout que des volcans proprement dits. Les montagnes en forme de dôme ou de cloche, comme le Chimborazo, le Puy de Dôme, le Sarcouy, la Rocca Monfina et le Vultur, donnent à la contrée un caractère particulier, en formant un agréable contraste avec les protubérances des schistes ou les formes dentelées des roches calcaires.

Ovide décrit d'une manière très-nette le grand phénomène volcanique qui eut pour siége la presqu'île de Méthone, et pour résultat la formation d'une cloche non ouverte au sommet. « La force des vents enfermés dans les cavernes sombres, en cherchant en vain à se frayer un passage, a soulevé le sol en le distendant (*extentam tumefecit humum*), comme lorsqu'on remplit d'air une vessie ou une outre. Cette protu-

bérance soulevée s'est, par une lente consolidation, maintenue en forme de colline. » J'ai déjà eu occasion de montrer comment cette explication diffère du récit que fait Aristote du phénomène volcanique d'Hiéra, dans lequel le souffle souterrain soulève également une colline, mais la perce ensuite pour en faire jaillir une pluie de cendres incandescentes. Le soulèvement est ici indiqué comme le prélude de la sortie des flammes. D'après Strabon, le dôme soulevé près de Méthone s'ouvrit de même par un jet de feu suivi pendant la nuit d'une odeur agréable. Cette dernière circonstance a été observée dans des conditions toutes semblables pendant l'éruption volcanique de Santorin dans l'automne de 1650, et se trouve présentée dans le sermon d'un moine comme un signe consolant annonçant que « Dieu ne voulait pas encore détruire son troupeau ». Cette odeur agréable ne signalerait-elle pas l'existence du naphte? Une observation analogue a été faite par Kotzebue, à l'occasion d'une éruption ignée (1804) de la nouvelle île volcanique Umnak, sortie de la mer dans l'archipel aleoutien. Pendant la grande éruption du Vésuve du 12 août 1805, que j'observai avec Gay-Lussac, ce dernier constata qu'une odeur de bitume se répandait de temps en temps dans le cratère incandescent. J'ai réuni ces faits rarement observés, parce qu'ils concourent à démontrer l'étroit enchaînement de toutes les manifestations de l'activité volcanique, depuis les phénomènes peu intenses des salses et des sources de naphte jusqu'aux véritables volcans.

Des enceintes analogues à celles des cratères de soulèvement se trouvent aussi dans des roches très-différentes du trachyte, du basalte et des schistes porphyriques : par exemple, d'après l'opinion sagace d'Élie de Beaumont, dans le granit de la chaîne des Alpes françaises. Le massif d'Oisans, auquel appartient le plus haut sommet de la France, le mont Pelvoux près de Briançon (12,109 pieds), forme un cirque de huit milles géographiques de circonférence, au centre duquel est placé le petit village de la Bérarde. Les parois escarpées du cirque atteignent une hauteur de plus de 9,000 pieds. L'enceinte même est du gneiss, tout l'intérieur est du granit. Dans les Alpes suisses et savoisiennes, la même forme se montre fréquemment en petites dimensions. Le grand plateau du mont Blanc, sur lequel Bravais et Martins ont campé pendant plusieurs jours, est un cirque fermé d'un sol presque plat, haut de 12,020 pieds, et du milieu duquel s'élève la colossale pyramide du sommet. Les forces de soulèvement produisent partout des formes semblables, quoique modifiées par la composition des roches. Les vallées annulaires, et les vallées fermées (valleys of elevation),

décrites par Hoffmann, Buckland, Murchison et Thurmann dans les roches de sédiment du nord de l'Allemagne, dans le comté d'Hereford et dans la montagne jurassique de Porentruy, se rattachent aux phénomènes qui nous occupent ici, comme aussi, quoique à un moindre degré d'analogie, certains plateaux des Cordillères entourés de tous côtés de massifs montagneux, ceux où l'on trouve les villes de Caxamarca (8,784 p.), de Bogota (8,190 p.) et Mexico (7,008 p.); comme aussi enfin, dans l'Himalaya, la vallée fermée de Cachemir (5,460 p.).

Les *maars* si nombreux parmi les volcans éteints de l'Eifel ont moins de parenté avec les cratères de soulèvement qu'avec la plus simple des formes de l'activité volcanique (éruption au travers de simples fissures); on appelle ainsi des cavités en forme de gouffre qui se sont produites dans des roches non volcaniques (schistes dévoniens), et qui sont entourées de bords peu élevés qu'elles ont formés elles-mêmes. Ils ressemblent à des entonnoirs de mines; les produits des explosions, comparables aussi à celles des explosions de mines, rappellent le phénomène particulier observé par moi pendant le tremblement de terre de Rio-Bamba (4 février 1797), où des ossements humains furent lancés au sommet de la colline de la Culca. Il y a des gouffres isolés et d'une hauteur peu considérable dans l'Eifel, l'Auvergne ou à Java, qui sont remplis d'eau; on peut les appeler *cratères lacs;* mais cette dénomination, dans ma pensée, ne pourrait être prise comme synonyme du mot *gouffre* (*maar*) dans un sens général; car nous avons trouvé, Abich et moi, de petits lacs sur les sommets des volcans les plus élevés, sur de véritables cônes de soulèvement, dans des cratères éteints, par exemple, sur le volcan mexicain de Toluca à 11,490 pieds, et sur l'Elburuz du Caucase à 18,500 pieds de hauteur. On doit, dans les volcans de l'Eifel, distinguer avec soin deux sortes d'activité volcanique, d'âges très-différents : les volcans proprement dits, à courants de lave, et les phénomènes éruptifs plus faibles des gouffres. A la première appartiennent : la coulée de lave basaltique, riche en olivine, et disposée en colonnes perpendiculaires, de la vallée d'Usbach près de Bertrich; le volcan de Gerolstein, qui a son siége dans une roche calcaire, contenant de la dolomite; et la crête allongée du Mosenberg (1,645 p. au-dessus de la mer), près de Bettersfeld, à l'ouest de Monderscheid. Ce dernier volcan a trois cratères : le premier et le second, les plus septentrionaux, sont complétement circulaires, et leur fond est recouvert de tourbe; du troisième, au contraire, descend une puissante coulée de lave, d'un rouge brun, qui se dirige vers la vallée de la petite Kyll. Un phénomène remarquable, étranger en général aux volcans qui

émettent de la lave, consiste en ce que, à Gerolstein, au Mosenberg et dans d'autres volcans proprement dits de l'Eifel, les coulées de lave ne sont point, à leur origine, environnées de couches trachytiques visibles, mais paraissent sortir immédiatement de couches dévoniennes. La surface du Mosenberg n'indique en aucune façon ce qu'elle recouvre. Les scories augiteuses qui pénètrent avec une cohérence marquée dans les courants basaltiques, contiennent de petits fragments calcinés de schistes, mais nulle trace de trachyte, pas plus que le cratère du Rodderberg, si voisin pourtant de l'énorme massif trachytique des bords du Rhin, le Siebengebirge.

« Les gouffres (*maars*) paraissent, dit avec sagacité l'inspecteur des mines de Dechen, appartenir à peu près à la même époque que les éruptions par coulées des volcans proprement dits. On trouve les uns et les autres dans le voisinage de vallées profondément excavées. Les volcans à coulées de lave étaient évidemment actifs à une époque où les vallées avaient déjà presque entièrement atteint leur forme actuelle, car on voit encore les plus anciens courants de lave de cette région descendre dans les vallées. » Les gouffres sont entourés de fragments de schistes dévoniens, d'amas de sables gris et de tuf. Mais ce n'est pas seulement le manque complet de coulées de lave, telles qu'on les observe sur le bord extérieur des véritables cratères de soulèvement, ou tout à fait dans leur voisinage, comme aux îles Canaries, ni l'élévation insignifiante de l'enceinte qui entoure le gouffre, qui distinguent celui-ci des cratères de soulèvement : il manque aux bords du gouffre une stratification régulière de roches inclinées au dehors par la pression de la force intérieure. Les gouffres enclavés dans les schistes dévoniens ressemblent à des entonnoirs de mines : après l'explosion violente des vapeurs et des gaz échauffés, les masses poreuses expulsées (rapilli) sont retombées en grande partie dans l'intérieur. Je cite ici comme exemples les gouffres d'Immerath, de Pulverfeld et de Meerfeld. Dans le milieu du premier, dont le fond sec est cultivé à une profondeur de 200 pieds, sont les deux villages d'Ober et d'Unter-Immerath. Ici se trouvent dans le tuf volcanique de l'enceinte, tout à fait comme au lac Laach, des mélanges sphériques de feldspath et d'augite dans lesquels sont disséminées des particules de verre noir et vert. Les bords tufacés du Pulvermaar, changé en lac profond, contiennent également des sphères de mica, de honblende et d'augite pleines de vitrifications. Le gouffre de Meerfeld, régulièrement circulaire, recouvert en partie d'eau, en partie de tourbe, se caractérise géologiquement par le voisinage des trois cratères du Mosenberg, dont le plus méridional a fourni

une coulée de lave. Mais le gouffre est situé 600 pieds plus haut que la longue crête du volcan, et à son extrémité septentrionale; il n'est pas non plus dans l'axe de la ligne des cratères, mais plus au nord-ouest.

Comme c'est ici le lieu de faire remarquer combien se montre concordante et uniforme l'activité volcanique dans la production des matières, malgré la diversité des formes extérieures (gouffres, cratères d'éruption entourés d'une enceinte, ou cônes ouverts au sommet), je rappellerai la richesse extraordinaire de minéraux cristallisés expulsés des gouffres, et qui sont maintenant en partie enfouis dans les tufs. C'est dans les environs du lac Laach qu'elle est la plus remarquable; mais d'autres gouffres, par exemple celui d'Immerath et celui de Meerfeld, riches en globules d'olivine, contiennent des masses cristallines très-caractérisées, où l'on trouve: le zircon, l'hauyine, la leucite, l'apatite, la roséane, l'olivine, l'augite, le rhyacolithe, le feldspath commun (orthoclase), le feldspath vitreux (sanidine), le mica, la sodalite, le grenat et le fer titané. Si le nombre des beaux minéraux cristallisés du Vésuve est bien plus considérable, — Scachi en compte 43 espèces, — on ne doit pas oublier qu'un très-petit nombre d'entre eux seulement vient du volcan, et que le plus grand nombre appartient à une formation qui, dans l'opinion de Léopold de Buch, est entièrement étrangère au volcan, et doit être attribuée à une couche de tuf qui s'étend bien au-dessus de Capoue. Cette couche aurait été soulevée en même temps que le cône du Vésuve, et serait le produit d'une action volcanique sous-marine.

Après les îles Lipari et Ponza, très-peu de parties de l'Europe ont produit une plus grande masse de pierre ponce que cette région de l'Allemagne, qui, dans un soulèvement relativement peu considérable, présente des formes si différentes de l'activité volcanique, en gouffres (cratères d'explosion), en montagnes basaltiques et en volcans à coulées de lave. La masse principale de pierre ponce est entre Nieder-Mendig et Sorge, Andernach et Rübenach; la masse principale de trass (conglomérat récent déposé par l'eau) dans la vallée du Brohl, depuis son embouchure dans le Rhin jusqu'à Burgbrohl, près de Plaid et de Kruft. La formation de trass de la vallée du Brohl contient, avec des fragments de grauwacke schisteuse et de bois fossile, de petits morceaux de pierre ponce qui ne se distingue point de celle qui forme la couverture superficielle de la contrée et du trass lui-même. J'ai toujours douté, malgré certaines analogies que les Cordillères semblent offrir, que l'on pût attribuer le trass de l'Eifel à des éruptions boueuses de

volcans à coulées de lave. Je crois plutôt, avec M. de Dechen, que la pierre ponce a été lancée par une éruption sèche et que le trass s'est formé à la façon des autres conglomérats....

Nous avons indiqué plus haut le rapport des gouffres et celui des coulées de lave, qui en sont si différentes à l'âge des vallées. « Le trachyte du Siebengebirge, dit M. de Dechen, paraît beaucoup plus ancien que la formation des vallées, plus ancien également que le bitume des bords du Rhin. Son éruption a été étrangère au déchirement de la vallée du Rhin, même si on veut attribuer cette vallée à la production d'une fracture. La formation de la vallée est notablement plus récente que le bitume du Rhin; plus récente que la plus grande quantité du basalte du Rhin; antérieure au contraire aux éruptions volcaniques à coulées de lave, et à la grande éruption de pierre ponce et de trass. Les formations basaltiques atteignent certainement une époque beaucoup plus récente que la formation trachytique; la masse principale du basalte doit donc être considérée comme plus jeune que le trachyte. Sur le versant des collines qui bordent actuellement la vallée du Rhin, de nombreux groupes de basalte (carrière d'Unkel, Rolandseck, Godesberg) ont été simplement déplacés par le déchirement de la vallée; car vraisemblablement ils étaient jusque-là enfermés dans les roches de grauwacke dévonienne.

Les infusoires également répandus sur les continents, dans les plus grandes profondeurs de la mer et dans les couches supérieures de l'atmosphère, et dont l'existence générale, démontrée par Ehrenberg, a été une des plus brillantes découvertes de notre siècle, ont, dans les volcans de l'Eifel, leur siége principal dans les rapilli, les couches de trass et les conglomérats de pierre ponce. Des organismes à enveloppes siliceuses remplissent la vallée du Brohl et les éruptions de Hochsimmern; quelquefois ils sont, dans le trass, entremêlés de branches non carbonisées de conifères. Toute cette faune microscopique est, d'après Ehrenberg, une formation d'eau douce, et c'est seulement par exception que l'on voit sur le dépôt supérieur de trass friable et jaune, au pied et sur les pentes du Siebengebirge, les polythalames marins signalant une rive de la mer ancienne.

Le phénomène des gouffres (*maars*) est-il limité à l'Allemagne occidentale? Le comte Montlosier, qui connaissait l'Eifel par ses observations personnelles, et qui proclamait le Mosenberg un des plus beaux volcans qu'il eût vus, place, comme Rozet, au nombre des gouffres ou cratères d'explosion, le gouffre de Tazenat, le lac Pavin et le lac de la Godivel en Auvergne. Ils sont creusés dans des roches très-diffé-

rentes, granit, basalte et domite (roche trachytique) et entourés sur les bords de scories et de *rapilli*.

Les constructions qu'une force éruptive plus puissante édifie à l'aide du soulèvement du sol et de l'épanchement de la lave, appartiennent au moins à six formes différentes, qu'on retrouve dans les zones les plus distantes. L'homme né dans les régions volcaniques, au milieu de montagnes basaltiques et trachytiques, se sent volontiers chez lui partout où ces formes lui sourient. La forme des montagnes est l'un des éléments les plus importants de la physionomie de la nature; elles donnent au paysage, selon qu'elles sont recouvertes de végétation ou qu'elles s'élèvent dans une nudité sauvage, un aspect agréable, ou sérieux et majestueux. J'ai tout récemment essayé, dans un atlas spécial, de donner une série de contours des Cordillères de Quito et du Mexique, esquissés d'après mes dessins. Tandis que le basalte s'élève tantôt en cimes coniques, un peu arrondies au sommet, tantôt en pointes jumelles de hauteur inégales, tantôt en longue crête horizontale, terminée à chaque extrémité par une cime élevée, on voit dominer dans le trachyte la forme majestueuse du dôme (Chimborazo, 20,100 p.), qui ne doit pas être confondue avec d'autres montagnes en forme de cloche, également fermées au sommet, mais plus élancées. La forme conique a son type le plus complet dans le Cotopaxi (17,712 p.), puis dans le Popocatepetl (16,632 p.), vu des belles rives du lac de Tezcuco ou du sommet de l'ancienne pyramide mexicaine à Campos de Cholula, et enfin dans le volcan d'Orizaba (16,302 p.; d'après Ferrer, 16,776 p.). Une forme de cône fortement tronqué est celle du Nevado de Cayambé-Urcu (18,170 p.), qui coupe l'Équateur, comme aussi celle du volcan de Tolima (17,010 p.), qu'on aperçoit au pied du Paramo de Quindiu, au-dessus de la forêt vierge. Le volcan de Pichincha surprend les géologues par une crête très-allongée, à l'une des extrémités de laquelle, la moins élevée, est le vaste cratère encore enflammé.

L'écroulement des parois des cratères par suite de grands phénomènes naturels, ou leur déchirure par une explosion analogue à celle d'une mine, produit dans les montagnes coniques des formes particulières et contrastantes : telles sont les doubles pyramides de forme plus ou moins régulière qui remplacent l'ancienne cime du Carquairazo (14,700 p.), subitement écroulée dans la nuit du 19 juillet 1698, et les pyramides plus belles d'Ilinisla (16,362 p.). D'autres fois, il s'est formé aux parois supérieures des crénelures, deux cornes dirigées l'une vers l'autre, qui permettent de soupçonner la forme primitive (Capac-Urcu, Cerro del

Altar, qui n'a plus que 16,380 pieds). Chez les indigènes du plateau de Quito, entre Chambo et Lican, entre les montagnes de Condorasto et de Cuvillan, la tradition s'est généralement conservée, que le sommet de ce dernier volcan se serait écroulé quatorze ans avant l'invasion de Huayna Capac, fils de l'inca Tupuc Yupanqui, à la suite d'éruptions qui auraient duré, sans interruption, de sept à huit ans, et que tout le plateau dans lequel est Rio-Bamba aurait été couvert de pierre ponce et de cendres volcaniques. Le volcan, plus élevé dans l'origine que le Chimborazo, s'appelait, en langue inca ou quichua, *Capac,* le roi ou le prince des montagnes (*Urcu*), parce que les indigènes voyaient son sommet s'élever plus au-dessus de la ligne inférieure des neiges que celui des autres montagnes de la contrée. Le grand Ararat, dont Frédéric Parrot en 1829, Abich et Chodzko en 1845 et 1850, ont atteint la cime, forme, comme le Chimborazo, un dôme non ouvert. Ses puissantes coulées de lave ont jailli d'une hauteur bien inférieure à la ligne des neiges. Un caractère important de la conformation de l'Ararat, est la déchirure profonde de la vallée de Jacob, gouffre latéral que l'on peut comparer au *Val del Bove* de l'Etna. C'est dans cette vallée qu'on peut le mieux saisir, d'après l'observation d'Abich, la structure intérieure du noyau de la cloche trachytique, ce noyau et le soulèvement complet de la montagne étant beaucoup plus anciens que les coulées de lave. Le Kasbegk et le Tschegem, qui ont fait éruption sur le même système principal que l'Elburuz (18,500 p.), sont l'un et l'autre des cônes sans cratère au sommet, tandis que le colossal Elburuz porte à son sommet un cratère lac.

Si le cône et le dôme sont dans toutes les régions du monde les formes de beaucoup les plus fréquentes, la longue crête du volcan de Pichincha, isolée dans le groupe des volcans de Quito, est par cela même d'autant plus remarquable. J'ai longtemps et soigneusement étudié sa conformation. Le Pichincha forme un mur long de plus de deux milles géographiques, d'une roche trachytique noire, composée d'augite et d'oligoclase; il s'élève sur une fissure de la Cordillère occidentale, voisine de la mer du Sud; mais l'axe de la crête n'est pas dans la direction de celui de la Cordillère. Sur la crête du mur se suivent comme des châteaux forts, du sud-ouest au nord-est, les trois sommets Cuntur Guachana, Guagua Pichincha (le fils du vieux volcan) et el Picado de los Ladrillos. Le volcan proprement dit s'appelle le Père ou le Vieux : Rucu Pichincha. C'est l'unique partie de cette longue crête qui pénètre dans la région des neiges éternelles, dépassant d'environ 180 pieds la cime du Guagua Pichincha. Trois montagnes semblables à des tours

environnent le cratère oval, situé un peu plus au sud-ouest, en dehors par conséquent de la direction de l'axe du mur. Au printemps de 1802, j'ai fait l'ascension de la roche de l'est, seul avec l'Indien Felipe Aldas. Nous nous trouvions là sur le bord le plus extérieur du cratère, à peu près à 2,300 pieds au-dessus du fond de l'abîme incandescent. Sébastien Wisse, dont le long séjour à Quito a valu aux sciences naturelles tant d'observations intéressantes, a eu, en 1845, la hardiesse de passer plusieurs nuits dans une partie du cratère de Rucu Pichincha, où vers le lever du soleil le thermomètre tombait à 2° au-dessous de zéro. Une roche dentelée, couverte de scories vitrifiées, divise le cratère en deux parties : la partie orientale est de plus de 1,000 pieds plus profonde que la partie occidentale; elle est aujourd'hui le vrai siége de l'activité volcanique. Là s'élève un cône d'éruption de 250 pieds de haut, entouré de plus de soixante-dix fumerolles enflammées qui dégagent des vapeurs sulfureuses. C'est de ce cratère oriental, aujourd'hui couvert, aux places les moins chaudes, de touffes de plantes de la famille des roseaux, que sont probablement sorties les éruptions de scories, de pierre ponce et de cendres, signalées en 1539, 1560, 1566, 1577, 1580 et 1660. La ville de Quito se trouvait à cette époque plongée pendant des journées entières dans une obscurité profonde, par la poussière des *rapilli*.

A cette classe plus rare de volcans terminés en crête allongée appartiennent, dans l'ancien monde, le Galungung, avec un grand cratère, dans la partie occidentale de Java, la masse doléritique du Schiwelutsch au Kamtchatka, et l'Hékla, vu du nord-ouest. Depuis les dernières éruptions de 1845 et de 1846, qui ont donné un fleuve de lave long de deux milles géographiques et large par endroit d'un demi-mille, comparable à la coulée de l'Etna en 1669, s'élève sur le dos de l'Hékla une série de cinq cratères. Vu du sud-ouest, c'est-à-dire dans sa coupe transversale, ce volcan apparaît comme un cône pointu.

Si la conformation des volcans est si diverse, malgré l'identité des matières vomies et des phénomènes chimiques qui se passent dans les profondeurs, la position relative des cônes de soulèvement est parfois plus singulière encore. A Luçon, aux Philippines, le Taal, volcan encore aujourd'hui actif, et dont l'éruption la plus désastreuse a été celle de 1754, s'élève au milieu d'un grand lac peuplé de crocodiles (*Laguna de Bombon*). Le cône a un cratère lac, duquel s'élève un cône d'éruption avec un deuxième cratère. On se rappelle involontairement le journal de voyage d'Hannon, où il est question d'une île renfermant un petit lac avec une deuxième île. Le phénomène doit

même s'être présenté deux fois : la première dans le golfe de la Corne occidentale, et la deuxième dans la baie des Singes Gorillas, sur la côte occidentale d'Afrique. Ces indications précises supposent, à ce qu'il semble, des observations réelles.

La recherche de la zone d'élévation dans laquelle l'activité volcanique de l'intérieur de la terre agit d'une manière permanente à la surface, a l'intérêt de tous les faits relatifs à la réaction de l'intérieur fluide de la planète contre la croûte solide. La hauteur du cône volcanique donne sans doute la mesure de la force de soulèvement; mais quant à l'influence de la hauteur sur la fréquence et la force des éruptions, on ne peut se prononcer qu'avec beaucoup de réserve. Des contrastes isolés d'effets du même genre dans des volcans très-hauts et des volcans très-bas ne sont pas concluants ici, et l'étude des quelques centaines de volcans actifs qu'on suppose exister sur les continents et les îles est encore si incomplète, que la seule méthode décisive, celle des moyennes, ne peut être employée. D'ailleurs, les moyennes laisseraient de côté les contingences incalculables qui peuvent agir sur le réseau des fissures intérieures, les obstructions, etc. Le phénomène est donc un phénomène indéterminé quant à la causalité.

Je crois prudent de m'en tenir aux faits constatés, dans une matière où la complication des phénomènes et le manque d'indications historiques sur le nombre des éruptions dans le cours des siècles n'ont pas encore permis de découvrir la loi. Je me borne, par conséquent, à établir, pour l'hypsométrie comparée des volcans, cinq groupes caractérisés chacun par des exemples peu nombreux, mais bien déterminés. Je n'y place que des cônes isolés munis au sommet de cratères encore enflammés, par conséquent de vrais volcans encore actifs, et non des cloches fermées, comme le Chimborazo. Comme la mesure des hauteurs se rapporte au niveau de la mer, il ne faut pas oublier que les volcans insulaires, dont quelques-uns ne dépassent pas le niveau de 1,000 pieds, tandis que d'autres atteignent 11,500 pieds, comme le pic de Ténériffe, ont été portés par les forces volcaniques du fond de la mer à la surface à une distance qui atteint souvent 20,000 pieds, et qui une fois a été trouvée de 43,000.

HYPSOMÉTRIE DES VOLCANS.

PREMIER GROUPE.

De 700 à 4,000 pieds de hauteur.

Volcan de l'île japonaise Kosima, au sud de Jézo, 700 pieds, d'après Horner.
Volcan de l'île liparienne Volcano, 1,224 pieds, d'après Frédéric Hoffmann.

Gunung-Api (ce qui signifie *montagne de feu* en langue malaise), volcan de l'île Banda, 1,828 pieds.

Volcan Izalco, qui se produisit dans l'année 1770, et dont les éruptions sont presque continuelles, dans l'État de San-Salvador (Amérique centrale), 2,000 pieds, d'après Squier.

Gunung-Ringgit, le plus petit volcan de Java, 2,200 pieds, d'après Junghuhn.

Stromboli, 2,775 pieds, d'après Frédéric Hoffmann.

Vésuve, la *Rocca del Palo*, sur le bord le plus élevé du cratère au nord. La moyenne de mes deux mesures barométriques de 1805 et de 1822 a donné 3,750 pieds.

Le volcan de Jorullo, qui a fait éruption le 27 septembre 1759 sur le plateau mexicain, 4,002 pieds.

DEUXIÈME GROUPE.

De 4,000 à 8,000 pieds.

Mont Pelé de la Martinique, 4,416 pieds, d'après Dupuget.

Soufrière de la Guadeloupe, 4,567 pieds, d'après Ch. Deville.

Gunung Lamongan, dans la partie orientale de Java, 5,060 pieds, d'après Junghuhn.

Gunung-Tengger, de tous les volcans de Java celui qui a le plus grand cratère. Hauteur au cône d'éruption Bromo, 7,080 pieds, d'après Junghuhn.

Volcan d'Osorno (Chili), 7,083 pieds, d'après Fitzroy.

Volcan de l'île Pico (Açores), 7,143 pieds, d'après le capitaine Vidal.

Volcan de l'île Bourbon, 7,507 pieds, d'après Berth.

TROISIÈME GROUPE.

De 8,000 à 12,000 pieds.

Volcan d'Awatcha (péninsule du Kamtchatka), qu'il ne faut pas confondre avec le Stojeloshnaja Sopka, un peu plus septentrional, et que les marins anglais nomment ordinairement volcan d'Avatcha, 8,360 pieds, d'après Erman.

Volcan d'Antuco ou Antoio (Chili), 8,368 pieds, d'après Doméyko.

Volcan de Fogo, île du cap Vert, 8,587 pieds, d'après Ch. Deville.

Volcan de Schiwelutch (Kamtchatka), sommet nord-est, 9,898 pieds, d'après Erman.

Etna, d'après Smyth, 10,200 pieds.

Pic de Ténériffe, 11,408 pieds, d'après Ch. Deville.

Volcan de Gunung-Sémeru, la plus haute de toutes les montagnes de Java, 11,480 pieds, d'après la mesure barométrique de Junghuhn.

Volcan Argæus en Cappadoce, aujourd'hui Erdschisch-Dagh, au sud-sud-est de Césariéh, d'après Pierre de Tchihatcheff, 11,823 pieds.

QUATRIÈME GROUPE.

De 12,000 à 16,000 pieds.

Volcan de Tuqueres, dans le plateau de la province de los Pastos, d'après Boussingault, 12,030 pieds.

Volcan de Pasto, d'après Boussingault, 12,620 pieds.

Volcan Maunaroa, d'après Wilkes, 12,902 pieds.

Volcan de Cumbal, dans la province de los Pastos, 14,054 pieds, d'après Boussingault.

Volcan Kliutschewsk (Kamtchatka), d'après Erman, 14,790 pieds.

Volcan de Rucu-Pichincha, d'après les mesures barométriques de Humboldt, 14,940 pieds.

Volcan de Tungurahua, d'après une mesure trigonométrique de Humboldt, 15,473 pieds.

Volcan de Puracé près de Papayan, 15,957 pieds, d'après José Caldas.

CINQUIÈME GROUPE.

De 16,000 jusqu'à plus de 20,000 pieds.

Volcan de Sangay au sud-ouest de Quito, 16,068 pieds, d'après Bouguer et la Condamine.
Volcan de Popocatepetl, d'après une mesure trigonométrique de Humboldt, 16,632 pieds.
Volcan d'Orizaba, d'après Ferrer, 16,776 pieds.
Montagne d'Élie (côte occidentale de l'Amérique du Nord), d'après les mesures de Quadra et de Galeano, 16,750 pieds.
Volcan de Tolima, d'après une mesure trigonométrique de Humboldt, 17,010 pieds.
Volcan d'Arequipa, d'après une mesure trigonométrique de Dolley, 17,714 pieds.
Volcan Cotopaxi, 17,712 pieds, d'après Bougues.
Volcan de Sahama (Bolivie), d'après Pentland, 20,970 pieds.

Le volcan qui finit le cinquième groupe est plus de deux fois aussi élevé que l'Etna, cinq fois et demie aussi élevé que le Vésuve. L'échelle volcanique que j'ai formée, commençant aux gouffres — entonnoirs de mines, sans autre construction extérieure, qui ont émis des bombes d'olivine entourées de pièces schisteuses à demi fondues, — pour se terminer au Sahama, encore enflammé, dont la hauteur est de 21,000 pieds, nous a montré qu'il n'y a aucune relation nécessaire entre le maximum du soulèvement, l'intensité la plus faible de l'activité volcanique, et la nature des roches qui forment l'enveloppe du volcan. Des observations limitées à des régions isolées pourraient ici facilement conduire à des conclusions erronées. Il est vrai que dans la partie du Mexique placée dans la zone torride, toutes les montagnes couvertes par les neiges éternelles, c'est-à-dire les points culminants de tout le pays, sont des volcans. Il en est de même le plus ordinairement dans les Cordillères de Quito, si l'on veut associer aux volcans les cloches trachytiques qui ne sont pas ouvertes à leur sommet, le Chimborazo et le Corazon. Au contraire, dans la chaîne orientale des Andes de la Bolivie, les *maxima* des hauteurs des montagnes sont entièrement étrangers aux volcans. Les Névados de Sorata (19,974 p.) et d'Illimani (19,843 p.) sont constitués par des grauwackes schisteuses traversées par des masses de porphyre. Dans la Cordillère orientale de Quito, au sud du parallèle 1° 35′, les sommets élevés opposés aux trachytes (Condorasto, Cuvillan et les Collanes), et pénétrant comme ceux-ci dans la région des neiges éternelles, sont du micaschiste et du *gestellstein*[1]. D'après ce que nous savons maintenant, par les travaux pleins d'intérêt de Brian Hodgson, Jacquemont, Joseph Dalton Hooker, Thomson et Henri Strachey, sur la structure minéralogique des points

[1] *Gestellstein*, sorte de quartzite très-pauvre en mica, et d'une structure feuilletée.

les plus élevés de l'Himalaya, il semble que partout dans ces montagnes on rencontre les roches qui ont été nommées autrefois roches primitives, le granit, le gneiss et le micaschiste, mais qu'il n'y a pas de formation trachytique. Pentland a trouvé en Bolivie des coquilles fossiles dans les schistes siluriens au Névado d'Antacava, 16,400 pieds au-dessus de la mer, entre la Paz et Potosi. La hauteur prodigieuse à laquelle, d'après l'étude des fossiles recueillis par Abich dans le Daghestan et par moi-même dans les Cordillères du Pérou (entre Guanbos et Montan), la formation crétacée a été soulevée, nous rappelle d'une manière frappante que les couches sédimentaires non volcaniques et pleines de restes organiques, qui ne doivent pas être confondues avec les couches tufacées volcaniques, se trouvent partout où les mélaphyres, les trachytes, les dolérites, et les autres roches pyroxéniques auxquelles on attribue la force d'impulsion et de soulèvement, restent cachées dans la profondeur de la terre. Quelle immense étendue des Cordillères et de leur prolongement oriental, dans laquelle on ne voit aucune trace de la formation granitique !

Comme, ainsi que je l'ai déjà plusieurs fois remarqué, la périodicité des éruptions d'un volcan paraît dépendre de causes multiples et très-complexes, on ne peut établir avec certitude aucune loi générale sur le rapport de la hauteur absolue à la fréquence et à l'intensité des éruptions. Si, dans un petit groupe, la comparaison du Stromboli, du Vésuve et de l'Etna peut faire croire que le nombre des éruptions est en raison inverse de la hauteur du volcan, d'autres faits sont en opposition directe avec ceux-là. Sartorius de Waltershausen, qui s'est rendu si familière la connaissance de l'Etna, fait observer que pour ce volcan, il y a, d'après la moyenne des derniers siècles, une éruption de six en six ans; tandis qu'en Islande, où aucune partie de l'île n'est à l'abri de la destruction par le feu sous-marin, sur l'Hékla, qui ne s'élève qu'à 5,000 pieds, les éruptions n'ont lieu que tous les soixante-dix ou quatre-vingts ans. Le groupe des volcans de Quito présente un contraste encore beaucoup plus frappant. Le volcan de Sangay, haut de 16,000 pieds, est beaucoup plus actif que la petite montagne conique du Stromboli (2,775 p.), et de tous les volcans, c'est celui qui, par quart d'heure, vomit la plus grande quantité de scories enflammées et brillantes. Au lieu de nous égarer dans des hypothèses sur les relations de cause à effet de phénomènes inabordables, nous voulons plutôt ici nous arrêter à six points de la surface de la terre qui, dans l'histoire de l'activité volcanique, sont par excellence importants et instructifs : le Stromboli, la Chimère

en Lycie, l'ancien volcan de Masaya, le volcan très-récent d'Izalco, le volcan de Fogo dans les îles du cap Vert, et le colossal Sangay.

La Chimère, en Lycie, et le Stromboli, l'ancien Strongyle, sont parmi les manifestations ignées de l'activité volcanique, celles dont la permanence, historiquement démontrée, remonte aux temps les plus reculés. La protubérance conique du Stromboli, roche doléritique, est deux fois plus haute que le volcan de Volcano (Hiera, Thermessa), dont la dernière grande éruption se produisit en 1775. L'activité non interrompue du Stromboli a été comparée par Strabon et Pline avec celle de l'île Lipari, l'ancienne Meligunis; mais ils attribuent à « sa flamme », c'est-à-dire aux scories qu'il expulse, « une chaleur moins grande, une plus grande pureté et plus de lumière ». Le nombre et la forme des petites bouches ignivomes est très-variable. La description du fond du cratère par Spallanzani, considérée longtemps comme hyperbolique, a été complétement confirmée par un géologue expérimenté, Frédéric Hoffmann, comme aussi tout récemment par un physicien sagace, A. de Quatrefages. Une des bouches ignivomes a une ouverture qui n'est que de 20 pieds de diamètre; elle ressemble à la gueule d'un haut fourneau, et à toute heure on peut y voir, du bord du cratère, l'ascension et le débordement de la lave liquide. Les éruptions permanentes du Stromboli servent encore aujourd'hui parfois à l'orientation des navigateurs; et par l'observation de la direction de la flamme et de la colonne de vapeur qui s'en élève, elles servaient chez les Grecs et les Romains à la prédiction peu certaine du temps. Polybe, qui paraît très-minutieusement informé de l'état du cratère, rattache au mythe du séjour primitif d'Éole dans l'île de Strongyle, et plus encore aux observations concernant le feu alors très-intense de Volcano (l'île sainte de Vulcain), les indices divers des changements de vent. La fréquence des phénomènes ignés a dans ces derniers temps présenté quelques irrégularités. L'activité du Stromboli est comme celle de l'Etna, d'après Sartorius de Waltershausen, la plus grande possible en novembre et dans les mois d'hiver. Elle est parfois interrompue, mais ces arrêts sont toujours très-courts, comme l'apprend une observation de plusieurs siècles.

La Chimère, en Lycie, que l'amiral Beaufort a si parfaitement décrite, n'est point un volcan, mais une fontaine de feu, une source de gaz constamment enflammée par l'activité volcanique de l'intérieur de la terre. Il y a peu de mois, elle a été visitée par un artiste de talent, Albert Berg, qui s'était proposé de fixer par la peinture cette localité déjà célèbre dans l'antiquité (dès l'époque de Ctésias et de Scylax-Ca-

ryanda), et de recueillir les roches dont sort la Chimère. Les descriptions de Beaufort, du professeur Édouard Forbes et du lieutenant Spratt dans les *Travels in Lycia* se trouvent complétement confirmées. Une masse éruptive de serpentine traverse les épaisses roches calcaires dans un ravin qui monte du sud-est au nord-ouest. A l'extrémité nord-ouest de ce ravin, la serpentine est coupée, ou peut-être seulement recouverte par une arête de pierre calcaire recourbée en arc. Les échantillons qui m'ont été communiqués sont en partie verts et frais, en partie bruns et à l'état de décomposition. Dans les deux serpentines, le diallage est reconnaissable.

Le volcan de Masaya, très-célèbre sous le nom d'Enfer, *el Infierno de Masaya*, dès le commencement du seizième siècle, et décrit dans des rapports adressés à l'empereur Charles-Quint, est entre les deux lacs de Nicaragua et de Managua, au sud-ouest du charmant village indien Nindiri. Il a présenté pendant des siècles ce même phénomène si rare que nous avons décrit dans le volcan de Stromboli. On voyait, du bord du cratère, dans le gouffre rouge les flots de lave montant et descendant, mus par les vapeurs. L'historien espagnol Gonzalès Fernando de Oviedo fit pour la première fois l'ascension du Masaya en juillet 1529, et le compara avec le Vésuve, qu'il avait précédemment (1501) visité avec la reine de Naples, comme chef de sa garde-robe. Le nom de Masaya appartient à la langue chorotega du Nicaragua, et signifie *montagne brûlante*. Le volcan, entouré d'un large champ de lave qu'il a lui-même vraisemblablement produit, était alors compté dans le groupe des neuf *Maribios* brûlants. Dans l'état ordinaire, dit Oviedo, la surface de la lave, sur laquelle nagent des scories noires, est à plusieurs centaines de pieds au-dessous du bord du cratère, mais quelquefois l'ébullition devient subitement assez forte pour qu'elle atteigne presque le bord supérieur. Le phénomène lumineux continu produit, comme Oviedo l'indique avec précision et sagacité, non par une flamme particulière, mais par la vapeur éclairée en dessous, était, dit-on, d'une telle intensité, que sur le chemin du volcan à Grenade, à une distance de plus de trois lieues, elle ressemblait presque à celle de la pleine lune.

Huit ans après Oviedo, le dominicain Fray Blas del Castillo fit l'ascension du volcan, conduit par la folle pensée que la lave fluide du cratère était de l'or en fusion; et il s'adjoignit un franciscain flamand aussi avide, frère Juan de Gandaso. Tous les deux, mettant à profit la crédulité des nouveaux débarqués d'Espagne, fondèrent une société par actions pour faire les frais d'extraction du métal. Eux-mêmes,

comme Oviedo le rappelle satiriquement, se déclarèrent en qualité d'ecclésiastiques dispensés de souscrire. Le rapport sur l'exécution de cette audacieuse entreprise, que Fray Blas del Castillo (le même qui dans les écrits de Gomara, Benzoni et Herrera, est appelé Fray Blas de Inesta) adressa à l'évêque de Castillo del Oro, Thomas de Verlenga, n'est connu que depuis la découverte de l'écrit d'Oviedo sur Nicaragua (1840). Fray Blas, qui avait d'abord servi sur un navire comme matelot, voulut imiter le procédé au moyen duquel, en se suspendant avec des cordes au-dessus de la mer, les habitants des îles Canaries recueillent la matière colorante de l'orseille (*lichen roccella*), sur des roches escarpées. On fit pendant des mois des préparatifs souvent modifiés pour établir au moyen d'un treuil et d'une grue, une poutre longue de plus de trente pieds en travers du gouffre. Le dominicain, la tête couverte d'un casque de fer et un crucifix à la main, se fit descendre avec trois autres membres de l'association : ils restèrent une nuit entière dans la partie du fond solide du cratère, d'où ils firent de vains efforts pour puiser avec des vaisseaux de terre contenus dans un bassin de fer, ce qu'ils supposaient être de l'or en fusion. Pour ne pas rebuter les actionnaires, ils convinrent de dire, lorsqu'ils furent retirés du gouffre, qu'ils avaient trouvé de grandes richesses, et que l'enfer (el infierno) de Masaya mériterait prochainement d'être appelé le paradis de Masaya. L'opération fut ensuite recommencée plusieurs fois, jusqu'à ce que le gouverneur de la ville voisine de Grenade, craignant la fraude ou même que le fisc ne fût lésé, défendit que l'on se fît descendre dans le cratère. Cela arriva dans l'été de 1538; mais en 1551, le doyen du chapitre de Léon, Juan Alvarez, obtint encore de Madrid l'autorisation naïve d'ouvrir le volcan et d'en extraire l'or qu'il contenait. Si inébranlable était la crédulité du seizième siècle. N'a-t-il pas fallu encore, en 1822, que Monticelli et Covelli démontrassent par des analyses chimiques que les cendres du Vésuve, émises le 28 octobre, ne contenaient point d'or?

Le volcan d'Izalco, sur la côte occidentale de l'Amérique centrale, à huit milles au nord de San-Salvador et à l'est du havre de Sonsonate, a fait éruption onze années plus tard que le volcan de Jorullo, situé profondément dans l'intérieur du Mexique. Les deux éruptions se firent dans une plaine cultivée, et à la suite de tremblements de terre qui durèrent plusieurs mois, et de bruits souterrains (*bramidos*). Il se produisit dans le *llano de Izalco* une protubérance conique, et à la suite de ce soulèvement, il s'épancha du sommet une éruption de lave à partir du 23 février 1770. Ce qui, dans le rapide accroissement de la

montagne, doit être attribué à la force de soulèvement, et ce qui provient de l'entassement des scories, des cendres et des masses de tuf, n'a pu jusqu'à ce jour être distingué; ce qui est certain, c'est que le nouveau volcan, au lieu de s'éteindre promptement, comme le Jorullo, est resté dans une activité non interrompue, et sert souvent de phare aux vaisseaux, à leur entrée dans la baie d'Acajutla. On compte quatre éruptions de feu par heure, et la grande régularité du phénomène a produit l'étonnement des observateurs. La force des éruptions était variable, mais non le temps de chacune de leurs apparitions. La hauteur que le volcan d'Izalco a atteinte maintenant depuis la dernière éruption de 1825, peut-être évaluée sans crainte à 1,500 pieds; presque la hauteur du Jorullo au-dessus de la plaine primitivement cultivée. L'activité permanente du volcan d'Izalco, que l'on a considéré pendant longtemps comme une soupape de sûreté pour la région de San-Salvador, n'a pas préservé la ville d'une destruction complète dans la nuit de Pâques de cette année (1854).

Celle des îles du cap Vert qui s'élève entre San-Iago et Brava a d'abord reçu des Portugais le nom d'Ilha de Fogo, parce que, de 1680 à 1713, elle a, comme le Stromboli, présenté un feu non interrompu. Après une longue intermittence, le volcan de cette île s'enflamma de nouveau, dans l'été de l'année 1798, peu de temps après la dernière éruption latérale du pic de Ténériffe par le cratère de Chahorra, appelé à tort le volcan de Chahorra comme s'il était une montagne particulière.

Le plus actif de tous les volcans de l'Amérique du Sud et même de tous ceux que je viens d'énumérer, est le Sangay, que l'on appelle aussi volcan de *Macas*, parce que les restes de cette ville ancienne, si populeuse dans les premiers temps de la conquête, sur les bords du rio Upano, ne sont qu'à sept milles géographiques au sud. La montagne colossale, haute de 16,068 pieds, s'est soulevée sur le versant oriental de la Cordillère orientale. L'incomparable phénomène igné qu'il présente actuellement, semble n'avoir commencé qu'en 1728. Lors de la mesure astronomique du méridien, par Bouguer et la Condamine (1738 à 1740), le Sangay servit comme signal de feu. Moi-même, j'entendis pendant plusieurs mois, dans l'année 1802, principalement le matin, son mugissement à Chillo, la charmante campagne du marquis de Selvalegre, près de Quito, comme, un demi-siècle auparavant, don Jorge Juan distinguait les *ronquidos del Sangay*, un peu plus au nord-est, à Pintac, au pied de l'Antisana. Dans les années 1842 et 1843, où les éruptions s'accompagnèrent du bruit le plus fort, on les entendit de la manière la plus distincte, non-seulement dans le havre de Guaya-

quil, mais encore plus loin au sud, le long de la côte de la mer du Sud, jusqu'à Payta et San-Buenaventura; à une distance égale à celle de Berlin à Bâle, des Pyrénées à Fontainebleau, ou de Londres à Aberdeen. Tandis que depuis le commencement du siècle actuel, les volcans du Mexique, de la Nouvelle-Grenade, de Quito, de la Bolivie et du Chili ont été étudiés par divers géologues, le Sangay, qui dépasse en hauteur le Tungurahua, a été malheureusement négligé par suite de son isolement. En décembre 1849 seulement, un voyageur courageux et savant, Sébastien Wisse, après un séjour de cinq années dans la chaîne des Andes, en a fait l'ascension, et il a presque atteint la cime extrême du cône escarpé et couvert de neige. Il a pu ainsi déterminer chronométriquement la fréquence si remarquable des éruptions et examiner la disposition du trachyte si resserré qui traverse le gneiss. Il y eut 267 éruptions en une heure; chacune d'elles durait en moyenne 13″ 4, et, ce qui est très-remarquable, n'était accompagnée d'aucune secousse sensible dans le cône de cendres. La matière éruptive, enveloppée dans une épaisse fumée tantôt grise et tantôt jaune-orangé, est en grande partie un mélange de cendres noires et de *rapilli;* mais il y a aussi des scories, qui s'élèvent perpendiculairement en petites sphères de quinze à seize pouces de diamètre. Dans une des plus fortes éruptions, Wisse ne compta comme émises simultanément que cinquante à soixante pierres incandescentes. Elles retombent le plus ordinairement dans le cratère; mais parfois elles en couvrent le bord supérieur ou glissent sur les flancs du cône : c'est ce qui vraisemblablement a fait croire à la Condamine, à la distance où il se trouvait, à une éruption de soufre enflammé. Les pierres s'élèvent isolément l'une après l'autre, de telle sorte que l'on voit retomber les unes tandis que les autres quittent à peine le cratère. Elles ne dépassent en moyenne le cratère que de 737 pieds. Sur l'Etna, les pierres d'éruption s'élèvent jusqu'à 2,500 pieds, et les évaluations de Gemellaro, pendant l'éruption en 1832, donnent même une hauteur trois fois plus considérable. Les cendres noires vomies par le Sangaï forment sur les pentes de la montagne et dans une circonférence de trois milles, une couche épaisse de 3 à 400 pieds. La couleur des cendres et des *rapilli* donne à la partie supérieure du cône un caractère majestueux et sévère. Il faut de nouveau rappeler ici la grandeur colossale du volcan, qui dépasse six fois celle du Stromboli, parce que cette observation contredit formellement l'opinion trop absolue que les petits volcans ont toujours les plus fréquentes éruptions.

LE
GLADIATEUR DE RAVENNE

DRAME EN CINQ ACTES ET EN VERS

DE

M. FRÉDÉRIC HALM

(MUNCH DE BELLINGHAUSEN [1]).

La volonté est la mesure de l'homme. Emprisonné dans un cercle étroit, l'esprit se rétrécit et se déprime ; pour qu'il s'élève, il lui faut un but élevé.

SCHILLER.

[1] M. Munch de Bellinghausen, poëte lyrique et dramatique, neveu de l'ancien président de la Diète germanique, a signé toutes ses œuvres du pseudonyme de Frédéric Halm.

Le *Gladiateur de Ravenne* est la pièce qui a eu le plus de retentissement en Allemagne dans ces trois dernières années, et elle a donné lieu à une contestation qui a fait du bruit. L'auteur avait cette fois gardé l'anonyme, et son drame, d'abord représenté à Vienne, avait fait le tour des principales scènes allemandes avant qu'il se fût nommé. Quand M. Halm eut renoncé à son incognito, il se vit accusé de plagiat par un instituteur bavarois, qui avait envoyé une pièce sur le même sujet à M. Laube, intendant du théâtre impérial de Vienne. L'instituteur trouva des partisans, mais la publication de sa pièce lui fit perdre son procès auprès de l'opinion, et trancha sans appel la question en faveur de M. Halm.

Hermann ou Armin, vainqueur de Varus, et sa femme Thusnelda, sont les deux personnifications les plus antiques de la nationalité germaine. M. Halm, en évoquant de tels souvenirs, touchait une fibre facile à l'enthousiasme, et on doit convenir que l'entraînement patriotique a été pour beaucoup dans le succès extraordinaire de sa pièce. Le lecteur français ne saurait partager la passion nationale du spectateur allemand, et le *Gladiateur* perd auprès de lui un de ses avantages ; mais il garde sa valeur poétique et morale. Le fils du héros germain, élevé dans l'esclavage, devenu gladiateur, et incapable d'être autre chose, mort à sa patrie et à lui-même avant d'être tué par sa mère, est une figure tragique et neuve dont il nous semble que le poëte a tiré un parti excellent.

Le *Gladiateur* fut représenté pour la première fois au grand théâtre (*Burgtheater*) de Vienne le 18 octobre 1854. Il fut joué devant les banquettes, à cause de l'anonyme, mais le succès se déclara aussitôt après la première soirée, et tous les principaux théâtres montèrent successivement la pièce, qui fut partout accueillie avec le même enthousiasme, notamment à Berlin, à Dresde, à Hambourg, à Munich, à Carlsruhe, à Darmstadt et à Leipzig.

Voici les artistes qui ont créé les principaux rôles : *Thusnelda,* madame Rettich, à

laquelle l'auteur a dédié sa pièce; *Lycisca*, mademoiselle Wurtzburg; *Thumélicus*, M. Baumeister; *Caligula*, M. Gabillon; *Flavius Arminius*, M. Lœwe; *Glabrion*, M. Lussberger; *Mérovée*, M. Franz.

A Berlin, *Thusnelda* fut jouée par madame Crelinger, et *Lycisca*, par mademoiselle Fuhr; *Thumélicus*, par M. Liedke; *Caligula*, par M. Dessoir. A Dresde, les mêmes rôles furent confiés à mesdemoiselles Berg et Bayer, à MM. Davison et Liebe.

Les pièces de théâtre ne sont imprimées en Allemagne qu'après avoir épuisé leur succès sur les principales scènes. C'est ce qui explique pourquoi le *Gladiateur*, quoique joué en 1854, n'a paru que tout récemment.

On n'a pas fait de coupures dans cette traduction, et on a cherché à conserver autant que possible le tour et la couleur de l'original. La substitution de la prose au vers eût peut-être légitimé et même commandé en quelques passages une version plus libre, s'il s'était agi d'approprier la pièce aux exigences de la scène française, mais dans la *Revue Germanique* le point de vue théâtral a dû s'effacer devant le point de vue littéraire, et toute la fidélité possible nous a paru le premier devoir. (*Note du traducteur.*)

PERSONNAGES.

CAIUS CÉSAR CALIGULA.
CÉSONIA, sa femme.
CASSIUS CHÉRÉA, préfet } de la garde prétorienne.
CORNELIUS SABINUS, tribun } de la garde prétorienne.
CAIUS PISON, } sénateurs.
TITUS MARCIUS, } sénateurs.
FLAVIUS ARMINIUS, } chevaliers romains.
GALLUS, } chevaliers romains.
VALERIUS, } chevaliers romains.
THUSNELDA, } prisonnières à Rome.
RAMIS, sa parente, } prisonnières à Rome.
MÉROVÉE.
GLABRION, prévôt de l'école des gladiateurs de Ravenne.
LYCISCA, sa fille, bouquetière.
THUMÉLICUS, } gladiateurs.
CÉYX, } gladiateurs.
GNIPHON, } gladiateurs.
APER, } gladiateurs.
CÉLIUS, portier.

SÉNATEURS, CHEVALIERS, AFFRANCHIS, GLADIATEURS, ESCLAVES.

La scène est à Rome.

LE
GLADIATEUR DE RAVENNE.

ACTE PREMIER.

(Portique dans les jardins de Marc-Antoine, arcades au fond. Celle du milieu est l'entrée principale, elle s'ouvre et se ferme par un rideau, et offre la perspective des jardins. Portes à droite et à gauche. Aux murs du portique, niches avec des statues portant sur de hauts piédestaux. Sur les degrés des piédestaux et sous les arcades, des gladiateurs sont étendus par groupes. A droite, aux pieds de la première statue, Thumélicus; à gauche, aux pieds de la statue opposée, Cétx, Aper et Gniphon.)

Le portier Célius et Glabrion, prévôt de l'école des gladiateurs de Ravenne, arrivent par l'entrée principale, du côté gauche.

CÉLIUS.

Impossible, te dis-je !

GLABRION.

Mais écoute donc, et réponds-moi. — C'est moi, Glabrion, le prévôt de l'école des gladiateurs de Ravenne. Et c'est Caïus César qui m'a fait commander d'amener à Rome, pour le prochain combat, mes gladiateurs, les bons bien entendu. Je les amène, et les installe comme d'habitude dans les jardins de Marc-Antoine. Et toi, tu viens et me dis : C'est impossible, je ne le souffrirai pas.

CÉLIUS.

Mais écoute à ton tour ! C'est impossible ici dans l'aile gauche, qui sert de prison d'État. Pour toi et tes gens, nous avons l'aile droite. Ici, je trouverai tout au plus, s'il le faut absolument, un endroit tranquille pour toi, mais pour toi seul.

GLABRION.

Ah ! c'est dans l'aile droite. Je me suis trompé. Et ici, dis-tu, c'est une prison ? — Singulière prison ! Des portes ouvertes, et pas de gardes !

CÉLIUS montrant la porte latérale de gauche.

Nous avons ici, depuis fort longtemps, deux femmes germaines qui ont leurs petites libertés. On leur permet de vaguer sans gardes dans la maison et les jardins. Tu comprends cependant....

GLABRION.

Bien, très-bien ! Il me faut passer dans l'aile droite avec mes gars.

CÉLIUS.

Où sont-ils donc ?

GLABRION.

Là-bas sous les arcades, et ici sur les degrés, ils se sont fait leur lit comme ils ont voulu. Ils étendent leurs membres fatigués, et quels membres ! — Vois donc !

(Heurtant du pied Gniphon, étendu à gauche au premier plan.)

Debout, Gniphon ! Tends ton bras ! — Vois ces muscles et cette poitrine, Célius.

(Frappant de la main ouverte la poitrine de Gniphon.)

Comme ça résiste, comme ça résonne ! Puis ces deux-là, Céyx surtout, un nouvel Hercule, on peut bien le dire ! le roi de ma troupe, un faucon parmi les grues !

THUMÉLICUS se levant en sursaut, avec un mouvement de dépit, à part.

Mens donc, mens, et puissent tes mensonges t'étrangler !

GLABRION.

Et celui-là. Approche ici, Thumélicus ! — Regarde-moi ce gars, je t'en prie ! Quel morceau ! Pas plus de vingt-deux ans, beau comme Apollon, frais comme une rose. En voilà un qui tournera la tête aux femmes. Que d'œillades et de soupirs, quand elles le verront dans l'arène.

CÉYX toujours couché, à part.

Vil entremetteur !

GLABRION le poing sur la hanche, à Célius.

Que dis-tu de mes élèves ? Sont-ils dignes de César ?

CÉLIUS.

Vrai ! la marchandise est superbe. Mais viens et montre-toi au tribun, pour qu'il se hâte d'annoncer ton arrivée à César.

—

GLABRION.

Oui, mais avant que César passe la revue de mes gars, il faut qu'ils se baignent et qu'ils déjeunent.

CÉLIUS.

Je soignerai cela.

(Ils sortent par l'entrée du fond, en se dirigeant à gauche.)

THUMÉLICUS s'avançant avec violence.

Dieux ! donnez-moi la patience ou rendez-moi furieux ! Roi, lui ! roi de notre troupe ! — Cela me fait rire ! le roi Céyx ! — Hé, Gniphon !

GNIPHON.

Qu'est-ce ?

THUMÉLICUS.

Tu es bien avec lui ?

GNIPHON.

Avec qui ?

THUMÉLICUS.

Avec Céyx, avec notre roi ! Demande-lui donc de ma part s'il ne descend pas du roi Midas.

CÉYX se dressant en sursaut, pendant qu'Aper se lève également.

Qu'y a-t-il, drôle ? Me cherches-tu querelle ?

THUMÉLICUS s'échauffant de plus en plus.

Oui, Hercule de comédie ! Roi de néant et de rien du tout !

GNIPHON.

Tu perds l'esprit.

APER qui s'est doucement approché de Thumélicus, à l'oreille de celui-ci.

Bravo, petit, dis-lui son fait, et un peu plus que son fait.

THUMÉLICUS.

Hibou, toi, et non faucon ! Oui, je cherche une querelle.

CÉYX.

Eh bien ! tu chercheras ailleurs. Je n'ai pas le temps de te donner les verges.

THUMÉLICUS s'élançant sur lui, pendant que les gladiateurs du fond se lèvent peu à peu et s'approchent avec curiosité.

Par tous les dieux ! Insolent....

GNIPHON retenant et cherchant à entraîner Thumélicus.

Arrêtez ! Calmez-vous !

CÉYX.

Oui, emmène-le, et cherche-lui un médecin. La vanité finira par le rendre fou, et cela parce que Glabrion l'appelle une rose, et que Lycisca, la digne enfant de notre digne prévôt, vient s'asseoir sur ses genoux, quand elle n'a rien de mieux à faire.

THUMÉLICUS.

Elle n'en fait pas autant pour toi, envieux.

GNIPHON s'efforçant d'entraîner Thumélicus.

Viens, sois raisonnable. Viens !

CÉYX.

Pas autant pour moi ? Elle m'a embrassé aussi, imbécile, et très-souvent. Qui n'a-t-elle embrassé ?

THUMÉLICUS s'arrachant à Gniphon et se précipitant sur Céyx.

Tu mens comme un chien !

(Il le frappe.)

CÉYX rendant le coup.

Tu veux donc des coups ? En voilà !

GNIPHON s'entremettant.

Non ! Pas cela ! Arrêtez !

APER assistant Thumélicus.

Frappe ! Je suis avec toi, frère !

(Tumulte ; quelques gladiateurs veulent empêcher la lutte ; d'autres y prennent part.)

GLABRION, qui, pendant les dernières paroles, a reparu dans le fond, se précipite le fouet levé parmi les combattants.

Éclair et tonnerre ! Paix, drôles ! Vous avez donc envie du fouet ? (Il les frappe.) Séparez-vous, sauvages ! Croyez-vous que je vous aie bourrés de bouillie, de mouton et de gâteau de maïs, pour que vous vous tanniez la peau pour votre propre plaisir ? Votre peau appartient au cirque, et non à vous ! Faites-y attention, et maintenant déménageons dans l'aile droite ! Allons, en route !

(Les gladiateurs, excepté Céyx et Thumélicus, sortent lentement par le fond, à gauche.)

GLABRION frappant Céyx qui hésite à s'éloigner.

Entends-tu, Céyx!

CÉYX.

Bon! c'est moi que tu bats, et lui, lui qui a commencé, tu ne lui fais rien! C'est bien! il me le payera. Au revoir dans le cirque, fraîche rose.

(Il sort également par le fond, à gauche.)

THUMÉLICUS se précipitant sur ses pas avec violence.

Oui, dans le cirque! oui, fanfaron éhonté....

GLABRION le saisissant par la main et le ramenant à l'avant-scène.

Reste ici! ne bouge pas! Eh! qu'y a-t-il, mon fils? te voilà hors de toi.

THUMÉLICUS.

Si jamais tu m'as voulu du bien, montre-le aujourd'hui, et oppose-moi à Céyx dans le prochain combat.

GLABRION.

A Céyx? Hum! Le drôle a déjà vu du sang, il est brave et fort, et maître dans son métier.

THUMÉLICUS.

Un Hercule, n'est-ce pas? Un faucon parmi les grues? Le roi de notre troupe? Il l'est peut-être; mais, s'il l'est, je ne veux pas vivre.

GLABRION.

Oh! la tête chaude! Pourquoi éplucher les mots? Tout marchand vante sa marchandise. Tu combats aussi bien et aussi correctement que lui, et tu es plus adroit, s'il est plus fort. Jouis donc de ta valeur, et laisse-lui la sienne.

THUMÉLICUS.

Il ne doit pas vivre, celui qui a outragé Lycisca.

GLABRION.

Il l'a outragée! Cela prouve simplement qu'elle l'a dédaigné. Ne te trouble pas de ces taquineries; apprends aussi que Lycisca nous suit.

THUMÉLICUS.

Lycisca à Rome?

GLABRION.

Elle s'est brouillée avec Marcus Vivius, tu sais, le bancal qui était son ami, et elle vient chercher fortune à Rome.

THUMÉLICUS.

Chercher fortune! Qu'appelles-tu chercher fortune?

GLABRION.

Eh! on ne vit pas de bouquets et de guirlandes. Toi-même, n'appartiens-tu pas corps et âme à César, et ne dois-tu pas les risquer à son caprice? Tu n'es pas ton maître, elle n'est pas sa maîtresse. Qui veut vivre, doit servir! Ainsi va le monde.

THUMÉLICUS.

Ce serait donc vrai ce que disait Céyx? Ses charmes seraient de la marchandise, et moi....

GLABRION.

Eh bien, oui! Tu voudrais l'avoir pour toi seul et pour rien: bêtises! sornettes! Une jolie femme et le soleil appartiennent à tout le monde, chacun peut en jouir sans faire tort aux autres! Mais je te laisse, il faut que je me fasse annoncer au palais. Toi, pour éviter que la querelle ne recommence, tu vas rester ici, loin des autres. Je te cède ma propre chambrette, celle que je m'étais fait réserver de ce côté (montrant la porte latérale de gauche). Celle-ci, mon fils! Calme-toi maintenant, et prends du repos jusqu'à ce que le bain soit prêt. Si Lycisca vient, je te l'enverrai. Cela te va-t-il, méchant? Surtout pas de chagrin, car le chagrin maigrit et rend pâle. Repose-toi! va, va, mon fils! (Ils sont arrivés pendant ces dernières paroles à la porte de gauche. Thumélicus sort.) Voyez donc cet étourneau qui se mêle de faire le jaloux! Quelle bêtise!

(Il sort par le fond à gauche; après une pause s'ouvre la porte de droite.)

RAMIS.

Le tumulte a cessé! Ils sont partis! Que tardes-tu? Viens, Thusnelda! Ouvre au souffle du printemps ta poitrine fatiguée, et ranime-toi à la fraîcheur de mai. (Thusnelda paraît.) Tu te tais, et le poids de la douleur semble plus lourd sur ton âme. Parle, mon aimée! A quoi penses-tu? Parle!

THUSNELDA.

A rien! car que sont des pensées oisives et confuses, une rage impuissante, une prière désespérée, une haine, un amour qui ne trouvent pas leur expression? Que sont-ils? Un monde de douleurs, et cependant rien, le néant.

RAMIS.

Assez, Thusnelda! Viens dehors sous les arbres, et détourne les regards de ton deuil.

THUSNELDA.

Les détourner? Et où, pour qu'ils ne rencontrent pas le tourment et la malédiction de ma vie, Rome, Rome, toujours et partout? — Sur l'avenir? j'entrevois une tombe dans la terre romaine. — Sur le présent? je rencontre ces murailles, où Rome me tient enterrée vivante. — Sur le passé? n'est-ce pas Rome encore qui a empoisonné ma jeunesse? N'est-ce pas Rome qui par des paroles subtiles et trompeuses a circonvenu et assailli mon vieux père, jusqu'à ce que lui, Ségeste, le libre prince germain, reniant son peuple et méprisant mes supplications, fût devenu l'espion et l'esclave du général romain? Et quand ensuite Armin, le meilleur d'entre nous, me demanda pour femme, que Ségeste le repoussa, repoussa durement l'adversaire des Romains, et que moi, dans la nuit obscure, sur un cheval rapide, je suivis, moitié entraînée, moitié déterminée, l'homme de mon choix, n'est-ce pas Rome encore et toujours Rome qui a placé sur les lèvres blêmissantes de mon père, cette malédiction qui s'acharne encore sur moi après tant d'années, tonnerre qui n'a pas cessé de gronder et de faire trembler mon cœur?

RAMIS.

Le ciel t'a envoyé une grande douleur, mais aussi la force de la porter avec une grandeur tranquille. Que cela te console! Dans l'amertume de tes épreuves, dans les âpres tourments de ta longue captivité, tu t'es montrée supérieure à ta destinée, et digne de ton peuple, de toi-même, et d'Armin, ton grand époux.

THUSNELDA.

Malheureuse! railles-tu, ou bien ne sens-tu pas que ce que tu exaltes est ma honte; que la femme d'Armin, tombée aux mains de l'ennemi, eût dû enlever à cette orgueilleuse Rome le fruit de sa victoire et défier sa toute-puissance; qu'elle eût dû mourir, en un mot? Et je voulais aussi, je voulais mourir! La tête haute et fière, assurée de la victoire, je parus devant Germanicus.... Déjà je regarde, je cherche à quel Romain j'enlèverai, par un prompt mouvement, le glaive qui doit me donner la mort et la liberté. Soudain, je sens quelque chose s'agiter dans mon sein, et le premier pressentiment d'une vie nouvelle me pénétrer, comme un éclair, d'un ravissement mystérieux.... Le cœur de la mère

s'était éveillé en moi.... Vis, aime! avait été sa première inspiration!... Ma tête s'incline, ma résolution s'évanouit, et, silencieuse, je tends mes mains aux chaînes.

RAMIS.

Quoi! tu te repens de n'avoir pu tuer, avec la tienne, une autre vie, promise au monde?

THUSNELDA.

Et pourquoi ne l'ai-je pu? Pourquoi l'ai-je conservée, si ce n'est pour que Rome me domptât plus sûrement, pour que Tibère, en menaçant la vie de mon fils, me forçât à suivre le char triomphal de Germanicus? Pourquoi ai-je conservé mon enfant, si ce n'est pour qu'ils me l'arrachassent, et pussent me menacer de le faire mourir, de le faire lentement expirer dans les tortures, si jamais je tentais de porter la main sur moi! Pitié insensée et cruelle, qui ne l'a fait vivre que pour le vouer aux outrages de l'ennemi, à la douleur et à la honte! Voix trompeuse de la nature, qui m'a séduite à vivre, quand dans la mort était la fleur même de la vie, la gloire et la liberté!

RAMIS.

Et si cependant la voix de ton cœur eût dit vrai? Si, tardif sans doute, mais d'autant plus brillant, devait te venir le bonheur que ton désespoir croit perdu? Thusnelda, s'il t'était permis d'espérer....

THUSNELDA.

Espérer? — Je n'espère plus rien.

RAMIS.

Qui vit, espère. Et toi, tu vis, et bientôt, bientôt, tu sentiras vivement, profondément, comme jamais encore, ce que sont la vie et la joie! — Faut-il t'en dire davantage. Réjouis-toi, les temps sont venus, et le salut est proche.

THUSNELDA.

Le salut?

RAMIS.

C'était ce matin. — Tu dormais encore, tu t'agitais en rêves fiévreux. Le gardien venait d'ouvrir la porte et les grilles. Je me glissai dehors pour chercher le frais, et je marchai dans le fourré, le long du mur qui touche à la porte des prétoriens. Tout à coup une pierre tombe à mes pieds; je pense que c'est un jeu d'enfant. Mais voici qu'en tombe une seconde, une troisième. Je m'arrête, des paroles m'arrivent de l'autre côté du mur; on chante à demi-voix, mais dans notre langue

forte et sonore, avec l'accent sincère et plein de nos forêts; j'écoute et voici ce que j'entends :

Captives, ces accents germains
Vous annoncent la délivrance.
Quand midi des soldats romains
Assoupira la vigilance,
Vous verrez venir l'un de nous ;
Préparez-vous! préparez-vous!

On cessa de chanter; les pas s'éloignèrent. Calme, mais intérieurement transportée, je rentrai pour te faire partager ma joie. Je te trouvai morne et concentrée, et je me tus. Mais voici midi, le moment est venu. Viens, suis-moi, sortons, allons au-devant du bonheur, du messager de salut qu'Armin nous envoie.

THUSNELDA.

Armin est mort!

RAMIS.

Ce sont les Romains qui l'ont dit. Ils voudraient qu'il le fût.

THUSNELDA.

Il l'est. Serais-je ici, si je n'étais veuve?

RAMIS.

Pourquoi empoisonner ainsi toute bonne parole et tout instant heureux? Viens, viens, Thusnelda! (Celle-ci fait un geste de refus.) Tu ne viens pas avec moi?

THUSNELDA.

Non!

RAMIS.

Eh bien, j'irai seule. Attends ici mon retour, qui te donnera la certitude.

(Elle sort par le fond en se dirigeant à droite.)

THUSNELDA.

Tant de fois trompée, et encore si facilement confiante! Épuisée par le malheur et si pleine d'espoir!... Dois-je la mépriser ou l'envier?... Et si pourtant elle avait raison!... Non, les dieux ne connaissent plus Thusnelda! S'ils la connaissaient encore, s'ils jetaient un regard dans le cœur de la mère séparée de son unique enfant, et cependant unie à lui par l'horreur d'une menace de mort; s'ils contemplaient la solitude de ma prison et de mon âme; s'ils me voyaient maudissant l'existence jour par jour, et vivant cependant, me méprisant parce que je vis, et

entassant néanmoins la honte du jour sur la honte de la veille.... Oh! si, de leur trône de nuages, ils voyaient ce spectacle, ils pleureraient, ils pleureraient des larmes brûlantes, eux-mêmes, quoique élevés bien au-dessus de la poussière terrestre, inaccessibles à la souffrance, eux, les dieux bienheureux! Mais ils ne le voient pas; ils détournent leur regard rayonnant de la lâche prisonnière qui à la gloire immortelle a préféré la honte de la servitude.... Les dieux ne connaissent plus Thusnelda!

RAMIS entrant rapidement par le fond.

C'est lui! Il vient, Thusnelda.

THUSNELDA.

Qui vient? qui veux-tu dire? parle.

RAMIS.

O jour le plus beau de tous ceux qui ont envoyé leurs rayons dorés sur la terre! C'est lui! il me suit.

THUSNELDA.

Qui donc te suit? parle!

RAMIS.

Le voici, vois toi-même!

THUSNELDA apercevant Mérovée qui, pendant ce temps, est entré par le fond, à droite.

Quoi! mes yeux me trompent-ils? C'est toi! oui, les larmes qui tombent dans ta barbe grise m'en assurent, c'est toi, Mérovée!

MÉROVÉE à genoux.

Thusnelda! ma souveraine!

THUSNELDA.

Ne pleure pas! Les dieux veulent que nous nous retrouvions ainsi: à eux est la force. Lève-toi, ami, et avant de parler de moindres intérêts, dis-moi une chose : comment est mort Armin?

MÉROVÉE.

Tu sais donc, princesse....

RAMIS.

Quoi! ce n'était pas un mensonge, une invention?

THUSNELDA.

Tais-toi! pas de plaintes! je l'ai pleuré quand tu espérais encore;

maintenant je ne le pleure plus, je l'envie. Comment est mort mon époux? parle!

MÉROVÉE.

Je ne puis....

THUSNELDA.

Parle sans tarder.

MÉROVÉE.

Tu le veux, j'obéis. Peu de temps après t'avoir faite prisonnière, Germanicus avait été rappelé. Pour te délivrer, et pour châtier Rome, Armin résolut de pénétrer lui-même en Italie. Sûr des tribus du Rhin, de l'Ems et du Weser, il sollicita l'alliance de Marbod, le roi des Marcomans, afin que du Rhin et du Danube, toute la grande Germanie s'avançât ensemble vers le sud. Mais Marbod, enflé de lui-même, se croyant assez fort et depuis longtemps jaloux d'Armin, dans lequel il ne voyait que le rival de sa puissance, Marbod refusa l'alliance. Des paroles dures sont échangées; la colère des princes entraîne les peuples; d'un bout de la Germanie à l'autre, les menaces se croisent, les armes retentissent.

THUSNELDA.

Ainsi donc on s'est battu? et de nouveau la jalousie et le souci mesquin des intérêts particuliers ont divisé les peuples allemands en face de l'ennemi commun? Les aveugles! se sont-ils encore une fois consumés dans l'impuissance de l'isolement, quand, unis de forces et de volonté, ils seraient grands, invincibles, les maîtres du monde!

MÉROVÉE.

Ils ont fait comme tu dis et pis encore. On se battit, et Marbod, vaincu, se jeta dans les bras des Romains, chez lesquels il trouva la servitude, au lieu de la protection promise. Les débris de l'empire des Marcomans se groupèrent autour d'Armin, dont le pouvoir s'accrut de jour en jour, mais avec le pouvoir aussi le nombre des ennemis cachés et jaloux. Ils attendirent un moment favorable, et malheureusement ils le rencontrèrent.... Un soir, nous trouvâmes dans la forêt le cadavre sanglant du héros....

RAMIS.

Tué!...

MÉROVÉE.

Lâchement assassiné, le javelot pénétrant par le dos dans le cœur, ce cœur le plus généreux qui ait jamais battu parmi nous.

THUSNELDA.

Assassiné! lui! assassiné par les siens! Armin, le héros de la bataille de Teutobourg, le sauveur, le libérateur! Malheur à toi, Allemagne! malheur! Ne priais-tu pas, n'implorais-tu pas des dieux un grand homme? Et quand la faveur des dieux te l'envoie, quand il t'arrache à tes misères, alors tu t'écartes lâchement de lui; les petites âmes ont peur de sa grandeur, et alors, — malheur à l'Allemagne, trois fois malheur! — Alors, quand le sauveur a fait son office, tu saisis l'homme divin, tu le brises et tu le jettes loin de toi. (Après un silence.) Achève!... Ce haut fait a-t-il été récompensé, et les peuples fidèles y ont-ils applaudi dans leur reconnaissance?

MÉROVÉE.

Non, princesse!... Après la nouvelle de deuil, un grand silence se fit dans nos forêts : on n'entendit ni louange ni blâme. Après des années seulement, des murmures timides surgirent peu à peu et s'échangèrent. On parla d'abord vaguement de jours meilleurs, puis on nomma l'homme à qui on les avait dus; et aujourd'hui, — aujourd'hui, par nos montagnes et nos vallées, vole un cri unanime de douleur et d'espérance : Armin! Armin! Aujourd'hui, aussi loin que va la terre allemande, tout chant et toute légende le proclame, toute bouche le répète : jamais la patrie n'a donné le jour à un héros plus glorieux.

THUSNELDA.

Je les reconnais! ils sont bien ainsi! Ce qui vit leur est de peu, ils le méprisent et le foulent aux pieds; ce qui est, n'est rien; ce qui fut est seul sacré. La gloire du Germain ne fleurit que sur la tombe!

MÉROVÉE.

Son nom n'est pas seul ressuscité : son esprit nous éclaire, nous guide et nous entraîne vers ses sentiers. Unir nos forces était son but, briser la domination de Rome était son désir, et maintenant ce désir est brûlant dans tous les cœurs, et tout ce qui peut porter les armes se prépare au combat. « L'Allemagne unie! » tel est l'écho de nos vallées. « Un empire et un chef! » crie le peuple. « Mais quel sera » ce chef? qui portera la bannière? » Alors je leur rappelle que Thusnelda vit encore et qu'elle a donné un fils à Armin. « Oui, s'écrient-ils, » ce sera lui, c'est lui qui nous conduira, le fils d'Armin! »

RAMIS.

Dieux bons! dieux grands!

THUSNELDA.

Est-ce la fièvre qui me trouble, des songes qui me raillent? Est-ce vrai? est-ce réel?

MÉROVÉE.

C'est vrai, crois-moi. Bien plus, j'ai été choisi avec dix compagnons, et envoyé en Italie pour vous délivrer et vous ramener, toi et ton fils. Pour hâter l'œuvre de salut, nous nous sommes enrôlés dans les cohortes germaines de Rome, et c'est ainsi que j'ai pu pénétrer jusqu'à toi. Comme garantie et comme gage (il se met à genoux), reçois ici ce que l'Allemagne t'envoie, pour que tu en armes la main de ton fils, et qu'il s'en serve comme s'en est servi son père, pour la puissance du peuple et pour son honneur.

THUSNELDA.

Son glaive! le glaive d'Armin!... Je te connais bien, noble lame à la pauvre poignée, je te connais! Comme tu es, il fut lui-même : l'âme la plus généreuse et l'homme le plus modeste!... Je vois bien l'arme; mais lui, qui doit la porter, mon fils....

MÉROVÉE.

Tu trembles, qu'as-tu?

THUSNELDA.

Lui, l'enfant de la douleur et de la captivité; lui, mon Sigmar, ma dernière consolation, les Romains me l'ont pris; ils le nomment d'un nom d'esclave, et en vain je ne cesse de les supplier de me le laisser voir seulement une fois, un instant! Vit-il encore? La mort l'a-t-elle affranchi? Je ne sais. Que me demandez-vous? le fils d'Armin? Je ne l'ai pas. Seule, et comme un tronc desséché, je porte mon deuil au bord du chemin.

MÉROVÉE.

Non! pas de deuil, Thusnelda, car il vit!

RAMIS, qui depuis quelque temps était remontée vers le fond, s'avançant précipitamment.

Pars! j'entends du bruit.

THUSNELDA.

Il vit! — Et où? — où vit-il?

MÉROVÉE.

Sa forte jeunesse a grandi à Ravenne, et maintenant, je le sais, il est en route pour Rome.

THUSNELDA.

Lui ici? à Rome?

RAMIS.

J'entends des voix et des pas! Fuis!

MÉROVÉE entraîné par Ramis.

L'heure presse, retiens seulement ceci : tu le reverras, bientôt, peut-être aujourd'hui même; tout est prêt pour vous sauver, toi et lui. Espère donc et aie confiance.

RAMIS.

Pars! fuis!

(Ils sortent par le fond à droite.)

THUSNELDA.

Le revoir! — Un mot encore, Mérovée, rien qu'un mot! — Le revoir! Non, ce n'est pas un rêve, voici le glaive d'Armin, et ne dois-je pas en armer la main de mon fils? Ne dois-je pas enflammer son courage et placer devant ses yeux l'image de son père? Je le dois, je le veux!... Dieux grands, dieux miséricordieux! souvent je vous ai implorés, dans le calme des nuits; souvent je vous ai demandé de me confier une fois encore un grand destin, de me charger d'une mission sainte, afin qu'accomplissant mon œuvre, je pusse me prouver à moi-même que j'étais encore Thusnelda, la femme d'Armin, et digne d'être appelée Germaine! Vous l'avez fait, vous avez confié à ma main l'honneur de l'Allemagne et son avenir, et maintenant je vous promets — Saisissez la main qui s'élève vers vous en vous attestant; saisissez et guidez-la — J'accomplirai ce que vous me commandez; je l'accomplirai, et si je succombe, je serai brisée comme le chêne par la tempête, mais je ne fléchirai plus, je ne fléchirai plus jamais.

THUMÉLICUS entrant, après une pause, par la porte latérale de gauche.

Il fait trop chaud là dedans; je ne puis pas dormir, et je vois toujours Céyx devant moi. — Eh! quelle est cette femme avec ce fer?

RAMIS accourant par le fond sans voir Thumélicus.

Il a franchi le mur!... Il s'est esquivé heureusement, comme il était venu!

THUSNELDA allant au-devant d'elle et lui montrant Thumélicus.

Silence! Prends garde! (Tressaillant tout à coup.) Dieux!

RAMIS.

Que t'arrive-t-il?

THUSNELDA.

Ne vois-tu pas, — là! — ou mes yeux le voient-ils seuls?... Oh! vois donc, vois!

RAMIS.

Par le trône des dieux! c'est Armin de la tête aux pieds.

THUMÉLICUS.

Pourquoi dardez-vous sur moi ces yeux fixes, folles que vous êtes? Que me voulez-vous? parlez.

THUSNELDA.

Non! ce n'est pas l'ombre d'Armin échappé de sa tombe! Non, ton œil rayonne, ta voix résonne. Tu vis, tu es mon fils, et alors, — arrière, ô mes larmes avec vos voiles obscurs, — alors, laisse-moi t'enlacer, te serrer contre mon cœur, te retenir à jamais.

THUMÉLICUS.

Que veux-tu? laisse-moi.

THUSNELDA.

Tu ne me connais plus? Mais moi, je te connais. — Ici la cicatrice, — là, la marque brune. Sigmar, mon fils, renierais-tu le sein qui t'a nourri, les bras qui ont bercé ton sommeil?

THUMÉLICUS.

Sigmar? j'ai entendu ce nom.

THUSNELDA.

Prends ce glaive, — prends-le, c'est l'héritage de ton père; mais il est moins étincelant que celui qui brille dans tes regards. Oh! regarde-moi, regarde-moi plus longtemps, mieux, que je plonge mon âme blessée dans l'onde limpide de tes yeux! O joie, joie, tes vagues montent et m'entraînent dans leur tourbillon.

THUMÉLICUS enlacé par Thusnelda.

Ce regard, cette voix.... Suis-je fou?

THUSNELDA.

Tais-toi, tais-toi! J'entends de la musique! — les chants de la patrie! — Écoute, qu'ils sont beaux et doux! — Est-ce l'aurore? est-ce la nuit? Je ne te vois plus, mais je te tiens; je m'attache à toi, mon fils!...

THUMÉLICUS.

Elle chancelle... elle tombe! Au secours!

RAMIS accourant.

Elle s'affaisse! soutiens-la!

THUSNELDA.

Mon fils!

(Elle a glissé à terre dans les bras de Thumélicus. Ramis s'agenouille à ses côtés; la toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

(Portique du palais impérial, entouré de colonnades qui ouvrent dans le fond l'aspect des appartements intérieurs. Le long des murs, à droite et à gauche, tables et chaises avec des incrustations d'ivoire et d'or, trépieds, etc. Dans le fond, esclaves et affranchis. Au milieu de la scène, sénateurs et chevaliers, partie conversant en groupes, partie allant et venant. Au premier plan à droite, FLAVIUS ARMINIUS, seul et absorbé, s'appuie contre une colonne. VALÉRIUS et GALLUS se détachent du groupe du milieu, pendant que TITUS MARCIUS arrive par la gauche.)

VALERIUS.

Justement le voici!

GALLUS.

Salut, Marcius!

MARCIUS.

Bonjour, mes amis! Caïus César n'est pas encore visible?

GALLUS.

Non; il n'a encore reçu que Cassius et Pison.

MARCIUS à demi-voix.

N'est-ce pas Pison dont César a enlevé la femme, Livie, ordonnant ensuite au mari d'envoyer à la femme une lettre de divorce?

GALLUS.

C'est exact, sauf la lettre de divorce.

MARCIUS.

Comment cela?

GALLUS.

Je crois que c'était plutôt une lettre de change.

MARCIUS.

Excellent! délicieux!

VALERIUS à voix basse.

Taisez-vous donc, taisez-vous, imprudents! (Haut à Marcius.) N'étais-tu pas hier invité au palais?

MARCIUS.

Oui.

VALERIUS.

S'est-on bien amusé?

GALLUS.

César était-il gai?

MARCIUS.

D'abord trop, et ensuite presque trop peu. Césonia avait amené Sylla le mathématicien, qui devait lire l'horoscope commandé par César....

VALERIUS.

Pourquoi t'arrêtes-tu?

MARCIUS à voix basse, pendant qu'il les emmène vers la gauche de l'avant-scène.

Écartons-nous un peu, je vous prie : je vois là-bas Flavius Arminius, et je me défie des déserteurs.

GALLUS.

Eh bien, continue maintenant.

VALERIUS.

Qu'y eut-il?

MARCIUS.

Sylla entre d'un air solennel, salue silencieusement, et présente à César une petite tablette où était écrit : « César, nul Brutus ne te » menace, mais garde-toi d'un Cassius. »

VALERIUS.

Que dis-tu?

GALLUS.

Un Cassius! est-ce possible? Et lui? et César?

MARCIUS.

César devient pâle comme la mort; puis, se levant en sursaut, il apostrophe rudement Sylla. Celui-ci demeure calme, persiste, et maintient que c'est l'arrêt des astres. César se mord les lèvres dans une rage muette, des plis sillonnent son front comme des éclairs; son regard, terne, est fixé à terre. Puis, tout à coup il éclate en rires et se frotte les mains : « J'ai mon affaire, s'écrie-t-il, le danger est passé! » Écris, questeur, dit-il à Capiton, écris : César veut que tous les » Romains du nom de Cassius meurent sous la hache. » Nous restons muets et atterrés; mais le préfet du prétoire Cassius, le favori de César, se lève la tête haute, et veut tourner en plaisanterie ce vilain jeu : « A quoi penses-tu? dit-il en s'efforçant de rire. Moi aussi, je » m'appelle Cassius; ma tête tomberait donc aussi sous la hache? »

César se tait, mesure notre homme de la tête aux pieds, répond tranquillement : « Et après? » et fait une pirouette. Cassius à son tour blêmit jusqu'aux lèvres.

GALLUS pendant que Cornélius Sabinus entre par la gauche.

C'est bien fait pour ce champignon vénéneux, qui s'étale avec tant d'insolence depuis qu'un rayon de faveur l'a cherché dans son marais fétide. J'en suis ravi.

VALERIUS à demi-voix.

Plus bas, amis! le tribun Cornélius Sabinus, la main droite de Cassius, vient d'entrer.

GALLUS.

Plus bas donc; mais parle : comment cela finit-il?

MARCIUS.

Très-bien.... Césonia, l'impératrice, commença par faire esquiver Sylla; ensuite, entre les coupes et les baisers, elle entreprit César, évalua combien de milliers de Cassius il y avait dans l'armée, et quel bruit cela ferait si l'ordre impérial arrivait aux légions. Bref, César résolut finalement de s'en tenir aux Cassius qui lui déplaisaient le plus, et nous partîmes.

VALERIUS.

Et ce fut tout?

MARCIUS.

Ce fut tout. Seulement, on m'a dit que ce matin quarante sentences capitales ont été expédiées dans les provinces.

VALERIUS.

Comment, dès ce matin?

GALLUS.

Et qu'advint-il....

MARCIUS.

Silence, voici Cassius!

(Cassius Chéréa, préfet des prétoriens, vient d'apparaître dans le fond, venant des appartements intérieurs, et s'avance maintenant avec quelques esclaves au milieu de la scène.)

CASSIUS aux esclaves.

Faites avancer la litière; César se rend au bain. Que l'un de vous le fasse savoir à l'impératrice. (Deux esclaves s'éloignent; Cassius continue, en saluant avec hauteur les autres personnages.) Vous, consulaires, Caïus César vous attend. (A part, pendant que Marcius, Gallus, Valerius, Flavius Arminius et les autres assistants, à l'exception de Cornelius Sabinus, se retirent en saluant et disparais-

sent dans les appartements intérieurs) A l'œuvre, et sans délai! (A un troisième esclave.) Je veux voir Cornelius Sabinus. Va le querir.

CORNELIUS SABINUS s'avançant.

Il attend tes ordres.

CASSIUS.

Salut, tribun; que m'apportes-tu?

CORNELIUS.

Rien de nouveau, si ce n'est que les gladiateurs de Ravenne, mandés par César, sont arrivés ce matin. Ces tablettes indiquent les noms et les genres.

CASSIUS prenant les tablettes.

Les gladiateurs de Ravenne! — Bien, très-bien.... Nous le savions déjà.

CORNELIUS.

Comment César a-t-il dormi? et cette belle matinée le trouve-t-elle dispos?

CASSIUS.

Frais et dispos, et plus gracieux que jamais.

CORNELIUS après une pause.

Nous sommes seuls et en sûreté, Cassius.

CASSIUS après avoir regardé autour de lui.

Le sommes-nous? — Eh bien, sache que le péril croît tous les jours. Il faut aviser. Non que je m'arrête aux bagatelles, comme au tour que César vient de jouer à Pison, ni même à l'affaire de Lepidus, décapité hier, parce que le trésor épuisé avait besoin de sa fortune.

CORNELIUS.

Et nous sommes à Rome, et nous sommes Romains!

CASSIUS.

J'oublierais même que, profanant l'antique sanctuaire des Dioscures, il a placé son image à côté de leurs images, et exigé du sénat des prières et des autels, comme dieu protecteur du Latium.

CORNELIUS.

Ainsi rien n'est plus sacré! Une extravagance insensée gouverne le monde et la vie!

CASSIUS.

On le croirait. — Car, pour tout te dire, Caligula est malade. Tu sais, il avait une bonne tête, saisissait vite, examinait, pesait les choses et

parlait bien, goûtait et protégeait les arts. — Depuis quelque temps, discutant, conversant, il est comme absorbé par le travail confus du rêve, regarde sans voir, puis se ranime tout à coup, exulte, danse, saute, puis recommence à geindre, se dit empoisonné, tremble, chancelle, jusqu'à ce qu'enfin, épuisé, évanoui, il s'affaisse sur lui-même comme mort. La nuit, il ne dort pas; il parcourt les portiques, voit partout des spectres, veut les approcher, apostrophe les morts, et répond à des discours que lui seul entend.

CORNELIUS.

Fou donc, fou! Perverti depuis longtemps par des désirs effrénés et par l'abus d'une volonté sans but et sans mesure, son esprit dévasté perd le sentiment du monde réel, et c'est là ce qui te fait peur? Ce qui te le livre te rend soucieux.

CASSIUS.

Ah! s'il était fou, tout à fait fou, je serais tranquille, Mais cette demi-cécité, ce regard lourd et incertain de l'œil interne, cet affaissement de l'esprit, soudain suivi de bonds de tigre dont on ne peut calculer le but, voilà ce qui m'effraye! L'humeur troublée qui, ce matin même, lui a fait signer quarante sentences capitales, pourrait aussi un jour inscrire mon nom sur ses tablettes. — Bref, je veux m'affranchir de ce souci, et pour jamais!

CORNELIUS.

Quoi! tu voudrais....

CASSIUS.

Je veux en finir, et tôt! Je le sais, ton âme est en deuil de l'ancienne Rome; tu es enthousiaste de Brutus et de Cassius. Eh bien, imitons-les: qu'il meure!... Tu t'étonnes, tu doutes?

CORNELIUS.

Non, quand tu marches, je sais que je puis te suivre.

CASSIUS.

A l'œuvre donc dès aujourd'hui! Je verrai les sénateurs; toi, sonde les prétoriens. Nous verrons le reste. — J'entends César.

CORNELIUS pendant que Caligula paraît dans les appartements du fond avec sa suite, et s'avance lentement.

Qui est avec lui?

CASSIUS.

Pison, celui dont il vient de voler la femme; Titus Marcius le bavard, et tout ce qui flatte, rampe, s'alarme et tremble pour sa vie. Ce

vieux, qui a un bandeau sur l'œil et qui en ce moment range les plis de la robe de César, c'est Flavius Arminius. Tu le connais bien.

CORNELIUS.

Le frère d'Armin, qui a battu Varus dans la forêt de Teutobourg ?

CASSIUS.

Lui-même. Et maintenant il range les plis de la robe de César.

CORNELIUS.

A sa place, j'aurais honte !

CASSIUS.

C'est qu'il est Germain tout comme nous sommes Romains.

(Pendant les dernières paroles, Caligula, appuyé sur le bras de Caius Pison, et accompagné de Titus Marcius, de Gallus, de Valerius, de Flavius Arminius et d'autres sénateurs et chevaliers, est arrivé au milieu de la scène.)

CASSIUS aux esclaves, après avoir salué Caligula.

Hé ! vous autres, avancez la litière.

CALIGULA.

Tu penses que je dois aller au bain ? Non, Cassius, je n'en puis plus je suis malade et las, las à ne pas me tenir debout.

CASSIUS.

Une chaise, une chaise à César !

CALIGULA.

Comme je te le disais, Pison, le souverain pouvoir me pèse douloureusement ; le devoir de punir froisse la délicatesse de ma conscience ; le désir d'être utile épuise mes forces. Ajoute à cela les dangers et les fatigues de mon expédition de Germanie....

PISON.

Où tu as conquis des lauriers plus beaux que ceux de ton père Germanicus.

CASSIUS à part à Cornelius pendant qu'on apporte une chaise et qu'on la place, avec une petite table, au premier plan, à droite.

Une douzaine d'esclaves habillés en Germains avaient reçu l'ordre de se laisser voir à travers les arbres ; deux légions parcoururent la forêt et élevèrent des trophées, et voilà son expédition de Germanie.

CALIGULA.

Ah ! cette expédition ! — Ta main, Arminius. (Il s'assied avec l'aide d'Ar-

minius et de Pison.) Nous fîmes des prodiges, et les ennemis coururent.... Mais tu étais avec nous, Flavius?

FLAVIUS.

Oui, César.

CALIGULA.

Et tu les vis courir, les Germains?

FLAVIUS.

Oui, César, ils coururent.

CALIGULA.

On dirait que tu en as honte. Tu es Germain, je le sais.

FLAVIUS.

Si l'amour de Rome et une fidélité éprouvée au service de César font le Romain, je suis Romain!

CALIGULA.

Bien dit! très-bien! merci!

(Pause.)

CASSIUS s'approchant de Caligula.

Tu parais préoccupé. Quel souci nous frustre de ton sourire?

CALIGULA.

Un étourdissement, ami, un simple étourdissement. — C'est bizarre, je vois toujours le vieux devant moi.

CASSIUS.

Quel vieux?

CALIGULA.

Je vais te le dire. (Il fait un signe; les assistants reculent de quelques pas, sauf Pison et Marcius, placés derrière la chaise, et Cassius, qui se tient devant Caligula.) Cette nuit, après que Livie m'eut quitté, — entre nous, Pison, c'est une femme incomparable. —

PISON.

Tu me rends fier, César.

CALIGULA.

Elle était donc partie. J'étais étendu, fatigué, mais sans sommeil. Soudain le rideau glisse et s'ouvre, et qui vois-je? Mon cousin Drusus, qui s'est empoisonné; puis Silanus, mon beau-père, qui, dans le bain, s'est coupé le cou au lieu de la barbe. — L'imbécile me tendait son couteau sanglant, comme si c'était moi qui l'eusse aiguisé. Mon oncle Tibère, enfin, avec un oreiller, le même oreiller avec lequel

mes ennemis disent, — mais ils mentent, — que je l'ai étouffé! — Et voilà que les trois se prennent par la main, et commencent, — (riant convulsivement.) — j'ai cru mourir de rire, — c'était aussi trop drôle, trop absurde, — ils commencent à danser d'abord lentement, puis plus vite: — la ronde se rétrécit; — ils m'entourent, ils me pressent.... (Poussant un cri.) Là! Vois donc, Cassius! — ils sont encore là! Arrière! — je ne veux pas; — arrière, mains froides! laissez mon front!

(Il retombe hors de lui sur son siége.)

PISON se détournant, à part.

Horrible!

MARCIUS de même.

Épouvantable!

CASSIUS de même.

Mes cheveux se dressent, mon sang se fige! (A haute voix.) Un médecin! Qu'on cherche un médecin!

CALIGULA se levant en sursaut, dans la plus vive excitation.

Arrêtez! je ne veux pas! Pas de médecin, aussi vrai que je suis César! Et gare à celui qui jase, gare à sa tête! (Après une pause, d'un air calme et indifférent.) Cassius, comment vont mes fauves épagneuls d'Hyrcanie, je veux dire les six lions que Tuberon m'a envoyés de Damas?

CASSIUS.

Ils sont reposés, et montrent de bonnes dispositions. Tu peux, quand tu voudras, les faire combattre.

CALIGULA.

Tant mieux! Ne m'a-t-on pas aussi parlé de gladiateurs?

CASSIUS.

De ceux qui sont arrivés aujourd'hui de Ravenne. En voici le nombre et les noms sur ces tablettes.

CALIGULA regardant le rouleau qu'on lui présente.

Cinquante têtes, sans compter ceux de Capoue et de Nola. — Bien! Quelle boucherie cela fera! Comme elle coulera à flots, la rouge liqueur de la vie, et comme je m'enivrerai de l'odorante vapeur du sang! (Jetant tout à coup le rouleau sur la table.) Bah! tout cela est usé et fade! n'y a-t-il donc plus d'épices pour les palais émoussés, plus de stimulants pour les nerfs affaissés?

CASSIUS qui s'est, pendant ce temps, tourné vers le fond.

Place! place à l'impératrice, s'il vous plaît!

CÉSONIA entre accompagnée de quelques femmes qui restent dans le fond; elle s'avance au milieu de la scène.

Les dieux soient loués! Je te trouve encore; je craignais presque d'arriver trop tard.

CALIGULA.

Le bonheur n'arrive jamais trop tard, et la beauté est bien venue à toute heure.

CÉSONIA.

Et vas-tu bien? Tu es si pâle, mon César.

CALIGULA.

Et toi, tu rayonnes comme Aphrodite elle-même! Ce vêtement exquis, montrant plutôt que voilant les nobles lignes de ton corps; cette tête qui se balance si fièrement sur ton cou blanc!... Et quand je pense que cette tête charmante....

CÉSONIA.

Que cette tête? Eh bien,...

CALIGULA.

Qu'elle tombera quand je le voudrai, je me sens doublement ravi. Mais pour le moment, — viens, je veux me reposer ici, — (Pendant que Césonia le ramène à sa chaise.) pour le moment, je commande simplement à cette tête d'inventer de quoi finir la journée.

CÉSONIA.

Tu ne vas donc pas au bain?

CALIGULA à demi-voix, d'un air mystérieux.

Non! pas de bain! Cela me rappelle Silanus, car c'est au bain....

CÉSONIA.

Que nous font les morts? Reviens à toi. Faisons de la musique pour apaiser tes nerfs malades.

CALIGULA comme précédemment.

De la musique? Tu crois? Pour faire danser les esprits.

CÉSONIA se détournant, à demi-voix à Cassius, pendant que Caligula reste assis, la tête inclinée, le regard morne.

Il me fait peur! — Vois donc, Cassius, quel regard fixe et morne. Comment remuer cette âme affaissée? Je cherche en vain.

CASSIUS à demi-voix.

Et cependant il faut trouver. Tu le sais, il est féroce au sortir de ces accablements, et nulle caresse n'apaise le tigre malade.

CALIGULA se levant en sursaut.

Césonia, où es-tu ? Reste ici !

CÉSONIA se rapprochant de sa chaise.

Viens, allons visiter les jardins et nous récréer au jeu de paume.

CALIGULA.

Non. — Oui. — Non. — Je ne puis pas encore me résoudre à me résoudre ! — Ma déesse, réglons d'abord le combat dont je veux donner le spectacle. Les gladiateurs sont rendus ici. (Dépliant le rouleau placé devant lui et y jetant les yeux.) Tiens ! Thumélicus ! Je connais ce nom. D'où puis-je le connaître ? — Thumélicus !

MARCIUS.

Peut-être est-ce la demande de Thusnelda, dont je te rendis compte hier, qui te l'a fait retenir.

FLAVIUS tressaillant.

Thusnelda !

CALIGULA.

Comment ! Thusnelda ! N'est-ce pas la femme de cet Armin qui se révolta contre Varus, et n'est-ce pas mon père Germanicus qui la fit prisonnière, alors qu'il parut en vengeur dans les forêts germaniques ?

MARCIUS.

Tout est exact. C'est ton glorieux père qui l'amena à Rome.

CALIGULA.

Et quand elle refusa d'orner le triomphe de Germanicus, Tibère, mon oncle, ne lui fit-il pas enlever l'enfant qu'elle avait eu en captivité, et ne la menaça-t-il pas....

MARCIUS.

Oui, il la menaça de tuer l'enfant, si elle n'obéissait pas, et elle obéit.

CALIGULA à part.

Ah ! il s'y entendait, le vieux à l'oreiller. (Haut.) Et dis-moi, que demande Thusnelda ?

MARCIUS.

Une faveur refusée aussi souvent qu'implorée : qu'on lui permette une fois seulement, après tant d'années, de voir son fils, élevé loin d'elle par l'ordre de Tibère, à l'école des gladiateurs de Ravenne.

CALIGULA.

Que dis-tu ? est-ce possible ? à Ravenne ? Thumélicus,...

MARCIUS.

Est son fils.

CALIGULA.

Thumélicus, le fils d'Armin et de Thusnelda!

FLAVIUS à part.

Le fils d'Armin, mon neveu!

CALIGULA.

Voyez donc comme cela s'arrange! elle réclame son fils, le fils d'Armin, et il est ici! Excellent, divin! (Se tournant vers Césonia.) Qu'en penses-tu, mon trésor? Ne pourrait-on composer avec cela un de ces jeux comme je les aime, un de ces jeux charmants et palpitants, excitant non-seulement les sens, mais aussi l'esprit; un spectacle plus irritant que les épices de Taprobane et de l'Inde?

CÉSONIA.

Quel spectacle, quel jeu, mon César?

CALIGULA.

Quel jeu? un combat, ma douce innocence! Pense donc! un fils qui, sous les yeux de sa mère, combat, saigne et tombe! — Cela ne s'est jamais vu, jamais, (bondissant de son siége.) depuis que le sable du cirque a bu du sang pour la première fois.

FLAVIUS à part.

Honte! douleur! exécration!

CALIGULA, après avoir rapidement arpenté la scène, s'arrêtant brusquement devant Césonia, d'un air irrésolu.

Eh bien, tout cela, bien considéré, ne serait encore qu'un passe-temps insignifiant, une vaine apparence, le néant!

CASSIUS bas à Césonia.

Maintenant, que ton esprit nous sauve! que le jouet, à peine saisi, n'échappe pas à la main fatiguée!

CALIGULA.

Que m'est après tout ce fils d'Armin? une chose inoffensive, un ennemi de carton, un gladiateur, et comme sa victoire est impossible, me conviendrait-il de triompher de sa mort?

CÉSONIA.

Eh quoi! n'est-ce pas déjà un triomphe que la race d'Armin ne paraisse plus redoutable à ta grandeur? Que l'enfant et la mère, ancien-

nement gardés par ton oncle comme otages, ne soient plus rien pour toi qu'un spectacle, un divertissement à produire dans le cirque !

CASSIUS bas à Césonia.

Très-bien ! continue !

CÉSONIA.

Quand ton père a combattu les Germains pendant des années, sans les dompter, n'est-ce pas un triomphe pour toi, son fils, plus grand que lui, de remporter la vraie victoire ? car elle consiste non pas à battre l'ennemi, mais à le mépriser et le railler.

CALIGULA.

Oui, tu as raison ! c'est cela ! c'est toi qui donnes du sens et du fond à ce jeu frivole. Maintenant l'ensemble est devant moi : Thusnelda, la couronne de chêne dans les cheveux ; son fils, avec le costume et les armes des Germains, succombant sous un adversaire portant mes armes et revêtu de ma pourpre, que tout cela proclame, comme le tonnerre de Jupiter, la chute de la Germanie et le triomphe de Caligula !

CASSIUS bas à Césonia.

Nous voilà sauvés !

FLAVIUS à part.

Dieux ! prenez pitié de moi !

CALIGULA.

Du vin ! qu'on apporte du vin ! et que la musique retentisse ! (A Césonia.) Viens dans mes bras, ma douce enchanteresse ! toi seule, une femme, pouvais pourtant trouver cela. Viens dans mes bras ! car maintenant, je renais ; j'ai formé un désir, un but est devant moi. Je sais encore vouloir, je puis donc encore vivre.

CASSIUS à part.

Pas longtemps, à moins que les astres de Sylla n'aient menti.

CALIGULA.

Du vin ! du vin ! que ce jour soit une fête, puisqu'il a jeté le baume d'un attrait nouveau dans le désert de ma vie. (Musique derrière la scène jusqu'à la fin de l'acte.) Toi, Cassius, présente-moi sur l'heure les gladiateurs de Ravenne ; toi, Pison, va saluer de ma part le sénat, et dis aux pères que je les invite tous au triomphe de Caïus César ! va ! cours ! (Pison sort. Entrent des esclaves avec des amphores et des coupes d'or.)

CÉSONIA saisissant une amphore.

Tiens, César, voici du vin.

CALIGULA saisissant une coupe que remplit Césonia.

Merci, Hébé! Cette coupe à la fortune et au joyeux succès de mon jeu!

CASSIUS.

Et quel sera l'édile chargé d'ordonner la fête?

CALIGULA, la coupe à la main, regardant autour de lui.

Quel sera l'édile? (Pause.) Approche, Flavius Arminius! toi qui, jadis, sur les bords du Weser, restas sourd aux prières de ton frère, et inébranlablement fidèle à ton drapeau, toi, toi, Romain seulement, et non plus Germain, c'est toi que je nomme édile.

FLAVIUS.

Moi, César! moi!

CALIGULA.

Rends-toi auprès de Thusnelda, et amène-lui le fils tant désiré. Qu'il lui appartienne jusqu'à ce que le jeu commence! alors il combattra sous les yeux de sa mère, et elle verra son sort. C'est ma volonté, fais-la lui connaître, et qu'elle soit accomplie de point en point. S'il en arrivait autrement, si tu étais plus Germain et moins Romain que tu ne l'as prétendu, alors, hypocrite, par la foudre de Jupiter, (jetant sa coupe) alors ta tête roulerait à mes pieds comme cette coupe. (A demi-voix à Césonia.) Qu'en dis-tu, ma colombe? toute la race d'Armin, je les ai tous dans mon filet. (Haut.) Et maintenant, partons! Que les flûtes redoublent! que les chants se mêlent au bruit des coupes entre-choquées! que notre joie monte jusqu'à l'Olympe, et que le Tartare en reçoive les échos! Je revis! vivre, c'est jouir! Ouvre tes sources, ô volupté, et entraîne-nous dans ton tourbillon!

(Il sort, conduisant Césonia. Les autres personnages les suivent en désordre.)

FLAVIUS, s'avançant.

Maudit qui rêve, et qui, réveillé, se trouve le jouet du caprice féroce et de la force impitoyable.

(La toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

(GLABRION, du fond vers le devant de la scène, tire LYCISCA qui a une couronne de roses dans les cheveux, plusieurs autres couronnes au bras et un panier de fleurs à la main.)

GLABRION.

Non, pas au Forum, ici, c'est ici que tu me fais faute.

LYCISCA.

Et saurai-je enfin, quand, à peine arrivée, j'étais à mon affaire, et que déjà les chalands me harcelaient comme un essaim d'abeilles, pourquoi tu me fais quitter le bruit du marché pour cette sombre maison ?

GLABRION.

Pourquoi ! pourquoi ! parce que je suis à bout, parce que je n'en puis plus, parce que les bras me tombent d'avoir tapé sur mes drôles, parce qu'il faut que tu fasses la paix dans cette bande.

LYCISCA déposant son panier et ses couronnes.

Voyons, qu'est-il arrivé ?

GLABRION.

Disputes sur disputes, d'abord à cause de toi, entre Thumélicus et Céyx.

LYCISCA.

Les fous !

GLABRION.

Puis mon petit Thumélicus a trouvé sa mère, une femme germaine, qui est prisonnière ici. Cette femme étant, comme avait été son mari, de naissance princière.

LYCISCA.

Est-ce possible ? Mais alors, Thumélicus lui-même serait prince ! Et nous qui le traitions avec tant de sans-façon. Pourvu que ses ancêtres ne nous gardent pas rancune !

GLABRION.

C'est là justement le malheur. Tu parles absolument comme tous mes drôles. « Mon prince! mon roi! » criaient-ils, et entre temps ils ajoutaient : « Homme des bois! ours allemand! »

LYCISCA.

Et lui?

GLABRION.

Il fit tomber ses poings comme grêle; les autres ne voulurent pas être en reste; il fallut en venir au fouet, et c'est alors que je me suis presque démis le bras à force de les battre. Or donc, je t'installe céans pour que tu fasses la paix, et que tu me rendes mes gars maniables, car ils combattent demain, et, tu le sais, il faut qu'ils aient l'esprit reposé, surtout Thumélicus : César l'a particulièrement distingué dans la revue qu'il vient de passer; il m'a commandé de le soigner, et de faire en sorte qu'il montrât du cœur et de l'audace.

LYCISCA.

C'est inutile. Il sait son affaire, et est brave comme un lion.

GLABRION.

Bah! il sait son affaire!... L'arène du cirque est brûlante, et y entrer pour la première fois, manier des armes mortelles au lieu d'une épée de bois, et surtout avoir devant soi un adversaire comme Diodore.....

LYCISCA.

Quoi! Mais ce n'est pas Diodore le Cappadocien, le fils de la Victoire, comme on l'appelle ici, parce que personne n'a jamais pu venir à bout du colosse?

GLABRION.

C'est justement lui.

LYCISCA.

César veut donc que Thumélicus meure; car il y périra, il doit y périr!

GLABRION.

Tu n'as pas le sens commun : ceux-là seuls doivent succomber, qui succombent; l'issue est toujours incertaine, et si mon gars y met de l'aplomb et du sang-froid, qui sait comment la chance tournera? Donc, il faut calmer cette tête chaude, faire tomber les veines gonflées de son front, pour que demain la colère ne lui trouble pas le regard; fais-lui des farces, des caresses....

LYCISCA.

Non, il faut que d'abord je l'irrite, afin que toute sa colère se décharge sur moi, et qu'ensuite le repentir me le livre.

GLABRION.

Bien! bien! je n'ai pas à t'enseigner ton métier. Dis-lui seulement, — car il aime le fracas dans la mise, — dis-lui qu'il combattra en costume germain.

LYCISCA.

En costume germain?

GLABRION.

Et pas un mot de Diodore!... Désigne-lui plutôt Céyx comme adversaire.

LYCISCA.

Et si Diodore le tue?

GLABRION.

Qui peut le savoir, mille tonnerres? Et quand même!....

LYCISCA.

Oui, c'est vrai, ce n'est qu'un gladiateur! On l'a élevé pour mourir dans la honte, comme je vis dans la honte! Qu'importent nos vies, pourvu que Rome s'amuse?

GLABRION.

Es-tu folle?... Pas de phrases, pas de pitié, pas d'émotion, si tu ne veux tâter de mon fouet. L'or, ton avantage, tes plaisirs, voilà tes affaires; le reste ne nous regarde pas. Mais silence, il vient! Vois comme il est échauffé, comme son œil est trouble et hagard! Par tous les dieux, est-ce la mine d'un homme qui doit demain combattre devant César? — Alerte donc, fillette!... Entreprends-le, montre tes talents; moi, je m'éclipse.

(Pendant que Thumélicus s'avance venant du fond par la droite, Glabrion disparaît par le fond à gauche.)

THUMÉLICUS s'avançant au premier plan sans remarquer Glabrion ni Lycisca.

Foin de ma destinée!... Enfant, quand j'avais besoin de ma mère, je ne l'avais pas, et aujourd'hui que je n'en ai que faire, je la retrouve.... Prince par le sang, je n'en suis pas moins le dernier des derniers; je n'ai rien, je ne suis rien, et la révélation de mon origine ne m'a valu que les insultes de ces coquins! Ils m'ont appelé prince des ours et roi des mendiants!... Mais attention! tout cela est gravé ici, et vous me le payerez.

LYCISCA, qui s'est tenue jusqu'à ce moment dans le fond, à droite, jetant ses fleurs et ses couronnes, comme si elle avait laissé tomber son panier par mégarde.

Oh! mes fleurs!

THUMÉLICUS.

Ciel! Lycisca à Rome! Est-ce bien toi?

LYCISCA à genoux, s'occupant de ses fleurs.

Et c'est là tout? Lycisca à Rome!... Et tu ne daignes pas te baisser et m'aider à ramasser mes fleurs?

THUMÉLICUS apercevant le panier et les fleurs.

Quoi! tu t'es déjà pourvue de ta marchandise, et, à peine arrivée, tu recommences, pour mon tourment, ton vilain métier.

LYCISCA.

Vilain!... Mes fleurs sont donc vilaines?... Vois donc ces roses et ces anémones.

THUMÉLICUS.

Va-t'en! Sommes-nous au marché?... Va-t'en, te dis-je, cherche ailleurs des chalands.

LYCISCA, qui a rempli de nouveau son panier et remis ses couronnes dessus.

Je m'en vais, vilain hargneux, qui ne sais que geindre et gronder! Le consulaire que je viens de rencontrer était plus poli. — Un homme d'âge, de cheveux déjà vénérables. — Il rit, me pinça la joue, et me jeta cette tablette dans mon panier. (Se levant et montrant une tablette.) Tiens, lis! — Mais j'oublie que tu ne sais pas lire.

THUMÉLICUS.

Et je ne veux pas, je ne veux pas le savoir!

LYCISCA.

Écoute donc : (Elle lit.)

Charmante, que vends-tu, rose parmi tes roses?
Tes fleurs ou toi? Peut-être ensemble les deux choses?

THUMÉLICUS.

Et c'est poli, cela? Alors, par tous les dieux, les coups de fouet sont aussi de la politesse.

LYCISCA se serrant contre lui.

Méchant, sois donc gentil! Il faut entendre la plaisanterie!... Viens, mon sauvage, faisons la paix! Que nous fait ce vieux? — Regarde-moi

et souris. — Tu ne veux pas? — Mais qu'est-ce qui te bat les jambes? — Que veux-tu faire de ce couteau de boucher?

THUMÉLICUS.

Laisse! que t'importe?

LYCISCA.

Dis-moi seulement ce que c'est.

THUMÉLICUS.

Le glaive de mon père!

LYCISCA.

Eh! que me dis-tu là?... Qu'était-ce que ton père?

THUMÉLICUS.

C'était Armin, un prince germain, qui battit les Romains dans le bois de... — comment disait donc ma mère? — dans le bois de Teutobourg.

LYCISCA.

Germain! quel vilain nom! Un prince germain! Toi aussi tu serais donc un prince germain, comme tes pères?

THUMÉLICUS.

Quoi! tu vas m'insulter comme les autres, m'appeler ours et homme sauvage? L'oserais-tu, fille?

LYCISCA.

Justes dieux! je ne veux rien, je n'ose rien! — Je ne veux pas t'insulter, je n'y pense même pas! — Oh! que tu m'as fait peur! Les genoux m'en tremblent. Comme tu t'emportes au moindre mot.... Bien que moi, je ne voudrais pas, je l'avoue, être une Germaine, ce n'est cependant, après tout....

THUMÉLICUS.

Qu'un malheur, n'est-ce pas?... C'est là ce que tu veux dire?... Sans doute, étaler au marché des charmes fardés, — comme tu fais, toi, — chuchoter, jeter des œillades à droite et à gauche, et vendre pour de l'or infâme des faveurs infâmes, c'est là, j'en conviens, plus que du malheur : c'est de la honte!

LYCISCA sanglotant.

Bien! voilà ma récompense pour t'avoir suivi depuis Ravenne, et pour être accourue du marché te rejoindre ici!... Il me semblait que je ne te verrais jamais assez tôt, et toi....

THUMÉLICUS.

Tais-toi! Pourquoi te lamentes-tu?

LYCISCA.

Oui, méprise-moi, insulte-moi! — C'est bien fait! Pourquoi me suis-je mise à t'aimer, folle que je suis? Pourquoi ne puis-je te laisser?

THUMÉLICUS.

Ne pleure pas! cela m'exaspère de te voir pleurer. Viens, essuie tes yeux! — Les discours incompréhensibles de ma mère, les railleries de mes compagnons, les insultes de Céyx, tout cela m'avait chauffé le sang, et tu viens brocher sur le tout.

LYCISCA.

Moi! — Par les dieux! je trouvais superbe qu'un prince germain, — car tu l'es, — eût l'occasion de combattre dans le cirque, armé à la germaine.

THUMÉLICUS.

Dans le cirque! — Moi! — Armé à la germaine!

LYCISCA.

Pense donc: un casque avec des ailes de vautour, une peau de bête sur les épaules, et le bouclier bosselé. — Quoi! tout cela te laisse froid? Tu ne te réjouis pas? — Tu aimais cependant les costumes éclatants et les armes étrangères, et maintenant....

THUMÉLICUS vivement.

Non, te dis-je, je ne veux pas combattre, je ne combattrai pas avec des armes germaines.

LYCISCA.

Es-tu fou? (Avec intention.) ou bien est-ce ta mère qui t'en a dégoûté?

THUMÉLICUS.

Ma mère? elle ne sait même pas....

LYCISCA.

Elle ne sait pas que tu es gladiateur? tu le lui as caché?

THUMÉLICUS.

Elle ne me l'a pas demandé. Pourquoi le lui aurais-je dit?

LYCISCA.

Qui t'empêche alors....

THUMÉLICUS.

Je ne combattrai pas en costume d'ours, je ne veux pas prêter à rire à ces drôles.

LYCISCA.

Quoi! c'est là ce qui t'arrête, quand moi je me réjouis, au contraire, du châtiment que tu vas leur infliger? C'est toi qui riras d'eux.

THUMÉLICUS.

Un châtiment?.. Et lequel? comment?

LYCISCA.

Tu le demandes?... Ils ont insulté à ta naissance germaine; ils t'ont appelé ours et homme sauvage. Eh bien, si demain, à leur barbe, tu entres dans le cirque, habillé en Germain, et si tu remportes la victoire, et tu la remporteras....

THUMÉLICUS.

Les vaincre en Germain! — Oui, c'est cela!

LYCISCA.

Si Céyx, que tu auras pour adversaire....

THUMÉLICUS.

Céyx, dis-tu?

LYCISCA.

Si cet odieux fanfaron, déchiré par les griffes de l'ours allemand, est étendu sanglant dans la poussière, à tes pieds, dis, n'est-ce pas le châtiment, n'est-ce pas la vengeance!

THUMÉLICUS.

Céyx pour adversaire! oh! si je le tenais déjà, front contre front, œil contre œil! Oh! si je pouvais déjà lui arracher de la gueule sa langue de blasphémateur! Que ne sommes-nous à demain!

LYCISCA.

Ainsi, tu combattras? Sérieusement, tu combattras?

THUMÉLICUS.

Que cette main se dessèche, si demain elle ne se plonge dans le sang de Céyx!

LYCISCA.

Tu n'as plus d'objections contre le costume germain?

THUMÉLICUS.

Pour assommer ce coquin de Céyx, je mettrais une jaquette de bouffon!

LYCISCA.

Ton œil rayonne, ta joue est enflammée. Ah! c'est ainsi que tu me plais. Te voilà redevenu mon cher, mon beau gladiateur. Aussi tu vas avoir.... non pas tout de suite; ce soir, à mon retour, si je te trouve dispos et résolu comme en ce moment, eh bien, tu auras un baiser.

THUMÉLICUS l'arrêtant pendant qu'elle veut s'esquiver.

Pourquoi pas maintenant ? donne-le-moi tout de suite !

LYCISCA se dégageant.

Non, laisse-moi !

THUMÉLICUS la poursuivant.

Il le faut, je le veux !

LYCISCA se dégageant de nouveau.

Non, non ! pas avant ce soir !

THUMÉLICUS la saisissant.

Tout de suite, à l'instant !

THUSNELDA entrant par la porte latérale de droite.

Mon fils ! (S'avançant pendant que Thumélicus laisse aller Lycisca.) Quelle est cette femme ?

LYCISCA à Thumélicus.

Est-ce là ta mère ?

THUSNELDA.

Et toi, qui es-tu ? parle !

LYCISCA qui a repris ses guirlandes et son panier.

Tu le vois : une femme comme toi, seulement un peu plus jeune ; pas de haute naissance, mais gaie et gentille ; pas princesse, mais Romaine. Je suis bouquetière, et je ressemble à mes roses ; je fleuris et je pique tant que je peux. Tu me connais maintenant, princesse allemande ! (Jetant un baiser à Thumélicus.) A ce soir !

(Elle sort par le fond, à gauche.)

THUSNELDA.

Je sais, mon fils, que les âmes viles n'accordent pas au malheur le respect qui lui est dû ; elles le raillent et l'insultent. Aussi ne suis-je pas étonnée que celle-ci se soit montrée, comme ses pareilles, grossière et brutale. Ce qui m'étonne, c'est que tu l'aies jugée digne de toi, que ton amour, — car, avoue-le, tu l'aimes.

THUMÉLICUS.

Moi ? — Eh bien, oui, je lui veux du bien ; elle est gentille, très-gentille, et elle m'amuse parfois.

THUSNELDA.

T'ai-je bien compris ? elle t'amuse seulement, elle n'est que le passe-temps de tes loisirs ? Tu ne l'aimes pas ? peut-être ne l'estimes-tu pas ?

Dans notre patrie, mon fils, les femmes sont honorées; le plus rude guerrier respecte en toute femme la mère qui l'a porté dans son sein, et des lèvres sacrées des chastes vierges, il recueille avec foi les paroles prophétiques.

THUMÉLICUS.

Chez nous, c'est possible; mais nous sommes à Rome.

THUSNELDA.

Oui, nous y sommes, et n'y avons été que trop longtemps. Assez : jusqu'à présent, je me suis enivrée du bonheur de te revoir. Pensons maintenant à l'avenir, qui s'ouvre grand pour toi. Les destinées du monde reposent sur ta tête et dans tes mains, mon fils.

THUMÉLICUS.

Voilà que tu redeviens incompréhensible.

THUSNELDA.

Tu me comprendras. Réponds seulement à ceci : Sigmar, fils d'Armin, tu sais ce que tu es né,... dis-moi ce que tu es devenu, loin de moi, dans la main des ennemis?

THUMÉLICUS.

Ce que je suis devenu? Tu le vois, je suis devenu grand, fort et bien dispos.

THUSNELDA.

Oui, les dieux généreux t'ont donné la force, le meilleur héritage de l'homme. Mais dis-moi comment Rome l'a cultivée? l'a-t-elle dévouée à des fonctions serviles? à la charrue peut-être, ou bien au travail de l'artisan? T'a-t-elle appris un métier vil?

THUMÉLICUS.

Je n'ai jamais manié d'autre outil que l'épée. Les armes, voilà ma profession!

THUSNELDA.

Ils ont fait de toi un guerrier, eux-mêmes! — Dieux grands! je vous reconnais là, vous aveuglez qui vous voulez perdre.... Vous ne le renversez pas. Non, vous jetez un grain de sable sur son chemin, vous le laissez glisser, jusqu'à ce que, trébuchant, entraîné par son propre poids, il tombe irrémédiablement dans l'abîme qu'il s'est creusé lui-même. — Ah! maintenant ils sont à nous! soyez bénis, grands dieux! Eux-mêmes se sont attaché le fouet sur le dos; eux-mêmes ont aiguisé le couteau qui doit les transpercer! Vous ne les soutenez plus, ils sont perdus.

FLAVIUS ARMINIUS, qui, pendant ces dernières paroles, a paru dans le fond, à gauche.

Thusnelda!

THUSNELDA tressaillant.

Malheur à moi!

THUMÉLICUS.

Qu'as-tu?

THUSNELDA.

Cette voix qui vient de m'appeler, ne l'as-tu pas entendue? Je ne l'ai entendue qu'une fois, et jamais, jamais je n'oublierai ce son exécré.

FLAVIUS s'avançant.

Thusnelda, écoute-moi!

THUSNELDA se tournant lentement vers lui.

C'est lui! c'est bien lui! Que me veux-tu, traître, déserteur de ta patrie, honte de ta noble race, toi, dont le nom confond en une exécrable dissonance Rome et la Germanie, la trahison et la fidélité, la servilité et la liberté, que me veux-tu, Flavius Arminius?

FLAVIUS.

Ma vue te déplaît, je le sais, et quand ici même, il y a bien des années, je vins t'offrir, à toi, la femme de mon frère, consolation et assistance, tu me chassas en colère, tu me maudis.

THUSNELDA.

Je te rendis ce que tu avais fait à Armin! Comme jadis, aux bords du Weser, tu répondis par l'insulte à de loyales paroles, et tu lanças ton javelot contre ton frère, ainsi je te lançai ma malédiction, je jetai mon exécration devant toi! Va-t'en, m'écriai-je, et tu partis! Pourquoi reviens-tu?

FLAVIUS.

Je partis irrité, je reviens autre aujourd'hui, et calmé par les années. Et toi-même, j'espérais te trouver plus douce, plus juste, et plus rapprochée non-seulement de la tombe, mais aussi de la vérité et de l'équité. Ce n'est pas ma volonté qui m'a séparé d'Armin; c'est la destinée qui nous a jetés sur des bords opposés. Et si en ce moment son esprit descendait vers nous, de ces hauteurs où habitent la vérité et la paix, j'irais au-devant de lui avec confiance, car il est réconcilié.

THUSNELDA.

Tu mens! tu pâlirais, tu tremblerais à son aspect; honteux, tu détournerais tes regards de ses traits transfigurés, et si tu le nies....

(lui présentant soudain Thumélicus, qui s'était tenu à l'écart) tiens, voici Armin; Regarde-lui dans les yeux, si tu l'oses.

FLAVIUS cachant sa figure dans ses mains.

Armin, dieux éternels!

THUMÉLICUS.

Vois donc! Que fais-tu, ma mère? Cet homme me fait pitié.

THUSNELDA.

Sois aimant et généreux comme le soleil, sois compatissant au gibier que tu chasses, à l'ennemi que tu frappes.... Mais aux traîtres, de la haine, de la haine, et jamais de pitié.

FLAVIUS.

Eh bien donc, puisque tu es inflexible, irréconciliable....

THUSNELDA.

Oui, appelle-moi ainsi. Je le suis; je suis irréconciliable aux méchants jusqu'à la mort.

FLAVIUS.

Partez donc, échappez-vous du fond de mon âme, où je vous retenais, conciliation, honte et repentir! Tu ne veux pas de mon amour, aie donc ma haine! Reçois les ordres de César. Il veut que demain tu paraisses au cirque dans l'appareil d'une princesse, avec la couronne de chêne dans les cheveux, et que tu assistes aux jeux qu'il donnera.

THUSNELDA.

Moi, au cirque, en princesse! Est-ce une raillerie? ou ton odieux discours cache-t-il un malheur plus réel?

FLAVIUS.

Ah! l'orgueilleuse fille de Ségeste a peur. Écoute donc encore: Caïus César veut que celui-ci, ton fils, montre pour la première fois ses talents au combat de demain, en ta présence.

THUSNELDA.

Montrer ses talents? Quels talents? Tu souris. — Parle donc, homme des demi-mots. Quel malheur me menace? Dis tout en une fois.

FLAVIUS.

Eh quoi! tu ignores que Rome n'a conservé ton fils, comme elle en a conservé des centaines d'autres, que pour se donner le spectacle de son sang et de ses blessures? Tu ne les connais pas, ceux qui apprennent le combat et l'assassinat d'après les règles, les exercent

comme un art, et, de leur métier, s'appellent gladiateurs? Tu ne les connais pas? Eh bien! (s'avançant et montrant Thumélicus) en voici un qui demain combattra devant toi, costumé en Germain, à la vie et à la mort.

THUSNELDA.

A la vie et à la mort? — Costumé en Germain? Sigmar, — je ne le crois pas, lui. — Parle-moi. Es-tu ce qu'il dit?

THUMÉLICUS.

Cet homme dit vrai. Oui, je suis gladiateur.

THUSNELDA.

Gladiateur, toi?

THUMÉLICUS.

Je combats à cheval et en char. Je suis maître à la faucille et au filet. Demande plutôt à Glabrion.

THUSNELDA.

Le fils d'Armin! (Elle se cache la figure dans les mains; après une pause, s'avançant vers Flavius.) C'est donc cela! — Vous ne voudriez pas seulement tuer le fils sous les yeux de sa mère; non, vous inventez encore de le tuer dans les habits et les armes de sa patrie. Vous voudriez joindre la honte à l'assassinat, et insulter, dans la race d'Armin, la Germanie son berceau? Voilà ce que vous avez combiné? — Mais vous ne réussirez pas. Les dieux nous ont proposé un autre but. Ordonne, menace tant que tu veux, César! Une plus grande destinée, une fin plus glorieuse nous attendent.

FLAVIUS.

Femme, tu es folle. Quand César dit oui, qui oserait dire non?

THUSNELDA

Moi, Thusnelda! Jamais, dis-le à ton maître, jamais je n'assisterai à la honte de mon fils et de ma patrie, et jamais celui-ci, le fils d'Armin, ne consentira à porter les armes de son père comme une dérision, et à combattre dans le cirque pour sa vie! — Jamais, te dis-je, jamais! — Il est mon fils, et ne combattra pas.

THUMÉLICUS éclatant.

Moi ne pas combattre! Veux-tu m'exaspérer, veux-tu me rendre furieux?

THUSNELDA.

Dieux!

THUMÉLICUS.

Ne pas combattre, quand la faveur de César m'a donné Céyx pour

adversaire! Me cacher peut-être comme un lâche, pendant que mes compagnons acclameront César et lui enverront le salut de la mort! Permettre à Céyx de me montrer au doigt, de m'appeler faquin et couard! Ne pas combattre, dis-tu? Plutôt mourir tout de suite!

FLAVIUS à part.

Que je l'envie, il ne sent pas son infamie!

THUSNELDA.

Sigmar, le courage sied à l'homme, et tu es courageux. Bientôt tu le montreras, je te le jure, tu le montreras avec éclat à cette orgueilleuse Rome. Mais pas maintenant, pas ici! Tu ne dois pas gaspiller ta force et ton courage dans ce jeu dégradant.

THUMÉLICUS.

Comment dis-tu? Un jeu dégradant? Quand Rome tout entière se met en fête, quand César, le sénat et les chevaliers romains se rendent en cortége solennel au cirque, où débordent déjà les flots tumultueux du peuple; quand ensuite, sur un signe de César, les barrières s'abaissent devant les combattants, et qu'il se fait un silence, un silence comme si jamais la parole n'eût existé; quand enfin le signal retentit, que les coups tombent; que celui-ci s'avance, que celui-là, esquivant le coup, lance d'un jet prompt son filet sur le casque de son adversaire; que celui-ci se dégage, est enlacé de nouveau, frappe, est frappé, saigne, chancelle, présente même en tombant la poitrine à l'ennemi, reçoit le dernier coup et meurt; quand ensuite, comme une trombe, comme un tremblement de terre, éclate le tonnerre des applaudissements et descend sur la tête enivrée du vainqueur; que roses et lauriers pleuvent autour de lui, que César lui sourit, et que des milliers de voix acclament son nom à travers les airs.... C'est là un jeu, un jeu dégradant? C'est la victoire, c'est la gloire, c'est la vie!

THUSNELDA.

Insensé! tu rêves de victoires, et tu ne vois pas qu'ils te tuent pour venger sur le fils les victoires du père! Et tu voudrais....

THUMÉLICUS.

Je veux combattre, combattre!

THUSNELDA.

Et ta patrie que tu outrages, malheureux, le nom de ton père que tu profanes, l'espérance de ta mère que tu trahis! Tu n'as donc plus rien de sacré? Es-tu un gladiateur parce que Rome t'a nommé, t'a élevé

ainsi? Tu es le fils d'Armin, tu es un Germain, c'est à nous que tu appartiens.

THUMÉLICUS.

Germain, Romain, que me fait tout cela? Je suis gladiateur, combattre est mon métier, et si, à cause de ta Germanie, tu rougis de ma profession, sache que je ne rougis pas moins de mon nom allemand, que je ne rougis d'être un barbare.... Sache que j'abjure ici toute communauté de nom et de race avec la Germanie. Je suis né, j'ai été élevé à Rome, je suis....

THUSNELDA.

Arrête, malheureux, arrête!

THUMÉLICUS.

Je suis, je veux être Romain.... Va donc, toi, messager de César, et dis-lui que je combattrai demain dans le cirque, comme il me le commande, pour vaincre si les dieux le permettent, pour mourir s'ils l'ont ainsi résolu.

(Il sort rapidement par la porte latérale de gauche.)

FLAVIUS, après une pause, à Thusnelda, qui reste atterrée, et la figure cachée dans les mains.)

Thusnelda, que ta haine subsiste ou disparaisse, la mienne est, dès ce moment, évanouie à jamais. Je ne t'accuserai pas, quoi que tu aies pu dire; je ne t'entraverai pas, quoi que tu puisses méditer.... Cœur de mère, cœur en deuil, je te pardonne tes outrages.

(Il sort par le fond, à gauche.)

THUSNELDA.

Je le savais bien! La honte est le fruit de la faiblesse.... J'aurais dû mourir. Si mon fils renie son peuple, s'il passe à l'ennemi, s'il profane la gloire de son père, la faute est à moi. Mais rassure-toi, Armin, je ne livrerai pas ton nom à l'outrage, et mon fils ne doit pas finir, il ne finira pas ainsi.

(La toile tombe pendant que Thusnelda sort.)

(*Les deux derniers actes au prochain numéro.*)

ÉPISODES D'UNE VIE ERRANTE [1].

LES CHEVEUX D'OR.

J'avais dix-sept ans, et je revenais d'une tournée pédestre dans l'Allemagne du Nord. Il me fallait accélérer mon retour si je voulais arriver à Prague pour l'ouverture des cours de l'université. Par une douce après-midi de septembre, je montai dans une lourde voiture jaune attelée de deux misérables rosses, qui stationnait dans la cour de l'hôtel de Pologne à Leipzig, et devait, moyennant un thaler et trois gros, me déposer à Dresde. A cette époque, le chemin de fer qui relie ces deux villes n'était encore qu'un tronçon; on le considérait comme une merveille, et l'on ne s'en servait que pour des parties de plaisir.

Une montagne de caisses et de malles me fit deviner sur-le-champ qu'une société féminine allait occuper l'intérieur de la voiture jaune; mais quelle serait cette société? Une conversation qui s'établit dès que j'eus mis le pied dans le véhicule me le révéla.

Une femme qui, à elle seule, tenait tout le fond de la voiture, et obstruait en partie la portière, commença avec un gros et bon sourire: « Je tiens pour mon devoir de m'excuser de mon mieux auprès de mes compagnons de voyage, si, à cause de mes proportions exceptionnelles, j'usurpe la place du voisin, et si par conséquent je gêne inévitablement, je.... » Une longue et maigre apparition de jeune fille, assise au-

[1] *Erzæhlungen eines Unstœten.* Deux volumes; Berlin, chez Franz Dunker, 1858.

Ces récits, ainsi que l'indique leur titre, et que l'auteur, M. Maurice Hartmann, l'annonce dans sa préface, sont des souvenirs personnels, moins l'indiscrétion des noms propres. Ils résument les impressions de voyages plus ou moins volontaires que l'auteur a faits en Orient et en Occident; ce sont les « Wanderjahre » d'un poëte racontés en esquisses fines et touchantes. Celle que nous donnons aujourd'hui montre avec grâce un côté particulier et intime de la vie allemande, l'innocente facilité de relations qui sont ailleurs plus rigoureusement surveillées.

près de moi sur le devant, vis-à-vis de la grosse dame, et qui de la tête touchait le ciel de la voiture, et n'occupait pas son coin entier, prit la parole en se tournant vers moi : « Ce que ma mère fait perdre, je le compense, car je prends à peine la moitié de la place que je paye. »

Elle disait vrai; je regardai ces deux personnes d'aspect si différent, qui parlaient sans façon, et riaient les premières de leur complexion comme elles eussent fait avec un vieil ami, et, tout à ma surprise, je ne remarquai pas d'abord un troisième être féminin, blotti dans l'autre angle auprès de la grosse dame, comme une violette auprès d'une tubéreuse. La violette me regardait de ses grands yeux bleus qui exprimaient la ferme conviction que son existence n'avait besoin d'aucune excuse.

Elle avait bien raison, cette violette qui se nommait Ottilie. Je me trouvais assis en face d'elle, et elle était si jolie, que je ne savais plus, moi, pauvre étudiant, que faire de mes yeux et de mes genoux. Dans mon trouble, je cherchai quelque recoin pour y cacher mon menu bagage; tout était déjà plein, il fallut me contenter de garder mon paquet le moins mal possible sur moi. Tout d'un coup Ottilie fit un imperceptible mouvement, et auprès de mon sac de voyage se trouva un immense panier de provisions qu'elle tenait dans ses mains. Indigné de ce sans-façon, je levai les yeux sur mon vis-à-vis, et rencontrai un regard si aimable, si vif, si mutin, que je mis involontairement la main au sac gigantesque qu'elle avait sur les genoux pour l'ajouter au tas accumulé sur les miens.

« Mais Ottilie! exclama la grosse dame.

— Mais Ottilie! répéta la fille.

— Ma tante? Crescentia? demanda Ottilie, comme si elle ne comprenait point le reproche des deux autres.

— Permettez, je vous en prie, cela ne gêne en rien, » dis-je en m'inclinant vers la tante et sa fille.

Sur ce, notre véhicule jaune se mit en marche. A peine avions-nous laissé Leipzig derrière nous, que la tante, dont chaque mouvement ébranlait la voiture et provoquait une réflexion nouvelle d'Ottilie, me prit le panier aux vivres, en tira une bouteille et de la viande froide qu'elle partagea. Crescentia mangea précieusement avec la pointe des doigts. Toute son attitude était celle d'une jeune personne parfaitement bien élevée, qui se destinait à l'état d'institutrice; elle parlait un allemand choisi, et se tenait excessivement droite. Ottilie, au contraire, toute repliée sur elle-même quand la tante commença à faire les parts, se mit à les remuer, à fouiller, à jeter de côté tout ce qui ne lui con-

venait point jusqu'à ce qu'elle eut découvert un bon morceau qu'elle prit, et dont elle m'offrit sans cérémonie.

« Prenez, » dit la tante, et Ottilie me regarda d'un air si impérieux qu'il fallut bien prendre. « Voyez-vous, mon cher monsieur, continua la tante, je ne voyage jamais sans provisions. On ne sait pas ce qui peut arriver; on peut passer sur une herbe affamante[1], et puis l'on fait plus promptement connaissance quand on a de quoi partager avec un compagnon de voyage. Oh! je suis une voyageuse expérimentée. Depuis la mort de mon défunt, ma fille Crescentia et moi nous menons une véritable vie nomade. Mes parents et les parents de feu mon mari le surintendant[2] Mœbius sont épars sur tous les États de l'empire allemand. Je vais de chez l'un chez l'autre. A présent j'arrive d'Osterode, où j'ai fait une visite à mon beau-frère le colonel en retraite Malsburg; j'emmène avec moi son enfant gâtée, cette petite Ottilie, et me rends à Dresde, où j'ai un beau-frère conseiller. Je veux essayer de montrer à ma petite Ottilie les belles manières, car c'est un petit ange, mais un ange fort mal élevé, et les Saxons sont un peuple de bon ton. Ils me cultiveront cette plante sauvage du Hartz. »

Crescentia pliait gravement son cou roide en signe d'assentiment aux paroles de sa mère; pour Ottilie, elle partit d'un éclat de rire si franc qu'il fallut rire avec elle. Je vis tout de suite qu'elle se plierait difficilement aux belles manières saxonnes, car je la croyais connaître déjà avant qu'elle eût prononcé dix mots. Chacun de ses mouvements, chaque regard, son repos même, et jusqu'à sa pose singulière dans son coin, tout en elle avait une expression sympathique. Mais son espièglerie ne se déploya qu'après le repas.

« Puisque nous avons joui des dons du Seigneur, dit la surintendante avec onction, chantons un beau cantique à sa louange. »

Aussitôt Crescentia se mit en position, entrelaça ses deux mains devant elle sur ses genoux, arrondit la bouche et entonna le chœur :

Celui qui se soumet à la loi du Seigneur.

Sa mère et sa cousine la suivirent. Crescentia accentuait comme un chantre d'église; la mère suivait des yeux ses lèvres, et courait sans succès après le ton juste; Ottilie donnait des notes fraîches et vibrantes, mais cela marchait trop lentement à son gré. Bientôt elle frappa du poing une mesure plus vive. Crescentia ne se laissa point troubler.

[1] Allusion à une superstition populaire en Allemagne. Si l'on chemine par-dessus certaines herbes, on est pris d'une faim subite.

[2] *Superintendant*, haute dignité de l'Église protestante.

Alors Ottilie partit à pleine voix, éclata en notes rapides, et passa subitement à un chant populaire :

> Si j'étais petit oiseau,
> Et si j'avais deux ailes.

Ces deux vers retentirent avec une gaieté si nette que les deux chanteuses s'arrêtèrent court.

Crescentia resta roide; mais la tante finit par rire en disant :

« Vraiment, Ottilie, je ne suis pas contente; depuis trois jours voilà la dixième fois que tu interromps mes exercices de piété. »

Mais Ottilie semblait peu s'inquiéter de cette remontrance; surexcitée, les joues en feu, elle se tourna vers moi, frappa ses mains l'une dans l'autre en s'écriant avec un désespoir comique : « Figurez-vous, monsieur l'étudiant, que depuis trois jours je suis condamnée à entendre cette effroyable musique. Crescentia chante si faux que son hommage doit crisper le bon Dieu, et ma tante, qui se croit obligée de suivre sa fille à des hauteurs excessives, et qui n'a pas la moindre idée de ce qu'on appelle un second dessus, miaule comme une vénérable chatte. Je suis bien malheureuse! »

En parlant ainsi, Ottilie s'était rejetée dans son coin avec l'expression du plus gracieux désespoir. Elle boudait, et tenait fixés devant elle ses grands yeux bleus, tandis que ses lèvres rouges remuaient et murmuraient encore. La tante souriait comme toujours. Avec son éternel « Mais, Ottilie, » elle ne parvenait point à calmer la jeune fille; à la fin elle me dit : « Ottilie est une grande musicienne, et elle en tire gloire; une fausse note la met hors d'elle; le bon Dieu, lui, n'écoute que la voix du cœur, et il s'en contente quand elle n'est point fausse. Petit antéchrist, ne trouble plus ma dévotion; et toi, entonne de nouveau, Crescentia! »

Celle-ci recommença, la mère suivit.

Ottilie ramassa tout ce qu'elle put trouver dans la voiture de couvertures et de châles, et s'y ensevelit pour se boucher les oreilles; mais bientôt elle eut trop chaud, et jetant tout cela loin d'elle, elle se pencha vers moi et me dit avec résignation : « Allons, causons. Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Qui vous a brodé ce beau sac de voyage? Comment vous nommez-vous? »

Je répondis à toutes ces questions, et dus entrer dans maintes explications au sujet de la Bohême, ma patrie. A son tour, elle me dit qu'elle était fille d'un vieux colonel hors du service, qui dans sa jeunesse avait suivi le duc de Brunswick lors de sa retraite, assisté aux

batailles de Leipzig et de Waterloo, et qui était entré à Paris. Du vieux duc de Brunswick, elle parla avec un tel feu que je crus entendre par sa bouche, et son père et tout le bel enthousiasme de ce temps-là. Une vive flamme illuminait ses joues d'enfant roses et arrondies, ses grands yeux étincelaient, ses bras s'agitaient comme pour brandir une épée. Elle raconta comme quoi son père avait fait prisonnier un colonel français. « Rendez-vous! » s'écria-t-elle en me saisissant au collet, si fort que la tante et Crescentia effrayées s'arrêtèrent net et se tournèrent de notre côté avec effroi. En voyant leurs figures consternées, Ottilie repartit d'un grand éclat de rire, et dégagea sa main, que j'avais prise et serrée involontairement tandis qu'elle me faisait prisonnier. De ce moment nous fûmes bons amis.

Nous arrivâmes ainsi à l'un de ces villages dans lesquels les postillons, par une antique et sainte tradition, avaient coutume de faire une station d'auberge. Ottilie, appuyant son bras sur mon épaule, bondit comme un jeune cerf hors de la voiture, la tante tomba de tout son poids dans mes bras, Crescentia ne me présenta que l'extrémité des doigts. De l'église voisine sortaient des sons d'orgue. On réparait l'instrument, et l'église était ouverte. Ottilie s'y dirigea en courant, et pour la première fois je pus juger de l'ensemble harmonieux de l'attrayante apparition. Elle était plutôt petite que grande, mais mince, légère et bien faite. Elle courait sur ses petits pieds avec la grâce mutine d'un enfant; sa petite tête ronde penchait un peu sous la lourde masse de cheveux d'un blond d'or qui s'enroulait autour d'elle en nattes épaisses et en cercles multiples. Des chevilles faites au tour se dégageaient dans la course d'une robe de mérinos bleu un peu courte; autour des épaules un châle blanc flottait comme un brouillard léger.

« Mon Dieu, oui, disait la tante, elle ne peut pas passer devant un orgue! Le petit antechrist a plus de christianisme dans le corps qu'il n'en veut avouer. » Et elle suivit machinalement; Crescentia et moi nous suivîmes aussi.

Arrivés à l'orgue, nous trouvâmes Ottilie installée devant le clavier et essayant les pédales. Les ouvriers la regardaient faire avec étonnement, ainsi que le maître d'école, bon vieillard à longues boucles blanches. Un des ouvriers fit marcher le soufflet. « Allons, tante, s'écria Ottilie, c'est maintenant que tu peux chanter. » Elle passa les deux mains dans ses bandeaux, et attaqua les touches. Une gravité soudaine transfigura ses traits enfantins, dès que l'orgue résonna. Jamais depuis ce jour je n'ai pu me figurer sainte Cécile autrement. Des sons ravissants, des chants sublimes, les chants de l'infini s'élevèrent tout à coup

et allèrent frapper les angles obscurs pour se répercuter dans nos cœurs et nous pénétrer tout entiers. Elle jouait le choral varié de Bach : « La vieille année est écoulée. »

O mon pays d'Allemagne, où l'innocence de l'enfant comprend cette musique sublime, et aime à l'exprimer ! J'ai voyagé loin, mais jamais dans les pays étrangers pareille chose ne m'est arrivée.

Les dernières vibrations s'éteignaient, et Ottilie se levait, lorsque les travailleurs se pressèrent autour d'elle pour la retenir ; le vieux maître d'école la tenait par les épaules, la forçait de rester assise, puis, entourant sa tête de ses bras, il la serra sur son cœur. « O fille des anges ! s'écria-t-il en déposant un baiser sur ses bandeaux dorés, qui t'a enseigné cela ? Pourquoi n'es-tu pas venue dimanche pour me faire honte devant toute la commune, à moi vieil écolier, et à mon méchant vacarme ? » Je profitai de l'exaltation générale pour saisir la main d'Ottilie et y déposer un baiser ardent. La tante le vit et s'écria : « Hé ! hé ! monsieur l'étudiant, cela ne se fait pas chez nous, et à une pareille enfant encore ! » Mais c'était un fait accompli. Crescentia, les mains jointes, était plongée dans une pieuse méditation.

Le postillon vint nous appeler, nous quittâmes l'église en hâte et repartîmes. Ottilie reprit son petit coin. Elle était silencieuse, et son visage sérieux et enflammé exprimait encore le travail profond de la pensée.

Mon expérience des hommes n'était pas grande, mais je me dis que dans ce jeune cœur il y avait place pour la poésie et les côtés sérieux de la vie. Le sérieux de la vie ? Qu'en savais-je moi-même ? Mais à dix-sept ans on croit l'avoir approfondi, et on aime à en parler. J'aurais été heureux de saisir les deux mains d'Ottilie, et de les tenir dans une étreinte longue et silencieuse.

Nous étions déjà assez loin du village, lorsque le vieux maître d'école nous rejoignit hors d'haleine. « Bon voyage ! » s'écria-t-il en jetant à Ottilie des poignées de fruits fraîchement cueillis. La petite, réveillée par ces mots, se pencha hors de la portière et le remercia par signes. Puis, avec son sourire qui était revenu, elle se mit à distribuer les fruits.

Le soir venait, et le calme se répandait sur la vaste plaine. La tante et Crescentia chantèrent le choral « Les forêts dorment à cette heure » ; Ottilie, fidèle à sa tactique du matin, m'adressa de nouvelles questions et me fit de nouveaux récits. Arrivés au gîte pour la nuit, nous connaissions chacun toute la vie de l'autre. Un long débat commença dans la cour de l'hôtel. La tante, la fille et la nièce voulaient absolu-

ment qu'on descendît de l'impériale la tour de Babel de leurs malles et paquets, pour les déposer en lieu sûr, c'est-à-dire dans la chambre à coucher. Le postillon se refusait à décharger, affirmant que la cour était gardée par d'excellents chiens, capables de mettre en pièces tous les voleurs, et que, d'ailleurs, le lendemain matin il n'aurait pas de temps à perdre à recharger. J'intervins alors, et offris de passer la nuit dans la voiture en qualité de gardien. Ottilie accepta sur-le-champ, la tante après une infinité de façons et de pourparlers. Nous soupâmes dans la chambre de la surintendante, et Ottilie fit le thé. Elle allait et venait, et nous servait avec une telle grâce qu'à part moi je pensais : « Ah ! quelle charmante maîtresse de maison ce serait ! » A dix-sept ans on songe au mariage, beaucoup plus souvent qu'on ne le croit à trente. On est plus naïf, et en même temps on aime ce qui est légal. Et puis, qui donc à cet âge n'est pas toujours prêt à mettre sa vie entière sur un coup de dés ?

La grosse dame commençait à bâiller, je me levai et gagnai mon poste ; Ottilie me tendit la main, non sans me faire entendre que j'étais l'être le plus noble et le meilleur cœur de l'Allemagne. Arrivé à la voiture, j'essayai de m'y disposer de mon mieux un lit. Ces dames m'avaient donné leurs châles ; je m'enveloppai les épaules et la poitrine dans celui d'Ottilie, et je m'établis bien étendu dans le coin d'Ottilie, gardant les vêtements des autres femmes pour me réchauffer les pieds.

D'abord tout alla bien. Je songeais à Ottilie, à l'orgue, au thé ; je rêvais éveillé. Mais lorsqu'il se fit tard et que le garçon d'auberge eut déchaîné ses chiens de garde, un supplice imprévu commença pour moi. Ces chiens gigantesques, et forts comme des lions, n'eurent pas plutôt flairé un homme dans la voiture, qu'ils entreprirent un siége en règle, avec force bonds et aboiements. Ils y mirent une telle rage que je redoutai d'être pris d'assaut, mais par bonheur le carreau de la voiture était fermé. Le valet s'était retiré ; et je n'osais appeler du secours, de peur de montrer ma peur à Ottilie, dont la fenêtre donnait sur la cour. Je me renfonçai donc en soupirant, et ne trouvai rien de mieux à faire que de me tenir tranquille. Cela calma aussi les animaux, qui se couchèrent en grondant autour de la voiture. Mais au plus imperceptible mouvement, ils se redressaient et s'élançaient furieux, si bien qu'il me fallut demeurer immobile et roide comme un mort ; je gagnai ainsi un quart d'heure de silence. Tout à coup une fenêtre s'ouvre, et j'entends appeler : « Étudiant ! étudiant ! » C'était la voix d'Ottilie. Je me levai pour la voir au clair de lune ; mais je n'osais soulever la vitre, car les chiens jappaient et sautaient de plus belle. « J'ai voulu vous dire

encore un bonsoir, » dit Ottilie; puis elle ajouta : « Montrez-vous donc! » Avec le courage du désespoir, j'ouvris brusquement le carreau, et sortis la tête avec un sourire douloureux. Cinq effrayantes têtes de chiens m'aboyaient au visage, et me lançaient des regards flamboyants. « Bonne nuit, mademoiselle Ottilie! » m'écriai-je. Les chiens sautaient de plus en plus haut, je ne bougeais pas. Ottilie me fit un signe de la main, je lui répondis de même : l'un des chiens appuyé sur la voiture me dévorait des yeux. D'un violent coup de poing sur la tête je le fis rouler en arrière. Ce fut le signal de l'attaque générale. Les chiens s'élancèrent ensemble. Heureusement Ottilie venait d'être rappelée par sa tante, et j'eus le temps de relever la vitre. Baigné de sueur froide, je me blottis dans mon coin et laissai les chiens continuer leur sabbat.

Après minuit enfin, les gens de la maison se décidèrent à s'enquérir de la cause de ce bruit inusité, le garçon d'auberge vint enchaîner les chiens et me délivra ainsi de mes ennemis. Mais le sommeil était parti; d'instant en instant je m'assoupissais songeant à Ottilie, puis je me réveillais; enfin, dès que je remarquai quelque allée et venue dans la maison, je me levai, afin d'aller, suivant nos conventions, éveiller mes compagnes de voyage. « Ciel! s'écria la surintendante, n'entrez pas, ces demoiselles n'ont point achevé leur toilette. » Elle n'avait pas fini de parler qu'Ottilie, tirant le verrou, m'ouvrit la porte en disant : « Entrez, entrez, fidèle gardien; nous ne vous laisserons pas ainsi à la porte. »

Au fait, il n'y avait nulle raison pour cela. Les rideaux étaient tirés, les jeunes filles habillées, leurs cheveux seuls étaient encore en désordre. Et j'eus ainsi un spectacle tel que jamais je n'en ai revu. La chevelure dénouée d'Ottilie, tombant jusqu'aux chevilles, la couvrait d'un splendide manteau d'or; sa petite robe bleue n'était visible que par devant, tout le reste disparaissait sous ce vêtement d'une incomparable richesse.

Je demeurai sous la porte, ébahi, contemplant cette splendeur, et ne trouvant pas un mot à dire : puis, sans savoir ce que je faisais, je tendis les mains pour toucher ce tissu d'or; alors seulement Ottilie remarqua mon étonnement, qui la fit rire de bon cœur. La tante me dit : « Oui, oui, le proverbe a raison : Longue chevelure, courte cervelle! »

Crescentia et sa mère rangeaient et empaquetaient d'un air affairé; elles ne firent pas attention à mes façons absurdes, qui leur auraient prêté à rire. Je cherchais à prendre les cheveux d'or; mais Ottilie s'échappait sans cesse, et faisait avec eux des évolutions imprévues et des folies qui augmentaient encore mon ravissement.

Tantôt, entièrement voilée, elle ne laissait passer que son charmant visage et regardait comme à travers un capuchon; tantôt, rejetant ses grandes ondes en arrière, elle courait par la chambre, rayonnante comme une comète; tout à coup elle s'agenouillait gravement, et sa chevelure s'étendait sur ses pieds et sur le plancher, comme la robe traînante d'une reine en prière. Magnétiquement attiré, je feignais de prendre part à ses jeux d'enfant, je m'agenouillais auprès d'elle, et baisais le bord de la robe dorée.

« Point d'enfantillage et dépêchons-nous! » s'écria la surintendante. Ottilie bondit sur ses pieds et en peu de minutes elle eut transformé cette masse énorme en deux belles tresses, qu'elle commençait à enrouler autour de sa tête, lorsque je la priai de les laisser en liberté pour cette fois. « Et pourquoi pas? dit-elle; en voyage on fait comme on veut. »

Nous reprîmes lentement la route de Dresde. Ce second jour, je n'étais plus un étranger, mais un ami, ou, comme le disait la tante: *une agréable connaissance de voyage.* D'ailleurs elle me déclarait un bizarre individu, un véritable type d'étudiant, ce qui faisait passer mes petites excentricités; ainsi l'on mit sur le compte de ma singularité les jeux auxquels je me livrais avec les tresses d'or. Absorbé, je les tenais dans mes mains, et les maniais des heures entières.

Avec quelle tristesse je les abandonnai, ces belles nattes, lorsqu'aux approches de Dresde, madame la surintendante ordonna à sa nièce de cacher ses cheveux convenablement sous son chapeau! Nous avions beaucoup babillé, mais j'entrai silencieux à Dresde. Dans la cour de l'hôtel, ces dames étaient attendues par un essaim de parents; il plut des embrassades, des saluts, des questions; je restais pensif, mon bâton de voyage dans une main, mon sac dans l'autre, pendant qu'on déchargeait caisse par caisse les bagages, que l'on remettait aux parents. Tout s'empressait autour d'Ottilie, qui disparut bientôt au milieu de cette foule. La tante crut de son devoir de me présenter à la société comme un aimable compagnon de voyage, et de donner un regret à nos fugitives relations. Elle termina par une profonde révérence; ainsi fit Crescentia. Ottilie embrassait un de ses oncles, je partis. Mais au moment où je passais auprès de la voiture, j'y retrouvai Ottilie.

« Donnez-moi votre parole, me dit-elle vivement, que si vous allez jamais à Osterode, vous m'y viendrez voir.

— Je vous la donne, répondis-je empressé, et je serrai la main qu'elle m'offrit. Adieu, adieu. »

Huit ans, ou plutôt huit ans moins trois mois plus tard, je me trouvai ramené dans l'Allemagne du Nord. J'arrivais de l'université, et me hâtais vers une petite résidence où m'attendaient ce soir-là quelques amis. Auprès de moi, dans le coupé de la malle, se trouvait un étudiant, un Souabe, qui envoyait dans le beau ciel d'une matinée de juin de formidables colonnes de fumée, m'entretenant longuement de la maison de Hohenstauffen et de l'unité allemande. Cependant, comme nous avancions vers une vallée souriante, mon voisin devint subitement pensif et taciturne. Il serra sa pipe, et les coudes appuyés sur la portière, il se mit à regarder droit devant lui d'un air rêveur et mélancolique. Peu à peu, il murmura entre ses dents des paroles insaisissables, puis dès qu'au fond de la vallée l'on vit poindre les toits pointus d'une petite ville, il s'écria de son plus bel accent, dans son jargon souabe : « O Osterode ! si tu savais.... » et il s'interrompit. Il paraissait en proie à une sorte d'extase. Cependant ce nom d'Osterode ramenait à ma pensée mon voyage d'étudiant de Leipzig à Dresde, Ottilie et l'orgue, et la chevelure d'or.

« Est-ce là Osterode ? » demandai-je au Souabe.

Il se détourna de moi et déclama de nouveau : « O Osterode ! si tu savais...

— Je vous demande si c'est Osterode !

— Ne me dérangez-pas ! s'écria-t-il avec humeur. Je fais des vers. O Osterode ! si tu savais... »

Plus de doute, c'était bien la petite ville d'Osterode que nous voyions devant nous, car l'étudiant adressait toujours son apostrophe aux toits en pignon.

« Connaissez-vous Osterode ? demandai-je.

— Si je connais Osterode ! S'écria-t-il de l'accent le plus pathétique. Oui, certes, je le connais... Je le connais comme le sentiment le plus secret de mon cœur. O Osterode !

— N'y connaîtriez-vous pas une certaine mademoiselle Malsburg ? »

L'étudiant ouvrit de grands yeux et me regarda stupéfait. Après un silence il dit : « Sa renommée a-t-elle pénétré jusqu'au fond des forêts de la Bohême ? C'est elle-même qui est l'objet de mon enthousiasme poétique !

— En ce cas, vous pourrez m'indiquer le chemin de sa demeure, et si notre station à Osterode est assez longue, j'irai la voir. »

Le Souabe me regarda de travers d'un air jaloux. J'essayai de le calmer : « Il y a huit ans, dis-je, que je vis mademoiselle Malsburg pour la première et la dernière fois. »

Il respira et redevint amical. « Oh, oui, dit-il, voyez-la et dites-moi ensuite, je vous prie, comment elle va, quelle mine, quelle toilette elle a, et si elle est gaie aujourd'hui. Hélas! malheureux que je suis, je ne lui ai jamais été présenté, je l'adore de loin : jamais je n'ai eu le courage de lui adresser la parole. Oh! nous autres Souabes! » soupira-t-il en se frappant le front du poing. Puis il continua : « Toutes les semaines je viens ici contempler sa fenêtre, comme le chevalier Toggenburg, « et quelque matin on trouvera ici mon cadavre [1]. »

Il se plongea dans de noires méditations. Le conducteur me promit d'ajouter aux dix minutes d'arrêt légal cinq autres minutes illégales, afin de m'accorder un quart d'heure; nous étions arrivés à la grande place de la ville. L'étudiant, après s'être engagé à attendre mon retour, m'indiqua par geste une maison située sur la hauteur et dominant toute la ville. Je gravis en courant la rue à pic, et parvins tout essoufflé à la maison, puis, après avoir lentement monté les degrés du premier étage, tout hors d'haleine, je demandai à la servante à parler à mademoiselle Ottilie : « Elle est au jardin avec une amie, je vais l'appeler, » dit la servante en s'éloignant.

J'entrai dans le salon : tout y était propre et soigné, mais de l'élégance, ou du superflu, il y en avait fort peu. D'un côté quelques gravures fines suspendues au mur, et une petite bibliothèque; l'autre côté était tout entier occupé par le piano, sur lequel gisaient épars beaucoup de cahiers de musique. Redevenu de sang-froid, je commençai à m'apercevoir de la bizarrerie de ma situation, et même à craindre un peu de ridicule.

N'était-il point comique, pour le moins, de tenir une parole donnée d'enfant à enfant, et ne pouvait-il point sembler fat de vouloir se faire reconnaître de la petite fille devenue femme? Les traits de l'adolescent s'étaient considérablement altérés en huit ans, son teint avait bruni au soleil d'Italie et sous maint climat, la peau lisse de son visage s'ombrageait maintenant d'une barbe épaisse. Je me préparai à une déconvenue, et je pris à tout hasard mon maintien le plus grave et le plus respectueux. Mais elle, me demandai-je, comment va-t-elle m'apparaître? Cette pensée m'oppressait plus que la première. Ottilie avec ses grâces enfantines, Ottilie le bouton de rose encore fermé, habitait ma mémoire depuis des années, et avec elle les sentiments accumulés dans mon cœur pendant nos deux journées de voyage. J'étais très-agité, mon

[1] Paroles d'une ballade de Schiller.

cœur battait avec force, en proie à la crainte, aux incertitudes de l'attente, lorsque j'entendis des pas sur l'escalier.

La porte s'ouvrit; Ottilie entra avec son amie, qui portait une corbeille à ouvrage. Sur le seuil elle eut un moment de surprise, puis s'avançant vivement, elle me tendit la main en me nommant, et me souhaitant une cordiale bienvenue.

Aussitôt l'amie me présenta la main à son tour en disant : « Le compagnon de voyage entre Leipzig et Dresde ? »

Je n'étais point un étranger dans le cercle d'Ottilie; mes inquiétudes cessèrent.

« Vous voyez bien, me dit Ottilie, que votre visite ne m'étonne nullement; je savais que vous tiendriez parole. »

En dépit de cet accueil aimable, je me sentis plus mal à l'aise qu'en entrant. J'avais sur-le-champ reconnu Ottilie, et ce n'était plus elle pourtant; je m'efforçais en vain de la retrouver ce qu'elle était huit ans auparavant. Elle était encore jolie, et toujours la grâce même dans ses mouvements; mais c'était la beauté de la rose qui s'effeuille, et sa vivacité hardie d'autrefois avait fait place à une attitude calme et réservée. Une dignité attristée pénétrait son être tout entier, même lorsqu'elle donnait un sourire au souvenir des espiègleries de notre voyage. Les joues rondes de l'enfant s'étaient teintes d'une pâleur à peine rosée; les grands yeux bleus avaient un peu reculé vers le fond de leur orbite, d'où ils ne laissaient rayonner qu'une lumière tremblante et voilée. Involontairement mon regard chercha la chevelure qui m'avait ravi; la couleur d'or, la masse opulente avaient disparu. Et pourtant Ottilie était plus belle qu'autrefois, belle comme l'heure triste et mystérieuse du soir, comme la fleur prête à se faner.

J'eus peur de laisser pénétrer mon sentiment douloureux, et entamai vivement la conversation. Je m'informai de la tante : elle était morte; de Crescentia : elle avait épousé un pasteur. Ottilie m'interrogea à son tour sur ma vie durant ces huit années. Avare des quelques minutes qui m'étaient comptées, je lui fis rapidement mon récit bizarrement mêlé de faits sans suite, de voyages lointains, de noms d'hommes et de villes de tous pays. Puis je l'interrogeai à mon tour sur sa vie à elle. Comme au sortir d'un songe, elle passa sa main maigre et effilée sur son front pour évoquer ses souvenirs. « Moi, dit-elle tristement, j'ai toujours été à Osterode, à la maison, auprès de mon père. »

Solitude... Solitude triste, glacée, mortelle! Le devoir toujours! Point de joie, point d'amour! Ainsi pensai-je en baissant les yeux. Ottilie tenait aussi ses regards fixés sur le sol. Le temps s'écoulait. Je

m'élançai hors de mon fauteuil, et fis mes adieux. L'amie d'Ottilie me souhaita un bon voyage, et Ottilie m'accompagna jusqu'au palier. Elle me prit les mains et dit : « Je vous demande une seconde fois la même promesse. — Si vous revenez jamais dans ce pays...

— Mais.... balbutiai-je.

— Vous me trouverez encore, » interrompit-elle. Je la regardai ; elle ne détourna pas les yeux, mais sourit douloureusement, et haussant légèrement les épaules, dit :

« Puis-je abandonner mon père, qui n'a que moi ? Et puis, je suis une fille sans fortune, et bientôt sans jeunesse. »

Je lui baisai la main en silence, et elle répéta : « Promettez-vous ?

— Je le promets. »

J'avais descendu déjà quelques marches, lorsque, saisissant d'une main la balustrade et de l'autre s'appuyant sur mon épaule, elle se pencha vers moi et me tendit le front.

J'y imprimai un baiser ardent, et m'enfuis, de peur que les larmes ne vinssent à leur tour.

Je ne détournai pas la tête, jusqu'au moment où je me retrouvai sur la place montant dans le coupé.

L'étudiant souabe était debout à la tête des chevaux, et tenait les rênes ; à peine les eut-il lâchées, qu'ils partirent. « Comment est-elle ? cria-t-il de toutes ses forces. — Très-bien. — Quelle robe porte-t-elle aujourd'hui ? — Une robe bleue. — Merci. » Lorsque nous eûmes dépassé l'hôtel de la poste, je mis la tête hors de la portière pour regarder en arrière. Ottilie, debout à sa fenêtre ouverte, me faisait des signes. Et lorsque nous eûmes quitté les rues et gagné une hauteur, je vis encore Ottilie debout agitant un mouchoir blanc comme dernier salut. Le Souabe s'en était aperçu sans doute, car il courut après la voiture en serrant les poings et me criant : « Misérable ! traître ! » Je haussai les épaules, et la voiture s'éloigna.

Et voilà comment j'ai éprouvé que c'est parfois un vain souhait à l'heure du départ de se dire : « Au revoir. » Cela ne sert souvent qu'à nous convaincre amèrement que nous avons passé auprès du bonheur. Car il n'est ni rare ni clairsemé, le bonheur ; mais on le foule aux pieds sans y prendre garde.

(*Traduit de l'allemand de* Maurice Hartmann.)

BULLETIN CRITIQUE.

Des méthodes gazométriques, par Robert Bunsen, professeur de chimie à l'université d'Heidelberg. — Brunswick, Fried. Vieweg et fils, 1857.

Ce livre, que l'on peut appeler classique dans son genre, traite en détail de l'ensemble des méthodes et procédés qu'on emploie dans l'eudiométrie actuelle, dont M. Bunsen doit, à juste titre, être considéré comme le principal créateur. Depuis Volta, l'inventeur de l'eudiomètre, jusqu'aux travaux de MM. Dumas et Boussingault sur la composition de l'air atmosphérique, plusieurs savants illustres, comme Saussure, Humboldt, Gay-Lussac, etc., se sont tour à tour occupés de l'analyse des gaz, mais en général les méthodes de ces chimistes sont restées bornées exclusivement à l'analyse de l'air atmosphérique. Depuis plusieurs années déjà, M. Bunsen a introduit dans l'eudiométrie tant de perfectionnements heureux, et a su éviter si habilement les erreurs inhérentes à la méthode de Volta, que cette partie de la science est arrivée entre ses mains à une précision qui n'est surpassée par aucun des procédés les plus exacts de l'analyse chimique. Malheureusement les publications de l'auteur, éparses çà et là dans les annales et journaux scientifiques, se sont vulgarisées avec peine dans les laboratoires. Pour remédier à cet inconvénient et pour donner à sa méthode une plus vaste portée, l'auteur a réuni ses recherches dans un livre qui porte le titre de *Méthodes gazométriques*. Dans cet ouvrage remarquable, où chaque méthode d'analyse est appuyée d'une série laborieuse de recherches expérimentales faites jusqu'en Islande, l'auteur fait connaître plusieurs procédés analytiques entièrement nouveaux et empreints au plus haut degré de ce cachet de précision et d'originalité qui caractérise les travaux de cet illustre chimiste. Telle est, par exemple, la méthode d'analyse à l'aide de la loi d'absorption par laquelle il parvient à faire l'analyse de mélanges gazeux par voie purement physique et sans aucune expérience chimique. C'est ainsi qu'en étendant considérablement le domaine autrefois si limité des moyens dont dispose l'analyse eudiométrique, M. Bunsen, le premier, est parvenu, par une heureuse combinaison des analyses par combustion avec l'emploi des réactifs absorbants, à analyser d'une manière aussi simple que facile jusqu'à un mélange de dix gaz dont sept sont combustibles.

M. Regnault, qui a doté la science de tant d'appareils ingénieux, a publié aussi, mais postérieurement à M. Bunsen, une méthode eudiométrique nouvelle. Ce n'est pas ici la place de tracer un parallèle entre son procédé et celui du chimiste allemand. Qu'il nous suffise d'indiquer que, si la méthode de M. Regnault donne des résultats d'une grande précision dans un temps très-court, elle présente d'autre part le grave inconvénient d'exiger l'emploi et le maniement d'un appareil très-compliqué, fragile et dispendieux. Aussi les chimistes allemands et anglais ont préféré adopter le système de M. Bunsen, méthode qui exige, il est

vrai, plus de temps pour l'exécution des analyses, mais qui présente des manipulations d'une facilité et d'une simplicité très-grandes.

Le livre de M. Bunsen s'adresse à la fois aux chimistes et aux physiciens. Ces derniers y trouvent les travaux importants de l'auteur sur les phénomènes d'absorption, de diffusion et de combustion des gaz. La loi d'absorption, reléguée au rang des hypothèses depuis qu'elle paraissait être en contradiction directe avec les expériences, a été démontrée expérimentalement par M. Bunsen à l'aide d'un appareil de son invention, et appliquée par lui avec un grand succès à l'analyse même des mélanges gazeux. Nous avons remarqué, en outre, dans cet ouvrage une méthode à la fois nouvelle et facile pour la détermination du poids spécifique des gaz, à l'aide d'un appareil construit par M. Bunsen, qui offre le plus grand intérêt pour les usages techniques, comme pour la détermination du poids spécifique des gaz d'éclairage, etc. Cette méthode, d'une simplicité extrême, se base sur la relation qui existe entre les poids spécifiques des gaz et leur vitesse d'écoulement à travers un orifice infiniment petit pratiqué en mince paroi.

L'ouvrage de M. Bunsen a été traduit déjà en anglais par un chimiste de Londres; nous ne tarderons pas à avoir une traduction française qui a été faite sous les yeux mêmes de l'auteur par un de ses élèves, M. Schneider de Strasbourg, licencié ès sciences physiques. Elle paraîtra chez Victor Masson. Nous avons eu l'occasion d'en voir les premières épreuves, et nous pouvons promettre à cette traduction habile et consciencieuse tout le succès que mérite l'œuvre de l'illustre chimiste allemand; elle est incontestablement supérieure à la traduction des *Lettres sur la chimie* de Liebig.

E. Sringuerlet.

Théogonie d'après les sources de l'antiquité classique, hébraïque et chrétienne, par Louis Feuerbach. — Leipzig, Otto Wigand.

Ce nouvel ouvrage du fondateur de l'humanisme est le dernier volume d'une édition complète qui vient de paraître à Leipzig, et, pour le dire tout de suite, cette édition atteste à la fois la popularité dont la philosophie continue à jouir en Allemagne et la fécondité de l'écrivain. Un philosophe français qui voudrait d'un seul coup présenter neuf volumes au public ne trouverait pas facilement un éditeur disposé à courir le risque de l'entreprise, et d'un autre côté, on n'en citerait pas beaucoup qui aient accumulé autant de travaux que M. Feuerbach, malgré l'intervalle assez long qui sépare son dernier ouvrage de ses aînés. Les autres volumes contiennent :

Essence du christianisme, troisième édition, refondue et augmentée.

Explications et additions à l'Essence du christianisme.

Critiques et principes philosophiques.

Pensées sur la mort et l'immortalité, deuxième édition, refondue et augmentée.

Histoire de la philosophie moderne de Bacon de Verulam à Benoît Spinosa, deuxième édition, refondue et augmentée.

Exposition et critique de la philosophie de Leibnitz, deuxième édition, refondue et augmentée.

Pierre Bayle, pour servir à l'histoire de la philosophie et de l'humanité, deuxième édition, refondue et augmentée.

Cours sur l'essence de la religion, avec des notes et des compléments.

On devine que la théogonie de M. Feuerbach ne ressemble pas à celle d'Hésiode. Elle en est tout juste l'inverse. Hésiode avait fixé la mythologie, M. Feuerbach la dissout et la ramène à son principe psychologique. En d'autres termes, il recherche quelle a été dans l'homme la source du sentiment religieux, car pour lui toute théologie est anthropologie, et toutes les formes religieuses sont des anthropomorphismes. A un certain point de vue, cette doctrine ne sera contestée par personne. Schiller déjà avait dit : « L'homme se peint dans ses dieux, » et c'est un fait indéniable que les représentations religieuses portent l'empreinte du temps, des nations et des esprits où elles se réfléchissent. Le Jéhovah de l'Ancien Testament ne ressemble pas au Père du Nouveau; les dieux de la mythologie grecque n'ont rien de commun avec ceux des sauvages, et dans le sein même du christianisme, il y a incontestablement des conceptions populaires et naïves, et des conceptions plus philosophiques de la Divinité. Toute religion a donc son côté humain, mais M. Feuerbach affirme qu'elle n'a que celui-là, et il place dans l'esprit humain non-seulement le germe de la forme, mais aussi le principe du fond. Ici encore il ne rencontre point de contradicteurs pour une partie de sa thèse, car personne ne soutient que toutes les religions soient révélées; mais il n'excepte point le christianisme de ses conclusions, et c'est là qu'il se heurte contre les affirmations de la foi. M. Feuerbach n'admet point de révélation. Mais il est important de noter un point qui le distingue, lui et toute l'école dont il est sorti, de la plupart des penseurs incrédules des siècles précédents. Il ne voit pas, comme eux, dans les religions une invention des prêtres; et il les considère au contraire comme une manifestation inévitable, comme une phase nécessaire de la vie de l'esprit : « Avec la volonté qui se heurte » à chaque pas contre des obstacles et qui échoue contre les résistances du monde » extérieur, est donnée en même temps l'idée d'une volonté supérieure à toute » limite et à tout obstacle, avec l'ignorance, l'idéal de la science que nous igno- » rons. Cette idée n'est pas une idée indifférente, ni frivole, ni inutile, comme » l'homme en a tant; elle est engendrée et fortifiée par la contradiction même de » l'expérience quotidienne, identifiée à nos plus ardents désirs, chargée du poids » de nos intérêts les plus sacrés. Elle est produite, maintenue et animée par le » désir que nous avons de sa réalité. Son objet répond aussi bien à la nature » humaine que le retour à la nostalgie, la nourriture à la faim, la guérison à la » maladie. C'est une idée fatale, indubitable, dispensée de toute preuve, se » suffisant à elle-même, et bienheureuse en elle-même.... Il y a eu des dieux » avant qu'il y eût des philosophes, et il y en a eu là où nul homme ne s'avisera » de philosopher. »

M. Feuerbach considère donc la religion comme des manifestations spontanées et sincères de l'esprit. Leur principe, d'après lui, est le désir, aspiration née des bornes mêmes et des faiblesses de notre nature. L'homme ne peut faire tout ce qu'il veut; il cherche en dehors, au-dessus de lui, des auxiliaires à sa volonté : « Là où cesse l'action matérielle des sens, des mains et des pieds, là com- » mence l'action immatérielle, divine, mais purement idéale du désir. » Voilà la thèse de M. Feuerbach, et cette thèse, il cherche à la prouver dans son dernier livre par l'analyse des principaux monuments religieux de l'antiquité, et surtout par celle des poëmes homériques. Cette analyse est fine et ingénieuse, parfois peut-être un peu subtile. Elle met en parfaite lumière un fait évident, important, mais auquel on ne s'arrête généralement pas assez.

On se représente assez volontiers les figures de la mythologie classique comme des types fixes et invariables. Il n'en est rien; ce sont des figures continuellement mobiles et changeantes, et dont les attributs et les fonctions varient suivant les lieux et les circonstances, c'est-à-dire, dans le système de M. Feuerbach, selon la volonté de l'homme, les prières qu'on leur a adressées et les services qu'on leur a demandés. Zeus est bien toujours chez les Grecs le roi de l'Olympe, mais il remplit en même temps des fonctions bien diverses, et que souvent une autre divinité eût tout aussi bien remplies à sa place. Il est, d'après Pausanias, appelé libérateur, parce qu'une fois, à la prière d'Éaque, il a délivré la Grèce du fléau de la sécheresse; il porte à Ægium le titre de rassembleur, parce qu'Agamemnon y a réuni les principaux personnages de la Grèce pour délibérer sur la guerre de Troie; ailleurs, il est chasseur de mouches, pour avoir éloigné, à la prière d'Hercule, les mouches qui tourmentaient le héros pendant qu'il offrait un sacrifice; on pourrait citer vingt autres épithètes se rapportant toutes à des fonctions. Il est protecteur du foyer, des biens, de la maison, de l'amitié, des jeux, etc. Apollon est à Athènes chasseur de sauterelles; en Sicile, exterminateur des Libyens. A Sparte, Pallas est protectrice des yeux, parce qu'à la place où fut élevé son temple, Lycurgue avait miraculeusement conservé l'œil unique qui lui restait. Il y avait à Rome un dieu *Rediculus*, dieu du retour, et son temple s'élevait à la place où Annibal marchant sur Rome avait rebroussé chemin. Il y avait aussi un *Jupiter pluvius*, tandis qu'en Égypte, où le Nil pourvoit régulièrement à l'irrigation des terres, on cherche en vain une divinité de la pluie. La mort et la souffrance, l'erreur et les fautes, sont des maux dont l'homme voudrait être affranchi: il en affranchit ses dieux. « Les dieux sont les désirs humains affranchis des liens » de la nécessité. » Ils sont toujours gais, toujours sages, toujours bien portants et éternellement jeunes. Mais l'expérience a appris à l'homme qu'il est des choses qu'il est inutile de souhaiter, parce qu'elles ne peuvent pas être obtenues, et des lois générales auxquelles il est impossible de se soustraire. Les dieux eux-mêmes sont donc subordonnés au destin, dont le règne commence là où finit le leur. Il faut mourir, et tout ce que les dieux peuvent concéder comme faveur à ceux qu'ils aiment, c'est une durée plus qu'ordinaire de la vie; mais la perpétuité de l'existence n'a pas sa place dans le cercle des idées qui embrassent la vie terrestre, et la foi ne l'affirme qu'en la transportant dans un monde transcendant.

Telles sont en substance les principales idées que M. Feuerbach présente au public dans son nouveau volume. La foi religieuse ne les acceptera pas; mais si elle peut les condamner, elle ne peut pas utilement argumenter contre elles. Outre qu'elle ne discute pas, précisément parce qu'elle est la foi, il n'y a pas de rencontre, il n'y a pas d'entente possible dans le monde des esprits, quand le point de départ, quand les principes sont différents. On ne peut s'accorder que si, les principes étant les mêmes, une divergence s'est établie sur des points secondaires; mais ce sera toujours un débat plus brillant que fructueux que d'opposer système à système.

En se plaçant au point de vue de M. Feuerbach, la critique peut présenter diverses objections. Que le désir humain s'élance vers les dieux, c'est un fait incontestable et que manifestent toutes les religions; mais que les dieux soient sortis du désir comme de leur germe, M. Feuerbach l'affirme, il nous semble, sans le prouver. Il s'agit là d'un fait psychologique que les siècles dérobent à son contrôle, car les religions ne se sont pas formées sous ses yeux, et les premières

manifestations religieuses remontent certainement au delà des documents dans lesquels il puise ses citations et ses arguments. Il est possible que, dans l'Iliade, par exemple, les dieux ne se manifestent et n'agissent que comme les serviteurs et les instruments de la volonté humaine; mais cela ne suffit pas, et la thèse de M. Feuerbach réclamerait des preuves bien plus anciennes. Personne ne saura jamais de quelle manière l'esprit humain s'est manifesté dans sa première enfance, mais un sentiment de dépression est plus vraisemblable qu'un mouvement d'élan. Le progrès consiste précisément dans une série de victoires de l'homme sur les forces naturelles, et il reste encore des batailles à livrer. Le point de départ a donc été l'empire absolu de ces forces, et des générations ont peut-être disparu sans même avoir eu connaissance de leur oppression. A son premier éveil, l'esprit a dû se sentir dépendant de tout ce qui l'entourait, et c'est ce sentiment de dépendance dans lequel il faut voir, ce nous semble, la source religieuse primitive. M. Feuerbach n'a pu en faire tout à fait abstraction, mais il n'y veut voir que le terrain où le germe s'est développé. Il reconnaît aussi « que » les dieux, considérés dans leurs rapports avec la nature, reposent sur la loi de » causalité, c'est-à-dire sur l'invincible penchant de l'homme d'assigner une cause » à tout ce qui arrive; » et ici la contradiction nous paraît flagrante, car nous nous trouvons en présence de deux principes théogoniques différents. La faculté du désir est sans doute innée à l'homme comme le besoin de trouver les causes des effets, mais elle n'a dû s'éveiller que plus tard. La première manifestation de l'esprit a dû être de poser les causes comme nécessaires, et de créer ainsi de toutes pièces, quoique dans des formes assurément très-primitives, le monde supérieur des divinités. C'est quand les deux mondes se sont trouvés posés en face l'un de l'autre que la relation a pu s'établir par le désir. La tendance à l'idéal est sans doute fort ancienne, mais elle suppose néanmoins un certain degré de civilisation.

C'est ainsi du moins que les choses nous apparaissent; mais, en ces matières, toute opinion peut être soutenue, car, nous le répétons, les documents font absolument défaut. L'Iliade, le Pentateuque lui-même, n'ont qu'une antiquité relative, et sont, d'après toutes les apparences, plus rapprochés de nous que des commencements du genre humain.

L'usage que M. Feuerbach a fait de ces documents nous semble de plus impliquer un défaut de méthode. Son livre est une thèse philosophique étayée de preuves historiques. L'analyse psychologique y joue le rôle principal, et les documents le rôle accessoire. La méthode inverse eût été préférable. La théogonie, telle que l'entend M. Feuerbach, et dans les limites où elle peut se constituer, se dégagera naturellement de l'analyse comparée des monuments religieux de l'antiquité, à laquelle ont concouru et concourent tant d'esprits laborieux et distingués, mais qui n'est pas encore complète. En dehors de ce travail, il n'y a que des hypothèses qui ne s'imposent point, et que l'esprit peut accepter ou repousser. Celle de M. Feuerbach a le mérite d'être développée avec finesse et habileté, et aussi avec une loyale franchise.

A. Vallier.

ANNALES THÉOLOGIQUES DE TUBINGUE, année 1857. — *Le Livre de Judith.*

Les *Annales théologiques*, qui paraissent sous la direction de MM. les professeurs Baur et Zeller, sont l'organe de ce qu'on appelle en Allemagne l'école de Tubingue. C'est de cette école, dont nous aurons souvent à parler, que sont sortis les travaux critiques les plus considérables qui se soient publiés en Allemagne, dans ces vingt dernières années, sur les origines dogmatiques et littéraires du christianisme.

Parmi les articles que les *Annales* ont donnés dans leurs quatre livraisons de 1857, nous avons remarqué un travail de M. Hilgenfeld, sur l'état actuel de la question des Évangiles, dont la *Revue* ne tardera pas à s'occuper, et une curieuse étude de M. Volkmar, sur la composition du livre de Judith, dont nous voulons dire quelques mots.

Le livre de Judith, qui fait partie des apocryphes grecs de l'Ancien Testament, est celui qui jusqu'à présent avait le moins récompensé la peine des exégètes et des critiques. L'illustre de Wette avouait qu'il n'y comprenait rien du tout. La confusion était encore redoublée par le mauvais état du texte et l'inexactitude des versions. L'original hébreu ou plutôt chaldéen est perdu; la rédaction dont se servent aujourd'hui les juifs ne remonte pas au delà du moyen âge, et la version de la Vulgate, qui a servi à tous les traducteurs subséquents, n'a pas été faite sur l'original. Ce n'est que récemment que MM. Movers et Ewald, et surtout M. Fritzche [1], ont considérablement amélioré le texte en consultant les manuscrits de la version des Septante; mais l'explication et le classement du livre ne semblaient pas plus faciles après cette révision qu'avant. Il resta prouvé que les faits racontés ne se pouvaient rapporter à aucune époque de l'histoire des Juifs avant Jésus-Christ, et cependant le récit semblait trop concret, la mise en scène trop précise, les détails stratégiques et géographiques trop nettement indiqués pour autoriser l'hypothèse d'une fiction pure et simple. On sentait l'histoire dans le poëme, mais on ne savait quelle histoire ce pouvait être. M. Volkmar vient de reprendre dans les *Annales*, pour la modifier et la développer, une hypothèse qui avait été émise par Berthold et reprise depuis, mais seulement en passant, par M. Hitzig, celle d'une rédaction postérieure à Jésus-Christ, et il nous semble qu'il lui a donné une grande vraisemblance et même, peut-on dire, les apparences de la certitude.

Berthold avait indiqué l'insurrection des Juifs sous Néron, M. Volkmar place le moment historique aux dernières années de Trajan et la rédaction aux premières d'Adrien. Par l'application du langage typique qui s'est peu à peu développé chez les Juifs après l'exil, Trajan est Nabuchodonosor, l'Assyrie est l'empire romain; Ninive est tour à tour la Rome impériale et la Rome asiatique d'alors, c'est-à-dire Antioche; Arphaxad vaincu par Nabuchodonosor sont les Parthes vaincus par Trajan; Holopherne est le général romain Lucius Quietus, chargé de réprimer l'insurrection qui avait éclaté en Palestine pendant la guerre des Parthes, mais rappelé et mis à mort par Adrien, qui craignait en lui un compétiteur à l'empire. Judith enfin est, comme l'avait déjà soupçonné Luther, la personnification de la Judée, délivrée par l'éloignement et la mort de son op-

[1] *Manuel exégétique des apocryphes de l'Ancien Testament*, deuxième livraison, Tobie et Judith; Leipzig, 1853.

presseur, et célébrant dans ses chants l'espérance, du reste bientôt déçue, d'un meilleur avenir sous l'empereur Adrien.

Les preuves de M. Volkmar sont négatives et positives. Les preuves négatives sont d'abord le silence de l'Ancien et du Nouveau Testament, de Philon et de Josèphe; Judith et Holopherne ne sont nommés dans aucun livre de l'Ancien Testament, et le Nouveau les ignore tout aussi complétement. Philon ne les connaît pas. Josèphe enfin, qui a, dans son histoire, cité les autorités les plus singulières, même le troisième livre d'Esdras, qui a pris au pied de la lettre les aventures de Jonas et les imaginations les plus bizarres du livre de Daniel, Josèphe ne dit pas un mot ni de Judith ni d'Holopherne, ni de la grande guerre de Nabuchodonosor contre Arphaxad. Le livre semble donc composé après Josèphe, c'est-à-dire après Domitien; d'autre part, il se trouve mentionné dans la lettre aux Corinthiens attribuée à Clément de Rome. Or, cette lettre, quel que soit son auteur, a été rédigée avant 135 après Jésus-Christ, c'est-à-dire avant la dernière insurrection des Juifs sous Bar Chocheba; car, à partir de 135, les idées gnostiques deviennent si puissantes, qu'elles pénètrent et laissent leur trace dans tous les monuments littéraires. Or, la lettre de Clément de Rome est encore exempte de ces traces. La rédaction du livre paraît, en conséquence, se placer forcément entre 95 et 125, et la seule guerre qu'il ait pu avoir en vue est la deuxième insurrection des Juifs contre les Romains, sous Trajan.

Le calendrier des Juifs fournit une preuve positive. Les Juifs célèbrent, en effet, trois fêtes de victoire ou d'affranchissement : la fête Pourim, commémorative de la délivrance des Juifs sous les Perses par Esther, célébrée le 14 et le 15 adar; la fête des Macchabées, commémorative de la victoire remportée sur le général syrien Nicanor, et enfin une troisième fête le 12 adar, et que déjà saint Jérôme rattache au livre de Judith. Or, cette fête s'appelle *Iom Tirjanus* (jour de Trajan). C'est enfin dans la dix-septième année de son règne que Nabuchodonosor défait Arphaxad, et c'est dans la dix-huitième qu'il envoie son plus terrible général contre la Judée; c'est également dans la dix-septième année de son empire que Trajan brise la puissance des Parthes, et dans la dix-huitième il se retourne contre les populations qui s'étaient insurgées pendant la guerre.

Le destructeur de l'ancien royaume de Judée était d'ailleurs depuis longtemps devenu pour les Juifs le type même de l'oppression étrangère, et sous son nom, l'auteur du livre de Daniel avait déjà mis en scène Antiochus Epiphanes. D'autre part, tout un ensemble de productions littéraires montre sous quels voiles la pensée juive prenait la précaution de s'envelopper au temps de la domination étrangère. L'Apocalypse, antérieure au livre de Judith, cache les malédictions qu'elle lance à Néron et à Rome sous un amas de figures et d'enveloppes, qui n'a été déblayé que dans ces derniers temps. Elle appelle Rome Babylone, et elle n'écrit le nom de Néron que sous une forme énigmatique. L'Apocalypse d'Esdras fait de la servitude babylonienne le type de la servitude romaine. Au commencement du règne d'Adrien, un autre Juif exprime dans les livres sibyllins l'espoir de la prochaine venue du Messie et la glorification de la Judée. Les empereurs romains y sont désignés par la valeur numérique de l'initiale de leur nom dans l'arithmétique grecque. Vespasien porte comme signe le chiffre 70, exprimé en grec par la lettre O (*Ouespasianos*). Après lui vient Titus, avec le signe de 300 (lettre T), puis un homme funeste, marqué d'un 4 (D—omitien), ensuite un homme plus âgé, marqué 50 (N—éron), un autre 300 (T—rajan); enfin un empe-

reur avec un casque d'argent, portant le nom d'une mer (*Adria*) et sous lequel le monde sera heureux :

Quand un jour le pays des Perses sera délivré de la guerre,
Délivré des malheurs et des souffrances;
Alors des heureux Juifs,
Des habitants des cieux, la race divine se lèvera;
La race de ceux qui habitent au centre de la terre, autour de la cité de Jéhovah,
Et qui s'étendent jusqu'à Joppé;
Alors la trompette ne poussera plus les sons de la guerre et de la mort;
Ils ne périront plus par les mains furieuses de l'ennemi;
Le pied impur des Hellènes (des païens) ne meurtrira plus
Le sol tout à l'entour.

L'auteur du poëme de Judith dit de même en concluant : « Et aux jours de » Judith, il n'y avait plus personne qui effrayât les enfants d'Israël, ni après qu'ils » furent morts, leurs enfants longtemps après eux. » Le rappel de Lucius Quietus et de l'expédition qui ravageait la Judée, la permission donnée par Adrien de reconstruire le temple détruit par Titus, avaient semblé aux Juifs le commencement d'une ère nouvelle et comme l'aurore du règne messianique, mais leur illusion ne dura pas longtemps. Dès la seconde année de son règne, Adrien se mit à revenir sur sa promesse en ordonnant de construire le temple à un autre endroit. Le peuple refusa de concourir à la restauration, et Adrien mit seul la main à l'œuvre; mais le temple qu'il éleva fut un temple païen. Il le dédia à Jupiter Capitolin, ce qui détermina le dernier soulèvement des Juifs sous Bar Chocheba, et la ruine définitive de la Jérusalem terrestre.

Ces circonstances paraissent à M. Volkmar de nature à préciser encore plus rigoureusement le moment de la rédaction. Il la place à la fin de 117, ou au commencement de 118, puisque la donnée fondamentale du livre s'évanouit dès que les véritables dispositions de l'empereur Adrien sont connues. Le critique allemand pense donc que le livre a été composé en vue de la célébration du premier Iom Tirjanus, c'est-à-dire avant le 12 adar 118.

L'empereur Trajan n'est pas, il est vrai, désigné dans Judith avec la même évidence que l'empereur Néron dans l'Apocalypse, ou que la série des empereurs de Néron à Adrien dans le fragment sibyllin qui vient d'être cité. Mais l'absence d'une telle indication est, aux yeux de M. Volkmar, suffisamment compensée par l'analogie des faits racontés dans le livre avec les faits historiques de la guerre d'Asie, qui termine le règne de Trajan. L'auteur, dit-il, n'a pas voulu que le lecteur vît dans Nabuchodonosor l'ancien roi de Babylone, car il dit formellement que l'action se passe après le retour de la captivité. Il désigne formellement un souverain « de toute la terre », ce qui est bien plus juste d'un César romain que d'un roi d'Assyrie. Arphaxad, qu'il combat, a de tout temps signifié la Médie dans la Bible; mais il s'agit ici des nouveaux Mèdes, des Parthes, ce que l'auteur donne à entendre en mettant en relief, à côté de l'ancienne Ecbatane, la ville de Rhagé, sur les bords de la mer Caspienne, une des capitales de l'empire des Arsacides. En apprenant la marche de Nabuchodonosor ou de Trajan, les Mèdes ou les Parthes appellent le secours de tous les peuples et de toutes les tribus d'alentour contre les fils de Cheléoud. Que signifie ce *Cheléoud?* M. Ewald le traduit assez plausiblement par taupes, et M. Volkmar trouve là un nouvel argu-

ment. La métaphore lui paraît d'une justesse frappante, dès qu'on l'applique aux Romains, qui partout où ils campaient, commençaient par remuer la terre et à élever des circonvallations.

Trajan a facilement raison des Parthes et de leurs nombreux alliés; de même Nabuchodonosor dans Judith. Après la prise d'Ecbatane, Trajan retourne à Antioche [1], et y fait reposer ses troupes pendant quatre mois. Dans Judith, Nabuchodonosor retourne à Ninive et passe en réjouissances cent vingt jours. Au printemps suivant la guerre recommence, tant pour briser les dernières résistances des Parthes que pour dompter l'insurrection qui éclatait sur plusieurs points de l'Asie Mineure, et où les Juifs jouaient un grand rôle. Trajan marche d'abord de nouveau contre les Parthes, puis il se retourne contre les révoltés, envoyant devant lui ses lieutenants, Maxime en Mésopotamie, et Lucius Quietus en Phénicie. Celui-ci pille et incendie Ninive et Édesse, et se conduit en tout comme Holopherne. Il faut noter seulement que dans Judith les Juifs ne se sont pas révoltés; ils ont simplement refusé de se joindre à Nabuchodonosor contre Arphaxad. C'est pour venger cette insulte que Nabuchodonosor dirige contre eux tout l'effort de la deuxième campagne. Son général Holopherne s'avance, semant la terreur devant lui; les Juifs, enfermés dans Béthulie (la vierge, la ville inviolée, inviolable), sont réduits à la dernière extrémité; mais Judith les délivre en coupant la tête à Holopherne. Dans l'histoire, les choses ne se passent pas tout à fait ainsi : Lucius Quietus est rappelé par Adrien, le successeur de Trajan, au moment où probablement il assiégeait en effet les Juifs dans leur dernier refuge, et c'est Adrien qui lui fait couper la tête. Mais par le fait, la Judée est délivrée, et l'imagination juive poétise et allégorise les choses dans le sens national. Judith est la personnification du peuple. Elle est veuve, c'est-à-dire dénuée d'assistance, abandonnée, privée de son maître naturel, de son époux, de Jéhovah. Elle l'est depuis trois ans et demi, et cette fraction du nombre sacré sept est toujours chez les Juifs, et même chez les premiers chrétiens, l'indication figurée d'un abandon temporaire de Dieu. Le livre de Daniel dit un temps, deux temps et un demi-temps. Le troisième Évangile et l'Apocalypse emploient et varient la même formule. Pour composer la figure de Judith, l'auteur a réuni les principaux traits de toutes les héroïnes juives. Elle est résolue comme Jaër, forte comme Déborah, belle et sage comme Esther, et, semblable à l'Hérodias des Évangiles, elle porte sans frémir la tête sanglante de son ennemi. Le festin qui fait perdre la tête à Holopherne a son double pendant dans les histoires d'Hérodias et d'Esther.

Nous ne pouvons qu'indiquer ici les traits généraux et les conclusions du travail de M. Volkmar, et nous laissons de côté beaucoup d'analogies, d'inductions et de déductions, qui toutes fortifient sa thèse. Si l'espace nous l'eût permis, nous eussions voulu le montrer complétant Dion et Judith par les documents rabbiniques, et parvenant à suivre étape par étape la marche de Nabuchodonosor-Trajan, et à justifier les indications, incompréhensibles jusqu'à présent, de l'apocryphe israélite. Mais nous devons nous borner, et nous signalerons seulement, en terminant, la portée, plus grande qu'il ne semble au premier aspect, des recherches de M. Volkmar et des résultats auxquels il croit être arrivé. Il ne s'agit pas ici de la solution d'un problème curieux, mais isolé. Les prétentions et les

[1] Dion, 13.

conclusions de M. Volkmar sont plus générales. Des documents apocryphes que l'historien Josèphe n'a pas mentionnés, il en a pris un, l'a examiné, et croit y avoir trouvé la preuve que la rédaction de ce document est en effet postérieure à Josèphe. Il applique dès lors la même conclusion aux autres documents apocryphes passés sous silence par cet historien, et il pose en principe que ces ouvrages singuliers appartiennent uniquement par l'esprit, et non par le moment de la rédaction, à l'Ancien Testament, et que cette littérature est née en grande partie à côté du Nouveau. « Or, dit-il, il est facile de saisir l'importance de cette » vue plus juste pour le critique de la littérature, canonique et non canonique, » du christianisme primitif. Il suffit de songer à l'épître attribuée à Clément de » Rome et à l'épître aux Hébreux, qui se rattache également à un apocryphe juif » encore ignoré de Josèphe, au deuxième livre des Macchabées, lequel est mani- » festement contemporain du livre de Judith. » Il semble qu'il y ait là en effet une ressource nouvelle pour l'élucidation si difficile de l'histoire littéraire des premiers temps de l'ère chrétienne.

A. N.

ÉTUDES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Histoire de la littérature française depuis 1789, par Julien Schmidt. — Leipzig, Herbig, 1857.

Figures littéraires françaises depuis la renaissance jusqu'à nos jours, par Alexandre Büchner. — Francfort, Hermann, 1858.

Victor Hugo, Lamartine, et la poésie lyrique en France au dix-neuvième siècle, par Honegger. — Zurich, Meyer et Zeller, 1858.

Ce sont là des œuvres sur lesquelles la *Revue* doit forcément revenir. Nous n'en dirons aujourd'hui que quelques mots.

M. Julien Schmidt a fait une histoire très-populaire de la littérature allemande au dix-neuvième siècle. Son histoire de la littérature française n'est pas encore terminée. Il l'écrit, dit-il, non pour les Français, mais pour les Allemands : « Nous avons beaucoup de choses à apprendre de la littérature française moderne; » il en est d'autres que nous devons connaître pour ne les pas imiter.... Il est » difficile de ne pas aimer les Français quand on s'occupe d'eux sérieusement, » et, quant à moi, je confesse ouvertement mon faible. »

M. Schmidt a adopté les divisions suivantes :

La révolution;

La restauration de l'Église;

Essais de transaction;

Le romantisme.

A chacune de ces divisions appartiennent un certain nombre de poëtes, de philosophes, de publicistes.

M. Schmidt range dans le premier groupe, c'est-à-dire sous l'influence révolutionnaire, Sieyès, Cabanis, Destutt de Tracy, Daunou, Suard, Pauline de Meulan, Joseph Droz, Bignon, Lemontey, Lacretelle, Parny, Désaugiers, Béranger, M.-J. Chénier, Raynouard, Lebrun, Andrieux, Picard, Étienne, M. Scribe,

Casimir Delavigne, Fontanes et le *Journal des Débats*, et M. Schmidt estime que l'apogée de ce journal se place de 1822 à 1824, « alors que M. Capefigue y colla» borait. » C'est une opinion qui ne manque pas d'originalité.

La Harpe et Rivarol ouvrent la liste des restaurateurs de l'Église, précédant Saint-Martin, Bonald, de Maistre, Chateaubriand, Lamennais, M. Beautain, Alexandre Guiraud et M. Louis Veuillot.

Comme représentants du juste milieu, M. Schmidt introduit Mallet du Pan, madame de Staël, madame de Genlis, Benjamin Constant, Fauriel, M. de Barante, Maine de Biran, Royer-Collard, M. Cousin, Jouffroy, M. de Rémusat, M. Guizot, Augustin Thierry, M. Raudot, M. de Tocqueville, M. Mignet, M. Thiers, Armand Carrel, M. Villemain, M. Saint-Marc Girardin, M. Sainte-Beuve, M. Philarète Chasles.

Enfin le romantisme est jusqu'à présent représenté par M. de Lamartine, par Charles Nodier, Delatouche et Stendhall.

L'ordre adopté mêle des noms fort hétérogènes; on voit aussi que le sentiment des proportions a manqué à l'auteur. Il met au premier plan, à côté de nos véritables illustrations, des gens qui n'ont jamais fait figure. Nous signalerons de plus un intolérable abus de mots français, abus qui n'est justifié par rien, et qui est le fléau de la langue allemande. Mais ces taches n'empêchent pas que le livre de M. Schmidt ne soit une œuvre de conscience et de bonne volonté, et en plus d'un passage de mieux que cela. La *Revue* le reprendra en détail, parce que la France doit connaître les jugements qu'on porte sur elle à l'étranger.

Le travail de M. Büchner est le pendant d'une *Histoire de la poésie anglaise, depuis la moitié du quatorzième siècle jusqu'à la moitié du dix-neuvième*, qui a paru en 1855. Il contient des appréciations justes et parfois neuves. L'étude de M. Honegger est ingénieuse et fouillée, mais un peu minutieuse.

Th. Dubois.

NOUVELLES ÉTUDES SUR SHAKSPEARE.

Études et copies d'après Shakspeare par François Dingelstedt. — Pesth, Vienne et Leipzig, chez Hartleben.

Shakspeare, son temps et ses œuvres par F. Kreyssig. — Berlin, Nicolaï.

Les contemporains de Shakspeare et leurs œuvres par F. Bodenstedt. — Berlin, Decker.

L'ascendant de Shakspeare s'est maintenu à travers toutes les phases que la littérature allemande a traversées depuis sa renaissance. C'est un culte universel, et qui n'est pas près de disparaître. Les Allemands ne possèdent pas le grand William en moins de neuf traductions [1], et M. Dingelstedt, intendant du théâtre royal de Munich et poëte lui-même, estime qu'il est opportun d'en faire une dixième.

[1] Voici les neuf traductions : Wieland-Eschenburg, Tieck et Schlegel, Voss, Meyer et Dœring, Benda, Kœrner, Ortlepp, Bœttger, Keller et Rapp, Kauffmann. Cette dernière, non encore terminée, passe pour la plus littéralement exacte. La traduction classique est celle de Tieck et de Schlegel; mais les travaux critiques qui ont été faits sur le texte anglais, et qui sont considérables, lui ont fait perdre de sa valeur.

Bien plus, il demande, dans une sorte de manifeste qu'il a placé à la tête de son volume, que cette traduction nouvelle soit l'œuvre nationale et collective des poëtes les plus éprouvés comme traducteurs. Il veut qu'elle soit terminée pour le trois-centième anniversaire séculaire de la naissance de Shakspeare en 1864; il convie les princes à patroner l'entreprise, et il en propose la direction à M. Gervinus, comme à l'auteur du dernier et du plus complet travail sur le grand poëte anglais : « Ce n'est que dans une telle traduction, dit-il, accomplie avec toutes » les ressources de notre temps, que notre poésie dramatique peut trouver les élé» ments de sa régénération, et d'une nouvelle et véritable vie. » M. Dingelstedt veut encore plus, il demande, à côté de cette traduction modèle, faite en vue de la lecture et de l'étude, un arrangement complet et uniforme de tous les drames de Shakspeare au point de vue de la représentation. La nécessité d'un tel arrangement a toujours été admise en Allemagne; et la plupart de nos lecteurs se rappellent sans doute la profonde étude sur Hamlet que Gœthe a donnée à ce point de vue dans son *Wilhelm Meister*. Le reste du volume de M. Dingelstedt se compose de deux pièces : *Macbeth* et la *Tempête*, imprimées telles qu'il les a fait représenter à Munich.

L'ouvrage de M. Kreyssig est une étude complète qui paraît, avec des qualités différentes, appelée au même succès que celui de M. Gervinus. Il doit avoir trois volumes. Le premier seul a paru, et traite des « chroniques, » c'est-à-dire des pièces relatives à l'histoire d'Angleterre. Les deux autres suivront rapidement. La *Revue* reviendra sur l'ensemble, quand ils auront paru.

M. Bodenstedt nous donne le premier volume d'un ouvrage qui en aura cinq, et qui est uniquement consacré aux auteurs dramatiques anglais contemporains de Shakspeare. Les quatre premiers contiendront la traduction ou l'analyse des pièces. Le cinquième « montrera les rapports de ces écrivains avec Shakspeare » et ses prédécesseurs, et donnera une vue d'ensemble de l'ancien théâtre britan» nique, en indiquant aussi les causes de sa splendeur et de sa décadence. »

Le premier volume est occupé par John Webster, avec dix pièces : la *Duchesse d'Amalfi*, *Vittoria Accorombona*, le *Litige du diable*, *Appius et Virginie*, *Sir Thomas Wyatt*, *Westward ho*, *Northward ho*, la *Guérison d'un mari....*, le *Mécontent*, la *Merveille de Thrace*. Cette dernière et la huitième ont été faites en collaboration avec Rowley, la neuvième en collaboration avec Marstone; *Northward ho* et *Westward ho*, en collaboration avec Th. Decker; *Thomas Wyatt*, avec Dickers. Les premières sont de Webster seul.

M. Bodenstedt donne la traduction complète de la *Duchesse d'Amalfi*, qui a été récemment remise à la scène en Angleterre. Les amours de la duchesse et de son intendant composent le sujet principal, compliqué d'une foule d'incidents. Le même sujet a été traité par Lope de Vega, sous ce titre : *El majordomo de la duquesa de Amalfi*. « Mais, » dit M. de Schack dans son *Histoire de la littérature et de l'art en Espagne*, « l'avantage est décidément du côté de l'Anglais, dont la pièce » excentrique, mais puissante, appartient à ce que les contemporains de Shaks» peare ont produit de mieux. » La duchesse a clandestinement et un peu superficiellement épousé Antonio, son intendant; ses frères, le duc de Calabre et le cardinal, la persécutent avec l'assistance de quelques traîtres secondaires. Finalement, la duchesse est étranglée sur la scène, ainsi que ses deux enfants et sa dame de compagnie; le duc de Calabre et le cardinal sont tués également, ainsi que Bosola, l'écuyer de la duchesse, qui l'avait trahie; la maîtresse du cardinal

est empoisonnée. C'est un drame bizarre, mais qui contient de belles choses; il n'est pas profond et splendide, mais il est touffu et coloré comme un Shakspeare. *Vittoria Accorombona*, dont M. Bodenstedt donne une analyse avec des citations assez étendues, paraît de la même force et du même ton. *Appius et Virginie* est une pièce plus régulièrement belle, mais M. Bodenstedt a préféré la *Duchesse d'Amalfi*, comme caractérisant mieux le génie du poëte.

TH. DUBOIS.

HEGEL ET SON TEMPS, par Haym.

Ce livre sera pour la *Revue* l'occasion de donner à Hegel et à son système la place qui leur appartient. Nous nous contentons de l'indiquer aujourd'hui. L'auteur est un homme de talent et d'esprit, qui appartient peut-être un peu plus qu'il ne faut à la réaction antispéculative du jour. Il pense qu'une métaphysique nouvelle ne pourra surgir en Allemagne « que lorsque l'esprit allemand se sera » nourri du monde réel, et aura conquis un nouveau terrain dans l'élément de la » liberté politique. »

TH. D.

LES ALPES, par F. de Tschudi; traduction française du docteur Vouga. — Strasbourg, Treuttel et Wurtz; Berne, Dalpe.

Nous nous empressons de signaler la traduction d'une œuvre qui, publiée pour la première fois en 1853, en est déjà à sa quatrième édition et est devenue classique. Les *Alpes* de M. Tschudi sont un des plus beaux monuments de cette littérature si belle et si précieuse des sciences naturelles, qui s'enrichit tous les jours. La traduction est excellente.

TH. D.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DE

LA REVUE GERMANIQUE.

Berlin, 27 janvier.

J'aurais voulu, monsieur, inaugurer notre correspondance par un coup d'œil général sur notre vie littéraire, sur notre activité intellectuelle, et sur le rôle que Berlin a joué, depuis la fondation de son université, dans l'ordre d'idées qui vous occupe plus particulièrement. Mais voici que le courant me déborde, et que j'ai à vous entretenir de choses qui vous intéresseront davantage comme Français, car il s'agit d'une véritable invasion française. Ce n'est pas, tant s'en faut, l'invasion des barbares, et nous vous avons fait un excellent accueil. Mais enfin, c'est un fait que pendant deux mois nous avons été un peu trop complétement livrés à votre ascendant. Le théâtre, cette chose si considérable dans la vie nationale d'un peuple, le théâtre a été pour ainsi dire complétement français. Nous avons eu une troupe française sur la scène de Kœnigstaedt, des traductions françaises au grand théâtre, de la musique française au grand opéra et à l'académie de chant. Remerciez-nous, et confessez que vous ne nous rendriez pas la pareille.

La troupe française, aujourd'hui partie, a eu beaucoup de succès, surtout dans la *Fiammina* et dans la *Dame aux Camélias*, et comme la *Fiammina* était jouée en même temps au grand théâtre et par des acteurs de mérite, il a été possible de comparer les deux manières, et on a voulu retrouver dans le jeu des deux troupes le caractère des deux peuples. Les acteurs allemands, et je vous rends ici non pas tant ma propre impression que celle de toute notre critique théâtrale, les acteurs allemands ont paru plus idéalistes, les acteurs français plus réalistes. C'était comme la différence du vers à la prose; c'est la comparaison, si mes souvenirs ne me trompent, dont s'est servi le critique de l'un de vos journaux les plus estimés, la *Gazette nationale*. Après les Français, les Allemands semblaient des ombres se mouvant avec grâce et avec noblesse, mais des ombres. Les Français ont montré plus de couleur; ils ont eu aussi plus d'ensemble, ce qui était naturel, car les pièces qu'ils jouaient leur appartenaient davantage. Connaissez-vous les étoiles de cette troupe? Ce sont mademoiselle Honorine Hardy, que l'affiche dit appartenir à l'ancienne troupe du théâtre Historique; M. Paul Laba, du Théâtre-Français (je copie toujours l'affiche); MM. Séligny et Nevers, mesdames Henri Monnier et Viette-Lebrun. Mademoiselle Hardy a, de l'aveu même des Français qui l'ont entendue, fort bien rendu, quoique avec un peu d'exagération, les deux rôles de la Fiammina et de Marguerite Gautier; M. Laba, assez bien dans l'amoureux de la Dame aux Camélias, a été faible dans lord Dudley de la *Fiammina*. Ici, c'est M. Séligny (Lambert) qui a partagé le succès de mademoiselle Hardy.

Après le départ de cette compagnie est venu M. Levassor seul. Le prince et la

princesse Charles et la princesse Frédéric ont assisté à une de ses représentations. Pendant ce temps l'Opéra a donné *le Postillon de Lonjumeau;* il donne maintenant *Jaquarita* et *Maître Pathelin.* Nous avons eu aussi il y a quelque temps M. Lumly et mademoiselle Piccolomini, avec l'inévitable *Travicta,* et en ce moment nous attendons M. Vimdol, qui doit donner quelques concerts à son retour de Varsovie.

Et le théâtre allemand? la musique allemande? Notre théâtre, il faut bien vous le dire, monsieur, a été représenté pendant quelque temps par un trio de nains, Jean Picolo, Jean Petit et Kiss Joëzi, pour lequel on a arrangé des farces viennoises et berlinoises, et aussi encore un vaudeville français, le *Lait d'aînesse.* En ce moment nous avons deux géantes qui viennent, je crois, de la Suisse, mais je ne sais encore si quelque théâtre a jeté son dévolu sur elles. Dans cette dernière quinzaine enfin, nous avons eu deux nouveautés, pas de premier ordre, mais enfin deux nouveautés : au grand théâtre, *Hérode,* tragédie de M. de Lepel, et au théâtre de Kœnigstaedt, *Paracelse,* « drame populaire », en trois actes, de M. Julius von der Traun. M. de Lepel, connu par quelques traductions de l'italien, fait bien le vers, et semble s'être proposé Platen pour modèle. Il pouvait plus mal choisir. Mais ses facultés dramatiques laissent beaucoup à désirer. M. de Lepel est tombé dans la grande erreur de la poésie mélodramatique, qui croit intéresser le spectateur par l'accumulation des péripéties et des crimes. Il y a six morts dans sa pièce, sans compter au dénoûment le massacre de Bethléhem. L'impression a été médiocre, et la pièce n'ira pas loin. Quant à Paracelse, ce n'est pas Paracelse, c'est le premier venu, un quidam dont la figure a été placée tant bien que mal dans le cadre de quelques circonstances empruntées à la vie du grand alchimiste, et qui profite de l'occasion pour débiter des sentences politiques et sociales, et dire son mot, tantôt juste, tantôt faux, dans la grande querelle de nos matérialistes et de nos idéalistes. Mais il y a parfois du jet et de la verve qui font espérer une revanche.

Voulez-vous des nouvelles de notre ballet? Il est malade dans la personne de sa reine, mademoiselle Maria Taglioni, qui souffre du pied, et les jupes de nos danseuses viennent d'être allongées de quatre pouces, ce qui a produit une grande fermentation parmi les jumelles de l'orchestre.

La musique est dans un meilleur état que le théâtre. Beethoven, Haydn, Mozart ont eu les honneurs de quelques concerts excellents à l'académie de chant. Mais je veux surtout vous signaler un oratorio de Sébastien Bach, que vous ne connaissez pas, je crois, à Paris. C'est une trouvaille assez récente. Il a été découvert dans les papiers de l'académie de chant. Breslau et Francfort l'avaient déjà entendu, et nous l'avons eu enfin dans notre deuxième concert spirituel de l'Avent. Cela s'appelle *oratorio de Noël,* mais ce n'est pas un oratorio proprement dit, c'est une série de six cantates qui devaient être chantées dans les églises pendant les six jours qui séparent Noël du nouvel an. On a voulu les donner en une fois, et comme l'ensemble est fort long, on a fait des coupures. Ces compositions ont un caractère gai et naïf et un mouvement tout lyrique. L'orchestre produit l'effet de l'orgue; la musique est très-accessible.

Mais si nous exhumons Sébastien Bach, nous n'abandonnons pas M. Richard Wagner, et si nous avons la musique du passé, nous avons aussi la musique de l'avenir. Tout le monde l'appelle ainsi, ses partisans par conviction et ses adversaires par ironie. Mais les épigrammes de ceux-ci ne la découragent pas, et M. Jean de Bulow,

élève de Liszt, pianiste brillant, compositeur distingué, et par-dessus tout apôtre convaincu, nous a récemment donné, toujours à l'académie de chant, un concert dont la jeune école a fait seule et brillamment les frais. On n'a entendu des compositions que de MM. Wagner, Liszt, Berlioz et Bulow. De M. Liszt, nous avons eu un concerto pour piano et orchestre, et une symphonie, *Festklænge*, c'est un mot que je ne puis pas rendre d'une manière exacte, et peut-être ne serez-vous pas plus heureux, car il me semble que « sons de fête » ne dit pas grand'chose en français, et chants ou musique de fête seraient à côté et ne rendraient pas l'idée pour la vouloir trop préciser. De votre Berlioz, nous avons entendu l'ouverture de *Benvenuto Cellini;* de M. Richard Wagner, une grande scène et un duo de son *Hollandais volant*, que vous appelez, je crois, le *Vaisseau-Fantôme*. L'organisateur du concert enfin, M. de Bulow, a payé de sa personne avec une ouverture fort applaudie pour le *Jules César* de Shakspeare. Tout cela a été très-accueilli, très-fêté, mais notre critique musicale a été tiède. Elle en veut à M. de Bulow, précisément parce qu'il lui a tenu tête en d'autres circonstances. Le duo de M. Wagner a été chanté par M. et madame Milde, du théâtre grand-ducal de Weimar. M. de Bulow doit donner d'autres concerts, et je suivrai ce mouvement, qui doit vous intéresser, et qui finira bien par pénétrer jusque chez vous, car, en musique, ce sont, ne vous déplaise, les Allemands qui sont les vrais inventeurs et les initiateurs.

Cette même académie de chant, l'arène des systèmes contraires en musique, sert aussi à autre chose, dont je veux vous dire un mot, parce qu'il y a là une institution que vous ne connaissez pas. Tous les samedis il s'y fait un cours à l'usage des personnes du monde. Un cours est toujours une bonne chose quand il est bien fait. Ceux dont je vous parle en ce moment sont doublement intéressants, parce que le produit en est consacré à l'établissement de bibliothèques populaires. Ceux qui les fréquentent, en s'instruisant eux-mêmes et en passant une heure agréable, pourvoient donc aussi à l'instruction du grand nombre. Les sujets et les professeurs varient beaucoup. Nous avons eu récemment un cours sur l'Inde; la semaine suivante est venu M. le professeur Guhl avec une lecture sur les Madones de Raphaël, puis M. Frédéric de Raumer, qui a lu un travail sur l'histoire contemporaine de Rome, 1848-1849. La lecture de M. Guhl a offert le plus grand intérêt. Elle a débuté par quelques considérations sur l'origine du culte de Marie dans l'Église chrétienne. Vous savez que, dans les Évangiles, la mère de Jésus-Christ est une figure assez effacée, et qu'elle ne s'est développée et précisée que peu à peu dans la conscience religieuse du catholicisme. Ce n'est qu'au quatrième siècle qu'on découvre les premiers vestiges d'un culte spécial. Avec le culte vinrent les images. La poésie du moyen âge continua la formation du type de la Vierge. C'est d'elle que le reçurent les peintres. M. Guhl a poursuivi toutes les transformations de types depuis Cimabué jusqu'aux Madones de Raphaël et jusqu'à la plus parfaite de toutes, la Madone de Dresde. Voici sa conclusion : le type s'est affranchi de plus en plus de la forme dogmatique, c'est-à-dire qu'il s'est humanisé de plus en plus; le dogme s'est transformé peu à peu, s'est effacé, et a fait place à l'inspiration libre de l'artiste. Raphaël a été le Luther de l'art. C'est possible, mais il ne s'en doutait assurément pas.

La Madone de Sixte me rappelle une autre institution très-méritoire, l'association berlinoise pour la gravure sur cuivre. Cette association fait graver tous les ans, et répand à très-bas prix parmi ses membres, une ou deux estampes

d'après des maîtres. Elle a fait graver précisément cette année la Madone du musée de Dresde par Oldermann, un de nos bons artistes.

Je termine par la mention d'une ou deux nouveautés littéraires. *Clytemnestre*, tragédie par M. Tempeltey, qui a fait quelque effet à la représentation, surtout par le style et par une certaine abondance d'inspiration, vient de paraître en librairie. Je crois devoir vous annoncer aussi une édition illustrée de l'un des bons romans du fécond écrivain Willibald Alexis (W. Hæring). Il s'agit de *Cabanis*, roman historique dont l'action se passe sous Frédéric le Grand. *Cabanis* a son prix, mais ce qui en a bien davantage, c'est une édition à bon marché de Munchhausen d'Immermann. Vous feriez une chose digne de la *Revue* en donnant à votre public, au moins par extraits, ce chef-d'œuvre qu'on ne doit guère connaître en France que par les éloges d'Henri Heine [1].

FÉLIX WERNER.

Heidelberg, 25 janvier.

On nous reproche, à nous autres Français, et non sans quelque raison, nos préjugés nationaux à l'égard des autres peuples. Nous nous tenons en si haute estime, que tout ce qui n'a pas l'air, à l'étranger, de ressembler tout au moins à l'un de nos défauts, nous échappe complétement. C'est toujours à l'aune de nos préjugés nationaux que nous mesurons les autres peuples. Les chemins de fer, les bateaux à vapeur n'ont point encore amené les résultats qu'on devait en espérer : nous voyageons, il est vrai, plus que par le passé, mais avec guère plus de profit. Chaque année, en août et en septembre, quand la France est en vacances, on nous voit, pèlerins du plaisir, descendre gaiement la vallée du Rhin, la *via Sacra* des nations : Ems, Wiesbaden, Hombourg et Baden, ces grandes auberges, ces capitales de la roulette et du trente et quarante, sont nos principales étapes. Baden surtout, petite ville française perdue dans les montagnes de la forêt Noire, est notre séjour de prédilection, sans doute parce qu'elle est la moins allemande des quatre rivales. Là, en effet, hors les lits toutefois, rien ne vient choquer nos habitudes et contrarier nos goûts; nous y retrouvons tout Paris, nos femmes, nos poëtes et nos artistes, et jusqu'aux persécutions des importuns de notre connaissance. Nous dînons à six heures, et, après café, nous allons entendre quelque petit opéra, le *Cousin de Marivaux*, par exemple, dans la patrie de Beethoven, de Mozart et de Weber. Le tableau de notre existence reste le même, le cadre seul est changé. Pas d'observations, pas d'études de mœurs. Toute notre récolte se réduit à quelques plaisanteries innocentes, à quelques jeux de mots heureux, à une boutade contre le douanier et à une épigramme sur le casque du légionnaire badois. En un mot, dans nos voyages nous n'apprenons à connaître que l'Allemagne des maîtres d'hôtel et des salons de conversation; mais l'autre, la grande, la terre classique du libre penser et du développement philosophique, nous la traversons avec un bandeau sur les yeux.

Cette indifférence aristocratique du touriste français à l'égard de l'Allemagne complique la tâche d'un correspondant consciencieux. Il est de son devoir de cicerone de faire aux lecteurs de la *Revue*, avec une minutie un peu importune, les honneurs du pays qu'il habite, et de ne négliger aucune occasion de les introduire dans les détails intimes de la vraie vie allemande.

[1] Nous prenons note de l'indication de notre correspondant.

Heidelberg, la vieille ville universitaire, un des plus beaux fleurons de la couronne scientifique de l'Allemagne, est placé, comme vous savez, à l'entrée de la vallée du Neckar, au pied d'une ruine admirable. La nature et l'art ont embelli à l'envi ce sanctuaire de la science, et archéologues et artistes peuvent y faire de riches moissons. On ne saurait trop louer le goût parfait et la délicate prévoyance qui a dicté le choix des universités de la zone du Rhin : Bonn, Marbourg, Giessen, Heidelberg, Fribourg et Tubingue sont dans des sites ravissants, où la science vient en pleine nature et non pas en serre chaude. Les hommes n'y travaillent pas avec l'activité fébrile de Paris, et leurs œuvres mûrissent naturellement, sans engrais artificiel, sans guano littéraire. Loin de l'agitation des grandes villes, on voit les savants allemands entreprendre des travaux énormes et les mener doucement à bonne fin avec une persévérance digne des bénédictins. Leurs existences, d'ailleurs, ne sont pas sans analogie; comme ces derniers, la plupart des professeurs des petites universités vivent dans une agréable solitude, au milieu de leurs études favorites et ayant au service de leur érudition des bibliothèques admirables. Hors les trois capitales, Vienne, Berlin, Munich, et les trois villes considérables, Prague, Breslau et Leipzig, le peu d'importance des villes universitaires tend encore à augmenter cette sorte de réclusion claustrale et à établir, par des relations journalières, une vie pour ainsi dire commune entre les professeurs et les élèves, ces novices de la science. Enfin, les priviléges dont jouissent les universités, celui entre autres d'avoir une police spéciale, fortifient l'esprit de caste et tracent nettement les limites de ces petites républiques scientifiques, de ces villes libres de la pensée allemande.

Il est un autre privilége qui appelle notre attention, le plus précieux de tous, celui qui a élevé l'Allemagne à son haut degré de prospérité intellectuelle, et qui entretient dans ce peuple une audacieuse activité d'esprit, je veux parler de la complète liberté d'enseignement qui règne dans les universités allemandes. Elle a traversé à peu près saine et sauve la révolution de 1848-49 et la réaction de ces dernières années. Il y a deux ans, il est vrai, deux jeunes professeurs d'un talent élevé, MM. Kuno Fischer et Moleschott, ont été arrêtés un instant dans leur carrière et privés temporairement du droit d'enseigner, mais Zurich et Iéna se sont empressés de réparer le tort d'Heidelberg et de leur offrir deux chaires; ces mesures, d'ailleurs tout individuelles, n'eurent aucun caractère politique. On doit les attribuer à la pression des piétistes un peu trop influents aujourd'hui, et qui représentent dans le protestantisme l'élément de l'intolérance.

Grâce à la liberté traditionnelle dont elles jouissent, les universités sont devenues pour la pensée de vrais ports francs où l'échange des idées les plus contraires ne subit aucune entrave. Il existe, en outre, entre toutes les universités, à l'exception toutefois de celles de l'Autriche, une alliance intime, une sorte d'association ayant pour but de s'entr'aider, d'assurer le commerce scientifique et l'écoulement facile des produits, et l'on peut dire qu'elles forment entre elles une vaste ligue hanséatique de l'intelligence.

Tous ces priviléges, tous ces liens qui unissent les membres dispersés de la grande famille, entretiennent un esprit de corps comparable à celui des anciens parlements français, et que les gouvernements ont parfois essayé d'affaiblir. C'est en partie dans ce but que l'on a transféré en 1826 l'université de Landshut à Munich, et c'est aussi l'un des motifs que l'on donne à la création de celle de Berlin. Dans les capitales, en effet, l'esprit de corps disparait peu à peu, et le

professeur et l'étudiant perdent tous deux le prestige dont ils jouissaient dans les petites villes : l'un se mêle à la foule des fonctionnaires publics, l'autre se noie dans la population. Mais dans les autres universités, surtout à Halle, à Iéna, à Gœttingue et à Heidelberg, le vieil esprit universitaire domine encore la population, et la tradition et l'intérêt y aidant, tous les membres du corps académique, *cives academici*, sont entourés du respect général. On peut facilement s'en faire une idée en imaginant une petite ville de province ayant pour garnison un régiment dont les simples soldats seraient des officiers et les gradés des majors, des colonels, voire même des généraux. Les étudiants sont, en effet, les gardes d'honneur de l'Allemagne, et le bourgeois voit d'un bon œil leurs franchises et leurs libertés; il leur pardonne volontiers leurs folles escapades, s'intéresse à leurs duels, à leurs bruyants *commers* (fêtes d'inauguration des semestres universitaires) et à leurs promenades aux flambeaux; il est fier de *ses* étudiants, et les montre à l'étranger avec un orgueil digne de Cornélie, la mère des Gracques. N'oublions pas d'ajouter, toutefois, que cet amour n'est pas complétement désintéressé, et que si le bourgeois, le *philistin*, prend tant à cœur les intérêts de l'étudiant, du *bursch*, c'est dans l'espérance fondée d'avoir aussi ses capitaux. Les marchands montrent, en effet, à l'égard des étudiants, une sollicitude peu paternelle en ouvrant, avec une déplorable facilité, des crédits énormes à ces jeunes gens avides de plaisir.

En dehors de ces traits généraux, chaque université a une physionomie particulière, qu'elle doit à son organisation intérieure, aux institutions politiques du pays où elle se trouve, à sa position géographique et à ses traditions scolaires. L'université d'Heidelberg, par exemple, est protestante et libérale, à l'opposite de sa voisine de Fribourg, catholique et antilibérale. Il ne faudrait pas croire néanmoins que cette différence religieuse entraîne un choix exclusif de professeurs catholiques dans l'une et de professeurs protestants dans l'autre. Non, l'instruction publique est sécularisée dans le grand-duché de Bade, et par cette distinction on entend seulement qu'à Fribourg la faculté de théologie est catholique, tandis qu'elle est protestante à Heidelberg. En outre, quoique chacune des vingt-cinq universités allemandes se compose toujours de la réunion des quatre facultés, — philosophie, théologie, droit et médecine, — elles se distinguent toutes entre elles par une préférence marquée pour l'une ou pour l'autre de ces quatre branches scientifiques. Ainsi Halle et Iéna sont des universités théologiques, tandis que l'étude de la médecine domine à Wurtzbourg et celle du droit à Heidelberg. Le plus souvent ces prédilections sont traditionnelles; cependant il arrive parfois que la présence simultanée de deux ou trois professeurs distingués dans une même branche attire un grand nombre d'étudiants, et jette alors sur l'université un éclat particulier. Nous en avons eu un exemple frappant il y a quelques années. Quand Nægelé vivait et que Tiedemann et Chelius professaient encore, Heidelberg jouit d'une grande vogue médicale, mais elle ne fut que passagère, et peu après Wurtzbourg, un instant éclipsée, reprit son ancien éclat. Il n'en est pas de même du droit; Mittermayer, l'éminent criminaliste, et de Vangerow, le meilleur professeur de droit romain en Allemagne, suffisent à maintenir la faculté de droit à la hauteur où l'avaient placée leurs célèbres devanciers Thiébaud, le chef de l'école philosophique, l'adversaire de M. de Savigny, et Zachariæ, l'auteur d'un excellent commentaire de notre Code civil, que deux traductions assez médiocres ont rendu populaire même en France. L'incontestable supériorité d'une seule faculté ne suffirait pas toutefois à maintenir l'antique renom de l'université

d'Heidelberg, et il faut que d'autres célébrités viennent encore se grouper autour d'elle pour donner à l'ensemble un véritable caractère d'*universitas* et de supériorité. Aussi Hæusser en histoire, Ran en économie politique, Lange en médecine, Bronn en paléontologie, Weil dans les langues orientales, et surtout Robert Bunsen en chimie, contribuent puissamment à augmenter le prestige scientifique d'Heidelberg. Mais si les professeurs ne font pas défaut aux élèves, les étudiants, du moins depuis quelques années, manquent à l'appel des professeurs. Heidelberg, hélas! est une des nombreuses victimes de la révolution de 1848. Au premier signal de troubles politiques, les parents alarmés rappelèrent en toute hâte leurs enfants, qui partirent pour ne plus revenir, et, de 1,200 étudiants, l'université est tombée à 640, son chiffre actuel. Ce modeste bilan universitaire se décompose ainsi entre les diverses facultés : 88 étudiants en théologie, dont 13 étrangers (au duché de Bade); 291 étudiants en droit, dont 261 étrangers; 107 étudiants en médecine, chimie et pharmanie, dont 51 étrangers; 37 étudiants en administration, dont 7 étrangers, et enfin 57 étudiants en philosophie et philologie, dont 37 étrangers. Ces chiffres, qui établissent une grande disproportion en faveur de la faculté de droit, viennent à l'appui de mes appréciations : Heidelberg est un nid de légistes, une pépinière de bureaucrates.

Aux noms déjà cités des professeurs les plus remarquables de l'université, joignons ceux de quelques-uns de leurs illustres devanciers qui habitent encore Heidelberg. Et tout d'abord le vénérable Schlosser, un des premiers historiens de l'Allemagne, qui vient de publier récemment, peu de jours avant son quatre-vingt-troisième anniversaire, le dernier volume de son *Histoire universelle à l'usage du peuple allemand;* puis Creuzer, l'illustre auteur de la *Symbolique*, qui a été traduite en français par M. Guignaut, et enfin Chelius, le célèbre chirurgien, dont la réputation européenne attire ici chaque année une colonie nombreuse de malades de toutes nations. Indiquons en outre que M. Gervinus, l'historien littéraire de l'Allemagne et l'historien politique du dix-neuvième siècle, est professeur honoraire à l'université. Il est peu, très-peu d'universités qui offrent une pareille réunion d'hommes distingués.

Grâce à cette agglomération de savants, à ses grandes ressources littéraires et à la beauté imposante du site, Heidelberg est devenu un véritable asile scientifique pour les vaincus de tous les partis : Henri de Gagern est venu s'y remettre des mécomptes de la popularité, et le chevalier Bunsen de ceux de la faveur royale. Tous deux ont demandé à l'étude, cette grande consolatrice, l'oubli de leurs déceptions passées, et ont occupé par des travaux littéraires les loisirs que la politique leur a faits. Henri de Gagern vient de publier la *Vie* de son frère, le général Frédéric de Gagern, tombé le 20 avril 1848 sous les balles des insurgés commandés par Hecker. Cet ouvrage en trois volumes est une histoire complète de la maison des Gagern, qui tous ont joué un rôle plus ou moins important dans leur pays. Quant au chevalier Bunsen, ce diplomate théologien et ce théologien diplomate que vous connaissez, il déploie depuis sa sortie des affaires, dans sa charmante retraite des bords du Neckar, une prodigieuse activité. Cet homme estimable, qu'un amour immodéré de l'Angleterre a, dit-on, perdu, semble vouloir se venger de la réserve et du silence que ses fonctions diplomatiques lui avaient imposés pendant tant d'années, en lançant dans le public coup sur coup, sans même crier gare, des brochures contre Stahl, un grand ouvrage sur « Dieu dans l'histoire », des traductions de la Bible, après et d'après Luther, et jusqu'à.....

des préfaces de roman. On parle de sa prochaine nomination au poste, aujourd'hui inoccupé, d'ambassadeur de Prusse en Suisse, ce qui mettrait sans doute fin à ce débordement littéraire. S'il est vrai que les extrêmes se touchent, du chevalier Bunsen à David Strauss il n'y a qu'un pas. Depuis quelques années le célèbre auteur de la *Vie de Jésus* a déserté le terrain théologique, pour consacrer son admirable sagacité à des matières plus paisibles. Il a restitué avec la science d'un érudit et la finesse d'un véritable artiste les portraits de Schubart, de Mærklin, de Frischlin et d'Ulrich de Hutten. Sa vie est celle d'un bénédictin. Il me reste enfin, pour compléter la galerie de nos notabilités, à citer MM. Venedey et de Rochow, qui ont vécu plusieurs années en France comme exilés, et dont certainement le souvenir n'est pas éteint à Paris.

Constatons un autre trait caractéristique d'Heidelberg : de toutes les universités allemandes, elle est celle qui s'occupe avec le plus d'empressement et de persévérance de ce qui se passe hors d'Allemagne; elle suit avec une grande sollicitude les travaux sientifiques de l'étranger, toujours prête à saisir au passage toute idée utile pour en faire hommage à la science de son pays. Tandis qu'à Bonn tous les regards ne sont fixés que sur Berlin, à Heidelberg ils le sont également sur Paris et l'Angleterre. Aussi la nouvelle de la naissance de la *Revue germanique* y a-t-elle été accueillie avec une grande faveur : tout le monde applaudit ici à cet effort sérieux tenté en vue de révéler l'Allemagne à la France.

E. Seinguerlet.

Vienne, 24 janvier.

Qu'est-ce que Vienne? Si vous ouvrez un dictionnaire de géographie, vous y trouverez que c'est la riche et brillante capitale de la monarchie autrichienne, que cette capitale est située sur le Danube, et qu'elle compte environ un demi-million d'habitants. Si ensuite vous demandez au même livre ce que c'est que Weimar, il vous répondra : c'est une petite ville située dans une petite principauté allemande, au bord d'un petit affluent d'un affluent de l'Elbe. Mais si, voulant connaître la part que les deux villes peuvent revendiquer dans notre développement intellectuel, vous ouvrez une histoire littéraire, vous trouverez que le rapport est renversé : c'est Vienne qui est la ville la moins considérable, et bien moins considérable que tel petit siége d'université; Weimar au contraire, la métropole incontestée de l'esprit allemand à sa période la plus brillante, Weimar prend des proportions colossales.

Je ne dis rien là qu'assurément vos lecteurs ne sachent, mais, dût l'importance de votre correspondant viennois s'en trouver diminuée, j'ai cru de mon devoir de rappeler qu'en Allemagne la vie de l'art et de la pensée n'a pas nécessairement ses foyers principaux dans les grands centres de la vie politique et sociale. Outre que l'esprit allemand se plaît volontiers dans l'isolement et ne recherche pas le tumulte des grandes agglomérations, d'autres causes, spéciales à l'Autriche, rendent encore plus concevable l'infériorité de notre situation littéraire. L'élément non allemand l'emporte numériquement de beaucoup en Autriche sur l'élément allemand. Des obstacles de plus d'un genre ont empêché, depuis la réforme, le courant de l'échange intellectuel entre le reste de l'Allemagne et nous de prendre tout le développement dont il était susceptible. Les Autrichiens sont, croyez-le, aussi bien doués qu'on le peut désirer; mais, littérairement, ils se sont trouvés

placés dans des conditions défectueuses, et le temps n'est pas encore bien éloigné où, dans l'opinion populaire, tout ce qui tenait une plume était considéré comme un être à part et rangé dans une catégorie spéciale, comme les clercs au moyen âge. Vienne appelle sien avec orgueil un des plus nobles poëtes vivants de l'Allemagne, François Grillparzer, véritable Autrichien, très-patriote et Viennois dans l'âme. Eh bien, si vous demandiez à cet aimable et tendre, mais aussi un peu timide et solitaire esprit, si vous lui demandiez pourquoi il est si attaché à Vienne, il vous répondrait probablement que c'est parce que le public ne se soucie pas beaucoup de lui et de ses poésies, ne l'importune pas, et le laisse parfaitement en repos. Le vieux poëte est, il est vrai, conseiller aulique et chevalier de l'ordre de Léopold, mais ce n'est point sa gloire littéraire qui lui a valu son titre et sa décoration; ce sont bien plus ses longs et très-utiles services comme employé aux archives, et c'est tout au plus un peu l'excursion, du reste fort et justement applaudie, que sa muse fit dans la politique en 1848, alors que la monarchie était assaillie de toutes parts. Ma correspondance n'est point une correspondance politique; nous ne parlons ici que littérature, et littérairement vous conviendrez, si vous vous les rappelez, que les vers adressés par M. Grillparzer au maréchal Radetzki et à son armée étaient une fort belle chose.

Après l'auteur de l'*Aïeule*, qui est une illustration allemande, et, je le répète, une des meilleures qui subsistent, je citerai une renommée plus bruyante, mais beaucoup plus spécialement viennoise. M. Édouard Bauernfeld est un auteur comique très-fécond, et pas du dernier ordre. Il n'a pas la distinction, ni la hauteur, ni la profondeur, mais il a quelque chose qui a son prix, la verve, l'entrain, la bonne humeur, et il n'a pas cette chose déplorable, la prétention de ce qui lui manque. Il est l'expression heureuse et facile de l'esprit viennois, et il est enfin un des très-rares écrivains allemands auxquels notre comédie contemporaine puisse se dire redevable, car vos comédies et vos vaudevilles, traduits ou imités, tiennent partout le haut du pavé. M. Bauernfeld n'a jamais reçu de distinction honorifique; il avait obtenu dans le temps un poste secondaire dans l'administration des loteries, et il s'en est démis il y a quelques dix ans. Après lui, je nommerai M. Castelli, un vétéran des temps passés, qui n'est guère connu de la génération actuelle que par sa propagande passionnée en faveur de l'hippophagie; mais qui me rappelle une anecdote qui caractérise assez bien la situation de notre littérature dans les temps passés. Je dis dans les temps passés, parce que cette situation, comme je le dirai tout à l'heure, tend à se modifier depuis quelque temps. M. Castelli, fort jeune, avait débuté, dans les premières années du siècle, par des chansons patriotiques, et comme l'Autriche était en guerre avec la France, ces chansons contenaient naturellement des attaques contre les Français. Arrivent 1809 et la campagne de Wagram. A l'approche de Napoléon, la cour s'apprête à quitter Vienne. M. Castelli veut aussi se mettre en sûreté, et il s'adresse à un grand seigneur pour lui demander un asile dans ses terres. « Et pourquoi donc, dit ce seigneur, avez-vous si peur des Français ? — A cause de mes chansons patriotiques. — Ah! mon Dieu! vous avez fait des chansons patriotiques! Et qui donc a pu vous conseiller d'en faire ? »

Les sciences, à l'exception de la médecine et des études qui s'y rattachent, n'étaient pas beaucoup plus favorisées que la poésie; elles étaient tout aussi isolées et tout aussi peu encouragées. Aussi les illustrations scientifiques ne sont-elles pas moins rares que les illustrations littéraires. Le seul nom européen que

nous puissions revendiquer est le baron de Hammer-Purgstall. L'instrument de la pensée, l'imprimerie, a été l'objet de plus de soins, et vous devez vous rappeler que les chefs-d'œuvre de notre imprimerie impériale ont été justement remarqués à votre grande exposition.

Aujourd'hui, je le répète, la situation s'est améliorée et surtout tend à s'améliorer. L'échange intellectuel avec le reste de l'Allemagne et avec le monde est plus actif, parce qu'il rencontre moins d'entraves, et par suite notre propre activité scientifique et littéraire s'accuse davantage. C'est un fait qu'il serait, je vous assure, tout à fait injuste de méconnaître, mais dont je ne veux pas non plus exagérer les proportions actuelles. Ainsi, par exemple, nulle science n'est aujourd'hui plus cultivée et mieux vue chez nous que l'économie politique, parce que les questions financières et les progrès matériels sont à l'ordre du jour. Les problèmes économiques sont débattus dans de nombreuses brochures, et défrayent presque seules les discussions quotidiennes des journaux. Mais d'œuvres sérieuses attestant une véritable compétence, et méritant autre chose que l'attention du moment, j'aurais peine à vous en nommer une seule. Quant aux articles des journaux, c'est une justice à rendre à la grande majorité de notre public que ce ne sont pas les plus étudiés et les plus sérieux qui réussissent le mieux auprès de lui; il préfère de beaucoup les personnalités aux déductions scientifiques, parce qu'elles l'amusent davantage, et c'est, pour le dire en passant, un goût que la plupart de nos journaux quotidiens servent à souhait. Convenez aussi que la passion des choses de l'esprit ne peut pas conquérir un peuple en un jour, en un an, ni même en dix ans. Une telle transformation s'opère toujours lentement, et doit avoir pour base un bon système d'instruction publique. Notre enseignement s'est amélioré, et quelques bons professeurs ont été recrutés dans les autres parties de l'Allemagne. Ils eussent été plus nombreux, si la question religieuse n'eût été un obstacle. Laissez-moi vous raconter un fait qui vient de se passer, et qui a fait quelque sensation l'an dernier : des hommes appartenant au haut commerce et à la haute industrie conçurent le projet d'établir à Vienne, à leurs frais, risques et périls, une école spéciale de commerce, comme vous en possédez, je crois, une à Paris. Leur projet fut agréé; mais il y avait parmi eux, et en majorité, des protestants et des israélites. Ils demandèrent naturellement à choisir les professeurs en dehors de toute considération de religion. Après de longs débats, ils obtinrent cette concession pour tous les professeurs, excepté pour le directeur de l'école et pour le professeur d'histoire. Mais quand ensuite les fondateurs voulurent en faire usage, et conférèrent la chaire des sciences naturelles et celle des sciences mathématiques à un protestant et à un israélite, tous les deux d'une compétence universellement reconnue, il se trouva que le concordat interdisait leur nomination d'une manière absolue. Là-dessus, nouveaux pourparlers qui se sont terminés par l'institution des deux professeurs, mais à titre de faveur exceptionnelle. Cela n'empêche pas *Nathan le Sage*, de Lessing, de faire partie du répertoire de notre grand théâtre, et d'y être joué de temps en temps, à l'applaudissement général. Mais il faut dire qu'en général la conséquence logique n'est pas le fait de l'esprit viennois, pas plus que l'instinct métaphysique, dont on suppose volontiers possédés tous les Allemands. Je lisais dernièrement, dans un de vos journaux, quelques considérations sur notre littérature, où l'auteur citait les noms de quelques-uns de nos philosophes, de Schelling et de Hegel, je crois, et il disait en parlant d'eux que c'étaient des gens « dont les noms austères glacent la plume. » Je laisse

à de plus compétents le soin de décider si la métaphysique allemande est réellement de nature à inspirer l'horreur mystérieuse, si pittoresquement exprimée par cette phrase, mais je dois dire que cette horreur est pleinement ressentie par les Viennois, et si on rencontre dans la rue un jeune homme à la figure un peu pâle et fatiguée, on peut être certain que ce n'est pas le labeur de la pensée abstraite qui a décoloré son teint. Non, ce sont plutôt les fatigues d'une nuit joyeusement passée à danser; car nous sommes ici dans la vraie patrie de la valse. On danse et on s'amuse beaucoup, et on préfère la littérature légère à la littérature profonde. Le grand succès du moment est précisément un poëme de M. Bauernfeld, déjà nommé. Cela s'appelle « le Livre de nous autres Viennois », et se compose d'une série d'esquisses, de contes et de souvenirs des anciens temps et des anciennes mœurs, mêlés à des traits humoristiques et satiriques contre le temps actuel et les mœurs du jour. Le livre est amusant, mais les délicats y blâment l'abus du gros sel; l'idée fondamentale est le contraste entre la vie plus naïve et plus poétique d'il y a trente ans et les tendances positives et utilitaires du jour. C'est la seule nouveauté que j'aie à vous signaler dans ce premier bulletin, où je me suis surtout proposé d'esquisser la situation. Mes prochaines correspondances suivront le courant de notre vie scientifique, littéraire et théâtrale.

W. Kreissler.

On nous écrit de Cologne :

« On a récemment exécuté ici un oratorio de Ferdinand Hiller, qui paraît destiné à prendre rang parmi les grandes créations de l'art allemand. Bien qu'il ait duré près de quatre heures, l'intérêt n'a cessé de croître jusqu'à la fin. Dans les soli comme dans les morceaux d'ensemble, on a admiré la fraîcheur, la force et la variété de la mélodie, et en même temps la maestria classique du compositeur.

» *Saül* n'est pas, comme les anciens oratorios, une juxtaposition de pièces et de morceaux. La composition se développe comme un drame, et cette innovation, qui est un progrès, paraît appelée à devenir la règle du genre. M. Ferdinand Hiller avait déjà, il y a dix-huit ans, grandement réussi dans un autre oratorio, la *Destruction de Jérusalem*, mais qui appartenait encore à l'ancienne forme. Sa nouvelle composition le confirme tout à fait dans la place qu'il occupait déjà parmi les meilleurs compositeurs de l'Allemagne contemporaine. »

CHRISTIAN RAUCH.

Dans le groupe d'artistes, de savants et de poëtes que le roi de Prusse a réunis à Berlin de tous les points de l'Allemagne, les rangs s'éclaircissent, hélas! tous les jours; c'est ainsi que l'art déplore la perte récente de *Christian Rauch*, le plus célèbre sculpteur de l'Allemagne, à qui nous consacrerons ici quelques lignes, sans préjudice de la place qu'il revendiquera naturellement dans les études de la *Revue* sur le mouvement artistique des pays d'outre-Rhin.

Né le 2 janvier 1777, à Arolsen, dans la principauté de Waldeck, où le prince Christian avait formé une curieuse collection d'antiquités et d'objets d'art, Rauch étudia d'abord sous Valentin, puis sous Ruhl à Cassel, se livrant surtout à la sculpture sur bois. Des affaires de famille le conduisirent, en 1797, à Berlin, où

il fut obligé de renoncer à l'art pour un temps; mais son goût persistant malgré tout, il exécuta son premier bas-relief d'après Schadow; on le voit à l'Institut médical. Au commencement du siècle, il visita le midi de la France, Gênes et Rome, où il se lia avec Guillaume de Humboldt, Canova et Thorwaldsen, qui exerça sur lui une grande influence, et lui inspira le goût de l'antiquité. De cette influence proviennent ses bas-reliefs *Phèdre et Hippolyte*, *Mars et Vénus blessés*, la *Jeune fille*, le buste de *R. Mengs*, pour la collection du roi de Bavière, etc. Au retour de ce voyage, il reçut une pension et concourut pour le monument de la reine Louise; son projet emporta les suffrages, et il se mettait à l'œuvre, quand il fut pris d'une fièvre nerveuse. Les médecins lui conseillèrent le séjour de l'Italie; il put ainsi choisir lui-même le marbre dans les carrières de Carrare, et exécuter ce beau monument, qui fut inauguré en 1814. Les deux aigles qui ornent le piédestal ont été travaillés par lui avec un soin particulier; il avait pris un aigle vivant et étudié cet animal, qu'il a fait entrer dans plusieurs de ses compositions.

C'est aussi à Carrare qu'il choisit le marbre pour les statues de *Scharnhorst* et *Bulow*, qui décorent la Lindenstrasse, à Berlin; ne trouvant pas de navire assez grand pour transporter les deux blocs, il les dégrossit sur place. La statue de l'empereur Alexandre, les bustes du roi et de la reine de Prusse, de Gœthe, etc., datent de cette époque (1815). De 1799-1824, il a exécuté seul soixante-neuf bustes, dont vingt de grandeur colossale.

La province de Silésie le chargea ensuite d'exécuter une statue colossale de Blücher, en bronze, pour la place publique de Breslau. L'artiste a choisi le moment où Blücher, l'épée dans la main droite et la gauche levée vers le ciel, appelle les Prussiens au combat pour la défense du roi et de la patrie. Bientôt il exécuta une autre statue du maréchal *Vorwaerts*, également en bronze y compris le piédestal, ce qui était une nouveauté. La fonderie d'art a fait de grands progrès à Berlin sous l'influence de Rauch. On lui doit encore plusieurs des statues ornant le monument national sur le Kreusberg près de Berlin, et qui personnifient les batailles de Paris, de Laon et de Grossbeeren, etc. Il fut aidé dans ce travail par son confrère et ami Tieck, frère de l'illustre poëte.

Mais sa composition principale, c'est le monument de Frédéric II inauguré en 1851 à Berlin sur la place de l'Opéra; sa hauteur est de 14 mètres; la statue du vieux Fritz, haute de plus de 6 mètres, repose sur un immense piédestal double rempli de statues et de bas-reliefs. Nous n'entrerons pas dans la description du monument, dont chacun a pu voir une copie réduite lors de l'exposition universelle.

Ce monument a été le dernier travail important de Rauch, et son convoi funèbre en a fait trois fois le tour pour rendre un solennel et dernier hommage au génie de l'artiste.

G. D.

CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAIS ET ÉTRANGER

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE A. FRANCK,

67, rue Richelieu.

Toute demande faite directement à la librairie A. Franck et accompagnée du montant sera expédiée franche de tout port par toute la France sur le parcours desservi par la poste et les messageries.

LIVRES FRANÇAIS.

1. **About** (E.). Maître Pierre. Paris, in-12, 300 p. 2 fr. »
2. **About** (E.). Nos artistes au salon de 1857. Paris, in-12, 384 p. 3 fr. 50
3. **About** (E.). La Grèce contemporaine. Paris, in-12, 478 p. 2 fr. »
4. **Abus** (De l') des nudités de gorge, attribué à l'abbé J. Boileau. Paris, gr. in-18, 120 p.
5. **Achard** (A.). Maurice de Treuil. Paris, in-12, 362 p. 2 fr. »
6. **Actes** (Les) des martyrs depuis l'origine de l'Église chrétienne jusqu'à nos temps, traduits et publiés par les RR. PP. bénédictins de la congrégation de France, t. II. Le Mans et Paris, in-8°, IV-488 p. (1857.)
7. **Agenda** spécial des architectes et des entrepreneurs de bâtiments pour l'année 1858. Tablettes de poche pour tous les jours de l'année. 10,000 renseignements. Paris, in-24, 144 p. plus l'agenda.
8. **Agréda** (D'). La Cité mystique de Dieu, soit la vie de la très-sainte Vierge Marie, manifestée par la même sainte Vierge à la vénérable mère Marie de Jésus d'Agréda, de l'ordre de Saint-François, qui l'a écrite par le commandement de ses supérieurs et de ses confesseurs; traduite de l'espagnol par le R. P. Croset, franciscain, t. V. Tours et Paris, in-8°, 588 p.
9. **Alexandre II** et sa cour, par un Russe. Paris, in-8°, 64 p.
10. **Almanach** de Paris. Annuaire international, diplomatique, administratif, statistique, financier, industriel et commercial. 1re année, 1858, gr. in-18, 560 p. 4 fr. 50
    — Cart. 5 fr. »
11. **Annales** des sciences physiques et naturelles, d'agriculture et d'industrie, publiées par la société impériale d'agriculture de Lyon. 2e série, t. VIII. Lyon et Paris, in-8°, 540-CLXX p., 13 tableaux et 8 planches.
12. **Annuaire** de la société philotechnique, année 1857, t. XIX. Paris, in-18, 182 p.
13. **Annuaire** diplomatique de l'Empire français pour l'année 1858, publié d'après les documents communiqués par le ministère des affaires étrangères. 1re année. Strasbourg et Paris, gr. in-18, LX-214 p. Prix, avec reliure en percaline. 4 fr. »
14. **Argenson** (Mémoires d'). Publiés et annotés par M. le marquis d'Argenson, t. IV. 5 fr. »
15. **Armengaud.** Publication industrielle des machines, outils et appareils les plus perfectionnés et les plus récents employés dans les différentes branches de l'industrie française et étrangère 4e édition, t. Ier. Paris, in-8° jésus, 496 p. 1857. 30 fr. »
16. **Beautemps-Beaupré** (C.). Coustumes des pays de Vermandois et ceulx de envyron, d'après le manuscrit inédit des archives du dépar-

tement de l'Aube. Batignolles et Paris, in-8°, XXIII-191 p. 5 fr. »

17. **Beautemps-Beaupré.** Note sur un manuscrit du grand coustumier de France conservé à la bibliothèque de Troyes. Batignolles et Paris, in-8°, 15 p.

18. **Belin** (A.). De la présence de l'arsenic dans divers échantillons de fil de fer du commerce.

19. **Béranger.** Œuvres complètes. Nouvelle édition, contenant les dix chansons nouvelles. Paris, 2 vol. gr. in-18, 760 p., 1 portrait. 7 fr. »

20. **Béranger.** Ma biographie. Ouvrage posthume, avec un appendice et un grand nombre de notes inédites de Béranger sur ses chansons. 2e édition, 1 vol. in-8°, 400 p., 1 portrait. 6 fr. »

21. **Bergerac** (De). Œuvres comiques, galantes et littéraires. Nouvelle édition, revue et publiée avec des notes, par P. L. Jacob, bibliophile. Paris, pet. in-16, VIII-416 p. 4 fr. »

— Ce volume renferme tous les écrits en prose et en vers de C. de Bergerac qui n'ont pas été compris dans la nouvelle édition donnée par M. P. L. Jacob de l'*Histoire comique des États et Empires de la lune et du soleil*. (Bibliothèque gauloise.)

22. **Bernard** (J.). Béranger et ses chansons, d'après des documents fournis par lui-même et avec sa collaboration. Paris, in-8°, 426 p. 5 fr. »

23. **Berriat-Saint-Prix** (C.). Le jury en matière criminelle. Manuel des jurés d'après les lois nouvelles, les anciens textes en vigueur et la jurisprudence de la Cour de cassation. 3e édition. Paris, gr. in-18, VIII-219 p. 2 fr. 50

24. **Bescherelle.** L'Art de la correspondance, nouveau manuel complet, théorique et pratique du style épistolaire et des divers genres de correspondance, suivi de modèles de lettres familières pour tous les usages de la correspondance. T. Ier, Préceptes; t. II, Modèles. Paris, 2 vol. gr. in-18, VI-804 p. 6 fr. »

25. **Biographie générale** (Nouvelle) depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours avec les renseignements bibliographiques et l'indication des sources à consulter, publiée par MM. Didot frères, sous la direction de M. le Dr Hoefer. T. XXII (Grévin-Gyulay). Paris, in-8°, 500 p., 2 col.

— L'ouvrage formera 45 vol. à 3 fr. 50

26. **Blancard** (L.). Du consul de mer et du consul sur mer. Paris, in-8°, 12 p.

27. **Boileux.** Commentaire sur le Code Napoléon, contenant l'explication de chaque article séparément, l'énonciation, au bas du commentaire, des questions qu'il a fait naître, les principales raisons de décider pour et contre et le renvoi aux arrêts. 6e édition. T. V, art. 1387 à 1707. Blois et Paris, in-8°, 866 p.

28. **Boitard.** Leçons de procédure civile, contenant le commentaire complet du Code de procédure, publiées par G. de Linage, complétées par G. F. Colmet-Daage. 7e édition, contenant l'indication de la jurisprudence des Cours impériales et de la Cour de cassation. Corbeil et Paris, 2 vol. in-8°, VI-1425 p. 17 fr. »

29. **Bon** (Le) **jardinier,** almanach pour l'année 1858, contenant....., par Vilmorin, Poiteau, Louis Vilmorin, Bailly, V. Borie, Naudin, Neumann et Pepin. Paris, gr. in-18, LXVIII-1563 p. 7 fr. »

30. **Borel d'Hauterive.** Annuaire de la noblesse de France et des maisons souveraines de l'Europe. 1858, 15e année. Paris, gr. in-18, VIII-472 p., 4 pl. col., 8 id. noir. 5 fr. »

31. **Bouchitté.** Le Poussin, sa vie et son œuvre, suivi d'une notice sur la vie et les ouvrages de Philippe de Champagne et de Champagne le neveu. Paris, in-8°, IV-472 p. 7 fr. »

32. **Boudard** (P. A.). Numismatique ibérienne. 3e et 4e fascicules. Béziers et Paris, in-4°, 80 p., 5 pl.

— L'ouvrage est publié en huit fascicules à 5 fr. 25

33. **Bouniol** (B.). Les Combats de la vie; premiers récits. Paris, in-12, IV-304 p. 2 fr. »

— Une sombre histoire. — Côtes en long. — Une tentative de suicide. — Castagno des pendus. Cœur de bronze. — A quoi tient le bonheur!

34. **Bourgeois.** Mémoire sur la résistance de l'eau au mouvement des corps et particulièrement des bâtiments de mer. Paris, in-4°, 252 p., 3 pl. 12 fr. »

35. **Briand** et **E. Chaudé.** Manuel complet de médecine légale, ou résumé des meilleurs ouvrages publiés jusqu'à ce jour sur cette matière et des jugements et arrêts les plus récents; précédé de considérations sur la recherche et les poursuites des crimes et des délits, etc.; contenant un traité élémentaire de chimie légale..., par H. de Claubry. 6e édit. Paris, in-8°, VIII-948 p., 3 pl. gravées et 64 fig. dans le texte. 19 fr. »

36. **Brisse** (L.). Album de l'exposition universelle, dédié à S. A. I. le

prince Napoléon, tome II. Paris, in-4°, 500 p. 20 fr. »

37. **Broca**. De la cautérisation électrique ou galvano-caustique. Batignolles, in-8°, 16 p., fig. dans le texte.

38. **Cent** (Les) **Nouvelles** nouvelles, dites les Cent nouvelles du roi Louis XI. Nouvelle édition, revue sur l'édition originale, avec des notes et une introduction par P. L. Jacob. Paris, in-16, XXVIII-511 p. 4 fr. »
— Bibliothèque gauloise.

39. **Cervantes**. L'Ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche. Paris, 2 vol. in-12, 907 p. 4 fr. »

40. **Chassaignac**. Clinique chirurgicale de l'hôpital Lariboissière. Leçons sur le traitement des tumeurs hémorrhoïdales par la méthode de l'écrasement linéaire. Paris, in-8°, 155 p.

41. **Chateaubriand**. Œuvres. Paris, 10 vol. in-8°, 3641 p., 10 grav.

42. **Chevalier**. Cours d'économie politique fait au collége de France, t. II. 6° édition. Corbeil et Paris, in-8°, 636 p. 9 fr. 50

43. **Choix** de pièces inédites tirées des archives du château de Serrant. Paris, in-8°, 23 p.
— Extrait de la bibliothèque de l'école des chartes. 4° série, t. IV.

44. **Choulot**. L'art des jardins, études théoriques et pratiques sur l'arrangement extérieur des habitations; suivi d'un Essai sur l'architecture rurale, les cottages et la restauration pittoresque des anciennes constructions. Paris, in-4°, 34 p.

45. **Churchill** (F.). De la cause immédiate et du traitement spécifique de la phthisie pulmonaire et des maladies tuberculeuses. Corbeil et Paris, in-8°, 256 p.

46. **Comettant** (O.). La Propriété intellectuelle au point de vue de la morale et du progrès. 2° édition. Paris, in-18, 108 p. 1 fr. »

47. **Cordier**. Sculpture ethnographique, marbres et bronzes, d'après les divers types des races humaines. 19 photographies par Marville. Paris, in-fol.

48. **Cosson** (E.). Itinéraire d'un voyage botanique en Algérie, exécuté en 1856 dans le sud des provinces d'Oran et d'Alger. Paris, in-8°, 111 p.

49. **Courdaveaux** (V.). De l'immortalité de l'âme dans le stoïcisme. Paris, in-8°, 115 p.

50. **Cournot**. Traité élémentaire de la théorie des fonctions et du calcul infinitésimal. 2° édit., t. II et dernier. Paris, in-8°, 512 p. Les 2 vol. 16 fr. »

51. **Dalloz aîné** et **A. Dalloz**. Jurisprudence générale. Table des quinze années (1841 à 1856) du Recueil périodique de jurisprudence, de législation et de doctrine. (M.—Z.) Paris, in-4°, p. 481 à 808, 119 p., 3 col.

52. **Daumas** (P.). Quatre ans à Tunis. Alger, in-8°. 2 fr. 50

53. **Debay** (A.). Physiologie descriptive des trente beautés de la femme. Analyse historique de ses perfections et de ses imperfections, tempérament, physionomie, caractère, etc. 3° édit. 1 vol. in-12. 3 fr. »

54. **Decorde** (Abbé). Pavage des églises dans le pays de Bray. Amiens et Paris, in-8°, 14 p.

55. **Dégranges** et **Lafargue**. Médecine légale. Des circonstances et des faits qui unissent et séparent en matière criminelle les deux mots *respirer* et *vivre*. Paris, in-8°, 22 p.

56. **Deschamps** (M. H.). Études des races humaines. 3° mémoire : Méthode naturelle d'ethnologie. Paris, in-8°, XVII-144 p. 3 fr. »

57. **Deslys** (C.). La Mère Rainette, t. I°. Sceaux et Paris, in-18, 288 p. 1 fr. »

58. **Devals**. Notice historique sur la monnaie frappée à Montauban pendant les guerres de religion. Montauban, in-8°, 15 p.

59. **Devilleneuve** et **Carette**. Recueil général des lois et des arrêts en matière civile, criminelle, administrative et de droit public, fondé par J. B. Sirey. 2° série. An 1844. Paris, in-4°, 824 p., 2 col.

60. **Drohojowska** (Madame la comtesse). Les femmes illustres de l'Europe. Dessins de MM. Jules David et Raunheim. Paris, in-8°, 447 p., 18 lith. 10 fr. »

61. **Du Boys** (A.). Histoire du droit criminel des peuples modernes, considéré dans ses rapports avec les progrès de la civilisation depuis la chute de l'empire romain jusqu'au dix-neuvième siècle, pour faire suite à l'*Histoire criminelle des peuples anciens*. T. II. Grenoble et Paris, in-8°, 735 p. 7 fr. 50

62. **Dufour** (G.). De l'expropriation et des dommages causés à la propriété. Traité pratique à l'usage des entrepreneurs de travaux publics et de tous les particuliers menacés ou atteints dans leur propriété à raison de travaux autorisés, ordonnés ou exécutés par l'administration. Corbeil et Paris, in-8°, II-568 p. 7 fr. »

63. **Du Moncel**. Notice historique et théorique sur le tonnerre et les éclairs. Paris, in-8°, 54 p.

64. **Duparay.** Des principes de Corneille sur l'art dramatique. Thèse de doctorat présentée à la Faculté des lettres de Lyon. Lyon, in-8°, 127 p.

65. **Dupin.** Règles de droit et de morale tirées de l'Écriture sainte, mises en ordre et annotées. Paris, in-18, 376 p. 5 fr. »

66. **Énault** (L.). La Rose blanche. Frère Jean. Les Amours de Chiffonnette. Paris, in-12, 191 p. 1 fr. »

67. **Encyclopédie** moderne, dictionnaire abrégé des sciences, des lettres, des arts, de l'industrie, de l'agriculture et du commerce. T. VI (Inachus — Janus). Paris, in-8°, 458 p., 2 col.

— Le *Complément* formera 9 à 10 vol. de texte et 2 vol. de planches, divisés en 10 livraisons de 26 à 28 planches. Prix de chaque vol. : 3 fr. 50
Et la livraison de planches : 1 fr. 60

68. **Félix** (R.). Le Progrès par le christianisme. Conférences de Notre-Dame de Paris. Année 1856. Paris, in-8°, 333 p. 2 fr. 50

69. **Ferry** (Gabriel). Scènes de la vie militaire au Mexique. 1 vol. 1 fr. »

70. **Fétis.** Traité complet de la théorie et de la pratique de l'harmonie. 6e édition. Paris, in-8°, 284 p. 12 fr. »

71. **Figuier** (L.). L'Année scientifique et industrielle, ou Exposé annuel des travaux scientifiques, des inventions et des principales applications de la science à l'industrie et aux arts. 2e année. Paris, in-18, 514 p. et 1 pl. col. 4 fr. »

72. **Fixité** (De la) de la valeur de l'or, et de l'avantage d'un double étalon monétaire. Réfutation de la doctrine contraire de M. Michel Chevalier, par X. Rouen, in-8°.

73. **France** (La) ecclésiastique. Almanach du clergé pour l'an de grâce 1858, contenant les archevêques et évêques de France, leurs vicaires généraux, leurs officiaux, etc...; suivi de la législation concernant les cultes pendant l'année 1857. Paris, in-18, 393 p. 1 fr. »

74. **Fresquet** (De). De l'origine politique et de l'importance de la distinction des *Res mancipi* et *Nec mancipi* dans l'ancien droit romain. Batignolles et Paris, in-8°, 16 p.

75. **Frotier de la Messelière.** Voyage à Saint-Pétersbourg, ou Nouveaux mémoires sur la Russie, précédé du tableau historique de cet empire jusqu'à 1802, par Musset Pathay. Poitiers, in-8°, 234 p.

76. **Fulchiron** (J.). Voyage dans l'Italie septentrionale, faisant suite aux Voyages dans l'Italie méridionale et centrale. T. VI. Paris, in-8°, 710 p. 6 fr. »

77. **Gabour** (A.). Histoire de France, depuis les origines gauloises jusqu'à nos jours. T. IX : 1461-1515. Paris, in-8°, 547 p. (1857.) 5 fr. »

— L'ouvrage aura 20 vol.

78. **Gamme** (La) démontrée par des notes mobiles. Nouvel abécédaire musical, par un amateur. Paris, in-8°, 151 p. 2 fr. 50

79. **Garnier.** Répertoire général. La loi civile et la loi de l'enregistrement comparées. Doctrine et jurisprudence. Nouveau dictionnaire des droits d'enregistrement, de transcription, de timbre, de greffe et des contraventions dont la répression est confiée à l'administration de l'enregistrement. 4e édition. T. III. Arras et Paris, in-4°, p. 1137 à 2216, 3 forts vol. in-4°, avec pagination unique. 37 fr. »

80. **Gaume** (Mgr). La Révolution, recherches historiques sur l'origine et la propagation du mal en Europe, depuis la renaissance jusqu'à nos jours. 8e livraison : le Rationalisme. Paris et Bruxelles, in-8°. 4 fr. »

81. **Gawlikowski.** Guide complet de la danse, contenant : le quadrille, la polka, la polka-mazurka, la redowa, la schottisch, la valse, le quadrille des lanciers, toutes les figures du cotillon, et la mazurka polonaise avec la musique. Paris, in-16, 115 p., 1 pl. et 2 p. de musique. 1 fr. »

82. **Gay** (J.). Sur la distribution géographique des trois espèces de la section *Gamon* du genre *Asphodelus*. Paris, in-8°, 6 p.

— Extrait du *Bull. de la Soc. botanique de France*, t. IV.

83. **Geoffroy-Saint-Hilaire.** Sur quelques résultats récemment obtenus à l'égard du ver à soie du ricin par MM. E. Kauffmann, John le Long, et par M. Brunet. Paris, in-8°, 16 p.

84. **Girardin** (E. de). L'Empire avec la Liberté. Paris, in-8°, 40 p. (Décembre 1857.)

85. **Giraud-Teulon.** Principes de mécanique animale, ou Étude de la locomotion chez l'homme et les animaux vertébrés. Paris, in-8°, 488 p. fig. dans le texte.

86. **Giustiniani** (H. de). Commentaire sur les opérations militaires en Crimée. Paris, in-8°, 151 p.

87. **Godard.** Saint-Pétersbourg et

Moscou. Souvenirs du couronnement du czar. Paris, gr. in-18, IV-390 p. 3 fr. 50

88. **Goudrecourt** (De). Scènes de la vie arabe. Médine. 1re série. Sceaux et Paris, in-16, 384 p. 1 fr. »

89. **Grammaires** provençales de Hugues Faidit et de Raymond Vidal de Besaudun (treizième siècle). 2e édit., revue, corrigée et augmentée par F. Guessard, in-8°, LXIV-86 p. 5 fr. »

90. **Hannequin**. Dictionnaire des villes et campagnes, ou Collection complète des découvertes successives faites dans les arts, les sciences, l'industrie, etc., depuis la création du monde jusqu'à nos jours. Nevers, gr. in-8°, 368 p. 2 col. (1857.)

91. **Hawthorne**. Le Livre des merveilles, contes pour les enfants, tirés de la mythologie. 2e partie. Paris, in-16, 311 p., 40 vign. 2 fr. »

92. **Heine** (H.). Intermezzo, poëme traduit en vers français par P. Ristelhuber. Alençon et Paris, in-18, 88 p. 2 fr. »

93. **Hollard** (H.). Monographie de la famille des Ostracionides. Paris, in-8°, 48 p., 1 pl.

94. **Houssaye** (A.). Galerie du dix-huitième siècle. 6e édit. 2 série. Princesses de comédie et déesses d'opéra. Paris, in-12, 280 p. 1 fr. »

95. **Huc**. Le Christianisme en Chine, en Tartarie et en Thibet. T. III. Paris, in-8°, XII-466 p. (1857.) 6 fr. »
— L'ouvrage aura 4 vol.

96. **Hugo** (V.). Han d'Islande. Paris, 2 vol. in-12, 487 p. 2 fr. »

97. **Hugo** (V.). Les Orientales. Paris, in-12, 184 p. 1 fr. »
— Collection Hetzel.

98. **Hugo** (V.). Le Rhin. Paris, 4 vol. in-12, 772 p. 4 fr. »

99. **Hugo** (V.). Les Voix intérieures. — Les Rayons et les Ombres. Paris, in-12, 305 p. 1 fr. »
— Collection Hetzel.

100. **Isle** (P. de l'). Le Jardin d'amour, poésies. Paris, in-18, 215 p. 3 fr. 50

101. **Josat**. Guide des familles dans les soins à donner aux malades en l'absence du médecin.

102. **Jouffroy** (F.). Cours de droit naturel professé à la Faculté de Paris. 2 vol. in-12. 7 fr. »

103. **Julien** (B.). *Thèses de critique et poésies*. 1 vol. in-8°. 7 fr. 50

104. **Karr** (A.). Les Soirées de Sainte-Adresse. Paris, in-18, 328 p. 1 fr. »

105. **Karr** (A.). Les Femmes. Paris, gr. in-18, 556 p. 1 fr. »

106. **Keller** (F. A.). Instructions sur la navigation par arc de grand cercle, à l'aide du double planisphère. Paris, in-8°. 31 p.

107. **Kuhlmann**. Projet de loi sur les brevets d'invention. Lille, in-4°, 12 p.

108. **Laas-d'Aguen**. Nouveau dictionnaire français-grec, le plus complet de ceux publiés jusqu'à ce jour. Paris, in-12, 935 p. 2 col. 15 fr. »

109. **Labélonye**. De la digitale et du meilleur mode d'emploi de cette plante. Paris, in-8°, 16 p.

110. **La Blanchère**. Du collodion sec. Manière d'opérer. Paris, in-8°, 15 p.

111. **Lacolonge** (De). Des turbines eulériennes sans vannage. Bordeaux, in-8°, 48 p.

112. **Lafaye**. *Dictionnaire des synonymes de la langue française*, avec une introduction sur la théorie des synonymes. 1 vol. in-8° à 2 col., 1200 p., br 15 fr. »

113. **Landois** (H.). Application de la chaux et de la potasse à l'annulation des gaz délétères qui se produisent dans les mines de houille.... Paris, in-8°, 8 p.

114. **Langlebert**. Nouveau manuel des aspirants au baccalauréat ès sciences, rédigé conformément au programme officiel de 1857, accompagné de 3 cartes géographiques, 8 pl. gravées et 1200 grav. intercalées dans le texte. Sixième partie. Physique. Paris, in-18, 318 p. 3 fr. 50

115. **La Rochefoucauld** (Marquis de). Études littéraires sur Racine. Paris, in-8°, 92 p.

116. **Larombière** (L.). Théorie pratique des obligations, ou commentaire des titres III et IV, livre III, du Code Napoléon, art. 1101 à 1386. Paris, 2 vol. in-8°, 1503 p.
— L'ouvrage se composera de 5 vol. 45 fr. »

117. **La Tour-Varan** (De). Études historiques sur le Forez, chroniques des châteaux et des abbayes. 12e série. Saint-Étienne, in-8°, 64 p.
— L'ouvrage paraît par séries de 4 feuilles et un dessin. Il formera 2 vol., ou 15 séries environ. Prix de la série, paraissant mensuellement : 1 fr. »

118. **Laurens** (V. P.). Tableau de la poésie française depuis son origine jusqu'à nos jours, présentant les chefs-d'œuvre des grands maîtres classés par ordre de genres, l'histoire comparée de ces divers genres dans les trois grandes littératures classiques, et des appréciations littéraires sur chaque poëte. Paris, in-12, 479 p. 3 fr. 50

119. **Laurier** (C.). La Liberté de l'argent. Batignolles et Paris, in-8°, 103 p.

120. **Laverdet.** Correspondance entre Boileau-Despréaux et Brossette. 1 vol. in-8°. 10 fr. »

121. **Lavergne** (L. de). L'Agriculture et la population en 1855 et 1856. Corbeil et Paris, in-18, 411 p. 3 fr. 50

122. **Lavergne** (L. de). Essai sur l'économie rurale de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande. Paris, in-18, 172 p. 3 fr. 50

123. **Lefeuve.** Les anciennes maisons des rues de Bondy, du Bon-Puits, des Bons-Enfants, Boucher et du boulevard Bonne-Nouvelle. Paris, in-16, 328 p. 1 fr. 60

124. **Le Gendre.** Anatomie chirurgicale homalographique, ou description et figures des principales régions du corps humain, représentées de grandeur naturelle d'après des sections planes pratiquées sur des cadavres congelés, comprenant 25 planches dessinées sur nature. Paris, in-fol., 45 p.

125. **Lélut** (L. F.). Petit traité de l'égalité, 2e édition. Batignolles, in-18, 155 p. 1 fr. 50

126. **Lettres** (Huit) originales et inédites de Charles VII; suivies de : Pièces concernant un naufrage à Noirmoutiers, au quinzième siècle. Nantes, in-8°, 7 p.

127. **Liskenne** et **Sauvan.** Bibliothèque historique et militaire, dédiée à l'armée et à la garde nationale de France, t. I à VI. Paris, 6 vol. in-8°, 6033 p.

— Tome Ier : Essai sur la tactique des Grecs, — Thucydide, — Xénophon, — Arrien. — Tome II : Essai sur les milices romaines, — Polybe. — Tome III : César, — Végèce, — Onosander, — l'empereur Léon, etc. — Tome IV : Introduction à l'histoire politique et militaire des Français, — Montécuculli, — Turenne, etc. — Tome V : Frédéric II, — Lloyd, — Guibert, — Lacuée, — Cessac, — Carnot, etc. — Tome VI : Mémoires de Napoléon. — L'ouvrage se compose de 7 vol., 200 cartes et plans de batailles, et 1 vol. in-4° de légendes. Prix du vol. : 6 fr. »

128. **Lock** et **Couly d'Aragon.** Les Prix de vertu fondés par M. de Montyon. Discours prononcés à l'Académie française par MM. Daru, Laya, de la Place, de Ségur, l'évêque d'Hermopolis, Desèze, de Cessac, Picard, Lemercier, Cuvier, Parseval-Grandmaison, Lebrun, de Jouy, Villemain, Tissot, Nodier, de Salvandy, Étienne, Molé, Flourens, Scribe, Dupin, Viennet, Tocqueville, Saint-Marc-Girardin et de Barante; réunis et publiés, avec une notice sur M. de Montyon. T. Ier. 1819-1838; t. II. 1839-1856. Paris, 2 v. in-18, 953 p. 7 fr. »

129. **Macaulay.** Histoire du règne de Guillaume III, pour faire suite à l'histoire de la révolution de 1688. Paris, 3 vol. in-18, 1459 p. 10 fr. 50

130. **Maigne d'Arnis.** Lexicon manuale ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis ex glossariis Caroli Dufresne, D. Ducangii, D. P. Carpentarii, Adelungii et aliorum, in compendium accuratissime redactum. Petit-Montrouge, in-8°, 2 col., 1068 p. 12 fr. »

131. **Marmier** (A. J.). Ancien coutumier de Bourgogne. Batignolles et Paris, in-8°, 40 p.

132. **Martigny** (Abbé). De la représentation d'Orphée dans les monuments chrétiens primitifs. Mâcon, in-8°, 20 p.

133. **Masse.** Traité pratique d'anatomie descriptive mis en rapport avec l'atlas d'anatomie et lui servant de complément. Paris, in-18, 704 p.

— Le petit atlas complet d'anatomie descriptive du corps humain, ouvrage adopté par le Conseil de l'instruction publique, se compose de 112 planches dessinées d'après nature et gravées sur acier, 4e édition. Paris, 1 vol. in-12, cart.; figures noires : 20 fr. »
coloriées : 30 fr. »

134. **Mémoires** de la Société impériale d'émulation d'Abbeville. 1852 à 1857. (Discours. — Notices. — Biographies. — Géologie du département de la Somme. — Système international des poids, mesures et monnaies. — Comptes rendus des Sociétés correspondantes....) Abbeville, in-8°, 712 p.

135. **Mémoires** de la Société impériale des antiquaires de France. 3e série. T. III. Paris, in-8°, 444 p., 5 pl.

136. **Merger.** Des assurances terrestres. Traité théorique et pratique comprenant les assurances sur la vie à primes fixes, en mutualité, etc. T. Ier. Versailles et Paris, in-8°, 384 p. 5 fr. »

137. **Merruau** (P.). L'Égypte contemporaine — 1840-1857 — de Méhémet-Ali à Saïd-Pacha. Paris, in-8°, 342 p. 6 fr. »

138. **Méry.** Les Nuits italiennes,

contes nocturnes. Poissy et Paris, in-18, 317 p. 1 fr. »

139. **Méry**. Les Nuits anglaises. Poissy et Paris, in-18, 328 p.

140. **Méry**. Les Damnés de l'Inde. Paris, in-18, 395 p. 1 fr. »

141. **Meunier-Joannet**. Cours élémentaire d'analyse, contenant un très-grand nombre d'applications. Paris, in-8°, 383 p., fig. dans le texte. 10 fr. »

142. **Michiels** (A.). Contes des montagnes. — Histoire d'une pauvre cabane. — Une Guerre domestique. — Le Luthier du Tyrol. — L'Auberge du Plat d'étain... — Légendes souabes. — Légendes de la Forêt-Noire. Blois et Paris, in-18, 327 p. 1 fr. »

143. **Michon** (J.). Du progrès et de l'importance politique des idées gallicanes. Paris, in-32, 63 p.

144. **Molinos-Lafitte** (Madame). Le Royaume des enfants, scènes de la vie de famille. Paris, in-8°, 272 p., 12 gravures.

145. **Montagne** (C.). Huitième centurie de plantes cellulaires nouvelles, tant indigènes qu'exotiques. Paris, in-8°, 20 p.

146. **Montigny**. Équitation des dames, ou Guide de l'élève écuyer. Paris, in-8°, 284 p., 1 pl.

147. **Morin**. *Aide-mémoire de mécanique pratique*. 4e édit., 2e tirage. 1 vol. in-8° avec gravures. 7 fr. 50

148. **Monselet** (C.). Monsieur de Cupidon. Paris, in-18, 356 p. 1 fr. »

149. **Mourlon**. Répétitions écrites sur le Code de procédure civile, contenant l'exposé des principes généraux, leurs motifs, et la solution des questions théoriques, suivies d'un formulaire. 3e livraison. Batignolles et Paris, in-8°, p. 401 à 508.

150. **Observations** météorologiques faites à Nijné-Taguilsk (monts Ourals, gouvernement de Perm). Résumé des dix années 1845-1855. Paris, in-8°, 48 p.

151. **Orfila**. Leçons de toxicologie. Paris, in-8°, 120 p.

152. **Pascal** (B.). Œuvres complètes. Paris, 2 vol. gr. in-18, 1259 p. 4 fr. »

153. **Passy** (F.). Mélanges économiques. Saint-Germain en Laye et Paris, in-18, 450 p.

154. **Pfeiffer** (Ida). Voyage d'une femme autour du monde, traduit de l'allemand. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

155. **Philipeaux** (R.). Études cliniques sur l'emploi de l'électrisation localisée pour le diagnostic des surdités curables. Lyon, in-8°, 15 p.

156. **Possoz** (R. P.). Notre-Dame du Calvaire, ou Notice sur Notre-Dame des Sept-Douleurs et les indulgences attachées à son culte, suivie de quelques pratiques de piété en son honneur. Paris, in-32, 254 p.

157. **Pouchet** (Dr). Histoire naturelle agricole du mouton. Du perfectionnement de la laine. Rouen, in-8°, 24 p.

158. **Première** (La) leçon des matines ordinaires du grand abbe des cornardz de Rouen, souuerain monarcque de lordre, contre la respõse faicte par ung corneur a lapologie dudict abbe. Paris, in-12, 12 p., 1 vign. 10 fr. »

159. **Preti**. Traité complet, théorique et pratique, sur les fins de parties au jeu des échecs, illustré de 340 diagrammes. Paris, in-8°, 400 p. 12 fr. »

160. **Progrès** (Le), journal des sciences et de la profession médicales. Les vendredis. In-8°, 32 p. Rédacteur en chef : M. L. Fleury. France : un an, 20 fr. »

161. **Quinet**. Ahasvérus. Les Tablettes du Juif errant. Paris, in-18, 447 p. 3 fr. 50
— Tome VII des *Œuvres complètes d'Edgard Quinet*, édition in-18, 10 vol. 25 fr. »

162. **Rabanis**. Clément V et Philippe le Bel. Lettre à M. Charles d'Aremberg, sur l'entrevue de Philippe le Bel et de Bertrand de Got à Saint-Jean d'Angély. Paris, in-8°, 203 p.

163. **Rapet** (J. L.). Manuel de morale et d'économie politique à l'usage des classes ouvrières. Corbeil et Paris, in-18, 551 p. 3 fr. 50

164. **Recueil** de poésies françaises des quinzième et seizième siècles. Morales, facétieuses, historiques. Réunies et annotées par M. A. de Montaiglon. T. VII. 5 fr. »

165. **Réveil** (Le). Paraît le samedi. Rédacteur en chef : M. A. Granier de Cassagnac. Directeurs : MM. M. et L. Escudier. In-4°. Paris : un an, 16 fr. »
Six mois, 9 fr. »
Le numéro, » fr. 30

166. **Révillon**. La Lyre de la France, ou les beaux jours de l'Empire ; chansonnier nouveau, contenant trois chansons patriotiques, populaires et nationales. Paris, 3 col.

167. **Revue** (La) de la presse, journal hebdomadaire, exclusivement religieux, devant paraître sous la direction du fondateur de la *Bibliothèque religieuse de Paris*. Le samedi. Petit in-fol., 4 p. 4 col. Gérant, J. L. Paulmier. France : un an, 7 fr. »
Six mois, 3 fr. 50

168. **Reybaud** (Madame C.) : *Hélène*. 1 vol. 1 fr. »

169. **Rittiez** (F.). Histoire du règne de Louis-Philippe Ier. 1830 à 1848. Précis, t. III et dernier. Paris, in-8°, 443 p. 5 fr. »

170. **Rohrbacher** (H.). Histoire universelle de l'Église catholique, suivie d'un atlas géographique dressé pour l'ouvrage. T. XIII. Paris, in-8°, 608 p. 6 fr. »

171. **Rosny** (L. de). Mémoire sur la chronologie japonaise ; précédé d'un aperçu des temps anté-historiques. Paris, in-8°, 27 p. 2 fr. »

172. **Rosny** (L. de). Mœurs des Aïno, insulaires de Yéso et des Kouriles ; extrait des ouvrages japonais et des relations des voyageurs européens. Paris, in-8°, 8 p.

173. **Saintine**. Antoine. — L'Ami de Robespierre. — La Tour au Païen. — Histoire de ma grand'tante. — La Dame des marais salants. — Récits dans la tourelle. 3e série. Paris, in-12, 331 p. 1 fr. »

174. **Saint-Simon**. Mémoires complets et authentiques sur le siècle de Louis XIV et la régence, collationnés sur le manuscrit original par M. Chéruel, et précédés d'une notice par M. Sainte-Beuve. T. XVI. Paris, in-8°, 438 p. 4 fr. »

175. **Sales** (S. Fr. de). Œuvres complètes, publiées d'après les manuscrits et les éditions les plus correctes. T. IV. Sermons, première partie. Besançon et Paris, in-8°, 576 p. 5 fr. 50
— L'ouvrage aura 13 volumes

176. **Saussure** (De). Voyage au Mexique. Découverte d'un ancien volcan. Paris, in-8°, 16 p.

177. **Schlagdenhauffen**. Essai sur la polarisation du quartz. Thèse de physique présentée à la Faculté des sciences de Nancy. Paris, in-8°, 43 p., 3 pl.

178. **Schnepf** (Dr). Capacité vitale du poumon, ses rapports physiologiques et pathologiques avec les maladies de la poitrine. Paris, in-8°, 115 p.

179. **Strickland** (Miss). Catherine d'Aragon, première femme d'Henri VIII, roi d'Angleterre. Batignolles.

180. **Tastu** (Madame). Poésies complètes. Premières poésies. Nouvelles Chroniques de France. Paris, in-12, 557 p. 3 fr. 50

181. **Theiner** (R. P.). Documents inédits relatifs aux affaires religieuses de la France. 1790 à 1800, extraits des archives secrètes du Vatican. T. Ier. Paris, in-8°, 473 p.

182. **Toilette** (La) de Paris. Le 2e et le 4e jeudi de chaque mois. Petit in-4°, 8 p., 2 col. Paris : un an, 4 fr. »
Départements, 5 fr. »
— Paris. N° 1 le 14 janvier.

183. **Tripier**. Code de justice militaire pour l'armée de terre, suivi : 1° du Code d'instruction criminelle, du Code pénal ordinaire ; 2° des lois organiques de l'armée et des lois complémentaires du Code de justice militaire. Poitiers et Paris, in-8°, 472 p.

184. **Ventura**. École des miracles, ou les Œuvres de la puissance et de la grâce de Jésus-Christ, fils de Dieu et sauveur du monde ; traduit de l'italien par l'abbé Lechat. T. IIIe et dernier. Arras et Paris, in-18, 590 p.

185. **Ville**. Muséum d'histoire naturelle. Cours de physique végétale. Paris, in-8°, 24 p.

186. **Villemain**. La République de Cicéron, avec un discours. Paris, in-8°, 407 p. 7 fr. »

187. **Violier** (Le). Histoires romaines, nouvelle édition, revue et annotée par M. G. Brunet. 1 vol. 5 fr. »

188. **Walsh**. Yvon le Breton, ou souvenirs d'un soldat des armées catholiques et royales. Le Mans et Paris, in-8°, 430 p. 3 fr. 50

189. **Warren** (Comte E. de). L'Inde anglaise avant et après l'insurrection de 1857. 2 vol. in-12. 7 fr. »

190. **Ysabeau** (A.). De la basse-cour ; traité complet de l'élève et de l'engraissement des animaux de basse-cour. Paris, in-18, 140 p.



Contrasts between Christianity and the Religious System of the Ancient World; with special Reference to prevailing Difficulties and Objections. Part 3 : Religions of China, America, and Oceania. Cambridge, 1858, in-8°, cart. en t. 9 fr. 50

57. **Harwood** (T.). The Farmer's Account-Book; including a System for Keeping a Cash Account, more simple and complete than any hitherto published. London, 1858, in-8° obl., cart. en t. 7 fr. 50

58. **Hausblætter**. Hrsg. v. F. W. Hackländer u. E. Höfer. 1858. 1 Hft. Stuttgart, 1858, in-8°, br. L'ann., 20 fr. »

59. **Hazlitt** (W. C.). The History of the Origin and Rise of the Republic of Venice. London, 1858. 2 vol. in-8°, cart. en t. 30 fr. »

60. **Heider** (G. R v.). **Eitelburger u. J. Hieser**, mittelalterliche Kunstdenkmale d. österreich. Kaiserstaates. Stuttgart, 1858, in-fol., liv. 8, 9, à 5 fr. 35
— Le même, édit. de luxe, 9 fr. 75

61. **Heyse** (P.). Neue Novellen. Stuttgart, 1858, in-8°, br. 6 fr. 50

62. **Hochstetter** (J.). Schweizerische Architektur in perspekt. Ansichten, Grundrissen, etc. 1. Abth. : Holzbauten d. Berner Oberlandes. Aufgenommen v. C. Weinbrenner u. J. Durm. Carlsruhe, 1858, liv. 2, in-fol. 6 fr. »

63. **Holle** (Berthold v.). Hrsg. v. K. Bartsch. Nurnberg, 1858, in-8°, br. 8 fr. »

64. **Holmgren** (A. E.). Monographia tryphonidum Sueciae. Stockholm, 1857, in-4°. 22 fr. »

65. **Humber** (W.). A Practical Treatise on Cast and Wrought Iron Bridges and Girders, as applied to Railway Structures and to Buildings generally : with numerous Examples, drawn to a large Scale, selected from the Public Works of the most Eminent Engineers. London, 1858, in-fol., demi-rel. 87 fr. 50

66. **Jameson** (Mrs). Legends of the Madonna, as represented in Christian Art. Second Edition, enlarged; with 27 Etchings and 165 Woodcuts. London, 1857, in-8°, cart. 30 fr. »

67. **Janer** (F.). Condicion social de los Moriscos de España : causas de su espulsion, y consecuencias que esta produjo en el órden económico y político : obra laureada con el accesit, único premio adjudicado sobre este asunto por la Real Academia de la Historia en el concurso de 1857. Madrid, 1857, 1 vol. in-8°. 7 fr. 50

68. **Janer** (F.). Joyas de la antigua literatura española, publicadas é ilustradas. — Tractado de prouidencia é contra fortuna. Por Diego de Valera (siglo XV). Madrid, 1858, brochure in-18, 1 fr. 50

69. **Journal** (Polytechnisches). Eine Zeitschrift zur Verbreitg. gemeinnützíger Kenntnisse im Gebiete der Naturwissenschaft, der Chemie, der Pharmacie, etc. Hrsg. v. E. M. Dingler. Stuttgart, 1858, in-8°, br., l'année, 37 fr. 35

70. **Jukes** (A.). The Types of Genesis briefly considered as revealing the Development of Human Nature in the World, Within and Without, and in the Dispensations. London, 1858, in-8°, cart. en t. 9 fr. 50

71. **Kavanagh** (J.). Adèle : a Tale. London, 1858, 3 vol. in-8°, cart. en t. 38 fr. 75

72. **Kennedy** (J.). Lionel Fitzgibbon and his Parrot. London, 1858, in-16, cart. en t. 4 fr. 50

73. **Kipping** (R.). Elementary Treatise on Sails and Sailmaking, with Draughting, and the Centre and Effort of the Sails, relative to every Class of Vessels. With Appendix. Cloth, 2s. 6d. (C. Wilson). London, 1858, in-12, cart. 3 fr. 25

74. **Kolbe** (H). Ausführliches Lehrbuch der organischen Chemie. Zugleich als 3 u. 4 Bd. zu Graham-Otto's Lehrb. der Chemie. Braunschweig, 1858, vol. 1, liv. 6 et 7, in-8°, br., à 2 fr. »

75. **Kolenati** (F. A.). Meletemata entomologica. Fasc. 7. Homoptera stridulantia Caucasi, etc , adnexis nonnullis Arachnidibus. Mosquae, 1857, in-8°, br. 5 fr. »

76. **La Fuente** (M.) (Fr. Gerundio). Historia general de España. Madrid, 1852, in-8°, t. 1 à 19. Chaque volume, 7 fr. »

77. **Lardner** (D.). Popular Astronomy. London, 1858, séries 1 et 2, in-12, cart. 5 fr. 75

78. **Lardner** (D.). Common Things explained. London, 1858, séries 1 et 2, en 1 vol. in-12, cart. 6 fr. 25

79. **Lindsay** (Lord). Lives of the Lindsays : a Memoir of the Houses of Crawford and Balcarres. With Extracts from the Official Correspondence of Alexander, Sixth Earl of Balcarres, during the Maroon War; and Personal Narratives by his Brothers, etc., etc., 2d edit. London, 1858, 3 v. in-8°, cart. en t. 30 fr. »

80. **Linton** (H.). A Paraphrase and Notes on the Epistles of St. Paul. London, 1858, in-8, cart. en t. 9 fr. 50

Life and Services of Rear-Admiral Sir William Symonds; with Correspondence and other Papers relative to the Ships and Vessels constructed upon his Lines. Edited by J. A. Sharp. London, 1858, in-8°, cart. en t. 26 fr. 25

137. **Tooke** (W.). The Monarchy of France : its Rise and Progress, and Fall. New edit. London, 1858, in-8°, cart. en t. 9 fr. 50

138. **Vehse** (Ed.). Geschichte der deutschen Höfe seit der Reformation. 41. Bd. Die kleinen deutschen Höfe, vol. 7. Die Mediatisirten. Hamburg, 1858, in-8°, br. 5 fr. »

139. **Verzeichniss** der Bücher, Landkarten etc., welche vom Juli bis zum December 1857 neu erschienen oder neu aufgelegt worden sind, etc. Leipzig, 1858, in-8°, br 2 fr. »

140. **Vierordt.** Die Erscheinungen u. Gesetze der Stromgeschwindigkeiten d. Blutes nach Versuchen. Frankfurt, gr. in-8°, br. 6 fr. »

141. **Walpole** (H.). The Letters of Horace Walpole, Earl of Orford. Edited by Peter Cunningham. Now first Chronologically arranged. 9 vols. Vol. 7. London, 1858. Cart. en t. 13 fr. 25

142. **Warren** (G. K.). Explorations in the Dacota Country in the Year 1855. Washington, 1857, in-8°, cart., cartes. 15 fr. »

143. **Weisbach** (J.). Lehrbuch der Ingenieur u. Maschinen-Mechanik. 3 Aufl. Braunschweig, 1858, vol. 2, liv. 5, 6, in-8°, br. à 2 fr. »

144. **Weiss** (H.) Kostümkunde. Handbuch der Geschichte der Tracht, d. Baues u. Geräthes v. den frühesten Zeiten bis auf die Gegenwart. Stuttgart, 1858, liv. 4, in-8°, br. 3 fr. 35

145. **Winter** (B.). Handbuch der christlichen Religions-Wissenschaft. Regensburg, 1857, 3 vol. in-8°, br. 11 fr. 75

146. **Woerl** (F. E.). Atlas der Schlachten, Treffen u. Belagerungen aus der Geschichte der Kriege v. 1792 bis 1815. Verbessert u. m. Einleitgn. begleitet von F. v. Dürrich. Freiburg, 1858., liv. 1 à 6, 4, br., à 2 fr. »

147. **Wunderbar** (R. J.). Biblisch-talmudische Medicin (Neue Folge.) Staatsarzneikunde u. gerichtl. Medicin der alten Israeliten. Riga, 1857, vol. 2, liv. 1, in-8°, br. 2 fr. »

148. **Zeit** (Unsere). Jahrbuch zum Conversat.-Lexikon. Leipzig, 1858, liv. 12. 1 fr. »

149. **Zeitschrift** f. Philosophie u. philos. Kritik. Hrsg. v. J. H. Fichte, H. Ulrici u. J. U. Wirth. Halle, 1858, vol. 32. 6 fr. 75.

150. **Zeitschrift** österreichische botanische. Red. : A. Skofitz. Wien, 1858, in-8°, br. L'année, 14 fr. »

151. **Zeitung** (Botanische). Red. : H. v. Mohl. D. F. L v. Schlechtendal. 16. Jahrg. Leipzig, 1858, in-4°. L'année, 22 fr. 75



Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.

M. FERDINAND WOLF

ET

LES ROMANCES ESPAGNOLES.

Primavera y flor de romances, ó coleccion de los mas viejos y mas populares romances castellanos, por Don Fernando Jose Wolf y Don Conrado Hofmann, 2 vol. in-12; Berlin, 1856. *Ueber eine Sammlung spanischer Romanzen in fliegenden Blättern auf der Universitäts-Bibliothek zu Prag*, von Ferdinand Wolf, in-4°, Vienne 1850. *Rosa de romances ó Romances sacados de las Rosas de Juan Timoneda*, por Don Fernando Jose Wolf, in-12, Leipsick, 1846. *Ueber die Romanzen-Poesie der Spanier*, von Ferdinand Wolf, in-8°, Vienne, 1847. *Proben portugiesischer und catalanischer Volks-Romanzen, mit einer literarhistorischen Einleitung*, von Ferdinand Wolf, Wien, gr. in-8°, 1856.

Le nom de *Romance* nous reporte à un temps déjà bien ancien où le peuple espagnol avait sa langue à part, le *roman*, et se plaisait à entendre des compositions naïves qui lui exprimaient ses sentiments et ses idées. Malheureusement les vieilles romances se sont insensiblement transformées : elles ont suivi pas à pas les développements de la langue, et se sont conformées aux changements des mœurs; puis les poëtes de profession ont voulu les rajeunir et les embellir à leur usage, s'en faire un gagne-pain ou un moyen de célébrité, et il n'en est plus resté que le sujet et l'étiquette. Mais le sujet rappelle trop souvent ces métaux précieux, jadis la richesse d'un pays, qui reçoivent successivement vingt empreintes et dont le titre baisse à toutes les refontes, et l'étiquette s'applique à des vers de nature si diverse, historiques ou de pure fantaisie[1], amoureux ou comiques[2], didactiques ou dévots, purement

[1] Si l'on en excepte le Cid, aucun héros n'a inspiré plus de romances que Bernaldo del Carpio, et les historiens les plus nationaux reconnaissent que, selon toute apparence, il n'a pas même existé.

[2] On les appelle même *burlescos*.

narratifs[1] ou lyriques, que *Romance* est aujourd'hui un nom banal qui ne désigne plus qu'une petite pièce de poésie en vers de huit syllabes, souvent même mal comptées, et personne ne chicane sur le nombre. Si, par aventure, il nous restait encore quelques romances primitives, telles qu'elles ont été improvisées du douzième au quinzième siècle sur les bords du Guadalquivir ou dans les vallons de la Sierra-Morena, dont une main respectueuse aurait seulement enlevé la rouille qui empêchait d'en apprécier la forme, nul ne pourrait le savoir : la plus ancienne édition ne remonte qu'au milieu du seizième siècle[2], et aucun manuscrit ne nous en a conservé de plus vieilles leçons. L'émulation d'archaïsme, qui s'était emparée des faiseurs de poésie populaire, et la grossièreté naturelle des soldats, qui, le soir, devant leurs tentes, chantaient en les traduisant dans la langue des camps les traditions dont leurs grand'mères avaient bercé leur enfance, ont même, selon toute apparence, singulièrement interverti la chronologie des romances. Si l'on en excepte quelques traits originaux qui ont échappé au badigeon littéraire, ce sont précisément les plus anciennes qui paraissent les plus modernes, et il en est beaucoup parmi les plus récentes que l'on croirait réellement antiques.

Si ces anachronismes de la langue, et quelquefois des idées, ne permettent pas à la critique de rétablir l'ordre des temps et d'y ranger chaque romance à sa date, elle n'est point forcée d'accepter comme une nécessité du sujet le chaos des premiers romanceros. Elle peut, en se donnant quelque peine, distinguer le vieux naturel des falsifications du neuf, et la rudesse naïve d'un poëte qui chante, ainsi que l'oiseau des bois, les sentiments que le bon Dieu lui a donnés, des affectations de naïveté qu'on a méditées à sa table de travail, et de la rusticité apocryphe d'un bel-esprit qui s'est drapé dans un sarrau. Mais il y avait dans les romances originales un goût si prononcé de terroir et un esprit tellement national, que, pour peu qu'on fût Espagnol de race, il n'était pas malaisé de les contrefaire. Leur gravité un peu solennelle

[1] Ainsi, par exemple, la romance de Grimaltos et Montesinos, *Muchas voces oi decir* (dans Wolf, *Primavera*, t. II, p. 251), est un véritable fabliau, et une autre qui appartient à la même tradition, *En las salas de Paris* (*Ibidem*, p. 273), un petit roman de chevalerie.

[2] *Cancionero de romances*, Emberes, Martin Nucio, sans date : avant la dernière publication de M. Wolf, on regardait comme antérieur *La Silva de varios romances*, Zaragoza, 1550, Estévan G. de Najéra. Selon M. Ticknor, *History of spanish litterature*, t. I, p. 110, quelques romances auraient cependant été déjà imprimées en 1511 dans le *Cancionero general* de Valence. Personne n'a encore malheureusement songé à recueillir les mélodies.

se retrouvait naturellement dans le ton et les moindres paroles de tout homme pénétré de la vérité de ce qu'il racontait et de sa propre importance. Cette roideur de l'inspiration et son impassibilité apparente, cette simplicité d'expression si dédaigneuse de la rhétorique et des ambages, cette imagination qui ne déviait jamais de la droite ligne, tenaient à la volonté bien arrêtée des poëtes de garder leur *quant à moi* et d'*être ceux qu'ils étaient*[1]. Leur poésie n'avait qu'un but : redire sur le même air les traditions qu'on leur avait apprises, et ils les répétaient, en conscience, comme des gens d'honneur qui témoigneraient devant une cour de justice. Mais, malgré cette opiniâtreté à mettre leur imagination au service de leur mémoire, malgré cette préoccupation constante de leur dignité, c'était le vrai souffle de la poésie qui agitait leurs âmes. Les romances en sortaient d'un seul jet, sans soudure d'aucune sorte; tout le pittoresque du sujet se mettait naturellement en relief, toutes les circonstances qui ajoutaient à l'effet se groupaient, chacune à sa place, et saisissaient l'intelligence comme une réalité. Ce n'était pas le simple récit d'une histoire ancienne, mais un témoignage vivant et frémissant encore des passions du moment.

Quelques caractères trahissent cependant les imitations les mieux réussies. Les romances de première formation sont moins développées, moins complètes, moins préoccupées de l'effet et des personnages; elles supposent une tradition plus présente à tous les souvenirs, qui les mette en scène et les conclue; malgré l'apparence, leur sujet véritable n'est point le récit d'un événement avec toutes ses circonstances et accessoires, mais le sentiment, l'émotion populaire qu'il a dû exciter parmi les contemporains : ce sont, en un mot, les moins personnelles et les moins littéraires. Naguère encore ces différences étaient plutôt soupçonnées que reconnues; l'âge d'une romance était une question de tact que chacun décidait sans raison aucune, selon ses impressions du moment, et des distinctions aussi vagues ne pouvaient diriger la critique. Elle en était réduite à grouper confusément ensemble toutes les romances qui se rapportaient au même héros ou aux mêmes aventures, et à admirer sur échantillon le chaos. M. Huber fut le premier qui voulut y introduire un ordre plus systématique, qui distingua les différentes couches et en expliqua l'histoire; mais il ne songeait qu'au romancero du Cid, et la plus grande difficulté d'une théorie était précisément l'immense variété des sujets et la diversité des inspirations. Un savant dont l'activité féconde s'est fait un domaine de toute la poésie du

[1] *Yo soy quien soy.*

moyen âge, M. Ferdinand Wolf, a pris ses ingénieuses idées pour point de départ; mais il les a étendues, complétées, et avec cette opiniâtreté de travail particulière aux Allemands, avec cette conscience d'érudition qui croit ne rien savoir tant qu'il lui reste quelque chose à apprendre, il a reconnu des différences d'origine et de nature qui lui ont permis d'établir enfin de véritables catégories. Peut-être sont-elles encore trop exclusivement historiques, trop extérieures, peut-être ne tiennent-elles pas suffisamment compte de l'ordre réel des dates; mais la critique peut déjà, grâce à elles, s'orienter dans le pêle-mêle des recueils de romances, et apprécier l'esprit et le caractère de chacune, son importance et son rôle dans l'histoire littéraire.

Il y a d'abord toute la famille des romances primitives, celles où le poëte ne sent point et ne pense point pour son compte, où, à proprement parler, sa personne n'existe pas, où il n'est qu'un écho retentissant dans l'air, mais un écho intelligent, qui, sans but, sans intention ni prétention d'aucune sorte, et comme au hasard, répète, en leur donnant une expression plus poétique et plus vivante, les sentiments qui bruissent dans la rue. Ces romances étaient trop vraiment populaires pour ne pas agréer au peuple : il aimait à s'entendre redire avec toute la vivacité de la poésie et tous les charmes de la musique ses propres pensées. Les séductions d'une vie errante et sans travail fixe, et la facilité du succès, créèrent donc bientôt une classe entière de jongleurs qui parcouraient le pays la guitare à la main, et publiaient des romances sur les places publiques. Tous ces colporteurs de poésie avaient *reçu du ciel* une imagination active, et les vers dont ils s'étaient meublé la mémoire, et qu'ils récitaient à chaque instant pour quelques maravédis, leur donnaient une sorte de savoir-faire poétique. Il leur fallait suppléer aux insuffisances de leur mémoire, compléter les fragments de romances qu'ils venaient à apprendre, rajeunir les expressions par trop archaïques et les idées surannées[1], et naturellement, quand leur répertoire passait de mode, quand, tout en conservant quelque succès d'estime, il ne faisait plus d'argent, ils le renouvelaient en composant eux-mêmes d'autres romances plus conformes aux convenances de leur auditoire[2]. Ces secondes romances n'avaient déjà plus

[1] Ils faisaient par nécessité ce dont Ordoñez de Montalto se vantait comme d'un mérite dans sa réimpression de l'*Amadis de Gaule*, Saragosse, 1521 : Coligió de los antiquos originales, quitando muchas palabras superfluas, y poniendo otras de mas polido y elegante estilo.

[2] Ils avaient même grand soin de s'en vanter; ainsi on lit dans une collection de feuilles volantes (*pliegos sueltos*), conservée à la Bibliothèque Ambrosienne : *Primer quaderno*

la spontanéité des premières : c'étaient des œuvres travaillées, réfléchies, où le jongleur pensait lui-même le mieux qu'il pouvait, et ne parlait qu'en son propre nom; mais il était du peuple, il sentait et pensait comme lui; aucune prévention de collége, aucune réminiscence littéraire, aucune admiration officielle ne faussait son instinct national, et l'habitude de redire les premières romances lui en avait, pour ainsi dire, inoculé les sentiments, les idées et la langue. Souvent la mise en scène était seule vraiment différente; le même thème continuait sous une forme nouvelle, et l'on conservait aussi textuellement des phrases entières, devenues par un long usage des *dépendances* du genre, que chacun s'appropriait sans façon comme les mots du dictionnaire[1]. Enfin il y eut des lettrés, sans contact aucun avec le peuple et en différant complétement par leurs habitudes et leurs idées, qui, par un caprice d'imagination, choisirent la forme des romances de préférence à toute autre, et s'en servirent, comme d'une variété de la poésie lyrique, pour des inspirations qui leur étaient toutes personnelles. Ces romances littéraires n'ont plus que le nom et les caractères extérieurs du genre : sa versification libre, son vers court et facile comme de la prose, ses habitudes impersonnelles de récit que ne suspend jamais aucune réflexion ni aucun retour de l'auteur sur lui-même. En réalité, elles appartiennent à la poésie ordinaire, à celle qui se développe également chez tous les peuples, et n'y forment pas même une espèce à part : ce sont de petites histoires, des épîtres didactiques, de simples effusions lyriques ou même des ballades, comme toutes les autres, dont le style affecte seulement plus de simplicité et de vulgarité[2].

de la segunda parte de varios romances los mas modernos que hasta hoy se han cantado.

[1] The old spanish ballads have often a resemblance to each other in their tone and phraseology ; Ticknor, *History*, t. I, p. 125. Nous citerons comme exemples :

Vanse dias, vienen dias. —
Ya se parte el carcerelo ;
Ya se parte, ya se va. —
Jornada de quince dias
En ocho la fuera á andar. —
Mensajero eres, amigo ;
No mereceis culpa, non.

Voyez *Don Quixote*, P. II, ch. 10.

[2] Lope de Vega disait dans son *Arte nuevo de hacer comedias*, avec une naïveté curieuse chez un homme d'un si grand talent :

Porque como las paga el vulgo, es justo
Hablarle en necio, para darle gusto.

De ces trois classes de romances, la première est ainsi la seule qui ait le cachet du peuple espagnol, la seule qui soit naturelle et d'une importance majeure pour l'histoire littéraire; la seconde elle-même ne vaut que par l'habileté de l'imitation et ses ressemblances avec la première. M. Wolf a donc rendu un nouveau service à une littérature qui lui avait déjà tant d'obligations, en choisissant parmi les deux mille et quelques romances que la presse a recueillies[1] le *bouquet* qu'il vient d'offrir au public. On a sous la main, dans ses deux élégants volumes, tout ce que peut désirer le lecteur qui veut approfondir la nature de la poésie espagnole et celui qui ne cherche que son plaisir[2]. Peut-être seulement aurions-nous préféré que les plus vieilles romances eussent été réunies, comme une sorte d'introduction, en tête des plus populaires. Sans doute la confusion où M. Wolf les a laissées lui a permis de donner à sa collection plus d'unité matérielle; il a pu augmenter encore l'intérêt des différents cycles en les complétant, et ajouter ainsi beaucoup à l'agrément du livre; mais il a fallu y sacrifier quelque chose, sinon de sa valeur scientifique, puisqu'une table permet de rétablir chaque romance dans la classe à laquelle elle appartient, au moins de la méthode, et de la vérité de l'histoire. Dans une préface du meilleur espagnol, quoique peut-être rappelant un peu trop la langue des romances, M. Wolf a résolu avec l'autorité d'un maître toutes les questions que ce curieux sujet soulève : en reprenant après lui les plus importantes, nous ne ferons souvent que traduire ses opinions; lors même que nous nous en écarterons davantage, ce sera encore à ses travaux, à ses découvertes et à ses réflexions, qu'appartiendra l'initiative de nos idées.

Il n'est pas de peuple qui n'ait gardé de son passé, quel qu'il soit, des souvenirs où se complaît son orgueil et où se reprennent ses espérances; si individuels qu'ils aient d'abord été, tous se rattachent par des liens plus ou moins réels à son histoire : c'est à cette condition seule qu'ils l'intéressent et le passionnent tout entier. Ces souvenirs de

[1] Il n'y en a que 1902 dans le *Romancero general* de M. Duran; mais M. Wolf en avait sous la main beaucoup qui n'y ont pas été comprises : il en a même admis deux dans sa collection; *Moro, si vas á la España* (t. II, p. 38), et *Oh Valencia, oh Valencia* (t. II, p. 36).

[2] Le recueil de M. Wolf contient 198 romances, et il n'en est pas une seule que nous en voulussions retrancher; mais quelques-unes, à notre avis très-anciennes ou très-belles, nous semblent y manquer : telles sont, parmi les premières, *Ese buen rey Don Alfonso* (dans Duran, *Romancero general*, t. I, p. 575) et *Reinando el rey Don Alfonso* (*Ibidem*, p. 414), et parmi les secondes, *A los piés de Don Enrique*, probablement de Góngora (*Ibidem*, t. II, p. 43), et *Si el caballo vos han muerto*, par Lope de Vega (*Ibidem*, p. 45).

la veille feront les traditions du lendemain; on se les transmettra pieusement de génération en génération, mais en éliminant peu à peu toutes les circonstances qui complétaient la vérité des faits sans rien ajouter à la valeur historique et au sens de l'ensemble. Sans y songer, par l'instinct de l'imagination qui chante naturellement en nous, on veut aussi plaire à l'oreille, et l'on donne au récit une harmonie extérieure, un rhythme, qui satisfait en même temps un besoin réel de l'esprit et soulage la mémoire. Ce n'est plus une simple tradition que chacun modifie, c'est de la poésie définitivement fixée que n'a signée aucun auteur, mais que pense également tout le monde. Malgré sa forme historique, elle ne raconte réellement aucun fait; elle célèbre une gloire nationale, redit une admiration commune, chante une douleur du peuple, une idée, un sentiment, qui tiennent à sa nature et se sont développés avec lui. La fantaisie de personne ne surajoute aucune capricieuse beauté au sujet qui l'a mise en éveil; nul travail d'artiste ne polit sa forme; elle pense comme elle peut, s'exprime comme elle pense, bien sûre que les échos qui la rediront apporteront au besoin leur mot à son œuvre, qu'elle aussi *s'accroîtra en marchant*, et que bientôt elle courra les rues sous la forme qui lui convenait davantage.

Ces traditions poétiques se retrouvent chez presque tous les peuples dès les premiers temps de leur histoire : Achille chantait déjà les exploits des héros[1], sans doute en rapsode plutôt qu'en poëte, et l'on a reconnu sur un monument de l'ancienne Égypte les traces d'un refrain populaire[2]. Mais, au dire de Strabon, l'Espagne se distinguait des autres pays par son amour du chant[3] et le soin avec lequel les vieilles poésies y étaient conservées[4]. Le passage où Silius Italicus a parlé des goûts et des habitudes de ses compatriotes est plus précieux encore;

[1] Τῇ ὅγε θυμὸν ἔτερπεν, ἄειδε δ'ἄρα κλέα ἀνδρῶν;
Iliadis l. IX, v. 189.

[2] Champollion, *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie*, p. 196.

[3] L. III, p. 233 et 249, édit. d'Amsterdam, 1707.

[4] Καὶ τῆς παλαῖας μνήμης ἔχουσι τὰ συγγράμματα καὶ ποιήματα, καὶ νόμους ἐμμέτρους ἑξακισχιλίων ἐτῶν, ὥς φασι, l. III, p. 204. A en croire les Espagnols, ce fut même Tubal, petit-fils de Noë, qui, après s'être établi dans leur pays, précisément cent quarante ans après le déluge, dió las leyes en coplas; *Origen de las dignidades de España*, p. 2. Cette date aurait grand besoin de s'appuyer sur un manuscrit contemporain, et Salazar de Mendoza a négligé de nous dire où il l'avait prise. On sait seulement que la guitare espagnole est représentée dans les tombeaux des anciens Égyptiens (Wilkinson, t. II, ch. 5), et que la musique des fellahs reste aussi toujours lente et monotone, même quand les mots expriment des sentiments mobiles et passionnés.

c'est un témoignage qui s'appuyait certainement au moins sur des souvenirs d'enfance :

Flammarum misit dives Callæcia pubem,
Barbara nunc patriis ululantem carmina linguis;
Nunc, pedis alterno percussa verbere terra,
Ad numerum resonas gaudentem plaudere cetras.
Hic requies ludusque viris, ea sacra voluptas [1].

Ce chant hurlé semble bien différent du gémissement psalmodique et monotone de la romance moderne, mais c'est bien là ce peuple d'amateurs de chansons qui, selon l'expression de Lope de Vega, chantent encore aux frais de leur gosier quand ils sont en prison [2]. Ces premières poésies périrent sans doute lors de l'établissement des Visigoths en Espagne et de la rénovation du caractère national qui en fut la conséquence. Il y a une influence plus puissante encore que la séduction des idées avancées et la contagion des sentiments vrais, c'est la domination des fortes volontés sur les esprits sans initiative et sans ressort. Quelques rares souvenirs échappèrent cependant à ce renoncement du passé : telle est cette maison d'Hercule à Tolède, si soigneusement fermée avec un cadenas, parce que le jour où elle viendrait à s'ouvrir, la ruine de l'Espagne serait prochaine [3]; il est difficile de n'y pas reconnaître une vague réminiscence du temple de Janus et du voyage où Hercule fixa les bornes du monde à la pointe de Cadix. La mémoire de Didon subsistait aussi dans les traditions populaires avec des détails inconnus à tous les auteurs classiques : ce n'était pas une fascination de l'amour dont elle se punissait par une mort volontaire, mais un odieux attentat qu'en bonne justice le pieux Énée eût expié par vingt-cinq années de travaux forcés [4]. Un fait plus curieux encore, c'est que, malgré les cent coups de fouet qui défendaient d'y croire [5], les auspices par les oiseaux avaient conservé l'autorité d'une supersti-

[1] *Punicorum* l. III, v. 345.

[2] A costa de garganta cantareis
Aunque en la prision estareis.

[3] Cette tradition a été recueillie dans le *Crónica del rey Don Rodrigo* et dans plusieurs romances : voyez le *Romance del rey Don Rodrigo como entró en Toledo en la casa de Hércules;* dans M. Wolf, *Primavera*, t. I, p. 6.

[4] C'est le sujet de la romance *Por los bosques de Cartago;* dans M. Wolf, *Primavera*, t. II, p. 7. Beaucoup d'autres traditions sur Didon semblent avoir été particulières à l'Espagne : voyez le *Crónica general de España*, P. I, ch. 51-57.

[5] *Fuero Juzgo*, l. VI, tit. XI, loi 3.

tion et probablement d'une habitude[1]. Peut-être même faut-il supposer que l'esprit de l'ancienne poésie avait survécu à sa forme pour s'expliquer complétement le caractère des romances espagnoles et les singulières différences qui les distinguent de la vieille poésie des deux peuples voisins, dont les éléments dominants étaient cependant parfaitement semblables. Elles sont nourries d'événements, rapides, dramatiques; elles n'aiment point, comme la poésie portugaise, à se reposer de leur sujet *pede in uno* et à méditer sur sa nature et sa portée, au lieu de conclure; jamais surtout, comme les chants des troubadours, elles n'oublient si parfaitement la pensée pour la forme que le lecteur puisse croire qu'elles n'avaient réellement rien à dire et ne se proposaient que d'aligner bien industrieusement des rimes enjolivées çà et là de quelques périphrases.

L'invasion triomphante des Mores changea de nouveau les sources de la poésie nationale ; l'histoire officielle le disait elle-même en déplorant les désastres de l'Espagne : « Oubliées sont ses chansons; sa langue lui est devenue étrangère et l'étonne comme des sons étranges[2]. » Les anciens habitants n'avaient pas été seulement dépouillés de leurs champs et de leur patrie, la plupart en furent chassés par le fanatisme et la politique des vainqueurs ou s'en bannirent eux-mêmes pour continuer ailleurs leur résistance. Refoulés sur les cimes des Asturies, entre le ciel et les abîmes, aucune autre ressource ne leur restait que le courage du désespoir, et ils acceptèrent résolûment cette dernière chance : une défaite même glorieuse leur semblait encore une sorte de trahison envers leur foi; il fallait mourir de pied ferme et gagner au moins les palmes du martyre. Ils se résignèrent à un héroïsme incessant comme à une nécessité de leur position, et cette conscience d'une mort toujours imminente leur fit bientôt mépriser toutes les joies de la vie, et leur imprima une gravité sévère qu'aucune distraction apparente ne tempérait plus. De pareils hommes pouvaient être quelquefois écrasés par le nombre, mais on ne pouvait les vaincre qu'après les avoir tués;

[1] Ainsi, par exemple, on lit dans la romance *Ruy Velasquez de Lara :*

Catado se han que agüeros
Malos mostrado se habian;
dans Duran, *Romancero general*, t. I, p. 445.

Nous pourrions citer aussi le *Poema del Cid*, v. 11 et 12, 867, 2624, et ce passage du *Novelle antiche*, nouv. XXXII : Messere Imberal del Balzo, grande castellano di Proenza, vivea molto ad agura a guisa spagnuola.

[2] Olvidados le son sus cantares, e el su lenguaje ya tornado es en ageno e en palabra estraña; *Crónica de España*, P. II, fol. CCIII r°, édit. de Zamora, 1541.

ils s'habituèrent donc à se tenir pour invincibles et à compter au besoin sur des miracles; non sur ces prodiges, à peine croyables, qu'opèrent des mains invisibles, mais sur des exploits, souvent plus merveilleux encore, qui ne demandent qu'un grand cœur et une épée bien affilée. Bientôt ils attaquèrent à leur tour et commencèrent cette longue victoire de cinq cents ans où ils reconquirent pied à pied le royaume de leurs ancêtres; en vain les Mores étaient plus nombreux et aussi braves, *Dieu le voulait,* ils avançaient toujours, et des succès si improbables leur donnèrent foi en eux-mêmes; ils se proclamèrent dans leur pensée le peuple des grandes choses et, à titre d'Espagnol, chacun se guinda sur son orgueil comme sur un piédestal dont il ne voulut plus descendre. Tous auraient cru indignes de leur grandeur des sentiments qui n'auraient pas été exagérés et une expression dépourvue d'emphase; ils parlaient de leur pot-au-feu solennellement comme un héros de tragédie et auraient pu, sans se déranger de leurs habitudes, poser pour ces rois des vieilles images qui se mettent au lit et vaquent à leurs besoins la couronne sur la tête. A défaut d'un de ces liens un peu extérieurs qui forment les autres peuples et les constituent en faisceau, ils avaient la solidarité du péril, une communauté de croyances et de haines et la fraternité de la gloire : tous portaient d'ailleurs également leur titre d'*Espagnol,* et si quelqu'un avait pu oublier cette parenté du nom et de l'héroïsme, de nouveaux dangers à braver ensemble et des exploits accomplis à frais communs en eussent bientôt réveillé le souvenir. L'éducation n'avait de privilége pour personne; c'était pour tous celle d'un soldat appelé par sa naissance à la défense commune et à confesser sa foi sur le champ de bataille. La noblesse était de droit commun : tout Espagnol riche d'une épée et d'un cheval qui lui permît de s'en mieux servir était aussi noble que les infants de race royale et ne payait que l'impôt du sang. On ne dérogeait que par l'impossibilité matérielle d'agir en noble. Dans cette guerre de partisans poursuivie par un peuple entier levé en masse, chacun se battait en volontaire pour sa patrie et pour son compte; au moment du danger, le plus capable prenait le commandement, du chef de son courage, et les autres reconnaissaient cet ascendant naturel du mérite et obéissaient, en se promettant de commander le lendemain. Dans les brusques changements de position qu'amenaient à chaque instant les dévastations des Mores et les conquêtes de leurs terres, la misère ni la richesse ne pouvaient autoriser des prétentions ni créer de préventions d'aucune sorte; elles étaient l'une et l'autre un accident trop passager pour qu'on s'en exagérât l'importance, et ne détruisaient pas l'égalité de la race et

la démocratie de la vie militaire. Ceux-là mêmes qui étaient passés Grands sur le champ de bataille ne conservaient leur grandeur qu'à la condition d'en supporter les charges; il ne suffisait pas d'enlever ses soldats à travers les escadrons ennemis, il fallait pourvoir à leur entretien : aussi les signes d'un haut rang n'étaient-ils point des galons de fantaisie dont on se chamarrait les manches, mais une marmite que le chef faisait porter devant lui comme l'explication de sa suprématie et une reconnaissance de ses obligations. Les femmes étaient aimées pour elles-mêmes et choisissaient aussi selon leurs véritables préférences; leurs époux étaient des amants, et elles s'associaient à leur vie, non plus seulement par la reconnaissance, mais par les instincts du cœur et leur foi à une sympathie commune. Elles réclamaient comme un droit leur part dans cette existence d'alertes continuelles et de dangers renaissants, et en jouissaient comme d'un lien de plus; souvent même elles oubliaient qu'elles étaient femmes pour devenir aussi des héroïnes, et ne s'en souvenaient plus que quand leurs maris ou leurs enfants avaient besoin de leurs tendresses et de leurs soins. Enfin, sans y penser et sans le savoir, elles se montraient parées de leurs deux séductions naturelles les plus irrésistibles : l'affection courageuse et le dévouement, et en trouvaient la seule récompense qu'elles n'eussent pas repoussée : un amour constant et exalté. Sans doute ce n'était pas ce culte chevaleresque imaginé par les amoureux de roman, où le bel esprit et la mode auraient engagé plus avant que le cœur : il ressemblait plutôt à une de ces superstitions irréfléchies qui pénètrent insensiblement dans les habitudes et courbent les âmes les plus fières sans parvenir à réduire entièrement leur indépendance; mais après les accès de révolte et les violences, l'amour reprenait son respect, retrouvait ses instincts de délicatesse et voulait expier sa sauvagerie en cédant à des entraînements involontaires de subordination et de douceur. Trop essentiellement braves pour ne pas apprécier le courage pour lui-même, quel que fût son drapeau, ces nouveaux Espagnols se croyaient le droit d'interrompre à leur gré la vendetta de leur patrie, et de prendre même des Mores en estime; mais à l'heure où ils en usaient, ils n'en gardaient pas moins contre la nation tout entière une haine intense à qui la cruauté souriait comme une vengeance trop longtemps différée, et le sang versé plaisait comme un témoignage éclatant de la victoire. Celle qui n'était pas suffisamment rouge ne leur semblait pas même complète, et ils la poussaient par principe jusqu'au meurtre. Un tel peuple ne pouvait accepter les faits accomplis, c'eût été ratifier sa défaite; il en appelait des circonstances du moment à ses rêves d'avenir,

et de la réalité des choses à sa propre dignité. Son orgueil ne se trouvait de place selon son mérite que dans l'utopie, et il dédaignait de toucher à la terre autrement que par la plante de ses pieds. L'histoire elle-même n'était point pour lui un simple récit du passé, mais une expression épique de ses sentiments et la légende de ses idées. C'était déjà la nation qui n'avait plus besoin que du génie de Cervantes pour produire le *Don Quichotte*. Ce singulier roman, dont le héros semble emprunté aux Petites-Maisons, n'est point, comme on l'a dit si superficiellement, un livre qui apprend à se moquer de tous les autres; c'est un vrai tableau d'histoire, une photographie morale du peuple espagnol où sont reproduits ses nobles sentiments, ses aspirations élevées, son désintéressement chevaleresque et cette absence de bon sens pratique qui le fait se jeter avec enthousiasme dans tous les piéges à loup et donner majestueusement du nez contre toutes les murailles. Aussi, monomanie à part, l'auteur pensait-il en réalité comme son héros : les mésaventures que sa malencontreuse imagination lui attire ne sont au fond que les déceptions habituelles de la vie, et, pour empêcher qu'on n'évaluât trop haut le gros bon sens qui lui manque, Cervantes en a mis en regard la caricature sous la figure de Sancho Pança et de son âne.

Un peuple chez qui la poésie était ainsi entrée dans ses habitudes de tous les jours portait de l'enthousiasme dans ses sentiments les plus usuels et recherchait les impossibilités pour le plaisir de les vaincre et de se prouver une fois de plus sa force. Il exagérait naturellement ses moindres pensées jusqu'à l'enflure, ne connaissait ni les périphrases ni les nuances, ne préparait rien, ne mesurait rien et se montrait à tout propos flamberge au poing, comme un héros de théâtre dont une crise a mis l'énergie en scène. Il n'avait point à invoquer les neuf Muses et à prendre la peine de créer des sujets; tout lui était matière à poésie et provoquait son inspiration. On ne l'a pas suffisamment reconnu dans l'appréciation des grands poëtes : les natures les plus poétiques sont précisément celles qui inventent le moins. Elles aperçoivent tant de poésie dans toutes les histoires dont leur imagination leur fait les honneurs que, comme le disait Shakspeare, elles n'éprouvent aucun besoin de dorer l'or et de peindre les ailes des papillons. Aussi les épopées les plus nationales de l'Espagne sont-elles vraiment *exactes ainsi que Mézeray*. L'*Austriada* de Rufo n'est, malgré la pompe de la forme, qu'une chronique rimée de don Juan d'Autriche qu'aurait pu contre-signer son valet de chambre, et l'*Araucana*, si admiré de Voltaire, est en réalité le journal d'un aventurier, très-véritablement cette fois écrit avec son épée : si l'histoire à laquelle Alonso d'Ercilla participait tous les

jours par son courage et ses souffrances s'est trouvée de la poésie, c'est la fortune de la guerre qui l'a voulu ainsi ; il n'y avait aucune préméditation de sa part. Voilà pourquoi, malgré son exubérance d'imagination, il n'est point de pays plus pauvre que l'Espagne en contes populaires [1] ; elle n'a que des légendes de dévotion qu'elle admet comme articles de foi au même titre que les autres. Le merveilleux lui-même semble n'y avoir pénétré que dans quelques romances venues de France, dont on n'a pas suffisamment surveillé les détails à la frontière [2]. Sans entrer plus avant dans l'examen des faits, on pourrait donc l'affirmer avec une vraisemblance suffisante : il y avait au fond même des plus vieilles romances des traditions qui n'étaient devenues populaires que parce qu'elles étaient poétiques, et qui n'auraient pu se conserver longtemps dans la mémoire publique, si une forme mesurée n'en eût déjà lié les différentes parties ensemble.

Quelques esprits judicieux, parmi lesquels il faut même compter M. Wolf, l'ont cependant positivement contesté. Ils croient le peuple espagnol trop neuf et trop indifférent à son passé pour avoir jamais eu de ces grandes traditions épiques d'où une seconde génération de poëtes ait pu extraire les romances qui nous sont parvenues. Sans doute les nations renouvelées par des invasions étrangères ou violemment modifiées par des désastres intérieurs se détournent bientôt d'une histoire radicalement finie, que rien d'actuel ne leur rappelle plus. Mais, malgré l'absence de textes auxquels on puisse rattacher ses conjectures, nous supposerions volontiers au peuple espagnol plus de ténacité dans la mémoire, plus de patriotisme ou du moins plus d'orgueil. L'exemple de la France montre combien en ces sortes de questions les apparences sont souvent trompeuses : peut-être fut-elle encore plus éprouvée que l'Espagne par de grandes calamités historiques, et on la crut longtemps aussi dépourvue d'annales poétiques. Il n'en était rien resté que quelques rares allusions qu'on ne comprenait pas toujours, et de prétendues références invoquées par des livres en langue étrangère et d'un caractère trop peu sérieux pour ne pas rendre ces allégations

[1] C'est aussi l'opinion de M. Dozy, *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge*, t. I, p. 649. M. Duran vient cependant d'imprimer dans son *Leyenda de las tres toronjas del Vergel de Amor*, p. VII, qu'il existe une foule de contes merveilleux qui n'ont pas encore été recueillis ; mais nous sommes convaincu que, comme les vingt *rondallas* catalans naguère publiés par M. Milá, ils sont d'origine étrangère ou d'une date fort récente.

[2] Telles sont les deux romances sur Reinaldos, *Estábase Don Reinaldos* (dans le *Primavera*, t. II, p. 335) et *Ya que estaba Don Reinaldos* (*Ibidem*, p. 346) et la romance de la Infantina *A cazar va el caballero* (*Ibidem*, p. 74).

au moins bien suspectes. C'est, pour ainsi dire, de nos jours que les nombreuses Chansons de geste, récitées par les jongleurs pendant plusieurs siècles, se sont retrouvées dans la poussière de quelques bibliothèques, et cependant elles ont certainement joui d'une popularité bien étendue. Ainsi, pour n'en citer qu'une preuve, Chrestien de Troyes disait dans un poëme encore inédit :

D'Erec, le fil Lac, est li contes,
Que devant rois et devant comtes
Depecier et corrompre suelent [1]
Cil qui de conter vivre vuelent.

En ces temps reculés l'Espagne était trop occupée de la question de vie et de mort qu'elle débattait tous les matins avec les Arabes, pour songer à recueillir ses traditions populaires, et ses rapports avec les autres pays étaient trop irréguliers et trop défectueux pour qu'il soit possible de rien induire du silence de leur littérature. Quoique se rapprochant de la vieille poésie espagnole par la naïveté de l'inspiration, la simplicité du style et les mêmes préoccupations historiques, nos Chansons de geste en différaient sans doute par des caractères essentiels. Avec ses voyelles sourdes et étouffées, avec une accentuation qui disparaissait en quelque sorte dans l'appesantissement naturel de la voix sur la dernière syllabe des mots, le vieux-français se prêtait mal à une mélodie qui donnât quelque agrément à des banalités, et il n'était pas encore assez formé ni assez riche pour suppléer au charme des idées par le mérite de l'expression. Nos premiers poëmes ne purent donc devenir populaires qu'en éveillant la curiosité par la nationalité du sujet, et en la soutenant par l'enchaînement continu et la rapidité des aventures. A côté de cette poésie déclamée au son de la vielle d'une voix monotone, il s'en développa une autre plus travaillée, où des sentiments personnels se substituèrent insensiblement au tumulte des événements, où le sujet n'était plus que le thème, souvent même le prétexte de l'accompagnement. Peut-être les parties les plus goûtées des Chansons de geste, celles que, pour capter plus sûrement la faveur de leur auditoire, les jongleurs répétaient de plusieurs manières et souvent sur des rimes différentes, auraient-elles pris un jour des formes moins rudimentaires, reçu une mélodie plus marquée et échappé à l'oubli où le reste devait disparaître si longtemps. Mais les longues agitations du quatorzième et du quinzième siècle suspendi-

[1] *Solent*, Ont coutume.

rent les plaisirs de l'intelligence et refoulèrent le progrès des lettres; il en sortit une France renouvelée, et l'esprit public se détourna d'un passé définitivement clos et désormais sans intérêt pour personne.

Aucune de ces circonstances ne se produisit en Espagne. La langue y était plus sonore, plus musicale, et, toujours logique même en ses plaisirs, le peuple avait des goûts de chant qui le poussaient à donner des formes moins libres à ses vieilles traditions. Pendant plusieurs siècles l'histoire y fut comme enrayée; les mêmes dangers entretenaient les mêmes passions, et, quoique posée de jour en jour sur un plus grand territoire, la question de salut public restait en permanence. Dans cette longue immobilité des choses, les idées de la veille devenaient aisément celles du lendemain, et le peuple continuait à se servir, pour exprimer ses sentiments, des poésies qu'il trouvait dans sa mémoire, de préférence à d'autres qui n'auraient eu ni l'autorité de la tradition ni la consécration de l'habitude. A la vérité, ces textes primitifs ont disparu depuis longtemps; mais il n'est point besoin d'autres preuves matérielles que les romances elles-mêmes pour reconnaître que ce sont des fragments. Elles commencent brusquement, sans introduire de personnages, sans rappeler ni préparer les événements au milieu desquels ils sont jetés; quelquefois même elles s'arrêtent au bel endroit de l'histoire et laissent au public le soin de la conclure; enfin presque toutes supposent la connaissance d'une tradition bien plus étendue dont on les a détachées [1]. Il semble aussi que le peuple espagnol conservait plus curieusement qu'aucun autre les souvenirs poétiques de son passé. Dans le célèbre code de ses lois, Alphonse X prescrivait à tous les nobles, comme un des devoirs d'une haute naissance, de se faire raconter pendant leurs repas les grands faits d'armes de leurs ancêtres [2], et *La Crónica de España*, la première de toutes les compositions historiques, s'est approprié quelques-unes de ces relations populaires. Elle les a abrégées, décolorées, épurées des circonstances trop manifestement impossibles; mais le ton poétique de certaines parties, leurs développements trop succincts ou d'une longueur disproportionnée [3], leur esprit à part et leur place arbitraire

[1] Corneille l'avait déjà reconnu dans la préface du *Cid* avec une profondeur de critique qui s'est bien rarement démentie : Ces sortes de petits poëmes sont comme des originaux décousus de leurs anciennes histoires.

[2] Que los juglares non dixiesen antellos cantares sinon de gesta ó que fablasen de fecho d'armas; *Las siete Partidas*, P. II, tit. XXI, loi 20. Elle est intitulée : *Como ante los caballeros deben leer las historias de los grandes fechos de armas quando comieren.*

[3] Quoiqu'il dût à plusieurs titres paraître plus important à l'auteur ou l'inspirateur de

sans souci de l'ordre des événements[1], trahissent des origines diverses et le décousu d'un travail de marqueterie. La plupart des vieilles traditions avaient au moins, comme la Chronique rimée du Cid, un rhythme approximatif qui en complétait l'effet et en assurait la durée, et le succès dont elles jouissaient, les habitudes qu'elles avaient créées, forçaient même les poëtes qui affectaient des prétentions plus élevées à se servir aussi des formes accoutumées de la poésie populaire. Ainsi le Poëme du Cid, que l'auteur avait laborieusement composé dans son cabinet pour le plaisir littéraire du lecteur, n'en disait pas moins, comme s'il eût parlé en plein air à des auditeurs turbulents : « Écoutez ce que » mon Cid Ruy Diaz a dit[2], » et la première partie se termine par un avertissement emprunté aux usages des jongleurs : « Ici finissent les » vers de cette chanson[3]. » Un témoignage curieux prouve même avec quelle facilité d'improvisation les anciens poëtes donnaient une forme rhythmique à leurs récits. Dans un poëme du treizième siècle, *Li libre d'Appolonio*, où, selon la coutume du temps, un sujet venu de l'antiquité servait d'occasion et de cadre à la peinture des mœurs contemporaines, Tarsiana, déguisée en jongleuse, raconte au peuple attroupé sur la place publique ses propres aventures, et elle les met en bonnes rimes comme une romance, sans même avoir besoin de marquer la mesure par aucun instrument[4]. La versification, déjà bien moins libre, des romances qui nous sont parvenues, est elle-même si facile qu'encore à présent des paysans illettrés l'improvisent sans effort[5].

la Chronique, le règne de saint Ferdinand, son propre père, dont la poésie populaire n'avait pas encore eu le temps de s'occuper beaucoup, est plus abrégé que tous les autres, et au contraire l'histoire du Cid est démesurément longue.

[1] La partie où il est question du Cid est une véritable biographie dont il reste constamment le centre, et ne se trouve pas à sa place.

[2] Mio Cid Ruy Diaz odredes lo que dixo.
V. 1032.

[3] Las coplas deste cantar aquis' van acabando.
V. 2286.

[4] Quando con su viola huvo bien solazado,
A sabor de los pueblos huvo asaz cantado,
Tornóles á rezar un romanze bien rimado,
De la su razon misma por do avia pasado.
St. 428.

[5] Os nossos mais rudos camponezes improvisam em seus serões e festas com uma facilidade que deve de espantar os extrangeiros : mas observe-se que o metro d'estes improvisos é sempre sem excepção alguma o da redondilha de oito syllabas; Almeida-Garett, *Romanceiro*, t. I, p. 9.

Il semble aussi que, malgré ses procédés habituels, on exagère un peu insolemment l'indigence de l'imagination espagnole. Aucune raison n'autorise à lui dénier toute puissance d'initiative, et, si fictives qu'elles fussent en apparence, nos Chansons de geste elles-mêmes respectaient jusqu'à certain point la réalité : elles développaient l'histoire, l'interprétaient, la transposaient souvent, mais ne l'inventaient presque jamais[1]. D'irrécusables mentions nous apprennent d'ailleurs que l'Espagne avait également ses *Cantares de gesta*[2], d'abord aussi historiques que les nôtres[3], mais ensuite embellis, poétisés; et en détachant les parties les plus populaires, en les arrangeant en romances, les rédactions subséquentes hâtèrent l'oubli de la forme primitive. On peut même encore prendre en quelque sorte la poésie sur le fait : il y a des cycles entiers, celui des Sept Infants de Lara par exemple, où l'imagination eut certainement plus de part que l'histoire, et cependant ils ne nous sont parvenus que découpés en fragments sans commencement ni fin, qui se complètent réciproquement sans se suivre, et n'auraient pu même être suffisamment compris, s'ils ne s'en étaient référés à de véritables œuvres poétiques généralement connues. Ces poëmes de première formation ne sont pas entièrement perdus, quoique sans doute ils aient été renouvelés comme nos plus vieilles Chansons de geste, et soient beaucoup plus corrompus. On en retrouvera au moins quelques vestiges dans la Chronique rimée de Fernand Gonzalez[4], et celle du Cid, que MM. Ferdinand Wolf et Francisque Michel ont publiée dans ces derniers temps, d'après un manuscrit de Paris, en a conservé les principaux caractères. C'est la même simplicité de forme, la même absence de prétentions littéraires, la même imperfection de rhythme,

[1] *Geste*, du latin *Gesta*, les Actions, comme dans la locution moderne *faits et gestes*, signifiait dans son acception rigoureuse Histoire nationale, Domestica facta :

Tuit li baron escrit en geste
Furent mandé a cele feste;
Romans de Florimont; Bibl. impériale, n° 7498[4],
fol. 2 r°, col. 2, v. 32.

[2] E algunos dizen en sus cantares de gesta que fue este Don Bernaldo (del Carpio) fijo de doña Tiber, hermana de Carlos el Grande de Francia; *Crónica de España*, P. III, fol. 30 v°.

[3] E dizen los cantares que casó (Bernaldo) estonces con una dueña que havie nombre doña Galinda, fija del conde Alardos de Lare, e que hovo en ella un fijo que dezien Galin Galindes, que fue despues muy buen cavallero e mucho esforçado.... Nin dezimos que assi fuesse, ca non lo sabemos por cierto, sinon quanto oymos dezir a los juglares en sus cantares; *Crónica de España*, P. III, fol. 45 v°.

[4] Elle est encore inédite.

et sous couleur de raconter officiellement les faits, la même insouciance et la même transformation de la vérité historique. Parmi beaucoup d'événements fort étrangers à l'histoire ordinaire, figure une fiction très-accréditée dans nos propres Chansons de geste : l'invasion de la France par une armée venue de l'autre côté des Pyrénées et le siége de Paris. Seulement le chef n'est plus un roi sarrasin, mais le Cid lui-même; il va frapper avec son poing à la porte de Paris; et les fières paroles qu'il adresse à Charlemagne et au pape prouvent par un nouvel exemple quel développement la poésie populaire avait déjà pris en Espagne quand on lui a donné la forme chantante sous laquelle elle nous est surtout connue[1]. Pendant le treizième siècle, on n'en accordait pas moins à ces *Cantares* une valeur historique : tout en reconnaissant le rôle un peu arbitraire que l'imagination avait usurpé çà et là dans leur rédaction[2], les compilateurs d'histoire comptaient avec eux[3], et ils n'eussent certes pas professé ce respect ridicule pour les frivoles chansons que des jongleurs de bas étage auraient psalmodiées en tendant leur sébile à la charité publique. Il y a plus : beaucoup de romances gardent encore un ton purement narratif[4], trop différent de l'esprit semi-lyrique de la plupart des autres, pour n'avoir pas une raison essentielle, qui tienne à des souvenirs plus persistants, peut-être même à d'anciennes habitudes, et il en est qui se prolongent hors de toute mesure[5], qui pour une simple chanson d'une nature quelcon-

[1] En las puertas de Paris fue ferir con la mano,
A pessar de Francesses fue passar commo de cabo.
Paróse antel Papa, muy quedo estido :
« ¿ Qué es esso, Francesses e Papa Romano?
Syempre oy desir que doce pares avia en Francia lidiadores : ¡ llamadlos !
Sy quisieren lidiar comigo, cavalguen muy privado. »
V. 1001, et v. 1067 :
Dévos Dios malas gracias ay, Papa Romano,
Que por lo por ganar venimos, que non por lo ganado.

[2] E dizen en los cantares que la (Zamora) tovo cercada siete años, mas este non podrie ser, ca non reynó él (el rey Sancho) mas de siete años, segun que fallamos en las crónicas; *Crónica de España*, P. IV, fol. 214 v°.

[3] Quoique le style en ait été rajeuni, on reconnaît même facilement, dans plusieurs romances encore existantes sur Bernaldo del Carpio, les sources où a puisé le *Crónica de España* : voy. *Contándole estaba un dia* (dans Duran, t. I, p. 419), *Antesque barbas tuviese* (*Ibidem*, p. 435) et *Mal mis servicios pagaste* (*Ibidem*, p. 436).

[4] Telles sont les deux romances sur le comte Claros, *Media noche era por hilo*, (dans Wolf, t. II, p. 358), et *A caza va el emperador* (dans Wolf, t. II, p. 372), et la romance sur don Gaiferos, *Asentado está Gaiferos* (dans Duran, t. I, p. 248).

[5] La romance du comte Dirlos, *Estábase el conde Dirlos* (dans Duran, t. I, p. 198), a près de treize cents vers.

que eussent été vraiment d'une longueur impossible. On reconnaît même aisément dans les plus vieilles les indices positifs d'un travail de seconde main. Ainsi, par exemple, il y a deux romances du Cid sur le même sujet, qui se composent, pour plus de moitié, des mêmes vers[1], et un fragment d'une romance encore plus ancienne sur les Infants de Lara se retrouve également dans toutes les deux[2]. Il y a des circonstances trop étranges ou trop miraculeuses pour être inventées spontanément à deux reprises[3], des formes banales de vers que sans talent aucun on pouvait remplacer par d'autres[4], des expressions singulières qu'aucune raison ne poussait l'imagination à produire deux fois[5], et l'on est forcé d'en conclure qu'antérieurement à toutes les romances qui nous sont parvenues, il y avait un fonds commun de formes et de traditions poétiques, aujourd'hui parfaitement oubliées, où les poëtes intermédiaires vivifiaient leur inspiration et se fournissaient de style.

Peut-être au reste, et nous nous en féliciterions comme d'une cause gagnée, notre dissidence avec M. Wolf est-elle beaucoup plus apparente que réelle : nous ne croyons pas plus que lui qu'il ait existé de poésies antérieures aux romances; pour nous comme pour lui, c'est le produit original du peuple, la forme primitive et la base de sa litté-

[1] *En Burgos está el buen rey* (dans le *Primavera*, t. I, p. 100) et *Dia era de los Reyes* (*Ibidem*, p. 103).

[2] Rey que no hace justicia, etc.
A Calatrava la Vieja; dans le *Primavera*, t. I, p. 61.

[3] Voyez par exemple les détails de la prise de Valence dans *Apretada está Valencia* (dans Duran, t. I, p. 554) et le *Crónica del Cid*, ch. 188; la croix miraculeuse faite par les anges pour Alfonse le Chaste, dans *Reinando el rey Alfonso* (dans Duran, t. I, p. 414) et le *Crónica de España*, P. III, fol. 29.

[4] Il y a jusqu'à trois romances qui commencent par ce vers *Hélo, hélo, por dó viene* (dans Duran, t. I, p. 159, p. 545 et t. II, p. 666). Une romance sur Don Gaiferos et une de celles sur le comte Claros commencent par *Media noche era por hilo* (dans Wolf, t. II, p. 248 et p. 358); ce vers est passé aussi dans *Don Rodrigo de Padilla* (dans Duran, t. II, p. 40), et l'on retrouve au commencement d'une des romances du Cid et des Infants de Carrion, *Media dia era por hilo* (*Ibidem*, t. I, p. 553).

[5] Ainsi, pour nous borner à un seul exemple qu'il serait trop facile de multiplier, il y a dans le v. 16 du *Crónica rimada del Cid,* qui n'est connu que depuis bien peu d'années :

Vos estades sobre buena mula gruesa, e yo sobre buen cavallo;

et dans une romance qui n'appartient pas au même cycle, *Castellanos y Leoneses* (dans le *Primavera*, t I, p. 51) :

Vos venis en gruesa mula,
Yo en un lijero caballo.

rature. Il s'agit entre nous d'une question de date plutôt que d'origine, de perfectibilité et de progrès plutôt que de nature. Par opposition au latin, dont les lettrés conservaient encore l'usage, on qualifia également du nom de *Romance* toutes les compositions en langue vulgaire, et cette désignation générale n'en préjugeait aucunement la nature ni la forme. Pour les jongleurs qui vivaient cependant plusieurs siècles après l'extinction du latin, les poëmes épiques les plus laborieusement composés continuaient à s'appeler des Romances[1], et c'est encore maintenant sous ce nom que toutes les feuilles volantes se vendent dans les rues[2]. Une tradition ne peut s'établir et se conserver, elle n'existe qu'à la condition d'être facile à retenir, de s'assujettir à une mesure quelconque qui vienne en aide à la mémoire et retienne ensemble par un véritable lien les idées et les mots. Aussi chez les peuples qui ont pris eux-mêmes l'initiative de leurs développements, la poésie a-t-elle toujours précédé la prose : il en est même beaucoup où, comme les plus vieilles traditions, les premières lois ont été écrites en vers. L'espagnol était d'ailleurs une langue trop musicale, trop régulièrement remplie de syllabes accentuées et résonnantes pour que l'oreille ne cherchât pas sans y penser à en régulariser et à en compléter l'harmonie. Les hasards ou plutôt les instincts de l'improvisation ont même introduit dans les contes grossiers que les bonnes femmes racontent aux enfants pour tromper leurs impatiences des phrases plus cadencées qui atteignent souvent à un véritable rhythme, et deviennent désormais une portion intégrante du conte[3]. Il y avait donc déjà dans les premières traditions historiques, dans les plus anciennes romances, et nous mettons en tête les récits des rencontres entre les chrétiens et les Mores sur les frontières[4], des vers involontaires, qui se sont de plus en plus multipliés, et sans en changer l'esprit

[1] Voyez Huber, *Crónica del Cid*, introd. p. xxxviii, et *De primitiva cantilenarum popularium epicarum apud Hispanos forma*, p. 13, et Wolf, *Ueber die Romanzen-Poesie der Spanier*, p. 73.

[2] Y nótese que como en tiempo de Bergadan y de este monarca se llama todavía *cansó* toda poesía cantada y tradicional, reservándose el nombre *romance* (*romanso*) para los pliegos vendidos por los ciegos y en las esquinas; Milá, *Observaciones sobre la poesía popular*, p. 91.

[3] Nous devons la connaissance de ce fait curieux à M. Duran, *Leyenda de las tres toronjas del Vergel de Amor*, p. xii; mais nous sommes loin de prendre à la lettre tous les mots dont il s'est servi : Algunos refrancillos ó versos intercalados, que han parado incólumes de boca en boca desde tiempo *immemorial*.

[4] C'est ce qu'on appelle *Romances fronterizos*.

narratif[1], leur ont insensiblement donné une forme rhythmique, que faisait ressortir une sorte de récitation chantée avec accompagnement de guitare[2].

Les langues sont devenues beaucoup plus expressives qu'elles ne l'étaient dans l'Antiquité : c'est là le progrès qu'elles ont atteint au détriment de la richesse des formes; le sentiment et la pensée influent sur la prononciation et affectent la valeur matérielle des lettres. Il est donc impossible au rhythme d'y arriver jamais à cette régularité mathématique qu'une prosodie, qui ne respectait pas même toujours la forme et l'esprit des mots, avait jadis donnée à la mesure. Mais peut-être n'est-il aucun idiome où le rhythme soit plus clairement indiqué par la nature de la langue et mieux marqué qu'en espagnol. La sonorité constante des voyelles, une prononciation emphatique ressemblant à une sorte de déclamation, une accentuation traditionnelle presque toujours régulière, y offraient à la versification des éléments naturels, trop heureusement préparés pour que le peuple leur ait préféré des fictions arbitraires ou les imitations impuissantes d'une poésie étrangère. Les premiers vers étaient ainsi, selon toute apparence, composés d'un petit nombre de pieds qui se reproduisaient successivement sans différence choquante, et des syllabes accentuées, sur lesquelles la voix s'appesantissait davantage, en accusaient la fin[3]. Peut-être cependant

[1] Il s'en trouve encore quelques souvenirs dans les vieilles romances; ainsi, par exemple, nous lisons dans *Cabalga Diego Laynez :*

Entónces habló su padre,
Bien oiréis lo que ha hablado;
dans Duran, t. I, p. 481.

[2] Selon M. Duran, t. IV, p. XXXIV, note 14, prem. édition : La musica de los romances parece un gemido prolongado y monótono, pero que no deja de producir su efecto cuando acompaña las danzas pausadas del pais. Aussi distinguait-on encore au treizième siècle deux genres de poésie dont la récitation était entièrement différente : E agora sabed los que esta estoria oydes, que maguer quelos juglares cantan en sus cantares, e dizen en sus fabras; *Crónica general*, P. III, fol. 336.

[3] Cette opinion, qui s'appuierait au besoin sur le rhythme si imparfait du *Vida de santa Maria Egipciaca*, et de l'*Adoracion de los santos Reyes*, est partagée par le savant M. Duran : Presumo que los cantos primitivos se construirian en versos cortos, donde la entonacion supliese el número exacto de sílabas y la libertad de apoyarlas ó abreviarlas al pronunciarlas, á la falta de ritmo y verdaderos consonantes; *Romancero general*, t. I, p. LIII. Le marquis de Santillane disait encore en plein quinzième siècle dans sa Lettre au connétable de Portugal : Infimos son aquellos (vulgares) que sin ningunt orden, regla ni cuento, facen estos romances é cantares de que la gente baja é de servil condicion se alegra; dans Sanchez, *Poesias castellanas anteriores al siglo* XV, t. I, p. LIV. C'est encore maintenant le rhythme des poésies en dialecte bable, patois des Asturies, où, selon toute apparence, la versification des romances s'est développée.

le chant ecclésiastique, la psalmodie des prières dont la versification n'était pas métrique, apprit-elle dès l'origine à allonger les vers sans en trop briser la cadence, en y introduisant aussi une espèce de parallélisme [1]. Mais avec le temps un rhythme si vague ne suffit plus, et l'on s'efforça de le compléter; on rendit plus sensible la liaison des syllabes qui en terminaient les deux principales périodes par le rapport de leurs voyelles. Cette consonnance si défectueuse, qui nous semble disparaître sous la pression des consonnes, était pour les Espagnols une source abondante d'harmonie, et, comme ils le disaient eux-mêmes, la *musique* du vers [2]. Puis enfin l'oreille devint encore plus difficile, plus exigeante, on ne s'accorda plus tant de licences dans la numération des syllabes, et, pour en mieux faire ressortir la symétrie, on subdivisa chaque hémistiche en deux parties secondaires: l'emphase avec laquelle on appuyait sur les syllabes qui jouaient un rôle déterminant dans la mesure avait déjà devancé et nécessité la règle [3]. L'élément de la versification des romances n'est donc ni le vers de huit syllabes, ni, ainsi que l'ont prétendu quelques critiques modernes, le distique [4], ni, selon une ancienne opinion qui se rapproche beaucoup plus de la vérité, le quatrain [5]; mais un verset de

[1] M. Pidal disait en 1841, dans le *Revista de Madrid*, à propos des deux vieux poëmes que nous avons cités dans la note précédente : Yo pienso que estas composiciones se hicieron para ser cantadas por los juglares en la misma especie de música ó canto llano, en que se entonan los salmos y antifonas de la Iglesia, que están en prosa, y en que aun hoy mismo solemos oir cantar el *Todo fiel cristiano* del P. Astete en las escuelas, y las canciones de la *Aurora* y del *Nacimiento*, por las calles. Il est vrai que M. Pidal n'en tire pas les mêmes conséquences que nous, et nous ignorons malheureusement si le chant des cantiques qu'il cite confirmerait encore aujourd'hui notre opinion.

[2] *Asonar* signifiait Mettre en musique. Michaute escribió así mismo un grant libro de baladas, canciones, rondeles, lays, virolais é asonó muchos dellos, disait le marquis de Santillane, *l. l.* p. LV.

En qualesquier instrumento vienen mas asonados;
Archiprêtre de Hita, st. MCDLXXXIX.
Cantigas bien asonadas;
Cancionero de Baena, p. 266, col. 1.

[3] Le vers de la romance est composé d'à peu près huit syllabes, et une assonance qui porte habituellement sur les deux dernières lie les vers pairs deux à deux.

[4] MM. Grimm, Diez, Dozy, Pidal, etc.

[5] Juan Rufo, *Las seyscientos apotegmas*, Tolède, 1596, fol. 26, se sert indifféremment de *primera copla* et de *quartete*, et Rengifo a dit dans son *Arte poetica española*, ch. XXXIV. p. 38 : Lo que causa la facilidad es la composicion del metro, que toda es de una redondilla multiplicada. Cette division en quatre vers liés ensemble d'une manière quelconque se retrouve dans les plus vieilles poésies populaires : il nous suffira de citer la

quatre pieds[1], divisé en deux hémistiches qui riment intérieurement comme les vers léonins. Le dernier mot de cette forme de versification, sa perfection artistique, c'est le quatrain monorime à syllabes rigoureusement comptées, qui se retrouve si souvent dans les poésies savantes du treizième et du quatorzième siècle[2].

Tant de vieilles romances ont péri avec les voix qui les chantaient, qu'à moins d'accorder trop d'intelligence aux hasards qui ont épargné les autres, il n'est plus possible d'en apprécier entièrement le caractère primitif : on sait seulement qu'elles ont poussé, comme mûrissent les moissons, sous le soleil de l'Espagne et la main de Dieu[3]. Leur histoire elle-même est devenue une impossibilité. La tradition qui nous les a transmises n'avait point la passion des vieilles choses pour l'amour exclusif du passé; elle s'est beaucoup moins inquiétée d'en conserver le texte littéral que de continuer à plaire au public. Un jour elle en retranchait des détails qui n'étaient plus dans les goûts ou dans les convenances du moment; le lendemain, elle y soudait vaille que vaille

complainte latine sur la destruction du monastère de Mont-Glonne (dans nos *Poésies populaires latines antérieures au douzième siècle*, p. 255), la vieille passion provençale publiée par M. Champollion-Figeac, et la passion en patois brescian du quatorzième siècle :

Chi vol odi del nost signior,
Cum el mori cum quant dolor,
Che ve diro del comenzament,
Cum li Zude fi ol tradiment.

Quant cum li disipoi Christ cenava,
Xi fortement lu suspirava,
Dis un de vos me tradirá,
Puz a la cena questo sara, etc.;
dans Rosa, *Dialetti, costumi e tradizioni delle provincie di Bergamo e di Brescia*, p. 135-143.

[1] C'est le nom que les Espagnols donnaient aux périodes rhythmiques, quelle que fût leur longueur. Los Catalanes, Valencianos, y aun algunos del reyno de Aragon fueron é son grandes oficiales desta arte. Escribieron primeramente en trovas (tirades) rimadas, que son pies ó bordones largos de silabas, é algunos consonaban é otros non; marquis de Santillane, *l. l.* p. LVI. Hay en nuestro vulgar castellano dos generos de versos o coplas. El uno quando el pie consta de ocho silabas o su equivalencia que se llama *Arte real*; Juan de La Enzina, *Arte de poesia castellana*, ch. v.

[2] Fablar curso rimado per la quaderna via
A sillabas cuntadas, ca es grant maestria;
Poema d'Alejandro, st. II.

[3] C'est ce que Lope de Vega a dit plus poétiquement, comme il lui appartenait de le dire :

Estos romances. . . . . . .
Nacen al sembrar los trigos.

des circonstances nouvelles : à en croire le titre, c'était bien toujours la même romance, seulement on en avait transformé le sujet et renouvelé tous les vers. La fatalité du genre le voulait ainsi. Chantées par le peuple dans ses heures d'inspiration, les romances n'avaient de raison d'être qu'en restant populaires, qu'en changeant avec lui lorsque ses sentiments venaient à changer. A ce prix seulement elles trouvaient des échos dans toutes les poitrines, et nourrissaient les aveugles qui les redisaient dans les rues. Aussi, quoiqu'ils fussent trop heureux de raviver par quelque imitation d'un genre si naturel leur muse à bout d'efforts, les beaux-esprits affectaient-ils de le croire le premier syllabaire des poëtes[1] et de la poésie pour les petites gens[2]. Il ne fallait, à la vérité, ni une imagination bien puissante pour inventer des romances, ni une grande intelligence pour les comprendre. C'était de l'histoire naïve même quand tous les faits étaient supposés, de l'histoire sans exorde, sans transitions, sans une réflexion qui soufflât une opinion au public, sans un sentiment quelconque personnel au poëte qui avertît que c'était là une œuvre qu'il récitait à son heure, non le libretto d'une scène d'histoire que l'imagination avait évoquée et qui se reproduisait réellement sous les yeux[3]. Indifférentes à toute théorie littéraire, ces libres floraisons du sentiment public passent tour à tour du récit au dialogue et du dialogue à la forme narrative. Tantôt elles laissent leurs héros dans le bleu du ciel et une chronologie quelconque; tantôt elles le posent sur une sorte de théâtre et indiquent comme une didascalie l'époque et l'endroit précis où va se passer la scène. Peu leur importent les décors et les accessoires, mais elles tiennent à garder la vraie nature de tous les personnages, et, si la vérité le veut ainsi, elles leur attribueront sans respect humain des sentiments d'une simplicité arcadienne et des actes d'une grossièreté de bête fauve. Toutes les circonstances s'y mettent en relief, pour ainsi dire, d'elles-mêmes; tous les faits marchent au but par la ligne la plus courte, entraînant avec eux

[1] Lope de Vega le dit positivement dans une de ses préfaces : Algunos quieren que sean los romances la cartilla de los poetas, et il ajoute : Pero yo no lo siento así. A une époque bien plus reculée, un poëte presque royal, l'infant Juan Manoel, en avait fait aussi qui n'ont pas encore été retrouvées : voyez Lemcke, *Handbuch der spanischen Litteratur*, t. I, p. 59.

[2] Le marquis de Santillane lui-même disait dans sa fameuse Lettre au connétable de Portugal : Estos romances e cantares de que la gente baja e de servil condicion se alegra.

[3] Ce caractère est si marqué, que, selon Ticknor, *History of spanish literature*, t. I, p. 149, note, une des plus belles romances du cycle des Infants de Lara, *A Calatrava la Vieja*, was evidently arranged for singing at a puppet-show or some such exhibition.

le sujet et l'auditeur en avant. Jamais cependant, malgré leur origine et leurs prétentions historiques, les romances ne cherchent dans l'exposition d'un événement une réalité à raconter, mais un effet à produire, une signification poétique à l'usage du peuple; elles simplifient de plus en plus les traditions, elles les condensent et en écartent les détails, même essentiels, qui n'ajouteraient pas suffisamment à l'impression de l'ensemble.

Pour les apprécier véritablement, il faut oublier pour un instant ses admirations d'habitude et se départir de leurs exigences, se laisser toucher par l'émotion, enfin, qu'on nous passe le mot, se refaire une naïveté de circonstance. Il s'y trouve peu de ces beautés selon la formule, dont on professe le mérite dans les écoles. Aucune habileté de plume n'y soutient la pensée qui défaille et ne fait illusion sur l'absence de l'inspiration par l'éclat des épithètes et le luxe des périphrases. Le style n'y prétend point à une harmonie continue qui plaise au moins à l'oreille; il est rapide, recherche le tour le plus vif, préfère le terme le plus juste et s'en rapporte pour le reste au hasard. Rien n'y chatoie à l'œil qui ne brille réellement à l'esprit: la pensée fait en quelque sorte son expression et le sentiment son image, sans que personne se préoccupe beaucoup de la façon. C'est, en un mot, de la poésie toute primitive qui ne relève que d'elle-même. Les horizons de l'imagination ne sont pas étendus; elle est toujours un peu pressée d'arriver à son but, et ne s'attarde point à énumérer des détails et à créer des beautés qui ne soient pas absolument nécessaires. Mais le sentiment qui l'anime et la pousse est vivant: il admire, il hait, il souffre vraiment, et trouve dans tous les cœurs naïfs des sympathies qui s'éveillent à sa voix et vibrent avec lui. L'expression habituellement simple ne s'élève qu'avec la pensée, et le contraste en fait mieux alors ressortir l'élévation. Elle reste constamment naturelle, même dans les mouvements d'une passion excessive, et cette naïveté un peu systématique en accroît la puissance; on sent bientôt que le sentiment n'y est pas un artifice de langage, et on se laisse aller à l'émotion qui gagne sans craindre d'être dupe et de s'émouvoir bêtement d'une figure de rhétorique. La passion y est trop actuelle pour résumer ses causes et s'amortir dans des généralités. Elle entre immédiatement dans le détail et la succession des choses, mais si pleines de vie qu'elle les montre tour à tour, aucune n'a rien d'individuel et n'existe à part des autres. Comme ces coups de pinceau si différents de couleur et de pensée dont un tableau se compose, elles concourent toutes, chacune selon son pouvoir, à l'expression de la même idée et disparaissent dans l'ensemble.

Souvent enfin le sentiment moral manque : le but à atteindre, la passion à satisfaire, légitiment la violence et la ruse, et il y a des brutalités de mœurs, des sauvageries de langage, des indulgences et des partialités pour le mal, qui trahissent une civilisation incomplète et une intelligence mal élevée.

La couleur locale, la réalité du temps, étaient beaucoup mieux respectées que la vérité des faits. C'était en reconnaissant ses horizons, ses usages et ses croyances, que le peuple se retrouvait comme dans un miroir et se passionnait pour des héros qui vivaient de sa vie. Il fallait donc le peindre en beau en restant dans le vrai, présenter ses aspirations et ses prétentions comme des réalités déjà acquises, en un mot le laisser dans son cadre et l'idéaliser selon son amour-propre et son goût. Dans cette utopie du caractère espagnol, la première place appartenait à l'orgueil, à un orgueil rude à lui-même, sans grand souci ni de son élévation sociale ni de sa renommée, indifférent même aux trous de son manteau, et se consolant de tous les accidents et de tous les mécomptes de la vie en s'enveloppant dans sa majesté de théâtre. De là une personnalité fortement colorée, une volonté coupante et trempée comme la lame d'une épée, un parti pris de penser avec sa propre pensée sans se mettre aux écoutes de personne, une habitude naïve de tout juger par rapport à soi selon sa conscience ou sa passion du moment, une puissance d'action effrénée dans le bien et dans le mal, qui se répand au dehors à tout propos, uniquement pour se maintenir en exercice et se donner à soi-même le spectacle de sa force. L'Espagnol des romances n'en a pas moins foi en lui ; il se vénère en personne et ne parle jamais de lui-même que le chapeau à la main : on dirait un culte dont il serait à la fois le fétiche et le prêtre. Il ne suppose point qu'aucune vertu puisse être trop haute pour lui, aucun sacrifice trop douloureux, aucune abnégation trop difficile, et il pousse le courage jusqu'à l'exagération, la magnanimité jusqu'à la duperie, l'honneur jusqu'à la férocité et au ridicule. Il retrouve cependant quelque humilité lorsqu'il pense à la toute-puissance de Dieu, alors il s'incline ; mais sa foi est plutôt un acte de superstition qu'une œuvre de raisonnement. Sa prière reste toujours celle d'un soldat sous les armes, qui plie le genou au commandement du capitaine, mais en murmurant un peu contre la discipline, et aimerait mieux prouver sa foi en risquant bravement sa vie et exterminant pieusement quelque chien d'infidèle. Il n'accepte pas seulement l'isolement où son orgueil le tient renfermé, il s'y complaît ; il lui semble qu'à se communiquer facilement aux autres on commette son âme et l'on manque aux égards dus à sa personne : si ses moyens

le lui permettaient, il se traiterait volontiers comme ces monarques d'Orient qui s'emprisonnent eux-mêmes dans leur palais, et ne croient leur dignité suffisamment garantie que quand ils ont mis des factionnaires à la porte. Ses compatriotes ont du moins l'honneur d'avoir un peu du même sang dans les veines, et il se contente de les tenir à distance; mais un étranger, quel qu'il soit, il le méprise, et si leurs croyances ne coïncident pas exactement sur tous les points, malheur à lui! C'est un ennemi qui doit se garder de sa haine et ne jamais en approcher de la longueur d'une épée. Il respecte galamment toutes les femmes, et ce n'est ni par tendresse de cœur ni par souvenir de sa mère, mais par respect pour lui-même. Il sent sa force et s'abstient généreusement d'en abuser. Dans l'amour tel qu'il le comprend, il y a surtout de la jalousie du propriétaire qui craint qu'on n'attente à la valeur de sa chose; il est énergique et violent plutôt que tendre; loyal et constant, mais par amour-propre plus que par sentiment ou par raison, et lors même qu'il exagère la méfiance jusqu'à l'insulte, il la trouve assez naturelle pour ne pas prendre la peine d'en dissimuler les excès. A ses paroles les plus douces se mêle toujours une sorte de rugissement: c'est comme un tigre dompté dont l'œil garde encore une inquiétude sauvage et qui, dans ses plus grandes soumissions, laisse apercevoir les pointes de ses griffes.

Cette personnalité de tout Espagnol, cette individualité si fortement marquée, ont même prévalu, et peut-être pour la première fois, contre l'unanimité de sentiments qui caractérise la poésie populaire. Il y a des divergences d'opinion, un côté droit et un côté gauche, même dans des romances à peu près contemporaines. Ainsi, par exemple, la plupart n'admettent pas de morale particulière à l'usage des princes et parlent de don Pèdre de Castille comme en parle l'histoire[1]: c'est le roi *cruel* qui calomnie et fait égorger sa femme parce qu'il lui préfère sa maîtresse, et qui se débarrasse des libertés publiques par le meurtre de tous leurs défenseurs. Probablement même l'esprit des plus anciennes n'était nullement monarchique: dans cette terre classique de l'orgueil et de la révolte, une autorité sans autre force que la violence et sans autre droit qu'une possession usurpée de la veille ne pouvait être bien populaire. Les romances devaient penser comme la Chronique rimée du Cid, où le vieux Diego Laynez recommandait à son fils de servir le roi qu'il consentirait à servir sans

[1] Nous citerons comme exemple la romance de Sepúlveda, *Fallecido es el buen rey*, dans Duran, t. II, p. 44.

aucun zèle et de s'en garder à l'égal d'un ennemi mortel[1]. Ce fut seulement longtemps après que le *loyalisme* castillan prit définitivement le dessus et retourna au besoin le sens légitime des choses[2].

Mais le royalisme quand même de la romance contraste alors si singulièrement avec la conduite de ses héros qu'il est facile d'y reconnaître un parti définitivement arrêté, une conviction systématique, ou du moins un sentiment opiniâtre contre lequel rien ne saurait prévaloir. Les faits ont beau changer de caractère, suivre une autre direction, prendre une signification toute différente, l'esprit s'obstine à rester monarchique. En ces temps anciens les rois recouraient très-facilement à la violence, c'était même là leur moyen ordinaire de gouvernement: la romance les en accuse formellement et prouve son dire par des scènes d'histoire; mais quand, après avoir subi patiemment de longues injures, le Héros enfin poussé à bout en appelle à son courage, elle devient inconséquente et n'ose pas approuver sa rébellion ou même la blâme ouvertement. Dans le cycle de Bernaldo del Carpio, ses opinions royalistes ont même passé toutes les bornes de la justice et de la moralité publique: c'est l'amour exalté d'un fils que, probablement sans y être autorisée par aucune tradition historique[3], elle a mis aux prises avec la fidélité du vassal. Depuis bien des années le comte de Saldaña expie dans un emprisonnement solitaire le crime d'avoir été aimé en légitime mariage par une princesse du sang royal, la propre sœur du roi. Parvenu à l'âge d'homme, son fils découvre enfin le secret de sa naissance et veut noblement acheter la liberté de son père par d'éclatants services; mais en vain il couvre comme d'un bouclier la Castille de sa vaillante épée, arrête les invasions des Mores et repousse une armée de Français commandés par Roland; en vain, au fort d'une bataille, il donne son cheval au roi et lui sauve la vie au grand péril de la sienne, l'ingrat Alphonse se rit après le danger de toutes ses promesses et lui dénie le prix de son sang; puis enfin, quand l'indignation croissante du peuple ne lui permettrait plus d'ajouter à tous ses manquements de foi un nouveau parjure, il fait arracher les

[1] Al rey que vos servides, servillo muy sin arte :
Assy vos aguardat dél como de enemigo mortal.
V. 375.

[2] Voyez *A los piés de Don Enrique*, dans Duran, t. II, p. 43; mais nous devons reconnaître que cette belle romance n'est pas des plus anciennes, et que la conjecture qui l'attribue à Góngora est au moins très-vraisemblable.

[3] Plusieurs critiques espagnols, et même des meilleurs, Pellicer, Mantuano et Mondejar, ont même nié que Bernaldo del Carpio ait jamais existé.

yeux du prisonnier et ne délivre qu'un cadavre. C'en était trop, même pour la loyauté de Bernaldo : il répond à cette féroce ironie par un défi en rapport avec l'injure, et va chercher parmi les plus mortels ennemis du roi des auxiliaires de sa vengeance. Mais la romance cesse alors de s'intéresser à sa cause, elle l'appelle même *véritable démon*[1], et comme si elle eût craint que tant d'injustice et de cruauté ne laissât la conscience publique incertaine, elle met dans sa propre bouche des axiomes de soumission qui réprouvent d'avance sa révolte et le condamnent[2].

Dans une romance fort curieuse, *le Comte Alarcos*[3], l'obéissance stupide du vassal ne recule pas même devant le meurtre, et ce n'est point une œuvre de haute justice à laquelle il fallait pourvoir : la victime n'avait jamais transgressé aucune loi ni péché par la pensée contre la dignité royale. Il ne s'agit point non plus d'un étranger dont la mort parfaitement indifférente ne soulèverait que la conscience, mais d'une épouse chérie, dans toute la fraîcheur de sa jeunesse et de sa beauté, dont le seul crime est de mériter l'amour et de contrarier par son existence la passion d'une Infante. Une fois le meurtre consommé, le comte devra changer les draps du lit et procéder à de nouvelles noces, et il s'y résout incontinent, non sans une amère douleur, mais sans résistance ; il ne prend pas même le temps de s'habituer un peu à l'idée d'immoler froidement une femme qu'il aime, et de s'offrir lui-même en holocauste à la luxure de sa rivale ; au petit jour, après avoir passé la nuit avec elle, il l'abat comme un boucher. Ce n'est point là un de ces événements impossibles, que l'imagination fantasque d'un despote accomplit quelquefois après boire ; il semble une pure invention de poëte sans aucune réalité historique, et n'en était pas moins accepté comme une vérité suffisamment vraisemblable par toutes les populations de la Péninsule ; les noms seuls sont différents. Peut-être la forme trop développée et trop lâche de la romance castillane annonce-t-elle un poëte de profession fort capable, en un moment d'urgence, de rester entièrement original et de n'emprunter rien au public[4]. La version

[1] *Y él se fué hecho un demonio;* dans *Mal mis servicios pagaste.*

[2]
Señor, rey sois, y harédes
A vuestro querer y guisa ;
dans *En corte del casto Alfonso.*
De servir no os dejaré
Miéntras que tenga la vida ;
dans *En Luna está preso el Conde.*

[3] *Retraidá está la infanta;* dans le *Primavera*, t. II, p. 111.

[4] Elle est attribuée dans plusieurs feuilles volantes à Pedro de Riano.

portugaise, telle au moins que l'a publiée M. Almeida-Garett[1], pourrait aussi ne pas appartenir à la poésie populaire: l'habileté de la composition, l'heureux choix des détails, le bonheur de toutes les expressions, l'élégance de la versification, indiquent même plutôt un esprit laborieux et fort sensible aux beautés littéraires, qu'un rimeur naïf, improvisant un peu au hasard. Mais à la rudesse de la romance catalane[2], à ses lacunes, à son dialogue heurté, à sa précipitation maladroite, il faut bien reconnaître une vieille tradition assez connue pour sauter par-dessus les transitions et courir au dénoûment par la ligne droite.

Quelquefois cependant le Cid, la grande popularité du moyen âge et de la poésie espagnole, tient à plus haut prix son indépendance et fait passer sa dignité de Castillan avant ses devoirs de vassal; mais ce n'est point dans les romances que préférait le peuple et qu'il chantait davantage parce qu'elles exprimaient plus complétement ses sentiments[3]. Dans celles-là au contraire les disgrâces du Cid lui viennent de la fidélité obstinée qu'il garde à son premier roi : leur cause première est son refus de reconnaître la souveraineté d'Alphonse VI avant qu'il se soit purgé par un serment solennel de toute complicité dans le meurtre de son frère. On sent dans ses défiances et ses exigences hautaines un dernier témoignage de dévouement à la mémoire de don Sanche et l'acharnement d'une vengeance secrète, plutôt encore que les scrupules d'une conscience jalouse de la moralité du pouvoir, qui tient le crime pour une cause de déchéance. Les premières romances du Cid appartenaient d'ailleurs bien plus à l'histoire qu'à la poésie populaire : on le chantait, pour ainsi dire, sur place, avant que les traditions eussent eu le temps de se transformer et de s'accommoder plus parfaitement à l'esprit national[4]. Les faits y conservaient encore leur valeur réelle : on

[1] *Conde Yanno;* dans son *Romanceiro*, t. II, p. 44-55.

[2] *El conde Floris;* dans Milá, *Observaciones sobre la poesia popular*, p. 118.

[3] Ainsi, par exemple, on lit dans *De Rodrigo de Vivar :*

Pláceme, Rey mi señor,
Don Rodrigo respondia,
En esto y en todo aquello
Que tu voluntad sería;

dans Duran, *Romancero general*, t. I, p. 486.

[4] Le *Gesta Roderici Campidocti* dit même positivement qu'on le célébrait déjà de son vivant : Si autem exieris ad nos in plano et separaveris te a monte tuo, eris ipse Rodericus, quem dicunt *Bellatorem* et *Campeatorem*, p. 35. Le Cid mourut en 1099 (1137 de l'ère espagnole), et nous lisons dans un poëme sur la prise d'Almeria, en 1147 :

Ipse Rodericus *Mio Cid* semper vocatus,
De quo cantatur quod ab hostibus haud superatus,
Qui domuit Mauros, comites quoque domuit nostros;

dans Sandoval, *Historia del rei Don Alonso VII*, p. 276.

admirait naïvement l'héroïsme du grand *batailleur*, la victoire pour elle-même et la grandeur du nom castillan. Mais à son vrai nom de Ruy Diaz s'étaient substitués dans les traditions populaires les glorieux sobriquets de *Campeador* et de *Cid*, et quiconque avait combattu bravement entre tous ou forcé les Mores de le reconnaître pour son vainqueur était bientôt confondu avec lui [1]. Malgré les contradictions et les impossibilités dont fourmillait l'ensemble de ces romances, le peuple les avait acceptées aveuglément et les répétait toutes avec enthousiasme : il faisait vivre le Cid vingt-cinq ans avant sa naissance [2], lui donnait et lui retirait trois frères [3] et une troisième fille [4], travestissait en une héroïne de tragédie la vraie Chimène qui ne songeait qu'à se trouver le plus souvent possible dans une position intéressante [5], et admettait des alliances avec les maisons royales dont aucune généalogie n'avait

[1] Les écrivains qui se piquaient de quelque exactitude, le distinguaient de ses homonymes en l'appelant *El de Bivar* ou *Castellanus*, et encore selon Masdeu, *Historia critica de España*, t. XX, p. 370 : Hube otros Castellanos con el mismo nombre y appellido.

[2] Le document le plus digne de confiance, le *Gesta Roderici Campidocti*, le fait naître seulement en 1050, et le *Cronica del Cid*, qui, quoique traduit de l'arabe, s'accorde avec la plupart des poésies, le dit né en 1026. Lucas, évêque de Tuy, et Rodéric, de Tolède, en parlent pour la première fois à l'année 1071.

[3]
Los tres son de su mujer,
Pero el otro era bastardo;
Y aquel que bastardo era,
Era el buen Cid castellano;
Ese buen Diego Lainez; dans le *Primavera*, t. I, p. 94.

Dans une autre romance, *Cuidando Diego Lainez* (Duran, t. I, p. 478), il est aussi question des frères du Cid.

[4]
Su mujer doña Jimena
Será de mi captivada;
Su hija Urraca Hernando
Será (la) mi enamorada;
Hélo, hélo, por do viene; dans le *Primavera*, t. I, p. 175.

Les deux filles qui épousent les Infants de Carrion sont appelées tantôt Christina et Elvira, tantôt Maria et Sol.

[5] Chimène se plaint même au roi Ferdinand d'être privée de son mari :
¿ Y que de noche y de dia
Le traigais atraillado
Sin soltalle para mi
Sino una vez en el año?...
Y cuando mis brazos toca,
Luego se duerme en mis brazos;
En los solares de Búrgos; dans Duran, t. I, p. 495.

Cette romance n'est pas fort ancienne, mais elle s'appuyait certainement sur une vieille

conservé le moindre souvenir [1]. C'est que par exception ces romances remontaient jusqu'aux événements qu'elles rappelient, que, malgré les apparences, elles se rapportaient à des personnages historiques tout à fait différents, et que, devenues populaires du premier coup, elles avaient subi les altérations inévitables de l'action du temps : des méprises de personnes et des rajeunissements de forme; c'est en un mot, comme le disait le bon Sancho de toutes les romances qu'il avait entendues dans son enfance, que celles-là étaient réellement trop vieilles pour mentir, et qu'aux noms près c'était vraiment de l'histoire. Aussi, malgré des remaniements selon toute apparence plus nombreux et certainement plus récents que ceux des autres romances, aucune n'a conservé autant d'expressions et de formes archaïques [2], et cependant, si l'on en excepte les compositions toutes littéraires de Sepúlveda [3], peut-être n'y a-t-il pas dans tout le Romancero du Cid trois pièces dont le sujet soit emprunté à ces vieilles chroniques où, faute de traditions plus vivantes, les poëtes des autres cycles ont si largement puisé [4]. Cette antiquité nous est d'ailleurs attestée par la plus positive des preuves, un chant populaire encore écrit en latin [5] et des traces incontestables s'en retrouvent, pour ainsi dire, à chaque mot dans la Chronique rimée. Peut-être même n'est-ce pas une œuvre individuelle, ayant une inspira-

tradition; on avait même fait aussi une romance de la réponse du roi; *Pidiendo á las diez del dia.*

[1] On lit même dans le *Poema del Cid*, v. 3733 :

Ved qual ondra crece al que en buen ora nació,
Quando señóras son sus fijas de Navarra é de Aragon.
Hoy los reyes de España sos parientes son.

[2] Ainsi, pour en citer un seul exemple, *Agua*, Eau, y signifie encore Rivière :

El buen Cid se llegó al agua;
Hélo, hélo, por dó viene; dans le *Primavera*, t. I, p. 175.

Il y a un peu plus loin :

Fasta llegar cabe un rio
Adonde una barca estaba.

[3] Les curieux apprendront avec intérêt qu'une première édition de son recueil, inconnue à tous les bibliographes, *Burgos*, sans date, in-12 allongé, se trouve dans le cabinet du comte Albert de Circourt. Sepúlveda dit à la fin, dans une note très-importante pour l'histoire littéraire, qu'une partie de ce romancero avait été déjà imprimée.

[4] Peut-être ne faut-il excepter que *Guarte, guarte, rey Don Sancho* et *De Zamora sale Dolfos,* qui semblent extraites du *Crónica del Cid*, ch. LXI et LXII, et encore M. Wolf les a-t-il insérées dans son *Primavera*, t. I, p. 137 et 138. Une autre romance sur le sujet de la première, *Rey Don Sancho, rey Don Sancho*, ne se trouve à notre connaissance que dans le *Rosa española,* et nous semble de Timoneda.

[5] Nous l'avons publiée dans nos *Poésies populaires latines du moyen âge,* p. 308-314.

tion qui lui soit propre, et ne faut-il y voir qu'une mosaïque de romances beaucoup plus anciennes, qu'une main insouciante d'aucun autre lien a rangée selon l'ordre des temps. Évidemment plus jeune, au moins par les idées, quoiqu'il remonte encore au treizième siècle, le *Poëme du Cid*, dont quelques critiques ont fait si complaisamment une sorte de document diplomatique, s'appuie également sur d'anciennes romances que le temps a beaucoup mieux épargnées. En vain le poëte les avait réunies dans un but plus littéraire et n'a point craint de les retravailler, souvent même de les refondre : leur esprit est resté naïf et leur ton populaire; leur langue semi-asturienne trahit, non peut-être leur origine, mais les habitudes que les premières romances avaient contractées; et ses prétentions à une forme plus érudite ne dissimulent pas entièrement l'accentuation rude et la liberté de leur ancien rhythme.

Malgré une forme narrative et le nom très-réel des personnages, presque toujours d'ailleurs l'histoire n'est dans les romances qu'un prétexte auquel pendant longtemps personne ne se laissa prendre. Il y avait toujours au fond pour sujet véritable une idée morale, et le prétendu récit était en réalité un acte de foi en l'une des croyances les plus vives du peuple, ou exprimait un des sentiments le plus profondément entrés dans sa vie. A l'origine de toutes les sociétés nées viables, se reproduit un fait qui peut seul rapprocher les individus et les relier ensemble, qui commence partout le noyau des peuples et forme pendant longtemps leur force défensive la plus résistante : c'est l'unité et la perpétuité de la famille, la solidarité de tous les membres dans l'injure d'un seul et le devoir d'en poursuivre la vengeance quoi qu'il en puisse advenir. Ce sentiment naturel qu'affaiblissent bientôt l'égoïsme de l'intérêt individuel et l'idée moins primitive du patriotisme, l'orgueil des Espagnols du moyen âge et les instincts d'une férocité mal apprivoisée en avaient exagéré les exigences et ne marchandaient pas avec elles. Les romances se plaisaient à rappeler ces rachats du sang par le meurtre; elles aimaient à célébrer les héroïnes qui accomplissaient bravement ces justices de famille à coup de couteau, surtout quand elles avaient elles-mêmes provoqué le crime en allumant un de ces amours insensés dont pour tant d'autres les excès eussent été une circonstance si atténuante[1]. L'histoire des Sept Infants de Lara eût mérité d'être renouvelée des Atrides : c'est sur sa propre famille qu'on y poursuivait la vengeance des crimes commis contre sa famille. Pour venger l'injure

[1] Voy. *¡ Cuán traidor eres, Marquillos!* dans le *Primavera*, t. II, p. 23, et *A caza iban, á caza; Ibidem*, t. II, p. 22.

de sa femme, Rodrigo de Lara livre ses sept neveux à l'épée des Mores. Vingt ans après, Mudarra le Bâtard veut venger à son tour la mort de ses frères; il frappe leur meurtrier traîtreusement comme il les avait frappés, et en *reconnaissant* la tête de son propre frère que le bâtard lui apportait suspendue au poitrail de son cheval, Gonzalo Bustos le *reconnaît* pour son vrai fils, et de ce jour-là ses chagrins sont finis [1]. Dans cette organisation primitive de la famille, le chef était investi d'un droit illimité sur les filles ou même sur les sœurs dont il ne s'était point dessaisi en faveur d'un époux : pour consoler un ami de la perte de sa maîtresse, un frère lui offrait complaisamment les caresses de la plus belle de ses sœurs [2], et il n'était pas même besoin d'expliquer une amitié si extrême par un de ces grands services dont la reconnaissance domine les autres sentiments et semble légitimer tous les dévouements. La première conséquence du mariage était de transmettre au mari ce droit de vie et de mort sur la personne de sa femme : elle n'était point en Espagne comme dans les autres civilisations du moyen âge son épouse et son égale, mais sa chose, une chose à sa merci, dont il usait et abusait souverainement. Quand le comte Alarcos reçoit l'ordre de tuer sa femme, il pense à son amour, à sa douleur, à son enfant qu'elle allaite encore, mais n'éprouve pas le moindre scrupule et l'assassine avec toute la sérénité d'une bonne conscience. Ce droit de haute et basse justice était si généralement reconnu et si facilement mis en pratique que la moralité publique avait fini par regarder le meurtre de la femme, souvent même un meurtre aggravé de cruautés inutiles, comme le juste châtiment d'une infidélité quelconque : le plaignant connaissait lui-même de son offense et exécutait la sentence sans que la police eût rien à y revoir [3]. Dans un livre composé au quinzième siècle pour l'éducation de ses filles, un gentilhomme très-expérimenté leur disait encore à propos des épouses adultères : « Encore ne scay-je guières de royaulmes aujourd'uy, fors le royaulme de France et celuy d'Angleterre, et en ceste Basse-Alemaigne, de qui l'en n'en face justice dès ce que l'en en puet scavoir, et qui ne meurent dès ce que l'en en

[1] Que hoy se acaban mis trabajos;
Despues que Gonzalos Bustos; dans Duran, t. I, p. 455.

[2] Si la quieres por mujer,
Si la quieres por amiga;
Compañero, compañero; dans le *Primavera*, t. II, p. 59.

[3] Voy. *Fuero Juzgo*, l. III, tit. IV, l. 1, 3, 4, et *Siete Partidas*, P. VII, tit. XVII, l. 13.

scet la vérité : c'est-à-dire en Rommenie, en Espaigne, en Arragon et en plusieurs autres royaulmes. En aucuns lieux l'en leur couppe les gorges, en autres lieux l'en les murtrist à touaillons[1], en autres lieux l'en les emmure[2]. » La victime elle-même n'avait pas la pensée de contester la justice du bourreau, de plaider au moins les circonstances atténuantes et d'en appeler à un juge moins prévenu et plus miséricordieux : elle acceptait son assassinat comme une expiation légitime et tendait la gorge au poignard. Dans une des romances les plus dramatiques et les plus populaires de tout le Romancero, l'épouse coupable va même au-devant du châtiment : après avoir inutilement cherché à expliquer les circonstances qui l'accusent, honteuse de ses mensonges, elle dit à son *bon* mari de la tuer, parce qu'elle a bien mérité la mort[3]. En retour de cette autorité sauvage, la femme n'avait qu'un droit, celui de se dévouer sans réserve et sans terme; mais alors tout lui était permis, même la révolte contre les volontés royales et la ruse, et les rois reconnaissaient que leur souveraineté s'arrêtait là où commençait l'intérêt d'un époux[4]. Quand il s'agissait de racheter son mari de l'esclavage, une loyale Espagnole ne craignait même pas de se mettre elle et ses filles à la discrétion du vainqueur[5], fût-il Sarrasin et fort accoutumé à user sommairement de ses captives : c'était là l'idéal du dévoue-

[1] En les étouffant avec des serviettes.

[2] *Livre du chevalier de La Tour-Landry*, ch. CXVIII.

[3] Que aquesta muerte, buen conde,
Bien os la merezco yo;
Blanca sois, señora mia; dans le *Primavera*,
t. II, p. 52.

[4] C'est le roi Don Sanche de Léon qui le dit lui-même dans la romance :

Mas tuvisteis gran razon,
Como mujer de alto estado,
En librar vuestro marido
Como vos lo habeis librado;
El rey don Sancho Ordoñez; dans Duran,
t. I, p. 464.

A la vérité, cette romance est de Sepúlveda, mais elle est tirée d'une vieille chronique, et il s'en trouve une plus ancienne sur le même sujet, *Preso está Fernan Gonzales*, dans le *Cancionero de romances* de 1570, et le *Rosa española* de Timoneda.

[5] Si esto no bastare, el conde,
A tres hijas que yo parí :.....
Y si no bastare, conde,
Señor, védesme aquí á mí;
Del soldan de Babilonia; dans le *Primavera*,
t. II, p. 414.

ment conjugal, et sans songer à rien reprendre dans cette étrange preuve d'amour, le mari de la romance se contentait de trouver le marché mauvais : son corps ne valait plus seulement un maravédis, parce que la mort y était entrée avec ses blessures.

Malgré une certaine communauté d'origine, les romances espagnoles avaient de bien autres mérites que ces grossières chansons de manœuvres avinés qui subsistent surtout par l'air auquel les paroles se sont attachées et l'entraînement de l'habitude. Ces chansons-là ne peuvent guère prétendre qu'à une célébrité de cabaret et à l'admiration des bonnes femmes qui les ont chantées dans leur enfance. Mais il y a dans les romances une inspiration soutenue, une élévation de pensée et une grâce vigoureuse de fleur des champs qui les élevaient bien au-dessus du niveau de l'intelligence publique. La poésie y avait pressenti l'avenir, et il fallait à la civilisation bien des années pour regagner l'avance qu'elle avait prise, et des siècles pour la devancer à son tour. La versification était assez simple pour ne point la vieillir avant le temps par des recherches et des affectations fatigantes ; l'accentuation et la dignité naturelle de la langue suffisaient à peu près au rhythme, et la musique qui en relevait l'harmonie était trop facile et trop naïve pour être de longtemps supplantée par aucune autre. Pendant les sept siècles que dura la guerre avec les Mores, la société fut comme fixée dans un *statu quo* d'efforts physiques et d'alarmes; sa vie était un combat incessant où rien ne changeait que le champ de bataille ; il lui fallait tourner sur elle-même dans un cercle vicieux de périls sans cesse renouvelés et de triomphes remis en question le lendemain, s'émouvoir des mêmes sentiments que la veille et repenser constamment les mêmes idées. Quand, délivrée du sabre arabe toujours levé sur sa tête, elle fut certaine de vivre encore le mois prochain, elle put enfin marcher en avant et rompre avec son passé ; mais beaucoup auraient voulu le retenir, beaucoup regrettèrent l'égalité du danger et de la lutte, la liberté du partisan qui ne prenait conseil que de son courage et s'était si complétement incarné son pays et son Dieu, qu'en les défendant il ne croyait se battre que pour son compte. On continua donc à chanter les vieilles romances comme un regret de la civilisation poétique et morale qu'elles avaient chantée, comme une protestation contre une hiérarchie sociale sans supériorités réelles et une avidité de bien-être dont la dernière conséquence placerait l'idéal de l'homme dans une auge toujours pleine de nourriture. La valeur exagérée que l'Espagnol s'accordait complaisamment à lui-même le conduisait par une logique irrésistible, par celle des sentiments, à un suprême dédain des faits et

à l'application de l'utopie, même aux choses de sa vie de tous les jours[1]. Cette opposition intime du peuple à la société officielle produit ailleurs l'estime des bandits qui se mettent bravement en guerre avec elle, et, dès qu'il s'y joint quelque contrariété nouvelle, la retraite dans les montagnes; mais en Espagne l'insurrection contre l'ordre établi resta morale; chacun vécut davantage en soi-même, s'enveloppa plus soigneusement dans son manteau et s'attacha plus opiniâtrément à ses romances. On se fit du Romancero une sorte de Marseillaise, une Marseillaise pacifique qui se contentait de défier publiquement le présent d'éteindre les regrets du passé, mais qui, si l'indépendance du pays venait à être de nouveau menacée par une invasion étrangère, pouvait servir aussi d'appel aux armes et devenir un cri de guerre[2]. Les changements de la langue auraient pu seuls désaffectionner promptement le peuple de ses romances, et ce fut le contraire qui arriva : elles étaient si présentes à tous les souvenirs qu'elles empêchèrent longtemps la vieille langue de trop vieillir, et donnèrent aux formes devenues enfin insolites comme un parfum de poésie qui les rendait plus piquantes. Encore au seizième siècle, Lope de Vega crut ajouter un nouvel attrait à deux de ses comédies en les écrivant tout entières dans un style archaïque[3], et le succès prouva l'habileté de son calcul.

Cet amour obstiné du peuple pour ses vieilles romances ne pouvait cependant leur conserver toute leur primeur d'antiquité. Les aveugles qui avaient le monopole de leur débit étaient bien obligés de subvenir aux défaillances de leur mémoire, et cette poésie naturelle leur était trop familière, sa libre versification se rapprochait trop du ton et des allures d'une conversation aisée pour qu'ils s'inquiétassent beaucoup

[1] Ce besoin de rêver en l'air est si irrésistible, que, malgré son orgueil national, l'Espagnol préfère les blondes, *les filles du soleil*, qui ne se trouvent que bien exceptionnellement en Espagne. Les romances disent de Chimène :

Y los cabellos que al oro
Disminuyen su color;
dans Duran, t. I, p. 496;

et de la demoiselle qui vint reprocher au roi en plein conseil de payer le tribut des cent jeunes filles :

A quien el rubio cabello
Bordaba de oro los hombros;
dans Duran, t. I, p. 416.

[2] Les romances qui dans le dernier siècle étaient complétement dédaignées, au moins des lettrés, retrouvèrent tout à coup une popularité générale quand Napoléon eut provoqué la guerre de l'Indépendance.

[3] *Las famosas Asturianas* et *El caballo vos han muerto*.

de s'en épargner la peine. A la place des expressions qui n'étaient plus facilement entendues, des allusions aux usages tombés en désuétude qu'on n'aurait plus suffisamment comprises, ils glissaient des idées et des formes de langage plus contemporaines, qui fussent plus sympathiques à l'auditoire. Quelquefois aussi sans doute ils transposaient le sujet de la romance comme un chanteur à bout de moyens en transposerait la musique; ils en conservaient l'inspiration, les sentiments, les idées, la plupart des expressions et des vers, mais en lui donnant une autre mise en scène, en la plaçant dans un cadre différent, en la mettant à jour avec les préoccupations du moment. Il arrivait à chaque instant ce qui s'est encore produit dans un temps où la poésie était bien moins active, pour la romance de Mambru : ce soldat revenu d'abord sans doute de quelque expédition contre les Mores, qui apportait la nouvelle de sa mort à sa femme et lui offrait comme consolation son cœur et sa main, est devenu un particulier très-connu dans Madrid, rentré chez lui de la veille après s'être bravement battu dans la guerre de la Succession qui amena Philippe V sur le trône. Aussi n'est-il plus aujourd'hui une seule romance dont la forme remonte au delà du quinzième siècle ; mais les plus modernes gardent encore presque toutes quelques souvenirs d'une langue archaïque[1], et l'on retrouve dans un grand nombre des restes plus significatifs d'une époque antérieure : telles sont ces nombreuses sonnettes que les seigneurs pendent au poitrail de leurs chevaux[2]; ces rois qui connaissent des discords de leur peuple dans un fauteuil à dossier[3] ou inclinent leur justice devant la volonté des Cortès[4], et ce châtiment parlant qu'on

[1] *El conde Lucanor* ne remonte qu'au quatorzième siècle, et dans l'édition qu'Argote de Molina en a publiée dans le seizième, il a mis un index des mots qui de son temps n'étaient déjà plus en usage, et la plupart se retrouvent dans les romances.

[2]
Con trescientos cascabeles
Al rededor del petral;
Media noche era por filo; dans le *Primavera*, t. II, p. 358.

[3]
Sentado está el señor Rey
En su silla de respaldo,
De su gente mal regida
Desavenencias juzgando;
dans Duran, t. I, p. 484.

[4]
Si yo prendo ó mato al Cid,
Mis Cortes se volverán;
Y si no hago justicia
Mi alma lo pagará;
Dia era de los Reyes; dans le *Primavera*, t. I, p. 102.

infligeait à l'impudeur des femmes adultères en leur coupant le devant de leurs robes [1]. Ailleurs c'est une crudité et une grossièreté d'expressions qui ne sauraient appartenir qu'à une civilisation encore dans les langes ; c'est Dona Lambra qui compare les couches fécondes de sa belle-sœur, la mère des sept Infants de Lara, à la portée d'une truie [2], ou Don Diego qui menace le Cid du nom de *fils de mauvaise garce,* et quoiqu'il parle de sa propre femme, le mot qu'il emploie va jusqu'aux dernières limites du langage des portefaix [3].

L'immobilité est une des impossibilités de la vie : si lente à se mouvoir que la civilisation soit en Espagne, les événements avaient marché et l'avaient forcée de la suivre, au moins de loin et en restant le plus possible engagée dans le passé. Quand le courage opiniâtre des Espagnols leur eut assuré une supériorité définitive sur les Mores, ils n'eurent plus dans leurs idées chrétiennes la surexcitation de martyrs toujours prêts à confesser leur foi les armes à la main. La rancune de foyers dévastés, la vengeance d'un frère égorgé dans une embuscade, ou d'une sœur enlevée dans une chasse aux vierges et violée dans quelque harem, cessèrent d'entretenir et d'irriter leurs haines. Des fortunes extraordinaires ne s'improvisèrent plus dans une rapide incursion sur la terre ennemie, et ne disparurent pas aussi vite qu'elles avaient été acquises dans un pillage autorisé par le drapeau moresque. Les positions sociales perdirent de leur mobilité et de leur incertitude ; à moins d'aventures de plus en plus insolites, chacun eut le jour de sa naissance une place marquée pour toute sa vie, et prit en grandissant les sentiments particuliers et l'esprit de sa classe. Les rois, longtemps les chefs et les premiers défenseurs de leurs sujets, s'en séparèrent, et mirent au service de leurs intérêts le pouvoir qu'ils avaient reçu pour protéger ceux des autres. Les *ricos hombres* qui leur

[1] Yo te cortaré las faldas
Por vergonzoso lugar,
Por cima de las rodillas
Un palmo y mucho mas;
¡ Ay Dios, que buen caballero ! dans le *Primavera*, t. I, p. 65.

[2] Mas callais vos, doña Sancha,
Que no debeis ser escuchada,
Que siete hijos paristes
Como puerca encenagada;
A Calatrava la Vieja; dans le *Primavera*, t. I, p. 61.

[3] Hijo te dirán de puta,
Que yo traidor ne sería;
El octavo rey Alfonso; dans Duran, t. II, p. 11.

avaient si souvent disputé la suprématie du courage et de la victoire ambitionnèrent comme un honneur de porter leur livrée, ou boudèrent contre eux-mêmes, se déclarèrent en principe contre une autorité quelconque et s'isolèrent fièrement dans un prétendu parti politique qui ne se composait le plus souvent que de leur seule personne. Dès le treizième siècle il se forma un ordre à part, non sans doute plus noble, mais plus belliqueux, plus spécialement brave que le reste du peuple. Pour y entrer il ne fallait d'abord prouver que son courage; puis, devenu de jour en jour plus exclusif, plus sévèrement fermé à quiconque était resté en dehors, il eut ses mœurs à lui, ses idées spéciales et ses plaisirs. Bientôt cet ordre fut une caste avec toutes les prétentions d'une aristocratie de hasard qui s'est établie subrepticement à l'encontre de l'histoire. Les quelques Grands qui gardaient au fond du cœur les vraies traditions de leur famille et se croyaient obligés par leur naissance envers les libertés du peuple comme envers la puissance des rois, furent abattus par la jalousie et la servilité de tous les autres, et l'orgueilleuse individualité du caractère espagnol disparut de l'histoire, après la déroute de Villalar, avec les derniers restes de l'indépendance publique. La popularité des romances, les enseignements de la poésie, auraient pu seuls conserver les anciennes idées nationales et rappeler les vieilles mœurs au moins comme un idéal à atteindre, un regret et une espérance. Mais les malheurs que le pays eut à subir détournèrent violemment les esprits des plaisirs littéraires. Pendant les horreurs du règne de Pierre le Cruel, c'était déjà beaucoup que de vivre; puis vinrent les dissensions soulevées par l'héritage de Henri de Transtamare et les guerres, plus civiles aussi qu'étrangères, avec le Portugal. Quand l'Espagne eut enfin retrouvé quelque repos, les sentiments avaient pris un autre cours; les idées s'étaient entièrement renouvelées; pour s'intéresser à des romances si complétement surannées, il fallait avoir la passion des antiquités. Les colporteurs d'anciennes poésies qui en vivaient si facilement autrefois, furent obligés de compléter leur pain de chaque jour par la mendicité, une mendicité qui devenait un métier de toutes les heures, et cherchait à se consoler de ses souffrances habituelles par la liberté du désordre et les abrutissements de la débauche. Le mépris légitime qu'encoururent ces derniers représentants de la poésie des ancêtres retomba sur elle tout entier; on plaignait volontiers les malheureux abandonnés par l'incurie de leur famille à sa contagion et à ses excitations, et les citadins se la mettaient réciproquement à l'index comme une chose malsaine à la raison et dépravante.

Le peuple des campagnes resta bien plus fidèle à ses anciens plaisirs. Sancho, la personnification si complète du bon sens crédule et madré d'un paysan sans culture, explique son sentiment par une allusion à une romance du Cid que nous avons encore [1], et quoique fort contredisante de sa nature et beaucoup moins versée dans les traditions populaires, sa femme trouvait l'autorité suffisante, et le respect lui fermait la bouche. Mais avec le temps le niveau de la poésie s'abaissa aussi dans les villages; la forme elle-même devint plus prosaïque, plus grossière; les images si colorées et si vives de la poésie d'autrefois furent remplacées par ces métaphores vulgaires dont abonde le langage des halles; pour réclamer l'attention, on ne craignait pas de recommander à ses auditeurs d'élargir assez les oreilles pour ressembler à des mules de la Manche [2]. Aux anciens sujets, aux aventures héroïques du passé se substituèrent insensiblement les événements de la veille [3] et les rumeurs de la journée, les scandales de la place publique, les exploits commis sur les grands chemins et le supplice des fameux criminels avec leurs dernières paroles : la romance ne fut plus qu'une gazette plus ou moins rimée, une âpre chansonnette ou une plate complainte. Ce fut pour ce public mal civilisé qu'on inventa d'abord le genre picaresque, les mémoires intimes de la vie des mendiants et des chenapans, où le vice n'avait que l'excuse du cynisme, et la poésie bornait ses prétentions à reproduire aussi la grossièreté du langage de ses héros et à exhiber quelques échantillons d'argot [4]. On ne se déclara plus du parti de la liberté contre les entreprises des rois; on fut jaloux des nobles, envieux des riches, et l'on vanta le *buen rey netto* qui opprimait également tout le monde; on pardonna même sans y regarder de bien près le meurtre de Blanche de Bourbon : ce n'était qu'une reine égorgée

[1] *Don Quixote*, P. II, ch. 5 : il s'agit de la romance *Acababa el rey Fernando;* dans Duran, t. I, p. 497.

[2]
Todo el mundo me esté atento,
Alargando las orejas
De manera que los hombres
Mulos manchegos parezcan;
El violin encantado; dans Duran, t. II, p. 253.

[3] Beaucoup de romances populaires encore existantes sont de véritables gazettes du temps de Charles-Quint et de Philippe II : il y en a même une catalane, qui jouit encore de quelque popularité, *La muerte de Bach de Roda,* qui se rapporte à un événement arrivé pendant la guerre de la succession de Charles II; dans Milá, *Observaciones sobre la poesia popular,* p. 144.

[4] Ces romances ont même un nom particulier : *Jácaras,* de *Jaque,* Souteneur de mauvais lieu.

par amour pour une fille du peuple, et l'on appela l'adultère couvert de son sang *Don Pèdre le Justicier*[1]. Au lieu d'exprimer comme autrefois un sentiment moral élevé, de célébrer par un acte de foi l'action d'une Providence qui tient en sa main le fil de tous les événements et mène l'Humanité à grandes guides, les romances barbotèrent dans une dévotion exagérée jusqu'à la niaiserie[2]; elles rimaillèrent ces grossières légendes qui du tombeau de saint Jacques et de la sacristie de Notre-Dame de Pilar se répandaient dans tous les bas-fonds de la chrétienté. Telle est la romance catalane qui raconte l'histoire d'un pèlerin de Galice pendu sur le faux témoignage d'une fille d'auberge dont il avait pieusement dédaigné les caresses : en revenant longtemps après, son père et sa mère le trouvent causant familièrement du haut de sa potence avec la sainte Vierge, et quand le bailli, convaincu de son erreur par un chapon rôti qui prend son vol et se met à chanter, l'a fait décrocher, il s'en retourne chez lui par la grâce de saint Jacques, comme si aucune malencontre ne lui fût arrivée[3]. Mais en renonçant aux sujets épiques et romantiques, en se contentant d'un public plus restreint et plus humble, les romances se rapprochèrent davantage de ses pensées de tous les jours et prirent naturellement sa langue[4]. Elles ne furent plus nationales, mais locales; elles appartinrent désormais, non

[1] M. Duran a même pu dire avec justice : Así los que sufrían llamaban tiranos á ciertos reyes, miéntras que los que gozaban los llamaban justos. Nuestro rey Don Pedro fué tanto mas *popular*, cuanto destruyendo á los rebeldes poderosos que le hostigaban, acudia al pueblo para dominarlas. On ne craignait même pas de calomnier la victime :

Entre las gentes se dice,
Mas ne por cosa sabida,
Que la reina Doña Blanca
Dal Maestre esta parida;
dans Zúñiga, *Anales de Sevilla*, t. II, p. 105.

C'est à ce point de vue populaire que se sont naturellement ralliés les dramaturges obligés de compter avec le public : voy. *El cierto por l'incierto* de Lope de Vega, *El Médico de su honra* de Calderon, *El Valiente Justiciero* de Moreto, et même *El Montañes Juan Pascual* d'un anonyme.

[2] On les appelle en portugais, selon qu'elles sont dévotes ou légendaires, *Canções ao divino*, ou *Lendas de milagro*.

[3] Dans Milá, *l. l.* p. 106 : le sujet de cette romance se retrouve dans un miracle italien; *La Rapresentatione d'uno miracolo di tre Pellegrini che andavono a S. Jacopo di Galitia, nuovamente ristampata;* Florence, 1555, in-4°.

[4] Dans les *Cántigas* du roi Alfonse X de Castille il y a des pièces en galicien; le *Cancionero general* de Hernando del Castillo contient plusieurs romances en dialecte valencien, et M. Milá a publié dans la brochure que nous avons déjà citée plusieurs fois soixante-sept romances catalanes de différents genres.

à la poésie du peuple espagnol, mais à la fantaisie d'un ménétrier de village, au dialecte particulier et à la littérature de quelques auberges. Certes elles n'en ont pas moins aussi leur intérêt : la plupart sont plus fraîches et plus vivantes que les romances adoptées par les lettrés et souvent corrigées par l'un ou par l'autre de ce qu'elles avaient de plus saillant ; peut-être même y trouverait-on des restes beaucoup plus vraisemblables de la poésie primitive. Si on en cherche dans ces nichées de maisons si bien cachées dans les plis du terrain que le voyageur en voit fumer les toits sans les apercevoir, dans ces cabanes isolées comme une caverne de brigands dans les gorges des montagnes, et dans les huttes de bergers perchées sur les cimes les plus abandonnées, elles payeront largement les frais de route et la peine qu'on aura prise de les recueillir [1].

En sortant du commun du peuple pour se constituer en aristocratie, la noblesse officielle prit aussi des sentiments à part; elle se donna des préjugés de race et, qu'on nous passe le mot, des idées pur sang; elle n'eût plus suffisamment goûté les plaisirs de la foule, et trouva des jongleurs qui endossèrent sa livrée et l'amusèrent exclusivement ainsi qu'elle voulait être amusée. Bientôt les Mores, refoulés dans le petit royaume de Grenade, comme dans un de ces lazarets isolés du reste de la terre où l'on fait la part de la peste, lui inspirèrent presque autant de mépris que de haine; elle ne se fût plus souvenue sans une certaine humiliation des dangers dont ils avaient jadis assiégé ses ancêtres, et pour lui plaire la poésie dut lui en épargner la mémoire. Le Cid n'y fut plus l'athlète de l'Espagne chrétienne, le seigneur des Mores et le conquérant de Valence, mais Ruy Diaz de Vivar, le héros dont le fier courage ne se laissa jamais amollir par aucune tendre faiblesse, l'hidalgo qui, pour sauver la dignité de sa famille, immola de son premier coup d'épée le puissant comte de Gormaz; le Castillan qui, pour garder son propre honneur, ne craignit pas d'insulter le roi de ses soupçons et lui dicta les conditions auxquelles il voulait bien condescendre à lui obéir. Les poëtes laborieux de cette seconde époque savent qu'ils ne travaillent plus pour un public de compte à demi avec eux, dont les souvenirs compléteront leurs romances. Ils ne détachent plus, un peu au hasard, un fragment de quelque tradition qui sert à la fois de prologue et de dénoûment: c'est une œuvre vraiment litté-

[1] Un jeune professeur de Barcelone, Don Mariano Aguiló, vient de recueillir en Catalogne, dans le royaume de Valence, dans les montagnes de l'Aragon et sur les versants des Pyrénées, une foule de romances qui se chantent encore maintenant dans tous les dialectes différents de cette partie de l'Espagne.

raire qu'ils composent; ils se préoccupent de son unité, commencent à un commencement et aboutissent à une vraie fin. Pour s'assurer la bienveillance de leur noble auditoire, ils encensent ses vanités et abondent dans ses mépris : ils défient les rois d'attenter à son indépendance[1], célèbrent sa justice et sa force[2], et gratifient les vilains d'un cœur porté à la trahison et facile à toutes les infamies[3]. Peu leur importe l'autorité de traditions environnées d'un long respect; ils ne s'inquiètent que de l'effet à produire et préfèrent des mensonges battant neuf qui distraient la bonne compagnie, à de vieilles vérités qui courent les rues et ont fatigué vingt fois l'oreille de leur bourdonnement monotone[4]. L'histoire la plus avérée n'est pour eux qu'un thème des plus élastiques, qui admet toutes les variations et se prête à tous les embellissements[5]. Les héros, jadis assez mal appris et d'une activité si déréglée, deviennent des discoureurs éternels et posent en faisant les beaux bras bien plutôt qu'ils n'agissent. Leur sensibilité au point d'honneur est un sujet inépuisable de grandes phrases, et semble surtout jalouse de se prouver à elle-même qu'elle existe réellement; ils ont le courage bavard et commencent volontiers par enterrer les

[1] Que en España los hidalgos
Ningun tributo han pagado,
Quien el tributo quisiere
Muy caro le habrá comprado;
En Búrgos está el buen rey; dans le *Primavera*, t. I, p. 191.

[2] Y que no sufren los tuertos
Los que han de buenos blason;
Non es de sesudos homes; dans Duran, t. I, p. 480.

[3] El villano otorgó luego
Que siempre en villanos se halla
Un vil acometimiento,
Y una obra infame y baja;
No contento el rey Don Pedro; dans Duran, t. II, p. 39.

[4] Les poëtes eux-mêmes se plaignaient de cette éternelle répétition des mêmes sujets. On lit dans une romance satirique du *Romancero general*, que M. Duran n'a point comprise dans sa collection :

Y porque para escribir
Romances, coplas y letras
De tan sabidas historias,
Es sabida menos ciencia;
Que me da á mi que el mundo.

[5] Ainsi, par exemple, dans une des plus poétiques romances, *Sale la estrella de Venus*, le poëte a supposé sans façon qu'un siècle après l'expulsion des Mores de Séville, c'était encore un More qui en était alcade.

ennemis qu'ils tueront plus tard; leur amour *africain*, comme ils l'appellent quelquefois, est une galanterie bien enrubanée qui s'épanche en subtils raisonnements tout brodés d'antithèses. Le fonds commun des vieilles romances, les traditions nationales même transformées, ne pouvaient plus suffire; il y avait antipathie entre les mœurs taciturnes et démocratiques de l'ancienne société et les prétentions de la nouvelle. Les poëtes furent obligés d'aviser, de recourir à des fictions toutes fictives et à des importations étrangères. Cette société si éprise des grands coups d'épée qui n'avaient pas le sens commun, si désintéressée de toutes les questions d'argent et d'existence matérielle, si amoureuse de l'amour, si royaliste quand même et si prompte à entrer en campagne contre les rois, si meurtrière et si courtoise, en un mot si chevaleresque, retrouvait beaucoup de ses idées, de ses aspirations et même de sa vie réelle dans les poëmes imaginés en France deux siècles auparavant. Aussi toute notre première littérature épique fut-elle mise en romances: chaque jongleur s'empara un peu insolemment du morceau qui lui convenait, comme d'un bien propre, jadis usurpé sur ses ancêtres, et il se trouva de fins connaisseurs qui crurent naïvement à l'initiative des imitateurs et aux mauvais procédés des imaginations trop pressées qui les avaient devancés. Au fait, l'élévation morale de nos romans de chevalerie, l'esprit d'entreprise de leurs héros, la barbarie à demi vernissée de leurs mœurs et leurs utopies historiques répondaient si parfaitement à toutes les tendances du peuple espagnol, que s'ils n'eussent déjà existé il les aurait sans doute inventés. Quatre cents ans après le charme durait encore, et ils étaient restés la récréation favorite et le bréviaire des paysans[1]. Pour rappeler les esprits éclairés à une appréciation plus sérieuse des choses, et à un sentiment plus vrai de la vie, il ne fallait rien moins que l'ironie pratique du Don Quichotte et l'engouement national dont se prit l'Espagne entière pour cet excellent livre, si tristement révolutionnaire. Chacun se fit complice par amour-propre et approuva hautement des railleries dont souvent il s'avouait tout bas ne pas comprendre la justice: dans la crainte de fournir un nouveau sujet de risée aux autres, il y en eut même beaucoup, et parmi les meilleurs, qui, sauf à se demander pardon de la liberté grande, rirent indécemment d'eux-mêmes et se souffletèrent en effigie, sur les deux joues du pauvre chevalier.

Une vogue nationale accueillit plus favorablement encore d'autres

[1] Y se hallan en un librito que comprehende varios romances de este género á los doces pares de Francia; y es el libro que mas saben de memoria los rústicos y niños; Sarmiento, *Memorias para la historia de la poesia*, par. 528.

romances de fantaisie où figuraient des personnages à noms arabes, et l'on fut censé y raconter, d'après le bruit public, de véritables histoires moresques [1]. Les causes qui avaient créé dans l'Espagne chrétienne une aristocratie militaire tenaient surtout aux habitudes et aux positions qu'une guerre séculaire avait nécessairement produites, et exercèrent dans la partie encore mahométane de la Péninsule une influence toute semblable. Il y eut aussi des Mores plus riches que les autres, plus élégants et plus braves, qui formèrent une classe à part et se trouvèrent naturellement plus en rapport avec la chevalerie espagnole. Ils étaient ennemis par la croyance et les intérêts de leur patrie, et se combattaient avec acharnement sur le champ de bataille; mais rentrés sous leur tente, ils se sentaient attirés les uns vers les autres par la sympathie de la profession et l'estime réciproque que le courage inspire toujours aux braves. Bientôt ils voulurent à l'envi conquérir aussi leur approbation et leur louange, souvent même mériter leur amitié, et il y eut entre eux comme une émulation avouée de courtoisie et une coquetterie secrète de bravoure et d'amabilité. Les Mores plaisaient facilement, même aux hommes, par la grâce, la politesse innée de leurs manières, et leurs habitudes à la fois efféminées et guerrières; sans oser se les approprier entièrement, beaucoup parmi leurs ennemis enviaient le faste un peu théâtral et l'élégance réelle de leurs vêtements. Aussi quand leurs costumes n'appartinrent plus qu'à l'histoire, quand on ne craignit plus en les revêtant de commettre une sorte d'apostasie extérieure et de s'assimiler à des mécréants [2], on s'en para comme du plus agréable déguisement dans toutes les fêtes où l'on cherchait la gaieté, l'oubli des peines de la vie, en commençant par s'oublier soi-même [3]. Non, sans doute, qu'on se piquât de les reproduire

[1] On trouve encore dans *Tanta Zayda y Adalifa* une romance destinée cependant à combattre l'engouement public :

Dejaron los graves hechos
De su vencedora patria
Y mendigan de la ajena
Invenciones y patrañas;
dans Duran, t. I, p. 128.

[2] Aucune romance moresque ne se trouve dans les collections de feuilles volantes antérieures à 1580.

[3] Garcia de Resende disait dans son *Miscellania* en parlant de la cour de Portugal :

Sempre nas festas reaes,
Seram os dias principaes
Festa Mouros avia;
Memorias da Academia real de Lisboa, t. V, P. II,
p. 42, note.

avec la fidélité d'un antiquaire ou d'une élégante du dix-neuvième siècle se composant une toilette pour un quadrille historique ; on songeait surtout à se faire bien chatoyant, et l'on se chamarra de rubans, on se bariola d'or et d'argent, on s'empanacha de plumes d'autruche; enfin, on inventa ces habits impossibles de velours et de satin, de paillettes et de grelots, que les danses moresques exhibèrent par toute l'Europe, et qui se retrouvent encore, un peu fripés, sur le dos des saltimbanques[1]. Le peuple lui-même s'intéressa vivement aux faits et gestes de personnages si brillamment vêtus, et entra dans tous leurs sentiments. Perez de Hita imagina son roman des guerres civiles de Grenade, et, ravis d'une popularité qui venait, pour ainsi dire, d'elle-même au-devant de leurs vers, les poëtes s'efforcèrent de satisfaire plus complétement la curiosité publique en ouvrant boutique de romances moresques[2]. Ce n'était pas seulement une heureuse occasion d'ajouter à l'harmonie des vers par des noms sonores et d'intéresser *a priori* par de beaux habits bien miroitants au soleil; l'imagination en agissait sans façon avec tous ces sujets : elle créait les personnages, combinait les aventures, taillait en plein dans le possible et dans l'impossible, sans qu'aucun souvenir vînt jamais la démentir. Ces Mores-là n'étaient pas dans l'histoire; ils ne relevaient que de la poésie qui les avait inventés; ils vivaient et mouraient à sa guise, et se passaient très-résolûment de la permission des savants. S'ils avaient quelque chose des vrais Mores, c'est qu'ils étaient assez bons Espagnols pour leur ressembler par les qualités qui leur étaient communes, par la vivacité d'esprit, un amour effréné de batailles, une loyauté chevaleresque, des instincts farouches de jalousie et un despotisme envers les femmes à peine tempéré par la galanterie.

Sans doute pour leur supposer comme aux autres une base historique et une raison d'être dans des traditions populaires, on s'est plu à dire que ces romances moresques avaient été traduites de l'arabe. Le fait en lui-même n'avait rien d'impossible : les goûts et les habitudes des Mores étaient aussi devenus dominants; parmi les Espagnols

[1] Le duc de Rivas a cependant dit dans son *Romances historicos*, p. 7, édit. de Paris : Son cristianos enmascarados con nombres y *trajes* moriscos. Mais à en juger par cette assertion, nous croirions volontiers que, comme il convient d'ailleurs à un poëte aussi distingué, son sentiment de la vieille poésie est beaucoup plus complet que sa connaissance des anciens costumes.

[2] Ce goût s'étendit aussi en Portugal : Francisco Rodrigues Lobo et Francisco Manoel de Mello s'y distinguèrent parmi les poëtes qui firent des romances moresques et ont conservé un nom.

qui n'avaient point emporté leur patrie dans les montagnes des Asturies, il y en eut beaucoup qui oublièrent jusqu'à leur propre langue, et il existe encore à la bibliothèque de l'Escurial des manuscrits assez nombreux dont l'espagnol est écrit en caractères arabes. D'ailleurs, il s'était formé un langage intermédiaire, probablement plus voisin de l'arabe[1], qui permettait même aux Espagnols restés indépendants de connaître aisément la littérature moresque, et de transposer dans leur idiome les poésies qui les auraient frappés[2]. Mais aucun fait d'une nature quelconque n'autorise à croire qu'il ait existé des romances arabes, et pour peu que l'on étudie la littérature et le génie particulier des Mores, on reconnaît aussitôt que des poésies si vives et si simples n'étaient pas plus dans leurs goûts que dans leurs facultés. D'abord, leur idiome vulgaire, le seul que les Espagnols pussent apprendre dans leurs relations avec eux, ne servait qu'aux familiarités du pot-au-feu et aux *enjôlements* du bazar : la poésie avait sa langue réservée, qui en différait par une grammaire infiniment plus riche, une syntaxe bien plus flexible, un vocabulaire tout autre, où les mots avaient conservé des formes plus primitives et enveloppaient presque toujours leur droit sens dans une image. Quoiqu'elle fût devenue aristocratique par sa destination, et que la psalmodie musicale dont l'accompagnait le jongleur l'eût sans doute rendue plus lyrique, la poésie des romances moresques restait fidèle à l'esprit populaire du genre et en gardait les intentions narratives. La poésie arabe ne fut jamais, au contraire, qu'une espèce de sonate vocale, aussi préoccupée de la musique des paroles que de leur signification, et un plaisir de luxe à l'usage exclusif des gens que l'étude avait préparés de longue date à en jouir. Loin de se cacher derrière les événements et de les raconter sérieusement comme un témoin qui recueille ses souvenirs, le poëte y veut donner une haute idée de lui-même : quel que soit le sujet, il s'agit tou-

[1] Apartóse con un Moro,
Que bien sabe el aljamia;
Muy grande era el lamentar; dans Duran, t. I, p. 444.

Cette romance n'est, à la vérité, que du seizième siècle; mais Sepúlveda l'avait sans doute composée, comme beaucoup d'autres, d'après des sources antiques.

[2] La représentation de combats figurés avec des Mores qui se reproduit encore aujourd'hui prouverait au besoin que la prédilection pour les Arabes et leurs idées n'était pas aussi populaire qu'on s'est plu à le supposer. Entre las cuales (danzas) hace particular mencion de una compuesta de Moros y cristianos que figuraban un reñido combate : danza que aun se conserva en nuestros dias en algunos pueblos de España; Soriano Fuertes, *Historia de la música española desde la venida de los Fenicios hasta el año de* 1850, t. I, p. 125.

jours en réalité d'une exhibition de son savoir-faire. Aussi ne s'inquiète-t-il que des beautés de son style; il le cisèle, le polit, le pomponne, le brillante; son élégance à outrance rappelle ces parures monstrueuses, tout enguirlandées de fausses fleurs et de pierreries, que l'on donnerait si volontiers pour un peignoir de mousseline et une fleur des champs. En place de sentiments, il y a des métaphores excessives qui se coudoient, et le plus souvent créent elles-mêmes ce qu'elles expriment. Les idées les plus simples s'évanouissent dans l'éclat des allégories chargées de les faire valoir, comme ces édifices trop brillamment illuminés dont les contours disparaissent noyés dans la lumière. La pensée de l'homme est si absente de cette rhétorique à jet continu, que, tout ébloui, on se demande parfois s'il y a eu vraiment un poëte, et si les beaux esprits de Bagdad n'auraient pas imaginé aussi quelque ingénieuse machine à la Jacquart où la poésie se fabriquait toute seule, pourvu qu'un ouvrier en style eût chargé le métier et renouât les fils. Pour rattacher, même indirectement, les romances moresques à la littérature arabe, il faudrait donc supposer l'existence d'une autre poésie plus simple, plus historique, plus humble, qu'aucun témoignage n'eût jamais mentionnée, et cette bénévole hypothèse s'accorderait aussi mal avec le caractère de la civilisation orientale qu'avec la nature de sa poésie. La basse classe n'y connaît point d'autres plaisirs littéraires que ces improvisations de café dont les contes des *Mille et une Nuits* ont réalisé l'idéal, et il n'y a rien de sérieux ni dans les sentiments ni dans les idées. L'auditoire entend garder une demi-somnolence d'imagination que rien n'inquiète, et le conteur s'arrange en conséquence : il n'imagine que de frivoles aventures qu'on peut écouter sans penser, comme on regarde la fumée de son chibouque monter en spirale et disparaître. A la différence des romances moresques, les soldats ne jouent habituellement dans ces récits que des rôles de comparses et ne deviennent jamais le centre d'aucune sympathie : au lieu d'y exciter l'enthousiasme et de réveiller énergiquement les âmes endormies comme une fanfare de trompettes, la guerre n'y est représentée qu'à l'état de violence; elle n'y apporte que la désolation et ne laisse après elle que la ruine et des malédictions[1].

Dans ces romances, le poëte n'était donc pas dominé par une tradition qui le fît son esclave et lui dictât ses moindres idées; il disposait

[1] Quoique la croyance à l'influence littéraire des Arabes soit aujourd'hui à peu près abandonnée, nous croyons devoir indiquer l'excellent résumé que M. de Circourt a donné de la question dans un ouvrage dont le mérite est bien supérieur à sa renommée; *Histoire des Mores Mudejares*, t. III, p. 302-332.

vraiment de son sujet, le complétait, y ajoutait des circonstances qui en augmentaient l'intérêt, et se permettait de penser et de sentir avec une sorte d'indépendance. Le style n'était plus abandonné à la grâce de Dieu et à l'inspiration du moment; il devenait plus soutenu, plus vigoureux, plus constamment harmonieux, et n'évitait plus des images et des comparaisons, appartenant réellement au poëte, qui lui donnaient un caractère moins général et une vie moins indéterminée[1]. Mais les romances moresques n'avaient acquis cet esprit littéraire qu'en perdant les plus précieuses qualités du genre : la naïveté et souvent la sincérité de l'inspiration. Ce n'était déjà plus de la poésie populaire et purement naturelle, comme disait Montaigne[2], et cependant le poëte n'y était pas encore tout à fait libre, ni surtout suffisamment personnel : c'était un simple conteur, qui, même en inventant, affectait de n'être qu'un écho et de répéter, sans y rien changer, les rumeurs de l'histoire. L'esprit de ces romances les empêchait d'ailleurs de trouver une faveur générale dans les masses : leurs peintures séduisantes des mécréants blessaient directement la foi de quelques vieux chrétiens et semblaient à beaucoup d'autres un scandale public et une injure. Il y eut même des poëtes qui reprochèrent vertement à leurs malencontreux confrères d'avoir voué, comme des renégats, leur talent au culte de Mahomet[3], et quelques-uns, ne prenant conseil que de leur fanatisme, donnèrent brutalement tous les Mores de la poésie au diable[4]. Rien d'intime ni de senti ne recommandait d'ailleurs ces romances : elles n'évoquaient aucun souvenir de gloire, ne réveillaient ni n'endormaient aucune souffrance; leur frivole succès n'avait que la raison d'une mode et n'en eut que la durée. Mais la verve poétique des civilisations commençantes entrait dans sa période de réflexion, et le peuple était désormais trop complexe, trop divisé par les intérêts divers des

[1] Ainsi, par exemple, il est dit de Gazul dans la belle romance *Sale la estrella de Venus :*

Y con ella un fuerte Moro
Semejante á Rodomonte;
dans Duran, t. I, p. 14.

[2] *Essais*, l. I, ch. 54.

[3] Renegaron de su ley
Los romancistas de España,
Y ofrecieron á Mahoma
Las primicias de sus gracias;
Tanta Zaida y Adalifa; dans Duran, t. I. p. 128.

[4] ¡ Valga al diablo tantos Moros !
dans Duran, t. I, p. 135.

provinces et les habitudes des différentes classes, pour qu'on remplaçât les romances surannées par de plus jeunes et de plus vivantes. La poésie populaire était tarie : au lieu de romances nationales, il y eut des complaintes locales et des chansons personnelles, et quand les passions politiques ne s'en firent pas un signe de ralliement ou un appel aux armes, comme il est encore arrivé de nos jours pour l'Hymne de Riego et la *Tragala*, elles n'obtinrent qu'une popularité bien restreinte et bien éphémère. La poésie de pur instinct avait fait son temps; il fallait que ces vieilles histoires, si dénuées jusqu'alors d'invention, fussent renouvelées par le sentiment et la pensée, que ces humbles chants des temps primitifs prissent une forme moins simple et moins brève, qu'à une versification approximative succédât un rhythme à la fois plus accentué et moins monotone. Les poëtes s'adressaient à des imaginations plus actives et plus rebelles; ils devaient satisfaire des curiosités plus réfléchies, des goûts plus exigeants et devenus plus lettrés. Ce fut cette œuvre difficile que le théâtre tenta au seizième siècle, et du sentiment populaire, élevé et fécondé par l'esprit littéraire, sortit le drame de Lope de Vega et de Calderon.

ÉDÉLESTAND DU MÉRIL.

UNE PAGE

DE LA VIE LITTÉRAIRE ET SOCIALE

DE L'ALLEMAGNE.

Correspondance de Herder avec sa fiancée, avec Gœthe, Klopstock, Jean Paul, Lavater, Jacobi, etc. — Publiée par H. Düntzer et F. G. de Herder[1].

Il s'attache un charme particulier à la correspondance des hommes célèbres. Elle nous fait éprouver, ce nous semble, un plaisir comparable à celui que nous ressentons en pénétrant dans les coulisses d'un théâtre, ou quand on nous explique les rouages d'un mécanisme dont les effets nous ont étonnés, plaisir parfois un peu désenchantant, mais le plus avidement recherché par l'insatiable curiosité de notre esprit. Si, dans les œuvres des grands écrivains, nous admirons les splendides créations de leur esprit, nous voyons dans leur correspondance cet esprit lui-même avec ses élans et ses doutes, son audace et ses faiblesses. Nous y trouvons de plus de précieux documents pour la connaissance de l'époque à laquelle ils ont appartenu. La correspondance de Voltaire est à la fois l'histoire psychologique d'un incomparable esprit, et l'histoire littéraire du dix-huitième siècle tout entier. Celle de Schiller et de Gœthe, sans ouvrir des horizons aussi multiples, n'est pas moins faite pour passionner le lecteur bien né, par le divin spectacle de deux puissants génies complétement isolés du monde extérieur, uniquement préoccupés des intérêts éternels de l'esprit, se fortifiant par un échange fécond de critiques et d'idées, et s'élevant à l'idéal par un effort consciencieux et continu. La correspondance dont nous allons rendre compte, sans atteindre à la valeur de ces monu-

[1] Francfort, Meidinger fils et Cie, 3 volumes. 1858.

ments uniques, a néanmoins une grande importance, tant pour la connaissance de l'histoire littéraire que pour celle de la vie sociale de l'Allemagne de 1770 à 1800. Elle nous fournit une occasion que nous saisirons toujours avec empressement, celle de revenir sur cette époque si brillante de l'esprit germanique où les jeunes renommées de Gœthe, de Schiller, de Herder et plus tard de Jean-Paul, s'élèvent et se placent à côté des gloires déjà consacrées de Klopstock et de Lessing. La littérature allemande a déjà une tradition, et elle déborde encore de jeunesse et de séve. C'est son plus beau moment, et on n'en trouve de plus beau chez aucun peuple.

Avant d'analyser la correspondance, nous devons dire un mot du personnage autour duquel elle se groupe. Herder est surtout connu à l'étranger par sa philosophie de l'histoire, et cette philosophie de l'histoire est en effet la meilleure qui pût être faite dans un temps où la géologie et la philologie comparée étaient encore bien loin du développement et de la certitude qu'elles ont acquis de nos jours. Mais Herder n'a pas été seulement l'auteur des *Idées*; il a été en même temps un des agents les plus actifs de la rénovation littéraire en Allemagne. Il a été poëte et critique aussi bien que philosophe : alliance impossible aux époques de poésie naïve et spontanée, mais naturelle dans les civilisations avancées, où la poésie elle-même devient un produit de la réflexion, et fréquente surtout dans la littérature allemande, sortie tout entière d'un mouvement critique. Dans l'Allemagne moderne, le poétique a précédé la poésie, ou plutôt ce sont les poëtes eux-mêmes qui se la sont faite, et qui l'ont pratiquée après l'avoir faite. Qu'est-ce que Lessing ? Un critique qui compose des drames pour appuyer sa théorie par des exemples. Herder nous apparaît par bien des côtés, mais non par tous, comme son héritier et son continuateur. Personne n'a eu de plus grandes facultés critiques, ni un sentiment plus juste et plus profond de la poésie. Il a été un des apôtres de Shakspeare, il a traduit le Romancero, il a le premier reconnu le Cantique des cantiques pour ce qu'il est réellement, une idylle orientale, un chef-d'œuvre de poésie naïve et enivrante. Il a donc été pour l'esprit allemand un initiateur, comme Lessing. Mais la nature de celui-ci est plus forte et plus une; celle de Herder, plus riche et moins équilibrée. Il ne faut, chez lui, s'étonner d'aucune dissonance. Il est à la fois libéral et intolérant, confiant et soupçonneux, généreux et malveillant, ouvert et hypocondriaque; et si on voulait le définir d'un mot, il faudrait dire que ç'a été un très-grand esprit, très-difficile à vivre. Libre penseur autant qu'on peut l'être, il persécute Fichte, et après avoir recom-

mandé à sa fiancée la lecture de Diderot, il finit par suspecter la moralité de Gœthe[1]. Ces contradictions s'expliquent peut-être par le milieu et par les circonstances extérieures. Né dans des conditions moins que médiocres, Herder était entré dans l'unique carrière libérale accessible aux jeunes gens pauvres, surtout en ce temps-là, la théologie; mais, bien qu'il eût d'éminentes facultés oratoires, la théologie pratique n'était pas son fait. Il n'a rien de clérical, rien d'ecclésiastique, et cependant il a été contraint de vivre du ministère sacré. Il a conscience de cette incompatibilité entre sa nature et la carrière que lui ont imposée les circonstances, et nous lisons dans une de ses lettres à sa fiancée :

« Gœttingue m'a beaucoup plu, et la carrière professorale m'attire plus que par le passé, parce que je sens ici, à Bückebourg, tout le misérable néant de la vie de pasteur. Comme professeur, je serais bien mieux à ma place, et je pourrais faire un usage plus libre et plus approprié de mes forces. Ajoutez à cela que quatre cours par semaine sont peu de chose, et que le reste du temps on est libre, et qu'on peut faire ce qu'on veut.... Mais je n'irais que comme professeur laïque, et ma sortie des ordres serait encore une chose singulière. Mais alors, au moins, je verrais l'homme en pleine lumière, et aurais le monde devant moi, et une belle sphère d'action. Que pensez-vous du rêve, chère amie? »

Le rêve ne put se réaliser; mais nul ne violente impunément sa nature, et n'est à l'aise dans une existence déclassée. On jugerait Herder trop sévèrement, si on oubliait ce point essentiel.

Au mois d'août 1770, Herder, alors âgé de vingt-six ans, et déjà connu par des travaux remarquables et brillants, parut à la cour de Darmstadt à la suite du prince Pierre-Frédéric de Holstein-Eutin, qu'il accompagnait comme « prédicateur de voyage ». Il s'y lia avec Merck, le même qui joue un rôle si considérable dans les mémoires de Gœthe, et par Merck il fut introduit dans la maison du conseiller intime Hesse, ministre du landgrave de Darmstadt. Là vivait, dans la situation pénible d'une orpheline sans fortune, la belle-sœur du conseiller, Caroline Flachsland. Le conseiller avait fait, sans amour, ce qu'on appelle un mariage d'amour; il avait épousé pour sa beauté une femme qu'il se trouva ne point aimer, et qui méritait un autre mari. C'était un intérieur orageux; les deux femmes en portaient les ennuis avec une grâce résignée. Herder aussi avait eu des commencements étroits et pénibles, dont la gêne le poursuivait encore : un intérêt compatissant, mais qui ne tarda point à se transformer, le rapprocha

[1] Après la publication des *Xénies*, ces ravissantes épigrammes de Schiller et de Gœthe, Herder écrit à son fils Auguste : « La moralité vaut mieux que tous les talents. »

de Caroline Flachsland, et Caroline se sentit de son côté attirée vers lui. Ce fut un sermon qui décida l'affaire : « J'entendis la voix d'un » ange, des paroles de l'âme, » racontait plus tard Caroline ; « pour » rendre cette grande, unique, incomparable impression, les paroles » me manquent. Un être surhumain était devant moi. » Les paroles ne manquèrent pas tout à fait, et pour rendre l'effet si vivement ressenti, la naïve passion de Caroline en trouva qui laissèrent deviner ce qu'elles ne dirent pas. Quelques jours après, Herder remettait lui-même à mademoiselle Caroline Flachsland la lettre suivante :

« Pourquoi nous cacherions-nous nos cœurs, et rougirions-nous des sentiments qui se sont de si singulière et si subite façon emparés de nous, et qui reposent sur la sainte base de l'innocence et de la vertu? Moi, du moins, croyez-le bien, mon aimée, si je veux me représenter l'innocence, et la plus douce, la plus pure, la plus sainte tendresse, c'est votre image qui paraît, votre image avec tous ses moindres traits, votre pure et franche physionomie, votre œil bleu, tranquille et vivant; votre corps léger, nature, entrain, tendresse et grâce en tous ses mouvements; l'innocence qui parle sur vos lèvres et ne soupçonne pas qu'il y ait du mal dans le monde; l'amitié vive et allègre que vous êtes capable de ressentir; votre joie au récit d'une bonne action; la douce larme que l'émotion fait perler dans votre regard.... Et, ô ma douce innocence, qu'est tout cela auprès de votre vie, auprès de votre bienveillance aisée, de votre bonté agissante, de votre dévouement fraternel, et, hélas! auprès de votre patience à souffrir, et à triompher en paix de l'existence qui vous est faite? Vrai, je ne songeais pas à gagner vos bontés et votre amitié. Les deux premières fois que je vous vis, je ne ressentis aucune impression particulière; la troisième, je ne remarquai que votre douce sensibilité et la bonne gaieté que vous répandiez autour de vous. Je ne suis donc pas un fou qui s'échauffe et s'emporte à première vue pour retomber ensuite tout d'un coup. Même la première fois que nous nous vîmes dans le bois de la Faisanderie, et que déjà je me sentais bien attiré vers vous, c'était plutôt encore un jeu joyeux de mon cœur que le charme intime et saint de l'amitié.... Mais, ô ma petite, ma divine fée, quand nous nous trouvâmes après le sermon, quand nous chantâmes et parlâmes dans la forêt, balbutiant les premiers accents d'un sentiment auquel nous n'étions pas préparés; quand ensuite, le lendemain, je n'eus pas de cesse que je ne vous visse, que je vous trouvai tirant de si doux accords de votre clavecin, que nous allâmes lire et sentir ensemble dans le bois de la Fontaine, que nous nous quittâmes avec l'espoir de nous retrouver le jour suivant; quand après, je vous connus de mieux en mieux, surtout le soir où, me croyant sur mon départ, nous allâmes une dernière fois nous promener dans l'allée.... Oh! dites, chère et sincère enfant, dans vos larmes de ce soir-là, dans vos doutes, dans vos questions, dans vos témoignages d'amitié, est-il présomptueux à moi d'avoir cru reconnaître le langage de votre cœur?.... Vous me permettrez au moins de vous écrire en ami et de m'informer de vous, et fasse le ciel et la bonne Providence que les vœux qu'il ne m'est pas permis de formuler ici, et les projets dont se réjouit au moins mon imagination, soient favorisés par le sort et par l'avenir! »

Caroline répond :

« Non, je ne fermerai pas plus longtemps mon cœur au plus noble, au meilleur ami. Aussi fortement, et plus fortement encore, si c'est possible, que vous m'aimez, je vous aime.... Que je suis heureuse que vous connaissiez mon cœur! Oh! comme nos âmes se sont trouvées en une minute. Mais m'est-il permis d'imaginer entre nous une amitié, une tendresse éternelles? N'est-ce pas beaucoup trop pour une pauvre enfant comme moi? Serez-vous mon ange gardien?... Vous me l'avez promis, ce soir terrible où nous croyions prendre congé. Alors, je ne puis rien faire de bas et d'indigne, votre esprit est avec moi. Écrivez-moi souvent, doux, ardent ami, aussi souvent que vous écrirez à M. Merck, pour que je puisse seulement supporter votre absence. »

Il semblait qu'il eût mieux valu ne pas se séparer, d'autant plus que les circonstances ne s'opposaient pas au prompt et heureux dénoûment du drame si vivement entamé. Herder pouvait dès lors fixer sa tente. Il avait jusqu'à ce moment mené la vie errante et dépendante qui attendait en Allemagne les étudiants et surtout les théologiens pauvres au sortir de l'Université. On n'était pas casé tout de suite, les cures et les chaires de professeur n'étaient pas là toutes prêtes, et il fallait vivre. On se faisait précepteur. Les plus heureux entraient chez un grand seigneur, comme gouverneur des enfants, ou pour accompagner l'héritier de la maison dans les voyages qui étaient le complément de son éducation. C'est la situation qu'occupait Herder à la suite du prince de Holstein-Eutin. Mais il était maître de le quitter au moment même où il s'ouvrait à Caroline. La place de premier pasteur à Buckebourg, dans le comté de Lippe, était vacante, et lui était offerte. Il pouvait l'accepter et se marier immédiatement. Mais il appartenait à cette classe d'hommes, plus nombreux qu'on ne pense, qui ne savent pas prendre un parti et se laissent en tout dominer par les événements. Il ne sut pas se résoudre, et quand il fallut se quitter, « il ne » prit pas même, » dit l'éditeur de la correspondance, « d'engagement » précis envers l'unique amie de son âme, bien que les misères de sa » situation domestique lui allassent au cœur; il se contenta de l'assurer » de son amitié et de son amour, l'engagea à croître en mérites et en » vertus, et à tout espérer du temps, qui arrangerait les choses pour » le mieux, déclarant du reste formellement qu'il ne ferait aucun » obstacle à son bonheur, si elle le trouvait ailleurs qu'avec lui. » Là-dessus, il partit pour Strasbourg avec son prince et y subit, pour un mal d'yeux, une opération qui ne réussit qu'imparfaitement, et n'adoucit pas son humeur, naturellement caustique [1].

[1] Dont on se rappelle que Gœthe donne de plaisantes preuves dans ses Mémoires.

Après cette opération, il se décida enfin à quitter le service du prince et à accepter la place de Buckebourg, mais ses irrésolutions d'amoureux devaient encore durer deux ans (avril 1771, avril 1773), et c'est à cet espace que se rapporte la correspondance de Caroline avec Herder. Caroline y est charmante, et ses lettres nous paraissent supérieures à celles du grand esprit et du grand écrivain à qui elles sont adressées. C'est qu'elle aimait davantage et que le cœur est plus fort que l'esprit. Herder la tourmente et se tourmente lui-même par des pointes de jalousie et d'inimaginables subtilités en toutes choses; on voit déjà les premiers germes de l'hypocondrie qui le consumera plus tard. Caroline, toujours égale à elle-même dans sa naïve passion, et toujours plongée dans ce ravissement qui transforme et idéalise la personne aimée, supporte tout, trouve tout bon, et s'excuse quand elle devrait accuser. Ce qui nous frappe dès sa première lettre, c'est le plus pur, le plus adorable abandon :

« Laissez-moi revenir à l'heure amère de notre séparation : c'est près de votre lit, où peut-être vous avez parfois pensé à moi, rêvé de moi, que je vous ai vu pour la dernière fois. Ne pensiez-vous pas que je me coucherais là où vous vous étiez couché. Oui, je le fis, et quand toutes mes larmes furent pleurées, je sentis (oh! pardonnez ce petit souvenir de mes sens), je sentis combien était douce la place où vous aviez dormi. Que je voudrais pouvoir la transporter dans ma chambre ou me transporter moi-même dans la vôtre! Mais voilà qu'à peine j'étais là une heure à vous pleurer, à vous embrasser et à vous bénir, que je fus rappelée à la maison. Je trouvai ma sœur, qui pleurait aussi votre départ, et je lui aurais presque raconté toute ma félicité, tant je l'aimais pour cela, mais je restai muette le soir et tout le matin du jour suivant, jusqu'à ce que Leuchsenring vint et me dit qu'il était mal à moi, et presque blâmable, d'être triste. Mon Dieu, pensai-je, quelle petite idée mon ami éternellement aimé doit avoir emportée de moi! Que je dois lui apparaître charnelle et faible! Vous me feriez tort cependant, chère âme. Ce ne fut que le premier, le sombre moment de notre séparation qui tomba ainsi de tout son poids sur moi. Je sens maintenant que nos âmes ne peuvent pas être séparées, et avec toute la résignation dont nous pouvons être capables, j'adore la Providence, dont j'ai toujours senti l'action dans ma petite existence, et qui ne nous abandonnera pas, n'est-ce pas? Remercions notre bon Dieu de nous avoir fait connaître l'un à l'autre; il sait mieux que personne pourquoi nous sommes séparés à cette heure, et ne le sais-je pas déjà moi-même à moitié? Je ne suis pas encore ce que devrait être ta compagne. Maintenant, j'ai du temps, de la gaieté, de la jeunesse, pour tout rattraper.... »

Ainsi cette belle âme, ce cœur candide, pour expliquer, pour justifier les irrésolutions de son amant, se rabaisse elle-même; et lui, pour rendre ces irrésolutions encore plus inexplicables, va nous apprendre que Bückebourg est un séjour abominable, où il est impossible de vivre seul :

« O chère amie, si je dois vivre seul ici, rien que trois ans, je suis mort, ou plutôt j'aime mieux m'en aller tout de suite. Représentez-vous ma figure quand mon digne collègue me conduisit par le milieu de l'église pour me présenter à la commune comme conseiller de consistoire et premier pasteur : on eût amené un éléphant que ces badauds n'eussent pas ouvert de plus grandes bouches, et c'est ainsi chaque fois que je fais un pas dans la rue. L'endroit est si petit, l'attente a été si longue, et ma figure cadre si peu avec mes emplois, d'après le ton d'ici, que j'aurais mille sujets de rire, si la tête ne me faisait si mal. Vous pouvez vous imaginer comme je serai dans ma maison; c'est la meilleure de tout Bückebourg, comme je suis aussi une des premières personnes de l'endroit : douze chambres, deux jardins, et que sais-je encore! et moi là dedans, avec ma malle!... Vous savez que je prends volontiers les gens comme ils sont, et que je m'arrange de tout; mais à Bückebourg, il faut absolument se créer une existence intérieure et domestique; alors, ce peut être le paradis, comme nulle part ailleurs; autrement, il vaut mieux ne pas déballer. Je me vois dans des circonstances où la plus grande misère est d'être seul, et où vivre à deux serait peut-être la félicité suprême. Vous devinez, douce amie, combien vos lettres seront les bien venues dans une telle situation. Je n'ai pas encore rencontré ici une femme qui ait l'air de savoir épeler. »

Et dans une autre lettre :

« Un des reproches que je me fais, c'est de trouver à trop de gens du liant et des éléments sociables, et de courir le risque de développer, dans ce commerce peu choisi, quelque chose de médiocre, que je ne sens que trop souvent en moi. Mais ici c'est différent : l'isolement ou la mort. Des têtes vides, des pierres dont nul acier ne ferait jaillir des étincelles, des femmes sans charme et sans lecture, sans éducation et sans aptitude. Le commerce idéal de la solitude ne m'a jamais mieux réussi, et ne m'a jamais donné plus de plaisirs.... J'ai lu aujourd'hui votre lettre dans l'église, car je l'avais reçue à la porte. Il est six heures du soir, et demain matin, à sept heures, je dois prêcher. Adieu, mon adorée.... Je baise votre lettre, et vos lettres, et le saint petit portefeuille rouge brodé de vos mains, donné dans votre chambre, et ce que vous avez souligné dans Klopstock, et votre petit ruban rouge qui est dans mon Ossian, — tout cela, je le baise si souvent, si souvent! et si j'avais un petit portrait que je pourrais porter suspendu à ma poitrine, il me serait plus précieux que toutes les Catherine et toutes les Marie-Thérèse entourées de brillants! »

Ainsi, c'est bien entendu : Herder a douze chambres dans lesquelles il se promène tout seul, il est en tête-à-tête avec sa malle, il ne peut voir personne ; il n'a d'autre consolation que les lettres et les souvenirs de Caroline; il dépend de lui de l'appeler et de commencer cette vie à deux qui serait le ciel. Il lui suffirait d'un mot : mais ce mot, on le cherche en vain. Aussi Caroline ne sait-elle ce qu'il pense et ce qu'il veut. Tout ce qu'elle sait, ou du moins tout ce qu'elle dit, c'est que ce que fera Herder sera toujours pour le mieux :

« Ne t'attriste seulement pas, cher Herder, si vous ne pouvez pas exécuter, ou

ne pas exécuter de sitôt le plan que vous avez peut-être fait pour moi, ou que peut-être aussi vous n'avez pas fait. — Je ne veux rien espérer, rien désirer, dont il puisse résulter le moindre désagrément pour vous. N'est-ce pas toujours le bon Dieu qui a disposé les circonstances où nous vivons? et, tant que je connais votre situation, je vois que vous ne pouvez pas encore... je vois que vous devez encore vivre en solitaire, et moi, je me vois encore comme une petite existence parmi mes sœurs, au moins pour l'hiver prochain, et pour le printemps, et peut-être pour plus encore. Ah! cher Herder, pourquoi dois-je parler la première? Réponds-moi, divin ami, ce que veut ton cœur, ce que vous espérez des circonstances, et si ces circonstances vous permettront jamais, ou ne vous permettront pas de recevoir une pauvre fille. Dites-moi toute la vérité. Je vous vois inquiet, et je crois que nous serons plus tranquilles si nous nous disons là-dessus tout ce qui se peut dire. Seulement, cher et noble ami, crois-moi le cœur assez droit pour que, si nous sommes séparés à jamais, je n'accuse jamais ta volonté. Je connais ton noble, ton grand cœur. S'il faut qu'il en soit ainsi, ce sera la destinée, et nul n'est à l'abri de la destinée. »

Herder n'eût certainement pas été satisfait d'une correspondance d'emportements et de récriminations, il ne l'est pas davantage de cette patience résignée :

« Permettez-moi, ma chère enfant, de murmurer quelque chose, je ne sais trop quoi, mais trop de pensées se pressent dans mon cœur. Vous êtes toujours si tranquille, vivez d'une vie si calme, désirez, si c'est possible, rester à jamais éloignée de moi. — Vous avez donc atteint le but, le terme, le bonheur de la vie. — Je n'ose m'arrêter là-dessus. Chaque mot que j'écris est pour moi une sentence de mort, d'une mort longue et lente. Non, ma chère et noble amie, qu'en dehors de ces murmures de mon cœur j'aie la moindre plainte à formuler contre vous! Vos lettres sont si pleines de sentiment, tout cœur, tout douceur. Je sais très-bien que je ne vaux pas un des moindres battements de votre cœur.... Peut-être aussi avez-vous cent fois plus lieu de murmurer au sujet de ma conduite et de mes lettres, et peut-être avez-vous tu vos plaintes par une réserve amicale. Peut-être aussi pourrais-je me plaindre mille fois davantage. »

Mademoiselle Flachsland a la bonté de se justifier. Elle le fait en ces termes :

« Comprends seulement qu'il m'était impossible de parler la première d'une union éternelle, qui est cependant le vœu constant de mon cœur; et puis, je suis une pauvre fille qui, avec peu d'avantages, ne possède pas même de quoi nous acheter deux cuillers, peut-être tout juste de quoi s'acheter une robe. Que pouvais-je dire? Dieu! j'aurais dû te dire depuis longtemps de m'oublier, parce que je ne peux pas te rendre aussi heureux que tu le mérites, et que le monde vous est ouvert. Vois, c'est ainsi qu'il faut comprendre mes lettres : je ne pouvais pas vous parler la première de tout cela avec abandon, vous suggérer des idées qui n'étaient peut-être pas les vôtres. Dieu! comme je scrutais, comme je retournais, pour l'interpréter dans mon sens, chaque mot de vos lettres qui pouvait avoir rapport à cela. Je vivais tranquille, heureuse, dans le meilleur espoir, parce que je pensais qu'un jour vous me parleriez sans réserve; je ne pouvais rien vous

imposer.... Quelle vie céleste nous vivrons ensemble. Je suis une pauvre fille, sans beauté, sans talent, rien qu'une bonne fille, qui voudrais vous sacrifier un monde. Une bonne vieille chaumière allemande nous suffirait si nous étions ensemble. Il y a ici une cabane de bûcheron près de mon rocher et de l'étang que j'affectionne. C'est là que je nous voudrais dans mes rêves. Il y avait là une bonne vieille femme qui, l'été dernier, nous donnait du lait, et qui est morte l'hiver. Son vieux mari était dernièrement assis au soleil sous un arbre, malade et ne pouvant presque pas marcher. Je me dis : Tu auras une bouteille de vin. Ma sœur et moi nous la lui apportâmes. D'une main je tenais la bouteille, et de l'autre les odes nouvelles de Klopstock. Nous montâmes sur mon rocher, et nous lûmes Klopstock. Si vous en étiez, cher, ne le demandez pas! Je crains presque d'oublier de parler, tant je parle peu aux gens d'ici, parce que j'ai une bien meilleure et bien plus douce compagnie.... Aimez-vous les épis comme moi? Jamais je ne passe devant un champ sans les caresser. Quelle belle saison! des fleurs, la chaude haleine de l'été, l'ombre des arbres verts, la fraîcheur du soir! Et maintenant, je vous écris entourée du parfum des lis, notre fleur. J'en ai nuit et jour un dans ma chambre....

» Mais que pensez-vous de tout cela, cher? Croyez-vous que le fruit sera mûr dans quelques années, et que nous le cueillerons ensemble? J'espère qu'on vous offrira bientôt à Gœttingue une place digne de vous, que vous pourrez vous y arranger, que tu y seras content, et que... que je serai toujours avec toi. »

Herder oppose de nouveaux moyens dilatoires :

« Si je n'ai rien au monde, je mets avant tout mon honneur à ne pas rendre malheureuse une femme que j'estime et que j'aime; et il ne serait pas loyal de l'introduire dans un lit qui n'est pas encore fait et qui n'est encore que de la paille.... Mais en dehors de vous mon cœur ne connaît personne. Toi ma femme adorée, ou moi éternellement seul! »

Puis, les incertitudes recommencent, et Herder se montre toujours inquiet et tourmenté, peu satisfait du présent, et impuissant à se préparer un avenir selon ses goûts. Un moment, il est question pour lui de se remettre au service du prince de Holstein-Eutin, et de l'accompagner dans un voyage en Italie. Caroline s'empresse d'écrire :

« Ne savez-vous pas que vous êtes un petit papillon qui a besoin de voir le monde et ses pompes, et ne peut se laisser enfermer dans la Westphalie pour y entendre des confessions et pardonner les péchés? Ne perdez pas l'occasion de ce voyage, mon ami, si vous n'avez pas les objections les plus puissantes. »

L'arrangement avec le prince n'a pas lieu, et Herder reste à Bückebourg.

« Je ne pense presque plus à mon voyage d'Italie, et je laisse à dessein tomber ma correspondance avec le prince. Quant à voyager à mes propres frais, le talisman quotidien me manque trop pour cela, et, avant de penser à Rome, il faut que je pense à un habit neuf. »

Dans la même lettre, Herder parle en ces termes de ses sermons, dont Caroline lui avait demandé quelques copies :

« Ainsi ma bonne amie de Darmstadt veut aussi devenir ma disciple. Elle me demande des sermons, comme si mes lettres ne prêchaient pas assez, mais je doute que je puisse lui en envoyer. Mes sermons sont aussi peu ecclésiastiques que ma personne; ce sont les sentiments d'un cœur qui déborde. Ils ne sont presque jamais écrits, et n'en valent peut-être que mieux; et, de même que ma chère et légère personne n'a de pastoral qu'un petit collet devant et un petit manteau derrière, mes sermons ne sont des sermons que parce qu'ils sont prononcés entre deux oraisons dominicales. »

La correspondance continue encore pendant quelque temps, avec le même abandon d'un côté, et les mêmes inégalités de l'autre. Enfin, la glace se trouve forcément rompue :

« Il faut que je vous raconte ce qui vient de se passer ici, et je tremble de m'attirer votre mécontentement. Il faut que vous me pardonniez d'avance. Oui, mon Herder, il faut que tu me pardonnes. Ç'a été une légèreté d'enfant, et je suis assez punie d'avoir fait, sans votre conseil, quelque chose où vous êtes aussi intéressé que moi.

» Voici l'histoire : avant-hier soir, à souper, le conseiller était de fort mauvaise humeur, comme il l'avait déjà été à dîner, et, moitié à tort, moitié à droit, il était très-irrité contre son fils. Je ne disais presque rien, mais ces incidents désagréables, qui depuis quelques mois se reproduisaient souvent, m'étaient on ne peut plus pénibles. Justement je me trouvais indisposée, je voulus donc me retirer dans ma chambre pour ne pas assister à la scène. Le conseiller voulut que je restasse, et me reprocha de toujours me lever de table trop vite. Je répondis que j'aimais mieux être dans ma chambre que de voir des choses désagréables, et que je ne voulais pas sacrifier plus longtemps ma santé. Ceci eut l'air de le surprendre beaucoup, il ne voulut pas admettre que je pusse être malade dans sa maison, et nous échangeâmes des paroles assez vives. J'étais malade, mécontente, irritée, et je finis par dire : « C'en est assez! dans huit jours ma sœur aînée vient » s'établir dans tel et tel village, j'irai demeurer chez elle, et pour que vous en » sachiez encore plus, apprenez que je suis fiancée avec Herder. » Oh! cher ami, sachez que c'est une sorte de fureur qui m'arracha cet aveu. J'avais voulu humilier le conseiller, et j'y réussis complétement. Figurez-vous la surprise, la honte, l'humiliation en personne, et vous le verrez tel qu'il était devant moi. Il revint enfin à lui, et me félicita, me dit que je serais heureuse. « Oui, aussi heureuse qu'on peut « l'être, » répliquai-je. Il me supplia pour tout au monde de rester dans sa maison, que la quitter ferait scandale. Je persistai, et allai me coucher. Mais il resta debout encore longtemps après minuit, s'entretenant avec sa femme de ce qu'il venait d'apprendre, et le matin il se leva avec le jour, et fut à mon chevet dès mon réveil, renouvelant ses instances et protestant qu'il ne ferait plus de scènes aux repas. Je ne puis pas vous dire ce qu'il ne m'a pas promis, et moi, je promis enfin de rester. Le conseiller s'assit alors près de mon lit, me fit un reproche amical du long secret que j'avais gardé, parut très-touché, m'embrassa, et me parla même, pour notre mariage, d'une somme considérable d'argent, mais que

je ne puis ni ne veux accepter. Il veut vous écrire et entrer en correspondance avec vous. Et depuis ce temps il est doux, tendre, fondant, est toujours sur mes talons, déplore la perspective de mon départ, et fait toutes sortes de projets pour me placer ici. »

La réponse de Herder est curieuse :

« Ce qui est est bien, ma chère Flachsland; puisque enfin la colombe de notre secret est envolée, il serait inutile de la vouloir rappeler. Ainsi donc, adieu, petit oiseau! Ce qui est est bien. Mais nous ne sommes pas fiancés, méchante enfant, pas au moins dans le sens que le conseiller et le monde bourgeois attachent à ce mot. Oui, apprenez, enfant emportée, que nous ne sommes pas fiancés, et que, d'après toutes les lois et coutumes divines et humaines, je puis vous renier et me frotter les mains, comme Pierre se les frottait en disant : « Ma foi! je ne » connais pas le Seigneur, etc. » Mais, entre nous, nous pourrions bien être plus que fiancés, et c'est là une autre affaire, et alors je ne puis m'empêcher de prendre plaisir à ce joli tour de femme. Mais moi, je voulais une fois venir vous surprendre tout en tapinois, ne prévenir que vous seule de mon arrivée, flâner pendant quelques jours, et puis, au moment où on n'aurait pensé à rien, mettre ma main dans la tienne, comme par une inspiration du dieu Caprice. Voilà ce que je voulais! Et maintenant, maintenant, sérieusement, les choses ne se sont pas passées comme j'aurais voulu. Mais quand je réfléchis à ce que vous me dites, je n'ai pas d'objections à faire. Dieu! que ne ferais-je pas pour vous procurer une existence meilleure et plus supportable! Maintenant, je comprends le ton de quelques-unes de tes lettres. Ah! pauvre enfant, que tu dois avoir souffert! »

Bientôt après cette lettre aigre-douce, se place une lettre emportée, passionnée. Maintenant que la décision qui a tant coûté à Herder est enfin prise, il se précipite vers le dénoûment avec toute l'ardeur de sa nature :

« Il faut en finir. Fou que j'étais! j'aurais dû venir dès le commencement vous enlever comme l'aigle a enlevé Ganymède; j'aurais dû emprunter, mendier, voler. Oh! qu'on est insensé de s'arrêter aux choses accessoires; on n'arrive jamais au principal. Venu sans vous à Bückebourg, j'ai dû naturellement y rester deux ans sans vous? Et comment y rester? Et que ne serais-je devenu, même ici, par vous? Ainsi donc plus de retards! Si je puis être placé à Gœttingue, c'est bien. Sinon, c'est bien aussi. J'attends ici en janvier une vente de meubles; je nous prends une ménagère, j'achète, je monte notre maison, puis j'arrive au galop. Tu dois me rajeunir, mon aimée. Tous les devoirs, tous les rapports sont bons, s'ils sont subordonnés au but principal de la vie; sinon, tout est désordonné, embrouillé, aride et sec. Vous figurez-vous que pendant ces deux années je n'ai rien fait, et que j'en voudrais mourir de honte? Oh! comme je travaillerai à vos côtés! comme je vivrai par vous! »

De ce moment au mariage, la correspondance est celle de deux amoureux ravis et impatients :

« J'ai mis hier pour la première fois, dit Caroline, mon surtout doublé de gris

et de bleu que je me suis fait pour le voyage. Ce que je pensais, que ton cœur te le dise, mon unique, mon fiancé. Il me semblait que je n'étais plus sur terre, et que j'allais m'envoler vers toi. Mais, hélas! déjà me voici prête pour le voyage, et c'est encore l'hiver. Je vais me mettre à acheter mes affaires de fiancée, qui ne cessent de me trotter par la tête. Mais es-tu raisonnable? Pourquoi me donner quelque chose, et que te donnerai-je alors? Sommes-nous donc de ces gens déplorables qui ont besoin d'un anneau et de cadeaux pour s'unir? Ne m'apporte rien que toi-même. C'est ton cœur que je veux, rien d'autre. Je ne te ferai pas bon accueil si tu m'apportes autre chose, car je penserai que tu ne me donnes pas tout ton cœur, et que tu veux remplacer par des présents ce qui manque. O mon Herder, mon fiancé, feras-tu comme je le désire? Vois, je ne te donne rien que moi-même, tout mon cœur, comme il est, pauvre et petit, mais tout entier. C'est tout ce que j'ai, et c'est à toi.... Je vois avec chagrin dans le nouvel almanach que Pâques arrive si tard cette année dans le mois d'avril. Quand tu auras rempli ton ministère et prêché la résurrection, tu viendras, n'est-ce pas? et tu ressusciteras pour ta Lina. »

Ces lettres d'amour, si vraies et si naïves, auront sans doute en même temps frappé le lecteur par un air d'étrangeté. C'est qu'il y faut distinguer deux choses: la langue immortelle et toujours semblable du cœur, et la couleur du temps, dont nul esprit ne s'affranchit jamais complétement. Le dix-huitième siècle était devenu sentimental et enthousiaste vers son déclin, même en France, et à un bien plus haut degré en Allemagne. On se plongeait dans la nature, on s'enivrait de sentiment: « J'étais, il y a quelques jours, dans un beau bois, » dit Caroline dans une de ses lettres, « le soir, tout fut si tranquille, » si solennel, si sacré! La lune brillait à travers les feuilles dor» mantes. J'aurais voulu tomber à genoux et prier. Nos ancêtres » étaient de braves gens et de grands cœurs d'avoir placé leurs temples » dans les forêts. Nous avons trouvé des vers luisants, et je les ai mis » dans mes cheveux; ils s'y tenaient tapis, si doux et si tranquilles! » J'aime les vers luisants à la folie. Nous les trouvions toujours par » couple, je n'en ai séparé aucun. Elles vécurent et moururent » ensemble, les heureuses bêtes. » C'est de la nature, à coup sûr, mais c'est aussi du maniérisme. Il y avait alors à la cour de Hombourg, comme demoiselle d'honneur, et parfois en visite à la cour de Darmstadt, une jeune personne qui s'appelait mademoiselle de Ziegler, et qui a obtenu l'admiration et les hommages de tous les grands esprits du temps, et de Goethe tout le premier. Aujourd'hui elle serait passée de mode. La correspondance la désigne sous le nom de Lila. Voici quelques-uns des passages où il est question d'elle:

« Je joins à ma lettre quelque chose que Merck a fait pour Lila, mais ne me trahissez pas. Lila est mademoiselle de Ziegler, dame d'honneur de la landgrave

de Hombourg, une jeune personne *d'un sentiment extraordinaire*. Merck vient de faire sa connaissance, et en est tout enthousiasmé. Elle est misérablement tourmentée pour son cœur à la cour, où malheureusement les sentiments humains passent pour de la folie.

. . . .

» Lila m'a envoyé pour ma fête un petit cœur bleu, suspendu à un ruban blanc. Je lui aurais volontiers fait des vers, à ce petit cœur, si j'avais su. Nous nous étions connues, ou plutôt vues, car par nos amis nous nous connaissions depuis longtemps, quelques jours auparavant dans la chambre de Merck. Nous nous étions embrassées comme de vieilles connaissances, et nous avions vécu dans le sentiment tout l'après-midi. Aujourd'hui je fus appelée chez Merck. Elle était là pour prendre congé. Elle était émue à étouffer, et ses yeux semblaient, comme ceux d'une mourante, s'élancer vers le ciel. Oh! la belle âme! c'est une douce enthousiaste. Elle s'est élevé une tombe dans son jardin; elle y a des bosquets et des roses, et un petit agneau qui mange et boit avec elle. Nous nous écrirons souvent, je l'espère. Le ciel ne nous a-t-il pas envoyé deux belles âmes, la comtesse [1] et Lila? »

Et Herder répond :

« Votre Lila est une âme charmante qui m'a vivement touché. Oh! si j'étais poëte, comme je chanterais sa tombe dans son Arcadie et le cœur blanc avec le ruban bleu [2]! Embrassez-la pour moi, chère enfant. »

Caroline reprend :

« Lila est depuis huit jours à Hombourg. Nous n'avons pas pris congé l'une de l'autre. Merck pensait que cela nous aurait trop émues, et voici comment elle a arrangé les choses : au lieu de me voir une dernière fois, elle m'a envoyé une fleur qui s'appelle en français lilas. N'auriez-vous pas aussi pleuré à cette fleur des adieux, cher et doux Herder? Savez-vous que M. de Reutern, un Livonien que vous connaissez, a été le premier ami de son cœur? Elle le vit à Hombourg il y a environ trois ans, et l'aima pour le sentiment avec lequel il parlait de sa mère et d'un ami défunt. Ils se séparèrent sans aucune vue précise d'avenir, et maintenant il ne lui écrit pas, pour ne pas troubler son repos, a-t-il dit à une amie. Depuis quelque temps ma pauvre Lila est tranquille, et elle m'a dit qu'elle ne pourrait jamais se résoudre à aller en Livonie. Vous le connaissez, cher Herder. Pourriez-vous me dire quelque chose de son caractère et de sa personne? Tout cœur sensible cède au charme de cette fille angélique, et je crois que Gœthe en est sérieusement occupé.

. . . .

» Voici des lettres de ma chère Lila. Elle vit solitaire à Hombourg, et cela lui fait le cœur si gros, qu'elle se cramponne véritablement à toute bonne âme qu'elle rencontre. C'est ainsi qu'elle fit avec un M. de Rathsamhausen, gouverneur de notre prince héréditaire. C'est un bon et honnête homme, de beaucoup de sentiment, mais il fut très-embarrassé avec la pauvre fille, parce qu'elle allait le chemin de l'amour, et que lui ne pouvait pas l'épouser.

[1] La comtesse Maria de Lippe, femme du seigneur de Bückebourg.

[2] Herder se trompait : c'était un cœur bleu avec un ruban blanc.

. . . .

» Le petit agneau de mon amie est mort; elle s'est maintenant donné un petit chien bien fidèle. Oh! si son cœur avait un ami fidèle qui fût digne de cette félicité! Depuis la moitié de l'été, un Allemand-Français, un Berlinois, une créature fade, un Allemand qui ne parle pas allemand, et qu'on appelle M. de Boden, tourmente son cœur. La pauvre fille n'éprouvait rien, mais elle lui voulait du bien comme à tout le monde, et si Merck et ses autres amis n'y eussent tenu la main, elle lui eût peut-être donné son cœur sans se douter de rien. Elle a aimé Reutern, l'aime toujours, et n'aimera personne après lui. Un jeune homme de Deux-Ponts, riche et bien fait, l'aime depuis sa quinzième année, mais elle ne sent rien pour lui. Il en est malade, misérable, et a failli mourir de consomption pendant son absence. Je me suis mise à aimer ce jeune homme par pure compassion, j'ai plaidé sa cause, j'ai prié pour lui, car il doit certainement avoir une belle âme, mais elle ne peut rien faire pour lui. »

Aujourd'hui, les jeunes personnes, même les plus romanesques, ne se mettent pas de vers luisants dans les cheveux, elles n'élèvent pas de petits agneaux, elles ne s'envoient pas en cadeau de petits sachets en forme de cœur, et mademoiselle de Ziegler n'aurait de succès nulle part. Mais alors ses mièvreries exerçaient une séduction universelle, parce qu'elles étaient l'expression d'un travers général. On croyait que c'était la nature, et mademoiselle Flachsland dit quelque part que la nature est sa divinité : « Je sais que les hommes ont besoin de la » société des hommes, et qu'un mari se fatiguera bien vite de sa » femme, fût-elle dix fois un ange, s'il est toute la journée vis-à-vis » d'elle. C'est la nature humaine, et puisque cette nature, *qui est du* » *reste ma divinité,* le veut ainsi, je désire que la société des hommes » ne vous fasse jamais défaut. » Les écrivains français qu'on lisait de préférence étaient Diderot et Rousseau, Herder les place très-haut tous les deux, et Caroline ne tarde pas à partager son enthousiasme, surtout pour Rousseau :

« J'ai depuis quelque temps l'*Émile* de Rousseau, mais je ne le lis pas en allemand, parce qu'une fois pour toutes je veux apprendre le français. Les premières leçons allèrent assez bien, et ma tête était de haut en bas farcie de mots français; mais le saint enthousiasme ne dure jamais que peu de temps, et voici mon ardeur un peu ralentie. Il est vrai que j'ai eu à lire vos deux lettres, et que là je n'avais que faire du français. J'ai pendant tout le temps prêché Rousseau dans notre maison, et j'ai réussi au point que M. le conseiller intime veut lui-même lire *Émile*, mais sans doute il ne fera que le lire. Ma propagande a quelquefois rencontré de la résistance, mais j'ai protesté que tous mes petits garçons et toutes mes petites filles seraient élevés à la Rousseau. Ne vous moquez point de moi, autrement tout le monde se moquerait de moi. Le bon cœur que Rousseau montre partout m'attire extraordinairement. Il est maintenant parmi mes meilleurs amis. »

Dans une autre lettre, elle dit :

« Je continue d'apprendre le français. C'est un ingrat travail d'apprendre des mots par cœur, mais pour Rousseau il n'est rien que je ne fasse. C'est un saint, un prophète que j'adore presque, mais je n'en suis encore qu'à la seconde partie.. »

Herder ayant trouvé que Rousseau avait un peu trop de succès auprès de son amie, Caroline répond :

« Y a-t-il quelque chose de mal à désirer d'élever des enfants et d'en faire des hommes qui restent fidèles à leur premier sentiment et à la nature, et ne s'en éloignent pas trop sous la pression des préjugés et par la séduction du monde que je déteste? Sans doute, mon ami, je sens très-bien que pour faire des hommes il faut d'abord l'être soi-même, et que l'exemple est le meilleur enseignement. C'est donc à moi que je dois travailler d'abord, et c'est ce qui m'amène à l'idée maternelle chez Rousseau. »

Enfin, elle dit dans une quatrième lettre :

« ..... J'ai fini hier l'*Émile*. Vous pouvez penser que c'est l'histoire de Sophie qui m'a le mieux plu. Quel ravissant exemple! Oh! que l'aurore de l'amour est belle, quand elle se lève ainsi et qu'on en jouit ainsi. O mon Émile! ô plus, plus que tous les Émile, pourquoi ce temps n'a-t-il pas été si heureux pour nous? Tout nous a été violemment enlevé. Le moment où à peine nous nous étions vus nous a séparés l'un de l'autre. Oh! que serait le revoir! »

Herder lui-même se compare volontiers à Saint-Preux, et quand il apprend que Caroline a eu la rougeole, il s'écrie : « Oh! si j'avais été » à côté de votre lit, si j'avais pu me glisser auprès, seulement aussi » longtemps que Saint-Preux a pu rester auprès du lit de Julie, » comme j'aurais au moins essayé de rafraîchir ta main brûlante par » un misérable baiser! Mais j'étais loin, je ne soupçonnais rien! »

Il faut le répéter, c'était une époque singulière. Tout était prétexte à sentiment, et les esprits se maintenaient sans fatigue dans un enthousiasme continu et qui s'accrochait à tout. On s'émeut, on s'attendrit, on exulte, on pleure, à propos de tout et à propos de rien :

« Je suis encore plongée dans un doux rêve d'amitié. Gleim [1] et Wieland étaient ici. Ils ont passé un après-midi avec nous jusqu'à minuit. Merck, Leuchsenring et moi nous assîmes dans une encoignure de fenêtre, autour du bon vieux, gai et vénérable père Gleim, et nous abandonnâmes à la pleine sensation de la plus tendre amitié. Ah! que n'avez-vous vu la douce sérénité de ce bon vieillard! Il pleura des larmes de joie, et moi j'avais incliné ma tête sur la poi-

[1] Gleim, poëte aussi célèbre de son temps qu'il est un peu injustement oublié de nos jours. Il avait été le Tyrtée de la guerre de sept ans, et il était alors une sorte de patriarche et de Mécène de la littérature allemande, encourageant autant qu'il pouvait les jeunes écrivains, et rimant des vers vieillots qui ne valaient pas ceux de sa jeunesse : « C'est un excellent homme, dit ailleurs Caroline, mais il ne devrait plus faire de chansons. »

trine de Merck. Celui-ci était extrêmement ému. Il pleura avec nous, et je ne sais plus tout ce que nous avons fait. O douces larmes pleurées dans le sein de l'amitié, que vous êtes divines! Tu penses bien, adorable ami, que tu étais présent, plus que présent. Je ne sais comment cela se fait, mais on ne peut toucher une corde douce de mon cœur, sans qu'aussitôt votre pensée soit là, comme si vous étiez ce cœur lui-même. Gleim m'aime, et veut faire un petit *lied* pour moi. Il est fait pour l'amitié, et tout ce qu'il dit est bon. Mais je parle tant de lui, que j'oublie Wieland. Celui-ci ne plaît pas au premier aspect : il est maigre et marqué de la petite vérole ; ni esprit, ni vie dans la figure ; il se présente avec froideur et parle beaucoup, surtout quand il a de l'humeur. Il faut le voir longtemps avant de le connaître, et ce n'est qu'une heure avant le départ que je me suis aperçue qu'il a de la chaleur et du sentiment. Je l'aime maintenant. Je voudrais seulement le voir guéri de la vanité d'auteur, qu'il possède à un assez haut degré. Je ne puis souffrir la vanité chez aucun homme : De la dignité tant qu'il pourra, mais qu'il laisse la vanité aux imbéciles. »

Caroline se faisait un peu violence en proclamant son amitié pour Wieland. Cet esprit, plus parent de Voltaire que de Rousseau, ne pouvait lui inspirer des sympathies durables, et nous la voyons bientôt après revenir à d'autres impressions. L'intime amie de Wieland, madame de la Roche, était arrivée à Darmstadt. C'était une femme très-supérieure, mais trop peu *naturelle*, comme Caroline va nous le dire :

« Enfin nous avons vu madame de la Roche... Mais quelle autre apparition que celle de la simple et grande Sternheim [1] ! Figurez-vous quel coup nous reçûmes, quand, à la place de l'idéal que nous avions conçu, nous vîmes une femme aux allures fines et précieuses, une dame de la cour, une femme du monde, avec mille petites manières, bien qu'elle ne porte pas de blondes, une femme pleine d'esprit et de beaucoup de finesse. Ses manières sont aisées et libres ; elle envoie à qui elle veut des baisers avec la main ; ses grands yeux noirs parlent à gauche, à droite et dans toutes les directions ; son sein se gonfle encore avec tant de prétentions à la jeunesse... Bref, elle nous a déplu par trop de coquetterie et de représentation. Elle vous place très-haut, et désire beaucoup vous connaître personnellement. Elle m'a parfois adressé la parole avec un timbre argenté que je pris au commencement pour l'accent de son cœur, me disant qu'elle m'aimait, que je lui plaisais, que je devais rester ainsi. Mais je crois que c'étaient des aumônes, et ce même timbre qui m'avait touché, je l'entendis ensuite en toute occasion. Je ne puis pas non plus être fière de ces éloges, car devant le monde elle dit au docteur Leuchsenring : « Vous êtes un aimable homme, » et de suite après elle dit, en rentrant chez elle, à madame Merck : « C'est un homme sur une tapisserie [2]. Quelle légèreté dans son commerce ! On voit en tout que c'est une créature de Wieland, et cela dit tout... Elle et sa fille gouvernaient la conversation avec des pointes, et j'étais là fort sotte. »

[1] Héroïne d'un roman de madame de la Roche.

[2] En français dans le texte.

Gœthe, qui demeurait alors à Francfort à son retour de Strasbourg, était un des visiteurs les plus assidus du petit cercle de Darmstadt, mais ce n'était pas encore la figure majestueuse qui se présente à notre esprit à l'évocation de ce nom glorieux; ce n'était qu'un bon et gai compagnon, divertissant les dames, et récitant parfois quelques œuvres inédites, en amateur plutôt qu'en poëte:

« Nous avons eu ici il y a quelques jours votre ami Gœthe et M. Schlosser [1]. Gœthe est un bon et gai compagnon, sans dehors savants. Il s'est beaucoup occupé des enfants de Merck, et a dans le ton et dans la parole, ou dans je ne sais quoi, quelque chose de vous qui ne l'a jamais quitté. Le premier soir, nous avons, Gœthe, ma sœur et moi, contemplé le coucher du soleil, qui était fort beau, en parlant de vous. Il a passé six mois avec vous à Strasbourg, et parle de vous avec enthousiasme. J'ai, dès ce moment, pris une vive amitié pour lui. Le lendemain, nous avons fait une jolie promenade; puis nous avons terminé la soirée dans notre maison avec un bol de punch. Nous n'étions pas émus, mais nous étions bien éveillés. Gœthe a dansé avec moi des menuets au clavecin. Puis il nous a dit une ballade de vous, que je ne connaissais pas :

Ton épée, comme elle est rouge, rouge de sang,
Édouard, Édouard [2] !

A ma prière, il me l'a envoyée le lendemain de Francfort, mais sans lettre. M. Schlosser est un excellent homme, avec un peu trop de vernis du monde. Il m'aime beaucoup, plus, je crois, que ne m'aime Gœthe, ce qui me fâche.

. . . .

» Gœthe est venu à pied de Francfort pour voir Merck. Nous étions tous les jours ensemble, et nous sommes allés au bois, où la pluie nous a mouillés de part en part. Nous nous réfugiâmes tous sous un arbre, et Gœthe nous chanta une chanson que vous avez traduite de Shakspeare : « Sous le toit de la verte feuillée. » Le mauvais temps supporté ensemble nous a rendus plus familiers. Il nous a lu quelques-unes des meilleures scènes de son *Gœtz de Berlichingen*, qu'il vous a peut-être envoyé. J'ai retrouvé là l'esprit que j'aime, l'esprit de nos vieux Allemands, et le petit George, quand il demande un cheval blanc et un casque, est mon George. Nous avons ensuite fait une promenade sur l'eau, mais le temps était mauvais. Gœthe est plein de chansons. L'une, sur une chaumière bâtie dans les ruines d'un vieux temple, est excellente. Il faut qu'il me la donne à son retour pour que je vous l'envoie.

. . . .

» Gœthe est encore ici, et apprend à Merck à dessiner. Il me semble qu'il est devenu plus tranquille et plus posé. C'est lui qui veut t'amener au printemps, si vous allez le voir à Francfort à votre passage, et il se promet beaucoup de bien de votre entrevue. Il dit que vous ne l'aimez pas tout à fait. Lui cependant vous aime bien. Mes yeux et mes oreilles me le disent. Il veut maintenant se faire

[1] Qui devint le beau-père de Gœthe.

[2] Herder, *Chants populaires*, III, 16.

peintre, et nous le lui avons fortement conseillé. Puisqu'il n'a pas de vertus, dit-il, il veut avoir des talents. Il sortira quelque chose de cette tête. Pour nous autres filles et femmes, il est mieux que par le passé; il est très-bien pour nous. Mais pour ce qui est d'aimer.... il a encore trop de cendres de son premier amour dans le cœur[1], ce qui est fort naturel. »

Gœthe avait bien raison de dire que Herder ne l'aimait pas. Les rapports de ces deux grands esprits, quoique très-intimes à plusieurs reprises, ont toujours été pénibles, et Herder les rendait difficiles comme à plaisir. Au moment où nous sommes, il abusait d'une petite supériorité d'âge, et de l'autorité qu'il avait déjà conquise, pour traiter Gœthe en petit jeune homme et en étourneau sans conséquence. « Gœthe » est un bon cœur, mais trop léger, et beaucoup trop pierrot » (*spatzen mæsig*. Il l'appelle ironiquement le grand Gœthe, lui décoche des épigrammes, incrimine sa conduite et ses intentions, ne répond pas à ses lettres. Gœthe, dont on a fait, sans nul fondement, une sorte d'être également étranger aux vertus et aux faiblesses sublunaires, Gœthe était, au contraire, la bonté et la facilité mêmes. Il prend tout du bon côté, et après les querelles que lui fait Herder, il est toujours prêt à faire le premier pas, avec la déférence de la jeunesse et le prompt entraînement d'un bon cœur. Sa correspondance nous montre le caractère le plus aimable, le plus franc, le plus serviable. Elle nous initie aussi, ce qui est plus important, aux premiers tâtonnements de ce puissant génie, qui alors cherchait encore sa voie. En 1771, il invite Herder à la fête littéraire qu'il veut célébrer en commémoration de l'anniversaire de la naissance de Shakspeare; il traduit pour cette fête des morceaux d'Ossian, « afin de pouvoir proclamer aussi l'évangile de celui-ci. » Bientôt après, il annonce un drame sur Socrate : « J'étudie la vie et la » mort d'un autre héros, et je commence à bâtir dans mon cerveau le » dialogue de ma pièce. Il s'agit de Socrate, ce héros de la philosophie. » Mais il faut du temps, et puis je ne sais pas encore si je suis parent » d'Ésope et de la Fontaine du côté par lequel, d'après Hamann, ils » sympathisent avec le génie socratique. » Puis, c'est *Gœtz de Berlichingen* que Gœthe envoie à son Aristarque. Celui-ci le juge sévèrement[2], il écrit à Gœthe que Shakspeare l'a complétement gâté. Gœthe répond qu'il corrigera la pièce, la refondra et l'enverra de nouveau. Puis les deux amis se brouillent, et la correspondance cesse pendant deux ans; elle re-

[1] Il ne peut être ici question que de Frédérique de Sesenheim, mais ce n'était pas le premier, c'était le troisième amour de Gœthe.

[2] En même temps qu'il en faisait le plus grand éloge à sa fiancée. Cette contradiction est l'homme tout entier.

prend au moment où Gœthe va quitter Francfort pour Weimar. Herder, marié depuis trois ans, est toujours à Bückebourg, aspirant de plus en plus à en sortir. Il était depuis plusieurs années en pourparlers pour une chaire à l'université de Gœttingue, et dès 1772 sa fiancée lui avait écrit : « Si le bon Dieu pouvait prendre à Gœttingue un professeur » inutile, comme il doit y en avoir un certain nombre, et le trans- » porter dans la béatitude céleste, ce professeur serait heureux, et » nous irions à Gœttingue. » On était alors à la fin de 1775, et les négociations traînaient et n'aboutissaient pas. L'arrivée de Gœthe à Weimar et l'ascendant qu'il prit immédiatement à la cour ducale procurèrent enfin à Herder le changement tant désiré. Le poste de surintendant ecclésiastique était vacant. Gœthe le voulut pour son ami, et il l'obtint, malgré le mauvais vouloir du clergé et de la bourgeoisie de la ville. Il apporta dans ce service l'ardeur d'un véritable ami; il prévit, il emporta toutes les difficultés. « Je me suis porté garant de ta prudence en » matières ecclésiastiques, car le duc ne veut absolument pas de tracas- » series de prêtres sur l'orthodoxie et le diable. Je te souhaite à mon » duc et toi à lui.... Tout va bien; je n'ai plus besoin de certificats[1], et » ta nomination ne peut plus tarder. J'arrangerai les choses de ma- » nière que tu aies tout de suite brides en main à ton arrivée. » Il va jusqu'à se mêler de l'arrangement des chambres, envoie un plan de la maison destinée à son ami, s'occupe des meubles, dirige les réparations. On relève ici ces détails, fort indifférents assurément à la gloire de Gœthe, uniquement parce qu'il ne faut jamais laisser passer l'occasion de redresser une erreur. Gœthe eût été le plus froid des amis et le moins serviable des hommes, qu'il n'en serait pas moins l'auteur de *Faust* et de *Wilhelm Meister*. De tels esprits sont si élevés au-dessus du niveau commun qu'on les dispense volontiers de la pratique des vertus de tout le monde; mais puisque enfin Gœthe était un homme comme un autre, et meilleur que beaucoup d'autres, il faut le dire, et faire justice d'une fiction que les Allemands eux-mêmes ont accréditée, on ne sait pourquoi.

Grâce à de fréquents voyages, la correspondance ne cesse pas après la réunion des deux amis à Weimar. Gœthe continue à rendre compte de ses travaux, mais ce ne sont plus seulement des travaux littéraires; son immense curiosité, moins fiévreuse, mais aussi encyclopédique que celle de Voltaire, embrasse tout l'ensemble des connaissances humaines. Il trouve l'os intermaxillaire de l'homme, anatomise des têtes d'élé-

[1] D'orthodoxie.

phants, s'occupe de minéralogie, et aussi, comme ministre, des affaires de l'État : « Mais là, » dit-il, « il y a peu de plaisir. C'est toujours le » pauvre peuple qui porte la besace. Qu'après cela, elle soit plus » lourde à gauche ou à droite, qu'importe ? » Pendant la campagne de France, il corrige les épreuves de *Reineke*, et prépare ses travaux sur l'optique. Puis c'est le dessin : « Je me suis occupé ces deux derniers » jours d'un profil de Jupiter, et je désire que sa tête barbue et bouclée » te plaise quand je te l'apporterai. J'ai eu à cette occasion de singu- » lières idées sur l'anthropomorphisme qui est au fond de toutes les » religions, et me suis de nouveau réjoui du bon mot : tous les ani- » maux sont raisonnables, l'homme seul est religieux. » Ce bon mot sent un peu le fagot, mais les opinions de Gœthe en matière de religion sont connues de tout le monde. Lui-même, moitié par plaisanterie, moitié sérieusement, s'appelait païen. Lors de son second voyage en Italie, il s'arrange pour se trouver à Venise le dimanche des Rameaux, « parce que si, en ma qualité de païen, je veux tirer quelque profit » des fêtes de Pâques, il faut que j'entende les chanteuses des conser- » vatoires et que je voie le cortége solennel du doge. »

Les lettres de Gœthe sont écrites d'un style simple, clair et sans nulle prétention. Avec Lavater, nous allons retrouver le pathos particulier du temps à son plus haut degré d'exagération. Voici en quels termes l'auteur de la Physiognomonique répond à une première lettre de Herder :

« Oh ! que tu es bonne pour moi, maîtresse des cœurs, créatrice de la joie, Providence ! et que ma confiance en toi a été rarement trompée ! Déjà vingt fois je voulais écrire à Herder, et aussi souvent que j'entendais prononcer votre nom, mon cœur battait et me disait : Dieu te le donnera, et alors tu connaîtras assez d'hommes ! — Une heure et demie avant que je reçusse votre lettre, et permets-moi de dire ta lettre, je parlais à ma chère femme d'arranger et d'alléger mes affaires, de diminuer ma correspondance, etc.; seulement, aurais-je ajouté si ma femme vous eût connu, seulement j'excepte Herder ; celui-là, il faut que je l'aie, il faut que je me communique à lui, sans lui je ne puis ni vivre ni mourir ! — Et le soir arrive votre lettre. — J'étais un peu indisposé, et une de nos amies de cœur était venue me voir : Encore une lettre ! m'écriai-je, et justement je me promettais de ne plus recevoir de nouvelles correspondances. — J'ouvris : Herder, pour l'amour de Dieu ! Dieu bon, Dieu insondable, Herder ! Je tremblai, lus, ne lus pas, et dis encore : Non, voyez donc ce que Dieu fait ! Ton Dieu, mon frère, et le mien ! Notre Dieu ! notre Dieu !... — Dernière semaine de ma trente et unième année, 10 novembre 1772, je ne t'oublierai pas, jour de naissance de mon amitié éternelle avec le plus cher de tous, que mon œil ne vit jamais, avec Herder, que je n'avais jamais entendu nommer sans vénération et sans larmes muettes. »

Rien n'était assurément plus antipathique à Herder qu'une si prodigieuse et si exorbitante effusion de sentiment. Il y mit cependant du sien, mais il ne réussit pas à se mettre à ce haut diapason. Aussi Lavater trouve-t-il sa réponse froide :

« Si tu te détournes de moi, je ne t'en aimerai pas moins et j'adorerai : « Le Seigneur l'a voulu. » Mais... non, je ne puis pas le dire... Mais... si, je le dirai... Si tu te détournes de moi, ma foi en l'humanité sera ébranlée dans ses fondements... Mais je n'en adorerai pas moins, je n'en croirai pas moins, je n'en aimerai pas moins ! »

Telles sont toutes les lettres : une accumulation d'apostrophes, d'exclamations, de ravissements, de prosternations, d'épithètes tendres et colossales, à ce point que la fiancée de Herder lui demande : « Que lui » avez-vous donc écrit, et comment avez-vous conquis cette fraternité » enthousiaste et singulière ? » La manière de Lavater était du reste bien connue, et Gœthe parle aussi « de son encrier phosphorescent, » et de sa plume taillée pour le superlatif. » Lavater demandait à tout le monde des silhouettes de personnages connus et d'animaux, pour son grand ouvrage. Un jour, Gœthe lui en envoya quelques-unes parmi lesquelles se trouvait celle de Herder, mais les noms manquaient. Là-dessus Lavater écrit :

« Pense, Gœthe m'a envoyé treize silhouettes, et la tienne doit se trouver parmi les treize. Voilà une situation : te retrouver, toi ! Si le malin t'avait déguisé en femme ! Mais non, je crois t'avoir trouvé. Qui sait cependant ? Il y a là plusieurs têtes qui pourraient être Herder. Non, non, il n'y en a qu'une ; la voilà, mais il faut que je la finisse. Si c'est toi, tu n'as pas à rougir de ton profil. »

Une autre fois, Lavater veut que Herder lui donne la certitude de l'immortalité de l'âme :

« Depuis que, le 16 janvier dernier, j'ai vu mourir ma mère, et d'autres depuis, j'aurais eu de grands doutes sur l'immortalité, si je n'avais eu un appui dans la résurrection du Christ. Du moins je ne puis me faire aucune idée de la vie future de l'homme, ni comprendre comment elle a sa racine dans celle-ci, et en sort. Je ne demande pas à savoir le comment, je ne demande qu'une simple analogie dans la nature. »

Herder répond en invoquant le sentiment, ou plutôt l'instinct général de tous les peuples, les analogies du sommeil et du rire, du jour et de la nuit. Mais Lavater n'est pas satisfait, et il revient à la charge :

« Qu'est-ce que mourir ? Par toute ton amitié, dis-moi quelque chose de la résurrection et de l'autre vie. Développe-moi une analogie indéniable. Mes doutes augmentent de plus en plus, et à qui demander la lumière et la consolation, si ce n'est à toi ? »

Herder évita cette fois de répondre d'une manière précise. Lavater lui demandait une chose impossible. L'immortalité de l'âme est essentiellement une affaire de foi, et elle ne peut surtout pas se prouver par des analogies, parce qu'une analogie n'est jamais concluante. Mais, dès le premier moment, Herder était devenu pour Lavater un prophète, une espèce d'oracle, qu'il croyait en possession de toutes les solutions. Il était le premier saint d'une petite église groupée autour de l'enthousiaste pasteur de Zurich, et dont Lavater lui-même fait en ces termes le dénombrement : « Les noms de ces êtres chéris sont : Pfenninger et » sa petite femme, madame Schulthess, mademoiselle Muralt, Annette » Lavater, Lise Ziegler, le candidat Hœfeli, Stoltz, Bosshard, et une » servante que j'ai placée dans la Physiognomonique à côté de ton ange. » Herder finit sans doute par estimer que l'admiration de ce groupe de fidèles ne compensait pas l'ennui d'une telle correspondance. Il y mit fin par une lettre qui dut faire à Lavater l'effet d'une douche d'eau froide. Mais les enthousiastes foisonnaient en ce temps-là, et en voici un qui ne le cède en rien à l'auteur de la Physiognomonique. C'est un jeune homme doué, au témoignage de Gœthe lui-même, des plus riches et des plus heureuses facultés, et qui mourut misérable et à peu près fou, faute d'un grain de bon sens et d'un peu d'esprit de conduite. Il s'appelait Lenz, et avait connu Gœthe et Herder à Strasbourg. Voici en quels termes il annonce à Herder l'envoi d'une pièce de théâtre : « Reçois, hiérophante, dans tes mains sacrées la pièce qui emporte la » moitié de mon existence. Elle est vraie et restera vraie, dussent les » siècles m'accabler de leur mépris. » Une autre fois il écrit : « Je » t'ordonne, toi que j'adore, de m'envoyer ton portrait, celui de ta » femme et celui de ton fils, car j'en ai besoin.... Chère trompette de » l'archange, sonne la mort et le jugement sur mille têtes consternées; » tu es pour moi le chant de la vie éternelle. » Ce style, qui nous stupéfie aujourd'hui, paraissait chaud à coup sûr, mais nullement extravagant. Lenz se disait possédé de l'esprit d'Aristophane, « qui était un » cochon, mais honnête. »

Passons. La correspondance avec le philosophe Jacobi est plus sérieuse et plus intéressante. C'était au moment de la grande controverse entre Jacobi et le célèbre Moïse Mendelssohn, au sujet du spinosisme de Lessing. Les deux philosophes s'accordaient sur ce point, que la doctrine de Spinosa était perverse et damnable, mais Jacobi accusait Lessing de l'avoir professée, et Mendelssohn tenait à honneur de justifier la mémoire de son ami de cette accusation. Il avait tort, et Jacobi administrait des preuves indéniables du panthéisme de Lessing. Dans ses

lettres, Herder reconnaît que l'auteur de *Nathan le Sage* avait professé le spinosisme, mais il l'en loue, se dit du même avis, et proclame qu'il n'y a pas d'autre philosophie.

« Sérieusement, mon cher Jacobi, je suis de plus en plus pénétré de la vérité de la proposition de Lessing, à savoir, que le système de Spinosa est la seule philosophie conséquente avec elle-même. Je ne l'adopte pas complétement, car il me semble que là où il reste trop près de Descartes, son maître, il n'a que des idées incomplètes. Je n'appellerais donc pas mon système spinosisme, car j'en retrouve les germes, peut-être avec moins d'alliage, chez les plus anciennes de toutes les nations civilisées. Mais Spinosa est le premier qui ait eu le cœur de la combiner en système, à notre manière, et aussi le malheur d'en développer justement les côtés les plus pointus, et de la discréditer par là auprès des juifs, des chrétiens et des païens. Je suis de l'avis de Mendelssohn, Bayle n'a pas compris Spinosa; personne ne lui a encore rendu justice, Mendelssohn pas plus que les autres. Pourquoi Lessing ne l'a-t-il pas fait? Ce n'est pas par peur, car il ne reculait jamais devant les conséquences d'une opinion qu'il croyait vraie. C'est la mort, hélas! qui l'en a empêché.

. . . .

» Je dois te l'avouer, cette philosophie me rend très-heureux, et je voudrais la posséder encore plus complétement. Je te souhaite mon bonheur, car elle est la seule qui réunisse toutes les idées et tous les systèmes. Gœthe a lu Spinosa depuis ton départ, et c'est pour moi un grand argument qu'il l'ait compris absolument comme moi.

. . . .

» Je ne comprends pas du tout ce que les bonnes gens entendent par une existence « en dehors du monde ». Si Dieu n'existe pas dans le monde, partout dans le monde, partout infini, tout et indivisible (car le monde entier n'est qu'une manifestation de sa grandeur), il n'existe pas du tout. Hors du monde il n'y a pas d'espace. L'idée de la personnalité ne peut pas non plus s'appliquer à l'être infini: toute personnalité suppose une limite. Dieu est la synthèse absolue, l'activité suprême... Je ne connais pas de dieu extramondain... Pourquoi te faut-il un dieu sous forme humaine? Dieu te parle, il agit sur toi par tous les grands hommes qui ont été ses organes, et surtout par l'organe des organes, le cœur de la création spirituelle, son premier-né. Mais ce premier-né n'a été lui-même qu'un organe, un homme mortel comme nous autres; et pour jouir de la divinité en lui, il faut que tu sois toi-même un homme de Dieu, c'est-à-dire qu'il y ait quelque chose en toi qui participe de la nature divine. Dieu est le cœur de tous les cœurs, l'idée de toutes les idées, la jouissance de toutes les jouissances. Si tu fais de cette synthèse, qui est la réalité des réalités, un nom vide, c'est toi qui es athée, et non Spinosa. Dieu est pour lui l'être des êtres, Jéhovah. »

Ces citations ne laissent aucun doute sur la foi philosophique de l'auteur des *Idées*. Nous empruntons à la même série un témoignage bien curieux des sympathiques espérances que la révolution française

avait fait naître en Allemagne. Le 11 novembre 1792, madame Herder écrit aux sœurs de Jacobi :

« Ces grands changements que nous ne pouvions soupçonner à Aix-la-Chapelle à la lecture des manifestes ne fortifieront-ils pas un peu la foi du frère Fritz dans le néo-français ? Oh! dites-nous qu'il a déjà confiance. Le soleil de la liberté se lève, c'est certain, et ce n'est pas seulement l'affaire des Français, c'est celle des siècles. Ils le reconnaissent eux-mêmes dans la lettre au pape qu'ils ont mise au *Moniteur*, et vous, cher frère, vous rendrez à cette noble déesse l'hommage qu'elle mérite. Nous autres, en Allemagne, nous resterons encore un peu de temps dans les ténèbres, mais le vent du matin s'élève par-ci, par-là. »

Il est vrai que cinq mois après, le 5 avril 1793, madame Herder a changé d'opinion : « Enfin j'ai fait une croix sur la fausse liberté des » Français. Qui pourrait encore s'intéresser à ces hommes sans loi ? » Dieu merci, vous êtes débarrassé chez vous de cette nation intolé- » rante. » Nous ne pouvons savoir quels faits ont motivé ce revirement; mais la première lettre n'en reste pas moins remarquable, surtout quand on considère sa date. Elle est postérieure au 10 août.

La correspondance avec Jean-Paul nous ramène aux choses littéraires. A l'époque où elle commence, Herder s'était détaché de sa plus ancienne et plus illustre amitié. Il n'avait presque plus de relations avec Gœthe, qu'il avait blessé de toutes les manières. Il était devenu intolérant et hypocondriaque, et ses vues, autrefois si larges, s'étaient singulièrement rétrécies. Il écrivait de pauvres critiques contre Kant, et condamnait Schiller et Gœthe au nom de la morale publique. Il était devenu comme le noyau d'une opposition jalouse et hargneuse contre les deux premiers hommes de l'Allemagne littéraire. On s'afflige de voir le vieux Klopstock lui-même figurer dans cette coalition d'envie et de dénigrement, car il faut nommer les choses par leur nom : « Avez-vous lu, » demande-t-il à Herder, ce que Gœthe a écrit contre Newton sur les » couleurs, et avez-vous lu aussi ce que Marat avait écrit sur le même » sujet, avant qu'il fût devenu enragé ? Vous pourriez peut-être me » dire alors ce que Gœthe a emprunté à Marat, car c'est, peut-être seu- » lement entre temps, un fort emprunteur. C'est ainsi qu'il s'est com- » porté avec l'autobiographie de Gœtz de Berchilingen. Si j'avais » connu cette autobiographie au moment de la publication du drame, je » l'aurais lu tout de même, mais surtout pour comparer. » Jean-Paul donne dans le même travers, et sa correspondance avec Herder déplaît par un échange continuel de compliments et d'effusions, et par le dénigrement systématique de tout ce qui n'est pas Herder et Jean-Paul :

« Pour moi, dit Jean-Paul à Herder, l'Allemagne intellectuelle se métamor-

phose de plus en plus de panthéon en monothéon. Je ne connais pas de poésies qui soient, comme les vôtres, la vraie musique de l'âme, et qui évoquent avec cette puissance le monde enchanté de l'idéal. C'est ainsi que Gœthe chantait autrefois; mais maintenant il nous tourmente avec ses mélodies desséchées à la grecque. J'espère démontrer un jour que nous confondons le maximum des arts plastiques, qu'un seul peuple et même des individus peuvent atteindre, avec le maximum de la poésie, que le progrès des sciences et des siècles doit toujours exhausser davantage. Un Apollon peut être une œuvre achevée, mais nulle poésie ne peut l'être, parce que l'esprit humain, se développant de plus en plus, a des exigences de plus en plus grandes. Nos yeux restent enchantés par les statues du passé, mais nos esprits croissent pour des poëmes supérieurs. C'est la ligne et les proportions que nous devons emprunter aux Grecs. Quant à l'idée, notre siècle si riche devrait rougir de la chercher chez eux. »

Jean Paul se trompe ici du tout : la poésie n'a rien à faire avec le progrès. Elle peut être de tous les temps, mais son véritable règne se place dans l'enfance et dans la jeunesse des sociétés. Tout le monde a la conscience que l'Iliade et Shakspeare ne seront jamais surpassés, ni même égalés.

Un épisode amusant égaye ces lettres prétentieuses. L'auteur d'*Hesperus* était à peu près fiancé avec une jeune personne qu'il avait vue fort peu, mais à laquelle il avait beaucoup écrit, mademoiselle Caroline de Feuchtersleben. Il jurait qu'il ne serait heureux qu'avec elle. Les parents de mademoiselle de Feuchtersleben, longtemps hésitant, avaient fini par donner leur consentement. Rendez-vous est pris chez Herder pour prendre les derniers arrangements. Les deux amants se voient, se parlent, mais ne s'entendent pas, et Jean-Paul proclame que ce n'est pas là l'épouse de ses rêves. Il rompt, se rend à Berlin, découvre une autre Caroline, et l'épouse incontinent. Il revoit son ancienne fiancée, et il écrit à Herder : « J'ai vu à Hildburghausen la florissante » Feuchtersleben, je lui ai parlé deux fois, et j'ai dit à part moi : » Merci, mon Dieu! » Jean-Paul passa les premières années de son mariage à la cour du duc de Meiningen. Il serait bien allé à Weimar « si la bière avait été bonne, » mais il paraît qu'elle ne l'était pas. « Que » me faut il? disait ce véritable Allemand; des livres, des montagnes » et de la bière! »

A. Nefftzer.

LE

GLADIATEUR DE RAVENNE

DRAME EN CINQ ACTES ET EN VERS.

ACTE QUATRIÈME[1].

Même décoration qu'au troisième acte.

(MÉROVÉE et RAMIS entrent par le fond; THUSNELDA, venant par la porte latérale de droite, va au-devant d'eux.)

THUSNELDA.

Tu tiens parole, Mérovée, et tu viens à l'heure juste; plût aux dieux que ce fût aussi l'heure heureuse!

MÉROVÉE.

Je l'espère, princesse, car je t'apporte de bonnes nouvelles et la joyeuse certitude du salut. Dès cette nuit, nos compagnons franchissent ces murailles.... Les gardiens sont gagnés, des chevaux nous attendent pour nous emporter à travers la plaine, et une fois dans les Apennins....

THUSNELDA.

Assez! trop!... Assurons-nous de la semence avant de penser à la moisson!

MÉROVÉE.

Ce que m'a dit Ramis est donc vrai? Il t'a résisté, il veut rester ce que Rome l'a fait, gladiateur!

RAMIS.

Il est pour l'ennemi! Les Romains en ont fait un Romain!

THUSNELDA.

Non, il est Germain, Germain par chaque battement de cœur, par chaque goutte de sang : c'est la fidélité germaine qui l'attache à Rome

[1] Voir le numéro de janvier.

parce que Rome l'a élevé; germain est le courage qui le pousse au combat; germaine même la folie qui le fait mieux aimer toute chose qu'être Germain! Oui, c'est un Germain, et c'est pour cela que peut-être....

THUMÉLICUS hors de la scène.

Io, Bacchus!... Trinquons, Lycisca!.

THUSNELDA tressaillant.

Sa voix!

MÉROVÉE.

Des chansons et le choc des coupes!

RAMIS.

Oui, c'est ainsi! le fils d'Armin est à table, festine et chante, et, au milieu des coupes pleines, berce sa maîtresse sur ses genoux.

THUSNELDA.

Qu'il festine, qu'il chante! Que ses passions débordent et qu'il cueille à la fois toutes les fleurs de la vie. La jeunesse est ainsi; mais de la fermentation trouble se dégage le vin généreux.

MÉROVÉE.

Oui, pourvu que ce soit la force qui déborde, et non la faiblesse qui se vautre dans la fange : où il n'y a plus de ressort, il n'y a plus d'espoir.

THUSNELDA.

Vous êtes irrités contre lui, vous le calomniez. Et pourquoi? Parce qu'il m'a résisté, parce qu'il m'a bravée? — Mais ne lui était-il pas permis de songer au combat et à la victoire? Sa colère n'était-elle pas naturelle? Je lui imposais, sans dédommagement, un sacrifice qui l'offensait. Mais si toi, dévoilant ta mission, tu lui montres un peuple, — bien plus, un peuple de peuples, — toute la Germanie groupée autour de sa bannière, si moi je lui nomme des exploits dont le moindre lui assure l'immortalité, alors le bandeau tombera de ses yeux, car un but élevé élève l'homme, — alors il sentira ce qu'il est.

LYCISCA chantant hors de la scène, en s'accompagnant d'un instrument à cordes.

Boire dans la coupe écumante
Et sur ta lèvre frémissante,
Baisers ardents, vin généreux;
Mêler Bacchus à nos caresses
C'est s'enivrer de deux ivresses,
C'est deux fois être bienheureux!

THUMÉLICUS hors de la scène.

C'est deux fois être bienheureux!

Io, Bacchus! Io!

THUSNELDA.

Malheur à moi! mon cœur se glace à ces chants. As-tu donc tout à fait paralysé les ailes de son âme, as-tu irrémédiablement empoisonné son cœur, Rome perfide? Ah! quoi qu'il arrive, quoi que m'apporte le destin, mon fils ne sera pas la honte de sa patrie!

MÉROVÉE, après une pause.

Thusnelda, le temps presse; il faut prendre un parti.

THUSNELDA.

Ramis, appelle mon fils, et veille ensuite à ce que nul regard indiscret ne nous découvre.

(Ramis sort par la porte latérale de gauche.)

MÉROVÉE.

Je voudrais que tu lui eusses déjà parlé de ma mission. C'est demain qu'il doit combattre, une fuite prompte peut seule nous le donner, et s'il hésite....

THUSNELDA.

J'espère que le ciel nous sera miséricordieux....

MÉROVÉE.

Tu espères, — c'est-à-dire tu crains, car on s'adresse au ciel quand on n'espère plus dans les hommes, et si tu avais vraiment foi en ton fils....

THUSNELDA.

J'ai foi dans les dieux, et, malgré tout, je ne crois pas notre cause perdue. — Le voici. — Écarte-toi!

THUMÉLICUS entrant avec Ramis par la porte latérale de gauche.

Que la peste t'étouffe! On m'appelle, dis-tu, et qui m'appelle, sorcière?

RAMIS.

Ta mère te répondra.

THUSNELDA pendant que Ramis sort par le fond à gauche.

Approche, Sigmar!

THUMÉLICUS.

Eh bien donc, qu'y a-t-il? Parle, mais peu, j'ai des hôtes, — ou plutôt, c'est moi qui suis l'hôte, — ou mieux encore, on me régale!... N'importe enfin, qu'y a-t-il?

THUSNELDA.

Lève les yeux, mon fils, et regarde cet homme.

THUMÉLICUS.

Celui-ci?... Eh, voyez donc! cette peau de bête et le casque avec les

ailes de vautour. Ah! je comprends.... (S'approchant et regardant Mérovée de tous les côtés.) Charmant, charmant! cela habille bien, et est cependant tout à fait germain!

THUSNELDA.

Perds-tu l'esprit?... Pour qui prends-tu cet homme?

THUMÉLICUS.

Pour quelqu'un que César m'envoie, afin de me faire juger de l'effet du costume que je dois porter demain dans le cirque.

THUSNELDA.

Indigne erreur, honteuse comme la vie où Rome t'a plongé! C'est le frère d'armes de ton père qui est devant toi, et pour arriver jusqu'ici il est entré dans les cohortes germaines de Rome. C'est le sauveur que la Germanie t'envoie, c'est ton libérateur.

MÉROVÉE.

Et c'est avant tout un fidèle ami, comme il le fut de ton père.

THUMÉLICUS.

Un ami! un sauveur! Et pourquoi faire?

MÉROVÉE.

Mon prince, — car, depuis la mort de ton père, tu es notre prince, à nous autres Chérusques, — la Germanie m'envoie, et elle te dit par ma bouche : « Lève-toi, songe à la honte que j'ai subie avec toi! Saisis » l'épée paternelle, fils du héros! saisis-la, venge cette honte, et venge » ta patrie! »

THUSNELDA.

Tu l'entends, mon fils! ils t'appellent, tous les peuples qui vivent entre le Rhin et le Danube, entre le Taunus et les Carpathes! Toute la grande Allemagne t'appelle! Aux armes! te crie-t-elle, et déjà les épées s'agitent et les cors retentissent. Aux armes! fils d'Armin, venge-toi, et venge-nous avec toi.

MÉROVÉE.

Les princes t'attendent comme les peuples. Parais au milieu d'eux, fais un signe, et tu les verras en armes! A l'œuvre donc! nous fuyons dès cette nuit.

THUMÉLICUS.

Suis-je ivre, ou êtes-vous fous? Moi, fuir; moi, appeler les peuples germains aux armes....

THUSNELDA.

Tu désespères donc?... Mais ne disais-tu pas que combattre était ton métier? Montre donc ce que tu peux, mais montre-le contre Rome, ce monstre corrompu et pourri sous sa cuirasse d'or et d'ivoire, cet em-

pire gouverné par un fou! contre Rome, qui ne croit plus à ses dieux ni à elle-même, qui nous a chargés de chaînes tous les deux, qui a fait de toi un gladiateur, et qui maintenant veut te tuer.... C'est Rome qu'il faut combattre, et vaincre, et renverser!

THUMÉLICUS.

Dis-moi plutôt de décrocher la lune. Qui vaincrait Rome?

MÉROVÉE.

Nous l'avons vaincue, nous, dans le bois de Teutobourg!

THUSNELDA.

Tu nous crois trop faibles?... Suis-nous donc, viens dans nos forêts! Apprends-y à être libre et à estimer la liberté! Vois-y régner le droit, quand ici domine le caprice; la vérité, quand c'est ici le foyer de l'illusion et du mensonge! Deviens-y un homme parmi les hommes, comprends que nous sommes ce que nous avons été, et renverse Rome, car le monde nous appartient!

THUMÉLICUS.

Et pourquoi renverserais-je Rome?... Quel mal m'a fait Rome? Quel bien m'a fait l'Allemagne? Et que m'est, après tout, ce pays?

THUSNELDA.

Quoi! le pays pour lequel ton père a versé son sang, le pays où ta naissance t'appelle à régner, prince des Chérusques, ce pays, tu le renies?

MÉROVÉE.

Tu fermerais les yeux au signal de ta patrie, l'oreille à l'appel de ta mère? Tu ne peux pas, tu ne veux pas....

THUMÉLICUS.

Et pourquoi ne le puis-je pas? Puisque l'Allemagne, ma mère, comme tu dis, nous a oubliés pendant vingt ans, moi et celle-ci, la femme d'Armin, pourquoi ne me serait-il pas permis d'oublier à mon tour cette marâtre? Encore une fois, que m'est l'Allemagne? Je ne suis pas Germain, pas prince des Chérusques; je fus, je suis, et je serai Thumélicus, le gladiateur de Ravenne.

THUSNELDA, après une pause, se tournant vers Mérovée.

Parle-lui, je ne trouve plus rien.

MÉROVÉE.

Si j'étais homme à oublier le fond des choses dans l'emportement d'une querelle, par le marteau de Thor! je retournerais chez moi, et

te laisserais être et rester gladiateur tant que tu voudrais. Mais tu es le fils d'Armin, le seul capable de réunir en faisceau les tronçons épars de la force germanique. C'est pourquoi je reste, et te conjure de ne pas t'oublier toi-même dans ton courroux contre l'Allemagne, et de faire pour toi ce que tu ne veux pas faire pour nous. Nous t'offrons une armée qui te donnera la force et la puissance, la pourpre des Césars. Ne repousse pas une chance qui ne s'offrira pas deux fois! Sois notre chef, et Rome t'obéit, et le monde t'appartient.

THUMÉLICUS.

La force et la puissance! la pourpre des Césars! Ceci est autre chose, et — j'y songerai! — Mais assez pour aujourd'hui; il faut que je rentre. — Nous verrons une autre fois. — Demain, ou bien....

MÉROVÉE.

Demain?... Demain, c'est le cirque, et si....

THUMÉLICUS.

Si je suis tué, veux-tu dire? Non, je vaincrai, il le faut!

MÉROVÉE.

Fou! Et, vainqueur, penses-tu pouvoir choisir encore? Penses-tu que les Germains se donneraient pour chef l'esclave infâme qui aurait lutté avec l'esclave, le gladiateur que la populace de Rome aurait couronné dans le cirque? Non, c'est maintenant qu'il faut choisir, maintenant ou jamais! Plus tard serait trop tard.

THUMÉLICUS dans une explosion de fureur et presque balbutiant.

Infâme, parce que je suis gladiateur! — Infâme pour vous, qui tranquillement m'avez laissé devenir ce que je suis! Aurélien n'est-il pas chevalier romain et Valens tribun militaire, et qu'étaient-ils tous deux? Des gladiateurs. Et moi, je suis infâme pour vous, des sauvages, des barbares! Écoutez-moi donc, et retenez ce que je vous dis : jamais je ne serai le chef des Germains, dussiez-vous m'offrir la conquête de l'univers, et dût toute l'Allemagne m'implorer à genoux!

(Mérovée s'élance; Thusnelda lui fait signe de se contenir.)

THUSNELDA.

Arrête! Jamais l'Allemagne ne sera aux genoux ni de toi ni de personne; jamais elle ne mendiera un chef. L'Allemagne n'implore pas!... Mais moi, ta mère, je t'implore, ô mon fils, moi qui t'ai mis au monde dans la douleur, qui t'ai allaité dans le deuil, et qui ai tout perdu en

te perdant, moi, mon fils, je t'adjure! Que le jour où tu m'es rendu ne soit pas plus cruel pour moi que celui où tu me fus enlevé. Ne me trompe pas, toi, ma plus chère espérance; épargne-moi la dernière, la suprême douleur; fais que je ne survive pas à mon unique enfant! Car si tu combats demain, si tu nous abandonnes, tu es mort dans mon cœur. J'aimerais mieux te voir pâle et mort devant moi, écrasé et brisé, que victorieux et infâme à la fois, ceint du laurier des gladiateurs. (Se rapprochant de Thumélicus, qui se tient détourné.) Tu es irrité, mon fils? tu ne devrais pas l'être contre moi.... J'ai vécu pour toi, j'ai vécu, quand la mort me donnait la gloire et la liberté. Vis donc aujourd'hui pour moi; rends-moi ce que je t'ai sacrifié. Tu portes les traits de ton père, ressemble-lui aussi par le cœur; tu es grand et beau, que grand soit aussi ton sentiment; tu es un homme, ne sois pas un gladiateur, et puisque la naissance t'a fait nôtre, viens avec nous. (Lui prenant la main.) Je n'ai pu guider les faibles pas de l'enfant, laisse-moi guider l'homme. Viens, Sigmar!

THUMÉLICUS s'emportant et rejetant la main de sa mère.

Non, non, et trois fois non!

THUSNELDA chancelle en arrière; après une pause.

Va donc!

THUMÉLICUS.

Je vais, et surtout ne me rappelle pas: tu n'obtiendrais rien de moi. Ce que j'ai dit est dit.

(Il sort par la porte latérale de gauche.)

MÉROVÉE, après une pause, s'approchant de Thusnelda.

Thusnelda!

THUSNELDA.

Va aussi!

MÉROVÉE.

Pas sans toi! Il veut sa destinée, qu'il l'ait donc! Le bruit de ses fers lui semble de la musique. Mais toi, dont l'âme a soif de liberté, suis-moi dans la patrie, chez les tiens.

THUSNELDA.

Il n'est pas question de moi.... Une tombe est tout ce qu'il me faut; mais lui, mon fils, il faut le sauver. Cette nuit, pénètre ici avec tes compagnons, emportez-le, affranchissez-le de force.

MÉROVÉE.

Qui la force a-t-elle jamais affranchi? Pour devenir libre, il faut vouloir la liberté; mais un esclave reste esclave, où qu'il soit.

THUSNELDA.

Tu abandonnes le fils d'Armin?

MÉROVÉE.

Non pas le fils d'Armin, mais le gladiateur de Ravenne! Ce ne serait pas le salut, ce serait le poison que j'apporterais à mon pays. Mais toi, viens avec nous, montre-toi aux irrésolus.

THUSNELDA.

Non! fais ton devoir, je suivrai le mien. Je reste. Pars, toi; mais de retour en Germanie, dis-leur que, pendant qu'ils délibéraient, doutaient et se consultaient, dis-leur qu'ici un esprit généreux, une âme libre, a péri dans la misère de la servitude. Dis-leur qu'ils se sont décidés trop tard, et qu'ils avisent que ce fatal « trop tard! » ne soit pas pour tous les temps la malédiction de l'Allemagne. Pas un mot de plus! Pars, je le veux.

MÉROVÉE.

J'obéis!

(Il sort par le fond, à gauche.)

THUSNELDA, après une pause.

Il est parti! — Je n'entends plus ses pas. — Et maintenant tout est fini, tout. — Demain, il combat dans le cirque, il meurt couvert d'infamie, et noyant dans sa honte la gloire de son père et de son pays! Et je le souffrirais! — Je le laisserais tomber avant d'avoir tout tenté! — Mais que faire? — Implorer Flavius? — Non, non!... De la trahison, on ne peut attendre que le mal! Sauvez-moi, dieux immortels!... La nuit est autour de moi, les ténèbres couvrent mes yeux; je ne vois rien. Une seule idée luit dans mon âme en traits de feu : mon fils ne sera pas le déshonneur de l'Allemagne.

LYCISCA chantant hors de la scène.

Boire dans la coupe écumante
Et sur ta lèvre frémissante,
Baisers ardents, vin généreux;
Mêler Bacchus à nos caresses,
C'est s'enivrer de deux ivresses,
C'est deux fois être bienheureux!

THUMÉLICUS.

C'est deux fois être bienheureux!

Io, Bacchus! Io!

THUSNELDA.

Dieux immortels! — Oui, c'est cela! Vous me faites connaître votre

volonté par ces chants. L'amour le retient, que l'amour le sauve. Il faut que je la gagne! — Malheur à moi! J'irais, Thusnelda, moi! — Tu hésites, ô ma fierté? Tu te révoltes, âme superbe, qui avais peine à t'humilier même devant les dieux? Tu résistes, tu ne veux pas? — Apprends à fléchir, il s'agit de la tête de mon fils! Apprends à supplier, à te courber, et ne rougis que de ta révolte!

LYCISCA entrant par la porte latérale de gauche, et parlant à la cantonnade.

Assez pour aujourd'hui! à demain! — Non, non, tu ne me suivras pas. Reste. — Je t'enferme!

THUSNELDA l'arrêtant.

Arrête, et laisse-moi te parler.

LYCISCA s'avançant.

C'est toi!... Tiens, c'est à moi que tu veux parler?

THUSNELDA.

Je veux te supplier, t'implorer comme je n'ai jamais imploré.

LYCISCA.

Me supplier? — Toi, la princesse germaine!

THUSNELDA.

Si mon orgueil t'a blessée, tu vois que les dieux te vengent. Que mon exemple t'instruise; sois douce et bonne pour moi, pour une mère désespérée qui te crie : Sauve mon fils!

LYCISCA.

Je dois sauver ton fils?

THUSNELDA.

Oui, et demain il serait trop tard. Qu'il n'entre pas dans le cirque!... Il ne résistera pas à tes larmes, il t'obéira si tu l'adjures de fuir, de fuir cette nuit encore. Une destinée glorieuse l'attend dans sa patrie. Il repousse le bonheur qui s'offre à lui, fais-le-lui saisir, emploie ton pouvoir, car il t'aime, il t'aime!

LYCISCA.

Tu dis qu'une destinée glorieuse l'attend?

THUSNELDA.

Fuis avec nous, partage son sort! Esclave ici, là tu régneras en souveraine. Il s'agit de ton bonheur, de sa vie. Si tu l'aimes, sauve-le.

LYCISCA, violemment agitée, se parlant à demi-voix.

Serait-ce possible? Il y aurait un chemin pour sortir de l'abîme de ma fange? Je serais honorée, je régnerais, je jetterais loin de moi ma

vieille vie, j'oublierais ma honte! — Oublier? — Les autres pourraient-ils, pourrais-je moi-même oublier ce qui a été, ensevelir ce qui est public? — Non, n'y pensons pas, c'est impossible!

THUSNELDA.

Tu doutes? Ne doute pas. Je t'implore comme les dieux. Donne-moi ton consentement dans un sourire. Dis : Oui!... Il faut que tu le dises!

LYCISCA.

Tu me fais souffrir! — Comment te dire ce qui sera toujours dur, même avec les paroles les plus douces! Il m'est interdit de dire : Oui; c'est : Non! que je dois dire! Ton espoir est un rêve; impossible ce que tu demandes! Pour ton fils et pour moi, il n'y a plus de salut.

THUSNELDA.

Plus de salut, quand tout est prêt pour la fuite, quand des amis fidèles nous attendent!... Oh! ce n'est pas moi qui rêve, c'est toi qui as peur. Rien n'est impossible à la femme qui aime, à l'homme qui veut.

LYCISCA.

Eh! c'est là ton illusion! Je ne suis pas une femme, je suis une bouquetière; nous n'aimons pas, nous ne sommes pas aimées! — Et lui, il n'est pas un homme, il est un gladiateur! C'est le fouet qui l'a élevé. Il sait obéir, mais vouloir, vouloir! — Pour si glorieux que soit le but qui se dresse devant lui, il lui manque le coup d'œil qui promptement saisit le droit chemin, et l'esprit qui s'élance, et le courage tenace qui ne se repose pas avant le succès! Et moi.... — Brisons là; mais sache-le: qui est tombé comme nous ne peut que tomber plus profondément.

THUSNELDA.

Si tu es humiliée, eh bien, venge-toi, et si ta vie a des taches, lave-les dans le sang romain. Je te donne des armes, des armées; suis-moi, sauve mon fils, et Rome te payera ce que tu as souffert.

LYCISCA.

La vengeance me donnerait-elle ce qui me manque, et vous autres, barbares, me mépriseriez-vous moins que les Romains? — Non!... Si jamais la fortune m'appelle à régner, c'est ici, à Rome, et non dans vos forêts; et si l'infamie est mon partage, du moins Rome me présente-t-elle le breuvage dans une coupe d'or.

THUSNELDA.

Et lui, — mon fils! — Qui sauvera mon fils!... O toi, qui seule as ce pouvoir, vois ma douleur, laisse-toi toucher par les prières d'une mère,

— ou bien faut-il?... — Oui, il le faut! (Elle tombe à genoux.) Tu me vois suppliante à tes pieds. Aie pitié de moi, et ne laisse pas périr dans le cirque, comme une bête fauve, le dernier rejeton d'une noble race.

LYCISCA.

Lève-toi! Ne t'agenouille pas devant moi! cela ne te sied pas et cela ne m'émeut pas! — Ne crains pas que je te trahisse; je tairai ce que tu m'as confié.... Je dis plus, sauve-le si tu peux, emmène-le! Mais n'attends pas de secours de moi. Si la destinée vous saisit d'une main rude et vous tire en bas dans la fange misérable où nous autres sommes nés, je ne ferai rien pour, mais je ne ferai rien contre; car la misère aussi veut avoir ses compagnons, et si je dois périr, tant mieux si vous périssez avec moi!

(Elle sort par le fond, à gauche.)

THUSNELDA.

Perdu, tout perdu sans retour! Ni secours ni conseil! O Rome, louve, tu l'emportes, et nous succombons. L'âme qui ne s'affaisse pas dans tes fers se pervertit sous ton joug; ceux qui ne valent rien comme esclaves te servent de bourreaux, et ainsi tu les domines, tu les tiens tous! Malheur à moi, femme misérable et maudite, qui ai conçu et mis au jour la honte de ma patrie! Oh! que la roue du temps ne peut-elle retourner en arrière, année par année, jour par jour, jusqu'à cette heure où mon bras, déjà levé, tomba devant Germanicus, parce que je sentis deux vies en moi! Oh! si cette heure m'était rendue!

RAMIS, portant à la main une couronne de chêne et au bras un manteau de pourpre, entre par le fond, à gauche.

Un messager de César est venu dans la tour, et a demandé.... Thusnelda, m'entends-tu?

THUSNELDA.

Qu'est-ce?

RAMIS.

Un messager de César est venu pour toi, et m'a commandé de t'apporter cette couronne de chêne et ce manteau de pourpre : César veut que tu t'en montres ornée demain au cirque.

THUSNELDA.

Il le veut!

RAMIS.

Le messager a surtout recommandé que tu n'oublies pas la couronne de chêne, car César veut que tout le cirque reconnaisse en toi la Germanie même, et pour cela les feuilles de chêne sont indispensables.

THUSNELDA.

Je dois être la Germanie ?

RAMIS.

Il l'a dit.

THUSNELDA.

Oh ! si j'étais vraiment la Germanie, si j'avais dans mon âme tout le courage de ma patrie, toute sa colère dans mes regards, et dans mes bras toute sa force de géant, tu tremblerais alors, lâche Rome, jusque dans les fondements de la terre qui te porte ! Alors.... — Mais écoute ! une voix murmure à mon oreille ! — Ou bien est-ce en moi qu'elle parle ? « Lève-toi, prends la couronne germaine, et pour conserver » pures ses nobles feuilles fais ce que ferait la Germanie même. Tu » voulais retourner la roue du temps ? Eh bien ! nous te rendons cette » heure que tu rappelais, emploie-la mieux que la première fois ! » (Après une pause, étendant d'un geste rapide la main vers la couronne.) Je serai la Germanie ! Donne-moi la couronne ! (Reculant.) Non, arrière ! Il y a du sang à ces feuilles ! Arrière !

RAMIS.

C'est le reflet de la pourpre. Reviens à toi !

THUSNELDA.

Tais-toi, mon cœur, et rassemble tes forces, âme épuisée ! Qu'était-ce donc, ce que je promettais aux dieux, si jamais ils me confiaient une sainte mission, un grand destin ? « Je l'accomplirai. » — Oui, ce fut ma parole. — « Je l'accomplirai, et si je succombe, je serai, comme le » chêne, brisée par la tempête, mais je ne fléchirai plus, je ne fléchirai » plus jamais ! » Tel fut mon vœu. (Saisissant la couronne et se la plaçant sur le front.) Venez donc, feuilles de ma patrie, et bruissez autour de mes tempes comme la forêt de Teutobourg.

RAMIS.

Que te proposes-tu, Thusnelda ? Quoi ! tu voudrais....

THUSNELDA.

Je veux tenir ma parole.

(Pendant qu'elle s'éloigne avec Ramis, la toile tombe.)

ACTE CINQUIÈME.

Même décor qu'à l'acte précédent.

(Au premier plan à droite, un lit de repos tourné vers le fond de la scène ; aux pieds du lit, un tapis vert et un pieu auquel des esclaves, sous la direction de GLABRION, fixent un trophée d'armes, composé d'un casque aux ailes de vautour, d'un bouclier bosselé, d'une épée de moyenne longueur, d'une peau d'ours, etc.)

GLABRION.

Là, le casque sur le bouclier, l'épée ici! Très-bien! — C'est fini. — Allez, et veillez à ce que la maison reste tranquille, et que nul tapage ne vienne troubler mes gladiateurs, car ils ont besoin de repos. Allez, et faites ce qu'on vous dit. (Contemplant le trophée pendant que les esclaves sortent par le fond.) Vraiment, ces armes sont belles, un peu lourdes et rudes à manier, mais singulières, bizarres, comme les aime la folle jeunesse! Je pense qu'elles lui plairont; mais le temps passe, l'heure approche, où peut rester mon gars?... (Apercevant Lycisca qui entre par la porte latérale de gauche.) Eh! voilà ma petite rose!... Comment cela va-t-il? que fait-il depuis que je l'ai quitté?

LYCISCA.

Il a pris un bain et il a déjeuné.

GLABRION.

Et maintenant?

LYCISCA.

Maintenant, il oint et arrange ses cheveux!

GLABRION.

Et son esprit, son regard, sa tenue?

LYCISCA.

Il est gai comme s'il allait à la danse.

GLABRION.

Quel gars superbe! Vrai, cela me fait presque de la peine..

LYCISCA.

Qu'on lui ait donné Diodore pour adversaire? C'est donc décidé?

GLABRION.

Oui, et ledit Diodore a ordre de ne pas le ménager

LYCISCA.

Ainsi sa mort est certaine?

GLABRION.

Qui peut le savoir?

LYCISCA.

Toi, toi, tu le sais.

GLABRION.

Sois donc raisonnable, et ne te tourmente pas, enfant.

LYCISCA.

Me tourmenter! — Hélas! il me semble que je devrais plutôt l'envier.

GLABRION.

Que dis-tu, péronnelle?... Mais tu es pâle, tu es malade, tu as la fièvre....

LYCISCA.

Je ne sais ce que j'ai; mais souvent il m'arrive ainsi de passer, d'un jour à l'autre, d'une joie extravagante à la tristesse, et de regretter ce dont je ne me souciais pas. Ce sont sans doute des caprices.

GLABRION.

Oui, ce sont des caprices, mon enfant. Cela vient d'un sang lourd et d'un foie échauffé. Je vais faire appeler le juif Siméon; il te guérira. — Mais voici mon gars, va-t'en, il ne faut pas qu'il te voie à présent. Tu es malade, et pourrais troubler son humeur. Va, mon enfant, va au marché, et occupe-toi de tes fleurs.

LYCISCA.

Oui, tu as raison, je vais reprendre mes fleurs. A quoi sert de nager quand il n'y a pas de rive? Mieux vaut s'enfoncer tout de suite, et perdre dans le tourbillon le sentiment et la conscience.

(Elle sort par le fond, à gauche.)

GLABRION.

Qu'a-t-elle? son cœur était-il vraiment pris? — Bah! elle n'a pas de cœur. — Mais qu'est-ce donc? — Quoi! la jeunesse qui se réjouit, s'afflige, se trouble et se calme à propos de rien! — Avant ce soir, elle n'y pensera plus.

THUMÉLICUS, en tunique courte, les bras nus presque jusqu'aux épaules, l'épée d'Armin à la ceinture, entre par la porte latérale de gauche.

Me voici, Glabrion.

GLABRION.

Il n'est que temps, on ne tardera pas à commencer, et toi, mon fils, tu as encore besoin de reposer et de prendre des forces. Tu connais le dicton :

Avant le jeu reposez-vous,
Pour tripler le poids de vos coups.

THUMÉLICUS.

Sans doute, je le connais.

GLABRION.

Eh bien, fais comme il est dit. Ta chambre est trop chaude; aussi t'ai-je fait préparer un lit ici, où tu reposeras au frais. Le rideau là-bas t'abritera contre le soleil.

THUMÉLICUS.

Merci, bon Glabrion!

GLABRION.

Et vois ici le trophée de tes armes. Qu'en dis-tu? La peau d'ours, le casque avec les ailes de vautour?... Comme tout cela éclate et brille!... Tu seras le dieu de la guerre en personne.

THUMÉLICUS.

Des armes germaines! Maintenant, loups qui m'avez raillé, défendez-vous contre les griffes de l'ours!

GLABRION.

Bien, très-bien! Ne leur passe rien au moins! Pour chaque parole, un coup! — En attendant, mets-toi à l'aise, relâche ta ceinture.... Eh! pourquoi traînes-tu cette masse de fer? Tu ne veux pas t'en servir au cirque, sans doute?

THUMÉLICUS.

Ma mère pensait....

GLABRION.

Laisse-la penser. La lame est trop courte. (Il détache l'épée et la dépose sur le lit de repos.) Débarrasse-t'en, et maintenant songe au repos. Je viendrai t'éveiller et t'armer quand ils arriveront.

THUMÉLICUS.

Qui donc doit arriver?

GLABRION.

Qui? César en personne! Oui, César viendra en pompe vous chercher, toi et ta mère, pour vous conduire au cirque.

THUMÉLICUS.

César lui-même?

GLABRION.

Lui-même, et c'est une faveur que nul gladiateur n'a obtenue avant toi, mon fils. Tâche de la justifier!

THUMÉLICUS.

Sois tranquille.

GLABRION.

Je ne t'ai épargné ni le fouet ni les bonnes paroles. Fais-moi donc honneur! Du calme, du sang-froid! — L'assurance est la moitié de la victoire. Observe l'œil de ton adversaire, et n'attends pas son geste pour deviner son intention.

THUMÉLICUS.

Connu, connu!

GLABRION.

Encore un avis!

THUMÉLICUS.

Lequel?

GLABRION.

Dans le cas, — mais comprends-moi bien, cela n'arrivera pas, mais enfin cela pourrait arriver, — dans le cas où tu te sentirais atteint, — je veux dire grièvement blessé, — aie bien soin de tomber sur le genou gauche, — le genou gauche, entends-tu? — et ensuite (reproduisant par ses gestes l'attitude qu'il prescrit) d'étendre la jambe droite, de t'appuyer sur le bras gauche, et, la tête rejetée en arrière, d'attendre ainsi le dernier coup dans une attitude fière et gracieuse.

THUMÉLICUS.

Rassure-toi, j'avais retenu cela aussi.

GLABRION.

Bien donc, et adieu pour le moment. Il faut que je passe de l'autre côté pour m'informer des autres. Couche-toi, et dors.

THUMÉLICUS à Glabrion, qui s'éloigne.

Si tu vois Céyx, qui doit être, comme tu sais, mon adversaire....

GLABRION sans s'arrêter.

Ah! tu l'as appris?

THUMÉLICUS.

Dis-lui qu'il fasse de son mieux, car il ne prendra pas sa revanche.

GLABRION, déjà arrivé au fond et occupé à fermer le rideau qui clôt l'entrée principale.

Je ferai ta commission; mais couche-toi donc, je t'éveillerai quand il sera temps.

(Il disparaît derrière les plis du rideau fermé.)

THUMÉLICUS.

Ma foi, pourquoi ne dormirais-je pas un peu pour rattraper le sommeil que la fièvre du combat a chassé la nuit dernière? Comme ma vie était monotone jusqu'à hier! La salle d'armes, des coups de fouet, parfois des compliments, du mouton à midi, et c'était tout! Un jour ressemble à tous les autres jours... Et maintenant, que ne s'est-il pas passé en une couple d'heures? Les mensonges de Céyx, les railleries de mes compagnons, le combat où je vais figurer, ce messager germain, et à la fin César qui veut lui-même nous conduire au cirque! — La tête me tourne, et c'est sans doute pour cela que j'ai un peu rudoyé ma mère. — Mais je voulais prendre du repos; il fait chaud, et rien n'assoupit comme de penser. (Apercevant Thusnelda, qui vient d'entrer par la porte latérale de gauche, en robe blanche, recouverte du manteau de pourpre, et la couronne de chêne dans les cheveux, il se lève et va au-devant d'elle.) Tiens, c'est toi! Je ne t'ai pas entendue venir, mais il me semble que tu m'apportes le bonheur; car, comme le dit la chanson, le plaisir approche à pas de loup, et le bonheur est prompt et léger.

THUSNELDA

Oui, le bonheur est prompt et léger.

THUMÉLICUS.

Que tu es belle!... Comme cette couronne te sied bien, et que cette pourpre est éclatante! Tu as bien fait de te parer, car César veut lui-même nous conduire en pompe au cirque, et il ne faut pas lui faire honte.

THUSNELDA.

Ni à nous!

THUMÉLICUS.

Tiens, voilà mes armes; je les mettrai tantôt.

THUSNELDA.

Ne parle pas de l'avenir comme s'il était le présent; l'avenir est aux dieux!

THUMÉLICUS.

Écoute-moi. Glabrion prétend que je dois prendre du repos, mais je veux d'abord que nous nous expliquions. Tu m'en veux, je le vois, de ce qui est arrivé hier; tu m'en veux de ce que nos chemins se séparent, et de ce que je suis résolu de rester ce qu'une fois pour toutes je suis devenu. Ne sois pas fâchée contre moi; ton conseil peut être sage et ton chemin le meilleur, mais puis-je le suivre pour cela, et être ce que je ne suis pas?... Si j'étais l'homme de tes grands projets, j'en aurais sans

doute le goût et la passion : je ne sens rien de semblable. Je veux être gladiateur, le premier de mes pareils et de mon temps; je veux être digne de toi, mais comme gladiateur. Malgré tous ses efforts, l'homme ne peut être parfait que dans ce qui est sa nature. Ainsi donc, pardonne-moi, non ce que j'ai dit hier, mais la manière dont je l'ai dit.... Je veux ce que je dois vouloir; il ne faut pas me haïr pour cela.

THUSNELDA.

Te haïr? Ce cœur peut se consumer dans l'amertume de sa solitude; il peut désespérer, nourrir des pensées de meurtre, mais te haïr, toi, mon enfant! Dieux éternels, vous savez si je le hais!

THUMÉLICUS.

Eh bien donc! laisse-moi chercher le bonheur où je le trouve. Ce qui est est, et les dieux l'ont voulu.

THUSNELDA *se tordant les mains.*

N'est-il pas possible de renoncer, de différer?... Tu veux combattre aujourd'hui? tu persistes?

THUMÉLICUS.

Combien de fois faudra-t-il le répéter?... Oui, je veux combattre aujourd'hui!

THUSNELDA.

L'avenir est aux dieux! Suis ton chemin!

THUMÉLICUS.

Accepte donc ce que tu ne peux changer, et cesse de m'en vouloir.... Donne-moi ta main, que nous ne nous quittions pas fâchés.

THUSNELDA.

Nous quitter!... Non, notre chemin est le même, et ce n'est pas en signe d'adieu, c'est comme compagne que je te donne la main. Je te donne un baiser de protection maternelle, je te serre contre mon cœur, et si jamais les larmes pouvaient être des bénédictions, tu serais béni entre tous les hommes. Pourquoi, dieux, l'ai-je perdu, et pourquoi, l'ayant perdu, le retrouvé-je ainsi? (*Elle le repousse.*) Assez! Arrière!

THUMÉLICUS.

Non, je ne la comprends pas, et ne la comprendrai jamais. Mais le temps passe, et il me faut dormir, j'en ai besoin.... (*Il se jette sur le lit de repos.*) Ah! encore ceci! Garde-moi cette épée.

THUSNELDA.

L'épée d'Armin! Tu me la donnes? toi-même?

THUMÉLICUS.

Garde-la-moi, car Glabrion prétend qu'elle ne vaut rien pour le combat.

THUSNELDA.

Pour vos combats, sans doute elle ne vaut rien.

THUMÉLICUS plaçant l'épée contre le lit.

Je la place ici, aies en soin, et maintenant, maintenant je n'ai plus rien à dire. (Laissant tomber sa tête.) Viens à moi, sommeil!

THUSNELDA se retournant.

Oui, dors, dors!

THUMÉLICUS.

Quoi! tu pars? Reste, tu ne me déranges pas; et si tu savais une chanson, tu devrais me la chanter pour bercer mon sommeil.

THUSNELDA.

Je ne sais pas de chansons.

THUMÉLICUS assoupi et la langue lourde.

Tu les as donc oubliées? car il me semble que tu en savais autrefois! — J'ai du plomb sur mes paupières! — Lycisca! — Que disait donc la chanson que nous chantions hier?

Baisers ardents! — vin généreux!
C'est être — doublement heureux!

(Il s'endort.)

THUSNELDA, qui s'était détournée, se rapproche après une pause.

Le moment est venu, et ce qui doit arriver doit arriver maintenant.... Il dort! Quel sommeil doux et calme! Combien de fois ne dormit-il pas ainsi, enfant blanc et rose, sur mes genoux! Je le berçais, je le couvrais quand le vent du soir traversait le portique, je chassais les mouches, je l'éveillais quand de mauvais songes le tourmentaient!.... Et aujourd'hui... aujourd'hui, je me tiens à ses côtés, debout, menaçante, le bras levé, l'âme roidie, prête à trancher cette jeune vie comme un rameau desséché. La bête fauve défend ses petits, le rosier blesse qui veut cueillir la rose, et moi, une mère, je veux tuer mon enfant endormi! (Se précipitant à l'avant-scène.) Non, justes dieux! rendez-moi, car je ne puis la tenir, rendez-moi ma parole! Je ne puis pas prendre la vie que j'ai donnée; je ne puis pas tuer, tuer, quand je dois aimer! (Après une pause, se rapprochant de Thumélicus.) Esprit troublé, où t'égares-tu?... Que veux-je autre chose que ce que je voulais alors? Le préserver du froid de la vie, l'éveiller du rêve sombre de l'existence, le garantir

des souffrances qui visitent même les plus heureux, empêcher que la mort ne lui soit donnée par de vils bourreaux!... Oui, Sigmar (saisissant l'épée), si cette main mal assurée enfonce le fer dans ton cœur, oh! ce n'est pas la haine, c'est l'amour! l'amour qui ne demande pas si le breuvage est amer, pourvu qu'il guérisse! Allons!... (Levant le bras, puis chancelant en arrière, et laissant tomber l'épée) En vain!... Je ne puis pas!... (S'affaissant, pendant que hors de la scène et dans le lointain se fait entendre la musique d'une marche joyeuse, qui s'approche insensiblement.) Dieux éternels! s'il vous faut sa vie pour le salut de l'Allemagne, prenez-la! Empoisonnez l'air qu'il respire; renversez-le sous ces murailles écroulées; consumez-le de la flamme de vos foudres. Vous pouvez tout! Faites ce que vous voulez! Mais ne mettez pas son sort entre mes mains, n'exigez pas d'une mère le sang de son fils. (Écoutant et se levant en sursaut.) Qu'est ceci? Qu'entends-je? — Le bruit se rapproche! C'est de la musique, c'est Caligula!... Ils viennent le chercher. Déjà le cirque déborde! Rome demande son gladiateur, mais moi je ne le donnerai pas! Je suis une femme, seule et faible, mais je ne le donnerai pas! Essayez, venez le prendre. (Ramassant l'épée.) Si vous là-haut, si vous, dieux, n'envoyez pas vos foudres, eh bien! ce sera donc moi qui sauverai l'honneur de ma patrie! — Oui, Romains, chantez victoire, faites retentir votre musique triomphale! Le chêne allemand s'agite autour de mon front, je suis la femme d'Armin, je suis une Germaine, je l'étais avant d'être mère! Vous demandez Thumélicus, le gladiateur! Mon fils s'appelle Sigmar (se précipitant sur Thumélicus), et mon fils reste à moi! Ce coup fait tomber ses chaînes.

(Elle lui enfonce d'un geste violent et rapide l'épée dans la poitrine.)

THUMÉLICUS poussant un cri et se soulevant.

Malheur à moi! — Céyx! — Ma mère!

(Il s'affaisse et meurt.)

THUSNELDA.

O mon enfant!

(Elle ramène du bras gauche son manteau sur son visage; sa main droite, retombée, tient l'épée.)

GLABRION hors de la scène.

Allons, debout, Thumélicus! (Écartant le rideau du fond, qui reste ouvert.) Debout, mon fils!... Ils viennent, il est temps! (S'approchant et enlevant le casque du trophée d'armes.) Allons, alerte! mets tes armes! Quoi! il ne m'entend pas! Allons, femme, secoue-le, pour qu'il s'éveille. (Thusnelda reste immobile.) Êtes-vous sourds tous deux? Dois-je moi-même le secouer?

(Se plaçant à la droite du lit de repos, et saisissant Thumélicus.) Debout, compagnon! — Quoi! — Est-ce possible?... (Laissant tomber le casque.) Du sang! (Se précipitant vers l'entrée du fond.) A moi! au secours! à moi!

(Il revient, et se penche sur le cadavre, pendant que des gardes, des gladiateurs et des esclaves se précipitent sur la scène par le fond.)

APER.

Qu'est-ce que cela veut dire?

GNIPHON.

Tu nous appelles?

CÉYX.

Qu'est-il arrivé?

GLABRION occupé du cadavre.

Tout est inutile : plus de souffle! C'est fini!

FLAVIUS ARMINIUS arrivant précipitamment, et bientôt suivi de Cassius et de plusieurs sénateurs et chevaliers.

Qui appelle au secours ici?

CASSIUS, pendant que la musique derrière la scène cesse tout à coup.

Qu'y a-t-il?

GLABRION.

Voyez vous-même! Le voilà mort, mon beau gladiateur!

FLAVIUS.

Sigmar! le fils d'Armin!

GLABRION.

Assassiné! lâchement assassiné!

CASSIUS.

Et l'assassin! l'assassin, où est-il?

MARCIUS entrant par le fond avec Gallus, et précédant Caligula.

Place! place!

GALLUS.

Place à César!

CALIGULA en habits de fête, une couronne de roses dans les cheveux, conduisant Césonia par la main, accompagné de Pison, de Valérius, et d'autres sénateurs et chevaliers, entre par le fond, et s'avance rapidement.

Rome est-elle mûre pour l'hôpital des fous? Pourquoi les gens sont-ils ébahis? Pourquoi le cortége s'arrête-t-il? Pourquoi la musique se tait-elle? Quel est ce jeune homme là-bas? Répondez, par ma colère!

GLABRION.

Seigneur, ce jeune homme, étendu dans son sang, c'est Thumélicus, mon meilleur gladiateur!

CÉSONIA.

Quoi! Thumélicus!

CALIGULA.

Le fils d'Armin! le piment de ma fête! Coquin, c'est ainsi que tu gardes mes gladiateurs!

GLABRION.

Je suis sans faute, seigneur!

CALIGULA.

Où donc est le coupable? Qui l'a tué?

THUSNELDA, qui était restée voilée et immobile jusqu'à ce moment, laissant tomber son manteau.

Moi! je l'ai tué!

FLAVIUS.

Oh! mon pressentiment!

CALIGULA.

Toi, Thusnelda, tu as tué ton propre fils, et pourquoi l'as-tu tué?

THUSNELDA.

Tu demandes pourquoi? je vais te le dire. Tu voulais triompher de l'Allemagne dans la personne de deux pauvres prisonniers, une femme et un gladiateur, et dans la race d'Armin, outrager son peuple avec la lâche sécurité de la distance. Je devais jouer le rôle de la Germanie, et assister, désespérée, à la mort de mon fils. Or, je n'ai pas joué de rôle, j'ai été la Germanie même!... J'ai empêché que mon fils n'insultât au sentiment de sa mère, à la gloire de son père, à l'honneur de son pays; j'ai été Germaine et prêtresse, je l'ai sacrifié aux nornes de sa jeunesse, car je devais sauver l'honneur de sa patrie, moi, femme, faible, et captive! C'est pour cela, César, que je l'ai tué!

CALIGULA, pendant que Flavius, qui a écouté dans un trouble muet, quitte précipitamment la scène.

C'était donc pour me braver!... Toi, poussière, souffle, néant, tu as osé me gâter ma fête! Tremble donc, car je veux avoir mon spectacle, et c'est toi qui me le donneras, puisque ton fils est mort!

THUSNELDA.

C'est à ceux qui te craignent à trembler! Ma peur est morte avec celui-ci! Tremble plutôt, toi qu'une femme a vaincu! Tremble que la vapeur de ce sang généreux ne franchisse les Alpes, et ne suscite les hommes qui ont battu Varus! Ou, si ton orgueil ne veut pas avoir peur des hommes, tremble devant les dieux, car ici, la main étendue sur la tête de mon fils, je les implore, ceux qui, bienheureux, habitent la

lumière, et les dieux des ténèbres, je les adjure tous de voir ce que je souffre, et comment le caprice d'un tyran a obligé la mère à tuer son enfant! Et je demande vengeance pour ce sang précieux, vengeance de toi et de Rome, vengeance séculaire, éternelle, afin que tes derniers neveux maudissent cette heure et toi-même!

CALIGULA.

Folle! invoque les dieux, ils ne t'entendent pas!

THUSNELDA.

Ils m'entendent! Des voix lointaines viennent jusqu'à moi, et des fantômes se dégagent du brouillard de l'avenir. C'est le mugissement des flots, c'est le tonnerre de l'Océan, c'est un déluge de peuples! Les murs tombent, les remparts éclatent; l'incendie rougit le ciel, le sang rougit le fleuve. Ils viennent pour punir, ils viennent pour venger; Rome la superbe s'affaisse en débris! Des millions de voix germaines crient victoire!... Je vois la terre et l'Océan domptés par le glaive des Germains, soumis à l'esprit germanique! Oui, dieux de ma patrie, nous triomphons, nous triomphons.... Nos oppresseurs sont dans la poussière; ils rampent à nos pieds, ils sont nos esclaves; ils nous implorent en vain, ils s'agitent en vain dans leurs fers, ils s'arment en vain....

CALIGULA au comble de la fureur.

Entraînez-la! saisissez l'insensée! Pourquoi hésitez-vous? Pourquoi pâlissez-vous? Elle ment! elle ment!

THUSNELDA.

Je dis vrai! Mes paroles sont vraies, aussi vraies qu'elles sont les dernières!... (S'enfonçant l'épée dans la poitrine.) Aussi vraies que ce fer se plonge dans mon cœur, que ma poitrine exhale son dernier souffle!... (Chancelant et s'affaissant.) Aussi vraies que ta chaîne, ô Rome, se brise en ce moment, et que mon esprit, — affranchi, — s'envole libre dans sa patrie!

(Elle tombe près du lit de repos et meurt. — Saisissement, mouvement, pause.)

CALIGULA.

Morte aussi!... (A Césonia.) Vois donc si son œil éteint menace encore! — C'est justement ainsi que regardait le vieux! — Allons, qu'on voile ces cadavres! (Des esclaves étendent le tapis vert sur les cadavres.) Vaincu par une femme! jamais! Non, malgré tout, j'aurai mon spectacle! Où est l'ordonnateur de la fête, où est l'édile qui a si mal gardé ceux-ci? Où est Flavius Arminius? Puisque ceux-ci m'échappent, je veux jeter leur oncle et beau-frère à mes épagneuls d'Hyrcanie. Allons! qu'on me procure Flavius Arminius!

CASSIUS.

Courez! Qu'on le cherche!

CORNELIUS entrant.

Arrêtez, c'est inutile.

CALIGULA.

Inutile!... Pourquoi inutile?

CORNELIUS.

Parce que, par terreur ou par remords, Flavius Arminius vient de se précipiter sur son épée. Il a dit qu'il lui était insupportable de vivre depuis qu'il a vu son neveu tué par Thusnelda.

CALIGULA.

Mort! mort! mort lui aussi!... Et vous l'avez souffert, vous ne l'avez pas arrêté, lâches, poltrons! — Oh, si le peuple romain n'avait qu'une tête, je sais bien ce que j'en ferais. (Au paroxysme de la fureur.) Je veux une fête, je veux mon spectacle! Je veux voir du sang, je veux entendre râler! N'a-t-on pas arrêté de ces Juifs qui s'appellent chrétiens? Qu'on les fasse jouer avec mes épagneuls! Allons, que le cortége se forme! De la musique! de la musique! Pourquoi la musique ose-t-elle se taire aux fêtes de César? (La musique reprend.) Au cirque! Allons, et célébrez mon triomphe, car je suis vainqueur, je veux être vainqueur! Criez : Vive, vive César! vive Germanicus!

LES ASSISTANTS.

Vive Caïus César! vive Germanicus!

(Pendant que Caligula sort avec Césonia, et que les autres se pressent à leur suite aux sons d'une musique joyeuse, Cassius prend la main de Cornelius, et le conduit à l'avant-scène.)

CASSIUS avec vivacité.

Tu le vois, le temps presse! Lui ou nous?... Qui vivrait en sécurité dans la caverne du tigre? — As-tu sondé les prétoriens?

CORNELIUS.

Ils sont pour nous!

CASSIUS.

Le sénat aussi!

CORNELIUS.

Quand donc penses-tu....

CASSIUS lui tendant la main.

Demain!

CORNELIUS prenant sa main.

Eh bien donc, demain!

(Ils rejoignent le cortége; la toile tombe.)

(*Traduit de l'allemand de M.* FRÉDÉRIC HALM.)

LES

ÉTUDIANTS ALLEMANDS

DEPUIS LE MOYEN AGE JUSQU'AUX TEMPS MODERNES.

ESQUISSE HISTORIQUE D'APRÈS M. OSCAR DOLCH [1].

On sait comment, dans la barbarie des âges, toutes nos institutions modernes, civiles, politiques, artistiques ou littéraires, théâtres ou musique, tribunaux, poésie, sont sorties du sein de l'Église, à laquelle elles ont appartenu sous un titre ou sous un autre, pour se développer dans la suite d'une manière indépendante et quelquefois hostile.

Ainsi les premières écoles étaient d'abord de simples masures attachées au flanc de l'église métropolitaine, et dans ces écoles, qui relevaient de la sacristie, on épelait quelques bribes de catéchisme, quelques fragments d'Évangile et quelques pages de grammaire rédigées au point de vue théologique. Peu à peu ces écoles se détachèrent de la mère nourricière pour vivre d'une vie propre; elles marchaient encore sous la férule ecclésiastique, mais elles grandirent, se fortifièrent, et commencèrent à déraisonner en attendant de savoir raisonner. Déjà on apprenait par cœur quelques paragraphes de la Vulgate, quelques maximes de Dionysius Cato, et l'on s'enhardissait jusqu'à traduire en

[1] Geschichte des deutschen Studententhums von der Gründung der deutschen Universitäten bis zu den deutschen Freiheitskriegen. Ein historischer Versuch von Oskar Dolch. Leipzig, Brockhaus, 1858.

Pour éviter tout malentendu, il est essentiel de ne pas perdre de vue qu'il s'agit dans l'étude de M. Dolch, non pas des étudiants d'aujourd'hui, ni même de ceux d'hier, mais de ceux d'autrefois. Le monde bizarre dans lequel on va introduire le lecteur s'est bien transformé à son avantage depuis la révolution; aujourd'hui, il tend à disparaître, et à se confondre avec la vie commune.

méchants vers quelques fables d'Ésope. Ces écoles se multiplièrent de tous côtés et foisonnèrent dans toutes les grandes villes de province, et au bout de deux cents ans de progrès intellectuels, qu'à cette époque on dut considérer comme inouïs, la scolastique régnait en souveraine. Ce furent alors les beaux temps de l'université de Paris, dont la première organisation fut grandiose, dans l'intention du moins.

Temple de la science et de la religion, concile de toutes les intelligences, l'université devait réunir toutes les nations dans sa vaste enceinte, devenir le modèle du monde politique et extérieur, qu'elle aurait plus tard reconstitué sous une forme idéale et spirituelle; elle devait enseigner l'universalité des sciences, la totalité des connaissances divines et humaines, tout ce que l'homme peut savoir, et plusieurs autres choses encore, à une multitude ardente, à la jeunesse de la chrétienté tout entière; et les disciples devenus à leur tour maîtres, docteurs, professeurs, évêques, ministres de la religion et puissants hommes de Dieu, devaient répandre directement la science de la vérité sur tous les pays du monde.

Car à cette époque on savait tout, on croyait fermement posséder la science divine qui donne à l'homme pieux la solution de toutes les difficultés et l'explication de tous les mystères, ainsi que le soleil, en se montrant au ciel, dissipe toutes les obscurités sur la surface de la terre. Mais la réalité des faits, mais l'exécution devaient bientôt démontrer l'illusion de cette science qui se croyait universelle parce qu'elle était ténébreuse, semblable en cela au brouillard, qui ne grandit les objets environnants qu'en empêchant le regard et en jetant un voile sur les yeux. Et combien étaient bornées ces intelligences qui se flattaient de comprendre et de saisir l'univers entier, et d'en faire promptement le tour dans une étude de quelques années!

L'histoire du monde se résumait alors dans les légendes d'Abraham, de Moïse, etc., la dynastie de David et de la maison d'Achab, plus quelques noms romains pris au hasard; tout ce que l'on savait de géologie était puisé dans le premier chapitre de la Genèse et dans l'histoire de l'arche de Noé; on se renseignait sur l'astronomie dans quelque traité d'astrologie ou bien dans le livre de Josué; on puisait la philosophie dans les Sommes de Pierre Lombard et de Thomas d'Aquin; les mathématiques étaient entièrement inconnues, et en fait de belles-lettres on cultivait la dialectique, la rhétorique, la grammaire, qui passaient pour des arts libéraux. On étudiait les Parva et Magna Logicalia, Petrus Hispanus; les hommes d'élite possédaient Sénèque et Apulée, et savouraient les Comédies de Térence et les Métamorphoses d'Ovide.

La grande université de Paris, qui devait comprendre tous les peuples de la terre, se divisait en *quatre nations;* cette distribution, sans valeur géographique aujourd'hui, comprenait les *Franci,* ou Français, Italiens, Espagnols, Grecs et Orientaux; les *Picardi,* les *Normani* et enfin les *Allemani :* organisation plus ou moins reproduite dans toutes les universités fondées subséquemment dans le reste de l'Europe.

En Allemagne, les professeurs et les étudiants jouissaient comme tels de plusieurs privilèges importants, entre autres d'un sauf-conduit par tout l'empire, espèce de passe-port perpétuel et gratuit, qui par des temps de troubles, de guerres civiles et étrangères, et d'empêchements de toute nature portés à la libre circulation, avait bien ses avantages: de plus ils étaient affranchis d'impôts et même de droits d'octroi. Là on établissait des brasseries universitaires où la bière ne devait pas payer de redevances; ici un duc Wolfgang, moins généreux, ne permettait « qu'aux personnes excellentes, telles que jeunes princes, prélats, comtes et barons qui viendraient étudier à Ingolstadt, de faire entrer en franchise une futaille de vin ». De plus les universités possédaient une juridiction propre, équivalant pour les professeurs à l'institution moderne du jury où l'on doit être jugé par ses pairs. N'oublions pas non plus que les universités envoyaient aux conciles, aux diètes et aux états généraux des représentants avec voix consultative et délibérative; réalisation en plein moyen âge de l'adjonction des capacités.

Comme on l'a aisément deviné, tous les étudiants d'un même pays se groupaient en nations dont chacune avait ses priviléges spéciaux et formait une espèce de corporation à laquelle certains quartiers de la ville étaient assignés; on lui assurait des logements, une nourriture à bon marché; elle organisait une espèce de société de secours mutuels, de mont-de-piété; elle faisait honneur aux engagements souscrits par ses membres, de sorte que les logeurs, fournisseurs, petits marchands et même les usuriers de ce temps n'avaient pas trop à se plaindre des étudiants leurs débiteurs. Par esprit de corps, on se soutenait dans les grandes et les petites occasions, on faisait ensemble des manifestations publiques, on émigrait en masse d'une ville malveillante, on s'assistait fraternellement dans les rixes et les mêlées, quelquefois même on se livrait bataille de nation à nation. Baillis, échevins, prévôts, auraient pu vous dire le tapage qu'on faisait!

Ces nations universitaires avaient un caractère rude et vigoureux qui ne rassurait pas tout le monde, et renfermaient nombre d'éléments incohérents et primitifs qu'on sentit le besoin d'organiser; et travaillant de concert à d'excellentes intentions, mais à contre-sens, la dévo-

tion, la routine, la philanthropie et le pédantisme eurent bientôt corrompu une institution encore barbare.

Voici comment la chose se fit. La plupart des étudiants étaient fils de paysans ou de pauvres bourgeois qui se réfugiaient dans l'état ecclésiastique pour échapper à l'odieuse exaction et à toutes les avanies dont les tyranneaux de toute espèce qui pullulaient pendant le moyen âge accablaient les petites gens. Ces pauvres jouvenceaux qui venaient étudier pendant plusieurs années sans posséder sou ni maille souffraient le froid, la soif, la nudité, la famine; ils étaient exposés à toutes les douleurs, à toutes les corruptions qui accompagnent la misère. De pieuses gens, de bons pères de famille, des hommes miséricordieux, — qui ne les en louerait? — firent aux universités des legs, des donations considérables, instituèrent d'importantes fondations pour subvenir aux besoins des pauvres jeunes gens bien méritants, leur donner protection, livres, nourriture, logement, et leur fournir des subventions pécuniaires que depuis on a toujours nommées des *bourses*. En outre, on leur ouvrit des *collèges* pour augmenter leurs avantages de tous les agréments de la vie en commun : nourriture plus économique, livres à meilleur marché, plus grandes facilités pour les études, contact immédiat d'hommes instruits et expérimentés dont la protection devint de plus en plus zélée et la surveillance de plus en plus stricte; de sorte que d'amélioration en amélioration, les pauvres étudiants furent transformés en misérables reclus, honteux d'avoir vendu leur liberté pour un plat de lentilles. Dorénavant ils étaient soumis à la verge, la prison, le jeûne et l'abstinence; ils devaient obéir aveuglément aux pères fouetteurs, parler latin entre eux, ne pas franchir le seuil du couvent sans triple permission, porter certains vêtements, des accoutrements impossibles dont l'Angleterre a bien voulu garder la tradition pour la risée de la génération actuelle. Les avez-vous vus, ces écoliers de Charterhouse ou de Christ-Church? les avez-vous vus avec ou sans chapska, avec leurs longues houppelandes grises, leurs culottes jaune criard bouclées au genou, leurs bas bleus et leurs gros souliers patauds? les avez-vous vus, ces pauvres petits?

Les enfants des riches furent bientôt admis au bénéfice des bourses. Dans les premiers temps ils n'étaient entrés dans les collèges qu'envoyés par des parents pleins de sollicitude qui voulaient faire profiter leurs fils de la stricte surveillance, des avantages et des garanties morales offerts par ces établissements. Comme ces fils de famille payaient pension, ils furent recherchés de préférence par les directeurs, qui devinrent peu à peu de simples marchands de soupe, employant

diverses ruses malhonnêtes pour nourrir à peu de frais les jeunes élèves confiés à leurs soins. De même que les Cingalais envoient des éléphants apprivoisés capturer des compatriotes encore étrangers aux avantages de la civilisation, les directeurs faisaient promener leurs boursiers par la ville pour faire la chasse des nouveaux venus auxquels on promettait vin, viande, bonne table et même discipline indulgente[1].

Les chroniqueurs du temps se plaignent que ces colléges avaient à peu près étouffé les nations universitaires en grandissant à côté d'elles, et étaient devenus des repaires d'oisiveté et de vices odieux. Au lieu de la sauvage indépendance des premiers étudiants, de leur grossièreté brutale, de leur bruyante indiscipline, on avait obtenu une race silencieuse et corrompue, lâche, ignoble et vicieuse. Cette race odieuse, Michelet vous l'a dépeinte, elle infestait l'Europe au temps où régnait *la sottise*.

Toutefois, nous ne prenons pas fort au sérieux les anciens et prodigieux récits sur les scandales, les vices et les crimes des étudiants. Les chroniques sont généralement de vieilles commères bavardes et sans jugement, toquées de tout ce qui est bizarre, monstrueux et extravagant; une de leurs manies est de s'extasier sur les vices des jeunes gens dont elles ont toujours merveille à conter au sujet de duels, d'ivrognerie, de tours pendables et de débauche effrénée. Jamais elles ne se

[1] Voici à quoi se réduisait la bonne chère si généreusement promise, si l'on en croit une lettre que dans les *Epistolæ obscurorum virorum* (édition Munch, Leipsick, 1827), un certain magister Curio, *regens veterrimus in bursa Henrici Lipsig*, est censé écrire à son confrère Matthias Falkenberger.

Est adhuc unum quod volo vos petere, antequam faciam conclusionem; si habetis aliquem puerum vel consanguineum, si satis bonum amicum, qui habet et debet studens fieri, hunc mittite huc ad Leipsig ad me; nos habemus multos doctos magistros apud nos et habemus bonum comedere in bursa nostra et quotidie septem fercula bis mane et sero.

Scilicet primum	*dicitur*	*semper,*	*id est gallice*	gruau.
secundum	—	*continue,*	—	soupe.
tertium	—	*quotidie,*	—	bouillie.
quartum	—	*frequenter,*	—	ratatouille.
quintum	—	*raro,*	—	rôti.
sextum	—	*nunquam,*	—	fromage.
septimum	—	*aliquando,*	—	pommes.

Et cum hoc habemus bonam potationem, quæ dicitur conventum. Ecce videte, non est satis?... Quare ego scripsi ad habitationes omnes illos duos versos :

Regula bursalis est omni tempore talis :
Prandia fer tecum, si vis comedere mecum.

prennent à réfléchir qu'un ivrogne fait plus de bruit par la ville que des centaines de buveurs d'eau; que deux prodigues et trois débauchés suffisent pour fournir matière à scandale à toutes les vertueuses gens de la paroisse. Les mœurs des jeunes gens sont le plus souvent les mêmes que celles des hommes mûrs, avec quelques hypocrisies de moins et quelques fanfaronnades de plus. Ces réserves faites, nous transcrirons au hasard quelques exemples pour édifier pleinement le lecteur sur la moralité des deux ou trois cents années qui précédèrent la Renaissance :

Édit en 1218 pour défendre aux jeunes ecclésiastiques de s'adonner au meurtre, au vol de grands chemins et à l'effraction des maisons; défense réitérée de se livrer au viol, à l'adultère et au rapt des jeunes filles.

On ne leur interdit le commerce avec les femmes de mauvaise vie que longtemps après les jeux de hasard. La prostitution a été, on le sait, une des lèpres du moyen âge; pour le prouver nous rapporterons un exemple incroyable puisé dans l'*Histoire occidentale* du cardinal de Vitri, exemple que l'auteur ne donne pas le moins du monde comme un fait isolé.

« Professeurs, prostituées et étudiants habitent sans vergogne le même taudis ; les professeurs occupent avec leurs élèves le premier étage, tandis que de mauvaises femmes exercent leur industrie au rez-de-chaussée. Elles chantent, crient, disputaillent, se fouaillent avec leurs souteneurs, en même temps que clercs et professeurs ergotent et pérorent bruyamment. »

« Chose plus abominable encore, » s'écrie dans la bulle d'excommunication le légat du pape, le cardinal Simonis; « chose qu'on ne peut raconter sans effroi, dans les églises, sur les autels même, où sont consacrés le corps et le sang de notre divin Rédempteur, ils ne craignent pas de jouer aux dés en blasphémant le saint nom de leur Créateur, de la glorieuse Vierge et des apôtres bénis ! »

L'aube de la Renaissance vint enfin blanchir l'horizon.

Accablé par la souffrance et les misères du moyen âge, l'homme sommeillait dans la torpeur et les ténèbres; il errait en rêve, et cherchait, quoi, — si ce n'est le bonheur? — En songeant, il crut découvrir la fontaine de l'éternelle jeunesse, il sentit quelques gouttes de ces eaux jaillissantes tomber sur son front et sur son cœur, alors il se réveilla.

Une chaleur douce et tiède circulait dans ses veines, la lumière étincelait dans les gouttes de fraîche rosée et rejaillissait de son œil limpide. Un vent frais passait sur les fleurs écloses et sur les bosquets chantants;

il entrait dans les poumons comme un souffle de joie. Le ciel était azuré, lumineux, vaste et pur; au levant l'horizon était encore pourpre, doré, splendide. C'était le printemps après de longs hivers; c'était le matin!

Tel fut le réveil, telle fut la Renaissance.

Animée d'une sublime force d'expansion, d'un courage héroïque et d'une audace magnifique, la Renaissance s'élançait à la fois vers tous les inconnus. Elle découvrait les deux continents d'Amérique, explorait les Indes jusqu'alors si mystérieuses, retrouvait l'art, la beauté, la poésie, les langues humaines, la philosophie; renouant le fil des traditions, fil brisé, fil égaré pendant la longue nuit du moyen âge, elle retrouvait l'humanité elle-même. Son regard étincelant remontait le long des rayons étoilés jusque dans les profondeurs éthérées du monde astronomique; elle découvrait à la fois le monde de la nature et celui de l'intelligence, et en prenait vaillamment possession; comme son fils Michel-Ange, l'homme aux trois âmes, elle vivait à la fois d'une triple vie dans le vaste passé, dans un avenir immense et dans un présent sublime.

La Réforme fut aussi une force nouvelle, une régénération morale, un accroissement de vitalité. L'affreux système de servitude et de corruption se lézarda de toutes parts et croula en partie, et les universités furent les premières à se ressentir du nouvel état de choses.

Le magister qui se rendait maintenant à l'église avec une longue queue et en attirail de grande pompe était à peine suivi par deux ou trois écoliers. Les enfants que leurs parents envoyaient aux bourses et dans les collèges s'échappaient de leurs écoles et se rassemblaient en masse autour des professeurs de langues anciennes, qu'on appelait les *poëtes*, parce qu'ils expliquaient Homère et Virgile et s'entretenaient sur Platon. Les moines aussi désertaient par bandes, et ceux qui étaient engourdis dans la graisse et la torpeur de l'oisiveté, et ceux que le froid d'une cellule étroite et sombre avait gelés et roidis. En fuyant le cloître, ils passaient par les prés, par les champs, par la colline et la forêt et découvraient que le ciel était bleu, que la nature était belle.

« Comme il faisait beau vivre alors! » s'écriait Ulrich de Hutten. Depuis le temps des dryades, des nymphes des eaux, de Minerve et de Vénus Anadyomène, certes il n'y avait pas eu pareille joie sur la terre. - Les hommes au grand cœur étaient heureux de vivre, mais le vulgaire des écoliers était heureux de s'amuser. « Ils plongeaient comme les canards, si l'on en croit le *Froschmæuseler* de Rollenhagen (vol. I, chap. 1), nageaient avec la perfection des cygnes, pêchaient, canotaient, s'escrimaient, jouaient à la balle, aux barres, à cligne-musette,

chantaient en chœur, sifflaient, pinçaient la guitare et jouaient du violon, ils ignoraient soucis et tristesse, jamais on ne vit hommes plus heureux ! »

Ainsi que le souffle du printemps remplit de force et de vigueur la poitrine saine de constitution, infuse dans le cœur amoureux la joie et l'ivresse, mais accable de migraines et de langueurs d'estomac les délicats et les affaiblis, et se fait sentir aux têtes éclopées et aux cervelles desséchées par d'excruciantes névralgies; ainsi le même esprit qui, traversant le cœur d'hommes bons et forts, en fait des héros de progrès et de justice, ne produit dans les faibles cerveaux que des accès de folie, d'excentricité ou même de brutalité.

C'est à ce point de vue que nous considérons les fredaines et les scènes de désordre pour lesquelles de nombreux accusateurs intentent procès aux étudiants d'alors. Des bandes trop joyeuses d'écoliers parcouraient les rues en se livrant à un vacarme insensé, en cassant les vitres, en se colletant avec la patrouille, en rossant le guet et les agents de police, en se moquant de M. le bailli, en chansonnant MM. les échevins et M. le commissaire. De plus on paradait la nuit avec une musique infernale, à la grande vexation des bourgeois dont on pillait les jardins et les vergers, on s'invitait de son propre chef aux noces et on faisait les gentils auprès des demoiselles.

Ces excès ne firent qu'augmenter en même temps que la force vive qui avait produit la réforme vint à diminuer. Après avoir conquis une moitié du saint-empire romain, le dogme luthérien se montra étroit, rigide et pédant. Une génération de héros avait été remplacée par une génération d'ergoteurs; après le premier élan de la vie, après la première gloire, on s'était endormi dans le repos, puis dans la mollesse, ensuite dans la lâcheté, finalement dans la servitude. Aux fiers lutteurs qu'on avait suivis avec enthousiasme dans la glorieuse mêlée, succédèrent comme chefs des esprits fanatiques, étroits, violents, ambitieux, qui vendirent aux princes et aux principicules la liberté de conscience chèrement conquise au prix du sang des martyrs; l'hérésie de la veille se transforma en orthodoxie jalouse, tracassière, mesquine, violente et brutale, orthodoxie qui aboutit au monstrueux système de la *césaro-papie* auquel les vieux luthériens eux-mêmes n'épargnent pas aujourd'hui les épithètes les plus flétrissantes. Sous l'influence de cette orthodoxie nouvelle et inflexible, l'Allemagne dépérissait lentement et se mourait; le fantôme de la mort planait sur l'Allemagne comme sur l'Espagne de Philippe II. Son agonie réveilla par son odeur de gangrène tous les vautours des environs, tous les aigles de guerre qui se ruèrent

sur son pauvre corps déchiqueté. Ce fut la guerre de trente ans, la plus terrible de toutes les guerres européennes, et qui a porté à l'Allemagne de si fortes blessures qu'elles ne sont pas encore toutes fermées. Passons par-dessus cette horrible histoire de villes détruites, de provinces ravagées, de populations massacrées; taisons-nous sur la peste, la famine, la cruauté, le sang, les fratricides!...

Rien ne peut dépeindre la grossièreté, la brutalité stupide d'une époque où, selon les endroits et en manière de controverse religieuse, on décapitait les calvinistes, emprisonnait les sociniens, fouettait les papistes, lapidait les luthériens, accablait d'amendes les hérétiques, et où tout le monde s'accordait pour brûler les sorcières par centaines et même par milliers.

Les professeurs en renom n'étaient que des savants en *us*, des génies en points et virgules, des cuistres enveloppés d'une carapace de sottise épaisse et de crasse obstination, pataugeant lourdement dans l'orthodoxie qu'ils s'étaient faite et dans une érudition barbare et pédantesque. Ils considéraient comme leur devoir le plus sacré d'étouffer dans leurs élèves toute tendance libérale, toute réflexion spontanée, tout sentiment simple et droit, et n'y réussissaient que trop. Peu de livres; les professeurs préféraient dicter de lourds et volumineux cahiers à apprendre mot à mot. Un de ces Trissotins employa quarante années du seizième siècle et quelques milliers de leçons à expliquer le prophète Isaïe à une douzaine de générations d'étudiants; ensuite il entama le prophète Jérémie; mais la mort, dit son épitaphe, « le surprit au milieu de son œuvre, il s'endormit au Seigneur, à l'âge de quatre-vingts ans. » Enfin!

La science des controverses, l'apologétique, la dogmatique et la symbolique, l'art de discuter au profit de la foi et des doctrines approuvées composaient la presque-totalité des études soi-disant scientifiques. Voici, selon Meyfarth, le secret des études de ce temps : « Nier avec audace, affirmer avec impudence, interroger avec insolence, démontrer avec bruit, réfuter avec colère et crier avec furie. »

Ne rien faire était peut-être ce qu'on pouvait faire de mieux dans ces universités, où pour étudier il fallait être piètre sire, pauvre d'esprit et d'écus. Nombre d'étudiants, principalement les jeunes riches et gens de la noblesse, les *nobiles studiosi*, déclaraient hautement qu'ils ne venaient pas à l'université pour y étudier quoi que ce soit, mais uniquement pour s'y amuser. Ils le pouvaient d'autant plus facilement que les prérogatives du rang étaient devenues toutes-puissantes au milieu de l'abaissement des caractères, et le pouvoir de la richesse était absolu

au milieu de la misère générale qui régnait pendant et après la guerre de trente ans, dans un pays trop féodal pour avoir jamais été riche. Dans les universités, qui auraient dû être le dernier asile du désintéressement chrétien, de la vertu civique et du courage moral, on avait accordé les plus ridicules priviléges aux jeunes comtes et barons, qui à Vienne, par exemple, avaient la préséance officielle sur leurs propres professeurs. Les jeunes seigneurs étaient l'objet des plus injustes préférences au détriment des pauvres et des roturiers. Ces derniers se défendirent bravement, conquirent sur leurs rivaux le droit de porter épée au côté et contestèrent même à ces derniers l'avantage de porter panache en tête, ce qui fut souvent le prétexte de sanglantes collisions.

Les professeurs, qui pendant toute la guerre étaient peu ou point payés, tâchèrent de se récupérer sur les jeunes fils de famille en leur vendant le logement, la nourriture et l'entretien, et comme leur maison et leur ménage étaient exempts d'impôts, ce petit commerce pouvait leur constituer de jolis bénéfices. Pour mieux attirer les pensionnaires, les professeurs leur firent obtenir divers priviléges, tels que ceux d'imprimer leurs thèses, n'importe leur mérite et leur contenu, avec tous les honneurs académiques de l'in-folio, tandis que les dissertations de leurs camarades n'étaient imprimées qu'en in-quarto. De plus, ils jouissaient à l'église d'une loge grillée en avant de MM. les fabriciens et les marguilliers de la paroisse, et l'étudiant vulgaire qui prétendait les accompagner à ce banc d'honneur était impitoyablement chassé de la faculté. Cependant, les jeunes pensionnaires avaient encore le droit de se faire accompagner aux dévotions par leurs chiens, dont le privilége était constaté par un collier en cuivre sur lequel on gravait : « *Barrabas, chien de pensionnaire de professeur.* » Ces messieurs jouissaient aussi de certains agréments auprès des bourgeoises et des demoiselles de l'endroit, et fiers de tous ces avantages, prétendaient danser à toutes les noces dans le quadrille d'honneur, être salués les premiers et n'être pas astreints à rendre le salut. Même les blanchisseuses de ces beaux fils se croyaient davantage que celles du commun peuple ; les filles de joie distinguées par eux prétendaient également à la préséance sur leurs rivales.

Quel contraste faisaient ces gras et jolis pensionnaires avec les pauvres étudiants, les *famuli*, qui étudiaient comme ils pouvaient en servant de domestiques auprès de leurs riches camarades, des professeurs ou des gros bourgeois ! Quel contraste avec ces vagabonds, *studiosi peregrinantes*, qui allaient d'université en université en gagnant, mendiant ou volant la subsistance de chaque jour !

« J'avais environ dix ans, » raconte naïvement Félix Plater, un de
ces *peregrinantes* qui devint plus tard un professeur distingué, « lorsque
» Paulus Summermatter, un étudiant qui m'était quelque peu cousin,
» persuada à mes parents de m'envoyer sous sa conduite aux écoles
» d'Allemagne. Nous quittâmes le pays; je mendiais pour le compte de
» Paulus et l'on me donnait beaucoup à cause de ma simplicité et de
» mon parler patois. Nous restâmes pendant deux mois à Zurich pour
» attendre que nous pussions faire une bande, et nous tirâmes sur
» Meissen au nombre de neuf, dont six bacchants et trois petits tirail-
» leurs. Paulus était bien méchant, et si je ne voulais ou ne pouvais
» marcher, il me frappait avec son bâton sur les jambes, ce qui me
» faisait bien mal, parce que je n'avais pas de culottes et que j'allais
» pieds nus. A Nuremberg, où nous nous arrêtâmes quelques semaines,
» les bacchants allèrent chanter et nous autres tirailleurs mendier,
» nous volâmes quelques oies, mais aucun de nous n'alla à l'école. A
» Træsen nous allâmes enfin à l'école, mais elle était bien mauvaise,
» et il y avait tant de poux, que la nuit nous les entendions grouiller
» dans la paille. En route pour Breslau, nous souffrîmes le froid et la
» faim, nous ne mangeâmes que des oignons pris sur le chemin et des
» glands pourris, et nous couchions à la belle étoile, car on ne voulait
» de nous nulle part, on lançait les chiens après nous. A Breslau, tout
» était si bon marché, que souvent les pauvres écoliers qui arrivaient
» affamés avalaient de tout si gloutonnement qu'ils en tombaient ma-
» lades. Il y a dans cette ville sept églises et une école pour chacune,
» les écoliers de l'une ne peuvent aller aux autres sans être battus et
» chassés. Quelques milliers de bacchants et de tirailleurs y vivent
» tous d'aumône, et parmi eux des étudiants de vingt-cinq à trente ans
» qui font mendier pour eux une troupe de tirailleurs. J'ai souvent
» porté à mon bacchant cinq ou six sacs de provisions dans un jour.
» Les écoliers ont aussi un hôpital où j'ai été malade : il y avait des
» lits bien chauds, mais qui renfermaient des poux si gros (gros comme
» des graines de chanvre), que je préférais dormir habillé dans la
» chambre. Les écoliers et les bacchants et même quelquefois les
» gens du peuple ont tant de vermine que c'en est incroyable... Pen-
» dant l'été nous couchions dans le cimetière, où nous avions porté
» l'herbe que le samedi soir on étend devant la porte des bourgeois, et
» nous nous y étendions comme des truies sur la paille, et quand il
» pleuvait nous courions à l'école, où nous restions à chanter toute la
» nuit les vêpres et répons. Après Breslau nous tirâmes sur Ulm, où
» Paulus s'accompagna d'un autre bacchant qui s'appelait Achatius et

» qui mangeait beaucoup, et d'un autre tirailleur, Hiltebrandus Kal-
» bermatter, le fils d'un prêtre. Quand nous allions mendier, Hilte-
» brandus mangeait tout ce qu'on lui donnait; mais les bacchants, qui
» ne nous donnaient que leurs restes de pain, lui faisaient remplir la
» bouche d'eau, et la lui faisaient recracher pour savoir ce qu'il avait
» mangé, puis le jetaient sur un lit avec un coussin sur la tête et le
» rouaient jusqu'à n'en pouvoir plus. Souvent j'ai eu tant faim et froid
» qu'à minuit j'allais encore chanter pour demander du pain et que
» souvent je pourchassais les chiens dans la rue pour leur arracher les
» os qu'ils rongeaient, et à l'école je cherchais les croûtes perdues
» dans le plancher... » Bref de petits ramoneurs exploités par un Auvergnat gros et vilain n'ont pas davantage à endurer que ne souffrit ce pauvre Félix Plater de la part de son cousin et bacchant, aux mauvais traitements duquel il ne parvint à se soustraire qu'en prenant la fuite. Pendant plusieurs semaines ce méchant le poursuivit de refuge en refuge avec une hallebarde, mais le malheureux enfant réussit enfin à se sauver dans une école où il s'assit dans un coin avec la résolution d'étudier ou de mourir.

Quoique mendiants et misérables, ces étudiants vagabonds n'étaient pas toujours malheureux, car ils voyageaient un bâton à la main, un sac sur le dos, ce qui a été de tout temps pour les Allemands un bonheur que n'apprécient pas au même degré les compagnons du tour de France, qui n'éprouvent pas le même besoin de se jeter dans l'aventureux et l'imprévu. Dans le moyen âge, et même aux derniers siècles, alors que les communications n'étaient pas si rapides, et qu'une vingtaine de lieues suffisaient pour changer mœurs, religions, langage, habitudes et costumes, voyager était l'œuvre la plus intellectuelle qu'un homme pût accomplir. Les princes, les seigneurs, les marchands forains voyageaient en troupe, et à leur suite les détrousseurs de grand chemin; les ouvriers allaient de ville en ville se perfectionner dans leur métier, les musiciens, les professeurs, les médecins, les moines quêteurs, les pèlerins transportaient leur bourdon et leurs coquilles de reliquaire en reliquaire, les soudards se vendaient de prince en prince, les poëtes, les trouvères visitaient tous les châteaux où on les gratifiait à l'office du restant des plats; c'étaient aussi des prêtres errants et des maîtres d'école qui parcouraient les royaumes allemands un bâton à la main : tous partaient au printemps, au revenir de l'hirondelle.

Des prêtres errants, disions-nous, voici comment: Il n'y avait, au milieu de la servitude générale, de liberté accessible à peu près à tous



que dans l'état ecclésiastique, où affluaient tous les ambitieux, toutes les intelligences déclassées, tous les amis de l'étude ou de l'oisiveté, tous les pauvres jeunes gens qui avaient plus d'idées que de finances. Les cloîtres regorgeaient d'habitants, tous les bénéfices étaient encombrés de bénéficiaires, de postulants et de surnuméraires; ceux donc qui arrivaient trop tard pour s'asseoir au banquet en devaient mendier les miettes. On se mettait en route, on partait en compagnie de maquignons, de vendeurs d'orviétan, de chevaliers qui cherchaient aventures, plaies et bosses, de gourgandines qui trafiquaient de leurs charmes, de docteurs fort savants quelquefois; bande licencieuse et débraillée, autant et plus que les bohémiens diseurs de bonne aventure. (Hüllmann, *Städtewesen des Mittelalters*. Bonn, 1829, IV, 235.) Conrad, évêque de Salzbourg, dépeint ainsi ces prêtres : « *Discurrentes,* » *scurriles, maledicos, blasphemos, qui se clericos in vituperium clericalis* » *ordinis profitentur, publice nudi incedunt, in furnis jacent, tabernas, ludos* » *et meretrices frequentant, peccatis suis victum sibi emunt.* »

Les écoliers dans le besoin vagabondèrent bientôt à la suite de ces prêtres errants, à la différence que les singuliers ecclésiastiques dont parle Conrad exploitaient le bon Dieu, la Vierge, les saints, les pardons et les indulgences, tandis que les écoliers trouvaient plus lucratif d'exploiter le diable. « Ils avaient, » racontaient-ils, « étudié » les sept arts libéraux chez le diable en personne, tantôt en Finlande, » tantôt à Salamanque. Dans cette dernière ville, il existe, à l'angle » de la rue Saint-Pollo, une trappe qui conduit dans une vaste caverne, » où, après avoir longtemps erré dans de sombres et tortueux laby» rinthes, on arrive dans un palais splendide entouré de jardins » magnifiques et de bosquets enchanteurs. Le diable y tient cour » plénière et y enseigne les secrets de la magie noire à une école de » soixante-dix étudiants, à la seule condition que l'âme du dernier » sortant lui appartienne à tout jamais. » Munis des lettres de recommandation délivrées par ce puissant personnage, les étudiants sont bravement entrés dans la montagne de Vénus. « La montagne de Vénus » est, comme chacun sait, située à quelque distance d'Eisenach en Thu» ringe, et son intérieur est un pays de merveilles tout autrement » incroyables que celles du pays de Cocagne en Gascogne. Tournois, » joutes, luttes et cavalcades, on y vogue sur des lacs frais, bleus et » limpides, entourés de bosquets; on y chasse dans de grandes forêts, » où, en poursuivant des biches, on surprend de blanches nymphes » qui fuient, craintives et alarmées, sous les ombrages des saules le » long du ruisseau; on y courtise les grandes et belles dames de la

» cour, et on y est aimé des princesses[1]. » De quels récits flamboyants ces pauvres étudiants vagabonds n'étonnaient-ils pas Michel Bonhomme et les bourgeois fort dociles de Ratisbonne en Bavière ! Quelles magnificences, quels prodigieux festins, quelles incroyables aventures et quelles bonnes fortunes !

A l'école du diable, à la cour de Vénus, ils avaient appris bien des choses. Ils expliquaient les songes, les constellations et les conjonctions d'astres, savaient faire pleuvoir et empêcher grêle et gelée, se disaient nécromanciens, et découvraient les trésors moyennant récompense honnête. Ces polissons portaient un bonnet jaune, se faisaient appeler *lyrantes*, car ils prétendaient s'accompagner de la lyre et se disaient chansonniers, musiciens et guimbardiers. Ils jouaient du gobelet et faisaient voir des miracles, vendaient toutes sortes d'élixirs de longue vie, de teintures de poudre d'or, de recettes merveilleuses, de remèdes souverains : il y en avait pour se faire aimer des demoiselles, pour remédier à la stérilité des épouses et à la maladie des bêtes à cornes ; vrai, ils avaient, comme dit la chanson, trouvé le spécifique unique qui rend les maris aimables et guérit la gale aux chiens !

Parmi ces étudiants, les pauvres hères qui étaient ignorants de tous ces arts merveilleux allaient pieusement lire l'Évangile à la porte et sous la fenêtre des paysans ; il y en avait aussi qui récitaient des prières d'une rédaction et d'une efficacité miraculeuses, qui, moyennant une légère aumône, étaient toutes-puissantes pour retirer les pauvres âmes du fond du purgatoire.

Johannes Pauli nous raconte curieusement, à ce propos, qu'un de ces étudiants, rencontrant une femme atteinte d'une ophthalmie, lui délivra, moyennant un écu, une amulette contenant des caractères soi-disant mystérieux que la femme porta pendant plusieurs années sans être davantage incommodée de sa maladie. Voilà qu'à confesse le prêtre se fit remettre l'objet, et y lut, en éclatant de rire, cette phrase d'une grossière impudence : « Que le borrel t'arrache les yeux et que » le diable y .....! » Étonnée et incrédule, la femme se fit lire le billet par trois ou quatre maîtres clercs et, se rendant à l'évidence, le déchira enfin ; mais, à partir de ce moment, son mal lui revint avec plus d'intensité que jamais.

C'est pourtant à ces pauvres étudiants, qui pérégrinaient à travers l'Allemagne une besace sur le dos, qu'on doit les origines du théâtre

[1] On sait que la légende de la montagne de Vénus a fourni le sujet de l'opéra de *Tannhæuser*, de M. Richard Wagner.

allemand. Ils composaient des mystères sur n'importe quel sujet religieux, par exemple, sur « les larmes de saint Pierre, » et les représentaient, avec quelques bons camarades, dans une guinguette d'ouvriers ou dans une grange de paysans. Plus tard, on se lança dans la tragédie profane, puis dans la comédie avec des intermèdes musicaux, on se hasarda même dans les opérettes, genre bouffe. Meyfarth racontait des étudiants en théologie : « Le dimanche matin, ils prêchent à » l'église; le soir, ils dansent, boivent et font tumulte et tapage; le » jeudi, ils posent en paillasses devant des rustauds ébahis. »

Bien entendu que cette race d'étudiants n'existe plus que dans l'histoire, et que l'étudiant mendiant s'est transformé en touriste et en géologue.

Mais laissons là les bacchants et pauvres étudiants vagabonds, et revenons aux universités, où nous avons laissé les professeurs enseigner leur orthodoxie, et les jeunes nobles déclarer qu'ils n'entendaient faire à l'école autre chose que s'amuser. Il faut croire qu'on y réussissait, car les annales universitaires nous parlent d'un centenaire mort à l'école avec quatre-vingts années d'inscriptions sur le corps; et d'autres récits nous parlent d'étudiants désordonnés que le conseil municipal ne fait pas envoyer en prison, par considération pour l'honnêteté de leurs femmes et leurs enfants. Les farces auxquelles se livraient ces bons jeunes gens nous sembleraient peut-être passablement brutales. La plus délicate, et une des plus gaies, était de faire une violente irruption dans les noces de bourgeois, et régaler les gens qui festoyaient par le plus abominable charivari de trompes, trompettes, cors, chaudrons et ferraille. Quelquefois on enfonçait portes et fenêtres, on se mettait la nuit en embuscade et l'on épouvantait les passants. La loi XII des constitutions de Kœnigsberg porte : « *De officio adolescentium : Arma non » gerat, domus civium non oppugnet, globos plumpios in civitate non ejacu- » letur, neminem ad pugnam provocet, hortos non depopuletur.* »

Un édit d'Iéna décrit d'autres amusements :

« Nous voyons avec le plus vif déplaisir et une sévère indignation » que, non contents de vexer les femmes et les filles aux foires et mar- » chés, de les houspiller dans les rues, de les persécuter de propos » immodestes et de gestes indécents, les étudiants les poursuivent » jusque dans les saintes églises, et s'évertuent à les faire tomber et à » les renverser par des crocs-en-jambe, ... etc. »

Un autre édit de 1644, qui interdit les mascarades en carême, parle avec indignation des « affreuses scènes de désordre dans lesquelles des » bandes de sauvages, avec oreilles effroyables, becs, queues, cornes

» et trompes hideuses, font tapage et tumulte. Même on les voit guetter
» le prêtre jusqu'à la porte du temple pour l'accompagner d'insultes,
» gaudissements et moqueries; voire, quand les fidèles portent en
» terre un trépassé qui s'est endormi au Seigneur, ils confusionnent
» les cantiques, et mêlent aux saintes funérailles des grognements, des
» vagissements, des ronquements, des miaulements, des cris impies,
» des sifflets et toute manière de gargouillements. »

On volait les oies, les poules et les canards, au risque d'avoir le ventre perforé par les fourches de fer des paysans, qui n'y allaient pas non plus de main morte; on allait en maraude comme les singes, on sortait en bande fourragère pour aller piller les vergers, commettre des dégâts, et tirer des coups de fusil chargés à poudre jusque dans les maisons. Les étudiants rossaient tout le monde, étaient rossés par tout le monde et, de plus, se rossaient entre eux. Un proverbe énumérait ainsi les amusements qui distinguaient plus particulièrement entre elles les principales universités :

« Il peut se vanter d'avoir de la chance, ce gars-là, qui revient de Wittemberg sans mauvaise maladie, de Leipzig et de Tubingue sans être accompagné d'une gourgandine, ou qui revient de Iéna et de Helmstaedt sans avoir été étrillé proprement! »

Et cet autre, bien commun en Allemagne :

« Entre par la porte de Wittemberg, et tu rencontreras porc, étudiant et fille de joie. »

Les étudiants à leur aise, et qui se distinguaient par leur bon genre et leurs bonnes manières, n'avaient garde de se plonger dans les brouillards de la théologie, et préféraient suivre assidûment les exercices de la salle d'armes, dont ils étaient les plus beaux ornements.

Le poëte cordonnier *Hans Sachs* prend la peine de nous raconter longuement, en langage versifié, comment les jeunes gens « s'escrimaient avec de longs sabres, de grandes épées, des lames, des poignards et des hallebardes, et combien ces exercices étaient *louables et distingués,* aussi nobles que les duels et les tournois, aussi bien méritants que l'art de pincer la guitare et de chanter des quintetti. »

Et le cavalier *Florindus* a bien voulu nous transmettre les qualifications d'un champion distingué : « Un corps droit, une moustache effroyable, des yeux de truie et des bras de boucher. » (*Scheible, le Bon Vieux Temps,* Stuttgardt, 1857.)

Nos étudiants utilisaient leurs talents sur le sabre, la savate et le bâton, au grand détriment des paysans, des ouvriers et des bourgeois, et surtout du guet et de la patrouille; ils profitaient si bien de leurs

études d'escrime que souvent ils ont eu la gloire de remporter la victoire dans les luttes publiques, spectacle qu'on donnait aux jours de foires et de marchés pour avoir l'honneur de se rosser d'importance ou de se donner de bons coups d'épée devant des seigneurs et les gros bonnets de l'endroit, et quelquefois aussi en vue de la recette qu'on prélevait sur les spectateurs, et des pièces d'argent que devaient jeter au milieu des combattants les personnages de distinction qui honoraient ces divertissements de leur présence. Quoi qu'il en soit, nous supposons que Meyfarth exagère un peu quand il raconte que, leurs études théologiques terminées, et après avoir échappé à tous leurs duels, ces lutteurs ne s'en retournaient dans leur patrie qu'avec la moitié de leur tête et de leur échine, et qu'on était fort heureux de quitter l'université, maigre, jaune, borgne, boiteux, manchot, édenté, le corps couvert de cicatrices, de coutures et de blessures, mais avec la vie sauve.

Pour se garantir autant que possible de ces malheureux accidents, les étudiants qui passaient dans la rue étaient munis « d'épées, de couteaux, de serpettes, de poignards, de balles de plomb, d'arbalètes, de cannes de sûreté, de maillets et de marteaux, de fusils, de pistolets, de lances, de pieux, de tubes longs ou courts, et aussi de casques. » Voir *Leges Acad. Wittb.* pages 171, 181, 182.

Les temps étaient bien loin où le jeune étudiant du moyen âge n'apparaissait en public qu'avec le visage rasé et la tonsure monacale; nos jeunes théologiens ne portaient plus que de longs cheveux bouclés, frisés, tuffés et graissés; on vit même de jeunes fats qui se faisaient partout accompagner par un domestique portant leurs peignes et leur rasoir. Quant au costume, nos ecclésiastiques, transformés en joueurs, bretteurs et ivrognes, ne s'habillaient plus qu'en reîtres et lansquenets, et, si possible, en matamores et en paladin Croquefer, en capitaine Bragadoccio. Voyez plutôt : un manteau rouge jeté sur l'épaule droite, un vaste feutre emplumé, un panache de toutes couleurs, de grandes bottes molles retombant sur les talons, des éperons pesant une livre et demie chacun, une grande épée bien longue dont la pointe traînait sur le pavé, une jaquette de velours grenat, avec des crevés de soie, des galons, des passementeries, des aiguillettes, mouche, moustache, impériale, collerettes à tuyaux roides, à l'espagnole, et enfin une paire de culottes fabuleusement large, dans les plis de laquelle aucuns avaient introduit jusqu'à 100 (cent) aunes d'étoffe de peluche. Et cette mode ne dura pas un mois, six mois, trois ans peut-être; elle régna pendant un espace de quarante années, de 1550 à 1590. Pour être juste,

il faut ajouter que certains fils de la jeunesse dorée protestaient contre cette exagération en plus par une exagération en moins. (Voir les détails que donne la *Physiologie de l'étudiant allemand*, Leipzig, 1842.)

Bien entendu que les « *recteurs magnifiques* » des « *illustres universités* » combattaient ces extravagances au moyen de lois somptuaires, qui n'étaient observées que par les pauvres hères qui n'avaient pas le moyen de leur désobéir. On prêcha des sermons, on prononça des harangues et mercuriales solennelles, on imprima des brochures, parmi lesquelles nous remarquons un manifeste publié par le professeur *Andreas Musculus* de Francfort sous le titre absurde « du *Diable en culottes* » (vom Hoseuteufel). Il y mentionne pour combien de causes ces culottes de peluche sont répréhensibles : 1° leur laideur fait des monstres de ceux qui les portent, 2° elles excitent à la concupiscence, 3° elles sont trop coûteuses. — Le prince palatin Joachim II se gendarma contre elles, au point de faire claquemurer dans un hospice d'aliénés quelques élégants qui paradaient dans cet accoutrement ; et en Danemark les soldats avaient ordre de couper la ceinture de ces hauts-de-chausses, dont les ci-devant porteurs, obligés de s'échapper en chemise, fuyaient tellement quellement, à la risée du peuple ameuté.

En manière de gravure de mode, nous citons une chanson d'étudiants, vraie chanson de Gascon :

» Le vrai *bourche* de bonne race est toujours content, valleri ! toujours joyeux, vallera ! Des éperons grelottent à ses lourdes bottes, une plume se balance à son chapeau, valleri vallera ! se balance à son chapeau.

» A son grand feutre resplendit une cocarde imposante, valleri ! un sabre effroyable traîne à son côté, valleri vallera ! un sabre effroyable.

» La rue résonne sous ses pas retentissants, valleri ! car le Bourche avance avec majesté, vallera ! il fait jaillir autour de ses éperons un essaim d'étincelles, valleri vallera ! des feux croisés l'environnent.

» Malheur à toi, si tu l'approches, valleri ! si tu l'approches en frac parfumé, valleri vallera ! car il t'appellera Pommadin ! valleri vallera ! et fera jouer sur toi son bâton noueux !

» On le vit dans la bataille dégainer son grand sabre, valleri ! avec des éclats de foudre et de tonnerre, vallera ! et l'on vit devant ses coups d'estoc, valleri vallera ! les lâches coquins s'enfuir en fumée.

» Il ingurgite le vin allemand, valleri ! et se sent alors Allemand et sublime, vallera ! Dans son bras il sent une force de géant, valleri vallera ! et sa fiancée est la Liberté ! » (*Fink, Musikalischer hausschatz der Deutschen ; Studentenlieder. Page* 278.)

« Qu'ajouterai-je ? » s'écrie douloureusement *Matthias Friedrich* dans son *Diable ivrogne*, 1552, « ils ont inventé un ordre qu'ils appellent celui des *Soulards !* »

Le « *willkomm* » est une invention de ce temps-là. C'est un verre dont la capacité était quelquefois effrayante, et qu'on devait vider d'un coup, sans pouvoir le replacer sur la table autrement que renversé ; son nom indique suffisamment l'usage pour lequel il avait été inventé : celui de boire à la santé des amis. En outre du willkomm, les gens à invention buvaient dans des vases ayant forme « de navires, de moulins à vent, de lanternes, de cornemuses, d'écritoires, de bonbonnières, de trompes, de bâillons, de hures de sangliers, de charrettes de vendange, de raisins, de pommes, de poires, de coqs qui chantent, de singes, de paons, de curés, de nonnes, de moines, de mendiants, de mineurs, d'ours, de lions, de cerfs, de chevaux, d'autruches, de hiboux, de cygnes, — tous ustensiles extraordinaires qu'a inventés le diable en déplaisir du Dieu du ciel. »

On publia des traités sur l'art de s'enivrer, art plus compliqué qu'on ne le pense peut-être. « D'abord un étudiant n'avait pas le droit de trinquer avec un épicier ou un gamin de première année. Apprenez ensuite qu'on buvait *totalis* ou *partialis ;* le totalis comprenait le mode *continu* ou *discontinu*, et le continu se subdivisait à son tour en *floricos* ou *hausticos*. Pour boire floricos, « on lèche soigneusement le bord du verre, et d'un trait on précipite tout le breuvage dans la gorge, de manière que l'air contenu dans l'estomac rejaillisse en petites bulles que nous appelons *flores* ou *petites roses*. On peut se dispenser de boire floricos, mais nulle excuse ne peut dispenser quiconque de boire hausticos, c'est-à-dire de boire jusqu'à ce que les yeux en coulent. En outre, on boit selon la manière *curl*, *murl* ou *puff ;* on boit au *latin*, au *cheval*, à *l'inconnue*, *sine tuck*, *sine schmuck*, *sine bartwisch ;* on boit au *saint-empire*, à la *queue de renard ;* on boit *masaquidet*, *more palatio*, *toppetingue*, *Pinddisi Tschittschi!* sans oublier *uff ein suff! sauf oder lauf* et autres excellentes manières. »

Bref, les choses allèrent à un tel point que les princes allemands en furent scandalisés et que le Palatin du Rhin, les ducs de Bavière, de Saxe et l'archevêque de Trèves s'unirent en une ligue princière pour abolir l'ivrognerie parmi les étudiants. Pas n'est besoin de dire que cette ligue fut couronnée du plus complet insuccès. Il en fut de même de l'alliance contractée par toutes les autorités de l'époque contre le tabac, qui se répandit envers et contre tous dans toutes les contrées de l'Europe. L'usage du tabac fit invasion en Allemagne lors de la guerre de trente

ans, et devint presque immédiatement une habitude nationale et surtout universitaire, malgré la guerre qu'on lui déclara en haut lieu et surtout chez les ecclésiastiques. L'un d'eux s'écria dans un sermon prêché à Bâle : « Les gueules dont s'échappe la fumée de tabac sont des cheminées de l'enfer. » (*Tiedemann*, *Geschichte des Tabaks*, § 165.) Quels grades dans la hiérarchie infernale ce curé n'aurait-il pas infligés à ces étudiants qui instituèrent la règle : Maître profès qui fume cinquante pipes dans une séance, licencié qui en fume quatre-vingts, docteur qui achève sa centième pipe!

Les pennèles et le *pennalisme* jouèrent à cette époque un trop grand rôle dans l'histoire universitaire pour que nous les passions sous silence.

Après la désertion des bourses et des colléges, les parents et les professeurs crurent utile et même nécessaire de confier les jeunes étudiants échappés à la surveillance des magisters, au patronage officieux et semi-officiel de quelques-uns de leurs camarades plus âgés et du même pays qu'on nomma à cet effet *inspectores morum et studiorum*. Cette idée fut des plus malencontreuses. Abusant de leur force, de leur expérience et de leur autorité, les anciens étudiants exercèrent bientôt la plus détestable tyrannie sur leurs cadets, qu'ils ne traitèrent plus qu'en sujets et esclaves, qu'ils affublèrent des noms les plus ridicules, comme *neovistes*, *quasimodogeniti*, *ilotes*, *béjaunes*, *têtards*, *innocents*, *renards*, *beani*, *offski*, *pennèle*, *vers grouillants*, etc.; tandis qu'en habiles politiques ils se décernaient à eux-mêmes les titres pompeux d'*absolus*, d'*agents suprêmes*, de *patrons*, de *seniores*, de *schoristes*, de *terribles*, de *braves*, de *vaillants*, de *joyeux compagnons*, de *bons drilles*.

Les tribulations infligées à ces pauvres garçons nous paraîtraient entièrement incroyables, nous n'admettrions pas qu'une insupportable tyrannie comme celle-là ait pu se perpétuer entre camarades pendant plus d'un siècle, si nous ne la voyions encore subsister, modifiée et mitigée, il est vrai, mais cependant toujours barbare, dans les grandes écoles d'Angleterre, à Eaton, Harrow, Rugby, etc., et dans les universités d'Oxford et de Cambridge, et surtout dans les *crack regiments*, où certaines jovialités pratiquées sur des officiers encore novices ont naguère scandalisé tous les lecteurs de journaux.

On imposait à ces souffre-douleurs l'obligation de ne se vêtir que de vilaines loques, et d'être déguenillés jusqu'à l'indécence. Ils étaient libres de marcher pieds nus, ou de chausser des savates éculées, ignobles et crasseuses, mais on leur défendait les souliers, et surtout

les bottes, qu'on confisquait au profit des joyeux compagnons, comme tout livre neuf, comme tous habits un peu portables qu'on ne déchirait pas sur le dos des béjaunes, absolument livrés à la merci de grossiers loustics, qui, par manière de farce, s'amusaient quelquefois à leur faire avaler de force des mouchures de chandelle, des coquilles de noix assaisonnées d'encre, des orties hachées au lard rance, relevées de moutarde et d'huile de lampe. Les pennèles cumulaient dans leur personne toutes les fonctions les plus hétéroclites, celles de page, de laquais, de valet de chambre, de bouffon, de ménagère, de garde-malade; ils marchaient discrètement derrière leurs supérieurs, en portant leurs pipes, leurs blagues, leurs manteaux, leurs bâtons, leurs épées; ils décrottaient leurs souliers, rampaient sous la table pour y aboyer comme des chiens et glousser comme des poules, et recevoir force taloches, chiquenaudes, soufflets et coups de pied. De plus, ils étaient les contribuables de leurs seigneurs et maîtres, auxquels ils constituaient une rente annuelle comme les serfs de Russie; ils achetaient de leur propre argent le vin, la bière et l'eau-de-vie de ces messieurs, qui, en sus, les envoyaient voler les fruitières et dévaliser les marchands de volailles et les pommiers des alentours. On les expédiait par la ville avec mission de carillonner aux portes des bourgeois, et généralement de molester les « *philistins* » ou épiciers. Sous peine d'amende et du bâton, il leur était interdit d'embrasser ou de courtiser les filles; on les avait consignés à l'église dans un coin particulier, comme ces cagots des Pyrénées auxquels un garde champêtre transmettait quelques gouttes d'eau bénite au bout d'un bâton et au travers d'une grille.

Le noviciat d'une année étant expiré, l'innocent était promu à la dignité de *drille*, et rossait à son tour les cadets de la nouvelle génération. Cette promotion était constatée par un festin donné aux dépens des récipiendaires, et par une cérémonie publique incomparablement plus grossière que certaines pratiques analogues qui existent entre ouvriers, et que le baptême de la ligne, que les matelots font ou faisaient subir aux émigrants. Les candidats se masquaient en personnages de carnaval, avec l'attirail obligé de cornes, de hures, de crocs et de défenses, de cheveux englués et de barbe empoissée. On leur saupoudrait la tête de sciure de bois, on leur rinçait les oreilles avec une énorme cuiller de bois, le tout en guise d'exhortation symbolique à la propreté; on feignait de dégrossir et de polir ces jeunes rustres en employant vigoureusement hache et scie, varlope et vilebrequin, et, pour clore les simagrées, on les faisait prosterner à plat ventre, les

têtes au centre d'un rond tracé à la craie, et en dansant autour d'eux on chantait :

> Beanus iste sordidus
> Spectandus altis cornibus,
> Ut sit novus scholasticus.
> . . . .

On variait diversement les détails et les rites de cette cérémonie. Ainsi, l'on raconte que des étudiants de Rostock baptisèrent un gamin en le plongeant dans la bière qu'ils n'avaient pu achever de boire; ce qui produisit le plus prodigieux scandale.

Ces jeunes imbéciles de pennèles se laissaient donc martyriser par un motif pire que la lâcheté, par le désir de tyranniser à leur tour : *Omnia serviliter pro dominatione!* Les historiens remarquent avec une sorte d'étonnement qu'en 1661 il y eut un rassemblement de plus de deux mille garçons de cette valetaille, ameutés contre le gouvernement du duc de Saxe, qui avait voulu les affranchir par un décret de leur ignoble servitude. Pendant tout un siècle, les diverses autorités politiques et universitaires travaillèrent en vain à détruire une institution stigmatisée par l'opinion publique; ainsi, en 1654, une diète tenue à Ratisbonne lui fit l'honneur de la proscrire; un édit de Giessen la qualifie de *barbaries mentis, animæ obscuratio, diaboli sentina, gangræna modestiæ, hydra nequitiæ, onus tranquillitatis et pacis publicæ, vomica fœditatum, Styx...* Et ainsi de suite à perte de vue.

Le pennalisme subsista dans toute sa barbarie bien longtemps, plus d'un siècle peut-être; il diminua moins par les lois politiques et les règlements universitaires que par l'apaisement graduel des esprits, l'adoucissement des mœurs et les progrès de la tolérance et de la civilisation.

Les temps marchaient et l'orthodoxie luthérienne devenait tous les jours plus impotente et paralytique par les envahissements d'une goutte qui nouait les membres et pétrifiait ses articulations; elle se transformait en formalisme, en fétichisme, et n'avait plus qu'à mourir à la longue, lorsque Spener et Franck, les propagateurs de ce piétisme, devenu plus tard le champion émérite de son ancienne ennemie, travaillèrent à sa régénération, mais en lui déclarant une guerre à outrance et en fondant contre elle l'université de Halle. Au nom d'une foi vivante, d'une piété intérieure et d'un christianisme simple, pratique et populaire, en opposition au christianisme pharisaïque et soi-disant scientifique, le piétisme déracina le formalisme de l'esprit des masses. On en vint à se préoccuper de l'essence même et de la réalité du christia-

nisme; un travail analogue s'effectua en philosophie, en poésie, en science et en politique, et on devina une science nouvelle, on pressentit un monde nouveau. Sectes mystiques, cénacles d'alchimistes, sociétés secrètes, ordres, loges, confédérations diverses, francs-maçons, rose-croix, illuminés pénétrèrent dans les universités. La masse des étudiants n'entra point dans ces sociétés, mais s'enrégimenta dans des unions moins ambitieuses, mais à peu près organisées d'après ces modèles. C'est ainsi qu'on créa l'*Harmonie*, la *Concorde*, l'*Espérance*, les *Unitaires*, l'*Alliance de la Moselle*, les *Tonneliers*, le *Lys*, la *Croix*, etc.; unions politiques par leur tendance peut-être, mais non point par leur caractère et leur organisation, comme on le supposait gratuitement, et dont l'effet pratique et immédiat fut d'organiser des fêtes ou des secours mutuels, de fixer les rapports des étudiants entre eux, de régler les duels et de restreindre leur nombre, attendu que, bien qu'ils ne fussent pas dangereux en eux-mêmes, ces duels avaient pris une extension aussi ridicule qu'inquiétante, et à cet effet d'instituer des tribunaux d'honneur, de déterminer les noms et les titres, absurdes pour la plupart, qu'on devait porter, se choisir des cocardes, des écharpes, des casquettes aux couleurs nationales; ainsi le Poméranien portait azur céleste, le Silésien et le Hongrois rouge, le Danois violet, etc. Le costume devint moins excentrique : culottes courtes, perruques énormes et manteaux rouges; mais sur la fin du siècle, on adopta de grandes bottes, une espèce de casque en cuir avec plumes, une jaquette en velours, et l'on porta ses propres cheveux en dépit des autorités, qui firent raser quelques têtes par un barbier nommé d'office, pour les forcer à reprendre la perruque d'ordonnance.

Bref, il s'effectuait une rénovation universitaire, tandis qu'une régénération européenne se préparait. On lisait l'*Encyclopédie;* Voltaire, Rousseau, Lessing, d'Alembert, étaient à l'œuvre, Condorcet, Kant, Hegel, Humboldt, Schelling, Gœthe, Oken, Geoffroy Saint-Hilaire, naissaient ou allaient bientôt naître. Elle apparut enfin cette grande révolution, la plus noble gloire de la nation française, en qui se personnifièrent un moment les volontés, les passions et les espérances de plusieurs siècles. Les étudiants de l'Allemagne ne furent pas lents à se pénétrer de ses principes. Ils se sentirent patriotes et citoyens. Et lorsque leur patrie fut humiliée et asservie, ils se recueillirent dans le silence du Tugendbund et des Turnvereine, ils veillèrent et attendirent, et au premier signal ils s'organisèrent en corps de volontaires, en tirailleurs, en chasseurs de Lutzow, et s'élancèrent sur les ennemis, sur nous.

C'était le devoir de leur patriotisme. Le malentendu, la discorde, la bataille et les cuisantes blessures ont été pour nos pauvres pères qui sont maintenant endormis sous l'herbe du cimetière, — et l'honneur étant sauf, les fils se sont enfin expliqués pour s'estimer comme des amis, et s'aimer dorénavant comme des frères.

Raconter ce qui advint après 1815 serait entrer sur le terrain de la politique et de l'histoire contemporaine. Qu'il nous suffise de constater que l'ancienne race d'étudiants disparaît rapidement, et bientôt ne sera plus qu'un souvenir, absorbée qu'elle est de plus en plus par l'esprit niveleur et unitaire de notre société moderne. En vain cette institution a-t-elle demandé aux principes les plus divers de lui infuser cette vie qui lui échappe; elle l'a demandée à la mystification historique qui pour un moment a engoué les fils et les demoiselles de nos banquiers de l'art gothique, de la chevalerie, de la féodalité et des corporations du moyen âge ; elle l'a demandée au teutonisme, au germanisme, aux sociétés gymnastiques, au piétisme, qui a dans ce but organisé entre étudiants les sociétés malsaines de l'*Utenruthia* et des *Wingolfides, fils de Wingolf,* espèces de Knownothings allemands; et finalement elle l'a demandée à une politique gallophobe, et comme on dit par delà le Rhin, de *fricasseurs de Français*. En vain! en vain!

Elle se meurt refoulée par le grand courant de notre temps qui tend incessamment à transformer en droits de tous les privilèges de quelques-uns. On sent irrésistiblement que le jour viendra, que le jour vient, où l'éducation intellectuelle et morale, où l'art de sentir et de raisonner, où le culte et même la pratique du beau appartiendront de fait comme de droit à l'espèce humaine tout entière. Alors nous suivrons du regard la science, grande, lumineuse et souriante, glissant d'un vol léger dans les cieux profonds !

JACQUES LEFRÊNE.

HISTOIRE ROMAINE

DE

THÉODORE MOMMSEN.

DEUXIÈME ARTICLE [1].

I.

La grandeur romaine se développe comme le rapide accroissement d'une progression géométrique. Si la lutte pour la possession de l'Italie avait duré des siècles, moins de cent ans suffirent pour la conquête du monde civilisé. Mais la désorganisation intérieure marche de front avec le développement extérieur, et la république déchoit et s'affaisse en même temps qu'elle s'agrandit. Tel est le double résultat de la période comprise entre les guerres carthaginoises et la catastrophe des Gracques.

Ce serait une erreur de considérer la domination universelle comme le but clairement aperçu et immuablement poursuivi de la politique romaine. Le fameux :

Tu regere imperio populos, Romane, memento,

expression du fait accompli, n'était nullement la devise de ceux qui l'ont accompli. « La politique du sénat, dans son bon temps, dit avec » raison M. Mommsen, était très-entendue, mais un peu bornée et un » peu terre à terre, et complétement étrangère, par absence de génie » autant que par prudence, aux vues grandioses de César et de Napoléon. » Mais le monde ancien ne connaissait pas la théorie moderne de l'é» quilibre des puissances. Tout État tendait à conquérir ses voisins, ou » du moins à les rendre inoffensifs, ce qui revenait au même. » On conquérait pour ne pas être conquis, et à mesure que les frontières

[1] Voir la livraison de janvier.

s'étendaient, les voisins nouveaux étaient de nouveaux ennemis. Le monde ancien tendait, à son insu, à l'unité par la conquête. Dans ces luttes continuelles, dans ces chocs incessants, la victoire appartenait d'avance à la puissance la plus fortement constituée et la plus résistante. Rome fut cette puissance. Tout est relatif dans l'histoire, et la constitution romaine, très-imparfaite si on la considère d'un point de vue absolu, n'en a pas moins été la création la plus parfaite et la plus solide du génie politique de l'antiquité. Comme on l'a déjà dit, les Romains ont eu souvent moins de génie, mais ils ont toujours eu plus de consistance que leurs adversaires, et c'est pour cela qu'ils les ont tous absorbés. Le secret de leurs succès se manifeste surtout dans la guerre avec Carthage : ils triomphent après des revers inouïs, et Carthage succombe avec des ressources presque inépuisables, et malgré les prodiges d'un grand homme, bien supérieur aux Scipion et aux Fabius qui l'ont combattu. Ce n'est pas la victoire du talent ni de la tactique, ce n'est pas non plus un jeu de la fortune, c'est l'inévitable résultat de la lutte inégale entre une nationalité fortement constituée, et une nationalité moins solidement organisée et moins bien armée.

L'esprit national ne manquait pas aux Carthaginois, mais le génie politique qui organise et fait véritablement les nations. Ils appartenaient, comme on sait, à la race sémitique, dont ils ont personnifié, comme les Juifs, la vitalité tenace et le génie mercantile. Comme les Juifs, ils ont défendu leur sol et leurs murs avec un courage désespéré, et tant qu'ils ont subsisté, ils ont été les grands commerçants et les grands courtiers de l'antiquité. Mais les Sémites étaient politiquement bien inférieurs aux peuples indo-européens, et ils n'ont jamais dépassé avec bonheur la forme politique la plus primitive, le gouvernement théocratique. La constitution de Carthage apparaît, aussi loin que remontent les témoignages historiques, comme la constitution de la corruption et de l'intrigue. Le gouvernement était entre les mains d'une aristocratie d'argent, les élections corrompues, l'esprit public nul. Des réformes furent tentées au déclin de l'État, mais il était trop tard. L'ascendant politique, la dignité nationale, l'indépendance même, étaient des intérêts secondaires, à ce point que les Carthaginois avaient longtemps supporté de payer aux Berbères un tribut pour le sol qu'ils occupaient. L'intérêt mercantile primait tout; il fut l'unique principe des conquêtes carthaginoises. Le commerce réclamait des débouchés et des comptoirs, et le budget de l'État ne s'alimentait que des tributs frappés sur les territoires conquis, car les citoyens ne payaient pas d'impôt, et ne contribuaient pas même en cas de besoin, comme à

Rome, aux charges de l'État par des avances remboursables. L'impitoyable exploitation des communes soumises pourvoyait à tout. Aussi l'empire carthaginois n'eut-il jamais la moindre cohésion, et toutes ces communes furent-elles intéressées à la chute de Carthage. La littérature avait, autant du moins qu'on la connaît, un caractère exclusivement utilitaire. On cite des traités de géographie et d'agronomie, mais nulle œuvre d'imagination. La poésie ne fleurit pas sur ce sol, et les arts n'y étaient représentés que par des œuvres enlevées à l'étranger. Telle était Carthage, moins une cité qu'une agglomération de marchands, d'ailleurs la ville la plus florissante de son temps, célèbre par ses richesses et le chiffre de sa population (700,000 âmes) et dont les finances étaient comparées à celles du grand roi.

Romains et Carthaginois se connaissaient depuis plusieurs siècles, mais tant qu'ils ne se touchèrent pas, ils vécurent en paix; dès qu'ils se touchèrent, la guerre éclata comme une inévitable nécessité de la politique de ce temps. Les Carthaginois, maîtres d'une partie de la Sicile, avaient fait mine de prendre pied en Italie lors de la guerre de Pyrrhus; les Romains prirent pied en Sicile en recevant dans la confédération italienne les Mamertins de Messine. Les forces des deux parties étaient dissemblables, mais à peu près équivalentes; l'infanterie romaine, composée de citoyens, était supérieure aux mercenaires carthaginois; mais ceux-ci avaient leurs cavaliers numides et leurs éléphants. Le commandement offrait aussi peu de garanties d'un côté que de l'autre. Les consuls changeaient tous les ans, et n'étaient pas tous de bons généraux, et les généraux carthaginois étaient à la merci des intrigues et des cabales de leurs compatriotes. Les Carthaginois avaient une marine très-supérieure, mais les Romains compensèrent leur infériorité par l'heureuse invention des ponts d'abordage. En somme, la guerre fut mal conduite des deux côtés. C'était la plus lointaine et la plus coûteuse que Rome eût encore entreprise; le sénat faiblit dans les dernières années, et les ressources s'épuisèrent. Ce fut une flotte créée par l'initiative des bons citoyens et au moyen de souscriptions particulières qui remporta les derniers avantages et décida de la paix. Les Carthaginois payèrent une indemnité de guerre et cédèrent la Sicile. Ils gardaient la Corse et la Sardaigne; mais les Romains, profitant de l'embarras que donnait aux Carthaginois une insurrection de leurs sujets, ne tardèrent pas à s'en emparer. C'était leur habitude de s'avancer pas à pas, et de prendre, avec ou sans droit, avec ou sans prétexte, ce qui était à leur portée, sans voir plus loin que ce qu'ils touchaient immédiatement. La deuxième guerre leur donna l'Espagne,

établit leur influence en Afrique, et anéantit la puissance politique de Carthage. Il ne s'agit ici que de constater des résultats. Il ne peut donc être question de rappeler, même en résumé, les péripéties de cette lutte, la plus périlleuse que Rome ait eu à soutenir, qui la mit à deux doigts de sa perte, et dont l'issue doubla sa puissance. Rappelons seulement qu'elle fut plutôt la lutte d'un homme contre un peuple, que celle de deux peuples, qu'Annibal l'entreprit en quelque sorte malgré ses concitoyens, avec les seules ressources que son père et lui s'étaient créées en Espagne, et qu'il remporta ses plus étonnants succès seul et sans nul secours de sa patrie. Son entreprise est, avec celle d'Alexandre, la plus hardie dont l'histoire fasse mention, et la catastrophe finale n'a pas diminué l'admiration dont la postérité a entouré ce grand génie et ce grand caractère.

La politique romaine, si elle eût suivi un plan préconçu de domination, se fût vraisemblablement tournée dès ce moment vers la Gaule méridionale, placée entre elle et l'Espagne, sa nouvelle conquête. Mais elle aima mieux regarder du côté de la Grèce. C'était moins loin, et elle trouvait là des prétextes d'immixtion et aussi des motifs d'appréhension. Dans l'intervalle des deux guerres carthaginoises, le sénat avait noué des relations plus étroites avec les républiques grecques, relations d'excellent voisinage, qu'il cimenta par des services rendus de la meilleure grâce. Dans la profonde décadence et dans l'irrémédiable anarchie où ces républiques étaient tombées, elles avaient laissé la piraterie envahir les mers et infester leur littoral. Les Romains avaient établi des stations maritimes dans l'Adriatique, et avaient donné la chasse aux pirates; et les Grecs, pour les remercier, les avaient admis aux jeux Isthmiques et aux mystères d'Éleusis. Les Romains étaient devenus peu à peu des protecteurs, mais des protecteurs pleins de déférence et de respect, car ils affectaient de considérer les Grecs comme leurs aînés et comme les pères de leur civilisation. Mais en même temps ils craignaient ou feignaient de craindre la Macédoine, qui, après les longues luttes entre les successeurs d'Alexandre, était redevenue une grande puissance sous un roi entreprenant et peu scrupuleux; et fidèles à leur principe de ne tolérer que des voisins inoffensifs, ils eurent la guerre avec la Macédoine. Avouons que le roi Philippe avait attiré leur attention en concluant une alliance avec les Carthaginois, et en menaçant de faire débarquer une armée en Italie. La Macédoine fut réduite, et les Romains dictèrent un de ces traités comme ils avaient coutume d'en dicter, qui réduisaient les vaincus à la dernière impuissance, mais qui devaient aussi leur in-

spirer le désir de recommencer, pour s'en affranchir, à la moindre chance favorable. Le roi Philippe s'obligea à ne pas conclure d'alliances sans l'assentiment de Rome, à ne pas occuper de places étrangères (c'est-à-dire grecques), à ne pas faire la guerre aux alliés romains (c'est-à-dire aux Grecs), à ne pas tenir sur pied plus de cinq mille hommes, à ne pas avoir plus de cinq navires, à n'avoir aucun éléphant, enfin à prêter assistance aux Romains à chaque réquisition. C'était l'anéantissement politique de la Macédoine. Rome avait un ennemi de moins, et en même temps elle se vantait d'avoir délivré la Grèce de son oppresseur. Le consul Flaminius, un philhellène naïf, crut réellement faire revivre les beaux temps de la Grèce en proclamant la liberté et l'autonomie des républiques. Il parut et fut reçu en libérateur aux jeux isthmiques, et y donna lecture du décret d'affranchissement. Mais cette liberté, octroyée par des mains étrangères, et qui n'avait plus de support dans le caractère profondément dégradé de la nation grecque, était un don illusoire; et si les Grecs de ce temps-là avaient conservé quelque étincelle du sentiment national, ils eussent préféré la tyrannie de Philippe de Macédoine aux bienfaits des Romains. Les honteuses querelles de ces républiques impotentes ne tardèrent pas à fournir à leurs généreux protecteurs de nouveaux prétextes d'intervention, jusqu'à ce qu'enfin l'existence de la Grèce se terminât, beaucoup trop tard pour sa gloire, par la constitution de la province d'Achaïe. Entre temps, la folle présomption d'Antiochus le Grand avait ouvert l'Asie aux Romains, et la Macédoine, où la guerre avait recommencé sous Persée, fils de Philippe, avait disparu du rang des nations.

C'est de la bataille de Pydna, gagnée par Paul Émile sur Persée, que Polybe date l'ère de la domination universelle de Rome. C'est en effet la dernière bataille où un État civilisé se soit trouvé en face de Rome comme une puissance indépendante et égale. Les guerres postérieures sont des expéditions contre des sujets révoltés, comme celles qui occupèrent si longtemps les Romains en Espagne et en Lusitanie, ou des guerres civiles, ou des guerres avec les barbares, car Mithridate lui-même ne fut en définitive qu'un sultan oriental. Les nations reconnaissent désormais en Rome la grande cour d'appel dont les commissions prononcent en dernière instance entre les rois et les peuples. Les princes étrangers la visitent, et s'approprient sa langue et ses mœurs. Elle est la métropole du monde civilisé, mais en même temps, il faut bien le reconnaître si l'on y veut regarder de près, la capitale du chaos. Rien n'établit mieux l'absence d'un plan préconçu et d'une politique consé-

quente que les tâtonnements et les hésitations du sénat dans ses rapports avec les pays placés vis-à-vis de Rome dans un rapport de dépendance directe ou indirecte. On a vu, dans la première partie de ce travail, qu'elle n'avait pas même su donner une organisation homogène à l'Italie. On va voir la même impuissance se manifester sur le théâtre plus vaste où les événements ont placé le génie romain. Il faut distinguer les provinces et les États clients. Les premières provinces furent la Sicile, la Sardaigne et la Corse, l'Espagne, qui restèrent dans l'état de dépendance politique où les avaient placées les Carthaginois, et qui ne firent que changer de maîtres. Leur adjonction au territoire de la république offrit l'occasion naturelle d'un nouveau démembrement de la puissance consulaire. L'autorité des consuls fut limitée à l'Italie, et l'administration des provinces confiée à des proconsuls ou à des préteurs provinciaux. Les administrations locales furent généralement maintenues, surtout les administrations oligarchiques. Les provinces ne fournissaient pas de contingent à l'armée romaine, parce que cette armée restait encore exclusivement composée de citoyens; elles étaient uniquement tenues de défendre leur propre territoire, en cas de besoin, sous les ordres de leurs préteurs. Rome prélevait, comme tribut, la dîme des produits agricoles et cinq pour cent des droits d'entrée sur les marchandises. La condition la plus dure, c'est que le provincial était pour ainsi dire confiné dans sa province. Il ne pouvait ni acquérir de propriétés ni même chercher une femme au dehors. L'administration des provinces fut une pâture jetée à l'avidité de l'aristocratie. Elle s'y corrompit avec rapidité, et peu de temps après les guerres puniques, on voit déjà l'incorruptibilité de Paul Émile citée comme une exception.

Les États clients furent Carthage, après la deuxième paix; le royaume numide de Massinissa; la Macédoine, depuis la paix de Philippe jusqu'à la catastrophe de Persée; les républiques grecques, jusqu'à la destruction de Corinthe; l'Asie Mineure, depuis la défaite d'Antiochus jusqu'au testament d'Attale, et l'Égypte, jusqu'à l'établissement de l'empire. La position de ces États n'était pas enviable. Ils se trouvaient dans la situation des gens qui ne peuvent ni vivre ni mourir, et supportaient toutes les misères et toutes les hontes de la dépendance sans en recueillir les compensations. Ils relevaient de Rome, et le gouvernement romain, devenu mou et incertain, ne les soutenait pas. En Afrique, il y avait deux clients de la république en présence, dont l'un était exécré et l'autre favorisé. Massinissa empiétait sans cesse sur les frontières de Carthage; le sénat fermait les yeux, et les Carthaginois, qui ne pou-

vaient se défendre sans son assentiment, subissaient les usurpations de Massinissa. L'Asie était bien loin; les princes clients de Rome s'y faisaient la guerre et dévastaient réciproquement leurs territoires, sans que Rome eût la force ou la volonté de faire parmi eux la police dont elle avait assumé la charge. Mieux eût valu en finir de suite, et changer la clientèle en asservissement. Mais il y avait à Rome un parti puissant opposé par prudence ou par nonchaloir à la domination universelle, même quand cette domination fut devenue une nécessité, et qui ne céda le terrain que pied à pied. Le nouveau système ne l'emporta peu à peu que par la pression des circonstances. Ce fut la Macédoine qui ouvrit la marche. Puis vint le tour de Carthage, dont la destruction fut accordée aux appréhensions patriotiques du vieux Caton, secondé par l'influence de plus en plus puissante du commerce et de la haute banque, qui jalousaient la prospérité renaissante de l'ancienne rivale de Rome. L'Achaïe subit, après Carthage, le sort commun, et le testament d'Attale étendit enfin jusque dans l'Asie Mineure le nouveau système provincial. L'unité du monde ancien était à peu près réalisée, mais une unité purement extérieure. Ce n'était pas un organisme, c'était une agglomération. Les moyens de communication font défaut, et la plus grande décadence de la marine romaine correspond justement aux dernières et lointaines acquisitions de Rome. Ce sont les pirates, dont naguère les Romains avaient purgé la mer, qui l'occupent maintenant, grâce à la connivence des marchands d'esclaves et à l'insouciante faiblesse d'une oligarchie devenue bien inférieure à sa tâche. En même temps un nouveau dualisme surgit, et l'Orient, ouvert et bouleversé par Alexandre, se reconstitue, se ferme, et se pose de nouveau en face de l'Occident. « Le flux des peuples vers l'Orient, qui avait atteint son point » extrême avec Alexandre, cesse, et le reflux vers l'Occident com» mence. L'empire des Parthes anéantit les éléments helléniques qui » pouvaient subsister encore dans la Bactriane et sur les bords de l'In» dus, et commence le mouvement qui aboutira des siècles plus tard à » l'Alhambra de Grenade et à la grande mosquée de Constantinople. » Depuis Alexandre, l'univers avait appartenu aux Occidentaux. Avec » Mithridate Ier, fondateur de la monarchie parthe, l'Orient se re» trouve, et le monde a de nouveau deux maîtres. »

II.

Voyons maintenant ce qu'est devenue, pendant ce grand développement extérieur, la situation intérieure de Rome. C'est un triste spectacle auquel nous allons assister, triste et affligeant comme toutes les décompositions. La grande époque du sénat avait été la guerre d'Annibal. Il s'affaisse immédiatement après ce prodigieux effort de patriotisme et de persistance. Le sentiment du triomphe lui fait perdre celui du devoir, et les rênes du gouvernement commencent à flotter au hasard. Les proconsuls exploitent à leur guise les provinces, la discipline et même le courage disparaissent de l'armée; les mœurs publiques se corrompent avec une effrayante rapidité. L'oligarchie n'a qu'un souci, celui de s'isoler de plus en plus, et de s'assurer le monopole des honneurs et des affaires. Une séparation nette, inflexible, s'établit entre les maisons sénatoriales, qui se perpétuent entre elles, et le reste de la bourgeoisie. L'oligarchie se complique du népotisme et des influences de famille. Le pouvoir devient le patrimoine de certaines maisons. Les Scipions, les Flaminius, qui n'étaient pas tous des grands hommes, ni même de bons citoyens, réclament et obtiennent les charges publiques comme un héritage. Les citoyens qui ne comptent pas de consulaires parmi leurs ancêtres ne peuvent prétendre à rien. Ils sont confondus et annihilés dans la plèbe, dont l'aristocratie dispose par sa clientèle et ses affranchis, qu'elle flatte au moment des élections, qu'elle s'attache et corrompt par des fêtes et des distributions de grains. L'assemblée du Forum n'est plus l'expression, elle n'est plus que la caricature et la dérision de la souveraineté populaire. Elle est entre les mains de celui qui lui parle, qui la passionne ou qui l'achète.

Au milieu de ce désarroi s'agite un parti réformiste, animé des meilleures intentions, mais composé d'hommes du vieux temps, ignorants des exigences d'une situation nouvelle, s'en prenant aux personnes et non aux choses, et confondant les remèdes avec les palliatifs. Il faut signaler ici l'opposition chagrine et impuissante du vieux Caton. Des influences révolutionnaires commencent aussi à travailler les masses. Elles emportent la suppression de la dictature, et conquièrent à la prétendue bourgeoisie du Forum une part dans la gestion des affaires publiques. C'est cette bourgeoisie qui nomme les généraux et ratifie les traités. La législation et l'administration sont confondues.

Pendant ce temps, l'oligarchie continue à pousser ses affaires : pour mieux assurer le roulement des charges entre les familles sénatoriales, elle fait interdire d'une manière absolue la réélection au consulat, et, afin de conquérir les sympathies populaires, elle ne demande plus même, depuis la guerre de Persée, de contributions directes sous forme d'avances aux citoyens. L'opposition réformiste essaye de contenir la corruption par l'introduction du scrutin secret. Mais il eût fallu mieux que cela, et pas plus que l'oligarchie gouvernementale l'opposition n'a de plan ni de pensée politique. Dans les débats, dans les élections de ce temps, ce sont des personnes et non des principes qui sont en jeu. Tout est mesquin en même temps qu'affligeant, et ce n'est pas par des bouleversements, c'est par la consomption qu'eût péri la république romaine, si la crise sociale, ajournée depuis Pyrrhus, ne fût venue ajouter ses ferments de révolution à la stérile agitation des débats politiques.

On a signalé dans la première partie de ce travail le dépérissement de la petite propriété comme le mal chronique de la constitution économique de Rome. Les petits cultivateurs, ruinés par l'usure et par la concurrence de la grande propriété, passaient à l'état de prolétaires, et on n'avait trouvé d'autre remède à cela que des distributions de terrains et la fondation de colonies agricoles. C'était consacrer le mal autant que le guérir, mais le génie économique des Romains du meilleur temps n'allait pas plus loin. Des colonies agricoles avaient été fondées sur une assez vaste échelle avant la première guerre carthaginoise, et avaient procuré un long apaisement de la question sociale. Il y eut encore des partages de terre après cette guerre et après la suivante, mais ce furent les derniers avant les Gracques, parce qu'il ne restait plus en Italie que les domaines concédés par le sénat en occupation ou en fermage à ses favoris et à ses créatures, et qu'on ne voulait pas en prendre dans les conquêtes extérieures, la bourgeoisie ne pouvant être transplantée hors de l'Italie, qui devait rester le pays dominant. Les choses avaient donc repris leur cours ancien et naturel, et la petite propriété allait de nouveau dépérissant, pendant que s'étendait la grande culture fondée sur le capital et sur l'esclavage. Les rapports de maître à esclave s'étaient modifiés, et la vie patriarcale des anciens temps avait fait place à une exploitation froide et inflexible. Les esclaves agricoles sont maintenant enchaînés; plus tard, ils seront marqués d'un fer chaud. Le grand cultivateur ne considère plus que le capital engagé et son produit. Bêtes et esclaves sont placés sur la même ligne, et un proverbe romain dit : qu'un bon chien de garde ne doit pas être

trop doux pour ses coesclaves. On nourrit l'esclave tant qu'il peut travailler, parce qu'il travaillerait mal s'il avait faim; on le vend quand il perd ses forces, parce qu'il ne rapporterait plus rien. Caton lui-même, le réformiste, puritain et religieux Caton, recommande de laisser chômer la charrue aux jours de fête, puisque les dieux l'ordonnent ainsi; mais d'occuper les esclaves à d'autres travaux non défendus. Anciennement la guerre avait seule alimenté l'esclavage, maintenant les prisonniers de guerre ne suffisent plus, et l'agriculture se pourvoit auprès des pirates qui exploitent l'Asie Mineure et les îles de l'Archipel.

La politique insensée du gouvernement vint compliquer et empirer cet état de choses. Procurer du blé à la classe pauvre et oisive de la capitale, non-seulement à bas prix, mais à des prix dérisoires et ruineux pour l'agriculture, était la grande préoccupation de la classe gouvernante. Que fit-on? On força l'introduction du blé des provinces, en interdisant le commerce des grains d'une province à l'autre. Toutes les céréales de la république affluèrent à Rome, et l'agriculture de l'Italie et celle des provinces se trouvèrent ruinées du même coup. La première ne put soutenir la concurrence, et la seconde travailla pour rien. On vendit pour le fret des blés de Sardaigne et de Sicile. La grande propriété italienne en fut quitte pour changer sa culture; elle fit du vin, de l'huile et des bestiaux, et trouva dans cette transformation un plus fructueux emploi de son capital et de ses esclaves. Mais ces nouvelles cultures étaient à peu près inaccessibles à la petite propriété, dont la condition empira ainsi de plus en plus.

Les sénateurs étaient les principaux détenteurs du sol. La loi leur interdisait les opérations de banque et les spéculations financières; ils s'étaient donc rejetés ostensiblement sur l'agriculture, ce qui ne les empêchait pas de s'intéresser par des commandites occultes aux affaires de banque et de trafic. Mais l'aristocratie d'argent proprement dite résidait dans l'ordre équestre. Les chevaliers composaient la haute banque et le haut commerce, et remplissaient en même temps un rôle analogue à celui de nos anciens fermiers généraux, car ils affermaient une partie du revenu public, les produits indirects. Les grandes associations commerciales foisonnaient; il y avait des fusions et des monopoles. Sur toute l'étendue du territoire de la république, les grands spéculateurs avaient semé des succursales et des comptoirs gérés par des esclaves et des affranchis, qui s'enrichissaient promptement et devenaient des citoyens sans patriotisme. Les Romains enrichis à l'étranger retournaient tous à Rome pour y jouir de leur fortune, et la capitale du monde absorba la richesse universelle. De même que les sénateurs par-

ticipaient secrètement aux spéculations des chevaliers, les chevaliers ne dédaignaient pas de faire de la culture comme les sénateurs. Vers le milieu de la période où nous sommes, le sol qui autrefois nourrissait cent cinquante familles libres n'en nourrissait plus qu'une seule et une cinquantaine d'esclaves, la plupart célibataires. Caton et Polybe s'accordent à constater la dépopulation de l'Italie à la fin du sixième siècle, et le chiffre des citoyens continue à baisser malgré la paix. Au moment où les Gracques vont entrer en scène, on avait pu dire en plein forum que les maîtres du monde n'avaient plus un pouce de terre pour se reposer, et qu'il ne leur restait que l'air et la lumière. De redoutables insurrections d'esclaves avaient lieu en Sicile.

Le sénat voyait tout cela et ne faisait rien. L'unique marque d'attention qu'il eût daigné donner à la situation économique avait été de faire traduire du carthaginois un traité d'agriculture, et, vu son origine, ce traité posait probablement en principe la culture à esclaves. Les hommes bien intentionnés et un peu clairvoyants gémissaient en silence. Scipion Émilien, un des meilleurs citoyens de son temps, sentit vivement le mal, mais recula devant son énormité même et devant le danger des remèdes. La responsabilité qui l'effrayait fut par un de ses parents, jeune et encore presque inconnu dans l'État, assumée audacieusement et avec un généreux courage.

Nul personnage historique n'a été plus défiguré et plus calomnié que celui des Gracques. De nos jours encore, l'opinion vulgaire ne voit en eux que de brillants factieux, et des démagogues dans la pire acception du mot. Ils n'étaient rien moins que cela, surtout l'aîné, Tibérius, qui se mit à l'œuvre le premier, et qui de toute façon, en bien comme en mal, était inférieur à Caïus. Il eut sans doute recours, et ce n'est pas ce qu'il fit de mieux, à des moyens révolutionnaires; mais son inspiration était une inspiration conservatrice, c'est-à-dire sagement réformiste, et ce qu'il entreprit le vœu de tous les bons citoyens. Nous voyons son début encouragé par tout ce que le patriciat a conservé d'intelligence et d'initiative dans ses rangs, par Appius Claudius, ancien censeur; par Publius Crassus Mucianus, grand pontife; par l'illustre jurisconsulte Publius Mucius Scévola; par Quintus Métellus, le vainqueur définitif de la Macédoine et de la Grèce. Ces hommes n'étaient pas des révolutionnaires, mais ce que proposait Tibérius Gracchus ne ressemblait pas non plus à une révolution. Il ne faut pas se heurter à ces mots de loi agraire et de partage des terres; ils n'ont pas ici la signification qu'on y attache aujourd'hui. Les terres à distribuer faisaient partie du domaine public, et la distribution était consacrée par

de nombreux précédents, dont le dernier ne remontait pas plus haut que la fin de la deuxième guerre punique. Ç'avait été le dernier, parce que le sénat ne voyait plus de terres disponibles, et il n'en voyait plus parce que, d'après le système vicieux dont il a déjà été plusieurs fois question, il avait concédé toutes celles qui restaient en occupation indéfinie, mais toujours révocable. C'est sur ces terres occupées, mais non légitimement acquises, que Gracchus porta la main dans le but de relever les petits cultivateurs de leur ruine, et de reconstituer la petite propriété; et ici encore, pour les terres occupées, il pouvait invoquer des précédents, comme les lois liciniennes-sextiennes, et la tentative, avortée il est vrai, de Spurius Cassius. La question de droit n'était pas douteuse : l'État, et non les occupants, était propriétaire. Il faut convenir que la durée de l'occupation avait créé une espèce de droit contre le droit; elle embrassait plusieurs générations; les intérêts lésés par la loi Sempronia étaient nombreux, transmis de père en fils, et commençaient à paraître respectables. Gracchus voulut les respecter et dédommager autant que possible : il tenait compte aux occupants de la plus-value, leur laissait en toute propriété une partie des terres, et le reste seulement était distribué par lots de trente arpents, incessibles et frappés d'une redevance perpétuelle. Dans cette forme modérée, la loi eut l'approbation d'abord de tous ceux qu'elle favorisait, c'est-à-dire de la masse, et aussi, comme nous l'avons dit, de l'aristocratie éclairée, qui croyait y apercevoir le salut de l'État. Elle excita au plus haut degré la colère de l'oligarchie. Il y avait longtemps qu'un tribun du peuple n'avait pris une telle attitude et une initiative aussi décidée; mais il semblait aisé de conjurer le danger. Le veto d'un tribun annulait l'action de son collègue; il suffisait donc qu'il s'en trouvât un qui ne fût pas de l'avis de Tibérius, et qui eût le courage de le dire. Ce tribun se présenta; Marcus Octavius, un des collègues de Tibérius, repoussa la mesure comme pernicieuse. Tibérius riposta en arrêtant par son propre veto la marche de toutes les affaires, et en mettant le scellé sur les caisses publiques. C'était légal quoique fort incommode. Mais si cet usage exorbitant de sa prérogative n'amenait pas ses adversaires à composition, il ne restait plus qu'à remettre la question à l'année prochaine. Les moyens légaux étaient épuisés des deux parts. Mais les tribuns n'étaient pas rééligibles, et si la réforme ne passait immédiatement, un autre que Tibérius en aurait sans doute la gloire. C'est ici que nous voyons le réformateur déserter le terrain légal et entrer dans la voie révolutionnaire. Ne pouvant ni convaincre ni contraindre Octavius, il

résolut de l'écarter, et faisant l'assemblée juge entre son adversaire et lui, il demanda si un tribun du peuple qui agissait contre le peuple pouvait rester à son poste. La réponse négative de l'assemblée était prévue, et dès qu'il l'eut obtenue, Tibérius fit expulser Octavius du banc des tribuns par les officiers de police. La loi Sempronia fut immédiatement soumise à l'acceptation populaire et votée avec enthousiasme, et une commission composée d'Appius Claudius, de Tibérius et de Caïus Gracchus, se mit à l'œuvre pour procéder à la distribution des terres. Tibérius triomphait ainsi, mais au prix de la plus grave atteinte portée au droit constitutionnel de sa patrie et à toutes les idées politiques des Romains. Dans l'antique doctrine romaine, le pouvoir était inviolable, et ses dépositaires ne pouvaient pas même être poursuivis ni seulement inculpés pendant la durée de leurs fonctions, à plus forte raison ne pouvaient-ils être destitués. Tibérius Gracchus venait de porter la main sur ce principe consacré, et en faisant destituer Octavius, il avait livré le pouvoir aux caprices et aux agitations du Forum. Le mal eût été moindre si l'assemblée populaire avait encore été, comme dans les temps anciens, l'exacte et complète expression de la souveraineté nationale; mais on sait ce qu'elle était devenue, une masse confuse et flottante, instrument facile et dangereux à la fois entre les mains des meneurs. En consultant ce qui s'appelait alors le peuple, Tibérius faisait en réalité la réponse en même temps que la question. Ce fut un abus de pouvoir fort blâmable, qu'il expia cruellement, car, de la destitution d'Octavius à la catastrophe du premier des Gracques, les faits s'enchaînent et sont engendrés l'un par l'autre avec une conséquence rigoureuse. La loi était votée, et l'oligarchie se résignait à la subir comme un mal et une humiliation inévitables; mais elle méditait de se venger sur son auteur, et le moindre péril qu'il courût, c'était, à sa sortie du tribunat, de se voir l'objet d'une poursuite criminelle pour l'illégalité commise à l'égard d'Octavius. Tibérius n'était pas homme à se soustraire par la fuite aux conséquences de son acte; mais le soin de sa sûreté lui inspira une conduite qui lui aliéna ses amis et ses alliés de l'aristocratie. Sans doute pour tenir en respect la clientèle de ses ennemis, il ne parut plus en public qu'accompagné d'une troupe de trois à quatre mille hommes; pour écarter les risques d'une poursuite judiciaire, il songea à se faire réélire à l'expiration de ses fonctions, et ce fut sa deuxième candidature qui amena la catastrophe. On sait que l'oligarchie vainquit à coups de gourdins, mais elle ne triompha que d'un homme. La réforme subsista, et malgré la mort de Tibérius, la commission de

partage commença et pressa vigoureusement ses travaux. Elle distribua toutes les terres *occupées* par des Romains, et en six ans la liste des citoyens s'accrut de soixante-seize mille noms. Elle voulut distribuer aussi celles qui étaient détenues au même titre par les confédérés latins, mais elle dut s'arrêter devant les réclamations qu'ils firent et qu'appuya Scipion Émilien. Les partisans du partage conçurent alors le projet de dédommager les confédérés en les investissant du droit de cité, et ce fut une nouvelle question qui surgit entre les partis. En réponse et en défi, le sénat fit expulser de Rome tous les non-citoyens, et les confédérés restèrent à la porte. Le parti démocratique emporta en dédommagement le principe de la rééligibilité des tribuns. Ces incidents remplirent l'intervalle entre Tibérius et Caïus Gracchus.

Tibérius Gracchus avait été un réformateur emporté hors des voies légales par la juvénile ardeur du bien. Caïus arrivait avec un plan complet et une constitution nouvelle. « Il était supérieur à son frère, dit M. Mommsen, par le caractère, par le talent et aussi par la passion, « qui fit de lui le premier orateur de la république, et sans » laquelle il eût été un des premiers hommes d'État de tous les temps. » Il voulait renverser l'oligarchie par patriotisme à la fois et par vengeance. Convenons aussi qu'il se présentait dans de meilleures conditions que son frère : la loi récente qui permettait aux tribuns de se perpétuer dans leurs fonctions lui donnait la double garantie de l'inviolabilité personnelle et de la durée du pouvoir. L'instrument de force et de domination dont il avait besoin, il le trouva dans le prolétariat de la capitale, qu'il s'attacha en régularisant et en multipliant les distributions de blé à bas prix; il eût été plus blâmable s'il les eût inventées, mais elles figuraient depuis longtemps parmi les moyens de gouvernement. Il fit donc allouer à tout citoyen qui réclamait cette faveur une quantité déterminée de blé par mois; mais ces distributions n'avaient lieu qu'à Rome, de telle sorte que tout le prolétariat des campagnes se trouva attiré dans la capitale et soustrait en même temps à la clientèle de l'aristocratie. Caïus s'en fit une garde et une majorité assurée dans les comices. Le vote par classe de fortune subsistait encore dans les centuries; il fut supprimé. Par sa toute-puissance de tribun, Caïus fit encore prévaloir d'autres changements, dont plusieurs étaient des progrès réels, et dont tous étaient adroitement calculés pour obtenir la faveur et la reconnaissance des classes populaires. Quelques-uns de ces changements avaient peut-être été promis ou projetés par son frère, mais ce fut Caïus qui les fit prévaloir et les mit à exécution. Il diminua la durée encore fort longue, quoique déjà anté-

rieurement limitée, du service militaire, et fit décréter que les soldats seraient désormais habillés aux frais de l'État, au lieu de payer leurs vêtements sur leur solde. Plusieurs de ses lois eurent pour résultat direct ou indirect de limiter l'application de la peine capitale. Si depuis l'établissement de la république la peine de mort ne pouvait être prononcée en dernière instance contre un citoyen que par l'assemblée populaire, la même loi fut maintenant introduite dans le code militaire, et le soldat romain put en appeler à l'armée comme le citoyen en appelait au peuple. En même temps, la connaissance de la plupart des crimes non politiques fut soustraite à l'assemblée populaire, qui seule avait qualité pour prononcer la peine capitale, et déférée aux commissions judiciaires chargées de la procédure civile. L'exil, jusque-là la ressource légale des citoyens qui voulaient se soustraire au jugement de leurs pairs, devint dès lors la peine usuelle. Il n'entraînait pas la confiscation des biens.

En même temps que Caïus se conciliait l'opinion par ces réformes et ces adoucissements, il réussissait à séparer les intérêts de l'aristocratie d'argent de ceux de l'oligarchie gouvernante. Entre les deux, les éléments de jalousie et de discorde ne manquaient pas. La seconde regardait de haut la première; dans les provinces, les proconsuls n'étaient pas toujours d'accord avec les spéculateurs. Caïus entreprit aussi d'amener à lui l'aristocratie financière, et il y réussit. Ce fut probablement lui qui donna aux chevaliers l'anneau d'or, signe distinctif de leur classe, et une place particulière aux fêtes publiques. Cependant il est plus certain qu'il réussit à se les attacher par des concessions d'un ordre plus positif, mais qu'on ne peut approuver. Il agrandit encore le champ déjà si vaste ouvert à leurs spéculations. On sait qu'ils avaient depuis longtemps l'exploitation des impôts indirects; mais la plupart des communes soumises acquittaient l'impôt direct par voie d'abonnement, et c'était le système que le sénat avait appliqué à la province d'Asie récemment constituée. Gracchus fit voter par le peuple que tous les impôts de cette province seraient affermés, et posant un principe alors nouveau, et qu'il a fait entrer dans le droit politique de Rome, à savoir que Rome était propriétaire du sol conquis, il multiplia et aggrava les impôts frappés sur les Asiatiques, et jeta cette immense proie en pâture à l'avidité des fermiers, qui formèrent une société colossale pour l'exploitation de l'Asie.

Mais l'ordre équestre ne reçut pas seulement de nouvelles richesses, il obtint aussi des honneurs et une véritable importance dans l'État. Caïus dépouilla, à son profit, le sénat du privilége de composer les

commissions judiciaires, et la république compta ainsi un pouvoir politique de plus. Il n'y en avait eu que deux jusque-là : le pouvoir administratif, qui était entre les mains du sénat; et le pouvoir législatif, exercé par l'assemblée populaire. La compétence judiciaire s'était trouvée partagée entre les deux. Gracchus fit attribuer au corps équestre spécialement la justice et le contrôle. Bien entendue peut-être, au point de vue de la séparation des fonctions, la réforme avait ce côté fâcheux qu'elle mettait la justice entre les mains de ceux qui avaient le plus d'intérêt à la tenir à leur discrétion.

Mais la chose importante pour Caïus, c'est que le sénat se trouva ainsi dépouillé de l'une de ses plus importantes prérogatives. Il ne s'en tint pas là, et lui enleva peu à peu toutes ses attributions administratives, telles que la gestion du trésor public, la distribution des terres, la fondation des colonies, etc. Il les concentra toutes en lui-même, assumant sur lui, avec l'activité d'un esprit infatigable, les fonctions lés plus diverses, habituant ainsi le peuple à ne voir partout qu'une seule et même main, et arrivant sans trop de peine à faire prévaloir son gouvernement net, prompt et décidé, sur l'administration routinière et boiteuse de l'oligarchie qu'il renversait. Il fut pendant deux ans le chef incontesté de l'État, le véritable gouvernement de Rome, et la première image du régime unitaire qui devait succéder à celui de la république.

Il n'est pas douteux que Caïus n'eût l'intention de se faire maintenir au pouvoir par une réélection perpétuelle au tribunat, qui eût été bien voisine de l'empire. Mais l'édifice péchait par la base, sans qu'il y eût de la faute de l'architecte. La plèbe, sur laquelle Caïus prenait son point d'appui, restait toujours à la disposition de tous les meneurs et de tous les intrigants. Elle était pour le moment à Caïus, qui lui donnait beaucoup; mais il était évident qu'elle serait à quiconque lui offrirait davantage. Caïus le comprenait sans doute, mais il n'avait pas le choix; car, on ne l'a déjà que trop dit, en dehors de l'oligarchie, il n'y avait plus à Rome que cette plèbe. Tout citoyen voulant, avec de bonnes ou de mauvaises intentions, opérer des changements dans l'État, ne pouvait donc opérer qu'avec elle. C'était un mauvais point d'appui, mais c'était le seul qui existât.

Caïus ne tarda pas longtemps à rencontrer les bornes de son ascendant dans les mesures précisément auxquelles le nom des Gracques est demeuré particulièrement attaché. On a vu qu'il ne restait plus de terres publiques à partager en Italie, à moins qu'on ne se décidât à reprendre celles qui étaient occupées par les confédérés latins; ceux-

ci demandaient, en échange, la concession du droit de cité; la reprise de ces terres et cette concession étaient ainsi devenues des idées corrélatives, et faisaient partie du programme du mouvement. Caïus les avait adoptées, mais il s'était demandé en même temps pourquoi on s'obstinerait à parquer la bourgeoisie romaine en Italie, et pourquoi, s'il lui fallait des terres, on n'en prendrait pas dans les conquêtes extérieures. Cette idée, qui place Gracchus bien en avant des Romains de son temps, qui a fait tomber l'étroite opposition de l'Italie et des provinces sur laquelle vivait l'ancienne politique romaine et préparé l'égalité civile et politique de tous les citoyens de l'empire, cette idée, disons-nous, fut une des moins populaires, et la reconstruction de Carthage comme colonie romaine fut peut-être le succès le plus remarquable de Caïus, précisément parce qu'elle heurtait toutes les vieilles antipathies et tous les instincts exclusifs du génie romain. Quant à faire entrer les confédérés latins dans la cité, il n'y put jamais réussir, et c'est là que la plèbe lui fit voir que s'il croyait se l'être attachée d'une manière durable, il se trompait absolument. Elle n'entendait pas la discussion sur ce point; le droit de bourgeoisie romaine avec les distributions gratuites de blé, et les bénéfices de tout genre qu'il impliquait, constituait une existence sans travail qui paraissait à ces lazzaroni de l'antiquité la plus agréable du monde, et qu'ils préféraient à toutes les fermes de la Campanie. Mais doubler tout d'un coup le nombre des citoyens, comme le proposait Caïus, c'était peut-être diminuer de moitié les distributions de blé et affaiblir d'autant qu'on les étendait les avantages attachés à ce glorieux droit de cité. Il renouvela deux fois sa tentative. La seconde fois, le débat n'eut pas même lieu et fut prévenu par le veto du tribun Livius Drusus.

Caïus, bien qu'il eût toutes les témérités, n'osa pas essayer contre son collègue le coup hardi de Tibérius contre Marcus Octavius. Ce fut un grave échec pour lui. Le sénat vit son crédit ébranlé et jugea que le moment était venu d'agir contre lui; comme Gracchus lui-même, il dut chercher son appui dans la plèbe, qui va rester le seul instrument au service des partis, jusqu'à ce que l'armée intervienne dans les troubles civils. Il mit en avant le tribun Drusus, qui apporta au Forum des lois bien plus favorables encore au peuple que celles des Gracques, si favorables qu'elles en étaient complétement impossibles[1]. Le peuple n'y fit pas attention et vota les propositions bouffonnes de son nouveau

[1] Il demandait entre autres l'établissement de trente-six mille nouvelles fermes en Italie, alors qu'il était notoire qu'il ne restait pas dans la Péninsule un pouce de terre, occupé par les Romains, à distribuer.

favori, comme il avait voté les propositions sérieuses de son ancienne idole. C'en fut fait dès ce moment de la puissance et de la vie de Caïus; il ne put se faire réélire une troisième fois au tribunat, et c'était un parti pris d'en finir avec lui, dès qu'il aurait cessé d'être inviolable. On sait qu'il succomba, comme son frère, dans une émeute des rues où l'oligarchie fit plus de victimes qu'elle ne recueillit de gloire et de résultats réels, car, de même qu'elle avait dû subir la loi Sempronia, malgré la mort de son auteur, elle dut se résigner cette fois à laisser intacte presque toute l'œuvre constitutionnelle de Caïus Gracchus. Elle gouverna de nouveau, mais avec les formes nouvelles, et n'osa pas remettre la main sur les priviléges dont Gracchus l'avait dépouillée.

L'ordre équestre resta en possession de tous les siens; le gouvernement romain fut dans un régime démagogique pratiqué par une oligarchie. Quand les idées résistent ainsi, même à la catastrophe de ceux qui les ont fait prévaloir, on peut discuter leur valeur absolue, mais non leur valeur relative et leur opportunité. Celles des Gracques sont évidemment sorties de l'esprit et des besoins de leur temps, et n'ont pas été, comme on l'a tant de fois prétendu, des tisons jetés dans la place publique par le caprice de deux factieux. Telle est sur les deux célèbres tribuns la conclusion du jugement que porte M. Mommsen, et que nous avons dû nous contenter de résumer scrupuleusement.

ARMAND VALLIER.

(*Le troisième et dernier article au prochain numéro.*)

ROMÉO ET JULIETTE

AU VILLAGE.

I.

rd du beau fleuve qui passe à une demi-lieue de S***, le sol ne pente douce et large qui va rejoindre de l'autre côté les de la plaine. Au pied de cette hauteur est situé un village où ent plusieurs grandes fermes, et par le milieu de la colline ent jadis parallèlement trois champs magnifiques.

ne belle matinée de septembre, deux paysans labouraient deux hamps, placés aux extrémités l'un de l'autre. Le champ du nclavé entre les deux autres, semblait inculte et abandonné ongues années, car il était couvert de pierres et de hautes arasites, et un monde d'insectes y bourdonnait tout à son aise. ysans, qui, des deux côtés, marchaient derrière leurs char- ient des hommes d'environ quarante ans, grands et osseux, térieur indiquait au premier coup d'œil le calme et l'aisance rurale. Ils portaient des culottes courtes en gros coutil, dont immuables depuis longtemps, semblaient taillés dans la pierre. n obstacle les obligeait de peser sur la charrue avec plus de s grosses manches de leurs chemises tremblaient de la légère ; leurs figures bien rasées étaient sérieuses et attentives, leurs naient un peu au soleil tandis qu'ils mesuraient les sillons, e détournaient lorsque par intervalles un bruit éloigné venait pre le silence de la campagne. Lentement, et non sans une élégance naturelle, ils posaient les pieds l'un devant l'autre; disait mot, si ce n'est pour ordonner au valet d'exciter les hevaux bien nourris attelés à la charrue. Vus à quelque dis- n de l'autre, ces deux hommes se ressemblaient parfaitement, eprésentaient le type primitif du pays; au premier abord on

les eût difficilement distingués. Ils labouraient tranquillement, et c'était plaisir de les voir, dans cette paix des sillons et par ce beau soleil de septembre, passant sur la hauteur à côté l'un de l'autre, puis s'éloignant jusqu'à ce que tous deux disparussent vers le bas de la pente pour reparaître quelque temps après. Quand ils rencontraient une pierre dans leurs sillons, ils la lançaient vigoureusement sur le champ inculte du milieu; mais cela n'arrivait pas souvent, car celui-ci était chargé déjà de presque toutes les pierres qui avaient pu se trouver dans les champs voisins.

La matinée touchait à sa fin, lorsqu'un petit équipage apparut au bas de la côte. C'était une voiture d'enfant, peinte en vert, dans laquelle les enfants des deux laboureurs, un garçon et une fille, charriaient le déjeuner de leurs pères. Il y avait pour chacun un pain blanc enveloppé dans une serviette, un pot de vin avec des verres, et encore quelque surprise de la tendre ménagère au maître laboureur; la voiture renfermait aussi toutes sortes de pommes et de poires que les enfants avaient ramassées sur la route et déjà marquées de leurs dents. On y voyait encore une poupée déshabillée, avec une seule jambe et la figure barbouillée; assise comme une demoiselle entre les pains, elle semblait trouver du plaisir à se laisser voiturer majestueusement. Après bien des arrêts et des cahots, l'équipage fit enfin halte sur la hauteur, à l'ombre d'un bosquet de jeunes tilleuls placés sur la lisière du champ, et on put alors voir de plus près les deux petits conducteurs. C'étaient un garçon de sept ans et une petite fille de cinq, tous deux frais et bien portants; ils avaient l'un et l'autre de très-jolis yeux; la petite fille se distinguait par un teint brun et des cheveux noirs tout crépus qui lui donnaient un air vif, franc et ouvert.

Les laboureurs venaient eux-mêmes de remonter sur la côte : ils donnèrent un peu de trèfle aux chevaux, et laissèrent les charrues dans le sillon commencé pour aller en bons voisins déjeuner ensemble et se souhaiter le bonjour; car jusque-là ils ne s'étaient pas encore adressé la parole.

Les deux hommes déjeunèrent avec un plaisir tranquille en donnant leur part aux enfants, qui se gardèrent de bouger tant que dura le repas :

« Hier, dit Marti, l'un des paysans, un homme de S*** est venu chez moi pour me parler de ce champ-ci. » Et il désignait ainsi la terre inculte.

— Un membre du conseil cantonal, n'est-ce pas? reprit Manz. Il a aussi été chez moi.

— Vraiment? Et sans doute il t'a engagé à défricher le champ et à en payer le fermage à la ville?

— Oui, jusqu'à ce qu'on ait découvert le propriétaire. Mais je ne me suis pas soucié de faire les choses pour un autre, et j'ai dit à ce monsieur qu'on n'avait qu'à vendre le champ et en garder le prix jusqu'à ce que le légitime propriétaire fût reconnu, ce qui, j'imagine, ne se verra jamais, car une fois qu'une affaire est à la chancellerie de S***, elle n'en sort pas de sitôt, et d'ailleurs ce n'est pas chose facile à décider. En attendant, les gueux voudraient bien profiter du fermage. Il est vrai que s'ils vendaient le champ, l'argent serait aussi pour eux, mais nous aurions soin de ne pas le pousser trop haut; et quand on achète, on sait au moins ce qu'on tient. »

Il y eut un silence, puis Manz reprit : « C'est tout de même dommage que cette bonne terre reste en friche; cela fait mal à voir : voilà plus de vingt ans que cela dure, et pas une âme qui s'en occupe. Car dans le village il n'y a personne qui ait quelque droit sur le terrain, et tout le monde ignore ce que sont devenus les enfants du trompette ruiné.

— Oh! dit Marti, il y aurait bien quelque chose à dire. Quand je regarde le noir ménétrier, qui hante les vagabonds et s'en va parcourant les villages pour faire danser, je jurerais que c'est le petit-fils du trompette; mais il ne se doute certainement pas qu'il lui reste encore un champ. Et puis qu'en ferait-il? Ce serait là tout juste de quoi s'enivrer pendant un mois, et puis après comme devant. D'ailleurs, qui voudrait s'occuper d'une chose qu'après tout on ne tirera jamais bien au clair?

— C'est là qu'on pourrait se mettre une vilaine affaire sur les bras, répondit Manz; c'est déjà bien assez d'avoir à contester à ce ménétrier, qu'on veut toujours nous imposer, le droit de rester dans la commune. Si ses parents sont allés se joindre aux vagabonds, qu'il y reste, et qu'il leur joue du violon. Comment pouvons-nous savoir s'il est réellement le petit-fils du trompette? Pour mon compte, et quoique je croie, moi aussi, reconnaître le vieux musicien dans cette figure noire, je me dis : on peut se tromper, et le moindre chiffon de papier, quelque lambeau d'extrait de baptême éclaireront mieux ma conscience que dix figures de pécheur.

— Eh certes, dit Marti. Il prétend, c'est vrai, qu'il n'y a pas de sa faute s'il n'a pas été baptisé! Mais devons-nous rendre notre baptistaire portatif et l'aller traîner dans les forêts? Non, il tient bien dans l'église, c'est la bière pendue au dehors qui est portative. Nous avons déjà trop de monde dans le village, et il nous faudra bientôt deux maîtres d'école! »

Le repas de nos paysans était fini. Ils laissèrent là leur conversation pour reprendre leur travail jusqu'à l'heure de midi. Mais les deux enfants avaient déjà formé le projet de ne rentrer qu'avec leurs pères; ils placèrent leur carriole à l'ombre sous les tilleuls, et se mirent ensuite à courir dans le champ inculte, qui, avec ses buissons, ses plantes parasites et ses monceaux de pierres, figurait pour eux un désert extraordinaire et tout à fait remarquable. Après s'être promenés quelque temps au milieu de cette solitude en se tenant par la main, et s'être amusés à lever leurs mains enlacées au-dessus des hautes touffes de chardons, ils s'assirent à l'ombre, et la petite se mit à revêtir sa poupée de longues feuilles d'acanthe, qui lui firent une belle robe verte dentelée; elle la coiffa d'un pavot rouge, qu'elle fixa par un brin d'herbe, ce qui donnait à la petite personne l'air d'une fée, surtout quand elle eut ajouté encore un collier et une ceinture de baies rouges. Puis les enfants placèrent la poupée tout en haut de la touffe de chardons, la regardèrent quelque temps à eux deux; enfin le garçon, l'ayant assez vue, finit par l'abattre d'une pierre. Cela dérangea quelque peu la toilette improvisée, et la petite fille déshabilla en toute hâte sa poupée pour la parer de nouveau; mais quand elle se trouva dépouillée de sa robe, et qu'elle n'eut plus que sa coiffe rouge pour toute parure, le petit diable arracha le jouet des mains de sa compagne et le jeta en l'air. La petite sauta après en criant, mais le garçon était toujours le premier à rattraper l'objet, et le rejetait de nouveau en l'air, pendant que la pauvre enfant cherchait en vain à s'en saisir. Il la taquina ainsi pendant quelque temps. Mais sous ses mains la poupée reçut, au genou de la seule jambe qui lui restait, un accroc d'où s'échappèrent quelques grains de son. A peine le bourreau l'eut-il remarqué, que, sans souffler mot, il s'empressa d'agrandir le trou avec ses ongles, et de chercher l'endroit d'où venait le son. Le silence de son compagnon parut fort suspect à la petite fille, qui, s'étant approchée, vit avec effroi le désastre.

« Regarde un peu, » cria-t-il en lui passant la jambe de la poupée devant le nez de manière à lui faire voler le son à la figure. Et comme elle cherchait à l'attraper tout en criant et en suppliant, il s'enfuit, et n'eut de cesse que lorsqu'il eut réduit la jambe à néant.

Il jeta ensuite le jouet si maltraité, et prit un air insouciant et effronté quand la petite se précipita sur la poupée et la cacha dans son tablier. Mais bientôt elle la découvrit, la regarda avec tristesse, puis se prit à sangloter à la vue de cette jambe qui pendait au tronc comme une queue de salamandre. La voyant pleurer à chaudes larmes,

le malfaiteur se sentit le cœur serré; il eut des remords et prit un air piteux. Dès que sa compagne s'en aperçut, elle cessa tout à coup de pleurer, et le frappa à plusieurs reprises avec la poupée; lui, fit semblant d'avoir mal, et cria si naturellement qu'elle fut satisfaite, et se mit avec lui à compléter l'œuvre de destruction. Ils percèrent plusieurs trous dans le corps de la pauvre martyre, en firent sortir le son par tous les bouts, le tassèrent avec soin sur une pierre plate, le remuèrent et le regardèrent attentivement. La seule chose qui tenait encore dans la poupée était la tête, aussi excita-t-elle l'attention particulière des enfants, qui la détachèrent soigneusement du cadavre mutilé et regardèrent avec étonnement son intérieur vide. Cela leur inspira la pensée de remplir la tête de son. Aussitôt leurs petits doigts s'empressèrent à l'envi. Mais le garçon se douta sans doute que ce n'était pas encore la vie, car, ayant attrapé une grosse mouche bleue qui bourdonnait, il retint la malheureuse bête dans le creux de ses deux mains, et ordonna à sa compagne de retirer le son de la tête. Puis ils y enfermèrent la mouche, et bouchèrent l'ouverture avec de l'herbe. Après l'avoir approchée de leurs oreilles, ils la posèrent solennellement sur une pierre. Les enfants se tenaient enlacés, et écoutaient avec un religieux silence le bourdonnement intérieur. Mais tout prophète excite l'effroi et l'ingratitude; le peu de vie enfermé dans cette misérable figure éveilla dans les enfants la cruauté naturelle à l'homme, et ils résolurent d'enterrer la tête. Ils creusèrent donc une fosse, y mirent la tête avec la mouche sans consulter la pauvre captive, et élevèrent au-dessus de la tombe un monument imposant de pierres des champs; puis ils éprouvèrent une certaine terreur d'avoir enterré quelque chose d'animé, et s'éloignèrent un bon bout de chemin de cet endroit peu rassurant. La petite fille se sentait fatiguée, elle choisit une place touffue, s'y coucha sur le dos, et se mit à chanter quelques paroles, toujours les mêmes et sur un ton uniforme. Le garçon s'accroupit nonchalamment à côté d'elle. Un rayon de soleil éclairait la bouche ouverte de la petite chanteuse, faisant briller ses fines dents blanches entre ses lèvres vermeilles.

Le garçon regardait et examinait avec curiosité les petites dents de sa compagne, et lui tenant la tête :

« Devine, lui dit-il, combien il y a là de dents? »

La petite réfléchit un instant comme si elle les comptait avec beaucoup de soin, et s'écria ensuite à tout hasard :

« Cent.

— Non, reprit-il, trente-deux. Attends un peu que je les compte. »

Puis il se mit à la besogne, mais comme il n'en trouvait pas trente-deux, il recommença plusieurs fois.

La petite se tint longtemps tranquille, enfin, voyant que son ami ne finissait pas, elle se leva soudain et dit :

« A mon tour de compter les tiennes! »

Le garçon se mit dans l'herbe; la petite se jeta sur lui en lui passant le bras autour de la tête. Il ouvrit la bouche, et elle compta : « Une, deux, sept, cinq, deux, un. » Mademoiselle ne savait pas compter.

Lui la reprenait, lui indiquait comment elle devait s'y prendre. Elle recommença cent fois, et ce jeu leur parut le plus amusant du monde.

Enfin, las de rire et de compter, tous deux s'endormirent au soleil.

Cependant les pères avaient fini de labourer leurs champs, et la terre brune, aux approches du soir, exhalait un frais parfum; mais lorsque, arrivé au bout du dernier sillon, l'un des valets voulut s'arrêter, son maître lui cria :

« Que t'arrêtes-tu? Retourne encore une fois.

— Mais nous avons fini, dit le valet.

— Tais-toi, et fais ce que je te dis, » reprit le maître.

Et ils retournèrent la charrue, et enlevèrent un grand sillon au champ abandonné, de manière à faire voler tout autour les plantes et les pierres.

Le paysan ne s'amusa pas pour le moment à écarter les débris; il pensait sans doute que cela ne pressait pas, et il se contenta de faire le plus gros pour cette fois. Ils montèrent ainsi promptement la pente, et quand ils furent en haut et que le vent rejeta en arrière le bonnet du laboureur, son voisin, avec le bout de bonnet sur le devant, passait de l'autre côté et enlevait également un fort sillon au champ du milieu, dont il faisait voler çà et là les mottes de terre.

Chacun des deux paysans remarquait bien ce que faisait l'autre, mais ils feignaient de ne rien voir, et ils se perdirent de vue bientôt, comme deux étoiles qui se croisent un instant pour disparaître aux deux extrémités de l'horizon.

Ainsi le destin se plaît à faire aller ses navettes, et ce qu'il trame nul tisserand ne le peut savoir.

II.

Les moissons se succédèrent, les enfants grandirent, et le champ du milieu ne cessa de diminuer. A chaque labour il perdait un nouveau sillon de chaque côté, sans qu'une parole fût échangée ni que personne eût l'air de s'apercevoir de la fraude. Les pierres se resserraient et s'élevaient en monceaux de plus en plus; elles formaient maintenant une large arête tout le long du champ, les plantes sauvages n'avaient point perdu leur temps, si bien que les enfants, quoiqu'ils eussent grandi également, ne pouvaient plus se voir lorsqu'ils marchaient des deux côtés de cette crête. Ils n'allaient plus ensemble au champ; mais au temps de la moisson, quand tout le monde était à l'œuvre, ils escaladaient la crête de pierres qui les séparait.

Cependant le champ abandonné dut à la fin être vendu et le produit déposé provisoirement au tribunal. L'enchère se fit sur les lieux mêmes, mais à part quelques curieux, il n'y vint personne que les paysans Manz et Marti; nul autre n'avait envie d'acquérir cette étrange pièce de terre et de la cultiver entre les deux voisins.

La plupart des hommes sont enclins à commettre une injustice qui se trouve à leur portée. Mais une fois qu'elle a été commise par un autre, tous sont contents d'avoir échappé à la tentation. Celui qui a succombé leur donne la mesure des mauvais instincts de l'homme, et ils le traitent avec un timide respect pour avoir assumé sur lui le mal proscrit par les dieux, tandis qu'ils convoitent en secret les bénéfices qu'il en retire.

Manz et Marti furent donc les seuls enchérisseurs sérieux, et après une lutte assez vive, ce fut Manz qui l'emporta.

Le commissaire-priseur parti et les curieux dispersés, les deux paysans avaient trouvé de quoi s'occuper et s'attarder dans leurs champs. En s'en allant ils se rencontrèrent :

« Tu réuniras sans doute maintenant ton ancien et ton nouveau champ, dit Marti, et tu les diviseras en deux portions égales? Voilà du moins ce que je ferais si j'étais acquéreur.

— C'est aussi ce que je compte faire, répondit Manz, car pour un seul champ, cette pièce de terre serait trop grande. Mais, à propos, j'ai remarqué que tout dernièrement tu as empiété avec ta charrue sur l'extrémité du champ qui aujourd'hui est à moi, et que tu en as coupé un bon morceau en biais. Tu l'as probablement fait dans la

pensée qu'en acquérant le tout ce morceau te revenait de droit. Mais comme cette terre est aujourd'hui mon bien, je ne puis accepter une telle brèche, et tu ne trouveras pas à redire que j'égalise la ligne que tu as courbée. Il n'y aura pas pour cela de querelle entre nous, je pense ! »

Marti répliqua avec le même sang-froid :

« Je n'y vois pas non plus un sujet de querelle ! Je pense que tu as acheté le champ tel qu'il est là. Nous l'avons tous examiné en commun, et depuis une heure il n'a pas changé d'un pouce !

— Bah ! dit Manz, ne revenons pas sur le passé ! Mais trop est trop, et tout doit rentrer enfin dans l'ordre. Ces trois champs ont été de tout temps à côté l'un de l'autre et tirés tout droit comme au cordeau. C'est pousser un peu loin la plaisanterie que de vouloir y faire entrer un crochet aussi ridicule et aussi absurde. Si nous laissons subsister cette ligne crochue on se moquera de nous. Il faut qu'elle disparaisse. »

Marti se mit à rire :

« Te voilà pris tout à coup d'une singulière peur des railleries du monde ! fit-il ; mais cela peut s'arranger. Ce qui est crochu ne me gêne pas ; si cela te gêne, nous l'égaliserons, mais pas de mon côté. Je te le signerai par écrit si tu veux !

— Ne plaisante donc pas comme ça, dit Manz. Oui, nous l'égaliserons, mais de ton côté ; je t'en fais le serment.

— Qui vivra verra ! » dit Marti.

Et les deux paysans se quittèrent sans se regarder. Ils levèrent les yeux en l'air chacun dans une direction opposée, comme s'ils examinaient la chose la plus extraordinaire et qui dût réclamer l'attention la plus soutenue.

Dès le lendemain, Manz envoya sur sa nouvelle acquisition un valet, une journalière et son propre fils Sali, pour y arracher les mauvaises plantes et les broussailles, et les mettre ensuite en tas, afin que l'on pût enlever les pierres plus facilement.

Les broussailles séchées au soleil furent entassées et brûlées avec de grands cris de joie. La fumée s'en répandit au loin en tourbillons, et tous sautèrent là dedans comme des possédés. Ce fut la dernière fête que vit le malheureux champ ; la fille de Marti s'y glissa aussi furtivement et assista bravement les autres. C'était pour Véronique une occasion naturelle de s'approcher de son ancien compagnon de jeux, et les enfants furent très-heureux et très-gais en présence de ces feux de joie. D'autres enfants étant survenus, il se forma bientôt toute une bande joyeuse. Mais dès que Sali et Véronique étaient séparés l'un de

l'autre, il cherchait à joindre sa compagne et elle savait toujours se glisser auprès de son ancien ami. Il semblait à ces bienheureuses créatures que ce jour ne pouvait ni ne devait finir.

Cependant le vieux Manz arriva vers le soir pour voir où en était la besogne, et bien qu'il la trouvât faite, il ne gronda pas moins, blâma le divertissement et mit toute la bande en fuite. Au même moment Marti se montra sur son champ, et apercevant sa fille, il siffla et l'appela d'un geste impérieux; elle vola auprès de lui tout interdite, et sans aucun motif apparent, il lui administra quelques soufflets.

Les jours suivants la besogne fut plus rude; pour faire ramasser et emporter les pierres, il fallut à Manz des ouvriers plus robustes. Ce travail ne finissait pas; on aurait dit que toutes les pierres de la terre avaient été amoncelées sur le malheureux champ. Cependant Manz ne les en fit pas enlever tout à fait, il ordonna seulement qu'elles fussent jetées sur la pointe en litige que Marti avait déjà fait défricher. Manz avait commencé par tirer une ligne droite comme démarcation, puis il avait fait encombrer ce petit morceau de terrain de toutes les pierres que les deux voisins avaient entassées depuis un temps infini sur l'ancien champ abandonné.

Il s'éleva ainsi une immense pyramide. Marti se gardera bien de la faire enlever, pensait Manz. Marti ne s'était guère attendu à cette façon de procéder. Il avait pensé que son adversaire aurait, selon l'ancien usage, recours à la charrue, et avait attendu jusqu'à ce qu'il le vît à l'œuvre comme laboureur. Ce n'est qu'après la besogne qu'il entendit parler de ce beau monument que Manz avait fait ériger. Il arriva tout furieux, et à la vue de cet amas de pierres, il alla chercher le maire, pour protester au préalable contre cette usurpation de son terrain, et pour le revendiquer judiciairement.

A partir de ce jour, nos paysans furent toujours en procès, et n'eurent de cesse que lorsqu'ils furent ruinés tous les deux.

Les idées de ces hommes, autrefois si sensés, étaient devenues courtes comme paille hachée. A chacun revenait maintenant de droit le sentiment le plus borné. Aucun ne pouvait ni ne voulait comprendre comment l'autre se permettait d'accaparer le bout de champ contesté d'une manière aussi arbitraire qu'illégale. Pour Manz, il éprouvait en outre un goût tout particulier pour la symétrie et pour les lignes parallèles, et il était vraiment piqué, contrarié de ce ridicule caprice qui poussait Marti à maintenir sa ligne crochue. Mais tous deux s'accordaient en ce point, que celui qui voulait duper l'autre d'une façon aussi grossière et aussi impudente, devait nécessairement le prendre

pour un imbécile, digne de tout mépris. Or, ce procédé pouvait tout au plus se comprendre vis-à-vis d'un pauvre diable sans consistance, mais non vis-à-vis d'un homme bien posé, intelligent et en état de se défendre. Chacun se sentait ainsi blessé dans son singulier point d'honneur, et s'abandonnant sans réserve à sa rage de procès, courait à une ruine inévitable. Leur vie ressembla depuis à une hallucination constante, au tourment de deux âmes damnées qui descendent un sombre fleuve sur une planche étroite, se cherchent l'une l'autre, frappent en l'air, et croyant chacune saisir son ennemi, finissent par se détruire elles-mêmes.

Comme leur affaire était mauvaise, ils tombèrent entre les mains de praticiens véreux qui, attisant le feu, remplirent leur tête fêlée des idées les plus extravagantes. Le petit bout de terre avec son monceau de pierres sur lequel fleurissait de nouveau une forêt d'orties et de chardons, ne fut que le premier germe d'une existence nouvelle, qui inspira aux deux paysans, arrivés à l'âge de cinquante ans, des habitudes et des espérances bien différentes de celles qu'ils avaient eues jusqu'alors. Plus ils perdirent d'argent, plus ils désirèrent s'en procurer, et moins ils possédèrent, plus ils s'acharnèrent à vouloir s'enrichir pour s'éclipser l'un l'autre. Donnant dans toutes les chances aléatoires, ils mettaient tous les ans aux loteries allemandes, dont les billets affluaient à S***, mais jamais ils ne gagnèrent un écu. Ce qu'il y avait de certain, c'est que l'argent sortait régulièrement de leurs poches sans jamais y rentrer. Quelquefois les malins du village s'amusaient à faire prendre à chacun des deux paysans, à son insu, le même billet, de sorte que chacun d'eux plaçait dans la même chance l'espoir de perdre et d'écraser son rival.

Ils passaient la moitié de leur temps à la ville; chacun avait établi son quartier général dans un cabaret. C'était à qui des deux se laisserait monter le plus la tête; ils se livraient à l'envi aux dépenses les plus ridicules et à une flânerie misérable, ce qui leur faisait saigner intérieurement le cœur. Le temps qu'ils ne consacraient pas au cabaret, ils l'employaient à rester chez eux à s'ennuyer ou bien à veiller aux travaux, cherchant à regagner le temps perdu et éloignant ainsi de chez eux les hommes sûrs et habitués à un travail régulier. Aussi leurs affaires baissèrent de plus en plus, et il ne s'était pas passé dix ans, que tous deux se trouvèrent criblés de dettes. Mais quelque fâcheuse que fût leur position, leur haine augmenta chaque jour; car chacun regardait l'autre comme la cause de son malheur, et voyait en lui un ennemi mortel que le diable avait mis exprès au monde pour le

perdre. Ils crachaient à la vue l'un de l'autre; aucun membre de leur famille, s'il ne voulait s'exposer aux plus mauvais traitements, n'osait adresser la parole à la femme, à l'enfant ou aux domestiques de son rival.

Les femmes des deux paysans suivirent chacune une conduite différente dans l'appauvrissement graduel et dans la dégradation des deux ménages. Celle de Marti, douée d'un bon naturel, ne put voir la ruine de sa maison; le chagrin la tua quand sa fille eut atteint l'âge de quatorze ans. La femme de Manz, au contraire, s'accommoda du changement opéré dans sa maison, et pour marcher sur les traces de son mari, elle n'eut qu'à donner libre cours à quelques défauts de son sexe pour les voir se transformer en vices. De friande elle devint gourmande; sa loquacité se changea en câlinerie flatteuse et médisante, qui lui faisait dire à tout instant le contraire de ce qu'elle pensait; elle semait la zizanie entre tout le monde et ne se faisait guère scrupule de mentir à son mari lui-même.

Nos deux pauvres enfants étaient donc bien à plaindre; car, n'ayant d'autre spectacle devant les yeux que querelles et soucis, ils ne voyaient aucune perspective d'avenir, et ne jouissaient même pas du présent avec l'heureuse insouciance de leur âge. A en juger par les apparences, Véronique devait avoir plus à souffrir que Sali, car elle n'avait plus de mère : seule dans une maison délabrée, elle était abandonnée au pouvoir despotique d'un père dénaturé et abruti. A peine elle avait seize ans, sa taille était fine et élancée, ses cheveux châtains tombaient en longues boucles, et couvraient presque ses yeux bruns et étincelants; l'incarnat du jeune sang brillait à travers la peau fine et brune de ses joues, colorant ses lèvres d'une pourpre vive; tout son être respirait la joie prompte et l'ardent désir de se sentir vivre; elle était toute disposée à rire et à folâtrer, pourvu qu'il fît un peu de soleil dans son existence. Mais elle n'avait de la peine que trop souvent; car non-seulement il fallait supporter sa part des chagrins et des misères croissantes du ménage, mais encore s'habiller tant soit peu proprement, sans que le père songeât le moins du monde à lui en fournir les moyens. Aussi Véronique avait-elle mille peines à relever ses grâces naturelles par une modeste toilette, à acquérir une robe de dimanche bien simple et à conserver quelques pauvres fichus de couleur. La jolie et joyeuse enfant, gênée à chaque pas et humiliée en toute occasion, ne courait pas risque de succomber au péché d'orgueil. D'ailleurs elle avait vu les peines et la mort de sa mère, et ce souvenir était un frein imposé à sa nature ardente. Pauvre enfant! qu'elle était ravissante et touchante

à voir lorsque, en dépit de tout, sa figure s'épanouissait en sourire à chaque rayon de soleil.

Au premier abord, la position de Sali semblait moins pénible; il était devenu un joli garçon, fort et vigoureux, qui savait se défendre, et dont l'extérieur n'admettait pas même la possibilité de mauvais traitements. Il voyait bien à quel triste état étaient réduits ses parents, et il croyait pouvoir se rappeler qu'il n'en avait pas toujours été ainsi. Il se représentait encore en pensée la figure qu'avait autrefois son père, celle d'un paysan ferme, sensé et tranquille, alors qu'aujourd'hui ce même homme lui apparaissait sous les dehors d'un vieux fou procédurier, flâneur, fanfaron, et qui marchait de plus en plus à reculons vers sa perte. Quand ce spectacle lui déplaisait, et souvent le remplissait de chagrin et de honte, parce que dans son inexpérience il ne s'expliquait pas comment les choses en étaient venues à ce point, sa mère le comblait de flatteries dont elle savait étouffer ses peines. Pour être moins gênée et afin de s'assurer un défenseur, sans doute aussi par gloriole, elle lui accordait tout ce qu'il désirait, l'habillait proprement et même richement, et lui procurait tout ce dont il avait besoin pour s'amuser. Il acceptait toutes ces caresses sans en témoigner beaucoup de reconnaissance, car sa mère lui faisait trop de contes; et comme en définitive tout cela ne le divertissait pas beaucoup, il faisait nonchalamment et sans réflexion tout ce qui lui plaisait, sans cependant mal agir. Tel avait dû être son père quand il avait le même âge. Cela inspira au vieux Manz un respect involontaire pour son fils, dans lequel sa conscience troublée et ses pénibles souvenirs lui retraçaient sa propre jeunesse. Malgré la liberté qu'on laissait à Sali, il n'en jouissait pas avec plaisir; il ne sentait que trop qu'il n'entreprenait et n'apprenait rien d'utile, car depuis longtemps il n'était plus question dans la maison de Manz de se livrer à un travail suivi et raisonnable. Il trouvait son unique consolation dans son indépendance et dans sa bonne réputation. Fier de ces précieux biens, il laissait bravement les jours s'écouler et détournait les yeux de l'avenir.

La seule contrainte à laquelle il fût obligé de se soumettre était la haine que son père avait pour tout ce qui portait le nom de Marti et lui rappelait son ennemi. Cependant Sali ne savait guère autre chose, sinon que Marti avait fait du tort à son père, et que dans la maison de Marti on nourrissait les mêmes sentiments hostiles contre sa famille; il ne lui coûta donc pas beaucoup de ne regarder ni Marti ni sa fille et de prendre de son côté aussi envers eux l'apparence d'un ennemi passablement indifférent.

Mais Véronique, qui avait bien plus d'ennuis à essuyer que Sali, et qui chez elle se trouvait bien plus délaissée, se sentait moins disposée à cette inimitié déclarée, elle se crut seulement méprisée par Sali, qui était mieux mis et paraissait plus heureux.

Elle se cachait donc de lui, et quand il approchait d'un endroit où elle se trouvait, elle se hâtait de s'en éloigner, sans qu'il se donnât même la peine de la suivre du regard. Aussi y avait-il plus de deux ans qu'il n'avait revu l'ancienne compagne de ses jeux, et depuis qu'elle était devenue grande il ne savait pas en vérité quel air elle avait. Cependant lorsqu'on parlait des Marti, il ne pensait involontairement qu'à la fille, dont le souvenir ne lui était nullement odieux.

Le père de Sali fut le premier des deux ennemis qui ne put plus tenir, et qui se trouva forcé d'abandonner sa maison et son champ. S'il manqua le premier, c'est qu'il avait une femme complice de sa ruine et un fils qui dépensait bien aussi quelque chose. Marti, au contraire, était le seul consommateur de son royaume chancelant; il laissait sa fille travailler comme une bête domestique, mais n'osait toucher à rien.

Manz, aux abois, ne trouva rien de mieux que d'aller habiter la ville, sur l'avis de ses protecteurs de S***, et d'y ouvrir un cabaret. Il est toujours affligeant de voir un ancien cultivateur, vieilli dans les champs, se retirer avec les débris de sa fortune dans une ville pour s'y établir comme aubergiste ou cabaretier, et y faire l'hôte aimable et prévenant lorsque la gaieté est bien loin de son cœur. Quand les Manz quittèrent le village, on put voir combien ils étaient pauvres; ils n'emportèrent avec eux que de vieux meubles usés, attestant que depuis bien des années la famille n'avait eu les moyens d'en acheter d'autres. La femme n'en mit pas moins ses plus beaux atours pour se hucher dans la voiture au-dessus des meubles. Son visage exprimait les plus belles espérances, et, comme future citadine, elle jetait déjà des regards de dédain sur les villageois qui se tenaient derrière les haies et regardaient avec pitié passer le misérable équipage. Car la Manz se proposait de charmer toute la ville par son esprit et son amabilité, comptant bien prendre à son compte la besogne que son mari, devenu trop simple, ne pourrait faire, une fois qu'elle serait établie maîtresse d'une respectable auberge. Mais cette auberge se trouva n'être qu'un méchant cabaret borgne dans une petite rue déserte; le prédécesseur du pauvre Manz s'y était ruiné. La ville vendit encore à Manz quelques tonneaux de mauvais vin et le mobilier du cabaret, composé d'une douzaine de mauvaises bouteilles blanches, d'autant de verres, de quelques tables et

bancs en sapin, qui, dans le principe, peints en rouge, avaient depuis été rabotés plusieurs fois. Devant la fenêtre un cercle de fer se balançait dans un crochet, et dans le cercle une main d'étain tenant une bouteille versait du vin rouge dans un verre. En outre, il y avait une branche de houx desséché au-dessus de la porte de la maison, Manz l'eut par-dessus le marché. Mais il n'était pas d'aussi belle humeur que sa femme; agité de mauvais pressentiments, il fouettait avec rage les maigres haridelles empruntées au paysan qui avait acheté son bien. Le dernier pauvre petit valet qui lui était resté l'avait déjà quitté depuis plusieurs semaines. Quand il abandonna sa maison, il vit passer Marti dans la rue, le visage plein d'une joie ironique et malicieuse. Il chargea de ses malédictions celui qu'il regardait comme la seule cause de son malheur. Quant à Sali, une fois la voiture en marche, il hâta le pas, prit les devants, et alla seul à la ville par des chemins de traverse.

« Nous y voilà! » dit Manz quand la voiture s'arrêta devant l'auberge.

En la voyant, la femme de Manz demeura interdite, car cette auberge était en vérité un fort méchant cabaret.

Les voisins se mirent aux croisées ou parurent aux seuils de leurs maisons pour examiner le nouveau cabaretier; et, de par leur supériorité de citadins, ils le regardèrent avec pitié et ironie.

Tout en colère et les yeux pleins de larmes, la future cabaretière descendit de voiture, et aiguisant au préalable sa langue, elle courut dans la maison pour ne plus se montrer de la journée dans ses atours; car elle rougit des méchants meubles et des lits abîmés qu'on se mit à décharger. Sali aussi eut honte; mais, forcé d'aider son père, il déposa dans la rue le triste mobilier, sur lequel sautèrent les enfants de l'ancien cabaretier ruiné, en se moquant des paysans déguenillés qui venaient prendre leur place.

L'intérieur de la maison était encore plus affreux, et ressemblait à une véritable caverne de brigands. Les murs badigeonnés d'un mauvais crépi blanc humide, la salle sombre, déplaisante, garnie de tables jadis lie de vin; il y avait encore deux cabinets en fort mauvais état. Partout foison de saletés et d'ordures.

Tel fut le début et telle fut la suite. La première semaine, surtout le soir, quelques curieux vinrent prendre place aux tables de la salle pour voir le nouveau cabaretier et pour s'amuser un peu si c'était possible. Le cabaretier n'offrait pas grande ressource. Manz était lourd, roide, sombre et mélancolique, il ne savait ni ne voulait savoir quel maintien il devait prendre. Il se contentait de remplir maladroitement les cho-

pines, les plaçait devant les hôtes d'un air revêche, cherchait les mots et ne les trouvait pas. La femme fit d'autant plus de frais, et réussit à retenir le monde pendant quelques jours, mais pas de la façon qu'elle pensait. La bonne femme s'était arrangé une toilette qu'elle croyait irrésistible. Elle portait une jupe de toile écrue avec un spencer de soie verte, un tablier de coton et un méchant col blanc. Le peu de cheveux qui lui restaient, elle les avait roulés autour des tempes en boucles fantastiques, et un grand peigne était planté dans son petit chignon. Ainsi parée, elle sautillait avec une grâce affectée, faisait la bouche en cœur, tournait et pirouettait autour des tables, et en posant le verre ou l'assiette au fromage, elle disait d'un air souriant des choses qu'elle croyait fort aimables et appropriées aux goûts des buveurs. « C'est ça, c'est bien ca, messieurs! c'est parfait! » Ou bien elle débitait d'autres mots aussi spirituels; car, quoiqu'elle eût ordinairement la langue bien pendue, elle ne savait que dire à des gens qu'elle ne connaissait pas. Les habitués du cabaret, gens de la plus mauvaise espèce, mettaient la main devant la bouche, pouffaient de rire, se poussaient les genoux au-dessous des tables, et répétaient à l'envi :

« Eh mais, c'est une princesse, une déesse! Corbleu, ça vaut bien la peine de venir ici. Il y a longtemps que nous n'en avions vu une comme ça! »

Manz voyait tout cela d'un regard sombre, il lui donnait un coup dans les côtes et lui disait : « Que fais-tu donc là, vieille bête? » Elle répondait avec colère : « Ne me dérange pas, vieux lourdaud! Ne vois-tu pas quelle peine je me donne et comme je sais bien prendre mon monde? Malheureusement tous ces gens-là ne sont que des gueux comme toi! Mais laisse-moi faire, j'aurai bientôt ici de meilleures pratiques! » Tout cela était éclairé par une ou deux mauvaises chandelles de suif. Quant à Sali, il allait dans la cuisine, où le jour arrivait à peine, s'asseyait sur le foyer, et pleurait.

Cependant les habitués se lassèrent bientôt du spectacle que leur donnait la bonne Manz, et ils recommencèrent à fréquenter des endroits plus gais où ils pouvaient rire à leur aise du singulier ménage. De loin en loin seulement se montrait quelque hôte pour boire un verre et bâiller entre les quatre murs; ou bien, par exception, il en arrivait toute une bande, tumulte passager, qui berçait les pauvres gens d'un espoir bien vite déçu.

Ils étaient ainsi livrés aux soucis et à la crainte dans ce recoin étroit où paraissait à peine la lumière du soleil. Manz, autrefois habitué à passer des journées entières dans la ville, trouvait insupportable de

rester entre ces quatre murs. Lorsqu'il pensait à la campagne et au plein air, il baissait les yeux vers la terre ou les relevait au plancher en roulant de sombres pensées; il courait sur le seuil étroit de sa porte, mais en revenait bien vite, car il voyait les yeux de ses voisins braqués sur le méchant cabaretier, comme on commençait à l'appeler. A bout de compte, ils ne tardèrent pas à devenir tout à fait misérables. Il leur fallait, pour avoir quelque chose à manger, attendre que quelqu'un vînt boire pour un peu d'argent du restant de leur vin, et si on leur demandait une saucisse, ils avaient la plus grande peine pour en présenter une. Bientôt même ils ne tinrent de vin que dans une grande bouteille qu'ils faisaient emplir en cachette dans un autre cabaret, et ainsi il leur fallait faire les hôteliers sans posséder ni pain ni vin, et se montrer aimables sans avoir suffisamment mangé. Ils en étaient presque à désirer que personne ne vînt plus, et ils restaient dans leur cabaret sans pouvoir vivre ni mourir. Quand la femme Manz fit ces tristes expériences et que la misère fut au comble, elle quitta le spencer vert, se réforma, et de même qu'autrefois elle avait donné accès aux défauts, elle accueillit et adopta plusieurs vertus de son sexe. Elle pratiqua alors la patience, chercha à relever le moral de son mari et à entretenir son fils dans le bien. Elle se sacrifia dans maintes occasions et presque en toutes choses; en un mot, elle exerça à sa manière une sorte d'influence bienfaisante qui, sans s'étendre loin et sans produire beaucoup de bien, l'aida au moins à retarder la catastrophe. Elle savait maintenant, dans la mesure de son esprit, donner plus d'un conseil dans des cas embarrassants, et quand ses avis n'amenaient pas le résultat espéré, elle supportait sans murmurer la colère de son mari et de son fils; maintenant qu'elle était vieille, elle faisait tout ce qui aurait été plus utile si elle l'avait fait plus tôt.

Pour gagner au moins quelque chose à mettre sous la dent, et aussi pour tuer le temps, le père et le fils se livrèrent à la pêche à la ligne. C'était la seule ressource des gens de la ville qui avaient fait de mauvaises affaires. Quand le jour était favorable et que les poissons mordaient volontiers à l'hameçon, on voyait tous ces malheureux sortir par douzaines pour aller pêcher : l'un avait une vieille casaque, les pieds nus dans l'eau; un autre, posté sur un tronc de saule, portait un frac bleu pointu, un vieux chapeau placé sur le bord de l'oreille; plus loin on en voyait même un qui, faute d'habit, était revêtu d'une robe de chambre à fleurs déchirée, tenant d'une main une longue pipe et de l'autre la ligne. Chacun avait à côté de lui un petit pot ou une petite

boîte où fourmillaient des vers de terre qu'ils allaient chercher dans les moments où le poisson boudait à l'hameçon. Les gens de la campagne passaient avec leurs voitures et leurs troupeaux sans faire attention aux pêcheurs, et les bateliers sur la rivière ne les regardaient pas non plus, tandis que les pêcheurs murmuraient tout bas contre les bateaux qui chassaient le poisson.

Si quelqu'un avait annoncé à Manz dix ans auparavant, lorsqu'il labourait avec un bel attelage son champ sur la colline au delà de la rivière, qu'il grossirait un jour le nombre des pêcheurs déconfits, il lui aurait craché au visage. Aussi se hâtait-il de passer derrière le dos de ses confrères actuels, remontant le courant comme une ombre maudite de l'enfer qui se cherche une place solitaire le long des eaux sombres. Pour rester la ligne à la main, lui et son fils n'avaient pas assez de patience, et ils se souvenaient de différentes autres manières dont les paysans prennent quelquefois le poisson. C'est pourquoi ils ne prenaient les lignes que pour la montre, et ils remontaient les ruisseaux qu'ils savaient contenir de bonnes truites.

Pour Marti, qui était resté à la campagne, ses affaires allaient pendant ce temps-là de mal en pis, et de plus il s'ennuyait beaucoup, en sorte qu'au lieu de travailler à son champ, il finit aussi par pêcher et barboter dans l'eau des jours entiers. Véronique était tenue de ne pas s'éloigner de son côté, et il lui fallait porter le seau et les autres ustensiles à travers d'humides prairies, des ruisseaux et des flaques d'eau de toute espèce, à la pluie et au soleil, tandis qu'elle laissait à la maison les choses les plus nécessaires. Marti ne possédait plus que quelques acres de terrain, qu'il cultivait assez mal ou plutôt qu'il ne cultivait pas du tout.

Il arriva donc, un soir qu'il côtoyait un ruisseau assez profond et rapide, où nombre de truites sautaient à la surface, le ciel étant couvert de nuages orageux, qu'il rencontra tout d'un coup son ennemi Manz qui arrivait de l'autre côté. Sitôt qu'il le vit une rage terrible s'empara de lui. Il y avait des années qu'ils ne s'étaient trouvés si près l'un de l'autre, si ce n'est à la barre du tribunal, où ils ne pouvaient se dire des sottises. Marti s'écria alors plein de fureur :

« Chien, que viens-tu faire ici ? Ne peux-tu pas rester dans ton taudis ? misérable gueux !

— Tu nous arriveras au premier jour, drôle ! répondit Manz. Tu commences déjà à pêcher ; tu as donc du temps de reste ?

— Tais-toi, chien de potence, dit Marti en élevant la voix ; c'est toi qui m'as mis dans le malheur. »

Et comme le vent se mit à agiter les saules du ruisseau, Manz fut obligé de crier encore plus fort :

« Ah ! si c'était vrai, je m'en réjouirais, misérable benêt !

— Chien ! » riposta Marti.

Et, courant comme un tigre le long du ruisseau, Marti chercha à passer de l'autre côté.

Manz aussi marchait fort exalté sur l'autre rive ; il était suivi de son fils, qui, au lieu d'écouter cette mauvaise querelle, regardait avec curiosité et avec surprise Véronique, marchant derrière son père, et baissant la tête de honte, de sorte que ses boucles brunes lui couvraient la figure. Elle portait d'une main un seau de bois, de l'autre elle tenait ses souliers et ses bas. Elle avait retroussé sa robe à cause de l'humidité. Mais depuis qu'elle avait aperçu Sali de l'autre côté, elle l'avait baissée pudiquement, et elle se trouvait triplement chargée et tourmentée, car elle avait à porter tout l'attirail, à tenir sa robe, et elle était fort chagrine de la querelle. Si elle eût levé les yeux et regardé Sali, elle aurait remarqué qu'il n'avait plus l'air imposant ni fier, et qu'il était lui-même aussi bien affligé.

Pendant que Véronique, toute honteuse et confuse, regardait à terre, et que Sali n'avait des yeux que pour cette apparition si svelte et si gracieuse encore dans sa misère, elle n'avait pas pris garde que leurs pères s'étaient tus, mais qu'avec une fureur redoublée ils s'étaient précipités vers un petit pont de bois qui traversait le ruisseau et qu'ils venaient de découvrir à une certaine distance. Un orage qui couvait au ciel depuis le matin éclatait en ce moment. Soudain des éclairs, accompagnés de sourds roulements, vinrent répandre une lumière fantastique sur le sombre paysage, enveloppé de nuages noirs ; de grosses gouttes de pluie tombèrent quand les deux hommes furieux s'élancèrent en même temps sur le pont étroit, se saisirent l'un l'autre, et, tremblants de colère, consumés par le chagrin qui les débordait, se frappèrent du poing dans les figures pâles et amaigries. Quand ils se furent donné un ou deux coups, ils s'arrêtèrent, puis ils restèrent sans parler en gémissant et en grinçant les dents ; l'un cherchait à jeter l'autre dans l'eau par-dessus le garde-fou tremblant sous leurs efforts. Sali et Véronique arrivaient. A la vue de cette scène déchirante, Sali d'un bond fut à côté de son père. Mais Véronique aussi, jetant tout ce qu'elle tenait, s'élança en poussant un long cri auprès du sien, l'étreignit comme pour le défendre, mais ne fit que le gêner et empêcher ses mouvements. Des larmes abondantes coulèrent de ses yeux, et elle regarda en suppliant Sali, qui se disposait également à saisir Marti et à le terrasser. Invo-

lontairement il porta la main sur son propre père, et d'un bras ferme chercha à le détacher de l'adversaire et à le calmer. Tout le groupe, s'agitant de côté et d'autre, ne parvenait pas à se séparer. Les jeunes gens, s'efforçant toujours d'intervenir entre leurs pères, avaient fini par se rapprocher l'un de l'autre. Un sillon de lumière, parti de la nue, vint à éclairer la figure de Véronique, et Sali put voir cette figure qui lui était si connue, mais qui avait bien changé depuis, et s'était singulièrement embellie.

Malgré son effroi, Véronique, s'étant aperçue de la surprise de Sali, leva sur lui rapidement ses yeux mouillés de larmes et lui sourit.

Sali, excité de son côté par les efforts que faisait son père pour se dégager de ses bras, finit, grâce à sa fermeté et à ses paroles insinuantes, par lui faire lâcher prise. Les deux vieux compagnons respirèrent alors fortement, et se détournant l'un de l'autre, recommencèrent à gronder et à crier, tandis que leurs pauvres enfants gardèrent un silence de mort; mais en se quittant, et sans être vus de leurs parents, ils se serrèrent promptement les mains humides et refroidies par l'eau et la pêche.

Tandis que les deux adversaires irrités s'en retournaient chez eux, les nuages se resserrèrent, le jour devint de plus en plus sombre, et enfin la pluie tomba à torrents. Manz marchait devant sur le chemin noir et humide, courbé, les deux mains dans ses poches, les traits du visage contractés et claquant des dents, pendant que des larmes silencieuses inondaient sa barbe sans qu'il les essuyât, de peur de se trahir. D'ailleurs, son fils n'avait rien observé, perdu qu'il était dans de ravissantes pensées. Il ne remarquait ni pluie, ni ouragan, ni obscurité, ni misère; il était léger, plein de chaleur et de lumière, et se sentait aussi riche et assuré qu'un prince. Il voyait sans cesse le sourire fugitif du joli visage qu'il avait senti si près de lui, et y répondait à présent seulement, une bonne demi-heure après. Ces traits charmants le poursuivaient au milieu de la nuit et de la tempête, il riait à travers le tonnerre, et il était convaincu que Véronique le voyait et entendait son rire.

Traduit de l'allemand de M. GOTTFRIED KELLER.

(*La fin au prochain numéro.*)

BULLETIN CRITIQUE.

Un homme d'État russe. — Mémoires du comte Jacques-Jean Sievers pour servir a l'histoire de Russie au dix-huitième siècle, par Charles-Louis Blum. — Leipzig et Heidelberg, 1857-58, 3 vol. in-12 (l'ouvrage en aura 4).

Qui est-ce qui parle de Sievers? Qui est-ce qui connaît les travaux immortels de cet homme extraordinaire? s'écrie M. Blum en commençant l'histoire, — j'allais dire le panégyrique, — du comte Sievers. En effet, si on en parle, on n'en parle guère, et ses travaux ne sont peut-être pas tellement immortels, puisqu'ils sont si peu connus; ils méritaient, toutefois, d'être rappelés, et M. Blum a entrepris cette tâche avec une sagacité et un zèle dont la Russie doit particulièrement lui tenir compte. Il a beau, pourtant, intituler son livre : *Un homme d'État russe*, on sent que c'est surtout le sang germanique, qui coule dans ses propres veines, qu'il cherche à y exalter au détriment de quelque peu de sang slave.

Né en 1731 à Wesenberg, Jacques-Jean Sievers perfectionna son éducation à l'étranger, montra de la capacité et de la valeur au service militaire, et ne tarda pas à être distingué par Catherine II. Il n'avait que trente-trois ans lorsqu'elle lui confia, à son avénement au trône, le gouvernement de Novogorod ; bientôt après, elle le nomma son lieutenant général de Tver, Novogorod et Pskof, et quand elle eut besoin l'an 1789 d'envoyer en Pologne un exécuteur fidèle de se volontés, c'est Sievers qu'elle choisit. Quoique luthérien, Sievers sut, de concert avec le prince Repnin, de funeste mémoire, arracher au faible cabinet de Varsovie plus que des priviléges en faveur des Grecs désunis, auxquels l'impératrice incrédule s'intéressait alors si vivement. Quoique individuellement intègre et loyal, il prépara habilement la chute du royaume de Jagellon en faisant accepter à Ozarowski une pension de 2,000 ducats, à Raczynski une autre de 1,500 ducats, et en promettant au roi lui-même de payer ses dettes, montant à 34 millions de florins [1]. C'est Sievers qui fut l'âme de la diète de Grodno (17 juin 1793). Cette diète, on le sait, augmenta de trois millions la population de la Russie, mais lui apporta peut-être plus de trois millions d'embarras. Ce succès valut à l'homme d'État le cordon de Saint-André. De retour à Saint-Pétersbourg, on lui donna, comme sinécure, la haute direction des établissements des enfants trouvés, administration trop importante en Russie, et il y mourut à soixante-dix-sept ans en 1808.

Les événements auxquels le comte Sievers participa en homme de bon lieu,

[1] Voyez les *Pièces justificatives* du 3e vol., parmi lesquelles nous signalerons spécialement la correspondance de Poniatowski avec l'ambassadeur russe.

formé aux affaires sérieuses; la confiance que lui témoigna constamment sa souveraine, avec laquelle il se maintint toujours sur un grand pied de considération, donnent à ces *Mémoires* un intérêt réel et authentique; son laborieux biographe aurait pu cependant en sacrifier plus d'un détail inutile et condenser davantage son travail, que devront désormais attentivement consulter ceux qui désireront avoir une idée exacte de la société très-intelligente, mais très-corrompue de l'amie des encyclopédistes.

La famille du comte Sievers est encore nombreuse en Russie : qu'il nous soit permis de prédire ici qu'un descendant du plénipotentiaire russe, le comte Emmanuel Sievers, occupant déjà un rang élevé et difficile dans la hiérarchie civile de Saint-Pétersbourg, semble destiné à continuer, sinon à éclipser, la bonne renommée de son ancêtre.

A. G.

Mannheim, 1857.

Le Système des dynamides, par Redtenbacher.

Depuis les commencements de ce siècle, les sciences physiques ont fait des progrès énormes. Nous n'avons pas la prétention de vouloir en donner ici une esquisse générale, nous voulons rappeler seulement que si, d'un côté, des expériences aussi belles que variées ont fait découvrir de nouvelles parties dans une science dont on croyait auparavant connaître au moins les confins, d'un autre côté le maniement des mathématiques supérieures rapproche de plus en plus la science de ce but final que Newton le premier a indiqué dans son ouvrage immortel des *Principes*. En effet, c'est là qu'il pose comme les deux règles à suivre par excellence : 1° qu'il ne faut admettre de causes que celles qui sont nécessaires pour expliquer les phénomènes; 2° que les effets du même genre doivent toujours être attribués, autant qu'il est possible, à la même cause. Et c'est aussi la question qui aujourd'hui occupe le plus les physiciens géomètres, en leur faisant faire des recherches sur la constitution moléculaire des corps pour en déduire tous les faits connus par l'expérience. Mais ces faits sont d'une diversité presque infinie, tandis que le trait caractéristique qui signale la majorité des *héros* de la science sont au contraire une spécialisation profonde, dont nous n'avons pas ici à rechercher les motifs; il s'ensuit que chacun ne voulant expliquer que les phénomènes qu'il a devant soi, les hypothèses sur la constitution des corps fourmillent, et comme les jours qui les virent naître, se suivent et ne se ressemblent pas.

C'est ainsi que *Dalton* en 1808 a posé les principes d'une juxtaposition d'atomes entourés d'une sphère calorique, mais sans faire mention des forces qui interviennent. *Navier*, en suivant les idées dynamiques des philosophes allemands, de Kant, de Schelling et de Hégel, a recherché aussi les conditions de l'élasticité et du mouvement des corps, et il a cru qu'elles consistaient en des atomes dont le contact intime n'était interrompu d'aucune manière, mais qui pourtant agissaient les uns sur les autres par des pressions tantôt normales (pour les fluides), tantôt obliques. *Poisson*, en 1831, est revenu aux idées atomistiques. D'après lui, les dernières parties des corps sont séparées, il est vrai, mais par des distances

qui échappent à toute perception. Il y a d'une molécule à l'autre de l'attraction et de la répulsion, dont le siége se trouve dans les molécules mêmes. Une substance impondérable, le calorique, se trouve en outre condensée dans les molécules solides, mais est en même temps répandue en moindre consistance dans le vide, ou plutôt dans ce que nous nommons ainsi. *Cauchy*, le dernier des grands géomètres dont les sciences physico-mathématiques aient à déplorer la perte, a été malheureusement obligé dans ses recherches de changer ses hypothèses à chaque nouveau travail. Son esprit profond, mais manquant parfois de clarté, lui a fait adopter tour à tour l'hypothèse du contact intime, celle du milieu simple et celle du milieu double. C'est à cette dernière qu'il paraît s'être arrêté; elle lui a suffi pour démontrer beaucoup de phénomènes optiques, sans toutefois pouvoir les épuiser et sans qu'il réussît à tirer de cette même source les conséquences rendues nécessaires par la théorie de la chaleur. Cette dernière théorie, créée par Fourier, a pris un élan puissant par l'appui de quelques savants allemands et anglais, parmi lesquels Clausius, Joule, Thomson. Or, il faut que la même constitution moléculaire de laquelle on fait ressortir la réflexion, la dispersion, la polarisation de la lumière, serve aussi à expliquer la radiation de la chaleur, la formation de la vapeur, l'état solide, l'état fluide et l'état gazeux. Il faut qu'elle démontre aussi les conditions d'élasticité des corps solides, qu'elle prouve la forme des cristaux, l'isomorphisme; en un mot, pour rappeler encore la règle de Newton, il faut que les effets du même genre soient attribués à la seule et même cause. C'est là la grande question scientifique du moment, elle montre le point auquel nous sommes parvenus.

M. *F. Redtenbacher,* professeur à l'école polytechnique de Carlsruhe, déjà connu par ses travaux de mécanique industrielle, a eu le premier le courage de se poser en entier le problème que nous venons d'indiquer, et d'en chercher la solution dans un ouvrage qu'il intitule le *Système des dynamides*, en nommant dynamide un atome matériel entouré d'atomes d'éther, qui se groupent autour de lui sans obéir à la gravitation générale. Les forces qui agissent sur ces dynamides sont pour les atomes matériels la gravitation, l'attraction physique (que l'on nomme généralement la cohésion), et l'affinité chimique. Les atomes d'éther ont tout à la fois de la répulsion entre eux, de l'attraction vers les atomes matériels. Nous ne pouvons ici suivre M. Redtenbacher dans ses savantes discussions, où il semble parfois avoir forcé un peu ses calculs de manière à y trouver ce qu'il y cherchait. Mais nous avons cru pourtant devoir signaler son ouvrage comme le point de départ possible d'une école nouvelle.

CANTOR.

HISTOIRE DE L'EMPIRE ANGLAIS EN ASIE, par Frédéric Neumann. — 2 volumes; Leipzig, Brockhaus, 1857.

Livre excellent, et qui épuise le sujet. L'auteur, quoique plaçant très-haut le peuple anglais, ne dissimule pas les horreurs de la conquête et les crimes des conquérants. Un certain blâme est contenu jusque dans la dédicace : « Au peuple » anglo-saxon, dépositaire et apôtre d'une civilisation supérieure (*hœherer Mensch-* » *lichkeit*) en Europe, en Amérique et en Australie. » Supérieure nous paraît de

trop; mais on voit que, dans tous les cas, ce n'est pas l'Asie qui est désignée comme le théâtre de l'apostolat civilisateur de l'Angleterre. Cependant M. Neumann n'hésite pas à se prononcer contre l'insurrection, et, à ce sujet, il raconte une conversation avec un sage Indien, Devarkanneth-Tagor : « J'ai établi une » grande maison de commerce à l'européenne, dit celui-ci, non pour gagner » beaucoup d'argent, mais pour donner l'exemple à mes compatriotes. Il faut » qu'ils apprennent de nos dominateurs comment le commerce et l'industrie sont » le fondement de la grandeur et de l'indépendance d'un peuple, et comment l'in» térêt de chacun, bien compris par lui, est la base la plus assurée du bien géné» ral. Il est vrai que ces Anglais nous tyrannisent, et que, sous bien des rapports, » ils sont insupportables. Mais ils nous élèvent en même temps, ce dont nous » avons grandement besoin. Je désire que mon peuple reste au moins encore cent » ans sous cette dure domination anglaise. Alors seulement Hindous et musul» mans seront en état de supporter la liberté. » M. Neumann est du même avis que son interlocuteur indien : « L'insurrection est venue beaucoup trop tôt. Il faut, » avant de pouvoir être affranchis, que les hommes abrutis soient redevenus des » hommes, et aient été forcés de le redevenir. Les gens qui, n'importe où, ne » cherchent dans les révolutions que leur intérêt ou la satisfaction de leurs pas» sions, sont incapables d'être des hommes libres et de fonder une société vérita» blement humaine. L'indépendance et la liberté se conquièrent et se conservent » par la résignation, le travail, l'empire de soi-même. C'est par ces armes immor» telles que l'Angleterre s'est élevée à sa grandeur si enviée et si calomniée; c'est » par elle que les Anglo-Saxons ressaisiront l'Inde. Nous n'en doutons pas un » seul instant. » M. Neumann a compris dans son sujet les relations avec la Chine.

A. V.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE
DE
LA REVUE GERMANIQUE.

Berlin, 24 février.

Le printemps nous a envoyé en avant coureurs quelques bons rayons de soleil pour nous informer de sa prochaine venue. Sans doute il a voulu aussi fournir son contingent aux fêtes qui se sont données ici à l'occasion du mariage du prince Guillaume avec la princesse Victoria. Berlin s'en souviendra longtemps. C'est le 8 que l'auguste couple a fait son entrée dans notre ville au milieu d'une population avide de lui souhaiter la bienvenue.

J'imagine que plus d'une jeune fille, voire même plus d'un honnête bourgeois, n'a pu trouver le sommeil dans l'attente de la solennité du lendemain.... L'Allemagne est consciencieuse, et c'est consciencieusement qu'elle s'amuse. Dès le matin, toute la ville était sur pied, les boutiques fermées, les fenêtres pavoisées, des curieux à tous les étages. Dans les rues, sur les places, la foule augmentait toujours; vers midi ce fut un flot humain, un roulis vivant. Sur les visages et dans le ciel bleu, tout était rayonnement et sourire. On attendait le bienheureux moment, vous imaginez avec quelle impatience! Mais le temps n'était pas perdu: les conversations allaient leur train, assaisonnées de cette humeur plaisante qui est un des caractères du Berlinois, car le Berlinois a de l'esprit, un esprit du cru, le dimanche surtout et les jours de fête.

Vers dix heures, les corporations des arts et métiers débouchèrent sous les tilleuls, musique en tête, bannières au vent, et revêtues de leurs insignes et emblèmes particuliers. Ce fut dans la foule le signal de *hourras* réitérés.... Le coup d'œil valait la peine. Les maçons ouvraient la marche : corporation fort barbue et de maintien grave. J'aurais beau jeu pour faire défiler le cortége sous vos yeux, en y mettant quelque imagination; mais je dois avouer qu'il me fut difficile d'en faire l'inventaire successif, à cause de la foule compacte qui sans cesse me rejetait de côté et d'autre, et je confesse que je n'ai guère pu assister au défilé que sur le programme. Cependant, j'y vais de confiance et puis sur parole vous affirmer que ce n'était pas là un spectacle à dédaigner. On lisait sur le visage de tous ces artisans le respect du travail et le sentiment de cette noblesse moderne qui mérite bien aussi qu'on en fasse estime : la noblesse de l'outil.

Tandis que ce cortége parcourait gravement la ville, vingt jeunes filles, vêtues de blanc, et des fleurs agrestes dans les cheveux, attendaient au village de Schönberg le passage prochain des illustres époux. Un poëme était tout prêt conformément à un vieil usage. Il y avait là également, pour faire contraste à ce tableau virginal, un certain nombre de vieux guerriers et de vétérans à cicatrices.

Le couple princier ne put s'arrêter à Schönberg, comme on l'avait espéré; mais la gracieuse députation blonde ni le poëme n'y perdirent rien, car le prince en personne voulut bien les accueillir au château, le lendemain matin, avec la plus extrême bienveillance. Il y eut même un second poëme, que la ville de Berlin offrit à Leurs Altesses. La municipalité ne jugea pas cependant devoir s'en tenir là, et ajouta au poëme, en manière d'ornement, un superbe vase avec plateau et deux candélabres magnifiques dans le style de la renaissance. Cette œuvre, conçue par le sculpteur Fischer, est en argent pur et pèse, dit-on, cinq quintaux.

C'est, je crois, dans le carrosse qui servit pour le couronnement de Frédéric II que le prince et son auguste épouse parcoururent Berlin, après s'être rendus d'abord au château. Je vous laisse à juger quel régal ce fut pour les yeux de notre public. La voiture, attelée de huit chevaux magnifiquement galonnés, était précédée de quarante postillons. Dans l'un des équipages faisant partie du cortége figuraient les représentants du commerce et de l'industrie. Durant le trajet, le canon retentit par intervalles, tandis que le bruit des cloches, mises en branle dans toutes les églises, se mêlait à sa voix avec les acclamations enthousiastes de la foule. La princesse, une couronne de brillants sur la tête, un manteau d'hermine sur les épaules, assise à la droite du prince, saluait gracieusement par des inclinations de tête. Sa figure, un peu pâle, a encore des grâces enfantines; elle est d'une expression fort agréable. Dans ses yeux rayonnait la surprise charmante de l'ovation qui lui était faite, mêlée à l'éclat d'une sincère reconnaissance. Ce sera un doux souvenir déposé dans son cœur, un souvenir qui ne manquera pas d'éclore en bonnes et généreuses actions.

Le soleil se couche à Berlin comme partout ailleurs. Mais quand le rideau de la nuit descendit sur le spectacle de la journée, on procéda au second acte obligé de toute fête populaire. La ville fut splendidement éclairée, et l'on finit dans la joie et l'éclat ce jour mémorable.

Les députations, discours, réceptions, félicitations officielles n'ont pas manqué, et le prince Guillaume a dû donner audience permanente.

Les deux chambres d'abord, la municipalité, etc., enfin les représentants les plus notables des universités prussiennes. On rapporte au sujet de cette dernière présentation une parole du prince de Prusse qui ne laisse pas que d'avoir sa signification. Après s'être entretenu quelque temps avec les délégués des universités, Son Altesse a dû dire à l'un d'eux que l'enseignement universitaire avait perdu en Prusse, dans ces dernières années, le haut rang qu'il occupait, et cela comme conséquence d'une direction *exclusive;* mais, a-t-il ajouté, il en sera autrement. Cette parole, dont le sens est facile, retentit aussitôt et circula parmi les assistants. M. Stahl était du nombre. Qu'en pense-t-il? Le sort de M. Baumgarten, professeur de théologie à Schroerin, est un commentaire suffisant. M. Baumgarten a été destitué pour publication de doctrines contraires à l'interprétation orthodoxe du confessionnalisme de MM. Stahl, Wilmar et Consorto.

L'enthousiasme qui a été dépensé dans les solennités du mariage n'a pas épuisé le fonds d'admiration dont le cœur de tout véritable Berlinois est dépositaire. Vous parlerai-je encore de cette autre souveraineté qui régit nos dilettantes, les plonge dans un ravissement intarissable, et qui s'appelle madame Viardot? C'est toujours le même succès que je vous annonçais le mois dernier. Comment nous consolerons-nous de ce départ? A ce propos, qu'est-ce donc que ce M. Vimdol que j'ai été bien surpris d'avoir découvert, et dont j'ai parlé avec tant d'estime dans

ma dernière correspondance? Mais qui s'aviserait de chercher madame Viardot sous ce travestissement? A quoi tiennent les réputations? Une distraction d'imprimeur, et voilà une célébrité qui court le monde. On m'a interrogé ici de tous côtés sur ce M. Vimdol, et grande était ma confusion, je vous assure, d'ignorer cet artiste que je vantais en si bons termes.

FÉLIX WERNER.

FRÉDÉRIC CREUZER.

Il faut ajouter un nom de plus aux noms illustres que la mort frappe depuis le commencement de l'année. Frédéric Creuzer, l'auteur de la *Symbolique*, est décédé le 16 février à Heidelberg, sa patrie d'adoption. Nous rappellerons en quelques mots les faits saillants de sa vie, qu'il a retracée lui-même dans une autobiographie publiée vers la fin de l'année 1847, et à laquelle nous renvoyons le lecteur curieux de plus amples détails. (*Aus dem Leben eines alten Professors von Dr Friedrich Creuzer;* Leipzig und Darmstadt, 1848.) Frédéric Creuzer est né le 10 mars 1771 à Marbourg, dans la Hesse-Électorale. Ses parents étaient peu fortunés, et il eut, en outre, le malheur de perdre bientôt son père. Il dut à cette perte d'être élevé par un oncle, pasteur de campagne très-versé dans les langues anciennes, qui poussa vivement les études de son neveu. A Pâques 1789, il se rendit à l'université de Marbourg, puis deux ans plus tard à celle d'Iéna. Schiller y professait alors, et Creuzer suivit son cours avec enthousiasme. Ce fut aussi pendant son séjour dans cette dernière ville qu'il connut Novalis, qui était encore étudiant, et de Jennemann, le futur historien de la philosophie, déjà *privat docent* à l'université. Sans fortune et d'une famille très-religieuse, Creuzer fut destiné à l'état de pasteur. Mais dès cette époque il montra une répulsion marquée pour la théologie et fort peu de goût pour sa parente, un peu éloignée, la philosophie. Il nous semble même avoir été toujours privé de la faculté philosophique, car il a soutenu très-sérieusement, sans la moindre malice, que ce n'est que par les œuvres de M. Cousin qu'il est parvenu à comprendre un peu les philosophes allemands. La philologie et l'histoire furent dès lors ses études favorites, et restèrent les fidèles compagnons de sa longue existence. A son retour d'Iéna, il alla à l'université de Giesen, où il vécut quelques années en donnant des leçons particulières et en étudiant, jour et nuit, les orateurs et surtout les historiens de la Grèce. « J'espérais, dit-il, par une application sans » bornes remplacer l'absence de talent. J'étais presque sans confiance en mes » propres forces. Et cela pouvait-il être autrement, quand j'avais toujours devant » mes yeux tous les grands écrivains de l'antiquité, et que je voyais sans cesse » dans les œuvres de Schiller, de Lessing, de Winckelmann et de Gœthe, des » modèles impossibles à atteindre? » En 1798, une place de précepteur l'amena à Leipzig, et lui fournit l'occasion de suivre les cours d'archéologie de Beck et ceux de philologie d'Hermann. Cependant il ne tarda pas à retourner à Marbourg, y épousa la veuve d'un professeur, et ouvrit un cours de littérature grecque. Grâce à deux publications, *Hérodote et Thucydide* et *De Xenophonte historico*, son nom n'était déjà plus inconnu, et Heyne, l'illustre rénovateur de l'étude de l'antiquité, l'ennemi déclaré de la pédanterie, celui qui avait étendu si considérable-

ment le terrain restreint de la philologie, prit le jeune savant sous sa protection et s'efforça de lui obtenir une place de professeur en titre. D'autres personnes s'intéressèrent en outre à lui, et ce fut Savigny qui, par son crédit, obtint pour Creuzer la place de professeur d'éloquence. Elle lui devint bientôt à charge, car elle lui coûtait trop de temps; on l'astreignait à faire deux programmes, deux discours et six mémoires dans le courant de l'année. Aussi s'empressa-t-il d'accepter la place qui lui fut offerte en 1804 à Heidelberg. Trois ans plus tard, le gouvernement badois ayant fondé un séminaire philologique, à l'exemple de ceux qui existaient dans d'autres universités, Creuzer, qui en fut nommé directeur, publia un plan d'études sous le titre : *Das akademische Studium des Alterthums.* Il créait aussi à la même époque une publication périodique, *Die heidelberger Jahrbücher,* avec le concours de ses amis et collègues, Daub, Thibaut, Schlosser, etc. Au milieu de ces occupations scientifiques survint un événement tragique qui produisit une émotion profonde dans toute l'Allemagne, et que nous indiquerons en passant, bien que Creuzer ait cru convenable de n'en pas parler dans son autobiographie. Parmi les personnes qu'il avait appris à connaître dans le cercle de Savigny, se trouvait une jeune et belle chanoinesse du chapitre évangélique de Kronstatt et Hynsberg. Caroline de Gunderode, dont Bettina, dans sa *Correspondance d'un enfant avec Göthe,* nous a laissé un si charmant portrait. Elle était poëte, et, outre le souvenir de sa mort, il nous reste d'elle, pour sauver son nom de l'oubli, un recueil de poésies que nous devons à M. Frédéric Götz, écrivain et éditeur. (*Gesammelte Dichtungen von Karoline von Gunderode, zum ersten mal vollständig herausgegeben durch Friedrich Götz*, Mannheim, 4857.) Un jour cette jeune fille, au caractère élevé, à l'âme passionnée, fit un choix : elle éprouva une passion profonde pour Creuzer. Malheureusement des difficultés presque insurmontables s'opposaient à son mariage avec celui qu'elle aimait. Le 26 juillet 1806, Caroline, qui était chez des amis dans une villa aux bords du Rhin, reçut une lettre qui brisait toutes ses espérances, une froide lettre qui fut son arrêt de mort. Le lendemain un paysan, en se rendant aux champs, aperçut, entre les roseaux qui bordent le fleuve, le cadavre de Caroline de Gunderode : à son cou était attaché un fichu tout rempli de pierres, et elle s'était frappée à plusieurs reprises avec un poignard que lui avait donné Brentano. Creuzer n'a jamais voulu soulever le voile qui couvrira toujours cette fin tragique.

Ce triste événement fut peut-être la cause de son départ d'Heidelberg. Sur la recommandation de Wyttenbach, il accepta, en 1808, une place de professeur à l'université de Leyde. Mais il ne put supporter le climat humide et malsain de la Hollande, et, après un court séjour, il fut très-heureux de revenir à Heidelberg, où il a continué à vivre entouré de la considération générale. A partir de ce moment, tout l'intérêt de son existence se concentre dans ses livres. Il publia, en effet, successivement une *Histoire de l'art chez les Grecs*, divers mémoires et dissertations philologiques, et enfin, en 1810, le premier volume de sa *Symbolique et mythologie des anciens et particulièrement chez les Grecs.* (*Die historische Kunst der Griechen in ihrer Entstehung und Fortbildung;* 2 Ausg. 1145. — *Symbolyk und Mythologie der alten Völker, besonders der Griechen;* 3 Aufl. 1836-1843.) Quelques mois avant sa mort, Heyne put encore rendre à cette œuvre cet éclatant témoignage : « Vous avez posé, écrivait-il à Creuzer, un fondement sur lequel tous les penseurs futurs devront bâtir. » Dès 1824, M. Guigniaut entreprit la traduction de ce grand ouvrage, mais en ne se bornant pas à la simple repro-

duction du texte : des modifications nombreuses, et surtout un plan tout différent, font de l'édition française une œuvre presque originale, et qui a coûté à l'auteur plus de vingt-cinq ans de travail. Ce travail était loin d'être inutile, et pour que notre admiration pour les morts ne nous rende pas injuste envers les vivants, nous transcrirons aussi le jugement que B. Constant, quoique ami de l'auteur allemand, a porté sur son œuvre : « La *Symbolique* de Creuzer, ouvrage qui » a commandé l'attention de l'Europe savante, mais qui a le défaut de manquer, » dans l'original, de cette méthode et de cette clarté dont la France seule éprouve » le besoin, etc. » En Allemagne, les théories de Creuzer ne triomphèrent pas sans éprouver quelque opposition : elles furent combattues avec vivacité par Hermann et par l'irascible Voss, le traducteur d'Homère. Mais ces attaques, loin d'amoindrir la réputation de l'auteur, la consolidèrent au contraire. Nous devons, en outre, au zèle philologique de Creuzer une édition de Plotin, dont il s'excusa en disant : « Si Boissonade a sacrifié son temps à Nicétas, j'ai bien pu, au lieu » d'augmenter la liste déjà trop longue des commentaires des auteurs illustres, » me consacrer à Plotin et à ses successeurs. » Deux ans plus tard, la France, après la chute de l'empire, ayant été obligée de restituer à la bibliothèque d'Heidelberg une partie des manuscrits qui avaient été enlevés à la bibliothèque Palatine, le jour où ces enfants pleurés comme perdus à jamais revinrent de leur long exil fut un des plus beaux de la vie de Creuzer. N'envions pas à ce digne savant cette joie si légitime, la France s'en vengea en consacrant la première par une distinction honorifique, la réputation de Creuzer : le 19 août 1825, il fut nommé membre correspondant de l'Institut, et ce ne fut que vingt ans plus tard qu'il obtint le même honneur de l'Académie de Berlin. Il témoigna sa reconnaissance en envoyant à Paris un mémoire sur l'*Esclavage chez les Romains*, que M. Edgard Quinet, qui étudiait alors à Heidelberg, traduisit en français : « Gal» lice vertit, disait-il dans la lettre d'envoi, nostratis interpres, vir juvenis ornatis» simus mihique amicissimus *E. Quinet*, qui jam nobiscum agit Heidelbergæ. » A partir de 1845, Creuzer renonça à l'enseignement, mais jamais à l'étude. Il ne fut pas gêné dans la continuation de ses travaux par les infirmités de l'âge : sa surdité et ses maux d'estomac qui remontaient à sa jeunesse l'incommodèrent peu dans ses vieux jours. Il resta jusqu'à l'heure de sa mort un aimable vieillard, chez lequel la vivacité du cœur égalait seule celle de l'esprit, continuant à distribuer des bons mots et de bonnes actions, et qui prouva, malgré l'aphorisme de Fontenelle, qu'avec un bon cœur et un mauvais estomac on pouvait vivre quatre-vingt-sept ans.

E. Seinguerlet.

Ch. Dollfus. — A. Nefftzer.

Paris. Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.

N° 2. Année 1858.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAIS ET ÉTRANGER

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE A. FRANCK,

67, rue Richelieu.

Toute demande faite directement à la librairie A. Franck et accompagnée du montant sera expédiée francke de tout port par toute la France sur le parcours desservi par la poste et les messageries.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

1. **Aa** (A. J. **van der**). Biographisch woordenboek der Nederlanden, bevattende levensbeschrijvingen van zoodanige personen, die zich op eenigerlei wijze in ons vaderland hebben vermaard gemaakt. Voortgezet door K. J. R. van Harderwijk. 49e afl. (Crass—Cruin). Haarlem, 1857, gr. in-8°. Prix de souscription, 1 fr. 50; après publication, 2 fr.

2. **Anzeigen** (Gelehrte), hrsg. v. Mitgliedern der k. bayer. Akademie der Wissenschaften. 46. u. 47. Bd. od. 24. Jahrg. 1858. 12 Hfte. München, 1858, in-4°, br., 24 fr.

3. **Baret** (E.). Espagne et Provence. Études sur la littérature du midi de l'Europe. Clermont-Ferrand, in-8°, 451 p., 5 fr.

4. **Damas-Hinard**. Poëme du Cid, texte espagnol, accompagné d'une traduction française. Paris, in-4°, 340 p., 20 fr.

5. **Gids** (De). Onder redactie van P. A. S. van Limburg Brouwer, J. van Gilse, P. N. Muller, E. J. Potgieter, H. J. Schimmel, G. E. V. Schneevoogt, P. J. Veth en Joh. C. Zimmerman. 22e jaarg. Nieuwe serie, 11e jaarg. 1858. (12 Nos. à circa 10 blad.) Amsterdam, Per jaarg. 30 fr.

6. **Henry** (A.). Histoire de l'éloquence, jugements critiques sur les plus célèbres orateurs et des extraits nombreux et étendus de leurs chefs-d'œuvre; t. V et VI. Éloquence moderne; t. III, IV et dernier. Paris, 2 vol. in-8°, 792 p.

7. **Konst- en Letterbode, Algemeene**, 70e jaarg. Onder redactie van Dr. R. C. Bakhuizen van den Brink, M. F. A. G. Campbell, Jhr. Mr. J. de Witte van Citters, F. A. T. Delprat, J. Tideman, Mr. S. C. Snellen van Vollenhoven en T. van Westrheene, Wz. (52 Nos. à 8 bl. met register). Haarlem. Per jaarg., 1858, gr. in-4°. Par an, 25 fr.

8. **Lhuillier** (T.). Seine-et-Marne. Essai de bibliographie départementale, ou Catalogue des ouvrages imprimés et manuscrits, opuscules, brochures, cartes et plans, etc., tant anciens que modernes, ayant pour objet le département de Seine-et-Marne et les pays dont il est formé, etc. Paris, in-12, 121 p., 2 fr.

9. **Nichols** (J. B.). Illustrations of the Literary History of the 18th Century; consisting of Authentic Memoirs and Original Letters of Eminent Persons: to which are appended, Additions to the Literary Anecdotes and Literary Illustrations. Vol. 8. London, 1858, in-8°, cart., 26 fr. 25.

10. **Nisard** (D.). Études de critique littéraire. — Manifeste contre la littérature facile. — Biographie et critique littéraire. — Souvenirs de l'Angleterre. — Philosophie morale. Paris, in-18, 452 p., 3 fr.

11. **Notes and Queries**: a Medium of Intercommunication for Literary Men, Artists, Antiquaries, Genealogists, etc. 2d series. Vol. 4. London, 1858, in-4°, cart. en t., 13 fr. 25.

12. **Revue Germanique**, fondée par MM. Ch. Dollfus et A. Nefftzer. Mensuelle. In-8°, 178 p. Paris: un an, 40 fr.; six mois, 21 fr.; trois mois, 11 fr.

— 1re livraison, 31 janvier 1858. —

Chaque livraison est accompagnée d'un bulletin bibliographique français et étranger.

13. **Roche** (A.). Histoire des principaux écrivains français depuis l'origine de la littérature jusqu'à nos jours, t. I. Paris, in-18, 304 p., 3 fr. 50.

— L'ouvrage aura 2 vol.

14. **Tijdschrift**, voor Nederlandsch Indië. 20e jaarg. Uitgegeven door Dr. W. R. van Hoëvell. Zalt-Bommel, 1858, in-8°. 12 livr. par an, 32 fr. 50.

15. **Valentinelli**. Bibliografia della Dalmazia e del Montenegro. Zagabria, 1855, in-8°, br., 6 fr. 75.

16. **Vierteljahrs-Schrift** (Deutsche). Nr. 81. Stuttgart, 1858, in-8°, br., 7 fr. 35.

17. **Visscher, Prof.** (L. G.). Beknopte geschiedenis der Nederlandsche letterkunde. 2e deel, 3e stuk. Utrecht, 1857, in-8°, 2 fr. 50.

THÉOLOGIE ET PHILOSOPHIE.

18. **Baudrillard** (H.). Études de philosophie morale et d'économie politique, t. I, Paris, in-18, 521 p., 3 fr. 50.

— L'ouvrage aura 2 vol.

19. **Buddingh, Dr.** (S. A.). Proeve eener chronologisch-historische schets van de lotgevallen der Protestantsche kerk in Nederlands Oost-Indië, van 1615 tot 1857. Arnhem, 1857, gr. in-8°, 3 fr. 75.

20. **Bullarum**, diplomatum et privilegiorum sanctorum romanorum pontificum Taurinensis editio, locupletior facta collectione novissima plurium brevium, epistolarum, decretorum actorumque S. Sedis, a S. Leone usque ad præsens, cura et studio *Aloysii Tomassetti*. T. I : A S. Leone M. (an. 440) ad Nicolaum II (an. 1061). Augustæ Taurinorum, 1857, in-4°, br., 18 fr.

21. **Cantus** communes gradualis et antiphonarii romani, cum psalterio ; cantu emendato ad formam gregorianam ex veteribus manuscriptis. Paris, in-fol., 212 p., 8 fr.

22. **Chants** communs des messes, d'après le graduel romain préparé par le R. P. L. Lambillotte, S. J. Paris, in-12, 102 p., 1 fr. 25.

23. **Choix** de lettres historiques de la vénérable mère Marie de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines de Québec de Canada. Clermont-Ferrand, in-8°, 388 p.

24. **Clemen** (C. F. W.). Précis de l'histoire de l'Église, traduit de l'allemand. 1 vol. in-8°, 7 fr.

25. **Colani** (T.). Sermons prêchés à Strasbourg. Strasbourg, gr. in-18, 371 p.

26. **Discours** et instructions pastorales de Mgr l'évêque de Poitiers. Paris, 2 vol. in-8°, 1252 p.

27. **Elster**. Commentar üb. die Salomonischen Sprüche. Göttingen, 1858, in-8°, br., 3 fr. 35.

28. **Gaillet**. Projets pour un cours complet d'instructions familières à l'usage des ecclésiastiques et des fidèles. Paris, 4 vol. in-12, 2208 p., 6 fr.

29. **Hengel** (W. A. van). Interpretatio epistolæ Pauli ad Romanos, primum in lectionibus academicis proposita, nunc novis curis ad editionem parata. Fasciculus V. La Haye, 1857, gr. in-8°, 7 fr.

30. **Hiemer**. Die Einführung d. Christenthums in den deutschen Landen. Schaffhausen, 1858, 2 vol. in-8°, br., 6 fr. 50.

31. **Jansen**. De Julio Pflugio ejusque sociis reformationis ætate et ecclesiæ concordiæ et Germaniæ unitatis studiosis. Berlin, 1858, in-8°, 2 fr.

32. **Lacordaire** (H. D.). Œuvres. T. I : Vie de saint Dominique, précédée du Mémoire pour le rétablissement en France de l'ordre des Frères-Prêcheurs. 5e édit. — T. II, III et IV : Conférences de Notre-Dame de Paris. — T. V : Conférences de Toulouse, suivies de divers opuscules. — T. VI : Mélanges. Paris, 6 vol. in-8°, 3382 p., 36 fr.

— Les mêmes œuvres, 6 vol. gr. in-18, 20 fr.

33. **Macé**. Le Bossuet des gens du monde, ou le Catholicisme enseigné par Bossuet. Petit-Montrouge, gr. in-8°, 636 p., 6 fr.

34. **Marie-Bernard**. Les Héros du christianisme à travers les âges, t. VII, 4e partie : Les milices du Vatican. Paris, in-8°, 484 p.

— L'ouvrage est divisé en quatre parties, contenant chacune une période complète, et qui peut être acquise séparément. Chaque partie forme 2 vol., illustrés de 12 gravures sur acier. Prix du vol., 9 fr.

35. **Modeste** (V.). Du Paupérisme en France. État actuel. Causes. Remèdes possibles. Paris, in-8°, 588 p., 5 fr. 50.

36. **Osiander** (J. E.). Commentar üb. den 2. Brief Pauli an die Korinthier. Stuttgart, 1858, in-8°, br., 9 fr. 75.

37. **Renan** (E.). Études d'histoire religieuse, par E. Renan. Paris, in-8°, 437 p., 7 fr. 50.

38. **Ribadeneira**. Les Vies des saints et fêtes de toute l'année ; t. XI. Caen, in-8°, 523 p.

— L'ouvrage complet, 12 vol., 60 fr.

39. **Steyrer** (P.). Un Rayon de miel, ou Doctrine spirituelle du vénérable Louis de Blois, abbé de Liessies, recueillie de toutes ses œuvres ascétiques et distribuée en quatre livres. Paris, in-18, 290 p., 3 fr.

40. **Suarez**. Opera omnia. Editio nova, juxta editionem Venetianam XXIII tomos in-fol. continentem, accurate recognita ; t. VII. Paris, in-4°, 743 p., 12 fr.

— L'ouvrage complet aura 26 vol.

41. **Thomas d'Aquin**. Summa theolo-

gica S. Thomæ Aquinatis. T. IV. Paris, in-18, 1052 p., 4 fr.

— L'ouvrage aura 8 vol.

42. **Thomas d'Aquin.** Opuscules. T. V. Paris, in-8°, 540 p., 6 fr.

— L'ouvrage aura 6 vol.

DROIT, POLITIQUE, ET ÉCONOMIE POLITIQUE.

43. **Almanach** de la cour, de la ville et des départements pour 1858. Paris, in-32, 368 p., 1 fr. 50.

44. **Almanach** de Paris. Annuaire international, diplomatique, administratif, statistique, financier, industriel et commercial. 1re année, 1858, in-18, 462 p., 4 fr. 50.

45. **American Almanach** and Repository of Useful Knowledge for the Year 1858. Boston, 1858, in-8°, br., 6 fr. 25.

46. **Angell** (J. K.) and **Durfee** (T.). A Treatise on the Law of Highways. Boston, 1857, in-8°, cart. en t., 26 fr. 25.

47. **Annuaire** diplomatique de l'empire français pour l'année 1858, publié d'après les documents communiqués par le ministère des affaires étrangères. 1re année. 1 vol. in-18.

48. **Braithwaite** (T. W). The Record and Writ Practice of the Court of Chancery. London, 1858, in-8°, cart. en t., 22 fr. 50.

49. **Caumont** (A.). Dictionnaire universel du droit commercial maritime, ou Répertoire méthodique et alphabétique de législation, doctrine et jurisprudence nautiques. 2e et dernière partie. Paris, in-8°, 321 à 659 p.

— Cet ouvrage paraîtra par livraisons tous les trois mois. Un an : 15 fr.

50. **Dictionnaire** universel théorique et pratique du commerce et de la navigation, ouvrage entièrement nouveau. Le prix de chaque livraison, composée de 10 f. in-8° gr. r. à 2 col., est de 3 fr.

— Il y aura 12 à 14 livraisons, formant 2 vol. de chacun 1100 à 1200 p.

51. **Documents** (Deux) importants, dans l'affaire des duchés de Holstein et de Lauenbourg, savoir : 1° la plainte présentée à la Diète germanique par les États du Lauenbourg; 2° la motion du gouvernement royal hanovrien du 29 octobre 1857. Hannover, 1858, in-8°, br., 2 fr.

52. **Dod** (R. P.). The Parliamentary Companion for 1858. London, 1858, in-32, cart. en t.; 5 fr. 75.

53. **Economist** (De). Tijdschrift voor alle standen, tot bevordering van volkswelvaart, door verspreiding van eenvoudige beginselen van staathuishoudkunde. Onder redactie van Mr. J. L. de Bruyn Kops. 1858. 7e jaarg. Amsterdam, 1858, gr. in-8°. 12 livr. par an, 9 fr. 50.

54. **Garnier** (D.). Répertoire périodique de l'enregistrement; recueil de toutes les décisions administratives et judiciaires sur l'enregistrement et le timbre, comparées avec le droit civil, faisant suite au *Répertoire* général; t. IV, 1857. Arras, in-8°, 538 p. Un an, 7 fr.

55. **Jahrbücher** (Preussische). Hrsg. v. R. *Haym*. Berlin, 1858, in-8°, br. Pour l'année, 24 fr.

56. **Johnson** (J.) and **Johnson** (J. H.). The Patentee's Manual : being a Treatise on the Law and Practice of Letters Patent; especially intended for the use of Patentees and Inventors. 2d edit. London, 1858, in-8°, cart. en t., 9 fr. 50.

57. **La Sota** (P. de). Manual de derecho publico ecclesiastico. Paris, in-18, 303 p.

58. **Martens** (G. de). Précis du droit des gens moderne de l'Europe; nouvelle édit. revue, augmentée et complétée par l'exposition des doctrines des publicistes contemporains, par M. Ch. Vergé, avocat. 2 vol. in-8°, 12 fr.

59. **Mittheilungen** d. statistischen Bureau's in Berlin. Hrsg. v. Dieterici. 11. Jahrg. 1858. Berlin, 1858, gr. in-8°. Par an, 8 fr.

60. **Pouget** (L.). Principes de droit maritime, suivant le Code de commerce français. Analogie avec les lois ou codes étrangers. Assurances, Capitaine, Armateur, Contrat à la grosse. Paris, 2 vol. in-8°, 1235 p., 16 fr.

61. **Redfield** (I. F.). A Practical Treatise upon the Law of Railways. Boston, 1858, in-8°, cart. en t., 37 fr. 50.

62. **Schédo-Ferroti** (D. K.). Études sur l'avenir de la Russie. 1re et 2e étude. Berlin, 1858, in-8°, br., 4 fr.

63. **Statistiek** (Geregtelijke) van het Koningrijk der Nederlanden in 1856. 's Gravenhage, 1857, in-fol., 3 fr. 75.

64. **Strat** (J.). Un coup d'œil sur la question roumaine. Berlin, 1858, in-8°, br., 1 fr. 50.

65. **Ubicini** (A.). La Question des principautés devant l'Europe; exposé sommaire des faits, accompagné de la collection complète des documents officiels, notes et circulaires diplomatiques, etc. Paris, in-18, 416 p., 4 fr.

SCIENCES PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

66. **Annales** de l'Observatoire impérial de Paris publiées par U. J. le Verrier, t. III. Paris, in-4°, 314 p.

67. **Arago** (F.). Notices scientifiques, t. V. Scintillation. Constitution du soleil et des étoiles. Éclipses. Polarisation. Daguerréotype. Phosphorescence. Théories de l'émission et des ondes. Paris, in-8°, 614 p., 7 fr. 50.

68. **Belanger** (J.). Théorie de la résistance et de la flexion plane des solides dont les dimensions transversales sont petites relativement à leur longueur. Paris, in-8°, 104 p., 3 fr.

69. **Boucharlat** (J. C.). Éléments de calcul différentiel et de calcul intégral, 7e édit. Paris, in-8°, 541 p., 8 fr.

70. **Coyteux** (F.). Exposé des vrais principes des mathématiques. Examen critique des principales théories ou doctrines qui ont été admises ou émises en cette science. Paris, in-8°, 456 p.

71. **Didion** (J.). Calcul des probabilités appliqué au tir des projectiles. Paris, in-8°, 91 p., 3 fr. 50.

72. **Du Moncel** (T.). Études du magnétisme et de l'électro-magnétisme au point de vue de la construction des électro-aimants. Paris, in-8°, 272 p., 5 fr.

73. **Figuier** (L.). L'année scientifique et industrielle, ou Exposé annuel des travaux scientifiques, des inventions et des principales applications de la science à l'industrie et aux arts. 2e année. Paris, in-18, 514 p., 3 fr. 50.

74. **Forbes** (J. D.). A Review of the Progress of Mathematical and Physical Science in more recent Times. Edinburgh, 1858, in-4°, cart., 10 fr. 75.

75. **Guldenstubbé** (L. de). Pneumatologie positive et expérimentale. La réalité des esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe démontrés. Paris, in-8°, 217 p., 8 fr.

76. **Kimber** (T.). A Mathematical Course for the University of London. With new Appendix. London, 1858, in-8°, cart. en t., 12 fr. 50.

77. **La Rive** (A. de). Traité de l'électricité théorique et appliquée, t. III et dernier. Paris, in-8°, 788 p.

— L'ouvrage complet, 3 vol., 27 fr.

78. **Le Vessel du Tertre.** Types de calculs disposés conformément aux séries proposées aux examens pour la réception des capitaines de la marine du commerce, avec les explications relatives à chacun d'eux. Bordeaux, in-8°, 107 p., 3 fr. 50.

79. **Mousson** (A.). Die Physik auf Grundlage der Erfahrung. 1. Abth.: Physik der Materie. Zurich, 1858, in-8°, br., 6 fr.

80. **Peirce.** Physical and Celestial Mechanics. By Benjamin Peirce, Perkins Professor of Astronomy and Mathematics in Harvard University, and Consulting Astronomer of the American Ephemeris and Nautical Almanac. Developed in Four Systems of Analytic Mechanics, Celestial Mechanics, Potental Physics, and Analytic Morphology. Boston, 1858, in-4°, cart. en t., 60 fr.

81. **Poggiale** (A.). Traité d'analyse chimique par la méthode des volumes; comprenant l'analyse du gaz et des métaux, la chlorométrie, la sulfhydrométrie, l'acidimétrie, etc. Paris, in-8°, 612 p., fig. dans le texte, 9 fr.

82. **Smyth** (C. P.). Teneriffe: an Astronomer's Experiment; or, Specialities of a Residence above the Clouds. London, 1858, in-8°, cart. en t., 26 fr. 75.

83. **Timbs** (J.). The Year-Book of Facts in Science and Art; exhibiting the most Important Discoveries and Improvements of the past year in Mechanics and the useful Arts, Natural Philosophy, Electricity, Chemistry, Zoology and Botany, Geology and Mineralogy; Metereology and Astronomy. London, 1858, in-12, cart. en t., 6 fr. 25.

SCIENCES NATURELLES ET MÉDECINE.

84. **Acta** societatis scientiarum Indo-Neerlandiæ. Verhandelingen der natuurkundige vereeniging in Nederl. Indië. Vol. II, Batavia, 1857, gr. in-4°, pl., 15 fr.

85. **Acton** (W.). The Fonctions and Disorders of the reproductive Organs, in Youth, in adult Age, and in advanced Life, considered in their physiological, social and psychological relations. London, 1858, in-8°, cart. en t., 8 fr. 75.

86. **Alexander** (J.). Rheumatism: its Nature, Causes, and Cure. Gout: its Nature, Causes, Cure, and Prevention. London, 1858, in-8°, cart. en t., 9 fr. 50.

87. **Archiv** für die Holländischen Beiträge zur Natur-und Heilkunde. Herausg. v. F. C. Donders und W. Berlin, Bd I, Heft. 4. Utrecht, 1858, in-8°, br., 2 fr. 50.

88. **Auzoux.** Leçons élémentaires d'anatomie et de physiologie humaine et comparée au point de vue de l'hygiène et de la production agricole, 2e édit. Paris, in-8°, 448 p., 6 fr.

89. **Bertoloni** (A.). Flora italica sistens plantas in Italia et in insulis circumstantibus sponte nascentes. Vol. X. Bologne, 1858, in-8°, 4 fr. 50.

— L'ouvrage complet 178 fr. 25.

90. **Beyrich** (E.), üb. die Crinoiden d. Muschelkalks. Berlin, 1858, in-4°, br., 3 fr. 75.

91. **Bonplandia.** Zeitschrift f. die gesammte Botanik. Red: *B. Seemann* u. *W. E. G. Seemann*. Hannover, 1858, in-4°, pour l'année, 21 fr. 35.

92. **Bouvier** (H.). Leçons cliniques sur les maladies chroniques de l'appareil locomoteur. Déviation de la colonne vertébrale.

Atlas de 20 pl. avec texte explicatif. Paris, in-folio, 32 p.

93. **Burgess** (J.). The medical and legal Relations of Madness; showing a cellular Theory of Mind and of Nerve Force, and also of vegetative vital Force. London, 1858, in-8°, cart. en t., 8 fr. 75.

94. **Campbell** (H. F.). Essays on the Secretory and the Excito-Secretory System of Nerves in their Relations to Physiology and Pathology. With illustrations. Philadelphia, 1858, in-8°, cart. en t., 10 fr.

95. **Canadian Naturalist** and Geologist, and Proceedings of the Natural History Society of Montreal. Conducted by a Member of the Natural History Society. Montreal, 1858, cart. en t., 22 fr. 50.

96. **Chelius** (M. J.), zur Lehre v. den Staphylomen d. Auges. Mit. 1 Taf. Heidelberg, 1858, in-8°, br., 2 fr. 50.

97. **Churchill** (F.). The Diseases of Children. 2ᵉ édit. Dublin, 1858, in-12, cart. en t., 15 fr. 75.

98. **Clarke.** The Habit and the Horse: a Treatise on Female Equitation. By Mrs J. Sterling Clarke. With illustrations. London, 1858, in-4°, cart. en t., 26 fr. 25.

99. **Cyclus** organisch verbundener Lehrbücher sämmtlicher medicin. Wissenschaften. Hrsg. v. C. H. Schauenburg. Lahr, 1858, in-8°, br., 5 fr.

100. **Davey** (J. G.). The Ganglionic Nervous System: its Structure, Fonctions, and Diseases.. London, 1858, in-8°, cart. en t., 11 fr. 25.

101. **Desmarres** (L. A.). Traité théorique et pratique des maladies des yeux. 2ᵉ édit., t. III. Paris, in-8°, 816 p.

— L'ouvrage complet, 3 vol. 23 fr.

102. **Edwards** (M.). Histoire naturelle des coralliaires ou polypes proprement dits. T. I et II. Paris, 2 vol. in-8°, 955 p.

103. **Fauna van Nederland.** Vogels, door H. Schlegel. 37ᵉ afl. Leyden, 1857, in-8°, pl. col., 2 fr. 50.

104. **Flora** od. allgemeine botanische Zeitung. Red.: A. E. *Fürnrohr*. Regensburg, 1858, in-8°, br., l'année, 16 fr.

105. **Guénée** (A.). Uranides et phalénites. T. I. Paris, in-8°, 514 p.

106. **Henfrey** (A.). The Rudiments of Botany: a Familiar Introduction to the Study of Plants. 2ᵉ édit. London, 1858, in-12, cart. en t., 4 fr. 50.

107. **Holthouse** (C.). On Squinting, Paralytic Affections of the Eye, and certain Forms of Impaired Vision. London, 1858, in-12, cart. en t., 5 fr. 75.

108. **Jacquot** (F.). De l'origine miasmatique des fièvres endémo-épidémiques, dites intermittentes, palustres ou à quinquina. Pathologie, topographie, météorologie, etc. 2ᵉ partie. Paris, in-8°, p. 157 à 276, 2 fr. 50.

109. **Jamain** (A.). Manuel de pathologie et de clinique chirurgicales. T. II, 1ʳᵉ partie. Paris, gr. in-18, p. 1 à 384.

110. **Journal** für praktische Chemie hrsg. v. *O. L. Erdmann u. G. Werther*. Leipzig, 1858, in-8°, br., pour l'année, 32 fr.

111. **Laishley** (R.). A Popular History of British Birds' Eggs. London, 1858, in-16 obl., cart. en t., 13 fr. 25.

112. **Lobb** (H. W.). On some of the more Obscure Forms of Nervous Affections, their Pathology and Treatment; with an Introduction on the Physiology of Digestion and Assimilation, and the Generation and Distribution of Nerve Force, based upon original Microscopical Observations. London, 1858, in-8°, cart. en t., 13 fr. 25.

113. **Miller.** The Principles and Practice of Obstetrics, including the Treatment of Chronic Inflammation of the Uterus, considered as a frequent cause of Abortion. With illustrations on wood. Philadelphie, 1858, in-8°, cart. en t., 26 fr. 25.

114. **Miquel** (F. A. W.), Flora van Nederlandsch Indië. 2ᵉ édit., 4ᵉ afl. Amsterdam en Utrecht, 1858, in-8°, br., 6 fr. 50.

115. **Moleschott** (J.). Lehre der Nahrungsmittel. Für das Volk. 3. Aufl. Erlangen, 1858, in-8°, br., 2 fr. 75.

116. **Nicol** (J.). Elements of Mineralogy: containing a General Introduction to the Science; with Description of the Species. Reprinted from the English Edition of the " Encyclopædia Britannica. " New edit. Edinburgh, 1858, in-12, cart. en t., 6 fr. 25.

117. **Raspail.** Manuel annuaire de la santé pour 1858, ou Médecine et pharmacie domestiques, etc. 13ᵉ année ou 12ᵉ édition. Paris, in-18, 348 p., 1 fr. 25.

118. **Sartorius v. Waltershausen**, Atlas des Ætna. Mit Beihülfe v. S. Cavallari, C. F. Peters u. C. Roos. 5. u. 6. Lfg. Weimar, 1858, in-folio, 45 fr.

119. **Sepp** (J. C.). Beschouwing der wonderen Gods in de minst geachte schepselen; of Nederlandsche insecten naar hunne aanmerkelijke huishouding, enz. volgens eigene ondervinding beschreven, naar het leven geteekend en gekleurd. 361ᵉ-370ᵉ afl. Amsterdam, 1857, gr. in-4°, par livraison, 1 fr. 25.

120. **Tardieu** (A.). Étude médico-légale sur les attentats aux mœurs. Paris, in-8°, 176 p., 3 fr.

121. **Tijdschrift**, Natuurkundig, voor Nederlandsch Indië. Uitgegeven door de natuurkundige vereeniging in Nederl. Indië, onder hoofdredactie van Dr P. Bleeker. Deel XIII. Batavia, 1857, gr. in-8°, 15 fr.

122. **Willkomm** (M.), Icones et descriptiones plantarum novarum criticarum et rariorum Europæ austro-occidentalis præcipue, Hispaniæ. Fasc. 12. Leipzig, 1858, in-4°, 8 fr.

PHILOLOGIE ANCIENNE ET MODERNE, LIVRES EN LANGUES ORIENTALES.

123. **Ahn** (P.), Nouvelle méthode pratique et facile pour apprendre la langue allemande. 1er cours, 2e édit. Leipzig, in-8°, br., 1 fr.

124. **Bechstein** (R.). Die Aussprache d. Mittelhochdeutschen. Halle, 1858, in-8°, br., 2 fr. 50.

125. **Bukoliker**, Die Griechischen- m. metrischer Uebersetzung u. Anmerkgn. v. *J. A. Hartung*. A. u. d. T.: *Theokrit*, *Bion u. Moschus*. Leipzig, 1858, in-8°, br., 8 fr.

126. **Chroniken** (Die) der Stadt Mekka gesammelt u. auf Kosten der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft hrsg. v. *F. Wüstenfeld*. (In 4 Bdn.) 3. Bd. A u. d. T.: Geschichte der Stadt Mekka u. ihres Tempels v. *Cutb ed-Dîn* Muhammed Ben Ahmed el-Nahrawâli. Nach den Handschriften zu Berlin, Gotha u. Leyden hrsg. v. *F. Wüstenfeld*. Leipzig, 1857, in-8°, br., 16 fr.

127. **Girart de Rossillon** (le roman en vers de), publié pour la première fois, suivi de l'Histoire des premiers temps féodaux, par Mignard. 1 vol. in-8° de 460 pages, 15 fr.

128. **Herodotus**. The History of Herodotus, a new English Version, edited with copious Notes and Appendices illustrating the History and Geography of Herodotus, from the most recent sources of information, and embodying the Chief Results, Historical and Ethnographical, which have been obtained in the Progress of Cuneiform and Hieroglyphical Discovery. By George Rawlinson. Vol. I. London, 1858, in-8°, cart. en t., 22 fr. 50.

— L'ouvrage aura 4 volumes.

129. **Hoffman** (Dr). The Principles of Syriac Grammar. Translated from the Work of Dr Hoffman. London, 1858, in-8°, cart. en t., 9 fr. 50.

130. **Hyperides**. The Funeral Oration of Hyperides over Leosthenes and his Comrades in the Lamian War. The Fragments of the Greek Text now first edited by Churchill Babington. London, 1858, in-fol., demi-rel., 18 fr. 75.

131. **Jaubert**. Glossaire du centre de la France. 2e supplément. Paris, in-8°, 40 p.

132. **Legoarant** (B.). Nouveau Dictionnaire critique de la langue française, ou Examen raisonné et projet d'amélioration de la 6e édition du Dictionnaire de l'Académie Strasbourg, in-8°, 667 p.

133. **Mnemosyne**. Bibliotheca philologica Batava. Scrips. et collig. C. G. Cobet, T. J. Halbertsma, H. G. Hamaker, H. van Herwerden, E. J. Kiehl, E. Mehler, S. A. Naber, W. N. du Rieu, S. H. Rinkes. Vol. VII. Lugd-Batav., 1857, in-8°. 4 livr. par an, 12 fr. 50.

— Chaque livr., à Paris, 3 fr. 25.

134. **Salluste**. Œuvres complètes traduites et annotées d'après les éditions de Kritz; par A. V. Kayser et J. Fortwengler, 1re partie: Conjuration de Catilina. Strasbourg, gr. in-8°, 36 p., 2 col., 60 c.

135. **Sophocles**. Romaic; or, Modern Greek Grammar. Boston, 1858, in-8°, cart. en t., 9 fr. 50.

136. **Thomson** (E.). A Vindication of the Hymn "Te Deum Laudamus;" with Translations into various Languages. London, 1858, in-12, cart. en t., 3 fr. 75.

137. **Uhlemann**. Three Day in Memphis; or, Sketches of the Public and Private Life of the Old Egyptian. Philadelphia, 1858, in-8°, cart. en t., 7 fr. 50.

138. **Xenophons Werke**. Griechisch u. deutsch m. Anmerkungen 3 Thl. Anabasis. Leipzig, 1858, in-12, br., 5 fr. 35.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, VOYAGES, ARCHÉOLOGIE.

139. **Argenson** (Marquis d'). Mémoires. Publiés et annotés par le marquis d'Argenson, t. IV, 5 fr.

140. **Arnold** (T.). History of Rome. London, 1858, 3 vol. in-8°, cart. en t., 45 fr.

141. **Arnold** (T.). History of the Later Roman Commonwealth, from the End of the Second Punic War to the Death of Julius Cæsar; and of the Reign of Augustus: with a life of Trajan. New edit. London, 1858, 2 vol. in-8°, cart. en t., 30 fr.

142. **Atkinson** (E. W.). Memoirs of the Queens of Prussia. London, 1858, in-8°, cart. en t., 13 fr. 25

143. **Aubenas** (J.). Histoire de l'impératrice Joséphine, t. I. Paris, in-8°, xi-390 p. Portrait photographié par Bingham, 7 fr.

— L'ouvrage aura 2 vol.

144. **Aussy** (H. d'). Chroniques saintongeoises et aunisiennes. Articles historiques, hydrologiques, biographiques, littéraires, géographiques; esquisses de mœurs locales, anecdotes particulières et faits. Saintes, in-8°, 668 p., 6 fr.

145. **Belgiojoso** (Madame de). Asie Mineure et Syrie, Souvenirs et Voyages. Paris, in-8°, 431 p., 7 fr. 50.

146. **Bouillet** (J. B.). Dictionnaire héraldique de l'Auvergne, facilitant la recherche du nom des familles auxquelles appartiennent les écussons ou armoiries peintes, sculptées, gravées ou émaillées, etc. Clermont-Ferrand, in-8°, xxii-527 p. 7 fr. 50.

147. **Brosses** (C. de). Le président de

Brosses en Italie. Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740. 2e édit., par M. R. Colomb. 2 forts vol. in-8°, 12 fr.

148. **Burke** (B.). A Genealogical and Heraldic Dictionary of the Landed Gentry of Great Britain and Ireland. 47s. 6d. (Harrison). London, 1858, in-8°, cart. en t., 58 fr. 75.

149. **Burr** (A.). The Life and Times of Aaron Burr, Lieut.-Colonel in the Army of the Revolution, United States Senator, Vice-President of the U. States, etc. New-York, 1858, cart., 13 fr. 25.

150. **Castille** (H.). Portraits historiques au dix-neuvième siècle. Paul-Louis Courier. Paris, in-32, 62 p., 50 c.

151. **Champagny** (F. de). Rome et la Judée au temps de la chute de Néron. Paris, in-8°, 552 p., 6 fr.

152. **Chéruel** (A.). Marie Stuart et Catherine de Médicis. Études historiques sur les relations de la France et de l'Écosse dans la seconde moitié du seizième siècle. Paris, in-8°, 405 p., 7 fr. 50.

153. **Chronicon** Monasterii de Abingdon. Edited by Rev. Joseph Stevenson. Vol. 1. London, 1858, in-8°, demi-rel., 10 fr. 75.

154. **Dangeau.** Journal publié en entier pour la première fois par MM. E. Soulié et L. Dussieux, t. XIII. 1709-1711. Paris, in-8°, 493 p.

— L'ouvrage formera 12 à 14 vol. Prix du vol. : 6 fr.

155. **Dijk** (Jan van). Lotgevallen van een Nederlandschen kolonist in de binnenlanden van Zuid-Afrika. Met 115 in den tekst gedrukte afbeeldingen uit de natuurlijke historie van dit land, alsmede van de zeden en gewoonten der bewoners in de omstreken van de Kaap de Goede Hoop. Bewerkt met gebruikmaking van de werken van Cumming, Anderson, Gérard, Livingston, e. a. 1e afl. Rotterdam, gr. in-8°. Par liv. 75 c.

— Compl. en 6 à 8 afl.

156. **Dod** (R. P.). The Peerage, Baronetage, and Knightage of Greet Britain and Ireland for 1858; including all the Titled Classes. London, 1858, in-12, cart. en t. 13 fr. 25.

157. **Du Graty** (A.), La Confédération Argentine. Paris, in-8°, 371 p., 10 fr.

158. **Dumas** (A.). Impressions de voyage. Journal de madame Giovanni en Australie, aux îles Marquises, à Taïti, à la Nouvelle-Calédonie, en Californie et au Mexique. Paris, in-8°, 228 p., 8 gr., 3 fr. 50.

159. **Ferrier** (J. P.). A History of Affghans. Translated from the original Ms. by Capt. Jesse. (Uniform with "Ferrier's Caravan Journeys.") London, 1857, in-8°, cart. en t.

160. **Feydeau** (E.). Histoire des usages funèbres et des sépultures des peuples anciens. 13e livraison. Égyptiens, planches complémentaires, tables et couvertures du tome I. Paris, in-4°, 16 p., 3 pl.

— Le nombre des livraisons annoncées (25) sera forcément dépassé par l'auteur, sans augmentation de prix pour les souscripteurs. La livraison, 4 fr. Un mois après la publication de la dernière livraison, le prix de l'ouvrage complet sera porté à 150 fr. sur papier blanc.

161. **Godard-Faultrier** (M. V.). D'Angers au Bosphore pendant la guerre d'Orient. Constantinople, Athènes, Rome. Impressions, curiosités, archéologie, art et histoire, établissements chrétiens, monuments byzantins. Souvenirs d'Anjou à Malte, Naples... Angers, in-8°, 564 p., 32 pl. lith.

162. **Guizot** (M.). Sir Robert Peel. Études d'histoire contemporaine. Nouv. édit., in-18, 532 p., 3 fr. 50.

162. **Harless** (A. v.). Das Buch v. den ägyptischen Mysterien. Zur Geschichte der Selbstauflösung d. heidnischen Hellenenthums. München, 1858, in-8°, br., 3 fr.

164. **Hutchinson** (T. J.). Impressions of Western Africa; with Remarks on the Diseases of the Climate, and a Report on the Peculiarities of Trade up the Rivers in the Bight of Biafra. London, 1858, in-8°, cart. en t., 10 fr. 75.

165. **Kane** (E. K.). Biography of Elisha Kent Kane. William Elder. Philadelphia, 1858, in-8°, cart. en t., 15 fr.

166. **Lanfrey** (P.). Essai sur la Révolution française. Paris, in-8°, 430 p., 5 fr. 50.

167. **Lanoye** (F. de). Le Niger et les explorations de l'Afrique centrale depuis Mungo-Park jusqu'au docteur Barth. Paris, in-18, 624 p., 3 fr. 50.

168. **Lanoye** (F. de). L'Inde contemporaine. Paris, in-18, 571 p., 1 carte, 3 fr. 50.

169. **La Rochemacé** (De). Études sur le culte druidique et l'établissement des Francs et des Bretons dans les Gaules, Rennes, in-8°, 248 p., 3 fr.

170. **Lasaulx** (E. v.) Des Sokrates Leben, Lehre u. Tod. Nach den Zeugnissen der Alten dargestellt. München, 1858, gr. in-8°, br., 3 fr.

171. **Laurentie.** Histoire de France. 2e édit., t. III. Paris, in-8°, 552 p.

— Le même ouvrage, édition gr. in-18, même pagination. L'ouvrage, dans les deux éditions, aura 8 vol. Prix des 8 vol. in-8°, 40 fr.; in-18, 28 fr.

172. **Lavallée** (T.). Histoire des Français, depuis le temps des Gaulois jusqu'en 1830. 12e édit. Paris, 4 vol. gr. in-18, 2315 p., 14 fr.

173. **Lewes** (G. H.). Sea-side Studies at Ilfracombe, Tenby, the Scilly Isles, and Jersey. London, 1858, in-8°, cart. en t., 13 fr. 25.

174. **Macaulay** (Lord). The History of England, from the Accession of James the Second. New edit. Vol. 3. London, 1858, in-8°, cart. en t., 7 fr. 50.

175. **Martins** (Ch.). Promenade botani-

que le long des côtes de l'Asie Mineure, de la Syrie et de l'Égypte, à bord de l'*Hydaspe*, bateau à vapeur des Messageries impériales. Montpellier, in-4°, 32 p., 4 lith.

176. **Martonne** (A. de). Le Grand Cartulaire de Blois, publié d'après les archives départementales. Blois, in-8°, 4 p.

— L'ouvrage contiendra tous les actes, du neuvième au treizième siècle, relatifs aux pays faisant aujourd'hui partie du département de Loir-et-Cher, le Blésois, le Vendômois et la Sologne; plus un choix des actes postérieurs et le dessin des sceaux remarquables; en tout, 50,000 pièces environ. Il paraîtra en 5 vol. in-4°, du prix de 5 fr.

177. **Memoirs** chiefly Illustrative of the History and Antiquities of Northumberland. London, 1858, 2 vol. in-8°, cart. en t., 52 fr. 50.

178. **Mills** (A.). India in 1858 : a Summary of the Existing Administration, Political, Fiscal, and Judicial, with the Laws and Public Documents relating thereto, from the Earliest to the Present Time. With a Revenue Map. London, 1858, in-8°. 13 fr. 25.

179. **Mouriez** (P.). Histoire de Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte. T. IV et dernier. Paris, in-8°, 415 p.

180. **Muir** (W.). The Live of Mahomet, and History of Islam, to the era of the Hegira; with Introductory Chapters on the Original Sources for the Biography of Mahomet, and on the Pre-Islamite History of Arabia. London, 1858, 2 vol. in-8°, cart. en t., 40 fr.

181. **Newton** (John). Live of the Rev. John Newton. Written by himself; with continuation by Rev. Richard Cecil. To which are added the Olney Hymns, in Three Books. London, 1858, in-8°, cart. en t., 3 fr. 25.

182. **Nicolas** (A.). Études sur Maine de Biran, d'après le journal intime de ses pensées. Paris, in-18, 249 p., 3 fr. 50.

183. **Parry**. Memoirs of Admiral Parry, by his Son. *Fourth Edition*, with Portrait. London, 1858, in-8°, 6 fr. 25.

184. **Paterson** (W.). William Paterson, the Merchant, Statesman, and Founder of the Bank of England : his Live and Trials. Edinburgh, 1858, in-12, cart. en t., 6 fr 25.

185. **Perier** (J.). Fragments ethnologiques. Études sur les vestiges des peuples gaëlique et cymrique dans quelques contrées de l'Europe occidentale; sur la couleur de la chevelure des Celtes ou Gaulois; sur les liens de famille entre les Gaëls et les Cymris. Paris, in-8°, 128 p.

186. **Rapetti**. La défection de Marmont en 1814. Ouvrage suivi d'un grand nombre de documents inédits ou peu connus, d'un précis des jugements de Napoléon Ier sur le maréchal Marmont, d'une notice biographique, etc. Paris, in-8°, 479 p., 6 fr.

187. **Rémusat** (Ch. de). Bacon, sa vie, son temps, sa philosophie et son influence jusqu'à nos jours. Paris, in-18, 468 p. 3 fr. 50.

188. **Richter** (Dr. A.). Geschichte der dem russischen Kaiserthum einverleibten deutschen Ostsee-provinzen bis zur Zeit ihrer Vereinigung m. demselben. (In 5 Abthlgn.) 1. Thl. Die Zeiten der reingermanischen Entwickelung. 1158-1562. 1. Bd. Riga, 1857, in-8°, br., 5 fr. 35.

189. **Saint-Simon** (Duc de). Mémoires complets et authentiques sur le siècle de Louis XIV et la Régence, t. X. Paris, in-12, 436 p., 2 fr.

— Édition complète en 13 vol.

190. **Schaefer** (W.). Deutsche Städtewahrzeichen. Ihre Entstehg., Geschichte u. Deutung. Leipzig, 1858, 1 vol., in-8°, br., 4 fr.

191. **Seyd** (E.). California and its Resources : a Work for the Merchant, the Capitalist, and the Emigrant. London, 1858, in-8°, cart. en t., 10 fr. 75.

192. **Townend** (W.). The Descendants of the Stuarts : an Unchronicled Page in England's History. London, 1858, in-8°, cart. en t., 12 fr. 50.

193. **Viel-Castel** (H. de). Des Sentiments de justice et d'humanité de l'Angleterre dans la question indienne. 2e édit. 2 fr. 50.

194. **Viollet-le-Duc**. Description du château de Coucy. Paris, in-8°, 23 p., 5 pl.

195. **Yule** (H.). A Narrative of the Mission sent by the Governor-General of India to the Court of Ava in 1855; with Notices of the Country, Government, and People. London, 1858, gr. in-8°, cart. en t., 39 fr. 50.

SCIENCES MILITAIRES, MARINE.

196. **Archiv** f. die Offiziere der Königl. Preuss. Artillerie u. Ingenieur-Corps. Red.: Otto Neumann, v. Kirn. 22 Jahrg. Berlin, 1858, in-8°. Pour l'année, 16 fr.

196. **Blue** (The) **Pamphlet**. By an Officer once in the Bengal Artillery. London, 1858, in-8°, br., 1 fr. 25.

198. **Dove** (P. E.). The Revolver; its Description, Management, and Use : with Hints on Rifle Clubs, and the Defence of the Country. Edinburgh, 1858, in-8°, cart., 4 fr. 50.

199. **Grantham** (J.). Iron Ship Building; with Practical Illustrations. London, 1858, in-12, cart. en t., 3 fr. 25.

200. **M'Clellan** (G. B.). Report of the Secretary of War : communicating the Report of Captain George B. M'Clellan (First Regiment U. States Cavalry), one of the Officers sent to the Crimea in 1855 and

1856. Washington, 1858, in-1°, cart. en t. 37 fr. 50.

201. **Militair-Literatur-Zeitung**. Red. : L. Blesson. 39. Jahrg. 1858. Berlin, 1858, gr. in-4°. Par an, 16 fr.

202. **Militair-Wochenblatt**. Red. v. der histor. Abtheilung d. Generalstabes. Berlin, 1858, in-8°, br., pour l'année, 14 fr.

203. **Murray** (R.). Rudimentary Treatise on Marine Engines and Steam Vessels; together with Practical Remarks on the Screw and Propelling Power, as used in the Royal and Merchant Navy. 3d edit. London, 1858, in-12, cart. en t. 3 fr. 25.

204. **Observations** relatives à la brochure de M. le général Jomini intitulée « Sur la formation des troupes pour le combat. » Des papiers d'un ancien officier général de l'armée de S. M. le roi de Prusse. Berlin, 1858, in-8°, br., 2 fr.

205. **Rainey** (T.). Ocean Steam Navigation and the Ocean Post. New-York, 1858, in-8°, cart. en t., 15 fr.

206. **Rüstow** (W.). Allgemeine Taktik, nach dem gegenwärtigen Standpunkt der Kriegskunst bearb. Zurich, 1858, in-8°, br., 9 fr. 25.

207. **Scoffern** (J.). Projectile Weapons of War and Explosive Compounds. 3d edit. London, 1858, in-8°, cart. en t., 10 fr. 75.

208. **Stevens** (R. W.). On the Stowage of Ships and their Cargoes. London, 1858, in-8°, cart. en t, 8 fr. 75.

209. **Wellington** (Duke). Supplementary Despatches and Memoranda of Field Marshal Arthur Duke of Wellington : India 1797-1805. Edited by his Son. Vol. 1. London, 1858, in-8°, cart. en t., 25 fr.

210. **Woerl** (J. E.). Atlas der Schlachten, Treffen u. Belagerungen aus der Geschichte der Kriege v. 1792-1815. Verbessert u. m. Einleitgn. begleitet von F. v. Dürrich. 7. Lfg. Freiburg, 1858, in-folio, br., 2 fr.

211. **Zeitschrift** f. Kunst, Wissenschaft u. Geschichte d. Krieges. Red. : L. Blesson. Jahrg. 1858. Berlin, 1858, in-8°. Par an, 21 fr. 50.

TECHNOLOGIE, AGRICULTURE.

212. **Ackermann**, Der chemische Naturkundliches Zeitblatt f. deutsche Landwirthe v. *A. Stöckhardt*. 4. Jahrg. 1858. 4. Hfte. Leipzig, 1858, gr. in-8°, br., 5 fr. 35.

213. **Armengaud** aîné. Traité théorique et pratique des moteurs hydrauliques. Nouvelle édit. 1re partie : Moteurs hydrauliques. Paris, in-4°, 252 p., plus un atlas, 25 fr.

214. **Bradshaw's** Shareholder's Guide, Railway Manual and Directory for 1858. London, 1858, in-12, cart. en t., 9 fr. 50.

215. **Bulletin** de la société industrielle de Mulhouse. N° 41. Mulhouse, 3 fr.

— L'abonnement pour 6 bulletins (1 vol.) est de 15 fr.

216. **Decaisne** (J.). Gravures de l'Almanach du Bon Jardinier, contenant : 1° Principes de botanique; 2° Principes de jardinage, manière de marcotter, greffer, etc.; 3° Construction et chauffage des serres; 4° Composition et ornementation des jardins; 5° Instruments et outils de jardinage; 6° Hydroplasie. 20e édit. Paris, in-18, 606 p., 7 fr.

217. **Delestre** (J.). Annuaire de la Photographie; résumé des procédés les meilleurs pour la plaque métallique, le papier sec et humide, la glace albuminée ou collodionée, etc. Paris, in-8°, 208 p., 4 fr.

218. **Drapier** (D.). Cours complet et pratique de filature de coton, suivi des formules et méthodes pour apprécier la résistance des appareils mécaniques, etc. Paris, in-18, 236 p., 3 pl.

219. **Du Breuil** (A.). Cours élémentaire théorique et pratique d'arboriculture, comprenant l'étude des pépinières d'arbres et d'arbrisseaux forestiers, fruitiers et d'ornement; celle des plantations d'alignement.... 4e édit. 2e partie. Paris, gr. in-18, p. 413 à 1031.

220. **Exposition** universelle de 1851. Travaux de la commission française sur l'industrie des nations, publiés par ordre de l'Empereur. T. I. 1re partie : Force productive des nations. Occident. Paris, in-8°, 1102 p.

221. **Jaarboekje** voor de leden van het Kon. Instituut van ingenieurs. 1858. 'S Gravenhage, 1858, in-8°, 3 fr. 75.

222. **Lebert** (S.), u. L. Stark, Grosse theoretisch-praktische Klavierschule. Für den systemat. Unterricht nach allen Richtungen d. Klavierspiels vom ersten Anfang bis zur höchsten Ausbildg. Mit Beiträgen v. Benedikt, Faisst, Herzog, u. s. w. 3 Thle. u. Suppl. zum 1 Thl. Stuttgart, 1858, in-fol., 40 fr.

223. **Ouvriers** (Les) des deux mondes. Études sur les travaux, la vie domestique et la condition morale des populations ouvrières des diverses contrées, et sur les rapports qui les unissent aux autres classes. T. I. In-8°, 10 fr.

224. **Overstone** (Lord). Tracts and other Publications on Metallic and Paper Currency. London, 1858, gr. in-8°, cart. en t., 13 fr. 25.

225. **Peigné-Delacourt**. La Chasse à la haie. Paris, gr. in-4°, 47 p., grav. dans le texte. 20 fr.

226. **Thomas** (J. J.). Rural Affairs: a practical and copiously illustrated Register of Rural Economy and Rural Taste; including Country Dwellings, Improving and Planting Grounds, Fruits and Flowers, Domestic Animals, and all Farm and Garden Processes. Vol. 1, illustrated with 440 engravings. Albany, 1858, in-8°, cart. en t., 9 fr. 50.

ÉDUCATION.

227. **Ami** (L') des familles; revue catholique consacrée à la propagation des saintes doctrines et des œuvres de charité, paraissant tous les samedis. 2e année, t. IV, 1857. Paris, in-8°, 522 p.
— Prix annuel, 8 fr.

228. **Contes** anglo-français illustrés. Le Petit Chien fidèle. Le Petit Chaperon rouge. Le Verger aux cerises. Wittington et son chat. Paris, 4 cahiers petit in-4°, 16 p. chacun, avec couvertures et vignettes color.

229. **Drohojowska.** L'Europe au moyen âge. Études de mœurs. Paris, in-8°, 387 p.

230. **Du Puget** (Mlle). Petits contes pour les enfants de trois à sept ans, traduits librement en diverses langues. XXXVII. L'Œuf cassé. — L'Imprudente Louise. — Les Enfants non surveillés, etc. — XXXVIII. Philippe. — Le Défaut d'attention. Paris, in-32, 32 p.

231. **Duteil** (P.). Abécédaire musical, ou Théorie élémentaire de la musique. Paris, in-4°, 20 p., 1 fr.

232. **Edom.** Mythologie élémentaire, contenant la mythologie des Égyptiens, des Perses, des Hindous, des Scandinaves et des Gaulois, à l'usage des colléges. Paris, in-18, 203 p.

233. **Fleming** (C.). Homonymes anglais, ou Dictées-Exercices. Partie de l'élève. Paris, gr. in-18, 108 p.

ROMANS, POÉSIES, BEAUX-ARTS.

234. **Alexis** (W.). Die Hosen d. Herrn v. Bredow. Vaterländischer Roman. Neue Ausg. Berlin, 1858, in-8°, cart. en t., 4 fr.

235. **Balzac** (H. de). Études philosophiques sur Catherine de Médicis. Paris, in-16, 379 p.

236. **Balzac** (H. de). Études philosophiques. L'Enfant maudit. — Gambara. — Massimila Doni. Paris, in-16, 316 p., 1 fr.

237. **Banck** (D.). Gedichte. Leipzig, 1858, in-8°, br., 8 fr.

238. **Barrière** (T.) et **Capendu.** Les Fausses Bonnes femmes, comédie en cinq actes, en prose. Paris, in-18, 171 p., 1 fr.

239. **Bayard** (J.). Théâtre. Paris, gr. in-18, 604 p., 3 fr. 50.

240. **Béranger.** Les dernières chansons et ma Biographie. 1 vol. in-32, 3 fr. 50.

241. **Bergerac** (C. de). Œuvres comiques, galantes et littéraires. Paris, in-18, 416 p., 2 fr. 50.

242. **Bernard** (A. de). Le Portrait de la marquise, histoire d'atelier. Paris, gr. in-18, 315 p.

243. **Birch** (S.). History of Ancient Pottery. London, 1858, 2 vol. in-8°, cart. en t., 52 fr. 50.

244. **Bouchitté** (H.) Le Poussin, sa vie et son œuvre, 1 vol. in-8°, 6 fr.

245. **Bougy** (A. de). Un million de rimes gauloises; fleur de la poésie drôlatique et badine depuis le quinzième siècle. Paris, in-32, VII—560 p., 2 fr.

246. **Bresciani** (A.). Le Juif de Vérone ou les Sociétés secrètes en Italie. 2 vol. in-12, 5 fr.

247. **Bussy-Rabutin** (Comte de). Histoire amoureuse des Gaules, suivie de la France galante, roman satirique du dix-septième siècle. Paris, 2 vol. gr. in-18, 899 p., 5 fr.

248. **Carlyon** (C.). Early Years and Late Reflections. London, 1858, 4 vol. in-8°, cart. en t., 30 fr.

249. **Cent** (Les) Nouvelles nouvelles, dites les Cent Nouvelles du roi Louis XI. Paris, gr. in-18, 393 p., 2 fr. 50.

250. **Chabouillet.** Catalogue général et raisonné des camées et pierres gravées de la bibliothèque impériale, suivi de la description des autres monuments exposés dans le cabinet des médailles et antiques. Paris, gr. in-18, 638 p., 3 fr. 50.

251. **Chaucer** (G.). Contes de Cantorbéry, traduits en vers français, de G. Chaucer. T. II. London, 1858, in-12, cart. en t., 13 fr. 25.

252. **Chrysander,** G. F. Händel. 1. Bd. Leipzig, 1850, br., 10 fr.

253. **Clere** (Miss). The Colonel's Daughter; or, Life is but a Dream: a Tale. London, 1858, in-8°, cart. en t., 9 fr. 50.

254. **Conscience** (H.). Les Heures du soir. Traduction de L. Woquier. Paris, gr. in-18, 267 p., 1 fr.

255. **Conversations-Lexikon** f. bildende Kunst. Hrsg. v. F. Faber. Fortgeführt v. L. Clasen. 52. Lfg. Leipzig, 1858, gr. in-8°, br., 1 fr. 35.

256. **Costumes** nationaux de la Hollande,

dessinés d'après nature par J. Striening. Harlem, 1858, in-fol., 20 fr.

257. **Currer Bell.** Le Professeur, roman anglais, trad. par madame H. Loreau.. Paris, gr. in-18, 303 p., 2 fr. 50.

258. **Dante.** La Divine Comédie, traduction nouvelle, accompagnée de notes, par Pier-Angelo Fiorentino. 6e édit. Paris, in-18, 404 p., 3 fr. 50

259. **Dickens** (C.) La Petite Dorrit, roman anglais traduit par P. Lorain. Paris, 2 vol. gr. in-18, 1222 p., 6 fr.

260. **Doran** (Dr.). The History of Court Fools. London, 1858, in-8°, cart. en t., 13 fr. 25.

261. **Dorer** (E.). Roswitha, die Nonne v. Gandersheim. Aarau, 1857, in-8°, br., 4 fr. 25.

262. **Dumas** (A.). Le Trou de l'enfer, illustré par J. A. Beaucé et Lancelot. Paris, in-4°, 156 p. Vig. dans le texte; 10 pl., 4 fr.

263. **Dumas** (A.) fils. Le Fils naturel, comédie en cinq actes, dont un prologue, Paris, gr. in-18, 150 p., 2 fr.

264. **Early English** Prose Romances; with Bibliographical and Historical Introductions. Edited by W. J. Thoms. 2d édit., enlarged. London, 1858, 3 vol. in-8°. Demi-rel., 33 fr. 75.

265. **Emerson** (R. W.). Works. 4 vols. containing: — Essays, 1st and 2d Series; Representative Men; and Miscellanies. New edit. Boston, 1858, in-8°, cart. en t., 30 fr.

266. **Féval** (P.). Blanchefleur. Paris, gr. in-18, v—354 p., 1 fr.

267. **Gazette** des Beaux-Arts, Courrier européen de l'art et de la curiosité, dirigée par M. Ch. Blanc. Deux fois par mois. Gr. in-8°, 68 p. Un an, 40 fr.; six mois, 20 fr.; trois mois, 10 fr.

— 1re livraison (numéro spécimen), 1er février 1858.

268. **Gilbert Gresham**, traduit de l'anglais. Paris, in-16, 215 p.

269. **Gozlan** (L.). Histoire de cent trente femmes. Le Niagara. Paris, in-18, 382 p., 1 fr.

270. **Gramm** (J. C.). Sammlung v. Entwürfen zu Land- u. Gartenhäusern in Holz-Architectur m. Façaden, Grundriss u. Details in Farbendruck. 1. Hft. Uttweil, 1858, in-fol., 12 fr.

271. **Grey** (Mrs). Cousin Harry. London, 1858, 3 vol. in-8°, cart. en t., 39 fr. 50.

272. **Hildreth.** L'Esclave blanc, nouvelle peinture de l'esclavage en Amérique. Roman américain, traduit par F. Mornand. Paris, gr. in-18, 422 p., 2 fr.

273. **Hugo** (V.). Bug-Jargal. — Claude Gueux. Paris, gr. in-18, 220 p., 1 fr.

274. **Hugo** (V.). Le Dernier jour d'un condamné. Littérature et philosophie mêlées. Paris, gr. in-18, 451 p., 1 fr.

275. **Hugo** (V.). Notre-Dame de Paris. Paris, 3 vol. in-8°, 806 p., 10 fr.

276. **Illustrated London News.** Vol. 31. London, 1857, in-fol., cart. en t., 22 fr. 50.

277. **Karr** (A.). La Pénélope normande, Paris, gr. in-18, 309 p., 1 fr.

278. **King** (T. H.). The Study Book of Mediæval Architecture and Art. Vol 1. London, 1858, in-fol. Demi-rel., 78 fr. 75.

279. **Kock** (P. de). La Mare d'Auteuil, in-4°, 120 p., 1 fr. 95.

280. **Kunstblatt** (Deutsches). Zeitschrift f. bildende Kunst, Baukunst u. Kunsthandwerk. Organ der deutschen Kunstvereine u. s. w. red. v. *F. Eggers*. 12 Hfte. Stuttgart, 1858, gr. in-4°. Pour l'année, 26 fr. 75.

281. **Lamartine** (A. de). Les Confidences, par A. de Lamartine. Paris, in-18, 395 p., 1 fr.

282. **Lamartine** (A. de). Nouvelles Confidences. Paris, in-18, 350 p., 1 fr.

283. **La Rue** (J. de). Traité de la coupe des pierres, ou Méthode facile et abrégée pour se perfectionner dans cette science, 3e édition. Bar-sur-Seine, in-8°, 240 p., et atlas in-fol. de 98 pl., 20 fr

284. **Leatham** (E. A.). Charmione: a Tale of the Great Athenian Revolution. London, 1858, 2 vol. in-8°, cart. en t., 26 fr. 25.

285. **Lennep** (J. van). Aventures de Ferdinand Kuyck, roman hollandais traduit par L. Wocquier et D. van Lennep. Paris, in-18, 484 p., 2 fr.

286. **Murger** (H.). Œuvres complètes. Le dernier Rendez-vous. — La Résurrection de Lazare. Nouvelle édition. Paris, in-18, 316 p., 1 fr.

287. **Nerval** (G. de). La Bohême galante. Paris, in-18, 321 p., 1 fr.

288. **Newby** (Mrs). Margaret Hamilton. London, 1858, 3 vol. in-8°, cart. 29 fr. 50.

289. **Niboyet** (P.). La Reine de l'Andalousie, souvenir d'un séjour à Séville. Paris, in-18, 351 p., 2 fr.

290. **Ricard** (A.). Le Marchand de coco. Paris, in-18, 300 p.

291. **Robert** (Mme C.). Mandrin. Paris, in-18, 282 p., 1 fr.

292. **Robert Emmet.** Paris, in-18, 225 p., 3 fr.

293. **Sarah Mortimer** ou l'Expérience de la vie. 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

294. **Scribe** (E.) Historiettes et proverbes. Paris, in-18, 287 p., 1 fr.

295. **Signol** (A.). La Lingère ou la Vie de Paris en 1830. Paris, in-8°, 76 p., 50 c.

296. **Soulié** (F.). Le Lion amoureux.

Diane et Louise. Paris, in-8°, 56 p., 2 col., 50 c.

297. **Soulié** (F.). Les Quatre sœurs. Paris, in-8°, 68 p., 50 c.

298. **Soulié** (F.). Les Mémoires du diable. Paris, 2 vol. in-18, 916 p., 2 fr.

299. **Soulié** (F.). Les Deux cadavres. Paris, in-18, 370 p., 1 fr.

300. **Souvestre** (E.). Contes et Nouvelles. Paris, in-18, 275 p., 1 fr.

301. **Souvestre** (E.). Sous les filets. Scènes et mœurs des rives. Paris, in-18, 263 p., 1 fr.

302. **Sternberg**, A. v. Die Dresdener Galerie. Geschichten u. Bilder. Leipzig, 1858, 2 vol. in-8°, br., 10 fr.

303. **Sue** (E.). La Coucaratcha. Paris, in-18, 360 p., 1 fr.

304. **Sue** (E.). Les Sept péchés capitaux. — La Colère. — La Luxure. Paris. in-18, 357 p., 1 fr.

305. **Swerts** (J.), et G. Guffens, Souvenirs d'un voyage artistique en Allemagne. 2e édition. Anvers, 1858, in-16, br., 2 fr.

306. **Timely** (The) Retreat; or, a Year in Bengal before the Mutines. By Two Sisters. 2e édit. London, 1858, 2 vol. in-8°, cart. en t., 26 fr. 25

307. **Tourgueneff** (J.). Scènes de la vie russe. Paris, in-18, 333 p., 2 fr.

308. **Violier** (Le) des histoires romaines. Ancienne traduction française des *Gesta Romanorum*. Paris, in-16, 439 p., 5 fr.

309. **Zaccone** (P.). La Fiancée du fils du Ciel, suite au *Fils du Ciel*, roman chinois inédit. Paris, in-18, 256 p., 1 fr.



Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.

ULRICH DE HUTTEN

D'APRÈS

M. D. F. STRAUSS [1].

Les commencements de ce siècle ont été marqués en France par une glorieuse renaissance des études historiques. Sous l'impulsion des idées de Condorcet et de Herder, on a vu de véritables historiens transformer l'histoire, d'une simple narration d'événements en faire une filiation d'idées, et vérifier ainsi la loi du progrès. Malheureusement l'étendue même de ces travaux de généralisation ne leur a pas toujours permis de contrôler les détails avec le soin nécessaire et d'entrer bien avant dans la vie intime de l'histoire [2]. Les idées générales ne nous manquent plus, Dieu merci ; elles sont à la portée du moindre d'entre nous, elles ont cours forcé à la Sorbonne, et offrent l'avantage inappréciable pour plus d'un de dispenser de toutes études spéciales. Aussi, l'indolence du public réagissant sur les écrivains, il n'en est pas beaucoup qui aient la patience laborieuse de remonter aux sources et de rechercher avec sagacité le point de départ des transformations sociales. Nous tenons en main le fil conducteur, et nous hésitons à pénétrer dans le labyrinthe. Il serait grand temps, ce nous semble, de nous arracher à cette torpeur mentale, de répudier tout dilettantisme littéraire, et de revenir aux fortes études.

Dans cette restauration des études historiques, la biographie devrait prendre une place considérable, à l'exemple de ce qui se passe en Angleterre et surtout en Allemagne. La reproduction animée de la

[1] *Ulrich von Hutten*, 2 volumes in-8° ; Leipzig, Brockhaus, 1858.

[2] Il y a, bien entendu, des exceptions, notamment M. Michelet.

vie d'un homme remarquable que l'on prend au berceau pour ne le quitter qu'à la tombe, la peinture vive et précise de son caractère et de ses opinions, de ce qui reste et de ce qui passe, de ce qui est nécessaire et de ce qui est accidentel dans son existence, une telle biographie présente un double enseignement moral et historique. Pour le contester, il faudrait nier la salutaire influence qu'a exercée le livre de Plutarque, cette légende dorée des grands hommes de l'antiquité, ou reconnaître à notre époque la bonne fortune d'être assez riche en dévouement, en énergie de volonté et de caractère pour pouvoir dédaigner les grands exemples du passé. Au point de vue historique, c'est dans les hommes qui ont donné l'impulsion qu'il faut étudier les évolutions de l'humanité. « Tout le travail qui s'est réalisé dans la » société en réformes religieuses ou politiques, en lois, institutions, » mœurs, tous les combats qu'il a fallu livrer, toutes les actions et » toutes les réactions se sont opérées dans leur esprit avant d'éclater » au grand jour. L'Allemagne n'a pas été plus agitée par l'opposition » violente des forces sociales mises en mouvement par la réforme, que » l'âme de Luther par la lutte de ses idées premières contre ses nou» velles idées. » La vérité de ces paroles, tirées de la préface des *Études sur les réformateurs du seizième siècle*, par M. V. Chauffour-Kestner, est on ne peut mieux démontrée par l'auteur lui-même dans ses deux biographies d'Ulrich de Hutten et de Zwingle, deux esquisses qui valent un bon tableau de la réforme. Notre intention n'est pas de rapprocher l'étude de M. Chauffour de l'ouvrage de M. Strauss et de faire une critique comparée des deux livres ; cet examen nous entraînerait hors des limites que nous nous sommes tracées. Qu'il nous soit permis toutefois d'indiquer en deux traits la différence essentielle de deux travaux : à la lecture de celui de M. Chauffour, on s'imagine volontiers que le pamphlétaire de la réforme est un homme de parti du dix-neuvième siècle, tandis qu'en lisant celui de M. Strauss on se sent transporté dans l'époque qu'il décrit ; on devient un contemporain d'Ulrich de Hutten[1].

Mais avant d'aborder l'analyse du livre, nous voulons essayer de réconcilier une partie du public français avec le nom terrible de l'auteur. Faute de connaître sa vie et en grande partie ses écrits, on se fait

[1] Il serait injuste de ne pas mentionner, à côté de l'ouvrage de M. Chauffour, une sobre, ferme et complète étude de M. Zeller, docteur ès lettres, aujourd'hui professeur à la faculté des lettres de Paris : *Ulrich de Hutten, sa vie, ses œuvres, son époque*. Paris, Joubert, 1849. Mais nous ne pouvons que la mentionner, parce que, comme nous l'avons dit, tout parallèle nous mènerait trop loin.

de lui, en général, l'idée la plus inexacte. Il est heureusement facile de la redresser.

M. David-Frédéric Strauss est né le 27 janvier 1808 à Ludwigsbourg, dans le Wurtemberg, la patrie de Schiller, d'Uhland, de Schelling et de Hegel. Il commença ses études dans sa ville natale, et les continua au séminaire protestant de Bleubeuren et à la fondation théologique de Tubingue. Dans la biographie de son ami Mærcklin, M. Strauss nous a donné une peinture pleine de fraîcheur et de vie de ces années de couvent et d'université, un vrai chef-d'œuvre de grâce malicieuse et de fine bonhomie. Il devint vicaire en 1830, et depuis il a confessé que notre révolution, qui agitait si profondément l'Allemagne entière, l'avait laissé dans une indifférence complète; toute son âme à ses études théologiques et philosophiques. Un an plus tard, il se rendit à Berlin pour compléter sa moisson scientifique en suivant les cours de deux célèbres adversaires, de Schleiermacher et de Hegel; mais ce dernier étant mort peu après son arrivée, il ne prolongea pas son séjour, et ne tarda pas à revenir à Tubingue, où il remplit les fonctions de répétiteur à la fondation théologique, et fut en même temps chargé d'un cours de philosophie à l'université, devenant le collègue de son ancien maître, M. Baur, aujourd'hui le chef incontesté de la critique théologique en Allemagne. Cependant, en dehors de ces fonctions, dans le recueillement de sa cellule monastique, M. Strauss élaborait ses idées et préparait ses futurs travaux. En 1835, parut son premier ouvrage, la *Vie de Jésus*. Tout le monde sait l'immense retentissement de ce livre. Le lendemain de sa publication, le jeune auteur — il n'avait que vingt-sept ans — était célèbre et..... destitué! Mais le gouvernement wurtembergeois ne voulut pas priver le pays des services d'un homme de mérite, et nomma professeur au lycée de Ludwigsbourg l'écrivain audacieux qui venait de publier une si vive critique des récits du Nouveau Testament: tolérance qui ne fut pas contagieuse. Bientôt, en effet, du fond de tous les prêches de l'Allemagne, de Kœnigsberg à Zurich, s'éleva un chœur d'imprécations, et une vaste croisade orthodoxe se forma contre M. Strauss. Autant pour répondre à ces attaques que par fatigue d'un travail pour lequel il n'avait pas de goût, M. Strauss donna sa démission et se retira à Stuttgard. Il entreprit aussitôt sa première campagne contre ses nombreux adversaires dans ses « *Écrits polémiques* » (*Streitschriften* 3 Bd. Tubingen, 1837), ne négligeant pas toutefois de chercher des alliés au moyen d'une exposition nouvelle et modérée de ses théories religieuses dans ses « *Deux feuilles pacifiques* » (*Zwei friedliche Blætter*,

Altona, 1838). L'année suivante se place un des épisodes les plus curieux et peut-être l'épisode capital de son existence. Au mois de février 1839, le conseil fédéral de l'instruction publique, sur la proposition du bourgmestre Hirzel, le nomma professeur de dogmatique et d'histoire de la religion à l'école polytechnique de Zurich. On se rappelle combien cette nomination, exploitée par les passions politiques et religieuses, agita la Suisse. Avant même que M. Strauss eût pu entrer en fonctions, le gouvernement fut obligé de le pensionner; mais cette concession ne fit qu'enhardir le parti conservateur, et le 6 septembre, aux cris de *A bas Strauss!* et de *Vive Strauss!* une émeute éclata dans les rues de Zurich. Après une lutte sanglante, car il y eut de part et d'autre une quarantaine de morts, le gouvernement démocratique succomba; et c'est ainsi que notre docteur critique, le plus doux et le plus inoffensif des hommes, devint le prétexte d'une révolution et la cause de la chute d'un gouvernement. Au milieu de toutes ces agitations, luttes de plume et luttes armées, tandis que son nom retentissait comme un cri de guerre dans toute l'Allemagne, M. Strauss terminait tranquillement au fond de sa modeste retraite le plus important de ses ouvrages, sa *Dogmatique*[1]. Ce livre, critique historique et philosophique des dogmes chrétiens, fut suivi d'un long silence que M. Strauss ne rompit qu'en 1847, en lançant contre le roi de Prusse son célèbre pamphlet: *le Romantique sur le trône des Césars, ou Julien l'Apostat*[2]. Sur la foi de ce titre, on pourrait croire l'auteur un révolutionnaire, et on aurait tort; il est libéral, mais il est aussi conservateur, comme il l'a prouvé en 1848. Nommé député par Ludwigsbourg, il se signala à la tribune des chambres wurtembergeoises par une sortie violente contre la démocratie radicale. Plus tard, il se mit sur les rangs pour devenir représentant du peuple au parlement de Francfort, mais il échoua; et les électeurs conservateurs, en lui préférant un piétiste, se montrèrent plus logiques et plus conséquents que lui dans l'ensemble de leurs opinions. A la suite de cet échec politique, il publia *Six discours théologiques et politiques*[3] qu'il avait tenus dans des réunions électorales.

A partir de ce moment commence une nouvelle période dans la vie de M. Strauss. Il semble avoir dit adieu aux études favorites de sa jeunesse, et nous le voyons consacrer sa sagacité critique, son profond

[1] *Die christliche Glaubenslehre in ihrer geschichtlichen Entwickelung und im Kampfe mit der modernen Wissenschaft dargestellt*. Tübingen, 1841, 2 Bd.

[2] *Der Romantiker auf dem Throne der Cæsaren, oder Julian der Abtrünnige*. Mannheim, 1847.

[3] *Sechs theologisch-politische Volksreden*, Stuttgard und Tübingen, 1848.

sentiment artistique et tous les talents de sa maturité, à remettre en lumière des caractères et des figures historiques et littéraires que le temps avait un peu injustement effacés. Avant de le suivre sur ce terrain nouveau, essayons d'indiquer en quelques mots la place qu'il occupe dans le mouvement néo-hégélien. Après la mort de Hegel, ses disciples, comme les lieutenants d'Alexandre, s'étant partagé son empire, M. Strauss s'empara de la théologie. Son livre, la *Vie de Jésus*, fut le signal de cette longue campagne contre le dogme, vigoureusement conduite sur le terrain philosophique par M. Feuerbach, et sur le terrain théologique avec plus d'emportement que de sagesse et de vraie science par M. Bruno-Bauer. M. Strauss ne se laissa pas entraîner, et se maintint énergiquement sur le terrain qu'il avait choisi. Loin de repousser le titre de théologien, il s'en couvrit, protesta de son respect pour le christianisme, qu'il voulait non pas détruire, disait-il, mais épurer, en dégageant l'idée des enveloppes de la légende. Voilà M. Strauss tel que sa vie et ses écrits nous le montrent. Il y a loin sans doute de ce portrait de savant austère, de chercheur consciencieux et modeste, à la caricature diabolique que l'on a parfois tracée de lui en deçà et même au delà du Rhin; mais le contraste sera plus frappant encore sur le terrain littéraire.

Sa première biographie fut celle de Schubart le poëte wurtembergeois, l'infortuné précurseur de Schiller[1]. Pendant sa longue captivité dans la forteresse d'Asperg, la Bastille du Wurtemberg, Schubart avait écrit lui-même une partie de l'histoire de sa vie; c'est ce travail incomplet et qui se ressent trop des préoccupations fiévreuses du prisonnier que M. Strauss a refait dans son ouvrage en s'aidant des lettres du poëte, documents précieux et qui étaient restés inédits. Il avait eu un double but, dit-il, en publiant cette œuvre : « Reproduire d'une part l'histoire des malheurs d'un homme de génie, et » donner d'autre part un exemple d'arbitraire de prince allemand. » Sa seconde étude fut la *Vie de Christian Mærcklin*, biographie contemporaine et monument élevé à la mémoire d'un ami[2]. Cet ouvrage est pour nous du plus grand intérêt, car M. Strauss donne une partie de sa propre vie, en retraçant l'existence d'un homme auquel il a été tendrement uni dès l'enfance, qui a suivi la même carrière que lui, partagé ses études théologiques, ses projets de réforme religieuse et jusqu'à ses mécomptes politiques. Aussi trouvons-nous dans ce petit

[1] *Christian Friederich Daniel Schubart's Leben in seinen Briefen*. Berlin, 2 Bd., 1849.

[2] *Christian Mærcklin. Ein Lebens und Charakterbild aus der Gegenwart*. Mannheim, 1851.

livre, entre des pages pleines d'exquise sensibilité et de fine critique, d'autres pages écrites entièrement sous la dictée de la passion, et qui prouvent que M. Strauss a gardé rancune à ses adversaires. Mais son but principal était autre que la satisfaction de ses ressentiments personnels, car on trouve à la fin de la préface ce petit avis au public : « J'ajouterai que ce fut surtout à cette philosophie tant attaquée de » notre époque, que ce fut à elle que Mærcklin fut redevable d'avoir » eu si vigoureusement conscience de ses devoirs moraux et de la » véritable direction à imprimer à sa volonté. » En d'autres termes, la biographie de Mærcklin est une morale en action de la philosophie néo-hégélienne. En 1856, M. Strauss publia *la Vie et les écrits du poëte et philologue Nicodème Frischlin*[1]. Le héros est un professeur à l'université de Tubingue dans la seconde moitié du seizième siècle. C'est une étude approfondie et curieuse, mais d'un intérêt un peu triste. L'époque choisie est loin d'être la plus brillante de l'Allemagne, et le héros lui-même nous est étranger et nous paraît défectueux par trop de côtés pour nous toucher complétement.

Nous arrivons au dernier ouvrage de l'auteur, la *Vie du chevalier Ulrich de Hutten*. Ici le héros est digne de l'historien et, hâtons-nous d'ajouter, l'œuvre digne du héros. On dirait même qu'au contact du noble champion de la réforme, dans cette sorte de sympathie et de vie commune qui s'est établie entre eux pendant que l'un faisait le portrait de l'autre, M. Strauss a vu grandir son talent avec sa tâche. En aucune de ses œuvres précédentes on ne trouve réunies au même point, et en un si harmonieux ensemble, toutes les heureuses qualités de cet écrivain. Nulle part on n'admirera autant son talent narratif, son coup d'œil historique, sa rare sagacité, sa profonde connaissance du cœur humain et de ses ressorts les plus cachés, et enfin son vif sentiment artistique. Ce livre n'est ni une apologie vulgaire ni une froide appréciation; il est écrit avec un pieux respect de la vérité, mais avec vigueur, à visage découvert, et non avec cette prétendue impartialité, tant prônée hélas, qui n'est que le masque de toutes les hypocrisies. M. Strauss n'a pas la prétention d'être impartial; il veut être juste : « Je ne désire pas à ce livre, dit-il dans la préface, rien que des » lecteurs satisfaits et bienveillants, je lui en désire beaucoup d'autres » qui en soient très-mécontents. Puisse-t-il chagriner profondément » tous ceux qui chagrineraient mon héros s'il vivait de nos jours. »

[1] *Leben und Schriften des Dichters und Philologen Nicodemus Frischlin*. Francfurt am Main, 1856.

En écrivant cette biographie, M. Strauss a acquitté une partie de la dette de l'Allemagne envers Ulrich de Hutten. Ce pays, qui depuis soixante ans a compris dans ses recherches esthétiques et critiques les littératures de toutes les nations et de tous les âges, qui a élevé les monuments les plus durables à la mémoire de tant de poëtes et de philosophes étrangers, avait laissé dans un triste oubli la vie et les œuvres de l'un de ses plus énergiques et de ses plus nobles enfants. Ni la dissertation latine de Burckhard de 1717, ni l'article de Herder dans le *Mercure allemand* de l'année 1776, ni les biographies de Schubart en 1791, de Meiners en 1797, de Mohnike en 1816, ni surtout la détestable édition de ses œuvres publiée par Ernst Munch de 1821 à 1825, n'étaient des monuments dignes de l'Allemagne et de Hutten.

La France avait mieux servi la mémoire de l'ardent pamphlétaire de la réforme, et nous manquerions à notre devoir en ne mentionnant pas les biographies de Hutten dans le *Dictionnaire historique et critique* de Bayle, dans les *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres* de Niceron, le travail de Lobstein avec les excellentes études déjà citées de MM. Zeller et Chauffour. Mais il manquait une œuvre allemande et complète : aujourd'hui la statue est terminée et elle n'attend plus que son piédestal, l'édition revisée des œuvres de Hutten, à laquelle travaille en ce moment M. Édouard Bœcking. Bientôt donc, l'Allemagne aura payé sa dette entière à celui dont son biographe définit ainsi l'action continue sur les esprits : « Ses flèches sont immortelles, et » toutes les fois que sur la terre allemande on a remporté une victoire » contre l'obscurantisme et la servitude intellectuelle, les armes de » Hutten y étaient. »

Comme la vie même du héros, sa biographie se divise en deux parties : la première désignée par ces mots : « *Préludes, jeux et combats* », a pour épigraphe la plus ancienne devise de Hutten « *Sinceriter citra pompam* », et la seconde « *Hutten en lutte avec Rome* », porte fièrement sa dernière devise, « *Jacta est alea, Ich habe 's gewagt* », je l'ai osé !...

I.

Sinceriter citra pompam [1].

Aux confins de la Franconie et de la Hesse, se trouvait le château de Steckelberg, manoir des Hutten. Ulrich y naquit le 21 avril 1488. Sa famille, une des plus puissantes du pays, remontait jusqu'au dixième

[1] On peut traduire : loyalement et sans fracas.

siècle, par une généalogie incontestable. Ulrich était l'aîné, mais il était d'une complexion faible et maladive, et ses parents le destinèrent à entrer dans les ordres et à faire son chemin dans l'Église. De onze à seize ou dix-sept ans, il fut élevé à l'abbaye de Fulda, et il y montra une grande ardeur et une étonnante facilité pour l'étude des langues anciennes. Ses heureuses dispositions furent remarquées par le chevalier Eitelwolf de Stein, homme d'État qui savait unir au soin des affaires publiques la préoccupation des choses littéraires, et qui devint plus tard son plus utile protecteur.

Le sire de Stein, qui s'intéressa aussitôt à Ulrich, s'employa activement, près des parents d'abord, puis près de l'abbé lui-même, pour arracher le jeune homme à la vie monastique, qu'il avait en horreur. « Vous voulez donc tuer ce beau génie! » s'était-il écrié, une fois que l'abbé lui résistait plus que de coutume. Ulrich mit un terme à ces débats en prenant la fuite avec le secours de son ami Crotus Rubianus, qu'il alla rejoindre à l'université de Cologne. De huit ans plus âgé que Hutten, Crotus devint son mentor. C'était un jeune homme de grands moyens, d'un esprit très-aiguisé et aimant à se moquer des travers du genre humain. Les deux amis, avant de se vouer entièrement au culte des *bonnes* lettres, *bonæ litteræ,* comme on disait alors, suivirent d'abord des cours de scolastique, étudièrent ensemble tous les raffinements du syllogisme et toutes les finesses de l'escrime dialectique du du moyen âge, travaux préparatoires dont ils se souviendront plus tard quand ils écriront les *Epistolæ obscurorum virorum.*

De Cologne, Hutten se rendit à l'université d'Erfurt. Il y noua sa seconde amitié de jeunesse, avec Eoban Hesse, bon et jovial compagnon, grand buveur.... même en Allemagne, et qui fut plus tard le Virgile de cette renaissance latine, dont Érasme était le Cicéron. Ce fut là aussi qu'il connut Mutianus Rufus, chanoine à Gotha, comme Rabelais fut curé à Meudon. Ce Mutian était un admirateur passionné des classiques grecs et latins; mais il n'a laissé que des lettres, s'excusant de sa paresse d'écrire par l'exemple de Socrate et de Jésus-Christ. Comme eux, il aimait à vivre entouré de nombreux disciples, qu'il s'efforçait de pousser dans les voies nouvelles. A l'avant-garde de l'armée du progrès, marchait la cohorte des mutianistes. « Il y avait » quelques vestiges de néo-platonisme, dit M. Strauss, dans leurs idées » prises en Italie avec leur connaissance des langues. « Il n'y a qu'un » Dieu, écrivit un jour Mutian à son ami Urban, et qu'une déesse. » Mais il existe des formes et des noms différents. Jupiter, le Soleil, » Apollon, Moïse, le Christ, la Lune, Cerès, Proserpine, la Terre,

» Marie. Garde-toi bien de le répandre. Il faut le cacher, le taire » comme les mystères d'Éleusis. » Les humanistes avaient en effet tout motif d'être prudents et de se méfier des menées des théologiens, car déjà s'était répandu le soupçon qu'ils pourraient bien être des libres penseurs dangereux. « C'est un poëte, il parle grec; par conséquent, » disait-on, il faut mal augurer de son christianisme. Dans les cercles » religieux, poëte passait pour une injure; c'était alors un stigmate, » comme de nos jours panthéiste. » Après un assez court séjour à Erfurt, Hutten, définitivement enrôlé sous la bannière de l'humanisme, se rendit à Francfort sur l'Oder, où le margrave de Brandebourg venait de fonder une université. Il y retrouva Ragius Œsticampius, son ancien professeur de Cologne, humaniste distingué, que les théologiens étaient parvenus à chasser de l'université. C'est de cette époque que datent les premiers essais poétiques de Hutten, trois pièces de vers latins, une élégie à Eoban Hesse, un panégyrique en l'honneur de la marche de Brandebourg et un appel à la vertu, *Laus Marchiæ* et *De virtute elegiaca exhortatio.* Voici le portrait que M. Strauss trace à ce moment de son héros. « Hutten était un esprit remuant. Le goût des » voyages était enraciné en lui. Il sentait le besoin de connaître le » monde autrement que par les livres. Il éprouvait un désir irrésistible » de voir des villes et des pays, d'observer les hommes et de se mesu- » rer avec eux. Les difficultés, les tempêtes et les dangers même d'une » pareille existence le tentaient comme un jeu hardi dont le gain » l'amorçait et dont les mauvaises chances ne l'effrayaient pas. Il avait » aussi de l'ambition; il voulait devenir quelque chose dans le monde. » — Hutten parle souvent de ce vif penchant en homme qui en a » conscience. Tandis que d'autres, dit-il, ne peuvent se détacher de » leurs chers parents et du seuil domestique, il a sacrifié l'existence » agréable qu'il pouvait mener chez lui au désir de visiter des pays » étrangers afin d'arriver à quelque chose et d'immortaliser son nom » par de grandes actions. En cela, il a pris exemple, ajoute-t-il, sur » les plus sages d'entre les anciens, sur Pythagore et Platon:

Nusquam habitare magis quam me delectat ubique :
Undique sunt patriæ rura domusque meæ.

(*Querelarum* L. I, Eleg. x.)

Il y avait du don Quichotte en Hutten, fait observer avec raison M. Strauss.

On ne sait pas au juste le temps que notre chevalier errant a passé

sur les bancs de l'université de Francfort, mais il n'a pas dû être long, car nous le retrouvons bientôt dans un état déplorable sur les bords de la mer Baltique. « Il était dans la plus profonde misère, et en outre » gravement malade. Il vivait d'aumônes, était réduit à implorer, à la » porte des huttes de pauvres paysans, un morceau de pain et un abri » souvent refusés, et se trouvait condamné à coucher sur la dure. Des » maladies incessantes ne lui permettaient même pas de s'éloigner de » sa route pour ramasser quelques secours chez les lettrés à la façon » des étudiants en voyage. » Cette affreuse misère provenait du complet abandon où son père le laissait depuis sa fuite de l'abbaye; quant à son mal, dont il souffrit toute sa vie et qui hâta sa mort, c'était cette épouvantable contagion, alors inguérissable, dont chaque nation rejetait avec horreur la responsabilité sur une autre. Il atteignit enfin Greifswald et trouva un asile chez Henning Lœtz, professeur à l'université et fils du bourgmestre de la ville. Mais à peine fut-il remis de ses cruelles épreuves qu'il crut avoir à se plaindre de son protecteur et s'enfuit à Rostock. Arrêté en route par des domestiques que Lœtz furieux avait lancés à sa poursuite, il fut dépouillé des habits qu'on lui avait donnés, de ses livres, roué de coups et laissé à moitié mort dans la neige. A grand'peine il parvint jusqu'à Rostock; mais aussitôt qu'il se sentit remis de ses souffrances, le jeune poëte se vengea de l'indigne et lâche traitement des Lœtz, en lançant contre eux tout un volume de poésies, *Querelarum libri duo.* Ce sont vingt pièces de vers, un mélange d'invectives contre ses ennemis et de remercîments à ses bienfaiteurs, que termine un appel énergique aux poëtes d'Allemagne, *Ad poetas germanos,* sous la protection desquels il place sa muse outragée. Dans ce débat, né sans doute de quelque escapade de jeune homme, et qui n'offre qu'un médiocre intérêt, Hutten révèle déjà la vraie nature de son génie, dont « la colère fut la nourrice ». Chaque poëte de l'époque eût pu signer ses premiers essais poétiques; lui seul pouvait écrire les invectives contre les Lœtz et élever une mince querelle privée à la hauteur d'une affaire d'État. Ces vingt élégies valent à ce point de vue les Mémoires de Beaumarchais.

Un an plus tard, étant à l'université de Wittemberg, Hutten publia une prosodie en vers, *De arte versificandi,* le moins bon de ses ouvrages et qui n'en devint pas moins un livre classique. Puis il se rendit à Leipzig, y fit un cours de belles-lettres, et se dirigea ensuite vers Vienne en passant par la Bohême et la Moravie. C'est à Vienne qu'il publia ses premières poésies politiques, une épître à l'empereur Maximilien, au sujet de la guerre contre les Vénitiens qu'il appelle un peuple de gre-

nouilles, *Ad Maximilianum Cæs. exhortatio*, et un appel héroïque à la nation allemande, *De non degeneri Germanorum statu heroicum ;* enfin, dans une pièce d'un autre genre, il chanta sa propre entrée à Vienne, *U. Hutteni Viennam intrantis carmen.* Les humanistes viennois lui firent grand accueil, mais il ne put obtenir du sénat académique l'autorisation d'ouvrir un cours. Il s'éloigna donc de Vienne, franchit les Alpes et se rendit en Italie, la terre sainte de la renaissance et le pèlerinage de tous les humanistes.

Son amour pour les lettres ne l'y amenait pas seul : il voulait désarmer la sévérité paternelle en faisant semblant d'étudier le droit. La famille de Hutten était nombreuse et sa fortune très-modeste; aussi le père désirait-il vivement voir son Ulrich se créer une position. N'ayant pu faire de lui un prélat, il voulait du moins qu'il devînt juriste. Hutten se rendit donc à Pavie, et il s'y trouvait encore quand cette ville, occupée par les Français, fut attaquée par les Suisses. Pendant ce combat, s'étant pris de querelle avec des soldats de la garnison, notre héros, poursuivi par eux, eut à soutenir lui-même un véritable siége dans sa mansarde. Il se crut un homme perdu, et se composa une fort belle épitaphe latine pour immortaliser sa lutte et sa mort. Elle devint inutile; les Français battirent en retraite et abandonnèrent la ville; Hutten fut débloqué mais n'était pas encore sauvé, car les Suisses feignirent de le prendre pour un Allemand au service de la France, et il ne parvint à recouvrer sa liberté qu'en laissant à ces soudards l'abandon de son modeste avoir. Alors, quoique boiteux par suite de sa maladie, il se vit réduit par la misère à prendre du service et à s'enrôler dans l'armée impériale. Il assista au siége de Padoue; mais il nous semble avoir cueilli, dans toute cette campagne, plus de lauriers poétiques que militaires. De cette époque datent en effet ses plus fraîches et plus piquantes compositions, les *Épigrammes* à l'empereur Maximilien, écrites sous la tente, au milieu du tumulte de la guerre, et qui renferment déjà des allusions mordantes contre la papauté et sur la situation politique du moment[1], *Epigrammata ad Cæs. Maximilianum.* Ce fut aussi pendant ce premier séjour en Italie qu'il publia une pièce de vers, le *Brave homme, Vir bonus*, une œuvre de sa

[1] Voici une de ces épigrammes :

« L'Italie dit à Apollon : Trois me font la cour, qui me répugnent tous trois, le Vénitien, l'Allemand et le Français; l'un plein de mauvaise foi, le second de vin, le troisième d'orgueil. S'il faut que je me soumette, indique-moi le joug le plus doux. — Le Vénitien est toujours perfide, répondit le dieu, le Français toujours orgueilleux, l'Allemand pas toujours ivre : choisis maintenant. »

jeunesse, et la première édition de sa charmante satire, *Personne, Nemo.*

On ignore l'époque exacte de son retour, mais en 1514 nous le retrouvons au service du margrave Albert de Brandebourg, archevêque de Mayence. Il avait obtenu cet emploi, dont il avait tant besoin, par la recommandation d'Eitelwolf de Stein, et c'est sur le conseil de cet ami qu'il écrivit alors le panégyrique de son nouveau maître, *In laudem Alberti archiep. Mog. panegyricus.* Mais sa destinée devait toujours être agitée, et dès le printemps suivant, pendant qu'il était aux eaux d'Ems, il fut arraché tout à coup à cette vie paisible, et douloureusement frappé par la nouvelle d'une double mort, celle de son protecteur Eitelwolf et celle de son cousin Jean de Hutten, lâchement assassiné par le duc Ulrich de Wurtemberg.

Louis de Hutten, le père de la victime, avait vécu de tout temps en bonne intelligence avec le duc Ulrich; il avait même autorisé un de ses plus jeunes fils, Jean, à entrer à son service. Un prêt considérable, un concours énergique lors d'une révolte du *pauvre Conrad*[1], et une négociation épineuse menée à bonne fin, avaient encore accru les obligations du duc vis-à-vis de cette famille. Il voulut s'acquitter envers le fils, et le nomma son écuyer. D'ailleurs Jean de Hutten, chevalier accompli, beau, brave et joyeux compagnon, était sous tous les rapports une bonne fortune pour un jeune prince avide de plaisirs. Aussi l'écuyer devint-il bientôt le favori. Enfin Hutten épousa la belle Ursule, fille de Thumb, maréchal de Wurtemberg, et ce brillant mariage sembla consolider sa haute faveur. Malheureusement le duc désira cette jeune femme, et il s'oublia même un jour jusqu'à tomber aux pieds du mari, le suppliant à genoux d'autoriser son amour, de lui céder sa femme, et poussant l'immoralité jusqu'à lui offrir la duchesse en échange. Exaspéré du refus et surtout de la publicité que Hutten avait donnée à cette scène, il s'en vengea en l'assassinant par derrière dans la forêt de Bublingen, et il joignit un outrage sanglant à ce meurtre, car il prit le ceinturon du mort, le lui passa au cou et enfonça l'épée en terre, indiquant par là que Hutten avait mérité d'être pendu. Cet attentat d'un prince contre un noble, cette insulte à une famille puissante, ne devaient pas rester impunis. Tout l'ordre équestre épousa la vengeance des Hutten. Mais tandis que parents et amis se concertaient et en appelaient aux armes, notre chevalier, qui n'était pas homme à laisser échapper une pareille occasion, saisit sa bonne plume pour

[1] C'est le Jacques Bonhomme de la haute Allemagne.

défendre à sa manière l'honneur de son ordre et de sa famille. A la première nouvelle du meurtre, étant encore à Ems, il composa une élégie sur la catastrophe de son cousin, et deux mois plus tard, à Mayence, il publia une belle lettre de consolation à Louis de Hutten, deux œuvres où il s'était approprié avec bonheur la forme de Virgile et de Sénèque. Avant de recourir aux armes et d'engager la lutte, les confédérés s'adressèrent à l'empereur, afin d'obtenir la mise au ban de l'Empire du duc de Wurtemberg, qui venait de chasser sa femme pour vivre publiquement avec la veuve de sa victime. Hutten fut chargé de soutenir cette demande, et il le fit dans quatre discours admirables de verve et d'audace. « Ils prouvent sans contredit qu'il » avait étudié à fond et qu'il s'était assimilé complétement les Catili- » naires, les Verrines et les Philippiques. Mais pour écrire des réqui- » sitoires, Hutten n'avait pas besoin de consulter les livres. Quand il » composait des élégies et des lettres de consolation, il n'était pas dans » son élément, et il ne faisait que de bonne besogne d'écolier. Dans les » invectives, au contraire, il était soutenu par son propre génie, et il » produisait des œuvres dignes d'être placées à côté des modèles qu'elles » ne sauraient renier. »

Dans l'hiver de 1515, nous entrevoyons Hutten sur la route d'Italie. Avec des secours de son père, de sa famille et de l'archevêque de Mayence, il se rendait à Rome pour reprendre les études juridiques. C'est pendant ce second voyage qu'il publia successivement une deuxième édition toute refondue du *Nemo,* réponse satirique aux reproches de ses parents sur le décousu et le vagabondage de son existence; une épître à l'empereur Maximilien, *Epistola Italiæ ad Maximilianum;* en juillet 1516 et en septembre de la même année, ses deux poésies contre Venise, *Marcus heroicum* et *De piscatura Venetorum.* Plusieurs épigrammes de cette époque, *Epigrammata ex Urbe missa,* expriment avec vigueur le dégoût profond que lui inspirait la corruption romaine. Son séjour fut de courte durée, car il se crut obligé de partir à la suite d'une querelle avec cinq Français, dont il raconte qu'il tua l'un et mit les autres en fuite; mais M. Strauss eût bien fait, ce nous semble, de ne pas attacher une trop grande importance à certains faits de ce genre, dont Hutten fut le seul témoin, et qu'il paraît avoir embellis avec sa verve habituelle. A Bologne où il se rendit, il connut Cochlæus, alors gouverneur des neveux de Witibald Pirckheimer. En dehors de ses études de droit, Hutten prit avec ces jeunes gens des leçons d'un Grec nommé Tryphon, qui leur expliqua Lucien et Aristophane. Cette étude fut une révélation pour son génie, et marque une

transformation nouvelle dans ses œuvres. « On peut, dit M. Strauss, » diviser la carrière littéraire de Hutten, du moins quant à la forme, » en trois périodes. La première, toute poétique, date de ses premiers » essais épigrammatiques et élégiaques de 1506-1507, jusqu'au panégyrique de l'archevêque Albert et à son épître d'Italie de 1514 et » de 1516. Sa lutte judiciaire contre le duc de Wurtemberg le jette » depuis 1515 dans la forme oratoire, sans qu'il néglige toutefois la » forme épistolaire. A partir de 1517, il emploie avec une préférence » marquée la forme du dialogue, retourne à l'occasion à la forme » oratoire, et continue à veiller avec soin au style de ses lettres. »

Sa première œuvre sous la forme nouvelle est un dialogue entre Charon, Mercure, Phalaris[1] et le duc Ulrich, qu'il ne désigne que par ce mot, « le tyran ». Le duc, ayant épuisé sur la terre toutes les cruautés imaginables, descend aux enfers, et va demander à Phalaris, aux morts, des conseils pour persécuter les vivants. Ce dialogue est une des plus audacieuses satires que l'on ait jamais écrites, et Hutten avait la conscience de son audace; il sentait le danger qu'il courait en infligeant cette sanglante critique, non pas seulement à un tyran, mais à la tyrannie elle-même, et à partir de ce moment il rejette son ancienne devise littéraire, « *Sinceriter citra pompam,* » et en adopte une nouvelle, le mot provocateur de César, *Jacta est alea,* qui est resté dans l'histoire la devise de ce brillant et généreux champion du progrès.

Nous arrivons à la lutte des théologiens de Cologne contre Reuchlin, à ce débat célèbre qui ne fut qu'un incident dans la vie de Hutten, mais qui est un événement dans celle de l'humanité. Il marque en effet la limite entre le moyen âge et les temps modernes, entre la scolastique et la culture intellectuelle des derniers siècles, et avec raison M. Strauss lui consacre deux longs chapitres. Nous n'insisterons pas sur les faits; ils sont connus. Dès 1511, Reuchlin, qui partageait avec Érasme le mérite d'avoir arraché l'Allemagne aux études scolastiques, fut attaqué avec mauvaise foi et dénoncé avec haine comme hérétique par les dominicains de Cologne. Ces dignes émules des inquisiteurs espagnols voulaient, en terrassant un des promoteurs de la tendance nouvelle, arrêter, par l'exemple d'une éclatante exécution, le mouvement qui menaçait de les anéantir. Quant au choix de la victime, ils ne pouvaient hésiter entre le mystique et enthousiaste Reuchlin, qui vivait entièrement retiré des affaires publiques, et

[1] Qui donne son nom au dialogue : *Phalarismus.*

Érasme, esprit sobre et ironique, partout bien en cour, même à Rome. Ses travaux sur la langue hébraïque, son admiration pour la cabbale, devaient faciliter l'attaque, et désignaient Reuchlin à leurs coups. Au premier moment, cet homme, qui avait atteint l'âge où l'on aspire au repos, essaya de détourner l'orage par quelques légères concessions. Il eut tort, à en croire M. Strauss, qui doit s'y connaître. Mais aussitôt que Reuchlin eut reconnu qu'entre ses adversaires et lui toute conciliation était impossible, il se jeta dans la lutte et les attaques avec une résolution et une énergie qui préoccupèrent ses amis, mais qui le sauvèrent. Bientôt on vit l'opinion, et même les princes et l'empereur, se prononcer en sa faveur, et, après cinq années de procès et d'intrigues, une commission siégeant à Rome et nommée par Léon X repoussa les prétentions des dominicains, et les condamna au silence et aux frais. Il était impossible que Hutten ne se mêlât pas à un pareil débat. Ce n'était plus un misérable outrage ou un deuil domestique à venger; il avait à défendre contre des adversaires qu'il méprisait ses chères études et les convictions de toute sa vie. A mesure que nous pénétrons dans cette vie si remplie et si agitée, nous voyons le but des attaques de Hutten grandir et s'élever, et l'horizon borné de sa jeunesse s'élargir autour de lui. Mais quel que soit le terrain du combat, sa polémique sera toujours personnelle : il attaquera les *viri obscuri* et non la scolastique, le pape et la curie romaine et non la papauté et la religion. En 1514, Hutten publie un poëme, *le Triomphe de Capnion*[1], qui contient, avec un éloge de Reuchlin, les plus violentes attaques contre ses adversaires. Ce pamphlet, que quelques contemporains même avaient attribué à Hermann de Busche, est habilement et définitivement restitué par M. Strauss à son héros. M. Strauss montre une sagacité non moins grande dans la recherche de la paternité des *Epistolæ obscurorum virorum*. Il conclut en accordant à Crotus Rubianus la conception et les premières lettres, et en laissant à Hutten le mérite d'avoir continué l'œuvre entreprise par son ami. On sait que ces lettres sont une des satires les plus originales et les mieux réussies de cette époque, si féconde en écrits de ce genre; elles appartiennent à cette littérature érudite et mordante née de l'action de l'antiquité sur l'esprit naïf et bizarre du bon vieux temps, à cette verve débordante qui dictait à Corneille Agrippa son livre *De vanitate scientiarum*, à Sébastien Brand son *Vaisseau des fous,* et à Rabelais son *Gargantua* et son *Pantagruel*.

Revenons à la biographie de notre chevalier. A son retour d'Italie,

[1] Traduction grecque du nom allemand *Rœuchlin*.

en 1517, il se rendit à Augsbourg près de son ami Peutinger, conseiller impérial, et grâce à ses bons offices, il obtint de l'empereur une faveur dont il s'est toujours montré fier, le titre de poëte lauréat. Il alla ensuite à Steckelberg rendre visite à son père, et il consacra les quelques mois de loisir qu'il passa dans sa famille à la deuxième édition d'un ouvrage de la première moitié du quinzième siècle, écrit par Lorent Valla contre la prétendue donation de Constantin. La hardiesse fut qu'il osa dédier son édition au pape Léon X lui-même, espièglerie qui ne l'empêcha pas de rentrer au service de l'archevêque de Mayence, et d'obtenir de lui une mission en France. A Paris, il se lia naturellement avec tous les hommes remarquables du moment et particulièrement avec Budé, qu'Érasme appelait le Prodige de la France. Revenu à Mayence, il écrivit au comte de Nuenar contre les ordres religieux une lettre très-vive, où se trouve ce curieux passage : « Peut-être ignores-tu encore qu'à Wittemberg en Saxe un parti s'est » élevé contre le pouvoir du pape, tandis qu'un autre défend les indul» gences. De part et d'autre on fait de grands efforts et on montre de » la vigueur. Des moines sont les chefs des deux partis. J'espère bien » qu'ils vont se détruire les uns les autres. » — Une dispute de moines! N'est-il pas tout à la fois étrange et instructif de retrouver sous la plume de Hutten, de l'adversaire acharné de Rome, la même expression que l'histoire a si sévèrement reprochée à Léon X? Mais Hutten aussi bien que le pape devaient revenir de leur dédain.

L'année suivante, Hutten accompagna l'archevêque à la diète d'Augsbourg. L'empereur et le pape désiraient une guerre contre les Turcs, qui menaçaient de nouveau la chrétienté depuis l'avénement de Sélim Ier. Les Turcs étaient à cette époque la terreur de l'Europe et surtout de l'Allemagne, et Hutten, en bon patriote, soutint énergiquement l'empereur dans son discours *Ad principes Germaniæ, ut bellum Turcis invehant, exhortatio;* mais les villes libres par méfiance, et les princes par jalousie, repoussèrent la proposition.

Il y avait à peine un an que Hutten était entré au service de l'archevêque et déjà il avait éprouvé toutes les misères de la vie de cour, dont il fit une amère critique dans son dialogue *Aula*. Hélas! il écrivit cette satire et une lettre devenue précieuse pour ses biographes, *Epistola ad Pisckheimerum, vitæ suæ rationem exponens,* au milieu des tortures d'un épouvantable traitement. Depuis dix ans, ce malheureux jeune homme avait essayé en vain tous les remèdes imaginables et recommencé jusqu'à *onze* fois un traitement qui avait coûté déjà à plus d'un la raison ou la vie. Il crut enfin avoir découvert dans le bois de gaïac

le véritable remède, et il s'empressa de répandre cette bonne nouvelle dans un grand ouvrage didactique, *De guaiaci medicina et morbo gallico liber*. Il avait dédié son discours contre les Turcs *A tous les hommes libres d'Allemagne*, il fit hommage de son dernier ouvrage à son maître l'archevêque. L'année suivante, il publia un dialogue, *la Fièvre,* écrit sinon à Augsbourg, du moins sous l'impression immédiate de son séjour dans cette ville; c'est une satire contre la vie sybaritique des prêtres et des riches en général, mais dirigée particulièrement contre le cardinal Cajetan. Vers la même époque, l'archevêque, qui savait Hutten fatigué de la vie de cour, lui facilita avec bienveillance la sortie de son service en lui accordant une pension, dont il ne jouit pas longtemps en repos.

A la mort de l'empereur, tous les ennemis du duc de Wurtemberg, la noblesse du pays, les villes confédérées de Souabe et les Hutten au premier rang, profitèrent de l'interrègne impérial pour accabler le tyran. Le chevalier prit part à cette campagne, qui fut courte. Après une faible résistance, le duc fut chassé de ses États, et Hutten célébra cette victoire dans un cinquième discours. Ce fut aussi dans cette guerre qu'il rencontra François de Sickingen, le commandant de l'armée des confédérés, et que se noua entre ces deux hommes une amitié si fertile en nobles projets.

Avec la santé étaient venus à Hutten des idées de mariage qu'il ne parvint pas à réaliser. « Et lui aussi, dit M. Strauss, fit une fois dans » sa vie le rêve modeste d'une vie paisible, contenue dans les étroites » limites tracées par nos mœurs; il se prit pour un homme inoffensif » et ses écrits pour de simples jeux, au moment même où ils allaient » soulever une tempête qui le chassera éternellement du port où il » allait entrer. »

II.

Jacta est alea.
Ich habe 's gewagt.

Nous arrivons à la grande et dernière période de la vie de Hutten, ses luttes contre Rome. Animé par la résistance, enhardi par la défaite des obscurantins de Cologne, entraîné de pamphlet en pamphlet, il devait aller plus loin qu'il ne l'eût pensé. Chaque pas en avant le rapprochera de Luther, mais sa haine des théologiens l'aveugle encore et ne lui permet pas de voir clairement la portée du grand mouvement qui se prépare. Il le pressent sans le comprendre. Mais s'il n'est pas

encore le Tyrtée de la réforme, si Luther n'est toujours pour lui qu'un moine en querelle avec d'autres moines, déjà le patriote, le gibelin ont tué l'humaniste en lui. Rénovateur littéraire avec Reuchlin et Érasme, agitateur politique avec Sickingen, révolutionnaire religieux avec Luther et Zwingli, Hutten est le véritable représentant de son temps, et personnifie, sous ses formes les plus agressives, cette génération passionnée, pensive et sérieuse, du commencement du seizième siècle, qui avait la conscience qu'elle était appelée à faire de grandes choses. C'est là ce qui donne tant de valeur aux moindres détails de cette existence si tourmentée et ce qui fait que le livre de M. Strauss est un des rares ouvrages qui tiennent plus que le titre ne promet. On croit ne lire que l'histoire d'un homme et on trouve celle de toute une époque.

A l'entrée de cette nouvelle période, la première œuvre qui s'offre à nous est un dialogue avec la *Fortune*, adieu touchant au bonheur domestique qu'il croyait avoir entrevu un instant. « De tous ses dia-
» logues, dit M. Strauss, la *Fortune* est celui qui charme le plus quant
» au plan et à la forme. Dans la série de ses œuvres, nous avons
» suffisamment l'occasion d'apprécier son éloquence; mais ce qu'il
» fut en dehors de sa vie publique, comme homme et comme carac-
» tère; de quelle manière, penchant et vocation, grandeur et faiblesse,
» stoïcisme et jouissance de la vie, luttèrent en lui, capitulèrent, sans
» arriver toutefois jamais à faire la paix, — tout cet ensemble enfin
» d'un naturel vif et généreux ne ressort nulle part autant que dans
» ce dialogue. » Avec l'incroyable activité que nous lui connaissons, Hutten ne tarda pas à publier un nouveau pamphlet, une suite à sa *Fièvre*. Dans cette seconde partie, il attaque avec une verve inépuisable la vie dissipée des prêtres de son temps, leur ignorance, leur luxe, leurs concubines, et finit son dialogue en déclarant aux princes allemands : « qu'ils ne sauraient rendre de plus grand service à l'Empire
» qu'en employant les incalculables richesses dévorées par tant de
» prêtres fainéants à l'entretien de bons soldats et d'hommes lettrés. »
Cet appel à la convoitise des princes ne resta pas sans écho : ils prirent plus tard l'argent, mais sans en faire l'emploi qui leur était indiqué.

Grâce à l'amitié de Sickingen, Hutten put jouer un instant le rôle de défenseur des opprimés : il fit protéger par son ami les derniers moments de la vie de Reuchlin contre les attaques des obscurantins, et offrit un asile à Luther, par l'intermédiaire de Mélanchthon. Il y a loin du dédain ironique de 1517 à cette démarche spontanée de 1519, et nous pouvons mesurer par là la rapidité des progrès de ses idées de

réforme. Ses adversaires furent les premiers à s'en apercevoir. Dès le mois d'avril 1520, parut *Vadiscus ou la Triade romaine*, celle de ses œuvres qui a peut-être la moindre valeur artistique, mais de toutes la plus importante par le fond. « C'est le manifeste de Hutten contre » Rome, un défi jeté à la hiérarchie sacerdotale, un écrit qui mérite » réellement la devise : Le sort en est jeté. » N'oublions pas que ce foudroyant pamphlet a précédé de quatre mois la *Captivité de Babylone*, la célèbre déclaration de guerre de Luther. En même temps que ce dialogue, Hutten en publie un autre, les *Contemplateurs, Inspicientes*, où nous retrouvons l'élégance habituelle de sa forme et toutes les grâces de son style. « Lucien, dit M. Strauss, anime cette œuvre de son souffle » ironique, et elle s'élève même à la fin à la hauteur d'Aristophane. » Puis, comme si ses pamphlets ne suffisaient pas, il réédite une ancienne attaque contre la papauté, un vieux manuscrit du onzième siècle, qu'il avait découvert dans l'abbaye de Fulda. En l'absence de Charles-Quint encore en Espagne, il dédie cette défense des droits des empereurs à son frère, l'archiduc Ferdinand. Les idées de Hutten étaient avant tout nationales, et en publiant cette vieille apologie de l'empereur Henri IV, il cherchait à ranimer le souvenir éteint de la guerre des investitures et à réveiller la sympathie de la nation pour l'Empire. Pour la première fois, on remarque dans la préface de cet écrit, au lieu de citations d'auteurs anciens, des sentences tirées de la Bible. « Mais loin de servir, elles troublent. On croit, par moment, » voir Hutten affublé d'un froc, lui cependant à qui ne convenaient » que l'armure et les lauriers. » C'est ainsi, en effet, que nous le voyons représenté dans la plupart de ses portraits. Peu de mois après, il descendit le Rhin, visita Agrippa de Nettesheim à Cologne, Érasme à Louvain, et se rendit ensuite dans les Pays-Bas à la cour du jeune archiduc Ferdinand, qu'il espérait amener à seconder ses projets de réforme et à le soutenir dans ses luttes contre Rome. Mais il fut cruellement déçu, et obligé de revenir en Allemagne sans même avoir pu obtenir une audience. Pour comble de malheur, il trouva à son retour un bref du pape à l'archevêque de Mayence, qui condamnait ses écrits et recommandait l'auteur à toutes les sévérités du bras séculier. On allait même jusqu'à demander qu'il fût livré à la curie romaine. Hutten se mit à l'abri de toute persécution en se retirant chez son ami Sickingen, dont il appelait les châteaux les *asiles de la justice*. Ce n'était pas sans raison, car il s'y trouva en bonne et nombreuse compagnie de penseurs traqués et poursuivis, Gaspar Aquila, Martin Baur et Œcolampade, le Mélanchthon de la réforme suisse.

Sickingen, de sept ans plus âgé que Hutten, avait derrière lui une longue existence de luttes; c'était un homme de guerre habile, entreprenant, et le chevalier le plus redouté de l'Allemagne. Après la mort de son père, ancien maréchal du Palatinat, exécuté pour crime de rébellion contre l'empereur et pour quelques autres méfaits alors encore à la mode, tels qu'assassinats et vols de grands chemins, il avait eu à relever la fortune de sa famille. Il avait réussi à la faveur des guerres privées, et était parvenu à étendre même les limites de son héritage paternel; plus puissant que maint prince suzerain, il avait contribué beaucoup à l'élection de Charles-Quint. On peut lui rendre cette justice que, sans avoir tous les défauts de son temps et de sa caste, il en avait toutes les qualités : il protégeait volontiers les opprimés, et aspirait à une rénovation politique de l'Allemagne, dont il déplorait le misérable état. Ce n'était ni un chevalier-brigand comme Gœtz de Berlichingen, ni un chevalier sans reproche comme Bayard; mais il y avait des deux dans cet homme étrange qui mit au service des idées nouvelles les vertus aussi bien que les passions sauvages du passé. Malgré bien des efforts contraires, Hutten était parvenu à gagner Sickingen et à l'enrôler au service de la réforme. Pendant son long séjour au château d'Ebernbourg, il fortifia la conversion de son ami, et lui fit connaître par des lectures journalières les livres de Luther, le préparant par cette sorte de noviciat à la grande œuvre qu'il méditait. « Arrêtons-nous, dit M. Strauss, devant ce tableau, un » des plus beaux dans l'histoire de notre peuple. A la table hospitalière » d'Ébernbourg sont assis dans les soirées d'hiver deux chevaliers » allemands; ils s'entretiennent des affaires du pays. L'un est un fugitif » et l'autre son puissant protecteur; mais le fugitif, le plus jeune, est » le maître, et le plus âgé n'est pas honteux de recevoir des leçons de » ce maître qui se soumet lui-même sans jalousie aux ordres du moine » de Wittemberg. » Jamais l'activité de Hutten ne fut plus grande. Du haut d'Ébernbourg, comme plus tard Luther du fond de la Wartbourg, il lançait ses foudroyantes attaques. Ce furent d'abord des lettres : une première à Charles-Quint, protestation énergique contre le bref du pape, contre la prétention de faire amener enchaîné à Rome un membre de l'ordre équestre allemand, qui ne relève que de l'empereur; une seconde à Frédéric de Saxe, le protecteur de Luther, dont il connaissait les excellentes intentions, et qu'il essayait d'arracher à ses prudentes temporisations; une troisième à son ami Sébastien de Rotenhan, où il place encore de grandes espérances dans l'empereur; une quatrième à Luther, que nous connaissons seulement par la pro-

fonde impression qu'elle produisit sur ce dernier; une dernière enfin, *aux Allemands de toutes conditions,* qu'il fit afficher, résume les autres, plaide sa cause et est un appel éloquent à la nation. Ces lettres ne sont pas, comme celles d'Érasme, des modèles d'élégance; mais les traits en sont accentués, vigoureux, et les couleurs vives. Bientôt le latin, cette langue morte à laquelle il avait su donner tant de vie, mais qui n'était comprise que de ceux qui ne voulaient pas le comprendre, ne suffit plus à son activité; il lui fallait un autre instrument pour agir plus directement sur les nobles et le peuple, et, à l'exemple de Luther, il s'empara de l'allemand. Il avait déjà fait pour Sickingen quelques essais qui avaient réussi; enhardi par ce succès et poussé d'ailleurs par les nécessités de la lutte, il publia coup sur coup la traduction allemande de tous ses pamphlets, mais sans discontinuer d'en écrire d'autres en latin qu'il publia sous ce titre : *Dialogi novi perquam festivi.* Dans ces nouveaux entretiens, Sickingen entre en scène et devient un des principaux interlocuteurs. Comme Platon dans ses dialogues prête ses meilleures pensées à Socrate, Hutten place dans les siens ses plus nobles inspirations dans la bouche de son ami, qui apparaît dans tous comme le représentant du droit, de la vérité, de la liberté et de la modération. Ils sont au nombre de quatre. Dans le premier, nous voyons une *Bulle* toute gonflée de chicane, crever dans un choc contre la liberté allemande; le second et le troisième, deux *Avertissements, Monitor primus et secundus,* sont des entretiens moins vifs sur les questions du moment; quant au dernier, il est pour nous d'une grande importance, car il marque une transformation nouvelle dans les idées de Hutten. Jusqu'à ce moment, en effet, il avait professé le mépris le plus aristocratique à l'égard des villes, et surtout du commerce, source de leurs richesses. Il avait là-dessus des théories économiques à la Jean-Jacques Rousseau. Mais ayant reconnu qu'une alliance entre la noblesse et les villes était indispensable au succès, il abdique publiquement dans ce dialogue ses préjugés de naissance, et s'efforce d'amener une réconciliation entre les nobles et les bourgeois. Ces écrits produisirent en Allemagne et même à l'étranger une sensation profonde dont l'écho arriva jusqu'à lui. Mais les encouragements de ses amis et du public augmentaient encore la fièvre d'impatience qui le dévorait : sa plume ne lui suffisait plus, il voulait travailler de l'épée. « Pendant toute sa vie, dit son biographe, l'écrivain et le che-
» valier luttèrent en lui : le premier avait beau faire, le second était
» toujours mécontent de ne pas trouver, lui aussi, une occasion d'agir.
» Cette fatalité de sa vie fut heureuse pour ses écrits; tout le surplus

» de son feu chevaleresque qui ne pouvait se faire jour, sa plume le » répandait dans ses œuvres, et c'est ce qui leur donna cette allure » guerrière et juvénilement héroïque qui est leur impérissable attrait. »

Pendant qu'il se désolait à Ebernbourg, le pape et l'empereur avaient résolu d'en finir avec la réforme, et la diète de Worms fut convoquée. Tous les partisans des idées nouvelles s'y rendirent pour défendre leurs croyances; Hutten seul, toujours sous la menace d'une arrestation, ne put y paraître. Mais du haut d'Ébernbourg, à peine éloigné de douze lieues, il suivait les débats et y prenait part. Comme un orage lointain, on l'entendait gronder dans la montagne. Ses pamphlets tombèrent comme grêle sur les adversaires de Luther; il n'en publia pas moins de cinq pendant la courte durée de la diète, deux discours contre les deux nonces Aléander et Marino Carraccioli, un troisième contre les cardinaux, les évêques et les abbés, contre toute la hiérarchie sacerdotale, et enfin deux lettres à l'empereur. On connaît l'issue de la diète, Luther fut condamné. Pour les partisans des idées nouvelles, c'était le moment de relever le gant qui leur était jeté, et de commencer enfin le mouvement depuis si longtemps préparé. Hutten avait espéré, il avait annoncé la guerre dans des prophéties foudroyantes; mais à son grand désespoir, Sickingen ne bougea pas. Ce fut pour Ulrich un grave échec moral. Hermann de Busche et Éoban Hesse lui reprochèrent avec amertume d'avoir manqué d'habileté ou d'énergie en faisant des menaces qu'il ne pouvait ou qu'il n'osait exécuter. Les critiques des indifférents et les injures de ses ennemis lui firent encore moins défaut. « Il n'est permis de parler ainsi, écrivait le prudent Érasme, que si on a une armée derrière soi. » Il aboie, mais il ne sait pas mordre, s'écriaient en riant les romanistes. Ces accusations le poursuivirent jusqu'à la mort. « La diète de Worms, dit son biographe, marque dans sa » vie un revirement qui ne fut pas heureux pour lui. Son élan fut » brisé, et il fut obligé de reconnaître qu'il s'était trop avancé; il dut » s'en excuser près des uns, et près des autres tâcher de se faire par» donner son inaction. De là dans ses écrits un moment d'embarras. »

A partir de ce jour, sa vie ne fut plus qu'une longue lutte intérieure entre sa fièvre de combat et le sentiment de son impuissance. Sa parole avait perdu une partie de son autorité, et il fut réduit un instant au silence; mais comme tout repos lui était impossible, faute de mieux et pour ne pas perdre entièrement son temps, il s'attaqua à des chartreux de Strasbourg et à un curé de Francfort. Puis il revint avec une nouvelle ardeur à ses projets d'insurrection, et publia deux nouveaux écrits, une lettre à la ville de Worms, qu'il essaya de réconcilier avec

son ancien ennemi Sickingen, et un poëme en vers allemands sur l'alliance des villes libres et des nobles. A la même époque, au milieu d'une guerre de pamphlets, parut, sans nom d'auteur, un dialogue intitulé *Le nouveau Karschaus*, que M. Strauss incline à attribuer à Hutten, et qui marquerait une nouvelle modification de ses idées, car ce ne sont plus seulement les villes, ce sont les paysans qu'il s'agit de conquérir au mouvement. Cet entretien est une invitation aux campagnes de joindre leurs efforts à ceux des nobles, un appel énergique à la révolte, une préface à la guerre des paysans. Après en avoir donné une analyse très-exacte, M. Strauss ajoute ces quelques mots : « Aux époques où de grands courants intellectuels mettent en mouvement » toutes les parties, toutes les couches d'un peuple, la production littéraire, relativement à ce qui se passe d'ordinaire, devient un don » commun, et il ne se produit pas d'Homère sans qu'il n'ait à ses » côtés des Homérides dont les œuvres ressemblent aux siennes à s'y » méprendre. Rechercher qui a pu être l'Hutténide qui, à défaut de » Hutten, a écrit ce dialogue, est un soin que j'abandonne volontiers à » d'autres. »

Ses amis et surtout Luther désapprouvaient sa propagande révolutionnaire et persistaient à se maintenir sur le terrain pacifique, Hutten n'en continuait pas moins avec une énergie fiévreuse à réunir en un faisceau tous les mécontentements et toutes les haines de son temps. Jour et nuit, nous le voyons, par tous les moyens dont il dispose, préparer le terrain à la révolte et lui recruter des alliés. Pour retrouver dans l'histoire une pareille vie de pamphlétaire, d'agitateur et de soldat, il faut arriver jusqu'à la révolution française. Mais par une étrange ironie du sort, au moment où Sickingen, mécontent de l'empereur, allait profiter de l'absence de Charles-Quint pour entreprendre une lutte armée en faveur de la réforme, moins toutefois pour forcer la porte aux idées nouvelles que pour s'indemniser de pertes récentes, notre pauvre chevalier arrivé enfin au but de ses désirs, mais épuisé par tant d'épreuves morales et de douleurs physiques, était dans l'impossibilité de se tenir à cheval et de supporter les fatigues d'une campagne. Il dut en attendre patiemment le résultat dans un des châteaux de son ami. L'issue fut malheureuse. Fort de l'appui de la noblesse palatine, Sickingen, à la tête d'une nombreuse armée, envahit les états de l'archevêque de Trèves et mit le siége devant cette ville. Il espérait la prendre par surprise, mais il trouva une résistance inattendue, et fut obligé, par le retard de ses renforts, de battre en retraite et de se préparer à soutenir une guerre défensive. Toujours

généreux, il ne permit pas que ses amis partageassent inutilement ses dangers; il se sépara d'eux, de Martin Bucer, d'Œcolampade et de Hutten, et s'enferma avec une forte garnison dans son château de Landstuhl. Bientôt l'archevêque de Trèves et ses alliés, le comte palatin et l'électeur de Hesse, vinrent l'y attaquer, et, aux premiers coups de canon, Sickingen vit avec douleur ses murailles, sur lesquelles il comptait trop, s'écrouler comme par enchantement et le livrer sans défense à la merci de ses ennemis. Les princes n'eurent pas du moins la satisfaction de l'emmener prisonnier, car dans les derniers moments du siége il fut blessé à mort par un éclat de bois. A leur entrée dans les ruines de la forteresse, ils le trouvèrent mourant. Devant son ancien seigneur le comte palatin, il souleva sa barette rouge et lui tendit la main; puis à l'archevêque, qui lui reprocha son attaque : « J'avais mes raisons, répondit-il, mais j'ai à en rendre compte à un plus puissant seigneur... » enfin à son chapelain, qui lui offrait de le confesser : « Je l'ai déjà fait à Dieu dans ma conscience, » et il expira. Cette catastrophe fut un coup terrible pour la réforme et donna une nouvelle ardeur à ses ennemis : l'anticésar est mort, disait-on, bientôt nous serons aussi débarrassés de l'antipape.

Hutten se trouvait à Mulhouse quand il reçut l'avis de la fin tragique de son ami, engagé dans une nouvelle dispute, la dernière et la plus pénible de toute sa vie. Après s'être séparé de Sickingen, notre chevalier, pauvre et malade comme aux premiers jours de son odyssée, s'était traîné péniblement vers la Suisse, où il espérait trouver un asile. A Schelestadt il avait recueilli quelques secours, et à son arrivée à Bâle, il avait manifesté le désir d'être reçu par Érasme, pour qui il avait professé autrefois une admiration sans bornes. Mais depuis les commencements des troubles religieux, Érasme vivait dans une position très-difficile. « Les partisans de la réforme exigeaient de lui qu'il prît parti » pour eux, et leurs adversaires aussi, et comme il ne voulait céder » ni aux uns ni aux autres, il était placé entre deux feux. Les uns l'injuriaient du nom de lâche, les autres l'accusaient de fausseté et lui » reprochaient de faire cause commune avec Luther. » Aussi, dans la crainte d'augmenter les embarras de sa situation et de se compromettre vis-à-vis de ses hauts protecteurs, Érasme, qui détestait d'ailleurs dans Hutten le transfuge de l'humanisme au luthéranisme, avait commis la lâcheté de repousser sa demande. Hutten, dont le moindre défaut était le pardon des injures, s'empressa de publier cette bassesse dans un écrit qui porte ce titre : *Cum Erasmo Rot. expostulatio.*

Ces persécutions de toute nature, loin d'abattre son courage, aug-

mentaient au contraire son ardeur de propagande. De Bâle, il se rendit à Mulhouse pour y répandre la réforme. Mais il dut fuir ce nouvel asile à la suite d'une émeute excitée contre lui par les prêtres, et il se rendit à Zurich, où Zwingli lui fit le plus cordial accueil. Le réformateur suisse n'était pas un Érasme : « c'était, dit M. Rancke dans son » *Histoire de l'Allemagne au temps de la réforme,* un homme de bonne » mine et de bonne santé, bienfaisant et sensible, d'un commerce gai » et aimable, et plein cependant des idées les plus élevées; — c'était » un vrai démocrate. » Malgré tous ses soins, il ne parvint pas à rendre la santé à son protégé. Au milieu des progrès rapides de la maladie, aux approches de la mort, Hutten écrivait à son ami Éoban une lettre qui commence ainsi : « Cette affreuse destinée ne cessera-t-elle de me » poursuivre ? Je n'attends rien d'elle, mais tout de mon courage à lui » résister. C'est la seule consolation et le seul appui que m'ait laissé » celui qui s'est montré si généreux envers mes ennemis. » Ce fut sa dernière lettre. Il mourut le 29 août 1524, à l'âge de trente-six ans, dans l'île d'Uffnau, à l'extrémité du lac de Zurich, ne survivant que quatre mois à peine à son ami Frantz de Sickingen. Quelques années plus tard, un chevalier de Franconie couvrit sa tombe d'une pierre avec une inscription latine; mais la haine des moines du couvent d'Einsiedeln, dont l'île était une dépendance, la fit disparaître de bonne heure avec le souvenir de l'endroit où repose leur ennemi. « Avec Hutten, descendit dans la tombe, ajoute M. Strauss, l'espérance » de voir l'Allemagne se relever par une vaste réforme politique et » religieuse. La tentative qui n'avait pas réussi aux chevaliers fut » reprise, deux ans plus tard, par les paysans, mais avec des résultats » encore plus déplorables. Le temps de la noblesse féodale était passé; » le jour du peuple n'était pas venu : l'époque de la puissance des » princes commence. »

Dans un dernier chapitre, l'épilogue de l'ouvrage, l'auteur nous montre d'abord l'impression profonde que la mort de Hutten fit sur ses contemporains et sur ses amis. « Nul, s'écria Éoban Hesse, ne fut plus » grand ennemi des méchants, nul ami plus dévoué des bons. » Puis, dans un tableau animé, M. Strauss retrace la fin de ses meilleurs amis, d'Éoban Hesse et de Crotus Rubianus. Éoban mourut en 1541 à Marbourg, où il était professeur; sa vie durant il resta fidèle à ses habitudes de jeunesse, au vin et à ses études grecques et latines. Crotus, au contraire, l'auteur des *Epistolæ obscurorum virorum,* un des précurseurs de la réforme, tourna contre elle, et devint plus tard un des défenseurs de l'Église de Rome.

L'œuvre de M. Strauss a été accueillie avec grande faveur par la critique allemande : les adversaires de l'auteur, et M. Mentzel lui-même, ont été obligés de convenir que c'était un bon livre. Le style en est clair, élégant et grave, sans mollesse, comme il convient à une biographie de Hutten. On sent, en lisant cette page d'histoire qui a l'attrait d'un roman, qu'un attachement naturel formé par la puissance d'une forte conviction commune, mais sans nulle exagération d'enthousiasme, unit l'auteur au héros. Jamais écrivain, et pour cause, n'a mieux saisi que M. Strauss tous les secrets de la vie tourmentée de Hutten. On devine dès la préface, et la lecture du livre ne fait que confirmer le soupçon, qu'il n'a ouvert les archives de l'histoire, ressuscité cet ardent et infatigable pamphlétaire que pour donner à ses compatriotes une éloquente leçon. Mais cette préoccupation de tendance ne va jamais jusqu'à effacer la couleur historique C'est bien, comme nous l'avons dit, une figure du seizième siècle que M. Strauss a ressuscitée et restituée avec un rare talent et une véritable probité d'historien.

EUGÈNE SEINGUERLET.

HISTOIRE ROMAINE

DE

THÉODORE MOMMSEN.

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE[1].

I.

De Caïus Gracchus à César, les destinées romaines gravitent invinciblement vers l'empire à travers les vicissitudes qui, dans les choses les plus fatales, attestent l'action de la liberté humaine. L'oligarchie ne succombe pas sans combattre, et après les Gracques, après Marius, l'audacieux génie de Sylla lui rend, par le régime de la terreur, un empire complet mais passager; car les restaurations, si elles restituent pour un moment des formes que la vie a désertées, ne peuvent cependant jamais rappeler la vie elle-même, et les temps étaient venus où la république aristocratique devait disparaître dans la gloire de son passé et la honte de son présent. La démocratie se relève promptement des proscriptions de Sylla; elle se manifeste d'abord par des mouvements obscurs, par des complots avortés, jusqu'à ce qu'enfin son chef, César, frappant des coups aussi prompts que ceux d'Annibal, après des temporisations plus longues que celles de Fabius, consomme la plus grande révolution du monde ancien, imminente depuis longtemps, préparée par Caïus Gracchus, contenue même en germe dans l'institution du tribunat, et dans laquelle la liberté est beaucoup plus désintéressée qu'on ne le croit généralement. Qu'étaient en effet les tribuns, si ce n'est les rois des classes inférieures, opposés aux consuls, ces rois de l'aristocratie? Que sont les longs conflits, les luttes incessantes dont se compose l'histoire intérieure de la république

[1] Voir les livraisons de janvier et de février.

romaine? Des conflits de classes et d'intérêts, et non pas des luttes entre le principe d'autorité et le principe de liberté. Les Romains avaient au plus haut point le respect et même la superstition de l'autorité, et on a vu que l'autorité royale avait survécu presque intacte à l'expulsion des rois. Les plébéiens veulent avoir les mêmes droits que les patriciens, et les prolétaires demandent à vivre : c'est là l'unique principe des agitations romaines, et au milieu de ces agitations l'autorité est constamment respectée. Si le sénat trouve le tribunat incommode, il cherche à le soumettre à son influence et à l'absorber, mais il ne songe pas à le supprimer; et pour en finir avec Tibérius et Caïus Gracchus, l'oligarchie attend qu'ils aient cessé d'être inviolables. De son côté, la démocratie veut envahir, mais non détruire le consulat. Les partis combattent pour conquérir l'autorité, non pour la diminuer, ni pour augmenter la somme de liberté départie aux citoyens. Il est vrai que la révolution démocratique a eu pour résultat de concentrer de nouveau tous les pouvoirs entre les mains d'un seul, comme au temps des rois; mais il n'en pouvait être autrement. Le régime aristocratique devant disparaître, et les Romains n'ayant aucune notion du régime représentatif, il ne restait que la monarchie absolue, nouveauté plus apparente que réelle, car, d'une part, elle avait déjà existé aux premiers siècles de Rome, d'autre part, l'autorité s'était bien fractionnée, mais elle n'avait jamais cessé d'être absolue, en ce sens que chacun de ses dépositaires l'exerçait pleine, entière et sans contrôle dans les limites et pendant la durée de ses attributions. La substitution de l'empire à la république ne fut donc pas une victoire de l'autorité sur la liberté. La question était posée uniquement entre l'aristocratie et la démocratie. Ce fut sans doute un malheur que la démocratie romaine fût incapable de produire autre chose que le pouvoir absolu, et un plus grand malheur qu'elle fût aussi viciée que l'aristocratie qu'elle renversait. Il était aisé de prévoir que la corruption, depuis longtemps consommée, des caractères se manifesterait promptement sous les nouveaux maîtres en lâche servilité, et aussi que l'enivrement d'un pouvoir qui n'a jamais eu et n'aura jamais son pendant, rendrait fous même des esprits bien nés. Mais si l'histoire des mauvais jours de l'empire est incomparablement plus triste que celle même de la décadence de la république, il ne faut pas oublier que cet empire, tel que nous le connaissons, a été engendré par cette république, telle que nous la connaissons, et qu'il en a été comme la suite et la fin nécessaire et inévitable. On pourrait dire aussi, s'il était sensé de raisonner sur ce qui n'est pas arrivé et ne pouvait pas arriver, que, sans

l'empire, c'en était fait quelques siècles plus tôt du monde romain, c'est-à-dire du monde ancien; car l'oligarchie laissait tout aller à la dérive, impuissante à organiser les territoires conquis, livrant les mers aux pirates et les frontières aux barbares. Par l'empire, le monde ancien acquit une consistance matérielle et une solidité extérieure, si on peut dire, qui lui permirent de consommer régulièrement le travail de fusion et de dissolution d'où devaient sortir les temps nouveaux. C'est la raison d'être de l'empire romain devant l'histoire, comme son principe n'est autre que la décadence de la république. L'histoire ne connaît pas les changements à vue; tout s'y tient, non par le lien d'une fatalité extérieure, mais par la force et le développement d'une logique intérieure. Les faits particuliers, le détail et la physionomie des événements relèvent de la liberté de l'individu, mais non les grandes phases et la marche générale de l'histoire. Là, les acteurs même principaux apparaissent moins comme des volontés que comme des instruments, moins comme des causes que comme des effets. Croit-on que les beaux temps de la république n'aient pas eu leurs Marius et leurs Sylla, c'est-à-dire des hommes de la même trempe, et qui se fussent manifestés de la même manière dans des circonstances identiques? Ce serait folie de le nier, car la passion et l'ambition sont aussi anciennes que le cœur humain. Mais le milieu était différent: un gouvernement pour ainsi dire impersonnel empêchait les individualités de se poser en pleine lumière, et de se développer dans leur grandeur ou dans leur originalité; Sylla n'eût été qu'un consulaire comme beaucoup d'autres, et Marius n'eût laissé que le renom d'un homme inculte et d'un bon général. Venus à leur temps, ils occupent toute la scène, donnent tout ce qu'ils peuvent, et exercent toute l'action dont ils sont capables. Marius, s'il eût eu autant de génie que d'ambition et de popularité, n'eût rien laissé à faire à César, et l'œuvre de César, si elle fût restée inachevée, eût été consommée par un autre. D'autre part, on voit Sylla, un des politiques les plus complets et les moins scrupuleux qui aient paru dans le monde, n'accomplir qu'une restauration éphémère. Il eût eu dix fois plus de génie et moins de scrupules, qu'il n'eût pas fait davantage, parce qu'il était le défenseur d'une cause perdue.

Dans ces vues, qui sont celles de M. Mommsen, il n'y a ni optimisme ni fatalisme. Pour reconnaître l'enchaînement inévitable des faits et pour saisir l'esprit de l'histoire, l'historien n'abdique pas son jugement sur la moralité des caractères et des actes. Il sait faire la part de la nécessité et de la liberté, et s'il considère l'histoire comme le dévelop-

pement d'un principe, comme la manifestation d'une loi, il impute à la responsabilité des peuples et des individus la manière dont ils font pénétrer cette loi dans les faits. Il n'amnistie ni les vengeances séniles de Marius ni les sauvages exécutions de Sylla, mais il reconnaît et il proclame que le résultat eût été le même avec ou sans les proscriptions. Grande et juste pensée, qui, sans dérober les individus à la sentence de la postérité, élève l'histoire au-dessus du hasard des compétitions individuelles. Exagérer la portée de l'action personnelle et faire des individus les maîtres de l'évolution humaine, c'est chasser la philosophie de l'histoire et y substituer le caprice. Tous les hommes servent l'humanité, la plupart obscurément, quelques-uns avec éclat; les uns avec conviction, les autres à leur insu, mais nul n'a jamais été, nul ne sera jamais assez grand pour la dominer.

C'est justement quand on considère les époques douloureuses de l'histoire, qu'il est bon et fortifiant de se reporter à un ordre général et à des lois nécessaires. Il serait trop dur et vraiment désespérant d'attribuer la ruine d'un peuple, ou la destruction d'un organisme politique, à l'ambition d'un factieux ou à la naissance fortuite d'un mauvais citoyen. Mais le penseur se détourne sans peine de cette vue mesquine pour chercher des causes plus lointaines et plus profondes. Celles de la chute de la république romaine sont exposées par M. Mommsen avec la vigoureuse et inflexible justice d'un véritable historien, et nous avons essayé de les indiquer d'après lui. L'intérêt et la nouveauté de son livre sont qu'on les y voit présentes et actives bien plus tôt que ne le croyait l'opinion commune. On peut les réduire à trois : le principe de corruption inhérent à toute oligarchie; la constitution romaine elle-même, avec ses assemblées générales de citoyens, possibles et sérieuses quand Rome était contenue dans les étroites limites d'une banlieue, impossibles et factices dès que le territoire se fut étendu; enfin le régime économique, qui ramenait incessamment à la ruine la classe moyenne, incessamment restaurée. Ces causes avaient produit tout leur effet dès le temps des Gracques, et on peut dire que lorsque Caïus Gracchus entreprit de la renverser, la république n'existait déjà plus. Le pouvoir était devenu, par le fait, héréditaire dans un certain nombre de familles, et la foule était à qui la nourrissait. Il n'y avait plus de vrais citoyens, plus d'esprit public, plus de chose publique. Aussi, dès ce moment, l'histoire romaine change-t-elle complétement de caractère : elle n'est plus l'histoire impersonnelle d'un État où les individus s'effacent et disparaissent dans le tout, au point d'à peine se distinguer les uns des autres; elle devient l'histoire de quelques per-

sonnalités qui se disputent le pouvoir, comme plus tard les généraux à la tête de leurs armées se disputeront l'empire, et à la suite desquelles les consuls et les tribuns, le sénat et la foule se meuvent comme des comparses. Gracchus, Marius, Sertorius, César, sont les tenants de la démocratie; Sylla consomme le dernier et sanglant triomphe de l'aristocratie; ballotté par sa faiblesse entre les deux partis, Pompée succombe, malgré les chances les plus brillantes, et paye de sa vie son insuffisance et ses prétentions. Les insurrections d'esclaves, les turpitudes de la guerre de Jugurtha, les insolences des pirates, les campagnes contre les Cimbres et contre Mithridate, se mêlent à la guerre civile et remplissent le fond de la scène.

C'est le moment de signaler l'importance décisive d'un nouvel élément qui apparaît après les Gracques, et dont ceux-ci n'avaient pu encore avoir la pensée de se servir. Nous voulons parler de l'armée. Dans l'ancienne organisation militaire de Rome, l'armée n'existait que relativement à l'ennemi extérieur; elle se composait des citoyens réunis en légions et tenant la campagne. La guerre ou la campagne terminée, les légionnaires rentraient chez eux et redevenaient des citoyens. L'État n'avait pas de force armée contre les troubles intérieurs, et quand le parti populaire en venait aux prises avec le parti gouvernant, l'affaire se vidait entre la tourbe dévouée aux tribuns et les clients de l'aristocratie. Rien n'empêchait que ces combattants de hasard n'eussent fait partie de l'armée, mais ils ne combattaient pas comme soldats. Il était de principe qu'il ne pouvait y en avoir aucun à Rome, et l'autorité militaire des consuls ne commençait que hors des murs. Même en campagne, le soldat ne l'était pas autant que le soldat moderne; encore moins ressemblait-il aux prétoriens des premiers siècles ou aux reîtres et soudards du seizième. L'armée romaine, d'ailleurs un chef-d'œuvre d'organisation, était moins une armée qu'une garde nationale mobile, et une garde nationale aristocratique, car c'était d'après leur fortune que les citoyens étaient répartis entre les diverses armes, et il fallait justifier d'un certain bien pour entrer même dans l'arme inférieure. Une telle armée ne valait rien au point de vue révolutionnaire. Mais il vint un temps où, les classes supérieures s'éloignant de plus en plus du service militaire et les petites fortunes s'abîmant dans le prolétariat, il parut nécessaire de modifier peu à peu le système primitif. Dès avant Marius, on voit des corps étrangers dans l'armée; les sujets italiques composent en grande partie la cavalerie et l'infanterie légère, et les Thraces la grosse cavalerie; on cite aussi les cavaliers numides et les frondeurs des îles

Baléares. De leur côté, les prolétaires romains, insoucieux ou privés de travail, s'imposaient presque de force comme volontaires. La composition et par suite l'esprit de l'armée allaient ainsi s'altérant et se métamorphosant. Marius consomma la révolution en substituant l'enrôlement à l'appel des citoyens. Il eut ainsi une armée de gens déterminés, mais sans aveu, qui ne ressemblait ni à l'ancienne garde civique, ni à nos armées modernes, et qu'on peut comparer aux lansquenets du connétable de Bourbon.

C'était au moment de la guerre des Cimbres. Marius agit sous la pression d'une forte nécessité militaire, sans entrevoir les immenses conséquences politiques du changement. « Il est probable, dit M. Mommsen, » que, par le système d'enrôlement, il sauva l'État, comme plusieurs » siècles plus tard Arbogaste et Stilichon en ajournèrent la ruine » pour quelque temps par l'enrôlement des barbares. Mais le change- » ment militaire n'en impliquait pas moins la révolution politique. Le » service dégénéra promptement en métier. Si le paysan, enlevé à son » exploitation par le devoir militaire, considérait sa prestation comme » une charge publique, et ne voyait dans le gain de la guerre et dans » sa part de butin que le faible dédommagement des pertes bien supé- » rieures qu'elle lui occasionnait, le prolétaire enrôlé, réduit unique- » ment à sa solde, et n'ayant pas même à son congé la perspective » d'une maison d'invalides ou d'un hospice, voulait rester sous les » drapeaux le plus longtemps possible, et ne les quitter qu'avec des » moyens d'existence dus à la munificence du général ou aux chances » de la guerre. Le camp était sa patrie, la guerre sa science unique, » et le général son seul espoir. On entrevoit les conséquences. Quand » Marius, ayant conféré sur le champ de bataille le droit de cité à » deux cohortes de confédérés italiens, eut à rendre compte de cette » infraction aux lois, il répondit que dans le tumulte des combats » il n'avait pas entendu leur voix. Il était aisé de prévoir que bientôt » le même tumulte empêcherait d'entendre des lois plus impor- » tantes. Dans l'ordre militaire comme dans l'ordre civil, tous les » supports du régime futur étaient là : il ne manquait plus que le » dominateur. »

Marius l'eût été s'il eût eu la moindre étincelle du génie de César. Jamais homme n'eut d'aussi magnifiques chances, et ne les perdit si misérablement. Son ambition, stimulée par des prédictions de bonne femme que sa crédulité de paysan admettait pleinement, était immense, et sa rude nature de soldat ne comportait assurément aucun scrupule constitutionnel. Si donc l'idée ne lui vint pas de se servir

du formidable instrument qu'il avait créé[1], il ne faut pas louer son caractère, il faut accuser son incapacité. Ce fut Sylla, l'homme de l'aristocratie, qui introduisit l'élément militaire dans les affaires civiles, et qui, le premier, se saisit du gouvernement en dictateur armé. Mais, outre qu'il représentait le parti dans lequel s'était incarnée l'ancienne république, sa nonchalance dédaigna de régner. Il fut et resta le mandataire de l'oligarchie, et considéra comme sa tâche unique de la restaurer et de l'affermir. Il accomplit son devoir avec une conséquence impitoyable et une cruauté qui lui semblait à la fois nécessaire et indifférente, car nul homme politique n'a jamais été moins homme et plus foncièrement politique que lui. Mais il était sans nulle ambition personnelle. Quand il eut noyé dans le sang la démocratie et ce qui subsistait de la constitution de Caïus Gracchus, et rétabli l'ancien régime, il surprit ses amis et ses ennemis par le défi de son abdication. Le destin, par une sorte d'ironie, voulut que le politique sans scrupules, l'inflexible proscripteur, fût en même temps le Washington de Rome, mais un Washington inutile, car son exemple n'eut pas d'imitateurs. Le régime aristocratique, extérieurement restauré, resta frappé au cœur, et, au lieu du salut, trouva dans la terreur et dans les réformes de Sylla tout au plus quelques années de répit. La conspiration de Catilina annonça, d'une manière peu glorieuse il faut le dire, le réveil de la lutte. Les deux partis s'y déshonorèrent également, le parti démocratique en poussant en avant des hommes de sac et de corde qui devaient travailler pour lui, et l'oligarchie par son insigne lâcheté et le meurtre injustifiable des complices de Catilina. Car il faut le reconnaître, et M. Mommsen a raison d'y insister, la fameuse journée qui valut à Cicéron le titre de père de la patrie fut une journée honteuse pour le gouvernement. Jamais parti victorieux ne se montra si petit ni si méprisable. Le complot était flagrant depuis longtemps, les jactances de Catilina le dénonçaient en plein sénat, et Cicéron était d'ailleurs informé de tout par une police nombreuse qu'il maniait avec assez de talent. Néanmoins, on le voit hésiter, trembler devant les conjurés, et quand enfin il se décide à frapper le grand coup et à sauver la patrie, ne plus savoir que faire des conspirateurs arrêtés. Il n'ose les livrer à la justice, parce qu'il se défie du peuple, ni prendre sur lui la responsabilité d'en débarrasser la république, ce qui eût été un crime, mais du moins un crime vigoureux et hardi; il convoque le sénat pour

[1] Lors de sa première entreprise contre l'oligarchie, de concert avec le tribun Saturninus. Il licencia son armée.

diviser la responsabilité, et, après une longue et anxieuse discussion, sénateurs et consul s'accordent pour frauder les lois et la justice, et votent l'assassinat sans formes. Ce vote de peur et de faiblesse est un des plus tristes épisodes de cette triste époque, et des actes de ce genre n'étaient pas de nature à sauver la république, d'autant plus qu'en frappant les instruments on épargnait les inspirateurs occultes du complot. C'est un fait établi, que César eut la main dans cette ténébreuse affaire. Il restait à l'arrière-plan, ne s'associait pas aux projets sauvages des conjurés, mais tenait les fils de la conspiration, et méditait de s'élever sur les ruines faites par Catilina. La plupart des sénateurs le soupçonnaient et Cicéron le savait, mais il n'osa pas remonter au delà des coupables immédiats, et César vécut pour la ruine de la république. Il semble difficile de comprendre qu'une telle nature ait pu se compromettre avec de tels complices; mais il faut tenir compte de l'immoralité générale, et d'une ambition qui se justifiait devant elle-même, mais que ne justifiait pas encore l'éclat des victoires et des services. La politique ancienne connaissait d'ailleurs peu la distinction des fins et des moyens, et il faut ajouter, en ce qui touche César, qu'il rêva longtemps de parvenir sans le secours de l'armée. Un complot heureux, un mouvement populaire, lui paraissaient des moyens préférables à la guerre civile organisée. Il se montra grand général quand cela fut nécessaire, parce qu'il faisait tout ce qu'il voulait, et que cette nature, véritablement extraordinaire, était supérieure en tout. Mais chez lui l'homme de guerre fut toujours subordonné à l'homme d'État, et il ne songea à une grande position militaire que lorsqu'il l'eut reconnue indispensable au succès de son ambition. Il la conquit, et on sait l'usage qu'il en fit. La victoire de Pharsale consomma la révolution commencée par Caïus Gracchus d'une manière et avec des proportions que Gracchus n'eût pas soupçonnées. Les faits de la guerre civile sont connus, mais nous devons exposer les résultats de la révolution.

II.

La nouvelle monarchie fut la concentration de tous les pouvoirs entre les mains du mandataire du peuple. César s'investit de la dictature une première fois à son retour d'Espagne en 705; il se la fit conférer une seconde fois après la bataille de Pharsale comme mandat renouvelable tous les ans, puis pour dix ans après celle de Thapsus; enfin à vie

en 710. Il fut censeur à vie sous le titre nouveau de maître des mœurs; consul d'abord pour cinq, puis pour dix ans, et une année sans collègue. Il ne porta pas le titre, mais il exerça le pouvoir d'un tribun. Il eut la première place et partant le droit de voter le premier au sénat, Depuis longtemps grand pontife, il se fit recevoir aussi dans tous les grands colléges sacerdotaux. A tous ces titres et pouvoirs, il faut ajouter une foule de lois et de sénatus-consultes conférant à César le droit de décider de la paix et de la guerre sans l'assentiment du peuple ni du sénat, ceux de disposer de l'armée et des caisses publiques, de nommer les gouverneurs des provinces, de diriger les élections, de nommer les patriciens, etc. La synthèse de tous les pouvoirs et de toutes les dignités fut exprimée par un mot depuis longtemps usité comme titre honorifique des généraux victorieux, mais tout à fait nouveau dans le sens où César se l'appliqua, celui d'*imperator,* impliquant avant tout l'idée du commandement absolu. C'est ce titre qu'on trouve le plus souvent sur les monnaies de César avec celui de dictateur; c'est par lui que César avait probablement désigné le pouvoir monarchique dans sa loi sur les crimes politiques, et ce qui est encore plus décisif, c'est ce même titre qu'une loi déclare héréditaire dans la descendance naturelle ou adoptive de César. Bien que le nouvel empire ne fût autre chose que l'ancienne royauté, il est douteux que César ait jamais songé à changer ce titre d'*imperator* contre celui de roi. Les démonstrations et les imprudences de ses courtisans ne prouvent rien. Une désignation nouvelle valait mieux de toutes les manières, et, d'un autre côté, César avait perdu l'habitude des voies détournées. S'il eût voulu remplacer par le bandeau royal la couronne de laurier qu'il portait habituellement, il ne se fût pas plus gêné pour cela qu'il ne se gêna pour paraître en public dans le costume des anciens rois d'Albe, ni pour faire placer sa statue à côté de celles des sept rois de Rome qui se trouvaient au Capitole. Le nom de roi, odieux à Rome depuis l'établissement de la république, était de plus déshonoré par la servitude et la servilité des monarques de l'Orient, et César se fût diminué plutôt que grandi en s'en affublant. Mais si le nom manquait, la chose était là, et les Romains eurent de nouveau le spectacle d'une cour avec toute son étiquette et tout l'empressement des courtisans, subi plutôt que provoqué par César. Il y eut aussi une noblesse nouvelle, qui remplaça, mais sans nulle influence dans l'État, l'oligarchie déchue. Ce fut l'ancien patriciat, qui depuis des siècles avait perdu tous ses priviléges, et que César remit en honneur. Il réunissait, dit M. Mommsen, toutes les conditions qu'on peut exiger d'une noblesse sous un gouvernement

despotique : « le prestige de la plus haute antiquité, une entière dépen-
» dance et l'insignifiance la plus complète. »

Un gouvernement véritablement absolu exclut toute constitution, et de fait il n'y eut plus de constitution à Rome ; mais en droit le peuple était toujours le vrai souverain, et, conformément au plus ancien axiome du droit politique romain, la loi ne pouvait être faite que par le peuple assemblé, sur la proposition du dépositaire du pouvoir. Aussi César ne manqua-t-il pas de soumettre ses innovations à la sanction populaire ; « mais la force libre et l'autorité politique et morale
» qu'avaient le Oui et le Non des anciens paysans romains, on les eût
» attendues en vain des comices impériaux. » On a vu que depuis longtemps les prétendues assemblées populaires n'étaient plus que des instruments entre les mains des gouvernants. César pouvait donc reconnaître leur autorité sans compromettre la sienne. Il pouvait d'ailleurs, en vertu de cet autre vieil axiome de l'obéissance absolue due au magistrat en fonctions, gouverner, comme paraissent avoir fait quelques rois, au moyen de simples ordonnances, et il publia de telles ordonnances pour faire revivre et consacrer ce droit antique et précieux.

Si le peuple conserva, nominalement au moins, sa part de souveraineté, le sénat fut ramené au rôle modeste qu'il avait eu sous les rois ; il redevint le conseil du monarque, et pour l'empêcher de donner des avis désagréables, César le grossit de ses adhérents, éleva le nombre des sénateurs à neuf cents, et de même que les rois avaient eu le droit d'y introduire des plébéiens, César y appela des étrangers, des sujets, des Gaulois et des Espagnols : nouvelle humiliation pour le sénat, par laquelle César eut en même temps la satisfaction de consacrer un des grands principes de la démocratie romaine, l'égalité de la métropole, de l'Italie et des provinces. La doctrine de l'aristocratie avait été, comme on se le rappelle, la suprématie de Rome sur l'Italie et de l'Italie sur les provinces. Tout l'empire était censé concentré à Rome, d'où suivait, entre autres conséquences, que le sénat était à la fois le maître du monde et le conseil municipal de Rome. Par César, il devint cosmopolite, les affaires de la capitale ne furent plus confondues avec les affaires de l'État, et Rome subit le sort qu'elle avait eu coutume de faire subir aux communes soumises ; elle troqua sa souveraineté politique contre une liberté communale étroitement limitée.

Maître des lois et du gouvernement, César voulut aussi l'être de la justice. Non-seulement, à l'exemple des anciens rois, qui n'admettaient d'appel au peuple que sous la réserve de leur bon plaisir, César

jugea lui-même des causes politiques en première et dernière instance, mais, par une interprétation de la puissance tribunitienne dont il était investi, il s'érigea en juge d'appel des sentences rendues par les commissions judiciaires. Ainsi se trouvèrent réunis en une seule main, comme ils l'avaient du reste été entre les mains des rois, les trois pouvoirs que la théorie politique a coutume de séparer; mais si la première constitution unitaire était sortie naturellement de l'état patriarcal de la société romaine, la deuxième sortait des convulsions de la république, et se présentait au monde civilisé comme une ressource extrême et violente, et comme la garantie unique contre le péril d'une dissolution immédiate. César la jugeait évidemment nécessaire et populaire, car il crut inutile de chercher un point d'appui dans la puissance militaire qui l'avait porté au pouvoir. Son régime ne fut point du tout un régime militaire, et sous lui l'armée n'eut rien à voir dans les affaires intérieures de l'empire. Comme nous l'avons déjà dit, il était, à la différence d'Alexandre et d'Annibal, plus homme d'État qu'homme de guerre, et il ne s'était fait général que par nécessité, après avoir reconnu à regret que l'armée était l'unique instrument efficace de révolution dont il pût disposer. L'œuvre accomplie, il mit l'outil de côté, se montrant en ce point tout à fait Romain de la vieille roche. L'armée resta permanente, il est vrai, mais uniquement pour garder les frontières, qu'il eut la tâche laborieuse et le mérite de fixer, et pour l'expédition contre les Parthes qu'il préparait au moment de sa mort, dans l'intention de venger la catastrophe de Crassus, et de rétablir le prestige romain en Asie. Des esprits inventifs lui ont prêté le projet de remonter de l'empire des Parthes à la mer Caspienne, de soumettre la Scythie et la Germanie, et de revenir en Italie par la Gaule; mais nulle autorité sérieuse ne peut être invoquée à l'appui de ces hypothèses, contre lesquelles proteste le génie essentiellement pratique et positif de César. Par la mesure et par le constant équilibre de sa nature, il est le plus extraordinaire de tous les grands hommes qui ont paru dans l'histoire. Jamais on ne le voit s'obstiner dans l'impossible, ni abandonner le réel pour le fantastique. Alexandre trouvait la terre trop petite; César estime que l'empire romain est assez grand, et, loin de s'y sentir à l'étroit, il se préoccupe surtout d'en fixer et d'en assurer l'enceinte. Par ce côté pratique, il se distingue et se sépare des autres conquérants. Annibal seul eût peut-être montré la même sagesse dans des circonstances identiques.

Il faut montrer maintenant César dans son rôle d'organisateur et de réformateur. C'est un détail immense à condenser en peu de pages,

une œuvre colossale et minutieuse, qui n'a pas duré, qui ne pouvait pas durer, parce qu'elle n'avait d'autre soutien que lui-même, mais qui, si elle pèche en quelques parties, reste admirable par la grandeur de l'ensemble et aussi par l'incroyable activité de l'exécution. Entre sept grandes campagnes, il ne put pas consacrer plus de quinze mois à ses réformes [1], et on va voir ce qu'il fit seul, sans ministres et sans assistance.

Il s'agissait d'abord de restaurer les finances. L'affermage des revenus indirects, consacré par une longue tradition, fut maintenu; mais celui des revenus directs fut supprimé. Beaucoup de communes et des provinces entières obtinrent des réductions d'impôts, ou même des exemptions complètes par leur admission dans la cité romaine. L'Asie, tant pressurée depuis la conquête, fut enfin allégée. Il faut dire que le trésor s'enrichit considérablement par un moyen que condamne le droit politique moderne, mais qui était moins sévèrement jugé à Rome, et dont Sylla avait donné un formidable exemple : nous voulons parler des amendes énormes et même des confiscations dont furent frappés les partisans du système déchu. Les grands négociants africains qui avaient siégé dans le contre-sénat institué pendant la guerre civile, eurent à payer vingt-huit millions de francs, et la vente seule des biens de Pompée en rapporta vingt. Constatons, à la décharge de César comparé à Sylla, que si ce dernier ne dépouilla les démocrates que pour enrichir ses favoris, César ne permit pas même à ses plus dévoués partisans de rien retenir du produit des confiscations et des amendes. Tout fut acquis à l'État. Le budget des dépenses eut aussi ses augmentations et ses réductions. La solde de l'armée fut augmentée, et M. Mommsen estime que, l'argent ayant changé de valeur, elle était réellement devenue insuffisante. Les distributions de grain, passées depuis longtemps à l'état d'institution permanente, furent bornées aux citoyens réellement dénués de ressources [2]. L'ensemble de l'administra-

[1] César séjourna à Rome environ un mois en 705, quatre mois en 707, quatre mois en 708, les trois derniers mois de 709, et les trois premiers de 710.

[2] Avant la réduction opérée par César, il y avait 320,000 parties prenantes; après la réduction, il en resta 150,000. Ce nombre fut considéré comme un maximum, et les postulants ne purent plus être admis aux distributions qu'au fur et à mesure des décès. Par cette mesure, le caractère de l'institution se trouva profondément modifié. Les distributions étaient un véritable droit politique, dont tout citoyen pouvait revendiquer le bénéfice; elles devinrent une sorte de fondation d'assistance publique et de charité officielle. Le premier dans le monde ancien, Solon avait posé en principe que l'État devait pourvoir à la subsistance de ses invalides et de ses pauvres. La réforme de César introduisit cette doctrine dans le droit politique romain.

tion financière fut satisfaisant, et en 710 il y avait dans les caisses publiques une réserve de près de deux cents millions.

Dans une autre réforme, César fut aussi entreprenant, mais moins heureux et, il faut le dire, moins pratique. Il prit très au sérieux son titre de « maître des mœurs », comme si les mœurs, une fois corrompues, se rétablissaient par les lois. Son action fut énergique, mais, si l'on excepte quelques mesures partielles, sans efficacité. Il réussit à diminuer le prolétariat urbain par la fondation de nouvelles colonies dans les provinces, et nous avons de lui-même une ordonnance de police et de voirie, où l'on peut voir à quels détails descendait sa vigilance; il y prescrit des mesures pour la propreté des rues, astreint les propriétaires à établir des trottoirs dallés devant leurs maisons, et fait un règlement pour les cochers et les porteurs de litières. Mais que pouvait-il contre la plaie de plus en plus hideuse de l'esclavage, contre la dégradation du travail, contre l'effrayante disproportion des fortunes, et l'indicible misère du grand nombre? Déjà cinquante ans avant lui, on avait calculé qu'il n'y avait pas dans toute la bourgeoisie romaine plus de deux mille familles ayant une fortune bien assise. Le luxe des riches était arrivé à un degré qui devait être encore dépassé, mais qui était déjà de la folie, et qui accusait la corruption du goût aussi bien que l'insolence d'une dissipation sans frein. Dans l'extravagant étalage de ce temps, il y a déjà quelque chose de la barbarie des siècles postérieurs; comme les peuples incultes, on commence à priser la matière plus que la forme. Au triomphe de Pompée, après sa victoire sur Mithridate, le peuple avait pu admirer le portrait du vainqueur, composé tout entier de perles réunies. On eut des batteries de cuisine en argent. Les amateurs de curiosités enlevaient les médaillons incrustés dans les coupes antiques en argent, pour les fixer à des coupes modernes en or. Les proconsuls voyageaient en litière à huit porteurs, assis sur des coussins de gaze de Malte remplis de feuilles de rose, une couronne de fleurs sur la tête, une autre autour du cou, et un sachet de senteurs sous le nez. Par une alliance qui semble impossible, la gastronomie de ce temps réunit une grossièreté dégoûtante à un raffinement insensé. Le génie des cuisiniers s'épuise en inventions exquises ou bizarres, que déshonore la gloutonnerie trop connue des convives. Enfin il y a ce qui ne s'est peut-être jamais rencontré nulle autre part, des professeurs attitrés de vice, qui enseignent à la jeunesse la débauche dans les règles. Les caractères et les tempéraments périssent en même temps que se dissipent les fortunes, car, dit M. Mommsen, si on dépense royalement, on s'endette non moins roya-

lement. César, le réformateur de 705, devait en 692 sept millions de francs; Marc Antoine, à vingt-quatre ans, près de deux millions, et à trente-huit ans, onze millions; Milon, le client de Cicéron, vingt millions. Il y eut une année où les emprunts dont les candidats au consulat eurent besoin pour soutenir leurs candidatures, firent d'un coup monter le taux de l'intérêt de 4 à 8 pour 100.

Il eût été glorieux, mais il était impossible de purifier cette corruption. César ne s'y épargna pas, et nous le voyons recourir aux mesures les plus variées. Pour arrêter la dépopulation croissante de l'Italie, conséquence inévitable du désarroi économique et de la décadence morale, il abrégea la durée du service militaire, et limita le droit de voyager à peu près comme il se trouvait naguère limité en Russie. Les sénateurs ne purent s'établir au dehors que pour le service public, et les Italiens nubiles (de vingt à quarante ans) de toutes classes, eurent défense de demeurer plus de trois ans de suite à l'étranger. Il établit des récompenses pour les pères qui avaient beaucoup d'enfants, et comme juge souverain, il réprima l'adultère et restreignit le divorce avec un rigorisme inouï dans les idées romaines. Contre le luxe, il fit une loi somptuaire, fixa un maximum pour les dépenses de la table, et défendit complétement certains mets coûteux; par ses ordres, de nombreux inspecteurs parcoururent les marchés de comestibles, et les agents de police pénétrèrent jusque dans les maisons, confisquant sur les tables servies les plats prohibés. Il est inutile de relever le caractère artificiel et vexatoire de ces mesures. Bien qu'elles attestent un grand zèle, on ne saurait les louer; mais elles durent beaucoup moins choquer les Romains qu'elles ne choquent nos idées modernes. Le monde ancien avait une conception moins nette que la nôtre de la nature de l'homme et de la liberté morale, et saisissait moins bien la contradiction entre la contrainte extérieure et une réforme qui ne signifie rien, si elle ne procède de l'intérieur.

Les mesures pour l'allégement des débiteurs, qui composaient presque l'universalité des citoyens, n'ont pas un caractère moins factice et moins arbitraire, mais, comme on l'a déjà fait observer, les questions économiques étaient insolubles pour les Romains. Ils ne savaient que tailler dans le vif : quand les créanciers avaient réduit les débiteurs à merci, c'était leur tour d'être rançonnés. Il ne faut sans doute mentionner que pour mémoire une loi contre les accapareurs d'argent, qui défendait de garder chez soi plus de dix-huit mille francs en or ou argent monnayé. Cette loi, concession faite à l'opinion ameutée contre les capitalistes, ne paraît jamais avoir été appliquée; mais en 705,

César annula les intérêts dus et ordonna que les intérêts payés fussent déduits du capital. De plus, les créanciers furent contraints de recevoir les biens des débiteurs insolvables au prix supérieur qu'ils avaient avant la guerre civile. C'était violent, mais César avait des engagements envers son parti, qui fut loin de trouver la mesure assez forte. Le parti démocratique professait sur la question de l'intérêt une théorie fort radicale; il était pour la gratuité absolue, et se prévalait d'une ancienne loi, depuis longtemps tombée en désuétude, mais non abrogée, et qui défendait en effet tout prêt à intérêt. Une réforme sur laquelle on s'accordera plus facilement, fut celle qui mit la personne du débiteur à l'abri des poursuites du créancier. Contrairement aux rigoureuses dispositions de l'ancien droit romain, César fit prévaloir le principe que le débiteur pourrait toujours se libérer par l'abandon intégral de ses biens, qu'ils fussent ou non suffisants pour couvrir la dette. Il fit aussi des lois contre l'usure, et il défendit aux capitalistes de prêter à intérêt un capital supérieur à la moitié de la valeur de leurs propriétés en biens-fonds : défense injustifiable au point de vue de la liberté économique, mais qui, une fois admise l'intervention de l'État dans les transactions privées, n'était pas la plus mauvaise qu'on pût prendre. Elle devait avoir pour effet de contraindre tous les prêteurs d'argent à se faire propriétaires et cultivateurs. Ils étaient devenus une caste vivant uniquement de l'exploitation de ses capitaux et de ses débiteurs, et odieuse au peuple. C'était cette caste que la loi atteignait et détruisait, sans supprimer le prêt à intérêt, comme l'eussent voulu les radicaux du parti.

Les distributions de terres ne pouvaient manquer dans le programme de César. On a vu qu'elles étaient le palliatif obligé d'un fléau chronique. Mais, à la différence de Tibérius Gracchus, César procéda de manière à ne froisser aucun intérêt, il ne toucha pas aux terres concédées en occupation, et toute possession héréditaire fut par lui assimilée à la propriété légitime. Le domaine public fit seul les frais de la munificence nécessaire de l'État. César compléta, par des mesures de décentralisation, cette reconstitution partielle de la petite propriété, et la vie municipale des communes fut affranchie autant que possible. C'était tout ce que la situation permettait de faire directement pour l'Italie, qui devait, dans la pensée de César, retirer indirectement de plus grands avantages du nouveau système qui allait être appliqué aux provinces.

On a déjà signalé l'assimilation des provinces à l'Italie comme une des idées principales ou plutôt comme un instinct puissant du parti

démocratique. César le reprit et l'agrandit. Les provinces devaient disparaître peu à peu et faire place à une patrie commune et plus vaste; vainqueurs et vaincus, maîtres et sujets, l'ancienne république et les anciens pays conquis devaient s'effacer et se confondre dans l'unité et dans l'égalité du nouvel empire, qui réunirait tous les éléments de la civilisation ancienne, et que M. Mommsen appelle pour cette raison empire helléno-italique. Non-seulement les charges des provinces furent allégées, comme nous l'avons dit, et leur administration régularisée, mais une foule de mesures indiquent la pensée et les commencements d'une assimilation complète. Quant à la pénétration réciproque du génie latin et du génie hellénique, elle était depuis longtemps accomplie : « Partout où pénétrait le légionnaire, suivait le maître d'école » grec, aussi un conquérant dans son genre. Depuis longtemps des » grammairiens grecs étaient établis jusqu'aux bords du Guadalquivir, et dans l'institution espagnole d'Osca on enseignait le grec » aussi bien que le latin.... La pensée d'un empire helléno-italique, » avec deux langues et une nationalité unique, n'était pas neuve, » mais la gloire du troisième et du plus grand des hommes d'État » démocratiques de Rome, c'est de l'avoir comprise pleinement, avec » toutes ses nécessités et toutes ses conséquences, et d'en avoir entrepris l'exécution forte et logique. La première condition du nivellement politique et national de l'empire, était la conservation » et l'extension des deux races appelées à la domination commune. » La nationalité latine conserva le pas; si la grecque fut protégée » partout où elle existait, ce fut la latine qui s'étendit matériellement autant que possible, et qui reçut l'héritage des races condamnées. Une égalité complète, avec la supériorité de génie et même » de masse que les Grecs avaient sur les Latins, eut promptement » *byzantinisé* Rome, mais les deux piliers de l'hellénisme en Orient et » en Occident, Alexandrie et Marseille, restèrent intacts, et la Sicile » hellénique obtint des concessions politiques qui lui promettaient » une prochaine et complète égalité avec l'Italie. » La romanisation des provinces se poursuivit avec une énergique activité. Toute la Gaule cisalpine fut définitivement admise dans la bourgeoisie romaine; la province transalpine (Narbonne) se couvrit de colonies romaines (Béziers, Arles, Orange, Fréjus), et la plupart des communes indigènes reçurent la bourgeoisie latine, premier degré en quelque sorte de la bourgeoisie romaine. Plus au nord, Nyon fut fondé sur le lac de Genève, et le latin devint la langue officielle de toute la Gaule septentrionale. En Espagne, Cadix et d'autres communes importantes

furent admises dans la bourgeoisie; en Afrique, la reconstruction de Carthage comme colonie romaine, décrétée autrefois par Caïus Gracchus, fut reprise et menée à bonne fin; en Grèce, Corinthe sortit de ses ruines, et il est intéressant de remarquer que César avait aussi projeté le percement de l'isthme, afin de donner une route plus sûre et plus directe à l'intercourse entre l'Asie et l'Italie. Enfin l'Orient hellénique reçut lui-même des colonies romaines. Une autre distinction entre l'Italie et les provinces disparut également : les troupes, toujours exclues de l'Italie en temps de paix et anciennement distribuées dans les provinces, furent maintenant échelonnées le long des frontières, de sorte que les provinces intérieures au moins jouirent du même privilége que l'Italie : « Dans l'ensemble de ces mesures, on saisit avec évidence un système. L'exemple de la province cisalpine, » complétement assimilée à la mère patrie, montrait que dans la monarchie de César, comme dans la jeunesse de l'ancienne république, » toute commune latinisée pouvait espérer d'être admise un jour dans » le cercle des sœurs aînées et de la mère. La Sicile et la Gaule méridionale étaient déjà au seuil de l'égalité; l'Espagne, la Grèce et toutes » les provinces se trouvaient comprises, à des degrés divers, dans le » vaste travail de l'assimilation progressive. C'en était fait de la domination de la commune de Rome sur le littoral de la Méditerranée; » elle était remplacée par le nouvel état méditerranéen, dont le premier acte fut la réparation des deux grands crimes commis par l'ancienne Rome contre la civilisation. Si la destruction de Carthage et de » Corinthe avait marqué le moment où le protectorat de la commune » romaine s'était changé en tyrannie politique et en exploitation financière, la prompte et brillante restauration de ces deux villes inaugura le nouvel état, fondé sur l'unité politique et l'égalité nationale. »

Telle est, dans son éclat et dans sa grandeur, l'œuvre de César. La justice veut maintenant que nous en montrions, d'après notre auteur, le côté faible et le vice radical, auquel tout le génie du fondateur ne pouvait remédier : « De même que le plus faible organisme est infiniment supérieur à la machine la plus ingénieuse, de même toute » constitution, si défectueuse qu'elle soit, qui donne aux citoyens une » part dans la vie politique, vaut mieux que le gouvernement absolu » du génie le plus humain et le plus admirable. Car celle-là est susceptible de développement, par conséquent vivante; celui-ci est et reste » ce qu'il est. Ce principe n'a pas manqué de se vérifier dans le despotisme romain. Depuis César, comme Gibbon l'a depuis longtemps » démontré, l'État ne se tient plus qu'extérieurement et mécanique-

» ment. La révolution fut nécessaire et salutaire, non parce qu'elle fut » féconde ou qu'elle eût pu l'être, mais parce que, le génie politique » de l'antiquité étant donné, avec l'esclavage et le manque de toute » idée de gouvernement représentatif, et l'ancienne constitution ro- » maine ayant dégénéré en absolutisme oligarchique, l'absolutisme » monarchique apparaît comme la conséquence nécessaire des faits » antérieurs et le moindre mal... César eût voulu être pour le monde » ce que Périclès avait été pour Athènes. Ce fut son rêve impossible, » l'unique mais prodigieuse illusion de cet esprit si fort et si pratique. » Le régime qui était son idéal était d'une nature toute personnelle, » et devait crouler à la mort de son fondateur, comme les créations » personnelles de Périclès et de Cromwell. Bien plus, dans la profonde » décadence morale de la nation, il était à peine croyable que le hui- » tième roi de Rome réussirait à dominer ses concitoyens sa vie durant » uniquement par la loi et le droit, et qu'il pourrait ramener à sa » place dans l'État l'armée, qui avait appris sa puissance et perdu sa » discipline dans la guerre civile. Aussi le grand démocrate ne put-il » dompter qu'imparfaitement et à grand'peine les forces qu'il avait » déchaînées. Des milliers d'épées étaient sorties du fourreau à son » signal; elles se montrèrent déjà moins dociles pour y rentrer. Il » eût voulu être le restaurateur du régime civil, et il fonda la monar- » chie militaire; des soldats succédèrent après lui aux aristocrates et » aux banquiers qu'il avait renversés. Le destin est plus fort que le » génie. Mais il n'est donné qu'aux plus hautes natures de se tromper » ainsi en créant, et les tentatives des grands hommes pour réaliser » l'idéal, même quand elles échouent, sont le meilleur trésor des na- » tions. Le monde était vieux, et le génie même de César ne pouvait le » rajeunir. L'aurore ne revient pas avant que la nuit ne soit venue. »

III.

Après avoir suivi les manifestations du génie politique de Rome, il nous reste à dire un mot de la vie de l'esprit. Dans notre premier article, nous avons montré la pauvreté des formes religieuses primitives, et signalé les causes qui ont empêché le développement d'une littérature nationale. A l'époque de Pyrrhus, où nous nous sommes arrêté, l'hellénisme a déjà pénétré et transformé la mythologie romaine; nous allons le voir imposer aux Romains une littérature de seconde main : « La vie littéraire naît au moment où la nationalité commence à se

» dissoudre sous l'influence du cosmopolitisme hellénique; la poésie » romaine n'a pas son principe dans l'esprit national, elle se base » uniquement sur les exigences de l'école, qui a besoin de livres, et » du théâtre, qui réclame des pièces. Or, l'école et le théâtre étaient » à Rome des institutions dissolvantes. La flânerie du théâtre était » en horreur au sens bourgeois et au génie actif des Romains de » vieille souche, et tout enseignement supérieur aux notions élémen- » taires et communes avait une portée révolutionnaire, car la grande » et profonde pensée de l'ancienne politique romaine était une égalité » rigide, et son idéal qu'il n'y eût dans la cité ni maître ni valet, ni » millionnaire ni mendiant, et que les citoyens fussent unis par le lien » d'une foi et d'une éducation communes. » La littérature fut donc quelque chose d'étranger, d'ennemi, et aussi de factice, et tandis que chez tous les autres peuples les manifestations poétiques ont été la jeune séve et la fleur de la vie nationale, à Rome le premier poëte que l'on puisse nommer est un étranger, un esclave, Livius Andronicus, acteur, copiste, maître de langues et poëte officiel[1], et pour qui la poésie ne fut que l'auxiliaire de ses industries et de son savoir-faire. Maître de langues, il traduisit l'Odyssée en vers abominables pour s'en servir dans son enseignement; acteur, il composa ou plutôt traduisit les pièces qu'il jouait, et il fut ainsi à la fois l'Homère, l'Eschyle et l'Aristophane de la poésie latine.

On sait que l'antiquité ne connaissait les représentations théâtrales que comme accompagnement des fêtes publiques. Il n'y avait donc pas de théâtre permanent à Rome, et tant que la république dura, les représentations eurent lieu sur des tréteaux de bois, comme à nos foires[2]. Les spectateurs s'échelonnaient sur un plan incliné, sans bancs ni degrés, et ceux qui voulaient s'asseoir apportaient leurs siéges. Les sénateurs occupaient les premiers rangs, les femmes étaient reléguées tout en haut, aux plus mauvaises places, et comme les représentations étaient toujours gratuites, le public était nécessairement un peu mêlé et tumultueux. Acteurs et auteurs continuaient du reste à être méprisés par l'opinion. Le directeur était ordinairement un affranchi, et les acteurs, ses esclaves. Tous les compositeurs dont les noms nous sont parvenus, sont également des esclaves. Le poëte, ou le scribe, comme on disait, ou le traducteur, comme il est plus exact de dire, recevait de l'autorité un salaire infime, quand sa pièce avait eu du succès. Le

[1] Le gouvernement le chargeait de célébrer les victoires de la république.

[2] Ce fut Pompée qui fit construire un théâtre en pierres.

public préférait de beaucoup la comédie à la tragédie; l'industrie des traducteurs se porta donc sur la nouvelle comédie attique, mais ce qui est caractéristique, c'est que dans les imitations latines la scène ne se passe jamais à Rome, et que les personnages ne sont jamais des Romains. Bien que le théâtre fût entré dans les mœurs, le préjugé national n'eût pas vu avec plaisir un Romain sur la scène. Cependant les auteurs voulaient être compris du public, et ces nécessités contradictoires produisaient la confusion la plus bizarre. On voit dans leurs pièces les édiles romains se promener pêle-mêle avec les agoranomes et les démarques, et on y parle du Capitole, quand la scène est en Étolie. Pour se conformer au goût des spectateurs, ils assaisonnent de plaisanteries grossières la fine conversation attique, disent beaucoup de mal des femmes, et font jouer un grand rôle au fouet et au bâton. Plaute n'est pas exempt de ces défauts, mais M. Mommsen lui reconnaît « une grande puissance dans le maniement de la langue et du » rhythme, l'entente dramatique, la vérité et la vivacité du dialogue, et » une verve heureuse. » Son contemporain Névius, citoyen romain, entraîné vers les lettres par une véritable vocation, lui est supérieur par l'inspiration poétique. Cécilius, le troisième poëte comique du sixième siècle, est inférieur à tous deux.

De même que la comédie romaine traduit Ménandre et Philémon, la tragédie traduit ou imite Euripide, et ici nous trouvons le nom d'Ennius. Névius emprunte quelques sujets à la légende et à l'histoire nationale. Il a fait l'*Éducation de Romulus et de Rémus*, ou le *Loup*, et le *Clastidium*, célébrant la victoire de Marcellus sur les Celtes.

En dehors du théâtre il faut mentionner les chroniques versifiées de l'histoire romaine. Ici l'esprit national et l'influence grecque sont de nouveau en présence, et c'est encore celle-ci qui l'emporte. Névius est simple narrateur; Ennius introduit dans l'histoire tout l'attirail de la mythologie grecque. Il invoque les Muses, et la guerre d'Annibal est attribuée à la haine de Junon contre les Romains. M. Mommsen fait observer avec justesse que les *Annales* d'Ennius ont été le premier modèle de ces prétendues épopées, mélange artificiel de poésie, de mythologie et d'histoire, dont le fléau s'est étendu à toutes les littératures. « Il se donnait encore plus naïvement pour l'Homère romain, que » Klopstock ne s'est donné pour l'Homère allemand. » C'est aussi de cette époque que date la littérature historique en prose, par les *Origines* de Caton.

Le sixième siècle n'est assurément pas un grand siècle littéraire. M. Mommsen n'hésite pas cependant à le placer au-dessus du suivant.

« Névius, Ennius, Plaute, Caton n'ont pas été des talents poétiques ou » créateurs dans la véritable acception du mot, mais leur époque est la » grande époque de la république romaine, celle de la lutte contre » Carthage, et on sent dans la vigueur de leurs tentatives le souffle » d'un temps héroïque. Ils sont artificiels, incorrects, et défectueux en » beaucoup de points; mais s'ils n'ont pas la force d'atteindre le but, » ils ont au moins le courage et l'espoir de lutter avec les Grecs. Leurs » œuvres étaient sorties de l'influence de l'art grec sur des esprits peu » cultivés, mais ouverts et excités. Les Romains plus raffinés du sep- » tième siècle, précisément parce qu'ils comprirent mieux l'inimitable » perfection de la poésie grecque, eurent une moindre idée de la » vocation poétique de leur propre nation, et ce sentiment provoqua » une réaction qui extirpa tout à la fois l'ivraie et le bon grain du » siècle précédent. A qui comprenait et goûtait l'Iliade, l'Homère ro- » main ne devait plus guère imposer, non plus que les mauvaises imi- » tations d'Ennius et de son successeur Pacuvius ne pouvaient faire » oublier le charme d'Euripide. Les interpolations dont les grossières » exigences du public romain avaient fait surcharger les élégantes » comédies de Ménandre et de Diphile faisaient hausser les épaules. Le » grand effort fut la correction. Térence promet dans ses prologues un » style correct et pur, et presque toute la polémique des satires de » Lucilius roule sur le langage. » Ce fut le notable, mais l'unique progrès de cette époque. Il faut dire aussi que la poésie s'éleva peu à peu dans l'opinion, et ne fut plus considérée comme un métier, mais comme un art. Au temps de Sylla, les poëtes dramatiques sont très-largement payés et tout aussi considérés; des hommes appartenant à la plus haute noblesse, comme Lucius César, ne dédaignent pas d'écrire pour la scène. Un peu plus tard, le célèbre acteur Roscius estime son revenu annuel à cent soixante mille francs, et la danseuse Dionysia le sien à soixante mille. La mise en scène, les décorations, les costumes devinrent splendides, mais il n'y eut plus de poésie dramatique. Sous Sylla, on voit les directeurs remettre en scène les pièces de Plaute, en changeant les titres et les noms des personnages. Un nouveau genre, le mime, remplaça la comédie et la tragédie. C'était une arlequinade parlée et dansée; les sujets étaient scabreux, l'exécution légère et les danses lascives.

A côté de ce dépérissement du théâtre, il faut signaler une grande activité littéraire, mais une activité tourmentée et sollicitée par des principes contraires. Il y a les classiques et les modernes; les classiques essayent de remettre en honneur les anciens, Ennius, Pacuvius

et surtout Plaute ; les modernes trouvent même Lucilius trop barbare. Cicéron transporte dans les lettres l'incertitude qui le signale comme homme politique. Par son exemple et dans ses œuvres, il est le représentant principal de la tendance moderne, ce qui ne l'empêche pas d'exalter jusqu'au ridicule la poésie du sixième siècle. La renaissance hellénique, connue sous le nom d'alexandrinisme, domine maintenant comme l'ancienne littérature grecque a dominé du temps d'Ennius, et elle produit Catulle, supérieur à ses modèles. La tendance opposée est représentée avec éclat par Lucrèce, la plus haute et la dernière manifestation du génie romain dans les lettres, car la poésie du siècle d'Auguste n'est plus purement romaine. Issue de la fusion des principes contraires, elle est bien la poésie du nouvel empire hellénoitalique.

De même que la littérature, la vie religieuse a eu ses phases correspondantes à celles de la vie politique. Au sixième siècle, les Grecs s'étonnaient de la piété des Romains; mais ce n'était déjà plus la simple et forte religion des temps primitifs : « La foi nationale commençait à s'ossifier en théologie. Le catalogue des obligations et priviléges des prêtres de Jupiter ne déshonorerait pas le Talmud. » Le sentiment religieux disparaissait sous les pompes et les minuties du culte, et, par un contre-coup naturel, le scepticisme commençait à pénétrer dans les hautes classes. On s'éprit des idées d'Épicharme, qui voyait dans les dieux des personnifications de la nature, et de celles d'Évhémère, qui en faisait des hommes déifiés. La superstition envahit ce qui restait fermé au rationalisme. C'est le moment de la découverte des prétendus livres du roi Numa, que le sénat crut devoir faire brûler par prudence. Des astrologues chaldéens exerçaient leur industrie à Rome et dans toute l'Italie, et en 550 le sénat dut admettre solennellement la Cybèle phrygienne, avec son cortége de prêtres eunuques et mendiants et de processions étranges. « Peu d'années après, » on découvrit une association occulte de la nature la plus hideuse, » célébrant des mystères bachiques qu'un prêtre grec avait apportés » en Étrurie, et qui de là avaient envahi, comme la peste, toute » l'Italie, ruiné partout les familles, et causé les plus grands crimes, » un dévergondage et des vices inouïs, des falsifications de testaments, » des empoisonnements, etc. La justice poursuivit plus de sept mille » initiés, et prononça contre la plupart d'entre eux la peine capitale. » L'association se maintint néanmoins, et en 574, on condamne de » nouveau trois mille membres. » Le septième siècle vit des phénomènes non moins étranges. Dans la guerre des Cimbres, Marius se

faisait accompagner d'une prophétesse syrienne, et en 667 le sénat lui-même fut contraint par l'opinion de convertir en décrets les folles inspirations d'une autre prophétesse. On vit des citoyens romains se faire eunuques pour se consacrer à Cybèle. Et Cybèle n'était plus seule : la *Ma* cappadocienne, dont les prêtres répandaient leur propre sang aux processions publiques, était venue la rejoindre, et la sombre religion de l'Égypte réclama aussi son droit de cité. En 657, il y eut une loi pour défendre les sacrifices humains : « Les crises affreuses d'une » révolution qui durait depuis cinquante ans, et dont on n'entrevoyait » pas encore la fin, troublaient et oppressaient l'esprit de la foule. La » pensée effarée gravissait toutes les hauteurs, plongeait dans tous les » abîmes, pour y chercher un espoir ou de nouvelles terreurs. Un » mysticisme terrible se répandit avec une effroyable rapidité, et tous » les esprits faibles ou ordinaires en furent saisis comme d'une épidé- » mie. » Vers la fin de la république, ce furent les divinités égyptiennes qui triomphèrent, comme les plus nouvelles et les plus mystérieuses. La religion persane ne resta pas absente, et les Juifs, disséminés dans l'univers bien avant la destruction de Jérusalem, avaient depuis longtemps installé à Rome le culte sémitique. Toutes les idées et toutes les formes religieuses de l'antiquité se trouvaient ainsi réunies pour une décomposition commune, et la foi nouvelle qui allait surgir devait trouver les esprits ouverts et le terrain préparé. Mais si la prompte fortune du christianisme s'explique par la soif de nouveautés religieuses que possédait le monde païen, son triomphe définitif n'en est pas moins dû à sa vertu propre et à sa force intérieure : il apportait au monde un esprit nouveau, et il conquit l'âme des peuples, dont les empereurs ne possédaient que le corps.

ARMAND VALLIER.

M. COUSIN

ET

L'ALLEMAGNE PHILOSOPHIQUE

de 1817.

Quelques-uns imputent malicieusement à M. Cousin d'avoir délaissé la philosophie, sa première maîtresse, — de laquelle d'ailleurs il n'eût jamais d'enfants, — pour déposer son cœur et sa plume aux pieds de quelques belles et doctes dames du dix-septième siècle. Ce n'est pas nous qui lui imputons à crime ses nouvelles amours; d'autant plus, ce sont toujours amours platoniques. Littérateur ou philosophe, écrivain ou orateur, M. Cousin est constamment resté fidèle à lui-même. Dans cette métamorphose prétendue, les uns ont voulu voir une décadence, d'autres un rajeunissement. Erreur des deux parts. M. Cousin ne vieillit ni ne rajeunit, il a beaucoup trop d'esprit pour cela. Il reste M. Cousin, et assurément ne saurait faire mieux. Rien ne peut nous en convaincre comme ce voyage en Allemagne qu'il entreprit il y a quelque quarante ans, et dont il rapporta les *Fragments et Souvenirs* qu'il publie aujourd'hui dans une troisième édition, édition considérablement augmentée, comme il nous l'apprend lui-même. Sont-ce les *Souvenirs* ou les *Fragments* que l'auteur a considérablement augmentés? Toujours est-il qu'en lisant ce volume on reste sous le charme, et que dût l'auteur augmenter encore ses souvenirs dans une édition prochaine, laquelle nous lui souhaitons fort, personne assurément n'aurait le mauvais goût de s'en plaindre.

C'est en 1817 que M. Cousin fit ce voyage d'outre-Rhin. Il était alors âgé de vingt-cinq ans à peine, déjà successeur de Royer-Collard à la

faculté des lettres de Paris et maître de conférences à l'école normale. Il avait beaucoup professé les deux années précédentes, et éprouvait le besoin de cesser un peu d'être éloquent.

« Depuis l'automne de 1815, nous dit-il, où j'avais succédé à M. Royer-Collard dans la chaire de l'histoire de la philosophie moderne à la faculté des lettres et pris la direction des conférences philosophiques de l'école normale, jusqu'à la fin de l'année scolaire de 1817, je n'avais pas eu un seul jour de relâche. Ce double enseignement avait tenu sans cesse en exercice toutes les facultés de mon esprit et de mon âme. L'univers s'était réduit pour moi au quartier Latin, à la rue Saint-Jacques[1] et à la rue des Postes[2]. Je n'avais guère vu la campagne qu'au jardin du Luxembourg. Ma seule compagnie avait été mes livres et quelques élèves choisis de l'école normale, devenus aujourd'hui des hommes célèbres; mon unique satisfaction, de sentir croître un peu mon intelligence et se former autour de moi une *école philosophique.* » Va pour l'école philosophique, puisque M. Cousin y tient. « Enfin j'avais passé ces deux années comme Abailard raconte qu'il avait quelque temps vécu sur la montagne Sainte-Geneviève et au cloître Notre-Dame, avant de rencontrer Héloïse. » Aujourd'hui que M. Cousin a rencontré son Héloïse, la ressemblance entre Abailard et lui ne laisse plus rien à désirer.

« Un peu de repos m'était devenu nécessaire. Je résolus donc de donner congé à mon esprit, et d'employer mes vacances à courir le monde.

» Mais où aller? La délibération ne fut pas longue. Je voulais me divertir sans tout à fait perdre mon temps, et mettre encore à profit pour mes études cette course nécessaire à ma santé. » Déjà l'on peut voir poindre l'éclectisme dans cette ingénieuse combinaison. « Les arbres seuls et les montagnes, comme dit Platon, ne voulaient rien m'apprendre. Il me fallait des hommes et des philosophes. La belle Italie ne me suffisait donc pas, et je n'avais guère à choisir qu'entre l'Écosse et l'Allemagne. Mais entre Édimbourg et moi, il y avait l'Océan qui effrayait ma poitrine et ma mère, tandis que l'Allemagne était à ma porte. » Et pourtant si loin de M. Cousin!

« D'ailleurs, à parler franchement, j'en avais assez pour le moment de la philosophie écossaise. Après l'avoir étudiée sous M. Royer-Collard, je l'avais moi-même assez longtemps enseignée. » Il y avait bien en

[1] Alors le siége de la faculté des lettres.

[2] Où se trouvait l'école normale, au séminaire du Saint-Esprit.

effet de quoi en dégoûter notre voyageur. Mais l'aveu n'est-il pas charmant et ne sied-il pas à merveille, avec sa grâce étourdie et un peu indiscrète, aux vingt-cinq ans de M. Cousin? Des personnes qui se disent bien informées affirment que M. Cousin a toujours eu vingt-cinq ans.

Le spirituel voyageur part donc le 25 juillet au matin, et au bout de quatre mois rapporte à la France, comme étrennes de voyage, une gerbe d'idées de toutes nuances, assortie avec un art parfait, des « Fragments » de systèmes et aussi des fragments de philosophes.

Dans un avant-propos, l'auteur nous dit : « Ce sont des notes de voyage écrites chaque jour, sur les lieux mêmes, » la troisième édition aussi? « et qui ont au moins le mérite de la plus parfaite exactitude. » Ce qui signifie sans doute que ces notes représentent avec la plus parfaite exactitude la manière dont les choses, les pensées et les hommes se sont peints dans l'imagination du jeune et brillant successeur de Royer-Collard. Les conversations, les dissertations et les portraits passent sous nos yeux comme les verres colorés d'une lanterne magique. Moitié ombre, moitié lumière, une lueur mobile anime toute cette collection de philosophes, de poëtes et d'érudits. « On y verra, nous dit l'auteur, les plus fameux représentants de la philosophie allemande interrogés sur les plus graves problèmes par un jeune Français décidé à ne se pas payer de mots, les forçant doucement à sortir de leurs nuages, et souvent à laisser paraître de tristes conclusions. » On ne saurait avec plus d'adresse piquer notre curiosité. M. Cousin montreur de métaphysiciens et dompteur de panthéistes, voilà certes un spectacle qui vaut son prix. Et puis le philosophe touriste, afin de protéger les lecteurs imprudents qui pourraient vouloir l'imiter et faire plus intime connaissance avec le monstre, « a pris soin, comme il le dit, dans une méditation dernière, de soulever les voiles qui couvraient encore en 1817 la philosophie allemande, et d'armer d'avance nos jeunes compatriotes contre les systèmes qui fermentaient alors sourdement, et qui depuis, surtout en 1848, ont éclaté au grand jour et déshonoré leurs principes par leurs conséquences. » Voilà qui est bien dit, et surtout voilà un don de seconde vue bien remarquable. Nous n'aurons garde de passer sous silence cette conclusion, qui nous apprendra combien il est regrettable que les Schelling et les Hegel n'aient point fait leur philosophie à la faculté des lettres de Paris.

Le jeune Français s'en allait donc, mettant l'Allemagne à la question et confessant de ci de là « ses plus fameux représentants ». Décidé qu'il était, comme il nous en informe, à ne pas se payer de mots, il

fait passer ses examens en conscience; et après avoir, avec tout l'esprit et toutes les grâces imaginables, fonctionné comme juge d'instruction, il s'institue d'office, dans sa méditation dernière, juge souverain de par l'éclectisme, et prononce sans appel la sentence de condamnation.

Les *Fragments et Souvenirs* débutent par une étude sur les dernières années de Kant. M. Cousin n'ayant pu connaître personnellement le philosophe de Kœnigsberg, a eu recours à MM. Haase et Wasiansky, l'un collègue et l'autre ami de Kant jusqu'à son lit de mort. L'étude qu'il fait d'après ces biographes est un tableau de genre, une peinture de chevalet. Ce n'est pas nous qui le disons, c'est lui-même : « Nous avons pensé qu'avec le goût du temps pour les détails historiques et pour les tableaux de chevalet en tout genre, le lecteur français voudrait bien nous suivre un moment à Kœnigsberg dans l'intérieur d'un grand homme qui finit, dans son cabinet d'étude, à sa table et à son lit de mort. A défaut de grandeur et d'un vif intérêt, nous promettons du moins une vérité parfaite. » C'est-à-dire que l'auteur va nous faire une peinture à la flamande. Il y a merveilleusement réussi, seulement on pourra s'étonner que le coryphée du spiritualisme français, car il n'y a d'autre spiritualisme possible en France que celui de M. Cousin, nous montre un pinceau aussi enclin aux détails matériels. On dîne beaucoup dans cet article, on y dort mieux encore, on s'y promène avec exactitude. Mais on y apprend aussi sur Kant des particularités fort curieuses et caractéristiques :

« Le dîner durait d'une heure à trois, et quelquefois davantage. Après dîner, Kant s'était prescrit, comme une règle de santé, de se livrer à un exercice modéré. Il faisait donc chaque jour une petite promenade, et il la faisait toujours seul. Il avait pour cela deux raisons : d'abord il désirait penser à son aise et se délasser du commerce des hommes dans la libre et paisible contemplation de la nature, ensuite il voulait respirer seulement par le nez et sans ouvrir la bouche, pour que l'air eût le temps de s'adoucir avant d'arriver à ses poumons. C'était un conseil d'hygiène qu'il donnait à tous ses amis : il prétendait par là éviter l'enrouement, la toux, le rhume, et peut-être n'avait-il pas tort, car il avait très-rarement ces incommodités. » M. Cousin, qui est orateur, ne s'est peut-être pas accordé le loisir nécessaire pour mettre à l'épreuve ce moyen hygiénique qu'il recommande, et qui doit être excellent en effet; cependant il en existe un autre qui nous paraît encore plus infaillible, il consiste à posséder de bons poumons. Si ces poumons sont accompagnés d'un bon estomac et d'un bon sommeil, tout sera à merveille. Kant jouissait de tous ces priviléges, et c'est

peut-être aussi parce qu'il avait une santé parfaite qu'il se porta bien et vécut longtemps. De plus, ce qui n'y gâte rien, il était philosophe pour tout de bon.

« La faim, dit un proverbe allemand, est le meilleur cuisinier. » Sans doute, mais à la condition qu'on en aura un autre. Kant connaissait le cuisinier dont parle le proverbe, il l'avait pris à gages et le garda jusqu'au bout. Son appétit fut toujours excellent : « Même dans les derniers temps, nous apprend M. Cousin, il avait tellement faim, qu'il pouvait à peine attendre le dernier convive. » Kant ne mangeait jamais seul, chaque jour il invitait quelque ami, ordinairement deux, quelquefois cinq. « Il mangeait assez bien, surtout du second plat, qui était toujours un de ses mets favoris. » Quel pouvait être ce second plat? Le biographe a oublié de nous l'apprendre, omission grave dans un traité d'hygiène. Par contre, revenant sur les principes que Kant vieillard suivait si bien, l'auteur nous dit : « Autant il était ennemi déclaré de toutes les petites délicatesses et des soins excessifs qu'on prend de soi-même, autant il était observateur scrupuleux des règles d'hygiène qu'il s'était prescrites. Ainsi, il portait toujours des bas de soie, qu'il ne liait pas autour de la jambe par des jarretières, mais qu'il soutenait par des cordes à boyaux, attachés à de petits ressorts élastiques qui étaient fixés dans deux petits goussets pratiqués tout exprès à côté de ses goussets de montre. Tout cet arrangement, aussi compliqué que celui d'un de ses traités de métaphysique, avait pour objet de maintenir la libre circulation du sang. » Le génie de l'homme est une grande chose. Dans ce système de bretelles qui ne sont pas des jarretières et de jarretières qui ne sont pas des bretelles, il y a un chef-d'œuvre d'éclectisme. On comprend donc qu'il ait séduit M. Cousin, lequel ayant bien voulu faire ailleurs quelques emprunts à la philosophie de Kant, n'aura sans doute pas négligé d'adopter cet ingénieux arrangement. Il est vrai que la fougue oratoire ne manquerait pas de réduire à néant cette théorie compliquée, mais incommode. Nous devons conclure plutôt que M. Cousin n'en a pas doté son école. Mais poursuivons :

« Kant, qui se servait si bien de sa plume, ne savait pas la tailler. » Son biographe français lui eût sans doute bien volontiers rendu ce léger service. Mais Kant n'eût pas écrit alors le traité de la *Raison pure*. La Providence a tout ordonné pour le mieux.

Autre détail éminemment caractéristique de l'homme et de sa doctrine :

« Kant se déshabillait seul, avec méthode, de manière à pouvoir se

rhabiller le lendemain sans embarras. Il avait acquis une habileté particulière pour se bien couvrir dans son lit. Il s'y glissait légèrement, tirait sous lui un coin de sa couverture d'une épaule à l'autre, en faisant autant avec l'autre coin, qu'il ramenait jusque sur sa poitrine, et, ainsi enveloppé et emballé comme un cocon de soie, il attendait le sommeil. » Comment prétendre encore que les métaphysiciens sont dénués de sens pratique ?

M. Cousin n'a eu garde d'oublier le cadre à son tableau de genre. Il a enchâssé le « Socrate de l'Allemagne » dans une bordure appropriée : « Nous prions le lecteur français, dit-il au commencement de son étude, de vouloir bien se transporter avec nous à Kœnigsberg, petite ville de la Prusse orientale, sur la Baltique, où Kant est né, et où il est mort sans en être sorti une seule fois, comme Socrate, qui dans une vie de soixante-dix ans ne quitta jamais le territoire d'Athènes : premier trait de ressemblance entre deux hommes qui en ont tant d'autres. » Socrate respirait-il aussi par le nez, et savait-il se couvrir dans son lit ? « Dans un coin de cette petite ville, poursuit l'auteur, il faut chercher une petite rue paisible, où les voitures ne circulent point, et où se trouve une assez vieille maison, attenante à des jardins et aux bâtiments de derrière de l'antique château de Kœnigsberg, avec ses tours, ses prisons et ses hiboux. C'est là que demeure notre philosophe. Un silence si profond y règne, qu'au premier abord on la croirait inhabitée. » M. Cousin doit croire aux revenants, ou tout le moins en avoir peur.

Nous regrettons, en vérité, qu'après la ravissante peinture flamande que l'auteur nous a faite de l'intérieur et de la vie de Kant, il se soit cru obligé de nous montrer le grand philosophe tombant en enfance, et récitant, en mêlant d'une façon grotesque ses souvenirs d'écolier : « *vacca*, la pince ; *forceps*, la vache ; *rusticus*, la moustache ; *nebulo*, c'est toi. » Pourquoi insister sur cette fin, amasser les détails, et nous donner le triste spectacle de la faillite intellectuelle d'un si grand esprit ? Vraiment, la médisance pourrait accuser M. Cousin d'avoir, en cette circonstance, manqué de piété philosophique A quoi bon, en effet, et que pouvons-nous apprendre de Kant bégayant et divaguant ? Un pareil spectacle navre le cœur, les larmes viennent aux yeux, et l'on voudrait, au lieu de soulever ce voile, l'abaisser avec soin. Ne valait-il pas mieux nous montrer l'homme alors qu'il était encore lui-même, dans sa force, dans sa courageuse et tranquille sincérité, surtout dans cet amour sans emphase, mais profond et incorruptible, pour le vrai ? Kant enfin, incapable de transiger avec le monde, avec l'ambition, avec

le préjugé et avec lui-même? Kant pétrissant, dans ce petit coin de la Prusse dont il n'est pas sorti, toute la substance intellectuelle de son pays et du monde philosophique, et, au lieu de recevoir l'empreinte de tous les moules étrangers, imposant celui de son esprit rénovateur au présent et à l'avenir?

Quel but pouvait poursuivre M. Cousin en étalant sous nos yeux cette décrépitude de la pensée qui vacille et va s'éteindre dans un corps consumé par l'âge? Il faut qu'il ait vu dans ce tableau, pour avoir trouvé le courage de le peindre, quelque grand enseignement à tirer. Lisez plutôt : « Parmi cette multitude d'écrits (ceux qui traitent de la vie de Kant), il en est deux que le mérite d'une fidélité scrupuleuse a tirés d'abord de la foule et soutenus dans l'estime publique, quoiqu'ils embrassent seulement quelques années de la vie de Kant, et même les dernières, celles où, parvenu au terme de sa longue carrière et touchant à quatre-vingts ans, l'auteur de la Critique de la raison spéculative et de la raison pratique n'était guère plus qu'une OMBRE de lui-même. Mais les *lueurs* qui brillaient encore par intervalle dans les *ténèbres et les misères* de la vieillesse sont autant de *révélations précieuses* sur cette grande et forte nature *mise à nu par l'âge* et *réduite à son propre fonds*. Nous nous proposons de les recueillir. » Cela est fort bien dit; cependant nous avouons en toute humilité que nous éprouvons quelque peine à concevoir comment Kant n'étant plus qu'une *ombre* de lui-même peut nous révéler cette *grande et forte nature*, ni comment cette grande et forte nature peut être mise à nu et réduite à son propre fonds alors que l'âge lui a dérobé presque tout ce qui faisait sa force et sa grandeur. Si nous étions éclectique, nous comprendrions peut-être ce mystère, qui évidemment n'a pas de solution pour le profane.

Laissons donc ces pénibles révélations et allons droit à la fin du chapitre, où l'auteur raconte, en traduisant Wasiansky, les derniers instants de Kant.

« Le 11 au soir[1], ses yeux étaient éteints et son visage calme. Je lui demandai, dit M. Wasiansky, s'il me reconnaissait. Il ne me répondit point; mais il me tendit les lèvres comme pour m'embrasser. Une profonde émotion me saisit. Je ne sache pas qu'il ait jamais embrassé aucun de ses amis, du moins je ne l'ai jamais vu embrasser personne. Une fois seulement, quelques semaines avant sa mort, il embrassa sa sœur et moi, mais sans paraître savoir ce qu'il faisait. Je regardai le mouvement de ses lèvres comme l'adieu de l'amitié, et ce fut le

[1] Février.

dernier signe de connaissance qu'il donna. Tous les symptômes d'une mort prochaine paraissaient. Je voulus assister à sa mort comme j'avais assisté à une grande partie de sa vie, et je restai près de son lit la dernière nuit. Vers une heure du matin, il revint un peu à lui, et quand je lui présentai à boire, il put approcher sa bouche du verre; et comme elle n'avait pas la force de garder la boisson, il la tint fermée avec sa main jusqu'à ce que tout fût avalé, et il me dit encore intelligiblement: « C'est bon. » Ce fut son dernier mot. Bientôt les extrémités devinrent froides et le pouls intermittent. Le 12 février, à quatre heures du matin, le pouls n'était déjà plus sensible ni aux mains, ni aux pieds, ni au cou. A dix heures, son visage changea visiblement : l'œil était fixe et éteint, la pâleur de la mort décolora son visage et ses lèvres. Vers onze heures, le moment fatal approcha. Sa sœur était debout au pied de son lit, son neveu au chevet, moi à genoux près de lui, essayant de surprendre encore quelque étincelle de vie dans ses yeux. Je fis appeler son domestique pour qu'il pût être témoin de la mort de son bon maître. Un de ses meilleurs amis, que j'avais fait avertir, arriva. La respiration devint de plus en plus faible : on apercevait à peine un souffle léger sur les lèvres, et sa mort fut une cessation de la vie et non pas une crise. Le 11, Kant avait cessé de vivre. »

« Kant avait écrit lui-même, quelques années auparavant, la manière dont il voulait être enterré : il avait voulu que ce fût le matin, dans un profond silence, et sans autre suite que ses commensaux. »

M. Cousin avait bien raison lorsqu'il nous disait que Kant détestait tout ce qui de près ou de loin ressemblait à de la déclamation. Vivre sans emphase, mourir sans emphase, voilà le philosophe.

Et maintenant, s'il vous plaît, nous allons suivre l'auteur à travers ses pérégrinations, et entendre de sa bouche les impressions qu'il recueillit lorsqu'il se trouva face à face avec ces fameux représentants de la philosophie allemande, que le jeune Français força doucement à sortir de leurs nuages et amena à de si tristes conclusions. Tout d'abord M. Cousin nous donne la clef de ses succès :

« La nature allemande, dit-il, est expansive et confiante; on était touché de voir un professeur de Paris faire trois ou quatre cents lieues pour s'enquérir de systèmes réputés extravagants dans le pays de Condillac et de Tracy. » C'était bien de la bonté effectivement. « J'avais aussi un bien grand avantage : j'étais jeune et obscur; je ne faisais

ombrage à personne; j'attirais les hommes les plus opposés par l'espérance d'enrôler sous leur drapeau cet écolier ardent et intelligent que leur envoyait la France. » Mais c'est du machiavélisme. Pauvres et candides métaphysiciens! « Aujourd'hui que j'ai un nom, je suis l'homme de mes écrits et d'une théorie (laquelle?), que je me suis pourtant *efforcé* de rendre bien peu personnelle, on s'observe avec moi; les esprits se retirent dans leurs convictions particulières, les cœurs même se resserrent, et, rançon amère d'une réputation incertaine, à force d'être connu en Allemagne j'y suis devenu étranger. Mais alors, etc.... » Sans doute, cela est pénible; mais à qui s'en prendre? A M. Cousin lui-même. Il s'est si bien *efforcé* d'être impersonnel, que l'on a fini par prendre ses efforts au sérieux et par croire qu'il manquait de personnalité, qu'il était en un mot, non pas une personne philosophique, mais seulement un personnage. On a pris des précautions contre lui : M. Cousin n'est-il pas éclectique? Enfin, plus il a été connu en Allemagne, plus l'Allemagne l'a délaissé. M. Cousin est devenu étranger à l'Allemagne, parce que l'Allemagne est toujours restée étrangère à M. Cousin. Voilà tout le mystère. M. Cousin eût-il fait encore vingt voyages d'exploration au delà du Rhin, que, selon toute probabilité, il en serait encore de même. Dans cet aveu, que l'illustre professeur veut bien nous faire, le bon sens le dispute à la candeur. Parmi tous les philosophes que M. Cousin est allé peindre en Allemagne et qu'il a rapportés en effigie pour les pendre au gibet de l'éclectisme, il en est un qu'il a reproduit avec une vérité frappante, c'est lui-même.

Le philosophe en vacances a vu bien des réputations dans son excursion de 1817, et, comme Socrate, accouché bien des esprits. Ne pouvant le suivre dans toutes ses opérations, nous nous en tiendrons à la qualité, et le verrons à l'œuvre vis-à-vis de ses victimes les plus remarquables : F. Schlegel, Hegel, Schleiermacher et Gœthe.

« M. Frédéric Schlegel est, ainsi que son frère Auguste-Guillaume, un des plus grands critiques de l'Allemagne. Comme son frère aussi, et avant lui, il a étudié les langues orientales et publié un ouvrage très-estimé sur la *Langue et la sagesse des Indiens*. Il a touché à tout et il a traversé tout. Il a commencé par être un des partisans les plus ardents de M. Schelling, et il a composé à cette époque de sa vie des romans panthéistes d'une moralité très-équivoque. Dans la suite, il a abandonné la philosophie pour la religion, et il est devenu chrétien orthodoxe. C'est alors qu'il a converti sa femme, de juive qu'elle était, au protestantisme. Puis, étant lui-même devenu catholique, il l'a une

seconde fois convertie au catholicisme, et aujourd'hui ils convertissent à qui mieux mieux. » Il ne fait pas bon poser devant M. Cousin. « M. Schlegel est conseiller de la légation autrichienne auprès de la diète germanique, et il passe pour un des favoris de M. Gentz, favori lui-même de M. de Metternich. Les protestants et beaucoup de philosophes attribuent tant de changements à des calculs intéressés, comme si l'homme pour changer avait besoin d'être poussé par l'intérêt, comme si la mobilité n'était pas dans sa nature, et même n'entrait pas jusqu'à un certain point dans ses perfections! » M. Schlegel lui-même n'eût certainement pas mieux dit, et les avantages de cette nouvelle théorie de la perfection sont évidents par eux-mêmes.

Après l'homme intellectuel, l'homme physique. M. Schlegel est peint en pied; quelques traits ont suffi : « C'est un homme d'une figure belle et régulière, mais l'embonpoint commence à le gagner. » Sans doute depuis qu'il s'est converti au catholicisme. « Ses manières sont extrêmement simples. Il me reçut assez bien, et m'invita à venir le soir avec lui faire une promenade autour de la ville. Il parle français à merveille, et s'exprime avec une clarté parfaite. Voici le résumé de notre conversation :

» Prenez garde à la route dans laquelle vous allez entrer : c'est celle du panthéisme. Avec Kant, comme vous l'entrevoyez déjà, Fichte est inévitable, mais avec Fichte il faut bien savoir que Schelling est inévitable aussi : la raison ne peut conduire qu'au panthéisme, c'est-à-dire à l'athéisme. » On devrait croire que celui pour lequel la divinité est visible en toutes choses et celui qui ne la voit nulle part ne peuvent avoir une doctrine identique. Mais on aime à les confondre, et le célèbre interlocuteur de M. Cousin n'est pas seul coupable d'une méprise si commode. M. F. Schlegel après avoir fait de Bacon un mystique et de Jacobi un rationaliste, déclaré que Saint-Martin et de Bonald sont les deux hommes de France qui seuls peuvent prétendre à l'esprit philosophique, reprend à partie le jeune philosophe qui se croit obligé de revendiquer contre lui les droits de la raison, et s'écrie : « La raison! la raison! Prenez garde, encore un pas, et vous voilà panthéiste. » — « Mais la prédiction, dit M. Cousin, ne m'effrayait guère. » M. Cousin n'avait rien à craindre en effet, et M. Schlegel aurait dû s'en apercevoir. Lui, dilettante, catholique et philosophe tout ensemble, par la grâce du Saint-Esprit, comment a-t-il pu prendre le jeune Français qui lui venait de Paris pour un philosophe argent comptant? Un philosophe, nous entendons un vrai philosophe, comme il ne s'en rencontre plus guère, est un cerveau dévoré du besoin de logique et de science, un homme

qui subit malgré tout, malgré lui-même souvent, la tyrannie du raisonnement. Or, M. Cousin n'a jamais connu très-fort cette fatalité implacable de la pensée qui s'appelle le syllogisme, roue d'acier qui saisit l'esprit par une extrémité, l'attire dans ses formidables engrenages, et de conséquences en conséquences finit par le faire passer tout entier au laminoir d'une proposition une fois posée en principe. M. Cousin, en homme habile et prudent, a su fort bien circuler à travers tous les appareils métaphysiques, tous les systèmes, tous les engrenages et tous les engins de la pensée humaine, sans se laisser prendre, si ce n'est un peu de temps à autre par lés basques de son habit de professeur. Mais le désastre était vite réparé; une reprise en famille, et à distance il n'y paraissait plus. M. Cousin est de la sorte resté en dehors de la philosophie; il a été un virtuose de l'espèce philosophe, il a joué de la philosophie comme d'autres du violon, avec une grâce, un entrain, un art parfaits. C'est en ce genre, à coup sûr, notre premier talent. Successivement, et même tout ensemble, il a exécuté devant ses auditeurs ravis du Descartes, du Reid et du Dugald Stewart, du Maine de Biran et du Royer-Collard, du Kant, du Jacobi, du Schelling, — que sais-je? tout enfin, excepté du Cousin. Brillantes variations sur un thème favori, Platon. — *È finita la musica,* comme disent les Italiens. Que reste-t-il? Un charme pour l'oreille, un souvenir harmonieux, un son qui va se perdant par degrés dans le silence. Le bilan de la philosophie en est-il grossi? Non, pas d'une obole. L'école de M. Cousin, ne lui en déplaise, a commencé avec M. Cousin et a fini avec M. Cousin. Il faut qu'on s'en console. Et les disciples? Franchement, M. Cousin lui-même y croit-il? Non, il fait semblant. Il ne faut décourager personne. Tout grand homme est l'incarnation d'une grande idée. L'homme passe, l'idée demeure, et lui constitue une immortalité au sein du genre humain. Nous gagerions presque qu'il y a dans l'adorateur posthume et forcément platonique de madame de Longueville un Cousin d'infiniment d'esprit, et aussi de talent, qui sourit un peu parfois du Cousin décrété philosophe par un public d'ailleurs fort respectable. M. Cousin a hébergé dans son cerveau une foule de doctrines; brillante hôtellerie, mais fermée aujourd'hui, et qui n'est ni à vendre ni à louer. Son propriétaire a exercé l'hospitalité largement, en vrai grand seigneur de l'intelligence qu'il est; mais, il faut le dire aussi, cette hospitalité lui était indispensable : elle le faisait vivre. Faites de M. Cousin un écrivain, un orateur, un homme d'esprit surtout et un causeur exquis, mais de grâce n'en faites pas un philosophe. M. Schlegel sans doute reconnut son erreur depuis, vers l'époque où M. Cousin

commençant à être connu en Allemagne, commença aussi à y devenir étranger.

De Francfort l'auteur nous conduit à Heidelberg, en compagnie de M. Schlosser. M. Daub, ami de ce dernier, auquel il s'adressait pour obtenir des renseignements, lui déclara « que s'il était curieux de philosophie, ce n'était pas à lui qu'il fallait s'adresser, mais au professeur de philosophie de Heidelberg, M. Hegel. » — « Je me souvins, dit l'illustre voyageur, que ce nom m'avait été prononcé entre plusieurs autres par M. Schlegel avec un éloge assez médiocre, et j'hésitais si je ferais visite à celui qui le portait. J'étais pressé de retourner à Francfort et n'avais pas destiné plus de deux ou trois jours à cette promenade. Cependant, par scrupule de conscience, je me décidai à aller voir M. Hegel quelques heures avant le départ de la voiture. Mais ce jour-là la voiture partit sans moi; le lendemain, elle partit sans moi encore, et le surlendemain je ne quittai Heidelberg qu'avec la ferme résolution d'y revenir et d'y séjourner quelque temps avant de rentrer en France. » — M. Cousin dans l'antre du monstre, chez le panthéisme incarné! Et M. Royer-Collard! et la faculté de Paris! et l'école normale! et l'avenir du spiritualisme en France! On frémit en songeant à quel péril s'exposa le jeune professeur. Reprenez bien vite vos bottes de sept lieues, monsieur Cousin, et repassez le Rhin sans plus tarder, s'il en est temps encore. Vous ne vous appartenez pas. Mais qu'est-ce donc qui pouvait retenir le voyageur? Quel charme fatal le subjuguait ainsi et le laissait rêvant au bord de l'abîme? Il va nous l'apprendre.

« Que s'était-il donc passé? J'avais trouvé sans le chercher l'homme qui me convenait. » O horreur! ô blasphème! « Dès les premiers mots, j'avais plu à M. Hegel, et il m'avait plu; nous avions pris confiance l'un dans l'autre, et j'avais reconnu en lui un de ces hommes éminents auxquels il faut s'attacher, non pour les suivre, mais pour les étudier et les comprendre, quand on a le bonheur de les trouver sur sa route.

» Il n'est pas très-facile d'expliquer cette sympathie si prompte et si forte qui m'attira vers le professeur de philosophie de l'université de Heidelberg. » Non, certes. M. Cousin explique néanmoins cette sympathie. Comment? par la politique, dont ils causèrent et sur laquelle ils se trouvèrent parfaitement d'accord. « M. Hegel, lui aussi, était *bleu*, » c'est-à-dire doctrinaire. « Et puis M. Hegel, ajoute l'auteur, était un esprit d'une liberté sans bornes. Il soumettait à ses spéculations toutes choses, les religions aussi bien que les gouvernements, les arts, les lettres, les sciences; et il plaçait au-dessus de tout la philo-

sophie. Il me laissa voir pour ainsi dire le fantôme d'idées grandes et vastes; il me présenta, dans le langage un peu scolastique qui lui était propre, une masse de propositions générales plus hardies et plus étranges les unes que les autres, et qui firent sur moi l'effet des ténèbres visibles de Dante. Tout ne m'y était pas entièrement inintelligible, et ce que j'en saisissais me donnait un ardent désir d'en connaître davantage. » — M. Cousin s'est bien guéri depuis de ce désir. — Après quelques explications subsidiaires, il conclut : « Ainsi se forma notre amitié, et cette liaison à la fois de cœur et d'esprit qui ne s'est jamais démentie, alors même qu'avec le temps la différence de nos vues en métaphysique se déclara de plus en plus, et que la politique demeura notre seul et dernier lien.

» Au bout de quelques jours, je restai persuadé que, pour ne pas être à ma portée, le professeur de philosophie de l'université d'Heidelberg n'en était pas moins un esprit du premier ordre, en possession d'une grande doctrine, digne d'être sérieusement étudiée. » Et voilà pourquoi sans doute M. Cousin déclare dans sa dissertation finale, datée de Kehl : « J'éprouve un étonnement douloureux de voir l'Allemagne, cette Allemagne si fameuse par ses travaux théologiques et philosophiques, s'agiter dans un cercle de doctrines *suspectes* qui peuvent éblouir un moment, mais non pas retenir un esprit bien fait. » M. Cousin n'aurait-il donc pas l'esprit bien fait, lui qui fut retenu à Heidelberg et durant trois jours laissa partir le coche sans lui, et qui au départ jura, non pas qu'on ne l'y prendrait plus, mais au contraire qu'il reviendrait à Heidelberg avant son retour en France et pour y séjourner! Il est vrai que la dissertation finale est datée de *Kehl*, 15 *novembre*, 10 *heures du soir*, et porte en tête : Dernière nuit en Allemagne. La nuit, on le sait, porte conseil. Et puis l'on peut faire du chemin d'août en novembre et de la page 79 à la page 179, où M. Cousin écrit : « Mais il m'est impossible de ne pas me rappeler quel peu de sympathie me témoigna M. Hegel (dans cette même visite) lorsque je lui dis que mon dessein était de combattre la philosophie du dix-huitième siècle. Nous ne commençâmes à nous entendre et à nous plaire qu'en parlant de la révolution française et de la monarchie constitutionnelle. »

De Francfort à Gœttingen, pour ne pas perdre son temps, M. Cousin imagine un petit questionnaire qu'il proposera dorénavant aux fameux représentants de la philosophie allemande qu'il doit encore interroger. Ce programme d'examen, un modèle du genre, ne laisse pas que d'être embarrassant, et nous nous permettons de croire que son auteur irait

bien encore aujourd'hui en Allemagne et même beaucoup plus loin s'il était sûr d'y rencontrer un homme capable d'y répondre de façon à le satisfaire. M. Cousin est visité encore par une idée lumineuse sur le chemin de Francfort à Gœttingen. « En Allemagne, se dit-il, après tant de systèmes de toute espèce, en est-on encore à la recherche de tel ou tel système, qui paraisse supérieur à tous les autres et s'établisse sur leurs ruines, ou ne sent-on pas le besoin de quelque *combinaison* plus vaste que tous les systèmes particuliers, et où chacun d'eux pourrait avoir sa représentation? On essaye une diète fédérale à Francfort. La philosophie aussi ne pourrait-elle pas avoir sa diète, où chaque grand système aurait ses droits et les ferait valoir au profit de la philosophie tout entière? » Certainement, et nommons M. Cousin président sans plus tarder. Mais il y a lieu de craindre que cette diète de la philosophie ne devienne la philosophie de la diète. Rien ne peindra jamais mieux l'auteur des « Souvenirs », son tempérament, sa nature et la portée de ses travaux spéculatifs, que cette idée d'une diète représentative de tous les systèmes philosophiques passés, présents et futurs. Qui sait? peut-être la chose se réalisera un jour : le jour où il n'y aura plus de philosophie.

A Gœttingen, M. Cousin s'entretint en latin avec Tennemann, mais il a eu soin de traduire. Pour Tennemann? non, pour le lecteur. Là-dessus, et sans séjourner à Gœttingen, allons à Berlin et entrons d'emblée dans le cabinet de Schleiermacher. C'est là que le futur traducteur français de Platon rencontra son traducteur allemand[1]. S'entretinrent-ils en grec? M. Schleiermacher malheureusement possédait la langue française. A part son dialogue avec M. Tennemann, l'auteur a donc pu parler sa langue avec tous les philosophes et savants qu'il a rencontrés. Encore aujourd'hui, si ces derniers émigraient en France pour questionner nos illustrations, en trouveraient-ils beaucoup qui pussent ainsi les entretenir dans leur langue et leur faire en quelque sorte les honneurs de leur propre pays à l'étranger?

« C'est un samedi soir que j'allai faire visite à M. Schleiermacher, Wilhelmstrasse, 73, à l'ancien palais de Saaken. M. Solger m'avait annoncé, et la sœur de M. Schleiermacher m'avait dit la veille que son frère me recevrait avec plaisir. Cependant j'éprouvais une certaine inquiétude à l'idée de me rencontrer avec l'un des hommes les plus illustres de l'Allemagne. M. Schleiermacher est un philosophe et un écrivain du premier ordre. Ses *Discours sur la religion à ses contempo-*

[1] Schleiermacher publiait alors sa magnifique traduction.

rains éclairés sont dignes de Lessing, du moins pour la sincérité et l'audace. Ses *Monologues* peignent une âme aussi noble qu'indépendante. Quoi qu'en dise M. Ancillon, la traduction de Platon est un travail admirable, au-dessus de toute comparaison avec les autres traductions qu'on a essayées en Italie, en Angleterre et en France. » — Celle de M. Cousin n'avait pas encore paru. — « Sa *Critique des systèmes de morale* passe pour un chef-d'œuvre de dialectique, et ses sermons ont effrayé la cour. Métaphysicien hardi, moraliste profond, théologien, orateur, érudit, mon imagination rassemblait tous ces titres sur quelque imposant personnage. La porte s'ouvre, et dans le fond d'un cabinet mal éclairé j'entrevois un petit homme, chétif et bossu; c'était là Schleiermacher. Je demeurai immobile d'étonnement, et m'aperçus à peine qu'il y avait une autre personne dans le cabinet : c'était le célèbre théologien de Wette. M. Schleiermacher me le présenta. Je me remis peu à peu, et ce commencement ne m'ayant point égayé, j'entrai en matière avec un grand sérieux. M. de Wette nous quitta bientôt, et nous restâmes seuls : notre conversation dura deux heures qui furent bien remplies.

» Ce qui m'a le plus frappé dans M. Schleiermacher, c'est ce qu'on m'avait aussi le plus vanté en lui, la prodigieuse subtilité de son esprit. On ne peut pas être plus habile, plus délié, et pousser plus loin une idée. Si je pouvais reproduire sa conversation, on y verrait un modèle d'adresse; il ne voulait pas dire sa pensée, mais sans cesse il me plaçait sur des pentes glissantes qui m'y conduisaient doucement et inévitablement. J'aurais dû y consentir et me donner le spectacle de l'esprit de M. Schleiermacher; mais les choses m'occupaient tout entier, et je lui demandai trop et trop vite. Il ne me répondit jamais ou presque jamais directement. Cependant, ma bonne foi encourageant la sienne, sur la fin de la conversation il m'énonça quelques propositions assez claires. » Ah! nous y voilà enfin! M. Schleiermacher, tout habile homme qu'il fût, avait trouvé plus habile que lui. M. Cousin va le faire sortir doucement de ses nuages, décidé qu'il est à ne pas se payer de mots et à l'amener à de tristes conclusions.

« Platon et Spinoza sont les deux hommes de M. Schleiermacher : il va de l'un à l'autre. Il me vanta beaucoup le système de Spinoza. Je faisais mille objections. « Eh bien, alors, prenez Platon au lieu de Spinoza, admettez que la matière n'est pas un attribut de Dieu, mais une substance à part et indépendante. »

« Êtes-vous bien sûr que la matière soit étendue? » Et il m'insinuait que le moi pourrait bien être aussi étendu que le non-moi, ou le non-

moi aussi spirituel que le moi, la nouvelle physique réduisant tous les corps à des gaz, ce qui est déjà un peu subtil, et le moi étant aussi bien dans l'espace que le non-moi dans le temps.

» Nous nous sommes enfoncés dans la question de la création. — « Il est aisé de s'élever à Dieu, mais très-difficile d'en descendre. Là, on ne peut marcher régulièrement; il faut sauter de l'infini dans le fini. »

« L'esprit et la matière, une fois unis, sont immortels; le corps ne périt pas plus que l'esprit; rien ne périt et ne peut périr. »

» Je lui demandai s'il concevait l'état d'immortalité sans conscience ni réminiscence. — Oui. — C'est bien là, lui dis-je, l'opinion d'Aristote; mais croyez-vous que ce soit celle de Platon? — Oui, il faut distinguer dans Platon la partie systématique de la partie populaire. »

Ce Schleiermacher découvert par M. Cousin en l'an 1817 surprendra bien des gens, et ce sont là des confidences un peu compromettantes pour le théologien. Si encore on avait parlé grec, on pourrait supposer que M. Cousin a mal entendu parfois ou qu'il n'a pas complété la pensée. Mais en français!

Quoi qu'il en puisse être, lequel du théologien ou du philosophe fut le plus hardi? En notre pays, la philosophie se montre plus timide en général que ne l'est chez nos voisins la théologie. C'est que nous mettons la théologie dans la philosophie, alors que l'Allemagne au contraire met la philosophie dans la théologie. La pensée est plus prude qu'on ne l'imagine dans la patrie de Voltaire. —

La partie la plus intéressante du livre de M. Cousin est selon nous la visite qu'il fit à Gœthe. Nous avouons n'avoir pu lire ce récit sans quelque envie, car nous donnerions tous les éclectiques du monde pour quelques heures seulement qu'il nous eût été accordé de passer avec cet homme. M. Cousin peut parler de son étoile. Mais a-t-il compris Gœthe? On pourrait en douter lorsqu'il l'appelle : le Voltaire de l'Allemagne. Il faut laisser au rhétoricien cette comparaison entre Gœthe et Voltaire. Il est vrai qu'à l'époque où M. Cousin traversa Weimar, il n'y avait guère de temps qu'il avait fait sa rhétorique. Si absolument vous voulez comparer, que ce soit Voltaire et Lessing; la comparaison sera encore boiteuse, mais du moins elle aura quelques points pour militer en sa faveur. Mais Gœthe est Gœthe, et Voltaire est Voltaire, comme l'Allemagne est l'Allemagne et comme la France est la France : deux grands esprits et deux grands peuples, mais avec quelles dissemblances profondes!

En dépit de cette comparaison malencontreuse, où nous ne voulons

voir d'ailleurs qu'un témoignage de la tyrannie que le lieu commun exerce sur certains esprits, M. Cousin nous fait, séance tenante, un portrait de Gœthe qui, en dehors de quelque apprêt de convention et de mise en scène, nous semble ne point manquer en plusieurs traits de vérité et de force. L'art y participe tout juste assez pour mettre la réalité en plus grande lumière.

M. Cousin vit Goethe deux fois, à quelques années de distance, en 1817 et en 1825. Dans sa seconde visite il trouva l'auteur de Faust souffrant, et la conversation dut s'en ressentir. Nous ne lui emprunterons que le récit de la première entrevue.

« Gœthe est un homme d'environ soixante-neuf ans : il ne m'a pas paru en avoir soixante. Il a quelque chose de Talma, avec un peu plus d'embonpoint : peut-être aussi est-il un peu plus grand. Les lignes de son visage sont grandes et bien marquées : front haut, figure assez large, mais bien proportionnée; bouche sévère, yeux pénétrants, expression générale de réflexion et de force.

» Sa maison est fort belle; elle a été construite, dit-on, sur l'emplacement et avec les restes d'une ancienne église. Sur le seuil de la porte est inscrit ce mot : *Salve*. Il me reçut dans une galerie ornée de bustes, où nous nous promenâmes. Sa démarche est calme et lente comme son parler; mais à quelques gestes rares et forts qui lui échappent, on sent que l'intérieur est plus animé que l'extérieur. Sa conversation, d'abord assez froide, s'anima peu à peu; il parut ne pas trop s'y déplaire : j'ai joui quelques instants de Gœthe se développant avec plaisir. Il marchait et s'arrêtait pour m'examiner, ou pour se recueillir et marquer toujours plus profondément sa pensée, chercher une expression plus exacte ou donner un exemple et des détails. Le geste rare, mais pittoresque, et l'habitude générale grave et imposante. Nous restâmes ensemble à peu près une heure. *Il n'a mis en avant aucun paradoxe, et il ne m'a dit que des choses neuves.* » Cette phrase contient Gœthe. « Son imagination perçait de temps en temps; beaucoup d'esprit dans le détail et le développement; un vrai génie dans le corps de l'idée. Ce qui me paraît caractériser son esprit, c'est l'étendue.

Notre entretien commença assez mal. Je lui exposai l'état de la philosophie en France et mes projets. Ils n'étaient pas tout à fait de nature à plaire au *Voltaire de l'Allemagne,* à l'admirateur de Diderot, et il m'insinua doucement que la France ne s'occuperait jamais sérieusement de philosophie. » — Qu'en pense M. Cousin de 1858? — « Je lui répondis qu'au contraire la philosophie était dans l'essence même du génie français, témoin *tant de philosophes illustres* qu'a produits la France

depuis Descartes jusqu'à M. Royer-Collard. Gœthe m'eut tout l'air de ne connaître ni l'un ni l'autre. » En vérité, pas même Descartes! Cette petite malice de M. Cousin fera sourire. — « Il me dit alors qu'il croyait bien qu'il y aurait toujours en France des individus d'élite qui étudieraient la philosophie, mais qu'il doutait fort qu'ils pussent communiquer leur goût à un public nombreux. » — Lequel connaissait le mieux la France en cela, de M. Cousin qui venait de Paris, ou de Gœthe qui jamais n'y avait mis les pieds? « Il me cita l'exemple de son ami M. de Villers, dont il déplora la perte. — « Monsieur, lui répliquai-je, M. de Villers était émigré, et il ne connaissait pas la France nouvelle. Moi, je suis un enfant de la Révolution, je suis libéral comme tous mes camarades, et bien résolu à ne reculer devant aucune difficulté. J'ai d'ailleurs la ferme conviction que j'ai raison, et que le matérialisme et l'athéisme du dix-huitième siècle (voilà le feu aux étoupes!) sont des erreurs funestes, incompatibles avec les sentiments et les mœurs d'un peuple libre. » Bravo! On a eu raison de dire que M. Cousin est né orateur. Voyons un peu, M. Wolfgang Gœthe, comment vous allez vous tirer de là, vous que M. Cousin, aveuglé par son idée fixe, prit naïvement pour un matérialiste et un athée du dix-huitième siècle, comme cet autre personnage prenait le Pirée pour un homme. « Ce ton de jeune homme, qui dans ses préoccupations oublie à qui il parle, aurait irrité Voltaire : il fit sourire Gœthe, » — nous le croyons volontiers, — « et l'intéressa même, car tout ce qui avait la moindre apparence de caractère et de nouveauté, en mal ou en bien, excitait son attention. — Eh bien, me dit-il, puisque vous aimez la philosophie, et que vous voulez connaître la philosophie allemande, je puis vous en parler, car je l'ai vue naître et se développer. Là-dessus il passa en revue tous les philosophes distingués qui étaient sortis d'Iéna et de Saxe-Weimar : Reinhold, Fichte, Schelling, Hegel, Herder, Schiller, Wieland, qui était aussi philosophe à sa manière.

« J'ai tout vu en Allemagne, depuis la raison jusqu'au mysticisme. J'ai assisté à toutes les révolutions. Il y a quelques mois je me suis remis à lire Kant; rien n'est si clair depuis que l'on a tiré toutes les conséquences de tous ses principes. Le système de Kant n'est pas détruit. Ce système, ou plutôt cette méthode, consiste à distinguer le sujet de l'objet, le moi qui juge de la chose jugée, avec cette réflexion que c'est toujours moi qui juge. Ainsi les sujets ou principes du jugement étant différents, il est tout simple que les jugements le soient. La méthode de Kant est un principe d'humanité et de tolérance. »

« La philosophie allemande, me dit-il encore, c'est la manifestation

des diverses qualités de l'esprit. Nous avons vu paraître tour à tour la raison, l'imagination, le sentiment, l'enthousiasme.... »

« Il m'a beaucoup entretenu de physique. Selon lui, la physique de M. Biot, qui venait de paraître, a deux parties écrites dans deux systèmes différents, dont un esprit exercé saisit aisément l'opposition perpétuelle. Il m'a parlé avec vivacité contre le système atomistique. » Qu'est devenu le partisan de la philosophie athée et matérialiste? M. Cousin rapporteur et peintre de portraits réfute admirablement M. Cousin philosophe, décidé à ne rencontrer en Allemagne que des matérialistes et des athées.

« Je ne puis qu'indiquer ici les points principaux de notre conversation. Il m'est impossible de donner une idée du charme de la parole de Gœthe : tout est individuel, et cependant tout a la magie de l'infini (à la bonne heure!). La précision et l'étendue, la netteté et la force, l'abondance et la simplicité, et une grâce indéfinissable, sont dans son langage. Il finit par me subjuguer, et je l'écoutais avec délices. Il passait sans effort d'une idée à une autre, répandant sur chacune une lumière vaste et douce qui m'éclairait et m'enchantait. Son esprit se développait devant moi avec la pureté, la facilité, l'éclat tempéré et l'énergique simplicité de celui d'Homère. » — A merveille, mais en quoi Voltaire ressemble-t-il au chantre de l'Iliade?

Serait-ce point au sortir de cette conversation que Gœthe inscrivit cette pensée dans son journal :

« Il ne saurait y avoir une philosophie éclectique. »

Et l'école de M. Cousin? Nous allons la voir à l'œuvre dans la conclusion.

Dernière nuit en Allemagne. Kehl, 15 novembre, dix heures du soir.

C'est le moment des révélations définitives, et nous aurons enfin une réponse péremptoire à ce petit questionnaire que M. Cousin fabriqua entre Francfort et Gœttingen.

Il est naturel qu'après avoir confessé tant d'illustres philosophes, l'auteur fasse aussi son petit examen de conscience. N'aurait-il pas la conscience un peu chargée? Des infiltrations germaniques n'auraient-elles pas malgré lui pénétré dans son cerveau, et ne doit-il pas sentir qu'il est temps, s'il veut rester pur, de repasser la frontière. Ce soir-là, le 15 novembre, à Kehl, il ne peut pas dormir. L'Allemagne assiége son chevet; le fantôme acharné du panthéisme le poursuit, l'obsède, l'inquiète, le subjugue. Il a la fièvre. Qu'en penserait cependant la France, la faculté des lettres et M. Royer-Collard? Qu'en penserait l'école normale? Qu'en penserait M. Cousin lui-même, si M. Cousin

allait ne plus revenir Cousin comme devant, et au lieu d'un éclectique spiritualiste, — et surtout spirituel, — allait nous ramener un Cousin panthéiste! C'est pourtant là le péril, et il le sent bien. Aussi se débat-il à outrance dans les lacets de cette philosophie allemande, où, tout en questionnant et répliquant, il s'est quelque peu laissé prendre. Sa méditation datée de Kehl est un véritable article *in extremis*. Heureusement la France est tout près, et la chaire de M. Royer-Collard lui apparaît de nouveau; mais il est encore en Allemagne; les souffles de la rive gauche et de la rive droite du Rhin se mêlent et se combattent dans son esprit, agitent sa plume dans tous les sens au milieu de cette dissertation frontière. Aussi, pourquoi M. Cousin laissa-t-il partir sans lui, trois jours de suite, le coche de Heidelberg? L'écrivain a beau affecter le calme à cette heure suprême, et prétendre qu'il ne veut dans cette méditation finale que mettre « un peu d'ordre dans ses souvenirs, et tâcher de reconnaître quel résultat net et précis laisse dans son esprit ce rapide commerce avec tant d'hommes distingués; » on sent le trouble, l'angoisse même, le combat partout. L'apôtre du spiritualisme français a besoin, dans cette nuit mémorable, de répéter, lui aussi : « Seigneur, que ce calice passe devant mes lèvres; » il a besoin de se dire à plusieurs reprises qu'il est M. Cousin, successeur de M. Royer-Collard à la faculté des lettres, maître de conférences à l'école normale, et destiné à combattre et à réduire en poussière la philosophie matérialiste et athée du dix-huitième siècle[1].

« Je serais en effet plus jeune encore que mon âge, écrit-il, si j'allais troubler la naissante école spiritualiste en la jetant brusquement dans l'étude prématurée de doctrines étrangères, dont il n'est pas aisé de bien saisir les mérites et les défauts et de mesurer la juste portée. » « Doctrines suspectes, » comme il les appelle à la page suivante, « et incapables de retenir un esprit bien fait. » Y a-t-il donc si loin de Heidelberg à Kehl? « Mon enseignement ne se ressentira point du voyage que je viens de faire. Je le reprendrai où je l'ai laissé.... de plus en plus spiritualiste dans la théorie, éclectique dans l'histoire, et pardessus tout libéral et français. » M. Cousin après comme devant. Il nous aura rapporté quelques philosophes empaillés pour meubler la fameuse diète. N'est-ce pas un assez grand profit au bout de son voyage?

[1] M. Cousin veut absolument que le dix-huitième siècle soit athée et matérialiste. Cependant ses chefs de file, Voltaire, Rousseau, Diderot et d'Alembert, furent au fond des déistes et non pas des matérialistes. Les Lamettrie, les d'Holbach et les Helvétius ne sont pas tout le dix-huitième siècle, tant s'en faut. Mais il faut à M. Cousin des matérialistes, et dès lors il en trouve partout.

Cependant, M. Cousin n'a pas si bon marché de la philosophie allemande qu'il s'efforce de le croire. Lorsqu'il pense avoir rompu les mailles de fer de ses syllogismes, et respirer enfin en liberté, voilà que cette terrible « philosophie de la nature », qui tout à la fois, il l'avoue lui-même, l'attire et le repousse, vient ressaisir sa proie. Ah! vous l'avez échappé belle. Mais aussi, qu'alliez-vous faire dans cette galère? Pourquoi, encore un coup, manquer le coche par trois fois à Heidelberg?

Nous ne suivrons pas l'auteur dans le récit de ce cauchemar métaphysique qui a si douloureusement rempli sa dernière nuit en Allemagne; entre vingt passages qui offrent des tentations presque irrésistibles, nous n'en relèverons que deux ou trois. Après des dissertations un peu haletantes sur la théologie germanique, nous rencontrons ces paroles judicieuses : « La religion et la philosophie sont deux ordres de pensées essentiellement distincts qui diffèrent depuis le commencement du monde, et qui différeront jusqu'à la fin des temps. » Nous le voulons bien, mais nous eussions préféré une bonne définition qui mît cette distinction radicale en évidence. Et puis, est-ce bien au célèbre professeur qu'il appartient de séparer aussi nettement la foi de la science, lui qui a consacré sa vie et son talent à les mêler, en gâtant la religion par la philosophie et la philosophie par la religion? lui dont la doctrine ne fut jamais qu'un christianisme manqué, ainsi que celle de SON ÉCOLE? Ici même, dans cette remarquable conclusion à son voyage, il nous fournit des preuves que sa philosophie n'est après tout qu'un produit bâtard et infécond de l'Église et de l'Université.

« Je m'en tiendrai donc, *provisoirement* au moins, à cette pensée simple et claire que m'ont enseignée mes maîtres de France, que j'ai moi-même enseignée à mes jeunes auditeurs, et où mon esprit et mon cœur se reposent avec une égale sécurité : la philosophie est une chose, et la religion en est une autre; il les faut laisser chacune dans leur ordre, avec leurs instruments particuliers (le mot instruments sent un peu son inquisition) et sous l'autorité qui leur est propre. Attaquer le christianisme a été l'œuvre du dernier siècle : ne recommençons pas cette œuvre, car elle est mauvaise. » M. Cousin est le seul à ignorer qu'il existe un moyen plus sûr que la franche hostilité et moins compromettant, pour combattre le christianisme : c'est de délayer ses dogmes dans la sauce de l'éclectisme philosophique. Mais poursuivons : « Loin de là, souhaitons que la religion chrétienne, dans les diverses communions qui la partagent, se dégageant de plus en plus des petitesses et des superstitions trop souvent attachées à toute religion, s'affer-

nisse et se répande de jour en jour davantage; car elle maintient et répand avec elle de saintes croyances, *favorables à la vraie philosophie,* à la vertu, au patriotisme, à tout ce qui fait la grandeur de l'homme sur la terre. Or, *soyons conséquents :* si nous ne voulons pas détruire le christianisme dans l'esprit des peuples, respectons les saintes Écritures sur lesquelles il repose; et, *sans bannir la critique,* dans son intérêt même retenons-la en *certaines limites* (lesquelles?); surtout, autant qu'il est en notre pouvoir, empêchons la philosophie de se mêler de querelles QUI NE LA REGARDENT POINT, et où elle ne pourrait que compromettre sa légitime indépendance. » Fort bien prêché; mais pourquoi donc M. Cousin ne s'est-il pas fait pasteur? Oui, vous parlez d'or : soyons conséquents, ô philosophe! et pour ne pas faire les déplorables confusions et le mélange équivoque où votre pensée se complaît sous prétexte de tolérance, veuillez nous permettre de vous interroger humblement à notre tour.

De quoi s'occupe la philosophie? quels problèmes se propose-t-elle de résoudre? Elle cherche l'infini, le fini et leurs mutuels rapports. Sous toutes ses formes, vous la trouverez sur ces voies. Dieu et l'homme, l'absolu et le contingent, l'esprit et la matière dans leurs mutuels rapports, voilà son objet. C'est toujours, sous tous les noms et sous tous les aspects, le rapport de l'infini et du fini que poursuit la pensée philosophique, c'est-à-dire la pensée humaine, car il n'y a pas deux pensées, l'une à l'usage des philosophes, l'autre pour le vulgaire profane. L'esprit humain peut différer en étendue et en profondeur, de sa nature il est toujours le même.

Que poursuit à son tour la religion, à quelles ardentes curiosités et à quelles aspirations de notre être doit-elle répondre? La religion est l'expression du lien entre le fini et l'infini, entre l'homme, existence limitée, et Dieu, existence universelle. Selon que ce rapport est autrement conçu et accepté, il y a une religion, un culte et une théologie différente; mais les deux termes entre lesquels le rapport s'établit sont les mêmes. Cherchez bien, et au fond de toute religion, même la plus grossière, vous les retrouverez, c'est-à-dire que sous toutes les formes religieuses vous retrouverez la religion.

En quoi donc la religion et la philosophie, ces *deux ordres essentiellement distincts,* diffèrent-elles? Dans leur objet? il est le même : conception du rapport entre le fini et l'infini, avec toutes les conséquences qui en résultent pour la destinée de l'homme et les devoirs qu'il est appelé à remplir. Dans leur principe? Il est le même : désir implacable de savoir allié au besoin également impérieux de satisfaire aux exi-

gences du sens moral, aux intérêts du cœur, aux élans irrésistibles de la vie et du progrès, de nourrir enfin l'idéal, qui est l'infini lui-même présent dans le sein de l'homme.

Où donc est la différence entre la philosophie et la religion? Elle réside en ce que la première invoque, pour couvrir ses solutions, l'autorité du miracle, c'est-à-dire une intervention surhumaine et surnaturelle, alors que la seconde prétend légitimer les siennes par la raison, la nature et la conscience. Elles poursuivent le même objet par des chemins différents. A moins donc que la philosophie abdique, ou bien la religion, où ferez-vous se rencontrer leurs voies? Peut-être dans la fameuse diète des systèmes?

CH. DOLLFUS.

UNE RÉVOLUTION EN CHINE

RACONTÉE D'APRÈS DES DOCUMENTS CHINOIS.

AVÉNEMENT DE LA DYNASTIE MANTCHOUE.

(Extrait des *Mémoires de la mission ecclésiastique russe à Péking*[1].)

Il existe dans la capitale de la Chine deux églises grecques, le couvent de la Purification et l'église paroissiale de l'Assomption. Le couvent s'élève au milieu de la ville, assez près du palais, dans le clos qu'il partage avec le khan russe; l'église est située dans le quartier d'Albasin, au côté nord du mur de la ville. Elle a été fondée au dix-septième siècle par des prisonniers russes que les Mantchoux avaient à diverses reprises enlevés sur les bords de l'Amour et incorporés dans les troupes du drapeau jaune[2] à Péking. Parmi ces prisonniers se trouvait le prêtre Maxime Léontieff. Il célébra dès l'origine le service divin pour ses compatriotes, et finit par consacrer une chapelle, avec l'assentiment du métropolitain de Tobolsk. Dans l'intervalle le commerce de la Russie avec la Chine avait pris naissance, et des caravanes de marchands commençaient à se rendre à Péking; on éleva des khans à leur usage, et les Russes demandèrent la construction d'une église. Bogdo-chankan-szi donna son consentement, et son successeur Jup-Dschep la fit ériger à ses propres frais dans le temps même où la persécution commençait contre les chrétiens dans d'autres parties de la Chine. La Russie possède à Péking depuis cette époque une mission

[1] *Mémoires de la mission russe à Péking sur la Chine, sur sa population, sa religion, ses institutions, son état social, etc.*, traduits du russe sur le texte original publié à Saint-Pétersbourg de 1852 à 1857, par le docteur Charles Abel et M. F. A. Mecklenburg; tome I. Berlin, librairie et imprimerie de F. Steinicke, 1858.

[2] C'est le nom de la garde.

cvan (Li-zsui-tschen) arrivaient sur leurs pas; les fonctionnaires prenaient aussitôt la fuite et passaient aux mutins.

Le 2, on apprit dans la capitale que le gouvernement entier de Schanzsi était aux mains des rebelles et que les troupes de Ju-lin (une des plus fortes places de guerre de ce gouvernement) avaient essuyé une défaite. C'étaient les troupes sur lesquelles on comptait le plus. Le trésor public était épuisé. On engagea tous les fonctionnaires et tous les officiers à faire des dons volontaires. L'empereur offrit à tous les bannis la faculté d'acheter leur rentrée à prix d'argent. On proposa d'armer le peuple; mais le ministre Win-zsas s'y opposa.

Deux nouvelles fâcheuses arrivèrent le 6. Le chef-lieu de district Datun-fu était en danger; la forteresse de Nin-wu avait été prise par l'ennemi, et le général Tschjeu-jui-zsi y était mort. C'était le seul qui eût jusqu'à présent opposé une résistance sérieuse. Il avait tenu tête à des forces dix fois supérieures, et causé tant de mal aux rebelles qu'ils avaient parlé de retourner sur leurs pas s'ils devaient rencontrer de la part des autres garnisons des obstacles pareils. Loin de là, les soumissions leur arrivèrent de tous les côtés. C'était un cataclysme.

Le 7, fut pris le chef-lieu de district Sjuan-fu. L'eunuque Du-sjun, chargé par l'empereur de mettre la ville en état de défense, alla audevant des rebelles en costume d'apparat, dans un char à huit chevaux, jusqu'à trente li[1] de poste.

Les dépêches se succédaient coup sur coup dans la capitale. Les membres du conseil suprême ne surent que perdre leur temps en bavardages et en plaisanteries. Les précautions se bornèrent à inspecter les canons, à porter des troupes dans toutes les rues, à dresser des tentes sur les remparts. Les magasins de blé étaient vides à la veille d'un siége, par suite de l'incurie des fonctionnaires, aussi bien que des inondations et des mauvaises récoltes. L'empereur fit appel au patriotisme de ses parents, des grands dignitaires, des fonctionnaires, des marchands et des habitants riches. Le père de l'impératrice, Tschjeu-kui, ne lâcha qu'à grand'peine dix mille lana[2] d'argent, l'impératrice cinq mille. Les eunuques donnèrent de trois à cinq wan ja lana. Plus tard, quand l'ennemi, maître de la ville, pilla les coffres-forts, on trouva chez Tschjeu-kui cinquante-deux wanja lana d'argent

[1] Dix li valent environ une lieue commune; un li vaut 577 mètres.
(*Note de la traduction française.*)

[2] Un lana vaut un peu plus de deux roubles argent; le rouble argent vaut 4 francs.
(*Note de la traduction française.*)

et de plus quantité de meubles d'or et d'argent, de perles et de pierres précieuses. Chez l'eunuque Wan-tschji-szin, qui n'avait sacrifié que dix mille lana, on trouva quinze wanja lana et pour la même valeur d'objets d'or et d'argent.

Le 11, l'empereur publia un manifeste dans lequel il assumait sur lui la responsabilité de toutes les fautes du gouvernement et des malheurs du peuple. C'était la rejeter sur les fonctionnaires qui auraient dû lui venir en aide, et qui continuaient à rester oisifs dans leurs demeures, absorbés dans la contemplation de leur propre grandeur, comme si les affaires de l'État ne les regardaient pas. Le malheureux souverain promettait ses faveurs à tous ceux qui contribueraient à la défense commune.

Les mutins avaient quitté Sjuan-chua-fu pour marcher sur les gorges de Lju-hou et sur la frontière voisine de Zjsui-jun-huan. C'étaient deux positions d'une assiette également forte. Cent hommes qui devaient défendre la première la rendirent sans coup férir. Le commandant de la forteresse et l'eunuque Du-tschji-tschji envoyé pour le soutenir passèrent dans les rangs de l'insurrection.

Ceux-ci, après la prise de ce dernier poste, avaient sur leurs derrières une retraite assurée. Il n'y avait plus de troupes devant eux que sous les murs de la capitale, et telle était la disproportion des forces, que les impériaux battirent en retraite ou désertèrent. Maîtres de la ville de Tschan-pin-tschjeu, les rebelles n'étaient plus qu'à une étape de Péking. On feignait toujours dans cette capitale de se mettre en état de les recevoir. On plaçait des canons aux portes, des soldats partout. On augmenta la solde des troupes. Mais l'imminence du péril n'empêchait pas les plus hauts fonctionnaires de s'occuper à de pures misères, et de poursuivre, au sein du péril qui grandissait de toutes parts, les objets de leur frivole ambition.

Enfin, dit le mémoire (qu'à partir d'ici nous suivons textuellement), arriva dans la capitale une proclamation du commandant en chef des forces ennemies. Lju-zun-min annonçait aux habitants qu'il serait le 18 devant la capitale et demandait une réponse. La ville tomba dans une consternation qu'on ne saurait concevoir. Li-zsui-tschen envoya ensuite des proclamations à toutes les villes grandes et petites. Il exhortait les habitants à ne pas se laisser aller à la crainte; il exigeait en même temps que tout le monde vînt au-devant des rebelles, savoir, au premier signal, les hauts fonctionnaires de chaque ville, au second, les fonctionnaires subalternes, au troisième, la population entière.

Le 16, les mutins profanèrent la résidence impériale de Schi-eo-lin,

brûlèrent la salle Sjan-djan, abattirent les pins et les cèdres, détachèrent quelques partis pour piller les magasins de blé à Tun-tschjeu, et envoyèrent une nouvelle proclamation à la capitale. Le même jour l'empereur interrogea les fonctionnaires dans la salle Jui-djan; il demanda comment il fallait s'y prendre pour approvisionner les troupes et pour tranquilliser le peuple. Le gouverneur du district de Zsui-jan-szjan répliqua que le vrai moyen de pourvoir à l'alimentation consistait moins à entasser des vivres, qu'à les distribuer avec économie et intelligence, et que la tranquillité du peuple dépendait de la tranquillité du cœur de l'empereur; que le cœur de l'empereur fût tranquille et le peuple le serait aussi. L'empereur fit un signe de tête approbatif. Les autres fonctionnaires répondirent à leur tour aux questions qu'il leur avait proposées, mais ils n'en avaient pas épuisé la moitié, quand on remit à l'empereur une dépêche cachetée. Il la lut, changea de couleur et passa dans les appartements intérieurs; les fonctionnaires réunis attendirent sans oser s'éloigner; ils ne reçurent qu'au bout de quatre heures l'autorisation de se retirer. Aucun d'eux n'ignorait plus alors que les mutins étaient à Tschan-pin-tschjeu. Nous avons dit plus haut que cette ville avait été prise le 12 : c'étaient donc quatre jours qui s'étaient écoulés avant que l'empereur en fût informé! On peut juger par là du désordre qui avait régné dans le gouvernement pendant ce temps de troubles.

Dans la nuit du 17, les rebelles quittèrent le chef-lieu Scha-che-szjan pour marcher sur la capitale. Tout le long de la nuit ils pillèrent et brûlèrent dans les environs : le reflet des flammes rougissait tout le ciel. La population de la banlieue, fuyant la mort qui la menaçait, se ruait sur la porte Si-tschji-muin, qu'on lui ouvrit. Cependant les hauts dignitaires étaient tranquillement assis sur les remparts. Enfin apparut dans le lointain un nuage de poussière, sur quoi quelques-uns dirent que les brigands approchaient sans doute de la ville. Les autorités envoyèrent à la découverte, et on leur rapporta qu'il n'y avait pas trace de brigands. Les murs de la ville étaient armés de cent cinquante-quatre mille canons (*sic*), tandis qu'on ne possédait pas cinquante ou soixante mille soldats, y compris les vieillards et les invalides. Leur eût-on adjoint les eunuques et les employés de la cour (quelques milliers d'hommes au plus), il n'y aurait eu encore aucune proportion entre le nombre des combattants et celui des canons. La discipline était d'ailleurs ruinée; les troupes, auxquelles on ne fournissait pas de quoi faire la cuisine, allaient souvent au marché pour acheter des provisions; un très-grand nombre se dispensaient tout à fait du service,

parce qu'ils ne recevaient exactement ni leur solde ni leurs rations. Les mutins au contraire avaient depuis longtemps envoyé dans la ville des complices assez bien pourvus d'argent, pour figurer en qualité de marchands; à une fête des lanternes, dans la première lune de l'année, plusieurs milliers de ces faux marchands s'étaient glissés par les portes qui restaient alors ouvertes. Par leur ordre, des gens à eux avaient acheté des emplois afin de découvrir ainsi tous les secrets et toutes les mesures du gouvernement. Quand le gouvernement envoyait des espions hors de la ville, les insurgés, avertis par leurs complices de l'intérieur faisaient ces espions prisonniers, les gagnaient à force de présents, et ne les laissaient point repartir. Ils en expédiaient à leur tour, mais avec plus de succès. Les leurs accouraient au nombre de plusieurs centaines d'hommes, répondaient au qui-vive en se donnant pour des renforts de Ian-che, et entraient sans difficulté. Des bruits alarmants se répandaient dans la ville : l'empereur, disait-on, était parti pour le Sud, quelques douzaines d'eunuques avaient abandonné la garde des portes et s'étaient enfuis, etc. C'est à des eunuques qu'était confiée la garde de toutes les portes!

Le 17, de bonne heure, l'empereur réunit en conseil les fonctionnaires civils et militaires. Il se mit à pleurer : tous les assistants l'imitèrent. Ils ne surent que cacher leurs mains dans leur poitrine, n'indiquèrent aucun moyen de salut, et n'agirent point. Les uns dirent cependant qu'il n'y avait qu'à remettre en charge Fuin-zjuan; les autres qu'il fallait appeler au gouvernail Cho-wei-chu et Jan-wei-juan; d'autres encore auraient voulu voir élever Lju-zes-zin à la dignité de *chou*[1]. L'empereur ne répondit rien à ces sottises. Il resta sur son trône, pencha la tête et écrivit en grosses lettres sur la table douze mots qui voulaient dire : « Il faut couper la tête à tous les fonctionnaires civils et militaires jusqu'au dernier, mais il faut que le peuple vive. » Il lança un regard à l'eunuque Wan-tschji-szin et effaça ce qu'il avait écrit. L'après-midi, cinquante à soixante soldats à cheval, avec des arcs et des flèches, accoururent à la porte Si-tschji-muin et crièrent qu'on les laissât entrer : les rebelles approchaient. On pouvait déjà les apercevoir de la ville en fortes colonnes, quand on annonça à l'empereur qu'ils venaient seulement de passer le pont de Lu-hou-zjao, à environ trente verstes chinoises de la ville. Cette fourberie fut bientôt démasquée. Les rebelles approchèrent en tirant des salves, attaquèrent les portes Pin-zes-muin et Tschjau-i-muin, et firent main basse sur le

[1] La seconde des cinq grandes dignités chinoises. (*Note de la traduction française.*)

matériel des trois camps impériaux placés en avant de la ville, et qui se rendirent ou se débandèrent. L'artillerie qui s'y trouvait fut aussitôt retournée contre la ville. Couvert de sueur et de poussière, Li-ho-tschjin, préfet général de police et commandant de place, courut en ce moment au palais, sauta à bas de son cheval et répliqua à la garde d'honneur, qui refusait de le laisser passer à cause de son costume : « Est-ce le moment de regarder à l'habit? » L'empereur le reçut immédiatement et lui demanda où en était la défense. Li-ho-tschjin tomba à genoux tout en larmes et répondit : « Les troupes ne m'obéissent point. A peine ai-je forcé à coups de fouet un soldat à se lever que l'autre s'étend pour dormir. Comment se défendre en de pareilles conditions? » L'empereur pleura aussi : « Vois, dit-il, où m'ont réduit mes dignitaires avec leur tromperie! » Tous les eunuques et tous les employés de la cour durent monter sur les remparts pour aider à la défense. « A quoi servent donc les fonctionnaires civils et militaires? » demandèrent-ils d'un ton de mauvaise humeur en recevant cet ordre. « Nous n'avons même pas d'armes », ajoutèrent les uns. D'autres disaient encore : « Qu'on nous donne un traitement mensuel de cinquante wanja lana d'argent : on saura du moins pourquoi on va mourir. » C'est ainsi qu'ils obéissaient en murmurant. L'empereur fit distribuer trente wanja lana d'argent pour animer les troupes; en même temps un grand nombre d'habitants réunissaient, en épuisant leurs dernières ressources, de trois à quatre cents lana et obtenaient en récompense une élévation de classe. Ce jour-là l'ennemi entoura la ville de tous les côtés.

Le jour suivant (le 18), les rebelles firent une attaque contre la porte Si-tschji-muin, mais sans réussir à l'emporter. De bon matin le bruit se répandit que des troupes de secours approchaient pour dégager les assiégés : mais c'était le corps du traître Tan-tun qui fourrageait pour l'ennemi. Ce jour-là un orage s'éleva tout à coup, des tourbillons de poussière cachèrent le ciel, le temps se refroidit brusquement, une pluie mêlée d'énormes grêlons tomba par torrents; le tonnerre et les éclairs se succédaient sans interruption, se confondant avec les détonations de l'artillerie ennemie, et les cœurs des hommes tressaillaient d'un double effroi. Il n'y avait personne dans les rues, personne ne pouvait ni entrer ni sortir par les neuf portes de la ville. « Vous êtes tous morts, si vous ne vous rendez, » criaient les assiégeants à ceux qui garnissaient les murailles. Les défenseurs effrayés commencèrent à charger leurs pièces à poudre, et à tirer sans boulets sur les assaillants. Un certain nombre des leurs ayant été blessés en manœu-

vrant de travers un monstrueux canon (capable, disent les Chinois, de tuer dix mille hommes), ils prirent la fuite en masse et répandirent dans toutes les rues le bruit que la ville était prise. Les habitants éclatèrent en gémissements : on courait, on criait, on se cachait comme des souris. Les mutins appliquèrent des échelles à trois des portes occidentales de la ville, et il s'ensuivit un combat très-violent, mais sans résultat.

On s'occupait encore à la cour de vraies futilités. On représenta entre autres à l'empereur qu'il avait élevé Zso-szjan-jui et U-szan-hui à des dignités héréditaires, et qu'il avait laissé Lju-zes-zin de côté d'autant plus injustement que sa garnison de Lin-zin n'était pas éloignée de la capitale et qu'il lui aurait été possible d'arriver plus rapidement que tout autre pour la débloquer. Le malheur du temps ne permettait pas de longues réflexions, et l'empereur consentit à octroyer aussi à Lju-zes-zin la dignité de *chou*.

L'empereur dit même en soupirant devant un nouveau conseil convoqué ce jour-là : « Ce que mon auguste famille a de mieux à faire, c'est d'en finir dans le temple Fuin-szjan-djan » (le temple des ancêtres, dans l'intérieur du palais).

Li-zsui-tschen était alors assis sur un siége érigé exprès pour lui en face de la porte Tsch-jani-muin; les deux princes Zsjan-wan et Dai-wan, faits prisonniers dans les gouvernements de Schan-szi, étaient assis par terre à ses côtés; l'eunuque Du-szjun se tenait devant eux pour les servir. L'eunuque cria quelque temps aux gens de la muraille de ne pas tirer sur lui qui était un tel, mais de faire descendre quelqu'un du mur au bout d'une corde, parce qu'il avait quelque chose à dire. On lui répondit d'en haut qu'il n'avait qu'à dresser une perche et monter lui-même. L'eunuque s'obstina à répéter qu'il était Du-szjun, qu'on avait tort d'avoir peur et qu'il n'avait que faire d'une perche. Là-dessus l'eunuque Wan-tschen-en, qui avait relevé Li-ho-tschjen dans le poste de commandant de place et de préfet général de police, le fit hisser à une corde et se transporta sur-le-champ au palais avec lui. Du-szjun expliqua en détail à l'empereur combien l'ennemi était fort et nombreux, comment il était impossible de lui résister, comment enfin l'empereur n'avait plus qu'à songer à sa sûreté personnelle. Il lui présenta en même temps une corde de harpe et un petit morceau d'une fine étoffe de soie. L'empereur se leva tout en courroux et se retira. Après Du-szjun, un autre eunuque, intendant de la résidence impériale de Schen-tschji-szju, parvint également sur le mur de la ville, fut amené à l'empereur et déclara devant lui que si les mutins

étaient si enragés, c'est que l'empereur ne connaissait pas la loi, et que pour lui (l'empereur), il n'avait plus qu'à abdiquer. Hoaï-tsoung furieux le renvoya. Les grands dignitaires voulurent retenir Du-szjun, mais il leur dit : « Il y a encore là dehors deux princes, Zin et Zsin qu'on retient en otage, et si je ne reviens pas on ne les ménagera point. » On le relâcha donc et il dit encore aux eunuques sur la muraille : « Pour nous, compagnons, nous allons devenir riches et considérés. » L'empereur, à qui on avait laissé croire jusque là que Du-szjun avait succombé en combattant les rebelles, avait récompensé cet homme en le revêtant même après la mort de la plus haute dignité; il avait fait monter son fils en rang, l'avait placé dans la garde, et avait même fondé un sacrifice pour la prétendue victime. On n'apprenait qu'à présent que Du-szjun n'avait point péri, qu'il était vivant, que c'était un traître. Les mutins redoublaient de vivacité dans l'attaque de la ville. Wan-tschen-en les canonnait à merci et semait la mort dans leurs rangs. Mais il n'y en avait pas beaucoup capables d'en agir comme lui; les autres restaient assis sur le rempart, s'enivraient d'eau-de-vie et ne se faisaient aucun souci.

Dans ces moments critiques, l'empereur voulut aller lui-même au rempart pour combattre l'ennemi en personne. Il manda son beau-fils Hun-jun-tu, et le pria d'envoyer l'héritier du trône dans le Sud sous l'escorte de tous les gens de sa maison. Même en cela l'empereur ne devait pas réussir. « Puis-je, » répliqua Hun-jun-tu, « garder tant de gens avec moi ? Sont-ils de force à résister aux mutins ? » C'est ainsi que les plans de voyage n'aboutirent pas. Les mutins avaient cependant poussé leur attaque contre la porte Tschjan-i-muin. Tout à coup, à quatre heures après midi, elle s'ouvrit, et l'eunuque de garde, Zao-tschun passa du côté de l'ennemi. La porte De-schen-muin fut ensuite ouverte : le traître à cet endroit était l'eunuque Ban-szjan-jao. Li-zsui-tschen pénétra aussitôt dans la ville extérieure[1] avec une forte colonne de rebelles et fit un grand carnage dans les rues. Les troupes impériales se dispersèrent comme des oiseaux effarouchés. L'empereur siégea encore avec les membres de son conseil suprême, et leur demanda s'ils étaient informés que l'ennemi avait déjà pénétré dans la ville extérieure. « Non pas que nous sachions, » repartirent les dignitaires. « Voilà les choses à toute extrémité, » ajouta l'empereur; « y

[1] On sait que Péking se compose de deux villes, la ville extérieure Vaï-lo-tchhing, et la ville intérieure King-tchhing. Les deux villes ont chacune leurs fortifications particulières. C'est dans King-tchhing que se trouve le palais impérial.

a-t-il encore un moyen de salut? — Que Votre Majesté ne s'inquiète pas, » répondirent les dignitaires. « Au pis aller, nous nous battrons dans les rues. Nous jurons de ne point trahir l'empereur. » L'empereur leur commanda de se retirer, et il erra tout agité dans le palais. Vers neuf heures du soir, un eunuque annonça que la ville intérieure tombait aussi aux mains de l'ennemi. L'empereur s'informa du général en chef, s'informa des troupes, apprit que tout s'était dispersé, et courut çà et là dans la salle, le cœur rempli d'angoisse. L'eunuque disparut. L'empereur lui cria de rentrer; l'eunuque ne prêta aucune attention à cet appel qu'il avait entendu, il n'obéit point. Toute la bravoure du monde ne servait de rien à Li-cho-tschen, qui se battait dans les rues avec un petit nombre d'impériaux contre les forces écrasantes de l'insurrection. L'empereur monta lui-même sur une colline au côté sud du palais; il vit la flamme de l'incendie dont les reflets coloraient le ciel. Il revint de là au palais de Zjan-zin-chun, nomma un nouveau préfet général de police pour la ville, et but à plusieurs reprises du vin dans des coupes d'or, avec l'impératrice et la seconde épouse favorite.

Après avoir repris un peu de calme et de résolution, il dit en soupirant. « Je plains le peuple; » il envoya ses trois fils à leurs parents du côté des femmes, ajouta en se tournant vers l'impératrice : « C'en est fait de la bonne cause; » et tous se mirent à sangloter. Les domestiques suivirent leur exemple. L'empereur les renvoya et leur recommanda de ne plus songer qu'à eux. L'impératrice baissa la tête et dit : « Voilà dix-huit ans que je vis avec toi, tu as toujours écouté ma voix : eh bien, il ne faut pas survivre à ce jour. » Ce disant, elle embrassa l'héritier du trône et les deux princes avec une inexprimable douleur, les embrassa une seconde et une troisième fois, et les congédia; puis elle se transporta elle-même au palais Kun-nin-chun et se pendit. L'empereur vit ce spectacle en passant devant le palais, et dit : « C'est bien, c'est bien. » Il appela l'aînée des princesses, qui avait déjà plus de quinze ans, et dans l'angoisse de son cœur, s'adressant à l'enfant, qui fondait en larmes, il dit : « Pourquoi es-tu née dans ma maison? » Il se mit le bras gauche devant les yeux, tira son sabre de la main droite et frappa. La princesse ayant voulu parer avec le bras, le coup porta sur l'épaule gauche et le bras tomba par terre. L'enfant fut renversée, le sang coula à flots, l'empereur laissa échapper son sabre : il n'était plus en état de le manier. Tandis qu'on criait dans le palais que l'empereur avait tiré le sabre, il se précipita vers sa seconde femme et lui ordonna de se suicider. Elle se pendit sans délibérer, mais la corde

cassa et la malheureuse tomba à terre. Elle reprit bientôt ses sens, et l'empereur la frappa trois fois de son sabre. Alors furent appelées les autres femmes et les concubines : l'empereur les tua toutes de sa propre main. Il fit dire à l'impératrice mère de se dépêcher de mourir. Il appela ensuite l'eunuque Wan-tschen-en, s'entretint quelque peu avec lui, et ils burent du vin. Vers la troisième veille de la nuit, l'empereur se déguisa, mit les bottes de Wan-tschen-en, et accompagné de quelques douzaines d'eunuques portant des haches, ayant lui-même un trident à la main, il abandonna le palais. Le cortége se dirigea vers la porte Zi-chua-muin, où les eunuques de garde, par soupçon de quelque nouveauté survenue au palais, tirèrent sur eux. On ne pouvait plus s'enfuir vers le Sud. Par divers détours, l'empereur avec sa suite perça jusqu'au mur de la ville, y monta, et vit aux perches à signaux de la porte Zjan-muin trois lanternes. Ils comprirent tous qu'il n'y avait plus de salut : l'ennemi avait pénétré dans la ville intérieure. L'empereur se transporta avec ses compagnons à la maison du portier Tschju-tschun-tschen pour se consulter avec lui; mais il n'y était pas et faisait ripaille en ville. Les domestiques ne laissèrent pas même entrer l'empereur dans la maison; il alla à une autre porte, mais la trouva trop solidement verrouillée pour qu'il fût possible de l'ouvrir. L'aurore approchait, et l'empereur retourna au palais après avoir tout à fait échoué. Le 19, avant l'aurore, il se rendit au palais de Jui-zjan-djan, et frappa sur la cloche à signaux dont l'appel avait coutume de réunir tous les fonctionnaires. La cloche sonna, mais personne ne parut. L'empereur commanda alors aux employés de sa cour de se disperser, prit Wan-tschen-en par la main et l'entraîna dans le jardin intérieur; là ils grimpèrent sur la montagne Wan-scheu-schan et allèrent au pavillon Scheu-chuan-tin. L'empereur dit en soupirant : « Je n'ai pas ménagé mes grâces aux fonctionnaires. Pourquoi donc aucun d'eux n'est-il auprès de moi quand les choses en sont venues si loin? Y en a-t-il seulement un qui se conduise comme Tschen-zi, lors de la révolution de la capitale du Sud? Peut-être n'ont-ils pas entendu la cloche, et que c'est là ce qui les empêche d'accourir. » Telles furent les tristes et dernières réflexions de l'empereur; il se pendit à l'arbre chai-tan-schu[1], sous le pavillon susdit, et l'eunuque se pendit en face de lui. Des cris de douleur éclatèrent dans tout le palais, on courait, on se croisait; mais il n'y avait point de salut. Il commençait à faire jour. L'héritier du trône fut conduit à la maison de Tschjeu-kui. Mais

[1] Arbre de la tribu des amygdalées.

ce dernier dormait encore, les portes étaient fermées, la domesticité ne voulut point déranger son maître, et l'héritier du trône fut réduit à se cacher dans la maison d'un eunuque.

L'empereur, avant de se rendre au palais de Nan-chun, avait envoyé un homme à l'impératrice I-an-chuan-chou pour lui dire de songer à elle. Mais le messager n'avait pu arriver jusqu'à l'impératrice. Tandis que la famille impériale mourait dans les deux palais, l'impératrice I-an, vêtue de noir, la tête voilée, gagnait la maison de Tschju-tschun-tschen. Un eunuque, sur ces entrefaites, ayant trouvé par terre la pauvre princesse au bras coupé, avait appelé les autres eunuques et fait revenir l'enfant. Mais la princesse s'indigna d'être secourue. « L'empereur mon père, dit-elle aux eunuques qui l'entouraient, a voulu que je meure; comment osé-je vivre? » Son sauveur répliqua que les rebelles allaient arriver tout à l'heure, qu'ils ne pouvaient exposer la princesse à être maltraitée par eux. Et ils emmenèrent l'enfant dans la maison de son grand-père.

Avant le lever du soleil, des nuages avaient couvert le ciel de tous côtés, la fumée sortait partout du brasier de la ville du Sud, une pluie fine tombait sans interruption; tout à coup il commença à neiger, et c'est en ce moment que les mutins firent leur entrée. Ce n'étaient partout que cris de douleur. Les murailles avaient été abandonnées par leurs défenseurs, le peuple courait çà et là et les grands se cachaient dans les maisons des petits. La cavalerie ennemie barrait les rues et criait aux habitants de livrer leurs chevaux et leurs mulets. Le ministre Wei-zsao-de levait des contributions sur tous les fonctionnaires pour héberger les troupes. Tous les habitans devaient, sous peine de mort, se renfermer dans leurs maisons. Quand les mutins arrivèrent, ils sortirent tous devant leurs portes et s'agenouillèrent : ils s'étaient collé sur la figure l'inscription que voici : « Peuple obéissant; » on lisait sur les maisons : « Jun-tschann juan-njan » (première année du gouvernement qui brillera toujours), ou : « Schun-tjan-wan wan-wan-szui » (dix mille fois dix mille années au prince, au serviteur du Ciel). D'impudents fonctionnaires imitèrent le peuple, se collèrent au front l'inscription : « Peuple obéissant, » et se mêlèrent aux groupes de domestiques. Quand les rebelles passèrent sur le pont des Éléphants, les éléphants, à ce qu'on raconte, parurent tristes et versèrent des larmes. Il était plus de onze heures du matin, lorsque Li-zsui-tschen fit son entrée dans la ville, à cheval, en chapeau de roseaux, en habit court, entouré de guerriers choisis, par la porte De-schen-muin. De là il se rendit le long du mur de la ville à la porte Da-min-muin

(qui s'appelle à présent Da-zim-muin), et entra par là dans la ville Rouge. Un de ses généraux, Sun-szjan-ze, le premier ministre Nu-zsin-szin et d'autres étaient la fleur de son cortége. Quand Li-zsui-tschen approcha de la porte Si-tschan-an-muin, il banda son arc et dit, plein de confiance en son adresse : « Si je touche la lettre du milieu de l'inscription (savoir le caractère qui signifie « *an* », c'est-à-dire tranquille), le monde sera tranquille. » Il tira, mais la flèche alla vers les dernières briques. Le ministre Sun-szjan-ze dit alors pour le rassurer : « La flèche est tombée dans le canal, et la frontière sera le fleuve Chuai-che, » c'est-à-dire que le sud de la Chine appartiendrait à l'autre rebelle Tschjan-szjan-tschjun, qui était à l'œuvre dans le Sui-tschuan et le Chu-huan. C'est ainsi que le cortége continua sa route jusqu'à la porte Tschen-tjan-tschji-muin, où Li-zsui-tschen s'écria encore à haute voix, de manière à être entendu de toute sa suite : « Si je dois devenir empereur, je toucherai le milieu des quatre caractères de l'inscription; » mais le coup manqua encore et la flèche frappa au-dessous du signe *tjan* (ciel). Li-zsui-tschen laissa tomber sa tête et devint triste, mais un autre ministre poussa son cheval contre le sien et dit : « Tu as touché au-dessous des caractères, cela signifie que tu partageras l'empire avec Tschjan-szjan-tschjun. » Li-zsui-tschen redevint gai, jeta son arc et sourit. On arriva ainsi au palais. L'eunuque Wan-de alla avec trois cents serviteurs de la cour au-devant des mutins, et les rencontra lorsqu'ils n'étaient encore qu'à la porte De-schen-muin. Li-zsui-tschen leur commanda, tant à eux qu'aux autres chefs des divers services de la cour, de rester en charge comme par le passé.

A peine entré à cheval dans la cour du palais, Li-zsui-tschen s'informa de l'empereur. On le chercha, mais on ne le trouva point. Un complice de Li-zsui-tschen, chef d'un régiment, fut d'avis que l'empereur, selon toute apparence, se cachait dans la foule, qu'il fallait afficher de fortes récompenses pour ceux qui le livreraient, d'épouvantables menaces contre ceux qui lui donneraient asile. En conséquence parut une proclamation qui promettait dix mille lana d'argent et la dignité de *bo* (la troisième des grandes dignités chinoises) à celui qui dénoncerait ou livrerait l'empereur. Quiconque le cacherait serait exécuté lui et toute sa famille.

Une autre proclamation engagea tous les employés civils et militaires de l'ancienne dynastie à se présenter le jour suivant au palais, en noir et en petit chapeau. Ils devaient apporter leurs états de services revêtus des observations des autorités de district; chacun pourrait se retirer, ceux qui ne le voudraient pas seraient casés selon leur capacité. Mais

pour tous ceux qui désobéiraient à l'ordre donné, en ne comparaissant pas, ils seraient exécutés avec quiconque leur accorderait un refuge. Les révoltés s'étaient assurés à l'avance, par des informations prises auprès des employés subalternes, des noms de tous les fonctionnaires. personne ne pouvait leur échapper.

Les principaux traîtres à l'ancienne dynastie reçurent sur-le-champ du nouveau souverain la récompense de leurs services. Li-zsui-tschen dit à quelques eunuques qui avaient servi de guides aux révoltés dans la ville et le palais : « Vous avez trahi l'empereur, vous nous avez fait entrer par trahison dans la ville; il ne vous reste plus qu'à mourir. » C'est alors que ces misérables virent l'abîme qu'ils s'étaient creusé. Ils tombèrent à genoux et s'écrièrent : « Qui pouvait deviner que le ciel nous ferait ainsi mourir? » Mais Li-zsui-tschen goûtait fort peu les observations, et il fut fait aux traîtres comme il avait dit.

Comme les vainqueurs mettaient autant de diligence à rechercher l'asile des enfants de l'empereur que celui de l'empereur même, l'héritier du trône et le prince Din-wan furent bientôt découverts dans les maisons des eunuques. Li-zsui-tschen les investit tous les deux du titre de princes et les confia à la garde de ses affidés. Le troisième fils de l'empereur fut introuvable.

La cavalerie arriva la première au palais, d'où les femmes et les filles cherchaient encore à s'échapper. Elles rencontrèrent dans leur fuite les ennemis qui approchaient et furent refoulées vers le palais. Une de ces femmes, nommée Weischi, s'écria de toutes ses forces : « Les ennemis sont au palais et le déshonneur nous attend. Quiconque a du sens le prévienne. » Ce disant, elle s'élança dans le fleuve, et à l'instant cent huit femmes et jeunes filles suivirent son exemple. Une des servantes de la cour, jeune fille de seize ans, en fut retirée par les brigands, qui admiraient sa beauté et se querellèrent à cause d'elle. Pour se sauver, la jeune fille se donna pour une princesse et menaça de se plaindre à Li-zsui-tschen, si on attentait à son honneur. On la conduisit au nouveau souverain, qui fit examiner ses prétentions. Comme elles ne se trouvèrent point fondées, il donna la jeune fille à un de ses capitaines. Celui-ci, ravi du présent, but immodérément. Il fut tué en cet état par la jeune fille, qui se coupa la gorge aussitôt après.

Le lendemain, les mutins découvrirent le cadavre de l'empereur et ils apprirent alors seulement sa fin misérable. L'empereur avait sur lui un billet écrit avec du sang, où il disait : « Il y avait dix-sept ans que j'occupais le trône quand les mutins ont forcé la ville. Mes qualités, il est vrai, sont nulles, et j'ai excité le courroux du ciel. Mais la cause de

tout, c'est que mes fonctionnaires m'ont abusé. Je meurs parce que je n'ai pas eu d'yeux pour voir mes ancêtres sous la terre. C'est pourquoi j'ai ôté mon chapeau et couvert mon visage avec mes cheveux. Que les révoltés mettent mon cadavre en pièces, mais qu'ils ne fassent de tort à âme qui vive dans le peuple. » On trouva encore sur lui un mot écrit à l'encre de Chine, qui signifiait à tous les fonctionnaires de se rendre au palais de l'est, demeure de l'héritier du trône et des autres enfants de l'empereur. C'était vraisemblablement le brouillon de l'ordre que l'empereur avait adressé au conseil suprême lorsqu'il avait pris la résolution de se suicider. Quand l'ordre, écrit en rouge comme de coutume, arriva au grand conseil, les membres s'étaient déjà éloignés et l'ordre resta sur la table. L'empereur ne savait ce que l'ordre était devenu, et le conseil ignorait que l'ordre existât. Les rebelles, à leur entrée, furent les premiers à le découvrir, et il leur inspira des résolutions sanguinaires contre les fonctionnaires. Selon d'autres documents, l'empereur se coupa un doigt avec les dents et écrivit avec son sang sur la manche de son habit : « Je perds l'empire parce que les fonctionnaires civils n'ont point agi de concert, et que les fonctionnaires militaires n'ont pas exécuté mes ordres. Il faut faire mourir tous les fonctionnaires civils et militaires, mais il ne faut point tuer le peuple. »

Les rebelles firent enterrer l'empereur et l'impératrice dans des bières d'osier en dehors de la porte Dun-chua-muin, dans le temple idolâtre Schi-tscha-an (un des temples où l'on faisait des distributions gratuites de thé). On éleva une tente de nattes sous laquelle deux cheschan lurent les prières. Aucun fonctionnaire n'eut la hardiesse de s'y rendre pour pleurer son empereur. Gourmandés par Li-ho-tschjen, qui avait eu seul cette hardiesse avec un petit nombre d'autres, les fonctionnaires prirent cependant la résolution de demander en commun au nouvel empereur qu'on leur remît le cadavre, pour l'enterrer avec les honneurs impériaux. Un haut fonctionnaire du nouvel empereur, auquel ils remirent leur pétition pour la transmettre, leur répliqua : « Vous n'agissez que par respect humain. Vous n'êtes point guidés par un sentiment de reconnaissance envers le dernier empereur. » Ce disant il déchira leur pétition et la jeta par terre. Mais dans le moment même un serviteur sortait du château avec un ordre d'après lequel le dernier souverain devait être enterré avec les honneurs impériaux, en limitant toutefois le sacrifice au cérémonial des princes. Les fonctionnaires insistèrent pour obtenir un changement de l'arrêté qui réglait le cérémonial du sacrifice, et leur prière fut exaucée au

bout de quelques minutes. On fit, le 23, un cercueil pour l'empereur et un autre pour l'impératrice, le premier peint en cinabre, le second en noir.

L'empereur eut le chapeau impérial, sa propre ceinture de jade et des bottes dorées. L'impératrice fut aussi habillée conformément au cérémonial, et on dressa un autel devant eux pour célébrer le sacrifice ordinaire des morts. Quand tout fut prêt, Li-zsui-tschen vint prier lui-même devant leurs cercueils : il avait les larmes aux yeux. Un directeur de district fut expédié aux caveaux héréditaires de la dynastie des Min, à Tschan-pin-tschjeu, pour disposer les tombes. On conduisit les cadavres au cimetière, le troisième jour de la quatrième lune, et ils furent ensevelis le quatre. Trente hommes portaient les cercueils, et des rebelles à cheval accompagnaient la procession. Les enfants de l'empereur eurent l'autorisation de réciter leurs prières devant les cercueils de leurs parents, mais sans pouvoir prendre le deuil. La même autorisation et la même restriction furent étendues aux fonctionnaires, mais un petit nombre seulement se présentèrent pour rendre ces derniers devoirs, et un moindre nombre encore pleuraient réellement l'empereur du fond du cœur. Beaucoup témoignèrent la plus froide indifférence, et ils se montraient là par convenance plutôt que par sentiment du devoir.

Quarante environ des hauts fonctionnaires voulurent rester fidèles à l'ancien empereur et s'ôtèrent la vie par suite de cette résolution : le président des ministres, le ministre des finances, le procureur général et autres. Quant aux parents de l'empereur, on n'en connaît que cinq qui ne voulurent point se soumettre au nouveau gouvernement et qui se suicidèrent. Les autres fonctionnaires envoyèrent à l'envi leurs noms aux rebelles, se rassemblèrent par bandes aux portes du palais, et se rendirent si importuns que la garde les repoussa à coups de bâton. Ils s'établirent dans la rue, où ils restèrent assis tout le jour sans prendre de nourriture, honnis et battus par les soldats. Ils portaient des chapeaux d'une parfaite simplicité, beaucoup d'entre eux ayant éprouvé à l'approche de l'ennemi le désagrément du costume officiel et détruit en toute hâte leurs propres chapeaux. A la réception du 20, Li-zsui-tschen se moqua d'eux à ce propos; aussi parurent-ils le vingt et un en costume d'apparat, chacun selon son rang et sa dignité.

Le 22, l'eunuque Du-tschji-tschji choisit le nouveau personnel de la cour. Un fonctionnaire obscur de la capitale pria ce jour-là Li-zsui-tschen, dans la salle Chuan-zsi-djan, de punir de mort ceux qui avaient causé par leur faute la chute de l'ancienne dynastie. Mais Li-zsui-

tschen lui demanda : « Pourquoi as-tu gardé le silence sous le dernier gouvernement? » et il le chassa.

Le 23 eut lieu le triage des fonctionnaires. Ce jour, comme les précédents, ils s'étaient assemblés de bonne heure à la grande porte du palais, et quand ils apercevaient un personnage de la bande des rebelles, ils s'inclinaient profondément avec un sourire forcé. Lorsque Sun-szjan-ze sortit du palais, quelques-uns tombèrent à genoux devant lui et demandèrent humblement si l'empereur se ferait voir. Sun-szjan-ze répondit avec mépris : « C'est bien assez qu'on ne vous ait pas massacrés, ne pouvez-vous patienter encore un peu? » Les fonctionnaires reculèrent confus. Vers midi, Li-zsui-tschen sortit, et prit place sur un siége préparé à l'avance. Il avait sur la tête un chapeau pointu de feutre blanc; il était vêtu de toile bleue comme pour monter à cheval, et avait des bottes de cuir. Les plus importants personnages du parti rebelle prirent place des deux côtés. Chou-szjun et Dun-szin-kui, qui avaient été emprisonnés sous le dernier empereur et délivrés sur-le-champ par les mutins, se mirent aussitôt à la tête d'une nombreuse compagnie, et comparurent devant Li-zsui-tschen. Li-zsui-tschen promit une place à Dun-szin-kui (qui faisait, à ce qu'on dit, partie des nombreux fonctionnaires qui vendaient aux rebelles leurs charges pour de l'argent). Après cela les fonctionnaires furent appelés un à un. Le ministre Wei-zsao-de s'avança le premier, se jeta à genoux, demanda du service, et dit entre autres choses : « L'ancien empereur n'a pas écouté mes paroles, et voilà comment on en est venu où nous en sommes. » Li-zsui-tschen se tourna légèrement de côté, et lui témoigna sa faveur par une inclination de tête. On appela ensuite au hasard et sans suivre d'ordre tantôt l'un, tantôt l'autre, et quiconque tardait un tant soit peu à répondre était sur-le-champ livré au conseil de guerre. Nju-zsin-szin, qui était assis près du siége du nouveau souverain et qui dirigeait l'appel, découvrit quelques fonctionnaires qui s'étaient rasé les cheveux, se fâcha contre eux et leur fit sur l'heure couper les autres poils (ceux des sourcils, des cils, etc.) en leur criant : « Vous vous êtes donc rasé la tête d'avance? Alors, pourquoi donner vos noms? » Li-zsui-tschen dit à son tour : « Il n'y a eu de fonctionnaires fidèles que ceux qui sont morts à la prise de la ville. Quant au corps et à tout ce qui tient au corps, l'homme l'a reçu de son père et de sa mère, et n'a que faire d'en rien distraire. Celui donc qui s'est rasé la tête s'est tout aussi bien montré infidèle à l'empereur que peu respectueux pour ses parents. » Le triage des fonctionnaires dura jusqu'au soir, et quatre-vingt-douze personnes seulement furent inscrites; les

élus furent distribués en trois classes, et la plus élevée devint le partage de ceux qui payaient le plus de mine. Les fonctionnaires qui n'avaient pas été élus furent remis chacun à la garde de deux cavaliers, qui leur firent subir toutes sortes d'outrages et de mauvais traitements, les enchaînèrent cinq par cinq, et les conduisirent à la maison du général en chef, Lju-zsun-min, où ils devaient attendre leur sort. Lju-zsun-min célébrait précisément un banquet bruyant, et n'avait point le temps de les entendre et de les juger. Il commanda à l'escorte de garder les fonctionnaires jusqu'au lendemain. Leurs parents, qui les estimaient déjà perdus, firent un paquet de leurs objets les plus précieux, et essayèrent de s'échapper dans la nuit; mais ils furent pour la plupart repoussés des portes, qui étaient sévèrement gardées.

Les noms des fonctionnaires élus furent affichés le même jour à la grande porte du palais avec l'indication des charges qu'ils avaient en partage. Parmi les quatre-vingt-douze qui furent seuls choisis et réinstallés, nous connaissons par le cours des précédents événements Sjan-jui, qui avait donné de concert avec Li-ban-chua le conseil d'envoyer l'héritier du trône dans le Sud, et Huan-schi-chen, qui s'était opposé à cet avis.

Quand Li-zsui-tschen voulut accomplir, le 24, la cérémonie solennelle de son avénement au trône, il fut saisi, en posant le pied sur les degrés, d'un mal de tête excessif. Il crut que sa tête allait se fendre. Trois fois il y monta, et trois fois le mal le reprit. On dit qu'il vit apparaître à chaque reprise un fantôme colossal vêtu de blanc, que le dragon peint au plafond de la salle se mit à remuer sa crinière et ses griffes, et ouvrit la gueule comme s'il avait voulu engloutir le scélérat. La cérémonie ne put avoir lieu.

Les noms de tous les emplois furent changés, mais remplacés par des désignations déjà souvent en usage sous les précédentes dynasties. Le général en chef Lju-zsun-min, qui dans l'intervalle avait fait provision d'instruments de torture, de pieux et d'étaux, voulut se convaincre de l'efficacité de ses engins, et fit essayer ses brodequins sur deux employés de justice qui étaient arrivés de l'Ouest avec les révoltés. L'épreuve fut si satisfaisante que les pauvres gens en moururent le lendemain. Une potence fut dressée à la porte de la maison de Lju-zsui-min; elle servit à des exécutions journalières. Plus de cinq cents hommes de l'ancienne garde impériale furent décapités à la porte Pin-zsui-muin.

Les insurgés, à leur entrée dans la ville, avaient publié un ordre sévère contre le meurtre et le pillage; quiconque s'en rendrait cou-

pable devrait être coupé en morceaux, et un soldat subit en effet cette peine pour avoir commis un viol. Cette circonstance fit une heureuse impression sur les habitants, qui se rassurèrent et reprirent leurs affaires. Mais ils se trompaient cruellement, et ils s'aperçurent bientôt de leur erreur. Le 25, tous les fonctionnaires durent revenir sous prétexte d'être inscrits et pourvus; ils restèrent vingt-quatre heures enfermés sans nourriture, et le lendemain, au nombre de plus de huit cents, ils furent conduits, pour être examinés et entendus, au palais qu'habitait le général en chef Lju-zsun-min. Arrivés là, on les accusa d'usure, et on les tortura dix jours de suite pour leur arracher l'aveu de ce crime. De cinq cents lana d'argent qu'on exigea du plus pauvre d'entre eux, les amendes montèrent jusqu'à plusieurs wan lana. A celui qui avait une fortune d'environ dix mille lana, on réclamait le double et le triple, et s'il ne payait point intégralement, on lui infligeait les plus effroyables tortures, depuis le bâton jusqu'au brodequin, depuis le brodequin et l'étau jusqu'aux fers rouges : affreux supplices que l'on a peine à se représenter. Pour échapper à la torture, un certain nombre de fonctionnaires consentirent à des bassesses inouïes, et s'abaissèrent devant les rebelles non-seulement jusqu'à perdre tout sentiment de dignité humaine, mais jusqu'à rendre à peu près impossible de raconter leurs actions en termes décents. Souvent les vainqueurs ne se contentaient point d'un premier châtiment infligé à un fonctionnaire, mais ils le remettaient à la torture pour la seconde et même pour la troisième fois. Dans l'impossibilité de leur échapper, beaucoup leur apportaient de l'argent trois fois de suite, et plus d'un mourut aussitôt après s'être vu ôter ses chaînes. Celui qui n'avait pas de quoi payer l'amende à laquelle il était tarifé, on le conduisait dans les boutiques pour emprunter la somme. Le marchand, n'eût-il jamais vu le fonctionnaire, n'osait pas se refuser à cette extorsion; le fonctionnaire lui donnait en retour une quittance sur laquelle il mettait son nom et celui de sa femme, et reconnaissait s'être engagé pour la somme en question afin d'avoir la vie sauve. Des fonctionnaires les rebelles passèrent aux marchands et aux propriétaires de maisons. Afin que personne ne pût leur échapper, ils avaient dès leur entrée rendu un arrêté qui déclarait les propriétaires solidaires les uns des autres par groupes de dix, en sorte que les neuf autres avaient à répondre sur leur tête de la fuite d'un seul. Si parmi les dix il se trouvait un riche, le chef suprême, Li-zsui-tschen, se chargeait lui-même de le dépouiller, et il abandonnait les neuf autres à ses complices, lesquels de leur côté employaient des domestiques et des vagabonds pour se renseigner sur la fortune des

habitants. Un de ces vauriens, dénoncé comme riche, fut aussitôt mis aux fers et torturé. D'indignes délateurs étaient astreints à faire au moins une découverte par jour, c'est-à-dire à livrer au moins une maison au pillage. Les choses en vinrent au point qu'on portait au camp tout le mobilier des meilleures maisons, en ne laissant que les quatre murs. Personne ne pouvait échapper aux mains des brigands. Des soldats, le bâton à la main, couraient partout par bandes. Rencontraient-ils quelqu'un qui fût vêtu d'une manière tant soit peu honnête, ils en concluaient de suite qu'il y avait quelque chose à prendre dans sa maison, et l'empoignaient; s'il trouvait en route de l'argent comptant à emprunter de n'importe qui, ils le relâchaient : sinon ils le suivaient et prenaient dans sa maison tout ce qui leur plaisait. Du 22 au 26, on ne vit dans les rues que fonctionnaires et riches saisis et conduits la chaîne au cou. Les amendes imposées aux fonctionnaires pour cause d'usure furent exigées avec une augmentation de deux pour cent : les ornements de tête offerts en payement n'étaient comptés qu'à la moitié de leur valeur; les perles, le jade et autres bijoux n'étaient pas reçus du tout. Les étoffes neuves ne passaient qu'à vil prix; une pièce du meilleur satin, par exemple, ne valait pas un lana d'argent. Des marchands, parents ou compatriotes de fonctionnaires, furent arrêtés avec eux. Il n'y en eut pas un qui ne dût remettre jusqu'à sa dernière obole, et qui ne se trouvât complétement ruiné.

A cette première misère vint s'en joindre une autre presque aussi effrayante. Les révoltés avaient fait leur entrée dans la ville au nombre de plus de quatre cent mille hommes, et ils s'adonnèrent tous à la débauche. Quand Li-zsui-tschen avait voulu s'y opposer au commencement, on lui avait répliqué avec colère : « L'empereur t'a bien transmis un trône; pourquoi n'aurions-nous pas, nous autres, l'or et l'argent, les femmes et les filles? » Les capitaines mêmes donnaient en cela l'exemple à leurs hommes, s'établissaient dans les plus riches maisons et s'entouraient d'une multitude de femmes. Leur dérèglement ouvrit la porte à tous les maux; il ne fallut pas compter sur une justice exacte. Les soldats entraient dans les maisons sous prétexte d'emprunter des ustensiles de cuisine, puis ils demandaient des lits et ensuite les femmes, les sœurs et les filles des habitants. Si quelqu'un cachait sa femme et ses enfants, les soldats le chargeaient de fers et cherchaient eux-mêmes les personnes cachées. Les femmes qui leur plaisaient étaient mises sur des chevaux et emmenées, ou abattues si elles résistaient. Souvent un soldat prenait pour lui seul trois ou quatre femmes, mais celle qui refusait de s'abandonner à chacun était pareil-

lement mise à mort. Les soldats, livrés sans frein à leurs penchants ignobles, ne tenaient compte ni du temps, ni du lieu, ni de l'âge, ni même de la condition. Un noble de la ville vint se plaindre aux fonctionnaires de ce que sa fille mineure avait été déshonorée. Un fonctionnaire fit appeler la fille et la menaça de mort si elle disait la vérité dans l'enquête; la malheureuse eut peur pour sa vie, et, sur son démenti à l'audience, le père eut la tête tranchée comme menteur. Cet incident ajouta à l'impudence des soldats. Avaient-ils, comme il leur arrivait souvent, saisi des femmes, les avaient-ils emmenées avec eux sur le mur de la ville, et qu'un supérieur vînt à paraître en ce moment pour inspecter la garde, ils précipitaient les malheureuses du haut du mur, de crainte d'être punis pour manquement au service. Les gouverneurs de cercles et de districts allaient au-devant des troupes avec les femmes et les filles; ils leur livraient toute la population féminine dès leur entrée dans la localité : s'il n'y en avait pas assez, on tuait autant de fonctionnaires qu'il plaisait aux soldats. Le déréglement de ces bandes alla si loin qu'elles n'épargnaient pas les cadavres, en sorte que trop souvent la mort même n'était plus un moyen de se soustraire à leurs souillures. Et combien n'était pas considérable le nombre des victimes par suicide! Des femmes et des filles sans nombre se donnèrent la mort pour échapper au déshonneur; les fontaines et les canaux étaient comblés de cadavres; beaucoup recouraient dans leur misère à la corde et au couteau. Dans la seule ruelle An-fu-chu-tun, plus de trois cent soixante-dix femmes se suicidèrent en une seule nuit. Les femmes et les filles mêmes des fonctionnaires qui avaient passé aux mutins n'étaient pas à l'abri de l'infamie. Ce n'était partout que désolation et désir de fuir, mais il n'y avait point d'issue. Les maisons des fonctionnaires qui s'étaient dès l'abord ôté la vie par fidélité pour l'empereur, furent seules respectées. Singulier mélange du vice le plus abominable avec des sentiments louables!

Le 26, Tschju-tschun-tschen et Tschen-jan, ainsi que d'autres dignitaires qui avaient passé aux rebelles, remirent à Li-zsui-tschen une adresse dans laquelle ils faisaient de sa grandeur une peinture flatteuse, exaltaient sa vaillance au-dessus de celle de Jao et de Schun (les plus anciens empereurs chinois), et égalaient ses vertus aux vertus de Tanwan et de Wu-wan (les fondateurs des dynasties de Schan et de Tschjeu). Cette adresse n'était autre que l'expression du vœu général qui suppliait Li-zsui-tschen de se déclarer empereur.

Le 27, tandis que les mutins commettaient leurs excès, le ciel leur suscita un ennemi dans la personne d'U-szan-hui, beau-frère du gé-

néral des insurgés. Lju-zsun-min avait fait torturer son beau-père, parce qu'il voulait savoir de lui où se cachait la concubine de son fils. Cette nouvelle arriva bientôt à U-szan-hui et aiguillonna son ardeur. Il renforça ses troupes de sept mille hommes, et battit vingt mille rebelles que Li-zsui-tschen avait détachés pour occuper la frontière nord-est de l'empire; trente-deux seulement survécurent. Leur chef, grièvement blessé, prit la fuite, et U-szan-hui s'empara de la forteresse de Schan-chai-huan.

Le même jour, on afficha encore à la porte du palais les noms d'un certain nombre de fonctionnaires triés et confirmés dans leurs charges. On reconduisit ceux qui se trouvaient exclus de ce choix à la maison du général en chef, où la torture les attendait : tandis que leurs cris de douleur remplissaient les rues, et que l'avarice cruelle des conquérants leur arrachait tout leur avoir, les fonctionnaires élus se promenaient dans les mêmes rues en hauts chapeaux et en riches costumes, d'un air de magnificence et de fierté.

Bientôt après, les lettrés qui avaient suivi les rebelles se virent aussi frustrés dans leurs espérances. Au lieu de leur donner des emplois, on leur dit qu'ils avaient à la vérité obtenu leurs anciens emplois en vertu de leurs examens, mais que le nouvel empereur allant introduire d'autres règles, ils n'avaient rien de mieux à faire que de s'en retourner chez eux. Il ne leur resta pas d'autre choix.

Le premier du quatrième mois, Sun-szjan-ze représenta à Li-zsui-tschen l'état pitoyable du peuple, demanda grâce et merci, et dit que des présages fâcheux s'étaient déjà montrés au ciel. Le soleil avait perdu son éclat, ce qui obligeait à interrompre les exécutions; et l'éclat de l'étoile Di-szin s'était obscurci, ce qui rendait nécessaire de prendre au plus vite possession du trône vacant. La première de ces deux observations, celle qui se rapportait aux exécutions, ne fut point prise sur-le-champ en considération; le 7 seulement, Li-zsui-tschen se transporta dans la maison de son général en chef, y rencontra au delà de trois cents hommes mis à la question, parmi lesquels plus de la moitié avaient déjà rendu l'âme. Il dit à son général : « Les signes célestes deviennent inquiétants, Sun-szjan-ze croit que nous devons cesser les exécutions : il faut lâcher tout le monde. » C'est ainsi que toutes les victimes obtinrent la liberté, mais la plupart n'en avaient que faire, car ils moururent des suites de la torture. Lju-zsun-min remit l'argent qu'il avait extorqué et qui montait à cent millions de lana (plus de deux cent millions de roubles argent). Li-mou, qui avait également torturé les fonctionnaires par l'ordre du nouveau souverain, mais qui

avait montré un peu plus d'humanité, ne réunit que la moitié de cette somme et dut combler le déficit de sa poche. Il s'attira en revanche l'amour du peuple. Les victimes délivrées s'éloignèrent en toute hâte, de peur de nouvelles misères, et s'enfuirent vers le Sud.

La seconde observation de Sun-szjan-ze, celle qui avait trait à l'avénement au trône, eut plus de succès. Le 3, le fonctionnaire qui avait auparavant occupé la place de Chun-lu-szui, fut sommé de revenir; il était seul au courant de la cérémonie et personne que lui ne pouvait régler convenablement cette importante affaire. On croyait avoir à redouter un soulèvement à l'intérieur, si l'avénement au trône avait lieu sans qu'on observât exactement toutes les formalités d'usage. Une proclamation du bureau des cérémonies fixa donc au 17 la cérémonie de l'avénement; le 12, les cérémonies de toutes les classes auraient lieu devant la porte Wu-muin; le 13, dans la salle Chuan-zsi-djan; le 15, paraîtrait le manifeste; le 16, se ferait la cérémonie en l'honneur de Confucius à Ho-zsui-zsjan, et tous les fonctionnaires se rassembleraient ensuite dans le temple du Ciel pour prendre part à la cérémonie finale. Pour terminer, le portrait du premier empereur de la dynastie des Min serait transporté dans le temple des dynasties (Di-wan-mjao), mais ceux des autres empereurs seraient brûlés. Ces ordres étaient à peine donnés que le traître Hun-jui, sans attendre le temps marqué, se rendit le quatrième jour de la quatrième lune au temple des ancêtres (Tai-mjao), fit porter au temple des dynasties le portrait du fondateur de la dynastie des Min, et livra au feu ceux des autres empereurs. Il n'y eut pas une âme dans toute la capitale qui ne s'indignât d'un pareil manquement aux traditions antiques. Le même jour eut lieu un examen pour le grade savant de Zsjui-djen. Les examinateurs étaient Nju-zsin-szin et Sun-zi-zsjao. Tous les sujets des épreuves étaient accommodés aux circonstances, et pour placer le nouveau gouvernement dans un jour favorable, on gradua cinquante candidats sur soixante-dix à quatre-vingts qui s'étaient fait inscrire. Le même jour un directeur de district présida un examen d'un ordre inférieur.

Le 6, Li-zsui-tschen convoqua en sa présence les plus âgés des habitants, les questionna sur la misère du peuple, et leur promit des remèdes prompts et efficaces.

Le 9, on fondit de nouveaux sceaux pour l'empereur. Le même jour arriva une réponse d'U-szan-hui à son père. Celui-ci, cédant à des sollicitations réitérées pour qu'il gagnât son fils à la cause des rebelles, lui avait écrit : « C'est pour l'amour de moi que la faveur impériale est allée te chercher, et tu n'as sans doute pas obtenu le grade de géné-

ral pour avoir remporté de grandes victoires dans le cours de quelques années. Tu t'opiniâtres et t'entêtes maintenant dans la conviction que tu es un puissant adversaire et que tu aurais tort de venir ici à moins de recevoir des preuves particulières de faveur. C'est en vain que tu cherches à augmenter tes forces en restant à la tête de tes troupes et en attendant l'ennemi. Si les troupes de Li-zsui-tschen marchent droit à toi en fortes masses, tu n'auras pas la ressource d'occuper une position qui puisse influer sur l'issue de la guerre. Tu n'as pas assez de troupes pour te mesurer contre les nôtres en bataille rangée, et les forces te manquent pour triompher d'eux. Ta cause une fois perdue, il ne sera pas aisé de détourner de toi la main du destin. Notre empereur est déjà mort et la vie de ton père tient à un fil. Celui qui sait comprendre son époque, sait aussi se ménager un changement acceptable. Jadis Sjui-juan-tschji abandonna les princes de Chan, et passa aux princes de Wei, sans qu'on puisse l'appeler un traître[1]; Zsui-szjui abandonna les princes de Tschu, et passa aux Wu, et de celui-là encore on ne peut pas dire qu'il ait déshonoré son père. Si nous comparons ces deux exemples, le dernier est plus difficile à imiter que le premier. C'est pourquoi je te conseille de te rendre à l'heure qu'il est, en temps utile, les mains liées et la bouche close, avec la hache et la bière; tu auras pour récompense la dignité de *chou* et tu conserveras le renom d'un enfant respectueux.

» D'une part, la colère et les fanfaronnades seraient sans profit; d'autre part, les relations d'hôte à convive disparaîtront. Tes faibles forces ne sont pas capables de résister à des armées nombreuses, tes camps et tes remparts seront anéantis en une matinée. Ton père aussi, quoique tout à fait innocent, subira une mort honteuse. Vie et renom fuiront ensemble; tu violes d'un seul coup les devoirs de sujet et de fils : que peut-il y avoir de plus douloureux pour le cœur? Le proverbe dit : « Personne ne peut connaître le fils que le père. » Je ne veux pas me comparer à Tschjao-sche, mais toi tu ne surpasseras pas non plus Tschjao-ko en déraison. Je t'indique la bonne voie, et c'est de quoi je t'assure mainte et mainte fois. »

Cette lettre, rédigée par un haut fonctionnaire du nouveau souverain, et simplement recopiée par le père d'U-szan-hui, fit sur ce dernier une impression toute contraire à celle qu'on s'en était promise. Les rebelles comptaient fermement que la piété filiale attirerait U-szan-hui de leur

[1] Il y fut poussé par une lettre supposée écrite au nom de sa mère; quand la mère l'apprit, elle s'étrangla sur-le-champ.

côté. Mais U-szan-hui tomba, en recevant la lettre, dans un violent accès d'indignation. « Quel degré de bassesse chez ces mutins! s'écria-t-il. Est-ce qu'U-szan-hui, s'il est vraiment énergique et brave, peut se livrer à eux, et attirer sur lui la risée de tous les siècles? Voilà qu'il est devenu impossible de garder à la fois la fidélité à son empereur et l'obéissance envers son père! » Là-dessus, il ordonna à ses officiers de tuer le messager. Quelques-uns répliquèrent : « Nous sommes prêts à nous battre jusqu'à la mort. Mais pour le moment il vaut bien mieux prendre pour nos troupes l'argent qu'on nous envoie, et tomber ensuite à l'improviste sur les rebelles. » U-szan-hui approuva ce conseil et répondit au messager : « Avant que je me rende, je désire voir un des enfants de l'empereur. » Le haut prix que les révoltés attachaient à la soumission d'U-szan-hui ressort de ce qu'ils envoyèrent, aussitôt après la réception de cette réponse, le prince Din-wan au camp de Tan-tun. Mais U-szan-hui, qui avait déjà appelé les Mantchoux à son secours, s'empara le 4 de la quatrième lune de la forteresse Schan-chai-huan, et Tan-tun, qui s'était rendu avec la forteresse de Zsjui-jun-huan, et qui manœuvrait présentement contre U-szan-hui, repassa du côté de ce dernier, et amena le prince Din-wan avec lui. U-szan-hui écrivit ensuite à Li-szui-tschen qu'il couperait court à la guerre si on lui envoyait l'héritier du trône. En même temps (le 9) il faisait circuler dans la capitale la réponse suivante à son père : « U-szan-hui, le fils indigne, pleure du sang et se baisse cent fois jusqu'aux pieds de son sublime père. C'est à cause des mérites de mon père que j'ai été fait fonctionnaire, et je n'ai reçu de lui que de bons principes. C'est pourquoi il faut que je risque ma tête, en me rendant coupable du crime de soutenir la guerre. Je m'épuise jour et nuit en combinaisons, dans l'attente du jour heureux où je pourrai témoigner à l'empereur ma reconnaissance pour sa très-haute faveur. Des troubles sérieux ont agité jusqu'ici la frontière, et mes troupes de Nin-juan sont pour ainsi dire les portiers de l'empire. Presque tous les postes de cette zone ont été perdus, mais j'ai cherché à les reprendre en doublant la valeur de mes forces. Quant à l'effronté Li-zsui-tschen, j'aurais dû sans plus de façon l'acculer et l'anéantir. La crainte de négliger d'autres affaires, si je marchais sur la capitale, m'a seule fait hésiter. Je ne croyais pas qu'il y eût dans l'empire des gens que le premier coup de vent disperserait. Mon père commandait la garde impériale, dont la force était considérable. Et comment les hautes murailles, fortifiées par un si grand nombre de tours, ont-elles pu tomber en deux jours, que dis-je, en un seul? Si je marchais à présent sur la capitale, il serait trop

tard, mais en vérité tout cela me désole et m'indigne. J'ai appris en baissant la tête que l'illustre empereur n'est plus, que les fonctionnaires de l'État et le peuple sont livrés à l'outrage et à la mort; mes yeux se ferment de chagrin. Mais je crois encore que mon père gardera sa foi et fera son devoir, quoique la bonne cause soit vaincue; qu'il saisira l'occasion de porter un coup à l'usurpateur, et qu'il détesterait de partager la vie avec lui; que si la chose n'est pas possible, il se coupera la gorge afin de ne pas survivre à la ruine de l'empire, laissant après lui son fils éploré pour préparer la vengeance. Et si le fils à son tour était trahi par le succès, sa mort serait du moins aussi glorieuse que celle de son père. Ne serait-elle pas en effet la plus éclatante démonstration et de sa fidélité à son empereur et de son respect filial? Mais pourquoi donc ménages-tu ta vie par une faiblesse qui n'est que trahison, et pourquoi recules-tu de gaieté de cœur devant ton devoir le plus sacré? manques-tu de courage pour te battre contre l'ennemi? rougis-tu de la magnanimité qu'il y aurait à confondre les scélérats? Sjui-juan-tschji est devenu par son manque de résolution la cause de la mort de sa mère, Wan-lin et Tschjao-bao[1] se sont rendus célèbres. Mais mon père, le chef illustre des gardes du corps, un des grands distingués dans l'empire, mon père faiblit et des femmes lui font honte! Mon père n'a pu rester fidèle à l'empereur, comment le fils garderait-il le respect dû au père? Je romps tout rapport avec toi, et je te fais savoir que si tu ne tentes rien contre les brigands, on peut bien te mettre dans une marmite ou dans un mortier pour m'attendrir, je n'y ferai pas attention. Ton fils, U-szan-hui, te fait encore cent révérences. »

Après avoir lu cette lettre, Li-zsui-tschen fit exécuter la famille entière de son beau-père, environ trente personnes.

Le 11, les rebelles apprirent que des troupes mantchoues approchaient de la forteresse de Schan-chai-huan : il n'y avait pas à hésiter. Li-zsui-tschen pria ses généraux Lju-zsun-min et Li-mou de se mettre en campagne; ceux-ci, plongés dans toutes les délices depuis leur arrivée dans la capitale, n'étaient pas des mieux disposés. Lju-zsum-min gardait rancune à Li-zsui-tschen, à cause du traître Bo-huan-eni, son rival dans l'art de la guerre; il s'était encore refroidi depuis qu'il s'était

[1] Allusion à deux particularités de la guerre de dynastie dans l'histoire ancienne de la Chine. La mère de Wan-lin fut prise par ses adversaires sans que les sentiments de son fils en fussent ébranlés. Le même fait se représente dans l'histoire de Tschjao-bao; mais ici, la mère, qui est au pouvoir des ennemis, excite elle-même son fils à charger le jour de la bataille.

vu privé de toute part dans le pillage de la capitale. Comme il refusait de marcher, Li-zsui-tschen publia un édit dans lequel il fixait son propre départ au 13, et condamnait à mort tous les parents de l'empereur Min. L'ordre fut exécuté et étendu aux gardes du corps.

Li-zsui-tschen, à la tête de quatre cent mille hommes, se mit le 12 en route pour l'Est. Lorsqu'il sortit à cheval par la porte Zjan-muin, il avait derrière lui le fils aîné du dernier empereur, accompagné de Lju-zsun-min. Li-mou et Nju-zsin-szin restèrent pour garder la ville.

Sur ces entrefaites, un inconnu avait affiché dans la rue Si-tschan-an-zse une proclamation qui portait que la durée assignée par le ciel à la dynastie des Min n'était pas encore écoulée; que le peuple devait lui rester fidèle, et le 20 du mois élever au trône l'héritier légitime. Lju-zsun-min avait déjà puni de mort plusieurs habitants à propos de placards affichés contre leurs maisons; mais cette fois la proclamation était collée au mur du palais même, de telle sorte qu'on ne pouvait s'en prendre à personne. La police recourut à des mesures plus sévères, et on informa secrètement Li-zsui-tschen de cet incident.

Le 15, ce chef de la révolte était rendu à Mi-jun-szjan, chef-lieu d'un district, et les généraux restés dans la capitale avaient transporté tout l'or et l'argent pillés, après l'avoir converti en lingots, dans le gouvernement de Schan-szi. Outre l'argent que leur avait rapporté le pillage de la capitale et de toutes les autres villes, on prétend que les rebelles avaient tiré d'une seule caisse, restée intacte dans le palais, trois cent soixante-dix evan d'argent en lingots de cinq cents lans chacun : somme énorme et presque incroyable.

Quand les rebelles arrivèrent le 17 au chef-lieu de district Jun-pin-fu, le peu de troupes qui restaient à U-szan-hui se battirent tout un jour contre eux avec un tel acharnement qu'elles n'eurent pas le temps de manger. Pour tromper l'ennemi, U-szan-hui disposa une grande multitude de peuple avec des drapeaux et des tambours dans un camp en dehors des retranchements; mais Li-zsui-tschen emporta bien vite ce fantôme de camp, tua tout ce qui s'y trouvait, vieux et jeunes, et serra de près U-szan-hui en personne. Ce dernier trouvait ses forces trop faibles pour risquer une bataille, et il supplia instamment les Mantchoux de lui apporter l'assistance qu'il leur avait déjà demandée. Il dépêcha huit fois coup sur coup son messager au prince des Mantchoux, rassura enfin leur prudence, et cent quarante mille hommes, sous la conduite du prince Jui-wan, vinrent à son secours. Il se rendit dans leur camp, causa avec leur chef, se nomma son sujet (tschen), se coupa les cheveux à la mode des Mantchoux, immola un cheval

blanc au ciel, un bœuf noir à la terre, et rompit une flèche par manière de serment. De retour à son camp, il ordonna à tous les siens de se raser les cheveux à la mode mantchoue, mais ne put faire exécuter cet ordre dans le tumulte incessant du combat. Afin que les Mantchoux eussent cependant un moyen de distinguer ses gens des rebelles, il recommanda aux siens de s'attacher au haut de l'habit trois rubans de toile blanche, larges chacun de trois doigts, et fit connaître aux alliés ce signe de reconnaissance. Les trois rubans avaient été choisis parce que l'armée était conduite par U-szan-hui et que szan veut dire trois; la couleur blanche faisait allusion à la pureté de mœurs des troupes mantchoues.

Le 19, U-szan-hui se battit de concert avec les Mantchoux contre Li-zsui-tschen. A la prière de leur prince, il avait ce jour-là pris la conduite de l'avant-garde, tant pour tâter l'ennemi que pour attester la bonté de sa cause. Le combat dura jusqu'au coucher du soleil, et les rebelles s'aperçurent qu'ils avaient affaire à un ennemi dangereux. On parlait même déjà dans la capitale de la défaite des mutins, et on mettait en état les armes de jet.

Le 20 eut lieu la bataille décisive. La lutte, engagée cette fois encore par U-szan-hui, était arrivée au moment critique, quand le prince des Mantchoux lança à deux reprises dix mille cuirassiers sur le flanc droit de l'ennemi. Les rebelles ne tinrent pas. Li-zsui-tschen, accompagné de l'héritier du trône et de quelques douzaines de cavaliers, gagna une hauteur dans l'enceinte voisine d'un temple d'idoles, et suivit de là la marche de l'action. Ils virent bientôt des masses de troupes sous un drapeau blanc, pareilles aux vagues de la marée montante, renverser devant elles tout ce qu'elles atteignaient. Ils s'enfuirent. Li-zsui-tschen s'enfuit, et Lju-zsun-min, son général en chef, ce brave incomparable, s'enfuit également grièvement blessé.

Les rebelles avaient le lendemain dressé leur camp près de Jun-pin-fu, lorsqu'ils furent rejoints par un messager d'U-szan-hui chargé d'offrir la paix et de réclamer la personne de l'héritier du trône. Li-zsui-tschen se réjouit de cet agréable échange, expédia l'héritier du trône, et les hostilités furent interrompues. Mais à peine U-szan-hui avait-il atteint son but, à peine tenait-il l'héritier dans son camp, qu'il ordonna à Li-zsui-tschen de se retirer le plus loin possible de la capitale, parce que lui, U-szan-hui, voulait sans plus tarder replacer l'héritier de l'empire sur le trône. Il se trompait malheureusement dans son calcul : le trône n'appartenait plus à l'hôte (à l'héritier), mais aux convives (aux Mantchoux).

Li-zsui-tschen retourna immédiatement avec ses troupes vers la capitale, où il parvint le 26. Furieux de sa défaite, incapable de se maintenir longtemps dans la ville, il donna, le 27, à ses troupes toute licence de tuer, de voler et de piller. Le même jour arriva une proclamation d'U-szan-hui, dans laquelle il annonçait aux habitants la prochaine arrivée des défenseurs de la bonne cause, et commandait à tout le monde de prendre le deuil pour l'empereur défunt et de se préparer à recevoir le successeur légitime.

Quoique Li-zsui-tschen ne pût tenir dans la capitale, il ne laissa pas d'accomplir la cérémonie de l'avénement au trône dans la salle Wu-in-djan : il créa empereurs et impératrices ses ancêtres jusqu'à la septième génération, donna à son empire le nom de Da-schun-ho (le grand empire obéissant au ciel), et prit lui-même le titre de Jun-tschan (celui qui brille éternellement). Comme un avénement sans une intervention particulière de la volonté céleste ne paraissait pas aux rebelles tout à fait convenable, ils s'arrangèrent pour qu'on découvrît comme par hasard un vase au fond duquel on avait d'avance gravé la date précise de l'avénement. Le vase passa pour un présage merveilleux. Et comme si ce n'était pas assez de ce premier mensonge, ils vêtirent du costume des lamas de l'ouest quelques hommes, qui se présentèrent comme venant de loin, de leur propre mouvement, par un instinct miraculeux, pour apporter leurs félicitations au nouvel empereur. Le jour même de son avénement, Li-zsui-tschen se préparait d'ailleurs à de nouvelles atrocités, par lesquelles il voulait couronner la misère qu'il avait causée à la capitale du pays. Le palais entier fut rempli de paille.

Le 30, Li-zsui-tschen, à cheval, dans son attirail ordinaire simplement augmenté du parasol impérial, à la tête de troupes nombreuses, sortit de la capitale dans la direction de l'ouest. Tous ses complices le suivaient; les fonctionnaires qui avaient depuis longtemps passé de son côté reçurent une escorte; les autres n'eurent point cet avantage. On avait contraint les magistrats de la capitale de se rassembler aux portes de la ville, où ils firent la génuflexion devant l'usurpateur; on les avertit d'ailleurs de ne pas le suivre plus loin. Le peuple, de son côté, n'avait pas eu d'autre parti à prendre que de s'accommoder à l'ordre de quitter la ville; à quelques douzaines de verstes de là, les rebelles tombèrent sur ces pauvres gens, sabrèrent les uns et traînèrent les autres avec eux. Le feu avait déjà été mis aux principaux bâtiments du palais, au temple des ancêtres, à la ville même. Du palais, il ne resta que la salle Wu-in-djan, et de la ville il n'y eut d'épargné que le

upe de rues qui aboutit à la porte Zan-miun, cette porte même et ore les rues Dun-zsjan-mi-szjan et Si-zsjan-mi-szjan avec les édi- s d'alentour. Les rebelles n'avaient eu ces ménagements que pour ser une retraite ouverte aux incendiaires. Quand les flammes eurent envahi, les deux mille rebelles qui étaient restés en ville dans ce en sortirent au galop, et frappèrent encore sur le peuple. Mais le ple, lassé enfin de ce jeu sanglant, s'arma comme il put, barricada rues par où les rebelles devaient passer, et dès le soir, de cette nière troupe il n'en restait pas un en vie. En dehors même de la :, toutes les maisons, toutes les baraques avaient été incendiées; ing et ses environs formaient une mer de flammes. On dit que lamentations se faisaient entendre à deux douzaines de verstes noises.

e ce jour date une nouvelle époque dans l'histoire de la Chine. Le ne des Mantchoux commanda à U-szan-hui de poursuivre les lles, et prit Péking le 3 de la cinquième lune. Il s'attribua provi- ment les droits de l'autorité, et par ses habiles mesures fonda en a un nouvel empire mantchou. La dignité impériale échut en par- au principal prince de ce peuple.

RIEN QU'UNE AME

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE

DE

M. GUILLAUME WOLFSOHN[1].

---

[1] Ce drame, vive et juste attaque contre le servage russe, eut de la peine à se faire jouer sur les scènes allemandes. Les censures dramatiques l'écartaient comme pièce de tendance. Il fut froidement accueilli à Leipzig, mieux à Kœnigsberg et à Stettin, et obtint enfin, après toutes sortes de vicissitudes, un succès retentissant à Berlin. La censure prussienne, craignant de causer un déplaisir à la Russie, l'avait défendu à la veille de la représentation. Mais M. de Budberg, alors ambassadeur de Russie à Berlin, auquel l'auteur en appela, eut le tact libéral de faire lever l'interdit. Aujourd'hui que le gouvernement russe a entrepris l'abolition du servage, la pièce de tendance est devenue presque une pièce de circonstance.

Le drame de M. Wolfsohn a fait maintenant le tour de presque toutes les scènes allemandes. Les meilleures représentations ont été celles du grand théâtre de Dresde, où madame Bayer-Bürck remplit le rôle d'Hélène, et M. Bogumil-Davison celui du prince Michel.

La pièce n'est pas sans défauts : la marche de l'action n'est pas régulière, et souvent les scènes ne se tiennent pas suffisamment. Les figures sont bien posées, mais moins peintes que simplement esquissées. Alexandre Wolinski est trop froid pour nous passionner. Le dénoûment a paru défectueux à la critique allemande, à laquelle il nous semble que l'auteur ne répond que faiblement sur ce point dans sa préface. Il ne sort pas naturellement de l'action, et ressemble tout à fait à celui de *Tartuffe :*

> Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude....

Ce qui plaît sans réserve, c'est la peinture vraie et comique des mœurs : des travers de la haute société, aussi bien que de la bêtise naïve et inculte des paysans. On trouvera, sans que nous ayons besoin de les signaler d'avance, de belles et fortes situations dramatiques, et l'énergique et touchante figure d'Hélène réunira, nous le pensons, tous les suffrages. L'auteur ne pouvait trouver mieux pour nous faire toucher au doigt toute l'horreur du servage.

Un mot pour expliquer le titre : les propriétaires russes comptent leurs serfs par âmes, comme font souvent les statistiques pour la population des villes. *Rien qu'une âme* signifie donc : Rien qu'un serf ou une serve. Mais il y a en même temps dans le titre une sorte de jeu de mots suffisamment expliqué dans la pièce. Rien qu'une âme, *mais* une âme, voilà le sens du drame.

(*Note du traducteur.*)

PERSONNAGES.

LA GÉNÉRALE.
La comtesse RAJEW, sa sœur.
MARY, fille de la comtesse.
HÉLÈNE, élevée dans la maison de la comtesse.
Le prince MICHEL,
ALEXANDRE WOLINSKY,
Le conseiller aulique BELSKY,
Le major MILOUTIN,
Le conseiller d'État MUSKOFF,
Le procureur LWOFF,
} **riches seigneurs et voisins de campagne.**
AGASIA, sa femme.
Ses filles.
ANATOLE, cousin du prince Michel, ami d'Alexandre.
L'adjudant RUMIN.
LYDIE, plus tard sa femme.
MÉLANIE,
NADINE,
} **ses amies.**
DE GRAVENECK, colonel de gendarmes.
Un pope.
MAXIME, vieux jardinier,
IEGOR, jeune paysan,
PRASCOWIA, sa fiancée,
} **paysans de la propriété du prince Michel.**
FÉDOR,
GRÉGOR,
PIERRE,
ALESCHA,
} **musiciens du prince.**
IWAN, domestique du prince.
STEPAN, staroste (ancien du village),
KUSMA,
ANTIPPE,
} **paysans de la propriété d'Alexandre.**
PAUL, domestique d'Alexandre.
IAKOW, domestique de la comtesse.
NICOLAI, domestique d'Anatole.
Un officier de gendarmes.

SEIGNEURS, GENDARMES, DOMESTIQUES, PAYSANS ET PAYSANNES.

La scène se passe au premier acte à Saint-Pétersbourg, dans la maison de la comtesse; au second acte et au commencement du troisième, dans la propriété d'Alexandre, ensuite dans la propriété du prince Michel, et à la fin du cinquième acte, dans la prison du chef-lieu du gouvernement.

RIEN QU'UNE AME.

ACTE PREMIER.

Hôtel de la comtesse.

(Chambre élégante. Deux portes ouvertes au fond. Deux portes latérales. Par la porte gauche du fond on voit le jardin; par celle de droite, une enfilade de pièces brillamment éclairées. Sur le devant, à gauche, une grande glace. Une lampe suspendue au plafond répand une lumière adoucie et rose.)

SCÈNE I.

(On entend une musique de danse très-animée, exécutée sur le piano. Des hommes et des femmes en grande toilette entrent par la porte gauche du fond, et ressortent par la porte latérale de droite. Ensuite, du côté opposé, paraît l'adjudant, regardant autour de lui.)

L'ADJUDANT.

J'ai fait la ronde. Où diable a-t-elle pu se cacher? Elle jouait encore il n'y a qu'un instant, je ne la quittais pas des yeux... et, tout à coup, disparue! Si j'avais pu la trouver ici! Charmante retraite, si intime... si bien faite pour un tête-à-tête! (Il regarde dans la glace.) Oh! oh! le miroir me donne un démenti.... Il m'annonce l'approche d'un témoin : c'est, ma foi, *monsieur Alexandre Wolinsky*[1] qui s'avance d'un air grave et méditatif, comme s'il couvait les projets de réforme universelle qu'il a rapportés d'Amérique. Faut-il lui céder la place? Non, j'ai trop envie de parler entre quatre yeux à cet original, que tout le monde ici a voulu pénétrer, et qui a rebuté tout le monde par son silence.

(Il s'étend nonchalamment sur le canapé. Une pendule sonne huit heures.)

SCÈNE II.

L'ADJUDANT, ALEXANDRE.

(En apercevant l'adjudant, Alexandre s'arrête, irrésolu, à la porte droite du fond.)

L'ADJUDANT se tournant vers lui.

Approchez; on ne vous dérangera pas, si vous voulez.

ALEXANDRE entrant.

Personne ne me dérange.

[1] Tous les mots soulignés sont en français dans le texte.

L'ADJUDANT.

Je suis alors d'autant plus charmé que nous ayons eu la même idée.

ALEXANDRE.

Laquelle?

L'ADJUDANT.

Celle de chercher ce petit coin solitaire. Il n'y en a pas de meilleur dans toute la maison pour se remettre des fatigues de cette soirée. Ne trouvez-vous pas comme moi?

ALEXANDRE.

Je ne suis pas fatigué.

L'ADJUDANT.

Si, si; vous surtout, vous devez être sur les dents. Vous soutenez un siége en règle, et, pour moi, j'ai en vain cherché le bonheur de vous approcher.

ALEXANDRE.

Je le regrette beaucoup, si vous aviez quelque chose à m'apprendre.

L'ADJUDANT se levant.

Au contraire, c'est moi qui voulais apprendre de vous. Votre séjour au delà de l'Océan, une vie si pleine de mouvement, tant d'expérience, tout cela donne beaucoup à parler.

ALEXANDRE.

Bien plus à penser.

L'ADJUDANT.

Vous êtes avare de paroles : c'est la plainte générale. On est tenté de croire que la capitale vous effarouche.

ALEXANDRE.

Moi?

L'ADJUDANT.

Aussi bien sait-on que vous voulez déjà la quitter.

ALEXANDRE.

Les biens dont je prends possession réclament ma présence et mon expérience.

L'ADJUDANT.

Les beaux biens que vous avez hérités de feu monsieur votre oncle? Vous voulez donc y passer l'été?

ALEXANDRE.

Toute ma vie.

L'ADJUDANT.

Vraiment?... Une grande résolution, après de si grands voyages, agréable du reste pour vos nombreux voisins, parmi lesquels j'espère bientôt m'inscrire. Au premier jour, je suivrai mon général dans la capitale de votre gouvernement. Il est nommé gouverneur à la place de feu monsieur votre oncle.

ALEXANDRE distrait.

Vraiment?

L'ADJUDANT.

Mais je m'aperçois, monsieur, que vous aimez mieux en ce moment penser que parler; je ne veux pas vous gêner. Je me dédommagerai sur vos terres. Là, j'espère que nous nous verrons plus souvent. (Il s'incline et regarde, en marchant, vers le jardin. — A part.) Une robe blanche! c'est elle!

(Il sort rapidement par la porte gauche du fond.)

SCÈNE III.

ALEXANDRE seul.

Quelle perspective! De nombreux voisins! Il semblait sourire malicieusement, comme s'il eût su que ses paroles sonnaient à mon oreille comme des menaces. Et dire que je dois le trouver encore là-bas! Cette rencontre m'inquiète, je ne sais pourquoi. S'il avait dit plus qu'il ne voulait dire, quand il lui est échappé que nous nous étions rencontrés dans une même pensée? Son regard a si souvent croisé le mien aujourd'hui; il suivait la même direction, il avait le même but.... Qu'est-ce que cette jeune fille? qu'est-elle ici? Une enfant adoptive, m'a-t-on dit; ce qu'on appelle ainsi chez nous : les pauvres enfants de la charité!... Mais elle ne leur ressemble pas. Ce n'est pas la crainte et l'humilité qui parlent en ces traits calmes et sérieux, c'est la révolte intérieure! Cependant, elle supporte son état; elle le supporte comme une grande destinée. Elle chante, m'a-t-on dit, à ravir. Et quand j'en parlai à la générale, elle me répondit : « La danse passe avant aujourd'hui; il faut qu'elle joue. » Jouer.... Et il faut!

SCÈNE IV.

ALEXANDRE, MÉLANIE, NADINE, LYDIE.

MÉLANIE à moitié derrière la scène.

Ici, *chère Lydie!* Ici nous sommes seules. Cette chambre est la jumelle de l'autre.

NADINE derrière la scène.

Symétrie parfaite!

MÉLANIE entrant avec Lydie et Nadine par la porte droite du fond; apercevant Alexandre.

Ah! pardon, monsieur; nous n'avions pas remarqué.

ALEXANDRE.

Que vous n'étiez pas seules ici?

MÉLANIE.

Que vous vouliez y être seul.

ALEXANDRE.

Il y a assez longtemps que j'y suis, et vous avez le droit de demander que je vous cède la place.

(Il s'incline et sort par la porte latérale de gauche.)

SCÈNE V.

MÉLANIE, LYDIE, NADINE.

MÉLANIE.

Qu'en dites-vous?

LYDIE.

Que si l'occasion de causer avec des dames....

NADINE.

Se présente ainsi....

LYDIE.

Et qu'on en use si peu....

MÉLANIE.

Qu'on montre si ouvertement qu'on ne veut pas en user....

NADINE.

C'est très-maladroit....

LYDIE.

Très-peu attentionné....

NADINE.

Et malgré la prétendue politesse....

LYDIE.

Très-offensant.

MÉLANIE.

Ah, ah, ah! Vous n'avez pas voulu me croire.... C'est un sauvage des forêts vierges. Il n'a pas d'yeux pour les dames.

NADINE.

Il en avait cependant pour la musicienne de la maison.

LYDIE.

Pour la... comment l'appelle-t-on déjà? Pour l'orpheline?

MÉLANIE.

Orpheline... ah, ah, ah! Quand on a certains parents, c'est encore pis qu'être orpheline.

LYDIE.

Quelle horreur! Veux-tu parler de l'enfant adoptive de la comtesse?

NADINE.

Qu'elle a élevée comme une demoiselle?

LYDIE.

Et que, par jalousie, elle traite maintenant comme une esclave.

MÉLANIE.

Comme une esclave! Ah, ah, ah! comme si elle ne l'était pas.... Elle n'appartient pas, il est vrai, à la comtesse.... Mais où vivez-vous donc pour ne rien savoir? *Mon Dieu!* quelle innocence de pensionnat!

NADINE.

En revanche, tu es notre *chronique scandaleuse* vivante.

MÉLANIE.

Ainsi, vous ne savez véritablement pas d'où elle vient? Elle vient des terres du prince Michel.

NADINE.

Ce vieux Silène?

MÉLANIE.

Il était dans ses beaux jours....

NADINE.

C'est-à-dire dans la nuit des temps.

MÉLANIE.

Un adorateur de la comtesse; il faisait tout pour lui plaire.

NADINE.

Quand elle était encore vieille fille?

MÉLANIE.

Non, quand elle était déjà une vieille jeune femme. Elle débordait alors de sentiments philanthropiques, et avait une indigestion de Rousseau. Elle voulait élever tout le monde, et justement elle découvrit chez le prince Michel cette petite paysanne aux yeux noirs.... Elle la lui demanda....

NADINE.

Très-bien! Pour faire de l'*enfant de campagne une enfant de compagnie.*

MÉLANIE.

Tu t'exténueras de jeux de mots aujourd'hui. La paysanne, comme tu vois....

LYDIE.

A, dit-on, toute une bibliothèque dans la tête.

NADINE.

Le mieux, c'est qu'elle fait parfaitement danser.

MÉLANIE.

Elle chante encore plus divinement.

LYDIE.

Mais, *quelle horreur!* la mêler ainsi à nous *sans façon!* Tous les officiers lui font la cour....

MÉLANIE.

Elle est assez jolie pour cela.

NADINE.

Plus jolie, à coup sûr, que la reine de la fête.

LYDIE.

C'est bien aussi pour cela que celle-ci est de si mauvaise humeur.

MÉLANIE.

La comtesse Mary? Elle n'a pas sujet d'être gaie. Quand pour l'anniversaire de sa naissance il faut traverser une pareille soirée, autant vaut... ne pas être née.

LYDIE.

Qu'a-t-elle donc eu à traverser?

MÉLANIE.

Voir sa tendre mère jouer pour elle son *va banque* et le perdre.

NADINE.

Avec qui?

LYDIE vivement.

Pas avec l'adjudant, j'espère?

MÉLANIE.

L'adjudant est un vieil ami de la maison; mais, rassure-toi, il ne t'échappera pas. La comtesse couchait surtout en joue *monsieur Alexandre Wolinsky.*

NADINE.

Ce n'est pas étonnant. Il hérite de deux mille âmes non hypothéquées. Tout se presse vers lui.

LYDIE.

Quand il m'a été présenté, je n'ai pas même pu lui demander s'il avait été lié avec notre grand poëte Pouschkin, et il doit l'avoir été.

MÉLANIE.

C'est, en tout cas, un jacobin comme lui.

LYDIE.

Le grand Pouschkin un jacobin!... Quel blasphème!

MÉLANIE.

Ton *monsieur Alexandre* l'est à coup sûr, et, de plus, on le dit franc-maçon. Tous les voisins à dix milles à la ronde se sont signés en apprenant qu'il se chargeait lui-même de ses biens.

NADINE.

Le prince Michel n'est-il pas aussi son voisin de campagne?

MÉLANIE.

Certainement, et il le connaît depuis l'enfance.

LYDIE.

Ce doit être cependant un homme bien intéressant. Il a quelque chose, sais-tu, quelque chose *à la Byron*.

MÉLANIE.

Ne boite-t-il pas un peu? Nos hommes intéressants boitent tous : ce sont tous des... Byron.

NADINE.

Silence! voici la comtesse.

MÉLANIE.

Vraiment!

LYDIE.

Avec sa sœur....

MÉLANIE.

Et mademoiselle sa fille.

NADINE.

Sauve qui peut! Plutôt dans le jardin... plutôt attraper une fluxion de poitrine, que d'entendre ici un discours si plein de symétrie et d'ennui mortel! Pour l'amour de Dieu, venez, *mesdames!*

(Elles sortent par la porte gauche du fond.)

SCÈNE VI.

LA GÉNÉRALE, LA COMTESSE, MARY, **entrant par la porte du fond.**

MARY.

Nous avons passé par toutes les pièces, *maman*. Vous le voyez, Hélène n'est nulle part.

LA COMTESSE.

Ni dans le jardin?...

MARY.

Aucun des domestiques ne l'y a trouvée.

LA GÉNÉRALE.

C'est déjà mal qu'on ait dû la chercher là.

LA COMTESSE.

Elle me met hors de moi. Voilà dix minutes de plus qu'il n'est permis d'en mettre entre deux danses. La symétrie de la fête!...

LA GÉNÉRALE.

Non-seulement de la fête, comtesse! Il faut te le dire une bonne fois, l'ordre de toute ta maison demande qu'une fille de paysans ne s'émancipe pas....

LA COMTESSE.

A-t-elle oublié où est sa place?

LA GÉNÉRALE.

C'est ce que toi-même as malheureusement oublié la première, comtesse. Si elle était restée à sa place, elle serait assise maintenant parmi les domestiques du prince Michel, non dans ton salon, au piano, couverte de blondes, et parée de fleurs.

LA COMTESSE.

Ah! ma sœur, je ne puis rien te répondre; je sens de jour en jour davantage combien tes reproches sont justes. Pourquoi me faut-il expier si cher ce que par humanité....

LA GÉNÉRALE.

Avec ton humanité!... Phrases que je ne puis pas entendre, faiblesse de nerfs que tu as fait venir de Paris avec tes livres! Si tu t'étais mariée comme moi de bonne heure, et avais eu une douzaine d'enfants....

LA COMTESSE.

Ah! *ma sœur,* si vous vouliez ne pas parler de votre douzaine d'enfants!

LA GÉNÉRALE.

Sain et bon sang russe, à l'abri de ces simagrées qui t'ont fait oublier tous tes devoirs envers ton état, envers ta maison.

LA COMTESSE.

Ma sœur, faites donc attention devant qui.... (En regardant Mary, à celle-ci.) Mary, retourne au salon et mets-toi au piano pour qu'on n'attende pas trop longtemps.

MARY.

Si vous l'ordonnez, *maman*.... Ne suis-je pas habituée à faire ce qu'Hélène ne fait pas?

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LA GÉNÉRALE.

LA GÉNÉRALE.

La bonne enfant! qu'elle me fait mal!... Mère dénaturée! Tu ne vois donc pas que cette serve se trouvera toujours comme un obstacle dans le chemin de notre Mary?... Depuis la mort du comte, ta maison est un colombier pour les jeunes gens.... Qu'y a gagné ta Mary? Tu as rendu cette Hélène capable de séduire toute une armée... oui, de séduire comme Mary ne le peut pas, et ne le devrait pas si elle le pouvait.

LA COMTESSE.

Oh! ma sœur, tu m'accables.

LA GÉNÉRALE.

Quand tu as du monde chez toi, ta vanité n'a pas de cesse qu'elle n'ait fait entendre cette Hélène. Après, ne t'en fâche pas, Mary ne peut plus se faire écouter.... On prend feu pour l'admirable voix d'Hélène, on attend avec impatience... comme aujourd'hui encore....

LA COMTESSE.

Elle ne chantera pas aujourd'hui.

LA GÉNÉRALE.

On l'a déjà demandé.... *Monsieur Alexandre Wolinsky* lui-même.

LA COMTESSE hors d'elle-même.

Non, non, elle ne....

LA GÉNÉRALE.

Et l'adjudant?... Comme s'il n'était au monde que pour tourner les feuillets quand elle joue.... Avec cela, il lui lance des regards tels que la péronnelle elle-même en devient rouge, rouge....

LA COMTESSE.

Ma sœur, je n'ai pas ma tête à moi.... Viens à mon aide, agis pour moi.

LA GÉNÉRALE.

Ah! si j'avais attendu ta prière. — J'ai agi pour toi : j'ai tout écrit en détail au prince Michel, il y a déjà quelques semaines : quel prodige d'enfant tu as élevé, et s'il ne voudrait pas terminer l'éducation; qu'il pouvait reprendre son bijou, et l'enchâsser dans sa vraie monture. Je me tromperais fort s'il n'y consentait avec joie.

LA COMTESSE.

Comment, ma sœur? Quelle idée?... Tu voudrais... il faudrait.... Ce n'est pas possible....

LA GÉNÉRALE.

Voilà que ta philanthropie te reprend! Tu es toute pâle.... Vas-tu t'évanouir par pure humanité? Retournons au salon; on ne doit pas remarquer notre absence. Pendant ce temps, je vais me mettre en quête de ton Hélène.

SCÈNE VIII.

HÉLÈNE venant précipitamment du jardin, et à sa suite L'ADJUDANT.

HÉLÈNE.

Pas plus loin, monsieur!

L'ADJUDANT.

Pas plus loin, j'en suis d'accord, ma belle fugitive, jusqu'à ce que j'aie une réponse.

HÉLÈNE.

Qu'avez-vous à me demander?

L'ADJUDANT.

Bien des choses.... Pourquoi vous êtes-vous enfuie dans le jardin? Pourquoi m'êtes-vous échappée? Pourquoi ne voulez-vous pas m'entendre? Pourquoi....

HÉLÈNE.

C'est à moi de vous interroger, monsieur. Pourquoi me recherchez-vous ainsi? Pourquoi me poursuivez-vous? Pourquoi m'appeliez-vous?

L'ADJUDANT.

Oh! je suis loin d'avoir fini; j'ai dix pourquoi à vous opposer. Pourquoi vos petites mains, quand elles jouent, appellent-elles le baiser? Pourquoi vos yeux brillent-ils à ravir?

HÉLÈNE.

Taisez-vous, monsieur.

L'ADJUDANT.

Non, je ne me tairai pas. Il me faut une réponse.

HÉLÈNE.

Eh bien, vous l'aurez.... Pourquoi j'ai fui dans le jardin, pourquoi j'ai fui devant vous?... Parce que j'avais hâte de me soustraire à vos flatteries offensantes, à vos indignes familiarités. Pourquoi je ne voulais pas vous écouter, parce que je ne vous ai que trop écouté, et que, par Dieu, je n'entendrai plus un mot de vous, ou j'appelle toute la compagnie pour la rendre témoin de la manière dont vous outragez une jeune fille, que vous traitez ainsi parce qu'elle n'est pas une de vos nobles demoiselles, qu'elle n'a ni mère ni sœur à ses côtés, qu'elle n'appartient à personne qu'à elle-même.

L'ADJUDANT.

Touchant, mais inexact. (Hélène veut s'éloigner, il se met devant elle.) Restez. Je ne vous quitte pas que vous n'ayez entendu raison là-dessus.... Que vous n'apparteniez à personne qu'à vous-même, c'est une petite erreur. A qui vous appartenez, je vais vous le dire : entre nous, passez-moi cette liberté, vous appartenez au prince Michel.

HÉLÈNE.

O ciel!

L'ADJUDANT.

Vous le saviez! Le prince Michel et moi nous sommes les meilleurs amis, et le prince fait quelque chose pour ses amis. Ainsi, petite Hélène, plus de sentiments tragiques....

(Il veut l'embrasser.)

HÉLÈNE.

Arrière! arrière!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LA GÉNÉRALE.

LA GÉNÉRALE.

Que vois-je!... Vous ici, monsieur l'adjudant... et, si j'en crois les apparences, dans le plus tendre tête-à-tête?...

L'ADJUDANT.

Oui, chère générale, dans le plus tendre tête-à-tête!... Mais soyez in-

dulgente. Nous autres, rudes guerriers, nous avons les cœurs les plus galants.

LA GÉNÉRALE à Hélène.

Hélène! tu t'es esquivée sous les yeux de ta bienfaitrice, tu as sans honte oublié devoir et convenances... ne te montre plus au salon.

HÉLÈNE.

C'est une grâce que je vous demande.

LA GÉNÉRALE.

Retire-toi dans ta chambre!... On t'y fera connaître ce qui t'attend.

HÉLÈNE.

Je vous en remercie.

(Elle sort par la porte latérale droite.)

LA GÉNÉRALE.

Monsieur l'adjudant! je ne sais ce que les hommes en pourront penser; mais moi, je ne suis pas disposée à plaisanter quand il s'agit de l'honneur de ma sœur.

L'ADJUDANT.

Ne le prenez donc pas tant au sérieux, ma toute bonne!... Un passe-temps, un simple passe-temps! Et pourquoi donc ces créatures seraient-elles au monde? Pensez-vous que je ne savais pas à qui j'avais affaire? Moi, un vieil ami de la maison! Ainsi, ne me boudez pas, je vous en prie, je vous en supplie.

LA GÉNÉRALE.

A peine si l'on peut croire combien vous autres hommes restez longtemps jeunes!

L'ADJUDANT.

Vous êtes la magnanimité même. Acceptez mon bras, madame.

(Tous deux sortent par la porte droite du fond.)

SCÈNE X.

LA COMTESSE seule.

Tous mes plans détruits!... Tout ce que j'espérais de cette fête renversé par elle!... Abominable perfidie! J'avais combiné tout avec tant de symétrie. Cela ne devait paraître qu'une modeste fête de famille : un anniversaire ne doit pas être autre chose. Aussi je n'avais pas pris d'orchestre... un simple piano avec un enfant de la maison.... Enfant de la maison! folie! Que Dieu me pardonne d'avoir pu être aussi cou-

pable envers ma Mary!... Et elle, l'ingrate, elle laisse ma fille jouer à sa place, ma fille, l'héroïne de la fête!... Et elle court dans le jardin, fait l'enjôleuse, et reste seule avec l'adjudant.... O scandale! Et ici, dans ma maison! Et c'est à moi que cela arrive, à moi!...

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, LA GÉNÉRALE.

LA GÉNÉRALE.

Les invités nous ont quittés, comtesse. Es-tu enfin remise de ton saisissement?

LA COMTESSE.

Ah! ma sœur, je n'y tiens plus.

LA GÉNÉRALE.

Ce sont les suites de ta philanthropie, les fruits de ton éducation!

LA COMTESSE.

Ah! j'avais tout arrangé avec tant de symétrie.... Je voulais ennoblir cette engeance d'esclaves.

LA GÉNÉRALE.

Fais donc d'une jeune louve un chien mignon: dès qu'elle sera grande, elle courra dans la forêt.

LA COMTESSE.

Et cette arrogance! cette fierté! Je pense qu'elle va s'affaisser à mon premier regard. Pas du tout : elle se tient devant moi, droite, ferme, et me regarde fixement. « Tu as osé... lui dis-je avec colère. — Ce à quoi j'étais forcée, me répond-elle tranquillement. — Dans ma maison? contre toutes les convenances? — Pourquoi invitez-vous dans votre maison des hommes qui les oublient toutes? » Moi, déjà hors d'haleine: « Comment as-tu pu t'éloigner ainsi? — Comment avait-on pu m'approcher ainsi? » dit-elle avec une fierté qui l'eût fait prendre pour une fille de comtesse?

LA GÉNÉRALE.

Ne le lui as-tu pas laissé croire assez longtemps? Il a fallu, pour te faire réfléchir, que tout le monde le crût, que partout elle brillât et fût distinguée.

LA COMTESSE.

Mais elle sait et sent maintenant ce qu'elle est.

LA GÉNÉRALE.

Aussi se cache-t-elle où et comme elle peut.

LA COMTESSE.

Tu te trompes. Sa nature orgueilleuse et hostile ne s'én montre que plus ouvertement. Elle nous hait....

LA GÉNÉRALE.

Et peut même devenir dangereuse.

LA COMTESSE.

Souvent il me semble qu'elle veut nous empoisonner du regard moi et ma fille.

LA GÉNÉRALE.

Pourvu qu'elle s'en tienne aux regards.

LA COMTESSE.

Oh!... Et ce serpent, je l'ai réchauffé dans mon sein! Tu as raison, ma sœur, il faut que je le rejette dans le bourbier dont je l'ai tiré.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTES; IAKOW entre par la porte latérale de gauche.

IAKOW.

Excellence, un paysan étranger apporte cette lettre pour madame la générale.

LA GÉNÉRALE ouvre la lettre.

Ah! du prince Michel!... Plus tôt encore que je ne pensais.... Faites attendre le porteur.

(Iakow sort.)

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, LA GÉNÉRALE.

LA COMTESSE.

Une lettre parfumée!

LA GÉNÉRALE regardant la lettre.

Et qui sent à moitié la peau de mouton. C'est tout comme le contenu : des compliments du temps de Louis XIV, et des expressions qu'il emprunte à ses valets d'écurie.

LA COMTESSE.

Rien d'intéressant?

LA GÉNÉRALE regardant la lettre.

Jusqu'à présent, peu pour nous.... Mais ici.... Enfin.... Je ne me suis pas trompée! Le prince Michel se réjouit de reprendre ton Hélène, te remercie de ta peine et regrette tes contrariétés, sans se défendre pourtant d'une joie malicieuse. Je vais te lire le passage :

(Elle lit.)

« Dix-huit ans sont un espace de temps dans lequel changent bien » des pensées. J'espère que ma comtesse adorée n'est restée fidèle qu'à » ses bons sentiments envers ses respectueux amis, et non à ses opi- » nions trop françaises sur notre peuple.... »

Françaises, oui, c'est le mot.

(Elle lit.)

« On peut bien élever cette canaille, mais avec la corde et le nerf de » bœuf. *Je veux être pendu si ce n'est pas ça.* Il ne faut pas la gâter, et » notre chère comtesse en a fait la triste expérience. Je l'aurais prédit » il y a dix-huit ans, quand elle eut l'idée originale de prendre ce joli » petit paquet chez elle. Je sais comment finissent les essais de ce » genre. Il est heureux que la comtesse n'ait pas pensé à me demander » alors la liberté de la petite fille; j'aurais été capable.... Que n'aurait » obtenu de moi la belle comtesse? Mais, de cette manière, il n'y a » rien de perdu, et je pourrai encore essayer mes petits talents de » correcteur et de dresseur. Que la petite Hélène ait appris à si bien » parler, comme je l'entends dire, et ait même tant lu, je m'en bats » l'œil; mais qu'elle chante et joue du piano, cela m'arrange à ravir. » Depuis quelques années, je ne vis que de jouissances musicales. J'ai » dans mon domestique deux violonistes et deux flûtistes, musiciens » consommés, qui se laissent monter comme une boîte à musique : je » n'ai qu'à faire un signe de la main.... »

Ce qui suit est peu intéressant! Voilà.

(Elle donne la lettre à la comtesse.)

LA COMTESSE, qui jette un coup d'œil dedans, tourne la feuille.

Ah, encore un post-scriptum!... Ciel! ai-je bien lu?... Vois! vois!

LA GÉNÉRALE, lui prenant la lettre des mains, lit.

« Le paysan peut emmener aussitôt Hélène. » C'est.... *mon Dieu!* c'est au delà de toute attente! Le bouquet pour la fin! Parfait! charmant!... Qu'on dise encore que le prince Michel n'a pas l'esprit inventif et le sentiment délicat. Délicieux! délicieux! Cette humiliation est faite pour

elle.... Ce sera une leçon, une scène, n'est-ce pas, comtesse, tout à fait de ton goût?

LA COMTESSE.

Pour l'amour de Dieu! ma sœur, elle peut partir, je veux l'oublier pour toujours.... Seulement, épargne-moi cet adieu... charge-toi de tout.... Qu'elle conserve tous ses vêtements, toutes ses parures.... Il me faut la paix.... Je veux sortir.

LA GÉNÉRALE.

Bien, je reste. Envoie-la seulement.

(La comtesse sort.)

SCÈNE XIV.

LA GÉNÉRALE seule.

Ta bénédiction d'adieu ne te manquera pas, Hélène. Pour ma part, je ne veux pas te l'abréger.

SCÈNE XV.

LA GÉNÉRALE, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Vous m'avez fait appeler?...

LA GÉNÉRALE.

Pour te faire connaître ton jugement, puisque tu as perdu même le droit de l'entendre de la bouche de ta bienfaitrice.

HÉLÈNE.

Mon jugement?... Je ne sais encore de quoi je suis accusée... et déjà jugée?

LA GÉNÉRALE.

Tu dis que tu ne sais pas?...

HÉLÈNE.

Vous et la comtesse, vous m'avez accablée des reproches les plus humiliants parce qu'un impudent s'est permis.... Mais ma faute, personne ne me l'a encore nommée, personne ne l'a examinée, et cependant cet examen devrait précéder le jugement.

LA GÉNÉRALE.

Ce qui devait précéder le jugement l'a précédé; ce n'est plus le moment de subterfuges qui te sont aussi faciles qu'ils sont maintenant

inutiles. Mais ce qui suit le jugement, c'est la punition, non pour une faute, mais pour cent; non pour aujourd'hui, mais pour des années qui t'ont montrée indigne de tout rapport avec nous.

HÉLÈNE.

Pour des années qui ont fait pour moi de ces rapports la plus dure des punitions! Et vous croyez qu'il existe un châtiment que je ne connaisse pas?

LA GÉNÉRALE.

Malheureuse!... Oui, tu apprendras qui tu es, tu iras là où tu t'en souviendras en toute éternité.

HÉLÈNE.

Cette éternité, je l'ai vécue ici; ici où tout me rappelait mon état: chaque regard, chaque mot, chaque outrage, chaque flatterie! Je l'ai épuisée ici par mes larmes amères; je l'ai mesurée autant qu'on peut la mesurer, dans mes nuits sans sommeil. Cette éternité ne m'effraye plus.

LA GÉNÉRALE.

Si la comtesse entendait cela! si elle apprenait comme tu lui savais gré de ses bienfaits! Toi que nous avons tirée de la boue, mise parmi les hommes civilisés, que nous avons initiée aux langues et aux arts! Non, il vaut mieux qu'elle ne soit pas témoin de cette impudence inouïe.

HÉLÈNE.

Vous m'avez tirée de la boue?... Le monde de mensonge et d'égoïsme où vous m'avez introduite est-il plus pur que la misère de mon enfance? Sont-ce des hommes civilisés, les êtres si ingénieux à dégrader un être humain?... Vous m'avez appris les langues... pour entendre dans chacune d'elles ce qu'est le droit divin et le droit humain, et que je suis exclue de tous les deux! Vous m'avez élevée jusqu'à l'art... pour me faire sentir plus douloureusement la profanation de l'art en moi, en moi, que vous avez dégradée, ravalée au rôle d'instrument, que vous avez jetée en spectacle à une curiosité impudente, dont vous avez fait le divertissement d'une oisiveté corrompue.... Et je vous en remercierais!... Réjouissez-vous que je ne vous en remercie pas.

LA GÉNÉRALE.

Ah! comtesse, à quelle épouvantable créature tu voulais servir de mère!

HÉLÈNE.

Mère?... Ne touchez pas à ce sentiment!... La seule femme qui m'ait

aimée, qui m'ait serrée contre son cœur, on m'a arrachée à elle.... Ce qu'est un père, une mère, je ne le sais pas.... Voilà votre ouvrage, le premier des bienfaits dont vous faites parade!

LA GÉNÉRALE.

Tremble, bientôt ta conscience te forcera à rougir de ton père.

HÉLÈNE.

Moi, rougir de mon père?... Oh! que je le trouve seulement! Fût-il couvert de haillons comme le dernier des mendiants, ne pût-il bégayer qu'un seul mot : enfant! fille! je le vénérerai comme un saint!... Oh! que je le trouve, que je le voie!...

LA GÉNÉRALE se tournant avec vivacité vers le jardin, où le vieux Maxime, accompagné de Iakow, vient de paraître.

Tu le vois!

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTES, MAXIME.

LA GÉNÉRALE fait signe à Maxime d'avancer.

Approche, vieux! (Maxime entre en se courbant profondément.) Voilà ta fille, que tu vas ramener à son maître.

MAXIME.

Elle... ma.... Seigneur Jésus!... Elle, la petite Hélène?... ma.... ce n'est... non... ce n'est pas possible!

HÉLÈNE.

Toi mon père?... Mon Dieu! mon Dieu!... Cette tête blanche... c'est la tête de mon père!... Oui, c'est toi! (Elle s'avance vers lui les bras ouverts et tombe presque évanouie.) Je suis Hélène... ton enfant.... Père! père! viens dans les bras de ton enfant!

MAXIME.

Je ne rêve pas?... Madame... ne me trompez pas.... Il y a dix-huit ans que je ne l'ai vue... mes yeux sont faibles... ne me trompez pas!....

HÉLÈNE à son cou.

Oh! regarde-moi, mon père! reconnais ton enfant!

MAXIME fondant en larmes.

Cela n'est pas possible.... Cette demoiselle... non, jamais.... C'est ma fille que je dois ramener au prince, à notre seigneur.... Mais toi... mais vous.... Oh! je suis un pauvre homme malade.... Je n'ai pas d'enfant....

HÉLÈNE.

Tu en as un... tu en as un en moi! Père! ne me repousse pas! Pourquoi as-tu peur de moi? Sont-ce ces colifichets qui t'empêchent de reconnaître ton enfant?... Qu'ils disparaissent. (Elle jette avec violence toute sa parure.) Père! ne reconnais-tu pas la voix de ton enfant?...

MAXIME.

Non.... Tu as beau dire, petite Hélène?... Ce ne peut pas être toi... tu ne peux pas vivre chez nous.... Ces petites mains douces! Malheur à moi! malheur!...

HÉLÈNE.

Je peux vivre chez vous, mon père! je veux vivre avec vous, avec vous seul! Ces mains te soigneront! elles feront tout pour toi! Oh! je suis jeune, je peux, je veux... je supporterai avec toi, pour toi, ce que tu ne pourras plus... moi, qui ai supporté le fardeau le plus lourd!...

MAXIME.

Jamais!... Malheureux homme que je suis!

HÉLÈNE.

Tu ne l'es pas!... Nous sommes heureux, très-heureux! Je te retrouve, je retrouve ma mère....

MAXIME.

Non, petite Hélène, ta mère... depuis longtemps....

(Il se couvre le visage en pleurant.)

HÉLÈNE.

O ma mère! que j'aurais voulu te voir une fois encore!... Ne pleure pas, mon père! je la remplacerai pour toi!... Je te possède, j'aurai des frères, des sœurs... des sœurs de souffrance et de force.... Viens, mon père! je suis heureuse de sortir de cet air... il est empesté... de fuir ce sol... il me brûle les pieds!... Je m'en vais avec toi, mon père! (A la générale.) J'abjure toute société avec vous, pour toujours! Je vous quitte avec la bénédiction de Dieu, et je tends ici ma main vers lui et je jure : Plus de rapport désormais entre vous et moi, entre vos pareils et les miens!

(La toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

(Propriété d'Alexandre Wolinsky. Campagne, village. Sur le devant, à droite, le château.)

SCÈNE I.

ANTIPPE ET KUSMA entrant par la gauche.

KUSMA.

Voilà donc notre nouveau maître arrivé tout de même! Ce matin, au point du jour, le staroste a fait tambouriner dans le village pour la réception. Et hier encore, qui faisait l'incrédule Thomas?

ANTIPPE.

C'est vrai, je n'ai pas voulu le croire, et ne sais encore ce que j'en dois penser, car personne ici ne sait positivement ce qu'il est, comment il est, où il est.

KUSMA.

Où il est?... ici. C'est justement ce que je te dis. — Comment il est? comment peut-il être?... Comme tout le monde. — Et ce qu'il est?... l'héritier de notre maître, Dieu ait son âme. Il n'a pas besoin d'être autre chose.

ANTIPPE.

Mais, comment est-il l'héritier? ce n'est pas le fils....

KUSMA.

Non, mais le neveu.

ANTIPPE.

Mais comment le neveu?... Du frère de son père ou de la sœur de sa mère, ou, voulais-je dire, de la sœur de son père ou du frère de sa mère? Oui, c'est cela! Mais que je le voie seulement.

KUSMA.

On dit qu'il a voyagé très-loin, même au delà de la mer.

ANTIPPE.

Chez les Allemands?

KUSMA.

Non, chez les Français, m'a-t-on dit.

ANTIPPE.

Français ou pas Français, ce sont toujours des Allemands.

KUSMA.

Sans doute.

ANTIPPE.

Et c'est de cela que tu te réjouis? Dieu nous préserve de ces oiseaux d'outre-mer.

KUSMA.

Écoute! voilà nos gens qui arrivent déjà avec leur tapage.

ANTIPPE.

Le staroste ferme la marche.

KUSMA.

Bien lesté.

ANTIPPE.

Comme toujours.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, UNE TROUPE DE PAYSANS, STEPAN.

STEPAN *chancelant en marchant.*

Vous êtes tous réunis?

KUSMA.

Tous ceux qui ont pu quitter le travail.

STEPAN.

Quitter? vous avais-je dit de quitter? C'est venir qu'il fallait... tas de fainéants! Çà, mettez-vous en cercle!... Bien! que personne ne bouge! comme les soldats!

ANTIPPE.

Mais, staroste, nous ne sommes pas des soldats.

STEPAN.

Je le sais bien. Vous êtes un tas de gueux! J'en ai été un, de soldat. Quand notre petite et maintenant bienheureuse mère Catherine passa par ici....

ANTIPPE.

Vous étiez soldat alors?

STEPAN.

Imbécile! j'étais un bambin de quatre ans. Les paysans coururent au-devant d'elle pour crier hourrah!... Et c'est alors que j'ai vu comment on reçoit les maîtres.

ANTIPPE.

Mais c'était l'impératrice, et aujourd'hui....

STEPAN.

C'est notre maître. Seigneur est seigneur. Qu'est-ce qu'un rustre comme toi entend à cela? Le bâton... voilà ton maître. Je sais ce qu'est un maître.... Ah! Dieu, quelle joie! (Il chancelle. A un paysan à côté de lui.) Ne branle pas, vieux chenapan! Toi, avec les poules, mets-toi là. (Un paysan s'avance, tenant des poules dans la main.) Les poules à droite! Où sont les œufs? (Un paysan s'avance avec une corbeille d'œufs.) Les œufs à gauche!

ANTIPPE.

Mais, staroste, voilà la gauche.

STEPAN.

Gauche toi-même, lourdaud contrefait! (A un paysan qui porte un pain énorme.) Toi, avec le pain, immédiatement derrière moi. (A un autre qui porte une assiette avec du sel.) Et toi, tout à côté. Attention! il va venir. Dès qu'il se montrera, gonflez vos poumons, et dussiez-vous crever, chiens maudits, hourrah! hourrah! hourrah!... Attention!... Ensuite, je m'avance avec le pain et le sel, et vous immédiatement derrière avec les poules et les œufs.... Alors, vous criez encore une fois hourrah! hourrah!... Alors, je parle.

ANTIPPE.

Que direz-vous, staroste?

STEPAN.

Salut! dirai-je; prends notre pain et notre sel. (Il pleure.) Ah! petit père, notre bienfaiteur!

ANTIPPE.

Avec cette figure? Tu pleures tout à fait comme au festin funèbre de feu notre maître.

STEPAN.

Dois-je donc trépigner comme un Cosaque? comme cela? (Il appuie les mains sur ses hanches et tape des pieds.) ou danser une sauteuse? comme cela? (Il essaye de faire de grands sauts et tombe.)

(Alexandre a paru pendant ce temps à la porte du château.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, ALEXANDRE.

ALEXANDRE voyant les sauts de Stepan.

Prenez garde, vieux! (Il s'approche des paysans.) Bonjour, enfants!

LES PAYSANS.

Hourrah! hourrah! hourrah!

STEPAN, qui se relève en hâte et avec effort.

Hourrah! (Il prend le pain.) Voilà le pain!... Hourrah!... Voilà le sel! monseigneur.... Prends.... (Il veut tendre le pain, fait un faux pas, et le laisse tomber.) Excusez-moi! c'est ce diable d'âge qui m'est entré dans les jambes.

ALEXANDRE.

Vous êtes?...

STEPAN.

Staroste, monseigneur!

ALEXANDRE.

Vous ne me semblez pas fait pour votre poste : le staroste doit maintenir l'ordre et commencer par lui-même. Vous ne paraissez pas....

STEPAN.

Petit père!.. bienfaiteur!.. ne sois donc pas fâché!

(Il tombe à ses pieds.)

ALEXANDRE.

Que faites-vous?... Levez-vous! Il me faut des gens qui ne se grisent pas.

STEPAN.

Mon Dieu, monseigneur! un petit verre de plus, c'est tout.... Dans la joie! On n'est pas des Turcs. Tous, demande-leur, nous sommes fous de joie... d'avoir un si bon maître. Petit père! bienfaiteur!

(Il saisit l'habit d'Alexandre et le baise.)

LES PAYSANS.

Hourrah! hourrah!

ALEXANDRE se défendant du staroste.

Doucement, amis, et modérez-vous!... Je vois avec plaisir que vous avez confiance et espoir en moi; mais vous ne me connaissez pas encore, et la joie que je puis vous donner n'est pas assez grande pour vous faire oublier le deuil de votre ancien maître....

STEPAN.

Oublier! Comment le pourrions-nous? comment nous y prendrions-nous?... Ah! monseigneur, si je me suis donné du cœur, c'est aussi contre le chagrin. On n'est pas des païens!...

ALEXANDRE.

Allez chez vous, et remplissez mieux votre emploi.

STEPAN prend à un paysan le pain, qu'il a ramassé.

Voici, monseigneur, notre pain et notre sel.

ALEXANDRE.

Merci.... Donnez le pain aux pauvres, si vous pouvez vous en passer.

STEPAN montrant du doigt les poules et les œufs.

Et ici.... Mais les drôles ne bougent pas plus que des pieux!

ALEXANDRE.

Je vois, je vois : un symbole de votre économie, une image de votre travail.... J'aurai soin que ce travail trouve sa juste récompense et que votre état s'améliore. Il y a des machines en route, vous apprendrez à vous en servir. Rentrez chez vous; soyez laborieux; portez-vous bien.

(Il rentre au château.)

SCÈNE IV.

KUSMA, ANTIPPE, STEPAN ET LES PAYSANS.

ANTIPPE.

Eh bien, que pensez-vous, staroste?

KUSMA et quelques PAYSANS qui s'avancent, tandis que les autres restent encore tout ébahis.

Oui, staroste, que pensez-vous? Oui, que pensez-vous?

STEPAN.

Que vous êtes des imbéciles! Toujours hourrah et hourrah!

KUSMA.

C'est vous qui nous l'aviez ordonné.

STEPAN.

Oui, mais comme monseigneur le disait, doucement, avec modération; vous l'avez bien entendu. Quant à moi, je n'ai pas perdu ses paroles, et vais mettre de suite de l'ordre parmi vous.

ANTIPPE.

Savez-vous, staroste, ce que je pense?

STEPAN.

Ce doit être quelque chose de beau.

LES PAYSANS.

Que penses-tu, Antippe? que penses-tu?

ANTIPPE.

Que ce n'était pas du tout notre maître.

STEPAN.

Le drôle est fou.

ANTIPPE.

Et vous, vous êtes soûl.

STEPAN.

Veux-tu bien!...

ANTIPPE.

Notre maître ne peut être qu'un Russe, un orthodoxe, pas vrai?

STEPAN.

Eh bien?

ANTIPPE.

Et ce serait là un Russe? Je veux qu'on me coupe le cou....

STEPAN.

Ne nous a-t-il pas parlé en bon russe?

ANTIPPE.

Vous avez compris quelque chose à ce qu'il a dit? aux poules et aux œufs, qui sont l'image de votre économie? Qu'est-ce que cette image? Nous n'avons d'images que celles des saints. Chez les Français, de l'autre côté de la mer, les poules et les œufs peuvent être des images.

LES PAYSANS.

Oui! oui! Ici Antippe a raison.

ANTIPPE.

Et le pain, et le sel, il ne les a pas pris.... Est-ce qu'un Russe ferait cela? A-t-on jamais entendu quelque chose de pareil?

LES PAYSANS.

Jamais.

ANTIPPE.

Et des machines en route? Des machines! n'est-ce pas inouï?

LES PAYSANS.

Inouï!

ANTIPPE.

Donc ce ne peut pas être un Russe; donc ce ne peut pas être notre maître.

LES PAYSANS.

Non! non! ce n'est pas notre maître.

STEPAN.

Qu'est cela? Voulez-vous faire du bruit maintenant? Gredins! je vais vous étriller. Le staroste doit entretenir l'ordre, a-t-il dit....

ANTIPPE.

Et commencer par lui-même.

STEPAN.

Rentrez chez vous, a-t-il dit.... Et soyez sobre, a-t-il dit. Retenez cela.

ANTIPPE.

Retenez-le vous-même, staroste.

STEPAN.

Décampez, drôles!

(Il chasse les paysans devant lui. Tous sortent.)

SCÈNE V.

(Salon dans le château. Au fond une grande porte ouverte qui donne dans une autre pièce; à droite et à gauche portes latérales; à gauche une fenêtre.)

ALEXANDRE ET ANATOLE entrent par la porte du milieu, ensuite PAUL.

ALEXANDRE.

Toi ici, Anatole! Je me serais attendu à tout plutôt qu'à cette rencontre.

ANATOLE.

Et moi, Alexandre, à tout, plutôt qu'à la surprise que tu me causes: te voir, toi, le disciple de la liberté américaine, venir récolter sur le sol où nos arbres généalogiques ont leurs racines.

ALEXANDRE.

Je suis venu, mon ami, pour semer, non pour récolter, et mes semences ne produiront pas, je pense, d'arbres généalogiques.

ANATOLE.

Mais des âmes! des âmes cependant!

ALEXANDRE.

Oui, des âmes.

ANATOLE.

Je connais cela. Tu vas suspendre partout le portrait de Washington, mettre le buste de Washington sur ton secrétaire, adorer Washington, rêver de Washington, et avec cela manger et boire tout à ton aise tes âmes russes.

ALEXANDRE.

Adorer l'image de Washington? rêver de Washington? Il faudrait pour cela continuer nos rêves de l'université, être resté ce que tu es resté, toi....

ANATOLE.

Et je m'aperçois que tu ne l'es pas resté.

ALEXANDRE.

Autrement, j'écrirais encore des poésies, comme toi.

ANATOLE.

Qu'as-tu fait de mieux depuis?

ALEXANDRE.

Je n'ai rien fait! mais je n'ai pas cru non plus faire quelque chose en allégeant mon cœur par de belles paroles, ou en le gonflant de vœux bien intentionnés. Je n'ai rien fait; aussi ne me tiens-je pas pour satisfait.

ANATOLE.

Et ici, sur tes magnifiques biens, tu vas trouver ta satisfaction et la fin ordinaire de nos mécontents.

ALEXANDRE.

De ceux qui sont mécontents du monde et des autres, non de ceux qui sont mécontents d'eux-mêmes. Les premiers finissent par ne satisfaire qu'eux-mêmes, ceux-ci par ne satisfaire qu'aux autres. Méconnais-moi tant que tu veux; crois, si cela te fait plaisir, que je suis venu ici pour engraisser et jouer au maître.

ANATOLE.

Quant au dernier point, il te reste sans doute encore à faire des études; tu n'en es encore qu'à l'a b c. J'ai vu tantôt, — de loin, je ne voulais pas te déranger, — comment tu saluais tes paysans et leur faisais de la morale. Je ne serais pas étonné qu'ils ne reconnussent pas même un Russe en toi.

ALEXANDRE.

Ah, oui! tu as toujours été un de ces amis du peuple, divaguant sur

le développement national.... Certainement, j'aurais dû commencer par boire avec mes paysans à la fraternité nationale, comme nos vrais boyards, comme un prince Michel, qui sait par cœur tous les jurons russes aussi bien que les calembours parisiens.

ANATOLE.

Nous rendre compréhensibles au peuple est le premier pas vers lui.

ALEXANDRE.

Nous rendre compréhensibles! Si j'avais montré à mes paysans ma bienveillance seulement comme ils sont capables de la comprendre, alors, sois-en certain, dans une heure, il m'eût fallu leur montrer ma colère comme ils peuvent la comprendre. Foin de votre amour du peuple! c'est de l'hypocrisie, et pas autre chose. Foin de votre rapprochement! Vous allez à eux pour qu'ils ne viennent pas à vous. Afin qu'ils ne mettent pas l'habit et les gants français, vous mettez le vieux sarrau russe sur les épaules et les vieux proverbes russes dans la bouche, et vous fraternisez avec eux tant que vous êtes leurs hôtes. Plutôt que de les rendre vos égaux pour toujours, vous devenez un instant leurs pareils. O écrivains nationaux, qui écrivez de petits contes populaires, et, tout au plus, parfois quelques lettres d'affranchissement!

ANATOLE.

Vas-tu te moquer aussi des lettres d'affranchissement? Est-ce une précaution que tu prends? As-tu un autre but que la liberté? Sans doute, tu viens d'entrer dans un port qui est un autre but.

ALEXANDRE.

L'oiseau mis tout petit en cage, je ne puis pas le lâcher tout d'un coup dans la forêt : sa liberté serait sa perte. Voulez-vous rendre les hommes libres, élevez-les d'abord.

ANATOLE.

Les élever d'abord? Tu me fais là penser à une chose qui ne m'est pas sortie de la tête depuis que je suis en visite chez le prince Michel... Et justement j'allais l'oublier; tu fais bien de me la rappeler : ce sera la réponse à ton éducation préalable. Le prince Michel a fait prendre à la résidence une de ses serves qui a reçu la plus brillante éducation... une fille pleine d'esprit, une maëstra....

(Paul entre vivement, Anatole s'arrête.)

PAUL à Alexandre.

Monseigneur veut-il recevoir? je vois arriver plusieurs équipages.

ALEXANDRE.

Des visites! maintenant....

ANATOLE l'interrompant.

Cela ne se demande pas. (A Paul.) Il faut les recevoir. (Paul sort.) Tu te ferais tout de suite une légion d'ennemis.

ALEXANDRE.

Eh bien, la jeune fille?

ANATOLE.

Retourne parmi les gens du prince Michel, parce que... parce qu'on l'a élevée avant de la rendre libre.... (Il s'approche de la fenêtre, tandis qu'Alexandre reste comme frappé d'une idée subite.) Diable! visites sur visites! tout le voisinage.... Allons, il faut prendre tes mesures pour un dîner monstre; sans compter que le prince Michel m'a dit qu'il viendrait. Rien que pour lui, il faudrait mettre ta cuisine en branle; il ne vit plus que de musique et de plum-puddings.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, PAUL, puis le major MILOUTIN.

PAUL.

Monsieur le major Miloutin désire présenter ses hommages.

ALEXANDRE.

Il est le bien venu.

(Paul sort.)

LE MAJOR entrant.

Ma foi, je me présente moi-même.... Un vieux soldat va droit au but. Si je n'ai pas encore l'honneur d'être connu de vous, j'ai servi avec Son Excellence feu votre oncle dans le même régiment, il y a trente ans.... Et je me suis dit : le camarade de l'oncle est l'ami du neveu.

ALEXANDRE.

Très-flatteur pour moi. Ne voulez-vous pas prendre place?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, PAUL, puis le procureur LWOFF avec sa femme et ses trois filles.

PAUL annonçant.

Monsieur le procureur Lwoff avec madame son épouse et mesdemoiselles ses filles.

ALEXANDRE.

Faites entrer.

(Paul sort.)

LE PROCUREUR entrant avec les dames.

Mon cher et excellent voisin! j'ai l'honneur.... A la campagne, nous ne faisons pas de cérémonies. Vous auriez, à vrai dire, dû nous faire la première visite; mais s'il fallait compter.... Voici ma femme, qui se réjouit beaucoup de faire votre connaissance... mes filles... Anna! Wera! Barbara!

MADAME LWOFF.

J'ai pensé qu'une vieille femme comme moi pouvait se permettre de venir chez un garçon comme vous, et (montrant ses filles) ces poussins sont en sûreté sous mes ailes.

ALEXANDRE.

Vous me faites trop d'honneur, mesdames! mais il faudra vous contenter d'une hospitalité de garçon.

ANATOLE.

Ne t'inquiète pas, je vais faire la maîtresse de maison, et tout arranger. Nos chers hôtes ne mourront pas de faim.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, PAUL, puis L'ADJUDANT, LYDIE, NADINE, MÉLANIE.

PAUL annonçant.

Monsieur l'adjudant Rumin et madame son épouse....

ALEXANDRE.

On ne peut plus agréable.

(Paul sort.)

L'ADJUDANT entrant avec les dames.

Je suis heureux de renouveler notre connaissance de Pétersbourg, et je remplis en même temps le désir de ma jeune femme (il montre Lydie), qui profite de la liberté de la campagne pour se faire présenter chez vous sans plus de cérémonie, elle et ses amies.

ALEXANDRE.

Vous êtes trop bon. Merci, merci mille fois.

LYDIE.

Vous étiez lié avec notre grand poëte Pouschkin?

ALEXANDRE.

J'ai été quelquefois son partenaire, madame, quand je partageais encore un peu sa passion pour le jeu.

LYDIE.

Le grand Pouschkin avait une passion pour le jeu?

MÉLANIE.

Oh! c'est connu de tout le monde.... Il jouait très, très-gros jeu.

LYDIE.

Lui, qui écrivait les élégies les plus émouvantes?

NADINE.

Et les épigrammes les plus mordantes.

L'ADJUDANT à Alexandre.

Mon gouverneur compte que vous lui ferez bientôt le plaisir d'aller le voir.

ALEXANDRE.

Je me hâterai de lui en demander la faveur dès que j'irai à la ville.

LYDIE.

Vous avez l'air beaucoup mieux portant qu'à la soirée de la comtesse Rajew.

MÉLANIE.

Ah! oui, à cette soirée! La comtesse avait alors un si grand ennui avec sa fille adoptive.

ALEXANDRE vivement.

Sa fille adoptive?

NADINE.

On veut savoir....

LYDIE l'interrompant.

Des cancans, *ma chère!* Qui veut savoir?

ALEXANDRE.

Puis-je vous prier, mesdames, de vouloir bien vous asseoir?....

LYDIE bas à Mélanie.

Il n'est décidément pas intéressant.

MÉLANIE bas de même.

Il ne boite pas du tout.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, PAUL; tout de suite après lui le prince MICHEL, suivi d'ANATOLE.

PAUL annonçant.

Le prince....

LE PRINCE interrompant Paul, qui s'éloigne aussitôt.

Bah! on ne m'annonce pas. Bonjour, mon garçon! (Se jetant au cou d'Alexandre.) Laisse-moi t'embrasser, jouvenceau de mon cœur. Il faut qu'il y ait un pareil événement, qu'un pareil voisin vous tombe des nues, pour faire sortir de chez lui un vieux goutteux comme moi.

ALEXANDRE.

Mettez-vous à votre aise, cher prince.

LE PRINCE.

Laisse-moi d'abord me débrouiller. (A la société, qui s'est levée.) Bonjour à tout le monde, de tout cœur! *Bonjour, mesdames! Ah! monsieur le procureur, je suis votre humble serviteur!*... Bonjour, major!... Eh, voilà le jeune couple! Quelle surprise, adjudant! Mes meilleures félicitations! (A Lydie.) Je pense, *madame,* que vous devez être contente de cet *aide de camp?...*

Quelle charmante idée!
L'aide de camp d'hyménée!

(Tous les visiteurs rient, et le prince plus fort que les autres.)

L'ADJUDANT.

Votre esprit est inépuisable, prince.

LYDIE.

Votre Altesse ne veut donc plus quitter du tout sa solitude des champs?

LE PRINCE.

Vouloir, vouloir, belle dame! c'est pouvoir qu'il faut dire, quand on est devenu vieux et roide. Mais pas encore obtus, Dieu merci, et il ne manque pas de bons amis qui viennent voir le vieil ermite. Maintenant j'ai même un poëte pour compagnon de solitude! Vous le connaissez.... (Le présentant.) Mon cousin Anatole!

LYDIE à Anatole.

Qui n'aurait lu vos belles poésies?... Vous avez beaucoup de rapport avec notre grand Pouschkin.

LE PRINCE.

Encore plus avec moi : c'est mon véritable cousin! Il peut vous dire comme nous savons passer le temps. Dans ma solitude, l'art a planté sa tente... la musique.... A propos, *mon cher Alexandre!* je t'ai préparé une bienvenue.... Il faut que tu fasses connaissance avec mes musiciens. Ne sommes-nous pas ici une société improvisée? Pourquoi n'improviserions-nous pas une fête, un dîner musical? (Il se tourne vers la porte du milieu, par laquelle on voit dans le fond des domestiques dresser et couvrir une table.) Car ces préparatifs annoncent un dîner.

ALEXANDRE.

Cette improvisation, cher prince, est l'œuvre de notre Anatole.

LE PRINCE.

Ne pas oublier le vrai pudding! *justement à l'anglaise, mon cher Américain!* Ah! ah! ah!... Mais d'abord la musique! Je ne suis pas de ces profanateurs qui font servir la musique à la digestion du dîner. Mes musiciens attendent dehors....

ALEXANDRE.

Dehors, cher prince! Comment pouviez-vous.... (A un domestique qui se tient près de la porte.) Prie ces messieurs....

LE PRINCE.

Attends.... (A Alexandre.) A quoi penses-tu? mes gens? Crois-tu que je t'amène des virtuoses italiens? Certes, ils peuvent lutter avec eux, Fédor surtout... magnifique flûte!... Mais Grégor aussi.... Et Pierre, excellent violon.... S'il pouvait seulement perdre l'habitude de.... (Il fait le geste d'un homme qui boit.) Fais-les entrer. (Au domestique.) Drôle, appelle-les....

(Le domestique s'éloigne.)

ALEXANDRE.

Mais, prince....

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, GRÉGOR, FÉDOR, PIERRE, ALESCHA, en habit, leurs instruments à la main; ensuite PAUL.

LE PRINCE.

Les voilà.... Voici Fédor; vois un peu ses lèvres : c'est l'homme-flûte. En revanche, celui-ci (il montre Grégor), il m'a fallu lui inculquer la musique à coups de bâton.

ALEXANDRE troublé.

Prince!... (Aux musiciens.) Messieurs, vous aurez la bonté de nous donner un échantillon de votre talent. Ne voulez-vous pas vous asseoir?

LE PRINCE.

S'asseoir, et pourquoi pas?

FÉDOR, avec une profonde inclination, balbutiant.

Monseigneur! nous ne nous asseyons jamais.

GRÉGOR de même.

Nous avons été assis dans la voiture.

LE PRINCE bas.

Quelle idée, Alexandre? Ne me gâte pas mes gens.

(Des domestiques apportent et font circuler des rafraîchissements.)

ALEXANDRE.

Je vous en prie, messieurs!... Rien qu'une petite collation.

LE PRINCE.

Volontiers! j'accepte.

ALEXANDRE aux musiciens, qui sont restés timidement debout dans un coin, en faisant signe à un domestique qui porte des rafraîchissements.

Et vous, messieurs, vous prendrez bien aussi...

LE PRINCE bas.

As-tu ta raison, Alexandre? Mes gens? (Haut aux musiciens.) Allez à l'office, drôles, et faites-vous donner quelque chose. Mais Pierre, ne pompe pas trop... entends-tu?

ALEXANDRE pendant que les musiciens s'éloignent.

Mon prince! je ne le souffrirai pas... cela....

LE PRINCE le retenant.

Tête folle! si tu veux agir ainsi avec tes gens, on fera bien de te mettre en tutelle. Quelles idées! A mon Fédor, à mon Grégor, toutes ces gracieusetés! Quelles politesses vas-tu avoir pour la chanteuse que j'ai fait venir?

LYDIE.

Mon Dieu! une chanteuse?

LE PRINCE.

Encore une de mes gens; vous avez dû en entendre parler : cette Hélène que la bonne comtesse Rajew m'a dressée.

(Grand mouvement dans le cercle.)

LE PRINCE.

Comment! tu penses encore avoir une volonté à toi, et tu t'appelles toi-même une de mes paysannes? Sais-tu bien ce que tu es par rapport à moi? Rien qu'une âme... comme tous les autres. Tout ce que tu es et tout ce que tu as est à ma disposition.

HÉLÈNE.

Ce que je suis... l'âme que je suis pour vous est en votre pouvoir; mais ce que j'ai... l'âme que j'ai est au mien : vous n'en pouvez pas disposer.

ALEXANDRE à lui-même.

Contiens-toi, mon cœur! elle va l'anéantir.... Malheur à celui que juge ce regard!

LE PRINCE.

C'est à mourir de rire. Ainsi, s'il me plaît de te faire labourer, laver, faire la cuisine, garder les oies, du matin au soir....

HÉLÈNE.

Je le ferai à toute heure; mon service, mon travail, sont à vous.

LE PRINCE.

Et s'il me plaît de te faire chanter du matin au soir?...

HÉLÈNE.

Je ne le ferai à aucune heure. Mon chant est mon âme; je l'ai pour Dieu, pour mon père et pour moi.

LE PRINCE.

Ah! trop subtile personne! je te....

ALEXANDRE éclatant.

Pas un mot de plus, prince! Je ne le supporterai pas plus longtemps; c'est assez!....

LE PRINCE.

Alexandre! n'empiète pas sur mes droits de maître.

ALEXANDRE.

Ni vous sur mes droits de maître de maison.

LE PRINCE.

Qu'est-ce à dire? Je demande une explication.

ALEXANDRE.

Je vais vous la donner; mais auparavant (montrant Hélène), il faut que je m'explique avec mademoiselle. (Il s'approche d'Hélène, et dit à voix basse,

et avec un grand trouble intérieur.) Que pareille chose ait pu vous arriver là où on m'appelle maître, j'en suis plus humilié que vous ne pouvez l'être. Je ne puis pas vous demander pardon d'une insulte qui me blesse encore plus que vous, et quand je le pourrais, je n'en ai pas le droit. Vous ne devez pas pardonner! Le ciel vous en préserve. Mais vous combattez un combat inégal! Contre cette grossièreté et ce caprice brutal, votre esprit? Ce sont des pierres qu'il faudrait jeter à ces drôles, non de pareilles perles. Une haine si belle, si noble, que balanceraient seuls tous les trésors de l'amour, vous la mettez dans le plateau contre cette méchanceté de singe. Laissez à d'autres le soin de vous garantir! (Haut.) Anatole! un service d'ami! Je veux que mademoiselle soit reconduite dans ma voiture... tu l'accompagneras! (Avec une profonde émotion, à Hélène.) Au revoir!...

HÉLÈNE à Anatole, qui s'est approché avec une inclination muette.

Restez, monsieur! mon père m'accompagne.

(Elle sort.)

LE PRINCE à Alexandre.

Ai-je perdu la raison?... Es-tu fou?... Ai-je bien entendu?... Tu l'appelais mademoiselle?... Qu'est-elle donc? *Morbleu!* Que peut-elle être?

ALEXANDRE.

Ce qu'elle est, prince?... Rien qu'une âme!

(La toile tombe.)

(*La fin au prochain numéro.*)

ROMÉO ET JULIETTE

AU VILLAGE[1].

III.

Le lendemain, le père de Sali était comme brisé, et ne voulut pas sortir de la maison. Jamais le sentiment de sa ruine n'avait si fortement pesé sur lui. Il lui semblait voir le spectre de la misère sous une forme plus précise et plus terrible, ricanant dans l'air épais de la taverne. Sa femme et lui fuyaient devant le fantôme, de la salle dans les sombres chambrettes, et des chambrettes dans la cuisine, pour de là se traîner de nouveau dans la salle déserte. Là ils se renfonçaient chacun dans un coin, se querellaient et se faisaient des reproches mutuels; puis ils s'assoupissaient, réveillés bientôt par des rêves inquiets, qui sortaient de leur conscience. Mais Sali ne voyait et n'entendait rien de tout cela; il ne pensait qu'à Véronique. Il lui semblait toujours non-seulement qu'il était énormément riche, mais encore qu'il avait appris une infinité de bonnes et belles choses. Cette science lui était comme tombée du ciel, et le plongeait dans le ravissement, et cependant il croyait avoir toujours su et connu ce qui maintenant le remplissait d'une si douce félicité. Certes, il ne se sentit ce jour-là ni désœuvré, ni malheureux, ni pauvre, ni sans espoir. N'avait-il pas assez à faire d'évoquer sans cesse et à tout moment la ravissante apparition de la veille? Mais cette surexcitation finit par rendre flottants et indécis les contours de son rêve, et il s'imagina qu'il ne savait pas réellement quelle mine avait Véronique. Il en avait bien retenu une image générale, mais il n'eût osé la décrire trait pour trait. Il voyait bien toujours cette image comme si elle était devant lui, et

[1] Voir la livraison de février.

il en subissait la charmante influence; mais il ne la voyait que comme un objet aperçu une fois, dont on est fasciné, et qu'on ne connaît cependant pas encore. Il se rappelait exactement et avec beaucoup de plaisir les traits de la petite fille d'autrefois, mais ce n'étaient plus ceux qu'il avait vus la veille. S'il n'eût plus jamais revu Véronique, sa mémoire eût bien su recomposer les traits aimés, mais alors elle refusait opiniâtrément ses services, parce que les yeux réclamaient leur droit et leur plaisir. L'après-midi donc Sali sortit de la ville, et se dirigea vers son ancien village, qui lui semblait alors une Jérusalem céleste, avec douze portes étincelantes.

En route, il rencontra le père de Véronique qui allait à la ville. Marti avait l'air sauvage et débraillé; sa barbe grise n'avait pas été faite depuis des semaines, et tout son extérieur montrait bien le méchant paysan ruiné, qui après avoir perdu son bien, ne songe plus qu'à faire du mal aux autres. Malgré tout, Sali ne le regarda plus avec haine, mais bien plutôt avec crainte et avec une certaine terreur; comme si sa vie eût dépendu de lui, et qu'il eût mieux aimé la devoir à sa pitié que la lui disputer de force. Marti le toisa de haut en bas d'un regard méchant, et continua sa route. Sali n'en fut pas fâché; et en voyant le vieillard s'éloigner du village, il comprit mieux ce que lui-même y venait chercher.

Par des sentiers qu'il connaissait d'ancienne date, il tourna autour du village, enfila des ruelles borgnes et arriva enfin en face de la maison de Marti. Il y avait des années qu'il ne s'en était pas vu si près; car même du temps où il habitait encore le village, les deux familles ennemies s'évitaient avec obstination. Aussi fut-il étonné de retrouver ce qu'il avait pourtant vu dans la maison de son père, et contempla-t-il avec stupéfaction la désolation qu'il avait devant lui. On avait enlevé à Marti une pièce de terre après l'autre; il ne lui restait plus que la maison avec la cour et un petit jardin, et le champ sur la hauteur près de la rivière dont il s'entêtait à ne pas se vouloir dessaisir. Mais il n'y était plus question d'une culture régulière, et au lieu de beaux épis de blé, on y voyait pêle-mêle des navets, des choux, des raves, et un peu de pommes de terre. Il ressemblait à un potager abandonné à lui-même, et disait bien nettement qu'il appartenait à des gens vivant au jour le jour, de la main à la bouche, arrachant aujourd'hui une poignée de navets, quand ils avaient faim et ne trouvaient rien de mieux, prenant demain des pommes de terre ou des choux, et laissant croître ou pourrir le reste à la grâce de Dieu. On y marchait comme sur le grand chemin, et il offrait presque l'aspect du champ abandonné

d'où était venu tout le mal. Autour de la maison, la ruine était encore plus visible. L'étable était vide, la porte ouverte pendait à un gond, et devant la sombre entrée, d'innombrables araignées avaient pendu leurs toiles. La grange était également ouverte, et on voyait accrochés à la porte de mauvais ustensiles de pêche. Dans la cour, pas une poule, pas un pigeon; ni chien, ni chat; la fontaine seule offrait encore l'image de la vie; mais l'eau ne coulait plus par le tuyau, elle s'échappait par une fente tout près du sol, et formait partout de petites mares. Le vieux Marti eût pu sans peine boucher le trou et raccommoder le tuyau, mais il aimait mieux laisser Véronique se donner beaucoup de mal pour dérober un peu d'eau pure à ces mares croupissantes, et laver le linge dans les trous, à côté de l'auge vide que la sécheresse avait fendillée. La maison n'était pas moins triste à contempler; les vitres, cassées en beaucoup d'endroits et restaurées avec du papier, étaient encore la seule chose gaie au milieu de cette ruine; les carreaux, lavés proprement, on pourrait même dire polis, jetaient une aussi vive clarté que ces beaux yeux, l'unique parure de la pauvre Véronique. Des touffes de haricots s'étaient accrochées tant bien que mal ici à un manche de râteau ou de balai, là à un esponton mangé par la rouille, arme vénérable qui avait servi au grand-père de Véronique; ailleurs, elles grimpaient gaiement le long d'une échelle vermoulue, et pendaient de là dans les petites croisées luisantes, comme les cheveux crépus de Véronique tombaient sur ses yeux.

Cette cour, où un peintre se fût mieux plu qu'un paysan, se trouvait un peu isolée. Sali n'aperçut pas une âme autour de lui. Il put donc s'appuyer en toute sûreté contre une vieille petite grange, et regarder fixement la maison silencieuse et délabrée. Il était depuis quelque temps dans cette posture quand Véronique parut sur le seuil de la porte, regardant devant elle vaguement, et comme concentrée en elle-même. Sali ne bougea pas et ne détourna pas les yeux. Le hasard la fit enfin regarder de son côté, et elle l'aperçut. Pendant quelque temps ils s'examinèrent l'un l'autre comme une apparition. Enfin, Sali se redressa, traversa lentement la rue et la cour, et vint droit à Véronique. Quand il fut près d'elle, elle lui tendit les mains et s'écria : « Sali ! » Il lui prit les mains et continua à la regarder dans les yeux. Les joues de la pauvre enfant se colorèrent d'un pourpre plus vif sous son regard, et des larmes roulèrent de ses yeux.

« Que veux-tu ? dit-elle.

— Rien que te voir; ne serons-nous plus amis comme autrefois ?

— Et nos parents? demanda Véronique en détournant sa figure en pleurs, qu'elle ne pouvait couvrir, ses mains n'étant pas libres.

— Sommes-nous coupables de ce qu'ils ont fait et de ce qu'ils sont devenus? reprit Sali; peut-être pouvons-nous réparer le mal, si nous tenons bien l'un à l'autre, et nous aimons bien!

— Non, cela n'ira jamais, répondit Véronique en poussant un profond soupir; va ton chemin, Sali, et que Dieu t'accompagne!

— Tu es seule? Puis-je entrer un instant?

— Mon père est allé à la ville, à ce qu'il m'a dit, pour jouer quelque tour au tien; mais tu ne peux pas entrer, parce que plus tard tu ne sortirais peut-être pas aussi inaperçu. Tout est encore tranquille, et personne n'est dans la rue; je t'en prie, va-t'en maintenant!

— Non, je ne m'en vais pas ainsi; depuis hier je n'ai fait que penser à toi, et je ne partirai pas que nous n'ayons causé ensemble, au moins une demi-heure ou une heure.

Véronique réfléchit un instant, puis elle dit :

— Vers le soir je m'en irai dans notre champ — tu sais bien lequel, nous n'en avons plus d'autre — pour y chercher quelques légumes. Il n'y aura personne, car on moissonne d'un autre côté · si tu veux, tu peux y venir; mais à présent va-t'en et prends garde que personne ne te voie! On ne fraye plus avec nous, mais on ferait tant de cancans que mon père l'apprendrait tout de suite! »

Ils se lâchèrent alors les mains, mais les reprirent aussitôt, et tous deux dirent en même temps :

— Et comment cela te va-t-il?

Mais au lieu de répondre, tous deux s'adressèrent encore la même question, et leur réponse ne se lisait que dans leurs yeux éloquents; car, à la vraie manière des amoureux, ils ne savaient plus diriger leurs paroles; et sans plus se rien dire, ils se séparèrent, moitié tristes et moitié bien heureux.

— J'y serai bientôt, vas-y de suite, » lui cria Véronique, quand déjà Sali s'éloignait.

Sali s'empressa de monter sur la colline silencieuse que traversaient les trois champs; le tranquille et magnifique soleil de juillet, les nuages blonds qui passaient par-dessus les blés ondoyants, la rivière blanche qui coulait au-dessous, tout cela, pour la première fois depuis de longues années, remplit son âme de bonheur et de contentement. Il se jeta tout de son long à l'ombre du blé qui confinait au champ sauvage de Marti, et regarda le ciel, heureux et sans souci.

Il n'était pas là depuis un quart d'heure, pensant à son bonheur,

c'est-à-dire à Véronique, quand celle-ci parut elle-même devant lui, bien avant qu'il ne l'attendît. « Vreeli[1] ! » s'écria-t-il, et elle lui donna en souriant les deux mains. Et ils se mirent à marcher, se tenant par la main, le long du blé murmurant, descendant jusqu'à la rivière et revenant, sans se dire grand'chose, quand tout à coup ils aperçurent devant eux un drôle sombre et noir qu'ils n'avaient point vu arriver. Sans doute il avait été couché dans le blé. Véronique tressaillit et Sali dit d'un air interdit : « Le noir ménétrier ! »

En effet, l'homme qui marchait devant eux portait un violon avec un archet sous le bras, et était d'ailleurs suffisamment noir de toutes les manières : petit feutre noir râpé, blouse noire couverte de suie, cheveux noirs comme du charbon, barbe noire et inculte, figure et mains noircies; car il faisait toutes sortes de métiers, raccommodait les casseroles, aidait les charbonniers dans les bois, et ne jouait du violon que dans les grandes occasions, quand les paysans s'amusaient ou célébraient quelque fête.

Sali et Véronique marchèrent tout doucement derrière lui et s'imaginèrent qu'il allait quitter le champ et disparaîtrait sans se retourner; ils pouvaient s'en flatter, car le ménétrier faisait semblant de ne pas les voir. Mais ils n'osaient abandonner le sentier étroit, et suivirent involontairement l'étrange compagnon jusqu'au bout où était entassé le fatal monceau de pierres qui couvrait toujours le bout de champ en litige. Il y avait poussé une quantité inconcevable de fleurs de pavot et de coquelicots, et le petit monticule en était alors tout rouge. Tout à coup le noir ménétrier s'élança d'un bond sur les pierres, se retourna et regarda autour de lui. Le jeune couple s'arrêta et leva avec embarras les yeux sur le vilain drôle; ils ne pouvaient pas passer, parce que le chemin conduisait au village, et ils ne voulaient pas non plus lui donner la satisfaction de s'en retourner devant lui. Il les regarda fixement et s'écria : « Je vous connais, vous êtes les enfants de ceux qui m'ont volé ce champ! Je suis bien aise de voir comment vous avez prospéré, et certes je vous verrai encore avant moi prendre le chemin de toute créature. Regardez-moi toujours, pierrots! Mon nez vous plaît-il? Hein? » En effet il avait un nez terrible qui sortait comme une grande équerre du milieu d'un visage noir et desséché. Sous ce nez une petite bouche s'ouvrait et se contractait d'une façon étrange, toussant, soufflant, sifflant continuellement. Le petit feutre n'était ni rond ni pointu, il avait une forme

[1] Diminutif de Véronique.

étrange et semblait changer à tout instant, quoiqu'il ne bougeât pas. Des yeux de ce drôle, on ne voyait presque rien que le blanc, car ses prunelles erraient sans cesse de côté et d'autre avec la rapidité de l'éclair et sautaient en zigzag comme deux lièvres : « Regardez-moi toujours, continua-t-il, vos pères me connaissent bien, et tout le monde du village, à la simple vue de mon nez, sait qui je suis. Il y a plusieurs années, on a fait savoir qu'une somme d'argent était déposée au tribunal pour l'héritier de ce champ; je m'y suis présenté vingt fois; mais je n'ai ni extrait de baptême ni certificat de domicile, et le témoignage de mes amis, les vagabonds qui m'ont vu naître, n'a aucune valeur! Maintenant le délai est depuis longtemps écoulé, et j'en suis pour ce pauvre denier avec lequel j'aurais pu émigrer! J'ai supplié vos parents d'attester, selon leur conscience, que j'étais bien le véritable héritier; mais ils m'ont envoyé au diable, et aujourd'hui ils sont logés à la même enseigne. Du reste, c'est le cours du monde et ça m'est égal : je ne vous en jouerai pas moins du violon si vous voulez danser! »

Après ces mots, il sauta de l'autre côté du monceau de pierres, et se dirigea vers le village, où la rentrée de la moisson devait donner lieu à des réjouissances.

Quand il fut parti, nos deux amoureux s'assirent sur les pierres, tout découragés et affligés; ils lâchèrent leurs mains enlacées et appuyèrent tristement leurs têtes sur le coude; l'apparition et les paroles du ménétrier les avaient arrachés à l'heureux oubli dans lequel ils avaient marché comme deux enfants. La gaie lumière de la vie s'obscurcit en eux, et leur cœur se gonfla et s'appesantit.

Soudain Véronique, se rappelant la figure bizarre et le nez excentrique du ménétrier, éclata de rire malgré elle : « Ce pauvre homme est vraiment trop drôle! Quel nez! » Et une charmante gaieté se répandit sur sa figure, comme un brillant reflet de soleil. Sali regarda Véronique, mais elle avait déjà oublié ce qui l'avait fait éclater, et n'en continua pas moins à rire au nez de Sali. « Par Dieu! Vreeli! s'écria-t-il, que tu es jolie! » Véronique n'en fit que rire de plus belle, et tira de son gosier sonore quelques éclats vibrants qui parurent au pauvre Sali le chant du rossignol. « Oh, sorcière! s'écria-t-il, où as-tu appris cela? Quel art diabolique pratiques-tu là? — Ah! bon Dieu, dit Véronique en câlinant et prenant la main de Sali, il n'y a là rien de diabolique! j'aurais voulu rire depuis longtemps. J'ai bien ri quelquefois quand j'étais toute seule, mais cela n'allait pas; maintenant je voudrais toujours rire quand je te vois, et je voudrais te voir sans cesse et éternellement! M'aimes-tu aussi un petit peu? — Oh! Vreeli,

dit-il, jusqu'ici je n'ai jamais regardé de jeune fille; il me semblait qu'un jour je devais t'aimer, et sans le vouloir et sans savoir comment, j'ai toujours pensé à toi!

— Et moi aussi, dit Véronique, et j'ai bien plus pensé à toi; car tu ne m'as jamais regardée, et tu ne savais pas comment j'étais devenue; mais moi je t'ai contemplé souvent de loin et même secrètement de près, et j'ai toujours su l'air que tu avais! Sais-tu encore combien de fois nous sommes venus ici enfants? Te rappelles-tu la petite voiture? Que nous étions petits alors, et combien il y a de temps de cela! On devrait croire que nous sommes déjà bien vieux.

— Quel âge as-tu donc maintenant? demanda Sali. Tu dois avoir environ dix-sept ans?

— J'ai dix-sept ans et demi, répondit Véronique; et toi, quel âge as-tu? Ah! je le sais, tu vas avoir vingt ans.

— Comment sais-tu cela? demanda Sali.

— Dieu, si je voulais le dire.

— Tu ne veux donc pas le dire?

— Non!

— Vraiment non?

— Non, non!

— Il faudra bien le dire!

— Est-ce que tu voudrais me forcer?

— C'est ce que nous verrons. »

Sali parlait uniquement pour parler, en pressant la jeune fille de caresses maladroites. Elle se défendit, tout en se prêtant à ce sot échange de mots vides, qui leur paraissaient spirituels et doux, jusqu'à ce qu'enfin Sali emporté poussa la hardiesse jusqu'à dompter les petites mains de Véronique et à la pousser dans les pavots. Étendue au milieu des fleurs, elle clignait des yeux au soleil, ses joues brûlaient, sa bouche entr'ouverte laissait voir deux rangées de petites dents blanches. Son jeune sein palpitait avec force sous la pression des quatre mains qui guerroyaient sur lui.

« Tu as encore toutes tes dents blanches, dit Sali en riant; te rappelles-tu comme nous les avons comptées autrefois? Sais-tu les compter maintenant?

— Ce ne sont plus les mêmes, Sali, dit Véronique; celles-là sont tombées depuis longtemps. »

Le bon Sali voulait recommencer ce jeu, et compter les brillantes perles; mais Véronique ferma tout à coup sa bouche, se redressa et se mit à tresser une couronne de roses qu'elle se plaça sur la tête. La cou-

ronne était pleine et large, et donnait à la brune jeune fille des couleurs ravissantes : c'était un tableau magnifique, et le pauvre Sali tenait dans ses mains ce que des gens riches eussent payé bien cher pour l'avoir seulement en peinture dans leur salon.

Tout à coup elle se leva en s'écriant :

« Dieu! sommes-nous simples! Nous restons là et nous faisons rôtir au soleil. Viens, mon bien-aimé, allons nous asseoir dans les blés! »

Ils se glissèrent dedans si adroitement et si doucement qu'ils laissèrent à peine une trace, et se firent une étroite prison dans les épis dorés qui s'élevaient bien au-dessus de leurs têtes, de sorte qu'ils n'apercevaient que le bleu foncé du ciel, et ne voyaient rien autre chose au monde. De suite ils furent dans les bras l'un de l'autre, et ils s'embrassèrent jusqu'à ce qu'ils en furent fatigués, si on peut dire ainsi quand le baiser de deux amoureux reste suspendu une ou deux minutes. Ils entendaient les alouettes chanter bien au-dessus d'eux, et les cherchaient de leurs yeux perçants, et quand ils croyaient en avoir vu une briller un instant au soleil et disparaître ensuite comme une étoile filante dans le ciel bleu, ils s'embrassaient pour se récompenser, et cherchaient l'un l'autre à s'attraper et à tricher le plus possible.

« En vois-tu une là-bas? » murmura Sali.

Et Véronique de répondre aussi à voix basse :

« Je l'entends bien, mais je ne la vois pas!

— Regarde bien, là, à droite du petit nuage! »

Et tous deux regardaient avec empressement, et ouvraient d'abord leurs bouches, comme de petites cailles dans leur nid, pour les coller ensuite l'une contre l'autre quand ils croyaient avoir vu les alouettes.

Tout à coup Véronique s'arrêta et dit :

« C'est donc bien entendu que chacun de nous a son trésor; n'est-ce pas ton avis?

— Oui, dit Sali, il me semble qu'il en est ainsi.

— Comment te plaît ton petit trésor, dit Véronique, comment est-il fait, et que peux-tu en dire?

— Mon trésor est bien gentil, il a deux yeux bruns, une bouche rose, et court sur ses deux jambes; mais sa pensée, je la connais moins que je ne connais le pape de Rome! Et que me diras-tu de ton trésor à toi?

— Il a deux yeux bruns, une bouche propre à rien et deux bras forts et hardis; mais ses idées me sont plus inconnues que l'empereur turc!

— C'est ma foi vrai, reprit Sali; nous nous connaissons moins que si nous ne nous étions jamais vus; tellement le temps nous a faits étrangers l'un à l'autre. Qu'est-ce qui s'est passé dans cette petite tête?

— Oh! pas grand'chose; mille folies auraient voulu s'y installer, mais j'ai toujours eu tant de chagrins qu'elles n'ont pu venir à bien.

— Pauvre petit trésor! mais je crois que tu as mis beaucoup de choses derrière ton oreille, n'est-ce pas?

— C'est ce dont tu feras peu à peu l'expérience si tu m'aimes bien.

— Quand un jour tu seras ma femme? »

A ce dernier mot, Véronique eut un léger tremblement, et s'enfonça davantage dans les bras de Sali, en lui donnant de longs et tendres baisers. Les larmes lui vinrent aux yeux, et tous deux retombèrent soudain dans la tristesse en songeant à l'inimitié de leurs parents et au peu d'espérance que leur présentait l'avenir. Véronique dit :

« Viens, il faut maintenant que je m'en aille. »

Ils se levèrent, et se tenant par la main ils sortirent du champ de blé, lorsque tout à coup ils se virent en face du père de Véronique.

Avec la perspicacité soucieuse de la misère oisive, Marti, après avoir rencontré Sali, avait cherché ce qui pouvait bien amener le jeune homme au village. Ses soupçons n'eurent pas plutôt pris une forme précise, qu'il fit volte-face et retourna chez lui, où il ne trouva pas sa fille. Avec une curiosité croissante il courut au champ, et quand il y vit le panier de Véronique, il se mit à épier autour des blés de son voisin.

A ce moment les enfants sortaient justement des blés. Ils furent pétrifiés. Marti, tout pâle, leur lançait des regards méchants. Il se mit à gesticuler et à pester, et porta en même temps ses mains sur le jeune homme comme pour l'étrangler. Sali évita l'étreinte et recula de quelques pas, mais avança de nouveau quand il vit le vieux saisir, à défaut de lui, sa fille tremblante, lui donner un soufflet qui fit tomber la couronne rouge, et enrouler ses cheveux autour des mains pour l'entraîner. Sali, sans réfléchir, ramassa une pierre, et moitié crainte pour Véronique, moitié fureur, frappa Marti à la tête. Le vieillard chancela un instant, et tomba ensuite sans connaissance sur un monceau de pierres, entraînant dans sa chute Véronique, qui poussait des cris déchirants.

Sali dégagea les cheveux de la jeune fille des mains de son père éva-

noui, et la releva. Véronique, voyant son père gisant à terre comme mort, s'écria :

« Quoi ! tu l'as tué ? »

Et, comme folle, elle se jeta sur son père, et lui releva la tête, de laquelle ne coulait point de sang. Sali s'agenouilla de l'autre côté de Marti, et tous deux, silencieux comme la tombe et incapables de se mouvoir, regardèrent la figure inanimée du vieillard. Pour rompre le silence, Sali dit enfin :

« Il ne peut pas être mort comme ça ! Rien ne le prouve ! »

Véronique arracha une feuille de coquelicot, et la posa sur les lèvres blêmes de son père : elle s'agita légèrement.

« Il respire encore, s'écria-t-elle ; cours au village et va chercher du secours ! »

Quand Sali se leva pour partir, elle tendit la main vers lui et lui cria :

« Va vite, mais ne reviens pas avec les autres, et ne dis pas comment cela est arrivé ; moi aussi je me tairai, personne ne saura rien par moi. »

En même temps, la figure de Véronique, tournée vers le pauvre et désespéré Sali, se couvrit de chaudes larmes.

« Viens, embrasse-moi encore une fois! Non, va-t'en, ôte-toi de devant moi! C'en est fait, c'en est fait pour toujours, nous ne devons plus nous revoir! »

Elle le repoussa, et il courut machinalement au village. Il rencontra un petit garçon qui ne le connaissait pas. Il le chargea d'aller chercher du monde au plus vite, et lui indiqua exactement l'endroit où on avait besoin de secours. Puis il partit hors de lui et erra toute la nuit dans le bois. Le matin il se glissa dans les champs pour apprendre ce qui s'était passé, et il entendit les laboureurs se dire que Marti était encore en vie, mais qu'il avait perdu l'esprit, et que c'était une chose étrange que personne ne sût ce qui lui était arrivé. C'est alors seulement que Sali rentra dans la ville, cachant sa douleur dans la sombre misère de la maison paternelle.

IV.

Véronique tint parole. Toutes les questions n'y faisaient rien : elle répondait toujours qu'elle avait trouvé son père comme on l'avait rapporté ; et comme Marti se mouvait et respirait librement, quoique sans nulle conscience, et que d'ailleurs nulle plainte ne fut portée, on ad-

mit qu'il était ivre et qu'il était tombé sur les pierres, et l'affaire en resta là.

Véronique le soignait en fille dévouée, et ne quittait son chevet que pour aller chercher les médicaments et pour se faire une mauvaise soupe, car elle vivait presque de rien, quoiqu'elle fût debout jour et nuit, et n'eût personne pour l'aider. Il se passa près de six semaines avant que le malade reprît peu à peu une certaine connaissance; mais il ne recouvra pas la raison, et dès qu'il parla, on s'aperçut qu'il était tombé en enfance. Il ne se souvenait plus du passé que d'une manière vague et obscure, et comme d'une chose très-plaisante qui ne le touchait pas personnellement; il riait comme un fou et était de très-bonne humeur. Véronique l'écoutait patiemment, versant des larmes sur les folies de son père. Mais quand Marti se livrait à des excentricités par trop comiques, elle ne pouvait au milieu de sa douleur s'empêcher d'éclater de rire; car son naturel comprimé était comme un arc tendu toujours prêt à partir.

A cette époque, Marti en avait fini avec les débris de son ancien avoir, et le désordre de ses affaires était arrivé au point que l'on vendit judiciairement sa maison et son dernier champ, hypothéqués depuis longtemps. Il fut placé aux frais de la commune dans un hospice d'aliénés de la capitale. On le chargea sur une charrette attelée de bœufs qu'un pauvre paysan conduisait à la ville, pour y vendre en même temps un ou deux sacs de pommes de terre. Véronique s'assit à côté de son père. Ce fut un trajet triste et pénible; Véronique veilla religieusement sur son père. Elle ne se retournait pas et ne s'impatientait pas quand les cabrioles du malheureux fou éveillaient l'attention des gens, qui couraient après la voiture partout où ils venaient à passer.

De retour au village, elle se retira dans la maison où elle était née, et où elle ne devait plus rester que deux jours. Pour la première fois de sa vie, elle s'y trouvait toute seule. Elle alluma du feu pour se préparer un peu de café qui lui restait, et s'assit sur le foyer, car elle se sentait toute misérable et oppressée. Elle éprouvait un ardent désir de voir encore une fois Sali, à qui elle pensait de toute son âme, mais le souci jetait de l'amertume sur ce désir, qui de son côté ne faisait qu'aggraver le souci.

Elle était ainsi assise, la tête appuyée sur ses mains, quand elle entendit quelqu'un entrer par la porte ouverte.

« Sali! » s'écria-t-elle quand elle eut levé les yeux, et elle se jeta à son cou.

Puis ils se regardèrent avec terreur, et dirent à la fois :

« Que tu as mauvaise mine! » En effet, Sali avait l'air aussi triste et aussi épuisé que Véronique.

Elle l'attira près d'elle sur le foyer, et lui dit :

« Tu as été malade, ou bien tourmenté?

— Non, répondit Sali, je n'ai pas été précisément malade, mais j'avais comme le mal du pays, et je mourais, si je ne te voyais pas. Chez nous on mène maintenant grand train! Mon père a une clientèle de vagabonds et de contrebandiers, et je soupçonne, autant que je puis voir, qu'il s'est fait recéleur. Nous ne manquons de rien dans notre taverne, en attendant que tout cela prenne une terrible fin! Ma mère prête la main à ce trafic, poussée par le fatal besoin de voir seulement enfin quelque chose à la maison, et elle croit réparer le mal par un certain ordre et une certaine surveillance. Moi, on ne me consulte pas, et je n'y aurais rien pu faire, car jour et nuit je ne fais que penser à toi. Comme il nous arrive toutes sortes de vagabonds, nous avons su tous les jours ce qui se passait chez vous, et dont mon père se réjouissait comme un enfant. Nous avons aussi appris que ton père a été conduit aujourd'hui à l'hospice. J'ai pensé que tu serais seule à présent, et je suis venu te voir! »

Véronique raconta ses misères et se déchargea le cœur, mais d'un ton léger et naturel, comme si elle eût décrit un grand bonheur. N'était-elle pas heureuse de voir Sali auprès d'elle?

Elle était parvenue à grand'peine à réunir un bol de café chaud, qu'elle le força de partager avec elle.

« Ainsi c'est après-demain qu'il faut que tu partes d'ici? demanda Sali; pour l'amour du ciel, dis-moi, que deviendras-tu?

— Je n'en sais rien, dit Véronique, il faudra que je serve, et que je trouve une place! Mais je ne pourrai pas y tenir sans toi, et cependant je ne t'aurai jamais, quand même tout ne serait pas contre nous, parce que tu as battu mon père et lui as fait perdre la raison. Ce serait un mauvais fondement pour notre mariage, et nous empêcherait d'être jamais heureux! »

Sali dit en soupirant : « J'ai été déjà cent fois sur le point de me faire soldat, ou d'aller servir comme garçon de ferme en pays étranger, mais je ne puis m'en aller tant que tu es là; et quand tu seras partie je ne pourrai plus vivre. Je crois que le malheur rend mon amour pour toi plus fort et plus douloureux, de sorte que c'est devenu une affaire de vie et de mort! Je n'avais aucune idée de cela! » Véronique le regarda avec un sourire débordant d'amour; ils s'appuyèrent contre le mur, et ne parlant plus, ils s'abandonnèrent à un sentiment supé-

rieur à toute tristesse, celui de se sentir attachés pour la vie, et de se savoir bien aimés l'un de l'autre. Et ils s'endormirent paisiblement sur le dur foyer, sans traversin ni coussin, et leur sommeil fut aussi doux et aussi tranquille que celui de deux enfants dans un berceau.

Le matin commençait à poindre, quand Sali se réveilla le premier. Il éveilla Véronique aussi doucement qu'il put; mais elle se serrait toujours contre lui, tout endormie, et ne voulait pas secouer le sommeil. Alors il l'embrassa vivement sur les lèvres, et Véronique se dressa en sursaut, ouvrit les yeux tout grands, et quand elle aperçut Sali, elle dit : « Bon Dieu, je viens à l'instant même de rêver de toi! Je rêvais que nous dansions ensemble à notre noce, longtemps, bien longtemps; nous étions si heureux, nous avions de si beaux habits, et rien ne nous manquait! Enfin nous voulûmes nous embrasser, nous en mourions d'envie; mais toujours quelque chose nous séparait, et à présent, c'est toi-même qui es venu nous troubler! Il est bon au moins que tu sois là tout de suite! »

Et se jetant à son cou, elle l'embrassa tant et tant, qu'on eût dit qu'elle n'en finirait jamais.

« Qu'as-tu donc rêvé? » demanda-t-il en lui caressant les joues et le menton.

— Je rêvais que je suivais une longue route à travers une forêt. Toi tu marchais toujours devant à une grande distance; parfois tu te retournais pour me regarder, tu me faisais signe en riant, et alors je me croyais dans le ciel. Voilà tout! »

Ils ne purent s'empêcher de rire quand ils se regardèrent en face. Car la joue droite de Véronique et la joue gauche de Sali, appuyées en dormant l'une contre l'autre, étaient toutes rouges de la pression, tandis que la pâleur de l'autre était encore rehaussée par l'air frais de la nuit. Ils se frottèrent le côté blanc de leurs visages l'un contre l'autre, pour le rendre rouge comme l'autre. L'air frais du matin, la paix matinale et la jeune aurore leur inspirèrent la joie et l'oubli d'eux-mêmes, et Véronique surtout se comporta comme un heureux sans-souci.

« C'est donc demain soir qu'il faut que je quitte cette maison, dit-elle, et que je cherche un autre abri; mais avant je voudrais bien être gaie une fois, une seule fois, avec toi; je voudrais danser tout à mon aise et à cœur joie, car la danse de mon rêve ne veut pas me sortir de la tête.

— En tout cas, je veux être de la partie et voir où tu te caseras, dit Sali, et je voudrais bien aussi danser avec toi, enfant de mon cœur; mais où?

— Il y a demain kermesse en deux endroits, pas très-loin d'ici, répondit Véronique. On doit peu nous y connaître, et on ne fera pas attention à nous. Je t'attendrai près de la rivière, et nous irons où il nous plaira pour bien nous divertir une fois, une seule fois! Mais, hélas! ajouta-t-elle tristement, cela ne se peut pas! nous n'avons pas d'argent.

— Sois tranquille, dit Sali, je t'en apporterai.

— Mais non pas de chez ton père, pas de bien volé?

— Non, j'ai encore ma montre d'argent, je la vendrai.

— Je ne t'en dissuaderai pas, dit Véronique en rougissant, car je crois que je mourrais si demain je ne dansais avec toi.

— Ce qu'il y aurait de mieux pour nous, serait de mourir tous les deux, » dit Sali.

Ils se dirent adieu en s'embrassant tristement; puis ils rirent de nouveau en pensant à la sûre espérance du lendemain.

« Mais quand viendras-tu? dit encore Véronique.

— Au plus tard à onze heures, répondit-il, pour que nous puissions dîner ensemble.

— Bien, bien! Mais viens plutôt à dix heures et demie! »

Au moment où Sali s'en allait, elle le rappela encore une fois, et lui fit voir une figure changée et désespérée.

« C'est tout de même impossible, dit-elle en pleurant amèrement, je n'ai pas de souliers de dimanche. Hier, il m'a fallu mettre ces gros souliers pour aller à la ville! Jamais je ne trouverai de souliers.

— Pas de souliers! En ce cas, il te faudra bien mettre ceux que tu as.

— Non, oh, non! Je ne peux pas danser dans ces gros souliers!

— Eh bien, achetons-en d'autres.

— Où? et comment?

— A la ville, il ne manque pas de magasins de chaussures. Quant à de l'argent, j'en aurai en moins de deux heures.

— Mais je ne puis pas courir avec toi par la ville, et puis notre argent ne suffira pas.

— Il suffira! J'achèterai les souliers, et te les apporterai demain.

— Mais, petit fou, les souliers que tu m'achèteras ne m'iront pas.

— Donne-moi alors un vieux soulier, ou tiens, mieux encore, je vais te prendre mesure, ce ne sera pas le diable!

— Me prendre mesure! vrai, je n'y avais pas pensé. Viens, viens, je vais te chercher une ficelle! »

Elle s'assit sur le foyer, releva un peu sa robe, et ôta le soulier de son pied, qui, du voyage d'hier, était encore couvert d'un bas blanc.

Sali se mit à genoux et mesura aussi bien qu'il put, prenant avec la ficelle la longueur et la largeur du petit pied, et ayant soin de les marquer avec des nœuds.

« Beau cordonnier! » dit Véronique en souriant et en rougissant.

Sali rougit aussi, et retint le pied plus longtemps qu'il ne le fallait, de sorte que Véronique le retira en rougissant encore davantage; puis après avoir embrassé encore une fois impétueusement le pauvre Sali, elle le renvoya.

Dès que Sali fut à la ville, il porta sa montre chez un horloger, qui lui en donna de six à sept florins; de la chaîne d'argent il eut aussi quelques florins, et il se crut suffisamment riche, car depuis qu'il était grand il ne s'était jamais vu tant d'argent. « Ah! se disait-il, si seulement ce jour était passé et que le dimanche fût venu. » Car si le surlendemain était les ténèbres et l'inconnu, le plaisir du lendemain n'en brillait que d'un éclat plus vif et plus irritant.

Cependant il tua encore assez bien le temps en allant chercher les souliers. Il n'avait jamais eu de plus douce occupation. D'une boutique à l'autre, il se fit montrer tous les souliers de femme, et finit par en acheter une paire bien légère et bien fine, comme Véronique n'en avait jamais porté. Il les cacha sous son gilet, et ne s'en sépara plus de tout le reste de la journée; il les emporta même dans son lit et les mit sous son oreiller.

Comme il avait vu la jeune fille le matin même et qu'il devait la revoir le lendemain, il dormit d'un sommeil tranquille et profond; mais il se leva de très-bonne heure, et se mit à préparer et à rajuster le mieux possible sa pauvre toilette de dimanche. Sa mère, qui depuis longtemps ne l'avait vu s'habiller avec tant de soin, en fut étonnée, et lui demanda ce qu'il voulait faire.

« Je veux, répondit-il, faire un petit tour dans le pays, et voir ce qui se passe dans le monde; autrement je tomberais malade dans cette maison.

— Depuis quelque temps, dit le père en grognant, ce sont des courses sans fin!

— Laisse-le donc aller, reprit la mère, cela lui fera peut-être du bien. Cela fait pitié de voir l'air qu'il a!

— As-tu de l'argent pour ta promenade? demanda le père. Et d'où le prends-tu?

— Je n'en ai pas besoin, répondit Sali.

— Voici un florin, dit Manz, tu pourras aller au village et le dépenser à l'auberge, pour qu'ils ne nous croient pas sur les dents.

— Je ne vais pas au village, et je n'ai pas besoin du florin, garde-le!

— Eh bien, tu l'as vu, s'écria Manz en remettant le florin dans sa poche, et tu ne le verras plus, entêté. »

Mais sa femme, qui ne savait pas pourquoi le départ de son fils lui rendait le cœur si gros, lui apporta une grande cravate noire de Milan, à bords rouges, qu'elle avait peu portée et que Sali avait déjà désirée. Il se la passa autour du cou et laissa flotter les longs bouts; puis, dans un mouvement d'orgueil rustique, il releva pour la première fois, d'un air mâle et respectable, le col de sa chemise, que jusque-là il avait porté rabattu. Il mit les souliers de Véronique dans la poche de devant de son habit, et se mit en route, bien qu'il ne fût guère que sept heures du matin. Au moment de quitter la chambre un singulier sentiment le poussa à donner la main à son père et à sa mère, et, dans la rue, il se retourna encore une fois du côté de la maison.

« Je finis par croire, dit Manz, que le garçon court après quelque fillette. Il ne nous manquerait plus que cela!

— Plût à Dieu, reprit sa femme, qu'il fît un bon mariage, ce pauvre garçon! »

Sali se dirigea d'abord du côté de la rivière, où il se proposait d'attendre Véronique. Mais chemin faisant il changea d'avis, et alla tout droit au village, parce qu'il lui semblait trop long d'attendre jusqu'à dix heures et demie.

« Que nous importe le monde, se dit-il. Personne ne nous vient en aide; et moi, je suis honnête, et je ne crains personne! »

Il entra donc à l'improviste dans la chambre de Véronique, et ce fut pour lui une égale surprise de la trouver déjà tout habillée et parée, et attendant le moment du départ. Il ne lui manquait plus que les souliers. En la voyant si belle, Sali demeura au milieu de la chambre, la bouche grande ouverte. Véronique n'avait pourtant qu'une robe de toile bleue bien simple, mais fraîche et propre; elle lui allait à ravir, et faisait ressortir on ne peut mieux sa taille fine. Un fichu de mousseline blanche comme neige complétait sa toilette. Ses cheveux bruns et crépus, qui flottaient d'ordinaire sans ordre en boucles désordonnées autour de sa tête, étaient relevés et tressés avec grâce. Comme depuis bien des semaines elle n'était presque pas sortie, son teint, déjà pâli par le chagrin, était devenu plus clair et plus transparent, mais l'amour et la joie le coloraient de rouges et rapides lueurs.

Sur son sein elle portait un beau bouquet de fleurs de romarin, de roses et de superbes asters.

Quand elle vit paraître Sali, elle lui tendit ses deux jolis bras nus jusqu'au coude, et s'écria :

« Que tu as bien fait d'être venu si tôt et ici! Mais as-tu les souliers? Bien sûr? Eh bien, je ne me lève pas que je ne les aie mis! »

Sali tira de sa poche les bienheureux souliers, et elle aussitôt de jeter sa vieille chaussure, et de fourrer ses petits pieds dans les souliers neufs, qui se trouvèrent aller à ravir. Se levant alors, elle se dandina un peu, fit avec rapidité plusieurs tours dans la chambre, releva un peu sa longue robe bleue, et fut transportée des nœuds de coton rouge dont les souliers étaient parés. Pendant ce temps, Sali ne se lassait pas de contempler la charmante fille, que l'agitation du plaisir rendait encore plus belle.

« Tu considères mon bouquet? dit Véronique. N'est-ce pas qu'il est beau? Mais ce sont toutes les dernières fleurs que j'ai pu trouver dans ce désert. Il y avait par ci par là une rose, un aster, et à les voir ainsi réunies, on ne dirait pas qu'elles ont été glanées une à une dans un jardin dévasté. Mais à présent il est temps que je parte, car je n'y trouverais plus une seule petite fleur, et la maison aussi est vide. »

Sali vit en effet que les derniers meubles avaient été emportés.

« Pauvre Vreeli, dit-il, voilà qu'ils t'ont déjà tout pris!

— Oui, ils ont tout emporté hier, et m'ont à grand'peine laissé mon lit. Mais je l'ai tout de suite vendu; et tiens, j'ai aussi de l'argent à présent. »

Elle sortit de la poche de sa robe quelques écus tout neufs et luisants.

« Avec cet argent, m'a dit l'inspecteur des orphelins, qui est aussi venu, je dois chercher une place dans une ville, et me mettre en route aujourd'hui même!

— Mais il ne reste ici absolument rien, dit Sali après avoir regardé dans la cuisine; je ne vois plus le moindre petit brin de bois, pas un poêlon, pas un couteau! Tu n'as donc rien pris ce matin?

— Rien, dit Véronique; j'aurais bien pu chercher quelque chose, mais je me suis dit : il vaut mieux rester à jeun et garder ma faim pour dîner avec Sali; je m'en fais une si grande fête, tu ne peux te l'imaginer.

— Si j'osais seulement te toucher, dit Sali, tu verrais tout ce que je sens. Mais tu es trop belle.

— Tu as raison, tu m'abîmerais toute ma toilette; et si nous ména-

geons un peu mes fleurs, ma pauvre tête, que tu arranges si mal, en profitera aussi.

— Eh bien, partons!

— Il faut attendre qu'on vienne chercher le lit, après cela je fermerai la maison, et n'y remettrai plus les pieds! Mon petit paquet, je le donnerai à garder à la femme qui a acheté mon lit. »

Ils s'assirent en face l'un de l'autre, et attendirent la femme, qui arriva bientôt. C'était une paysanne, à large carrure et d'une grande loquacité. Elle avait amené avec elle un garçon pour porter la couchette.

Quand elle vit l'amoureux de Véronique, et la jeune fille elle-même toute parée, elle écarquilla la bouche et les yeux, mit les bras sur les hanches, et s'écria : « Eh oui da, Vreeli! tu ne perds pas de temps! Tu as un galant, et toi-même, te voilà équipée comme une princesse.

— N'est-ce pas, dit Véronique d'un air content. Et savez-vous qui c'est?

— Eh, je pense que c'est Sali Manz! Les montagnes et les vallées ne se rencontrent pas, à ce qu'on dit, mais bien les gens. Fais attention, mon enfant, et rappelle-toi ce qui est arrivé à vos parents.

— Oh! tout cela est bien changé, et tout va bien maintenant, répondit Véronique en souriant. Sali est mon épouseur.

— Ton épouseur! Que me dis-tu là?

— Oui, et il est riche; il a gagné cent mille florins à la loterie. Pensez donc, ma bonne, cent mille florins! »

La paysanne fit un saut en arrière, joignit les mains, et s'écria : « Cent.... cent mille florins!

— Oui, cent mille florins, répéta Véronique d'un air sérieux.

— Seigneur de ma vie! mais ce n'est pas vrai, mon enfant, tu me fais des contes!

— Croyez-en ce que vous voudrez!

— Mais si c'est vrai et que tu l'épouses, que ferez-vous donc de tout cet argent? Est-ce que tu as réellement envie de devenir une grande dame?

— Certainement, et dans trois semaines nous nous marions!

— Laisse-moi donc tranquille, tu es une menteuse!

— Il a acheté la plus belle maison de S*** avec un grand jardin et une vigne. Il faudra venir me voir quand nous serons installés. J'y compte.

— Sans doute, petite sorcière du diable, on ira.

— Vous verrez comme tout est beau! Vous aurez de délicieux café, et des brioches avec du beurre et du miel.

— Tu peux y compter que je viendrai, petite magicienne, s'écria la paysanne, et l'eau lui venait déjà à la bouche.

— Si vous venez à midi, et que vous soyez fatiguée du marché, vous trouverez un bon bouillon et un bon verre de vin!

— C'est ça qui me fera du bien!

— Et vous aurez aussi des bonbons et des brioches pour vos petits enfants!

— Vous me faites bouillir le sang!

— Et on trouvera bien aussi un joli petit fichu ou un restant d'étoffe de soie, un joli ruban pour vos robes, ou un morceau de toile pour un tablier neuf, quand vous m'aiderez à fouiller mes caisses et mes bahuts. »

Pour le coup, la paysanne ne sut plus où donner de la tête.

« Et si votre mari trouvait une bonne affaire en terre ou en bestiaux, et qu'il n'eût pas assez d'argent, vous savez où vous pourrez frapper. »

A ce moment la bonne femme n'y tint plus, et elle s'écria avec émotion :

« J'ai toujours dit que tu étais une bonne, brave et honnête fille! Puisse le Seigneur te combler de biens et te bénir pour tout le bien que tu me fais. Va, tu seras heureuse, ou il n'y aurait plus de justice au monde! Tu es gentille et sage, laborieuse et adroite en tout! Il n'en est pas une, ici ni ailleurs, plus gentille et meilleure que toi. Celui qui t'aura se croira au ciel, ou bien ce sera un drôle, et il aura affaire à moi! Écoute, Sali, sois gentil pour ma Vreeli, ou bien je te ferai voir ton chemin, enfant du bonheur, assez favorisé de Dieu pour cueillir une rose pareille.

— Emportez donc aussi mon petit paquet comme vous me l'avez promis, et gardez-le jusqu'à ce que je le fasse prendre. Peut-être viendrai-je moi-même le chercher en voiture, si vous n'y trouvez pas à redire. Vous ne me refuserez pas alors un petit pot de lait, et j'apporterai bien une belle tourte aux amandes.

— Bijou! donne-le-moi, ton paquet! »

La paysanne s'en alla avec sa charge sur la tête, et eut de la peine à garder l'équilibre. Derrière elle, marchait son petit domestique avec le bois de la couchette. Il soutenait de sa tête le ciel du lit, dont les étoiles avaient singulièrement pâli depuis le temps, et de ses bras il avait, nouveau Samson, saisi les colonnes gentiment sculptées qui supportaient le ciel.

Véronique, appuyée contre Sali, suivait des yeux ce déménage-

ment, et ce temple qui avait l'air de se promener entre les jardins; elle dit :

« Sais-tu que cela ferait un joli pavillon ou un berceau, si on le plantait dans un jardin avec un banc et une petite table au milieu, et si on semait tout autour des liserons. Voudrais-tu t'y asseoir avec moi, Sali?

— Oui, Vreeli, surtout si les liserons avaient poussé.

— Que restons-nous encore? dit Véronique, il n'y a plus rien qui nous retienne!

— Viens donc et ferme la maison! A qui remettras-tu la clef?

— Nous la pendrons à la hallebarde; j'ai souvent ouï dire à mon père que cette arme est depuis plus de cent ans dans la maison. Maintenant elle est là comme le dernier gardien. » Et ils pendirent la clef rouillée à un crochet du vieil esponton, le long duquel grimpaient les haricots, et s'en allèrent.

A ce moment, Véronique pâlit et cacha un instant ses yeux, de sorte que Sali fut obligé de la conduire jusqu'à ce qu'ils furent à quelques douzaines de pas de la maison. Elle ne se retourna pas.

« Où allons-nous d'abord? demanda-t-elle.

— Marchons comme des gens posés, répondit Sali, et ne nous pressons pas : vers le soir nous trouverons bien une place de danse! »

Ils marchèrent silencieusement à côté l'un de l'autre, entre les champs. C'était une belle matinée de septembre; il n'y avait pas le moindre petit nuage au ciel, les collines et les bois étaient couverts d'un léger tissu de vapeurs qui donnait au paysage un caractère plus mystérieux et plus solennel. De tous côtés résonnaient les cloches des églises : ici le bourdon profond et harmonieux d'une riche bourgade, là le carillon bavard des clochettes criardes d'un pauvre petit hameau. Nos deux amoureux ne pensèrent plus du tout à ce que serait pour eux la fin de cette soirée; ils furent tout entiers à la joie immense et silencieuse de se sentir libres, et de commencer le dimanche comme deux êtres heureux. Chaque son qui se perdait dans le silence dominical, chaque cri lointain faisait vibrer leurs âmes. Bien qu'ils eussent faim, la demi-heure de chemin jusqu'au premier village ne leur parut qu'un saut de chat, mais ce fut en hésitant qu'ils entrèrent dans l'auberge à l'entrée de la commune.

Sali commanda un bon déjeuner. Pendant qu'on le préparait, ils restèrent tranquilles et n'osèrent souffler, admirant l'animation tranquille et gaie, et le va-et-vient de la grande salle. L'hôte était en même temps boulanger; la cuisson, sortie du four, répandait une bonne

odeur; de grands paniers étaient là, remplis de pains de toute espèce; car, au sortir de l'église, les villageois allaient venir chercher leur pain blanc ou boire leur coup du matin. L'hôtesse, affable et de bonnes manières, faisait tranquillement la toilette de ses marmots, et dès que l'un des petits sortait de ses mains, il courait à Véronique, lui montrait toutes ses magnificences, et lui disait merveilles de ses jouets et de ses plaisirs. Quand ensuite on servit le café odorant, les deux jeunes gens se mirent à table, non sans timidité, et comme s'ils étaient des invités. Mais ils s'enhardirent bientôt, se mirent à causer, tout bas il est vrai, mais avec quel bonheur! Comme Véronique s'épanouit, comme elle trouva bon le café, la crème épaisse, les petits pains frais et chauds, l'excellent beurre, sans compter le miel, l'omelette, et les autres bonnes choses que jusque-là elle ne connaissait que par ouï-dire! Tout cela lui semblait doublement appétissant, parce qu'elle regardait Sali en même temps. Elle mangeait comme si elle avait jeûné depuis un an, admirant aussi la jolie vaisselle et les petites cuillers d'argent, car l'hôtesse les tenait pour des jeunes gens de bonne maison qu'il fallait servir convenablement. Elle venait de temps à autre s'asseoir auprès d'eux, leur parlait, et Véronique et Sali lui répondaient avec un bon sens qui l'enchantait. La bonne Véronique se trouvait si bien, qu'elle ne savait pas ce qu'elle préférait, de s'en aller de nouveau à travers champs avec son amoureux, ou de rester dans la salle hospitalière, pour se donner au moins pendant quelques heures l'illusion d'un chez soi avenant. Mais Sali lui facilita le choix, en l'engageant en homme affairé, et d'un ton honnête, à hâter le départ, comme s'ils avaient à faire une longue et importante course, arrêtée d'avance. L'hôte et l'hôtesse les accompagnèrent jusque devant la maison avec force amitiés, à cause de leurs gentilles manières, et malgré la pauvreté trop visible de leur mise. Nos deux pauvres jeunes gens prirent poliment congé, et s'en allèrent avec le maintien le plus posé du monde. Même quand ils se retrouvèrent en plein air, et qu'ils furent entrés dans une grande forêt de chênes, ils continuèrent à marcher ainsi posément à côté l'un de l'autre, plongés dans d'agréables rêves, en enfants de braves gens auxquels les plus douces espérances étaient permises. Personne n'eût deviné qu'ils sortaient de maisons habitées par la misère et la discorde. Véronique inclinait sa petite tête sur sa poitrine fleurie, relevant un peu sa robe de ses mains, et marchant avec précaution sur le sol glissant du bois. Sali avançait plus vite, quoique pensif aussi, la tête haute, et les yeux fixés sur les gros chênes, comme un paysan qui cal-

cule quels arbres il aura le plus d'avantage à couper. Enfin ils s'éveillèrent de ces rêves inutiles, et se regardant l'un l'autre, ils reconnurent qu'ils avaient toujours la même attitude que lorsqu'ils avaient quitté l'auberge. Ils rougirent et baissèrent tristement la tête. Mais jeunesse n'a pas de sagesse. La forêt était verte, le ciel bleu, et ils ne tardèrent pas à s'abandonner de nouveau au délicieux sentiment de la solitude et de la liberté.

Cependant la forêt s'animait peu à peu de groupes et de couples isolés, badinant et chantant pour tuer le temps après la messe : car les villageois ont aussi bien que les citadins leurs promenades préférées et leurs bois de plaisance, à cette différence près, que celles-là n'exigent pas d'entretien, et n'en sont que plus belles. Ils ne se contentent pas d'aller le dimanche dans leurs champs fleuris et jaunissants, ils vont aussi dans les bois et le long des vertes prairies, se couchant tantôt sur une jolie colline, tantôt sur la lisière du bois, faisant retentir les airs de leurs chansons, et subissant le charme de la nature. Jamais ils ne manquent de couper quelque branche verte, les jeunes garçons comme les vieilles petites mères qui reviennent en tremblant aux sentiers de leur jeunesse. Le paysan même d'un âge mûr et qui ne pense qu'aux affaires, quand il passe à travers champs ou qu'il traverse un bois, aime à se couper une baguette; il en détache les feuilles, ne laissant qu'une touffe verte tout en haut. Cette baguette, il la porte devant lui comme un sceptre; chez le bailli ou à la chancellerie, il la pose dans quelque coin; mais après les affaires les plus sérieuses, il n'oublie pas de la reprendre et de la reporter intacte chez lui, où il permet à son plus jeune marmot de l'abîmer et de la casser. Pourquoi le fait-il?

A la vue de cette quantité de promeneurs, Sali et Véronique, quoique enchantés de marcher aussi à deux, se glissèrent néanmoins de côté, dans des sentiers plus étroits et des solitudes plus profondes. Ils s'arrêtaient où ils se plaisaient, repartaient, puis se reposaient de nouveau. Aucun nuage n'obscurcissait le ciel, aucun souci ne troublait leur âme. Ils avaient oublié d'où ils venaient et où ils allaient; mais ils se conduisaient avec une bienséance infinie, et malgré toute leur gaieté et leur animation, la jolie et simple toilette de Véronique demeura aussi fraîche et aussi propre qu'elle l'était le matin. Sali ne se comportait pas comme un jeune paysan de près de vingt ans, ni comme le fils d'un cabaretier ruiné; on eût dit qu'il avait quelques années de moins et qu'il avait été parfaitement élevé, et c'était presque comique de voir avec quelle attention prévenante, quelle tendresse et aussi quel respect il contemplait sa petite Véronique. En ce jour

unique qui leur fut accordé, les pauvres enfants passèrent par toutes les phases de l'amour, rattrapant les moments perdus des premières et timides tendresses, et précipitant ensuite le dénoûment par le sacrifice passionné de leur vie.

A force de courir ils regagnèrent de l'appétit, et se réjouirent d'apercevoir, du haut d'une colline ombreuse, un beau village où ils résolurent de dîner. Ils descendirent bien vite, mais entrèrent dans le bourg avec l'air modeste et réservé qu'ils avaient en quittant l'autre village. On les prit de nouveau pour un petit couple gentil et d'honnête maison, chargé de quelque course importante. Ils allèrent à la première auberge de l'endroit, et Sali y commanda un beau dîner. On dressa pour eux deux une petite table, on mit dessus une nappe bien blanche, et les voilà de nouveau installés, modestes et tranquilles, contemplant les boiseries de noyer verni, le buffet rustique, mais opulent et brillant, et les blancs rideaux des fenêtres.

L'hôtesse vint à eux d'un air affable, et plaça sur la table un vase rempli de fleurs toutes fraîches : « En attendant la soupe, vous pouvez, si vous voulez, vous régaler de la vue de ces fleurs. Sans doute, s'il est permis de le demander, vous êtes de jeunes fiancés, et vous allez à la ville pour vous y marier demain? »

Véronique rougit et n'osa lever les yeux. Sali ne dit rien non plus, et l'hôtesse continua :

« Vous êtes encore un peu jeunes; mais, comme on dit parfois, qui se marie jeune vit longtemps, et vous avez au moins bonne et honnête mine, et n'avez pas besoin de vous cacher. Des gens rangés peuvent amasser quelque chose, s'ils entrent jeunes en ménage, et s'ils sont laborieux et fidèles. Mais, pour cela, il faut l'être, car le temps est à la fois si court et si long, et il en vient tant, tant de ces jours! Mais ils sont tous beaux et joyeux, si on sait bien les employer. Ne m'en voulez pas, mais j'ai du plaisir à vous voir, tant vous me paraissez un joli couple. »

La servante apporta la soupe, et comme elle avait entendu une partie des paroles de sa maîtresse, et qu'elle aurait bien aussi voulu se marier, elle regarda Véronique de travers; et dans la chambre voisine, la vilaine créature donna un libre cours à son dépit, et dit à l'hôtesse, qui venait d'y entrer aussi, assez haut pour qu'on pût l'entendre de la salle : « Voilà encore des gens bien lotis et bien avisés, qui s'en vont se marier à la ville nus comme des vers, sans un sou vaillant, sans amis, sans dot, et sans autre perspective que la misère et la mendicité! Où allons-nous, si l'on permet de se marier à des créatures qui

ne savent pas encore mettre leur jupe ni faire leur soupe? C'est ce joli garçon que je plains. Le voilà bien, avec sa péronnelle!

— Chut! veux-tu bien te taire, envieuse! dit l'hôtesse. Je ne veux pas entendre mal parler de ces enfants. Ce sont d'honnêtes jeunes gens des montagnes où sont les fabriques; ils sont vêtus pauvrement mais proprement, et s'ils s'aiment et sont laborieux, ils réussiront mieux que toi avec ta méchante langue. Si tu ne deviens plus aimable, tu attendras longtemps qu'un honnête garçon vienne te demander en mariage, pot de vinaigre! »

C'est ainsi que Véronique goûta toutes les joies d'une fiancée : l'accueil bienveillant et l'encouragement amical d'une femme bonne et avisée; l'envie d'une méchante fille désireuse de se marier, qui par dépit louait et plaignait son amoureux, et enfin un bon dîner à côté de ce même amoureux. Elle avait la figure ardente comme un œillet rouge ; son cœur battait, mais elle n'en mangeait et n'en buvait pas moins de bon appétit; elle ne s'en montrait que plus affable avec la vilaine fille qui les servait; mais en même temps elle ne pouvait pas s'empêcher de regarder Sali tendrement et de lui parler tout bas à l'oreille, ce qui lui tourna tout à fait la tête.

Ils restèrent longtemps à table comme s'ils hésitaient de s'en aller et de s'arracher à leur douce illusion. L'hôtesse leur apporta pour dessert des gâteaux et des sucreries, et Sali commanda un vin plus fin et plus capiteux, qui mit le feu dans les veines de Véronique quand elle en eut goûté un peu. Mais elle fut sur ses gardes, et n'en but que du bout des lèvres, se tenant timide et pudique comme une vraie fiancée. Elle jouait ce rôle moitié par espièglerie, et par envie de voir ce qu'il faisait éprouver; mais parfois elle se croyait véritablement fiancée, et il lui semblait que son cœur allait se briser d'angoisse et d'amour. Enfin, se sentant trop à l'étroit entre quatre murs, elle demanda à marcher. On eût dit qu'ils craignaient de reprendre les sentiers écartés et solitaires, car, sans s'être concertés, ils marchèrent tout droit devant eux sur la grande route, passèrent au milieu du monde et ne regardèrent ni à droite ni à gauche; mais, quand ils furent sortis du bourg, se dirigeant vers le village le plus proche, où il y avait kermesse, Véronique se pendit au bras de Sali, et lui dit tout bas d'une voix tremblante :

« Sali, pourquoi ne devons-nous pas être l'un à l'autre et être heureux?

— Je n'en sais rien non plus, » répondit-il en fixant ses yeux sur la douce lueur du soleil d'automne.

Ils s'arrêtèrent pour s'embrasser ; mais il survint du monde, et ils continuèrent leur chemin.

Le grand village où il y avait kermesse était déjà en pleine fête, et le fracas d'une musique de danse retentissait dans la principale auberge. Les jeunes gens avaient commencé à danser dès midi, et sur la place devant l'auberge on avait établi un petit marché composé de quelques tables couvertes de pâtisseries et de bonbons, et de boutiques remplies de colifichets et de jouets, autour desquels se pressaient les enfants. Sali et Véronique approchèrent aussi de ces magnificences, et tous deux eurent en même temps la main à la poche : chacun voulait faire un cadeau à l'autre, se trouvant ensemble au marché pour la première et la dernière fois. Sali acheta une maison en pain d'épice enduite d'un glacis de sucre. Sur son toit vert étaient perchées des colombes blanches, et un petit Amour sortait en ramoneur la tête de la cheminée; aux fenêtres ouvertes, des figures roses et joufflues s'embrassaient de tout cœur; le peintre avait figuré avec une pâte rouge de petites bouches qui se confondaient on ne peut mieux. De petits points noirs représentaient des yeux vifs et pétillants. Sur la porte, qui était toute rose, on lisait les vers suivants :

Viens vivre dans ma maisonnette,
Mais connais-en d'abord la loi :
Que l'on vende ou que l'on achète,
Tout se paye en baisers chez moi.

— Mon doux trésor, répond la belle,
Ta clause ne me fait pas peur ;
Je t'aime, et mon ardeur est telle,
Qu'en toi seul est tout mon bonheur.

Et même, si je dois tout dire,
Je ne viens que pour t'embrasser.
— Pénètre donc dans mon empire,
En soldant le droit du baiser.

C'étaient un monsieur en habit bleu et une dame à gorge rebondie, peints à gauche et à droite de la porte, qui se complimentaient ainsi en vers de mirliton.

En échange, Véronique donna à Sali un cœur de pain d'épice; d'un côté une petite bande de papier portait ces mots :

Une bien douce amande est cachée en ce cœur;
Plus douce que l'amande est pour toi mon ardeur.

Et de l'autre côté on lisait :

Ce que t'apprend ce cœur, ton cœur le retiendra;
Bien avant mon amour, mon œil brun s'éteindra.

Ils lurent dévotement ces méchantes devises, et jamais pensées rimées et imprimées ne furent trouvées plus belles ni plus profondément senties que cette poésie de confiseur. Ils croyaient ces vers faits à leur intention, tant il leur semblait qu'ils s'appliquaient à eux. Tout leur était emblème, allusion, et quand Véronique lut sur un cœur doré, tendu de cordes comme une guitare :

Mon petit cœur est une lyre,
Et quand on le touche, il soupire.

elle crut entendre résonner son pauvre petit cœur.

Mais pendant que tous deux semblaient encore absorbés dans leur lecture, chacun eut la pensée de faire secrètement un autre achat. Sali acheta pour Véronique une bague dorée où était enchâssée une petite pierre verte, et Véronique pour Sali une bague en corne de chamois, ornée d'un petit *vergissmeinnicht* en or. Ils avaient sans doute la même pensée, celle de se donner ces pauvres souvenirs d'amour en se disant adieu.

Un vaste cercle s'était peu à peu formé autour d'eux et les examinait avec une attention curieuse. La fête avait attiré beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles du village de Sali et de Véronique, qui les eurent bientôt reconnus. Ils se tenaient à quelque distance et regardaient avec surprise ce couple coquet, qui semblait oublier le monde dans une religieuse extase.

« Tiens, disait l'un à l'autre, c'est, ma foi, Véronique Marti et Sali de la ville! Ils se sont trouvés et unis là bien proprement. Et quelle tendresse! quelle amitié! Voyez donc! Où diable peuvent-ils aller? »

La surprise des spectateurs offrait un mélange de pitié pour le malheur, de mépris pour la dégradation des parents, et d'envie pour le bonheur et l'union des deux amoureux, aussi étrangers à ces grossiers villageois par leur distinction et leur doux abandon que par leur délaissement et leur pauvreté. Quand ils revinrent à eux-mêmes, ils n'aperçurent de tous côtés que des figures curieuses braquées sur eux. Personne ne les salua, et ils ne surent eux-mêmes pas s'ils devaient saluer; mais, de part et d'autre, ce fut plutôt embarras que propos délibéré. Véronique, confuse, rougit et pâlit tour à tour; Sali prit la main de la pauvre enfant et l'emmena. Elle le suivit docilement, sa maison de pain d'épice à la main, bien que les trompettes de l'auberge fissent rage et qu'elle eût bien voulu danser.

« Nous ne pouvons pas danser ici, dit Sali quand ils se furent éloignés un peu; il me semble que nous y aurions peu de plaisir.

— Sans doute, dit Véronique tristement, et je crois que ce sera aussi bien de ne pas danser du tout, et que moi je cherche où je puisse me caser.

— Non, non, s'écria Sali. Il faut que tu danses une bonne fois, c'est pour cela que je t'ai apporté les souliers! Allons là où s'amuse le pauvre peuple, dont nous sommes à présent; là, on ne nous méprisera pas. On danse au Jardin du Paradis, quand il y a kermesse ici. Tu pourras même, à la rigueur, y passer la nuit. »

Véronique tressaillit à la pensée de coucher pour la première fois dans un endroit inconnu; mais elle suivit sans volonté son guide, pour lors le seul bien qu'elle eût au monde.

Le Jardin du Paradis était une belle auberge, adossée à une colline boisée d'où l'on dominait le pays au loin, et où le pauvre peuple, les enfants des petits paysans et des journaliers, et parfois même des vagabonds, venaient se divertir les jours de kermesse. Construite il y a une centaine d'années, par un riche original, comme maison de plaisance, elle avait été abandonnée après sa mort, et avait fini par tomber entre les mains d'un aubergiste. Elle ne se composait que d'un rez-de-chaussée, au-dessus duquel s'élevait une galerie ouverte dont le toit était supporté aux quatre coins par des statues de grès, rongées et fendues par le temps, et qui représentaient les quatre archanges. Autour de l'entablement et du toit, de petits anges bouffis et ventrus jouaient du triangle, du violon, de la flûte, des cymbales et du tambourin. Ces anges étaient aussi en grès, et les instruments avaient été dorés dans le principe. Le plafond ainsi que la balustrade de la galerie et tous les murs de la maison étaient revêtus de fresques à moitié effacées, représentant des anges en goguette et des saints chantant et dansant; mais tout était confus comme un rêve. Les murs étaient d'ailleurs tapissés de pampres vigoureux et chargés de raisins noirs. Autour de la maison se voyaient par ci par là des châtaigniers sauvages, et de gros rosiers noueux qui se maintenaient sans culture.

La galerie servait de salle de danse. Sali et Véronique virent de loin les couples tourner sous le toit ouvert. En bas, une foule de gais compagnons buvaient et faisaient tapage. Véronique, portant avec un soin pieux et mélancolique sa petite maison d'amour, ressemblait à une de ces saintes que les vieilles gravures représentent tenant à la main le modèle du dôme ou du monastère fondé par elles. Mais en entendant la musique enragée de la galerie, elle oublia tout chagrin et ne voulut plus que danser avec Sali. Ils se pressèrent à travers les convives assis devant la maison et dans la salle, pauvres gens venus de la ville pour

faire une partie de campagne à bon marché, et pauvre peuple de tous les alentours. A peine eurent-ils franchi l'escalier qu'ils se mirent à valser les yeux fixement attachés l'un sur l'autre, et ce ne fut qu'à la fin de la valse qu'ils regardèrent autour d'eux. Véronique avait écrasé et brisé sa petite maison; elle allait s'en affliger, quand elle s'effraya encore bien plus en se voyant tout près du noir ménétrier. Il était assis sur un banc placé sur une table, aussi noir que de coutume, si ce n'est qu'il avait planté sur son petit chapeau une touffe de sapin vert; à ses pieds il avait une bouteille de vin rouge et un verre, qu'il ne renversait jamais, bien qu'en jouant du violon il trépignât constamment et exécutât ainsi une sorte de danse des œufs. A côté de lui, un beau jeune homme, tout triste, soufflait dans un cor, et un bossu se démenait derrière un violoncelle plus grand que lui. Sali s'effraya aussi à la vue du ménétrier; mais celui-ci prit son air le plus affable pour les saluer, et dit : « Je savais bien que je vous ferais danser un jour! Amusez-vous donc bien, mes bijoux, et buvez avec moi! » Il offrit un verre plein à Sali, qui le vida d'un trait; à Véronique, qui avait toujours peur, il parla du mieux qu'il put, et dit quelques drôleries presque gentilles, qui la firent rire. Elle se remit, et bientôt ils se sentirent contents d'avoir près d'eux une connaissance, et de se trouver en quelque sorte sous la protection du ménétrier. Ils dansèrent depuis sans discontinuer, oubliant tout au milieu de la valse, des chants et du bruit qui retentissait au dedans et au dehors.

A la tombée de la nuit, la galerie et l'auberge commencèrent à se dégarnir, et il ne resta que les vrais vagabonds, qui pensaient qu'une bonne journée n'était pas complète sans une nuit joyeuse. Parmi eux, quelques-uns semblaient plus particulièrement liés avec le ménétrier, et c'étaient ceux qui avaient les costumes les plus étranges et les plus disparates, entre autres un jeune homme qui portait une veste verte et un chapeau de paille usé, autour duquel il avait passé une guirlande de branches de sorbier. Il menait une donzelle fort délurée, vêtue d'une robe de coton rouge cerise, mouchetée de points blancs, et qui avait sur la tête une couronne de pampres, dont une grappe venait tomber sur chaque tempe en pendant d'oreille. Ce couple était le plus extravagant de tous, dansait et chantait sans cesse, et se voyait dans tous les coins à la fois. Il y avait encore là une jolie fille, souple et svelte, avec une robe de soie noire fripée; elle n'avait qu'une serviette rayée de rouge autour de la tête, mais de dessous deux yeux d'un bleu de violette jetaient une lueur douce et malicieuse. Des grains de sorbier s'enroulaient six fois autour de son cou, lui tombaient sur la poitrine

et remplaçaient le plus beau corail. Cette jeune fille dansait toute seule, et refusait opiniâtrément tous les danseurs. Elle n'en tournait pas moins avec grâce et légèreté, et souriait chaque fois qu'elle passait devant le corniste mélancolique, qui affectait de détourner les yeux. Quelques autres demoiselles fort joyeuses avaient chacune son protecteur; tous avaient pauvre mine, mais n'en étaient que plus gais, et s'entendaient fort bien. Quand il fut tout à fait nuit, le cabaretier ne voulut pas allumer de lumières, parce que, disait-il, le vent les éteindrait. D'ailleurs, ajouta-t-il, la lune allait se lever, et ce serait un éclairage bien suffisant, vu le bénéfice qu'il retirait de telles pratiques.

Cette ouverture ne fut pas trop mal accueillie, et tout le monde se plaça contre la balustrade de la salle aérienne pour attendre le lever de la lune, qu'annonçait déjà le rouge éclat de l'horizon. Dès qu'elle jeta sa lumière dans la galerie, la danse recommença de plus belle, tranquille cependant et ordonnée, comme dans un salon éclairé par cent bougies. La mystérieuse lumière poussait à la familiarité et à l'intimité. Sali et Véronique ne purent s'empêcher de se mêler à la joie commune et de danser aussi avec d'autres. Mais quand ils avaient été un instant séparés, ils volaient l'un vers l'autre avec transport, et témoignaient une joie de se revoir comme s'ils avaient été des années à se chercher. Sali faisait une figure triste et chagrine quand il dansait avec une autre, et tournait sans cesse ses yeux du côté de Véronique, qui ne le regardait pas quand il passait près d'elle. Elle était rouge comme une rose pourprée, et semblait au ciel, quel que fût son danseur.

« Es-tu jaloux, Sali? lui demanda-t-elle quand les musiciens, fatigués, eurent cessé de jouer.

— Mon Dieu, non, répondit-il; je ne saurais m'y prendre.

— Pourquoi donc as-tu l'air si fâché quand je danse avec un autre?

— Ce n'est pas cela qui me fâche; c'est d'être forcé de danser avec d'autres. Je ne puis souffrir aucune autre fille, et il me semble tenir une bûche dans les bras quand ce n'est pas toi. Et toi, qu'éprouves-tu?

— Oh! moi! je suis comme au ciel pourvu que je danse et que je te sache là. Mais je crois que je tomberais morte si tu partais et me laissais seule! »

Ils étaient descendus et se tenaient devant la maison. Véronique jeta ses deux bras autour du cou de Sali, serra contre lui son corps tremblant, pressa sa joue brûlante et humide contre la figure de son ami, et dit en sanglotant :

« Nous ne pouvons pas vivre ensemble, et cependant je ne puis plus te laisser, plus une minute, plus un instant! »

Sali embrassa vivement sa bien-aimée, et la couvrit de baisers. Ses pensées confuses cherchaient une issue, et n'en trouvaient pas. Quand même il serait parvenu à triompher de la misère et de l'abjection de sa famille, sa jeunesse, son inexpérience, sa passion n'étaient pas faites pour envisager et supporter de longues années d'épreuves et d'abnégation. Et puis il restait le père de Véronique, qu'il avait rendu misérable pour toute sa vie. Le sentiment de ne pouvoir être heureux que par une union morale et légale était aussi vivace en lui que chez Véronique; c'était, dans ces deux pauvres abandonnés, le dernier reste de l'héritage dissipé par leurs pères. Sali et Véronique avaient encore vu l'honneur de leurs maisons dans leur tendre enfance, ils se souvenaient comme ils avaient été des enfants bien soignés, et comme leurs pères étaient considérés alors comme hommes de bien et de parole. Ils voulaient bien être gais et heureux, mais seulement en suivant la bonne voie, et ils s'affaissaient devant cette voie fermée, quand leur sang bouillonnant aspirait à se confondre immédiatement.

« Voilà la nuit, dit Véronique, il faut nous séparer!

— Moi, je retournerais à la maison et je te laisserais seule? s'écria Sali. Non, je ne le puis!

— Eh bien, le jour reviendra, et nous ne serons pas mieux que maintenant.

— Petits étourdis, que je vous donne un conseil! fit une voix aiguë, et le ménétrier parut devant eux. Vous voilà ne sachant que faire, et ayant bien envie l'un de l'autre. Prenez-vous comme vous êtes sans plus tarder. Venez avec moi et mes bons amis dans la montagne. Là il ne faut ni prêtre, ni argent, ni papiers, ni honneur, ni lit, rien que votre bonne volonté. On n'est pas mal du tout chez nous. On a bon air et suffisamment à manger si l'on est actif. La verte feuillée est notre maison, et nous nous y aimons comme il nous plaît. En hiver, nous nous arrangeons de petits coins bien chauds, ou bien nous nous glissons dans le foin sec des paysans. Allons, décidez-vous, faites la noce ici, et venez avec nous; vous n'aurez plus de souci, et serez l'un à l'autre éternellement, c'est-à-dire tant qu'il vous plaira, et on devient vieux dans notre vie indépendante. Ne croyez pas que je vous garde rancune du mal que vos parents m'ont fait! Non, j'avoue que je suis content de vous voir arrivés au point où vous en êtes, mais je n'en demande pas davantage, et vous prêterai aide et secours si vous voulez me suivre. »

Il parlait en effet d'un ton sincère et cordial.

« Eh bien, reprit-il, réfléchissez un peu, et suivez-moi si je vous

parais de bon conseil! Envoyez promener le monde, épousez-vous, et ne vous inquiétez de personne! Songez à vos joyeuses noces dans la forêt profonde, ou bien, si vous avez trop froid, sur une meule de foin! »

Après ce discours, il rentra dans la maison. Véronique tremblait dans les bras de Sali, qui dit :

« Qu'en penses-tu? Il me semble qu'en effet il ne serait pas mal d'envoyer le monde au diable, et de nous aimer sans obstacle et sans fin. »

Il disait cela plutôt comme une plaisanterie désespérée que sérieusement; mais Véronique le prit au pied de la lettre et lui répondit en l'embrassant : « Non, je ne voudrais pas aller là, car on n'y vit pas comme je le comprends. Le jeune homme au cor et la jeune fille à la robe de soie se sont unis de la même manière, et se sont, dit-on, beaucoup aimés. Voilà que la semaine dernière elle lui a été infidèle pour la première fois, ce qui ne veut pas lui entrer dans la tête, et ce qui fait qu'il est si triste et qu'il la boude, elle et toute la bande, qui se moque de lui. Elle fait une pénitence dérisoire, en dansant seule et ne parlant à personne, et c'est encore pour le railler! Mais à l'air du pauvre musicien on voit qu'il va se réconcilier avec elle. Où les choses se passent ainsi, je ne veux pas être. Je supporterais tout pour te posséder, mais jamais je ne voudrais t'être infidèle. »

Cependant la pauvre Véronique tressaillait et frissonnait de plus en plus dans les bras de Sâli; depuis que l'hôtesse l'avait prise pour une fiancée, et qu'elle-même s'était prêtée à ce rôle, cette idée brûlait son sang, et s'imposait avec d'autant plus d'obstination qu'elle se heurtait contre l'impossible. Sali n'était pas moins troublé; les conseils du ménétrier, quelque peu d'envie qu'il eût de les suivre, l'agitaient cependant. A la fin il dit d'une voix entrecoupée, et comme un homme ne sachant que faire :

« Entrons, il faut toujours que nous prenions encore quelque chose. »

Ils rentrèrent dans la salle, où il n'y avait plus personne que le petit groupe des vagabonds, assis autour d'une petite table, et faisant maigre chère.

« Voilà nos fiancés, s'écria le ménétrier. Allons, soyez gais, amusez-vous et mariez-vous! »

On les engagea à se mettre à table, et ils s'y fussent réfugiés d'eux-mêmes pour échapper l'un à l'autre. Sali commanda du vin et des mets plus abondants, et la société se remit en train. Le musicien boudeur s'était réconcilié avec son infidèle, et tous deux se poursui-

vaient d'avides caresses. L'autre couple chantait, buvait et s'embrassait aussi. Le ménétrier et le bossu criaient comme des sourds. Sali et Véronique se tenaient silencieux et enlacés. Tout à coup le ménétrier commanda le silence et exécuta une cérémonie burlesque qui devait représenter les fiançailles. Il engagea Véronique et Sali à se donner la main ; tout le monde se leva, et l'un après l'autre vint les complimenter et leur donner la bienvenue dans la confrérie. Sali et Véronique les laissaient faire sans rien dire et regardaient le tout comme une plaisanterie, pendant que des frissons chauds et froids parcouraient leurs pauvres corps. A la fin, le ménétrier donna le signal du départ : « Il nous faut aller loin, dit-il, et voilà minuit passé ! Allons, donnons la conduite à nos nouveaux mariés, j'ouvrirai la marche en leur donnant du violon comme il faut. » Nos pauvres délaissés, tout troublés, se laissèrent faire de nouveau ; on les plaça en tête ; les deux autres couples suivirent. Le bossu, avec son violoncelle sur le dos, fermait le cortége. Quant au noir ménétrier, il marchait devant, raclant son violon comme un possédé. Ils descendirent ainsi la colline, en riant, chantant et sautant. Puis la bande enragée prit à travers champs et traversa le village endormi de Sali et de Véronique.

En passant par les rues silencieuses et devant les maisons qui autrefois avaient appartenu à leurs pères, ils furent saisis d'un vertige douloureux et sauvage, et sautèrent à l'envi des autres derrière le ménétrier en s'embrassant, en riant et en pleurant. Ils montèrent aussi avec lui la côte aux trois champs. En haut, le noir ménétrier fit grincer son violon avec encore plus de rage ; il sauta et bondit comme un fantôme, ses compagnons ne furent pas en reste, et la paisible colline fut un véritable Blocksberg[1]. Le bossu lui-même se démenait en geignant sous son fardeau. Nul ne parut plus faire attention aux autres. En ce moment Sali prit Véronique dans ses bras et la força de s'arrêter, car il avait été le premier à reprendre ses sens. Elle, qui ne se possédait plus, chantait tout haut, et pour la faire taire il l'embrassa vivement sur la bouche. Elle finit par comprendre ce que voulait Sali. Ils s'arrêtèrent et prêtèrent l'oreille jusqu'à ce que le cortége enragé, qui ne s'aperçut pas de leur absence, eût disparu le long des bords de la rivière. Le violon, les rires des filles et les cris des vagabonds retentirent encore quelque temps au milieu de la nuit. Enfin le bruit se perdit au loin et tout rentra dans le silence.

[1] *Blocksberg*, montagne du Harz, où les sorcières célébraient leur sabbat.

(*Note du traducteur.*)

« Nous avons heureusement échappé à ceux-là, dit Sali, mais comment échapperons-nous à nous-mêmes ? Comment nous séparer ? »

Véronique, incapable de répondre, respirait impétueusement au cou de Sali.

« Ne vaut-il pas mieux te ramener au village, et réveiller les gens pour qu'ils te reçoivent? Demain tu pourras te mettre en route, et certainement tu seras heureuse et te tireras partout d'affaire.

— Seule, sans toi!

— Il faut m'oublier!

— Jamais ! Pourrais-tu m'oublier, toi ?

— Ce n'est pas la question, mon cœur! dit Sali en caressant les joues brûlantes qui se pressaient passionnément contre son sein; il ne s'agit maintenant que de toi; tu es encore toute jeune, et tu peux prospérer de toutes les manières.

— Et pas toi, vieillard?

— Viens, » dit Sali, et il l'entraîna.

Mais après quelques pas ils s'arrêtèrent de nouveau pour s'embrasser et se caresser tout à leur aise. Le calme de la nature faisait vibrer toutes les cordes de leur âme. On n'entendait que le doux murmure de la lente rivière.

« Comme tout est beau autour de nous ! N'entends-tu pas quelque chose comme un chant mélodieux, ou comme le tintement des cloches?

— C'est l'eau qui coule ; autrement tout est silencieux !

— Non, il y a autre chose; ici, là-bas, partout on entend des sons ravissants!

— Je crois que nous entendons bourdonner notre propre sang dans nos oreilles ! »

Ils écoutèrent quelque temps ces sons réels ou imaginaires, comme nous croyons tous en entendre parfois.

Tout à coup Véronique se rappela quelque chose; elle chercha dans son corsage et dit :

« Je t'ai acheté encore un souvenir que je voulais te donner! »

Et elle lui donna l'anneau et le mit à son doigt.

Sali sortit aussi sa petite bague, et la mit à la main de Véronique en disant :

« Je vois que nous avons eu la même pensée! »

Véronique leva sa petite main dans la pâle lumière de la lune, et contempla sa bague.

« Oh! qu'elle est jolie! dit-elle en riant. Nous voilà pourtant promis et fiancés! Tu es mon mari, et moi je suis ta femme! Persuadons-

nous-le un instant, le temps seulement pour ce nuage de passer sur la lune, ou bien le temps de compter jusqu'à douze! Embrasse-moi douze fois! »

Sali aimait certainement avec autant de force que Véronique; mais la question du mariage ne s'était pas présentée à lui sous cette forme de dilemme extrême et passionné, comme un *to be or not to be*, comme une question absolue de vie et de mort. Une lumière soudaine vint l'éclairer, et l'entraînement féminin de la jeune fille devint chez lui un désir ardent et sauvage. Une clarté brillante illumina ses sens. Quelle qu'eût été jusque-là l'impétuosité de ses caresses, ce fut alors un tout autre délire, ce furent d'autres étreintes et d'autres baisers. Malgré toute la passion qui la consumait elle-même, Véronique sentit sur-le-champ le changement. Elle trembla de tout son corps; mais avant que le nuage eût passé devant la lune, elle était saisie du même délire. Dans cette lutte suprême de caresses, leurs mains parées de l'anneau nuptial se rencontrèrent et s'étreignirent fortement, consommant ainsi les fiançailles d'elles-mêmes et sans le concours de nulle volonté. Tantôt le cœur de Sali battait à éclater, tantôt il demeurait sans mouvement. Il respira profondément et dit tout bas :

« Véronique, voici ce que nous pouvons faire : célébrons sur l'heure nos noces et puis sortons du monde. Là-bas est l'eau profonde, là personne ne nous séparera; et nous aurons été ensemble peu ou beaucoup, cela ne nous importera plus! »

Véronique répondit aussitôt :

« Sali, ce que tu dis là, je l'ai depuis longtemps pensé et arrêté dans mon esprit, c'est-à-dire que nous pouvons mourir et qu'alors tout sera fini. Jure-moi que tu veux le faire avec moi!

— C'est déjà tout comme fait, s'écria Sali hors de lui, et personne ne te prendra plus de ma main que la mort! »

Véronique respira fortement. Des larmes de joie jaillirent de ses yeux. Elle se leva et s'élança légère comme un oiseau vers la rivière. Sali se précipita sur ses pas, parce qu'il croyait qu'elle voulait lui échapper; Véronique au contraire s'imaginait qu'il voulait la retenir. Ils se poursuivirent ainsi l'un l'autre, et Véronique riait comme un enfant qui ne veut pas se laisser prendre.

« Te repens-tu déjà? dirent-ils tous les deux à la fois, quand ils furent arrivés à la rivière.

— Non, je me réjouis de plus en plus, » répondirent-ils en même temps. Ils marchèrent le long du rivage, et leur course fut plus rapide que celle de l'eau qui passait, tant ils avaient hâte de trouver un endroit

propice. Leur passion ne voyait plus que l'ivresse de l'union, et concentrait en cet unique moment toute la valeur de la vie. Ce qui viendrait après, la mort, la perdition, n'était plus qu'un souffle, un néant. Ils y pensaient moins que le dissipateur, après avoir mangé son avoir, ne pense à la manière dont il subsistera le lendemain.

« Mes fleurs me précèdent, dit Véronique. Regarde, elles sont toutes passées et fanées. »

Elle les enleva de son sein, les jeta dans l'eau, et chanta à pleine voix :

Plus douce que l'amande est pour toi mon ardeur!

« Arrête, reprit Sali, voici ton lit nuptial! »

Ils étaient arrivés à un chemin qui conduisait du village à la rivière. Il y avait là un port de halage, où était amarré un grand bateau chargé de foin. Sali se mit aussitôt à détacher les cordages avec une ardeur fiévreuse. Véronique l'arrêta en riant.

« Que veux-tu faire? Allons-nous voler ce bateau de foin pour la bonne bouche?

— Ce sera ta dot, une couchette flottante, et un lit comme aucune fiancée n'en a jamais eu! D'ailleurs, ils retrouveront leur bateau là-bas où il doit aller tout de même, et ne sauront pas comment il y est arrivé. Tiens, il flotte et veut partir! »

Le bateau se balançait à quelques pas du rivage, dans l'eau plus profonde. Sali souleva Véronique dans ses bras et se mit à traverser l'eau avec son fardeau; elle le caressait avec des gestes emportés, et se débattait comme un poisson, de sorte qu'il eut de la peine à se maintenir : Elle s'efforçait de plonger sa figure et ses mains dans la rivière, et s'écriait : « Je veux aussi tâter de l'eau fraîche! Te rappelles-tu comment nos mains étaient froides et mouillées quand nous nous les donnâmes pour la première fois? Nous prenions alors du poisson, tandis qu'à présent nous allons nous-mêmes devenir des poissons, et de beaux et grands, on peut le dire.

— Tiens-toi tranquille, cher démon, dit Sali, ou le courant va m'entraîner. »

Il déposa son léger fardeau dans le bateau, puis il y monta lui-même. Il plaça Véronique sur la haute et odorante couche de foin, et se mit à côté d'elle; et quand ils furent assis, le bateau, tournant lentement sur lui-même, se mit à suivre le cours de l'eau.

La rivière passait tantôt le long de hautes forêts obscures qui la couvraient de leur ombrage, ou le long de campagnes riantes, tantôt

près de villages paisibles ou de chaumières isolées. Ici elle ressemblait à un lac limpide, et le bateau restait presque immobile; là elle tournait rapidement autour d'une pointe et fuyait le long des bords endormis. Quand le jour se leva, une ville avec ses tours sembla surgir en même temps du sein de la rivière. La lune à son coucher sillonnait l'eau d'une traînée brillante.

Le bateau approchait lentement de la ville..... Alors on eût pu voir, à la froide lueur de l'aurore automnale, deux pâles figures glisser de la masse sombre dans les eaux tranquilles.

Traduit de l'allemand de M. GOTTFRIED KELLER.

HISTOIRE NATURELLE.

(Extrait de l'ouvrage *les Alpes,* de F. de Tschudi [1].)

LE CHAMOIS.

Nature, genre de vie et particularités des chamois. — Leur séjour. — Rochers salés. — Puissance musculaire des chamois. — Leur mode de reproduction. — Possibilité de les apprivoiser et d'en obtenir des croisements. — Calculs qui se forment dans leur estomac. — Peu de probabilité que le chamois vienne jamais à disparaître.

De tous les animaux de nos hautes montagnes, aucun ne leur donne autant d'attrait que les chamois, la seule espèce européenne de l'antilope. Ces jolies chèvres des rochers, à la course rapide, errent par petites troupes dans les parties les plus désertes et les plus solitaires des Alpes, elles animent de leur présence les arêtes les plus élevées, et traversent comme au vol des champs de glace de plusieurs lieues de longueur. Doux, familiers, sociables et inoffensifs comme ils le sont, les chamois s'associeraient aux troupeaux qui paissent dans les Alpes, et pourraient être apprivoisés et cultivés, si l'homme, qui s'est toujours montré leur ennemi, ne leur inspirait pas une terreur insurmontable. On s'est souvent demandé si l'on ne pourrait pas transformer le chamois en un animal domestique et utile, au moyen de certains soins et d'une domestication bien conduite. Pendant l'été, le chamois domestique vivrait libre dans la montagne comme les chèvres, et il n'exigerait des soins qu'en hiver. Le chamois pourrait aussi bien exister dans les vallées que les bouquetins, qui y ont vécu en petits troupeaux et s'y sont souvent propagés pendant plusieurs générations. Si, au lieu de la nourriture peu abondante et de mauvaise qualité à laquelle il est réduit dans la montagne pendant cette saison, il avait une nourriture

[1] Strasbourg, Treuttel et Würtz; Berne, Dalp. La traduction française de cet ouvrage, devenu en peu de temps classique en Suisse et en Allemagne, est en cours de publication. Nous devons les fragments que nous publions à une bienveillante communication des éditeurs.

plus substantielle, il donnerait même sans doute plus de lait et prendrait plus de chair.

Le chamois ressemble beaucoup à la chèvre, et particulièrement à la chèvre qui habite les Alpes; il s'en distingue par ses cornes noires et crochues, par des jambes plus longues et plus fortes, par un cou plus allongé, par un corps plus court et plus ramassé. Tout chez le chamois est élastique, son cou même est extensible. Debout sur ses jambes, il peut se dresser et atteindre à six pieds de hauteur, position dans laquelle tout le poids de son corps repose sur les pattes de derrière. Le chamois manque de barbe comme le bouquetin, et il est inconcevable que de nos jours on ose encore dessiner ces animaux avec des barbes de bouc. C'est au printemps que les chamois sont le plus clairs; leur pelage est alors d'un gris blanchâtre; en été, il tourne au roux comme celui du chevreuil; en automne, il devient de plus en plus foncé, et finit par être en décembre d'un gris brun sombre, qui peut même passer au noir. Leur poil ne change pas chaque fois qu'il se colore, et il est probable que la différence de nourriture, l'action de la lumière et d'autres influences atmosphériques, motivent seules ces variations dans les nuances. Un large trait brun foncé se dirige vers le museau à partir de chacun des yeux, qui sont grands, noirs, très-saillants et très-expressifs. En hiver, sa fourrure s'épaissit beaucoup. Chez de vieux boucs, les poils grossiers et cassants atteignent deux pouces de longueur, surtout à la tête, au ventre, aux pattes et au milieu du dos. Les pieds du chamois sont plus gros que ceux de la chèvre. Il peut écarter beaucoup ses sabots, qui sont entourés d'un rebord saillant, et cette faculté, développée surtout dans les pattes de devant, lui facilite singulièrement la marche sur la glace ou sur des dalles à bords minces et tranchants. Ses cornes sont très-dures, et leurs pointes sont effilées et tranchantes; c'est une arme excellente qu'il emploie pour se défendre contre les aigles et les gypaètes, et au moyen de laquelle il fend la panse des chiens qui l'attaquent; jamais il ne s'en sert contre l'homme. Chez le mâle, qui est plus grand et a la tête plus grosse que sa chèvre, les cornes sont plus écartées et plus fortes que chez celle-ci. Derrière chaque corne, une ouverture assez grande s'enfonce en spirale dans les os du crâne, mais il ne s'en écoule rien.

C'est en automne et au commencement de l'hiver, au moment du rut, qu'ils sont surtout gais et alertes. A cette époque, nous avons souvent observé pendant des heures entières des troupeaux et des paires isolées de ces animaux, qui se livraient à des jeux et à des combats

simulés. Ils sautent comme des fous sur des arêtes étroites, cherchent à se donner des coups de tête et à se renverser; ils feignent d'attaquer l'un d'eux, et se précipitent tout à coup sur un autre qui est pris à l'improviste; en un mot, ils s'agacent et s'amusent de mille manières. Dès qu'ils aperçoivent une forme humaine, même à une grande distance, la scène change subitement. Tous les animaux de la bande, depuis le plus vieux bouc jusqu'au plus jeune faon, se mettent aux aguets et se préparent à fuir. Lors même que l'observateur reste immobile, c'en est fait de leur belle humeur. Ils remontent lentement vers les hauteurs, s'arrêtent pour examiner chaque bloc, chaque paroi de rocher, et ne perdent pas un instant de vue l'endroit d'où les menace le danger. D'ordinaire, ils ne s'arrêtent que très-haut. Tout le troupeau se serre sur le plus élevé des escarpements; chaque animal sonde du regard les profondeurs, et balance gravement sa tête blanche. En été, il est rare que les chamois qui ont été dérangés sur un pâturage y reparaissent de toute la journée; en automne, quand tout est déjà désert dans l'alpe, au bout d'une heure à peine, on les voit redescendre au galop, et ils recommencent leurs jeux dans leur endroit favori.

Pendant la nuit, les chamois se couchent au milieu des rochers entre de gros blocs, dans des grottes ou sous des dalles en saillie; ils aiment à dormir réunis en petites troupes. Nous avons souvent fait l'observation qu'au milieu de l'été ils recherchent les flancs des montagnes exposés à l'ouest ou au nord, tandis qu'à d'autres époques, ce sont les versants orientaux ou méridionaux qu'ils préfèrent.

Dès qu'en automne la neige a argenté les arides sommités des montagnes et commence à se fixer sur les hauts pâturages, les chamois se retirent peu à peu vers les forêts supérieures, et finissent par s'y confiner pendant l'hiver. Ils choisissent les expositions méridionales, à proximité de pentes rapides et dénudées, où la neige, balayée par le vent à mesure qu'elle tombe, ne peut se fixer. Ils se cachent ordinairement sous un grand sapin touffu, dont les branches basses traînent à terre et protégent contre la neige de longs chaumes desséchés.

On prétend que l'instinct fait préférer aux chamois les forêts qui ne sont pas exposées aux ravages des avalanches. Ils n'évitent cependant pas toujours ce danger, et bon nombre périssent ensevelis sous la neige. Dès que le soleil du printemps a aminci la couche de neige qui couvre les hauteurs, nos animaux se hâtent de quitter leurs retraites et regagnent leurs Alpes chéries, où ils vivent quelque temps moitié sur la neige, moitié sur le gazon.

Les chamois paissent dans des endroits où la chèvre des Alpes, si

habile grimpeuse qu'elle soit, ne peut parvenir, sur les petits îlots gazonnés des pics les plus abruptes, le long de ces bancs en saillie, d'un pied de largeur tout au plus, qui suivent les escarpements comme des rubans et s'allongent de coupole en coupole. Ils sont destinés par la nature à profiter du tribut végétal de ces lieux qui, sans eux, serait perdu, et ils y tondent tout à leur aise des plantes éparses, mais savoureuses et nourrissantes; en automne, devenus gras, ils pèsent soixante, quatre-vingts et même cent livres. Nous connaissons un chasseur glaronnais qui tua sur le Tschingeln un chamois de cent vingt-cinq livres. C'était un gros bouc, célèbre parmi les montagnards, qui l'avaient surnommé le *Rufelibock;* depuis plusieurs années, il descendait assez bas vers la vallée, et défiait tous les piéges des chasseurs; mais le rusé Blæsi finit par être plus fin que le prudent *Rufelibock*. Les jeunes chamois nés pendant l'été pèsent déjà de quinze à vingt livres en automne.

Comme tous les animaux des Alpes, les chamois maigrissent beaucoup en hiver, non pas qu'ils manquent de nourriture, car partout dans la montagne ils peuvent en trouver en quantité suffisante, à l'exception peut-être des jours où il est tombé beaucoup de neige, mais cette nourriture a peu de valeur nutritive. Le foin court et desséché sur place est devenu dur, coriace, analogue à la paille, et contraste singulièrement avec les feuilles tendres et succulentes que le chamois trouve à profusion pendant l'été. Il n'est pas certain que les chamois grattent la neige, comme les rennes, pour arriver à la mousse et à l'herbe qu'elle recouvre. Ils préfèrent descendre dans les vallées et paître près des sources où la neige est fondue; ils rongent aussi les filaments de lichens qui pendent le long des sapins, et quelquefois ils restent suspendus aux branches par les cornes, ne peuvent pas se dégager et meurent de faim. Nous nous souvenons d'avoir rencontré un squelette de chamois dans cette position. La même espèce de lichen qui sert de nourriture au gibier, sert au chasseur à bourrer son fusil.

Les chamois aiment beaucoup le sel, comme tous les ruminants, et fréquentent régulièrement les rochers où il en suinte. Parfois ils les lèchent si longtemps que, pris d'une soif ardente, ils courent en furieux se désaltérer dans l'eau la plus rapprochée. Gessner, le respectable père de la zoologie suisse, et Scheuchzer connaissaient parfaitement cette habitude des chamois. Si les chamois lèchent les rochers avec tant d'avidité, dit ce dernier, ce n'est pas uniquement à cause du sel, mais aussi pour en détacher du sable; il leur sert à se débarrasser la bouche du mucilage végétal qui y reste adhérent, ou bien à exciter

l'appétit, et en outre il a chez eux, comme chez les oiseaux, un rôle à remplir dans la digestion, leur tenant lieu « d'instruments culinaires ». Les chasseurs font une distinction entre les suintements secs des schistes calcaires et les eaux salées ou acides des marais; ils prétendent aussi que les chamois femelles avec leurs petits visitent seules ces endroits, et uniquement depuis la Saint-Jacques jusqu'au milieu du mois d'août. Quatre ou cinq jours de suite, elles y arrivent de très-loin à la pointe du jour, lèchent avec avidité les rochers pendant une heure, et repartent ensuite. Il semble que ce soit de leur part une mesure hygiénique, car on a fait l'observation que tous les chamois tirés près de ces rochers salés étaient fort maigres.

Les chamois vivent, comme les autres animaux de la même famille, par petites sociétés de cinq à dix et même vingt individus. Jadis des troupeaux de soixante chamois n'étaient pas une rareté. Ce sont des animaux alertes, élégants et d'une extrême prudence. Chacun de leurs mouvements trahit une énergie musculaire extraordinaire, et porte le cachet de l'agilité et de la grâce. C'est surtout le cas quand l'animal est attentif à ce qui se passe autour de lui, ou se prépare à faire un bond. Ordinairement, et surtout en captivité, les chamois ont l'air fatigué, leurs jambes fléchissent, et ils semblent les traîner paresseusement, même dans la plaine. Effrayés, tout en eux change comme par enchantement. Ils prennent un air d'audacieuse énergie. Leurs muscles se roidissent, acquièrent l'élasticité de l'acier, et ils fuient comme le vent, en faisant des bonds dont la vigueur et la grâce sont indicibles. Il faut les avoir vus pour se faire une idée de leur rapidité extraordinaire, de la puissance de leurs élans, de la sûreté de leurs sauts et de tous leurs mouvements. Ils bondissent d'un rocher à l'autre, ayant l'abîme sous les pieds; ils se tiennent en équilibre sur des anfractuosités à peine visibles, s'impriment un vigoureux élan à l'aide des jambes de derrière et retombent en toute sécurité sur l'aspérité, de la grosseur du poing, qu'ils avaient en vue. Le bouquetin, étant plus bas sur ses jambes, plus allongé et plus lourd que le chamois, saute beaucoup moins; il n'a pas non plus la vie aussi dure. Le chamois bondit encore sur les rochers ou les glaciers et fuit à plusieurs lieues de distance, lorsque ses intestins s'échappent par une blessure, lorsqu'il a le foie traversé, ou lorsqu'il ne se soutient plus que sur trois jambes; le bouquetin succombe plus vite à des blessures légères.

Sur le Murtschenstock, un chasseur glaronnais avait grièvement blessé un chamois au pied; trois ans de suite, il vit boiter devant lui sa bête mutilée, et ne put l'abattre que la quatrième année. Un chasseur

de la Levantine avait enlevé à un chamois une des jambes de devant à la hauteur du genou; le chamois prit la fuite et ne fut tué qu'au bout de quatre ans. La blessure s'était cicatrisée et recouverte d'un épiderme épais et corné, et l'invalide sautait aussi facilement et était aussi gras que ses camarades. Lorsqu'un chamois a reçu une blessure grave, il se sépare du troupeau, se retire dans un endroit désert, se couche entre des pierres et lèche sa blessure. Il ne tarde pas à guérir, ou à périr sans profit pour le chasseur. En automne, la couche de graisse oblitère tout de suite la plaie et empêche une hémorrhagie externe.

L'odorat excessivement fin des chamois, leur vue, leur ouïe excellentes et l'instinct des localités, qui est fort développé chez eux, leur font éviter beaucoup de dangers. D'après une observation mille fois confirmée, quand une troupe de chamois veut s'arrêter, ils placent en sentinelle l'un d'eux, d'ordinaire une femelle; pendant qu'ils paissent ou s'amusent à se donner des coups de corne, comme les chèvres et les cerfs, la sentinelle, qui broute seule à quelque distance, dresse à chaque instant la tête, flaire et inspecte du regard toute la contrée. Si elle avise quelque danger, elle pousse aussitôt un sifflement, comme la marmotte, et tous les autres prennent la fuite au grand galop, car dans ces occurrences ils ne trottent jamais. On a souvent douté de ce sifflement que pousse le chamois au moment où il flaire quelque émanation suspecte. Notre propre expérience nous a convaincu à diverses reprises qu'on l'entend presque toujours dès qu'une troupe de chamois se voit surprise. C'est un ton clair, vibrant, un peu filé, qui provient probablement des dents incisives, et qui, à notre connaissance, n'est poussé que par la sentinelle, et n'est point répété par les autres chamois, comme cela arrive parmi les marmottes.

Dans la Cordillère du Pérou, les mâles des troupeaux de vigognes et de huanacos sifflent aussi pour signaler quelque péril; alors toutes les femelles tendent leur long cou du côté de l'endroit suspect, et se mettent à fuir, d'abord lentement, puis à toute vitesse, de leur galop particulier. Le mâle qui a la garde du troupeau reste toujours à quelques pas en arrière et couvre la retraite, en surveillant continuellement celui dont l'approche a déterminé la fuite du troupeau. Si la sentinelle est toujours un mâle chez ces animaux du Pérou, chez nos chamois c'est sans exception une femelle, une chèvre, comme l'appellent les chasseurs. Ces chèvres sont plus attentives, plus empressées, plus fidèles à remplir leur devoir que les boucs; aussi tire-t-on beaucoup plus de boucs que de chèvres, et les chamois qu'on réussit à prendre et à conserver vivants sont-ils presque toujours des mâles. Ce n'est qu'à

grand'peine qu'on réussit à se procurer vivante la femelle du chamois. Il faut ajouter que les vieux mâles vivent ordinairement solitaires, ce qui les expose davantage; or, personne ne s'étonnera que dans les troupeaux les vieilles chèvres soient infiniment plus prudentes que les jeunes boucs.

L'odorat est, sans aucun doute, le sens le plus développé chez les chamois. Quand le chasseur est du côté d'où vient le vent, ils le flairent à des distances énormes, et peu importe qu'il soit au fond de la vallée, ou bien au même niveau, car l'air chaud qui remonte vers les hauteurs leur apporte les émanations d'en bas. Alors ils mettent en jeu toute la pénétration de leurs divers sens. L'œil et l'oreille rivalisent avec le mufle qui aspire l'air par saccades. La vue du chasseur peut seule les calmer. Lorsqu'ils ne font que le sentir sans le voir, ils se démènent en furieux, car ne connaissant ni la distance qui les en sépare, ni la direction dans laquelle il s'approche, ils ne peuvent pas calculer leur fuite. Inquiets, ils courent çà et là, tendent le cou et cherchent à découvrir leur homme. Dès qu'ils y ont réussi, ils s'arrêtent et le considèrent un instant avec un air de curiosité. Si le chasseur reste immobile, les chamois ne bougent pas, mais dès qu'il fait un mouvement, ils prennent la fuite et se retirent en quelque asile qu'ils connaissent dans le voisinage. Il est très-rare qu'un chamois effrayé s'égare sur des arêtes qui aboutissent à un précipice et qui sont trop étroites pour lui permettre de se retourner, de sorte qu'il ne peut ni avancer ni reculer. Dans cette extrémité, il hésite, il mesure rapidement de l'œil la saillie qu'il voudrait atteindre, il se couche pour ainsi dire sur le rocher, et tente de réaliser l'impossible. Il saute dans l'abîme et s'y brise. Jamais un chamois ne reste perché sur une pointe de rocher presque inaccessible, sans faire d'efforts pour se sauver, comme cela arrive souvent aux chèvres, qui attendent en bêlant que le berger vienne, au péril de sa vie, les sortir de cette position sans issue. Le chamois aime mieux faire un saut qui lui sera presque nécessairement fatal. Lorsqu'il arrive à l'extrémité d'une corniche sans issue, il s'arrête un moment en face de l'abîme, se retourne, et, surmontant l'effroi que lui inspire l'homme qui le poursuit, il revient sur ses pas avec la rapidité d'une flèche. Si le chasseur n'est pas bien posté, il a juste le temps de se coucher à plat ventre ou de se coller contre le rocher, pour laisser le chamois bondir à côté ou au-dessus de lui. Si un chamois est forcé de descendre des escarpements presque verticaux, et qu'il n'aperçoive au-dessous de lui aucun promontoire qu'il puisse atteindre, pour amortir sa chute en s'y arrêtant au moins un instant,

il s'élance cependant, la tête et le cou en arrière, de façon que tout le poids du corps porte sur l'arrière-train, et il cherche à diminuer la rapidité de la descente en faisant frotter les pieds de derrière contre le rocher. Sa présence d'esprit est telle, que si dans cette chute il aperçoit quelque saillie qui le puisse retenir, il cherche à l'atteindre en ramant avec les pieds dans le vide, parcourant ainsi dans sa chute une ligne courbe. On le voit, il se passe des miracles dont les savants et le public n'ont pas même l'idée.

Il est difficile de dire positivement quelle distance ces magnifiques animaux peuvent franchir d'un bond. Ils traversent sans peine des crevasses de seize à dix-huit pieds de large[1], font à la descente des sauts de vingt-quatre pieds de profondeur et atteignent d'un bond le sommet de murailles hautes de quatorze pieds, de l'autre côté desquelles ils se trouvent l'instant d'après sur leurs quatre pattes. Ils marchent lentement et avec précaution sur la neige molle, où ils enfoncent, et sur des glaciers dépouillés de neige; aussi c'est là qu'on les chasse le plus facilement. Mais nulle part ils ne cheminent avec plus de prudence que sur les névés ou bien sur la neige fraîche des glaciers qui en recouvre les crevasses d'une couche trompeuse. On les a vus revenir sur leurs pas, dans des endroits où l'homme ne craignait pas d'avancer avec précaution. Même lorsqu'ils reposent, ils s'étendent rarement à plat sur la terre, mais prennent une position qui leur permette de fuir immédiatement. Ils aiment à se coucher au milieu de buissons clair-semés, où ils sont cachés aux regards; ils choisissent toutefois de préférence une terrasse qui, dominée par derrière, soit dégagée sur les côtés et laisse le regard planer librement sur la contrée tout entière.

Il est très-rare d'apercevoir au milieu d'un troupeau de vieux chamois mâles. Ils vivent solitaires et peuvent atteindre l'âge de trente ans; ils sont alors tout à fait gris. Les jeunes animaux ne se séparent du troupeau qu'au mois de novembre, pour s'apparier. Les boucs se livrent alors des combats terribles, qui continuent jusqu'au milieu de décembre, et qui ont souvent des conséquences fatales pour l'un des champions. Tantôt il est précipité du haut des rochers, tantôt il est blessé à mort par un coup de cornes de son adversaire, qui le frappe vigoureusement de haut en bas. La chèvre suit volontairement le vainqueur, et vit seule avec lui jusqu'au milieu de l'hiver, puis mâle et femelle rejoignent le troupeau. La chèvre porte pendant vingt semaines; entre la fin d'avril et la fin de mai, elle met bas, sous quelque rocher

[1] Au mont Rose on mesura l'espace qu'avait franchi un chamois au-dessus d'un précipice, et on le trouva de vingt et un pieds de France.

sec et abrité, un ou rarement deux petits. Elle les allaite plus de six mois; on voit souvent des chamois de un ou deux ans attachés au pis de leur mère. Le mâle ne s'inquiète pas de sa progéniture. Les petits, qui bêlent comme des chevreaux, ne deviennent adultes et n'acquièrent leurs cornes définitives que dans la troisième année. Peu de moments après leur naissance, ayant été léchés et nettoyés par leur mère, ils la suivent par monts et vaux; et au bout de douze heures, ils sont déjà assez agiles pour échapper à l'homme qui les poursuit. Si la mère vient à être tuée, les petits retournent auprès de son cadavre et peuvent y être pris vivants ou tués à coups de fusil. Dans l'angoisse, ces chevreaux font entendre un bêlement sourd et ouvrent à demi leur museau, comme le font aussi les vieux chamois lorsqu'ils sont dans une position désespérée.

Il n'est pas difficile d'apprivoiser de jeunes chamois; on les nourrit d'abord de lait de chèvre, puis on leur donne des herbes tendres et des légumes, des choux, des carottes et du pain. Leurs allures sont assez semblables à celles de la chèvre; ils aiment à jouer avec des chevreaux, suivent familièrement leur maître, s'accommodent des chiens et acceptent la nourriture présentée par des inconnus. Les cornes commencent à se développer dans le troisième mois; en été, avant d'avoir poussé leur poil d'hiver, qui est noirâtre, ils sont beaucoup moins foncés que les vieux. Ils aiment à avoir dans leurs enclos quelques pierres sur lesquelles ils se plaisent à percher. Pendant l'hiver il ne faut pas leur préparer une couche chaude, mais se borner à étendre un peu de foin sous un petit toit ouvert à tous les vents. Des chamois qu'on gardait dans une écurie, se tenaient en hiver près d'une fenêtre ouverte, par laquelle la neige entrait gaiement poussée par le vent. Pris vieux, les chamois restent extrêmement sauvages et font mine de fuir dès qu'on approche. Ceux qui sont en captivité depuis leur jeunesse ne deviennent ni aussi âgés ni aussi vigoureux que s'ils vivaient en liberté. Souvent leur sauvagerie naturelle reprend le dessus, et ils blessent dangereusement de leurs cornes les personnes qu'ils n'ont pas l'habitude de voir. Les tentatives faites pour obtenir des petits en captivité sont demeurées sans résultats, malgré toute la peine qu'on s'est donnée au jardin des plantes de Paris, à Chambéry et ailleurs. La chose n'a positivement réussi que deux fois. M. Lauffer, manufacturier de Chambéry, reçut en 1850 un chamois femelle, qui lui donna en 1852 un bouc; en 1853, cette chèvre mit bas un second petit, qui mourut bientôt après, et en mai 1855, elle mit de nouveau au monde un petit chamois fort alerte et bien portant.

On a réussi plus souvent à faire produire des chèvres domestiques avec des chamois mâles apprivoisés. Les petits sortis de ces croisements n'ont de leur mère que la couleur; ils ont la vigueur d'organisation, le front élevé, la sauvagerie, la timidité, le besoin de grimper et de sauter qui distinguent leur père. Le soir surtout, comme les chamois domestiques, ils ne cessent de bondir. De la possibilité de croiser les chèvres et les chamois il ne faudrait pas conclure, comme on le fait souvent, que notre chèvre descend primitivement du chamois. Quoique les deux espèces vivent souvent confondues sur les montagnes, elles ne s'y unissent jamais. L'organisation tout entière de ces animaux est d'ailleurs fort différente; il est probable que notre chèvre domestique descend de la chèvre sauvage qui vit par troupes sur les hautes cimes du Caucase et du Taurus, et qui n'a pas été suffisamment observée.

Il n'est pas probable que des chamois meurent de faim pendant l'hiver. Toutefois un chasseur de l'Oberland bernois prétend avoir trouvé au printemps, sous un grand sapin et dans la neige, les corps de cinq chamois qui avaient dû périr faute de nourriture. Sous l'arbre, dit-il, ils avaient foulé la neige, mais en dehors des branches, elle était trop haute et trop épaisse. Ils avaient rongé l'écorce et les feuilles du sapin, mais la neige avait sans doute duré plus longtemps que cette ressource. Abstraction faite de ce renseignement, nous n'avons jamais entendu parler de chamois emprisonnés sous un arbre et périssant de faim. Il est bien vrai qu'ils s'établissent volontiers pendant l'hiver sous les grands sapins, d'où ils partent pour les endroits qui leur fournissent quelque pâture; mais ils travaillent toujours à se maintenir les chemins libres. Lors même qu'une neige de quatre pieds recouvre le sol pendant quelques jours, ils se frayent une voie à une distance d'une douzaine de pas, et ils trouvent partout sous les buissons ou sous les arbres voisins de l'herbe sèche et de la mousse. Puis le froid durcit la neige, et au bout de deux jours au plus elle est assez résistante pour que les chamois y enfoncent peu profondément. Sur certaines montagnes, des troupeaux entiers trouvent d'excellentes provisions dans les meules de foin; c'est le cas sur les Alpes grisonnes de Vals, de Lugnetz et de Savien, où on a l'habitude de réunir en plein air dans des meules le foin récolté pendant l'été sur les hauteurs. Souvent des familles de chamois s'établissent à proximité de ces magasins et les entament si bien qu'ils y percent des trous assez grands pour les mettre à l'abri durant les tourmentes d'hiver. Au moment où, avant la fonte des neiges, les propriétaires arrivent près de leurs meules percées et excavées, des chamois bien nourris s'en échappent dans toutes les

directions et s'enfuient en sifflant. Les chamois n'ont rien à craindre de la soif, car ils lèchent partout les glaçons et plongent souvent leur museau dans la neige. Ils tombent rarement malades; cependant ils peuvent être atteints d'une espèce de gale, et leur foie renferme souvent des trématodes parasites.

On trouve assez fréquemment dans l'estomac des chamois, surtout des vieux boucs, ces boules célèbres appelées bézoards d'Allemagne, qu'on rencontre aussi chez des animaux voisins. Ce sont des masses dont la grosseur varie de celle d'une noisette à celle d'un œuf, et qui sont formées de fibres végétales foncées recouvertes d'un enduit dur, brillant et parfumé; cet enduit est probablement dû à des matières indigestes et résineuses que la digestion a séparées des racines et d'autres matières végétales consommées par les chamois. On a écrit des livres sur les vertus de ces bézoards; ils devaient guérir tous les maux, mettaient même les soldats à l'abri de la balle, et se payaient un louis d'or et plus. Scheuchzer en parle déjà sur un ton ironique : « Tout cela peut bien se dire et s'écrire, témoin Velschius, qui fait une longue énumération des maladies de l'homme dans lesquelles les bézoards peuvent être utilisés; mais dès qu'il s'agit d'employer réellement ce moyen curatif, les difficultés commencent. »

Dans toutes les parties des Alpes, les chamois sont plus communs qu'on ne le suppose. A la vérité, on ne les aperçoit guère ou même pas du tout en voyageant dans ces montagnes. On peut traverser à plusieurs reprises des districts où plus de vingt chamois sont sédentaires, sans s'apercevoir de leur présence. Souvent, durant des heures, nous avons observé à la lunette avec d'autres chasseurs des terrasses de rochers où nous n'en apercevions pas un seul; dès que le traqueur arrivait à son poste, il en faisait néanmoins apparaître trois ou quatre. Dans un petit bois, où nous n'avions jamais aperçu de chamois et où les montagnards supposaient seulement qu'il pouvait y en avoir, nos traqueurs firent sortir, à notre grand étonnement, sept de ces animaux. Pendant la plus grande partie du jour, les chamois sont couchés derrière des pierres et des buissons, où leur couleur rousse empêche de les remarquer. Dans les montagnes bien boisées, une troupe de chamois reste facilement inaperçue et cachée, de sorte que toute société de chasseurs peut s'y tromper et croire la contrée inhabitée. Sans doute, un œil exercé distingue sûrement sur la terre noire et molle des forêts l'empreinte de leur pied, qui est un peu plus large et plus écartée que l'empreinte de la chèvre, et le chasseur ne confond pas davantage les crottins des chamois avec ceux des chèvres.

La crainte qu'on a souvent exprimée de voir d'ici à quelques années les chamois devenir aussi rares que les bouquetins, n'est pas fondée. Nous dirons plutôt que tant que les Alpes existeront, elles nourriront des chamois.

Quand cette chasse serait moins difficile et plus abondante qu'aujourd'hui, quand le nombre des chasseurs augmenterait au lieu de diminuer, le relief accidenté de la région habitée par les chamois suffirait certes pour empêcher qu'ils ne disparussent complétement. Ils sont d'ailleurs protégés jusqu'à un certain point par les lois; puis les femelles, nous l'avons dit, sont rarement tuées; les animaux de proie, qui nuisent à leur reproduction, deviennent de plus en plus rares, enfin, leur prudence extraordinaire, leurs ruses, la rapidité de leur course, qui surpasse de beaucoup celle du bouquetin, tout contribue à nous rassurer sur l'avenir de ces antilopes. Les bouquetins, qui étaient probablement organisés pour vivre dans la région montagneuse, craignent beaucoup moins l'homme; ils le laissent approcher beaucoup plus près, et jamais ils ne fuient avec la légèreté des chamois. Nous sommes convaincu que les Grisons seulement renferment, sur l'immense superficie de leurs hautes régions, beaucoup plus d'un millier de chamois. Au Sentis, qu'on dit si pauvre en chamois, nous en avons tout récemment compté vingt qui formaient une troupe derrière l'Œhrli, et il est probable qu'il y en avait plus du double ou du triple sur d'autres parties de ce massif. Quelque temps après, en un seul jour de chasse, nous avons compté quarante chamois qui formaient plusieurs petits groupes. Les Churfirsten, le canton de Glaris, les cantons primitifs, le Valais, le Tessin, Berne, les Alpes vaudoises, hébergent une quantité de ces troupeaux plus ou moins nombreux. Aussi nous croyons que les lièvres, les renards et les martres, qui vivent tout près de nous, seront extirpés avant les chamois, s'ils doivent jamais l'être. Quand certains chasseurs ont tué en leur vie trois cents, cinq cents, neuf cents ou même deux mille huit cents pièces, comme Colani, le roi des chasseurs de l'Engadine, ces chiffres font comprendre indirectement combien doit être grand le nombre des chamois qui vivent encore. Quand même on en tirerait chaque année en Suisse six ou sept cents, chiffre fort exagéré, la fréquence de ces animaux n'en serait pas sensiblement diminuée. Il faut cependant reconnaître que jadis ils étaient encore plus nombreux et moins craintifs que de nos jours, mais c'est précisément pour cela qu'ils ont diminué et se sont retirés dans des régions plus reculées.

Les Alpes, par F. de Tschudi (traduction Vouga).

BULLETIN CRITIQUE.

Les Chants de sôl, *poëme tiré de l'Edda de Sæmund,* publié avec une traduction et un commentaire par F.-G. Bergmann, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Strasbourg. — Strasbourg, Treuttel et Würtz. — Paris, Iung Treuttel.

On sait que l'Islande a eu, au moyen âge, une littérature très-curieuse et relativement très-riche, qui est loin d'avoir survécu tout entière, mais dont des monuments considérables nous ont été conservés dans les deux recueils que nous connaissons sous le nom d'*Edda de Sæmund* et d'*Edda de Snorri* [1]. Le premier est un recueil de poëmes, le second un recueil de récits et de traités en prose. M. Bergmann, un de nos plus éminents philologues, qui avait publié en 1838 la traduction de trois des poëmes de l'*Edda de Sæmund,* vient d'en traduire un quatrième, les *Chants de sôl,* le plus récent et un des moins poétiques, mais non le moins intéressant de la collection. Tandis que les autres poëmes sont païens, les *Chants de sôl* appartiennent à l'époque chrétienne; on y peut donc étudier d'une part l'action du christianisme sur le génie et sur les traditions nationales, et d'autre part l'action de ce même génie et de ces mêmes traditions sur la religion nouvelle; car c'est une remarque déjà souvent faite que le christianisme, en transformant les peuples qui l'ont adopté, a aussi subi leur empreinte : sans parler même de la différence des communions, qui tient essentiellement au génie des races, la foi espagnole n'est pas tout à fait la même que la foi italienne, ni la foi anglaise la même que la foi allemande.

L'introduction et les commentaires qui accompagnent la traduction de M. Bergmann constituent, sous une forme resserrée, un véritable cours de mythologie et de littérature islandaises, et même de mythologie comparée. Le savant traducteur ne s'est pas contenté d'élucider le texte avec un soin minutieux; il sait trop bien que la vraie critique a d'autres devoirs et un champ plus vaste, et qu'elle verrait et ferait voir incomplétement les objets, en les isolant de l'ensemble dont ils font partie et du milieu qui les a produits. « Pour bien expliquer une œuvre litté- » raire, dit-il, il ne suffit pas d'en traduire et d'en commenter le texte; il faut » encore expliquer tout ce qui tient à l'histoire du fond et de la forme de cette » œuvre. » Comprise ainsi, la critique est véritablement historique et philosophique, et devient une des plus hautes fonctions de l'esprit. Elle est l'analyse,

[1] *Edda :* grand'mère, aïeule, vieille conteuse. Tous les noms de livres sont féminins en islandais, parce que le mot *bók* (livre) est féminin. Le recueil des lois s'appelle *Grá-Gás* (oie grise), à cause de sa haute antiquité.

mais elle est aussi la synthèse; elle dissèque, mais en même temps elle vivifie; dans la lettre morte, elle retrouve l'esprit des temps passés; elle évoque les siècles et ressuscite les peuples. Mais pour la pratiquer ainsi, il faut un peu de philosophie armée de beaucoup de science. Considérée en elle-même, l'œuvre de Sœmund n'a qu'une valeur fort médiocre à tous les points de vue; mais dès qu'on la rattache au milieu d'où elle est sortie, sur-le-champ l'intérêt grandit; il grandit encore plus quand, poursuivant la filiation, on trouve en Islande des idées et des formes qui ont leurs similaires sur les bords du Gange, et lorsque enfin, d'une plus grande hauteur, on découvre des vestiges communs à toutes les civilisations et des indices d'une unité de nature que la diversité des races n'exclut pas du tout, alors c'est le plus grand spectacle que se puisse donner l'esprit humain, et la plus haute synthèse qui se dégage naturellement de l'analyse d'une œuvre infime.

L'Islande était, avant la conquête de l'Amérique par l'Europe, la pointe extrême de la grande famille indo-européenne [1] vers l'Occident. Elle fut, comme on sait, découverte et occupée par les Norvégiens (hommes du Nord, Normands); ils y apportèrent la religion d'Odin ou de Wodan, et la langue norraine (du Nord), appelée ainsi par opposition au danois, autre ramification de l'idiome scandinave primitif. Toute leur civilisation reposait sur la tradition orale, et la mémoire était l'unique dépositaire des légendes et de la poésie nationale. L'enseignement même de la morale était uniquement une affaire de tradition. Il y avait bien une écriture, les runes, mais c'était une écriture mystérieuse et sacrée, redoutée du peuple, et devenue un instrument de magie entre les mains des adeptes. M. Bergmann distingue trois sortes de traditions : les traditions mythologiques, relatives aux dieux et au monde transcendant; les traditions épiques, relatives aux fils des dieux et aux héros nationaux, et les traditions didactiques, qui contenaient précisément cet enseignement de la morale dont nous venons de parler. Il place au septième siècle de notre ère le plein développement de la mythologie du Nord, et aussi la fixation des chants épiques dans la forme qui nous est parvenue. Ces chants avaient été importés de la patrie norvégienne, et les légendes en prose (*sagas*), qui se rapportaient à la conquête de l'Islande, les avaient déjà relégués au second rang, quand le christianisme, adopté en l'an 1000, en effaça un grand nombre de la mémoire des nouveaux convertis; mais il assura en même temps la conservation des autres par l'introduction de l'alphabet latin, qui parut d'un emploi plus facile et d'un caractère moins terrible que les anciens runes, et dont les clercs purent se servir pour recueillir et sauver l'héritage poétique et légendaire des temps passés. Quant aux personnages de la mythologie norraine, ils ne furent pas supprimés par la religion nouvelle, mais ils devinrent ce qu'étaient devenus les dieux du polythéisme grec et les divinités germaines, des diables. Il se trouva aussi des gens avisés pour les accommoder au système d'Evhémère, ou pour les allégoriser purement et simplement.

Les deux Eddas, dont la composition est postérieure de deux siècles au moins à l'introduction du christianisme, portent les noms de deux clercs célèbres et dont l'existence est parfaitement avérée. Sœmund vécut de 1057 à 1133, et Snorri fut le fils adoptif du petit-fils de Sœmund; mais aucun des deux n'est, d'après M. Bergmann, l'auteur du recueil qui lui est attribué. L'Edda de Snorri, compi-

[1] M. Bergmann dit *japhétique*, comme Diefenbach. Aucune des dénominations proposées n'a pu encore se faire généralement accepter.

lation de récits en prose et de traités mythologiques et philologiques, fut, dit-il, composé à la fin du treizième siècle, sans doute par un érudit islandais, qui voulut réunir à ses propres travaux ceux de Snorri et du neveu de Snorri, Olaf, surnommé le Scalde blanc. Quant à l'Edda poétique, le traducteur le place, contrairement à l'opinion généralement reçue, mais par des raisons qui semblent concluantes, après l'Edda en prose, et il suppose que le compositeur inconnu a attribué son recueil à Sœmund pour le placer sous l'autorité d'un personnage illustre. Ces indications pseudépigraphiques, véritables suicides littéraires, se retrouvent à plusieurs époques, et dans des circonstances et des littératures très-diverses. Il suffit de rappeler ici les prétendues Apocalypses d'Énoch, d'Esdras, les Testaments des douze patriarches, et autres écrits de ce genre, qui constituent toute une littérature à côté des écrits canoniques de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Si M. Bergmann n'admet pas Sœmund comme compilateur de l'Edda poétique, il n'hésite pas à lui attribuer la rédaction des *Chants de sól* (*Solar liod*) qui font partie du recueil. Mais ici sa démonstration n'aboutit qu'à une grande probabilité, et non à une certitude complète. La question, au surplus, est peu importante, et l'œuvre nous intéresse beaucoup plus que le nom de l'auteur. Ce qui résulte du poëme et ce qui suffit, c'est que cet auteur est évidemment un chrétien, et très-probablement un ecclésiastique qui s'est proposé de populariser les principes de la morale chrétienne, en les accommodant un peu, involontairement ou avec intention, aux idées antérieures, aux habitudes et au caractère de ses compatriotes.

Que signifie le titre? *Liod* (en allemand *lied*) se disait en norrain de la poésie chantée, par opposition à *Kwida*, poésie récitée ou déclamée. *Sól* était, dans la mythologie scandinave, le soleil ou plutôt la divinité du soleil, et ce mot est ici la désignation « allégorico-mythologique » de la sagesse [1]. Ce sont donc les préceptes de la sagesse que nous allons connaître; mais ce n'est pas l'auteur qui les transmet directement au lecteur. Il suppose que son père mort est revenu de l'autre monde pour les lui communiquer, après les avoir puisés à la bonne source. Cette fiction doit évidemment donner à l'enseignement une autorité supérieure, elle procède donc du même ordre d'idées qui a fait mettre l'Edda tout entier sous le nom de Sœmund; mais elle fournit en même temps une sorte d'encadrement qui donne de l'unité au poëme, et nous voyons encore ce système d'encadrement se reproduire dans toutes les littératures, sous l'empire des mêmes préoccupations d'autorité ou d'unité. M. Bergmann rappelle l'encadrement général et les encadrements particuliers des récits du Mahâbhârata, celui des Mille et une Nuits, les dialogues de Platon et de Cicéron, le Décaméron, etc. Le père qui apparaît à son fils ne débite pas sa morale purement et simplement comme un prêche. Il adopte des formes déterminées qui se retrouvent aussi chez tous les peuples de l'antiquité et du moyen âge, et qui accusent évidemment une tendance naturelle et générale de l'esprit humain à une certaine période de son développement. Il procède par exemples ou paraboles, par conseils, par visions et par préceptes enveloppés d'une forme allégorique et énigmatique.

Les exemples sont au nombre de cinq. Le premier fait ressortir l'efficacité du

[1] Nous allons le retrouver tout à l'heure dans la description de l'enfer, mais dans une tout autre acception, par suite d'une autre association d'idées.

repentir, et condamne l'esprit de violence et de vengeance; la religion nouvelle s'affirme ici par une de ses croyances les plus essentielles, en même temps qu'elle condamne des actes que ne réprouvait point la religion ancienne. Les trois suivants ne dépassent pas la portée de la sagesse vulgaire des nations : Dieu est le maître de nos destinées; bien des malheurs sont causés par l'amour, et l'orgueil est l'avant-coureur de la chute. La morale du cinquième est remarquable, parce qu'elle est bien locale et bien normande : elle porte qu'on ne doit se fier qu'à bonnes enseignes.

Les conseils sont au nombre de sept, un pour chaque jour de la semaine. Ils accusent d'une manière assez nette, et pas tout à fait à son avantage, le caractère du christianisme norrain. Nous saisissons une foi qui menace de dégénérer en formalisme. Le premier recommande, comme une chose principale, de se rendre favorable les saintes patronnes, et après le troisième, sur la réussite de la prière, le quatrième veut que la prière soit longue, instante et répétée : « Peu songent aux » besoins de qui se tait, » dit le poëte islandais.

Les visions sont la partie la plus intéressante du poëme. Le père, après avoir décrit sa maladie, sa mort et son enterrement, raconte ce qu'il a vu en enfer et dans le paradis.

Le poëte chrétien fait ici un grand usage de l'ancienne mythologie scandinave. Pour annoncer sa maladie, le père dit que la mort, la destruction, *Hell* (sanscrit *Kâli*), a jeté sur lui ses lacets invisibles. Cette assimilation des maladies à des liens qui empêchent l'homme de se servir de ses forces est commune à beaucoup de langues anciennes, qui n'appartiennent pas toutes à la même souche; par exemple, on la trouve en hébreu aussi bien qu'en sanscrit. Dans la mythologie hindoue, le dieu de la mort, appelé le Dompteur, tient en main un lacet avec lequel il s'empare de l'homme, et lui serre tellement le corps qu'il en fait sortir son âme, sous la forme d'un diminutif d'homme, de la longueur d'un pouce. Chez les Scythes et les Gètes, les âmes sont de petits oiseaux qui, en désertant le corps, montent au ciel et deviennent des étoiles, mais des étoiles qui continuent à s'intéresser aux choses terrestres. Dans la mythologie des Lithvas, la voie lactée est appelée le chemin des oiseaux. L'auteur des *Chants de sôl* a les deux idée de l'étoile et des oiseaux. Pour indiquer sa mort, il dit que l'étoile de l'espérance s'est envolée; et la première chose qu'il rencontre en enfer, c'est une quantité de petits oiseaux roussis, autant d'âmes qui ont passé par le feu purifiant et qui s'en vont au paradis. Il est à remarquer que le poëte n'assigne pas de lieu particulier au purgatoire.

L'enfer de Sœmund a sept compartiments, comme celui des Hindous, comme ceux des Hébreux et des Assyriens, et ce nombre sept est ici d'autant plus remarquable que l'auteur, ne pouvant encore connaitre la fixation du nombre des péchés capitaux par Pierre le Lombard, admet neuf catégories de réprouvés, deux de plus qu'il n'en peut loger. Ces neuf classes composent, avec les démons qui les tourmentent, et les âmes qui ne font que passer pour se purifier, la population de l'enfer. Les démons sont naturellement des personnages de l'ancienne mythologie scandinave, et nous trouvons ici le cerf de Sôl, figure très-complexe. Les Hindous appelaient le soleil un coursier, et les peuples sémitiques un cerf ou une gazelle. C'est bien là certainement l'origine première de la figure, mais M. Bergmann croit qu'il faut penser pourtant plutôt à ce fils aîné de la lumière, à ce Lucifer, prince des anges, qui fut pour sa révolte précipité en enfer.

Les pécheurs condamnés à l'enfer éternel sont les violents, les païens, les envieux, les mondains, les cupides, les brigands, les profanateurs, les luxueux et les calomniateurs. On remarque que les violents et les brigands sont deux classes distinctes : la violence, l'abus de la force, loin d'être un défaut, était presque une vertu ou du moins une chose licite chez les anciens Normands, et l'auteur chrétien veut réagir ici contre les mœurs comme dans son premier exemple. Les violents se traînent blessés sur des chemins brûlants, avec des visages rouges de sang; les païens portent sur leur tête des étoiles marquées de terribles caractères; les envieux ont des caractères sanglants sur leur poitrine; les mondains sont transformés en loups-garous; les cupides portent de lourds fardeaux de plomb en guise de sacs d'argent; les brigands sont plongés dans une mare remplie de serpents venimeux; les profanateurs ont les mains clouées sur des pierres ardentes; les luxueux, leurs habits « gentiment entourés de flammes », et les calomniateurs, les yeux arrachés par des corbeaux.

La classification des bienheureux est caractéristique. Au premier rang figurent les bienfaiteurs de l'Église : des cierges purs brillent au-dessus de leur tête; les bienfaiteurs des pauvres ne viennent qu'après, et les anges lisent au-dessus de leur tête des livres saints; ceux qui ont beaucoup jeûné voient les anges s'inclinant devant eux; ceux qui ont honoré leurs parents « ont leurs couches portées commodément sur les rayons célestes ». On pourrait s'étonner de voir la piété filiale, qui n'est pas une vertu, mais un devoir, obtenir une mention et une récompense spéciales; mais l'auteur veut évidemment flétrir ici l'ancien usage scandinave, qui forçait les parents devenus vieux à se donner la mort. Ceux qui ont mortifié leur chair vont également au ciel, mais nous ne connaissons pas leur récompense; il est dit simplement que des vierges saintes ont entièrement purifié leurs âmes. Enfin, les innocents assassinés montent au paradis « dans des chars sublimes ».

Il nous reste à dire un mot du dernier mode d'enseignement employé par le père, celui par allégorie énigmatique, et ici nous rencontrons encore avec évidence une tendance, on peut même dire un travers général des anciens peuples. C'est l'idée que la science n'appartient pas à tous, et qu'elle est la propriété de celui qui la possède, propriété qu'il ne doit transmettre qu'à sa mort, et à laquelle s'attache une sorte de force magique. Les anciens peuples disaient comme nous : Savoir, c'est pouvoir; mais ils l'entendaient d'une façon plus grossière et plus matérielle. De là les sciences ésotériques, de là l'idée qu'il fallait contraindre par la force Protée et les pythies à rendre leurs oracles. La science étant une propriété, et la plus précieuse de toutes, on se livra des combats à mort pour sa possession. Telle fut dans l'Inde la joute entre le bouddhiste Vandi et le brahmane Kahora. Quand le dieu Indra voyait des anachorètes aspirer à devenir aussi savants et aussi puissants que lui par la vertu de leur pénitence contemplative, il leur envoyait de belles Apsarases, qui les détournaient de leur contemplation et leur faisaient perdre le fruit de leurs peines. Odin n'était pas moins jaloux; il lutta avec Vafthrudnir, et, après l'avoir vaincu, il le força de se donner la mort. Chez les peuples sémitiques, les énigmes étaient en grande vogue, et, en Grèce, le sphinx de Thèbes dévorait les malheureux qui ne pouvaient deviner les siennes. L'Allemagne du moyen âge a la joute poétique de la Wartbourg, entre Klingsor et Wolfram d'Eschenbach.

Mais ce n'était pas seulement pour cacher et défendre la science qu'on obscurcissait le langage, c'était aussi pour la rehausser et la faire paraître moins humaine,

moins naturelle, et, par conséquent, plus divine. « Et comme on attribuait un » langage extraordinaire à la Divinité, et que par cela même ce langage passait » pour être supérieur à tout autre, les classes élevées s'en servaient également » par opposition au langage simple et naturel. » De là le style artificiel et raffiné dans les lettres, le langage *clus* (clos) et *car* (cher, précieux) des troubadours, et le style *folgit* (caché) des scaldes du Nord.

M. Bergmann signale encore une troisième cause d'obscurité, la prudence humaine, et le danger de dire certaines choses en certaines circonstances. C'est incontestablement, comme il le fait observer, une des causes de l'obscurité de l'Apocalyse; mais ce n'est pas la seule, et il faut chercher les autres dans les lois et dans l'essence du genre. Quant à notre auteur, ce n'est pas par précaution, c'est uniquement pour maintenir une forme consacrée qu'il enveloppe des pensées fort ordinaires de brouillards qui ne résistent pas à la science pénétrante de M. Bergmann, mais qu'il ne valait pas la peine d'amasser si péniblement. Son enseignement allégorique est la partie la plus artificielle d'une œuvre tout artificielle, où l'inspiration est nulle et la réflexion pauvre, et qui vaut uniquement par les perspectives qu'elle ouvre à la critique, et par le parti qu'en a su tirer le commentateur. Elle lui a fourni une richesse d'aperçus et de rapprochements dont notre analyse n'a pu donner qu'une bien faible idée.

A. N.

Correspondance entre Frédéric de Gentz et A.-H. Muller, 1800-1829. — Stuttgard, Cotta, 1857; 1 vol. in-8°.

Les Allemands, depuis quelques années surtout, se montrent friands de correspondances. Toutes les lettres émanées de personnages grands et petits, si elles peuvent offrir le moindre intérêt, sortent des portefeuilles de famille pour prendre place au soleil de la publicité.

Les présentes lettres ne se lisent pas sans fruit : elles ont le double mérite de puiser leur substance dans une époque grande à la fois par ses événements littéraires et par ses événements politiques, et de nous montrer le reflet de cette époque dans des individualités fort diversement douées, M. de Gentz, le rationaliste et l'homme d'État pratique de la politique autrichienne, et Adam Muller, esprit remarquable et étendu, mêlé également au mouvement de la politique, mais trop enclin, par une disposition naturelle, à introduire en toute appréciation l'élément mystique de son esprit, et à procéder d'après des idées préconçues plus en harmonie, la plupart du temps, avec le génie de la féodalité qu'avec celui du siècle où il écrivait. — Ces deux hommes, dont l'intimité se rétablissait toujours en dépit de la mauvaise humeur qu'ils se donnaient mutuellement, devaient s'attirer et se repousser tour à tour, l'un reprochant à l'autre ses dispositions spéculatives et systématiques, tandis qu'il était tancé lui-même pour son manque de généralisation et de principes arrêtés. — Cette correspondance, outre les détails sur les événements de l'époque, nous fournit ainsi un nouveau spécimen fort caractéristique de la querelle qui a existé et qui existera toujours entre les hommes qui ne savent voir que les idées, dont ils subissent la tyrannie, et ceux que les faits dominent au point de ne pas permettre à leur esprit de s'élever assez haut pour embrasser un ensemble de rapports, et percevoir dans une situation le nœud

idéal où tout vient se concentrer; entre l'idéologie d'une part, et de l'autre l'empirisme. Le vrai savoir et la puissance réelle se trouvent à égale distance des deux, et, si nous pouvons dire ainsi, à leur point d'intersection.

C. D.

Die Sinne des Menschen (les Sens de l'homme), par Dr. Med. Fr. Dornblüth. — Leipzig, Otto Wigand, 1857; 1 volume.

Exposer d'une façon populaire la théorie de la sensation, tel est le programme de ce livre. L'auteur a su en beaucoup de points satisfaire aux exigences de ce programme. Son premier mérite est une impartialité parfaite et l'absence complète d'une tendance systématique. L'écueil était double : d'un côté le matérialisme absolu, de l'autre l'idéalisme exclusif, car la théorie de la sensation aboutit des deux côtés. N'est-elle pas le véritable nœud entre l'esprit et la matière? — M. Dornblüth a traité son sujet en physiologiste et en philosophe tout à la fois, montrant ainsi que ces deux qualités ne sont point incompatibles, et les avantages qui doivent résulter de leur rencontre. Nous ne voulons pour preuve de ces avantages que cette pensée émise par l'auteur, et qui fut toujours la nôtre :

« Lorsqu'on s'approche de plus près des positions ennemies, on voit avec étonnement combien d'idéalisme il y a du côté des matérialistes, combien de réalisme du côté de leurs adversaires qui se tiennent dans les limites de la science. »

Par le fond, et grâce à l'emploi judicieux des matériaux que la physiologie a, surtout en ces dernières années, amassés pour l'étude de la sensation et des appareils et organes qui concourent à la produire, l'ouvrage doit satisfaire aux exigences des hommes voués plus spécialement à l'étude des questions qu'il soulève; d'autre part, la clarté de l'exposition et le soin que prend l'auteur de décrire les organes et les phénomènes, sans supposer chez le lecteur des connaissances préalables et techniques, répondent à la fin que bon nombre d'hommes d'élite, suivant en ceci de glorieuses et fécondes traditions, poursuivent aujourd'hui en Allemagne : répandre la science et la populariser sans lui rien faire perdre de sa dignité ni de sa rigueur.

La voie est belle, et quoiqu'il s'y doive nécessairement rencontrer des abus fâcheux pour la science et pour le public, qu'ils soient les bienvenus cent fois tous ceux qui, en Allemagne ou en France, s'efforceront d'élargir encore cette voie, avec la force que donnent l'étude et le talent alliés au noble désir de faire triompher le vrai et l'utile sur la routine et le préjugé, fruits de l'indigence intellectuelle.

C. D.

Mystagogos, 1 vol. — Hambourg, P. H. Nestler et Melle, 1858.

« Les mystagogues, » dit l'auteur anonyme, « étaient les initiés chargés d'introduire dans les secrets et les mystères de l'ancienne religion grecque ceux qui étaient appelés au troisième et dernier degré du savoir. »

Voilà le titre du livre expliqué en même temps que son dessein. Il doit nous initier aux mystères, non pas de la religion d'Homère, mais du christianisme. Il ne faudrait pas chercher dans cet ouvrage un commentaire au catéchisme.

Ce n'est pas ainsi que l'auteur entend nous conduire au troisième degré du savoir. Il ne connaît d'autre orthodoxie que celle de la raison humaine, et le mystère qu'il prétend nous dévoiler, c'est avant tout que la religion chrétienne est un fait historique, et qu'elle se trouve comme telle justiciable de la raison et de l'histoire. « Car chaque homme, dit-il, est enfant de son temps, et l'on se ferait même d'un fondateur de religion une fausse idée, si l'on voulait croire qu'il se trouve placé au-dessus ou en dehors du temps. » En conséquence de ce principe, il examine les récits et doctrines de la Bible, comme s'il ne s'agissait d'apprécier que les révélations de Mahomet, de Confucius, de Bouddha ou de Zoroastre; par la logique de son principe, il va même jusqu'à comparer entre eux les mythes évangéliques et ceux des livres sacrés où d'autres peuples prétendent également reconnaître le témoignage d'une inspiration divine.

Il n'y a là rien d'absolument nouveau; l'auteur n'a eu d'autre prétention que de donner en résumé les résultats généraux de la critique historique et philosophique des Strauss et des Baur. Par sa forme, toujours facile et vivante, il est accessible à tout esprit cultivé. Ajoutons que sa discussion est celle d'un esprit sage, doué de discernement, et tout aussi dégagé des violences d'un rationalisme étroit que des liens et des passions de l'orthodoxie.

C. D.

Le Daagerad, *revue hollandaise.*

La *Revue germanique* a dit, dès le principe, qu'elle ne se croyait pas astreinte à s'enfermer dans l'Allemagne proprement dite, et qu'elle embrassait dans son cadre la Hollande et les pays scandinaves. En attendant, ce qui ne tardera pas, que nous tenions d'une manière complète cette partie de nos promesses, nous nous faisons un devoir de signaler l'excellent recueil périodique publié depuis quelques années à Amsterdam sous le titre de *Daagerad* [1] (Point du jour). Cette publication, qui s'occupe surtout de discussions philosophiques et religieuses, et qui défend avec cette modération, qui est la meilleure des forces, les droits et les intérêts de la pensée, a promptement conquis les sympathies les plus fortes et les plus honorables, et obtenu un succès qui montre à quel point elle répond aux traditions du pays et au génie national. Elle doit ce succès à son programme et aussi à la manière consciencieuse dont ce programme est rempli. Le *Daagerad* pratique l'investigation philosophique avec une ferme indépendance, mais aussi avec un grand esprit de sagesse et de conciliation. Nous aurons plus d'une fois à parler de lui et à le citer, mais nous avons voulu que dès à présent il ne fût plus un inconnu pour nos lecteurs.

[1] *Le Daagerad* (Point du jour) paraît à Amsterdam, chez F. Günst, par livraisons mensuelles de cinq a six feuilles d'impression. — 6 fr. 40 cent. par trimestre, le port en sus.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DE

LA REVUE GERMANIQUE.

Berlin, 25 mars.

J'ai sous les yeux le programme des cours de notre université pour le deuxième semestre de l'année scolaire. Ce n'est qu'une simple nomenclature, mais il me semble que j'en puis tirer quelques indications qui ne paraîtront pas dénuées d'intérêt à nos lecteurs. Ce qui me frappe d'abord, c'est que par le nombre et la variété des cours, l'université de Berlin est probablement la plus universelle qu'il y ait, et le plus encyclopédique établissement supérieur qui existe dans le monde. Entendons-nous : je ne prétends pas dire qu'ailleurs, et surtout à Paris, il n'y ait pas autant et plus de professeurs et de cours qu'à Berlin, mais ces professeurs appartiennent, je crois, chez vous, à plusieurs établissements indépendants les uns des autres. Vous avez notamment à côté de la Sorbonne les cours de la Bibliothèque impériale et ceux du Collège de France. Chez nous, tout cela est réuni, et le cahier de onze pages in-4° que j'ai devant moi contient l'ensemble de tout l'enseignement supérieur à Berlin. Les cours de philologie comprennent, avec l'antiquité classique, l'Orient hindou et chinois, la littérature du moyen âge et les langues modernes. Notre université enseigne aussi l'économie politique et même la politique (*staatswissenschaft*, science de l'État), la diplomatie, et l'administration (*polizeiwissenschaft*). Je vois l'annonce d'un cours de philosophie de l'histoire qui doit comprendre l'examen des « théories sociales ». L'histoire et la philosophie de l'art sont traitées avec un soin et un ensemble qu'il serait, je crois, difficile de surpasser.

Je veux encore faire une remarque, c'est qu'à la différence de ce qui a lieu chez vous, où les spécialités sont rigoureusement déterminées, il n'est presque pas de matière qui ne soit traitée par plusieurs professeurs, lesquels se font ainsi concurrence. C'est ainsi qu'à la faculté de théologie je ne vois pas moins de trois cours sur l'histoire primitive de l'Église. Job et les Psaumes ont chacun deux interprètes. Je vois trois professeurs de sanscrit, cinq cours de littérature latine, trois cours de littérature grecque, sans compter les cours de métrique, de paléographie, d'histoire littéraire, etc. Cette profusion tient à la nature et aux traditions de l'enseignement supérieur en Allemagne. Les mots de docteur et de licencié ont conservé chez nous toute leur force étymologique. En principe, tout docteur peut enseigner, tout licencié même a la licence d'ouvrir un cours; il leur suffit de faire agréer par l'autorité académique le sujet qu'ils se proposent de traiter. De là, à côté des professeurs nommés par l'État, des professeurs plus jeunes qui se sont, pour ainsi dire, nommés eux-mêmes, en attendant qu'ils remplacent leurs aînés et leurs maîtres, et qui s'adressent aux étudiants à leurs risques et périls. Cette méthode, ou plutôt cette tradition, a peut-être ses inconvénients, mais elle a aussi d'incontestables avantages : elle entretient par l'émulation une vie singulière dans l'enseignement, et en imposant à l'étudiant la nécessité du choix — car je le défie de suivre à la fois tous les cours d'une faculté, son temps n'y suffisant

pas, pas plus que sa bourse, la plupart des cours étant payés — en lui imposant, dis-je, cette nécessité, elle lui donne l'habitude de la liberté scientifique. L'enseignement perd sans doute en unité, mais dans tout ce qui est du domaine de la spéculation et de l'étude, l'Allemand place la liberté au-dessous de l'unité, et vous avez vu le prince de Prusse lui-même déplorer que, dans ces derniers temps, cette liberté ait reçu d'assez fortes atteintes par la prédominance d'un esprit exclusif et jaloux. C'est un fait qu'il faut avouer, l'université de Berlin n'est plus ce qu'elle était, et c'est une chose fâcheuse de voir, par exemple, à la faculté de théologie, le luthéranisme intolérant et étroit de M. Hengstenberg usurper la place que tenait si légitimement autrefois l'esprit large, profond et libéral de Schleiermacher. Mais M. Hengstenberg lui-même est encore loin d'en être arrivé à ses fins, et il n'y arrivera jamais. M. le professeur Nitzsch, qui fait le cours de théologie biblique, ne marche pas du tout sous sa bannière, et encore bien moins M. Vatke, qui commente les Psaumes et fait un cours de théologie philosophique. M. Benary, qui partage l'exégèse de l'Ancien Testament avec MM. Hengstenberg, Uhlemann, Bachmann et Vatke, est beaucoup plus philologue que théologien. Laissez-moi noter encore un des caractères saillants de l'enseignement théologique en Allemagne : c'est un enseignement presque absolument critique et qui laisse presque tout à fait de côté la théologie pratique. Les facultés font des savants et non pas des pasteurs. Contre vingt cours de critique, d'archéologie et d'histoire, parmi lesquels j'en vois même un sur l'histoire des religions non chrétiennes, je ne trouve que trois cours plus ou moins dogmatiques : ceux de théologie biblique (Vritzsch), de symbolique comparée (Twesten), et le cours sur les symboles œcuméniques du même, et je vois un seul cours de théologie pratique. MM. Strauss et Nitzsch dirigent en outre des exercices homilétiques. Mais vous voyez combien la disproportion est frappante. Elle peut s'expliquer : on enseigne la science; le talent, la piété, la vocation pastorale ne s'enseignent pas.

A la faculté de philosophie, que notre hiérarchie académique relègue bien après celle de théologie, mais qui s'en rapproche et y touche par beaucoup de côtés, les noms les plus marquants sont ceux de MM. Michelet, Trendelenburg, Werder et George. M. Michelet, qui a, je crois, essayé dans ces derniers temps d'écrire dans les revues françaises, est, vous le savez et vous l'avez dit, le dernier représentant du système hégélien dans notre philosophie berlinoise. Du temps que tout le monde était hégélien, et qu'il y avait une droite, un centre droit, un centre orthodoxe, un centre gauche, une gauche et une extrême gauche, M. Michelet était centre gauche. Aujourd'hui que l'école a presque disparu comme école, M. Michelet est tout bonnement, avec M. Rosenkranz, le dernier des Romains. Il a du reste toutes les qualités qui font un professeur distingué, mais non celle qui est indispensable à un grand enseignement, l'originalité. Les plus grandes idées, répétées, deviennent des formules, et les formules sont, en philosophie, la mort des idées. Il y a des gens qui considèrent M. Moleschott, bien qu'il ne s'en doute pas, comme plus hégélien que M. Michelet. MM. Trendelenburg, Werder, etc., sont des hommes de conscience et de talent, mais non des hommes transcendants. M. George fait un cours sur le matérialisme et le panthéisme. C'est le programme qui dit *sur*, mais il faut sans doute lire *contre*.

La faculté de droit est très-riche en cours, et a des noms qui comptent dans la science. Je remarque trois cours d'histoire du droit romain, par MM. Dirksen, de Keller et Gneist; des cours encore plus nombreux sur le droit germain, et

un cours sur le code d'instruction criminelle français, indispensable aux jeunes gens de la Prusse rhénane qui viennent étudier à Berlin. L'enseignement de la faculté de médecine se fait remarquer par une extrême spécialisation. Une foule de maladies, telles que le choléra, la fièvre, les maux d'yeux et même les maux de dents, font l'objet de cours particuliers. Je remarque de même, pour le dire en passant, dans la classe des sciences naturelles, un cours sur la salubrité du climat de l'Italie, et un autre sur la végétation de l'île de Madère. Ce ne sont pas là, bien entendu, des chaires instituées par le gouvernement, ce sont des sujets librement choisis par des docteurs ou des licenciés, c'est-à-dire par des hommes qualifiés pour enseigner. Dans notre enseignement médical et scientifique, vous connaissez les noms de MM. Ehrenberg, Müller, Mitcherlich, Rose, Schœnlein, etc., etc.

Je vous ai signalé l'importance de l'enseignement esthétique à notre université. M. le professeur Guhl enseigne l'histoire générale de l'art et l'histoire de l'architecture depuis Constantin; M. Mærcker, la philosophie de l'art d'après les principes des anciens; M. Waagen, l'histoire générale de la peinture; M. Panofka, l'archéologie grecque et la mythologie artistique des Grecs. M. Bœttiger traite des tombes et des chapelles privées chez les Grecs; M. Lepsius explique les monuments égyptiens. J'en passe pour consacrer encore un mot à la section philologique, une des plus complètes. C'est là que brillent les noms sanscritiques de Bopp et de Weber. Dire qu'on y enseigne le turc, le persan, l'arabe, la grammaire égyptienne (ancienne) ne vous surprendra pas; mais il y a aussi un cours de finnois, des cours sur les Niebelungen, sur les monuments gothiques, etc. Les cours de littérature anglaise et italienne sont faits dans ces langues respectives par des Anglais et des Italiens.

Après ce petit dénombrement de nos forces universitaires, que j'ai craint de rendre trop long, un mot de la chronique artistique et théâtrale du mois. Les faits les plus saillants ont été les adieux de madame Viardot et la représentation de votre *Fils naturel* (en allemand) sur le théâtre de Kœnigstædt. Madame Viardot est partie d'ici avec la réputation de la plus grande cantatrice et de la plus savante musicienne du siècle, et il faut dire que si les facultés naturelles laissent à regretter quelque chose, elle mérite certainement cette gloire par l'universalité et la puissance de son génie d'interprétation. Elle possède tous les maîtres et est maîtresse dans tous les styles. Dans son concert d'adieu, elle a chanté successivement un air de l'*Alcine* de Hændel, deux *lieder* de Schubert, deux chansons populaires françaises, et le final de la *Somnambule*, c'est-à-dire qu'elle a touché avec une égale supériorité aux époques les plus diverses et aux pôles les plus contraires de l'art. Le *Fils naturel* a été véhémentement accusé de réalisme. Il a été bien joué, et on a cru remarquer dans nos acteurs allemands l'influence du jeu de la troupe française, qui était ici avant Noël, et qui nous est revenue après avoir fait une excursion à Vienne. C'est toujours mademoiselle Hardy qui en est l'étoile, et elle a été très-applaudie dans *Un changement de main*. A une sorte de café-restaurant-spectacle-concert-exposition qu'on appelle établissement de Kroll, et que je me réserve de vous décrire plus au long, nous avons eu vos zouaves, et nous avons aujourd'hui... devinez quoi? une troupe italienne, une troupe qui chante le grand opéra. Les principaux sujets sont la signora Vashetti, les signori Gamboggi, Giordani et Pozzesi. Je doute que vous les entendiez jamais à Paris.

J'oubliais l'excellent Bogumil-Davison, premier rôle du théâtre de Dresde, qui a donné à Frédéric-Wilhelmstædt des représentations très-suivies. On l'a sur-

tout remarqué comme Pierre le Grand dans le drame de *Czar et bourgeois* de M. Wolfsohy. Notre grand opéra a repris, mais exécuté fort mal *Joseph en Égypte* de Méhul. Faut-il vous signaler une nouvelle étoile qui vient de nous apparaître dans le ciel si richement constellé du piano? C'est M. Tausig, élève de Liszt. Il est d'une force prodigieuse. Mais quel pianiste ne l'est pas aujourd'hui? Pour l'exécution du moins, c'est toujours le dernier venu qui étonne le plus.

Les jeunes mariés de notre maison royale se montrent souvent en public et sont assidus aux représentations théâtrales et aux concerts, ce qui plaît beaucoup aux Berlinois. A la séance solennelle que notre académie des beaux-arts a consacrée ces jours-ci à la mémoire du grand statuaire Rauch, il y avait aussi plusieurs membres de la famille royale, les ministres, et notre illustre et vénéré Alexandre de Humboldt. M. Tolken, secrétaire de l'académie, a lu une notice sur la vie du célèbre artiste. Il faut malheureusement que je termine par la nouvelle d'une autre perte prématurée et bien regrettable, celle de F. Kugler, si justement connu par ses travaux sur l'art; c'est un deuil tout récent et vivement senti.

F. W.

Le défaut d'espace nous oblige de résumer très-brièvement les autres correspondances que nous avons reçues. A Vienne, on annonce une prochaine exposition de produits minéralogiques et métallurgiques, à l'occasion d'un congrès de propriétaires de mines et de maîtres de forges autorisé par le gouvernement.

La musique de M. Richard Wagner se fait jour partout, en dépit de toutes les résistances. La critique se désole, mais le public applaudit. *Lohengrün* est joué en ce moment à Munich, et il va l'être à Vienne. — Madame Ristori a quitté Vienne après une série de triomphes, non cependant que la critique n'eût, à propos des dernières représentations, cru pouvoir signaler quelques traces de fatigue et aussi des concessions de goût faites au gros public. M. Roger, notre premier ténor, lui a succédé. On sait qu'il est très-populaire en Allemagne. Une actrice très-distinguée du grand théâtre de Vienne, mais que la maladie éloignait depuis quelques années de la scène, madame Wagner, anciennement mademoiselle Unzelmann, est morte dans le courant de février. Les amateurs qui l'ont vue dans le rôle de Gretchen de *Faust* la préféraient même à mademoiselle Seebach. — De Munich nous avons reçu la nouvelle de la mort d'un peintre de paysage et d'antiquités très-distingué, M. Ross, Holsteinois, que les événements de 1848, auxquels il avait pris part, avaient éloigné de sa patrie. M. Ross suivait les mêmes tendances que chez nous MM. Desgoffe et Flandrin.

LE VOYAGEUR VOGEL.

Nous trouvons dans le *Journal géographique* de Perthes et Petermann la lettre originale de M. le baron de Neimans, qui a fourni aux journaux allemands leurs dernières informations sur cet explorateur dont la destinée inspire en ce moment tant d'inquiétudes. M. Neimans, qui écrit d'Alexandrie à la date du 20 novembre dernier, a recueilli trois versions sur le sort de M. Vogel. Les deux premières portent qu'il a été simplement emprisonné à Wara, dans le Darfour, pour avoir visité une montagne réputée sainte, et sur laquelle le sultan Scherif seul avait le droit de monter; la troisième maintient la nouvelle de l'exécution, mais M. Nei-

un cours sur le code d'instruction criminelle français, indispensab' … n'aurait
gens de la Prusse rhénane qui viennent étudier à Berlin. L'ense'
faculté de médecine se fait remarquer par une extrême spécia' … en décembre
de maladies, telles que le choléra, la fièvre, les maux d'ye' … velles plus cer-
de dents, font l'objet de cours particuliers. Je remarque d … out risquer pour se
passant, dans la classe des sciences naturelles, un cou'
de l'Italie, et un autre sur la végétation de l'île de '
entendu, des chaires instituées par le gouvernem
choisis par des docteurs ou des licenciés, c'est-
enseigner. Dans notre enseignement médic
noms de MM. Ehrenberg, Müller, Mitcl

Je vous ai signalé l'importance de l'
M. le professeur Guhl enseigne l'hist
ture depuis Constantin; M. Mærck
des anciens; M. Waagen, l'hist'
logie grecque et la mythologi
et des chapelles privées ch'
tiens. J'en passe pour ce
plus complètes. C'est l'
Dire qu'on y enseig
cienne) ne vous s'
sur les Niebelu'
anglaise et it
des Italiens

Après c
rendre t
faits le
de vo
est
va
à

… KANT.

…nds ont annoncé la découverte … critique de M. Schubert, dans … sm, dans ses *Annales prussiennes*, … lui sinon une analyse complète, du … uvre posthume du célèbre philosophe de … d'autant plus sévère que des falsifica- … avaient rendu les juges plus circonspects, … d'une épreuve qui a établi son incontestable …

… s'attache aux moindres reliques scientifiques d'un … qui mérite une attention particulière et devient d'un … valeur du manuscrit; on n'a pas tardé à reconnaître, en … qui a occupé les dernières années de la vie de Kant, et … *encyclopédique de la philosophie pure*, devait établir … faciliter le difficile passage de la physique à la métaphysique. M. Schubert déplorait amèrement, dans la biographie du philosophe, la disparition complète de cet ouvrage, qu'au dire de Hasse (*Remarquables propos de Kant par un de ses convives*; Kœnigsberg, 1804), Kant se plaisait à appeler, dans l'abandon des causeries intimes, son chef-d'œuvre et le couronnement de son système.

… un mot de la forme du manuscrit, qui a attiré d'une manière spéciale l'attention des critiques, car cet examen est indispensable dans ces sortes d'instructions scientifiques, qui ont pour objet de constater l'identité d'un ouvrage et d'en rechercher la paternité. Le tout se compose de douze liasses de pages non cousues, d'un papier épais et grisâtre. Ces liasses sont d'un volume très-différent : elles varient de cinq à treize feuilles. Elles sont couvertes d'une écriture fine, classées et numérotées avec soin, et contiennent, outre des demi-pages, de nombreux petits feuillets pleins de notes et de renvois. Des programmes universitaires et des journaux servent de chemise et fixent, par leurs dates, l'époque exacte de la naissance des diverses parties de l'œuvre. Avec la parcimonie maniaque d'un vieillard, Kant a utilisé tous les endroits non imprimés de ces couvertures, tous les chiffons de papier qui lui tombaient sous la main et jusqu'à des enveloppes de lettre. Mais ces notes ne se rapportent pas toutes à l'ouvrage; à chaque pas, au contraire, on rencontre des digressions inattendues, et on se heurte même à des considérations ou à des observations entièrement étrangères au sujet. On y trouve, par exemple, pêle-mêle des extraits de livres et de journaux, des décisions universitaires, des notes d'affaires privées, comptes et aumônes, des projets de dîner, avec indication du menu et des personnes à inviter, et parfois des protestations, des sorties autographes contre le fameux Lampe, ce

domestique tyran, qui a joué un grand rôle dans la vie du philosophe. C'est enfin résumé de tout ce qui arrivait à Kant pendant qu'il était assis à sa table de il. Une mémoire très-affaiblie par l'âge l'obligeait à prendre note de tous ces intimes qui, d'un trait de plume, devaient disparaître plus tard du corps ge. Mais à côté de ce journal presque quotidien du philosophe, nous des chapitres entiers mis au net, écrits par un copiste avec des cor- nt, et qui sont tout prêts pour l'impression.

intenant dire quelques mots du fond même de l'ouvrage, sans prétention de porter un jugement sur la valeur d'une œuvre que ssons que de troisième main.

d, on reconnaît, dit M. Haym, la rigoureuse méthode d'examen qui e entre tous les philosophes l'auteur de la *Critique de la raison pure*. chaque pas en avant, il remonte avec une persistance systématique à son nt de départ pour légitimer la marche qu'il suit et établir la stricte logique de es déductions. Il se montre infatigable dans l'analyse scrupuleuse du concept pur de la matière, tourne et retourne sans cesse en tous sens les deux catégories de qualité et de quantité, et fait surgir, par ce travail critique, une série inépuisable de nouveaux problèmes qui retardent continuellement la solution qu'il poursuit. La question est creusée sans fin, mais elle reste stationnaire.

Il est, d'ailleurs, inutile de faire remarquer qu'une comparaison avec les autres œuvres de Kant, et surtout les *Éléments métaphysiques de la science de la nature*, pourra seule établir avec certitude le profit que la philosophie doit tirer de la nouvelle découverte.

Les digressions et considérations dont nous avons parlé plus haut, et qu'aucun lien apparent n'unit au sujet, ne dépassent jamais l'horizon du criticisme et tournent éternellement dans le même cercle d'idées : pas une hardiesse, mais aussi pas une déviation. Elles nous prouvent jusqu'à quel point l'esprit du philosophe avait reçu l'empreinte de son propre système, et qu'au seuil de la tombe, comme par le passé, à ces grandes questions sur Dieu, la liberté et l'immortalité de l'âme, Kant répondait toujours par de nouvelles questions, sans jamais arriver à conclure. Constatons aussi que l'auteur a réussi à donner à ses idées, dans quelques-uns de ses aphorismes, une forme plus heureuse et plus précise que dans la plupart de ses autres ouvrages.

Nous ajouterons en terminant que la conciliation des deux notions de Dieu et du monde semble être, en effet, la pensée fondamentale de l'œuvre, qui devait être par conséquent, comme l'avait annoncé son auteur, le résumé et le couronnement de la philosophie transcendantale.

Au milieu des préoccupations nouvelles de l'Allemagne, dans ce mouvement positiviste qui l'entraîne des régions de la spéculation sur le terrain des sciences naturelles, l'annonce de cette découverte, qui, il y a vingt ans à peine, eût enflammé toutes les têtes des bords de la mer Baltique aux sources du Rhin, a passé presque inaperçue; et il a fallu la création d'une revue nouvelle, les *Annales prussiennes*, pour qu'une voix y célébrât la découverte d'une œuvre posthume du grand philosophe de Kœnigsberg. La bibliothèque royale de Berlin a fait des démarches pour acquérir le manuscrit, mais elle n'a pu s'entendre sur le prix avec le détenteur actuel, qui est, dit-on, un parent éloigné de Kant demeurant en Russie.

E. S.

mans la trouve improbable, surtout parce que, dit-il, le sultan Scherif n'aurait pas voulu perdre la rançon du prisonnier.

M. Neimans, lui-même voyageur intrépide, a dû quitter le Caire en décembre et se diriger vers le Darfour, pour tâcher d'y recueillir des nouvelles plus certaines, et avec la résolution, si Vogel vivait encore, « de tout risquer pour se mettre en communication avec lui. »

DÉCOUVERTE D'UN MANUSCRIT DE KANT.

Il y a quelques mois déjà, divers journaux allemands ont annoncé la découverte d'un manuscrit de Kant. Grâce à la double étude critique de M. Schubert, dans les *Feuilles provinciales de Prusse*, et de M. Haym, dans ses *Annales prussiennes*, nous sommes en mesure de donner aujourd'hui sinon une analyse complète, du moins une idée assez générale de cette œuvre posthume du célèbre philosophe de Kœnigsberg. Soumis d'abord à un examen d'autant plus sévère que des falsifications récentes à Weimar et à Leipzig avaient rendu les juges plus circonspects, le manuscrit est sorti victorieux d'une épreuve qui a établi son incontestable authenticité.

Outre l'intérêt naturel qui s'attache aux moindres reliques scientifiques d'un grand génie, cette découverte mérite une attention particulière et devient d'un prix inestimable par la valeur du manuscrit; on n'a pas tardé à reconnaître, en effet, que c'est l'œuvre qui a occupé les dernières années de la vie de Kant, et qui, sous le titre : *Système encyclopédique de la philosophie pure*, devait établir la transition et faciliter le difficile passage de la physique à la métaphysique. En 1842, M. Schubert déplorait amèrement, dans la biographie du philosophe, la disparition complète de cet ouvrage, qu'au dire de Hasse (*Remarquables propos de Kant par un de ses convives;* Kœnigsberg, 1804), Kant se plaisait à appeler, au milieu de l'abandon des causeries intimes, son chef-d'œuvre et le couronnement de son système.

Disons un mot de la forme du manuscrit, qui a attiré d'une manière spéciale l'attention des critiques, car cet examen est indispensable dans ces sortes d'instructions scientifiques, qui ont pour objet de constater l'identité d'un ouvrage et d'en rechercher la paternité. Le tout se compose de douze liasses de pages non cousues, d'un papier épais et grisâtre. Ces liasses sont d'un volume très-différent : elles varient de cinq à treize feuilles. Elles sont couvertes d'une écriture fine, classées et numérotées avec soin, et contiennent, outre des demi-pages, de nombreux petits feuillets pleins de notes et de renvois. Des programmes universitaires et des journaux servent de chemise et fixent, par leurs dates, l'époque exacte de la naissance des diverses parties de l'œuvre. Avec la parcimonie maniaque d'un vieillard, Kant a utilisé tous les endroits non imprimés de ces couvertures, tous les chiffons de papier qui lui tombaient sous la main et jusqu'à des enveloppes de lettre. Mais ces notes ne se rapportent pas toutes à l'ouvrage; à chaque pas, au contraire, on rencontre des digressions inattendues, et on se heurte même à des considérations ou à des observations entièrement étrangères au sujet. On y trouve, par exemple, pêle-mêle des extraits de livres et de journaux, des décisions universitaires, des notes d'affaires privées, comptes et aumônes, des projets de dîner, avec indication du menu et des personnes à inviter, et parfois des protestations, des sorties autographes contre le fameux Lampe, ce

domestique tyran, qui a joué un grand rôle dans la vie du philosophe. C'est enfin le résumé de tout ce qui arrivait à Kant pendant qu'il était assis à sa table de travail. Une mémoire très-affaiblie par l'âge l'obligeait à prendre note de tous ces détails intimes qui, d'un trait de plume, devaient disparaître plus tard du corps de l'ouvrage. Mais à côté de ce journal presque quotidien du philosophe, nous rencontrons des chapitres entiers mis au net, écrits par un copiste avec des corrections de Kant, et qui sont tout prêts pour l'impression.

Nous allons maintenant dire quelques mots du fond même de l'ouvrage, sans toutefois avoir la prétention de porter un jugement sur la valeur d'une œuvre que nous ne connaissons que de troisième main.

Dès l'abord, on reconnaît, dit M. Haym, la rigoureuse méthode d'examen qui caractérise entre tous les philosophes l'auteur de la *Critique de la raison pure*. Après chaque pas en avant, il remonte avec une persistance systématique à son point de départ pour légitimer la marche qu'il suit et établir la stricte logique de ses déductions. Il se montre infatigable dans l'analyse scrupuleuse du concept pur de la matière, tourne et retourne sans cesse en tous sens les deux catégories de qualité et de quantité, et fait surgir, par ce travail critique, une série inépuisable de nouveaux problèmes qui retardent continuellement la solution qu'il poursuit. La question est creusée sans fin, mais elle reste stationnaire.

Il est, d'ailleurs, inutile de faire remarquer qu'une comparaison avec les autres œuvres de Kant, et surtout les *Éléments métaphysiques de la science de la nature*, pourra seule établir avec certitude le profit que la philosophie doit tirer de la nouvelle découverte.

Les digressions et considérations dont nous avons parlé plus haut, et qu'aucun lien apparent n'unit au sujet, ne dépassent jamais l'horizon du criticisme et tournent éternellement dans le même cercle d'idées : pas une hardiesse, mais aussi pas une déviation. Elles nous prouvent jusqu'à quel point l'esprit du philosophe avait reçu l'empreinte de son propre système, et qu'au seuil de la tombe, comme par le passé, à ces grandes questions sur Dieu, la liberté et l'immortalité de l'âme, Kant répondait toujours par de nouvelles questions, sans jamais arriver à conclure. Constatons aussi que l'auteur a réussi à donner à ses idées, dans quelques-uns de ses aphorismes, une forme plus heureuse et plus précise que dans la plupart de ses autres ouvrages.

Nous ajouterons en terminant que la conciliation des deux notions de Dieu et du monde semble être, en effet, la pensée fondamentale de l'œuvre, qui devait être par conséquent, comme l'avait annoncé son auteur, le résumé et le couronnement de la philosophie transcendantale.

Au milieu des préoccupations nouvelles de l'Allemagne, dans ce mouvement positiviste qui l'entraîne des régions de la spéculation sur le terrain des sciences naturelles, l'annonce de cette découverte, qui, il y a vingt ans à peine, eût enflammé toutes les têtes des bords de la mer Baltique aux sources du Rhin, a passé presque inaperçue; et il a fallu la création d'une revue nouvelle, les *Annales prussiennes*, pour qu'une voix y célébrât la découverte d'une œuvre posthume du grand philosophe de Kœnigsberg. La bibliothèque royale de Berlin a fait des démarches pour acquérir le manuscrit, mais elle n'a pu s'entendre sur le prix avec le détenteur actuel, qui est, dit-on, un parent éloigné de Kant demeurant en Russie.

E. S.

LES PALIMPSESTES DU PROFESSEUR TISCHENDORF.

La bibliothèque impériale de Russie vient d'acheter la collection de palimpsestes et autres manuscrits que M. le professeur Tischendorf a rapportée d'Orient en Allemagne il y a quelques années. Le nombre des palimpsestes n'est pas moindre de dix-sept. Quelques-uns, il est vrai, ne se composent que de peu de feuilles. Dix d'entre eux ont pour texte primitif un texte grec, et parmi eux il faut citer en premier lieu un manuscrit de quarante-quatre feuilles in-4°, avec des passages du Pentateuque dont l'écriture appartient au cinquième ou au sixième siècle, et un autre manuscrit de vingt-huit feuilles in-4°, avec des fragments du Nouveau Testament, qui accusent sept mains différentes et qui appartiennent pour la plupart au cinquième siècle, et, pour le reste, au sixième et au septième. Le second texte du premier palimpseste est aussi grec, et écrit en lettres onciales usitées au neuvième siècle; il contient entre autres toute une homélie de Jean Damascène. Le second texte du deuxième palimpseste est géorgien.

Deux autres palimpsestes (six et trois feuilles in-4°) contiennent des fragments d'Isaïe et du livre des Rois. L'écriture est du septième et du huitième siècle. Ils ont été publiés, ainsi que les deux premiers, dans le premier volume des *Monumenta sacra inedita, nova collectio*, du professeur Tischendorf.

Huit autres feuilles, en caractères grecs du cinquième siècle, paraissent appartenir à un écrit patristique encore inconnu.

Il y a des parchemins qui portent jusqu'à trois textes superposés, et ce sont naturellement les plus curieux. De ce genre est un palimpseste gréco-slavonien de vingt-trois feuilles, dont la plupart portaient déjà deux textes grecs avant de recevoir le texte slavonien. Un autre a trois textes grecs : d'abord, des fragments des lettres de saint Paul en onciales; au-dessus, des passages des Actes des Apôtres en belles lettres minuscules, et enfin, en troisième lieu, des paroles de chant écrites entre des lignes de musique. Une autre feuille, après avoir été couverte d'une écriture grecque du cinquième siècle, a reçu des caractères syriaques du septième; puis il s'est trouvé encore un moine géorgien, pour remplacer les deux anciens textes par un texte de sa langue.

Un palimpseste syriaque géorgien de cinquante feuilles fait espérer d'importants éclaircissements au sujet de la première traduction syriaque des Évangiles. La seule feuille qu'on en ait lue jusqu'à présent appartient au troisième Évangile; elle atteste une traduction très-fidèle, mais ne concorde avec aucune des versions syriaques connues jusqu'à présent. Un manuscrit arabe de soixante-quinze feuilles in-folio n'est pas moins important; il contient la plus ancienne traduction arabe des Épîtres de saint Paul, et est à la traduction erpénienne ce que l'Itala est à la Vulgate; elle donne toujours le mot dont se sont servis les premiers chrétiens arabes. Les connaisseurs placent ce rare manuscrit au huitième siècle. Mentionnons encore les manuscrits caraïtes et rabbanites. Ceux-ci comprennent, entre autres, toute une encyclopédie philosophique (logique, physique et métaphysique), dont le manuscrit passe pour être le manuscrit original de l'auteur. Parmi les premiers, il y a de nombreuses poésies et des travaux exégétiques qui comprennent quatre cents feuilles, et qu'on attribue à un des interprètes juifs les plus fameux, du nom de Jefel. Les manuscrits de cet auteur sont extrêmement rares, et on n'en connaît que depuis peu de temps. (*Gazette d'Augsbourg.*)

CHRONIQUE PARISIENNE.

La *Revue Germanique* s'occupe de littérature, de science et de philosophie étrangères, mais elle paraît à Paris, et il ne serait pas rationnel qu'elle se détournât complétement de ce qui se passe sous ses yeux. Elle ouvre donc à la vie intellectuelle de la France une place, qu'elle ne pourra jamais faire bien grande, mais qui, pour cette raison même, sera toujours bien remplie. Dans la présente livraison surtout[1], nous sommes tellement resserrés que nous pouvons à peine annoncer notre *Chronique parisienne,* et non véritablement l'inaugurer. Nous prions donc nos lecteurs de considérer ce court article plutôt comme une promesse que comme un accomplissement.

Nous n'avons pas besoin de dire que toute polémique sera habituellement et forcément étrangère à cette courte revue mensuelle : les conditions de notre périodicité nous l'interdisent, et la place nous ferait défaut. Mais nous devons deux mots de réponse ou d'explication à quelques lignes amicales qu'a bien voulu nous consacrer une feuille théologique, la *Revue chrétienne*. Elle paraît nous soupçonner d'une partialité sympathique pour « l'Allemagne panthéiste », et craindre que « l'Allemagne chrétienne » ne souffre de cette préférence. Nous pouvons la rassurer pleinement : le panthéisme spéculatif et idéaliste, qu'elle a sans doute particulièrement en vue, a pour le moment cessé d'être une puissance en Allemagne, et ne peut donner lieu qu'à des études rétrospectives. Quant à l'Allemagne chrétienne, nous n'aurons à en parler ni en bien ni en mal, parce que nous ne sommes pas un journal religieux; nous sommes un journal purement scientifique et littéraire. Nous aurons sans doute à faire connaître les travaux et les résultats de la critique et de l'exégèse allemandes, et c'est là même une de nos tâches principales, parce que ces résultats sont encore à peu près inconnus en France; mais nous considérons la religion comme tout à fait en dehors de ces débats scientifiques, et nous croyons qu'il y a plus de zèle que d'habileté et de justesse à l'y vouloir mêler. Prendre l'alarme au sujet de recherches critiques concernant l'authenticité ou la canonicité de certains passages ou de certains écrits, c'est, dans notre humble opinion, injurier et diminuer plutôt que défendre la religion : le christianisme serait en effet bien peu de chose si son sort était attaché aux travaux de quelques philologues. Nous ne pouvons d'ailleurs admettre que la *Revue chrétienne* soit dans le vrai en divisant les critiques et les exégètes allemands en armée scientifique qui attaque, et en armée scientifique qui défend le christianisme, et nous sommes persuadés que M. C. F. de Baur, l'illustre professeur de Tubingue, qui, à tort ou à raison, mais dans tous les cas après des travaux consciencieux et profonds, retire le quatrième évangile à saint Jean et la plupart des épîtres à saint Paul, ne s'en considère pas moins comme un excellent chrétien. Distinguons avec soin les débats scientifiques des controverses religieuses : la religion s'en trouvera bien, et la science aussi. La *Revue chrétienne* peut d'ailleurs être tranquille. On peut croire que toute spéculation philosophique

[1] Bien qu'elle contienne quatorze feuilles.

aboutit forcément à une conclusion donnée, sans être pour cela ni intolérant ni exclusif. La *Revue Germanique* ne le sera jamais, et quand elle fera l'histoire d'un débat d'exégèse ou de critique, elle trouvera tout naturel de faire connaître le pour et le contre.

Cette réponse à quelques lignes, dont nous ne méconnaissons d'ailleurs pas l'intention bienveillante, nous a paru nécessaire, mais elle restreint encore le peu d'espace que nous avons pu nous réserver cette première fois. Hâtons-nous, pendant qu'il en reste un peu, d'annoncer le nouveau volume d'*Essais de critique et d'histoire* que vient de faire paraître M. Taine. C'est, conformément à une méthode de plus en plus suivie, une réunion d'articles qui ont déjà passé dans des journaux, mais d'articles qu'on est heureux de relire, et qui méritent de rester. L'auteur des *Philosophes français du dix-neuvième siècle* a cette fois étendu le domaine de son analyse, et les figures qu'il nous fait connaître appartiennent à des ordres et à des temps divers; mais si l'unité du sujet manque, le nouveau volume en a deux autres qui ont bien leur prix, l'unité de talent et l'unité de méthode. La méthode avait été attaquée : M. Taine la justifie dans une excellente et vive préface. — Nous avons reçu un volume de poésies, les *Convictions*, de M. Maxime du Camp. Ce titre est ici à sa place, et répond on ne peut mieux à l'inspiration réelle, mais réfléchie plutôt que spontanée, du livre. La poésie de M. du Camp est de la poésie philosophique; elle est grave et un peu triste, mais, si nous pouvons dire, fortifiante, comme tout ce qui est mâle et sincère. Elle glorifie le travail, et, par une heureuse hardiesse, elle a emprunté quelques motifs aux prodiges du génie industriel. C'est une source nouvelle, où M. du Camp a puisé plusieurs de ses meilleures inspirations.

Le consciencieux et judicieux éditeur de la *Correspondance du roi Joseph*, M. le commandant du Casse, vient de faire paraître le premier volume de la *Correspondance du prince Eugène*. Ainsi s'accroît incessamment cette littérature de documents originaux si précieuse pour l'étude des événements et des hommes.

La plupart des théâtres abordent le printemps sous les meilleurs auspices. A l'Opéra, la *Magicienne* a remporté un succès qui durera, parce qu'il n'est pas dû uniquement à la pompe de la mise en scène. *Quentin Durward* vient d'obtenir un triomphe retentissant à l'*Opéra-Comique*, et le Théâtre-Lyrique a repris avec éclat la *Perle du Brésil* de M. F. David. La musique n'est pas moins florissante en dehors du théâtre. Parmi les innombrables concerts de cette saison, il y en a eu d'extrêmement remarquables. Nous citerons, entre autres, celui de M. Louis Lacombe, déjà un peu ancien; les trois concerts donnés à la salle Pleyel par madame Clauss-Szarwadi, et celui de M. Henri Litolff à la salle Herz. Ce dernier a été une révélation : M. Litolff, qui vient d'Allemagne, était, il y a un mois, inconnu en France. Il a joué son neuvième concerto symphonique, une œuvre que les maîtres ont admirée, avec une virtuosité qui tient du prodige et qui a excité l'enthousiasme du public. Par la poésie et l'originalité de ses compositions, par les allures rêveuses de ses mélodies et les hardiesses de ses harmonies, M. Litolff est bien de son pays; par certains côtés, il a des affinités avec Schumann, mais il est moins désordonné et plus rhythmé. Ce qui le distingue et le caractérise, c'est qu'il a su s'approprier les formes et les ressources de la musique nouvelle, tout en gardant une clarté de dessin qui frappe les moins initiés.

A. N.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME PREMIER.

Première livraison.

Deuxième livraison.

Troisième livraison.



CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.

REVUE
GERMANIQUE.

TOME DEUXIÈME.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
8, RUE GARANCIÈRE.

REVUE GERMANIQUE

PUBLIÉE PAR

MM. CH. DOLLFUS ET A. NEFFTZER

AVEC LE CONCOURS DE MESSIEURS

PHILARÈTE CHASLES, C. DARESTE, ÉDÉLESTAND DUMÉRIL,
MAURICE HARTMANN, É. LABOULAYE (de l'Institut), LITTRÉ (de l'Institut),
A. MAURY (de l'Institut), H. MÉRIMÉE, RENAN (de l'Institut),
DE ROUGÉ (de l'Institut), L. RATISBONNE, C. DE SAULT,
DANIEL STERN, H. TAINE, ETC., ETC.

TOME DEUXIÈME.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU
1858

LA

PHILOSOPHIE RÉALISTE.

FRANÇOIS BACON DE VERULAM

PAR

M. KUNO FISCHER,

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE A L'UNIVERSITÉ D'IÉNA [1].

I.

LA MÉTHODE.

Les grands esprits ne sont pas soustraits à l'influence des milieux dans lesquels ils surgissent. Ils sont, comme le vulgaire, le produit de leur temps, et loin d'être affranchis des puissances qui créent la vie générale, ils en sont au contraire la concentration resplendissante. Voltaire a peut-être fait la révolution, mais il n'a pas fait le dix-hui-

[1] Leipzig; Brockhaus. — La *Revue Germanique* ne peut mieux inaugurer la partie philosophique de son programme que par le compte rendu de l'ouvrage de M. Kuno Fischer. C'est à Bacon, c'est à ses principes et à sa méthode que revient la pensée allemande dans sa violente conversion au réalisme. Or, l'ouvrage de l'éminent professeur d'Iéna n'est pas seulement la meilleure et la plus complète exposition du système de Bacon, il est en même temps la critique la plus concluante de sa méthode expérimentale exclusive. Marquer les limites d'une méthode, et montrer les conséquences d'un système, n'est-ce pas en effet la meilleure et la plus légitime des critiques?

M. Kuno Fischer a débuté dans l'enseignement philosophique, il y a quelques années, à l'université d'Heidelberg, et avec le plus grand éclat. Les intrigues de la faction piétiste réussirent à l'éloigner de sa chaire. C'est à ses loisirs forcés que l'Allemagne doit le livre, tout à fait hors ligne, dont nous rendons compte, et c'est le succès de ce livre qui le fit appeler, par le gouvernement de Saxe-Weimar, à la chaire de philosophie de l'université d'Iéna, successivement occupée par Fichte, par Schelling et par Hegel.

tième siècle : il a été fait par lui. Bacon paraît à une époque encore frémissante d'admiration pour les grandes découvertes qui ont inauguré le monde moderne, et agitée par l'esprit de la réformation : il imprime à sa doctrine ce double caractère de réforme et d'invention. Autour de lui, les relations des hommes, leur activité, leur industrie se régénèrent et se développent, et l'esprit humain se montre de plus en plus impatient de ses vieilles entraves. Bacon veut être le régulateur de ce mouvement, et l'ambition lui vient d'armer la science d'un instrument, d'une méthode, qui la rende capable de procéder avec logique, et qui, l'affranchissant tout en la réglant, lui assure l'empire du monde. Comme Spinosa, il comprend que la force de l'homme réside dans son savoir; mais il y a une différence : la science, dit Bacon, en obligeant l'homme à devenir inventif, doit le rendre puissant; elle le rend libre, dit Spinosa, en brisant l'empire que les choses exercent sur lui. Le but de l'un est notre indépendance des choses; le but de l'autre leur assujettissement à notre domination, la conquête et l'asservissement de la nature par l'intelligence au profit du savoir, du bien-être, et du bonheur général. La connaissance des secrets et des lois de la nature, tel est le moyen unique de parvenir à cette noble fin. Il importe donc d'arracher la science à ses tendances contemplatives, et d'en faire une faculté opérative et inventrice. La compréhension de la nature ne se peut obtenir qu'à l'aide de l'expérience, non pas de cette expérience étourdie et vulgaire, qui court à l'aventure, s'en remettant au hasard du soin de son éducation; mais de cette expérience qui ne s'avance qu'avec précaution, pas à pas, conformément aux préceptes, aux conseils de la raison, et sous la surveillance d'une forte discipline.

Le voilà, le grand mot de la philosophie baconienne, l'expérience, le grand et le premier, mais non pas le dernier. Entre les mains de Bacon, l'expérience est une clef d'or qui ouvre les portes de la nature, pour en livrer les mystères à la science. La nature est là, se déployant en face de l'intelligence, dans sa splendeur et sa vérité; ce que l'intelligence a de mieux à faire pour la comprendre, c'est de se confier à elle avec soumission. Il faut pour cela qu'elle se débarrasse de tout élément étranger, de toute idée préconçue, de tout souvenir, de toute représentation infidèle, et, pour parler la langue de Bacon, de toute *idole*. Inhérentes à l'humanité, soit comme infirmité naturelle, soit comme tradition historique, les *idoles* obscurcissent l'intelligence et lui dérobent la nature. Cette « maîtresse d'erreur » que l'on appelle l'opinion, cette force traditionnelle que l'on appelle l'autorité, cette image abstraite des choses que l'on appelle le langage, cette inclination de l'homme à



mêler sa propre nature aux impressions qui lui arrivent du dehors, à anthropomorphiser tout ce qui vient toucher son âme, telles sont les idoles les plus dangereuses, et contre lesquelles il est le plus difficile de se prémunir. La science ne devant avoir pour fondement que la conviction seule, il y va de son intérêt de n'ajouter foi aux impressions comme aux paroles qu'avec une extrême réserve, de même qu'il est de son devoir de maintenir leur véritable caractère aux objets qu'elle veut connaître. Il convient donc qu'elle prélude à ses recherches par le doute absolu, non par le doute sceptique qui conteste la légitimité de la science, mais par celui du rénovateur qui la constitue et la perfectionne. En partant du doute, Bacon comme Descartes n'a eu en vue que l'émancipation de l'esprit; ils ont voulu l'un et l'autre le soustraire à toute action extérieure, pour le rendre à lui-même. Mais tandis que l'auteur du *Discours sur la méthode* revendique pour l'intelligence une souveraine liberté d'allure, celui du *Novum organum* la place sous la tutelle et la haute direction de la nature. L'intelligence ne doit souffrir aucun intermédiaire entre elle et le monde extérieur, sous peine de s'égarer et d'accepter des idoles pour des vérités. Il est même bien qu'elle pousse la rigueur de ses scrupules jusqu'à se défier du témoignage de ses sens.

Pour obvier au vice originel de la perception, on fera sagement de l'armer d'instruments. Ce n'est pas assez de percevoir les faits extérieurs, il faut les observer; ce n'est pas assez de les observer, il faut les interroger en expérimentant; car la nature est un Protée envers lequel il faut employer la force et la ruse. Chaque expérience est une question qui, posée d'une manière convenable, recevra sa réponse, et toute saine interprétation de la nature n'est que la conséquence des jugements que les expériences bien faites nous font porter sur ses objets. Ce dont la science doit surtout se garder, c'est de vouloir découvrir des causes finales dans le monde extérieur. Non-seulement la poursuite de ces causes est stérile, mais elle est pernicieuse. La téléologie est du ressort de la métaphysique, et c'est commettre une faute grave que de l'introduire dans la physique; celle-ci ne s'occupe que des causes efficientes (*causæ efficientes*) ou directes. La recherche des fins dans l'ordre naturel est infructueuse et inféconde.

De quelle méthode l'intelligence fera-t-elle choix pour acquérir à la perception l'évidence et la certitude que réclame la science. A l'aide de quelle puissance réussira-t-elle à soumettre à sa contrainte, à la régularité de la discipline, quelque chose d'aussi fugitif, d'aussi capricieux que la perception? A l'aide de l'expérience. Elle aura, en pre-

mier lieu, à constater, à préciser les faits, et à en faire l'énumération (*enumeratio simplex*). Ces faits ainsi recueillis formeront, par un heureux groupement, une description ou une histoire de la nature, de même que l'expérience deviendra la connaissance des causes, car savoir véritablement, c'est avant tout savoir les causes. Mais ces causes, comment les atteindre à travers la foule et la variété des phénomènes? Chaque phénomène nous est donné sous de certaines conditions; parmi ces conditions, il en est d'essentielles et sans lesquelles le phénomène ne saurait exister, il s'agit de les déterminer et de les isoler des autres. C'est la tâche la plus importante et la plus minutieuse de l'expérience. De tant de faits agglomérés, lesquels recueillir? lesquels rejeter? Ne sont-ils pas tous là au même titre? Par quel contrôle pourra-t-on les discerner? — Par la comparaison, répond Bacon. Il est des cas où le phénomène se manifeste dans des conditions différentes, et d'autres où, dans des conditions tout à fait semblables, il ne se produit point. Les premiers cas, ceux où le phénomène se présente, mais dans d'autres conditions, sont des instances positives (*instantiæ positivæ vel convenientes*); les seconds, ceux où, dans des conditions semblables, le phénomène n'a pas lieu, sont des instances négatives ou contradictoires (*instantiæ negativæ vel contradictoriæ*). Comparez d'abord les instances positives entre elles, confrontez-les ensuite avec les instances négatives; ces comparaisons réitérées vous révéleront les conditions qui ne sont point essentielles, et vous les feront rejeter. L'expérience marchera de la sorte, de fait en fait, jusqu'à la loi, allant toujours du particulier au général, et l'intelligence, dit Bacon, s'élèvera de l'expérience à l'axiome, par la voie de l'induction, qui est la clef de la science (*clavis interpretationis*). Mais il ne faut pas trop se hâter vers ce résultat suprême. Il suffit d'une seule instance négative pour réduire à néant toute une longue suite d'instances positives, et pour infirmer par conséquent l'axiome qu'on aurait pu en tirer. L'expérience, afin de s'épargner ce genre de déception, prendra l'initiative, et s'avancera bravement à la rencontre des instances négatives. Dès qu'elle n'aura plus à redouter la surprise du moindre petit fait, elle sera sûre de son axiome et pourra l'établir irrévocablement. Les instances négatives, tout en rendant difficile la marche de l'expérience, lui imposent une direction plus régulière et plus scientifique, elles lui servent, pour ainsi dire, de critérium et de caution.

Voyons maintenant par quel procédé la connaissance expérimentale se change en invention : car c'est là le but que ne perd jamais de vue la philosophie de Bacon.

Après être parti de l'expérience pour parvenir à l'axiome, on ira de l'axiome à l'invention, du principe à l'application, en s'aidant encore de l'expérience. La méthode expérimentale transforme brusquement sa manière : elle passe de l'induction à la déduction. L'induction conduit de l'expérience à l'axiome, c'est la méthode d'explication, qui a pour terme la connaissance; la déduction, au contraire, mène de l'axiome à l'expérience; c'est la méthode d'application, elle aboutit à l'invention.

Tout serait bien, et la méthode achevée et parfaite, si l'induction, pour sceptique et scrupuleuse qu'elle puisse être, ne restait toujours sujette à caution. Observer les instances négatives, ce n'est pas les épuiser. Il faut cependant les avoir épuisées avant d'émettre le moindre axiome. Il est de la plus haute importance d'établir la preuve qu'il n'en subsiste plus aucune; or, cette preuve, l'expérience n'est pas en état de la fournir, parce que la nature est infiniment plus vaste qu'elle. C'est à bon droit que Bacon demande pour la science des axiomes basés sur la nécessité et la généralité la plus stricte; mais cette généralité stricte ne peut s'obtenir que par à peu près, au moyen de l'expérience. L'induction reste donc toujours sous le coup de la menace des instances négatives. De plus, l'observation de ces instances présente mille embarras. Elle exige une comparaison soigneusement faite des instances entre elles. Que de patience, que de peine, que de perte de temps, avant d'oser formuler un axiome! encore, au bout du compte, le fera-t-on le plus souvent sans garantie suffisante.

Les difficultés sont palpables, comment y échapper? Bacon a recours à cet effet à certains moyens qu'il appelle *auxilia mentis*, et dont il fait la nomenclature. Mais ici nous voyons le chercheur empirique et naturaliste devenir tout à coup philosophe spéculatif. C'est que Bacon n'est point un cerveau systématique, mais plutôt un génie inventif. Un de ces moyens auxiliaires, le plus efficace, celui qui doit compléter, faciliter, soutenir la méthode, consiste à négliger les faits secondaires pour s'attacher de préférence à certains cas qui par leur nature et leur signification ont autant de valeur que toute une série d'autres. Bacon les appelle, parce qu'ils sont l'expression la plus claire et la plus nette d'un phénomène quelconque, *instances prérogatives*. C'est à elles que l'induction doit s'adresser pour simplifier son œuvre et la conduire vers le but définitif de la science, l'explication de la nature et la découverte de ses lois. En un mot, l'induction doit s'aider de l'analogie; mais ce n'est point la méthode, c'est le coup d'œil, la sagacité de l'observateur qui découvre les analogies; ce ne sont ni les sens ni les instruments qui les perçoivent, c'est la seule pénétration de l'es-

prit. Ce n'est jamais à la superficie des choses qu'on les rencontre; c'est dans leurs profondeurs; c'est là que le tact et le talent de l'observateur doit aller les atteindre. Elles sont, au dire de Bacon, les premiers, les plus infimes degrés qui mènent à la conception de l'unité de la nature. Toutefois, il conseille à leur égard la prudence et la circonspection la plus sévère, de peur que, séduit par leur attrait, on ne se laisse prendre aux rêves et aux illusions de la fantaisie.

Voilà bien les traits généraux de la méthode expérimentale. Dans le dessin qu'en a donné M. Fischer, elle conserve à merveille cet air de sagesse positive qui sied à la mère des sciences naturelles.

Dès que Bacon assigne à la science l'invention pour fin, il est naturel qu'il lui donne la physique pour fondement. Il repousse l'emploi des idoles dans l'explication de la nature; parmi ces idoles, il range les idées de fin, de genre, de forme, comme autant de catégories appartenant à l'esprit humain, mais étrangères aux choses. Aux causes finales il substitue les causes actives, aux idées de genre les individus, aux formes abstraites les qualités positives, détruisant ainsi tout ce qui pourrait rendre l'explication de la nature théologique, idéale et abstraite. En un mot, le rénovateur attaque avec énergie, jusque dans son essence, la philosophie formelle dont il prétend renverser l'empire. Cette philosophie se résume pour lui en trois moments, la scolastique, la période d'Aristote et de Platon, et enfin l'école de Pythagore. On ne saurait trop promptement, selon lui, débarrasser l'intelligence de ce mélange de creuses spéculations, de rêveries fantastiques, qui ont dépossédé si longtemps le bon sens et la vraie science. Aristote surtout est son ennemi, en raison de la longue dictature qu'il a exercée sur la philosophie. N'est-ce pas lui d'ailleurs qui a exalté la théorie comme le plus noble essor de l'esprit de l'homme, lui qui a achevé le développement systématique de la métaphysique et en a fait la base de l'explication de la nature, lui enfin qui a été le promoteur de la philosophie formelle, le créateur de la logique? Mais un tort bien plus grave, c'est d'avoir introduit l'induction dans la science, sans avoir pris soin auparavant d'en faire un instrument d'ordre et de critique[1]. Il remplace la logique d'Aristote par l'expérience; en regard de l'expérience péripatéticienne, qu'il dédaigne comme vulgaire, il établit l'expérience méthodique, et il substitue l'induction au syllogisme. A quoi donc peut servir le syllogisme?

[1] Il est inutile de faire observer qu'en combattant Aristote de cette façon, Bacon est tout à fait sous l'empire des idoles auxquelles il a déclaré la guerre.

A découvrir quelque chose de nouveau? A trouver l'inconnu? Il n'est bon tout au plus qu'à coordonner logiquement des idées existant déjà. En quoi consiste-t-il en effet? En prémisses et en conclusions; mais au fond ces conclusions ne sont que des mots; loin d'être pour la science un instrument de quelque valeur, le syllogisme n'est évidemment qu'une dangereuse argutie qui nous accoutume à prendre des mots pour des réalités et des formes de raisonnement pour des vérités. Quel contraste avec la manière de procéder de l'expérience méthodique! elle ne se contente pas de prouver par des paroles, elle apporte des faits à l'appui; elle ne pérore point, elle démontre en expérimentant, et, après nous avoir mis en rapport immédiat avec les choses, elle nous enseigne à diriger, à contrôler nos perceptions. Quant à l'expérience d'Aristote, elle se garde bien d'examiner la nature, elle la décrit, la dépeint, la définit d'avance, et, au lieu de monter à la loi degré par degré, axiome par axiome, cédant à une impatience déréglée, elle s'envole vers un but qu'elle n'atteint presque jamais.

Platon vaut mieux. Il est vrai qu'il se laisse fasciner aussi par une multitude d'idoles, mais au moins ces idoles se couvrent-elles d'une admirable poésie. Le jugement de Bacon sur Aristote et Platon ressemble à quelques égards à la manière dont on apprécie, de nos jours, Schelling et Hegel. Au sens du réformateur du seizième siècle, Aristote, avec sa dialectique qui fait sortir l'univers de catégories, a perdu les sciences naturelles, et Platon, de son côté, a dénaturé la réalité en la transformant en images poétiques. Tous deux se sont laissé éblouir par des idoles. Le même reproche a été adressé aux deux célèbres idéalistes allemands. On a voulu voir dans Schelling une ressemblance avec Platon; on a vu plus justement dans Hegel une ressemblance avec Aristote, et on les a accusés tous les deux d'avoir cherché à résoudre par la spéculation des problèmes sur lesquels l'expérience et l'investigation ont seules le droit de prononcer. On voit que c'est la pensée de Bacon.

Bacon rejette les idées de Platon avec aussi peu de ménagement que les catégories d'Aristote; il ne consent à voir en elles que des formes de nos conceptions, dépourvues de valeur et de portée scientifique. En considérant les idées comme le type divin des choses, le philosophe grec a divinisé ses propres idoles, et s'est égaré dans sa bonne foi jusqu'à l'apothéose de l'erreur. Chez lui, l'imagination séduit et fourvoie l'intelligence, le poëte entraîne le philosophe, et la fantaisie, usurpant les fonctions de la logique au lieu de représenter les objets dans leur simplicité, fait surgir de gracieuses mais infidèles images.

Malgré cette opposition dans les tendances et dans les principes, il existe cependant un point de contact entre le plus grand réaliste des temps modernes et le plus grand idéaliste de l'antiquité : c'est la méthode. Le procédé que Bacon emploie pour découvrir les lois de la nature au milieu des phénomènes, Platon s'en est servi le premier pour abstraire l'idée de la foule des représentations. La marche que suivent les deux philosophes est purement inductive. Ils remontent de la même manière du particulier au général, et, à l'aide d'une opération toute pareille, ils s'élèvent avec lenteur, et par induction, l'un des images aux idées, l'autre des faits à leurs lois, Platon aux causes finales des choses, Bacon à leurs causes efficientes. Et le mouvement d'ascension s'accomplit, dans les deux cas, au moyen des « instances négatives ». Platon fait subir à chaque idée l'épreuve de la contradiction; Bacon, de même, fait contrôler par les instances négatives les conditions essentielles de chaque phénomène. Platon expérimente avec les idées, Bacon avec les choses; celui-ci physiquement, pour parvenir à la véritable loi; celui-là logiquement, afin de démêler l'idée véritable. Bacon reconnaît lui-même cette affinité de méthode qui explique en quelque sorte ses sympathies; il dit quelque part, en parlant de l'induction, que personne n'en a fait usage avant lui, si ce n'est peut-être Platon, pour l'épuration de ses définitions et de ses idées.

Il y a pourtant dans la philosophie grecque une période dont la direction se rapproche de celle de Bacon : c'est la période antésocratique, où la philosophie, à ses débuts, ne s'occupait encore que de la matière et non de la forme des choses. C'est là que Bacon trouve le véritable esprit philosophique, et parmi les nombreuses doctrines de cette époque, c'est la théorie des atomes qui l'attire le plus. Il trouve qu'elle pénètre les corps dans toute la force du terme, et qu'elle en poursuit l'analyse jusque dans leurs parties les plus minimes. C'est Démocrite qui le premier a émis le principe que la nature existe de toute éternité, qu'elle n'est point un être sans consistance et sans forme, mais une substance animée et mue par des forces créatrices. La matière et la forme sont donc inséparables en fait, et s'il est permis de les distinguer pour l'explication de la nature, c'est une erreur que de vouloir les isoler. L'unique tort de Démocrite, c'est d'avoir acquis ces principes irréfutables par l'intuition seulement, et non point avec le secours de l'expérience méthodique, et de les avoir énoncés d'une façon purement métaphysique, au lieu de les démontrer physiquement. Au demeurant, c'est là un tort commun à toute la philosophie naturelle de l'antiquité. Sans doute elle a eu raison de chercher le prin-

cipe des choses dans les éléments et les forces de la nature; mais, en formulant ses axiomes trop à la hâte, elle a changé en divinations les investigations de la science. Voisine, quant au fond, de la nature et du vrai, elle s'en éloigne dans sa forme, et finit par devenir de la poésie. La nature et la vérité y sont contenues, non point à l'état de connaissance réelle, basée sur l'expérience, mais à l'état de mythes, et sous forme de symboles. De là le grand intérêt de Bacon pour les mythes des anciens, intérêt si vif qu'il leur a consacré un traité auquel l'exposition de ses principes poétiques sert d'introduction. L'esprit qui l'inspire, ainsi que nous l'avons fait ressortir, est ce sens pratique qui cherche avant tout dans les choses le côté de l'utilité, et impose à la pratique aussi bien qu'à la théorie un caractère tout positif. Si la mission de la théorie est de reproduire l'image du monde, ce n'est qu'avec l'aide de l'expérience; s'il appartient à la pratique de le transformer, elle a besoin pour réussir du secours de l'invention. Par reproduction du monde, Bacon entend sa description et son explication, l'histoire de la nature et de l'humanité d'une part, et de l'autre la connaissance que la science donne des faits relatés par l'histoire. Celle-ci, par conséquent, dépend de la mémoire, qui recueille et conserve nos expériences, tandis que la science relève de la raison, qui examine ces expériences et les ramène à des lois générales. Mais, outre la mémoire et la raison, l'esprit théorique possède une troisième faculté, l'imagination ou fantaisie; de sorte qu'en dehors de cette image de la nature, que la mémoire produit en combinant les faits, et que la raison confirme en les rapportant aux lois, il en existe une autre qui se distingue de la première en ce qu'elle est inventée au lieu d'être trouvée. La perception et la raison sont des miroirs où les objets viennent se refléter sans le moindre changement; l'imagination, au contraire, est un miroir enchanté qui les transforme en les réfléchissant. Cette image de l'univers inventée par la fantaisie, c'est la poésie. Ainsi la poésie, dans le sens de Bacon, n'est que la simple image de l'univers représentée dans notre esprit par les idoles de la fantaisie. Dès qu'elle ne fait que refléter le monde extérieur, la poésie devient une manière de copie historique, et cesse d'être l'expression de notre propre nature; en d'autres termes, Bacon n'admet pas le lyrisme. Il relègue dans la philosophie et la rhétorique la satire, l'épigramme, l'élégie et l'ode. Comprendre la poésie de cette façon, n'est-ce pas méconnaître ce qui constitue son caractère et son inspiration? n'est-ce pas lui ravir l'émotion et la puissance créatrice pour ne lui laisser que la prose? Lui enlever la verve lyrique, c'est lui couper les

ailes et l'obliger à marcher terre à terre. Son activité se bornera alors à reproduire l'histoire, à laquelle elle donnera tantôt la forme du récit pour les événements du passé, tantôt celle du drame, tantôt enfin celle du symbole; en sorte que, dans la division en genres, elle sera épique, dramatique, et allégorique ou parabolique. L'allégorie est, de ces trois genres, celui que Bacon préfère; elle est, à son avis, la plus haute expression de la poésie, parce qu'elle est en mesure de rendre les plus grands services à la science. Elle métamorphose l'histoire en symboles, soit pour voiler quelques mystères, soit pour rendre une vérité plus sensible. Mystique dans le premier cas, elle devient didactique dans le second. Le symbole mystique sert à la religion, et la science utilise l'autre, car l'intelligence et en même temps l'explication des symboles sont une tâche qui revient à la science. L'écrit du philosophe « sur la sagesse des anciens » est un essai ou, pour mieux dire, un spécimen de la manière dont on doit comprendre et expliquer les mythes. Sans s'inquiéter le moins du monde de leur histoire, sans rechercher leur origine, sans en examiner le côté religieux et populaire, sans séparer l'élément épique de la partie allégorique, il ne voit dans les mythes qu'une espèce de parabole. Or, qu'est-ce que la parabole? Une manière d'équation dont un membre étant connu, il s'agit de découvrir l'autre; l'image une fois donnée, il importe d'en trouver le sens. Mais comme ces fictions poétiques sont en réalité leur propre équivalent, et n'ont nul besoin d'un second terme, Bacon en poursuivant ce second terme donne pleine carrière à son caprice et à son imagination. Son explication des mythes est une preuve de plus du danger des analogies inconsidérées contre lequel il s'efforce de prémunir dans son *Novum organum*.

Dès qu'il est question d'apprécier la teneur religieuse de la mythologie, Bacon manque de sens comme de mesure. Il traite les mythes tantôt comme les formes vaporeuses d'une fantaisie arbitraire, tantôt comme une sorte d'enseignement poétique qu'il arrange et commente à sa guise. Il est par conséquent aussi incapable de juger le monde qui en est sorti, qu'il est peu fait pour la comprendre elle-même. Le sentiment de l'originalité antique lui fait défaut. Se conformant d'ailleurs en ce point à l'esprit de son siècle et de son pays, notre philosophe n'a vu la Grèce qu'à travers la civilisation romaine. Or les anciennes fictions de la mythologie s'expliquaient à Rome d'après les allégories que Chrysippe et les stoïciens avaient mises en vogue. Dans la préface de son ouvrage sur la sagesse des anciens, Bacon a beau s'élever contre les stoïciens, et en particulier contre Chrysippe, sa manière de com-

prendre et d'interpréter les mythes est tout aussi fausse et ne vaut pas mieux que la leur. Cette parenté avec Rome qui rend la Grèce étrangère à Bacon, se retrouve dans le plus grand de ses compatriotes et de ses contemporains, dans un homme dont l'imagination a embrassé et dominé un horizon plus vaste encore que celui du philosophe. Shakspeare est aussi impuissant à représenter des caractères grecs, que Bacon à saisir et à expliquer les mythes de la Grèce. L'illustre tragique a su ressusciter les Coriolan, les Brutus, les César; mais quant aux héros d'Homère, il n'a fait que les parodier. Il a fallu un bien grand aveuglement de la part de la critique pour se laisser aller à croire que les caricatures de Troïle et de Cressida surpassent les grandes et simples figures d'Achille et de Nausicaa. L'essai seul de parodier Homère prouve qu'on est étranger à son esprit; la simplicité, la naïveté, qui rencontrent dans ses œuvres leur inimitable expression, sont des traits qui précisément échappent à la parodie. Il serait tout aussi intelligent de tenter la caricature des statues de Phidias. Là où la fantaisie ne cesse pas d'être naïve et simple, là où elle n'est déformée ni par l'exagération ni par la mignardise, la parodie ne peut trouver accès. Euripide, qui souvent n'est ni simple ni naïf, y prête beaucoup, et Aristophane nous l'a fait voir d'une manière saisissante. Eschyle lui-même, qui ne reste pas toujours aussi simple qu'il est grand, pourrait peut-être y donner prise; mais Homère en demeure à jamais à l'abri. Vouloir parodier Homère, c'est montrer qu'on est trop loin de sa poésie pour en sentir le charme et la sincérité. Shakspeare et Bacon en sont là. La fantaisie d'Homère, le monde qu'elle nous fait contempler, la civilisation qu'elle enveloppe de son prestige, sont restés lettre close pour ces deux grands hommes, et ces choses sont toute l'antiquité classique. Peut-on s'étonner dès lors que Bacon ait méconnu le sens de la philosophie grecque? Sans l'intelligence de Platon, il est de toute impossibilité de comprendre Aristote, et on peut soutenir à aussi bon droit que pour aborder les idées de Platon avec une véritable affinité d'entendement, il faut avant tout posséder une parenté d'esprit avec le monde des dieux d'Homère. Ce défaut d'intuition historique, Bacon le partage avec Shakspeare. C'est ce qu'a fait remarquer M. Gervinus, avec cette finesse d'appréciation qui lui est propre, dans le parallèle qu'il trace entre ces deux génies à la fin de ses considérations sur le grand poëte.

Les rapports de Bacon avec les philosophies antérieures sont donc très-nettement indiqués; ils sont hostiles, et le mérite de M. Fischer est d'avoir su les faire ressortir avec une sacagité qui trouve toujours

le vrai. Constatons qu'un sentiment de défiance et de mécontentement à l'égard du passé a été de tout temps la prédisposition morale des réformateurs. La sévérité, l'injustice même de leur jugement sur les âges écoulés, se lient en eux au besoin impérieux de fonder un nouvel ordre de choses. L'homme de génie ne fait d'ailleurs, il faut le répéter, qu'individualiser avec vigueur et précision le sentiment général et vague qui trouble la conscience de ses contemporains. Il proclame ce que tout le monde sent, ce qu'un petit nombre pense, ce que nul avant lui n'avait eu le courage d'exprimer.

II.

LA GRANDE INSTAURATION, L'ENCYCLOPÉDIE DES SCIENCES.

Nous connaissons Bacon dans son point de vue, qui le met en désaccord avec ses prédécesseurs; nous sommes initiés à la méthode qu'il veut suivre; nous allons le voir maintenant dans ses rapports avec les différentes sciences. Comme c'est un édifice nouveau qu'il a dessein d'élever, le plan, le fondement, les matériaux, tout doit être nouveau, de même que l'idée qui en a inspiré la construction est originale dans son intention rénovatrice. Il laisse de côté, après en avoir montré la caducité, les vieux monuments de la philosophie, et pour asseoir le sien il fait choix d'un terrain vierge. Les grandes lignes qu'il trace d'une main sûre sont ses écrits sur la valeur et l'accroissement des sciences; l'instrument dont il se sert est le *Novum organum*, et de crainte qu'on ne se méprenne sur ses vues, il donne à l'édifice entier le nom significatif de grande instauration (*instauratio magna*). Du haut de l'observatoire qu'il s'est bâti, l'esprit de la nouvelle philosophie pourra s'orienter, et prendre les mesures convenables pour agrandir de toutes parts le champ de nos connaissances. Il s'inspire de la sagesse de l'expérience, car à l'expérience seule appartient le droit de saisir et de caractériser les phénomènes (*phænomena universi*); elle seule a le pouvoir de mettre notre entendement en communication directe avec la nature. C'est sur les données positives qu'elle fournit que se base solidement l'histoire expérimentale de la nature (*historia experimentalis et naturalis*), et que l'intelligence peut appuyer sans inquiétude l'échelle (*scala intellectus*) par où elle monte aux anticipations ou théories provisoires (*prodromi sive anticipationes philosophiæ secundæ*), qui facilitent à la science active le travail de la synthèse. Ainsi, l'économie rationnelle

que le philosophe observe pour l'ordonnance de son instauration contient dans une sorte de progression la division logique et tout le développement de sa pensée :

1° *De dignitate et augmentis scientiarum;*
2° *Novum organum;*
3° *Historia naturalis et experimentalis;*
4° *Scala intellectus;*
5° *Prodromi sive anticipationes philosophiæ secundæ;*
6° *Scientia activa.*

De ces parties, la première seule est achevée, elle sert de plan à l'ensemble; les autres ne sont, à vrai dire, que des esquisses, des fragments, des essais. La seconde moitié du *Novum organum,* où il est question des auxiliaires de l'esprit, est restée à l'état d'ébauche, et les dix centuries de l'histoire naturelle expérimentale (*sylva sylvarum*) sont les seules parties de la troisième subdivision que Bacon ait traitées assez longuement. La réforme qu'il voulait opérer embrassait trop de choses pour que, malgré son génie et son zèle, il eût pu suffire à tout. Lui reprocher d'avoir laissé dans son œuvre de nombreuses et importantes lacunes, c'est tout bonnement lui faire un tort de n'avoir pas vécu au delà d'un siècle. Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'il n'a jamais eu la pensée de construire un système, mais de donner à la science un fondement et une méthode. Il savait que le temps, dans sa course, renverse du pied les systèmes, et il a borné son ambition à poser un principe, à indiquer certains procédés capables de diriger l'esprit et de l'accompagner dans son perfectionnement.

L'*Organum* exprime avec plus de force et de clarté que l'Encyclopédie la tendance négative de la philosophie baconienne. Dans l'*Organum,* la physique réclame avec hauteur le premier rang, tandis qu'elle paraît accorder dans l'Encyclopédie la préséance à la métaphysique, en reconnaissant pour fondement de toute science une philosophie première dont l'*Organum* fait à peine mention. Plus d'un passage de ce dernier écrit fait ressortir avec une énergique hardiesse l'antagonisme de la philosophie et de la théologie, tandis que dans le *De augmentis* la science s'incline devant la religion. Une certaine théologie naturelle s'y glisse jusque dans le sein de la philosophie, et s'y empare d'une large part d'autorité. Par un sentiment de retenue envers les croyances de son siècle, Bacon a cherché à adoucir ailleurs ce qu'il y a de rudement destructif dans son *Organum.* Il était d'ailleurs, par nature, trop enclin à transiger quand son intérêt se trouvait en jeu, pour n'avoir pas cédé

de temps à autre à des considérations de prudence. Ce qu'il renverse d'une main, il a l'air de le relever de l'autre. Quoi qu'il en soit de ces contradictions, l'*Encyclopédie* et l'*Organum* sont issus d'un même désir, la régénération de la science. C'est pourquoi Bacon soumet à une révision et fait passer au crible le matériel entier de nos connaissances. Il classe les diverses spécialités, il en détermine la compétence, il les relie par des rapports, et indique dans le domaine du savoir humain les terres en friche qui attendent la culture. Colomb a changé la carte du globe par sa découverte; Bacon, par son classement, a transformé de même la mappemonde de la science, et en a divisé et agrandi le territoire. Il a opéré de la sorte la solution du double problème que s'était posé son génie, et a *instauré* la science du même coup dans la forme et dans le fond.

Le principe en vertu duquel Bacon divise le monde intellectuel (*globus intellectualis*) est psychologique. Il découvre dans la nature du sujet la raison de la division de l'objet, et c'est d'après les facultés de l'âme qu'il opère la partition de la science. Platon en a fait de même pour ses classes politiques. Autant il y a en nous de facultés aptes à la reproduction, à la représentation de la nature, autant de copies peut en donner l'esprit humain, d'autant de parties se compose l'image intellectuelle de l'univers dans sa totalité. Ces facultés reproductrices sont au nombre de trois : la mémoire, l'imagination, la raison; à chacune d'elles correspond une copie qui en est le produit. L'une empirique ou acquise par l'expérience, c'est l'histoire; l'autre imaginaire ou résultant de l'invention, c'est la poésie; la troisième enfin relevant de la raison, c'est la science proprement dite. Mise en regard de l'histoire, la poésie est une fiction; comparée à la science, elle n'est qu'un rêve. Nous n'avons donc à nous occuper que des deux autres copies, qui sont entre elles dans le rapport de la mémoire à la raison. L'âme humaine, en suivant le mouvement de son activité, s'élève de la perception à la pensée; c'est aussi la marche que Bacon fait suivre à sa méthode, et qu'il doit observer dans son Encyclopédie. De même qu'il part du fait pour parvenir à la cause, il lui faut commencer par l'histoire pour arriver à la science.

L'histoire est cette image des événements de l'univers que l'expérience recueille et que la mémoire conserve. Deux éléments concourent à la formation de l'univers, la nature et l'humanité; son histoire se divise donc d'elle-même en histoire naturelle (*historia naturalis*), et en histoire politique (*historia civilis*). Ou la nature agit dans ses œuvres en pleine liberté, ou bien elle est placée sous l'empire de l'industrie

humaine. Les œuvres libres de la nature sont tantôt régulières, tantôt anormales. Bacon appelle les premières générations, les secondes præter-générations (*prætergenerationis*). Pour les œuvres naturelles qu'enfante l'art, elles ne sont que mécaniques. Ainsi, la division légitime de l'histoire naturelle se fonde sur les objets mêmes dont se compose la nature : générations, præter-générations et œuvres mécaniques.

La vie de l'homme, dit Bacon, se partage entre les exigences de l'État et celles de l'Église; en conséquence, l'histoire de l'humanité se compose de deux parties : l'histoire ecclésiastique et l'histoire politique. Bacon aperçoit entre elles une lacune. Il n'existe pas encore d'histoire de la littérature et de l'art. Sans esquisser lui-même le plan de cette histoire, il en parle comme d'un *désir* qui tôt ou tard doit avoir sa satisfaction. La littérature et l'art, œuvres de la pensée de l'homme, sont, à son avis, les membres les plus essentiels de l'organisme de la civilisation; c'est le reflet de l'image du monde dans l'œil de l'esprit humain. Privée de ce complément indispensable, l'histoire ressemble à la statue de Polyphème aveuglé.

Dans sa façon d'envisager l'histoire politique, Bacon obéit aux préceptes de sa méthode. Ici encore c'est l'expérience qui va remplir les fonctions essentielles, elle qui, dans chaque science, a la mission de recueillir, de contrôler et de grouper les faits. Elle s'avance en éclaireur pour explorer le terrain, et revient avec une provision de documents, de détails et d'aperçus assez riche pour permettre à l'écrivain de se composer une vue d'ensemble. L'histoire spéciale, le mémoire, la biographie, voilà les plus sûrs rudiments de l'histoire, ceux qui, justement à cause de leurs proportions resserrées, offrent le plus de garantie et d'authenticité. C'est dans ces œuvres de courte haleine que l'écrivain a le plus de chances de se montrer vif, sincère et substantiel dans son exposition. Lorsqu'il embrasse de longues périodes, comme les événements sont plus lointains, la tradition plus incertaine, les renseignements moins avérés, il s'expose davantage à la diffusion et à l'erreur. L'art si difficile de connaître le passé, d'en comprendre les vicissitudes, d'en juger les personnages, d'en scruter les situations critiques, exige non-seulement une vaste érudition, mais un talent consommé. L'histoire, n'étant qu'un abrégé de la vie des individus et des peuples, doit être racontée avec ordre, dans un enchaînement plein d'animation et de vérité. C'est au tact de l'historien à faire son choix au milieu de tant de matériaux, à négliger les circonstances de peu de valeur pour ne s'attacher qu'aux choses importantes, afin de donner à son récit la concision et le mouvement. C'est pourquoi il ne

saurait trop se défendre de toute velléité de critique; que ses efforts se bornent à représenter les objets tels qu'ils sont, et non point tels que les voudrait l'intolérance des théories. Rien n'est plus pernicieux, dit Bacon, que l'insupportable habitude de faire intervenir dans la narration des événements les passions et les doctrines de la politique; c'est là une manière de ruminer tout à fait contraire à l'esprit de l'histoire. Ce qu'il lui faut, ce qu'elle demande, ce sont des faits, et nullement des réflexions oiseuses et des leçons de commère.

Si l'histoire prend souci des faits, la science s'occupe des causes. La première rampe sur le sol; les sources que cherche la seconde sont bien plus profondes ou bien plus hautes, car les causes sont ou naturelles ou surnaturelles. Les unes sont dues à la révélation, l'investigation découvre les autres. La science des causes révélées s'appelle théologie révélée; celle des causes naturelles est la science dans sa stricte signification, ou philosophie. La philosophie est donc la connaissance des objets par leurs causes naturelles. Les seuls objets dont nous puissions avoir connaissance sont Dieu, la nature et notre propre être. Nous ne nous représentons, toutefois, chacun de ces objets que d'une façon spéciale et qui lui est particulière. La nature nous frappe immédiatement; mais ce n'est que par la nature et au moyen de la réflexion que nous parvenons à nous représenter Dieu. Ou mieux encore, pour parler avec Bacon, nous nous voyons nous-mêmes dans un rayon réfléchi, nous contemplons la nature dans un rayon direct, et nous apercevons Dieu dans un rayon réfracté. De sorte que la philosophie se partage, eu égard à son objet, en théologie naturelle, en philosophie naturelle et en anthropologie.

Puisque la science rapporte toutes les connaissances à des causes naturelles, chaque connaissance provenant de ces causes doit constituer un axiome. Mais n'y aurait-il point peut-être un certain nombre d'axiomes communs à toutes les sciences? N'y aurait-il point certains attributs propres en même temps à tous les objets de la connaissance? S'il en existe, leur somme doit évidemment former une science qui, subsistant au-dessous de toutes les autres, en est la mère et le fondement. Et cette science, n'est-on pas en droit de la nommer philosophie première? Que veut dire Bacon avec cette philosophie première? Ce n'est pas à coup sûr la métaphysique dans le sens d'Aristote. Dans un remarquable passage du second livre de l'*Organum*, où il est question de l'analogie, Bacon parle, mais sans trop s'y arrêter, de l'analogie des sciences, et reproduit les exemples à l'aide desquels il cherche ici à démontrer sa philosophie première. Cette indication ne pourrait-elle

point nous mettre sur la voie? La philosophie première, ainsi que l'entend le réformateur, n'est probablement, au fond, que la notion d'analogie appliquée aux sciences. Que sont, en effet, les analogies naturelles? Les premiers échelons qui conduisent à l'unité de la nature. Quelle est l'intention secrète de la philosophie fondamentale? C'est de ramener toutes les sciences à l'unité, et cela, selon toute apparence, par le secours de l'analogie. Dès qu'il existe entre les choses, en vertu des causes naturelles, une concordance, une sorte de conformité, il doit pareillement y avoir une science générale dans laquelle toutes les autres tendent à se fondre. Il y a dans le sein de la nature une progression occulte qui, prenant pour point de départ l'ordre le plus infime, remonte, degré par degré, toute l'échelle de l'être pour ne s'arrêter qu'à Dieu. Telle est, sans nul doute, la pensée profonde qui, poussant Bacon à observer les analogies dans les sciences en même temps que dans les choses, lui a fait entrevoir la possibilité d'une philosophie première. S'il avait eu le bonheur d'émettre son principe avec plus de fermeté et de le poursuivre dans ses conséquences, au lieu de devenir l'adversaire d'Aristote, il eût été le précurseur de Leibnitz.

En traversant le monde extérieur, la science parvient jusqu'à son auteur, car les causes naturelles nous font pressentir l'existence d'une cause supérieure. Cependant, nous ne possédons pas dans sa plénitude l'image de cette cause par excellence; en arrivant à nous par l'intermédiaire des choses, elle se dénature et s'enveloppe d'obscurité. C'est par le miracle de la révélation, et non par l'ordre naturel, que Dieu se montre à nous avec le plus d'éclat. Les objets naturels sont impuissants à exprimer son essence surnaturelle, la théologie révélée seule a le pouvoir de nous en donner une vraie connaissance. La religion et la foi, qui se fondent, dans l'homme, sur cette vraie connaissance, dépendent donc uniquement de la révélation et n'ont aucun rapport avec la théologie naturelle. La distinction de ces deux sortes de théologie établit pour Bacon, entre la révélation et la nature, entre la foi et la science, entre la religion et la philosophie, des limites certaines que l'esprit humain ne doit jamais franchir. La science n'est pas à même de rendre à la religion le moindre bon office positif, elle n'est capable que de la servir négativement, et se borne à lui prêter une défense contre l'incrédulité. Sous le voile des phénomènes, elle devine la présence de Dieu; c'en est assez pour la préserver de l'athéisme, mais non pour lui faire démontrer la religion. Du moment que, par oubli d'elles-mêmes, ces deux puissances viennent à sortir de leur sphère, elles s'aventurent dans les plus graves périls. La religion qui

se mêle de science court grand risque de tomber dans l'hétérodoxie; la science qui s'immisce dans la religion est en danger de devenir fantastique. Ce n'est qu'à la condition de vivre dans une séparation constante qu'elles peuvent l'une et l'autre garantir leur sécurité.

Le but que se propose la philosophie de la nature est la connaissance des objets par les causes naturelles. Connaître les causes, c'est pénétrer dans l'intérieur de la nature, afin de surprendre le secret de son organisme et de nous rendre à même de produire des effets analogues à ceux des causes, dès que les conditions matérielles seront en notre pouvoir. Bacon appelle spéculative ou théorique la philosophie de la nature qu'intéresse seulement la connaissance des causes, et pratique ou opérative celle qui s'étudie à en reproduire les effets. La dernière procède de la première, de même que toute sage déduction se base sur l'induction. L'expérience conduit à l'axiome, l'axiome à son tour ramène à l'expérience. L'une cède à un mouvement d'ascension, l'autre suit la pente inverse. L'expérience spéculative est, par nature, ascensionnelle (*ascensoria*), l'expérimentation pratique descensionnelle (*descensoria*). Les causes sont sujettes à prendre un caractère opposé : tantôt elles manifestent l'activité d'une force aveugle et nécessaire (*causæ efficientes*); tantôt elles expriment un penchant vers une fin déterminée et prévue (*causæ finales*). La philosophie de la nature se donne pour tâche de découvrir les unes et les autres; mais elle les rapporte à deux principes différents, à la causalité d'une part, et de l'autre à la téléologie. La causalité rentre dans le domaine de la physique, la téléologie est du ressort de la métaphysique. C'est donc à cause de la dissemblance de leur point de vue, et pas du tout en raison de leur objet, qui est identique, que Bacon distingue la physique et la métaphysique. En effet, ce sont les phénomènes qu'il s'agit d'éclaircir des deux côtés, mais observés et compris d'une manière différente. La physique ne s'inquiète, dans ses investigations, que de la matière et des causes efficientes des choses; la métaphysique ne songe qu'à démontrer leur forme et l'opportunité finale de leur constitution. En un mot, la première prend pour objet la matière et la forme; la seconde la forme et la fin. C'est toujours la nature qu'elles envisagent toutes les deux, mais sous divers aspects.

L'univers dans sa multiplicité et dans son unité, dans ses parties et dans sa totalité, dans les corps, dans les individus et dans les espèces, dans le jeu accidenté, variable et transitoire des phénomènes, comme aussi dans la majestueuse et permanente structure de son ensemble, voilà ce que la physique prétend embrasser dans ses recherches. Dès

lors, elle est tour à tour abstraite et concrète : concrète dans l'analyse des propriétés particulières à chaque genre, à chaque corps, à chaque individu; abstraite dans l'examen des qualités qu'ils possèdent en commun, telles que la chaleur, la pesanteur, etc. Sa place est donc marquée entre l'histoire naturelle et la métaphysique : par sa nature concrète, elle incline vers l'histoire naturelle; par son caractère abstrait, elle touche à la métaphysique. L'astrologie n'est que la superstition de l'astronomie, les mathématiques n'en sont que l'explication mécanique. Il faut qu'une *saine* physique se charge d'apprendre l'influence que les astres exercent sur notre globe et sur les êtres qui le peuplent; qu'une physique *vivante* nous initie aux secrets de ces mondes et nous en révèle la formation, les rapports, les mouvements. L'astronomie, dans sa véritable acception, doit être la démonstration physique des effets, des causes et des lois qui règlent le cours des constellations.

Bacon aime à comparer les sciences à une pyramide qui, se dressant sur la large et solide assise de l'expérience et de l'histoire, tend graduellement jusqu'à son faîte, où elle rencontre sa loi suprême, son unité définitive. La philosophie de la nature trouve son fondement dans l'histoire naturelle, et, portée sur les investigations de la physique, elle vient aboutir, comme à son sommet, à la métaphysique, qui est la science des formes et des fins. La métaphysique baconienne s'accorde avec celle de Platon, en ce qu'elle ne considère les choses que par rapport à leur forme; elle se rapproche de celle d'Aristote, en ce qu'elle explique la nature d'après le principe de la téléologie; elle diffère de toutes les deux, en ce qu'au lieu de vouloir être une philosophie fondamentale, elle se contente d'aider la physique spéculative à atteindre l'unité.

La philosophie pratique ne doit être, dans les vues de Bacon, qu'un art mécanique se divisant en mécanique proprement dite et en « magie naturelle ». L'une est la physique dans ses procédés d'application, l'autre la métaphysique dans l'emploi qu'elle fait de la connaissance des formes. Dès que l'intelligence de l'homme sera assez avancée pour découvrir et pénétrer les propriétés, les qualités des corps et leurs conditions dernières, elle aura la faculté de devenir créatrice à son tour, et d'agir opérativement sur la nature. Les essais, sans méthode et sans réussite, dont les alchimistes ont donné l'exemple, cesseront alors d'être la poursuite extravagante d'une chimère, pour devenir, sous la direction de la science, une tentative légitime dans son désir comme dans son résultat. C'est par là que la science mettra réellement l'humanité en possession de cet empire sur les choses, qui

est le but intime de ses efforts. Une histoire de nos découvertes viendra fournir la preuve que, grâce à l'expérience et à l'activité opérative de l'esprit humain, ce qui semble impossible à une certaine époque finit cependant par rencontrer sa réalisation.

Les mathématiques ne constituent pas, aux yeux de Bacon, une science indépendante, elles ne font que servir d'auxiliaires à la philosophie de la nature. Les vraies mathématiques se composent de la géométrie et de l'arithmétique, de la connaissance des figures et des nombres, des grandeurs et des qualités; mais ce ne sont là que des conditions abstraites qu'il faut mettre au rang des formes de la nature, et la science, qui en fait son objet, n'est, à vrai dire, qu'une partie de la métaphysique. N'ayant par elles-mêmes qu'une espèce de portée logique, les mathématiques ne prennent de valeur réelle qu'autant qu'on en fait usage pour l'explication de la nature. C'est à tort qu'on leur a assigné une place à part, et qu'on les a revêtues d'une dignité qui ne leur sied nullement. Instruments et non point raison des sciences, pour rendre de véritables services, il ne leur reste qu'à se placer à la disposition de la physique, qui peut tirer parti de leur généralité et de leur certitude.

Si l'homme a un intérêt immense à connaître le monde extérieur, il lui importe bien davantage de se savoir lui-même. Principe et sujet de la science, pour en retirer tous les bénéfices, il doit en devenir le principal objet et la fin suprême. L'homme est individu et membre d'une société, être un et être collectif tout ensemble; il faut donc que la science qui l'étudie, ayant égard à son double caractère, soit à la fois philosophie de l'humanité (*philosophia humanitatis*) et philosophie civile (*philosophia civilis*). L'anthropologie montre l'homme dans son importance et dans son néant, dans sa grandeur et dans sa bassesse; mais, pour le faire avec plus de succès, il est bien qu'elle rappelle au souvenir les grands hommes de tous les temps, et qu'elle les présente à l'imitation de la postérité comme des modèles de la vertu humaine. Une question de la plus haute gravité est celle de l'alliance et des relations de l'âme et du corps. L'influence de l'âme sur son enveloppe se trahit sans cesse à l'extérieur. L'expression des traits, les mouvements de la physionomie, les gestes, le maintien, l'allure, sont autant de signes dénonciateurs qui, surveillés par l'observation, vont divulguer la nature de l'âme. Ces rapports mystérieux se manifestent jusque dans les rêves, quoique avec moins d'évidence et de précision; néanmoins leur interprétation peut fournir quelques indices assez certains sur l'organisation, le tempérament et les habitudes.

La physiologie, telle que l'entend Bacon, est plutôt un art qu'une

science; elle a pour mission de conserver au corps humain, à l'aide d'une sorte d'hygiène, le bien-être, la santé, la force et la grâce. De là sa division en médecine, en art cosmétique et en athlétique. Le réformateur range les beaux-arts au nombre des ressources qui contribuent au plaisir des sens, ainsi la peinture qui récrée la vue, et la musique qui flatte l'ouïe. Son intelligence des arts plastiques n'a ni plus d'ampleur ni plus d'élévation que la conception de la poésie.

La médecine, qui a pour destination de protéger l'homme contre les maladies et les infirmités, excite à un vif degré l'intérêt du philosophe. Il souhaite de la voir se débarrasser des superstitions et des erreurs du charlatanisme pour s'attacher aux observations de la pathologie et à l'étude de l'anatomie. Il recommande surtout à son attention l'anatomie comparée, pratiquée sur des hommes morts par des causes et des maladies différentes, et en même temps sur des animaux vivants.

Du corps, Bacon revient à l'âme. Il la distingue dans sa substance en âme sensible ou matérielle, et en âme rationnelle ou spirituelle. L'une provient des éléments de la nature, l'autre est pour ainsi dire un souffle de Dieu. D'où il résulte que l'esprit, à son sens, ne saurait s'expliquer par les causes naturelles, et par conséquent que sa connaissance ne rentre point dans le domaine de la psychologie, mais dépend de la théologie, qui, grâce à la révélation, perçoit les causes surnaturelles. Ainsi Bacon confesse lui-même que la philosophie ne peut expliquer l'esprit, et son aveu s'applique aussi bien à toute philosophie réaliste. Il déclare en termes nets et courts qu'il considère l'esprit comme un effet incompréhensible, et, sans hésiter, il en renvoie la notion du monde de la science à la sphère de la religion. Et de la sorte il creuse un abîme entre l'âme rationnelle et l'âme sensible. Cette dernière devient dans sa doctrine une substance matérielle, ayant son siége dans le cerveau, mais beaucoup trop subtile pour qu'on puisse l'apercevoir. Quant à l'esprit, il se contente de le tenir pour une chose inexplicable et qui nous vient de Dieu, de même que l'âme nous vient du corps.

Procédant à l'examen des facultés de l'âme sensible, notre philosophe leur assigne pour fonctions le mouvement volontaire et la sensibilité. Il veut toutefois qu'on admette une distinction entre la sensation, qui n'appartient qu'aux êtres doués d'intelligence, et la perception, qu'il attribue à tous les corps. Jamais il n'a été aussi près de Leibnitz. Car c'est justement dans le principe perceptif (*principium perceptivum*) que Leibnitz fait résider l'analogie entre les êtres, cette pensée fondamentale de la philosophie, et il le distingue formellement de la sensation et

de la conscience. Seulement, par cette perceptivité, Leibnitz entendait la force immanente et finale de chaque individualité physique, tandis que Bacon nomme perception ce qui reste de l'aperception après qu'on l'a dépouillée de tout élément de sensation; c'est-à-dire qu'il ne voit en elle qu'une pure susceptibilité, une aptitude des corps à recevoir de certaines impressions.

Les facultés de l'âme sont l'entendement et la volonté. La logique nous apprend l'objet et l'emploi de l'entendement; l'éthique nous enseigne la nature et les modifications de la volonté. Elles composent et épuisent donc à elles deux toute la psychologie. Pour faire un usage régulier de l'entendement, il importe avant tout de comprendre les choses, et les comprendre c'est d'abord pénétrer ce qu'elles ont encore d'inconnu, juger ce que nous en apprenons, nous en souvenir et en faire l'exposition. L'invention, le jugement, le souvenir ou conservation, enfin l'exposition, telles sont les fonctions nécessaires de l'entendement, et en même temps les éléments de division de la logique. L'invention et le jugement relèvent de l'entendement proprement dit, le souvenir est réservé à la mémoire, l'exposition regarde la parole écrite ou parlée. L'art de penser, ou mieux l'art de découvrir, est la logique dans son acception vraie; l'art de se ressouvenir est la mnémonique; l'art d'exposer, la rhétorique. Grâce à ses attributions de découverte et d'invention, l'entendement est l'organe particulier de la science, et il trouve dans la logique l'instrument qui lui est propre. Aussi le réformateur considère-t-il la logique comme l'art par excellence, celui dont le manque se fait le plus vivement sentir, et il la place au premier rang parmi les problèmes que ses désirs indiquent à la philosophie nouvelle.

L'entendement fait prendre à ses jugements tantôt la forme de l'induction, tantôt celle du syllogisme. Le jugement inductif est le procédé de découverte de la logique inventive, le syllogisme n'est que la formule dont elle revêt ses preuves. La syllogistique comprend aussi l'art de la réfutation; car il ne suffit pas, dans l'exposition, de savoir tirer des conclusions vraies, il faut encore posséder le talent de repousser celles qui sont fausses.

La mnémonique discipline la mémoire, à laquelle il est sage d'assigner certains points fixes où elle puisse se poser et se tenir. Infinie par nature, elle a grand besoin d'être limitée. Rien de mieux pour l'habituer au commerce avec le fini que de dresser à son usage des inventaires sous forme de tables, où les notions et les idées soient enregistrées avec le plus grand ordre. De plus, la fantaisie ne fera pas mal

de lui prêter parfois son assistance, en convertissant en images et en symboles les abstractions que l'entendement confie à sa garde.

Bacon se borne à indiquer brièvement l'objet de la rhétorique. Il esquisse à grands traits la composition du discours, la science du langage et de la grammaire comparée, la méthode de l'enseignement et l'art de la parole, auxquels il rattache la critique et la pédagogique.

La logique enseigne à l'homme à découvrir et à juger; elle remplit à l'égard de l'entendement le rôle complexe d'instrument et de régulateur, et le conduit à la vérité par le chemin le plus court. L'éthique est appelée de même à devenir le guide moral de la volonté, et à lui ouvrir la route par où elle doit arriver au vrai bien. Mais quel est ce vrai bien? L'antiquité n'a point manqué de théories, sublimes par le point de vue et éloquentes par la forme, sur la nature et l'importance du bien; la morale a été de tout temps le thème favori des philosophes. Ils ont parlé très au long du vrai bien, ils en ont démontré l'excellence, ils ont même défini la félicité humaine; ils se sont abstenus toutefois de dire de quelle façon il fallait agir pour bien agir et pour parvenir à cette félicité. Bacon veut que le bien soit uniquement pour l'homme ce qui répond le mieux à son intérêt bien entendu. En toutes choses, dit-il, il faut allier l'utile au sublime. Mais il y a deux sortes de bien, l'un particulier, l'autre général. De même que le tout a plus de valeur que la partie, le bien général doit primer le bien particulier. C'est dans ce principe que Bacon place le nerf de l'éthique. Agir en vue du bien général est pour l'homme le plus sacré des devoirs, que chacun est tenu de remplir dans la sphère de sa vocation et de ses fonctions. Toutes les fois que les intérêts divers sont en présence et qu'il peut en résulter une collision, c'est le triomphe de l'intérêt général qui doit dicter la règle de conduite. La vertu, dans le sens le plus positif à la fois et le plus noble, n'est que l'accomplissement du devoir. Une condition nécessaire de l'exercice de la vertu, c'est la connaissance pratique de l'homme. Toute morale désireuse d'obtenir de véritables résultats doit procéder à l'examen des particularités de l'âme, avec autant de soin que la médecine en apporte à l'étude de la conformation du corps. C'est dans le tempérament, les habitudes, la constitution psychique de l'individu qu'une saine éthique puisera les moyens propres à assurer la réforme morale. Chaque homme est un composé de dispositions naturelles, d'intérêts, de penchants, de mobiles qui agissent sur ses déterminations et sur ses actes « comme la tempête sur la mer ». L'ensemble de ces facultés et de ces inclinations constituent le caractère, et les mouvements orageux qui viennent l'agiter sont les affections et

les passions. Connaître l'homme, c'est le savoir dans son caractère et l'observer dans ses passions. Bacon, on le voit, envisage tout à fait la morale d'après les principes qui ont aidé Shakspeare à concevoir et à réaliser la poésie dramatique. La nature une fois donnée, il s'agit de surprendre et de reproduire l'action manifeste ou secrète, le jeu plein de mobilité, de finesse et d'astuce des appétits, des sentiments et des passions sur cette matière accessible aux impressions les plus variées.

Comme la foule est toujours plus facile à régir que l'individu, la tâche de la politique semble à Bacon beaucoup plus aisée que celle de l'éthique. La science civile est l'art de faire comprendre aux nations ce qui est conforme au bien public, et de leur faire accomplir tout ce qui favorise les intérêts de l'État. Mais l'acte prend ici un autre nom; ce qui, en morale, était vertu, devient prudence en politique.

Ainsi, passant tour à tour du sujet à l'objet et de l'objet au sujet, Bacon a exploré le vaste domaine de la science pour en tracer le tableau, en définir le caractère, en marquer les divisions, en fixer les limites, en signaler les lacunes. Rien n'a échappé à sa perspicacité, et son investigation s'est portée sur tous les points. Ici il a deviné une nouvelle sphère d'activité, là il a planté un indicateur, plus loin il a exprimé par un *désir* ses espérances dans l'avenir. Génie à la fois ferme et mobile, téméraire et méthodique comme l'expérimentation dont il a enseigné l'usage, il a soulevé mille problèmes, indiqué une infinité de solutions, et, illuminant des clartés de l'examen l'édifice de la science, il l'a reconstruit à nouveau sur un plan plus vaste et avec des matériaux plus homogènes.

III.

RAPPORTS DE LA PHILOSOPHIE DE BACON AVEC LA RELIGION ET L'HISTOIRE.

Nous venons de l'apprendre : la philosophie, dans la pensée de Bacon, est la connaissance des objets par leurs causes, et ces causes sont en partie efficientes, en partie finales. Leur évidence et leur régularité nous obligent à admettre un ordre dans l'univers, et cet ordre lui-même implique l'existence d'une intelligence organisatrice. En d'autres termes, la connaissance de la nature et de ses causes démontre la nécessité d'un Dieu créateur et ordonnateur du monde. Cette croyance, imposée à l'esprit humain par la certitude de la science, est le fondement de la théologie naturelle, mais elle ne dépasse pas l'horizon de la nature et de la philosophie. Quant à la religion, reposant sur la

révélation surnaturelle, elle n'a que faire, pour prouver ses vérités, du secours de la science, et trouve dans la théologie révélée un appui plus convenable à son caractère. Il existe donc, dans la doctrine du réformateur, entre la philosophie et la religion, entre la science et la révélation, une solution de continuité, comme il eût dit lui-même. Ce qui nous met en droit de tirer une double conclusion. D'abord, toute religion vraiment digne de ce nom ne peut, suivant Bacon, se fonder sur la connaissance de la nature; il n'existe donc pas pour lui de religion naturelle. En second lieu, puisqu'il déclare impossible de parvenir aux vérités de la religion par l'intermédiaire de la science, il n'admet pas non plus de philosophie de la religion. Pour nous rendre de la philosophie à la religion, du cercle de la nature à la sphère de la révélation, nous sommes obligés de quitter l'esquif de la science et de monter sur le vaisseau de l'Église. Ainsi, ce dualisme entre l'esprit et le corps que nous avons découvert dans sa psychologie, Bacon est forcé de le reconnaître aussi entre Dieu et le monde, entre la révélation et la science. La raison humaine ne possède pas de sens capable de saisir, dans son origine, la foi surnaturelle; la révélation s'enveloppe de mystère, et, dans son impuissance à la pénétrer, la raison doit croire sans preuves. Bien plus, ce qui dans la foi est de nature à soulever sa résistance doit lui être un motif nouveau de croire en l'honneur de Dieu. Au lieu de constituer une instance négative, cette répugnance ne fait qu'apporter un critérium plus positif à la vérité de la foi. Par delà la science, plus loin et plus haut qu'elle, la religion va chercher l'objet de sa croyance pour l'embrasser aveuglément. Bacon se trouve à cet égard en plein dissentiment avec la scolastique. En effet, la scolastique n'a été qu'une théologie spéculative, une construction théorique des matières de foi par l'entendement humain, une explication de l'Être suprême par les arguties de l'école, un boulevard logique de l'Église. C'est au nom de la foi, dans l'intérêt de la religion, que le réformateur renverse sans pitié ce boulevard inutile et gênant. On dirait que, passant par-dessus la scolastique, il va à travers les siècles reprendre la fameuse maxime de Tertullien : *Credo quia absurdum.* Mais Tertullien, par sa profession de foi, ne pensait guère à rendre service à la science, qui était sans valeur à ses yeux. Bacon, au contraire, songe plutôt au bien de la science; c'est sur elle que se concentre sa sollicitude, c'est à elle qu'il a voué sa vie, et c'est elle qu'il appelle, dans l'orgueil de son attachement, le royaume du ciel qu'il est venu ouvrir. Dès l'instant qu'il a eu la conviction que tout contact entre la philosophie et la religion pouvait être un danger, il les a séparées,

et pour donner du moins à cette séparation l'accent de la foi, il a emprunté la formule de Tertullien. Cette négation déguisée est la conséquence obligée de la doctrine. La religion suppose un rapport dont Dieu forme le premier terme et l'homme le second. Comment comprendre un rapport lorsqu'on ignore un des termes? A l'aide de quel expédient une philosophie qui se targue de ne connaître qu'au moyen de l'expérience peut-elle approfondir l'esprit quel qu'il soit, humain ou divin? Quelle expérimentation est douée d'assez de subtilité pour avoir prise sur lui, pour le contraindre à se manifester? Poussée au pied du mur, la philosophie expérimentale a compris qu'il n'y avait pour elle d'issue que dans une négation formelle ou dans une adhésion pure et simple; fidèle à sa sagesse pratique, elle a adopté ce dernier parti. Néanmoins, cédant à une impulsion intérieure, elle semble parfois revenir sur cette décision prise en désespoir de cause, et, au lieu de rester ferme, elle oscille constamment de l'affirmation à la négation. Cette position a valu à Bacon l'accusation d'hypocrisie. Mais ceux qui voudraient qu'il eût nié la religion, ne pouvant l'expliquer, ne se sont pas sans doute avisés d'une chose : c'est qu'il lui aurait fallu, pour le même motif, nier pareillement l'esprit humain et l'existence de Dieu, nier la métaphysique et la théologie, qui ont l'air si déplacées dans sa doctrine. De ce que l'explication mécanique de la nature était insuffisante à lui démontrer, avec la rigueur de la science, les causes finales, l'esprit et Dieu, s'ensuit-il qu'il fût condamné pour autant à les rejeter sans rémission? Si on ne saurait le prétendre de ces choses, pourquoi donc l'avancer à propos de la religion? N'a-t-il pas trouvé d'ailleurs, dans l'interprétation de la nature, mille sujets de reconnaître Dieu à côté des causes efficientes, n'a-t-il pas aperçu les causes finales dont la physique est inhabile à rendre compte, dont elle ne peut faire aucun usage, mais qu'elle ne peut non plus nier par les seuls arguments de l'empirisme? La physique n'arrive à découvrir dans les choses que l'effet de forces aveugles, elle ne connaît que les lois de la causalité mécanique[1], et cependant elle ne peut affirmer qu'il ne se manifeste pas aussi dans ces effets un ordre correspondant à des fins générales. Elle laisse à la métaphysique la recherche des causes de ces fins, elle abandonne à la théologie naturelle le soin de rapporter ces causes finales à une cause première,

[1] *Mécanique* est, à vrai dire, une expression impropre; c'est *dynamique* qu'il faut dire; car dans la théorie atomistique les atomes ne se réunissent pas par une impulsion extérieure, ce qui la ramènerait au déisme, mais par des forces qui leur sont inhérentes.

intelligente et créatrice. La raison qui, selon Bacon, nous oblige avec le plus de force à admettre l'action d'une sagesse présidant à l'arrangement de la nature est précisément le spectacle de ces atomes et de ces germes qui, se mouvant à l'aventure, sans suite et sans but, forment par leurs combinaisons un monde merveilleux dans son harmonie et sa régularité. D'où il résulte que l'étude et l'explication du monde extérieur nous conduisent à la métaphysique qui, par l'entremise de la théologie naturelle, va jusqu'à pressentir un pouvoir divin qu'on ne saurait se figurer sans intelligence et sans volonté. Cette volonté suprême exprime dans la religion, suivant son bon plaisir, ses décrets et ses ordres, et si ces décrets se dérobent à la pénétration de l'homme, ils n'en conservent que mieux leur caractère surnaturel, car ils ne sont vraiment divins, et par conséquent obligatoires, que parce qu'ils sont impénétrables. Où s'arrête la perspicacité humaine commence l'action de la Providence, que notre entendement ne peut ni saisir ni expliquer. La philosophie est l'ensemble des connaissances dont la science enrichit l'humanité; la religion est le code mystérieux et sublime où Dieu enregistre les lois émanant de sa volonté, et cette volonté réduit au silence la raison de l'homme. Il est facile de démontrer, comme on voit, que le point de vue de sa théorie n'empêchait nullement Bacon de reconnaître la religion. Nous allons prouver maintenant que son point de vue pratique lui défendait de la nier ou seulement de la combattre.

Que Bacon eût pris à l'égard des croyances religieuses un rôle offensif et hostile, qu'il eût adopté la vérité naturelle pour *criterium* de la révélation, qu'en serait-il résulté ? Une lutte avec l'Église, une lutte à propos de dogmes; dans l'opinion du philosophe, une lutte à propos de mots, une de ces stériles controverses qui depuis des siècles désolaient l'esprit humain et le détournaient de la saine observation de la nature. Au lieu de servir la philosophie, il n'eût fait qu'ajouter aux dissensions religieuses. Quiconque a examiné de près cet esprit sait combien il se sentait peu de goût pour les discussions de ce genre. Ne voulant être, à aucun prix, un ergoteur scolastique, il a préféré se maintenir avec la religion dans les meilleurs rapports. Avant tout, il a songé à mettre la philosophie à l'abri de toute intervention étrangère, en même temps qu'à la soustraire à des préoccupations qui l'eussent distraite de ses véritables intérêts et de ses propres affaires. Mais s'il se déclare pour le maintien de la religion révélée et officielle, il veut à son tour que celle-ci renonce à toute puissance temporelle, qu'elle se tienne à l'écart des choses publiques, et qu'elle cesse d'exer-

cer la contrainte sur les consciences. Sa position en face de l'Église est donc finalement celle d'un conciliateur qui, mû par une pensée de concorde, vient annoncer la fin des hostilités et ramener les partis hostiles dans leurs camps respectifs.

Mais on comprend que les opinions religieuses de Bacon aient pu donner lieu à des jugements divers. Chacun s'en est tenu au sens qui convenait à sa manière de voir. Le principe de la séparation de la religion et de la philosophie a été invoqué à tour de rôle par la foi et par l'incrédulité. Tout le dix-septième siècle, à peu près, a voulu y voir le triomphe et la marque divine de la révélation. Plus tard, Condillac, Lasalle, Cabanis, se vantant de descendre en droite ligne du réformateur et de continuer sa pensée, lui ont reproché son adhésion comme une pusillanimité et une hypocrisie; ils ont traité de lâche faiblesse cette concession aux exigences religieuses de la part d'un homme qui, au fond de l'âme et d'après eux, était athée. De Luc et l'abbé Émery ont, au contraire, trouvé dans ses ouvrages la preuve incontestable de son orthodoxie. « Les louanges que les ennemis de la religion, dit ce dernier, prodiguent à Bacon nous avaient rendu sa foi suspecte; quelle n'a pas été notre joie à la lecture des sages maximes qui témoignent de la piété de ses sentiments! » Après les panégyristes, les disciples et les biographes, le polémiste est venu à son tour compléter le groupe, l'avocat du diable, comme l'appelle spirituellement M. Fischer, et ce personnage satanique n'est autre que Joseph de Maistre en personne. C'est dans les termes les plus sévères que M. Fischer parle de Joseph de Maistre. Il voit en lui une de ces apparitions scolastiques qui viennent de temps en temps errer, comme des spectres, dans le crépuscule de notre monde moderne. Pour l'effrayer et le mettre en fuite, il agite avec colère le flambeau de la libre pensée, et le poursuit des huées de la raillerie.

La philosophie réaliste tout entière a sa racine dans la doctrine de Bacon; c'est là qu'elle a puisé toutes ses conceptions religieuses et ses manifestations les plus diverses. Comme une graine qui s'échappe d'un fruit mûr, le déisme est sorti de la théologie naturelle, pour devenir la croyance d'un grand nombre de penseurs anglais. Ce n'est pas Hobbes, c'est Bacon qui a revendiqué le premier la suprématie de l'État sur l'Église, et arraché le glaive à l'autorité ecclésiastique pour en armer l'État contre le fanatisme. Ce n'est pas Locke, c'est Bacon qui, pour le bien de la science et de l'humanité, a proclamé le principe libérateur de la tolérance. Elle est aussi fille de la philosophie, cette incrédulité qui, succédant au déisme, a dominé si longtemps,

au dix-huitième siècle, l'opinion de l'Angleterre et surtout de la France. Et il n'y a pas là de quoi s'étonner; la force des choses le voulait ainsi. Dans Bacon, la pente se dissimule derrière la métaphysique et la théologie naturelle, qui servent de base et de prétexte au déisme. Mais à mesure que le cercle de l'investigation s'élargit, que la méthode agit avec plus de vigueur, la philosophie réaliste incline de plus en plus à rejeter toute connaissance qui n'est pas le produit de la sensation, à n'admettre que les explications qui se fondent sur la causalité directe et naturelle. Là est son côté faible. Triomphante dans le monde de la nature, elle est impuissante dans le monde de l'esprit. Dès qu'elle exclut l'étude des religions, ces manifestations essentielles et principales de l'esprit dans l'histoire, elle ne peut plus comprendre l'histoire elle-même. Elle manque de sens historique, et tout le monde convient que ç'a été là le grand défaut des libres penseurs anglais et français au dix-huitième siècle. Ils ont oublié que le point de vue du présent ne vaut rien pour juger soit les religions, soit l'art, soit tout autre élément de la culture humaine. Pour comprendre ces grandes manifestations de l'esprit, il faut savoir les replacer dans le milieu qui les a produites. Celui pour qui la religion reste un mystère, peut-il bien en comprendre les rayonnements dans l'art, dans la science, dans les mœurs et dans l'État? De quelle manière expliquer des effets dont la cause est impénétrable? Tels que Bacon les définit, la religion et l'esprit sont des objets irrationnels, inaccessibles à l'entendement, et pourtant ils ne sont ni l'un ni l'autre en dehors de la réalité. La première est la base première de la civilisation; le second est le support, le principe de l'histoire. Le désir et la prétention de la philosophie réaliste est, avant tout, d'être adéquate à la réalité. Grâce à la rigueur de sa méthode, à la sévérité de ses investigations, elle a le droit de repousser tout ce qui n'est pas réel. Mais en même temps n'a-t-elle pas le devoir d'embrasser tout le réel? Lui est-il bien permis d'en négliger la moindre donnée, le fait positif le plus minime? Elle est donc en flagrante contradiction avec son principe, quand elle expulse de la réalité l'histoire tout entière, car c'est l'en expulser que de considérer comme des énigmes les puissances qui la produisent. Ce n'est pas embrasser toute la réalité que de se borner à poser comme problèmes trois éléments d'une si haute importance que l'esprit, la religion et l'histoire. Une philosophie qui accuse une telle impuissance révèle sa limite extérieure, en même temps qu'elle trahit le secret de ses contradictions intérieures.

Il est aisé de suivre cette contradiction jusque dans les détails. Bacon

réclame de la science l'exposition de l'histoire, et il sait parfaitement en quoi consiste cette exposition. Il a énoncé, dans sa méthode, ce principe plein de justesse : qu'il ne faut jamais juger les choses d'après l'analogie humaine, mais d'après leur propre nature, c'est-à-dire suivant leurs rapports objectifs; qu'il ne faut pas les arranger à sa guise, mais se conformer à leur caractère. Appliqué à l'histoire, ce principe exige de notre part le sacrifice de la subjectivité dans l'appréciation des événements. Ce n'est donc pas à notre point de vue, mais selon l'esprit de leur caractère et de leur époque, que nous devons les envisager. Comment a-t-il été fidèle à ce principe qu'il recommande si expressément? A-t-il pris garde, dans son jugement sur Aristote et sur Platon, à l'époque, au peuple, à la civilisation auxquels ils ont appartenu? Ne les a-t-il pas plutôt comparés avec lui-même? Ne s'est-il pas servi de sa philosophie comme d'un critérium pour examiner et apprécier leurs théories? N'a-t-il pas expliqué les incidents et les idées de la philosophie grecque d'après une analogie toute subjective, et qui cependant n'aurait pas dû l'être? Ne s'est-il pas conduit absolument de la même manière à l'égard de toute la sagesse des anciens? N'a-t-il pas transformé en froides paraboles les mythes, ces gracieux enfants de la fantaisie? Au-dessous de ces paraboles n'a-t-il point glissé des notions de physique et de morale qu'il avait inventées lui-même? Lui qui à tout propos défend d'avoir recours aux anticipations, en fait abus dans son interprétation des mythes. Sans égard à leur origine, à leur sens historique, à leur nationalité, il convertit en lieux communs ces créations de la poésie. Déflorée par son explication, la poésie s'évanouit et devient prose, et ces inventions charmantes du génie grec se changent en pensées étrangères à l'esprit de la Grèce. Lui qui ne tolère pas la téléologie dans l'explication de la nature, pourquoi donc s'en sert-il pour expliquer la poésie des anciens? Pourquoi ne veut-il voir dans les mythes qu'une série de fables ayant un but et une tendance didactiques? Pourquoi, après les avoir défigurés jusqu'à l'absurde, leur prête-t-il une intention qu'ils n'ont pas, et les oblige-t-il à exprimer une morale qui n'est pas la leur! Eh quoi! cette philosophie qui commande d'interpréter les œuvres de la nature par la causalité, autrement dit par la nature, n'est pas en mesure de voir dans la nature la source naturelle de la poésie lyrique! Méconnaissant la fantaisie dans sa libre création, elle va jusqu'à lui préférer l'allégorie! La contradiction est manifeste. Cette philosophie agit contre sa méthode, elle est en opposition avec son principe. Elle prétend expliquer toujours les phénomènes de la réalité

par leurs causes efficientes, et elle est impuissante à pénétrer la cause de la poésie, de la conscience, de la religion. Elle exige une explication des choses, sans préjugés, sans analogie humaine, sans anticipations, et elle explique par ces *idoles* la poésie et le passé. Elle aspire à embrasser le cercle complet du monde extérieur, à descendre dans les régions les plus intimes de l'existence universelle, pour en ravir les secrets et les démontrer au moyen de l'évidence des lois, et elle exile de la nature, elle renvoie dans un milieu enveloppé de ténèbres que l'entendement ne dissipera jamais, dont la philosophie n'éclairera jamais les muettes profondeurs, l'esprit et ses grandes manifestations. Sa méthode reste en défaut chaque fois qu'elle sort de ses attributions. Demandez à son expérience de vous initier à l'activité matérielle de la nature, à la génération des phénomènes par des lois aveugles, elle vous conduira partout, et vous expliquera les moindres accidents. Mais interrogez-la sur l'esprit, sur la poésie, sur l'histoire, elle vous montrera du doigt, par delà toutes les constellations, vers les extrémités perdues de l'éther, aux confins du monde, hors de l'intelligence, hors de la pensée, une région sans chaleur et sans lumière, où l'être ne se manifeste plus, où la science n'a rien à voir, où la raison dans son vol enflammé ne pourra jamais parvenir. Quelle est donc l'expérimentation assez confiante dans sa force et dans sa subtilité pour se hasarder à soumettre à son analyse l'histoire et l'esprit humain? Quelle est l'expérience assez ténue pour se glisser derrière les formes de la poésie d'Homère, sous le marbre des statues de Phidias, et y surprendre la faculté créatrice?

La nature telle que Bacon la conçoit est dans l'impossibilité de créer l'esprit humain, et l'explication que sa méthode donne du monde extérieur ne saurait, sous aucun prétexte, devenir interprétation de l'histoire. Bien entendu que nous ne parlons ici que de l'intelligence des faits historiques, car dans leur recherche, la méthode baconienne est d'une aussi grande utilité que pour l'investigation des faits naturels. Tous les faits quelconques, qu'ils appartiennent à la nature ou bien à l'histoire, ne peuvent se rechercher que par la voie que Bacon a prescrite. Pour mener à bien ses découvertes, l'historien est tenu, lui aussi, d'avoir recours à l'expérience critique; il est obligé de passer par les procédés et les épreuves de l'*induction,* par la comparaison des *instances*, par les opérations de la *déduction*. Mais dans l'interprétation, l'histoire abandonne le point de vue naturaliste, et s'en distingue au même titre que l'esprit se distingue de la nature. Ce ne sont pas seulement des faits que l'histoire recueille, ce sont des idées; ce ne sont pas

des effets isolés et épars qu'elle assemble sous nos yeux, elle cache dans son sein une cause que l'expérience ne saurait atteindre, et Bacon, dont l'esprit était plus vaste que la méthode, l'a reconnu lui-même.

IV.

DÉVELOPPEMENT DE LA DOCTRINE DE BACON. — UN MOT SUR MM. MACAULAY ET DE RÉMUSAT.

Les écoles philosophiques sont les légataires des systèmes; elles se chargent d'en étendre, d'en améliorer l'héritage, et parfois aussi de le détériorer et de l'épuiser. Descartes, Leibnitz, Kant et Hegel ont été, dans les temps modernes, des fondateurs d'école. Bacon ne l'a pas été. Il était par nature opposé à l'esprit de secte et de système. Évitant de formuler une théorie achevée, il s'est borné à signaler une voie, à imprimer une direction. Cette direction a subsisté et subsistera toujours. Il est impossible désormais d'exclure de la science l'expérience et l'expérimentation; l'observation méthodique restera la condition nécessaire des sciences naturelles et de l'invention. Mais une autre question est de savoir si l'expérience contient à elle seule la science entière, si l'observation se borne à l'expérimentation, et si les sciences naturelles sont en mesure de satisfaire à tous les besoins théoriques et pratiques de l'humanité. S'il n'en est pas ainsi, la philosophie de Bacon n'éclaire qu'un hémisphère de l'existence. L'expérience n'en perd rien de sa valeur, mais la philosophie expérimentale vient se heurter à une limite, en même temps qu'elle tourne dans un cercle vicieux. Toute connaissance doit provenir de l'expérience, tel est le premier axiome de Bacon. Mais est-ce aussi l'expérience qui nous donne connaissance de cet axiome, et de quelle manière? N'est-on pas en droit, peut-être, de demander dans quelle expérience gît la garantie du principe expérimental, et de quelle façon cette expérience parvient à se légitimer elle-même?

Ce n'est pas tout : dès qu'on s'en rapporte, en toutes choses, à la décision de l'expérience, ce n'est uniquement que la chose perçue qu'on peut reconnaître à titre d'objet, encore faut-il qu'elle reste dans l'isolement. N'est-ce pas là repousser toute généralité, toute notion d'espèce et de genre? N'est-ce pas rabaisser ces notions au rôle de dénominations ou de signes servant à la division, au classement des objets, mais incapables d'en procurer la connaissance? Empruntons un instant sa langue à la scolastique, pour dire nettement que les *univer-*

saux ne constituent pas, dans l'esprit de l'empirisme, des *réalités*, mais des *nominalités*. Le langage n'est pas traité avec plus de bienveillance, et les mots ne sont que des signes arbitraires, qu'une valeur d'échange consentie par les hommes et mise en cours comme une sorte de monnaie.

S'il n'est pas permis de se représenter les choses à l'aide des concepts de l'entendement, ni au moyen des idées de genre auxquels les mots servent de signes, il ne reste plus pour les connaître que le secours des sens et l'entremise des impressions. Dès lors l'expérience se réduit à une perception. Chacune de nos connaissances est une expérience, dit l'empirisme; toute expérience est une perception sensible, se hâte d'ajouter le sensualisme. Si on en élimine toute généralité, toute idée de genre, que sont donc les choses en elles-mêmes? Elles ne sauraient être forcément que le contraire des genres, c'est-à-dire des objets positifs, des individualités distinctes, en un mot, des atomes.

Hobbes a été le politique de la philosophie réaliste, et la tendance de cette philosophie au nominalisme et à l'atomisme se manifeste en lui dans toute son intensité. Plus antipathique encore que son maître aux idées d'Aristote et de Platon, il exile de son État ces deux illustres Grecs, mais sans les couronner de fleurs, ainsi que Platon le voulait pour Homère. Il envisage les notions d'espèce et de genre comme des noms et des mots de convention, des pièces de monnaie dont il ne faut pas trop estimer l'effigie, et qui, bien qu'elles aident à supputer la somme des expériences, n'ont de valeur que pour les sots. La pensée n'est à ses yeux qu'un calcul bien fait. La théorie de ce philosophe est d'une extrême simplicité. Elle consiste à placer tout développement religieux et moral sous le gouvernement de l'État, auquel il confère un pouvoir absolu. La formation de la société provient, dans son opinion, d'un contrat tacite de l'humanité; elle se base sur l'intérêt général et la nécessité de mettre fin à la guerre de tous contre tous (*bellum omnium contra omnes*). L'homme à l'état de nature n'obéit qu'à l'impulsion de ses besoins, il n'écoute que son appétit, et n'agit que sous l'influence des forces naturelles qui soulèvent ses instincts. Le bien et le mal n'existent point pour lui, pas plus que le beau et le laid. Il n'y a de beau pour l'individu que ce qui attire son amour, de laid que ce qui excite son dégoût ou son aversion. Le penchant de son égoïsme, voilà sa règle de conduite, et le devoir n'est au fond que l'égoïsme bien entendu. Il n'y a donc pas de morale naturelle. Désarmé en face de la nature, l'homme cherche à se défendre contre cette puissance qui l'accable, à se protéger contre ces phénomènes qui conspirent sa perte.

Dans l'ignorance où il est des causes de ces effets terribles, il éprouve à les voir un sentiment de crainte, et, impuissant à lutter contre leur force mystérieuse, il les attribue au courroux de puissances lointaines et démoniaques, qu'il lui faut conjurer et apaiser. La religion n'est donc que l'enfant de la peur, qui naît elle-même de l'ignorance. Bacon avait établi le principe religieux sur la révélation surnaturelle de Dieu; Hobbes le fait découler de l'ignorance de l'homme vis-à-vis du monde extérieur. Il n'existe donc pas de religion naturelle. Afin de maintenir dans un esprit de communauté la morale, qui est la réglementation des appétits et des intérêts, et la religion, qui est l'expression du respect envers la Divinité, l'État est chargé de déterminer tout ce qui est bon, licite et légitime, et de désigner à la vénération publique les êtres dignes d'une adoration et d'un culte. Isolés, perdus comme des atomes au milieu de la nature, les individus sont à l'égard les uns des autres dans un état de guerre et de suspicion. A chaque instant leur bonheur et leur existence, exposés aux attaques de la convoitise, sont en péril; le hasard les livre sans protection à la merci de leurs passions respectives. La sécurité n'est pas garantie, le droit n'a pas de sauvegarde. Cet état d'incertitude est contraire à la nature même. Le besoin de tranquillité pousse alors les hommes à se réunir, à consentir une espèce de contrat par lequel, au moyen de l'échange et de la réciprocité des devoirs et des droits, l'existence individuelle est protégée par une organisation sociale. Telle est l'origine de l'État, qui, de cette façon, se fonde à la fois sur la nécessité et la liberté du consentement, sur la renonciation (*renuntiatio*) à laquelle chacun adhère au profit de tous, et sur la translation (*translatio*) que l'individu fait à la société de son propre pouvoir. En présence de l'autorité de l'État, il n'y a que des sujets; sa volonté est souveraine, et la liberté, dit Hobbes, réside dans ce que la loi ne défend pas. La forme est assez indifférente, le pouvoir est la chose par excellence; mais pour être efficace, il doit être absolu, et il vaut mieux qu'il soit à un qu'à plusieurs. La monarchie despotique est donc la forme que Hobbes préfère, son idéal de gouvernement. Agrégation, société, peuple, État, roi, c'est tout un pour le théoricien anglais; autant de synonymes d'une même chose, d'un même intérêt, d'un même pouvoir, d'une même existence. Il ne doit y avoir dans l'État ni noblesse, ni féodalité, ni hiérarchie ecclésiastique, ni fédération, rien enfin de ce qui pourrait affaiblir la puissance du monarque. La politique de Hobbes se trouve donc en opposition avec l'antiquité républicaine, le moyen âge féodal et la tendance représentative des temps modernes.

Rousseau est l'adversaire de Hobbes. Il prend, comme lui, l'état de nature pour point de départ, et reconnaît avec lui les motifs et l'origine du pacte social; mais il est en complet dissentiment quant à sa teneur. Spinosa se rapproche davantage de la théorie de Hobbes, qui a exercé sur lui une influence immédiate. Le *Léviathan* de l'Anglais et le *Traité politique* du Hollandais sont tout à fait d'accord sur les principes; mais dans les conséquences les idées de Spinosa tendent à la démocratie ou plutôt à l'oligarchie aristocratique; sa doctrine constitue une sorte de moyen terme entre Hobbes et Rousseau. Aussi bien que le premier, il est dans l'impuissance de tirer de la nature la morale et la religion, et il comprend de la même manière l'état de nature.

Hobbes a résolu le problème que Bacon avait posé dans son *Organum;* il a fondé sur la physique la morale et la politique. Voyons maintenant les destinées plus proprement philosophiques du système.

C'est seulement par l'expérience que Bacon veut qu'on connaisse le monde extérieur, et c'est l'entendement humain qui doit faire cette expérience. Mais ici se présente une question toute naturelle : qu'est-ce que c'est que l'entendement, et de quelle manière parvient-il à l'expérience? L'intérêt du réformateur se portant principalement sur l'invention, il a consacré presque tout l'*Organum* à rechercher comment l'expérience peut nous y conduire, et il ne s'est pas préoccupé de l'autre question, qui cependant précède et domine celle-ci. C'est pour y répondre que Locke a écrit son *Essai sur l'entendement humain*. La théorie de la sensation a donc sa racine immédiate dans la philosophie de Bacon, et Locke n'a fait que s'inspirer de son esprit. A tout prendre, il s'est borné à éclaircir et à systématiser les idées que le réformateur avait émises dans maints passages de ses écrits. Hobbes n'a eu besoin pour son œuvre que d'une simple indication donnée par Bacon dans un de ses *désirs* les plus hardis; aussi se distingue-t-il, parmi tous les successeurs de ce grand homme, par sa force et son originalité. Locke a trouvé déjà formulées la plupart des idées qui composent sa doctrine; il n'a eu que la peine de les mettre en ordre et de les énoncer avec plus de précision. Par exemple, Bacon déclare que, afin de penser avec plus de justesse, l'esprit doit se dépouiller de toute idée préconçue. C'était bien là, ce semble, rejeter les idées innées, pour ne reconnaître l'authenticité que des notions acquises par l'expérience. Locke n'a eu qu'à adopter tout simplement ce précepte pour établir la base de ses investigations; seulement, il a posé comme point de départ ce que le réformateur avait exprimé comme une condition, une nécessité, si on veut, à laquelle l'esprit est tenu de satisfaire pour opérer avec plus de

sûreté. Avant l'exercice de sa faculté expérimentale, l'esprit est vide comme une aire balayée, avait dit Bacon; Locke affirme que c'est une table rase. On voit que la différence n'est pas grande.

Les représentations ou idées sont les éléments de nos connaissances, et, puisqu'il n'existe pas d'idées innées, chaque représentation nous vient du dehors, et résulte d'une perception. La perception recueille les faits qui se passent en nous comme hors de nous, elle est donc tantôt intérieure et tantôt extérieure; souvent, elle réunit les deux caractères. La première de ces perceptions s'appelle réflexion, la seconde n'est que la sensation. C'est là la source de nos idées, les canaux par où les notions arrivent à l'entendement. Toutes les notions que la perception nous apporte sont simples par nature, et il n'y a de complexes que celles que nous obtenons à l'aide de ces notions premières. Il ne subsiste par conséquent dans l'intelligence aucune idée qui primitivement n'ait été une perception. Nos connaissances se forment lentement par la combinaison des notions complexes puisées dans les notions simples, qui ne sont au principe que des perceptions. Ces connaissances n'étant en définitive que les effets des sensations, nous ne connaissons au fond que les modifications et les qualités des choses, et nullement leur essence. Ainsi dès qu'elle se rétrécit dans le sensualisme, la philosophie expérimentale nie la métaphysique et anticipe à sa façon sur le travail négatif de la philosophie critique. C'est là le point de contact entre Locke et Kant, et en même temps la différence entre Locke et Bacon. La métaphysique aspire à découvrir la substance des choses. En quoi consiste donc cette substance? Ce ne peut être une idée innée, car il n'y en a pas; ce n'est pas non plus une notion simple, elle ne tombe pas sous la perception. Ce n'est par conséquent que le produit de notions juxtaposées, l'œuvre de l'entendement lui-même, une entité purement nominale et sans la moindre réalité, et pour exprimer les conclusions de Locke dans les termes du criticisme de Kant, il n'y a ni psychologie, ni cosmologie, ni théologie rationnelles. Locke n'était ni assez précis ni surtout assez rigoureux pour se rendre compte avec sévérité de la nature de la substance. Matérialiste en psychologie, il est déiste en religion. Il rejette toute notion de substance dans sa division des qualités des corps en primaires et en secondaires, et il n'adopte pour leur explication légitime qu'une interprétation mécanique et mathématique. Sa manière de les comprendre est du reste tout à fait atomistique, car il ne leur accorde que les qualités propres à l'atome, l'étendue, la solidité, la mobilité.

La présence de Berkeley au milieu des philosophes anglais est un

incident qui a été rarement bien apprécié. Dans l'étonnement de rencontrer tout à coup parmi des esprits qui portent tous le cachet du réalisme, une intelligence qui, au premier abord, paraît avoir un caractère assez décidé d'idéalisme, on a souvent pris le change, et c'est là sans doute ce qui a induit un des plus remarquables historiens de la philosophie moderne (Erdmann), à enlever Berkeley des rangs des Anglais, pour le transporter au milieu des Allemands, et à faire de sa doctrine un complément de la philosophie de Leibnitz. C'est une grave erreur. Berkeley n'est point du tout une conséquence de Leibnitz : il n'est, à bien prendre, que le dérivé de Locke. C'est la contradiction entre le principe et la conséquence que Berkeley veut relever. En effet, Locke pose en principe que toute connaissance résulte d'une perception sensible, et néanmoins il accepte pour objet de connaissance des choses qui ne peuvent jamais se percevoir, telles que la matérialité substantielle et la généralité des corps. Il déclare avec les nominalistes que les idées de genre ne sont que des mots, sans nulle objectivité; cependant il reconnaît dans les corps certaines qualités primaires, par exemple, l'étendue, le mouvement, la solidité. Ne sont-ce pas là des généralités vides de sens, de pures abstractions de l'entendement? Au lieu de les considérer comme telles, il en fait des qualités inhérentes aux corps, des propriétés objectives des choses. N'est-ce pas être en désaccord avec le sensualisme? N'est-ce pas admettre pour perceptibles des choses qui ne tombent même pas sous les sens, et confondre des généralités avec des réalités?

C'est sur ce point que s'est concentrée la réflexion toute nominaliste de Berkeley. Il n'existe, selon lui, ni corps, ni objets en général, il n'existe que des choses particulières, et que la perception n'atteint jamais qu'isolément. Le mouvement, la solidité, l'étendue, n'existent pas davantage; elles ne sont que dans des proportions déterminées par le corps qu'elles qualifient. Chaque étendue est petite ou grande, chaque mouvement rapide ou lent, toute solidité plus ou moins impénétrable, selon l'objet qui cause la perception. En conséquence, bien loin de constituer des propriétés réelles des choses, ces notions ne proviennent que de la perception. Ce ne sont que des modifications subjectives, sans la moindre réalité objective. Et, pour se servir de la terminologie de Locke, il n'y a que des qualités *secondaires*, ou mieux les qualités secondaires sont les seules que nous puissions percevoir. Mais si la perceptibilité ne dépend que de nous-mêmes, que reste-t-il donc derrière elle? Les choses, répond Berkeley; mais dépourvues de généralité. Les choses, qu'en raison de leur particularité,

de leur individualité, on ne peut percevoir que une à une. En effet, que sont-elles dès qu'on les dépouille des qualités que la perception leur attribue? Rien. Dès que la matière cesse d'être en communication avec notre perceptibilité, elle retombe dans le néant. Il n'existe donc vraiment que des perceptions et des sujets percevants. La réalité se borne à la sensation que les objets produisent sur l'entendement et à l'entendement. En un mot, il n'y a dans la nature entière que des esprits, des représentations ou idées.

Mais si nos idées ou perceptions sont les seuls objets réels, la nature se résout en une image que produit l'entendement. Quelle est alors la différence entre l'apparence et la réalité, entre l'être et le paraître? Réponse : Les perceptions ne viennent pas de nous, ce sont des *faits* dont nous ne sommes que l'occasion et non pas la cause. La cause en subsiste hors de nous, et c'est Dieu lui-même. Ainsi, tout en affirmant la connaissance qui ne s'acquiert que par les sens, Berkeley en est réduit à l'expliquer par l'intervention divine. Et ici, il se rapproche de Malebranche. Mais la vision en Dieu aussi bien que la perception par Dieu ne sont que le subterfuge d'une philosophie aux abois. Berkeley démontre que toute sensation, toute perception, n'est qu'une *expérience subjective*, une connaissance empirique que le sujet a de lui-même. Si toute connaissance est *expérience*, toute expérience *perception sensible*, on peut parfaitement prétendre avec lui, que nous ne connaissons en somme que nos propres impressions, autrement dit, que la connaissance par l'expérience se réduit à l'expérience du sujet par le sujet.

C'est Hume qui s'est chargé de dresser le bilan de l'empirisme, et de résumer, dans une négation concluante et dernière ,la *tendance négative* de la philosophie expérimentale. Il accepte sans discussion les résultats obtenus par ses prédécesseurs; seulement, quand il s'agit de couvrir le déficit, au lieu de recourir à la religion comme Berkeley, il s'en prend simplement à la faculté de connaître de l'esprit humain. Il admet avec Bacon que toute connaissance provient de l'expérience; avec Locke, que toute expérience est une perception sensible; avec Berkeley, que les perceptions sont les seuls objets de la connaissance. Mais si *connaître* se résume pour l'entendement à percevoir les impressions intérieures, en quoi consiste l'objectivité de ces impressions; où est leur nécessité? Manquant de ces deux conditions indispensables, que devient la connaissance humaine?

Chaque sensation est un fait que nous percevons, mais la liaison des faits nous échappe constamment. Nous connaissons parfaitement les

effets, jamais les causes dont ils proviennent. La foudre, la lumière, la chaleur, frappent nos sens et éveillent en nous des impressions très-déterminées; mais la force qui engendre ces phénomènes nous demeure inconnue, car elle est *imperceptible*. Il n'est pas une sensation qui ne nous avertisse d'un effet; mais il n'en existe pas qui soit douée du pouvoir de nous révéler une cause quelconque, fût-ce la plus minime; il n'en est aucune dont la copie représente la notion de causalité. Nous voilà donc obligés d'avouer que cette notion, qui n'est pas un concept de la raison, n'est pas davantage une idée fournie par l'expérience. D'où peut-elle bien venir? Il nous faut ou abandonner avec la causalité la connaissance empirique comme une chose inconcevable et impossible tout à la fois, ou expliquer cette notion par l'entremise d'une sensation. Grâce à la répétition de nos sensations, nous nous habituons insensiblement à passer d'un effet à un autre, d'une représentation certaine à une autre qui semble la produire. C'est là une relation de transition à laquelle la fréquence nous accoutume, et que nous finissons par prendre pour une liaison véritable. Cette habitude, de même que toute autre habitude, consiste en une expérience qui se réitère souvent. Après avoir ressenti à plusieurs reprises l'impression du même fait, notre imagination incline involontairement, sous l'influence de cette impression bien connue, à en rappeler une autre qu'elle lui associe. Cette détermination de l'imagination s'appuie sur un sentiment, de sorte que l'habitude aussi repose sur ce sentiment. Ce sentiment, n'étant rien qu'une impression, forme l'original dont l'idée de causalité est la copie. Je crois à l'existence d'un lien entre deux faits, sur la foi de ce sentiment, mais sans pouvoir en démontrer l'enchaînement; j'y crois par instinct, et cette croyance a beau ne pas posséder l'évidence démonstrative des jugements rationnels, elle n'en est pas moins cause des conséquences que nous tirons de nos expériences, et elle constitue pour l'empirisme le motif unique de certitude. Ainsi donc, en dehors de l'expérience, il n'y a pas de connaissance; dans le cercle de l'expérience, la connaissance ne sort pas de l'habitude, et au sein de l'habitude, il n'y a place que pour une certitude d'approximation dont la probabilité reste subjective. Dans son impuissance à prouver, l'habitude doit se contenter de croire.

Ainsi la philosophie expérimentale exclusive avait abouti au scepticisme. Il fallait à tout prix que la philosophie trouvât une issue et s'ouvrît un nouveau chemin. C'est Kant qui l'a frayé en traitant l'expérience et la connaissance comme Bacon avait traité la nature. Il a expliqué les faits de l'expérience de la même manière que Bacon voulait qu'on ex-

pliquât les phénomènes du monde extérieur. Expliquer un fait, c'est exposer les conditions dans lesquelles il se produit, et comme de toute nécessité ces conditions précèdent le fait, c'est sur elles avant tout que doit se porter l'investigation. Au lieu de placer, comme les métaphysiciens allemands, l'origine de nos connaissances dans les idées innées, ou de les faire provenir de l'expérience sensible, comme les philosophes anglais, Kant a entrepris l'analyse de l'expérience avec le sens qui guidait Bacon dans l'analyse des phénomènes naturels. Ce dernier recherchait les forces et les causes de la nature qui engendrent les objets, Kant a recherché les forces et les facultés de l'esprit qui produisent l'expérience. Il a donné à l'exploration qu'il a faite de l'entendement humain le nom de philosophie critique, et il a appelé *transcendantes* les conditions qui, comme autant de facteurs nécessaires, sont les antécédents de l'expérience. Ce n'est plus la *table rase* de Locke, ce ne sont pas non plus *les idées innées* de Leibnitz; ce sont des forces libres et actives par elles-mêmes, qui composent à la fois la virtualité de l'entendement et l'essence de l'homme. Personne avant Kant ne les avait connues, et cette découverte, la plus grande de la philosophie, a commencé une ère nouvelle et imprimé à la science une direction particulière et définitive.

Telle est la manière dont M. Fischer a compris et exposé la philosophie expérimentale dans son principe, dans sa méthode, dans son caractère, dans ses imperfections, dans son développement. Ce n'est ni Schelling, ni Hegel, ni tout autre qui lui a montré le côté faible de l'empirisme, c'est l'évidence et l'histoire, et plus clairement encore qu'elles, c'est l'empirisme lui-même qui, avec la plus entière franchise, lui a fait l'aveu de son insuffisance.

Quelle que soit la doctrine qu'on expose, le mieux est de la laisser parler elle-même; elle se connaît plus profondément que personne; elle sait au nom de quel principe, à l'aide de quel instrument, en vue de quel but elle fonctionne et agit, et toutes les fois qu'elle aura tort ou qu'elle viendra à rencontrer ses frontières, elle saura admirablement le faire comprendre. M. Fischer s'en est tenu à cette manière si simple, et de là vient la clarté, la finesse et la vérité de son exposition. Une fois certain du principe, il ne l'a plus perdu du regard; une fois au courant de la méthode, il s'est laissé conduire par elle, et elle lui a indiqué sans efforts sa marche, ses procédés et son intention. Elle a répondu à toutes les questions auxquelles elle était à même de répondre,

et, éclairant les pas du jeune historien à travers les arcanes de la philosophie expérimentale, elle lui en a montré les conséquences et les résultats, les contradictions et la limite. Je n'ai qu'un blâme fort léger à adresser à M. Fischer : on dirait que de temps en temps il se méfie de l'intelligence de ses lecteurs, car il revient avec intention sur des points déjà parfaitement définis; aussi parfois le récit languit-il un peu. Pour dire nettement toute ma pensée, le professeur se fait trop voir derrière l'écrivain; c'est lui qui prolonge les démonstrations en dépit de l'allure ordinairement rapide et mouvementée du style. Je sais avec quel talent M. Fischer enseigne; mais pour conserver son vrai caractère, le livre ne doit pas ressembler à l'enseignement. Il exige plus de précision et de sobriété. Ceci ne s'adresse qu'à l'exposition même, et non point à sa forme. La langue possède toutes les qualités de souplesse, de force et de pureté que peut exiger un connaisseur difficile.

Ma tâche ne serait pas terminée si je ne consacrais quelques lignes à deux contemporains distingués qui, l'un en Angleterre, l'autre en France, se sont occupés de Bacon. C'est à propos d'une nouvelle édition des œuvres du grand philosophe, publiée par M. Basile Montagu, que M. Macaulay a écrit son article dans la *Revue d'Édimbourg*. Après une courte notice biographique où brillent son talent de narrateur et sa sagacité d'historien, M. Macaulay en vient à l'appréciation de la doctrine de Bacon, appréciation défectueuse et singulière; non que l'écrivain n'ait bien compris le sens et la portée de la philosophie expérimentale: au contraire, il a la plus haute idée de son importance. S'il n'en estime que médiocrement les procédés théoriques, il n'a pas assez d'éloges pour la sagesse de ses intentions et la grandeur de ses résultats. Il la prône comme le triomphe de la science, comme l'idée la plus grandiose qui soit sortie de l'intelligence humaine, et la cause des progrès et des découvertes dont, depuis trois siècles, la civilisation fait son profit. L'enthousiasme de son admiration va si loin, qu'il professe à l'égard d'Aristote, de Platon et de la philosophie spéculative en général le plus profond dédain. Renchérissant sur la pensée de Bacon, il intente un procès criminel à toute direction de la pensée qui ne relève pas immédiatement de l'empirisme. Se plaçant au point de vue de l'utilité, de l'opportunité pratique, il cite devant le jury de son opinion la Grèce, Rome et le moyen âge, pour leur demander compte de leurs découvertes, de leurs inventions, de leurs théories. Quels services ces spéculations splendides, mais vaines, ont-elles rendus à l'humanité? Qu'ont-elles fait pour accroître son bien-être et adoucir ses souffrances? Quelles améliorations ont-elles apportées à sa destinée? Elles ont toujours affecté de

considérer les intérêts matériels et les soins positifs de la vie comme des préoccupations vulgaires, indignes de la science et du philosophe. Pour elles, savoir, ç'a été se bercer dans les rêves, se complaire aux jeux de mots des abstractions, se subtiliser dans des controverses sans issue. Et cependant l'industrie, le commerce, la richesse dépérissaient, et l'esprit s'épuisait en de stériles divagations. Ils se condamnaient, eux, ces grands hommes, aux supplices du Tartare; l'un, semblable à Sisyphe, roulait son rocher; l'autre remplissait avec les Danaïdes un tonneau sans fond; le troisième poursuivait un nuage, et le peuple, la foule, le genre humain se consumait autour d'eux dans d'implacables douleurs. La *théorie*, dans sa brillante inanité, le laissait mourir de misère; la *pratique*, la vraie philosophie, est enfin venue lui rendre la force, la santé, le bonheur, et lui donner l'empire du monde. Sénèque a écrit trois volumes sur la colère; mais ces trois volumes n'ont jamais corrigé personne de ce vilain défaut; et comme un cordonnier protége contre l'humidité en faisant de bonnes chaussures, le cordonnier, aux yeux de M. Macaulay, est infiniment supérieur à Sénèque. Il y a des exagérations qui se réfutent d'elles-mêmes, mais il est triste de voir de belles intelligences s'en rendre coupables. Historien, M. Macaulay a méconnu l'histoire; mais de plus il s'est mis en contradiction avec la science, l'esprit humain et la nature. Son appréciation de la philosophie antique sort d'une usine de Manchester. Libre à lui de borner à l'invention matérielle les résultats de la science, de réduire à l'utilité les aspirations de l'intelligence humaine, de traiter de chimères les œuvres d'Aristote et de Platon, de transformer le monde en une manufacture dont l'exploitation doit assurer à l'homme le bien-être et le comfort; la science, l'esprit humain, la nature le démentent à l'envi. La nature est quelque chose de mieux qu'une simple agrégation de molécules et d'atomes, de substances et de forces que l'homme doit découvrir et étudier, afin d'en tirer parti en cas de besoin. Dans son harmonie, son ensemble, son développement, sa raison, elle compose un système de rapports et de conséquences dont l'unité forme une *théorie*. Et la science, pour en devenir le miroir, selon le vœu de Bacon, doit tendre *pratiquement* à reproduire cette théorie. C'est là le secret de cette curiosité de savoir pour savoir, qui agite l'âme de l'homme, et qui donne à la science son énergie et son désintéressement. Les dialogues de Platon n'ont pas l'utilité positive d'une paire de souliers, je le reconnais; mais en eux se reflète le génie de la Grèce, l'aspiration au vrai, le sentiment du beau d'un grand peuple; à leur lecture, un frisson sympathique fait tressaillir mon être. Je

me demande en ce moment à laquelle des machines de son industrielle patrie M. Macaulay oserait donner la préférence sur *Hamlet*, ou *Roméo et Juliette*, ou même sur un chant de *Don Juan*. Les symphonies de Beethoven et les opéras de Mozart n'ont pas donné lieu, que je sache, à l'invention du moindre instrument, du plus mince violon; d'où vient cependant que toute personne bien organisée éprouve à les entendre un plaisir voisin de l'extase? Prenez garde, en ramenant tout à l'utile, de diminuer et de dégrader l'homme. Heureusement qu'il n'est pas disposé à se laisser faire. Accordez donc à cet esclave que vous prétendez affranchir tout ce qu'il peut avoir de liberté, et ne rivez pas sa chaîne à un poteau, sous prétexte de le faire roi de l'univers.

M. de Rémusat ne parle pas si irrévérencieusement de l'antiquité; il lui porte, au contraire, ce respect ennemi des nouveautés dont se plaint Pascal. Il est de ceux qui désirent voir la philosophie se borner, en France, à la compilation des systèmes, à la discussion de quelques lieux communs bien inoffensifs. C'est sous l'empire de ces sentiments qu'il a fait l'exposition des idées de Bacon, et qu'il s'est efforcé, autant qu'il était en lui, d'en adoucir les tendances matérialistes et le côté destructeur. Pourquoi mettre cette doctrine à la question, à l'effet de lui arracher l'aveu de je ne sais quelle arrière-pensée idéaliste? Bacon sépare la religion de la science, il tient peu à la métaphysique, et comme l'intention de sa philosophie est surtout physique, l'interprétation de la nature par les causes efficientes est la seule qui lui paraisse convenable pour la science. A quoi bon torturer sa pensée? On aura beau faire, Bacon, fondateur de la philosophie expérimentale, est le père de la doctrine de la sensation, et par suite du matérialisme moderne. Si sa doctrine ne contient pas explicitement le sensualisme, elle lui a certainement donné naissance. Certes, la méthode expérimentale est sortie de la sagesse même de l'esprit humain; elle était une innovation nécessaire, et si Bacon ne l'eût fondée, un autre l'eût fondée à sa place. Mais, dès que fondée elle revendiquait l'empire absolu, les lois de l'esprit, la logique de l'histoire ont dû la pousser, de conséquence en conséquence, jusqu'au matérialisme du dix-huitième siècle. La raison, et c'est là sa grandeur, ne se laisse arrêter ni par les passions, ni par l'intérêt, ni par la crainte; elle avance, agrandissant toujours sa conquête, accélérant sans cesse son mouvement, et broyant les inconséquences humaines dans sa formidable dialectique. Que M. de Rémusat veuille bien ouvrir l'histoire de la philosophie moderne. Qu'y verra-t-il? Deux dogmatismes en présence, profondément séparés par leurs points de départ, poussant jusqu'à

l'hostilité la dissemblance de leurs méthodes. Au bout d'un siècle environ, l'un de ces dogmatismes, devenu tour à tour Hobbes, Locke, Condillac, Diderot, Lamétrie, vient aboutir au scepticisme de Hume et au système de la nature; l'autre, dans l'espace de quelques années, s'élève, degré par degré, du dualisme de Descartes aux causes occasionnelles de Geulinx, de celles-ci à la vision en Dieu de Malebranche, pour se perdre enfin dans le Dieu-nature de Spinosa. Mais voici que, pour châtier l'audace de ces dogmatismes, se lève un criticisme hautain, qui réclame avec sévérité la réforme de la science. Il part résolument de l'autonomie morale de Kant, pose en passant le *moi* absolu de Fichte, traverse sans s'y arrêter l'esprit-monde de Schelling, et se trouve tout à coup en face de la raison-univers de Hegel. La direction une fois prise n'est jamais abandonnée avant qu'elle ne soit arrivée à son extrémité logique. A l'extrémité logique de la philosophie expérimentale exclusive se sont trouvés le matérialisme et le scepticisme.

On voit bien que le livre de M. de Rémusat est l'œuvre d'une intelligence à laquelle les choses de la philosophie sont familières; mais l'exécution montre peu de fermeté dans la méthode et l'absence de sens critique. M. de Rémusat se contente de nous donner le récit succinct, la traduction abrégée des ouvrages de Bacon; ensuite il examine à part et en détail le caractère, l'ordre encyclopédique, la méthode de la doctrine expérimentale, et finit par en faire l'histoire. C'est un exposé, et non pas une reconstruction. Son travail, tel qu'il est, fait très-bien connaître le côté extérieur, la lettre de la philosophie baconienne; mais l'esprit se perd sous l'érudition des commentaires ou échappe à la gaucherie de l'examen. M. de Rémusat ne sait pas voir les systèmes dans leur essence; au lieu de les examiner avec calme et sans partialité, il se laisse entraîner, quand ils s'éloignent de sa manière de penser, à les gourmander, à les moraliser d'un ton de régent; ensuite il opère le triage du bon et du mauvais, d'après le critérium de son éclectisme. Son livre, malgré ses qualités aimables et brillantes, est une nouvelle preuve de la nullité à laquelle l'éclectisme a réduit la pensée philosophique en France; par celui de M. Fischer, au contraire, nous voyons que l'Allemagne est encore de nos jours, et quoiqu'elle dise elle-même, la terre classique de la philosophie.

L. Filliard.

L'HISTOIRE

D'ASSYRIE ET DE BABYLONIE,

DE

M. MARC DE NIEBUHR.

Les découvertes archéologiques dont l'Assyrie est depuis une quinzaine d'années le théâtre, ont ramené l'attention sur l'histoire et la chronologie de cet antique pays. La curiosité s'est aiguisée à la vue de tant d'inscriptions en caractères et en langues inconnus, et les problèmes que l'érudition avait déjà agités ont été repris avec plus de critique et d'attention. Peut-être est-il prématuré d'aborder ces questions avant que le déchiffrement des textes cunéiformes soit définitivement opéré; mais l'impatience est bien naturelle quand les faits qu'on scrute touchent, pour ainsi dire, aux origines de l'humanité. L'Assyrie, la Chaldée nous apparaissent parmi les premières contrées où se développa la civilisation. Alors que la plupart des populations sémitiques et aryennes étaient encore à l'état nomade, la race de Cousch élevait dans cette région de l'Asie des villes riches et peuplées : Babylone, Erech, Ninive dite *la grande ville,* Rehoboth-ir, la ville étendue. Les vallées de l'Euphrate et du Tigre se prêtaient à une culture facile, et les débordements fréquents des deux fleuves, dont le déluge de Noé semble être un souvenir, fertilisaient le sol sans que la main de l'homme eût besoin de le remuer. Aussi les marchands et les artisans accouraient-ils de loin à Ninive et à Babylone. Dans la première de ces cités, il y avait des myriades d'hommes qui, suivant l'expression de Jonas, ne savaient pas distinguer leur droite de leur gauche, c'est-à-dire qu'on y rencontrait une populace grossière et ignorante, occupée, le prophète le dit, à l'élève des bestiaux. La tradi-

tion hébraïque rapportait que les langues qui se parlaient dans la seconde étaient si nombreuses qu'elles produisaient une véritable confusion, et en expliquait ainsi le nom de Babylone (Babel).

L'Assyrie et la Mésopotamie s'offrent donc à nous comme la terre classique de l'histoire primitive. Leur géographie, la chronologie de leurs rois sont intimement liées à l'exégèse biblique, et quand même l'érudit profane croirait que cette histoire est dénuée de valeur et d'intérêt, parce que l'on y marche d'incertitude en incertitude, le théologien devrait encore se livrer à son étude. Aussi M. Marc de Niebuhr prend-il soin de nous avertir qu'en composant son livre il a eu surtout en vue les théologiens.

L'absence d'une histoire d'Assyrie et de Babylonie écrite d'après les sources l'a d'ailleurs frappé. Petit-fils du célèbre voyageur qui rapporta en Europe les premiers cylindres chargés de caractères cunéiformes, fils de l'illustre érudit qui a jeté les bases d'une bonne critique de l'histoire assyrienne, il était appelé, autant par sa naissance que par son goût, à entreprendre une œuvre dont il ne se dissimulait pas la difficulté. La conscience qu'il a de cette difficulté lui commande beaucoup de réserve et de critique. N'ayant pas la prétention de lire couramment des textes épigraphiques qu'on ne fait encore qu'épeler, il n'a guère recours qu'aux témoignages anciens, et surtout à la Bible. Les questions de dates arrêtent sans cesse sa marche et celles des noms l'entravent bien souvent. Des dates et des noms, c'est presque tout ce qu'il est possible de savoir d'une foule de monarques dont la notoriété s'est effacée, comme toutes les notoriétés, avec le temps.

Il ne faut donc pas s'attendre à trouver dans son livre un récit suivi, animé, riche de faits et semé d'aperçus. M. Marc de Niebuhr fait comme les paléontologistes, il ne reconstruit qu'un squelette; les muscles, les ligaments, les nerfs, il ne cherche même pas à en pénétrer la disposition et le jeu; car les éléments lui manquent. Il laisse au lecteur le plaisir d'animer d'êtres plus ou moins imaginaires cette vaste solitude historique dont il n'entend que donner la carte. Levez les yeux vers ces ruines, ou plutôt plongez vos regards dans le sol qui les a conservés, parcourez cette autre Pompéi, plus vieille de sept cents ans, qu'on appelle Khorsabad, Nimroud ou Koyoundjik; vous trouverez dans le livre de M. de Niebuhr un guide, et avec lui vous ne courrez pas risque de vous égarer et de prendre, comme la populace de Ninive, votre droite pour votre gauche. Telle est l'utilité et l'objet de l'histoire que je veux analyser ici.

La prudence dont ne se départit jamais l'auteur, lui commandait de

passer rapidement sur les premiers âges de la société assyrienne. A cette prodigieuse antiquité, l'hypothèse est si facile à confondre avec la réalité, qu'il faut pouvoir s'appuyer sur quelques données, pour avoir le droit de mesurer l'étendue des dynasties et de compter leur durée. Il laisse donc à M. J. Oppert la responsabilité de ses monarchies touranienne et proto-chaldaïque, qu'il a connues d'ailleurs trop tard et dont l'authenticité se vérifiera dans la suite; il se borne à poser le problème chronologique, sans le résoudre. Il en discute les éléments actuellement connus, et se hâte d'arriver à la période vraiment historique.

Le grand empire assyrien finit avec Sardanapale, ou plutôt avec le dernier des Sardanapale, car plusieurs monarques ont porté ce nom. M. de Niebuhr croit que sa forme assyrienne était *Assour-adon-pal*, c'est-à-dire *le grand dominateur d'Assour*. Et dans ce cas, comme cela est arrivé si souvent, on aurait pris un titre pour un nom d'homme. M. Oppert lit au contraire : *Assour-idannou-palla*, et le traduit par ces mots : *Assour a donné un fils*. Cette périphrase dénominative est dans le génie du peuple hébreu. La Bible fournit une foule de noms de ce genre, et il faut reconnaître que le nom ainsi entendu cadre pleinement avec les interprétations auxquelles a été conduit ce philologue distingué. Quoi qu'il en soit de la véritable signification du nom de Sardanapale, nous n'en savons pas moins avec certitude qu'avec lui s'écroule une domination à laquelle Ctésias assigne treize cents ans de durée, et qui dans le comput de M. Oppert, d'accord du reste avec Agathias, a été de quatre cent cinquante ans. M. de Niebuhr a discuté les chiffres de l'historien grec et essayé de les retrouver. Des tentatives de ce genre sont analogues à celles que l'on a faites sur Manéthon pour l'Égypte. Ce sont des comptes provisoires et sommaires, en attendant que les monuments fournissent les éléments d'un compte détaillé.

On sait comment, au dire des Grecs, finit Sardanapale. Forcé par la révolte combinée de Bélesys et d'Arbacès de se réfugier dans Ninive, il s'y défendit deux années entières; mais un débordement du Tigre ayant renversé vingt stades de murailles et ouvert passage à l'ennemi, il mit sur un bûcher ses femmes et ses trésors et se brûla avec eux. Cette légende pourrait bien s'appliquer à un autre monarque qu'on a confondu avec lui.

Bélesys, qui est le Phul de la Bible, prit le pouvoir, et son règne sur les états de Ninive se place dix ou quinze ans avant l'ère de Nabonasar, c'est-à-dire environ sept cent soixante ans avant Jésus-Christ. Le *Livre des Rois* nous apprend que Menachem (Manahem), qui régnait

sur Israël, lui donna mille livres d'argent pour qu'il gouvernât avec lui son royaume et le protégeât contre ses ennemis. Évidemment le prince hébreu se reconnut tributaire du monarque ninivite. Un pareil acte de vasselage devait être le résultat d'une guerre où Israël avait été battu, et l'on peut effectivement induire d'un passage des *Paralipomènes* que Phul avait déjà conquis sur les Israélites une partie de la contrée située à l'est du Jourdain. Nous rencontrons immédiatement après Menachem un monarque indépendant, résidant à Damas et gouvernant la Syrie; plus tard, le pays d'Hamath, situé au nord de cette ville, apparaît aussi comme indépendant. Il s'ensuit que les deux États avaient été perdus par les Israélites, qui s'en étaient rendus maîtres auparavant, sous Jéroboam II. Tout démontre donc que le roi de Ninive avait enlevé ces conquêtes aux Israélites; et Phul avait dû nécessairement porter ses armes victorieuses jusqu'aux frontières du royaume de Juda et de la Phénicie.

M. Marc de Niebuhr commence donc son histoire par une période où l'Assyrie avait atteint à un haut degré de force et d'influence. Il s'était déjà en effet écoulé cinq cent vingt-six ans depuis que les Ninivites avaient rendu Babylone tributaire, ainsi que toute la partie de la haute Asie située à l'est de l'Halys. L'auteur, dans son appendice, a consacré un mémoire spécial à l'étude de la géographie de cet empire. Toute la Mésopotamie jusqu'à la mer, le pays d'Elam, la vallée de Suse, la plaine du Tigre et la montagne en dépendaient. A l'est, l'autorité de Phul était reconnue sur la chaîne du Zagros et du Niphates, dans la grande Médie et l'Atropatène. Au nord, elle englobait l'Arménie, dont le centre répondait alors au canton de Van. A l'ouest, elle arrivait jusqu'en Cappadoce, et dans la partie de la Syrie située entre l'Halys et l'Arménie.

On voit de suite que des races très-diverses étaient réunies sous le même sceptre. A l'occident, on rencontrait des Sémites, à l'est et au nord-est, des populations de souche différente, et notamment des Aryens et des Tartares ou Touraniens. Toutefois la distinction n'était pas partout tranchée entre ces races; il y en avait d'intermédiaires, résultat du croisement et du mélange. Les Arméniens ou Haïkaniens, par exemple, paraissent avoir été des Sémites aryanisés ou des Aryens sémitisés, par-dessus lesquels s'étendit une couche tartare. Dans le pays d'Elam, d'abord tout sémitique, un élément touranien avait pénétré et était peut-être même devenu prépondérant. En un mot, il dut se passer dans l'empire de Ninive ce qui a été observé dans l'Hindoustan, où d'innombrables populations métis sont sorties des conquêtes et des

migrations successives. La race sémitique s'étendait dans toutes les vallées de l'Euphrate et du Tigre, jusqu'aux monts Zagros et Taurus; elle faisait le fond de la population du désert de Syrie, de la Syrie, de la Cilicie et de la Cappadoce.

La Babylonie constituait certainement le plus beau fleuron de la couronne ninivite. Supérieure en richesses, en lumières, en nombre aux Assyriens, la population de la plaine de Sinear manquait cependant de frontières naturelles et se voyait toujours exposée aux invasions des habitants des montagnes, plus braves et plus endurcis. Bien que dans leur vasselage ils eussent conservé leur roi et leurs lois, ils n'en étaient pas moins humiliés de l'ascendant d'une ville moins ancienne que leur propre cité. Bérose, le plus exact des historiens de ces temps, mais dont nous n'avons malheureusement que des fragments, assigne cinq cent vingt-cinq ans de durée à l'ensemble des quarante-cinq règnes de ces princes tributaires, dont un autre système chronologique reporte l'existence à l'ancien empire. C'est, remarque M. de Niebuhr, un chiffre bien faible pour une si longue suite de rois; car cela ne fournit pour la durée moyenne de chaque règne que onze ans deux tiers, tandis que la chronologie des rois de Lydie, de Perse, d'Égypte, de Juda, donne une moyenne oscillant entre seize et vingt-trois ans. Une si courte durée se retrouve pour les souverains de Babylone, dont Ptolémée nous a laissé le canon; elle donne une nouvelle force à la supposition qu'il s'agit ici non de véritables rois, mais de simples gouverneurs.

Les Mèdes, sur lesquels les successeurs de Phul avaient rétabli la domination ninivite, ne supportaient pas le joug avec moins d'impatience que les Babyloniens. Aussi des révoltes fréquentes éclataient-elles chez les deux peuples. Les Mèdes, nous dit Hérodote, étaient une nation brave et fort jalouse de son indépendance. De ces deux pays, la rébellion gagnait aisément d'autres provinces. Elam se soulevait; la Syrie effaçait les traces des conquêtes de Phul, et tout faisait présager le moment où arriverait cette ruine de Ninive annoncée par Jonas. Teglath-Phalasar fit rentrer pour quelque temps les révoltés dans l'obéissance. Il envahit Damas et Gessur; il démembra le royaume d'Israël, s'empara de Galaad, de la Galilée et du pays de Nephthali. Ce Teglath-Phalasar est, pour M. de Niebuhr, le dernier prince de la famille de Ninus (le Nînys de M. Oppert), de la dynastie des fils de Dercéto [1]. Un usurpateur prit sa place, chef aryen ou touranien,

[1] Pour M. Bunsen, ce fut au contraire avec Phul, qu'il nomme Phalukhas, d'après

officier de sa maison, que les Hébreux appellent Schalmanesser (Salmanasar), et dont le vrai nom était Sargina (Sargon). Ici M. de Niebuhr est en désaccord complet avec M. Oppert, qui, s'éloignant des données bibliques, distingue les Salmanasar qu'il reporte dans la dynastie qui précède Phul, de Sargon qu'il donne pour successeur à Mérodach-Baladan. Tout est, on s'en aperçoit, encore bien confus dans ces chronologies. Mais ne tenons pas compte des dates. Disons que Sargina règne avec gloire, qu'il rétablit Ninive dans son premier état de splendeur. Il porte d'abord ses armes chez les populations insoumises des confins de la Médie et de la Babylonie septentrionale; plus tard il fait une campagne en Syrie et s'avance jusqu'aux frontières de l'Égypte, où depuis vingt-trois ans un prince couschite avait remplacé la dynastie saïtique.

Les supputations de M. de Niebuhr le conduisent à fixer à environ l'an 30 de l'ère de Nabonasar (710 ans avant Jésus-Christ), la campagne de Sargina contre Israël[1]. Le monarque assyrien contraint le roi Osée à reconnaître sa suzeraineté; puis il se tourne contre les villes philistines, qui étaient à la fois la clef de l'Égypte et celle de la Méditerranée. Car maître de la Cilicie, il avait besoin d'une flotte pour en garder les côtes. Les bas-reliefs assyriens nous montrent souvent les galères de ces temps antiques; elles ont des rameurs sur les flancs, à la poupe et à la proue. Elles sont montées d'hommes armés qui doivent s'élancer à terre, la lance au poing, le bouclier au bras, du pont au-dessous duquel les rameurs sont placés. Ce qui manquait à la puissance assyrienne, c'étaient des ports; aussi convoite-t-elle toujours ceux de la Phénicie. Par là seulement elle pouvait tenir l'Égypte en respect. Heureusement pour elle, les Tyriens et les Kittim se disputent l'empire de la mer, et elle profita de cette division. Les derniers soumis par Tyr appellent le monarque ninivite à leur aide. Elulaï, roi de cette ville, est contraint de reconnaître sa suzeraineté, et des troupes assyriennes sont jetées dans Cypre. Mais une nouvelle insurrection de la Syrie rappelle Sargina plus à l'est. Osée a noué des intelligences avec le pharaon Schebek, et fort de son appui, il refuse le tribut promis. C'est alors que Sargina paraît devant Samarie (27 de Nabonasar). Il assiége durant trois ans la ville israélite, qui succombe enfin après

sir H. Rawlinson, que se termina la dynastie des Dercétades, date qu'il fixe à l'an 748 avant notre ère. Mais à ses yeux Teglath-Phalasar n'était qu'un général de Sargina et doit être effacé du canon des rois.

[1] C'est aussi à cette date que s'arrête M. Bunsen dans son nouveau commentaire sur la Bible.

une héroïque résistance. Osée et une partie de ses sujets sont emmenés en captivité. Tyr, qui s'est aussi révoltée, soutient, grâce à sa position, un siége encore plus prolongé, et si elle a cédé, comme cela paraît vraisemblable, aux forces assyriennes, ce n'est qu'après un blocus de cinq années.

L'effet de ces guerres était de déplacer sans cesse les populations et de mêler les races. C'était alors l'usage de transporter les nations vaincues, après plusieurs rébellions, dans d'autres cantons où, étrangères aux localités et aux usages, à la langue même, toute insurrection devenait de leur part impossible. On pratiquait sur une grande échelle ce qu'a fait dans ces derniers temps la Russie. Les bas-reliefs nous présentent ces cortéges de captifs conduits loin de leurs foyers et condamnés à mourir sur un sol lointain. Les femmes sont traînées dans des chars auxquels sont attelés des chevaux ou des bœufs; les hommes marchent à pied, l'œil morne et la tête basse : *Væ victis*. Tel est le droit des gens de ces âges. Quand on ne massacre pas, on exile. Les Juifs exterminaient leurs ennemis, mais ils ne pouvaient les transporter au loin. Les monarques assyriens pratiquaient les deux systèmes.

Tandis qu'une partie des Israélites est conduite en captivité dans l'Assyrie, des habitants du petit pays d'Hémath, tombés également sous le joug de Sargina, sont établis à Samarie; car leur roi avait pris part à la révolte de Tyr et d'Israël. La principauté d'Arpad subit vraisemblablement le même sort.

L'Égypte avait laissé succomber ses alliées sans tenter de leur porter secours, preuve évidente de l'état de faiblesse où elle se trouvait alors réduite. Et cependant les troupes de Sargina s'avançaient dans le pays des Philistins. Son général Tartan assiégeait Asdod. Ascalon, Ekra, Gath, Gaza même se rendaient. La mort du monarque assyrien put seule arrêter ces succès.

M. de Niebuhr esquisse le tableau géographique de l'empire au moment où le fils de Sargina, Senachérib, monte sur le trône. Sa domination s'étendait de l'Euphrate sur toute la Syrie. Les habitants de Tadmor servaient dans ses armées, et, au dire des écrivains, les versants méridionaux du Caucase commençaient une ligne non interrompue de pays soumis à son sceptre, laquelle ne se terminait qu'à l'extrémité de la Mésopotamie.

On connaît depuis longtemps l'histoire de Senachérib. Aussi ne m'étendrai-je ni sur ses conquêtes, ni sur sa défaite par les Égyptiens. Qui ne sait qu'il enleva à Ézéchias toutes ses places fortes, hormis Jérusalem, et conduisit en captivité une partie de la population de Juda?

Ce qu'il importe de rappeler ici, c'est l'entière soumission de Babylone. Cette ville tendait à se soustraire à l'autorité ninivite ; ses princes éphémères renouvelaient sans cesse leurs efforts pour secouer son joug. Senachérib renversa Belib qui fut le dernier de ces chefs malheureux, et établit pour vice-roi dans la ville de Nemrod, Assardan (Assar-Haddon), la quatorzième année de son règne. Ce prince garda six ans la vice-royauté et fut remplacé par Regebel, qui ne gouverna qu'un an, puis par Mesessemarudach.

Sur mer, Senachérib ne pouvait asseoir aussi aisément son pouvoir. Les pirates, qui ont de tout temps désolé la côte de l'Asie Mineure, infestaient les parages de la Cilicie. Des bandes d'hommes d'Iavan, c'est-à-dire d'Ioniens et de Cariens, abordaient sans cesse et rançonnaient les habitants du littoral. Pour les tenir en respect, le monarque fit élever la ville de Tarse et fortifier Anchiale. Les pirates défaits paraissent être alors venus se mettre à la solde du vainqueur, comme ils firent en Egypte, et de là peut-être l'origine hellénique que Strabon attribue à la première de ces villes. Bérose nous dit formellement que Senachérib fonda Tarse (Tharschisch). Et cependant le dixième chapitre de la Genèse mentionne Tharschich parmi les enfants de Javan, ainsi que les Kittim et les Dodanim. Cette ville existait donc déjà, ou bien la rédaction de ce chapitre est postérieure à Senachérib. Il faut avouer que l'assertion de Strabon, qui fait de Tarse une colonie d'Argiens, est plus d'accord avec la Bible.

M. de Niebuhr fixe à l'an 56 de l'ère de Nabonasar la mort du monarque ninivite. Il lui donne vingt-deux ans de règne, M. Oppert vingt-huit[1]. Le palais de Koyoundjik, qui date de son temps, dépose de la grandeur et de la prospérité de son gouvernement. Et cependant l'on peut dire que la décadence de l'Assyrie avait déjà commencé.

Senachérib fut assassiné dans le temple d'Assur, ou mieux de Nisroch, par ses deux fils Nerigalsarassar (Saresser) et Assaramelek (Adramelek). Le premier chercha à se faire reconnaître roi de Ninive; mais poursuivis par Assardan, le vice-roi de Babylone (l'Assaranadin de M. Bunsen), les parricides furent contraints de se réfugier en Arménie. Assaramelek tua son complice et reçut à son tour la mort du même Assardan, qui punit ainsi son double forfait.

Délivré de ses compétiteurs, le vice-roi de Babylone monta sur le trône d'Assyrie. Son règne fut heureux; mais rapproché de celui de Sargina, il présente des symptômes d'un temps de décadence. M. de

[1] M. Bunsen, qui suit Eusèbe, n'assigne à ce règne que dix-huit ans.

Niebuhr trouve entre les époques des deux monarques une distance aussi grande que celle qui sépare l'âge d'un Trajan de celui d'un Constantin. Peut-être prend-il pour de la décadence ce qui n'est que l'organisation imparfaite d'une société fondée sur la force, qu'il voit mieux à la distance moins grande où il en est, que de celle de Phul. L'armée, dit-il, se composait alors en grande partie de barbares mercenaires. Mais les armées assyriennes semblent avoir toujours été ainsi formées, et le système militaire de Carthage n'était, après tout, que celui de l'Asie occidentale. Quand il s'agissait de défendre le territoire, toute la population se levait en masse; mais pour les expéditions lointaines, on avait recours à des stipendiés conduits par l'appât du pillage. Senachérib avait dû d'ailleurs augmenter les armées, la population des provinces à soumettre s'étant accrue. L'art, écrit encore M. de Niebuhr, ne créait plus, à cette époque, rien d'original, et, ainsi que cela arriva sous les empereurs de Byzance, on construisait les édifices de débris d'édifices plus anciens. La partie sud-ouest du palais de Nimroud, qui date de ce temps, a été ainsi élevée de matériaux enlevés à des palais antérieurs. D'ailleurs les invasions déprédatrices des Ioniens et des Cariens se renouvelaient sans cesse et laissaient peu le loisir de s'occuper de constructions.

Assardan nous apparaît ensuite entreprenant une campagne contre la Cœlesyrie qu'il soumet; il s'avance jusqu'en Égypte restée faible sous la domination d'une dynastie couschite; il s'empare vraisemblablement des cantons situés à l'est de l'isthme de Suez; enfin il amène captif à Babylone le roi de Juda, Manassès. M. de Niebuhr induit de la patrie de plusieurs des colons que le monarque assyrien transplanta, au dire du livre d'Esdras, que les pays de Babylone, d'Élam et de Suse s'étaient soulevés et qu'ils avaient appelé à leur secours des populations persiques et tartares; les premières années du règne d'Assardan auraient été employées à comprimer ces insurrections. Ces succès ne furent qu'un point d'arrêt sur la pente où roulait l'Assyrie; sous ses successeurs, rien n'en vint plus ralentir les effets.

Le silence gardé par les historiens sur le règne de Samugès (le Saosdouchin de Ptolémée) est pour le savant allemand un indice de l'état de faiblesse et d'abaissement où était tombé l'empire. Mais ce silence s'expliquerait autrement, si l'on admet, avec M. J. Oppert, que le prince de ce nom n'était qu'un satrape de Babylone qui avait profité de la mort d'Assardan pour se rendre indépendant; et il faut bien en rabattre sur le degré de décadence auquel la monarchie assyrienne était arrivé, si, comme le veut le même M. J. Oppert, ce n'est pas à

Senachérib, mais à Sardanapale V, qu'il faut rapporter la construction du magnifique palais découvert à Koyoundjik par MM. Hormuzd, Rassam et Loftus; car les bas-reliefs qui le décorent appartiennent à la plus belle époque de l'art assyrien. Dans ce cas, ce serait seulement de Kiniladan ou Kiniladal que daterait la décadence de l'empire de Phul. M. de Niebuhr est disposé à l'identifier à Sardanapale ou Assardanapal V, lequel paraît plutôt avoir été son fils. M. J. Oppert appelle ce monarque Assourdanil II. On voit, en effet, l'empire d'Assyrie courir, sous ce règne, rapidement à sa perte. Le pharaon Psammetik envahit la Syrie, et puisque Hérodote nous apprend qu'il tint vingt-neuf ans la ville d'Asdod bloquée, il faut croire qu'à peine le prince assyrien était-il monté sur le trône, l'Égypte lui avait déclaré la guerre. Les Mèdes commençaient à devenir menaçants; des hordes scythiques s'abattaient des bords de la Caspienne, s'avançaient jusqu'à Ninive et envahissaient toute l'Asie occidentale. Ces Scythes s'étaient alliés aux Mèdes que la défaite de leur roi Frawartis (Phraorte), à Ragau, sous Samugès, n'avait que momentanément arrêtés dans leurs projets d'agrandissement.

C'était de Médie que devaient venir les destructeurs de l'empire. Un roi mède, Uwakhshatra, appelé par les Grecs Cyaxare, prend Ninive et force le monarque qui y régnait alors et que nous connaissons seulement sous son titre royal, Assarach, à se donner la mort. Il se brûle dans son palais, tandis que les ennemis pénètrent par les brèches. Cet événement tombe, selon le calcul de M. de Niebuhr, de l'an 141 à 143 de l'ère de Nabonasar.

Pour le récit de ces grands événements, le savant allemand trouve un guide précieux dans Ctésias. Le siége de Ninive fut long et meurtrier. Les Babyloniens qui avaient secoué le joug d'un prince trop faible pour les rappeler à l'obéissance, étaient venus prêter main forte aux Mèdes. Aussi voit-on plus tard Nabuchodonosor élever, du butin fait dans cette ville, un temple au dieu Bel.

Ninive fut renversée pour ne plus se relever. Babylone redevint la capitale d'un empire puissant, et cependant toujours menacé. Car à peine Ninive est-elle tombée que le prince qui régnait à Babylone Nabupalussur (Nabopalasar) se voit contraint de tourner ses armes contre les Égyptiens, qui ont envahi, pendant le siége, une partie de ses États. La Syrie, la Palestine sont passées aux mains des Pharaons. Neko (Nechao) bat les Juifs à Maggeddo, où leur roi Josias trouve la mort. Le progrès des armes égyptiennes est si rapide, que trois mois après, ce Pharaon a porté son quartier général à Riblath, au sud de

Hamath, et envahi par conséquent la Syrie septentrionale. Il soumet tout le pays jusqu'à l'Euphrate. Nabupalussur ne pouvait d'un coup reprendre tant de terrain perdu. Il échoue dans une première campagne, malgré le secours que lui prêtent les Mèdes gouvernés par Uwakhshatra, son beau-père; il est battu devant Karchemis, mais son fils, Nabukudrussur (Nabuchodonosor), répare cette défaite. Il s'était avancé avec un corps d'armée jusqu'à Péluse et Daphné, lorsqu'il apprit la mort du monarque babylonien. C'est de lui que date surtout la grandeur de Babylone; ce prince illustre, dont le nom se lit sur presque toutes les ruines de l'antique cité, élève l'empire à un degré de prospérité qui rappelle celui de Ninive en ses plus beaux jours.

Nabukudrussur régna quarante-trois ans. Son nom se répandit dans tout le monde d'alors. Il vint jusqu'aux oreilles des Grecs, dont plusieurs allèrent servir sous ses étendards. Un fragment d'Alcée, que Strabon nous a conservé, célèbre Antiménidas, le frère de ce poëte, qui alla combattre avec les Babyloniens, rendit de rudes combats et tua de sa main un vaillant guerrier qui menaçait les jours de leur roi. Antiménidas, dit M. de Niebuhr, était vraisemblablement à la tête d'une bande de réfugiés qui alla se mettre au service du roi de Babylone, et ce roi ne pouvait être que Nabukudrussur, puisque les événements chantés par Alcée se rapportent à la 48e ou 49e olympiade, c'est-à-dire de l'an 17 à l'an 24 du règne de ce monarque, au temps de l'*aisymnétie* de Pittacus, alors que les efforts d'Antiménidas et de son frère pour se rendre maîtres de Mytilène avaient définitivement échoué.

Ces relations entre la Grèce et la Babylonie, à une époque si reculée, sont importantes à constater, et prouvent que, dès l'an 590 avant notre ère, des rapports assez suivis étaient entretenus entre les deux populations. Ils n'ont pas cessé depuis, et Darius Codoman, lors de la campagne d'Alexandre, avait encore à son service quatre mille Grecs qui lui restèrent fidèles jusqu'à la fin, comme nous l'apprend Quinte-Curce.

Nabukudrussur assoit si solidement sa domination qu'il la transmet pour plus d'un siècle à ses successeurs. Il impose aux nations vaincues un joug si ferme que nul ne tentera de le secouer. La grandeur de sa puissance exalta son orgueil au point qu'il se considérait comme un dieu. Voilà ce que nous apprennent les Hébreux. C'est l'histoire de tous les souverains que des succès répétés enivrent. Dans ces temps où l'autorité royale était absolue, la servilité conspirait avec la superstition pour exalter la grandeur des princes, qui s'imaginaient avoir reçu du ciel le droit d'asservir leurs semblables. Le livre de Daniel nous dépeint en effet Nabukudrussur comme un homme extraordinaire, et

il avait laissé chez les Chaldéens la mémoire d'un être presque divin (ἀνὴρ δαίμόνιος). La légende assyrienne rapportée par Abydène en fait une sorte de prophète qui fut ravi aux cieux, comme tous les grands héros de la tradition populaire, Arthur, Charlemagne, Frédéric Barberousse, Marco Kraliewitch. Son nom est resté chez les Orientaux celui d'un sage inspiré de Nebo, son dieu protecteur, assimilé à la planète Mercure par les astrologues.

La Bible, remarque l'auteur allemand, nous a habitués à ne voir dans ce monarque que le persécuteur de Juda, celui qui a emmené les Hébreux en captivité, pillé le temple de Jérusalem et fait prisonnier Joachim; mais on doit reconnaître en lui autre chose qu'un adversaire jaloux et fanatique du culte juif. Nabukudrussur est un capitaine consommé, un politique exercé, qui anéantit tout ce qui porte ombrage à sa puissance, qui combat tous les ennemis naturels de l'empire babylonien. Ce qu'il devait redouter avant tout, c'était l'Égypte, la grande rivale de l'Assyrie. Il n'avait voulu d'abord que rendre tributaire le royaume de Juda, exposé par sa faiblesse à tomber dans le vasselage des Pharaons. Ce qui le ramena en Palestine, ce fut l'infidélité du prince hébreu à ses promesses, ce furent ses intrigues avec l'Égypte. Les opérations du roi babylonien contre Nechao embrassent nécessairement des campagnes contre Joachim, son allié incorrigible, bien que toujours vaincu. La captivité finale de Juda, prédite par Jérémie, tout la faisait prévoir : battu à Karchemis, Nechao a laissé naturellement le roi juif exposé au ressentissement d'un vainqueur d'abord généreux, du moins pour ces temps d'horribles représailles et de guerres implacables.

Il y avait pour la Mésopotamie des ennemis non moins dangereux que les Égyptiens. C'étaient les Arabes, population nomade et pillarde qui infestait sans cesse l'est de l'empire babylonien. Les bas-reliefs nous les montrent accourant à l'improviste sur leurs dromadaires pour piller les villes; puis prenant la fuite devant les cavaliers ou les chars babyloniens. Une fois délivré des craintes que lui inspire le pharaon, Nabukudrussur ne paraît guère avoir laissé de repos à ces tribus nomades; il porte ses armes victorieuses dans une série de pays dont la détermination géographique est pour nous difficile, et qui servaient de repaires à ces Bédouins, Uz, Dedan, Thema, Bus, Kedar, Hazor, sans doute l'Hadjar actuel, canton qui forme la pointe nord-est du Nedjed.

A peine le monarque babylonien avait-il soumis les Arabes, qu'il lui fallait retourner en Syrie, en Palestine, revenir à l'Égypte; celle-ci, voyant leur ennemi occupé ailleurs, s'imaginait pouvoir reconquérir ce qu'elle avait perdu. Jérémie nous a appris l'issue malheureuse de

cette dernière tentative de soulèvement où les Ammonites, les Moabites, les Tyriens, les Sidoniens forment avec les Juifs une ligue inutile, qu'essaye vainement de soutenir Apriès. Le pharaon vaincu laisse Nabukudrussur maître de ne plus ménager les Juifs, et celui-ci donne en effet le sac à la ville sainte. Et pourtant, le moment n'avait pas été mal choisi par Sédécias pour fomenter une révolte, puisque le monarque babylonien paraît avoir été auparavant engagé dans une guerre en Médie, amenée par la mort d'Uwakhshatra (Cyaxare). Elam et le Pont furent aussi le théâtre d'expéditions militaires ou l'étoile de Nebo ne paraît pas avoir abandonné son protégé.

Tyr fut plus heureuse que Jérusalem. Cette ville était une redoutable forteresse, et ses siéges ont toujours été difficiles et mémorables. Elle vit échouer les efforts du vainqueur parti pour châtier une troisième fois les Égyptiens conduits par Hophra. Les Ammonites, les Moabites subissent aussi les effets de sa colère; leurs terres sont distribuées, ainsi que le pays de Juda, aux Édomites, aux Samaritains, aux Syriens de l'intérieur demeurés fidèles. Ce n'est qu'après une guerre de treize années que Tyr reconnaît enfin la suzeraineté de Nabukudrussur. Son roi Ithobal quitte le sceptre, Baal est installé à sa place, et, dix ans après, nous voyons la royauté complétement abolie dans la cité phénicienne; l'autorité y est remise à des juges. Enfin, vient une quatrième guerre contre l'Égypte. Le successeur d'Hophra, Amasis, paraît s'être résigné à ne plus contester une domination toujours rétablie par la victoire.

Je m'arrête pour ne pas fatiguer le lecteur par l'énumération des guerres qui présentent constamment le même caractère. Que Ninive ou Babylone tienne le sceptre, les choses semblent s'être à peu près passées de même dans l'Asie occidentale. L'Assyrie et l'Égypte formaient comme deux pôles de puissance entre lesquels oscillaient toutes les petites souverainetés de la Syrie, de la Palestine, de la Phénicie. L'histoire, d'accord avec les monuments, nous montre les populations dans un état d'hostilité perpétuel où des milliers d'existences sont écrasées et réduites en une poussière qui est presque tout ce qu'on aperçoit de ces temps antiques, qui n'invoquent les dieux que pour leur demander un appui à la destruction et au carnage!

J'ai dit que Nabukudrussur éleva Babylone à un degré inouï de splendeur. Tant de guerres lui laissaient encore le temps d'agrandir et d'embellir sa capitale. Il construit, pour plaire à sa jeune épouse, ces terrasses que les anciens, dans leur style pittoresque, appellent des jardins suspendus. Il consacre au dieu Bel un temple magnifique. Il

fait exécuter de nombreux travaux pour mettre la ville à l'abri des débordements de l'Euphrate. Des digues, des quais sont élevés par ses ordres. Il fait creuser le port de Térédon. Ce qui manque à la Mésopotamie, ce sont des frontières, des moyens de défense; eh bien, il cherche à remédier à cet inconvénient par l'art. Il entoure Babylone d'une triple enceinte dont le vaste diamètre, mesuré par M. Oppert, nous étonne[1]. Les bas-reliefs nous donnent des spécimens des fortifications de cet âge. Hautes murailles flanquées de tours crénelées qu'il faut escalader avec des échelles, et que souvent un cours d'eau défend. Ces enceintes, qui forment des réduits successifs, rappellent les *krings* des anciens Avars de plusieurs lieues de rayon. Nabukudrussur élève des palais qu'il décore de colonnes et de bas-reliefs; car il dispose, comme les pharaons, de milliers de bras. Les captifs travaillent à ces ouvrages immenses, de même qu'au temps des monarques assyriens; hommes, femmes, par la crainte du bâton et sous la surveillance des soldats, remuent d'énormes pierres, traînent des blocs sculptés, manient le pic et le hoyau. On a coupé la tête, les pieds et les mains aux plus redoutables ennemis, écorché les uns, aveuglé les autres. Ceux qui restent, qui ont obtenu la vie à force de prières, deviennent les instruments dont le souverain se sert pour consolider sa puissance. Les monuments nous mettent tout cela sous les yeux. Ces scènes, on les pourra retrouver sur la pierre à Babylone, comme à Nimroud, à Koyoundjik. Des inscriptions pompeuses proclament le nom de Nabukudrussur et racontent ce qu'il a fait. C'est avec du sang et des pleurs que sont gravés ces caractères qui ne peuvent plus nous causer aujourd'hui que des maux de tête.

Le nombre des travaux comme l'étendue des victoires de ce souverain le fit plus tard comparer à Hercule. Mais pour les chrétiens, Nabuchodonosor est toujours resté l'homme changé en bœuf.

Tant de puissance n'a pourtant pas pu mettre Babylone à l'abri des attaques de ses ennemis. Cette ville tomba, comme plus tard Bagdad devant les Mongols, en dépit de ses remparts réputés imprenables. Le tour de la domination perse était venu. Cette chute est trop connue pour que nous demandions à M. de Niebuhr de nous la raconter. D'Ecbatane sort celui qui doit renverser Babylone, comme de Babylone était sorti celui qui devait renverser Ninive. Cyrus suit la vallée du Tigre et va assiéger Nabonid. La Bible nous a décrit la chute du monarque babylonien; au dire des Juifs, c'était un châtiment de Jehovah;

[1] Quinte-Curce donne à Babylone 368 stades de tour.

selon les Chaldéens, c'était en punition de ce qu'il avait négligé le culte du dieu Lune (Sin).

Un livre tel que celui de M. de Niebuhr est nécessairement échafaudé sur un grand nombre de discussions chronologiques, géographiques, historiques, que l'auteur a rejetées dans un long appendice, où elles forment autant de mémoires détachés. Il a fait sagement; et cependant son récit n'est pas pour cela dégagé de bien des lenteurs, et j'ai dû ajouter à son texte des aperçus qui lui font défaut. Le côté philosophique en est totalement absent, et des vues d'ensemble n'y sont pas distribuées pour que le lecteur ait une idée de la marche des événements. Ce qu'il est curieux de constater, dans ces temps reculés, c'est une succession d'empires et une marche d'événements toute semblable à ce qui s'est présenté aux mêmes lieux, après l'établissement de l'islamisme. A dix et quinze siècles d'intervalle, nous retrouvons en présence les quatre mêmes races, arrivant tour à tour à la domination sur toute l'Asie occidentale. Les choses se passent identiquement et les noms seuls ont changé. L'Assyrie et la Babylonie sont la clef de voûte de cet édifice qui s'élève, s'affaisse, se relève, est reconstruit pour s'ébranler et s'écrouler encore. Sans frontières naturelles et ouverte à toutes les invasions des populations des montagnes et des déserts, la Mésopotamie voit sans cesse sa prospérité exciter leur convoitise, et sa fertilité tenter l'ambition des conquérants.

L'empire couschite, fondé par Nemrod après plusieurs révolutions, plusieurs invasions, dont les annales ne sont qu'imparfaitement déchiffrées sur les monuments, est tombé aux mains des Sémites, que les textes hiéroglyphiques nous montrent, sous le nom de *Khétas*, envahissant l'Égypte. Ce sont les Sarrasins de l'antiquité. Une dynastie de leur sang règne durant près de deux siècles et demi, comme les Ommiades, dont la domination s'étendit de la Perse à l'Égypte. Puis commence le grand empire d'Assyrie, dont la longue durée peut être comparée à celle de la domination des Abbassides. Alors les monarques assyriens tenaient sous leur sceptre, ainsi que les descendants d'Abbas, des populations sémitiques et iraniennes. Plus ou moins puissantes suivant les époques, ils voyaient grandir près d'eux des États rivaux. L'Égypte, qui demeure chamitique, est un ennemi toujours redoutable. Ils semblent en avoir triomphé plus d'une fois, mais ils ont aussi subi ses conditions. C'est ainsi que sous les khalifes de Bagdad, la terre de Misraïm finit par échapper aux successeurs de Mahomet. Sous le quinzième Abbasside, un gouverneur envoyé par eux, Ahmed-ben-Thouloun, trompe leur confiance, et rétablit aux bords du Nil un gouvernement

national. L'autorité de ces monarques de l'antique Assyrie se borna souvent, selon toute vraisemblance, à une suzeraineté sur des États vassaux qui aspiraient à être indépendants. Sous Radhi, le vingtième Abbasside, le khalifat n'avait plus d'autre caractère. L'antagonisme entre les Sémites qui prédominaient en Assyrie, où ils s'étaient jadis assimilés des éléments couschites et touraniens, et les populations aryennes de la Médie et de la Perse, devenait de plus en plus prononcé. Dès le premier siècle de l'islamisme, cet antagonisme s'était personnifié dans la lutte d'Othman et d'Ali. Sous le dix-huitième Abbasside, Moctader, la dynastie des Bouides ou Dilémites avait rendu à la Perse l'autonomie. On entrevoit quelque chose d'analogue dans l'antiquité asiatique. La Médie et la Perse deviennent, à partir de l'an 788 avant notre ère, des ennemies constantes de l'empire assyrien. Une coalition d'ambitieux prélude au démembrement de cet empire, où règne Sardanapale, sous lequel il finit. Arbacès se ligue avec Phul (Bélésys). Ninive et Babylone ne tardent pas à représenter les deux pôles entre lesquels oscille le centre de la domination assyrienne. Ninive a longtemps la suprématie, et Babylone n'est qu'une vassale; mais à dater du règne de Nabopolasar, Ninive disparaît, et Babylone commande à la fois à l'Assyrie et à la Mésopotamie. La haine contre Ninive est si forte chez les monarques de Babylone qu'ils s'allient parfois aux Mèdes. Leurs règnes ne sont pourtant, comme ceux des empereurs assyriens, qu'une longue succession de guerres contre les peuples de la Syrie, de la Palestine, contre les Arabes, toujours prêts à s'insurger dès que le vainqueur éloigne ses armées. Telle est aussi l'histoire des Seldjoucides, des Atabeks, des derniers Abbassides. C'est la même rapidité de marches, de conquêtes; les villes fortifiées arrêtant seules longtemps les armées, les siéges, occupent une grande place dans ces annales toutes militaires. Ninive et Babylone rappellent, par leur prise, Bagdad, la capitale des Abbassides. Uwakhshatra arrive comme Houlagou-Khan, dont le vaste empire trouve son pendant dans celui de Cyrus. Mostadhem n'a fait que reprendre, dix-sept ou dix-huit siècles plus tard, le rôle d'Assarach et de Nabonid.

Les fondateurs de ces dynasties, tour à tour victorieuses ou vaincues, sont presque toujours, comme Saladin, comme Othman, des chefs militaires, des gouverneurs de province, qui profitent de leurs succès pour s'attribuer une souveraineté, d'abord feudataire, plus tard indépendante. De simples chefs de tribus, ils deviennent, comme Thogroul-Beg, des monarques redoutables: ceux qu'ils ne peuvent d'abord attaquer, ils les prennent sous leur protection, afin d'amener leur

affaiblissement et de préparer leur ruine. Alp-Arslan n'en agit pas autrement avec les Bouides. Tandis qu'à une extrémité du vaste empire que Phul, Senachérib, Nabuchodonosor ou Cyrus tiennent sous l'autorité, sont les peuples aryens qui veulent se soustraire au sceptre de l'Assyrie ; à l'autre est l'Égypte, dont les petites royautés de la Syrie et de la Palestine, de la Phénicie et de l'Arabie implorent au besoin l'assistance, et avec laquelle elles sont toujours prêtes à former des ligues, parce qu'elles redoutent moins ses envahissements. C'est ce qu'on revit après l'islamisme, au temps des Fatimites et des Atabeks.

Cette antique histoire de l'Assyrie est un flux et un reflux perpétuel. L'Assyrie et l'Égypte, la Babylonie et la Médie, étendent et resserrent alternativement leurs limites. Les grands rois de ces âges furent simplement d'heureux conquérants, comme un Malek-Schah, un Noureddin, un Saladin, un Houlagou ou un Abaka, un Gengis-Khan ou un Tamerlan ; ils ne fondaient rien, et une fois leur main de fer frappée par la mort, tout ce qu'elle avait étreint s'échappait en sens divers. Plus rarement ils se distribuaient à l'amiable leur part quand ils avaient combattu ensemble, ainsi que semblent l'avoir fait Phul et Arbacès, comme le firent les frères Mahommed et Barkarioc, en donnant ainsi satisfaction aux deux races sémitique et aryenne, aussi ennemies l'an 498 de l'hégire que huit siècles avant notre ère.

Rien ou presque rien n'a donc changé dans cette partie du monde. Même mépris du droit, même culte de la force, même pêle-mêle de peuples asservis ou conquérants. On n'entrevoit que des luttes de race sous le masque de la religion, que des haines religieuses sous celui de la piété. Les populations sont encore dans ces pays aussi avilies, aussi ignorantes, aussi superstitieuses, aussi cruelles, qu'il y a deux mille quatre cents ans ! Le peu qu'elles possèdent de nouveau, elles l'ont reçu de l'Europe. Et pourtant on entrevoit à cette haute antiquité des tentatives de civilisation et de progrès. Mais chaque fois qu'un État devient puissant et civilisé, il s'amollit, il s'énerve, et des peuples plus barbares s'en rendent maîtres et ramènent les choses à leur point de départ. Les faits se sont passés à peu près de même en Égypte. Et telle semble avoir été la loi d'élévation et de destruction des empires. C'est le triomphe alternatif de l'esprit et de la matière, de l'intelligence qui réfléchit et de la force qui brise. Chaldéens, Assyriens, Mèdes, Perses, Arabes, Turcs, sont d'abord des conquérants barbares ; ils ne se civilisent que pour succomber sous une nouvelle barbarie !

ALFRED MAURY.

LETTRES

SUR

LES HISTORIENS MODERNES

DE L'ALLEMAGNE.

I.

INTRODUCTION.

L'historien, j'entends le vrai, n'est pas moins artiste que savant, mais ce n'est pas la forme extérieure, la description ou la narration qui font exclusivement l'artiste en histoire. Les qualités d'exécution, si importantes qu'elles puissent être, ne sont que des accessoires du véritable art historique. La base fondamentale, la condition indispensable de toute création artistique, c'est la conception idéale, la compréhension intime du sujet, et nous verrons que l'historiographie a son idéal tout aussi bien que la sculpture ou la poésie.

Le sculpteur n'est pas quitte pour copier un modèle, si beau qu'il soit; il doit connaître les proportions et les lois du corps humain, les règles du beau. Il sera obligé de combiner et d'idéaliser une série de modèles, de détacher ce qu'il y a d'accidentel, d'individuel, pour établir, en évitant aussi bien le syncrétisme que l'abstraction, une manifestation éternelle de la beauté humaine. La matière soumise au génie ordonnateur de l'historien est infinie. L'histoire d'un siècle! Mais chaque minute produit des milliards de faits; des millions de faits sont rapportés par des milliers de témoins plus ou moins véridiques, qui le plus souvent, — l'histoire contemporaine même le prouve à chaque instant, — sont entre eux en contradiction flagrante. Et l'histoire uni-

verselle, telle qu'il nous est donné de la connaître, n'est qu'un petit fragment d'un ensemble infini. Comment séparer le vrai du faux, le fait digne d'être raconté de celui qui doit être omis, ce qui est nécessaire et en rapport immédiat avec le développement général, de ce qui est accidentel et l'effet du hasard? Il y a des faits historiques, c'est-à-dire des faits qui représentent une idée, et d'autres faits qui n'ont pas la même valeur. Il faut, pour les distinguer, ou l'inspiration lucide de l'artiste ou la science raisonnée du philosophe et du savant. Ici comme ailleurs, l'instinct qui devine supplée quelquefois au raisonnement qui discerne. Homère, Sophocle et Shakspeare ignoraient probablement les lois de l'esthétique, qu'Aristote, Lessing et Hegel ont proclamées; mais c'est des œuvres immortelles de ces créateurs que la philosophie a déduit les règles du beau. La création précède l'analyse.

Comme la poésie, l'histoire florissait parmi les anciens dans un milieu favorable à tous les arts. Clio fut une muse nationale et populaire. L'historien, entouré de traditions vives et poétiques, était savant, comme Homère était théologue, et Hérodote peut, à beaucoup de points de vue, être considéré comme le continuateur d'Homère. Cet unique phénomène d'un milieu social, où le sentiment poétique n'eut pas à protester contre la vie réelle, était propice à tous les arts, et surtout à celui de l'histoire; mais ce paradis une fois perdu, il fallut reconstruire les arts par la réflexion.

Ce que le moyen âge jusqu'à la renaissance a produit en histoire, est à l'antique historiographie ce que l'astrologie est à l'astronomie. Chronique locale et généalogie, l'une aussi mensongère que l'autre, tels sont les seuls produits historiques de ces temps. Les chroniqueurs écrivaient ce qu'ils avaient vu et entendu, mais ils ne savaient ni regarder ni entendre. Ils s'occupent surtout de météorologie, de miracles et de procès judiciaires; les généalogies sont remplies de fables sans goût et sans fondement. Il est vrai que les historiens classiques de l'antiquité ne racontent pas toujours des choses vraies : les récits de Tite-Live sur l'origine et les rois de Rome ne sont pas plus positifs que l'Énéide de Virgile, mais ce sont du moins des mythes nationaux et populaires qui cachent un germe de vérité poétique, et qui nous représentent une série d'idées aussi importantes que beaucoup de faits positifs. Si les sept rois de Rome n'ont jamais existé, ils ont du moins une vérité symbolique comme le siége de Troie.

Au moyen âge, le peuple n'est rien, et la nation n'existe réellement pas. La poésie des masses proteste contre leur vie réelle, leur foi prêche le mépris de la réalité, la contemplation du ciel et du néant.

La conception purement théologique de l'univers qui domine exclut le raisonnement philosophique sur les causes et les effets, elle condamne la science de la nature et étouffe l'histoire. Un véritable historien aurait subi le sort de Galilée! De plus, la domination des races nobles et guerrières confisquait l'histoire à son profit exclusif en déshéritant les peuples.

Il y avait peut-être des sentiments populaires, mais il n'y avait à coup sûr ni opinion publique ni conscience nationale. Comment l'histoire eût-elle pu vivre dans un tel milieu? Pour comprendre les temps passés, il faut que le temps présent fournisse à l'étude des analogies vivantes. On ne niera pas que les révolutions dont nous avons été les témoins n'aient beaucoup contribué à nous expliquer les révolutions anciennes. Pour comprendre un développement politique, même pour s'y intéresser, il faut vivre dans une atmosphère politique, comme les historiens anglais, par exemple, qui ont été les premiers interprètes de l'histoire romaine.

La grandeur du moyen âge, son idée dominante, consistait précisément dans une universalité représentée sinon réalisée par l'Église, concentrée à Rome, et qui, par son principe, tendait à anéantir la vie individuelle des nations. Le génie national a lutté contre cette centralisation envahissante. S'il n'a triomphé que bien tard en Allemagne, c'est que l'empire germanique, soi-disant *romano-germanique*, était la représentation séculière de l'universalité cléricale, le glaive sacré de la papauté. Mais voilà aussi la raison pourquoi la réaction la plus forte et la plus profonde contre le principe fondamental du moyen âge s'est produite en Allemagne. La réformation a introduit des principes gouvernementaux qui tôt ou tard devaient préparer l'avénement des peuples, mais qui agirent bien lentement, et en excitant des guerres civiles, auxquelles une grande moitié de l'Europe a participé, et qui ont fini par déchirer l'Allemagne. Alors, on n'était pas Allemand ou Français, on était catholique ou luthérien ou calviniste, comme autrefois on avait été noble ou manant.

Il n'y a pas une seule grande nation en Europe dont l'unité morale soit de beaucoup antérieure à la renaissance. L'idée de patrie, que nous avons reprise de l'antiquité, est plus moderne qu'on ne croirait; le patriotisme civique est moins un instinct naturel qu'un produit de la dernière civilisation. L'empire romano-germanique surtout avait toujours été un manteau trop large pour l'Allemagne, et cette institution mystique, qui tendait à embrasser le monde chrétien, était impuissante à la source de son existence. Avec la réforme, l'Empire

perdit sa signification, son idée vivifiante; il passa à l'état de fantôme, tout en continuant malheureusement d'occuper la place qu'un pouvoir central réel eût dû remplir. La vie séculière et nationale nous échappa encore. Les héros que produisait l'Allemagne n'arrivaient pas à une popularité générale, parce qu'ils passaient leur vie à guerroyer contre d'autres Allemands, à se détruire entre eux, à affaiblir la force nationale. Il n'y eut donc ni images populaires, ni idées générales; même les dialectes provinciaux durent attendre Luther pour admettre, pour produire une langue littéraire. On comprend maintenant pourquoi la littérature classique de l'Allemagne a été la dernière, la cadette de toutes les grandes littératures européennes. Partout, et surtout dans le monde antique, la littérature avait dû son éclat à l'histoire des gloires nationales. Nos gloires n'étaient que provinciales, et celle même de Frédéric II, le plus grand de nos guerriers, le plus populaire de nos rois, est marquée au sceau de cette fatalité déplorable. Néanmoins, il faut dater de son règne le commencement d'une ère nouvelle; car il a été le premier représentant allemand de la *respublica,* d'une chose publique séculière et autonome.

Mais de son temps, malgré Leibnitz et jusqu'à Kant, la France avait l'initiative des idées philosophiques, surtout en tant que la philosophie peut diriger et renouveler les opinions pratiques, et l'historiographie française du temps des encyclopédistes était conforme à la philosophie du siècle, c'est-à-dire cosmopolite, rationaliste, superficielle, pleine de mépris pour les croyances et les mythes populaires, uniquement attachée aux actes officiels des souverains et des hommes d'État, très-libérale dans le principe, peu libérale dans les détails. L'Angleterre commençait à produire des historiens pragmatiques, habiles à discerner les causes politiques, et surtout les motifs diplomatiques des grands événements. L'histoire pragmatique, c'est l'histoire écrite avec l'expérience bornée, mais positive, de l'homme d'État. Elle suffit pour certaines périodes de l'histoire locale, mais elle ne résume pas tous les points de vue nécessaires à l'explication du développement général. C'est dans les études politiques, dont la vie publique de leur pays leur offrait l'occasion, qu'ont grandi les Hume, les Robertson, Ferguson et même Gibbon, qui cependant a subi tant d'influences françaises.

Les premiers historiens remarquables de l'Allemagne se sont attachés aux modèles anglais plutôt qu'aux modèles français. La plupart d'entre eux appartenaient au nord de l'Allemagne, à ces provinces protestantes qui ont avec l'Angleterre des affinités d'origine, de religion et de dynasties.

Les Justus Mœser, les Pütter, les Spittler, les Schlœzer, les Gatterer, vivaient tous dans le pays de Hanovre, et presque tous à l'université de Gœttingue. Le cercle des histoires provinciales et dynastiques, dans lequel ils étaient malheureusement enfermés, était si restreint, et tellement éloigné du grand souffle de l'histoire, que la méthode pragmatique devait se présenter à eux comme une nécessité. Dans ce temps, l'Allemagne était composée d'un millier de petites souverainetés indépendantes qui offusquaient la vue de l'historien. Spittler, par exemple, traite l'histoire de deux petites principautés que le hasard avait enfin soumises au sceptre d'une seule dynastie. Le pouvoir souverain tâchait à les fondre dans un seul État; mais tous les efforts des princes, qui cependant ne manquaient pas de violence et craignaient peu de commettre des actes arbitraires à la Louis XIV, tous ces efforts étaient restés infructueux, vaincus par la résistance inaltérable des États, et, ose dire Spittler, par la nature des choses, « parce que l'art ne réussira jamais à réunir ce que la nature a séparé. » Et ce même Spittler dictait à ses étudiants un cours d'histoire de l'*Église chrétienne* qui aujourd'hui aurait la réputation d'un livre radical et même incendiaire.

Certainement le respect du passé est une qualité estimable dans un historien; mais si les institutions dont il s'agit sont absolument indignes d'être conservées, alors l'historien qui les admire risque d'être enseveli dans le même oubli avec elles.

Une histoire complète de l'Allemagne, une véritable histoire nationale, serait encore aujourd'hui extrêmement difficile à écrire; elle était impossible au temps de Spittler. Et même les histoires provinciales de ce temps manquent de la première condition de l'art, de l'unité dans les développements; il n'en pouvait être autrement. Les principautés consistaient pour la plupart en agglomérations de différentes villes ou villages, sans aucune limitation organique, et dont les frontières, loin d'être tracées par des différences de races ou par la nature géographique du pays, n'étaient que le produit accidentel de combinaisons diplomatiques ou dynastiques, ou même de procès judiciaires.

Pütter, dont les analyses historiques se rapportent aux institutions positives d'un tel droit public, était plutôt jurisconsulte qu'historien.

Justus Mœser (1720-1794) a été un écrivain populaire, inspiré par des études historiques, mais il n'a pas fait de l'histoire proprement dite. Il s'adressait aux sentiments populaires, en approfondissant les coutumes traditionnelles et la vie intime du tiers état. Ses travaux excellents, et qui cependant ne pouvaient servir qu'une seule province,

font plus vivement ressortir les vices d'une décentralisation qui bornait la grande capacité et la rare perspicacité de Mœser à un petit bout de province (Osnabrück), à une de ces localités qui conservent encore aujourd'hui avec une certaine obstination toutes leurs particularités traditionnelles. Mais l'importance de cet homme, dont les tendances se trouvaient en opposition directe avec celles de son siècle, n'en a pas moins été considérable : son génie a traversé l'époque de la première révolution, et il reparaît partout où l'histoire plus récente remue les étincelles de la vie nationale dans les cendres du bureaucratisme. Le petit germe de vérité historique qu'il a semé a poussé, pris racine, et est devenu un arbre puissant. Justus Mœser doit être considéré comme un des principaux patrons et précurseurs de la grande école historique dont nous aurons bientôt à parler.

Schlœzer (1735-1809) est un esprit plus moderne, d'un talent moins concentré, mais plus vaste. Ses écrits, qu'on ne lit plus à présent, ont exercé une grande influence sur leurs contemporains. Homme politique avant tout et publiciste brillant, quoique professeur à Gœttingue, Schlœzer a été presque le premier en Allemagne qui ait relié les études historiques à des points de vue généraux. Il avait compris que l'histoire universelle serait une des tâches spéciales du génie germanique, et voulait s'initier à cette mission par une étude consciencieuse de l'histoire des différents peuples. Il traita successivement le Brunswick — Hanovre (dont Gœttingue faisait partie), la Saxe, la Turquie, la Moldavie, les Indes, la Corse, la Russie, l'histoire des jésuites, celle de Tschingis-Khan, etc.

Ces commencements sans système paraissent ridicules et presque absurdes, mais il faut se reporter au temps. Un instinct profond entraînait Schlœzer vers l'histoire positive et pragmatique, et lui fit rejeter les modèles de Rollin et de la grande collection anglaise, et adopter Gibbon et Robertson comme exemples. Son fragment sur l'histoire de la Corse (sous Paoli) et son Histoire de la Russie, étudiée dans le pays même, écrite sous Catherine II, et avec une préoccupation optimiste pareille à celle qu'on reproche à Voltaire, prouvent assez qu'il n'était pas indigne des modèles choisis par lui. Mais ce qui est tout à fait curieux et caractéristique, c'est que ce savant distingué, cet homme éclairé, libéral et incorruptible, n'a pas pensé un seul instant à écrire une histoire d'Allemagne. On oubliait complétement la patrie commune et on n'avait d'attachement à peu près patriotique que pour le petit coin de l'Allemagne où étaient confinées pour chacun les relations directes entre souverain et sujets, relations traficables d'ailleurs, et

qui avaient leur prix de marché, leur cours de bourse. Le génie germanique devait donc tendre à chercher un refuge dans les tendances cosmopolites, c'est-à-dire sur un terrain où la science et la philosophie fleurissent plus facilement que l'art. Notre historiographie s'en est ressentie, notre poésie de même. Nous avons eu des tragédies philosophiques avant de posséder un théâtre national; nous avons depuis longtemps des essais d'histoire universelle, — prématurés si l'on considère les exigences de la science positive, — de grands travaux sur la philosophie de l'histoire, et nous n'avons pas encore une histoire complète de l'Allemagne, détachée des préoccupations bornées des partis politiques et religieux.

Pour revenir à Schlœzer, il comprit bientôt que l'histoire universelle est autre chose qu'une collection de toutes les histoires spéciales, qu'elle a son principe en elle, et le devoir « *de comparer les différents siècles, d'expliquer les parties par le tout et le tout par les parties* ». C'est dans ce sens qu'il écrivit son *Idéal de l'histoire universelle,* où il distingue entre l'homme historique et l'homme de la nature, où il cherche l'idée de l'ensemble et les rapports du détail avec l'ensemble, enfin le plan du développement général. Certains peuples lui paraissent des peuples élus pour le service de l'histoire. Il cherche des résultats, et il trouve le principe et la mesure du progrès dans la liberté individuelle. Ces notions ressortent chez lui tellement d'une abstraction cosmopolite, qu'il prévoit une histoire universelle qui embrasserait l'univers entier avec toutes les étoiles, plus ou moins historiques. En attendant, il a bien servi notre pauvre petite terre par son *Mécanisme de la chronologie,* et par d'autres travaux pratiques du même genre.

Ainsi la science allemande avait fait un grand pas en quittant la polyhistorie philologique et le théologisme pour l'histoire philosophique. Mais ce progrès, elle ne le devait pas à elle seule; la France y avait contribué pour sa part par des études ethnographiques, l'Angleterre par ses démonstrations politiques ou pragmatiques.

Des historiens allemands, comme Heeren[1], Meiners et d'autres, inspirés par Montesquieu, commencèrent à s'occuper de l'histoire des mœurs, des rapports commerciaux, des institutions industrielles. Les rois et les nobles, il est vrai, occupaient toujours le haut du pavé dans l'histoire, mais le tiers état fut admis peu à peu. Ces louables intentions n'étaient malheureusement pas appuyées d'études assez profondes, et il devait être réservé à « l'école historique » proprement dite,

[1] *Politique et commerce de l'antiquité*, 1793.

fondée plus tard par d'éminents jurisconsultes, de pénétrer dans le passé de l'histoire économique des nations. Les écrits historiques de Schiller, qui sont de la même époque, ont eu le grand mérite de donner à la narration un style élégant et ferme. Il a eu des imitateurs, comme Woltmann, qui n'ont brillé que par leur style; d'autres, comme Jean de Müller[1], ont cru qu'en mêlant le style de Tacite à la forme des anciennes chroniques, on n'avait pas besoin d'avoir des idées pour être un grand historien : illusions trop bien accueillies par un public avide de littérature historique.

Un livre philosophique de Herder (1784) et quelques petits traités ingénieux et profonds de Lessing et de Schiller, dont l'un procède philosophiquement de Spinosa et l'autre de Kant, proclamèrent le principe du progrès, et cherchèrent dans le plan de l'histoire universelle la loi de l'unité et de la nécessité. L'image dont on se servait alors était l'éducation du genre humain selon un système providentiel. La philosophie de Kant, sans se mêler directement de la construction de l'histoire, animait cependant et élevait toutes les sciences positives; mais, pour caractériser d'un mot la philosophie pratique de Kant, et même celle de Fichte, il suffit de constater que toutes les deux construisent encore l'*État* par l'hypothèse d'un contrat social. La métaphysique n'avait touché, et bien discrètement encore, qu'à l'histoire des religions.

La grande crise européenne survint, et maintenant les éléments du progrès affluèrent de tous les côtés et pour toutes les sciences. Si Frédéric le Grand avait inauguré la vie *politique* en Allemagne, nos guerres contre vous nous ont initiés à la vie *nationale*. La science, la littérature, la poésie, l'histoire allemandes, ne semblaient avoir attendu que ce souffle vivifiant, et la longue nuit de nos désastres devait être rachetée par une aurore d'autant plus brillante et plus belle.

Au commencement du dix-neuvième siècle, le génie allemand, ne pouvant se manifester dans la vie réelle, débordait de créations théoriques, mais plutôt dans la poésie et la philosophie que dans les sciences positives. Nous verrons bientôt pourtant que l'Allemagne, en retard sur l'Italie, l'Angleterre et la France pour l'art historique, n'en a que mieux mérité de la science historique, et surtout des sciences élémentaires, qui doivent servir de base à l'histoire. La période que nous désignons comme la résurrection du génie national fut préparée en poésie par Schiller et Gœthe, en philosophie par Kant et Hegel, en

[1] *Histoire de la confédération suisse*, 1780, etc., etc.

politique par des hommes comme le baron de Stein et Guillaume de Humboldt, deux grands hommes que nous aurons encore à nommer pour leur influence directe sur la théorie de l'histoire.

Schiller mourut trop tôt pour participer immédiatement au grand mouvement national. Gœthe, quoique ministre, ne s'y intéressait que fort médiocrement; son génie l'éloignait des intérêts politiques et des luttes contemporaines. Mais l'école romantique se formait, pour satisfaire aux aspirations passionnées de l'époque. Le romantisme allemand a été, vous le savez, tout autre chose que le romantisme français, qu'il avait précédé d'un quart de siècle. Nos poëtes romantiques, avec plus d'intérêt politique, plus de science historique que Gœthe, avec moins de clarté philosophique, moins d'enthousiasme humanitaire que Schiller, eurent la grande mission de ranimer le sentiment de l'unité nationale dans un moment où l'Allemagne officielle ne vivait plus de sa propre vie, lorsque nos soldats se battaient et mouraient sous des drapeaux étrangers. Il faut une grande force pour espérer dans de telles épreuves. Les hommes politiques étaient réduits au silence, Stein et ses partisans exilés. Mais Fichte prouvait par des déductions philosophiques la vocation humanitaire de la nationalité allemande et notre droit à un patriotisme éclairé et impartial; des poëtes et des savants secondaient l'héroïque auteur des *Discours à la nation* (1808). La science et la poésie accomplissaient l'œuvre d'émancipation; elles rendaient à la nation la conscience de sa valeur et de sa mission, en reconstruisant son histoire, en réveillant sa poésie. Les collections de nos poésies populaires, qui sont la vraie source de notre histoire, commencées par Herder (*Voix des peuples*), achevées par Arnim et Brentano[1], réagirent puissamment sur les études historiques, dont elles relevaient, et leur rendirent au nom de la poésie et de la vie nationale ce que celles-ci leur avaient emprunté.

Qu'est-ce que c'est que la poésie populaire? Comment naît-elle? Quels rapports a-t-elle avec les mœurs, la religion et le développement historique des peuples? Quelles sont les relations entre le mythe, la légende, la tradition et l'histoire positive? C'est à ces questions que s'appliqua la science allemande. La nouvelle méthode analytique que Frédéric-Auguste Wolf, le grand philologue, avait appliquée aux poëmes épiques d'Homère, fut employée pour interpréter les Niebelungen et tant d'autres trésors nationaux, enfouis jusque-là. La philologie classique, délivrée de ses entraves minutieuses, élevée par

[1] *Des Knaben Wünderhorn*, le recueil le plus complet qu'il y ait dans ce genre.

Wolf à la hauteur d'une science philosophique, encourageait des efforts analogues dans les autres branches de la philologie universelle. Pendant que les frères Schlegel, Tieck et d'autres, suivant la tendance encyclopédique de la science allemande, découvraient, traduisaient et expliquaient toutes les productions poétiques des différents peuples de la race indo-germanique, les frères Grimm devenaient les fondateurs de la philologie germanique; Guillaume de Humboldt et tant d'autres inspirés par lui, comme Bopp et Lassen, produisirent la science de la philologie comparée, c'est-à-dire la philosophie des langues.

Cette science, qui depuis quarante ans a fait des progrès si rapides, a, depuis les premiers aperçus de Humboldt, autant contribué à éclairer les bases fondamentales de l'histoire, qu'elle est importante pour la psychologie scientifique. Avec elle s'est réalisé le panthéisme de la science, qui embrasse tous les mouvements de la vie, qui devine et explique les mystérieux rapports des races que l'histoire positive eût toujours laissés dans les ténèbres. Elle nous a démontré l'analogie harmonieuse entre le développement des races et celui de l'individu, et les lois de la logique, vivantes et réalisées dans la formation des langues. L'œuvre entreprise par la philologie comparée, la géographie scientifique, inaugurée en 1817 par Ch. Ritter de Berlin (sous l'inspiration d'Alexandre de Humboldt, le frère cadet de Guillaume de Humboldt), l'a complétée. Ritter et son école travaillent à interpréter les phénomènes ethnographiques par la connaissance exacte des conditions climatériques, agronomiques et économiques des pays. La nature de l'homme s'explique par la nature qui l'entoure et le nourrit, son histoire morale par sa nature physique.

Voilà comment l'Allemagne arrivait peu à peu à baser la science et la philosophie de l'histoire sur des fondements profonds et encyclopédiques, éternels. L'histoire pouvait maintenant marcher d'un pas sûr. Les premiers progrès sont signalés par les noms de Niebuhr et de Grimm.

On connaît Niebuhr en France par les résultats, les conclusions de ses œuvres, mais on n'apprécie pas assez peut-être sa méthode; et c'est précisément celle-ci qui garantit son droit à l'immortalité. Que Beaufort ou Vico aient émis avant lui quelques-unes de ses idées, cela ne peut pas obscurcir sa gloire. Ils étaient des précurseurs comme Christophe Colomb en a eu, comme tous les grands initiateurs en ont. Les hypothèses de Beaufort, les conjectures qu'un heureux instinct historique inspirait à Vico, n'étaient fondées ni sur cette analyse scienti-

fique inconnue avant Wolf, ni sur cette pénétration complète de tous les auteurs romains. Niebuhr[1] était dirigé par une idée philosophique, par la conviction intime qu'un grand peuple ne peut pas devoir son origine au hasard du naufrage de quelques aventuriers, aux accidents d'une résolution ou d'un caprice; que l'histoire d'une nation doit être analogue à son caractère et à ses destinées, que l'authenticité des événements doit être prouvée par leur probabilité intérieure et par la nature des choses, enfin que l'ethnographie scientifique doit être en harmonie avec l'histoire. Pour Niebuhr, la science était un culte religieux. Il ne faut pas le rendre responsable de tous les péchés que ses élèves, l'école historique de Savigny, ont commis contre la philosophie de l'histoire. L'école historique, comme l'école romantique, ont dévié de leur première route; toutes les deux ont plus tard quitté, trahi les principes de liberté nationale sur lesquels les avaient fondées les premiers chefs.

Ce zèle presque religieux, si admirable en Niebuhr, se manifeste encore plus vivement dans les frères Grimm. Comme ceux des Humboldt et des Schlegel, les noms de Jacques et Guillaume Grimm vivront unis dans l'histoire. Mieux en harmonie pour le travail commun que les Schlegel, plus puissants dans la concentration et le partage du travail, ils sont en quelque sorte les grands prêtres de notre langue et de notre poésie nationales. Jacques Grimm, l'aîné, est plus apte aux grandes découvertes grammaticales et historiques, Guillaume Grimm a des mérites spéciaux par ses collections poétiques. Ce ne sont pas des philosophes, mais la vaste étendue de leurs connaissances, leur sens profondément poétique et leur pénétration instinctive leur tiennent lieu de conception philosophique, et servent le but le plus élevé de la science. Leur grammaire, qui embrasse tous les dialectes germaniques (le scandinave compris), est sous tous les rapports à la hauteur des grands ouvrages qui ont inauguré la philologie comparée. Leur *Mythologie* explique l'existence historique des religions, et distingue les restes et les vestiges de l'ancien paganisme dans le christianisme du moyen âge. Les *Antiquités juridiques* démontrent l'origine du droit dans les mœurs et les besoins, et réfutent par le fait la théorie du dix-huitième siècle sur la formation arbitraire et mécanique des lois. Tous ces livres sont très-sobres de raisonnements, et malheureusement écrits dans un style qui ne les rend accessibles qu'aux purs savants; mais ils sont tellement riches de faits, de preuves, de nouvelles études, de combi-

[1] Dans son *Histoire romaine*, dont le premier volume fut publié en 1811.

naisons et de rapprochements ingénieux, qu'ils contiennent de quoi faire mille livres populaires.

C'est par de tels travaux que la science s'élevait au-dessus des abstractions superficielles des encyclopédistes et de la polyhistorie philologique également superficielle de nos pédants du dix-huitième siècle.

Les Grimm ont une position plus heureuse dans l'histoire littéraire que Wolf et Niebuhr; ceux-ci paraissent détruire, tandis que ceux-là construisent. Mais au fond les résultats sont les mêmes. L'esprit critique n'a pas moins contribué que l'intuition poétique à mettre en lumière le vrai sens des légendes et traditions, à construire l'histoire populaire et nationale, *l'histoire du peuple* PAR *le peuple*. C'est l'histoire *pour* le peuple qui serait encore à faire. Car jusqu'à présent la science a tout envahi et n'a pas laissé de place à l'art. Plus tard, quand tous les doutes seront résolus, quand le scepticisme nécessaire au progrès scientifique aura rempli sa tâche, les idées populaires trouveront, je n'en doute pas, une forme populaire. La science allemande exposée avec l'art français, ce serait une historiographie plus que classique! — Dans la science pure, la nouvelle méthode critique a porté les plus beaux fruits. Sans Niebuhr, les Savigny, les Zimmern, les Puchta, les Keller n'auraient jamais interprété l'histoire du droit romain d'une manière si parfaite, ni K. F. Eichhorn celle du droit germanique sans les Grimm. Ce que ceux-ci ont fait pour l'histoire romaine et allemande, Ottfried Müller et Auguste Böckh l'ont fait pour l'histoire et l'archéologie de la Grèce; l'école de Tubingue pour les origines du christianisme.

La critique et l'histoire des documents religieux et des dogmes, matières épineuses et vastes dont la littérature nous ferait remonter jusqu'à Spinosa, et encore plus loin, sont devenues pour la théologie et la philosophie allemandes un champ de bataille où souvent la science historique, appelée comme arbitre, a décidé de la victoire. Il ne s'agit ici ni de ce septicisme hostile par principe, personnifié en Voltaire, ni du rationalisme de quelques écoles protestantes, qui explique les miracles par la science naturelle, comme si l'on analysait le magnétisme par la prestidigitation; mais de travaux profonds sur la nature et l'origine des religions, études passionnées qui ont donné lieu à des luttes ardentes, même sur le terrain moins volcanique de la mythologie païenne. Là, Heyne de Gœttingue et Henri Voss, d'un côté, Schelling[1] et Creuzer, de l'autre côté, représentent les deux partis

[1] *Les Divinités de Samothrace*, 1815.

porain de Hegel, Guillaume de Humboldt, avait, il est vrai, défini l'art de l'histoire avec une autorité magistrale, dans son petit discours académique « sur la tâche de l'historien », mais l'exposition classique de cet éminent penseur avait agi sur les convictions, sans provoquer des productions dignes d'elle. Le chemin de la théorie à la réalité était encore embarrassé d'obstacles sérieux. Nos savants cultivaient toujours avec une prédilection marquée les temps primitifs, l'origine des races, des langues et des religions, ou tout au plus le droit romain et l'art grec.

Cependant l'essor du génie national, qui s'était manifesté dans les guerres de l'indépendance, ne devait pas être perdu pour l'histoire. Le baron de Stein, ce grand réformateur de la Prusse, fut aussi le fondateur et le premier président d'une *société historique* (1819), très-importante pour l'exploration des sources historiques dispersées en Allemagne et même de celles qui se trouvent dans les archives des autres pays. Les fameux *Monumenta Germaniæ,* édités par Pertz, la base de l'historiographie moderne de l'Allemagne, doivent leur existence à cette société. M. de Stein, dont Pertz a écrit la biographie, était un aristocrate libéral, à la façon des whigs anglais; c'est lui qui a créé la liberté communale en Prusse, c'est lui qui a aboli le servage des paysans, et c'est encore lui avant tous qui a organisé la guerre nationale. Tous ces mérites ne l'avaient pas empêché de devenir impossible après 1815, alors que les gouvernements allemands se hâtaient de se raffermir dans les conditions de leur ancien régime. Le mélange de patriotisme éclairé et d'attachement aux traditions nationales, qui caractérisait le baron de Stein et le guidait dans ses réformes, ne s'est pas démenti dans celle de ses créations dont nous avons à parler ici. Un des signes caractéristiques de la science et de la littérature allemandes, c'est de se passer de la protection gouvernementale. Nous n'avons aucun, ou du moins nous avons fort peu de ces moyens séduisants, par lesquels les aristocraties et les cours des autres pays ont su s'attacher les grands talents, pour briller par eux. Il y a bien quelques petites cours allemandes, qui s'inspireraient volontiers du modèle de Ferrare, ou de Florence, mais si par hasard un Gœthe surgit dans un de ces petits cercles, le protégé devient bien vite le protecteur. Notre science n'a pas porté l'habit de cour, elle n'a pas même été élevée par une académie. Elle manque souvent de forme, il est vrai, mais elle ne craint pas trop les nouvelles idées. Une subvention minime accordée à la Société historique par la diète de Francfort n'a pas suffi pour en faire une école gouvernementale. Elle est restée une œuvre libre et spontanée.

L'antagonisme politique et religieux des deux grandes puissances allemandes a trouvé son écho dans nos écoles historiques. La part du lion toutefois est restée au nord de l'Allemagne. Les noms de Pertz, de Schlosser, de Ranke et de tant d'autres, appartiennent à l'Allemagne protestante. Si Pertz est à la tête des explorateurs, Ranke doit être considéré comme le premier de nos écrivains historiques ; Schlosser a la science la plus vaste, les vues les plus éclairées.

Il est vrai qu'un pays ne peut se vanter d'avoir une école historique tant qu'il ne possède pas des chefs-d'œuvre sur sa propre histoire. Nous avons maintenant des œuvres d'histoire pour l'Allemagne entière, comme pour toutes ses provinces ; ce sont des livres savamment élaborés et assez bien écrits, mais une histoire nationale et populaire nous manque encore. L'esprit provincial, les tendances des partis religieux ou politiques se manifestent encore dans l'exposition des anciens temps, et la discussion politique, entravée par les institutions fédérales, s'est réfugiée dans nos livres historiques et dans les chaires de nos professeurs d'histoire.

Un des livres qui ont fait le plus de bruit en Allemagne, c'est l'*Histoire des Hohenstaufen*[1], par Frédéric de Raumer, professeur à Berlin. Cet ouvrage qui, dans son temps, eut un succès extraordinaire, n'a pas résisté à la critique sérieuse. Schlosser l'appelait un roman à la *Fouqué*[2]. M. de Raumer appartient au fond à cette école du libéralisme superficiel, qui se nourrit de quelques bribes du temps de Frédéric le Grand, et qui ne pénètre jamais au fond des questions vitales d'une nation. Il ne résout pas une seule des graves difficultés dont la matière traitée par lui est hérissée, et il n'a pas plus de mérite dans le développement artistique des caractères et des types historiques. Mais il écrit d'un style facile et léger, à la portée de tout le monde, et le choix du sujet suffisait pour donner à l'auteur une passagère popularité. — L'*Histoire des empereurs de l'Allemagne*[3], par Ad. Stenzel de Breslau, est de beaucoup préférable à l'œuvre de Raumer. — L'*Histoire du peuple allemand*, par Luden[4], est l'expression la plus complète des exagérations ultra-nationales et antifrançaises à la mode de Jahn et de Arndt. Nous nous abstenons de mentionner toutes les monographies savantes sur le moyen âge et ses institutions, que nous devons aux Pertz, Hüllmann, Wilken, Rühs et à tant d'autres, pour nommer les grands auteurs, qui n'ont

[1] Six volumes, 1823-1825.

[2] Lamotte-Fouqué, écrivain allemand, auteur de romans et de poésies de chevalerie.

[3] 1827-28.

[4] Commencée en 1825, restée incomplète, 11 vol.

pas seulement agrandi le domaine de la science, mais qui ont aussi fait faire des progrès à la littérature allemande.

L'historien le plus brillant de l'Allemagne, c'est Léopold Ranke (de l'université de Berlin), qui a surtout traité le seizième et le dix-septième siècle, l'histoire de la papauté, la réforme, etc., etc. Son Histoire de la Prusse et ses travaux sur l'histoire française sont moins importants. Cet auteur mérite une étude spéciale. Nul autre n'apporte autant de perspicacité et de finesse à la critique et à l'exploitation des sources historiques. La tendance particulière de son esprit l'a surtout poussé vers les documents diplomatiques peu explorés jusque-là. Aucun historien n'est plus ingénieux que Ranke dans l'exposition pragmatique des motifs politiques qui dirigent le mouvement et l'action des peuples. Il donne souvent à ses déductions la force d'arguments vraiment philosophiques. Sa description de l'administration politique sous Philippe II en Espagne, de l'organisation et des vraies tendances de l'inquisition, sont des chefs-d'œuvre et des découvertes. Malheureusement Ranke a aussi les défauts de ses qualités : il manque d'enthousiasme, il n'a pas la forme populaire. Il est d'une indifférence souvent malséante pour les grands élans des individus et des masses: son instinct historique fait tort aux instincts du cœur. Il comprend tout, mais il paraît ne s'intéresser aux sujets de ses récits que par curiosité scientifique. A l'affût des découvertes intéressantes, il néglige trop ce qui est déjà connu, de sorte qu'il semble n'écrire que pour des lecteurs savants, pour lesquels une narration vive et dramatique ne serait qu'un hors-d'œuvre. Ses livres, quoique écrits d'un style de maître et avec l'autorité de la vraie science, ne seront jamais la lecture du grand public. Fr.-Chr. Schlosser (professeur à Heidelberg), au contraire, serait populaire par sa manière de voir et de juger, si son style négligé et sa forme trop abandonnée n'y mettaient obstacle. Pour être le premier historien du monde, comme il en est le plus savant, il ne lui manque que la forme, qu'il méprise, et qu'il néglige avec intention. C'est un homme d'un grand bon sens, d'un sentiment moral puissant et souvent trop absolu, que l'universalité de ses études positives a même introduit à la philosophie, où il paraît être resté dans l'école de Kant. Son dernier ouvrage et le résumé de tous ses travaux, son *Histoire universelle* (18 vol.), est la première et la meilleure dans son genre ; on pourrait presque dire que c'est la seule, car toutes les autres ne sont que de pauvres essais. — L'*Histoire de l'antiquité* et l'*Histoire du dix-huitième siècle* de Schlosser auraient d'ailleurs suffi à lui garantir son rang parmi les premiers historiens des temps modernes.

Un homme d'un talent éminent, mais paralysé par de déplorables tendances, c'est Henri Léo, de Halle, un des derniers rejetons du romantisme dégénéré, tel que Frédéric Schlegel et Adam Müller le représentent. Dans l'école de Hegel, dont le système admet tant d'interprétations différentes, Léo appartenait à la nuance qu'on appelle l'extrême droite, et dont son style porte encore l'empreinte; l'abus de la dialectique et d'une argumentation fallacieuse l'a fait aboutir à un crypto-catholicisme qui tranche d'une manière curieuse avec sa position de professeur d'une université ultra-protestante. Il est l'auteur d'une *Histoire des États italiens* [1], dont quelques parties, comme par exemple la description de l'Italie pendant la décadence de l'ancienne Rome, sont à la hauteur des meilleures œuvres historiques. Son *Histoire des Pays-Bas*, en douze livres [2], est, parmi ses écrits, le moins souillé d'intolérance et de calomnies. Mais dans son *Histoire du moyen âge* [3], il se fait le défenseur enthousiaste de toutes les institutions fanatiques que l'esprit de notre siècle réprouve; il médit de l'éducation classique comme l'abbé Gaume, il défend les jésuites toujours et partout, et il ne craint même pas l'application aux temps modernes des conséquences de ce qu'il appelle ses convictions et ses croyances. On devine ce que peut être son *Histoire de la première révolution française*. Il est aussi l'auteur d'une *Histoire universelle*, en trois volumes [4], qu'on regarde comme une simple curiosité. Il y a d'ailleurs dans le style et le jugement de Léo un certain raffinement qui l'empêche d'être dangereux. Il a pourtant des disciples, ou du moins des imitateurs : Hurter de Schaffhouse, en Suisse, qui s'est réellement converti au catholicisme et à l'Autriche, a écrit une histoire ou plutôt une chronique du pape Innocent III, dont il est le fervent admirateur. Son *Innocent III et ses contemporains* [5] est, pour le ton et la disposition chronologique, une imitation des anciennes chroniques, à peu près comme l'Histoire anglaise de Lingard ou comme l'Histoire suisse de Jean de Müller; mais cette naïveté recherchée et factice ne lui a pas procuré les sympathies du public. Gfrœrer, l'historien de Gustave Adolphe, compte aussi parmi les adhérents de Léo. La thèse favorite de cette coterie est que le protestantisme, en amenant la scission et la décadence de l'empire germanique, est la cause

[1] Cinq volumes, 1829-30.
[2] 1832-35.
[3] 1830.
[4] 1838.
[5] Quatre volumes, 1834-1842.

de tous nos malheurs. Ils supposent aux luttes du moyen âge des tendances et des motifs plutôt modernes qui n'ont jamais appartenu à cette période, bien qu'ils ne soient plus non plus du temps actuel. En calomniant la mémoire des plus grands hommes et des plus puissants génies que l'Allemagne a produits, ils se vantent d'être des patriotes de pur aloi.

Les écoles de Ranke et de Schlosser ont plus de valeur. Les élèves de Ranke se sont plutôt attachés à la science pure, à la critique objective, tandis que les élèves de Schlosser se sont mêlés à la grande littérature et même à la politique. Parmi ces derniers, il faut avant tout citer M. Gervinus, dont l'*Histoire de la littérature allemande*[1] est la production la plus remarquable. Pour le style, Gervinus n'est pas beaucoup au-dessus de son maître, mais son sujet s'est prêté à une disposition assez claire. Au lendemain de notre grande période classique, l'idée de faire le bilan de notre fortune littéraire, pour exhorter la nation à l'exploitation pratique de son trésor idéal, était heureuse et féconde. Quelques prédécesseurs, comme Koberstein, les travaux de Grimm et d'autres, avaient préparé et facilité la partie philologique du travail de Gervinus. Schlosser avait déjà développé les rapports intimes entre la politique et la littérature. Gervinus cherche les points de vue historiques pour la critique littéraire, et réussit presque toujours à les trouver. Il ne veut pas être critique, il est historien, aussi n'échappe-t-il pas au défaut général des historiens, celui d'être trop sévère envers les contemporains. Gervinus, en faisant justice de la littérature de son temps, ne voit que trop bien le manque de vraie poésie, la confusion dans les idées, l'impuissance dans la production, mais il n'apprécie pas assez les germes d'avenir qui fécondent ce chaos.

Son *Histoire du dix-neuvième siècle,* dont nous ne connaissons que l'introduction et quelques livraisons, ne promet pas d'égaler son Histoire littéraire; mais aussi une telle tâche est-elle bien difficile à remplir. Le voisinage trop rapproché empêche l'auteur de voir les matières dans leur vraie lumière, de les juger sans préoccupation. L'écrivain qui prend part aux luttes de son temps est souvent prévenu par des intérêts de parti pour ou contre des personnages historiques. Peut-être aussi Gervinus ne connaît-il ou ne comprend-il pas assez les questions matérielles et financières, qui jouent aujourd'hui un si grand rôle dans les préoccupations des gouvernements et des peuples.

[1] Cinq volumes.

Depuis 1840 l'Allemagne est livrée à toutes les passions des débats politiques; les amères déceptions qui ont suivi les illusions de 1848 sont devenues des auxiliaires puissants pour la tendance *réaliste* des esprits. Loin de nous reconduire à la théorie pure et abstraite qui a fait si longtemps la consolation de l'Allemagne, l'école des déceptions nous a poussés plus loin dans la carrière ouverte. L'historiographie surtout en a profité; une activité redoublée s'est emparée de toutes ses branches. On s'occupe moins des questions propédeutiques qui ont inauguré la science allemande; on écrit de l'histoire politique, l'histoire des peuples. L'*Histoire romaine* de Mommsen est un des plus beaux monuments de notre science contemporaine. Mais il y aurait beaucoup d'écrivains à nommer après lui.

Dahlmann, Waitz, tous les deux de Sleswig-Holstein, qui représentent le parti constitutionnel et protestant de l'Allemagne septentrionale dans toute sa pureté, sa sobriété, son zèle consciencieux et son esprit borné, n'appartiennent pas précisément à la dernière époque; ils sont à la besogne depuis vingt ou trente ans, mais les derniers temps ont contribué à leur assigner leur place et leur mission particulières, à les faire valoir selon leur valeur et dans la limite de leurs véritables mérites. L'*Histoire du droit public de l'Allemagne* par Waitz est écrite pour les savants et les jurisconsultes. Dahlmann, tout en travaillant pour la science, a su gagner l'oreille du grand public. Il écrit bien, et fournit un des exemples, rares en Allemagne, d'un style orné et populaire, qui n'est ni vulgaire ni trivial.

En général, la différence entre nos écrits populaires et nos ouvrages sérieux est trop grande : si les premiers sont trop légers, les autres sont trop lourds. Ceux qui savent beaucoup, qui ont des pensées profondes, écrivent mal; les autres ne sont que des ouvriers en style. La division du travail, très-heureuse dans l'industrie, peut être très-nuisible à la littérature. Heureusement que cet état de choses tend à disparaître, comme Dahlmann, Droysen, Ranke, Mommsen, etc., le prouvent suffisamment. Les auteurs que je devrais encore nommer, tant pour l'histoire des nations que pour celle des sciences et des arts, seraient légion. La collection de Heeren et Uckert, qui contient l'histoire monographique de tous les pays, et dans laquelle les Hammer-Purgstall, les Dahlmann, les Hermann, les Schæfer, ont déposé leurs productions savantes, est une de ces encyclopédies qui font honneur à la science d'un pays. On peut dire que les meilleures histoires de la Russie ou du Portugal ne sont pas écrites par des Russes ou des Portugais, mais par des Allemands. L'*Histoire de la Turquie*, par Hammer-

Purgstall, est traduite en turc, et contribuera peut-être à éclairer un peuple malheureux et déchu sur son passé et sur ses destinées.

Les derniers ouvrages des historiens modernes de l'Allemagne s'occupent plus exclusivement des périodes et des peuples qui sont dans un rapport immédiat avec nos tendances générales et nos sympathies idéales. La philosophie ne pouvait qu'indiquer le chemin que l'art historique devait prendre; il était réservé aux inspirations de la vie publique de l'y conduire.

H. B. Oppenheim.

LES

FOIRES DE LEIPZIG

ET

LE COMMERCE DE LA LIBRAIRIE

EN ALLEMAGNE[1].

L'origine des foires de Leipzig se perd dans la nuit du moyen âge. Dès le treizième siècle, on voit les électeurs de Saxe accorder des sauf-conduits aux marchands, car à cette époque les routes n'étaient pas sûres pour les vilains, que les nobles pillaient et rançonnaient sans merci. L'institution des trois foires telle qu'elle s'est maintenue jusqu'à présent est de 1497 : il n'y en avait qu'une auparavant. Elle est due à l'empereur Maximilien, qui défendit en même temps d'établir aucun marché ni dépôt de marchandises à quinze milles autour de Leipzig. Charles-Quint fit plus encore; il décida (1521) que les commerçants ne pourraient être arrêtés ni poursuivis aux foires de Leipzig. Les trois foires sont la foire de Noël, de Pâques et de la Saint-Michel; chacune dure trois semaines, et chaque semaine est désignée par un nom particulier. Les huit premiers jours composent la *semaine des tonneliers*, ainsi appelée parce qu'autrefois il n'était permis qu'aux tonneliers de vendre en détail pendant ce laps de temps; aujourd'hui cette faculté est accordée pour les trois semaines à tous les marchands et artisans du

[1] Nous avons pensé que des renseignements précis sur ces foires célèbres, et sur l'organisation toute particulière du commerce des livres en Allemagne, seraient de nature à intéresser nos lecteurs. La principale foire est précisément celle de Pâques, qui a lieu en ce moment.

Zollverein. Les huit derniers jours se nomment la *semaine des comptes*, car c'est alors que les payements se règlent; la semaine intermédiaire est la *semaine de la foire* proprement dite : elle commence au 1er janvier pour la foire de Noël; pour celle de Pâques, au dimanche du Jubilé, de là le nom de *foire du Jubilé;* et pour celle de la Saint-Michel, le dimanche qui suit cette fête.

Quinze jours avant l'ouverture des foires, surtout avant celles de Pâques et de la Saint-Michel, il se produit dans la ville une grande animation. Tout le monde émigre, mais sans quitter Leipzig. Dans les quartiers commerçants, on voit les bourgeois vider leurs appartements pour céder la place aux étrangers, qui payent en conséquence; ils ne réservent pour eux et leur famille qu'une ou deux chambres retirées. Le plus petit local est alors utilisé; les tribunaux chôment; les cours de l'Université sont suspendus; les étudiants s'en vont en vacances, abandonnant, conformément à une clause de la location, leurs chambres, qui sont aussitôt occupées. Pendant les derniers jours, les marchandises arrivent en masse; la place de la Balance, entre la rue de la Halle et celle des Tanneurs, est trop petite pour les voitures et les chariots qui s'y pressent. La corporation des débardeurs est à son poste. Toutes les rues avoisinantes sont encombrées : c'est par là que débouchent les marchandises arrivant par les convois de Magdebourg et de Dresde. Du côté opposé, c'est un embarras semblable, un bruit non moins assourdissant. Le chemin de fer saxo-bavarois verse par cette ligne les cuirs et les draps, et pendant plusieurs jours la rue des Chevaliers est sillonnée de charrettes transportant les cuirs forts (*sohlleder*) et autres provenances du Rhin.

Les marchands et négociants arrivent. Les petits boutiquiers de la ville abandonnent leurs comptoirs, où s'établissent les nouveaux venus. Les rues les plus envahies sont celles où pendant l'année se fait le principal commerce de cordonnerie. Si vous passez là quelques jours avant la semaine des tonneliers, vous n'apercevrez que cuirs travaillés, bottes et souliers. Le lundi suivant, tout cela a disparu, et est remplacé par les caisses et ballots des fabricants saxons. Les planches qui vont servir à dresser les boutiques en plein vent sont tirées des hangars. Une ville de bois s'établit au milieu de la ville de pierre. Six cents boutiques de ce genre garnissent la place du Marché, où toutes les maisons, jusqu'aux premier et second étages, sont converties en magasins. Il y a là des maisons de commerce qui depuis des années paraissent toujours à la même place; les rues et les places voisines, le marché Neuf, le Brühl, la rue de l'Empire, celle des Échevins, pré-

sentent le même coup d'œil. Depuis quelques années, le commerce a envahi également la place Auguste.

Avant la semaine des tonneliers, le commerce en gros est déjà en pleine activité. Les marchands de draps et de cuirs opèrent leurs transactions; il en est de même des marchands qui tiennent l'article modes et nouveautés; après s'être pourvus à la foire de Leipzig, ils se hâtent de retourner chez eux, afin d'écouler leurs achats pendant la saison. Au moment où ils partent, arrivent de Halle et de la Bohême des chanteurs, des joueuses de harpe, des instrumentistes, qui, du matin au soir, se répandent dans les cours, les cafés et les tavernes.

Les négociants étrangers commencent alors à suspendre leurs enseignes. La foire commence. La rue des Chevaliers est envahie par les fabricants de cuirs; on vend jusqu'à cinquante mille quintaux de cette marchandise. Le marché Neuf est l'emplacement choisi par les commerçants drapiers. Il n'est pas rare de voir réunies là cent mille pièces de drap. Sur d'autres points de la ville, d'autres articles donnent lieu à de nombreuses transactions : les fourrures, les perles et les bijoux, les produits manufacturés de l'Angleterre et de la France, les objets envoyés par les fabriques d'Elberfeld et de Berlin, etc. Il y a même un marché aux chevaux, mais il n'a plus la même vogue qu'autrefois. Jadis il s'ouvrait par un cortége solennel; les chevaux faisaient le tour de la ville, et s'arrêtaient devant l'hôtel municipal. On vend pourtant encore, en une seule foire, deux à quatre cents chevaux de luxe.

Pendant ce temps, le commerce de détail va son train, car la cloche a sonné pour annoncer le commencement de la semaine de la foire. La place Auguste est encombrée par les petits marchands. Les cordonniers, chassés de leurs boutiques, campent en cet endroit. Les juifs se reconnaissent à leur tournure, à leur activité et aux ruses qu'ils emploient pour attirer la pratique, surtout les campagnards que les chemins de fer ont amenés à la foire. Les marchands d'habits de cette nation rôdent partout; ils pénètrent dans les maisons. Ce qu'ils ont acheté, ils le revendent entre eux à leur Bourse, qui se tient sur le Brühl. Après les juifs, ceux qui attirent le plus l'attention, ce sont les marchands étrangers, venus de Bucharest, de Jassy, de Servie, de Grèce; les Persans avec leur bonnet de fourrure et les paysans polonais avec leurs larges bottes. Le soir, tout ce monde de curieux et de commerçants se répand dans les cafés et les tavernes. L'un de ces établissements a un renom historique; c'est le caveau d'Auerbach[1]

[1] *Auerbach's Keller.*

d'où le docteur Faust, selon la tradition, sortit un jour à cheval sur un tonneau.

Gœthe, on le sait, a traité cette scène dans son poëme. De joyeux étudiants sont attablés; Méphistophélès entre dans le caveau, suivi de son disciple; il perce la table avec un foret, et fait jaillir la liqueur que chacun désire :

. . . .
« Si le cep produit du raisin,
Tables en bois de trous percées
Peuvent aussi donner du vin.
C'est un miracle, je vous jure,
Mais, messieurs, comme vous savez,
Rien d'impossible à la nature;
Débouchez les trous, et buvez [1] ! »

Mais ce n'est pas seulement par son commerce de cuirs, de draps, de fourrures que Leipzig est célèbre. La ville saxonne est connue dans le monde entier pour son commerce de livres. Elle est le grand entrepôt de la librairie allemande; c'est le réservoir d'où les publications littéraires se répandent dans tous les pays qui parlent la langue de Gœthe et de Schiller. Dans cette Allemagne, fractionnée en États hétérogènes, où le moindre individu sent le besoin de lire et de s'instruire, où le plus chétif libraire publie des ouvrages à cinq ou six cents exemplaires, il fallait un point central, et ce point central est devenu, par la suite des temps et le cours naturel des choses, Leipzig.

Le commerce des livres ne put naître naturellement qu'après l'invention de l'imprimerie; il y avait bien auparavant la vente des manuscrits; mais c'était une industrie restreinte. Les manuscrits se faisaient uniquement dans les cloîtres et pour les cloîtres. Mais l'Occident était en retard sur l'Orient, où florissaient les sciences et les arts. L'Espagne seule, civilisée par les Arabes, avait organisé le commerce des manuscrits, et ne manquait ni de scribes ni de traducteurs. Bientôt, la renommée des universités de Paris et de Bologne attira les libraires dans ces deux villes. Sur ces entrefaites, la découverte de l'imprimerie fit une révolution. Alors naquit véritablement la librairie, et son commerce, dont on peut dire que l'Allemagne fut le berceau.

Les imprimeurs d'alors vendaient eux-mêmes leurs livres; ils les portaient dans les foires et les villes où se réunissaient les marchands des diverses nations. De là le nom qu'ils reçurent d'abord : *porteurs de livres*. Ainsi, on voit en 1466 Jean Fust ou Faust venir débiter

[1] Trad. de *Faust*, par Gérard de Nerval.

ses Bibles à Paris. On a conservé le nom d'un autre porteur de livres, J. Rismann d'Augsbourg (1508) et d'un imprimeur de Nuremberg, A. Koburger, qui au commencement du seizième siècle établit à Lyon, Venise, Amsterdam et Francfort des dépôts de livres sortis de son atelier.

Les Italiens eurent l'idée de séparer les deux industries. Des individus allèrent vendre dans les couvents, refuges de la science à cette époque, les productions de la presse. Ce furent les premiers détaillants; on les trouve à Ulm, Nordlingen et Augsbourg; puis vinrent les libraires-éditeurs, achetant les manuscrits des auteurs et les faisant imprimer à leurs frais. Le premier libraire allemand est Jean Otto, de Nuremberg, qui, sans posséder de presses, fit imprimer des livres à son compte en 1516.

Dans ces premiers temps, le commerce des livres se faisait autant et plus à Francfort qu'à Leipzig. Mais ce dernier marché fut favorisé autant par les mesures restrictives adoptées à Francfort que par les mesures libérales du gouvernement saxon. Le droit d'entrée ayant été aboli, nous voyons en 1545 deux libraires de Nuremberg paraître à la foire de Leipzig, un libraire français en 1556, et quatre ans après Pietro Valgrisi, de Venise, y fonder une succursale. A la foire de 1589, le nombre des ouvrages mis en vente était de trois cent soixante-deux; il s'élevait au double en 1616; il y avait alors en ville quatorze imprimeries et librairies; les imprimeurs et libraires étrangers envoyaient à Leipzig leurs productions. La guerre de trente ans paralysa ce mouvement; et si la paix de Westphalie rendit le repos et quelque liberté à l'Allemagne, l'esprit national n'en tomba pas moins dans une torpeur qui exerça sur la librairie une fâcheuse influence. La guerre de la succession et celle de sept ans firent aussi beaucoup de tort à l'industrie dont nous parlons. Il y eut de nombreuses faillites; la contrefaçon profita du désordre; on tâcha de conjurer la crise par des rabais considérables, des loteries et autres expédients d'un commerce aux abois. En 1716, les dix-sept libraires de Leipzig ne fournirent à la foire que cent quarante-trois articles; douze établissements nouveaux se fondèrent dans les années suivantes, ce qui porta le nombre à vingt-neuf; mais après les ravages de la guerre de sept ans il retomba à dix-sept. Ce fut la décadence du commerce de Francfort qui releva celui de Leipzig. A partir de 1764, Francfort n'a plus d'importance, et n'est plus que le rendez-vous des libraires exploitant la contrefaçon; ses foires sont baptisées du nom de *foires de la contrefaçon*. Un écrivain de la fin du dix-huitième siècle disait : « A Francfort, on

ne tolère aucun livre qui pourrait faire tort à la foi ; mais on permet aux pirates littéraires d'exposer en tous lieux et de vendre leurs marchandises de contrebande [1]. »

En 1786, le nombre des libraires de Leipzig était de vingt-quatre ; en 1795, il fut de quarante-quatre ; à la foire de 1789, on compta deux mille cent quinze articles. Le commerce ressentit le contre-coup des guerres de l'empire ; mais déjà une littérature nouvelle était née, qui devait pousser dans une voie de progrès la librairie allemande. Le commerce des livres anciens fut abandonné à des marchands spéciaux dont il sera question plus loin. La foire de la Saint-Michel ne fut plus fréquentée par les libraires, et toutes les affaires furent réservées pour la foire de Pâques.

Le système primitif était un simple système d'échange ; un libraire troquait les volumes de son fonds contre les articles vendus par ses confrères. Ce mode de transactions demandait un catalogue [2], qui a eu ses différentes phases comme la foire elle-même. Il s'imprima d'abord à Francfort, tant que Francfort fut le principal marché littéraire ; le plus ancien que l'on possède est de 1554. C'était le libraire d'Augsbourg, Georges Willer, qui éditait cet inventaire de livres apportés à la foire. La collection fut continuée jusqu'en 1597 par ses successeurs : ce sont des brochures in-4°, sans pagination, où l'on mentionne d'abord les livres latins, et à la suite les publications allemandes. Pierre Kopf continua la série par son *Catalogue général de tous les livres vendus à la foire*, imprimé avec permission de l'autorité supérieure. En même temps, commence à poindre le catalogue de Leipzig, reproduisant celui de sa rivale, et y ajoutant « la nomenclature des livres qui ne sont pas envoyés à Francfort ». Cette publication obtint, en 1600, un privilége de l'électeur. Le catalogue de Francfort disparut naturellement quand le commerce de la librairie se retira de cette ville pour élire domicile à Leipzig. La librairie Weidmann acquit, en 1759, le droit de publier celui de Leipzig. Depuis cette époque jusqu'en 1794, le *Messkatalog* a paru chez elle dans le format in-4°, et après 1794 il a paru grand in-8°, avec indication du prix et du nombre de feuilles des volumes. Cette maison, continuée par Reimer et Hirzel, passa, en 1850, entre les mains de O. Wigand, qui réforma le catalogue, et admit en principe cette règle fondamentale de la bibliographie, de ne prendre les titres que sur les ouvrages mêmes. Depuis 1852, l'entreprise est la propriété

[1] Voir aussi les réflexions du *Journal de la Librairie* de Paris, dans un article récent : *La contrefaçon*.

[2] *Messkatalog*.

de MM. Avenarius et Mendelsohn, qui lui ont donné la dernière perfection.

D'autres catalogues ont été publiés sur plusieurs points de l'Allemagne où l'on avait songé un moment à faire concurrence à Leipzig. Ainsi on a un volume portant le titre de *Foire des livres à Hanau*, parce que cette ville avait été choisie dans ce but vers 1770. Quelques années après, des libraires étrangers résolurent de se réunir à Brunswick, et, il n'y a pas encore longtemps, il était question d'un projet analogue dans une des villes du nord de l'Allemagne. Mais tous ces essais ont avorté, et Leipzig est restée la métropole de la librairie allemande.

Nous allons maintenant exposer le mécanisme tout particulier du commerce des livres. Le propriétaire de la maison Weidmann, E. Reich, fonda, en 1765, la première *Société des libraires allemands*, à laquelle prirent part cinquante-neuf marchands citadins et étrangers. Pendant l'époque de la foire, on tenait deux assemblées; mais on ne sait pas combien de temps dura cette première association. En 1792, le libraire Kummer eut l'idée d'approprier un local où les intéressés traiteraient leurs affaires. En 1797, un libraire de Potsdam, M. Horvath, loua l'amphithéâtre de théologie pour y établir la bourse de la librairie, et, en même temps, il créa une société qui dura vingt-six ans. Chose curieuse, aucun libraire de Leipzig ne s'y associa. Les affaires se conclurent jusqu'en 1835 dans le local dont nous parlons, ancien réfectoire de moines, aujourd'hui réfectoire de l'université. Mais, à partir de 1824, on sentit la nécessité d'avoir un emplacement plus vaste et une organisation mieux réglée. Des statuts furent rédigés; et comme, de leur côté, les libraires de Leipzig s'étaient réunis, et avaient formé une association sous le nom de Société de Leipzig, on se fusionna dans le but d'établir une Bourse commune pour le commerce de la librairie allemande. A la foire de 1834, il y eut une assemblée solennelle de la *Société de la Bourse*, qui comptait alors quatre cent cinquante-quatre membres, et le 26 octobre suivant fut posée la première pierre de l'édifice. Les députés des deux chambres, les autorités, les libraires de la ville et ceux du dehors, les principaux négociants, y assistaient. En 1836, le bâtiment était prêt, avec ses deux salons et ses trois pièces pour les assemblées, et au-dessus la grande salle, occupant tout le premier étage, et servant de lieu de réunion aux libraires de la foire.

La Société de la Bourse était composée à cette époque de cinq cent soixante-dix membres, parmi lesquels les libraires de Leipzig, au nombre de cent six. On comptait dans toute l'Allemagne neuf cent quarante et une librairies, réparties en trois cents villes; et, d'après le

catalogue de foire, il paraissait sept mille cinq cent vingt-neuf ouvrages par an. Dix ans après, il y avait onze cents librairies allemandes. La Société de la Bourse renfermait six cent quatre-vingt-dix membres, et les libraires et imprimeurs de Leipzig étaient au nombre de cent quarante-trois. Aujourd'hui on compte à Leipzig cent seize libraires, neuf fondeurs de caractères et environ vingt imprimeurs, qui emploient deux cent quarante presses, six cent cinquante ouvriers et deux cents apprentis. La quantité de papier consommée annuellement s'estime à quinze mille balles, chacune contenant cinq mille feuilles. La maison Brockhaus imprime aujourd'hui à elle seule plus que toutes celles de 1740 ensemble. En 1740, il y avait dix-huit imprimeurs, employant cent trente-sept ouvriers; depuis ce temps-là le nombre des maîtres n'a guère augmenté, mais les publications ont pris une extension considérable. Un siècle auparavant, en 1640, il n'y avait à Leipzig que cinq maîtres imprimeurs, qui employaient onze ouvriers.

La Société de la Bourse a donné naissance à un journal, fondé (1834) pour le commerce de la librairie[1]; elle a provoqué la création d'un comité d'arbitres, qui examine les contestations survenues entre les libraires; elle a établi un bureau pour la prompte expédition des papiers et des feuilles volantes de la librairie, etc. Dans l'intervalle d'une foire à l'autre, les membres de l'association se réunissent à la Bourse pour des séances particulières. Tout libraire, allemand ou étranger, peut se faire recevoir membre de la société, à condition de payer un droit d'entrée, de se soumettre aux statuts de l'association et aux décisions des assemblées, de s'abstenir de toute contrefaçon, etc. Moyennant ces conditions, il a son entrée libre à la Bourse, il prend part aux réunions, et est éligible aux fonctions honorifiques de la Société.

Des associations analogues se sont formées ailleurs sur le modèle de celle de Leipzig; plusieurs éditent un journal. En 1843, on a vu se fonder le Cercle des libraires de Thuringe et celui de Westphalie; en 1845, la Société des libraires de l'Allemagne méridionale; en 1848, le Cercle de Poméranie et la Corporation des libraires de Berlin; en 1850, le Cercle de Mecklembourg, etc. N'oublions pas l'établissement créé en 1853 à Leipzig pour l'instruction des apprentis libraires, et qui promet d'être une excellente école de bibliographie.

Le commerce de la librairie, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui à Leipzig, est un mécanisme composé de trois rouages : en tête les édi-

[1] *Bœrsenblatt für den deutschen Buchhandel.*

teurs, au centre les commissionnaires et aux extrémités les libraires de détail. C'est par le moyen des commissionnaires que les éditeurs communiquent avec les détaillants.

L'éditeur traite avec les auteurs pour l'acquisition de leurs manuscrits, les fait imprimer à ses frais, et fixe le prix du livre. Le public qui désire l'ouvrage s'adresse au libraire détaillant, lequel est au libraire éditeur ce que le marchand en détail est au commerçant en gros. L'éditeur adresse, par l'intermédiaire du commissionnaire, au détaillant avec lequel il est en relation d'affaires un ou plusieurs exemplaires, *à condition*, de tous les ouvrages parus chez lui dans le courant de l'année. C'est à Leipzig que résident les commissionnaires, soit des éditeurs, soit des détaillants. Supposons un livre qui vient de paraître à Münster (Westphalie); l'éditeur, en l'envoyant comme nouveauté, *pro novitate*, aux maisons avec lesquelles il correspond, dresse une facture mentionnant le nombre d'exemplaires qu'il leur fait parvenir. Ces exemplaires sont empaquetés et la facture collée pardessus, de manière à servir en même temps d'adresse. On fait autant de petits paquets qu'il y a de correspondants; de tous ces paquets on forme un ballot, puis on l'expédie à Leipzig au commissionnaire, qui en a les frais à sa charge. Celui-ci déballe et distribue chaque paquet au commissionnaire des maisons auxquelles l'envoi est adressé. Les dépôts ainsi reçus sont conservés jusqu'à un certain jour où ce commissionnaire de seconde main en fait un ballot qu'il expédie à son commettant, soit par le chemin de fer, soit par la poste. Il est convenu que le détaillant a jusqu'à la foire de Pâques pour renvoyer les exemplaires qu'il n'a pu placer du 1er janvier au 31 décembre. C'est à Leipzig qu'on les renvoie, et là on les caractérise du nom d'écrevisses (*krebse*). Il en arrive de gros ballots formés de petits paquets que le commissionnaire distribue aux libraires respectifs de la même façon que les livres nouveaux.

Les commissionnaires à Leipzig ont aussi en dépôt un ou plusieurs échantillons des publications qui ne sont plus des nouveautés. — Si un détaillant veut un de ces articles, il en fait la demande à son commissionnaire sur un petit billet appelé bulletin de demande (*verlangszettel*), qui est remis à l'intermédiaire de l'éditeur. Le nombre de ces bulletins est considérable, cela se devine; mais la librairie met en circulation bien d'autres papiers pour les besoins de son commerce : ce sont des avis aux libraires, des envois de comptes et mille communications faites sur des papiers minces et exigus; les libraires ont intérêt à recevoir exactement et promptement ces envois; aussi depuis 1842

(7 mai) a-t-on imaginé la création d'un bureau spécial, ***Bestellanstalt,*** qui centralise toute cette correspondance, et la distribue quatre fois par jour aux diverses maisons de la librairie.

La foire de Pâques est une époque critique dans la vie du libraire; c'est alors seulement qu'il peut évaluer le montant de ses affaires de l'année. Il ne manque pas de se rendre en personne à Leipzig. L'expression de sa physionomie dépend du nombre plus ou moins considérable de *krebse* qu'on a renvoyés. On a quelquefois compté jusqu'à 10 à 12,000 quintaux de ces livres. Les écrevisses de la littérature d'imagination, nouvelles, romans, etc., sont mises en pâte aussitôt leur rentrée en magasin; les écrevisses scientifiques se conservent plus longtemps; après quoi, si elles ne marchent pas mieux, on en fait du papier à enveloppes. Le mot de *krebse* est un sobriquet; le nom en librairie est *remittenda* (*à renvoyer*); mais si le détaillant les prend à sa charge pour quelque temps encore, ce sont des *disponenda* (*à disposition*), c'est-à-dire à la disposition de l'éditeur, qui peut toujours les reprendre. Le détaillant se fait plus attendre; il a de l'argent à débourser, tandis que l'éditeur vient pour recevoir. Le spectacle que présente alors la grande salle de la Bourse est fort curieux. Il y a là plusieurs rangées de tables où les libraires de la ville et ceux du dehors viennent s'asseoir, apportant de grands ou de petits registres pour régler leurs comptes, pour payer ou bien pour être payés. Le *doit* se compose des livres reçus l'année précédente; on en déduit les exemplaires renvoyés; on tient compte des *disponenda,* de ceux qui n'ont pas été rendus, quoique non vendus, parce qu'il y a chance de s'en débarrasser bientôt. La remise pour les exemplaires écoulés est de 25 ou même 33 1/2 pour 100. Il faut encore tenir compte des exemplaires donnés en sus pour une fourniture considérable, des frais de transport jusqu'à Leipzig ou de Leipzig au différentes villes d'Allemagne, des droits de douane, des frais d'annonces, etc. La somme qui reste à payer n'est quelquefois pas intégralement acquittée, et le payement du surplus renvoyé à la foire de la Saint-Michel.

Si l'éditeur et le détaillant ne paraissent pas en personne à la foire, il faut qu'ils s'y fassent représenter par un fondé de pouvoir, sans quoi ils perdraient tout leur crédit. C'est le commissionnaire qui est parfois chargé de remplacer le libraire absent. La besogne du commissionnaire est lourde et variée; il tient un registre pour les expéditions faites au compte de l'éditeur, et lui en envoie de temps en temps copie; il dresse un livre de comptes pour ses commettants, dont il fait pour eux des extraits de temps à autre; il doit activer les commandes; il

reçoit et paye pour les libraires. Ses profits dépendent des affaires de l'année. Leipzig n'est pas la seule place de commission; pour le nord de l'Allemagne, Berlin et Cologne font le même commerce; pour le sud, on compte Francfort-sur-le-Mein, Nuremberg, Augsbourg et Stuttgart, et pour les États autrichiens, Vienne.

Nous avons dit que l'essor imprimé aux esprits par le mouvement littéraire du dix-huitième siècle, en développant le commerce des éditeurs, donna naissance à une nouvelle branche de trafic, celui des livres anciens. Des libraires se chargèrent d'acquérir et de débiter les livres qu'on ne trouvait plus chez les détaillants. L'*antiquarius*, c'est le nom de ce libraire, tient, à peu d'exceptions près, les ouvrages antérieurs à 1750, épuisés depuis longtemps, soit chez l'éditeur, soit dans les maisons qui en avaient le dépôt; mais là ne se borne pas son industrie; il fait concurrence aux détaillants, en livrant à prix réduits des volumes qui sont encore dans le commerce, qui ont déjà servi, mais qu'il donne ordinairement reliés.

L'*antiquarius* allemand ressemble, on le voit, au bouquiniste français. Il achète les restants d'éditions avec ou sans les droits d'auteur, les bibliothèques des savants qui viennent de mourir, les livres usés dont le propriétaire veut se défaire; il fait des échanges avec ses confrères, il acquiert dans les ventes publiques les articles dont il se promet un bon débit. Pour faciliter la vente de ce qui entre ainsi dans son magasin, il publie souvent à grands frais, à mille et deux mille exemplaires, des catalogues qui sont distribués aux libraires tenant la même branche de commerce, aux détaillants et aux particuliers. Ces répertoires, précieux pour les indications qu'ils contiennent, ne sont malheureusement pas assez consultés. Leur confection demande des connaissances étendues. L'*antiquarius* doit être versé dans l'histoire de la littérature, et connaître les principaux ouvrages dans chaque partie, la date de leur publication, le nombre de leurs éditions, etc. Le latin lui est indispensable; en effet, comment, si on est étranger à cette langue, écrire un titre de livre qu'on est souvent obligé d'abréger? Comment s'en tirer lorsqu'il s'agit d'incunables ou de manuscrits n'ayant pas de titre, et qu'il faut parcourir sommairement pour en indiquer le contenu sur les catalogues? Un peu de grec même ne nuit pas, et si on y joint la connaissance de l'anglais, du français et au besoin de l'italien, on est à la hauteur de son métier, et on se distingue de ces industriels qui n'évaluent un ouvrage que d'après son poids ou ses qualités apparentes.

L'*antiquarius* accorde une remise de 10 à 15 pour 100, mais ne fait aucun crédit. Chez lui, pas d'envois à *condition*, pas d'écrevisses: comme

il paye comptant, il veut être payé de même. C'est faute de bien apprécier cette condition, *sine qua non,* que les détaillants s'exposent à des retards dans l'envoi des volumes qu'ils réclament à Leipzig.

Disons un mot des branches accessoires de la librairie, qui ont aussi leurs éditeurs et leurs détaillants.

D'abord, la librairie artistique, qui s'occupe de la vente des gravures anciennes et modernes, des lithographies, des dessins et des tableaux. Dans les premiers temps de l'invention de la gravure, c'étaient les artistes qui débitaient eux-mêmes leurs productions. Plus tard, des spéculateurs s'entendirent avec eux, et colportèrent ces achats dans les foires, les marchés et les lieux de pèlerinage. Ainsi naquit ce commerce, dont l'importance ne date que de 1750, et qui, en Allemagne, a été puissamment encouragé par les sociétés artistiques, les expositions et les ventes publiques qui ont lieu en différents endroits et particulièrement à Leipzig.

Les musiciens, comme les artistes, commencèrent par débiter eux-mêmes leurs compositions; mais bientôt les marchands de livres entreprirent ce commerce, qui forma ensuite une branche spéciale. Cependant on voit encore des maisons de librairie vendre de la musique. Ce n'est que depuis vingt-cinq ans que le commerce de la musique est organisé d'une façon régulière; auparavant, il procédait au hasard, sans ordre ni respect pour la propriété. La contrefaçon était dans ses habitudes normales; en 1830, une société se forma pour remédier à ces abus. Seize librairies musicales y adhérèrent. Les statuts furent approuvés en Saxe le 17 mai 1831, et en Prusse le 11 juillet 1837. Depuis lors, le secrétaire du comité à Leipzig publie chaque année un catalogue particulier pour les articles de musique, lequel est inséré dans le *Bœrsenblatt*. A la foire de Pâques, les éditeurs de musique tiennent après les libraires une assemblée générale.

Le commerce des cartes géographiques est aussi pratiqué en grand par quelques maisons. Les cartes sont un besoin général aujourd'hui; les progrès de la géographie, de l'astronomie, de l'histoire, les rendent nécessaires, et on les a beaucoup perfectionnées sous le rapport de l'exactitude mathématique et de la pureté du dessin. La vente de ces articles est exclusivement entre les mains des libraires détaillants.

« Faut-il espérer, se demande un écrivain spécial, M. Alb. Rottner, employé dans une des premières librairies de l'Allemagne (la maison Brockhaus), dont l'ouvrage technique[1] nous a été fort utile pour

[1] *Lehrbuch der Contorwissenschaft für den deutschen Buchhandel,* herausgeg. von A. Rottner. — Leipzig, 1855. In commis. bei Brockhaus, gr. in-8°.

notre travail, que le commerce de la librairie prospérera toujours, ou le temps de sa décadence est-il proche? La réponse à cette question dépend de l'avenir intellectuel et moral de l'Allemagne. La prospérité de ce commerce est liée aux intérêts les plus intimes du peuple germanique. Les libraires l'ont senti, et plusieurs n'ont pas épargné les sacrifices dans cette pensée. A son origine, le commerce de la librairie ne servait que la religion; dans la suite, il servit l'éducation de la jeunesse, le droit, la philosophie, la science. Si, dans les derniers temps, la littérature s'est mêlée de plus en plus à la vie pratique, — si le commerce y a gagné par là plus d'extension, — si l'esprit de spéculation s'est formé et développé, c'est une conséquence naturelle de la civilisation; mais il faut se mettre en garde contre ces tendances. La librairie doit servir la religion, le droit, la vérité, la liberté, la science, l'imagination; bref, toutes les forces saines et fécondes de l'esprit humain. Si nous abandonnons cette voie, si nous n'avons d'appétit que pour le gain, il faudra spéculer sur la crédulité, la faiblesse, la passion, peut-être même sur le vice; cette spéculation sera un avantage pour quelques-uns, mais ne sera pour la masse que honte et corruption! Que la librairie allemande seconde les généreux instincts de l'homme, et elle s'attirera la confiance et la considération des étrangers; elle subsistera et prospérera tant que subsistera et prospérera la patrie germanique! »

GUILLAUME DEPPING.

LA

FONDATION DE SCHILLER.

La fondation de Schiller est une institution qui se propose de venir en aide aux écrivains allemands nécessiteux, à leurs veuves et à leurs enfants. Nous recevons de l'un des membres du comité fondateur l'invitation de la faire connaître, et c'est pour nous un devoir d'y déférer avec empressement. La fondation mérite doublement qu'on parle d'elle, pour son objet, et pour le caractère particulier de son origine.

Elle est née, pour ainsi dire, spontanément, à Dresde, il y a trois ans, à l'occasion de la célébration du cinquantième anniversaire de la mort de Schiller[1]. Quelques jours auparavant, le 9 mai 1855, une note insérée dans la *Gazette constitutionnelle de Saxe* rappelait que c'était aux portes de Dresde, dans le petit village de Loschwitz, que Schiller avait composé le chef-d'œuvre de sa première époque, *Don Carlos*. La maison qu'il avait habitée subsistait; mais, faisait observer la *Gazette constitutionnelle,* « pas un signe extérieur, pas une inscription qui la » signale à la pieuse attention du voyageur. » Et elle indiquait le retour du funèbre anniversaire comme une occasion naturelle et convenable de réparer cet oubli. L'appel du journal rencontra une sympathie empressée. Des souscriptions affluèrent bien au delà de ce qui était nécessaire pour l'organisation d'une fête commémorative. Un marbrier fournit gratuitement le marbre de l'inscription, et la compagnie de navigation de l'Elbe offrit ses bâtiments pour le trajet du cortége et des spectateurs entre Dresde et Loschwitz. La fête, une véritable fête populaire, eut lieu le 10 mai, le lendemain de l'anniversaire. Mais déjà la *Gazette constitutionnelle,* encouragée par son premier succès, avait publié un nouvel appel « à tous les amis du grand poëte, à l'effet de

[1] 9 mars 1805.

» constituer, sous le nom de *fondation de Schiller*, une caisse pour l'as-
» sistance des veuves et des enfants des écrivains pauvres. Qu'on se rap-
» pelle, disait-elle, les circonstances de la mort de Schiller. Ses amis
» durent se cotiser pour subvenir aux frais de ses obsèques. N'y a-t-il
» pas là un avertissement sérieux et pressant? Presque toutes les cor-
» porations possèdent des caisses de veuves et d'orphelins. Seuls, les
» écrivains allemands, — la plupart peu fortunés, — courent le ris-
» que d'abandonner au besoin ceux qui leur sont chers. Les grands
» esprits comme Schiller sont rares; mais l'Allemagne est riche en
» écrivains de cœur et de mérite, aimant la vérité et l'humanité. Est-
» elle trop pauvre pour assurer leurs familles contre le besoin? »

La *Gazette constitutionnelle* eut encore une fois raison, et le prompt succès de son initiative a quelque chose d'admirable et de touchant. Il est vrai qu'elle évoquait un souvenir irrésistible, qu'elle parlait au nom d'une mémoire sacrée et populaire entre toutes. Ce n'est pas ici le lieu de renouveler le parallèle tant de fois entrepris entre l'auteur de *Faust* et l'auteur de *Guillaume Tell*. Nous dirons seulement qu'entre ces deux hommes, si étroitement unis dans leur vie par la plus noble amitié, et si justement confondus par le peuple allemand dans une sorte de culte national, la nuance est que l'un est plus admiré et l'autre plus aimé. Pourquoi? Précisément parce qu'il est moins admirable, moins éloigné de nous, plus humain. La perfection absolue éblouit et subjugue, mais ne passionne pas. Et puis, comme le rappelait la *Gazette constitutionnelle*, la vie même de Schiller était ici le plus concluant et le plus navrant des arguments. Ce grand et généreux esprit n'a pas été seulement un poëte immortel, il a été le martyr de la poésie; il a connu les luttes et les épreuves de la vie littéraire, et la gloire ne l'a pas sauvé de l'indigence. Son nom seul était un plaidoyer. Aussi l'idée fut-elle réalisée aussitôt qu'émise. Dès que l'article eut paru, une dame de Hambourg, qui séjournait accidentellement à Dresde, et dont nous nous faisons un devoir de publier le nom, madame Jeanne Helmke, inaugura la souscription par un don de mille thalers (3,750 fr.). Glorieux l'écrivain qui vit ainsi dans le cœur d'une nation, et dont la mémoire subsiste comme un aiguillon des sentiments généreux!

Un comité s'était formé. A son signal, d'autres comités surgirent à Berlin, à Francfort, à Stuttgart, à Munich, à Darmstadt, etc. Nous sommes loin de connaître les résultats dus à tous ces concours, et nous ne possédons de chiffres que pour le comité de Dresde; encore ces chiffres s'arrêtent-ils au commencement de 1857. Mais la liste incomplète que nous avons sous les yeux suffit à montrer combien l'idée a

pénétré toutes les couches de la société allemande. Tous les rangs sont confondus dans la liste de souscription de Dresde. Le roi de Saxe a donné cent thalers, le roi de Prusse trois cents, et le roi de Hanovre trois cents. De pauvres petites filles se cotisent pour envoyer un thaler, parfois seulement un florin. Les deux grandes librairies allemandes, moins des librairies que des dynasties, s'inscrivent pour des sommes considérables : la maison Brockhaus de Leipzig, pour mille thalers, avec promesse de continuer son appui à la fondation; et la maison Cotta de Stuttgart, pour cent cinquante florins par an pendant dix ans. Les noms célèbres de la scène allemande, les Dawison, les Devrient, les Seebach, les Bayer-Burck, figurent sur la liste. Le fonds se grossit du produit de représentations théâtrales, d'expositions de tableaux, de lectures publiques organisées à son profit. Les Allemands résidant à Astracan ont envoyé soixante-cinq thalers, et ceux de Manchester en ont réuni plus de quatre cents. Ici une réflexion nous frappe : les Allemands de Paris sont plus nombreux que ceux de Manchester et d'Astracan, et Paris est moins éloigné de Dresde que ces deux villes. Cependant nous ne voyons aucune offrande de Paris dans la liste du comité de Dresde. Il est vrai que cette liste s'arrête, comme nous l'avons dit, au commencement de 1857. Il est possible aussi qu'on se soit mis en relation avec un autre comité qui n'a pas encore publié de comptes. S'il n'en était pas ainsi, nous serions heureux que ces lignes, tombant sous les yeux de quelque membre de la colonie parisienne, le décidassent à prendre une initiative honorable, et à seconder une œuvre qui, par le nom qu'elle porte et par l'objet qu'elle se propose, a pour tout Allemand un caractère doublement national.

Ce n'est pas que cette œuvre, telle qu'elle est conçue actuellement, nous paraisse à l'abri de toute critique, et nous voyons, par le rapport même du comité de Dresde, que le programme adopté a soulevé des objections de la part d'autres comités. Parmi ces objections, il en est une à laquelle nous nous associons. Le programme saxon n'a en vue que l'assistance des écrivains pauvres « qui se sont » servis de formes poétiques. » Une première observation porte sur la rédaction même, qui est peu précise. Qu'est-ce que des formes poétiques ? Est-ce le vers? Alors le programme exclut les romanciers et les auteurs dramatiques en prose, c'est-à-dire certainement la majorité des gens de lettres. D'après la réponse du comité de Dresde au comité de Berlin, il paraît qu'il n'en doit pas être ainsi, et que l'œuvre embrassera toute la littérature d'imagination. Mais alors même, la restriction, quoique moins dure, nous paraît encore inadmissible, injuste en

principe, et même peu fondée, si l'on se reporte à ce qu'a été celui dont la fondation porte le nom. Quoique moins universel que Gœthe, Schiller n'a pas été seulement poëte; il a été historien, critique, philosophe. Une fondation nommée d'après lui est incomplète dès qu'elle n'est pas générale. La réponse du comité est spécieuse, mais loin de nous convaincre, elle nous suggère une objection plus grave : une œuvre comme la nôtre doit, dit-il, se spécialiser autant que possible, si elle veut être efficace. Rien de plus juste : il est évident qu'avec les mêmes moyens l'assistance aura une action plus sensible dans un cercle restreint que dans un cercle élargi. Mais alors le comité ferait mieux de spécialiser encore davantage, de ne comprendre, par exemple, dans sa prévoyance, que les poëtes dramatiques, et non les poëtes lyriques, ou réciproquement, ou d'exclure les poëtes comiques, car Schiller n'a pas fait de comédie. On voit que ce raisonnement mène promptement à l'absurde. Et cependant le comité a raison dans la donnée actuelle de son œuvre, mais c'est précisément cette donnée qui est défectueuse. Elle implique, non une idée de solidarité prévoyante, mais une idée de patronage bienfaisant. Au lieu de reposer sur la base assurée de l'intérêt personnel des gens de lettres, elle n'a d'autre fondement que les chances très-favorables, nous l'accordons, mais toujours aléatoires de la sympathie publique. Entendue ainsi, l'institution doit être aussi restreinte que possible. Mais il en serait tout autrement si, sans exclure les dons généreux et sans refréner l'élan donné, elle faisait en même temps appel à l'intérêt solidaire des écrivains. En un mot, nous voudrions que la fondation de Schiller, tout en conservant son nom heureux, se transformât en une association générale de prévoyance et d'assistance mutuelles entre tous les écrivains allemands, entre tous ceux, bien entendu, qui consentiraient soit au payement d'une cotisation annuelle, soit à un prélèvement sur le produit de leurs œuvres. Alors l'institution aurait une base large et certaine; alors aussi il n'y aurait plus de catégories à admettre ni à exclure, et l'écrivain qui aurait besoin de l'assistance de la fondation ne serait plus secouru : il exercerait un droit, parce qu'il aurait accompli un devoir.

Nous nous sommes permis ces réflexions, parce que la fondation n'est pas encore définitivement constituée. Elle ne doit l'être que le 11 novembre 1859, centième anniversaire de la naissance de Schiller. D'ici à ce moment, les comités se bornent à activer les souscriptions, et à constituer le capital de la société. L'organisation définitive n'aura lieu, et l'emploi du capital ne commencera qu'à la date indiquée. La discussion est donc encore ouverte, et les critiques peuvent se pro-

duire; mais, après avoir présenté les nôtres, nous nous reprocherions de terminer sans rendre hommage à l'énergique et efficace activité du comité de Dresde, qui a eu l'initiative de l'œuvre, et qui poursuit sa tâche avec la plus généreuse persévérance. C'est une heureuse idée qu'il a eue de rendre ses comptes dans des *annuaires* dont le produit est affecté à la fondation, et où se trouvent, à côté des chiffres de la souscription, d'excellents travaux des membres du comité. Nous citerons, entre autres, une dissertation substantielle et approfondie de M. le docteur Carus sur la Madone sixtine, cet inappréciable joyau du musée de Dresde; des recherches de M. de Wietersheim sur les expéditions des Romains en Allemagne, et une étude remarquable de M. Charles Gutzkow, l'éminent écrivain, sur Julien l'Apostat. Nous aurons probablement occasion de revenir sur l'un ou l'autre de ces travaux[1].

[1] Voici la composition du comité : MM. Carus, Charles Gutzkow, Klemm, major Serre, de Wietersheim, Louis Reichenbach, professeur Hettner, et J. Hammer. M. Hammer est le premier promoteur de l'œuvre, et l'auteur des articles qui avaient paru dans la *Gazette constitutionnelle*.

A. NEFFTZER.

HISTOIRE NATURELLE.

(Extrait de l'ouvrage *les Alpes*, de F. de Tschudi.)

LE GYPAÈTE BARBU OU LÆMMERGEIER.

Description. — Puissance de digestion extraordinaire. — Genre de vie et habitation du gypaète aux différentes saisons. — Manière de le chasser. — Ruses des renards. — Enfants enlevés par ce vautour. — Dangers de le dénicher. — Gypaètes captifs et apprivoisés.

Plus le voyageur se rapproche des cimes neigées et brillantes des Alpes, plus il voit la végétation de la région moyenne diminuer, et avec elle disparaître les animaux dont elle est la condition d'existence. Quelques coléoptères, mouches, papillons, libellules ou araignées atteignent seuls les sommets; l'observateur aime à étudier leur incessante activité, leurs chasses, leurs poursuites, les limites étroites de leur existence au milieu des rochers déserts. L'accenteur des Alpes et le pinson de neige s'envolent du milieu des pierres qui jonchent le sol, près des taches de neige dont la poussière a déjà souillé la blancheur; le tichodrome aux ailes roses, à demi entr'ouvertes, grimpe encore aux flancs de rochers décharnés; la bergeronnette grise s'approche familièrement du passant et le salue en balançant sa queue, tandis que le rouge-gorge, perché sur quelque bloc, regarde de son œil limpide et sans effroi cette apparition nouvelle. Quant aux quadrupèdes, il est rare d'en apercevoir à ces hauteurs; un œil exercé distingue parfois dans le lointain quelque petit troupeau de chamois, qui paissent tranquillement sur une oasis de gazon perdue au milieu des rochers. Mais

le sentier solitaire monte toujours, un lagopède s'envole des derniers buissons et disparaît au loin derrière une arête, autour de laquelle tournoient des volées de choquarts, qui font retentir ce désert de leurs accents criards de sinistre augure; puis tout devient solitaire et mort, et le pèlerin se sent seul en face de rochers effrayants et de champs de neige et de glace où la mort et le silence règnent sans partage. Au-dessous de lui, des blocs amoncelés, des pierres, et rien que des pierres, semblent les entrailles entr'ouvertes de quelque gigantesque labyrinthe; dans le lointain un voile bleuâtre de vapeurs cache les vallées et les plaines habitées. Ce ne sont de tous côtés que lapiaz, dentelures, arêtes, coupoles, trônes sourcilleux des ouragans; mais silence! haut dans la nue a retenti un long cri, un cri perçant et redoublé, *pfyü-pfyü-pfyü*, un cri dont l'intonation dit presque l'orgueil de celui qui l'a poussé. Le voyageur surpris relève la tête et promène longtemps son regard indécis sur l'azur foncé du ciel; enfin, il découvre un point noir, mobile, qui va grandissant et s'approche en tournoyant : c'est le gypaète. Déjà l'oiseau royal est là, ses ailes puissantes sont étendues, immobiles, et il plane au-dessus de la tête du voyageur, qui entend le bruissement de son vol inquiet; le vautour descend lentement dans l'abîme, comme pour reconnaître qui vient troubler son repos; bientôt, impatient de remonter vers la nue, il s'envole en droite ligne au-dessus d'un sommet glacé, disparaît et va faire retentir le cri de son estomac affamé dans les solitudes de quelque autre chaîne lointaine.

Le gypaète barbu ou lämmergeier est le condor des Alpes d'Europe, et, sous le rapport de la taille, il le cède au condor d'Amérique autant que le soulèvement des Alpes le cède en hauteur à celui des Andes[1]. Malgré cela, le gypaète n'en reste pas moins l'oiseau géant, l'oiseau le plus extraordinaire des Alpes, tant pour ses mœurs que pour son organisation. Notre lämmergeier suisse est d'un tiers plus grand que ceux de la Sardaigne, de l'Apennin, des Pyrénées, et il diffère aussi des gypaètes d'Afrique et de Sibérie. Ses griffes, ses pattes, ses ailes et son bec sont plus vigoureux que chez les congénères; toutefois, les obser-

[1] La taille du condor des Cordillères varie beaucoup, car certains exemplaires adultes ne mesurent que huit pieds d'un bout d'une aile à l'autre, tandis que chez d'autres cette distance va jusqu'à quatorze pieds. Notre gypaète vit en permanence entre 4,000′ et 10,000′, et s'élève tout au plus à 14,000′. Le condor monte au delà de 22,000′; de tous les animaux, c'est celui qui s'éloigne volontairement le plus de la surface terrestre. De cet empyrée, il descend quelquefois d'un seul vol jusqu'à la côte, de sorte que ses fonctions respiratoires s'effectuent également bien sous une pression barométrique de vingt-huit pouces et sous une pression de douze pouces.

vations ne suffisent pas encore pour caractériser scientifiquement ces différences.

Les habitants des Alpes ont tort d'appeler notre oiseau vautour; comme nous l'avons déjà fait remarquer, il n'a pas la tête nue, non plus que d'autres caractères des vautours, et il vaudrait mieux l'appeler aigle-vautour (*gypaetos*) : c'est le nom grec qu'il porte en français. Dans cette espèce, comme chez les autres rapaces, les femelles atteignent une taille supérieure à celle des mâles. Un gypaète adulte mesure souvent quatre pieds et demi de longueur, neuf à dix d'envergure, rarement douze. La queue mesure plus d'un pied et demi de longueur, et, quand elle est étalée, trois pieds de largeur. Le poids varie beaucoup : il est à l'ordinaire de douze à seize livres, et peut même s'élever à vingt. L'âge apporte aussi de grandes modifications à la couleur du plumage. Le vieux gypaète a un bec vigoureux, long de six pouces, de couleur de corne, légèrement concave au milieu, et terminé en avant par un grand crochet en forme d'arc. Ce crochet s'allonge tellement avec l'âge que l'oiseau peut en éprouver une certaine gêne en mangeant. La tête, aplatie au sommet, et plus large en arrière, porte des plumes courtes, jaunâtres, à tiges noires. Sous la mandibule inférieure du bec, un pinceau de poils noirs et grossiers se dirige en avant. Les narines et la membrane cireuse sont garnies de poils de même aspect. Le gypaète a les yeux conformés d'une manière toute particulière; ils brillent d'un feu rouge et sont entourés d'un rebord charnu et saillant d'un rouge orange. Il est destiné peut-être à protéger l'œil contre l'éclat éblouissant des rayons solaires, qui le frappent obliquement lorsque le gypaète plane au-dessus des neiges. Les plumes du dos sont d'un beau brun-foncé et ont la tige et les bords jaunâtres. Le ventre est roux, le bas du dos et le croupion sont gris-brun. Les rémiges et les pennes caudales très-vigoureuses sont de même couleur en dessus et plus pâles en dessous. Les plumes de la poitrine sont molles et entremêlées de beaucoup de duvet; elles sont d'un jaune orangé, et chez les individus d'âge moyen elles portent des mouchetures jaunes et noires. De longues plumes jaunâtres garnissent les cuisses, et les pattes assez courtes sont aussi couvertes de petites plumes légères. Le gypaète a les doigts gris et les griffes relativement courtes, noires et à bords tranchants. La queue, longue de vingt et un pouces, est arrondie en forme de coin. Les jeunes gypaètes sont beaucoup plus foncés que les vieux et presque noirs; ils ont même la tête très-foncée, tandis que chez les adultes elle est très-claire. Ils n'ont qu'entre les épaules des plumes nuancées de blanc. Les flancs, le ventre et les culottes sont

d'un roux obscur. Le jeune lämmergeier n'a le plumage parfait qu'après la troisième mue. La collection du major Challande renferme une série fort intéressante de gypaètes de tous les âges.

La structure intérieure de ce grand oiseau offre certaines particularités intéressantes. Les muscles pectoraux sont extraordinairement volumineux et forts; les os longs, qui sont creux comme chez tous les oiseaux, se remplissent par l'acte respiratoire d'un air plus chaud et par suite plus léger que l'air ambiant, ce qui permet à l'oiseau de s'élever sans grands efforts à des niveaux exceptionnels. Les organes digestifs sont organisés de manière à agir très-énergiquement. L'avaloir, le gésier, qui, lorsqu'il est distendu, pend disgracieusement au-devant du cou, l'estomac tubuleux, sont plus grands que d'habitude et ne sont séparés les uns des autres que par de courts rétrécissements. Les parois de l'estomac sont richement fournies de petites glandes qui sécrétent en abondance un suc gastrique corrosif, d'odeur désagréable, qui dissout en peu de temps les os les plus volumineux. Le contenu de l'estomac des gypaètes tués offre certes de quoi étonner le naturaliste, et témoigne d'une voracité et d'une puissance digestive qui est sans pareille chez les oiseaux d'Europe de genres voisins. L'estomac d'un gypaète contenait cinq fragments de côtes de bœufs de deux pouces de largeur et de six à neuf pouces de longueur, une masse de poils pelotonnés [1], et toute la jambe d'une jeune chèvre à partir du genou. Ces os étaient déjà perforés par l'action du suc gastrique, et ceux qui avaient pénétré dans l'intestin étaient fragiles et réduits à leur calcaire. Un autre estomac de gypaète renfermait une côte de renard ayant quinze pouces de long, une queue de renard, la cuisse et la patte d'un lièvre, plusieurs omoplates et une pelote de poils. L'oiseau que disséqua le docteur Schinz avait fait un repas encore plus monstrueux, car son estomac contenait l'os de la hanche d'une vache, un tibia de chamois de six pouces et demi, un morceau de côte de chamois à demi digéré, beaucoup de petits os, de poils et les pattes d'un petit tétras. Tous ces animaux avaient donc dû être successivement saisis et dévorés. Le suc gastrique dissout les os couche par couche; il en extrait la partie nutritive, la gélatine, tandis que la matière calcaire passe à travers l'intestin pour être expulsée au dehors. Par cette disposition, la nature a su limiter sagement les dégâts du gypaète. Si d'aussi féroces appétits devaient être satisfaits au moyen de viande, les

[1] On a souvent prétendu que le lämmergeier ne rejette pas les poils des animaux dont il se nourrit; cependant cette pelote paraissait toute prête à être rejetée, et on a vu des gypaètes vivants récemment capturés vomir des touffes de plumes et des poils de chamois.

gypaètes seraient toujours à demi morts de faim, ou bien leurs chasses incessantes détruiraient peu à peu tout le gibier des Alpes. La puissance digestive de ce suc gastrique est si énergique qu'il dissout complétement la corne des sabots des veaux et des vaches, et qu'il continue d'agir après la mort de l'oiseau. Chez un lämmergeier qui fut tué au moment où il dévorait une proie et trois jours avant de l'examiner, on trouva la dernière nourriture qu'on laissa (une tête de renard avec sa peau, ses poils et ses os) déjà digérée, ce qui prouve que l'action de l'estomac est chimique et ne dépend point du cœur.

La voracité et l'avidité de cet oiseau, l'hyène des airs, est à la hauteur de ses facultés digestives. Il arrive quelquefois, et c'est surtout le cas chez les gypaètes captifs, que l'animal ne peut plus faire descendre les os dans son gosier et dans son œsophage déjà remplis, si bien qu'ils sortent du bec, jusqu'à ce qu'il y ait de la place au-dessous d'eux. Il n'est cependant guère croyable que le gypaète emporte avec lui de gros os dans les airs et qu'il les laisse tomber sur des rochers pour les briser et les engloutir ensuite plus facilement. Il mange aussi volontiers les os que la viande.

Les mœurs du gypaète en liberté ont été peu observées. Il faudrait, pour les étudier, beaucoup de patience, de hardiesse et des circonstances favorables. De là vient l'insuffisance des renseignements que l'on possède à cet égard. Ordinairement cet oiseau prend le vol le matin de bonne heure, et se dirige vers l'endroit où il a trouvé sa dernière victime, soit qu'il veuille en dévorer les restes, soit qu'il espère une nouvelle capture. Suspendu dans la nue, il inspecte de son œil étincelant toute la contrée environnante, et l'excessive délicatesse de son odorat lui fait sentir sa proie à de grandes distances. Sous ses ailes étendues il voit s'étaler un monde; les animaux de l'alpe paissent tranquillement sans se douter du danger qui les menace et qui flotte invisible sur leurs têtes : ils devinent plus facilement ce qui se passe à côté et au-dessous d'eux, et ils ne peuvent flairer que les émanations qui montent de bas en haut. Soudain, les ailes ployées, le vautour fond sur eux en ligne oblique; il n'y a plus de fuite ou d'asile possibles; ils sont perdus sans ressource, et avant d'avoir eu le temps de penser à fuir, ils suivent palpitants leur ravisseur dans les airs. Cependant le gypaète ne peut emporter que de petits animaux, tels que les renards, les marmottes, les agneaux, les chiens, les blaireaux, les chats, les belettes, les lièvres et les poules; ses serres et ses ongles ne sont pas assez forts, et n'ont pas la vigueur des ailes et du bec. Il dévore sa proie sur place, ou la transporte sur le rocher qui lui sert

ordinairement de table, et l'y déchire en lambeaux. Lorsque le lämmergeier voit paître au bord d'un précipice un animal un peu grand, un mouton gras, un vieux chamois ou une chèvre, il se met à décrire au-dessus de lui des cercles étroits, et cherche, en l'inquiétant et en l'effrayant, à le faire fuir du côté de l'escarpement; puis, dans son vol rapide, il passe auprès de lui comme une flèche, et, le frappant de son aile puissante, il réussit souvent à le pousser dans le précipice. La proie tombe brisée au fond de la gorge, où le vautour descend alors pour s'en repaître. Il commence par lui arracher les yeux et les avaler, puis il lui ouvre le ventre, en dévore les entrailles et finit son repas par les os. D'un coup de bec, il broie le crâne des chats vivants, et les avale ensuite tout entiers. On a souvent vu le gypaète s'attaquer à des chasseurs perchés dans une position critique au sommet d'un pic ou qui rampaient lentement le long d'une corniche étroite; ceux qui ont couru ce danger assurent que le bruit de ses ailes énormes, la force et la rapidité des coups imprevus qu'elles portent produisent une impression si stupéfiante qu'il est très-difficile de conserver sa présence d'esprit et de rester ferme. Un gypaète cherchait un jour à pousser dans l'abîme un bœuf qui était debout au bord d'une paroi verticale : il continua longtemps son impertinent manége, mais sans succès; le tranquille quadrupède ne sortit pas de son calme ordinaire, il baissa la tête, s'appuya sur ses jambes comme sur des piliers et attendit tranquillement le moment où, de guerre lasse et convaincu de son impuissance, le gypaète se retira.

Dès que l'oiseau a fini de chasser, il se perche tranquillement pour le reste de la journée sur son aire ou sur un rocher voisin. Il paraît alors stupide et paresseux, car il y a pour l'aspect entre l'aigle et le gypaète la même différence qu'entre la buse et le milan. La large queue et les ailes arrondies de l'aigle donnent à son vol quelque chose de lourd, tandis que posé il a l'air fier et courageux. A terre, le gypaète a l'air pesant, le cou ployé et la tête enfoncée entre les ailes, tandis que, lorsqu'il vole, ses longues ailes étendues et sa queue déployée le font paraître svelte et majestueux. Lorsqu'il n'a pas de petits à pourvoir de nourriture et que rien ne vient le déranger dans son aire, il ne prend plus le vol de toute la journée. Aussi, comme les touristes ne parviennent guère dès les premières heures du jour dans les régions que fréquente le gypaète, il est fort rare qu'ils l'aperçoivent volant dans les airs.

Sans être un oiseau vagabond, le gypaète change de séjour suivant les saisons. Au printemps, il habite la région alpine supérieure et

moyenne, et niche sur les cimes déchirées ou aux flancs de parois qui forment sur le nid une saillie en guise de toit. Il n'est pas rare de pouvoir distinguer l'aire, que tous les habitants du pays connaissent fort bien, mais elle est toujours inaccessible, hors de la portée même des meilleures carabines. Le nid est construit simplement, mais très-grand, et jusqu'à présent aucun naturaliste n'a eu l'occasion de l'examiner. A la base du nid, on trouve des branches et des rameaux entrelacés, sur lesquels repose un volumineux amas de paille, de fougères et de tiges desséchées; c'est au milieu de cet amas que se trouve le vrai nid, qui est arrondi, tissu de petites branches, tapissé de mousse et de duvet à l'intérieur et assez vaste pour remplir seul un de ces grands draps qui servent à la récolte du foin. La femelle y dépose de très-bonne heure trois ou tout au plus quatre grands œufs blancs, tachetés de brun, dont deux seulement se développent par l'incubation. Un exemplaire tué au milieu de février portait déjà un œuf parfaitement développé et prêt à être pondu. Souvent les parents ne nourrissent que l'un des deux petits après leur éclosion. Ces jeunes vautours sont couverts de duvet blanchâtre; leur goître informe et leur gros ventre leur donnent un air hideux. L'épaissenr du plumage et la chaleur du corps de leurs parents les mettent à l'abri du froid qui règne à ces hauteurs. Les vieux les nourrissent d'écureuils, de lièvres, d'agneaux et surtout de marmottes et de faons de chamois.

Les montagnards croient que le vautour aime la couleur rouge, et ils versent souvent du sang de bœuf sur la neige pour l'attirer à portée de fusil; mais ce qui le tente, c'est probablement moins la couleur que la nourriture, qu'il distingue de très-loin. Il s'approche aussi quand on lui présente du renard grillé. Dans le Piémont, on l'appâte avec des chats rôtis, ou bien on dépose un animal mort dans une fosse creusée dans la terre; l'oiseau y descend; rassasié, il ne peut reprendre le vol, et on l'assomme à coups de perche. C'est exactement le procédé qu'emploient les Indiens des Andes pour prendre les condors par douzaines. Il est rare, dans les Alpes, d'approcher assez près du gypaète pour le tirer avec le fusil de chasse; on le prend plus souvent au moyen de lourdes trappes bien fixées au sol. Sa tête est partout mise à prix. Dans les Grisons, l'heureux chasseur parcourt la contrée en faisant voir sa bête, et il recueille d'abondantes offrandes. Les bergers lui donnent un peu de laine en reconnaissance du service qu'il leur a rendu en les délivrant de ce dangereux forban qui décimait leurs moutons.

Le gypaète ne réussit pas toujours à emporter sa proie. Nous con-

naissons, par exemple, un cas des plus remarquables où ce rapace succomba dans une lutte qu'il soutint au milieu des airs contre un quadrupède. Un gypaète avait saisi et emportait un renard aux environs du Trou-du-Dragon, près d'Alpnach. En allongeant le cou, le renard réussit à saisir son ennemi à la gorge et à l'étrangler; le gypaète descendit mourant vers la terre, et maître renard regagna en boitant et tout heureux son terrier, et n'oublia probablement jamais son voyage aérien. Le minéralogiste Gédéon Trœsch, de Bristen, fut témoin d'un fait analogue, sur le glacier de l'Oberalpstock, aux environs duquel vivent encore beaucoup de chamois. Un renard qui traversait le glacier en courant fut tout à coup saisi par un aigle royal et emporté dans les airs. Mais bientôt le ravisseur se mit à battre des ailes d'une manière inusitée, et ne tarda pas à disparaître derrière une crête. Trœsch, l'ayant gravie, fut fort surpris d'y rencontrer le renard qui s'enfuyait à toutes jambes. De l'autre côté de la cime, il assista à l'agonie de l'aigle : il avait la poitrine déchirée. On a vu aussi l'hermine étrangler en l'air l'autour ou la buse qui l'enlevait.

C'est à tort qu'on a émis des doutes sur les enlèvements et les attaques d'enfants attribués aux gypaètes. On en connaît plusieurs exemples. A Hundwyl (Appenzell), un de ces rapaces enleva un enfant sous les yeux des parents et des voisins. Sur la Silberalp (Schwitz), un gypaète se précipita sur un chevrier, assis au bord des rochers; il l'attaqua à coups de bec, et, avant que les bergers pussent parvenir sur le théâtre de la lutte, il le poussa dans l'abîme. Dans l'Oberland bernois, les parents d'Anna Zurbuchen, enfant de trois ans, l'avaient emmenée sur la montagne au moment de la fenaison, et l'avaient assise sur le gazon, à peu de distance d'une étable. L'enfant ne tarda pas à s'endormir; le père lui couvrit le visage de son chapeau de paille et s'en alla à son travail. Au bout de peu de temps, revenu avec une charge de foin, il ne retrouva pas sa petite fille et se mit à la chercher inutilement aux alentours. Pendant ce temps, un paysan, Henri Michel, d'Unterseen, suivait un sentier sauvage le long du torrent. A son grand étonnement, il entendit tout à coup crier un enfant. Il s'élança dans la direction d'où provenaient ces cris, et vit un lämmergeier s'envoler d'un sommet voisin et planer quelques instants au-dessus du précipice. Le paysan monta en toute hâte et trouva l'enfant à l'extrême bord de l'abîme. Il n'avait de blessures qu'aux mains et au bras gauche par lequel il avait été saisi, et il avait perdu dans sa course aérienne ses bas, ses souliers et son bonnet. Le point où fut retrouvée la petite fille est à quatorze cents pas au moins de celui où elle dormait au moment où le gypaète

l'enleva. Elle fut dès lors surnommée *Geier-Anni* (Annette au vautour) et son histoire inscrite sur les registres de la paroisse de Habchern. Il y a quelques années que cette personne, devenue très-âgée, vivait encore. A Mürren, au-dessus de la vallée de Lauterbach, on fait voir une pointe de rocher inaccessible qui se dresse vis-à-vis de ce village élevé : c'est là qu'un gypaète emporta, en passant au-dessus de la vallée de Lauterbrunnen, un enfant qu'il avait ravi dans le village. La robe rouge de ce malheureux petit être resta longtemps visible au milieu des pierres. M. Charpentier de Bex a fait connaître un autre événement de ce genre. Le 8 juin 1838, deux petites filles, Joséphine Delex et Marie Lombard, jouaient sur le gazon au pied du rocher appelé Majoni d'Alesk, en Valais ; elles en étaient à vingt toises. Tout à coup Marie revint en pleurs au chalet voisin, et raconta que son amie, enfant de trois ans, très-faible, avait disparu dans les buissons. Plus de trente personnes fouillèrent les rochers et les précipices du torrent d'Alesk, et remarquèrent enfin au bord du rocher, au delà de la gorge, un petit bas. Ce ne fut que le 15 août qu'un pâtre, François Favolat, découvrit à une demi-lieue de là, au-dessus du rocher appelé Lato, le cadavre de l'enfant. Il était desséché et ses habits en partie perdus, en partie déchirés. Comme il est impossible que l'enfant ait pu traverser seul le précipice, il avait dû être enlevé par un gypaète ou par un aigle des Alpes, dont une paire nichait dans le voisinage. Du reste, il n'y a pas de vallée des Alpes où l'on ne raconte des histoires de ce genre, anciennes ou modernes ; mais il faut reconnaître qu'avec les années elles ont pris un certain parfum mythologique. On ne voit pas ce qui pourrait empêcher le gypaète d'enlever des enfants ; s'il est assez hardi pour planer au-dessus du chasseur avec des idées de meurtre, assez fort pour porter à une lieue de distance un chevreau suspendu à ses serres, il n'y aurait chez lui qu'un sentiment d'humanité fort problématique qui pût le retenir. Il est établi que dans les Grisons un gypaète a enlevé un agneau de quinze livres ; qu'un autre, sur la Murtschenalp (Glaris), saisit un jeune chien de boucher, et l'emporta sous les yeux des bergers sur un rocher élevé, où il le dévora à son aise. Un chasseur glaronnais surprit un gypaète qui enlevait une chèvre : il la laissa tomber à sa vue. D'un autre côté, il paraît douteux qu'un de ces rapaces ait pu s'envoler avec une trappe de vingt-sept livres suspendue à l'une de ses pattes. Le poids de la trappe aurait dépassé d'un tiers celui de l'oiseau. Lorsqu'il est pris dans une de ces trappes à renards, le gypaète est quelquefois indifférent et s'abandonne lâchement à son sort ; d'autres fois il se démène comme

un furieux et frappe des ailes, des serres et du bec ; on nous a raconté l'histoire d'un chasseur dans la chair duquel un gypaète avait si profondément enfoncé ses ongles, qu'ils durent être coupés et retirés un à un après la mort de l'animal.

En captivité, le lämmergeier peut être souvent craintif et lâche ; en liberté, il est non-seulement vorace et toujours affamé, mais aussi excessivement audacieux. On raconte que dans les Grisons un de ces oiseaux se précipita sur un chevreau d'un an, et chercha à l'enlever au moment où le propriétaire menait son bétail à l'abreuvoir. L'homme saisit un bâton et s'élança sur l'animal pour défendre son bien. Mais l'oiseau, se retournant, frappa si vigoureusement de l'aile sur le pauvre homme que celui-ci n'eut rien de plus pressé que de prendre la fuite. Alors le vautour victorieux enleva triomphalement le jeune bouc, qui se débattait sous ses serres. Le paysan fut surnommé le *Gyrenmænnli*, le petit homme au vautour. La ténacité de vie du gypaète paraît être très-forte; une aventure arrivée à Gédéon Trœsch, que nous avons déjà nommé, en fournit la preuve. Ayant pris à la trappe un vieux gypaète qui lui avait enlevé plusieurs moutons, il lui assena trois vigoureux coups de bâton; sur quoi il le lia et l'emporta sur son dos vers la vallée. Chemin faisant, le vautour revint à lui et saisit celui qui le portait; Trœsch eut à lutter longtemps et fut forcé de se coucher sur le dos pour s'en rendre maître. A Amstey, l'oiseau reprit une seconde fois ses sens, se mit à battre des ailes et ne put être étranglé qu'avec beaucoup de peine.

Le gypaète s'attaque rarement à l'homme fait et seulement dans certaines circonstances, quand il s'agit pour lui de défendre sa vie ou ses petits, ou lorsqu'il aperçoit l'homme dans une position critique. Deux lämmergeier se joignent quelquefois pour attaquer en commun les malheureux qui sont suspendus sans défense à des rochers escarpés; le fait est arrivé à Grindelwald. Un seul de ces rapaces a aussi attaqué deux chasseurs endormis ou assis. Cette attaque n'est pas immédiate et directe, car l'oiseau sait qu'il n'est pas assez fort pour la tenter; il cherche à effrayer son adversaire et à le précipiter à coups d'ailes dans l'abîme. Cependant tout fait présumer qu'un grand lämmergeier pourrait, s'il l'osait, venir à bout d'un homme sans armes.

Dans le Domleschg, un chasseur découvrit une aire, grâce aux cris continuels des deux petits qu'elle renfermait; comme il était matériellement impossible d'arriver au nid, même d'en haut, à cause de la saillie du roc qui servait de toit, le montagnard se mit à l'affût pour attendre les vieux oiseaux. Il y passa, la carabine à la main, des jour-

nées entières. Souvent les gypaètes faisaient des absences de douze heures, malgré les cris lamentables de leurs petits, qui allongeaient le cou hors du nid. Quand la mère venait, elle entrait comme l'éclair dans le nid, la proie entre les serres et en ressortait tout aussi rapidement. Quant au mâle, souvent il s'approchait et planait en criant; mais flairant la présence d'un ennemi caché, il repartait sans avoir déposé dans le nid la nourriture qu'il apportait. Enfin, le cinquième jour la mère arriva, mais dans sa précipitation, elle laissa tomber hors du nid la pâture dont elle était chargée, voulut la ressaisir dans sa chute, manqua son coup et se posa sur un rocher où la balle l'atteignit. La nourriture qu'elle destinait à ses petits consistait dans la moitié d'un agneau nouveau-né, auquel était suspendue toute la peau de l'arrière-train. Le chasseur ne tira pas grand parti de son gypaète. Il lui arracha les grandes plumes de l'aile, et les donna aux enfants du village, qui s'en allèrent quêter des œufs et lui en remirent la moitié.

Quelquefois les courageux montagnards réussissent à s'emparer des jeunes vautours; c'est une tentative aussi périlleuse que difficile, car les gypaètes ne nichent que dans des rochers extrêmement escarpés et de difficile accès; ils défendent leur progéniture avec autant d'opiniâtreté que de courage. Dans le canton de Glaris, un de ces hommes qui recueillent de la résine dans les forêts découvrit un nid très-haut dans les rochers. Il y grimpa avec une peine infinie, et trouva dans le nid deux petits, qui étaient à se disputer les débris d'un écureuil; il les lia par les pattes, les mit sur son dos, et commença sa périlleuse descente. Les cris des petits ne tardèrent pas à attirer leurs parents, et ce fut tout au plus si le paysan put les écarter en brandissant continuellement sa hache au-dessus de sa tête. Pendant quatre heures il fut poursuivi par ces oiseaux furieux, et atteignit enfin le village de Schwanden, où il put mettre sa prise en sûreté. Le célèbre chasseur de chamois Joseph Scherrer, d'Ammon, village situé au-dessus du lac de Walenstadt, grimpa à pieds nus et le fusil passé en bandoulière jusqu'à une aire où il supposait qu'il y avait des petits. Avant d'y atteindre, il vit le mâle s'approcher, et l'abattit d'un coup de fusil. Scherrer rechargea son arme et continua son ascension. Arrivé près du nid, la femelle se précipita sur lui avec une fureur indicible; elle se cramponna à ses hanches, et chercha à lui faire lâcher le rocher en lui donnant de vigoureux coups de bec. Sa position était affreuse. Il devait à la fois se tenir de toutes ses forces aux aspérités du roc et se défendre, sans pouvoir se servir de son fusil. Une présence d'esprit extraordinaire put seule le préserver d'une mort certaine. D'une main

homme et se laissait choyer. Lorsque ses ailes commencèrent à se paralyser, il s'affaissa sur son perchoir, où il était presque couché sur le ventre; puis il vola à terre, se coucha sur le flanc, et continua de soupirer sans pousser un gémissement, jusqu'au moment où il mourut, tranquille et résigné comme le serait un vieillard.

D'autres gypaètes captifs étaient plus vifs, plus vigoureux, plus avides, plus violents. Cette vie dans un petit espace renfermé modifie le caractère de ces animaux jusqu'à le rendre méconnaissable, et il serait absurde de vouloir conclure du caractère d'un lämmergeier captif et malade à celui de l'oiseau en liberté. Pendant de longues années, on a conservé à Coire un gypaète vivant que quelques grains de grenaille avaient rendu aveugle. Quoiqu'il fût parfaitement libre dans une cour, il n'aimait pas à s'écarter de son perchoir, d'où il frappait l'air de ses grandes ailes. Quand sa nourriture tombait à terre, il descendait avec précaution et tâtait du bout de l'aile, de peur de perdre le perchoir; jamais il n'essaya de s'enfuir[1].

[1] Les deux superbes lämmergeier vivants qu'on admirait à Berne dans le jardin zoologique créé par M. le major Challande, viennent malheureusement de périr d'épuisement. L'année dernière, la femelle avait pondu un œuf, mais ne l'avait pas couvé.

(*Note du traducteur.*)

Les Alpes, par F. DE TSCHUDI (traduction Vouga).

RIEN QU'UNE AME

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE

DE

M. GUILLAUME WOLFSOHN[1].

ACTE TROISIÈME.

(Propriété d'Alexandre. — Même salle qu'à la fin du second acte. Il fait nuit.)

SCÈNE I.

ALEXANDRE entre précédé de PAUL, qui porte une lumière.

ALEXANDRE.

Ne sommes-nous point au petit jour?

PAUL.

Il n'est que minuit passé, monseigneur; mais les jours sont si longs maintenant qu'il n'y a presque pas de nuit.

ALEXANDRE lui prend la lumière des mains.

Donne. Tu peux t'en aller. (Paul sort.) Ni nuit ni jour! (Pause. Il regarde autour de lui.) Ils étaient là comme enracinés, et ils ricanaient... ces masques de notre civilisation!... Affreux fantômes!... Il fait sombre ici.... (Il sonne; Paul paraît.) Plus de lumières! (Paul sort.) Des lumières! Il me faut de la clarté. (Paul apporte deux candélabres avec des bougies, et s'éloigne.) Qui dit que le mal commis empêche de dormir?... C'est le bien négligé qui chasse le sommeil!... Ils sont maintenant enfoncés dans leurs lits, les tourmenteurs obtus!... Si sûrs, si tranquilles!... Et leurs rêves mêmes ne leur disent pas que parmi les mille et mille mains qui se sont fatiguées pour leur estomac, il peut s'en trouver une qui aiguise

[1] Voir, pour les deux premiers actes, la livraison de mars.

le couteau pour leur cou!... Exécrable sécurité! repos maudit! Je dois veiller, moi.... Je ne veux pas être damné par ce sommeil! Que toute pensée en moi soit travail, travail pour les péchés de mes pères! œuvre de pénitence et de rédemption!...

SCÈNE II.

ALEXANDRE, ANATOLE.

ANATOLE entrant rapidement.

Je le savais bien... que je n'aurais pas besoin de t'éveiller!

ALEXANDRE tressaillant.

Anatole! Un crime a été commis! Dis! Autrement, pourquoi viendrais-tu au milieu de la nuit?

ANATOLE.

Ne t'effraye pas. T'étonnes-tu que mes pensées t'aient cherché?... Et ne peut-on pas monter à cheval dans la nuit pour venir trouver l'ami dans une heure solitaire? Donne-moi la main, Alexandre!... J'ai été injuste envers toi.

ALEXANDRE.

Tu m'as réfuté, et c'est moi qui rougis. Anatole! jette toutes tes poésies au feu... un mot est sorti de tes lèvres qui vaut mieux que tous tes vers, que toutes mes pensées : affranchir d'abord. Oui, que ce soit la tâche de ta vie et de la mienne.

ANATOLE.

Ainsi, tu ne souris plus de nos rêves de jeunesse?

ALEXANDRE.

Je n'en ai jamais souri. Rien n'est plus grand que les aspirations de la jeunesse; mais l'homme n'en garde que ce qu'il peut atteindre.

ANATOLE.

Je te comprends maintenant : tu es véritablement un homme.... Tu vas au plus urgent.... Voyons donc maintenant ce qui pour toi presse le plus.

ALEXANDRE.

Affranchir, Anatole!... Affranchir jusqu'où s'étendra ma puissance.

ANATOLE.

C'est-à-dire pas plus loin que les limites de ta propriété.

ALEXANDRE.

Par le ciel! mon pressentiment ne m'a donc pas trompé. Tu es venu pour m'annoncer le crime, pour me dire : « Tiens, vois! Devant tes

yeux on l'outrage, on la déchire, on la foule aux pieds, et tu ne peux rien, rien que te consumer dans ta douleur et dans ta haine impuissante... parce que tu n'es pas son maître! »

ANATOLE.

Encore un emportement de jeunesse!... Sais-tu ce qui pour toi presse le plus? c'est d'aimer et d'être aimé.

ALEXANDRE.

Non, pas aimer!... Affranchir avant tout! Oh! tu n'aurais pas dû venir, Anatole! Tu as abandonné ton poste. Je l'ai confiée à ta protection.... Et pendant que nous parlons ici... horreur! il l'arrache de sa couche... il la fait chanter pour bercer son insomnie.

ANATOLE.

Ne peux-tu brider cette imagination? Ces maîtres ne sont pas si terribles que tu penses; ils sont eux-mêmes de vrais esclaves : les esclaves de leur paresse, de leur lâcheté et de leur sensualité brutale. Un prince Michel, la vengeance le ferait sortir de ses plumes! Profitons du temps qu'il mettra encore à dormir; ce temps nous appartient. Comment la délivrer?... Je ne vois qu'un moyen.

ALEXANDRE.

Dis-le! et dût-il me coûter tout mon sang....

ANATOLE.

Il ne t'en coûtera qu'une légère contrainte : tu iras le trouver....

ALEXANDRE.

Mendier?...

ANATOLE.

Parais seulement un instant ce que tu n'es pas, et aussi ce que tu es. Il faut qu'il te prenne pour un de ses pareils et pour... un amoureux.

ALEXANDRE.

M'associer à sa bassesse, à son crime? Jamais!... Et si je pouvais m'oublier à ce point, pourrais-je jeter à sa raillerie ce que j'ai de plus saint? Pourrais-je l'oublier, elle?

ANATOLE.

Et voilà que tu l'oublies déjà pour ton orgueil!... Je te faciliterai, je t'ai déjà facilité ta tâche. Je t'ai représenté comme un autre lui-même, et j'ai fait si bien qu'il s'est retrouvé en toi, rajeuni, et sans doute aussi plus modernisé : « Si c'est comme cela, m'a-t-il dit, le » gaillard a magnifiquement joué son rôle, » et ses rires faisaient trembler son gros ventre. Il est si ravi qu'il te laisserait volontiers

trier tout un harem parmi ses serves, car il est large comme un vieux boyard. Il ne peut t'offrir ses chiens, puisque tu n'aimes pas la chasse; mais il met volontiers à ta disposition quelques âmes du sexe. Si seulement il n'y avait pas la musique.... Mais je lui ferai aussi entendre raison là-dessus. Il faut que tu ailles chez lui; mais que d'abord tu t'excuses par écrit. J'ai apaisé le Tartare, à toi d'apaiser le marquis.... Viens dans ton cabinet; je te dicterai la lettre. Laisse-moi mon privilége de poëte!...

ALEXANDRE *hésitant.*

Anatole, tu fais de moi un mendiant.... Je m'appauvris en... sincérité!

(Il sort avec Anatole.)

SCÈNE III.

(La scène change. — Château du prince Michel. Chambre richement décorée, tableaux, vases, etc. Portes au milieu; portes latérales; à droite une fenêtre.)

LE PRINCE MICHEL, L'ADJUDANT.

LE PRINCE MICHEL.

Voilà ce que j'appelle penser à ses amis! *Mais que c'est touchant vraiment!* Nous nous sommes vus hier, et dès ce matin, de si bonne heure, tu viens t'informer de ma santé!... Écoute, si c'était moi qui eusse une jeune femme au lieu de toi, je le comprendrais mieux.

L'ADJUDANT.

C'est justement parce que je vous ai vu hier, cher prince, que j'avais hâte de vous revoir. Après le singulier dîner où l'on vous a si étrangement altéré....

LE PRINCE.

Altéré?... Allons donc! Amusé, veux-tu dire. *Mais c'était une farce de monsieur Alexandre, une farce excellente!*

L'ADJUDANT.

Dans laquelle, cependant, le respet qui vous est dû....

LE PRINCE.

Quant à cela, il s'est déjà excusé par un billet ravissant. *Le bon garçon!* Il est tout excusé. C'est ma faute si je me suis laissé mystifier.

L'ADJUDANT.

Si ce sont là ses mœurs américaines, elles sont singulièrement grossières.

LE PRINCE.

Tu me fais rire, adjudant! Que parles-tu là de mœurs américaines? Lui, des mœurs américaines! C'est toi qui es Américain. Pur sang mos-

covite, comme moi dans mon plus beau temps.... Tonnerre! j'ai fait aussi des miennes... sans me vanter. Mais ceci, je l'eusse à peine trouvé. C'était fin! c'était parfait! J'avais tout à fait pris le change, et cependant je n'ai pas encore perdu le flair.

L'ADJUDANT.

Je ne vous comprends pas, prince!

LE PRINCE.

Je le crois bien. Moi-même, si Anatole ne m'avait pas ouvert les yeux.... Mais ce qui me surprend toujours, c'est *tant de bruit pour cette paysanne*. Encore si c'était une gouvernante, je le comprendrais.... Auprès de celles-là, j'ai joué plus d'une fois le Bayard... *sans peur et sans reproche*. Mais.... Et malgré tout, il faut le dire, c'est une fille du diable! Si j'étais plus jeune, je m'y serais peut-être moi-même pris autrement avec elle.

L'ADJUDANT.

Avec elle, prince, il n'est pas facile de s'y prendre.

LE PRINCE.

Parles-tu par expérience, petit adjudant? Ah! oui, c'est cela! Tu avais des vues sur elle! on m'a raconté cela.... C'est de toi que la comtesse était si jalouse.... Maintenant tout s'explique! Tu arrives par des chemins couverts ... Eh! eh! voilà donc pourquoi on quitte sa jeune femme et son gouverneur? Ah! petit adjudant, petit adjudant!

L'ADJUDANT.

Plaisanterie à part....

LE PRINCE.

Sérieusement, adjudant! renonce à cela. Moi, je ne te la disputerais pas. Je suis complaisant pour mes amis. Et je n'en puis tout de même rien tirer que ces bribes de musique. Mais une brouille avec ta femme pourrait être plus grave pour toi qu'une brouille avec la comtesse. Et puis, à parler franchement, tu n'es pas de force à lutter avec *monsieur Alexandre*. Il te supplanterait dix fois.

L'ADJUDANT.

Comment, prince, vous croyez qu'il voudrait...?

LE PRINCE.

Je ne crois pas, je sais. S'il la veut!...

L'ADJUDANT.

Et elle?...

LE PRINCE.

Hélène? pourvu que je veuille. Crois-tu que je ferai des façons?

L'ADJUDANT.

Pourvu que vous ne comptiez pas sans votre hôte et ne fassiez pas fausse route. Lui, c'est un libre penseur, un révolutionnaire!... Il est plein d'idées américaines, vous direz ce que vous voudrez. Et elle... se laisser contraindre? Je voudrais le voir.... Il aura son congé comme moi.

LE PRINCE.

Alors, je ferai un exemple.... Je me charge de l'affaire. (Il fait plusieurs pas dans la chambre.) *Morbleu!* lui aussi je l'éprouverai. Il l'aura, mais à une condition. (Il s'est approché de la fenêtre.) Tiens, qui vient là?

L'ADJUDANT.

C'est lui-même....

LE PRINCE.

Fort à propos.

L'ADJUDANT.

Je ne veux pas vous déranger.

LE PRINCE.

Pourquoi cela?

L'ADJUDANT.

Parce qu'il est des sujets qu'on ne traite pas volontiers devant témoin. Je me promènerai pendant ce temps dans le parc....

LE PRINCE.

Pas de chemins couverts, au moins, petit adjudant.

L'ADJUDANT.

Puis j'irai voir les chevaux que vous avez achetés.

LE PRINCE.

Oui, petit adjudant. La Cléopâtre est une bête magnifique. (L'adjudant sort.) Mais où est-il donc? Il ne va pas faire antichambre chez moi, je pense?... Le voilà!

SCÈNE IV.

LE PRINCE, ANATOLE ET ALEXANDRE, puis IWAN.

ANATOLE entrant avec Alexandre.

Mon cousin, je vous amène le pécheur repentant.

LE PRINCE.

Avance, malin personnage! Dis! ne devrais-je pas me venger? *Ah! je te ferai rendre gorge!*

ALEXANDRE.

Je crois, prince, qu'il suffirait....

LE PRINCE.

De m'avoir écrit? C'est plus que suffisant.

ANATOLE.

Mon cousin n'a pas de rancune.

LE PRINCE.

Et comprend les bonnes plaisanteries. *Mon cher, tu as joué ton tour à merveille.*

ALEXANDRE.

Prince, c'est une prière qui m'amène vers vous.

ANATOLE l'interrompant.

Une affaire.... Cousin, il m'a pourtant fallu lui dire que j'ai bavardé. Nous sommes deux vieux camarades d'université.... Et pour être bref, il voudrait t'acheter Hélène.

LE PRINCE à Alexandre.

Vraiment? tu voudrais?... Et as-tu réfléchi au prix que j'en pourrais demander?

ALEXANDRE.

Quelque prix que vous demandiez, je suis prêt à vous acheter sa liberté.

LE PRINCE surpris.

Acheter sa liberté!... Acheter... sa liberté!... Qu'est-ce à dire?

ANATOLE.

Mais, cousin, ne l'embarrassez donc pas! (Bas.) *Façon de parler!...*

LE PRINCE.

Ah! oui, je comprends.... (A part.) Si l'adjudant avait raison, cependant?... (Haut.) Sois plus clair, Alexandre.... C'est pour toi que tu veux l'acheter? pour toi? Dis-le franchement; devant moi, tu n'as pas besoin de te gêner. Ainsi, c'est pour toi?...

ALEXANDRE.

Eh bien... oui... pour moi.

LE PRINCE.

Elle restera chez toi?

ALEXANDRE.

Si elle veut....

LE PRINCE.

Si elle veut?... Très-bien! Si elle veut! et seulement si elle veut!... Car si elle ne veut pas.... Je ne suis pas un tyran, bien que je ne sois pas allé en Amérique.... Ainsi, je fais cette réserve, et je n'en démordrai pas : il faut qu'elle veuille. Elle me le déclarera, elle me le montrera.

ALEXANDRE.

Qu'exigez-vous, prince? Vous montrer....

LE PRINCE.

Pas de réplique! je n'entends pas raillerie là-dessus. Une fois pour toutes, essaye ta chance auprès d'elle.... Et si elle vient me prier, me supplier de te la laisser, de te la donner, alors je te la donnerai. Pas de vente alors, tu l'auras pour rien. Mais si elle ne le fait pas, tu m'offrirais ce que tu voudrais... elle resterait chez moi.

ALEXANDRE.

Eh bien, soit!... Mais, prince, elle a un père, un vieux père, elle ne voudra pas le quitter.

LE PRINCE.

Pourquoi pas, si elle veut de toi? Cependant, soit encore; je ne suis pas un tyran, et ne tiens pas à ce vieil impotent. Celui-là, tu pourras me l'acheter, et ce ne sera pas cher. Maintenant, à l'affaire; il faut que ce soit décidé tout de suite. Je te donne une heure. Essaye ton éloquence.... Si elle te veut, il ne te faut pas dix minutes. Je vais la faire appeler.

ALEXANDRE.

Permettez, prince, que j'aille la trouver moi-même.

LE PRINCE.

Toi, la trouver? *Ce n'est pas ton genre... du tout.* Mais c'est ton affaire et m'est égal. Son père va te conduire auprès d'elle. Il doit être dans le parc à son travail. (Il sonne, Iwan entre.) Iwan, le vieux Maxime est-il à son travail?

IWAN.

Pas aujourd'hui, Altesse; il est malade. Sa fille travaille pour lui.

(Alexandre tressaillit; Anatole lui lance un regard significatif.)

LE PRINCE.

Sa fille?... Qui te l'a dit?

IWAN montrant la fenêtre.

Altesse, on peut la voir d'ici.

LE PRINCE.

C'est bien. (Iwan sort.) Oui, vraiment! la voilà qui bêche, et bêche!... Hein, mignonne, c'est plus dur que de tapoter sur le piano! (A Alexandre, qui est à peine maître de son émotion.) Allons, Alexandre, va lui tenir compagnie! mais ne l'aide pas à bêcher, du moins.... (A Anatole.) Et nous, Anatole, allons rejoindre l'adjudant.... Il se promène par là, et nous

l'empêcherons de déranger notre couple.... (A Alexandre, qui reste comme absorbé en lui-même.) Eh bien, Alexandre, tu hésites? Songe que tu n'as qu'une heure. Vois donc si elle se sent le courage de te vouloir.

(Il sort avec Anatole.)

SCÈNE V.

ALEXANDRE seul.

(Il se précipite vers la fenêtre, recule effrayé; mais il est attiré involontairement, il ne peut détourner ses regards.

Comme elle travaille! comme une sainte!... Son visage est rouge de la fatigue inaccoutumée. Elle étanche la sueur de son front. Oh! ce petit coin de terre! l'autel, le seul autel digne de consacrer un pareil amour.

(Il se redresse et sort précipitamment.)

SCÈNE VI.

(La scène change. — Parc. Dans le fond, à gauche, le château avec une galerie.)

HÉLÈNE seule.

(En train de bêcher, elle s'arrête, et s'appuie sur sa bêche.)

J'ai lu un jour : « La peine est la vie. » Celui qui a écrit cela estimait trop la vie et trop peu la peine.... La peine, c'est la possibilité de vivre. Oublier les tourments et les misères, qui sont la vie, — oublier les joies et les désirs, qui sont la vie, voilà ta bénédiction, peine!... Le repos seul donne le bonheur, et seule la peine donne le repos. C'est ton bonheur, à toi, pauvre peuple, et le mien est de le partager avec toi.... Ah! la haine et l'amour ne fatiguent pas : sans repos à jamais ceux qui en sont possédés. Seul, le lourd travail des mains lasse jusqu'à l'oubli! Bienvenue donc sois-tu, corvée!

(Elle bêche.)

SCÈNE VII.

HÉLÈNE, L'ADJUDANT.

L'ADJUDANT, qui s'est approché doucement.

Bonjour, petite Hélène!

HÉLÈNE tressaille.

Ah!...

(Elle se remet bientôt, et, saisissant convulsivement sa pelle, regarde fixement devant elle sans faire attention à l'adjudant.

L'ADJUDANT.

Un sol bien dur, n'est-ce pas?... Cela me fait mal, et je ne puis rien faire pour toi; ma femme ne le souffrirait pas. Mais il y en a d'autres....

ALEXANDRE.

Sachez d'abord le prix auquel le prince vous cède, avant de l'estimer si bas : il vous cède à moi pour RIEN.

HÉLÈNE.

Ah! alors vous pouvez avoir raison; alors il doit vous demander plus que vos richesses.

ALEXANDRE.

Mon honneur pour un jour.... Je l'abandonne, — ce néant, — pour toute une vie de votre honneur!... Il suppose que je le remplace dans son emploi auprès de vous sous une autre forme, et que je pratiquerai l'avilissement par l'amour au lieu de l'avilissement par l'oppression. Je le laisse dans cette erreur pour ne pas vous laisser en ses mains.

HÉLÈNE.

Homme généreux! Quel sacrifice!...

ALEXANDRE.

Qui sera payé par un sacrifice semblable de votre part....

HÉLÈNE.

Si je pouvais vous le faire....

ALEXANDRE.

Vous le pouvez, vous le devez. La condition absolue du prince, — et elle doit être remplie dans cette heure même, — est que vous lui demandiez vous-même à m'avoir pour maître, que vous lui déclariez que vous aimez mieux être avilie par moi que par lui.

HÉLÈNE.

Jamais, jamais!

ALEXANDRE.

Quoi! vous vous laisserez plutôt dégrader....

HÉLÈNE.

Que de me dégrader moi-même!

ALEXANDRE.

Que de prendre sur votre orgueil ce que vous me pardonnez, ce que vous me permettez, ce dont vous me remerciez, moi, un homme.

HÉLÈNE.

C'est précisément parce que vous êtes homme, parce que vous ne vous avilissez pas en voilant votre acte généreux de l'apparence d'un amour vil. Une femme est vile dès qu'elle a paru telle.

ALEXANDRE.

Eh bien, démentez-la, cette apparence de honte, comme je la démens moi-même, par le sentiment le plus pur, le plus saint! (Hélène, saisie, se détourne.) Oh! ne te détourne pas, jeune fille! Je n'étais pas venu pour t'avouer mon amour.... Tu le connais maintenant, et la confession de toute ma vie peut suivre cet aveu.... Hélène! Dieu a mis dans mon cœur le secret du salut des hommes; depuis que je pense, je le sentais en moi, mais caché à moi-même. Il me manquait le souffle d'un amour tout-puissant pour l'ouvrir. Tu l'as ouvert. L'amour seul le pouvait!... Jeune fille, chaque jour perdu, chaque saint désir évanoui en moi, tu me l'as rendu mille fois. Tu es la garantie de mes actes, tu es mon avenir, jeune fille!...

HÉLÈNE, qui n'est plus maîtresse de son émotion.

Non! non! Alors votre avenir serait un avenir perdu!...

ALEXANDRE.

La larme qui brille dans tes yeux me dit que mon avenir et le tien ne sont pas perdus.... Rejette tes terreurs, Hélène, avec le souvenir des tristes jours qui sont passés pour jamais. Tends-moi la main pour une vie nouvelle. Vois, je ne sais pas balbutier des serments d'amour, mais chacun de mes vœux pour toi, pour notre peuple, est un serment à la vie, à la mort!

HÉLÈNE.

Vous le tiendrez, je le sais; vous le tiendrez à votre peuple, mais pour moi, tous vos vœux sont impuissants. Moi aussi, je suis fidèle à un serment. Vous vivez dans un monde que j'ai quitté à jamais : je l'appelais le monde du mensonge et de la haine, et je loue Dieu de ce qu'il y laisse aussi briller sa grâce et y fasse naître des hommes d'une âme élevée, d'un cœur humain et pur!... Vous devez y rester; le sort de votre peuple infortuné exige que de pareils hommes y restent, ce sont ses seuls sauveurs.... Mais moi, je ne puis pas m'y tenir à côté de vous.... Ne me pressez pas; nos chemins se séparent. (Avec une expression profonde.) Adieu.

(Elle fait quelques pas.)

ALEXANDRE.

Hélène! Hélène!.. où vas-tu?... L'heure s'écoule, l'heure unique, ta dernière, Hélène, si tu m'abandonnes, et la plus grande qui puisse jamais sonner pour toi!...

HÉLÈNE.

Pas plus grande que celle où j'ai revu mon père, où j'ai juré à lui et à Dieu....

ALEXANDRE.

Hélène! ton serment est maintenant un serment de suicide, un crime que Dieu ne pardonne pas, jeune fille!... Et si ton chemin n'est pas le mien, va où tu voudras, mais sois libre!...

(Le prince et Anatole apparaissent au fond.)

HÉLÈNE.

Ciel! le prince....

ALEXANDRE.

Mais ne sois pas à lui!... Le voilà qui s'approche.... Encore un instant pendant lequel je tiens ton salut.... Reviens à toi... viens à moi....

HÉLÈNE.

Le supplier? lui?

ALEXANDRE.

Pour moi!... pour toi-même!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LE PRINCE, ANATOLE.

LE PRINCE s'avançant.

Vous pouvez, il me semble, être d'accord depuis longtemps.

ALEXANDRE.

Nous le sommes, prince; elle consent.

LE PRINCE.

Elle consent?... C'est à moi de consentir. (Sévèrement.) Elle doit prier.

HÉLÈNE la tête baissée.

Je le fais, seigneur.

LE PRINCE.

Pourquoi me pries-tu? et comment pries-tu?... C'est à genoux qu'on s'adresse à son maître.

ANATOLE bas et vivement au prince.

Prince! elle est assez humiliée.

LE PRINCE à Hélène.

Que demandes-tu?

HÉLÈNE.

Que vous cédiez vos droits sur moi, et me permettiez d'accepter la protection (montrant Alexandre) de cet homme généreux.

LE PRINCE.

Sa protection! ha, ha, ha! Si tu ne sais pas ce que tu dois lui être, tu ne sais pas ce que tu demandes. C'est sa maîtresse que tu dois être.

ALEXANDRE.

Ma femme devant Dieu et devant les hommes!

LE PRINCE.

Voilà qui est contre nos conventions, Alexandre! Pas d'enjolivements. (A Hélène.) Dis, veux-tu l'être, — être sa maîtresse, — rien autre chose? Dis-le, ou tu restes ce que tu es. (Pause. Jeu muet d'Alexandre et d'Hélène, qui détourne la tête et paraît vivement agitée.) Ainsi, tu veux....

HÉLÈNE d'une voix étouffée, les yeux levés au ciel.

Soutenir cette lutte jusqu'au bout, vengeur des opprimés, jusqu'à l'anéantissement. (Haut, en s'avançant fièrement devant le prince.) Je reste ce que je suis. (Les bras étendus, à Alexandre.) Adieu, pour toujours.

(Elle sort vivement. — La toile tombe.)

ACTE QUATRIÈME.

(Château du prince Michel. — Une chambre.)

SCÈNE I.

LE PRINCE, ANATOLE.

ANATOLE.

Non, prince, vous ne pousserez pas les choses aussi loin.

LE PRINCE.

Tu t'en fais accroire, mon garçon. Prétends-tu me retenir?

ANATOLE.

Par votre propre parole, prince. Hélène a fait ce que vous exigiez.... Et si elle ne vous a pas prié à genoux....

LE PRINCE.

Me priât-elle à genoux, maintenant.... N'en parlons plus!... Être sa femme! Ah! vous vouliez me payer en fausse monnaie.

ANATOLE.

Votre condition est remplie.

LE PRINCE.

Faire un mariage? Ah! ah! ah! oui, vraiment, elle en fera un.... Je ferai un exemple, *morbleu!* d'elle et de lui.

ANATOLE.

Vous ne faites que donner vous-même l'exemple le plus déplorable.

LE PRINCE.

Très-bien, et déplorez-le beaucoup, coureurs qui revenez des pays étrangers pour miner et bouleverser le bon ordre de notre vieille Russie.

ANATOLE.

Le bon ordre de la vieille Russie? Nous, la jeune noblesse, nous sommes pour un nouvel ordre et une nouvelle Russie.

LE PRINCE.

Tu chantes une complainte allemande, poëte? J'y mêlerai les tambours russes.

ANATOLE.

J'y consens, faites-les résonner aussi haut que possible, que le bruit parvienne aux oreilles de notre souverain! Faites éclater au jour les ignominies cachées, les abus secrets de votre ordre ancien : que les coups du nouveau vous atteignent aux yeux de tous ceux qui ne croient pas en nous.

LE PRINCE.

As-tu fini, orateur?... Si l'on renversait les murs avec la langue, tu aurais mérité la croix de Saint-George.

ANATOLE.

Qui sait si je ne la mériterai pas un jour à cause de vous?... Adieu, cousin!...

LE PRINCE irrité.

Adieu!

ANATOLE.

Faites votre terrible exemple; je vais chez Alexandre préparer mon pauvre ami à ce coup.

(Il sort.)

LE PRINCE pendant qu'Anatole s'en va.

Bien! complotez ensemble et convoquez tous vos pareils, qu'on en finisse d'un seul coup!... Il était temps qu'il partît... et il est temps qu'il aille au diable. J'ai par dessus la tête de cette visite. Qu'on me dise encore qu'il n'y a que Paris pour tourner la tête à nos jeunes gens. Celui-ci, sa mère l'a envoyé, sur mon conseil, dans un petit trou allemand, et ce maudit Heidelberg l'a retourné de la même manière. Pas de voyages, pas de changements, voilà ma devise! Dieu nous préserve des cousins qui font des vers et correspondent avec des blondines allemandes! (Pause.) Et cela parle de soi, cela se nomme la noblesse russe et envoie promener les vieux boyards! cela nous menace de l'empereur!... Non! non! cette vermine sortie des réduits des ouvriers, des tavernes allemandes, ne doit pas prendre pied dans notre fourrure. Une bonne secousse, et écrasons-la.

SCÈNE II.

LE PRINCE, IWAN, puis LE PROCUREUR.

IWAN entrant et annonçant.

Altesse, monsieur le procureur.

LE PRINCE avec contrariété, à part.

Ah! l'ennuyeux!... (A Iwan.) Il est le bienvenu. (Iwan sort.) Pourvu qu'il

ne me demande pas des maris pour ses filles! (Allant au-devant de lui avec la plus grande cordialité.) Ah! *mon cher....*

LE PROCUREUR.

J'ai l'honneur de souhaiter le bonjour à Votre Altesse.

LE PRINCE.

Vous l'apportez avec vous.... Comment va-t-on chez vous?... Que fait madame?... Et *mademoiselle Anna? mademoiselle Véra? mademoiselle...?*

LE PROCUREUR.

Je vous remercie, Altesse, tout va bien chez moi; mais je vous apporte de grandes nouvelles.

LE PRINCE.

Eh bien! dites. *Mademoiselle Anna* serait-elle fiancée? ou *mademoiselle...?*

LE PROCUREUR.

Je vous en prie, cher prince, je vous suis on ne peut plus obligé de votre intérêt! Je ne pense pas à cela.... Les enfants sont encore si jeunes, elles peuvent attendre. Ce que j'ai à vous dire n'est pas précisément un message agréable.

LE PRINCE.

Dites toujours. Ce ne sera pas déjà si lamentable.

LE PROCUREUR.

Eh! cela pourrait très-mal, très-mal tourner pour nous tous.

LE PRINCE.

Vous vous êtes proposé de me faire peur?

LE PROCUREUR.

Le nouveau voisin qui nous est venu, ce *monsieur Alexandre Wolinsky....*

LE PRINCE.

Encore lui! A-t-il aussi quelque affaire avec vous? veut-il aussi vous acheter de vos gens?

LE PROCUREUR.

Non, malheureusement.... J'en ai bien une douzaine dont je me débarrasserais volontiers. Mais il finira par faire révolter nos paysans. Pensez donc, prince, par quoi il a commencé : il a déjà affranchi les gens de sa maison, et il a déclaré à tous ses paysans qu'ils seraient libres, qu'ils l'étaient déjà à ses yeux; que déjà, grâce à lui, le gouvernement....

LE PRINCE.

Le gouvernement n'a encore rien ratifié cependant? Vous dites là tout d'une haleine....

LE PROCUREUR.

Il s'en faut de beaucoup. Le gouvernement est informé; voilà tout. *Monsieur Wolinsky* a présenté au gouverneur une pétition, naturellement pour être soumise à Sa Majesté. Il y demande l'autorisation légale.

LE PRINCE.

Légale! mon Dieu! mais sa résolution même est contraire à toute loi.

LE PROCUREUR.

Non, Altesse, non, malheureusement. Mais sur les raisons qui l'ont déterminé, sur ces raisons, il a insisté, insisté très-longuement.

LE PRINCE.

Tel que je connais le gouverneur, il n'y fera pas attention.

LE PROCUREUR.

Je le connais mieux que vous. Il y fera attention, et ce sera fort heureux. Le croiriez-vous? Cette lettre, l'adjudant me l'a montrée, je l'ai lue : à chaque page des articulations qui nous compromettent tous.

LE PRINCE.

Nous?

LE PROCUREUR.

Nous autres voisins surtout; c'est très-grave pour nous. Je l'ai écrit aussitôt au conseiller aulique Belsky et au major; je l'ai fait dire au conseiller d'État Muskoff; le conseiller collégial Fuchs et le conseiller titulaire Lipow en sont déjà informés.

LE PRINCE.

Et moi, on me le dit en dernier, à moi!

LE PROCUREUR.

Pardon, Altesse! c'est parce que je ne voulais pas m'adresser seul à vous, mais avec tous les autres.... J'ai engagé tous ces messieurs.... Je croyais déjà les rencontrer ici....

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, IWAN, immédiatement après BELSKY, LE MAJOR, LE CONSEILLER MUSKOFF, et quelques autres seigneurs.

IWAN annonçant.

Monsieur le conseiller d'État, monsieur le major, monsieur le conseiller aulique Belsky....

LE PRINCE l'interrompant.

Très-bien venus, tous. (Iwan sort.) Bonjour, amis; bonjour, voisins!

BELSKY.

Il se passe des choses affreuses, *mon prince*. On intrigue contre nous.

LE MAJOR.

Nous sommes menacés.

LE CONSEILLER D'ÉTAT.

Nous sommes en danger.

LE PRINCE.

Mais, messieurs, je ne vous comprends pas.

BELSKY.

Vous ne savez donc pas...

LE CONSEILLER D'ÉTAT.

Monsieur le procureur....

LE PRINCE.

Vous a communiqué son effroi.

BELSKY.

Le jacobin lâche ses paysans.

LE PRINCE.

Bah! cela n'est pas encore fait.

LE CONSEILLER D'ÉTAT.

Et son placet?

LE PRINCE.

Gribouillage!...

LE PROCUREUR.

Si vous saviez, Altesse, tout ce que renferme ce gribouillage!... C'en est fait de nous s'il arrive à Sa Majesté. On vous y montre au doigt.

LE PRINCE.

Moi?

LE PROCUREUR.

Aussi bien que nous.... Le serf — ce sont ses propres paroles — n'a aucune garantie contre la violence et les mauvais traitements; c'est ce que lui, Wolinsky, voit chaque jour par ses yeux.

LE PRINCE.

Morbleu! A qui peut-il faire allusion?

LE PROCUREUR.

Qui sait... nous tous sommes sous ses yeux.

LE PRINCE.

Diable! c'est une dénonciation.

BELSKY.

Une trahison!

LE CONSEILLER D'ÉTAT.

Une conspiration!

LE MAJOR.

Une révolte ouverte!

LE PRINCE.

Morbleu! Il me le payera; il aura affaire à moi.... Et si le gouverneur laisse passer cela....

LE PROCUREUR.

Le gouverneur a dans le placet une preuve suffisante des pensées criminelles de ce libre penseur. Il faudrait encore des preuves comme quoi ses actions sont conformes à ses principes, comprenez-vous?... Il faudrait des faits.

LE PRINCE.

Des preuves, j'en ai moi-même : il a fortifié ma serve dans sa désobéissance envers moi; il l'a excitée à la résistance.

BELSKY.

Des preuves, j'en ai aussi. *Imaginez-vous,* je suis assis à côté de lui au théâtre, à une comédie détestable, dans laquelle on représente de la manière la moins respectueuse des nobles et des fonctionnaires russes, des conseillers titulaires, même des conseillers auliques; il ose en rire. « Un gentilhomme comme il faut, lui dis-je, ne rit pas quand des conseillers auliques.... — Écrivez-le, me dit-il, à l'empereur, qui en a ri de tout cœur. » Et avec un ton, avec un ton.... Je ne savais pas si c'était moi ou Sa Majesté qu'il voulait offenser; autrement, je lui aurais demandé raison.

LE PROCUREUR.

Une bonne plainte vaut mieux.... J'ai aussi des preuves. Hier, mon Anna avait la migraine, ma Wera un peu de rhume, ma Barbara un peu de toux. On ne peut pas savoir, me dis-je; et j'envoie chercher le médecin allemand amené par *monsieur Alexandre.* Mon domestique trouve le médecin chez lui, et fait sa commission; mais *monsieur Alexandre* dit au docteur : « Il faut d'abord que vous alliez au village du prince Michel. »

LE PRINCE.

Ici?

LE PROCUREUR.

Oui. « Chez le vieux jardinier malade. »

LE PRINCE.

Chez le père d'Hélène?

LE PROCUREUR.

Chez lui-même.... Là-dessus, mon domestique de dire : « Mais monsieur le procureur.... — J'en suis fâché, s'écrie *monsieur Alexandre;* il n'y a pas de rang pour les malades. »

LE MAJOR.

J'ai aussi des preuves. Sur ses biens, il a fermé les débits d'eau-de-vie et établi des maisons de thé. Mon frère y perd plusieurs millions de roubles. Je lui représente que mon frère a un monopole, il ose me répondre : « Le monopole de l'eau-de-vie est honteux, et les cabarets sont la ruine du peuple. »

LE CONSEILLER D'ÉTAT.

J'ai aussi des preuves. J'ai un séminariste qui donne des leçons à mon fils; il le fait venir et lui dit d'instruire les fils de ses paysans. Le séminariste s'en gardera bien : il donne des leçons à mon fils. Mais il m'a rapporté tout le dialogue, le séminariste. Les paysans doivent s'instruire, — déclamait *monsieur Alexandre,* — pour ne pas appartenir absolument à leurs maîtres comme des animaux. Monsieur votre cousin y était, prince, et ils se disaient : « Nous publierons un journal pour les paysans. »

LE PRINCE.

Messieurs! que faut-il de plus? En voilà assez pour le faire aller en Sibérie.... Et je l'y ferai aller, aussi vrai que je suis devant vous, aussi vrai que je fais mon affaire de celle de vous tous!

BELSKY.

Ah! oui, faites-le aller en Sibérie.

LE CONSEILLER D'ÉTAT.

Prenez en main notre cause à tous.

LE MAJOR.

Vous êtes, sans flatterie....

LE PROCUREUR.

Le premier d'entre nous.

BELSKY.

En rang....

LE CONSEILLER D'ÉTAT.

En lumières....

LE PROCUREUR.

Vous êtes notre ami, notre protecteur!

LE PRINCE.

Votre confiance m'honore, messieurs, et je ferai tout pour la justifier. D'abord, pour ouvrir les hostilités, écrit contre écrit, placet contre placet!

LE PROCUREUR.

C'est aussi mon avis.

LE PRINCE.

Procureur, rédigez cela.... Mais ne notez que le plus important.

LE PROCUREUR.

Oui.

LE PRINCE.

Avant tout, l'affaire de ma serve.

LE PROCUREUR.

Oui, et celle des rangs.

BELSKY.

Et ce qu'il a dit du rire cordial de Sa Majesté.

LE PROCUREUR.

Oui, mais en changeant un peu; je comprends.

LE CONSEILLER D'ÉTAT.

Et la conversation avec le séminariste.

LE PROCUREUR.

Oui.

LE MAJOR.

Et celle au sujet de mon frère.

LE CONSEILLER D'ÉTAT *vivement.*

Et le journal pour les paysans.

LE PRINCE.

Tout cela en bon style, procureur : palpable et saisissant! Si après cela le gouverneur ne lui fait pas son affaire....

LE CONSEILLER D'ÉTAT.

Nous signerons tous.

LE PRINCE.

Et immédiatement après nous portons le placet au gouverneur. Messieurs, je sors avec vous. (*Pendant que les autres prennent leurs chapeaux.*) Mais ce soir, je vous invite tous à venir chez moi... pour un mariage.

TOUS.

Un mariage?

LE PRINCE.

Oh! ce n'est qu'un mariage de paysans, mais intéressant pour nous tous. Vous connaissez ma paysanne savante? elle sait tout, excepté l'obéissance; je veux la lui apprendre. Ainsi, vous viendrez?

TOUS parlant ensemble.

Assurément!... Certainement, certainement!... Oui, nous viendrons.

(Tous sortent, excepté le procureur, qui retient le prince.)

SCÈNE IV.

LE PROCUREUR, LE PRINCE.

LE PROCUREUR.

Un mot, monseigneur! Quel est votre dessein à l'égard de la jeune fille?

LE PRINCE.

Mon dessein?... Un mariage amusant.

LE PROCUREUR.

Mais la jeune fille? Hélène?...

LE PRINCE.

J'espère que vous n'avez pas aussi pris feu pour elle? *Quel empressement, mon cher procureur!*

LE PROCUREUR.

Écoutez, prince!... laissez plutôt cette fille en repos, croyez-moi; je sais quel vent souffle à Pétersbourg.

LE PRINCE.

Bah! Pétersbourg est loin.

LE PROCUREUR.

Mais le chef-lieu du gouvernement est près.

LE PRINCE étonné.

Le gouverneur....

LE PROCUREUR.

Est notre ami; mais ces rats de Pétersbourg se fourrent dans toutes les chancelleries et rongent nos actes.... Croyez-moi; je suis un vieux soldat de la plume.

LE PRINCE.

Ah! ah! ah! un brave soldat!

Je ne sais rien de plus ridicule
Qu'un vieux soldat qui recule!

Venez, vieux héros de la plume! Attaquez hardiment. En avant!

(Tous deux sortent.)

SCÈNE V.

(La scène change. — Le parc.)

NICOLAI seul.

Six heures! et mon maître n'est pas encore là! Que faire? Je devais faire attention, m'a-t-il dit d'un ton sévère en partant, à tout ce qui pourrait arriver ici... Bon Dieu! que me sert de faire attention, s'il est je ne sais où pendant que moi je suis ici. Le prince est revenu de la ville d'une humeur à tout mettre en fuite.... Il a fait venir Hélène moitié de force; il veut la voir à la noce avec les autres filles. Et mon maître n'est pas là! Il faut cependant qu'il le sache!... Mais comment le lui apprendre? Bon! je vais le chercher où il est toujours, chez monsieur Wolinsky. (Chants derrière la scène.) Voilà déjà les paysannes, justement.... Et elle derrière!... On dirait à la voir qu'on la conduit à la mort. Je ne pressens rien de bon, et je crois que je fais bien de chercher mon maître.

(Il sort rapidement.)

SCÈNE VI.

Entrent des PAYSANNES avec PRASCOVIA; HÉLÈNE les suit lentement. PAYSANS, et derrière eux IEGOR.

LES PAYSANNES en cercle et chantant.

Nous nous tenons devant la porte,
Jeunes filles en rond chantant,
Et nos blancs mouchoirs agitant,
Car du soleil l'ardeur est forte.

LES PAYSANS également en cercle et chantant.

Vous nous voyez devant la porte,
Jeunes hommes en rond chantant;
Nos blancs mouchoirs vont s'agitant;
Des petits cœurs l'ardeur est forte.

PAYSANS ET PAYSANNES formant maintenant un grand cercle et chantant en tournant.

La main dans la main nous tournons,
Puis, après la ronde finale,
Les époux nous accompagnons
Jusqu'à la maison nuptiale.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS. Entrent le PRINCE MICHEL, LE PROCUREUR, LE MAJOR, BELSKY, LE CONSEILLER D'ÉTAT et les autres seigneurs. Les paysans et paysannes s'inclinent profondément.

LE PRINCE.

Encore un tour.

PAYSANS ET PAYSANNES.

La main dans la main nous tournons
Puis, après la ronde finale,
Les époux nous accompagnons
Jusqu'à la maison nuptiale.

LE PRINCE apercevant Hélène, qui est restée seule de côté.

Qu'est cela? En voici une qui n'est pas dans le rond!... Hé, fille, approche!... C'est toi, Hélène, te voici?

HÉLÈNE.

Par votre ordre.

LE PRINCE.

Pourquoi te tiens-tu là toute stupide, et comme si tu n'avais pas assez dormi?

HÉLÈNE.

Seigneur, je veillais au chevet d'un malade.

LE PRINCE.

Et toute en désordre?... Paraît-on ainsi le dimanche devant son seigneur?

HÉLÈNE.

Ce n'est pas le moment de la parure pour moi : j'ai un père mourant à soigner.

LE PRINCE.

Ce que tu as à faire, ton maître te le dira. Allons! dans le cercle!

HÉLÈNE.

Seigneur! laissez-moi retourner à la maison... auprès de mon père!

LE PRINCE.

Dans le cercle! (Aux paysannes.) Saisissez-la!

HÉLÈNE entraînée dans le cercle.

Seigneur! les heures de mon père sont comptées....

LE PRINCE.

Tes paroles le sont aussi. Tais-toi! (Aux paysans et aux paysannes.) Vous, garçons! femmes! savez-vous ce que c'est qu'obéir?

LES PAYSANS.

Tu es notre maître, nous sommes tes serviteurs.

LES PAYSANNES.

Père, ne te le montrons-nous pas tous les jours?

LE PRINCE.

Celle-ci (montrant Hélène) ne sait pas ce que c'est qu'obéir, et à elle vous devez l'apprendre maintenant. Iegor! (Iegor s'avance.) Aimes-tu ta fiancée?

IEGOR.

De tout cœur, monseigneur!

LE PRINCE.

Et tu dois l'épouser aujourd'hui?

IEGOR.

Si Votre Altesse le permet.

LE PRINCE.

Je ne le permets pas.

IEGOR.

Ah! seigneur!...

LE PRINCE.

Tu laisses ta fiancée?

PRASKOVIA se tordant les mains.

Père chéri!

LE PRINCE.

Tais-toi.... (A Iegor.) Tu laisses ta fiancée?...

IEGOR avec effort.

Si Votre Altesse... l'ordonne.

LE PRINCE.

Et tu en prends une autre!

IEGOR.

Si... Votre Altesse... l'ordonne.

LE PRINCE.

Et tu prends celle que je te donne?

IEGOR sans voix.

A vos ordres, monseigneur.

LE CONSEILLER D'ÉTAT.

Le conspirateur!

LE PRINCE.

Vous voyez comme il soulève les paysans contre leurs maîtres légitimes!

LE COLONEL.

Par ordre du gouverneur, monsieur Wolinsky, je dois vous arrêter.

ALEXANDRE.

M'arrêter?

LE COLONEL.

En vertu de nombreuses accusations élevées contre vous, vous imputant des desseins et des actes très-dangereux. Et si ce que j'entends et vois ici est vrai....

ALEXANDRE.

Oui, c'est vrai.

LE COLONEL.

Alors, vous êtes légitimement accusé, et vous allez me suivre immédiatement.

ALEXANDRE.

Comme accusé, pas avant que vous ne m'ayez entendu comme accusateur! (Montrant le prince.) Là est l'homme qui a souillé toute humanité, le barbare qui a foulé aux pieds tous les droits, le tyran qui a violé toute justice, le forcené qui a martyrisé une noble femme innocente.... (Montrant Hélène.) Et ici la victime de sa tyrannie! la fille la plus fidèle qui a été arrachée du lit de mort de son père... qui, sans moi, était étendue là, chargée de liens, déchirée par ce barbare!...

LE COLONEL.

Ceci n'est pas de ma compétence, et je dois me borner à vous inviter à me suivre sans résistance.

ALEXANDRE.

Non, colonel, je ne vous suivrai pas, si elle reste ici, abandonnée, sans appui.

LE COLONEL.

Je vous en prie, ne me forcez pas à des mesures extrêmes.

ALEXANDRE.

Les mesures extrêmes sont dans ma main, non dans la vôtre. Et si vos gendarmes se précipitent sur moi, (saisissant Hélène) plutôt que de la livrer, je la tue et me tue après elle!

LE COLONEL.

Ce que je pourrai pour cette jeune fille, je le ferai; mais avant tout, considérez... mon mandat.

ALEXANDRE.

Il est inflexible; mais vous êtes homme et père, vous ne voudrez pas que je la laisse ici sans protection... seule, dans ses mains.

LE COLONEL avec une profonde émotion, à Hélène.

Est-ce vrai, jeune fille? Ton maître a-t-il agi durement envers toi?

HÉLÈNE accablée, tombant à ses pieds.

Sauvez-moi! sauvez-moi de ses mains!

LE COLONEL.

Lève-toi, jeune fille. Ton accusation est un grand crime si elle n'est pas fondée.... Jusqu'à ce qu'elle soit examinée, tu resteras dans ta demeure, comme prisonnière. (A l'officier.) Lieutenant! conduisez cette jeune fille dans sa maison, et mettez auprès d'elle une double garde qui l'accompagne partout.

LE PRINCE.

Mais quoi donc, colonel?

ALEXANDRE.

Colonel! je vous ai compris. Oui, vous êtes homme et père. Maintenant, emmenez-moi.

(Il jette ses pistolets.)

HÉLÈNE, près de laquelle se sont placés l'officier et les gendarmes.

Alexandre! tu l'as dit : il y a encore une justice sur la terre!

ALEXANDRE.

Trop tardive pour moi, Hélène! Tu disais vrai : mon avenir est perdu!

(La toile tombe.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

(Chez le prince Michel. Même chambre que dans l'acte précédent.)

LE PRINCE, LE CONSEILLER.

LE PRINCE.

Condamné, dites-vous?

LE CONSEILLER.

En dernière instance.

LE PRINCE.

Bravo! bravissimo!

LE CONSEILLER.

Déclaré déchu de son rang et de ses biens, envoyé en Sibérie....

LE PRINCE.

Bon voyage! bon voyage! Je suis tenté de lui donner Hélène par compassion, pour qu'il ne manque pas de distraction là-bas. Ah! ah! ah!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, BELSKY.

BELSKY entre.

Pour l'amour de Dieu, *mon prince!* savez-vous?...

LE PRINCE.

Qu'y a-t-il encore?

BELSKY.

Nous n'avons pu décider le colonel.

LE PRINCE.

Décider à quoi?

BELSKY.

A ne pas dresser procès-verbal en forme de la déposition de Wolinsky sur le traitement que vous avez fait subir à la jeune fille.

LE PRINCE.

Bah! le colonel est un Allemand, un mangeur de boudins. Que me font ses procès-verbaux?

BELSKY.

Mais s'ils font à quelque autre personne?...

LE PRINCE.

Faites-moi seulement le plaisir de ne pas être cette personne. Vous faites une figure! une mauvaise copie de celle du procureur quand il a peur.... *Ah! voilà l'original!*

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE PROCUREUR.

LE PRINCE.

Monsieur le procureur! triomphe donc! triomphe! N'est-ce pas que mes paroles n'étaient pas des paroles en l'air? Le beau *monsieur Alexandre* a son affaire?

LE POCUREUR.

Oui! mais....

LE PRINCE.

Toujours avec votre éternel mais! La chose est bien finie cependant!...

LE PROCUREUR.

Je voudrais qu'elle le fût, Altesse.

LE PRINCE.

Alexandre n'a-t-il pas été condamné en dernière instance?

LE PROCUREUR.

Certainement.

LE PRINCE.

Et la dernière instance n'est pas, je pense, la première?

LE PROCUREUR.

Oui, mais elle ne termine pas toujours l'affaire. Je suis très-inquiet... je crains, si vous permettez.... Croyez-moi....

LE PRINCE.

Que vous êtes un poltron. Oui, je vous crois volontiers, et c'est jugé irrévocablement et en dernière instance.

LE PROCUREUR.

Monseigneur, n'appuyez donc pas tant sur la dernière instance. Il y en a une plus haute encore.

LE PRINCE.

L'empereur?

LE PROCUREUR.

Je vous l'ai toujours dit.... Si la chose allait jusque-là

LE PRINCE.

Alors, tant pis pour Alexandre.

LE PROCUREUR.

Oui, mais aussi pour nous.

LE PRINCE.

Comment, pour nous?

LE PROCUREUR.

Prince, l'affaire d'Hélène, si on veut la voir du côté sérieux....

LE PRINCE.

La serve ne doit-elle pas....

LE PROCUREUR.

En droit strict, oui; mais d'après les lois.... Altesse, vous pourriez avoir de grands désagréments, et nous tous en même temps. Nous étions présents. Si l'on faisait une enquête....

LE PRINCE.

Chansons que tout cela! Que parlez-vous d'enquête? Qui doit enquérir?

LE PROCUREUR.

Après que le colonel... après une plainte en forme... vous comprenez bien qu'il ne reste au gouverneur....

LE PRINCE.

Au gouverneur? Alors votre gouverneur.... *Morbleu!* Et qui est-ce qui prétendait si bien le connaître? qui est-ce qui voulait nous persuader qu'il avait autant d'intérêt que nous à ce que le diable emportât cet Alexandre?...

LE PROCUREUR.

N'a-t-il pas fait son possible pour cela? Le diable n'a-t-il pas déjà pris *monsieur Alexandre?* Mais il s'agit ici de la jeune fille... de vous, de nous.... Ah! prince, si vous aviez voulu m'écouter!...

LE PRINCE.

Il me semble que là-dessus vous n'avez pas à vous plaindre. J'ai tout fait d'après vos conseils....

LE PROCUREUR *avec inquiétude.*

D'après mes conseils?... Dieu m'en garde!... Prince, vous ne prétendez pas, je pense....

LE PRINCE.

Que vous vous êtes porté garant du gouverneur à toute épreuve.

LE PROCUREUR.

Aussi, s'il n'y avait que le gouverneur, mais....

LE PRINCE.

Mais?

LE PROCUREUR.

Si la chose venait devant Sa Majesté.... Ne nous y trompons pas, Sa Majesté a des idées particulières sur les serfs. Si on lui disait : Le prince a fait telle et telle chose, et tels et tels étaient là....

LE PRINCE.

Vous ne pensez pas que l'on m'accuse auprès de l'empereur....

LE PROCUREUR.

Pas tant pour vous accuser que pour justifier Alexandre.

LE PRINCE.

Qui est-ce qui le ferait?

LE PROCUREUR.

S'il avait des amis à Pétersbourg?... Qui sait! Que ne font pas les amis!

LE PRINCE.

Ah! mon Dieu! procureur! vous n'avez pas tout à fait tort.... Si Anatole.... Le diable d'homme! Il a couru à toute bride à Pétersbourg! Et il m'a juré qu'il ne me ménagerait pas, quoique son parent.

LE PROCUREUR.

Justement parce que vous êtes son parent, sa déposition contre vous pourrait en avoir plus de poids. Mais il ne le fera pas, il n'en est pas capable.

LE PRINCE.

Il est capable de tout. Avec Alexandre, ce sont deux têtes dans un même bonnet. Est-il rien de sacré pour les libres penseurs?

LE PROCUREUR.

Alors tout est perdu, prince, si vous n'employez le seul moyen....

LE PRINCE.

O cher, excellent procureur, quel moyen?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, L'ADJUDANT.

L'ADJUDANT entrant.

Cher prince, et vous, messieurs, je suis chargé d'un message de Son Excellence pour vous.

LE PRINCE.

Du gouverneur?

L'ADJUDANT.

Un message confidentiel. Son Excellence désire que vous vous rendiez auprès d'elle le plus tôt possible (d'un ton significatif) pour un entretien sérieux.

LE PRINCE.

Mais quel ton, adjudant! quelle mine tu nous fais! Tout à coup si solennel! Tu ne sais pas comme tu es drôle ainsi.

L'ADJUDANT.

Cher prince! il n'y a pas à plaisanter. Je ne puis vous le dissimuler, vous avez mis Son Excellence dans un grand embarras.

LE PRINCE.

Moi?...

L'ADJUDANT.

Vous êtes allé trop loin.

LE PRINCE.

En allant chez le gouverneur? C'est presque mon avis. Nous nous sommes trompés en allant chez lui.

L'ADJUDANT.

Avec *mademoiselle Hélène*, pensé-je.

LE PRINCE.

Mademoiselle?... Toi aussi?... Que le tonnerre de Dieu écrase tous ces paltoquets!... Ah! un bon juron soulage.

L'ADJUDANT.

Le gouverneur a reçu de Pétersbourg une lettre de votre cousin Anatole....

LE PRINCE.

Pas en vers, au moins?

L'ADJUDANT.

D'après laquelle il n'est pas douteux que cette fâcheuse affaire ne soit portée en haut lieu.

LE PRINCE.

Oh! le scélérat!

LE PROCUREUR au prince.

C'est ce que je craignais.... Je vous ai averti....

L'ADJUDANT.

Il rend Son Excellence le gouverneur responsable de tous vos nouveaux abus de pouvoir, cher prince.

LE PRINCE.

Abus?... *C'est à devenir fou!*

LE PROCUREUR.

Je vous en conjure, prince, laissez-vous conseiller. Donnez le plus tôt possible son passe-port à cette Hélène.

BELSKY.

Ah! *mon prince!* tirez-nous tous de ce pas on ne peut plus désagréable.

L'ADJUDANT.

C'est ce qu'il y aurait de mieux. Mais moi, je n'ai rien à proposer : Son Excellence....

LE PRINCE l'interrompant.

Bien... bien.... (Allant et venant dans la chambre.) *Oh! la bonne comtesse... avec sa mignonne!* (Frémissant de colère, il saisit le procureur par le bras.) Cette comtesse Rajew... m'élever cela... (il s'arrête) à moi.... Une telle engeance.... (La colère lui coupe la voix, et il n'exprime pendant quelque temps ses pensées que par des mouvements violents.) *Si jamais....* (Avec un signe de malédiction à moitié comique.) *Voyons donc, voyons!*

(Il sort précipitamment; les autres le suivent.)

SCÈNE V.

(Un autre village. — Chambre basse dans une chaumière de paysans. Au fond à gauche, près d'une large fenêtre, une alcôve. A droite, sur le devant, une table avec une corbeille et des ouvrages de couture. On aperçoit par la fenêtre deux gendarmes allant et venant. Les rideaux de l'alcôve s'ouvrent. Maxime dormant sur son lit. Hélène se penche sur lui, puis avance un peu.)

HÉLÈNE, MAXIME.

HÉLÈNE.

Il sommeille.... Dieu soit loué, il repose! Quand je l'ai quitté, avec quelle douleur insensée l'a saisi l'angoisse d'une éternelle séparation! Comme si tous les avertissements de la mort ne l'y avaient pas préparé! Et maintenant que je suis de retour, comme le sentiment de ma présence a chassé loin de lui la douleur! Il l'a gardé dans son repos!... Garde-le dans ton sommeil éternel, pour qu'il soit plus doux.

MAXIME s'éveillant.

Laissez-la!... laissez-la!... Petite Hélène!...

HÉLÈNE se précipitant sur lui.

Qu'as-tu, père?

MAXIME.

Sont-ils encore là?

HÉLÈNE.

Qui donc, père?

MAXIME

Les hommes avec les casques flamboyants et les longs sabres.... Ah!

HÉLÈNE.

Remets-toi, père!

MAXIME.

Ah! petite Hélène! là dehors... je les vois....

HÉLÈNE.

Ils sont là pour nous protéger, père. Ils gardent ton sommeil comme moi.

MAXIME se remettant.

Comme toi?... Ah! oui, c'est toi... chère petite fille de mon cœur.

HÉLÈNE.

Tu t'es éveillé en sursaut, père.... Tu as rêvé?

MAXIME.

J'étais si bien, si allégé.... Ta mère était avec nous... nous t'avions tous les jours. D'abord tu étais petite, et puis de plus en plus grande, et enfin grande comme tu es maintenant.... C'était une chaude journée, je m'étais fatigué à bêcher dans le jardin, et je tombais de lassitude .. et je t'entendais chanter et chanter... jusqu'à ce qu'ils se saisirent de toi, les hommes aux longs sabres....

HÉLÈNE.

Calme-toi, père!

MAXIME.

Ton chant était si doux, il reposait tant! La belle chanson.... (Il s'arrête, sa respiration devient plus pénible, il parle de plus en plus bas.) Sais-tu celle du brigand... et de l'enfant endormi.... (Murmurant à moitié.)

Endors-toi... mon cœur... endors-toi...
Bientôt... nous... n'aurons... plus d'effroi.

Ah!... Hélène!...

(Il s'affaisse et meurt.)

HÉLÈNE.

Père! qu'as-tu? père! père! (Se précipitant sur lui.) Oh! Dieu....

(Elle tombe à genoux, la tête sur les genoux de son père, et reste sans voix dans cette position.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE COLONEL, LE POPE.

LE COLONEL DE GRAVENECK entrant avec le pope, après avoir un instant contemplé Hélène.

Elle ne nous entend pas.

LE POPE.

Ils dorment tous deux.

LE COLONEL.

Et je n'ose les réveiller, quoique je sois le messager du bonheur comme je ne l'ai jamais été....

HÉLÈNE se levant en sursaut.

Quelqu'un a-t-il parlé?

LE COLONEL.

Je suis venu pour lever votre détention. J'ai renvoyé vos gardes.

HÉLÈNE.

Nos seuls protecteurs?... Au nom du ciel! rappelez-les : laissez-moi-les pendant les quelques heures que je resterai auprès de mon père mort!

LE COLONEL.

Mort!... (Avec une profonde émotion que marque également le pope.) Et je lui apportais la liberté!

HÉLÈNE.

Il est libre.

LE COLONEL.

Vous l'êtes aussi. Vous n'avez plus besoin de protecteur. (Lui tendant deux papiers.) La nécessité ou le remords a arraché ces deux lettres d'affranchissement au prince Michel.

HÉLÈNE après avoir considéré les lettres d'affranchissement avec une expression d'accusation douloureuse.

O raillerie du sort!... Père, je placerai ce papier dans ton cercueil, comme une créance sur ton bourreau, qu'il acquittera devant Dieu!

LE COLONEL.

Je respecte votre juste douleur. Et cependant il faut que je détourne vos pensées du mort sur un vivant. Votre père est délivré, et vous allez vivre parmi des hommes libres. Mais il en est un qui eût si volontiers vécu pour vous....

HÉLÈNE avec une vive émotion.

Alexandre!

LE COLONEL.

Vous l'avez nommé.

HÉLÈNE.

Encore en prison?

LE COLONEL.

Peut-être encore aujourd'hui et demain. Mais son sort est décidé. Il est exclus du cercle où l'avaient placé sa naissance et sa richesse, banni dans un désert où il ira seul, dépouillé de tout ce qu'il nommait son bien....

HÉLÈNE.

Non, par le Dieu juste! il ne l'est pas.

LE COLONEL.

Je ne voulais entendre que cette parole de vous. Que je puisse lui porter cette assurance, puisque je ne puis lui porter autre chose....

HÉLÈNE.

Oh! voilà la voix d'un ami.

LE COLONEL.

Le métier le plus dur n'endurcit pas toujours le cœur. Nous n'avons pas désappris ce que c'était qu'apporter de la joie. Je le vois tous les jours, je l'aime davantage plus je le vois. Si je puis lui porter la consolation d'une porole de vous....

HÉLÈNE.

Oh! dites-moi... et moi, moi-même... puis-je aller le voir?

LE COLONEL.

Vous-même?... (Réfléchissant.) Je tâcherai.... Venez.

(Hélène chancelle. Elle s'arrête et se tourne vers le corps de son père.)

LE POPE.

Va, ma fille, va le consoler. Pendant ce temps je resterai ici en prière.

HÉLÈNE se précipite sur le corps de son père et couvre son visage et ses mains de baisers.

Adieu, père, sois heureux dans le ciel! Adieu, cendre chérie! il faut que je vous quitte maintenant... Il ne doit pas partir seul!

(Elle s'avance vers le pope, et s'incline respectueusement devant lui : il fait un signe de croix sur elle avec la main droite, elle lui baise la main gauche. Puis elle s'éloigne avec le colonel, et le pope s'agenouille au chevet de Maxime.)

SCÈNE VII.

(La scène change. — Prison du chef-lieu du gouvernement. Grande chambre, simple, mais convenable.)

ALEXANDRE écrivant.

« Tu es le survivant, Anatole. Termine ce que nous avions commencé, et charge-toi du legs de mon amour.... » (Il se lève.) Je lui ai tout dit, et il sera un mandataire fidèle. Il sera ton défenseur, Hélène! Et pour toi il y aura encore une justice sur la terre. Moi, je n'en ai plus besoin. Je suis délivré de la puissance et de la crainte des hommes. Les misérables fous! qui pensent me dépouiller de l'honneur et de la liberté, et me donnent la gloire la plus haute, digne des vainqueurs, celle de succomber pour une bonne cause. Être seul! qu'est-ce après tout? Être seul, c'est être avec Dieu.... Reçois-moi, désert lointain, qui rends aux criminels leur noblesse en les faisant marcher la main dans la main avec les martyrs!

SCÈNE VIII.

ALEXANDRE, HÉLÈNE.

HÉLÈNE entrant précipitamment.

Alexandre! mon Alexandre!

ALEXANDRE la recevant dans ses bras.

Hélène! ma bien-aimée!... Quel miracle sauveur!

HÉLÈNE.

O changement que ne supporterait aucun cœur de femme!... Je suis libre, et tu es captif!

ALEXANDRE.

Oh! maintenant le sort peut épuiser sur moi tous ses tourments, ton souffle les éloigne. (Embrassant Hélène.) Quelle douleur pourrait empoisonner ce baiser d'adieu?

HÉLÈNE.

Pas ainsi, Alexandre! Je quitte mon père mort.... A lui, je lui ai donné le baiser d'adieu. Mais toi, prends celui-ci comme consécration d'une vie commune! Mon bien-aimé! tu n'as plus que moi! Je te tiendrai lieu de tout : je te suivrai partout!

ALEXANDRE.

Cet instant me suivra, il est tout pour moi! Ah! Hélène! séparons-nous avant qu'on nous arrache l'un à l'autre.

HÉLÈNE.

On ne le fera pas, Alexandre! Quelque injustes qu'aient été tes juges, un bon ange a désarmé leur cruauté, et a donné à ton jugement des exécuteurs plus doux. Me faudrait-il faire des centaines de lieues à pied derrière toi, je ne me fatiguerai pas, je ne me lasserai pas. Plus d'une pèlerine est allée plus loin, et il n'y a pas de pèlerinage plus saint que ne sera le tien.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ANATOLE.

ANATOLE entrant.

C'est ainsi que je te trouve!

ALEXANDRE.

Anatole!

(Tous deux se tiennent un instant embrassés sans parler.)

ANATOLE montrant Hélène.

Et c'est ainsi que je désirais te trouver, heureux Alexandre! J'ai défendu ta cause... notre cause... tu as triomphé.

ALEXANDRE.

Mes paysans sont libres?...

ANATOLE.

Toi! toi-même.... Ta condamnation est annulée. L'empereur te rend tous tes biens. Il te remercie d'avoir défendu l'honneur de son nom contre des sujets qui oubliaient leurs devoirs, et qu'attend sa sévère justice.

HÉLÈNE.

O ciel! donne-moi la force de supporter encore ce changement!...

ANATOLE à Alexandre.

Tu te détournes, tu te tais? Est-ce la joie qui te rend muet?

ALEXANDRE.

Ne me dis-tu rien de mes paysans? l'empereur n'a-t-il pas eu pour eux une parole d'espoir?

ANATOLE.

L'empereur a fait pour eux tout ce que la loi permet. Il ne s'oppose pas à tes projets, mais il les restreint.

ALEXANDRE.

Ainsi, mon œuvre ne serait faite qu'à demi?

ANATOLE.

Cher ami, c'est ce qui n'a pas le concours du temps qui n'aboutit jamais qu'à demi. Tes paysans ne sont plus serfs, mais tu restes maître de leur sol.

ALEXANDRE.

Maître de leur sol? Maître aussi de l'air qu'ils respirent? Oh! partons, Hélène, partons!

ANATOLE.

Ne fuis pas ainsi, Alexandre! reste parmi tes paysans. Pense combien il y avait de mal possible ici, et reste pour le peu de bien qui n'est pas impossible!

HÉLÈNE.

Il a raison. Reste parmi tes paysans, tes paysans libres, et je resterai près de toi, loin cependant de ce monde, d'où me bannit mon serment, d'où me bannit mon cœur!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, KUSMA et plusieurs paysans sont entrés doucement l'un après l'autre; ils entourent Alexandre. Il se tourne plein d'émotion vers eux

KUSMA.

Petit père, on te bannit parce que tu nous as donné la liberté. Reprends-la, nous ne voulons pas être libres!

ALEXANDRE.

Soyez dignes de l'être.

KUSMA.

Sois notre maître, reste parmi nous.

ALEXANDRE.

Nous restons parmi vous, amis! Elle et moi (embrassant Hélène) nous restons à vous.

HÉLÈNE.

A vous avec chaque goutte de mon sang.

ALEXANDRE.

Elle était ce qu'était chacun de vous, rien qu'une âme: maintenant, mon âme!

(La toile tombe.)

POÉSIE.

QUICKBORN.

(*Source vive.*)

Tableaux en vers de la vie populaire des Ditmarschen, écrits en dialecte bas-allemand par Klaus (Nicolas) Groth.

L'idiome ditmarsch, dans lequel sont composées ces poésies, est un des doux dialectes bas-allemands du nord de l'Allemagne, auxquels s'oppose, dans l'Allemagne méridionale, le groupe des dialectes plus durs du haut-allemand. D'entre ces derniers se détache l'allémannique, qui se parle dans l'angle du sud-ouest de l'Allemagne, ainsi qu'en Suisse et en Alsace; et de même que ce dialecte a produit, il y a un demi-siècle, un poëte marquant, J. P. Hébel, dont les *Poésies allémanniques* sont en partie connues et appréciées en France, de même le dialecte ditmarsch possède maintenant un poëte national fort notable dans l'auteur du *Quickborn*, le docteur Klaus Groth, que nous présentons aujourd'hui au public français. Nous ne doutons point que ses poésies ne soient accueillies favorablement par la France littéraire; car elles sont animées d'une fraîcheur originale et d'une grâce naïve, égales à celle des charmants vers de Hébel, et l'on y sent en même temps un souffle énergique et pour ainsi dire boréal, qui manque parfois un peu trop au candide et agreste poëte de la région allémannique.

Le petit pays des Ditmarschen est situé à l'extrême limite de l'Allemagne septentrionale, entre les embouchures de l'Elbe et de l'Eider, le long de la mer du Nord; il fait actuellement partie du duché de Holstein. Comme presque toutes les côtes continentales de la mer allemande, depuis la Hollande jusque dans le Jutland danois, ce district se compose de deux parties très-différentes : sur le littoral même, d'un terrain très-bas, limoneux et prodigieusement fertile, appelé la Marche, et garanti contre les flots par des digues; et, à quelque distance de la mer, d'une suite de collines sablonneuses et peu élevées, longeant la Marche d'un bout à l'autre, et formant une espèce de petit plateau couvert de bruyères et de marais, qu'on désigne dans le pays sous le nom de la Gheest. Les habitants du Ditmarschen sont les descendants des anciens Frisons, si célèbres par leur industrie et leur amour de l'indépendance. C'est par des colonies frisonnes que

furent élevées jadis, dans tous ces parages, les hautes et fortes digues qui imposèrent un frein à l'Océan furieux, dont les flots engloutissaient auparavant jusqu'à des contrées entières. En revanche, les Frisons jouirent en Ditmarschen, comme en Frise et dans leurs autres établissements, de franchises fort étendues, et ce fut justement là, grâce à la situation reculée du pays, qu'ils surent le plus longtemps défendre, contre les agressions de la féodalité, leurs anciens droits et leur autonomie de libres paysans. Les actions héroïques par lesquelles ils se signalèrent dans ces combats forment une belle page dans leur histoire locale, et le souvenir en vit encore dans leurs légendes et leurs chants populaires. — Politiquement, le pays est divisé aujourd'hui en deux bailliages : Süder-Ditmarschen, avec le chef-lieu de Meldorf, et Norder-Ditmarschen, avec le chef-lieu de Heide.

C'est à Heide que naquit notre poëte, en 1819, d'une famille de paysans aisés. Son père, homme serviable pour tout le monde, et robuste de corps et d'esprit, faisait, outre sa culture, un commerce actif de farine avec les habitants du pays, et il occupait souvent son fils à la maison et aux champs. Le grand-père racontait à l'enfant, pendant qu'ils fanaient ou extrayaient de la tourbe ensemble, les hauts faits de leurs ancêtres, dont ils avaient les champs de bataille autour d'eux. Naturellement, les classes du jeune garçon, à la modeste école municipale du bourg, souffraient un peu de tout cela; mais son âme impressionnable fut ainsi de bonne heure initiée à la vie et aux mœurs de son brave petit peuple, et il puisa aux champs ce profond sentiment de la nature, qui anima plus tard tous ses écrits. Il n'était d'ailleurs point destiné à une carrière littéraire, et quand sa vocation l'entraîna plus tard, sans opposition de la part de son raisonnable père, il eut à faire des efforts inouïs pour acquérir les connaissances indispensables. Notre poëte se doit tout à lui-même, et il a constamment poursuivi son but intellectuel avec la fermeté et la persévérance d'un véritable Allemand du Nord. Il se voua d'abord au professorat, et à cet effet il se rendit à l'école normale de Tondern, dans le voisinage de son pays, mûrement préparé par trois ans de travaux assidus, faits à part lui dans la maison paternelle. De là il revint, après trois nouvelles années d'études sérieuses et ardentes, dans la petite ville de Heide, comme professeur d'une école secondaire de jeunes filles. Mais cette occupation ne le satisfit pas longtemps, malgré le plaisir qu'il ressentait de se retrouver au milieu de sa chère nature et de ses bons compatriotes. Il conçut le projet de se rendre à l'université de Berlin, pour y agrandir le cercle de ses connaissances littéraires et scientifiques; et c'est pourquoi, tout en donnant à son école plus de quarante leçons par semaine, il poursuivit sans relâche encore pendant six ans ses études particulières, jour par jour et du matin au soir, jusqu'à ce que ses forces épuisées vinssent à le trahir tout à coup. « Je croulai comme un vaisseau naufragé, » dit-il quelque part. Malade et désespéré, il se retira chez un de ses amis habitant la petite île de Fehmarn, dans la Baltique, près de la côte orientale du Holstein; et c'est là qu'après avoir surmonté peu à peu ses pénibles souffrances, il composa, durant cinq années d'une solitude absolue, ses poésies ditmarsches, qui parurent en 1852 sous le titre de *Quickborn*. Elles pénétrèrent rapidement dans le peuple, non-seulement en Ditmarschen, mais dans tous les pays du nord de l'Allemagne, où plus de dix millions d'âmes comprennent encore ces puissants accents, depuis la Prusse orientale jusque dans la Flandre française. Bientôt le livre fut également répandu dans le reste de l'Allemagne par plusieurs traductions en allemand littéraire, contre le désir de l'auteur;

car il eût mieux aimé que le dialecte pût d'abord, dans sa fraîcheur primitive, exercer pendant quelque temps une bienfaisante influence sur la langue littéraire de l'Allemagne, qui aurait en effet besoin de se rajeunir quelque peu. Un critique éminent, Gervinus, dit, lors de l'apparition de *Quickborn* : « Ce livre est comme une oasis dans le désert. » Quelques années plus tard, on publia une édition illustrée du texte original, pour laquelle Otto Spekter, un de nos plus célèbres dessinateurs de vignettes, se rendit en Ditmarschen, afin de prendre ses croquis sur les lieux. En ce moment le livre paraît aussi en une traduction anglaise, par Blackley. La langue anglaise est, comme on sait, parente intime de l'idiome ditmarsch, et tire comme lui son origine de l'ancien bas-saxon.

L'auteur était allé dans l'intervalle s'établir à Kiel, dans le Holstein, où il avait reçu l'accueil le plus empressé, surtout parmi les professeurs de l'université, et en même temps les prévenances les plus libérales de la part du gouvernement. C'est là qu'il publia, en 1855, un petit volume de nouvelles populaires, aussi en dialecte bas-allemand, et non moins charmantes que les poésies du *Quickborn*. Comme le poëte a donné dans ses pièces de vers une peinture générale du pays et de la vie des Ditmarschen, il expose plus particulièrement dans ses contes en prose des circonstances et des rapports de leur existence locale, dont le détail n'aurait pu entrer dans la marche rhythmique de la poésie. A la même époque, Klaus Groth se rendit à l'université de Bonn, sur le Rhin; il y resta deux ans, et obtint le diplôme de docteur en philosophie. Depuis l'été dernier, il est de retour à Kiel, où il veut désormais se consacrer entièrement à ses travaux littéraires. Il fait paraître en ce moment, comme une sorte d'introduction à toute son œuvre, un petit recueil de vers enfantins, illustrés par le gracieux dessinateur Richter; et ensuite viendront, toujours en langage ditmarsch, quelques nouveaux contes en prose, d'un caractère plus dramatique. Avec l'autorisation de l'auteur, je compte en donner également la traduction, après celle des poésies et des premières nouvelles.

RICHARD REINHARDT.

LE DÉPART.

Tu me conduisis jusqu'en haut sur la montagne; le soleil s'abaissait vers l'horizon : alors tu dis à voix basse qu'il se faisait tard déjà, et tu te retournas soudain.

Je restai là, immobile, et je regardai d'en haut la forêt qui verdoyait au soleil du soir; puis je regardai le long du chemin étroit, où tu t'en allais tranquillement.

Et puis tu disparus; mais je voyais encore la belle et blanche tour de l'église. Je descendis de l'autre côté de la montagne, et alors je fus tout à fait seul.

Plus tard, j'ai souvent encore pris congé de toi en esprit — Dieu sait combien de fois! Mon cœur est resté là-haut sur la montagne, et il regarde en bas dans la vallée.

AU LOIN.

Il n'est pas de pays si beau ni si vert — Ah, que ne suis-je donc de retour chez nous! Les oiseaux y chantent si gaiement, l'ombre y est si fraîche — Oh! pourquoi m'a-t-il fallu voyager?

Un jardin s'étend là derrière la tour, où les roses fleurissent si rouges. Ma bien-aimée a pris un autre amant; les compagnons, hélas! ne peuvent rester au pays : Adieu, ma bien-aimée, adieu!

Et mon père qui est mort, et ma mère aussi — Ah, que ne suis-je donc couché sous la terre! — Chez nous les oiseaux chantaient si gaiement, chez nous l'ombre était si fraîche — O cher pays, je ne te verrai plus jamais.

PROMENADE DU SOIR.

La verte prairie, l'étroit sentier — qui n'aimerait à cheminer par là? Une gentille passerelle conduit au jardin, d'où la maison regarde par-dessus les roses — qui ne voudrait y demeurer?

Le soleil du soir se mire dans le ruisseau, et me fait de loin un signe amical! Et dans la maison, il y a deux yeux, ah! deux yeux où se mire mon cœur — qui donc n'aimerait point y aller?

LA JEUNE VEUVE.

Quand les nuages rouges passent au ciel, le soir, je pense, hélas! à toi : c'est ainsi que je vis passer l'armée entière, et tu en étais.

Quand à l'automne les feuilles tombent des arbres, je pense bien vite à toi : c'est ainsi que tomba maint brave garçon, et tu en étais.

Puis je m'assieds pleine de tristesse, et je pense longtemps à toi. Je mange, seule et triste, mon pain du soir — et tu n'en es pas.

RENVOYÉE.

Le fils l'aimait de tout son cœur; elle était si douce et si timide. Le vieux parcourt la maison en grommelant : « Voyez-vous la présomptueuse! »

La pauvre fille prit son paquet sous le bras, et, les yeux mouillés de larmes, elle dit au père : « Adieu! » elle dit au fils : « Je te remercie! »

Elle s'en alla jusqu'au coin, près de la haie, et s'assit accablée sur la pierre. Le vieux parcourait la maison en grommelant, le fils se tenait immobile et pleurait.

LA GRAND'MÈRE.

La grand'mère est assise dans son fauteuil, la tête inclinée sur sa Bible. Je ne sais ce que la vieille a donc tant à lire maintenant!

Elle regarde tant par le verre de ses lunettes que ses yeux s'aveugleront tout à fait. Elle est encore assez robuste, mais depuis longtemps déjà elle n'est plus une enfant.

Ce matin, elle reste entièrement perdue et abîmée dans sa lecture; elle ne voit pas que le petit caniche lui tiraille le bas de ses jupes.

Elle ne s'aperçoit pas que le chat dort dans son bonnet de nuit, et que le serin de Canarie lui court le long des doigts.

Le soleil brille pourtant si amicalement, et lui colore en rouge les joues : O bon Dieu dans le ciel! — la vieille... elle est morte!

LE MOINEAU.

« Ma petite mignonne! viens près de moi, ici en haut sous la corniche; blottis-toi, et regarde donc : ici nous bâtirons notre nid. Tu y seras assise comme le coq de la petite Gertrude sous son lit, et comme une souris dans les étoupes; oh! que ce sera gentil, que ce sera gentil! » —

— Ah, coquin! ah, fripon! non, va-t'en, va-t'en! Te rappelles-tu l'année dernière? Oh, que c'était méchant, que c'était méchant! Comme je suis restée là à couver, sans une graine, sans une miette; monsieur pierrot s'était envolé au village, et il hâblait dans les arbres.

Ah! coquin, ah! fripon!... « Ma petite mignonne, tais-toi! L'année dernière, c'était autre chose : je veux m'amender — pour sûr! C'était le diable qui me tentait — Viens, et regarde comme c'est beau! L'année dernière, c'était autre chose, — tu verras, tu verras bien!

« Bientôt va venir la cigogne, qui demeure juste sur notre tête; elle bâtit une maison comme un panier, et se pose dessus, tout en haut, tantôt sur une patte, tantôt sur l'autre, et le nez sous son aile! Comme elle claquète amicalement : « Bonjour, moineau, mon voisin! »

» Et le soleil brille si magnifiquement ici le long du toit, et la chaude fumée de la cheminée rase le pignon tout près; puis viendra Anne-Christine avec du froment et de la menue paille : glou, glou! — coquerico! — nous aurons aussi notre part.

» Et puis, l'as-tu déjà vu, ici l'enclos tout en herbe? Le voisin Antoine veut y semer du seigle : cela nous vient à propos; et là-bas, le

bel arbre où pourront voler nos enfants, et nous au milieu d'eux: quel plaisir, quel plaisir! »

— Ah! coquin!... Voyons : c'est le nid? c'est le nid? Fais vite, cherche des plumes et du duvet, c'est la couche la plus douce! Le bonnet fourré du vieil Antoine se trouve derrière la haie : va, épluche-le, et dépêche-toi! bâtissons, bâtissons!

JEAN L'INQUIET, DERNIER ROI DES BOHÉMIENS.

« Blottis-toi, tapis-toi! le monde t'en veut. »

Vieille chanson bohémienne.

Dans le marais de Linden se dresse une hutte — Quel est ce vieillard assis là dehors, la tête nue avec sa noire chevelure, le visage brun comme la tourbe, et d'un aspect si étrange?

Il se tient assis sur une butte de gazon : on dirait une image fondue en cuivre; le soleil du soir lui dore les joues, et il roule d'un air hagard ses yeux blancs dans leur orbite.

Que fait-il là, dans le marais de Linden? Tout y est brun, sauvage et flétri, nul arbre ne pousse dans le profond marécage; les grenouilles y coassent d'une voix creuse et sourde, et nulle cabane, le matin, ne regarde par-dessus le brouillard; si ce n'est cette hutte, bâtie en mottes de gazon.

Les tourbiers ont déjà fini leur journée, et ils cheminent ensemble à travers la bruyère; leurs bèches reluisent de loin au soleil, et toute la lande est silencieuse et déserte.

Le vieux ne tourne les yeux ni à droite ni à gauche, il a le regard fixé sur le couchant. Le soleil colore en rouge et en or les hauteurs et un moulin lointain, et, près de Büsum, il descend dans un rayon d'argent doucement vers la mer.

Que regarde donc le vieillard? et pourquoi tient-il les mains jointes, en remuant ses lèvres de moment en moment?

Quand même il te dirait à voix haute et claire ce qu'il murmure là si singulièrement, il te semblerait entendre quelque récit de la vieille Babel ou du monde souterrain.

Voici venir quelqu'un le long de la bruyère, avec des chaudrons en cuivre jaune, qui luisent comme des miroirs; ses joues aussi sont d'un jaune de laiton, et ses cheveux plus noirs que le charbon et la suie. Il a souvent déjà passé par ce rude chemin; il ne lui faut ni brin d'estoc

ni passerelle pour franchir les fondrières : il traverse la lande brune aussi lestement que s'il ne lui fallait pas même le sol pour y marcher. Le milan a des ailes, le poulain a ses jambes; mais as-tu déjà vu voler un homme? Et chaque fois qu'il s'élance par-dessus un fossé, ses chaudrons jaunes et luisants résonnent d'un ton clair, et ses yeux et ses dents brillent comme l'ébène et l'ivoire.

Le vieux se tient assis, et le voit venir; il presse ses mains maigres l'une contre l'autre, et levant le regard vers le ciel, il devient tranquille, doux et gracieux.

Encore un bond et quelques pas seulement, et le jeune homme se trouve là, devant la hutte.

Au travers de ses haillons apparaît la peau fine de son cou et de ses larges épaules, et une force impétueuse, une joyeuse audace, plisse ses lèvres minces et rouges; mais il se tient debout devant le vieillard, timidement et décemment sur ses pieds nus, qui tout à l'heure arpentaient encore la bruyère, comme si nulle chaîne de fer ne pouvait les dompter. Il pose ses bras en croix sur sa poitrine, et il incline sa tête ardente et ébouriffée, que le vieux lui touche délicatement, en le conjurant longtemps dans un langage étranger.

Puis ils se prennent par les deux mains, et se regardent l'un l'autre — oh, avec quel regard! —

Jean-Christian l'Inquiet, dit le vieux, te voilà donc? Je le pensais bien! Tu m'avais dit qu'à travers les broussailles et les forêts, tu m'avais dit qu'à travers les torrents et les rivières, à travers le feu et la fumée, à travers la misère et la mort, tu serais ici pour le plus long jour. Et il est temps encore : assieds-toi là, et restaure-toi! Le soleil n'est pas encore couché sous les flots. —

Que c'était singulier! quel curieux idiome! un allemand, comme s'il eût été fait à Babel! —

Et là-dessus, il se glissa en rampant dans la hutte et y chercha une caisse, quelques pots, un chaudron, un briquet, de la bruyère sèche et de la paille, et bientôt flamba un feu vif et clair.

Jean-Christian l'Inquiet! reprit le vieux, regarde là-bas le soleil d'or, qui se plonge dans l'eau! Je l'ai imploré par le ciel et la terre, pour qu'il te ramenât sûrement près de moi à travers les marais et les marécages, à travers les flaques et les bourbiers, et pour qu'il te dorât

toujours de son rayon doré, et ne laissât pas les méchants hommes, ces *gadschi,* t'enchaîner et te jeter où il ne trouverait plus, lui, le chemin jusqu'à toi.

Vois-tu cette pointe, là, derrière le buisson d'épines? C'est le clocher de Heide! Je ne l'aperçois jamais au soleil rouge du soir, sans que tout mon sang brûle et bouillonne. Là, j'ai été prisonnier dans un trou; là, j'ai été garrotté et mis aux fers; là, je suis resté attaché à un poteau et rivé à un bloc, dans un bouge où ne pénétrait ni le soleil ni la lune. — Tu étais encore nouveau en cette vie, mon enfant; je t'avais à peine donné ton nom : Jean-Christian l'Inquiet. Devant la hutte, ici, sur cette place où je suis maintenant, se tenait assise sur le banc ta mère, une belle et fière *Romnitschaïe,* brune et brillante entre toutes les filles des Bohémiens.

Alors survint le Cosaque — Oh! je savais qu'il brûlait de désirs, et je vis qu'il riait de convoitise et de joie. Tels se tiennent face à face les tigres en fureur! Il frappa d'abord : je l'atteignis bien. Voici encore la hache, et là-bas est la mare où ses os pourrissent et se putréfient maintenant. — Ils vinrent me chercher, et ils m'interrogèrent; je répondis seulement que je m'étais défendu, et que s'il venait encore un Cosaque, quelque grand qu'il fût, et qu'il voulût la toucher, — je l'assommerais.

Et lorsque je fus remis en liberté, je cherchai, je cherchai : les Cosaques et ma *Romnitschaïe* avaient disparu.

Le vieux resta immobile et se tut un moment, en laissant ses mains maigres reposer dans son giron. Puis il secoua la tête et fit quelques gestes bizarres, en marmottant de nouveau des sons étrangers. A la fin, il se leva, regarda le soleil, et se tint là comme plongé dans de profondes pensées.

Tout à coup il tressaillit et s'en alla ouvrir doucement le bahut, où il se mit à fouiller, au fond, parmi les hardes. Il en tira un madras rouge, qu'il se noua autour de la tête, et une ceinture rouge, dont il s'entoura la taille.

Alors il se redressa avec feu et de toute sa hauteur, et il brandit en l'air un bâton bariolé —

Le soleil regardait juste encore au-dessus de l'horizon, et toute la lande était déserte et muette —

Oh! comme tout cela présentait un spectacle fantastique, lorsque le vieux se mit à bourdonner et à chanter ces mots :

Te diriges-tu au loin vers l'ouest? te diriges-tu en bas vers la mer?

Tu es le roi du ciel, ô soleil brillant et superbe! Moi, je suis *Obarorai*, le grand roi des Bohémiens.

Le sceptre du grand Iscandre a passé de main en main; nous partîmes au loin dans les brouillards, du fond de l'Orient, le pays de la lumière.

Là, une montagne s'élève vers le ciel; sur son sommet scintille la neige, et de là coulent toutes les eaux dans le sein du grand Océan.

Nous partîmes comme les nuées, du haut des plateaux de l'Asie; à notre suite vinrent la belladone et la noire mandragore.

Les eaux s'accroissent dans leur cours, les nuées remplissent la mer. Où est ton peuple, *Obaro?* dis, *Obarorai*, ô grand roi!

Comme les étoiles à la voûte céleste, nous étions nombreux en partant; et, comme le soleil au soir, je me tiens ici tout seul.

Si c'est le dernier rayon que tu m'envoies, ô roi du ciel! je dépose — écoute, Iscandre! — je dépose ici mon sceptre.

Les vois-tu au loin dans l'ouest, ô grand roi du ciel? Sont-ils au delà de l'onde, derrière le grand Océan?

Je suis si las d'attendre, je ne peux plus suivre leurs pas; laisse mon fils les chercher, là-bas, dans les pays d'Amérique.

Conduis-le avec tous les nôtres; oh! montre lui le chemin, et amène-le dans la pourpre à *Takt-i-Suleiman*, sur le trône sacré.

Là, une montagne s'élève vers le ciel; sur son sommet scintille la neige : là-haut fais-le briller aussi, pareil à toi, ô roi du ciel!

Comme les sombres nuages autour de ta couronne dorée, que son peuple se tienne assemblé autour de son trône éclatant!

Écoute-moi, ô roi du ciel! écoute-moi, je t'implore à genoux! Encore une fois je te conjure en grand roi, en *Obarorai*.

Le soleil cacha son dernier rayon, et ils se jetèrent par terre, dans les pousses de roseau. Sur le marais s'étendit une brume épaisse; les grenouilles coassaient sourdement dans les joncs, et le feu vacillait en jets de flamme jaunes et faibles. Peu à peu, la nuit tomba; les étoiles planaient tranquilles et pâles dans le ciel, et ils gisaient là, silencieux, dans l'herbe humide et froide.

La hutte est depuis longtemps changée en un amas de gazon, et alentour les joncs croissent hauts et désordonnés; la tourbière est devenue une flaque d'eau noire; les crapauds y gémissent d'un ton morne et creux, et dans les roseaux couve le canard sauvage : là était jadis la demeure d'un roi.

DE LA VIEILLE CHRONIQUE.

> « Les Ditmarschen sont des paysans, dit-on;
> Ils pourraient bien être des seigneurs. »
>
> *Chanson populaire.*

I.

Le comte Rodolphe de Böklenbourg.

(15 mars 1145.)

« Montez ici, mon époux et seigneur, comte de Böklenbourg! les paysans arrivent avec du blé. Montez ici, seigneur comte, et réjouissez votre cœur, en regardant du haut de la tour avec moi!

» Les paysans voulaient faire les seigneurs et maîtres : bien mal leur en a pris! Les voici qui se traînent comme des bœufs et des porcs, avec le licou et sous le joug. »

Dame Walbourg dit. Elle se tenait assise, en robe de soie et la fraise autour du cou; les paysans venaient à travers la boue et la fange, portant chacun un joug sur la nuque.

Ils venaient avec des voitures, l'une derrière l'autre, et toutes chargées de gros sacs de blé; le comte, avec son orgueilleuse épouse, regardait du haut de la tour.

« Descendez, seigneur comte, et ouvrez la porte; descendez et prenez la redevance! Le paysan est venu avec la chaîne et le joug, pour payer dûment son tribut. »

Le comte, à ces mots, rit dans sa barbe grise, et dame Walbourg rit entre ses dents; puis elle se mit debout dans tous ses atours, pour contempler les bœufs sous le joug.

On ouvrit les portes toutes grandes, devant les voitures et les chevaux, et les paysans entrèrent en longue file : le dernier barra la porte.

Il barra la porte, et il cria tout haut : « Le paysan n'est pas un esclave! Maintenant à l'œuvre, mes frères! coupez les liens, et percez le seigneur et comte! »

Alors tous deux devinrent blancs comme de la craie ou comme la chaux sur le mur, et de chacun des sacs de blé sortit un gaillard avec un couteau en main.

« Venez donc, seigneur comte, et descendez vite : nous apportons le denier de la Saint-Martin! Le paysan est venu avec la chaîne et le joug, pour payer dûment son tribut. »

II.

Les Holsteinois dans le défilé de Hamm.

(5 août 1404.)

Qu'est-ce qui traverse là-bas le défilé, de si brillant et de si rouge? Ce sont bien trois cents seigneurs du Holstein, qui ont un grand courage.

Les paysans de Ditmarschen possédaient l'or rouge, les paysans de Ditmarschen leur semblaient devenir trop fiers.

Qu'est-ce qui gît là-bas dans le défilé, de si rouge et de si blême? Ce sont bien trois cents seigneurs du Holstein, qui nagent dans leur sang.

Les paysans de Ditmarschen ont bien su leur apprendre qu'ils possèdent aussi du fer, pour la charrue et pour le glaive.

Qu'est-ce qui s'avance là-bas dans le défilé, de si blanc et de si pâle? Ce sont bien trois cents nobles dames du Holstein, qui viennent chercher les corps morts.

Les paysans de Ditmarschen se tenaient à distance, sur le bord du défilé : « Et si les seigneurs reviennent, que Dieu les confonde et les damne ! »

KLAUS GROTH.

Traduit du dialecte ditmarsch, par RICHARD REINHARDT.

BULLETIN CRITIQUE.

De quelques publications théologiques. — *Journal de théologie scientifique* (Iéna). — *Nouvelle Revue de théologie* (Strasbourg). — *Traduction et commentaire de la Bible*, par M. Bunsen (Leipzig). — *Vetus et Novum Testamentum ex antiquissimo codice vaticano, ed. Ang. Maius* (Rome). — *Découverte de fragments de l'ancienne version latine* (*Itala*) *de la Bible*. — *Decem codicis argentei rediviva folia, cum contiguis et intermediis ed. Andreas Upstræm*. — Upsal, imprimerie académique, 1857.

Les journaux et revues de théologie occupent une place très-considérable dans la presse périodique allemande. Ils se divisent en journaux religieux proprement dits, qui sont les organes des confessions et des partis ou des intérêts pratiques de la religion, et en journaux scientifiques, qui représentent les diverses écoles d'exégèse et de critique, les systèmes, ou même les nuances des systèmes. Le *Journal de théologie scientifique* que M. le professeur Hilgenfeld vient de fonder à Iéna, et dont nous annonçons le premier numéro, adopte le programme de l'école purement historique, c'est-à-dire de celle qui, sans infirmer en rien l'idée chrétienne et les principes du christianisme, fait abstraction, dans ses recherches critiques, de toute préoccupation dogmatique, et, comme l'a dit son chef, M. Baur de Tubingue, s'occupe uniquement « de saisir et de rendre dans sa pure objectivité » ce qui est donné par l'histoire [1]. » Ce programme est développé en ces termes par M. Hilgenfeld dans la nouvelle revue : « La question de la forme primitive » et du développement du christianisme est la question vitale de notre théologie. » Il faut pour la résoudre que la critique historique fouille encore plus qu'elle » ne l'a fait jusqu'à présent les dernières formes du judaïsme, celles que le christianisme a trouvées et qu'il suppose; il faut que l'histoire primitive du christianisme soit éclairée par les prolégomènes de cette histoire. Partout, dans la » religion de l'Ancien Testament comme dans le protestantisme, nous saisissons » un développement par lequel l'esprit, qui est le moteur de l'histoire, se manifeste en créations simultanées ou successives. Cette loi du développement historique serait démentie si les origines du christianisme y faisaient exception. Si » l'exception n'existe pas, si ces origines appartiennent réellement à l'histoire, il est » légitime de distinguer, de l'unité, du principe éternel, de l'idée infinie du christianisme, les manifestations humaines, finies et variables de cette idée. » Philosophiquement, il est difficile de ne pas rattacher cette manière de voir à la doctrine hégélienne, beaucoup moins délaissée qu'il ne semble, et dont les principes et la

[1] F. C. Baur, Le Christianisme et l'Église chrétienne des trois premiers siècles. — Tubingue, 1853.

méthode dominent encore, souvent à l'insu des savants, la science allemande. Cet esprit qui est le moteur, non pas extérieur mais intérieur, de l'histoire, ces manifestations finies d'un principe infini, ce sont là des expressions qui ne peuvent pas renier leur origine, et que du reste, il faut en convenir, la donnée première de l'école historique implique presque forcément.

Le *Journal de théologie scientifique* paraît devoir prendre une place très-importante dans la presse théologique allemande : M. Hilgenfeld, qui lui-même a dans la science un nom considérable, s'est assuré le concours de MM. les professeurs Baur, Hitzig, Zeller, Volkmar, de M. Rückert, conseiller ecclésiastique et professeur à Iéna, connu par des travaux importants; de M. Schwarz, conseiller consistorial, etc. Le premier numéro contient, outre l'introduction dont nous avons cité un passage, la première partie d'une étude de M. Rückert sur la querelle de l'Eucharistie au moyen âge, et le commencement d'un long travail de M. Hilgenfeld sur les plus récentes recherches concernant le christianisme primitif. Nous ne l'analyserons pas ici, parce que nous nous réservons de le comprendre dans une étude sur l'ensemble de ces recherches.

Dans la *Revue de théologie* de Strasbourg, nous avons remarqué un intéressant travail de M. le professeur Reuss sur les traductions françaises de la Bible. Ces versions, tant les catholiques que les protestantes, sont toutes fort défectueuses; la plupart ne sont pas faites sur l'original : sur seize éditions qu'il énumère, M. Reuss ne trouve que sept traductions directes, et elles fourmillent d'inexactitudes qui attestent une intelligence fort médiocre du texte, sans qu'il y ait beaucoup de la faute des traducteurs. La langue hébraïque est, dans la pauvreté de son vocabulaire et l'apparente simplicité de sa syntaxe, d'une compréhension assez difficile, et sa grammaire n'a été pleinement établie que de notre temps, notamment par les travaux de MM. Gesenius et Ewald. Un seul temps du verbe y exprime à peu près tous les temps, ce qui, comme le fait remarquer M. Reuss, a produit la confusion la plus déplorable dans l'interprétation des textes qui ne sont pas purement narratifs, c'est-à-dire dans celle des livres poétiques et prophétiques. Une autre difficulté, ce sont les conjonctions, peu nombreuses, et qui prennent dès lors des significations fort diverses, selon le contexte. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner des fautes nombreuses qu'on peut relever dans des versions qui remontent à une époque où la connaissance de l'hébreu était beaucoup moins complète et moins exacte qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Il faut convenir que les psaumes 52 et 53, qui n'en forment qu'un, et que M. Reuss traduit pour exemple, font une tout autre figure dans son interprétation à la fois littérale et littéraire, et véritablement philologique, que dans les anciennes traductions. Mais quand il s'agit de traduire la Bible, la question est complexe : deux intérêts sont en présence, non pas contradictoires, car on peut les satisfaire tous les deux sans en sacrifier aucun, mais divers, car ils réclament l'un et l'autre une satisfaction tout à fait distincte. Les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament sont tout ensemble des monuments littéraires et des documents religieux. Au premier point de vue, c'est évidemment la traduction la plus exacte et la plus intelligente qui devra être préférée, tandis qu'au point de vue religieux, le bon sens dit et l'expérience prouve qu'il faut tenir grand compte des habitudes et de la tradition. La foi est invinciblement attachée aux formes accoutumées, et on peut être convaincu que la simple suppression de la division en versets, division arbitraire, barbare et inventée après coup, la troublerait con-

sidérablement. C'est une observation qui n'a point échappé à la sagacité de M. Reuss : il fait remarquer avec à-propos qu'en Angleterre et en Allemagne, où la lecture de la Bible est beaucoup plus répandue que chez nous, aucune version nouvelle n'a pu se faire accepter du sentiment populaire. La conclusion est que « de nouvelles traductions, faites aujourd'hui, seront et doivent être, non d'un » usage public et officiel, mais d'un usage exégétique et privé. » Nous ajouterons qu'elles pourraient cependant être d'un usage public, non religieux, il est vrai, mais littéraire et scientifique. Quand nous voyons une science pénétrante fouiller et éclairer les temps anciens par tant de côtés, nous nous disons qu'il ne serait pas indifférent de voir les monuments de l'antiquité hébraïque compris dans l'ensemble des études qui se poursuivent, et nous pensons notamment qu'une traduction entreprise sans nulle préoccupation dogmatique et sans parti pris d'aucun genre, mais avec la compétence, le respect, nous dirions presque la piété, qui distinguent la critique sérieuse de la critique frivole, nous pensons qu'une telle traduction serait une œuvre belle et appréciée, surtout si elle était accompagnée d'études, de notes et de commentaires résumant avec discernement les grands travaux d'outre-Rhin, les amendant au besoin, et les coordonnant avec l'art particulier à la critique française [1]. Conçue et exécutée ainsi, elle serait un des monuments les plus considérables de notre temps; mais elle dépasserait, nous le croyons, les forces d'un seul homme, et ne pourrait être menée à bonne fin que par une réunion de philologues et de critiques.

Voici pourtant que cette œuvre est entreprise en Allemagne par un seul érudit, et justement au point de vue où elle nous paraît le moins motivée, c'est-à-dire pour satisfaire aux besoins de la conscience religieuse. Avec une force de travail et de conviction à laquelle il faut, avant tout, rendre hommage, l'infatigable auteur des *Signes du temps,* M. le chevalier Bunsen, ancien ambassadeur de Prusse à Rome et à Londres, a consacré les laborieux loisirs de vingt années de vie publique et diplomatique à préparer une traduction et une explication nouvelles de la Bible, et il les offre aujourd'hui aux communions protestantes de l'Allemagne. M. Bunsen est persuadé que la foi n'a rien à redouter, qu'elle est au contraire appelée à profiter des travaux de la critique moderne. Il pense, d'un autre côté, que les anciennes versions, infidèles parfois à l'esprit, parfois à la lettre de l'original, sont loin de donner « à la commune religieuse » une image adéquate « de la parole de Dieu », de la Bible, qui est pour lui l'unique fondement de la religion; car il tient aussi peu compte de la dogmatique officielle des confessions protestantes que des décisions des papes et des conciles. Nous le répétons, il faut de toutes les manières louer l'effort convaincu de M. Bunsen; mais nous croyons que son plan ne répond pas du tout au but qu'il se propose. Son œuvre se présente avec des dimensions et un appareil scientifique qui suffiraient pour l'empêcher de devenir jamais populaire. Elle doit avoir huit gros volumes grand in-8°, dont quatre volumes de traduction et de commentaires, trois de recherches sur la Bible, et un consacré à l'histoire de la Bible et à la vie de Jésus. Le premier demi-volume [2], qui vient de paraître, ne contient que les

[1] On peut, sans injustice et sans faire tort à une œuvre consciencieuse et considérable, croire que la traduction de M. Cahen ne satisfait pas à toutes les exigences du programme, tel que nous le concevons.

[2] L'ouvrage sera publié en demi-volumes, se succédant de trimestre en trimestre. — Leipzig, Brockhaus.

onze premiers chapitres de la *Genèse*, et trois cent soixante-dix pages sont consacrées à des dissertations préliminaires sur l'opportunité de la nouvelle traduction, sur l'origine des livres et du canon de l'Ancien et du Nouveau Testament, sur les différents systèmes d'interprétation, sur la chronologie égyptienne, assyrienne et hébraïque, etc., toutes choses intéressantes au plus haut point pour l'érudit, mais dont la conscience religieuse n'a que faire. Les questions que M. Bunsen y soulève, et sur lesquelles nous aurons l'obligation de revenir, sont importantes pour la science, mais nullement pour la foi. Sa traduction même, à en juger par le petit nombre d'exemples que nous avons jusqu'à présent sous les yeux, ne nous paraît pas toujours des plus heureuses. Une des tâches qu'il s'impose, c'est de transposer en allemand moderne l'allemand un peu vieilli de Luther. Nous tenons pour certain que la version moderne sera toujours inférieure au point de vue de la couleur, de la force et de l'effet. Pour l'Allemagne protestante, la traduction de Luther est d'ailleurs devenue, malgré de nombreuses imperfections, la Bible elle-même, et la langue du réformateur est loin d'avoir vieilli au point de paraître inintelligible. On sait si en France une traduction de Plutarque a pu réussir à détrôner celle d'Amyot, et l'allemand de Luther est beaucoup moins distant de l'allemand moderne, qu'il a créé, que le français d'Amyot ne l'est du français de nos jours.

Il semble aussi que, considérées en elles-mêmes, et sans nulle comparaison avec les traductions antérieures, les innovations de M. Bunsen ne tiendraient pas toutes devant la critique. C'est ainsi que nous ne pouvons nous habituer à sa manière de rendre les premiers versets de la Genèse : « Au commencement, quand » Dieu créa le ciel et la terre, et que la terre était vide et déserte, et que les » ténèbres étaient sur l'onde, et que l'esprit de Dieu travaillait sur les eaux, Dieu » dit : Que la lumière soit, et la lumière fut! » Il faudrait que cette traduction tourmentée, qui allanguit tout, fût dix fois motivée dans le texte pour qu'on essayât de l'imposer au public. Nous croyons qu'elle ne l'est pas du tout, et que la traduction ordinaire est seule admissible. Celle-ci est non-seulement beaucoup plus belle, plus simple, mais seule conforme à la fois au génie de la langue hébraïque et au caractère particulier du fragment par lequel débute la Genèse. Ce n'est pas ici le lieu d'ouvrir une discussion grammaticale, mais nous sommes persuadé que notre opinion trouvera peu de contradicteurs.

Nous ne quitterons pas cette fois le volume très-varié de M Bunsen sans emprunter à une des nombreuses notices qu'il contient quelques indications sur l'édition du fameux *Codex Vaticanus*, dont le cardinal Maï s'était chargé, il y a près de trente ans, sur l'invitation du pape Léon XII, et qui vient enfin de paraître à Rome[1] quatre ans après la mort du cardinal. Les causes du long retard qu'a éprouvé cette publication ne sont pas parfaitement connues. Les cinq volumes dont elle se compose étaient imprimés dès 1843, au témoignage du professeur Tischendorf, et même dès 1838, d'après les déclarations non moins valables de M. Bunsen et du P. Vercellone lui-même, chargé de la révision définitive après la mort du cardinal. M. Tischendorf et M. Bunsen affirment tous les deux que le cardinal les leur a montrés, et qu'ils les ont vus et examinés. Le premier de ces deux érudits ajoute que le cardinal avait manifesté l'intention d'accompagner son édition de prolégomènes; mais cette intention aurait été depuis

[1] A la fin de février, en cinq vol. in-4°.

abandonnée. Il paraît aussi que des fautes innombrables ont été découvertes après l'impression, et que la correction a pris beaucoup de temps; mais on doit croire néanmoins qu'elle était terminée en 1848, car à ce moment le cardinal avait entamé des négociations pour la vente de son édition. Si donc la publication a tardé jusqu'à présent, M. Bunsen incline à penser qu'il s'est élevé des objections fondées sur l'inconvénient de donner une version différente de l'édition Sixtine ou officielle. Quoi qu'il en soit, ce n'est que le 16 mai 1857 que le cardinal Altieri, exécuteur testamentaire du cardinal Maï, a chargé le P. Vercellone, procureur général des Barnabites, de procéder enfin à la publication, qui a eu lieu après une nouvelle collation de l'édition avec le manuscrit, opérée par le P. Vercellone avec le concours du professeur Spezi, sous-conservateur des manuscrits grecs à la bibliothèque du Vatican.

La publication si longtemps attendue n'est du reste pas de nature à justifier pleinement l'attente de la critique, et reste à beaucoup d'égards au-dessous d'autres travaux analogues de l'érudition moderne. Elle n'est à la hauteur ni de la belle édition du manuscrit alexandrin du Muséum Britannique, ni des publications récentes du professeur Tischendorf. Le manuscrit du Vatican méritait cependant, à tous égards, des soins exceptionnels. Il contient, comme on sait, la copie la plus ancienne de la version des Septante (sauf quelques lacunes) et aussi le texte le plus ancien des écrits du Nouveau Testament. Une reproduction exacte d'un manuscrit d'une telle importance, et dont l'accès était devenu presque impossible, eût été d'un prix inestimable pour le monde savant, mais ce n'est pas cette reproduction exacte que nous a donnée le cardinal Maï. Si les derniers éditeurs d'autres manuscrits moins importants ont poussé le luxe du scrupule jusqu'à rendre même la figure extérieure du texte, au moyen de caractères fondus exprès, le savant cardinal, par une erreur inconcevable, qui lui a dans la suite coûté beaucoup d'efforts, sans qu'il eût pu la réparer pleinement, n'a pas même pris pour base de son travail le manuscrit dont la publication lui était confiée. Il a pris pour base, c'est le père Vercellone qui nous l'apprend, un exemplaire de l'édition Sixtine, se contentant d'indiquer en marge, comme des corrections typographiques, les variantes du manuscrit du Vatican. Ces corrections paraissent avoir été faites sans beaucoup de soin, de sorte que le cardinal aurait ensuite passé neuf ans à comparer le manuscrit avec le texte de son édition. Et il y a eu, comme nous l'avons dit plus haut, une nouvelle collation faite par le père Vercellone. Le résultat de ce dernier travail a été un index très-abondant de fautes typographiques, et l'insertion de cent cartons, ayant pour objet de rectifier les erreurs les plus fortes. Quant aux fautes d'accent, et à toutes les fautes contre l'orthographe du manuscrit, elles ont été négligées. D'un autre côté, les lacunes du texte ont été comblées au moyen d'emprunts faits à des manuscrits du douzième siècle. Ce n'est donc pas réellement le manuscrit du Vatican qui est publié, c'est un nouveau texte dans lequel figurent des variantes d'après ce manuscrit, et dont il est en somme assez difficile de déterminer la valeur.

Puisque nous parlons de paléographie sacrée, annonçons qu'un érudit allemand, M. Ernest Ranke, vient de découvrir dans les bibliothèques de Darmstadt, de Fulde et de Stuttgart, des fragments assez considérables de la version de la Bible connue sous le nom d'*Itala*, et qui est, comme on sait, antérieure à la Vulgate. Dans l'opinion de MM. Ernest Ranke, Tischendorf et Bethmann, le manuscrit dont ces fragments font partie remonte au cinquième siècle. La trou-

vaille n'est pas sans quelque intérêt, parce que les fragments découverts appartiennent aux prophètes de l'Ancien Testament, qui manquaient presque complétement dans les manuscrits de l'*Itala* connus jusqu'à présent.

Mais une bonne fortune plus importante est celle qui restitue au fameux *Codex argenteus* d'Upsal (manuscrit de la version gothique de l'évêque Ulfila) des feuilles qui avaient disparu depuis 1821, et que le dernier détenteur, soupçonné d'avoir été lui-même le voleur, a rendues avant de mourir au docteur Upstrœm, éditeur du *Codex*, probablement par remords de conscience, et en donnant dans tous les cas des explications très-peu satisfaisantes sur la légitimité de sa possession. M. Upstrœm vient de les ajouter à la belle édition qu'il a publiée il y a quelques années.

Quelques feuilles retrouvées d'un manuscrit déjà connu par des éditions antérieures paraissent peu de chose; mais si ces éditions étaient fautives, et c'était ici le cas, si on réfléchit ensuite qu'une lettre mise pour une autre suffit souvent pour dérouter toutes les recherches étymologiques, si on considère enfin l'importance que la philologie comparée a donnée à ces recherches, on arrive bien vite à une tout autre opinion. La nouvelle édition rectifie des erreurs assez notables qui s'étaient glissées dans les précédentes.

A. N.

Dissertations de la Société historique et philosophique de Breslau, 1 volume. — Breslau, Ed. Drewendt, 1858.

Publication remarquable et brillante, qui distance du premier coup bien des recueils académiques. Le premier travail est de M. Théodore Mommsen, l'auteur de l'*Histoire romaine* dont la *Revue germanique* a donné l'analyse, et c'est encore un point particulier de l'histoire romaine que M. Mommsen s'attache à élucider. Il s'agit de la « question de droit entre César et le sénat », c'est à-dire des longues contestations relatives au consulat que César demandait à l'expiration de son proconsulat des Gaules. M. Mommsen fait précéder sa discussion de recherches intéressantes sur la signification de quelques-uns des principaux termes de la langue politique des Romains, tels que *provincia*, *imperium*, sur l'année politique et l'année civile, sur la durée des fonctions publiques. Tous ces points avaient déjà été abordés dans l'histoire romaine, mais M. Mommsen les éclaire ici à nouveau, avec un luxe de détails et de citations qu'excluaient les nécessités du récit et les conditions d'un ouvrage d'ensemble [1].

M. F. Haase traite de la constitution primitive de l'Attique. Les anciens poëtes et les anciens historiens représentent cette constitution, tantôt comme une fédération de douze villes, tantôt comme une agrégation de quatre ou de trois tribus ou castes. Les conclusions de M. Haase sont que toutes ces indications diverses doivent être ramenées à la conception de quatre castes, et que cette forme primitive a été importée de l'Orient. Les castes auraient été : la caste royale et

[1] Puisque le nom de M. Mommsen revient sous notre plume, nous dirons que c'est à tort que plusieurs journaux français ont présenté comme tout à fait récente la découverte des fragments de Licinianus. Ces fragments ont été édités par M. Pertz, il y a plus d'un an, et M. Mommsen en a tiré un parti assez notable dans la seconde édition de son *Histoire romaine* (qui est de 1857), pour la chronologie de certaines périodes, notamment pour celle de la guerre de Mithridate.

cléricale, c'est-à-dire celle qui fournissait les rois, chefs en même temps de l'État et du culte, et dont les membres formaient une aristocratie; celle des grands propriétaires, deuxième aristocratie; celle des petits propriétaires et celle des artisans, réunissant les classes laborieuses et exploitées. Le premier changement aurait été que la deuxième caste eût conquis l'égalité avec la première, et la tradition en serait en partie conservée, en partie symbolisée dans les récits concernant le gouvernement et les luttes de Thésée. Depuis Thésée, on ne mentionne plus que trois classes ou tribus. Dès lors aurait été fondé le véritable gouvernement aristocratique, d'abord sous des rois, et ensuite d'une manière plus conforme à l'esprit de l'aristocratie, sous des magistrats électifs, les archontes. Les luttes des castes opprimées contre la caste gouvernante nous amènent ensuite jusqu'à Solon. La législation terroriste de Dracon est présentée comme le dernier effort, la dernière défense de l'aristocratie; celle de Solon est le triomphe de la démocratie. Nous retenons ce travail pour y revenir.

Nous citerons encore une courte mais forte dissertation de M. Braniss, « sur » la conception atomistique et la conception dynamique de la nature. » La conception atomistique, qui veut aujourd'hui s'introduire de nouveau dans la philosophie, est, comme on sait, l'hypothèse qui sert de base à la théorie des sciences naturelles, et spécialement à la chimie; mais ce n'est et ne pourra jamais être qu'une hypothèse, car nul observateur ne verra jamais les atomes. Mais, de même qu'on ne peut les faire voir, on ne pourra non plus jamais démontrer leur non-existence. Aussi n'est-ce pas contre l'atomisme en lui-même, mais uniquement contre l'atomisme mécanique que se prononce M. Braniss, c'est-à-dire contre celui qui ne voit que les atomes et leurs mouvements extérieurs, et ne veut pas voir la force d'où procèdent ces mouvements. C'est sur cette idée de force que repose la conception dynamique, indiquée en premier lieu par Kant. Le dynamisme, comme le démontre très-bien M. Braniss, n'est pas hostile, en principe, à la théorie des atomes; il la considère plutôt comme une hypothèse indifférente, pourvu qu'elle n'implique pas la conception mécanique de l'univers. En d'autres termes, M. Braniss n'a pas d'objections à faire contre un atomisme dynamique. Nous indiquerons encore mieux, par la citation suivante, la position qu'il entend prendre : « Dans » la théorie mécanique, la nature est un état despotique, où le peuple servile des » atomes obéit aveuglément à la loi qui le domine. Mais si cette loi est considérée » comme une pensée vivante, comme une idée douée de la force de se réaliser, » et la nature existante comme l'idée se réalisant dans les faits, alors disparaît » l'obéissance passive des atomes et toute la conception mécanique, pour faire » place à l'empire vivant du dynamisme. » On reconnaît la *natura naturans* et la *natura naturata* de Spinosa, et mieux encore le panthéisme idéaliste de Hegel.

A. V.

EMPÉDOCLE ET LES ÉGYPTIENS (*Empedocles und die Ægyptier*), par A. Gladisch, avec des notes de MM. Brugsch et Passalaqua. — Leipzig, 1858.

M. Gladisch est un érudit philosophe ou un philosophe érudit, sorti de l'école hégélienne, et qui a consacré vingt-cinq ans de sa vie à fouiller les documents sacrés et l'histoire des anciens peuples (Chinois, Hindous, Parses, Égyptiens et Israélites), ainsi que la philosophie primitive des Grecs. Outre un grand ouvrage,

la Religion et la Philosophie dans leur développement historique et dans leurs rapports, d'après les monuments (Breslau, 1852), on a de lui les monographies suivantes : *Pythagore et les anciens Chinois; les Éléates et les Indiens; l'Idée fondamentale d'Héraclite; les Mystères des pyramides et des obélisques; Anaxagore et les Israélites.* La publication que nous annonçons est la suite de ces monographies. La conclusion que M. Gladisch tire de ses recherches est que la philosophie antésocratique des Grecs n'est autre chose que la forme scientifique des idées religieuses de l'Orient, et que la vraie philosophie grecque ne date que de Platon. Son travail sur Empédocle a pour objet de montrer les rapports de ce philosophe avec le panthéisme des Éléates, et ceux de ce panthéisme avec la spéculation égyptienne. Les Éléates ont, d'après M. Gladisch, fait un travail d'abstraction sur les figures concrètes de la mythologie et de la religion égyptienne. On sait qu'ils représentent l'absolu comme une sphère, dont la raison est l'âme, et l'univers visible le corps. Le corps du tout, de la Divinité, comme celui de tous les êtres particuliers, est formé des quatre éléments, et la diversité des êtres s'explique uniquement par la diversité des proportions. La raison ou l'âme réside chez les créatures dans le sang, et principalement dans le cœur. Ces idées fondamentales, M. Gladisch croit les retrouver dans le culte des Égyptiens, pour qui es animaux auraient été les hiéroglyphes vivants d'idées religieuses. Les anciens Égyptiens ont les mêmes idées qu'Empédocle sur la migration des âmes. Chez l'un comme chez les autres, l'Amour et la Discorde, Aphrodite et Nicos, Isis et Typhon, sont les uniques principes des choses et du changement. Ce qui fortifie singulièrement la thèse de M. Gladisch, c'est l'assentiment de deux hommes qui sont des autorités en égyptologie, du voyageur docteur Brugsch et de M. Passalaqua, directeur du musée égyptien de Berlin. Ce dernier surtout adopte très-explicitement et étend les vues de M. Gladisch.

A. V.

La vie et les études universitaires. Cours fait à l'université de Halle par M. Erdmann. — Leipzig, Geibel, 1858.

Il était autrefois d'usage dans les universités allemandes qu'à chaque semestre un professeur, le plus souvent de philosophie, se chargeât de la mission délicate d'initier les étudiants aux devoirs de la vie universitaire en leur indiquant, amicalement et sans nulle pédanterie, la meilleure manière de profiter de leurs études. Ces cours, d'une utilité incontestable, avaient un double but : prémunir des jeunes gens émancipés d'hier contre les séductions et les écueils de leur nouvelle position, et opérer la transition des gymnases aux universités, d'un enseignement réglementé et secondaire à un autre plus libre et plus élevé. Malheureusement cet usage s'est à peu près perdu au moment où il eût rendu le plus de services, justement depuis que les étudiants arrivent plus jeunes à l'université, et que, par leur empressement à rechercher les grandes villes, Berlin, Munich, Leipzig, ils s'affranchissent de tout contrôle sérieux et rendent la surveillance universitaire impossible. Le succès de M. Erdmann à Halle prouve cependant que la jeunesse universitaire ne répugne pas à cet enseignement paternel. Grâce à une exposition vive, claire et relevée par des remarques piquantes et sarcastiques, M. Erdmann, déjà connu par des travaux philoso-

phiques plus importants, réussit depuis de nombreuses années à attirer autour de sa chaire la majorité des étudiants de Halle. Encouragé par ce long succès, il vient de publier cette série de leçons qui embrasse toute la vie universitaire, de l'immatriculation à l'examen de sortie, et nous montre l'élève dans ses divers rapports avec ses professeurs, ses condisciples, la police et les *philistins*. Toutes les questions, même celle du duel, sont traitées par lui avec une grande indépendance. Nous devons ajouter, toutefois, qu'en livrant à l'impression ces pages pleines sans doute de bons conseils et de graves enseignements, l'auteur s'est exposé au danger, assez fréquent d'ailleurs, de se rendre un mauvais service en voulant être utile aux autres. En lisant le livre, on a quelque peine à s'expliquer le succès retentissant du cours, si l'on ne fait la part du prestige de l'improvisation. Nous y avons trouvé aussi des plaisanteries d'un goût douteux, des allusions risquées, et certaines remarques qui révèlent chez le professeur un trop vif désir de plaire à son jeune auditoire. Mais à part ces petites taches, ce livre ne renferme que d'excellentes indications et des renseignements précieux, et nous en recommandons la lecture à tous ceux qui, en France, désirent connaître l'organisation intérieure des universités d'outre-Rhin. Ce sera pour eux une véritable initiation à la vie universitaire allemande.

E. S.

Geschichte der grieschischen Plastick für Kunstler und Kunstfreunde, mit Illustrationem (Histoire de la plastique grecque pour les artistes et les amis des arts, avec illustrations), par J. Overbeck. — Leipzig, Hinrichs, 1857; 2 volumes de 5 livraisons chacun).

Les arts s'efforcent comme la science de se faire tout à tous. L'œuvre nouvelle de M. Overbeck, dont le premier volume a paru récemment, est à sa manière un signe du temps — et un signe heureux. — Kugler, dans son Histoire de l'art, et Lübke, dans son Histoire de l'architecture, ont donné le signal et ouvert un champ plus large aux jouissances que procure à toute imagination un peu élevée la connaissance des chefs-d'œuvre des grands sculpteurs, des grands architectes et des grands peintres de tous les temps. M. Stahr tentait naguère dans son « *Torso* » de mettre sous les yeux d'un public plus étendu les richesses de l'art antique. Dans cette œuvre, malheureusement, le savoir et la critique ne semblent pas répondre toujours à l'élégance de la forme et à l'excellence des intentions. En ce point, le nom de M. Overbeck nous est une caution parfaite. La méthode que l'auteur a adoptée préserve son livre de l'encombrement presque inévitable en un sujet où les documents et les sources se présentent avec une abondance et une variété si grandes. Il a divisé l'ouvrage par périodes, et pour chacune d'elles il commence par fournir au lecteur des renseignements biographiques sur les artistes qui l'illustrèrent, pour passer ensuite à l'étude des œuvres et faire l'examen critique des monuments.

Nous attendons avec impatience le second volume d'une œuvre sur laquelle, le cas échéant, la *Revue germanique* ne manquera pas de revenir pour en faire l'objet d'une appréciation spéciale.

C. D.

Mythoterpe, par Mme Amara George, MM. G. F. Daumer et Alexandre Kauffmann. — **Euphorion**, *poëme en quatre chants*, par M. Gregorovius. — **Nemrod**, *tragédie en cinq actes*, par M. G. Kinkel.

Mythoterpe est un recueil de poésies puisées dans les mythes, les traditions et les légendes de tous les peuples. Les trois auteurs se sont partagé le monde de la mythologie; dans leur œuvre, les héros persans coudoient les demi-dieux grecs, les légendes mahométanes s'épanouissent à côté des légendes chrétiennes, le monde scandinave est mêlé au monde rabbinique. C'est un recueil qui ressemble à la *Voix des peuples* de Herder; mais tandis que l'auteur des *Idées* s'était surtout attaché au côté humain et attrayant dans les traditions des âges et des races, nos trois poëtes choisissent de préférence le côté sombre, étrange et mystérieux, de sorte que le concert qu'ils produisent est plus strident qu'harmonieux; mais dès que c'est l'effet qu'ils ont cherché, il n'y a rien à dire. Il y a d'ailleurs, comme poésie, des choses excellentes dans ce recueil à moitié conjugal, car madame Amara George est la femme de M. Kauffmann. M. Daumer est surtout connu par un ouvrage qui a fait grand bruit en son temps, les *Mystères de l'antiquité chrétienne*.

Euphorion appartient au genre néo-grec. M. Gregorovius est de l'école de Platen, beaucoup plus soucieuse de la forme que du sentiment. Le motif du poëme est le fameux candélabre trouvé dans la maison d'Arrius Diomède à Pompéi, et qu'on voit maintenant au musée de Naples. La fiction est celle-ci : Ione, la fille de Diomède, est attendue dans la maison paternelle, revenant de Rome, où elle avait passé les années qui font la transition de l'enfance à la jeunesse; les esclaves du maître se préparent à lui offrir des cadeaux de bienvenue. Parmi ces esclaves se trouve Euphorion; il a modelé en secret le fameux candélabre pour l'offrir à sa jeune maîtresse, la compagne de son enfance. L'arrivée d'Ione est l'occasion d'une grande fête; on rassemble les présents, et celui d'Euphorion efface de beaucoup tous les autres. Son œuvre réunit tous les suffrages; mais la récompense qu'il avait espérée, la liberté, il ne l'obtient pas, et la parole d'affranchissement ne tombe point de la bouche de Diomède. Alors, Ione elle-même, la reine de la fête, la prononce par une inspiration subite, révélant ainsi le penchant secret de son cœur. En ce moment la terre tremble, le Vésuve éclate, et Pompéi est ensevelie sous les cendres. Euphorion et Ione, miraculeusement sauvés, font voile pour l'Égypte. Telle est, dans toute sa simplicité, la donnée qui a fourni à M. Gregorovius la matière de quatre chants; mais Gœthe n'a-t-il pas composé les neuf chants d'*Hermann et Dorothée* avec presque encore moins? Par certains côtés, surtout par la forme, *Euphorion* n'est pas indigne d'être cité à côté de ce chef-d'œuvre. M. Gregorovius manie avec une véritable maëstria l'hexamètre grec, très-difficile à reproduire en allemand, précisément à cause de l'apparente facilité de la langue. On comprend que les descriptions abondent : celles de l'atelier d'Euphorion, du candélabre, de la fête, sont de véritables chefs-d'œuvre. Le tout semble néanmoins un peu long et froid, ce qui est le défaut de tous les pastiches, et surtout de ceux de l'antiquité classique. Nulle étude n'est plus féconde, mais nulle imitation n'est plus ingrate que celle de l'art grec.

Avec M. Kinkel, nous quittons la poésie plastique pour la poésie symbolique et philosophique. Sa tragédie de *Nemrod* doit figurer les origines de la civili-

sation, le triomphe de la force organisée sur la force sauvage. Nemrod, fondateur de l'empire de Babylone, est le premier civilisateur; il est aussi le premier oppresseur, ce qui n'est pas contradictoire; car dans les temps primitifs les hommes ne s'élèvent à la civilisation que par l'assujettissement et la discipline.

Par un anachronisme permis, Abraham et Isaac figurent parmi les personnages de la tragédie. Une faute plus grave, c'est d'avoir introduit le symbole et la philosophie de l'histoire dans la poésie dramatique. La scène ne supporte pas d'idées, pas d'abstractions; elle réclame des passions, des caractères, des hommes, de la vie concrète. L'auteur peut répondre, il est vrai, qu'il n'a pas destiné sa tragédie au théâtre. M. Kinkel est, comme M. Gregorovius, et dans un autre genre, un maître de la forme. Il y a, comme style, des parties splendides dans *Nemrod*. C'est dans l'exil que M. Kinkel enrichit la littérature de sa patrie. Il est une des plus touchantes victimes de 1848.

Th. D.

Littérature juive. — Saron, par M. le docteur Louis Philippson, 3e volume. — Leipzig, 1858.

M. le docteur Philippson est, en Allemagne, un des représentants les plus distingués, les plus actifs et les plus méritants du judaïsme éclairé, c'est-à-dire de cette tendance qui, sans rien abandonner de l'héritage traditionnel et en conservant intacts la foi et le génie de la race, sans apostasie morale, en un mot, comprend, d'un autre côté, que le judaïsme doit participer à la vie générale de la civilisation moderne, en suivre le courant et s'y développer, s'il veut subsister sans détérioration. Telle est, ce nous semble, la pensée générale à laquelle peuvent être ramenées les nombreuses productions auxquelles le savant écrivain a attaché son nom dans des ordres très-divers. La publication dont nous voulons dire un mot aujourd'hui est faite par les soins de « l'Institut pour le développement de la littérature israélite, » fondé, conjointement avec le docteur Philippson, par les docteurs Jellinek (de Vienne) et Jost (de Francfort). Elle est toute littéraire : sous le nom hébraïque et poétique de *Saron*, l'auteur a réuni une série de nouvelles et de poésies. Le troisième volume, qui vient de paraître, contient deux drames en vers, plusieurs esquisses dramatiques moins développées, un poëme philosophique sur le *Moi*, où il est traité successivement de la « solitude du Moi » et du « Moi en soi », et de petites poésies lyriques d'un bon sentiment, mais d'une forme un peu défectueuse.

Le premier des deux drames, *Esterka*, se passe en Pologne, sous le règne de Casimir le Grand. C'est là que les Juifs, chassés, par les persécutions, du midi et du centre de l'Europe, ont trouvé un refuge. Les principaux personnages sont : Esterka, jeune israélite, Ben Joseph, son fiancé, et le roi Casimir. Esterka est, par la méchanceté d'un grand seigneur qui avait voulu la séduire, dénoncée comme ayant tué un enfant chrétien; mais le roi est informé de son innocence par les soins de Ben Joseph. Il la voit, l'aime, et lui offre de l'épouser. Esterka répond à cet amour, mais elle est liée par un serment à son fiancé. Ben Joseph, la personnification du judaïsme luttant et espérant, renonce à elle parce qu'il espère de son mariage avec le roi l'émancipation de sa nation; mais, si Casimir le Grand se montre dans le drame aussi bon homme qu'Assuérus, Esterka n'est ni une Esther ni une Judith : sa passion pour le roi l'absorbe tout entière et lui fait oublier sa

nation, sa religion et les promesses qu'elle avait faites à Ben Joseph. Le châtiment est proche; le grand seigneur qui avait voulu la perdre au premier acte soudoie, au dernier, des scélérats pour l'empoisonner le jour même des noces et pendant le repas nuptial. Ben Joseph a surpris le complot; il peut le déjouer, la sauver : « Mais quoi! me précipiter encore une fois dans le tourbillon trompeur de la vie, » arrêter encore une fois la roue du destin, qui finira cependant par la broyer? » Ne vaut-il pas mieux que tout finisse d'un coup? Ce roi chrétien, circonvenu » par ses courtisans et ses prêtres, en viendrait tout de même à détester la fille » juive; ils conduiraient son esprit, peut-être sa main, son glaive!... Elle » mourrait dans le malheur, dans l'exil, dans l'abandon!... Quelle meure dans » l'heureuse ivresse de la joie.... Il serait temps encore!... Mais que me fait tout » cela? Ne m'ont-ils pas dédaigné, repoussé tous les deux? A-t-elle tenu son serment? N'a-t-elle pas renié le Dieu de ses pères? N'a-t-elle pas sacrifié son » peuple aux chrétiens? Ne s'est-elle pas jetée dans les bras de ce chrétien? Qu'il » la protége donc, s'il peut!... Tout est fini; je me rends à Sion pour y déposer » les débris de mon bonheur à côté des débris de mes pères, et trouver une » tombe près des tombes des ancêtres. » Ce Ben Joseph, qui cache sous les habits et le jargon d'un colporteur l'esprit le plus élevé, les projets les plus vastes et le caractère le mieux trempé, est une figure assez attrayante, et Esterka plaît par sa faiblesse même. Il y a de belles situations, mais trop longuement développées. Le style manque d'originalité. Tel qu'il est, ce drame nous paraît bien supérieur au suivant : *Jérémie*. Dans celui-ci, on ne peut absolument s'intéresser à personne, ni au jeune roi Jojachin, aussi dénué de charme que de caractère, ni à son oncle Méthania, conspirateur de mélodrame, ni à la princesse Hulda, qui ne sait ce qu'elle veut, ni même au prophète Jérémie, qui conseille en très-grandes phrases une très-petite politique. L'auteur a cru devoir enchâsser dans son dialogue quelques citations de son prophète; mais comme elles ne sont pas en harmonie avec la couleur du reste, elles détonnent et produisent un mauvais effet.

Disons, en terminant, que M. Philippson est loin d'être le premier Israélite qui ait essayé de rendre des idées juives dans des formes poétiques complétement étrangères au génie de sa race et de sa langue. Les Israélites allemands ont une littérature dramatique assez riche et curieuse, consistant en compositions publiées soit en hébreu, soit en allemand, souvent dans les deux langues à la fois. Sans remonter bien au delà des temps actuels, nous pourrions citer plus de vingt drames, dont ceux de Moïse Konitz et du professeur Aaron Wolfssohn sont les plus remarquables. *Beth-Rabi*, de Moïse Konitz (1809), est une biographie dramatisée du rabbin Judas Hannassi, l'un des auteurs de la *Mischna* babylonienne. C'est une œuvre surtout curieuse par les notes, qui sont un véritable trésor de la littérature talmudique. La pièce intitulée *Dans l'empire des bienheureux*, du professeur Wolfssohn (1794), est un drame satirique; il tire son nom du lieu de la scène, qui est le Paradis. L'auteur a voulu représenter la lutte des partis religieux dans le sein du judaïsme de son temps. Les principaux personnages sont Maïmonides, Moïse Mendelssohn et un rabbin polonais, qui est la personnification de la tendance rétrograde et fanatique, et le personnage ridicule de la pièce. Les intentions dogmatiques et polémiques de l'auteur ont aussi motivé de nombreuses notes en hébreu, en rabbinique et en juif allemand moderne. Nous pourrions encore rappeler deux imitations de l'*Esther* de Racine, de Salomon Rapaport et de Joseph Haltern, etc., etc.

A. N.

Légendes suisses d'Argovie (*Schweitzer-Sagen aus dem Argau*), par M. Rocholtz. — Deuxième et dernier volume; 1858.

La science du dix-neuvième siècle, et principalement la science allemande, a le mérite d'avoir restitué leur véritable valeur aux traditions et aux contes populaires, que dédaignait fort à tort la science plus superficielle de nos pères. Rien n'est plus important que ces documents uniquement conservés dans la mémoire des générations, pour la connaissance de l'esprit, du génie et de la filiation des peuples. Tout à fait dans l'esprit des deux frères Grimm, c'est-à-dire sans nulle préoccupation littéraire et avec un respect entier pour la tradition, M. Rocholtz a recueilli de la bouche de ses compatriotes et a rédigé cinq cent trente-six légendes de la Suisse allemande. C'est une œuvre considérable, sur laquelle la *Revue Germanique* reviendra, mais qu'elle a voulu annoncer dès aujourd'hui.

A. N.

MONUMENTA GRAPHICA MEDII ÆVI.

L'imprimerie impériale de Vienne vient de faire paraître les premiers cahiers de cette importante publication, entreprise par les soins du gouvernement, et consacrée à la reproduction *photographique* des documents historiques. Nous croyons que c'est la première fois que la photographie est mise, au moins sur une grande échelle, au service de l'investigation historique. Le recueil doit contenir tous les documents les plus importants du moyen âge, depuis les temps les plus reculés jusqu'au seizième siècle, qui peuvent se trouver dans les archives autrichiennes. C'est M. Sickel, professeur de paléographie à l'université de Vienne, qui dirige la publication. Il s'est adjoint M. César Foucard, professeur de paléographie à Venise, et M. Osio, directeur des archives de Milan. Le travail photographique a été réparti entre l'atelier qui fait partie de l'imprimerie impériale de Vienne, et les photographes Durone de Milan, Lotze de Vérone, et Perini de Venise. Toutes les épreuves sont admirablement réussies.

Les *Monumenta graphica* ne donneront pas seulement des documents latins, mais aussi des documents en vieux allemand, en vieux tchèque, en vieux slowène, etc. La publication est plus spécialement destinée aux écoles paléographiques et aux séminaires historiques de l'Autriche.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DE

LA REVUE GERMANIQUE.

Berlin, 25 avril.

Je commence par ce qui doit vous intéresser le plus : deux membres de votre Institut, MM. Philippe le Bas et Natalis de Wailly, ont été nommés membres correspondants de notre Académie des sciences (section d'histoire et de philosophie), et c'est par une leçon sur un livre français, l'*Ancien Régime et la Révolution*, que M. Gneist, l'éminent professeur de notre Faculté de droit, a terminé la série des cours publics à l'usage des gens du monde, qui se font chaque hiver dans le local de l'Académie de chant. Je n'ai pas besoin de vous dire que M. Gneist a rendu pleine justice au mérite et aux consciencieuses recherches de M. Tocqueville, en accusant néanmoins quelques divergences. En comparant le passé de la France à celui de l'Angleterre, il a fort insisté sur ce point, que l'Angleterre n'a pas toujours été ce qu'elle est aujourd'hui, et que son point de départ a été une centralisation absolue. Si les destinées de l'aristocratie anglaise ont été si différentes de celles des ordres privilégiés en France, c'est, a-t-il dit, que la première a toujours compris que les droits impliquaient aussi des devoirs, principe élémentaire dont l'ancienne noblesse française a durement expié l'oubli. En parlant de l'Angleterre, M. Gneist était tout à fait sur son terrain ; je ne crois pas qu'homme sur le continent ait plus profondément étudié le mécanisme constitutionnel et administratif de ce pays, et vous savez sans doute qu'il a écrit là-dessus un livre des plus complets et des plus remarquables.

Une remarque qui peut vous intéresser est que cette institution de cours publics, en dehors de l'enseignement proprement dit, est presque générale en Allemagne. Il y en a à Vienne, et ceux de Munich sont fort importants [1]. Ceux que le professeur Hæusser, de l'université d'Heidelberg, a faits, pendant l'hiver, au foyer du théâtre grand-ducal de Carlsruhe, sur l'invitation et en présence du grand-duc, ont eu un grand retentissement, et ont été suivis ici avec d'autant plus d'intérêt qu'ils touchaient à la grande époque de l'histoire prussienne. Le sujet de M. Hæusser était Frédéric le Grand. Il faut vous dire que les esprits étaient justement un peu émus d'une sorte de pamphlet qui ne fait guère honneur à la plume illustre dont il est sorti, laquelle ne serait pas illustre si elle n'avait écrit que cela. Je veux parler d'une étude déjà ancienne de M. Macaulay sur Frédéric II. Lord Macaulay est un grand historien, tout le monde en convient, mais puisqu'on a dit d'Homère qu'il a sommeillé quelquefois, on peut bien dire de lui qu'il a dormi au moins une fois : il n'a pas du tout compris Frédéric II, et il l'a jugé fort mesquinement,

[1] Voir plus bas, dans notre correspondance de Munich, le résumé d'une leçon du professeur Liebig.

avec des idées étroites et vulgaires qui ne laisseraient debout aucun personnage historique. Comme on traduit tout en Allemagne, il s'est trouvé des traducteurs pour faire connaître à notre public cette erreur d'un esprit éminent. La sensation a été grande et désagréable, et les éloquentes leçons du professeur Hæusser ont été considérées comme une réponse indirecte à l'attaque anglaise, et doublement bien venues à ce point de vue.

Puisque j'en suis aux contestations entre Anglais et Allemands, je vous entretiendrai tout de suite d'un débat qui remet en présence des morts non moins illustres que Frédéric II. Il s'agit, d'une part, de Newton et de Gœthe, d'autre part, de Newton et de Leibnitz. Vous savez que Gœthe — et il fallait que ce fût lui pour que cette audace ne parût pas un blasphème — a, dans sa *Théorie des couleurs*, opposé à l'optique de Newton une théorie absolument différente. Jusqu'à présent, et bien que Schiller, dans une lettre tout récemment publiée pour la première fois, se fût rangé du côté de son ami [1], on n'avait considéré la *Théorie des couleurs* que comme l'erreur ingénieuse et brillante d'un esprit d'ailleurs aussi compétent et aussi autorisé dans ces matières scientifiques que dans les matières littéraires; mais voici qu'un savant, le docteur Grœwell, entre en lice contre la théorie qui a prévalu, avec une brochure intitulée comme suit : *Gœthe a raison contre Newton*. Et voilà le débat rallumé. Il s'est continué oralement dans le sein de notre association polytechnique. M. Ch. Wolf a réfuté le docteur Grœwell en deux leçons; le docteur Grœwell a riposté, et il a prétendu donner la démonstration mathématique de la théorie de Gœthe. Je dis : il a prétendu, parce que je suis obligé de confesser mon incompétence. Je puis constater seulement que l'assistance a paru favorablement impressionnée par ses arguments, ce qui n'est peut-être pas tout à fait concluant; car si le docteur Grœwell ne défend pas la cause la plus juste, il défend celle qui est nécessairement la plus sympathique à nous autres Allemands. Quoiqu'il en soit, si d'une part on veut dépouiller Newton au profit de Gœthe, d'autre part on appauvrit Leibnitz au profit de Newton; si on conteste à celui-ci son optique, on veut en même temps lui rendre la gloire entière et exclusive de l'invention du calcul différentiel, ce qui établit une sorte de compensation. Lisez *Les prétentions de Leibnitz à l'invention du calcul différentiel*, par le docteur Sloman (Leipzig, Teubner), et vous apprendrez que ces prétentions reposent tout simplement sur un habile plagiat. M. Sloman soutient, avec une conviction évidente, mais aussi, à ce qu'il semble, avec un peu de subtilité et de parti pris, la thèse antileibnitzienne qui lui a peut-être été un peu suggérée, à son insu, par les exagérations déplacées et déplaisantes de quelques admirateurs outrés de Leibnitz. Je dois vous dire qu'il n'est pas plus doux pour les Français que pour l'auteur de la *Théodicée*, qu'il conteste à Fermat toute part sérieuse dans la création du calcul différentiel, et qu'il malmène fort M. Biot, qu'on considérait comme ayant fait la part juste et équitable de toutes les prétentions. Mais il est probable que les choses resteront en l'état, c'est-à-dire qu'après comme avant la brochure de M. Sloman, l'opinion sera que le calcul différentiel a été inventé un peu par beaucoup de mathématiciens, beaucoup par Newton, et aussi, en même temps que par Newton, par Leibnitz.

[1] « Ses découvertes dans l'optique ne seront appréciées que par la postérité; il a démontré jusqu'à l'évidence la fausseté de la théorie de Newton, et si le temps lui permet de terminer son œuvre, la question sera irrévocablement tranchée. »

Parmi les nouvelles ayant pour vous un intérêt particulier, j'ai oublié plus haut de mentionner celle-ci : M. Brugsch, le célèbre voyageur et égyptologue, prépare une histoire de l'Égypte depuis la plus haute antiquité, et cette histoire doit être publiée en français, probablement à la demande du vice-roi, qui, sur la recommandation de M. de Humboldt, a fait compter à l'auteur un secours de 20,000 francs pour cette entreprise. M. Brugsch a rapporté de son dernier et récent voyage en Égypte des documents fort précieux, et un grand nombre de curiosités scientifiques et archéologiques, entre autres un manuscrit de cuir, âgé, dit-on, de quatre mille ans, et contemporain de la douzième dynastie, c'est-à-dire probablement le plus ancien manuscrit connu. Il a rapporté aussi, ce qui vaut encore mieux à mon sens, des nouvelles assez rassurantes concernant le docteur Vogel. M. Brugsch ne croit pas que Vogel ait été exécuté par le sultan Shérif; il croit qu'il est simplement détenu, et que sa vie n'est pas en danger. C'était aussi l'opinion de ce pauvre baron Neymans, et vous l'avez enregistrée dans votre dernière livraison. Vous savez sans doute maintenant que ce jeune voyageur a succombé au Caire [1], aux suites malheureuses d'une simple opération de dents, au moment même où il se préparait courageusement à pénétrer dans le Darfour, pour essayer de se mettre personnellement en relation avec Vogel. M. Neymans, qui voyageait sous les auspices du gouvernement bavarois, et qui promettait de bien servir la science, n'avait que vingt-six ans. Nous avons ici en ce moment un autre voyageur des plus intéressants. C'est un israélite qu'on appelle Benjamin, et qui est originaire du Hanovre. Il a déjà parcouru l'Asie Mineure et le nord de l'Afrique, et il se propose maintenant de pénétrer en Chine. Le but de tous ses voyages est de recueillir partout les antiquités de sa race; il nous promet un livre sur les découvertes qu'il a faites jusqu'à présent. Il est très-bien posé dans le monde de nos savants et de nos géographes, et MM. de Humboldt, Ritter et Petermann semblent s'intéresser à lui tout particulièrement.

Peu de chose de nouveau dans le monde des arts et de la scène. Le gouvernement fait réunir les modèles de toutes les œuvres de Rauch, de sorte qu'il est probable que Berlin aura son musée Rauch, comme Copenhague a son musée Thorwaldsen et Munich son musée Schwanthaler. J'apprends aussi qu'on exécute en marbre, pour le roi, le magnifique groupe de Moïse que Rauch achevait de modeler au moment de sa mort. Notre école de Dusseldorf perd son meilleur peintre, M. Lessing, qui part pour Carlsruhe, avec le titre de directeur du musée grand-ducal. Les Berlinois ont failli se brouiller avec mademoiselle Seebach. La grande actrice, attachée depuis deux ans au théâtre royal de Hanovre, et en même temps lectrice de la reine de Hanovre, avait promis de venir donner quelques représentations. Son nom était déjà sur l'affiche, quand elle fit savoir qu'elle était indisposée. On crut à un caprice, mais c'était, Monsieur, une indisposition sérieuse. Depuis, mademoiselle Seebach est venue et nous a joué *Adrienne Lecouvreur* (en allemand) avec toute sa force aimable et pénétrante. Mademoiselle Wagner, la prima-donna de notre grand opéra, vient de donner un exemple qui ne sera pas imité par beaucoup d'artistes; elle a refusé 60,000 francs que lui offrait un entrepreneur pour la faire chanter, pendant les six mois de son congé, sur les théâtres de Madrid et de Lisbonne. Cela tranche un peu sur la déplorable habitude qu'ont prise la plupart des acteurs de s'user prématurément en allant

[1] Le 15 mars.

cabotiner à droite et à gauche, dans les moindres loisirs que leur laisse leur engagement. Nous avons eu au théâtre royal un *faux Démétrius*. Vous savez que Schiller avait abordé ce sujet au moment de sa mort; il avait laissé les deux premiers actes presque terminés, et un scenario fort touffu des trois derniers, M. Gustave Kühne, a entrepris, après bien d'autres, de terminer la pièce, et sa tentative n'a pas été trop malheureuse, bien que ce qui lui revient dans cette collaboration illustre ait paru un peu mélodramatique. L'exécution a malheureusement été peu satisfaisante, et a montré une fois de plus que les pièces de fabrique qu'on fait jouer à nos acteurs les ont considérablement éloignés des traditions de la grande tragédie.

Nous avons perdu ce mois M. le professeur et bibliothécaire Dehn, probablement le plus grand connaisseur de l'Europe en science et en antiquités musicales. Il n'y a peut-être jamais eu de vocation plus décidée que la sienne. Il avait appris le violoncelle par pur dilettantisme, quand la perte de sa fortune le contraignait de demander des ressources à la musique. Il donna des leçons, étudia, et se trouva tout d'un coup un très-grand virtuose, un très-grand théoricien et un très-grand antiquaire musical. Il avait dû à la recommandation de M. Meyerbeer sa place à la bibliothèque, qu'il a enrichie par de nombreuses et heureuses acquisitions d'œuvres de maîtres anciens. C'est un de ces hommes qui sont complets dans leur sphère, et qu'on ne remplace jamais parfaitement.

F. W.

Vienne, 24 mars.

Je vous écris au milieu de la poussière et des décombres. Vienne est livré aux démolisseurs, et il faut que vous sachiez enfin qu'il n'y a pas que Paris pour se rajeunir et se développer. Nous marchons sur vos traces, et voici que, pour commencer, tombent les vieux remparts, les bastions crénelés, qui séparaient la très-petite capitale de la monarchie autrichienne de ses immenses faubourgs. Démolition incommode pour le moment, mais nécessaire à coup sûr, bienvenue, et à laquelle les Viennois attachent les plus grandes espérances de développement. Ces fortifications qui, par suite de l'établissement des faubourgs, étaient devenues une ceinture tout intérieure, et qui étreignaient le noyau de la cité comme une citadelle, avaient une foule d'inconvénients et n'avaient conservé nul avantage; on les voit donc sans regret tomber sous les coups de la pioche, de la sape et même de la mine, car on veut avancer promptement, et nos vieux murs sont traités absolument comme ceux d'une ville qu'on veut détruire après l'assaut. Nous allons respirer plus à l'aise, les communications vont devenir plus larges et plus faciles, et en même temps le gouvernement a de vastes projets pour l'ornementation monumentale de la ville. L'empereur a décidé l'érection de quatre statues colossales des quatre principaux défenseurs de la monarchie : l'archiduc Charles, le prince Eugène, les feldmaréchaux Loudon et Radetzki. La statue équestre de l'archiduc Charles, masse énorme de vingt-quatre pieds, et dont on voit dès à présent le modèle dans l'atelier du sculpteur Fernkarn, sera hissée sur un piédestal de même hauteur, devant le château impérial. On nous parle encore des statues de Daun, de Salm et de Hahremberg. Quant au maréchal Radetzki, il aura deux monuments, celui de Vienne et un à Prague; ce dernier, qui coûte 89,000 florins, pourra, dit-on, être inauguré dès le mois d'octobre prochain. C'est une

mémoire très-populaire que celle de ce vieil homme de guerre, mort presque centenaire. Le patriotisme autrichien a fait de lui ce que le patriotisme anglais a fait de Wellington, c'est-à-dire que je reconnais qu'il y met un peu d'exagération; je lis entre autres, dans une biographie, d'ailleurs fort estimable, qui vient de paraître, et qui s'enlève avec rapidité, bien que le prix soit assez élevé, que le maréchal est un de ces hommes dont on peut suivre les traces, mais qu'on ne pourra jamais atteindre. Or c'est là ce qu'on peut dire tout au plus de deux ou trois des plus grands hommes qui aient paru dans l'histoire. Peut-être serez vous curieux de connaître, d'après cette biographie, rédigée sur des documents authentiques, les états de service du maréchal. Les voici : Né en 1766; cadet en 1784; sous-lieutenant en 1786; fait la guerre contre les Turcs comme officier d'ordonnance du feld maréchal comte Lacy (1788-1791); officier d'ordonnance de Beaulieu en Italie; sert, en 1795, sur le Rhin sous Clairfayt; adjudant de Beaulieu en Italie, et major en 1796; assiégé dans Mantoue; colonel en 1799, prend part aux batailles de Novi et de Marengo; fait comme feld maréchal lieutenant la campagne de 1809 (Aspern ou Essling et Wagram); chef d'état-major de l'armée autrichienne de 1809 à 1815; fait sous Schwartzemberg la campagne de France; commandant de la forteresse d'Ollmütz; retourne, en 1831, en Italie, et y commande d'abord sous Frimont, puis seul; feld maréchal en 1836.

Mais laissons les choses militaires et le vainqueur de Novare, et disons un mot de l'expédition scientifique de la *Novarra*. Vous savez que la frégate qui porte ce nom belliqueux a été affectée par le gouvernement à un voyage pacifique autour du monde. Les dernières nouvelles sont de Madras, et à ce moment l'expédition venait d'échapper à un grave danger. Le feu avait éclaté à bord; grâce à la promptitude des mesures prises, il a heureusement été vaincu avant d'avoir pu causer des dégâts notables. Un sinistre plus réel et plus fâcheux est la perte d'une partie du butin scientifique déjà recueilli. On l'avait confié, pour le rapporter en Europe, au navire anglais l'*Ara*, dont vous connaissez le récent naufrage. Les dernières nouvelles détaillées s'arrêtent à la colonie du Cap, où les membres de l'expédition ont fait des explorations fort intéressantes, si j'en juge par les communications fragmentaires qui ont commencé à paraître dans quelques journaux. J'ai surtout remarqué une excursion à Gnadenthal, colonie de frères moraves fondée en 1737, et qui paraît être arrivée à un haut degré de prospérité. Elle compte maintenant dans son sein trois milliers de Hottentots et de nègres de Mozambique, tellement civilisés, qu'ils en ont complétement oublié leur langue maternelle. Le jour de la visite coïncidait précisément avec les examens publics de l'école attachée à la colonie, et nos compatriotes ont eu la surprise de voir l'enfant d'un mulâtre et d'une Hottentote déployer une certaine virtuosité sur quatre instruments de musique, le piano, l'orgue, le violon et le violoncelle. Les travaux de menuiserie de la colonie ont obtenu une mention honorable à l'exposition universelle de Londres. En revenant de Gnadenthal, nos touristes scientifiques ont trouvé sur leur chemin un gigantesque monument funèbre qui recouvrait, quoi? le petit doigt d'un prophète malai. Il y a beaucoup de Malais au Cap, soit des esclaves, soit des descendants d'habitants influents de Java, que les Hollandais y avaient transportés, parce qu'ils redoutaient leur action dans l'île. Ce prophète était du nombre; après sa mort, ses compatriotes de Java demandèrent à ravoir son corps; on l'exhuma, mais il manquait un petit doigt, et c'est pour marquer la place où ce petit doigt est supposé resté enfoui que les Malais de

la colonie ont élevé un tombeau grand comme une maison. A propos de tombeaux, nous avons eu ce mois-ci à Vienne l'inauguration de deux cimetières pour les communions luthérienne et calviniste. Depuis 1783, toutes les communions chrétiennes n'avaient chez nous qu'un seul et même cimetière; la séparation qui vient de s'opérer est une des conséquences du concordat. La cérémonie a eu une certaine pompe, et tous nos personnages officiels appartenant à la religion protestante, entre autres M. de Bruck, notre ministre du commerce, se sont fait un devoir d'y assister. Et puisque j'en suis aux choses religieuses, je vous dirai aussi que le gouvernement a récemment cru devoir sévir contre une communauté qui se recrutait principalement dans la classe ouvrière, et qui s'appelait la nouvelle Jérusalem ou les frères de saint Jean. Comme plusieurs sectes mystiques des temps précédents, celle-ci, paraît-il, ne reconnaissait d'autre autorité que celle du Saint-Esprit. On a trouvé que ce n'était pas assez, et les membres de la nouvelle Jérusalem ont été avertis qu'ils tombaient sous le coup des dispositions légales concernant les communautés non reconnues par l'État.

En attendant la grande exposition de Munich, qui met en ce moment tous les ateliers allemands en émoi, nous avons ici, depuis le 15 avril, une assez modeste exposition de peinture autrichienne. Il n'y a pas plus de 396 ouvrages, savoir : 246 peintures à l'huile, 73 pastels, dessins, aquarelles et gravures, 46 œuvres de sculpture et 31 cadres d'architecture. Je n'ose vous dire que la qualité compense la quantité; il y a néanmoins des œuvres très-estimables. Il y a 133 exposants appartenant à l'empire autrichien, parmi lesquels sont comptés 14 Milanais et 11 Vénitiens. Voici les noms de nos principaux exposants indigènes : MM. Amerling, Blaas, Bisi, Einsle, Fernkorn, Gauermann, Hanich, Heicke, Hœger, Pollak, Swoboda, Waldmüller, etc.

Permettez-moi de faire suivre cette statistique de notre art d'une statistique d'un autre genre, celle de nos établissements d'instruction secondaire. Les états pour l'année scolaire de 1856-1857 constatent l'existence de 256 gymnases, sous 172 directeurs ecclésiastiques et 89 directeurs laïques, et avec 1,494 maîtres ecclésiastiques et 1,520 maîtres laïques. Le nombre des élèves a été de 50,195, chiffre qui dépasse de 1,879 celui de l'année précédente. C'est 1 élève sur 712 habitants, mais le rapport varie beaucoup selon les pays et les communions religieuses. En Lombardie, il y en a 1 sur 379. Au point de vue des cultes, ce sont les juifs qui remportent la palme de l'instruction; ils ont 1 élève sur 423 âmes; après eux viennent les luthériens avec 1 élève sur 523, puis les réformés avec 1 sur 577, puis les catholiques avec 1 sur 677, puis, à une grande distance, les Grecs avec 1 sur 1,327, et enfin les Grecs non unis avec 1 sur 1,809. L'enseignement se donne en langue allemande dans 89 gymnases, en langue italienne dans 68; il est mixte dans 51, et il doit le devenir dans les 48 restants, c'est-à-dire que l'allemand doit y être parlé à côté de la langue indigène; parmi ces 48, il y en a 45 hongrois.

Au théâtre, nous avons eu, après madame Ristori, M. Roger, le premier ténor de votre grand Opéra, qui vient aussi de nous quitter pour se rendre à Pesth, après avoir été fêté ici comme il l'est partout en Allemagne, et nous avons maintenant une compagnie soi-disant italienne, mais composée en réalité d'artistes de toutes les parties du monde. La prima-donna est une charmante Française et une ravissante cantatrice, madame Charton-Demeur. Mais la plus grande émotion musicale que nous ayons eue, c'est Franz Liszt qui nous l'a donnée. Il a fait exécuter deux fois sa grand'messe dite messe de Gran. Comme partout, la foule

applaudit, mais la critique murmure et proteste. Le critique musical de l'*Ostdeutsche Post*, dit que cette messe dramatisée « est l'expression complète d'un » temps qui ne puise plus la foi dans les profondeurs intérieures, et qui » cherche dans la raison un appui pour la conscience religieuse. » Ceci veut être un blâme, mais n'est-ce pas plutôt un éloge, car qu'est-ce que l'art, que doit-il, que peut-il être, si ce n'est l'expression de l'idéal dans le caractère, dans la mesure et dans la figure du temps?

Notre Académie des beaux-arts vient de perdre son professeur de gravure, M. Stœber.

K.

Munich, 26 avril.

Munich, depuis longtemps un des principaux foyers de l'art allemand, en sert cette année la métropole au moins pour quelques mois. Nous préparons une grande exposition de peinture et de sculpture, qui durera du 15 juillet au 15 octobre, et qui est en ce moment notre principale et presque notre unique préoccupation. L'occasion de cette fête de l'esprit est la célébration du cinquantième anniversaire de la fondation de notre Académie des beaux-arts; l'idée de généraliser l'exposition et d'y comprendre toutes les productions de l'art allemand a surgi dans nos derniers congrès d'artistes qui ont eu lieu à Bingen et à Stuttgart, et a été suggérée un peu par les expositions universelles de Paris et de Manchester. La nôtre cependant ne ressemblera tout à fait ni à la vôtre ni à celle des Anglais. Celle de Paris a été un concours général ouvert entre tous les artistes vivants. L'exhibition de Manchester, occasion unique offerte à l'Europe artiste de contempler les chefs-d'œuvre de toutes les écoles monopolisées par l'argent britannique et ensevelies dans des collections particulières, avait un caractère surtout rétrospectif, et recomposait en quelque sorte toute l'histoire de l'art depuis la renaissance. Notre exposition sera aussi rétrospective, puisqu'elle comprendra les œuvres d'artistes morts; mais elle sera plus exclusive que celles de Paris et de Manchester, puisqu'elle n'admettra que des artistes allemands. Et à ce propos, il me semble que je suis obligé de relever une sorte de contradiction dans le programme publié par le comité. L'objet de l'exposition est de prouver, d'après le programme, que l'art allemand peut être victorieusement opposé à celui des peuples voisins. Or, comment établir cette preuve, si toute comparaison est rendue impossible par l'exclusion des artistes étrangers? Je n'ai rien à objecter à une exposition purement nationale, s'il s'agit uniquement de faire un retour sur nous-mêmes, de dresser notre bilan, et de nous rendre compte de nos progrès ou de notre décadence; mais dès qu'on voulait établir un parallèle avec les autres nations, il fallait mettre le public en état de se prononcer. J'avoue que cette phrase du programme me paraît malencontreuse, et que je ne puis souffrir cette manière de trancher la question sans la discuter. Je me permettrai encore une autre remarque : dès que l'exposition doit être universelle et historique, je ne comprends pas pourquoi on ne remonte pas jusqu'aux origines de l'art allemand. Si vous vouliez vous rendre compte de l'art français, vous ne commenceriez pas, je suppose, à David; mais vous remonteriez au moins jusqu'au Poussin et au Lorrain. Notre comité s'arrête à Carsten, qui a été, moins par l'identité du talent que par celle du but et des moyens, une espèce de David contemporain du vôtre. C'est une limite tout à fait

arbitraire. Cependant les Albert Dürer, les Holbein, les Cranach, n'auraient pas gâté l'exposition. Peut-être auraient-ils gâté quelques chefs-d'œuvre contemporains, mais c'est là une considération à laquelle l'intérêt public est tout à fait étranger.

Après avoir critiqué le programme du comité, je dois aussi le louer dans ce qu'il a de bon. Une fois admises les limites dans lesquelles on entend enfermer l'exposition, toutes les dispositions paraissent bien prises. Les objets d'art seront classés suivant les écoles, et les œuvres du même artiste seront réunies autant que possible. Ce sont là des mesures excellentes. Nous aurons pendant la durée de l'exposition un congrès général des artistes allemands, et c'est là encore une très-bonne chose, comme aussi il faut relever que l'exposition est uniquement due à l'initiative des artistes. Le gouvernement et l'opinion lui donnent un sympathique appui; mais c'est une œuvre toute spontanée que le comité entreprend à ses risques et périls. Il est présidé par une des illustrations les moins contestées de l'art contemporain, M. Kaulbach, dont l'infatigable activité n'est du reste pas uniquement absorbée par les soins de l'exposition. Il vient de commencer une *galerie de Gœthe* pour faire pendant à sa *galerie de Shakspeare*, et on peut voir en ce moment dans son atelier un grand carton, l'*Empereur Othon III dans le tombeau de Charlemagne*, et un tableau, l'*Apothéose de Shakspeare*.

Les musées publics et les galeries particulières enverront leur tribut à notre exposition. Le grand-duc de Bade a mis toute sa galerie à la disposition du comité. Le grand-duc de Weimar, le duc de Cobourg et la collection Uexküll de Carlsruhe nous enverront les œuvres les plus remarquables des Carsten, des Tischbein, des Koch, des Wœchter, etc. Aurons-nous les fameux cartons que Cornelius a préparés pour le Campo Santo de Berlin? On l'espère, mais on n'en est pas assuré, et *that is*, encore maintenant, *the question*. On les désire beaucoup, quoique Cornelius commence à être considéré comme le représentant d'une tendance un peu arriérée, comme le prouve le passage suivant d'un article de la *Gazette d'Augsbourg*, qui m'a paru remarquable, et que je traduis pour vous montrer qu'en peinture comme ailleurs ce n'est pas l'idéalisme exclusif qui est en ce moment en faveur en Allemagne :

« De même que, comme nation, nous ne nous contentons pas du tout d'une » existence idéale, de même que nous aspirons à vivre autrement que par la » science et par l'art, de même nous voulons avoir une histoire peinte qui nous » rende l'impression de la réalité, et non celle d'un mythe ou d'un poëme, comme » font les compositions de l'école prétendue classique. Un art qui ne sait que » caractériser et non individualiser, qui ignore le portrait et ne connaît que » l'idéal, un tel art n'est pas apte à peindre de l'histoire réelle; il est confiné dans » le cercle des légendes et des mythologies. La peinture idéaliste nous a conquis » le ciel; nous demandons à la peinture réaliste de prendre possession de la terre. » Notre peuple veut renoncer à son existence de rêve pour intervenir dans les » destinées du monde en personnalité active. Que notre art contemporain soit aussi » une expression de cette aspiration légitime. Qu'il abandonne, s'il le faut, un » moment l'idéal pour bien saisir le réel. Ce qu'on comprend bien, on le domine » aussi. Avec la vérité parfaite, le beau, le sublime ne manqueront pas. » Voilà, Monsieur, où nous sommes pour le moment.

Nous venons de perdre un peintre de mérite, et, je crois, le doyen de nos artistes, M. Stieler, peintre du roi, à l'âge de 77 ans. Stieler en avait sept quand

il commença à faire de la miniature avec un talent d'enfant prodige. Plus tard, il laissa la miniature pour le portrait historique à l'huile, où il acquit de la célébrité. Il a peint un grand nombre des souverains de son temps. Je crois que David et Gérard figurent parmi ses maîtres, car il a passé deux ans à Paris pendant ses voyages.

J'assistais dernièrement à une leçon du professeur Liebig, qui m'a beaucoup frappé. Le sujet choisi par le célèbre chimiste était ce thème usé, que rien ne se perd dans la nature. Mais habituellement on ne l'entend que de la matière; M. Liebig l'étend aux forces. Il considère hardiment le magnétisme, l'électricité, la chaleur, comme les manifestations diverses, et se transformant incessamment l'une dans l'autre, d'une seule et même force, toujours et uniformément active. Il y a quatorze ans, un médecin de Heilbronn, M. le docteur Meyer, publiait dans les *Annales de chimie* une dissertation où la thèse « de l'indestructibilité de la force et de ses effets » était soutenue pour la première fois avec des preuves ingénieuses et frappantes, et c'est sur les observations du docteur Meyer que s'est appuyé M. Liebig. Qu'est-ce qui fait marcher une horloge? Le poids ou le ressort. Mais que font ces instruments? Ils régularisent pour une fonction déterminée, et répartissent sur un temps plus long la force de notre bras. Qu'est-ce qui donne l'impulsion aux moulins et aux machines? C'est la chute de l'eau liquide ou la tension de l'eau vaporisée. On savait depuis longtemps que le frottement diminuait, puis faisait disparaître les effets de la force, mais on croyait la force perdue, et là était l'erreur. Le frottement ne détruit rien; il métamorphose la force mécanique en force calorique, et cela de telle manière qu'une certaine quantité de force, usée en apparence, répond toujours à une quantité déterminée de chaleur produite. Treize mille cinq cents coups d'un marteau de cinq kilos de poids donnent tout juste la chaleur nécessaire pour convertir de la glace en eau bouillante. L'électro-magnétisme produit indifféremment et tour à tour des effets dynamiques et des effets caloriques. Le courant électrique qui, converti en magnétisme, soulève d'un pied 775 kilos, si vous le faites passer par un fil de fer aminci, produit assez de chaleur pour élever d'un degré la température de l'eau. La force est indestructible, le mouvement éternel et ses pauses apparentes ne sont que des métamorphoses. Le corps humain absorbe le calorique du soleil, qui y produit de la force et de la chaleur. Ainsi rien ne se perd, la force est une dans ses métamorphoses continues, et l'univers est un organisme vivant. Ces idées ouvrent des horizons bien vastes, mais peut-être ne faudrait-il pas les commenter beaucoup pour en tirer une démonstration physique du panthéisme. Quoi qu'il en soit, l'unité de force est une grande conception, à laquelle se joindra tôt ou tard, bien des chercheurs en ont dès à présent le pressentiment, celle de l'unité de matière, c'est-à-dire le vieux rêve de l'alchimie, démontré et réalisé par son contraire, la science moderne. A mesure que la chimie voit se multiplier ce qu'elle appelle des corps simples ou des éléments, elle soupçonne de plus en plus que ces prétendus corps simples ne sont que des manières d'être d'une seule et unique substance, et ce qu'elle soupçonne, la philosophie le pose de son côté comme un postulat nécessaire. Pour la spéculation, une diversité principielle au sein de la nature impliquerait contradiction.

D. F.

LE CONGRÈS THÉATRAL DE DRESDE.

Depuis 1846, il existe en Allemagne, entre la plupart des théâtres, sous le nom de *Bühnenverein* ou *Cartelverband*, une convention qui a surtout pour objet d'obliger les artistes dramatiques à la stricte exécution de leurs engagements. Avant cette époque, il n'était pas rare de voir un acteur déserter son poste d'honneur et passer à l'ennemi, c'est-à-dire à une scène rivale, sans que la direction lésée pût atteindre le fugitif, pour peu qu'il eût eu la précaution de placer entre elle et lui les frontières du plus petit État. C'est un des mille inconvénients du morcellement judiciaire de l'Allemagne. Aujourd'hui cet abus a disparu, du moins en partie, grâce à l'engagement réciproque de tous les théâtres associés de ne plus recevoir sur leur scène des acteurs qui auraient rompu leur contrat. Cependant une minorité assez imposante tient tête à l'association, et quelques théâtres, entre autres ceux de trois villes importantes, Francfort-sur-le-Mein, Hambourg et Leipzig, restent en dehors du *Cartelverein*, et offrent encore un asile aux réfractaires. Enfin les théâtres impériaux de Vienne n'ont pas non plus souscrit la convention, mais, sans promesse, sans lien, ils remplissent envers les autres tous leurs devoirs avec la parfaite courtoisie que tout le monde se plaît à reconnaître à M. Henri Laube, leur surintendant.

Malgré l'opposition qu'elle rencontre, l'association tend journellement à se fortifier, et aspire à devenir le point de départ d'une véritable réforme du théâtre en Allemagne. Sous l'impulsion vigoureuse d'un homme de mérite, M. de Gall, surintendant du théâtre de Stuttgart, elle met à profit la force que lui donne l'union pour combattre tous les autres abus, et essaye de détruire peu à peu les obstacles qui s'opposent à son développement. M. de Gall consacre toute son activité à une institution dont il a eu le premier l'idée. Dès 1845, en effet, lorsqu'il n'était encore que surintendant du théâtre d'Oldenbourg, il avait publié, sous le titre *Vorschlæge zer einem deutschen Theatercartell*, un projet d'association qui rencontra une très-vive opposition, mais qui, accepté cependant par trente-deux théâtres, fut mis à exécution dès l'année suivante. On choisit Berlin pour siége du pouvoir central et M. de Küstner, alors surintendant des théâtres royaux, pour président de la nouvelle confédération. Dans le cours d'une vie vouée tout entière au théâtre, M. de Küstner avait dirigé successivement avec une grande habileté, et parfois même avec une heureuse audace, les scènes de Leipzig, de Darmstadt, de Munich et de Berlin. Il méritait donc les fonctions qu'on lui offrait, et qui étaient loin d'être simplement honorifiques. Mais sa dernière direction ayant été entravée par de graves embarras, et le succès rendu impossible par l'incendie de l'Opéra en 1843 et l'agitation politique de 1848 à 1850, il se décida en 1851 à prendre sa retraite, et M. de Gall lui succéda dans la présidence de l'association théâtrale. Depuis sept ans que M. de Gall remplit ces fonctions, il s'occupe avec une vive sollicitude à améliorer la position générale des théâtres en Allemagne. Il poursuit, dans son administration, avec une logique opiniâtreté l'application des idées qu'il a exposées il y a quelques années dans son ouvrage : *Der Bühnenvorstand*, et part de ce principe très-juste, qu'en Allemagne un théâtre ne peut compter sur des succès durables, si le niveau artistique ne monte pas sur les autres scènes. Mais pour faire triompher une pareille réforme, il faut que le président soit assuré du concours de toutes les administrations théâtrales, qu'il se

sente soutenu, qu'on lui laisse une large part d'initiative, en un mot enfin, qu'il ne soit pas un roi de théâtre. Dans ce but, M. de Gall a convoqué ses chers confédérés en deux assemblées générales, en 1853 à Leipzig, et récemment à Dresde. La première de ces réunions ne fut pas brillante; elle n'obtint qu'un mince succès d'estime, l'absence des théâtres de cour[1] lui ayant enlevé presque toute importance. Mais à Dresde, M. de Gall vient de prendre une éclatante revanche. Vingt-huit théâtres ont répondu à son nouvel appel : dix de cour, ceux de Berlin, Hanovre, Stuttgart, Brunswick, Dessau, Gotha, Cassel, Carlsruhe, Schwerin et Weimar; dix-huit de ville ou municipaux, dont huit présents, le second théâtre de Dresde, ceux de Kœnigstædt et Kroll à Berlin, de Francfort-sur-l'Oder, Prague, Stettin, Kœnigsberg et Riga, et dix absents, représentés par procuration, les théâtres de Nestroy à Vienne et de Thalie à Hanovre, puis ceux de Breslau, Brunn, Detmold, Gratz, Lintz, Magdebourg, Mannheim et Wiesbade. Battu à Leipzig, M. de Gall a remporté une victoire complète à Dresde; seulement on peut trouver que cette victoire est peu décisive sur plusieurs points, et aussi que l'esprit de la réunion n'a pas toujours répondu à l'attente légitime qu'on avait pu concevoir.

Après une réunion préparatoire, une sorte de répétition générale, les délégués se réunirent le 18 mars dernier, à l'hôtel Bellevue, en séance solennelle, sous la présidence de M. de Gall. M. Dingelstedt, ancien surintendant du théâtre royal de Munich, et attaché, depuis plus d'un an, en la même qualité à la cour de Weimar, fut désigné pour remplir les fonctions de secrétaire. On ne pouvait mieux choisir que la plume élégante et fine de l'auteur des *Chants d'un veilleur de nuit cosmopolite*, du drame *la Maison de Barneveldt* et des récentes *Études et copies d'après Shakspeare*. Le programme, j'allais dire l'affiche, avait été rédigé par M. de Gall, et communiqué dès le mois de juin 1857 aux membres du *Cartelverein*. La première question soumise aux délibérations de l'assemblée fut une révision de la constitution. Le président fit la proposition de fortifier le pouvoir central, et d'en transporter le siége à Berlin : il demanda en outre qu'on voulût bien ne plus le réélire et confier ses fonctions à M. de Hülsen, le surintendant actuel des théâtres royaux de Berlin. On définit ensuite plus exactement les attributions délicates du tribunal arbitral chargé de juger les différends qui s'élèvent entre confédérés; enfin on essaya d'opposer une digue aux prétentions exorbitantes des célébrités artistiques, en fixant un maximum de rétribution proportionnel à l'importance des théâtres. Avis à madame Ristori et à M. Roger! Inutile d'ajouter que ces diverses résolutions, prises toutes dans l'intérêt des directions, passèrent à une imposante majorité.

Dans sa seconde séance, le congrès s'est formé en haute cour de justice, et a fait le procès aux agences théâtrales. Depuis une trentaine d'années environ qu'elles existent, leur nombre a augmenté beaucoup et atteint, dans ces derniers temps, un chiffre si élevé, qu'il est en disproportion flagrante avec les besoins de la vie théâtrale. Sous l'aiguillon de la concurrence, elles se font entre elles une guerre acharnée, et se battent sur le dos de leurs abonnés; elles sont pour la plupart, dans leurs journaux, l'écho salarié des rancunes et des vanités de coulisse, vendent l'éloge et le blâme comme d'autres du sucre et du poivre, et ont pour tout critérium artistique leur livre de caisse. C'est une institution selon

[1] *Hoftheater*, c'est-à-dire théâtres impériaux, royaux, grands-ducaux, etc.

l'esprit du siècle. Acteurs, auteurs et directeurs, tout le monde subit leur dictature, contre laquelle le talent même ne protége pas, car je sais des artistes du plus grand mérite qui se soumettent à ce honteux trafic. Ces bureaux de placement prélèvent ainsi un impôt qu'on estime à près de deux cent mille francs par an. A côté de cet abus, il est, je le reconnais volontiers, d'honorables exceptions, des agents qui résistent à l'entraînement général, et se contentent d'être d'utiles intermédiaires entre les artistes et les directions; aussi n'est-ce pas contre eux qu'est dirigée la mesure; malheureusement ils en seront victimes comme les autres. Pour en finir et délivrer MM. les surintendants et MM. les directeurs d'une puissance rivale qui les gêne, le congrès a décidé, si les agents ne rentraient pas d'eux-mêmes dans la bonne voie d'ici au 1er octobre prochain, terme de rigueur, de rompre tous rapports avec eux, et de fonder un bureau central de placement et un journal qui en sera l'organe. Ce moniteur officiel de l'association prendra le titre : *Geschæftsblatt des deutschen Bühnenvereins*, car on a baptisé l'enfant dans le sein de la mère, et devra, pour couper radicalement les vivres à la réclame, ne renfermer ni critique, ni controverse, ni même des correspondances. Que renfermera-t-il donc? Des adresses et des annonces, répond le congrès. Mais avec un aussi mince bagage littéraire, et malgré la haute protection qu'on lui assure, ce journal sera-t-il en état de lutter avec avantage contre les autres gazettes, qui offrent l'attrait d'appréciations mordantes et d'indiscrètes révélations?

Les délégués se sont entretenus, avant de se séparer, des moyens d'améliorer la position des acteurs et des auteurs dramatiques. Aux acteurs, ils ont exprimé le désir de les voir entrer dans l'association la *Perseverantia*, caisse de secours et de retraite fondée par M. Louis Schneider, et aux auteurs ils ont donné un conseil également gratuit. Certes personne ne prétendra qu'en Allemagne la part d'auteur soit celle du lion; loin de là, elle est plus que mesquine, et néanmoins les hauts barons de l'art dramatique ont repoussé une proposition qui avait pour objet d'augmenter cette rétribution, et se sont contentés d'engager les auteurs à fonder une association à l'exemple de celles qui existent en France et en Angleterre, avec promesse de prendre en considération les pièces recommandées par son comité. Aussi ne dira-t-on pas du congrès de Dresde :

> Aux petits des acteurs il donne leur pâture,
> Et sa bonté s'étend sur la littérature.

Dans une dernière séance, on a émis un vœu en faveur de la garantie de la propriété littéraire, et nommé une commission de trois membres chargée de faire un projet de code théâtral.

E. Seinguerlet.

Un congrès général des instituteurs allemands se tiendra à Weimar du 27 au 29 mai.

MÉLANGES.

COMMENT ON SUPPLÉAIT A L'IMPRIMERIE DANS L'ANTIQUITÉ.

Pendant la période qui va de Cicéron jusqu'à Marc-Aurèle, on lisait et on écrivait presque autant qu'aujourd'hui. Les livres n'étaient pas beaucoup plus chers, et quelquefois même à meilleur marché qu'à présent; les éditions étaient aussi fortes que les nôtres.

On va crier au paradoxe; et pourtant rien de plus vrai, les témoignages historiques en font foi. Martial avait édité une collection de Xénies qui existent encore, et qui, dans l'édition la plus récente (celle de Teubner), remplit quatorze pages in-8°. Nous savons par lui que le libraire Tryphon la vendait 4 sesterces; mais, dit-il, c'est un peu cher : Tryphon pourrait donner le livre à moitié prix, et faire encore du bénéfice. Il ne faut pas oublier que, dans un exemplaire manuscrit, le texte prenait plus de place que dans l'impression compacte de Teubner; en second lieu, les libraires roulaient leurs papyrus dans des enveloppes élégantes, coloriées, qui répondaient assez aux couvertures et même aux reliures modernes. Malgré cela, les frais matériels ne revenaient pas à l'éditeur à plus de 30 centimes la feuille (notre feuille d'impression).

C'est que le monde antique avait à sa disposition des moyens répudiés par l'esprit des temps nouveaux. La reproduction des livres par l'écriture n'était possible qu'avec l'esclavage, sur lequel reposait toute l'industrie de l'antiquité. Le travail des esclaves compensait le manque de machines; ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, on avait des *esclaves horloges,* dont toutes les fonctions consistaient à savoir et à indiquer l'heure qu'il était. Des centaines, des milliers de mains exécutaient ce qu'une presse fait aujourd'hui. Dans chaque maison bien montée il y avait un certain nombre de scribes et de lecteurs, dont quelques-uns même possédaient une instruction littéraire et scientifique; les dames avaient aussi leurs secrétaires féminins. Ces esclaves étaient, entre autres choses, chargés de la formation et de l'accroissement des bibliothèques particulières. Mais déjà du temps de Cicéron on voit un riche capitaliste, le banquier Pomponius Atticus, monter une entreprise pour la reproduction des livres. Il avait parmi ses esclaves de nombreux ouvriers pour chaque branche de la fabrication des livres; les uns lissaient et encollaient le papier; les autres faisaient d'élégantes couvertures; il y avait des copistes, des sténographes, des correcteurs savants et expérimentés;

c'était en quelque sorte une industrie que l'on peut comparer, sans trop de désavantage, à celle des imprimeurs du seizième siècle.

L'empire accrut l'activité littéraire : le champ de la politique étant fermé, l'intérêt se concentra sur la littérature. Alors naquit vraiment le commerce des livres, qui, de même que les autres commerces, fut exercé par des affranchis. L'antiquité nous a transmis les noms de plusieurs éditeurs, et nous savons où se trouvaient leurs boutiques dans l'ancienne Rome; qui n'a ouï parler des frères Sosie, chez qui Horace a fait paraître ses poésies? Comme toutes les autres, ces boutiques étaient situées sous des portiques; quelquefois elles se dressaient en avant des maisons, car le rez-de-chaussée, dans les habitations romaines, n'avait pas de fenêtres sur la rue. Les piliers et les colonnes des boutiques recevaient des affiches probablement en couleur pour annoncer les nouveautés. C'est là qu'on se réunissait aussi pour la conversation, usage qui s'est conservé en Italie jusqu'à nos jours.

Le fabricant de livres, c'est-à-dire celui qui se chargeait de la confection et de l'arrangement des manuscrits, en était également le débitant; le même mot, *librarius*, exprime la double idée. Les libraires devaient, on le conçoit, disposer d'un grand nombre de scribes. Il est difficile de se faire une idée de l'habileté de ces gens, de leur expérience tachygraphique. La sténographie était un art très-répandu dans l'antiquité; aux séances du sénat, par exemple, les discours ne manquaient pas d'être sténographiés. De là, une influence considérable sur l'écriture en général; on inventa de nombreuses abréviations dont tout le monde, sans doute, avait la clef. Ces signes furent conservés dans le moyen âge; on les retrouve en partie dans les manuscrits d'anciens classiques. Aussi les éditions communes étaient-elles promptement expédiées, les mots ne s'écrivant en entier que pour les éditions de luxe. Ajoutez à cela qu'un grand nombre de copistes étaient chargés de la reproduction d'un même livre, que sans doute ils écrivaient sous la dictée (cela se devine, bien que les auteurs ne le disent pas formellement), et l'on ne s'étonnera plus que l'écriture ait pu remplacer jusqu'à un certain point l'imprimerie.

Mais l'écriture n'était pas le seul moyen employé; il y en avait un autre encore plus répandu : la lecture publique. Cet usage des communications orales ne s'établit qu'au commencement de l'empire, mais reçut bientôt une vaste organisation. Asinius Pollion, l'un des esprits les plus distingués de la cour d'Auguste, fondateur de la première bibliothèque publique à Rome, fut aussi le premier qui adressa des invitations pour une réunion de ce genre, et ce fut dès lors le procédé universellement adopté par les auteurs qui désiraient se faire connaître. Si l'on juge d'après les idées modernes, on n'aura qu'une faible idée de l'importance de cet usage; mais en lisant les écrivains du premier siècle, on en comprend toute la portée. Les auteurs nous apprennent que cette institution de lectures publiques était devenue le plus insupportable fléau, ce qui prouve combien elle s'était propagée sur tous les points de l'empire.

Le nouveau venu qui voulait donner connaissance au public de ses élucubrations se procurait à ses frais, ou par l'entremise d'un riche patron, un local convenable, garni de banquettes et de siéges, à moins qu'il n'eût une salle assez vaste dans sa propre maison. Il envoyait de toutes parts des invitations, des annonces, des billets; il allait mendier lui-même la présence de ceux qui, à Rome, donnaient le ton dans le monde ou dans la littérature. Le grand jour arrivé, il paraissait dans un costume élégant, la chevelure frisée; et, montant

sur une estrade, commençait à lire son manuscrit, non sans une certaine affectation dans le parler et dans les gestes. Les auditeurs prodiguaient les marques de satisfaction, ou du moins faisaient semblant d'être attentifs et satisfaits. Plusieurs d'entre eux étaient auteurs eux-mêmes, et comptaient bien sur la pareille; d'autres n'applaudissaient que par politesse ou par amitié pour l'auteur. D'ailleurs, rien n'était épargné pour se procurer un auditoire nombreux et favorable. Les bravos étaient payés par une invitation à dîner, par la promesse d'un vêtement neuf, quelquefois même par de l'argent. « L'auteur, dit Sénèque, tient un volumineux manuscrit, d'une écriture très-fine et composé d'un grand nombre de feuillets. Après en avoir débité une bonne partie, il dit : « Pour peu que cela vous » ennuie, je vais cesser. — Non, non, crie-t-on de toutes parts, » et ceux qui parlent ainsi maudissent tout bas la fécondité de l'auteur. »

Mais les auteurs s'abusent volontiers. Pline le jeune, dont la vanité littéraire était poussée aux dernières limites, raconte avec complaisance comment pendant deux jours de suite il lut le *Panégyrique de Trajan* devant une salle comble, malgré le mauvais temps; cependant il n'avait pas envoyé de billets, il s'était contenté d'inviter de vive voix ses connaissances et ses amis. A la fin du second jour, il voulut interrompre la lecture; mais on insista pour qu'il donnât encore une troisième séance : il ajoute modestement que ce résultat était dû plutôt à la nature du sujet qu'au talent de l'auteur.

Horace compare ces lecteurs maudits à des sangsues qui n'abandonnent l'auditeur qu'après l'avoir exténué; Juvénal place les lecteurs poétiques du mois d'août au rang des incendies, des chutes de maisons et autres fléaux qui font abandonner la Ville éternelle; Martial dépeint le sauve qui peut général qui a eu lieu à l'apparition d'un *vates*, et les malheureuses victimes poursuivies jusque dans les cabinets intimes par l'auteur, son manuscrit à la main; sans doute, ce sont là des exagérations, mais qui n'auraient aucun sens, si l'usage n'avait atteint les dernières limites de l'abus.

La saison des lectures publiques commençait en avril, et durait tout l'été. « Cette année — ainsi commence une lettre de Pline — a été féconde en poëtes; dans tout le mois d'avril, il ne s'est passé aucun jour où il n'y eût quelque lecture, je m'en réjouis fort : les lettres fleurissent, l'esprit de la nation se développe et s'épure; mais les auditeurs montrent beaucoup de paresse. La plupart se tiennent en dehors, assis, et causent; de temps en temps, ils s'informent si le lecteur est entré, s'il a fini son exorde, s'il est avancé dans sa lecture. Alors seulement ils se montrent, mais ils ne restent pas jusqu'à la fin. Ils s'esquivent les uns avec précaution, les autres la tête haute et sans façon. Ceux mêmes qui n'ont aucune occupation se font prier; il faut leur rappeler plusieurs fois leur promesse, et, s'ils viennent, c'est pour se plaindre de perdre leur temps. » Pline ajoute qu'il n'a manqué aucune séance. On pourrait multiplier les citations de ce genre, mais à quoi bon? Nous avons voulu prouver, non pas que le fléau des lectures publiques était pour les écrivains des deux premiers siècles un thème aussi inépuisable que le fléau des concerts et des matinées musicales l'est pour les journalistes d'aujourd'hui, — mais bien que c'était un puissant moyen pour la propagation des idées et des produits littéraires.

Grâce aux efforts simultanés des auteurs et des libraires, la littérature gréco-romaine se répandit jusque dans les provinces éloignées; les libraires envoyaient partout leurs copies; les écrivains voyageaient et faisaient en tous lieux des lec-

tures publiques. Les livres latins se débitaient dans toutes les localités, les grecs dans presque toutes. « Un bon livre, dit Horace, rapporte à son éditeur beaucoup de profit et passe les mers. » Un poëte en vogue avait des lecteurs sur les bords de l'Èbre, du Rhône, de la Tamise. C'était aussi dans les villes de province que l'on écoulait les ouvrages de rebut qui n'avaient eu aucun succès à Rome [1].

Ainsi l'écriture et la lecture publique satisfaisaient aux besoins littéraires de ces temps-là, comme la presse fait aujourd'hui. A la vérité, on était hors d'état de suppléer à la destruction des livres, et voilà pourquoi nous avons à déplorer la perte d'une grande partie de la littérature ancienne (*Das Ausland*).

LES CARRIÈRES DE MARBRE ET LES BEAUX-ARTS EN GRÈCE.

Dans toutes les parties du royaume de Grèce le marbre est très-abondant. La Laconie en offre des échantillons de toutes les espèces : marbre blanc pour les constructions (deuxième qualité), marbres gris, bleu, rose, *rosso antico*, *verde antico*. Si on jette les yeux sur d'autres points de la contrée, on rencontre le marbre noir si abondant de Mantinée, les marbres bleus, gris et roses de l'Hymette et du Lycabette; enfin le marbre vert, si fameux dans l'antiquité, qui se trouve dans l'île de Scyros, sur le Pentélique, et dans toute la chaîne du Laurium.

Pour l'art, les marbres de couleur n'ont qu'une importance secondaire. Il n'en est pas de même du marbre blanc de deuxième qualité, qui se trouve, en plus ou moins grande abondance, sur plusieurs points en Europe, tant en Italie qu'en Grèce; quant à celui de première qualité, le *marbre à statues*, on ne le rencontre aujourd'hui que dans l'île de Paros et à Carrare. Cette espèce, la plus recherchée et la plus distinguée, était désignée dans l'antiquité sous le nom de *lychnite;* et ce nom lui vint, selon Pline, qui cite Varron, de ce que, dans les galeries souterraines, les blocs étaient extraits à la lumière des flambeaux, et non à ciel ouvert, comme cela se pratiquait dans les autres carrières de Paros et dans le Pentélique, où le marbre ne gisait pas à d'aussi grandes profondeurs.

Mais, depuis deux mille ans, par suite de la décadence des arts en Grèce, ces carrières, situées à Paros, sur le mont Marpessa, non loin du couvent de Saint-Minas, n'étaient plus exploitées. Il y a quelques années, on voulut tirer de là le marbre pour le tombeau de Napoléon; mais il fallut y renoncer. On ne comprend pas comment les anciens s'y prenaient pour faire passer ces masses marmoréennes à travers les galeries étroites et tortueuses des carrières. M. Ludwig Ross, l'auteur des *Reisen auf den Griechischen Inseln*, qui a visité le mont Marpessa, s'en étonne

[1] C'est là que passaient aussi les livres dont Rome ne voulait pas, parce que la collation pour la correction des fautes avait été mal faite. C'était une opération fort importante que négligeaient pourtant assez communément les libraires, gens en général peu instruits et peu éclairés, malgré le frottement continuel qu'ils avaient avec les auteurs, leurs boutiques étant, comme il a été dit plus haut, le rendez-vous des amateurs de la littérature. *Voyez* Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, chapitre 89, tome III. (*Note du traducteur*, C. D.)

également. Toute la montagne, ajoute-t-il, et l'île en général sont de marbre blanc; sur le chemin qui conduit au couvent, on trouve des carrières à découvert, anciennement exploitées, mais dont la pierre est d'un grain plus grossier; aussi ne s'en servait-on que pour l'architecture; les carrières proprement dites sont dans une fissure de la montagne; la veine n'y est pas toujours de la même richesse; mais, aux meilleurs endroits, le marbre est d'une beauté incomparable et d'une finesse presque transparente.

L'abandon de ces riches dépôts eut pour résultat de donner plus de valeur encore aux marbres d'Italie, et Carrare obtint une espèce de monopole. Un architecte grec, formé en Allemagne, Kleanthes, persuadé que le Marpessa n'avait pas dit son dernier mot, ainsi qu'on le prétendait généralement, et qu'il pouvait donner encore de beaux produits, eut l'idée, en 1840, d'affermer, avec deux autres capilistes, les anciennes carrières de Paros. La tentative ne réussit pas, soit à cause de l'insuffisance des capitaux, soit à cause de la difficulté de l'entreprise; d'ailleurs, à cette époque, les droits d'entrée étaient fort élevés en France, qui était et est encore aujourd'hui le principal marché pour les marbres grecs. Kleanthes ne se découragea pourtant pas, continua ses études, ses recherches, et parvint à découvrir, non loin des carrières de Saint-Minas, un marbre statuaire supérieur à celui de Carrare, supérieur même au *lychnite* de l'antiquité. Les qualités hors ligne de cette pierre ont été constatées par un officier de la marine impériale française, M. Bastard, dans un voyage à travers les îles, où il était accompagné du sculpteur grec Kossos. En même temps le gouvernement hellénique sollicitait de la France une réduction dans les droits d'entrée; et bientôt (en mai 1857) se forma une *société au capital de* 120,000 *drachmes pour l'exploitation des marbres de Paros*. Les produits doivent être livrés au plus tard dans deux années; un môle sera construit exprès dans un des ports de l'île; l'exploitation aura lieu sur une surface de 1,000 mètres cubes, dont un cinquième doit être du marbre de première qualité, pour statues, bustes et bas-reliefs; le reste peut être de la seconde qualité, et servira pour l'architecture ou pour les travaux de statuaire moins importants.

Mais, dira-t-on, à quoi bon ces matériaux destinés à l'art, si dans la patrie des marbres l'art ne sait en tirer aucun profit? On croit communément que le sentiment artistique n'existe plus en Grèce. C'èst une erreur. L'*école polytechnique*, fondée en 1837, d'après le modèle de l'*école des arts et métiers à Paris*, et sous la direction d'un Bavarois, M. Zentner, a ranimé et fortifié le goût des arts. En 1841 et 1842, on n'y comptait encore que 190 élèves; en 1845, il y en avait 635, venus des provinces libres, ainsi que de l'Épire, de la Thessalie, de la Macédoine, de la Thrace, de l'Asie Mineure, des îles Ioniennes, des principautés danubiennes, et même de Venise; aujourd'hui le nombre des élèves est de 500, qui apprennent le dessin, la peinture à l'huile, l'architecture, la plastique, la sculpture sur bois, la gravure sur cuivre, l'anatomie, la chimie, la musique, etc.

Un art qui s'était perpétué même sous la domination turque, et qui a peut-être contribué à faire revivre la statuaire en Grèce, c'est la sculpture sur bois. Les moines du Monte-Santo, en Macédoine, avaient conservé les anciennes traditions et exerçaient cet art sous l'influence des idées chrétiennes, faisant de petites croix de bois d'un travail achevé. Un maître en ce genre, c'est le moine Agathangelos, qui a fixé sa résidence à Athènes, où il a été nommé professeur de sculpture sur bois, à l'école polytechnique. L'artiste fit les honneurs de son atelier au prince

Napoléon, lorsque ce dernier passa par Athènes; il venait de terminer un bas-relief, de 0^{m},70, représentant toute l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, avec plusieurs milliers de figures, si délicatement fouillées, que plusieurs ne pouvaient être distinguées qu'avec une loupe. A l'exposition des arts de 1856, à Athènes, on remarquait ses reliquaires en bois, imités de l'art byzantin, à côté des tableaux de Marketis, des photographies de Margaritis et des portraits de Tzokos. Un Grec patriote, M. Contostavlos, avait fondé un prix de 2,000 drachmes pour le meilleur morceau de sculpture. On décerna cette récompense aux frères Phytalis, de l'île de Tenos, dont plusieurs œuvres ont figuré à l'exposition universelle de Paris, en 1855. L. Ross fait remarquer que les habitants de Tine sont plus habiles que ceux des autres îles de la Grèce, plus industrieux et plus actifs. A Smyrne et à Constantinople, on donne la préférence aux artisans de Tine (autrefois Tenos).

Le sculpteur Kossos, de Tripolitza, dans le Péloponnèse, n'a pas été sans influence sur l'art grec. Son père était un habile sculpteur sur bois. Après avoir étudié à l'école polytechnique, fréquenté l'académie de Saint-Luc à Rome, où il obtint deux prix, visité Londres et Paris, il fut chargé par un riche amateur, M. Lascaridis, de Brousse (Asie Mineure), de composer une galerie nationale de bustes en marbre pour perpétuer le souvenir des héros de la guerre de l'indépendance, des Philhellènes, des hommes d'État et autres personnages marquants de la Grèce. On lui confia ensuite le soin de décorer le tombeau d'un particulier, Constantin Sonidis, bienfaiteur des arts et de l'humanité. On y remarque trois figures symboliques : la *Piété*, la *Bienfaisance* et le *Goût*, personnifiant les qualités de cet homme de bien. Un artiste distingué, M. Skiadopoulos, les a popularisées par le burin.

Quant à l'architecture, les travaux exécutés à Athènes par des Français et des Allemands au palais du roi, à l'université et dans plusieurs églises ont été une excellente école pour les artistes du pays. Des Grecs formés dans les académies d'Europe ont fait preuve d'heureuses dispositions pour cette branche principale de l'art. On leur doit quelques édifices publics, des maisons particulières à Athènes et en d'autres villes de la Grèce; citons la restauration de l'église Saint-Nicodème par M. Vlassopoulos, qui a montré une profonde entente de l'art byzantin (cet édifice date des premiers temps du christianisme), et l'église Saint-Nicolas, bâtie à Hermopolis, dans l'île de Syra, par M. Métaxas; c'est une construction grandiose, où la simplicité de l'art byzantin se marie heureusement avec la richesse de l'ornementation grecque.

La peinture s'était, pendant la domination ottomane, conservée à l'ombre tutélaire des églises; les moines du mont Athos lui avaient donné asile. Mais c'étaient, en vérité, de pauvres artistes. L'enseignement donné à l'école polytechnique d'Athènes a produit d'heureux effets. En même temps, les peintures exécutées dans l'église Saint-Nicodème, dont nous avons parlé plus haut, par un professeur de l'école, M. Ludwig Thiersch, et un Français, M. Boulanger, ont fourni des modèles à imiter. Outre M. Tzokos de Zanthe, auteur de la *Mort du président Kapodistrias*, d'autres peintres grecs se sont fait connaître même à l'étranger : MM. P. Lewidis et Paulidis; la fille du primat de Spezzia, mademoiselle Boudouris, dont les œuvres ont eu du succès en Italie; M. Théodore Brysakis de Thèbes, élève de Cornélius et de Kaulbach, auteur de la *Prise de Missolonghi* et du *Siége d'Athènes sous Karaiskakis;* les frères Margaritis de Smyrne, professeurs de dessin

à Athènes; et enfin M. Georges Miniatis de Céphalonie, qui a exposé en Italie, à Londres et à Paris.

L'un des frères Margaritis a exécuté de belles photographies; le ciel pur et transparent de la Grèce se prête merveilleusement à la reproduction héliographique des paysages et des monuments. Un Allemand, fixé à Athènes, M. Lange, a donné en ce genre une série de vues bien réussies, et un riche particulier de Dresde a entrepris de reproduire[1] les antiquités d'Athènes et de la Grèce, jusque dans les moindres détails, frises, bas-reliefs, chapitaux, etc.

GUIL. D.

(D'après DAS AUSLAND : *Der Marmor in Griechenland*, et *Die polytechnische Schule, und die Schönenkunste in Griechenland*.)

[1] Librairie artistique d'Arnold.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Nous avons dit que nous ne ferions pas de polémique, et nous n'en ferons pas, bien que des attaques multipliées nous y autorisent et nous y convient. Nous avons une tâche plus sérieuse que celle de riposter à la critique d'invective et de boxe qu'on paraît vouloir introduire dans nos mœurs littéraires, et pour laquelle nous ne nous sentons aucun goût. La *Revue germanique* entend se défendre par ses œuvres et non par l'injure, et elle se croit de toutes les manières le droit de dédaigner certaines attaques. C'est tout ce que nous avons à répondre à ceux qui nous appellent des barbares, parce que nous essayons de servir la civilisation dans la mesure de nos forces. Quant au *Journal de l'instruction publique,* nous devons lui dire qu'il ne nous a pas compris, bien qu'il ait pris le temps de la réflexion. Où a-t-il vu que M. Feuerbach était « le philosophe de notre choix, » et que veut dire ici ce mot de choix, contradictoire à l'idée même de la *Revue?* Si nous avions l'insolence de faire un choix, où serait la valeur, la sincérité de la mission que nous nous sommes donnée? Nous devons et nous donnerons à nos lecteurs l'Allemagne tout entière, et comme M. Feuerbach a occupé et occupe encore une place considérable en Allemagne, et qu'il ne dépend de personne de le supprimer, nous leur donnerons M. Feuerbach comme nous leur donnerons ses contradicteurs. Sous peine de tromper le public, il nous est interdit d'être exclusifs. C'est d'ailleurs une facile mais étrange manière de critiquer les gens que de leur faire dire juste le contraire de ce qu'ils ont dit. Si une pensée se détache avec évidence de l'article incriminé, c'est que l'Allemagne a été, et qu'elle est encore de nos jours, malgré les apparences contraires, le pays de l'idéalisme. C'est pour avoir avancé une telle proposition qu'on nous traite de matérialistes. Si même on nous avait bien lu, on eût vu que nous classions M. Feuerbach parmi les spiritualistes, où est sa vraie place. Il n'en est pas de même de M. Vogt; nous concédons que celui-ci est matérialiste, ce qui ne l'empêche nullement d'être un homme de grande valeur et fort estimé de ses adversaires. On nous fait un crime, non pas d'avoir approuvé ses doctrines, dont il n'a pas encore été question dans la *Revue,* et qui auront leur tour, mais d'avoir mentionné les éminents services qu'il a rendus aux sciences naturelles. Franchement, il nous semble que c'est abuser de l'excommunication. Ne serait-il pas temps enfin de cesser de prendre pour des épouvantails certains noms, et les étiquettes de certains systèmes, et de reconnaître, ce qui est d'ailleurs le vrai principe de la tolérance, le droit de toute investigation sincère, au moins sur le terrain philosophique? C'est, pour notre compte, la position que nous avons prise et que nous entendons maintenir. Nous tenons, puisque nous ne l'avons pas assez dit et qu'il

faut le répéter, le spiritualisme et le matérialisme pour des systèmes également défectueux et incomplets, mais nous ne saurions contester à la pensée le droit de choisir son point de départ, et de le prendre soit dans l'observation et l'analyse des phénomènes extérieurs, soit dans la réflexion interne, soit dans la spéculation purement logique, soit enfin dans l'intuition cosmologique de l'univers. Nous allons plus loin, et nous sommes convaincus que, si aucune de ces directions exclusives ne peut donner la vérité tout entière, elles rencontrent infailliblement chacune une face de la vérité. L'esprit humain ne peut saisir le vrai qu'incomplétement, parce qu'il est fini, mais il en saisit toujours un côté; il voit imparfaitement, mais il voit. Pour rencontrer l'erreur, il faut qu'il se trompe sciemment; pour l'enseigner, il faut qu'il mente. D'où il suit que toute recherche exacte et sincère, que toute spéculation logique sont également légitimes. La contradiction même entre le matérialisme et le spiritualisme disparaît, et la pensée n'a plus que deux ennemis, le sophisme et le mensonge. Telle est l'opinion que nous avons de l'esprit humain. Nous est-il permis d'espérer qu'on la trouvera suffisamment spiritualiste; dans tous les cas, elle a pour elle des autorités imposantes et la concluante raison de la nécessité logique : si elle était fausse, il n'y aurait plus de certitude, et l'unique philosophie possible serait le septicisme absolu.

Le mois d'avril a été un mois notable pour la librairie française. Nous avons devant nous plusieurs ouvrages considérables et intéressants à des titres divers, parmi lesquels nous pouvons citer un nouveau volume de l'*Histoire de France* de M. Michelet [1], et le premier volume des *Mémoires* de M. Guizot [2].

Ce ne sont point à proprement parler des *Mémoires*, ce sont plutôt des considérations sur l'histoire de son temps que nous donne M. Guizot. Du moins, se tromperait-on si on cherchait dans ce premier volume, qui embrasse en peu de chapitres une période fort longue (1809-1830), les anecdotes secrètes et intimes, les révélations, et aussi les commérages qui sont comme le condiment obligé de ce que nous appelons *Mémoires*. M. Guizot, qui sait évidemment beaucoup de choses, en révèle fort peu, soit parti pris, soit que, des hauteurs où il se tient constamment, les détails lui paraissent peu de chose. On ne peut noter tout au plus qu'une ou deux anecdotes, comme celle de M. Royer Collard, répondant à l'abbé de Montesquiou, qui lui offrait un titre de comte : « Comte vous-même! » et quelques portraits touchés vivement, et plus malicieusement que ne voudrait le faire croire l'auteur, comme celui de M. de Talleyrand : « courtisan consommé » dans l'art de plaire et de servir sans servilité, *indifférent au moyen et presque au* » *but, pourvu qu'il y trouvât son succès personnel.* » Et l'auteur nous a prévenus qu'il ménageait l'ancien évêque d'Autun. M. de Chateaubriand est, par un certain côté, rendu en deux mots : « Rival de Napoléon aussi bien que de Milton. » Mais ce sont là de rares échappées; la sobriété, la hauteur, une sérénité grave, tels sont les caractères saillants de ce volume, qui est encore plus une philosophie qu'une histoire politique.

Avec M. Michelet, nous rentrons en pleine réalité historique, dans cette réalité vivante que nul autre historien n'a jamais eu le don de résusciter à ce point, et pour laquelle il faut deux choses, de fortes études et une puissante faculté d'intui-

[1] *Richelieu et la Fronde;* Paris, Chamerot.

[2] *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps;* Paris, Michel Lévy.

tion. M. Michelet se hâte vers la conclusion qui doit rattacher son *Histoire de France* à son *Histoire de la Révolution*. Il arrive, dans ce nouveau volume, à travers la Fronde et Richelieu, aux commencements de Louis XIV, et déjà on peut pressentir que la représentation traditionnelle du grand siècle subira quelques atteintes; déjà les plus hautes et les plus solennelles figures, Condé, Turenne, sont destituées de leur grandeur uniforme et théâtrale, et rendues, sans qu'elles s'en trouvent rabaissées, à la vérité humaine et historique. Richelieu est jugé d'une manière excellente, et placé ni trop haut, comme il l'a été quelquefois, ni trop bas, au rang où le reléguerait un juge superficiel, qui verrait seulement les petitesses de cet esprit supérieur. Le héros du volume est Gustave Adolphe; mais le Gustave Adolphe vrai, ni légendaire, ni de convention. Plus M. Michelet admire, mieux il peint, et cette figure de Gustave Adolphe est certainement une de ses meilleures.

M. Aroux, auteur de nombreux ouvrages sur Dante, vient d'appliquer à toute la poésie chevaleresque du moyen âge le système d'interprétation dont il a fait l'essai sur le grand Florentin[1]. Quel est ce système? Il fait des troubadours comme de Dante les apôtres de l'albigéisme, et de leurs poëmes autant d'évangiles, d'épîtres, ou de controverses hérétiques et symboliques. Chantres et propagateurs de l'hérésie, ils se sont servis des légendes populaires, les ont transformées, appropriées à leurs vues, et ont construit, de ces matériaux fournis par la tradition, tout un édifice à la fois dogmatique et éthique. Quant aux fameuses cours d'amour, « elles n'étaient autre chose que des conciles provinciaux où étaient » convoqués les pasteurs opposants, albigeois ou vaudois, pour conférer sur les » besoins de leur église. » Ce n'est pas ici le lieu d'examiner à fond la valeur de ce système, qu'il faudrait rejeter de prime abord, s'il attribuait à cette propagande symbolique la formation même des mythes et des légendes chevaleresques; mais M. Aroux ne va pas jusque-là; il voit dans les troubadours, non pas des créateurs, mais d'habiles artistes de seconde main, qui ont mis en œuvre, et détourné au profit de leurs doctrines, les créations populaires et poétiques. Même restreinte ainsi, sa thèse aura de la peine à se faire admettre. Dans son ensemble, elle choque les idées reçues; dans le détail, il ne serait pas difficile de signaler des interprétations arbitraires, forcées ou simplement spécieuses. Il en est d'autres qui semblent plausibles. Quand, par exemple, dans le combat entre Walter d'Aquitaine et Hagen, nous voyons le premier de ces deux chevaliers perdre la main droite et Hagen l'œil droit, on admet volontiers que ces blessures, pour ainsi dire symétriques, sont aussi des blessures symboliques. Un des forts arguments de M. Aroux, c'est la contradiction absolue entre la poésie chevaleresque et galante et les mœurs réelles, nullement galantes et chevaleresques, du moyen âge. Il pourrait invoquer aussi ce besoin d'allégorie et de symbolisme qui a été comme la maladie de beaucoup de peuples et de beaucoup d'époques. Mais, nous le répétons, nous ne voulons ici ni attaquer ni défendre, nous voulons simplement signaler une thèse soutenue avec beaucoup d'effort, de conviction et aussi de subtilité. Nous nous en faisons d'autant plus un devoir, que M. Aroux se plaint en maint endroit du mauvais vouloir de la presse et de la critique. L'hospitalité que nous pouvons offrir aux livres français n'est pas grande, mais nous voulons au moins qu'elle soit générale, et comprenne toutes les idées dans sa justice distributive. C'est au même titre d'impartialité que nous mentionnons

[1] Les *Mystères de la chevalerie et de l'amour platonique au moyen âge*; Paris, Jules Renouard.

l'esquisse d'un nouveau système de philosophie avec lequel nous sympathisons fort peu [1]. M. Alphonse Funck, l'inventeur de cette nouvelle doctrine, n'admet dans l'histoire des peuples qu'un progrès relatif et limité, et il distingue un progrès de la liberté et un progrès de la moralité, comme si la moralité n'était pas la condition même de la liberté. En philosophie politique, il est de l'avis de Hobbes, et il avance hardiment que tout pouvoir est légitime, par cela seul qu'il est le pouvoir. M. Funck pense aussi qu'il peut y avoir une philosophie sans méthode. Il suffit de lire sa brochure pour se convaincre qu'il se trompe. Elle manque de méthode, mais elle manque aussi de philosophie.

Le théâtre compte ce mois-ci un succès sérieux, à la fois populaire et littéraire : les *Mères repenties* de M. Félicien Mallefille. Le talent fort et sincère de l'auteur de *Psyché* et des *Mémoires de don Juan* n'a jamais réussi avec plus d'éclat et de sympathique approbation. Il ne faudrait pas beaucoup de pièces de ce genre pour remettre sur pied le drame, si déplorablement abîmé par les *carcassiers* et les machinistes. — Le théâtre de la Porte-Saint-Martin, qui a eu cette bonne fortune, en a eu encore une autre, celle d'un charmant, poétique et pittoresque ballet, comme sait les faire à ses heures perdues l'auteur de la *Péri*, M. Théophile Gautier.

A. Nefftzer.

Cours de langue latine d'après la méthode Robertson, par Am. Jacquet. — Paris, chez Derache.

On se plaît depuis quelque temps à résumer les différences qui existent entre les anciennes langues classiques et les langues modernes par deux termes de logique ou de philosophie : celles-ci sont, comme on dit, des langues *analytiques*, celles-là des langues *synthétiques*. Sans dire beaucoup à l'esprit de celui qui possède ces idiomes, des termes aussi opposés montrent avec évidence que les langues anciennes demandent de notre part une étude assez sérieuse, si nous voulons nous pénétrer de leur génie, si différent de la langue maternelle.

C'est donc avec satisfaction que nous faisons connaître toute tentative sérieuse qui a pour objet de conduire la jeunesse, par les voies les plus appropriées à cet âge, à la connaissance *réelle* de la langue latine, si utile, et on pourrait presque dire indispensable, pour posséder en toute perfection la langue française. Le véritable nœud de l'enseignement linguistique élémentaire est le *cercle vicieux* dans lequel la nature de la chose place le précepteur : il faut donner des principes et des règles; mais ces principes et ces règles ne peuvent être bien saisis et réellement compris que dans leur application, dans les textes latins mêmes; or, pour entendre ces textes, il faudrait être initié déjà aux principes qu'on s'efforce de démontrer par ces textes. Dans un journal spécial, nous pourrions donner d'intéressants détails sur les solutions pratiques de ce problème, qui ont été tentées depuis les jésuites et Port-Royal jusqu'à nos jours; mais nous aimons mieux entretenir le lecteur d'un nouveau *cours de latinité*, le plus complet de tous ceux que nous connaissons, et qui se tiennent dans des proportions analogues : car ce cours, très-développé sur tous les points importants, se renferme en un volume

[1] Le *Moralisme*, esquisse philosophique par Alphonse Funck; Paris, Ladrange.

de 460 pages. Le nom de M. Jacquet est honorablement connu dans l'enseignement libre, auquel il a voué son zèle et ses talents pendant plus de vingt-cinq ans, à Dreux et à Paris. « Je donne, dit-il, aujourd'hui de la publicité à l'une des pensées intimes de mon enseignement. » La méthode qui fait l'âme de son manuel a germé dans les nécessités et les complications de la pratique de l'enseignement.

Voici en quoi consistent les modifications que M. Jacquet a apportées à la méthode Robertson en l'appliquant à une langue morte. Il n'a pas composé lui-même des textes latins progressifs et renfermant les principales racines; il a choisi des textes *authentiques* et gradués dans des auteurs de genres différents, et ses explications à ce sujet montrent combien ses vues et sa connaissance de la matière sont supérieures à ce qu'on rencontre chez les artisans vulgaires des « méthodes simples et faciles. » Chacun de ces vingt-cinq textes, les premiers de quelques lignes, les derniers d'une page et demie, est étudié sous toutes ses faces. Nous trouvons d'abord une traduction littérale suivie de la traduction française, ensuite une traduction alternative qui rend l'élève maître de toutes les expressions de ce texte, soit seules, soit combinées. Ce dernier résultat est, pour ainsi dire, vérifié par la *conversation*, ou « série de questions qui ont pour but de faire disparaître jusqu'à la moindre trace d'hésitation sur le sens du récit. » Vient ensuite la *phraséologie*, qui est d'une éminente utilité, et sur laquelle nous sommes parfaitement de l'avis de M. Jacquet, qui s'exprime en ces termes: « On y cherche à construire des phrases avec les éléments que l'on possède; ce latin retourné est une préparation indispensable pour la composition. On dispose progressivement du matériel étudié, et on s'exerce à ce rapprochement soudain, mais correct, des mots et des formes, sans lequel on ne peut dire qu'on connaît une langue. » Voilà la partie *spécialement pratique* des leçons. La seconde partie de chaque leçon porte le titre *analyse et théorie*, et entre successivement à propos du texte dans tous les détails de la *bonne* latinité, dont l'exposé se trouve ainsi achevé à la vingt-cinquième leçon. Nous ne saurions mieux décrire l'organisation intelligente de cette partie que par les paroles mêmes de M. Jacquet: « Elle se divise en quatre parties : *lexiologie*, *choix et disposition des mots*, *syntaxe* et *versification*. Dans la lexiologie, on analyse chaque mot nouveau, et on recherche les diverses acceptions, la racine et les principaux dérivés. Dans le second point, on fait des remarques sur la disposition la plus élégante, ou au moins la plus générale des mots; on discute l'emploi des expressions simples ou composées, et l'on donne les particularités utiles qui n'ont pas trouvé place dans la lexiologie et la syntaxe. Vient ensuite la syntaxe, qui développe les règles de construction, au fur et à mesure qu'elles se présentent dans le texte, dans un ordre suffisant de liaison et de déduction. La quantité et la versification terminent cette seconde partie; je me suis efforcé d'en exposer les règles d'une manière succincte et coordonnée. » On voit ainsi dans cette *analyse et théorie* se dérouler successivement toute la matière des grammaires latines systématiques, sans la sécheresse inséparable des méthodes dogmatiques. La lecture de cette partie a pleinement confirmé pour moi ce que M. Jacquet avait dit dans la préface : « J'ai tâché d'oublier les grammairiens, mes premiers maîtres, et sur une lecture nouvelle et patiente des écrivains latins j'ai cherché à construire un édifice de données justes et inattaquables. » Je ne puis mieux faire ressortir la nouveauté et la solidité du fond scientifique sur lequel M. Jacquet a établi sa méthode, que

par quelques indications précises : dans aucune grammaire latine employée dans notre enseignement, on ne trouvera les détails instructifs que M. Jacquet a réunis sur *hic, ille* et *iste*, p. 191-193; sur *ex* et *ab*, p. 209-216; sur les verbes qui gouvernent le génitif, p. 234-236; sur les verbes fréquentatifs et inchoatifs, p. 352-354; sur le parfait et le supin, p. 418-424.

FR. DUBNER.



CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAIS ET ÉTRANGER

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE A. FRANCK,

67, rue Richelieu.

Toute demande faite directement à la librairie A. Franck et accompagnée du montant sera expédiée franche de tout port par toute la France sur le parcours desservi par la poste et les messageries.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

1. **Annual of Scientific Discovery;** or, Year-Book of Facts in Science and Art for 1858. Edited by David O. Wells, A. M. in-12. Boston, cloth, 9 fr. 50.

2. **Archiv** für wissenschaftliche Kunde v. Russland. Hrsg. v. A. *Erman.* 17. Bd. 4 Hfte. in-8°. Berlin, 21 fr. 35.

3. **Barante** (De). Études littéraires et historiques. Paris, 2 vol. in-8°, 14 fr.

4. **Bericht** die zur Bekanntmachung geeigneten Verhandlungen der Königl. Preuss. Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Aus d. J. 1858. 12 Hfte. in-8°. Berlin, 6 fr.

5. **Bibliothèque** facétieuse, historique et singulière, ou Réimpression de pièces curieuses, rares ou peu connues des quinzième, seizième et dix-septième siècles. Paris, in-16, 3 fr.

— Cinq pièces : Regrets funèbres sur la mort du joyeux Rondibilis.... — Sur l'enlèvement des reliques de saint Fiacre.... — Le Nez pourry de Théophr. Renaudot, grand gazetier de France....

6. **Brunet.** Le Messianisme, organisation générale. Constitution de la propriété intellectuelle, t. I. Paris, in-18.

L'ouvrage aura 2 vol. Prix : 4 fr.

7. **De Vericour** (R.), The Life and Times of Dante. London, cloth, 13 fr. 35.

8. **Dezeimeris.** Notice sur Pierre de Brach, poëte bordelais du seizième siècle. Bordeaux, in-8°, 6 fr.

9. **Dictionnaire** encyclopédique usuel, ou Résumé de tous les dictionnaires historiques, biographiques, géographiques, mythologiques, scientifiques, artistiques et technologiques.... Répertoire universel et abrégé de toutes les connaissances humaines..., publié sous la direction de Charles Saint-Laurent. 4e édition. Paris, 2 vol. in-8°, 25 fr.

10. **Dingelstedt** (F.). Studien u. Copien nach Shakspeare. 8. Wien, 6 fr. 35.

11. **Graesse** (J. G. T.). Trésor des livres rares et précieux ou nouveau dictionnaire bibliographique, contenant plus de cent mille articles de livres rares, curieux et recherchés, d'ouvrages de luxe, etc. Avec des signes connus pour distinguer les éditions originales des contrefaçons qui en ont été faites, des notes sur la rareté et le mérite des livres cités, et les prix que ces livres ont atteints dans les ventes les plus fameuses, et qu'ils conservent encore dans les magasins des bouquinistes les plus renommés de l'Europe. (En Ce 16 livraisons.) 1. Liv. in-4. (S. 1—96.) Dresden, geh. 8 fr.

12. **Graesse,** Lehrbuch e. allgemeinen Literärgeschichte aller bekannten Völker der Welt, v. der ältesten bis auf die neueste Zeit. 3. Bd. 3. Abth. : Das 18. Jahrhundert u. die erste Häflte des neunzehnten. 9. Lfg. in-8°. Leipzig, geh., 4 fr.

13. **Hayward** (A.). Biographical and Critical Essays; reprinted from Reviews : with Additions and Corrections. 2 vols. in-8°, cloth. London, 30 fr.

14. **Heinsius** (W.). Allgemeines Bücher-Lexikon. 12 Bd., welcher die v. 1852. bis

Ende 1856 erschien. Bücher u. die Berichtigungen früherer Erscheinungen enthält. Hrsg. v. A. *Schiller*. 4—7. Lfg. in-4°, Leipzig, geh., à 3 fr. 35.

15. **Lewes** (G. H.). The life and works of Gœthe : with sketches of his age and contemporaries, from published and unpublished sources. 2. Edition, revised by the author. (In 2 vols.) Vol. 1. in-8°. Leipzig, geh., 8 fr.

16. **Mémoires** de l'Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Lyon. Classe des sciences. T. VII. Lyon, in-8°.

17. **Menzel** (W.). Deutsche Dichtung v. der ältesten bis auf die neueste Zeit. (In 3 Bdn. od. 18 Lfgn.) 1. Lfg. in-8°. Stuttgart, geh., 1 fr.

18. **Neidhart v. Reuenthal.** Hrsg. v. *M. Haupt*. in-8°. Leipzig, geh., 8 fr.

19. **Notices** et extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale et autres bibliothèques, publiés par l'Institut impérial de France, faisant suite aux Notices et extraits lus au comité établi dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres. T. XVI, 1re partie : Prolégomènes d'Ebn-Khaldoun, 1re partie du texte arabe publié par M. Et. Quatremère. Paris, in-4°, 15 fr.

20. **Plihon** (G. F.). Cours abrégé d'Histoire littéraire, ou Notices sur les principaux écrivains, poëtes et prosateurs anciens et modernes, et sur leurs ouvrages, avec des notes historiques, littéraires et grammaticales; t. I. Nantes, in-8°, 4 fr.

21. **Poitou** (E.) Du Roman et du Théâtre contemporains, et de leur influence sur les mœurs. Angers, in-8°, 5 fr.

22. **Prat** (H.). Études littéraires. Dix-septième siècle. Seconde partie. 1660-1685. Paris, gr. in-18, 4 fr.

23. **Terquem** (M.). Bulletin de bibliographie, d'histoire et de biographie mathématiques; t. III. Paris, in-8°, 3 fr. 50.

THÉOLOGIE ET PHILOSOPHIE.

---

24. **Agreda** (Jésus d'). La Cité mystique de Dieu, soit la vie de la très-sainte vierge Marie manifestée par la même sainte Vierge. Traduite de l'espagnol par le R. P. Crozet. T. VI et dernier. Tours, in-8°.

L'ouvrage complet, 6 vol. Prix : 28 fr.

25. **Baluffi** (G.). La divinité de l'Église manifestée par sa charité, ou Tableau universel de la charité catholique, traduit de l'italien, enrichi de notes et de développements nouveaux, par l'abbé V. Postel. Paris, 2 vol. gr. in-18.

26. **Barnes** (A.). Notes explicatives et pratiques sur les Actes des apôtres et l'Épître aux Romains, publiées par N. Roussel. Ouvrage plus particulièrement destiné aux pères de famille, aux instituteurs et aux directeurs d'une école du dimanche, Abbeville, in-8°, 3 fr.

27. **Bibliothek** der Kirchenväter. Eine Auswahl aus deren Werken. Urschrift m. deutscher Uebersetzg. Begründet u. unter Mitwirkg. Anderer hrsg. v. *F. Oehler*. 1. u. 2. Thl. In-8°. Leipzig, à 4 fr.

28. **Bunsen** (C. C. J.). Vollständiges Bibelwerk f. die Gemeinde. In 3 Abthlgn. (in 16 Halbbdn.) 1. Halbbd. Lex. In-8°. Leipzig, geh., 5 fr. 35.

29. **Ceillier** (Dom. R.). Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques, soigneusement revue, corrigée, complétée et terminée par une table générale des matières, par un directeur de grand séminaire. T. I. De Moïse à saint Hippolyte inclusivement. Arras, in-8°, 10 fr.

30. **Crawshaw** (R.). Complete Works. Canon of Loretto. Edited by W. B. Turnbull. In-12, cloth. London, 6 fr. 25.

31. **Damberger** (J. S.). Sinchronistische Geschichte der Kirche u. der Welt im Mittelalter. Kritisch aus den Quellen bearb. m. Beihilfe einiger gelehrten Freunde. 10. Bd. In-8°. Regensburg, 1857, 2 fr. 35.

32. **Darboy.** Saint Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry et martyr; sa vie et ses lettres, d'après l'ouvrage anglais du Rév. J. A. Giles, précédées d'une introduction sur les principes engagés dans la lutte entre les deux pouvoirs. Paris, 2 vol. in-8°, 12 fr.

33. **Delaporte** (A.). Bataille au coin du feu pendant une mission. Paris, in-18.

34. **Ebeling** (F. M.). Die deutschen Bischöfe bis zum Ende d. 16. Jahrhunderts. Biographisch, litterarisch, historisch u. kirchenstatistisch. Leipzig, in-8°, geh., 10 fr. 75.

35. **Enfantin.** Réponse au R. P. Félix sur les 4e, 5e et 6e conférences de Notre-Dame (14, 21 et 28 mars 1858). Paris, in-8°.

36. **Engeln Presbyt.** Jos. Psalterium cum canticis breviarii ad devotionem in persolvendo officio adjuvandam breviter explicatum. In-8°. Munster, 4 fr.

37. **Félix**, de la Comp. de J., Le Progrès par le christianisme. Conférences de Notre-Dame de Paris. 1re année, 1856, 2e édition, in-8°. 2e année, 1857, in-8°. Paris, 6 fr.

38. **Fiévet** (L.). Livre des psaumes, contenant les vêpres du dimanche et des fêtes, les complies et l'office des morts, à l'usage des diocèses qui ont adopté l'antiphonaire du R. P. Lambillotte, ou celui de la commission rémo-cambrésienne. Lille, in-8°. Plain-chant et musique notés dans le texte, 2 fr.

39. **Greenwood** (T.). Cathedra Petri: a Political History of the Great Latin Patriarchate. Books 3, 4, and 5, from the Close of the Fifth to the Middle of the Ninth Century. In-8°, cloth, 17 fr. 50.

40. **Guide** (le) du chrétien dans les voies du salut, contenant les Considérations sur les vérités de la religion, de Mgr Challoner. Le Chemin du ciel aplani, du R. P. Pinamonti, S. J.; les Instructions et prières pour sanctifier la journée..., du P. Sanadon, S. J., etc.; publié par M. l'abbé Lagrange. Paris, in-18.

41. **Jost** (Dr J. M.). Geschichte der Judenthums und seiner Secten. II Abthg. 4/5 Buch. In-8°. Leipzig, 3 fr. 35.

42. **Jörg** (J. D.). Geschichte der Protestantismus, in seiner neuesten Entwickelung. 2 Bd. In-8°. Freiburg, br., 14 fr.

43. **Jourdain** (Ch.). La philosophie de saint Thomas d'Aquin. 2 vol. in-8°, 15 fr.

44. **Jussieu** (L. de). Leçons et exemples de morale chrétienne. 1re partie. Paris, in-12.

45. **Lebrun** (F. E.). L'Heptateuque, ou première partie abrégée de la sainte Bible. Cours d'Écriture sainte destiné aux élèves des lycées, pensions..., et pour lecture aux personnes du monde. Paris, in-8°, 3 fr. 50.

46. **Le François.** Œuvres complètes réunies pour la première fois en collection, classées selon l'ordre logique et analogique. T. I. Petit-Montrouge, gr. in-8°.

L'ouvrage complet, 2 vol. Prix: 14 fr.

47. **Lettres écrites par Bossuet** à la sœur Cornuau, suivies du Traité de la concupiscence, par le même, publiées par M. Silv. de Sacy. 2 vol. in-16, 12 fr.

48. **Nicolas** (N.). La Réaction païenne dans la seconde moitié du premier siècle de l'ère chrétienne. Versailles, in-8°.

49. **Nourrisson** (J. F.). Les Pères de l'Église latine, leur vie, leurs écrits, leur temps. Paris, 2 vol. gr. in-18, 7 fr.

50. **Parisis** (Mgr). Tradition et raison. Paris, in-8°.

51. **Pinard.** Dictionnaire des objections populaires contre le dogme, la morale, la discipline et l'histoire de l'Église catholique. Petit-Montrouge, gr. in-8°, 7 fr.

52. **Plantier** (Mgr). Règles de la vie sacerdotale, ou Discours de retraites ecclésiastiques. Paris, 2 vol. in-8°, 10 fr.

53. **Pradié** (M. P.). Le Philosophe, sa profession de foi devant le magnifique spectacle du monde naturel et du monde surnaturel. Paris, in-8°.

54. **Psaumes** (Les). Traduction nouvelle par A. Ben-Baruch Créhange. Strasbourg, gr. in-8°.

55. **Rohrbacher.** Histoire universelle de l'Église catholique, précédée d'une notice biographique et littéraire par Charles Sainte-Foi; augmentée de notes inédites de l'auteur, colligées par A. Murcier, et suivie d'un atlas géographique spécialement dressé pour l'ouvrage, par A. H. Dufour. 3e édition. T. XV. Paris, in-8°.

L'ouvrage se composera de 20 vol. à 5 fr., avec atlas de 24 cartes, publié en 4 livr. à 6 fr.

56. **Schwetz** (J.). Theologia fundamentalis seu generalis. Editio III. In-8°. Wien, geh., 7 fr. 35.

57. **Sepp** (J. N.), das Leben Jesu Christi. 2 Aufl. Regensburg. 3 vol. in-8°, geh., 37 fr. 35.

58. **Suarez.** R. P. Suarez, e societate Jesu, opera omnia. Editio nova a Carolo Berton, cathedralis ecclesiæ Ambianensis vicario, innumeris pene veterum editionum mendis liberata, adnotationibusque in ultimum tomum relegatis illustrata. T. IX. Paris, in-4°, 12 fr.

Édition en 26 vol. in-4°, reproduction des 23 vol. in-fol. de l'édition de Venise.

59. **Suarez.** Theologiæ R. P. F. Suarez, e societate Jesu, summa, seu compendium, a R. P. F. Noel, ejusdem societatis, concinnatum et in duas partes divisum, duobusque tractatibus a Suarez omissis adauctum: 1° scilicet De justitia et jure; 2° De matrimonio. Pars prima, novem priores dicti auctoris tomos complectens. T. I. Petit-Montrouge, gr. in-8°.

L'ouvrage complet, 2 vol. Prix: 14 fr.

60. **Theiner** (A.). Documents inédits relatifs aux affaires religieuses de la France, 1790 à 1800, extraits des archives secrètes du Vatican. 2 vol. gr. in-8°, 15 fr.

61. **Thomas d'Aquin** (S.). Opuscules traduits par MM. Védrine, Bandel et Fournet. T. VI et dernier. Besançon, in-8°, 6 fr.

62. **Vaubert** (L.). La dévotion à N. S. Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Paris, 2 vol. gr. in-18.

63. **Wiseman.** Recollections of the last four Popes, and of Rome in their times. In-8°, cloth, 26 fr. 25.

DROIT, POLITIQUE, ET ÉCONOMIE POLITIQUE.

64. **Brightly** (F. C.). Analytical Digest of the Laws of the United States, from the Adoption of the Constitution to the end of the thirty-fourth Congress, 1789—1857. in-8°. Philadelphia, 45 fr.

65. **Brinckmeier** (E.). *Glossarium diplomaticum* zur Erläuterung schwieriger, e. diplomat. histor., sachl., od. Worter-

klärg. bedürftiger latein., hoch- u. befonders niederdeutscher Wörter u. Formeln, welche fich in öffentl. u. Privaturkunden, Capitularien, Gesetzen, etc. des gesammten deutschen Mittelalters finden. 2. Bd. 5. Hft. Fol. Gotha; la livr. 4 fr.

66. **Cencii** (L.). Tractatus de procuratoribus. Opus posthumum a *Petro Hieron. Cencio*, adauctum et illustratum. Editio I. Florentina ab Dr. Aloysio Bicci emendata atque disposita. Florentiæ 1857. In-4°, geh., 30 fr.

67. **Chauveau** (A.). Des Établissements de charité publics et privés en France et dans les pays étrangers, sous le point de vue administratif. Toulouse, in-8°, 1 fr.

68. **Cleaveland** (J.). The Banking System of the State of New-York; wit Notes and References to Adjudged Cases : including also an Account of the New-York Clearing House. in-8°. New-York, sheep, 30 fr.

69. **Clerc** (E.). Théorie du notariat, pour servir aux examens de capacité, contenant, par demandes et par réponses, les matières sur lesquelles les candidats doivent être interrogés. Paris, gr. in-8°, 8 fr.

70. **Compagnon** (A.). Les Classes laborieuses, leur condition actuelle, leur avenir par la réorganisation du travail. Paris, gr. in-18, 2 fr.

71. **Dollinger** (F.). De l'action publicienne en droit romain. De l'autorité de la chose jugée en droit français. Strasb., in-8°.

72. **Frouart.** (M. A.). De la Société en commandite par actions d'après l'ancien droit, le Code Napoléon, le Code de commerce, le Code pénal, les lois relatives à l'enregistrement. Paris, in-8°, 3 fr.

73. **Garnier** (J.). Abrégé des éléments de l'économie politique, ou Premières notions sur l'organisation de la société et sur la production, la répartition et l'emploi de la richesse individuelle et sociale. Paris, in-16, 2 fr.

74. **Glaser** (J. E.). Handbuch der politischen Oekonomie. (In 4 Thln.) 1. Thl. A. u. d. T. : Die allgemeine Wirthschaftslehre od. Nationalökonomie m. Rückficht auf ihre Anwendg. in der Privat- u. Staatswirthschaft dargestellt. in-8°. Berlin, 8 fr.

75. **Graetz** (H.). Die westgothische Gesetzgebung in Betreff der Juden. in-4°, Breslau, 2 fr. 75.

76. **Grosse** (M.). Commentaire ou explication au point de vue pratique de la loi du 23 mars 1855, sur la transcription en matière hypothécaire. 2e partie. Paris, in-8°, 10 fr.

77. **Hænel** (A.). Das Beweissystem d. Sachsenspiegels. In Beschränkung auf den bürgerl. Prozesz dargestellt. in-8°, Leipzig, geh., 4 fr.

78. **Journal** des conservateurs des hypothèques, des notaires et des avoués. T. XII, 1856, et T. XIII, 1857. Paris, 2 vol. in-8°. Prix du vol., 4 fr.; par la poste, 5 fr.

79. **La Rocca** (J. de). Abbatucci, garde des sceaux, ministre de la justice, etc. Sa vie comme magistrat, comme député et comme homme d'État. Paris, gr. in-8°, portrait.

80. **Lette** (A.). Die Vertheilung d. Grundeigenthums im Zusammenhange m. der Geschichte, der Gesetzgebung u. den Volkszuständen. in-8°. Berlin, geh, 6 fr.

81. **Martens** (G. F.). Précis du droit des gens moderne de l'Europe. Nouvelle édition, accompagnée des notes de Pinheiro-Ferreira, précédée et suivie d'une bibliographie raisonnée du droit des gens, par C. Vergé. Paris, 2 vol. in-8°, 12 fr.

82. **Meliora** : A Quarterly Review of Social Science, in its Ethical, Economical, Political and Ameliorative Aspects. N. 1. Published Quarterly. in-8°, 1 fr. 25.

83. **Ortolan.** Explication historique des Instituts de l'empereur Justinien, avec le texte, traduction en regard, et les explications sous chaque paragraphe; précédée de l'histoire de la législation romaine, depuis son origine jusqu'à la législation moderne. 6e édition, revue et considérablement augmentée. T. III et dernier. Livres III et IV des Instituts. Paris, in-8°, 22 fr. 50.

84. **Rechtslexikon** f. Juristen aller teutschen Staaten; red. v. *J. Weiske*. 12. Bd. 2—4. Lfg. in-8°. Leipzig, geh. La liv., à 2 fr. 75.

Prix du vol. I à XII, liv. 1 à 4, 165 fr.

85. **Snell** (W.). Naturrecht nach den Vorlesungen. Hrsg. v. e. Freunde d. Verewigten. in-8°. m. 1 lith. Portr. Langnau 1857. geh., 8 fr. 75.

SCIENCES PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

86. **Annales** de l'Observatoire impérial de Paris, publiées par U.-J. Le Verrier. Observations. T. I. Paris, in-4°.

87. **Becquerel** (E.). Résumé de l'histoire de l'électricité et du magnétisme, et des applications de ces sciences à la chimie, aux sciences naturelles et aux arts. In-8°. Prix : 6 fr.

88. **Connaissance** des temps ou des mouvements célestes, à l'usage des astronomes et des navigateurs, pour l'an 1860, publiée par le Bureau des longitudes. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

89. **Fortschritte** (Die) der Physik im J. 1855. Dargestellt v. der physikal. Gesellschaft zu Berlin. XI. Jahrg. 1. Abth., in-8°. Berlin, geh., 8 fr.

Prix des vol. I-XI, 1re liv. 141. 35.

90. **Funke** (O.). Lehrbuch der Physiologie f. akademische Vorlesungen u. zum Selbstudium. 2. umgearb. Aufl. 2 Bde. m. eingedr. Holzschn, in-8°. Leipzig, geh., 24 fr.

91. **Gmelin's** (L.). Handbuch der organischen Chemie, (Fortsetzung) bearb. u. hrsg. v. *K. List*, *C. G. Lehman*, *Rochleder*. 23-25. Lfg. Heidelberg, in-8°, br., la liv., 2 fr. 25.

Liv. 1-25, 61 fr. 25.

92. **Gmelin's** (L.). Handbuch der Chemie. (Fortsetzung) bearb. u. hrsg. v. *K. List*, *C. G. Lechmann*, *Rochleder*. Des ganzen Werkes 45-47. Heidelberg, in-8°, br., la liv., 2 fr. 25.

93. **Guilmin** (A.). Cours de mathématiques appliquées, levé de plans, arpentage, nivellement, notions de géométrie descriptive, à l'usage des lycées et des colléges. Paris, in-8°, figures dans le texte, 4 fr.

94. **Guinodie**. Traité de l'application de l'algèbre à la géométrie à deux et à trois dimensions, dans lequel, par les secours de l'analyse algébrique, ont été résolus plusieurs problèmes importants de la géométrie descriptive. Bordeaux, in-4°, 18 fr.

95. **Handwœrterbuch** der reinen u. angewandten Chemie. Begründet von J. v. Liebig, J. C. Poggendorff u. F. Wöhler. 2. Aufl. neu bearb. v. mehren Gelehrten u. red. von *Herm. v. Fehling*. Mit zahlreichen in den Text gedr. Holzst. 2. Bd. 1. u. 2. Lfg. In-8°. Braunschweig, geh., la liv., 2 fr. 75.

96. **Jenyns** (L.). Observations in Meteorology relating to Temperature, the Winds, Atmospheric Pressure, the Aqueous Phenomena of the Atmosphere, Weather Changes, etc. London, in-8°, 13 fr. 25.

97. **Montferrier** (S. de). Encyclopédie mathématique, ou Exposition complète de toutes les branches des mathématiques d'après les principes de la philosophie des mathématiques de Hoëné Wronski. Mathématiques pures. 1re partie. T. III. Paris, gr. in-8°, 9 fr.

98. **Nachrichten**, astronomische, begründet v. H. C. Schumacher, fortges. v. *P. A. Hansen* u. *C. A. F. Peters*. 48. u. 49. Bd. od. Nr. 1129-1176. Mit Beilagen u. Abbildgn. In-4°, Altona. Le vol. à 20 fr.

99. **Nell** (A. M.). Der Planetenlauf, e. graphische Darstellung der Bahnen der Planeten, um m. Leichtigkeit ihren jedesmaligen Ort unter den Gestirnen auf e. Reihe v. Jahren voraus zu bestimmen. Mit 1 Atlas v. 5 Taf. in Stahlst. in-fol. Gr. in-8°. Braunschweig, geh. u. in Carton, 5 fr.

100. **Picarte** (R.). Les Tables de logarithmes pour les nombres et pour les sinus, par Jérôme de Lalande, réduites à 41 pages et augmentées de tables qui donnent les parties proportionnelles des différences, correspondant aux logarithmes des nombres et aux logarithmes des arcs. Paris, in-18, 2 fr.

101. **Picarte** (R.). Tables de multiplication et de division, contenant les produits par 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, de toutes les quantités au-dessous de 10,000. Paris, in-18, 3 fr.

SCIENCES NATURELLES ET MÉDECINE.

102. **Abhandlungen** der naturforschenden Gesellschaft zu Halle. 4 Bd. 2. u. 3. Hft. In-4°, m. 4 Steintaf. Halle, la liv. 8 fr.

103. **Aliquié**. Clinique chirurgicale de l'Hôtel-Dieu de Montpellier. T. II. Montpellier, in-8°, avec dessins lithographiés par l'auteur, 6 fr.

104. **Armand**. Histoire médico-chirurgicale de la guerre de Crimée d'après les travaux des médecins militaires. Paris, in-8°, 7 fr.

105. **Béhier** et Hardy. Traité élémentaire de pathologie interne. T. I. Pathologie générale et séméiologie. 2e édition. Paris, in-8°, 8 fr.

106. **Beitræge** zur Geburtskunde u. Gynækologie, hrsg. von F. W. v. *Scanzoni*. 3. Bd. In-8°. Würzburg, geh., 8 fr. Vol. 1 à 3, 22 fr. 50.

107. **Bernard**. Leçons sur la physiologie et la pathologie du système nerveux. Paris, 2 vol. in-8°, avec figures intercalées dans le texte, 14 fr.

108. **Bonaparte** (C. L.). Iconographie des pigeons non figurés par madame Knip dans les deux volumes de MM. Temminck et Florent Prevost. 7e livraison. (Clavis system.) Conspectus geogr. Description 11, 17, 24, 28 et 32. Paris, in-fol.

109. **Frage**, die brennende, der Zeit. Der Standpunkt der Zionswächter im Kampfe gegen die Naturforscher. von prof. J. H. *Blasius*. In-8°. Braunschweig, 50 c.

110. **Guérin** (A.). Éléments de chirurgie opératoire, ou Traité pratique des opérations. 2e édition. Paris, gr. in-18, 293 figures dans le texte.

111. **Henle** (J.). Handbuch der systematischen Anatomie des Menschen. 1. Bd. 3. Abth. A. u. d. T.: Handbuch der Muskellehre des Menschen. Mit 159 mehrfarb. in den Text gedr. Holzschn. In-8°. Braunschweig, geh., 9 fr. 35. Le 1er vol. cplt. 21 fr.

112. **Hirschel** (B.). Guide du médecin homéopathe au lit du malade, et Répertoire de thérapeuthique homéopathique, traduit de l'allemand par M. L. Simon. Paris, gr. in-18.

113. **Humphreys** (H. N.). The Genera of British Moths popularly described and illustrated, in a Series of Picturesque Plates, exhibiting the Insects in their different Stages, with the Caterpillars on the Plants on which they are generally found. Part. 1, in-8° sewed, 3 fr. 25.

114. **Journal** für Ornithologie. Hrsg. v. *J. Cabanis*. 6. Jahrg. 1858. 6 Hfte. Mit Abbildgn. In-8°. Cassel, 16 fr.

115. **Loew** (H.). Neue Beiträge zur Kenntniss der Dipteren. 4. u. 5. Beitrag. 4. Berlin, geh., la liv. 3 fr. 75.

Les liv. 1 à 6, 14 fr. 25.

116. **Martini** u. Chemnitz, systematisches Conchylien-Cabinet. Neu hrsg. v. *H. C. Küster*. 159 u. 160. Lfg. In-4°, la livr. à 8 fr.

117. **Menière**. Études médicales sur les poëtes latins. Angers, in-8°, 6 fr.

118. **Meyer** (H.), v., Reptilien aus der Steinkohlen-Formation in Deutschland. Mit 16 Taf. Abbildgn. In-fol. Cassel, 64 fr.

119. **Miquel** (F. A. G.). Flora Indiæ Batavæ. Accedunt tab. lapidi incisæ. Vol. II. Fasc. 4 et Vol. III. Fasc. 3. In-8°. Amstelodami, geh., à fasc. 5 fr. 35.

120. **Mueller** (Jean). Monographie de la famille des résédacées, accompagnée de 10 pl. lith. In-4°. Zürich, geh., 28 fr.

121. **Ollivier** (B.). Histoire physique et morale de la femme. Paris, in-8°, 5 fr.

122. **Planchon** (J. C.). Hortus donatensis. Catalogue des plantes cultivées dans les serres de S. E. le prince A. de Demidoff, à San-Donato. Paris, in-4°.

1,401 espèces de plantes, plus le catalogue des orchidées.

123. **Rochleder** (F.). Anleitung zur Analyse von Pflanzen und Pflanzentheilen. In-8° br. Würzburg, 3 fr. 35.

124. **Verhandlungen** der Gesellschaft f. Geburtshülfe in Berlin. 10 Hft. Mit 2 Taf. In-8°. Berlin, 6 fr.

125. **Verhandlungen** der physicalisch-medicinischen Gesellschaft in Würzburg. 8. Bd. 3. Hft. In-8°. Würzburg, 2 fr. 75.

Vol. I-VIII, 72 fr.

126. **Walpers** (G. G.). Annales botanices systematicæ. T. IV. Et. s. t. : Synopsis plantarum phanerogamicarum novarum omnium per annos 1851, 1852, 1853, 1854, 1855, descriptarum. Auctore *C. Müller*. Fasc. IV. In-8°. Leipzig, geh., 4 fr.

Vol. I-IV, 104 fr.

127. **Wunderlich** (C. A.). Gundriss der speciellen Pathologie u. Therapie. Lex.-8. (XX u. 854 S.) Stuttgart, geh. 13 fr. 35.

128. **Zeitschrift** für die gesammten Naturwissenschaften. Hrsg. v. dem Naturw. Vereine f. Sachsen u. Thüringen in Halle, red. v. *C. Giebel* u. *W. Heintz*. (5. u. 6.) Jahrg. 1857 u. 1858 (od. Bd. 9-12.) à 12 Hfte. in-8°. Berlin. 22 fr. 75.

PHILOLOGIE ANCIENNE ET MODERNE.
LIVRES EN LANGUES ORIENTALES.

129. **Bellemare** (A.). Grammaire arabe (idiome d'Algérie), à l'usage de l'armée et des employés civils de l'Algérie. 3e édition. Paris, in-8°, 3 fr. 50.

130. **Benloew** (L.) Aperçu général de la science comparative des langues, pour servir d'introduction à un traité comparé des langues indo-européennes. Paris, in-8°, 2 fr.

131. **Bibliotheca** linguistica. Vol. 1. Diccionario da lingua Tupy, chamada lingua geral dos indigenas do Brazil por A. *Gonçalves Dias*. Leipzig, in-8°, cart., 5 fr. 35.

132. **Brugsch** (H.). Geographische Inschriften altägyptischer Denkmäler. 2. Bd. A. u. d. T. : Die Geographie der Nachbarländer Aegyptens nach den altägypt. Denkmälern zum ersten Male zusammengestellt u. verglichen m. den geograph. Angaben der heil. Schrift u. der griech., röm., kopt. u. arab. Schriftseller. Nebst 23. Taf. u. 2 Karten. in-4°. Leipzig, cart., 33 fr. 35.

133. **Castren** (M. A.). Versuch e. koibalischen u. karagassischen Sprachlehre nebst Wörterverzeichnissen aus den tatarischen Mundarten d. Minussinschen Kreises. In-8°. Saint-Pétersbourg, geh, 5 fr. 50.

134. **Chants** (Les) de Sôl (Sôlar-Liód). Poëme tiré de l'Edda de Sœmund, publié, avec une traduction et un commentaire, par F. G. Bergman, in-8°. Strasbourg.

135. **Euripidis** tragœdiæ. Edidit *A. Witzschel*. 3 Voll. in-8°. Leipzig, geh., 3 fr. 75.

136. **Gesenii** (G.). Thesaurus philologicus criticus linguæ hebrææ et chaldææ Veteris Testamenti. Tomi III. fasc. novissimus, quo cont. indices, additamenta et emendationes. Digessit et edid. *A. Roediger*. in-4°. Leipzig, geh., 8 fr.

Les 3 vol. 76 fr.

137. **Grosse** (E.). Quæstionum grammaticarum de particulis græcis specimen primum. I. De particulis copulativis τε et καί apud Pindarum. in-8°. Aschersleben, geh., 50 c.

138. **Gull-Thoris Saga** od. Thorskfirdhinga Saga, die. Hrsg. v. *K. Maurer*. Leipzig, geh., 3 fr. 75.

139. **Hesychii Alexandrini** lexicon, post Joannem Albertum recensuit *Maur Schmidt*. Vol. I, fasc. 4. Jena, geh., à fasc. 2 fr. 75.

140. **Ibn Batoutah.** Voyages d'Ibn Batoutah; texte arabe, accompagné d'une traduction par C. Defrémery et B. R. Sanguinetti. T. IV et dernier. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

Collection d'ouvrages orientaux, publiée par la Société asiatique.

141. **Inchauspe.** Le Verbe basque. Bayonne, in-4°, 20 fr.

Tiré à 500 exemplaires.

142. **Jonain** (T.). Essai de grammaire universelle, ou Analyse générale des langues réduites à leurs radicaux, et traduites les unes aux autres au moyen d'une hémi-pasigraphie claire et simple; 2e édition. Bordeaux, in-8°, 2 fr.

143. **Oribase.** Œuvres d'Oribase, texte grec, en grande partie inédit, collationné sur les manuscrits, traduit pour la première fois en français, avec une introduction, des notes, des tables et des planches, par Bussemaker et Daremberg. T. III. Paris, in-8°.

144. **Plutarchi** vitæ inter se comparatæ. Edidit *I. Bekker*. 5 vol. Leipzig, geh., 9 fr. 35 c.

145. **Râmâyana**, poëme sanscrit, traduit en français pour la première fois par H. Fauche. Youddhakanda. 1re livraison. T. VI du poëme, t. VII de la traduction; avec une étude sur la connaissance qu'Homère dut ou put avoir du Râmâyana. Paris. in-18, 18 fr.

146. **Rosny** (L. L. de). Recherches sur l'écriture des différents peuples anciens et modernes. 1re livraison. Paris, in-4°.

L'ouvrage sera publié en 15 livr. à 1 fr. 50.

147. **Riggs** (E.). A Manual of the Chaldee Language: containing a Chaldee Grammar, chiefly from the German of Professor G. B. Winer; a Chrestomathy, consisting of Selections from the Targums, and including Notes on the Biblical Chaldee; and a Vocabulary adapted to the Chrestomathy, with an Appendix on the Rabbinic and Samaritan Dialects. 2d edit. revised. in-8°. New-York, 9 fr. 50.

148. **Sommerbrodt** (Dr Jul.), De Aeschyli re scenica. Pars III in-4°. Dietze. geh.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, VOYAGES, ARCHÉOLOGIE.

149. **Arneth** (A.). Prinz Eugen v. Savoyen. Nach den handschriftlichen Quellen der kaiserl. Archive. 1. Bd. 1663—1707. Mit. 4. Portr. u. 3. Schlachtplänen. in-8°, Wien, geh., 10 fr. 75.

150. **Aschbach.** Über römische Kaiser-Inschriften m. absichtlichen aus dem Alterthume herrührenden Namentilgungen. In-8°. Wien, geh., 2 fr.

151. **Aufstand**, der, in der Stadt Braunschweig am 6 u. 7. Septbr. 1830 u. der bevorstehende Anfall des Herzogth. Braunschweig. an Hannover. in-8°. Leipzig, 8 fr.

152. **Beulé** (E.). Les Monnaies d'Athènes. Paris, in-4°, planches dessinées et gravées par M. Dardel. 50 fr.

Ouvrage tiré à 300 exempl. numérotés.

153. **Bolts** (W.). Histoire des conquêtes et de l'administration de la Compagnie anglaise au Bengale. Paris, gr. in-18.

154. **Bulletin** de la classe des sciences historiques, philologiques et politiques de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg. Tome XV. 24 Nrs. in-4°. Saint-Pétersbourg, 12 fr.

155. **Bruce** (J.). Calendar of English State Papers, Domestic Series, of the Reign of Charles I. 1625—1626, preserved in the State Paper Department of Her Majesty's Public Record Office. London, in-8°, 18 f. 75.

156. **Burke** (B.). The Book of Orders of Knighthood, and Decorations of Honour of all Nations: comprising an Historical Account of each Order, Military, Naval, and Civil, from the Earliest to the Present Time: with Lists of the Knights and Companions of each British Order; with Fac-simile coloured Illustrations of the insignia of the various Orders. London, in-8°, cloth, 52 fr. 50.

157. **Caristie** (A.). Monuments antiques à Orange, arc de triomphe et théâtre. Paris, in-fol., 54 planches, 150 fr.

158. **Castille** (H.). Portraits historiques au dix-neuvième siècle. Le général Lamoricière. Paris, in-32, portrait et fac-simile, 50 c.

159. **Castille** (H.). Portraits politiques au dix-neuvième siècle. Napoléon Ier. 2e partie. Paris, in-32, portrait et fac-simile, 50 c.

160. **Chartier** (J.). Chronique de Charles VII, revue et annotée par M. Vallet de Viriville. Tome I, 5 fr.

L'édition formera 3 volumes.

161. **Caumont** (M. de). Abécédaire ou Rudiment d'archéologie. Architectures civile et militaire, 2e édition. Caen, in-8°, nombreuses planches et vignettes, 7 fr. 50.

162. **Chéruel** (A.). Marie Stuart et Catherine de Médicis, étude historique sur les relations de la France et de l'Écosse dans la seconde moitié du seizième siècle. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

163. **Chevallier** (H.). Histoire de France. Paris, 2 vol. in-12, cartes coloriées, 6 fr.

164. **Chevallier** (H.). Notions générales d'histoire et de géographie anciennes, avec résumés et questionnaires. Paris, in-12, 2 fr.

165. **Dawbarn** (E.). Naples and King Ferdinand : an Historical and Political Sketch of the Kingdom of the Two Sicilies : with Biographical Notices of the Neapolitan Bourbons. In-8°, cloth, 6 fr. 25.

166. **Detlessens.** Über zwei entdeckte römische Urkunden auf Wachstafeln. Wien, in-8°. 6 Taf. br., 2 fr. 75.

167. **Girardot** (De). Les Fêtes de la Révolution, 1790 an VIII. Nantes, in-8°.

168. **Gladisch** (A.). Empedokles u. die Ægypter. Eine historische Untersuchung. Mit Erläutergn. aus den ægypt. Denkmälern v. *H. Brugsch u. Jos. Passalacqua.* In-8°. Leipzig, geh., 7 fr. 75.

169. **Green** (A. E.). Calendar of English State Papers, Domestic Series, of the Reign of James I., 1611—1618. London, in-8°, cloth, 18 fr. 75.

170. **Guizot** (F.). Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps. T. I. Paris, in-8°, br., 7 fr. 50.

171. **Guizot** (F.). Memoirs to illustrate the History of my Time. Vol. 1, in-8°, cloth, 17 fr. 50.

172. **Hermann** (K. F.). Culturgeschichte der Griechen u. Römer. Hrsg. v. *K. G. Schmidt.* 2 Thl. in-8°. Göttingen, geh., 4 fr.

173. **Jahn** (A.). Chronik od. geschichtliche, ortskundliche u. statistische Beschreibung d. Kantons Bern, alten Theils, in alphabet. Ordng., v. den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart. Nach den zuverlässigsten Quellen verfaszt. in-4°. Bern, 1857, geh., 16 fr. 75.

174. **Jeanne** (G.). Histoire des États-Unis. T. II. Colonisation, fondation de la Virginie. Paris, in-12, 2 fr.

175. **Kozaczyzna** W Turcyi dzielo, W Trzech Czesciach, przez X. K. O. Czdobione portretem na stali czterema rycinami Kolorowanemi i czterema zwyczajnemi. Paris, in-8°, 1 portrait, 8 pl., 9 fr.

176. **Lemon** (R.). The Reings of Edward VI., Mary, Elizabeth : 1547-80. London, in-8°, br., 18 fr. 75.

177. **Martin** (H.). Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789. T. IX. 4e édition. Paris, in-8°.

178. **Martin.** Histoire de Napoléon. 2e édition, augmentée. Besançon, 3 vol. in-8°.

179. **Michelet** (J.). Richelieu et la Fronde. Paris, in-8°, 3 fr. 50.

180. **Miot de Melito.** Mémoires. Paris, 2 vol. in-8°, 12 fr.

181. **Mirecourt** (E. de). Les Contemporains. Considérant. Paris, in-32, portrait et fac-simile, 50 c.

182. **Mittheilungen** aus Justus Perthes' geographischer Anstalt üb. wichtige neue Erforschungen auf dem Gesammtgebiete der Geographie v. Dr. *A. Petermann.* 1858. Gotha, 1858. Heft. 1. 2. in-4. cartes. br., à 1 fr. 35.

183. **Monstrelet.** La Chronique d'Enguerran de Monstrelet, en deux livres, avec pièces justificatives (1400-1444), publiée pour la Société de l'histoire de France, par L. Douet-d'Arcq. T. II. Paris, in-8°, 9 fr.

184. **Monteil.** Éphémérides, ouvrage inédit d'Alexis Monteil, publié par la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron. Rodez, in-8°.

185. **Müller** (L.). Die Münzen d. Thracischen Königs Lysimachus. Mit. 9 in Kpfr. gest. Taf. in-4°. Kopenhagen, geh., 15 fr.

186. **Mundt** (T.). Paris u. Louis Napoléon. Neue Skizzen aus dem französischen Kaiserreich. 2 Bde. in-8°. Berlin, geh., 12 fr.

187. **Odolan-Desnos.** Mémoires historiques sur la ville d'Alençon et sur ses seigneurs. 2e édition, publiée d'après les corrections manuscrites de l'auteur, par M. L. de la Sicotière. T. I. Alençon, in-8°.

L'ouvrage, tiré à 410 exempl., dont 350 sur papier vélin et 60 sur papier vergé, sera publié en 6 livr. de 15 à 18 feuilles chacune. Prix de la livraison : sur vélin, 4 fr.; sur vergé, 8 fr.

188. **Pereira da Silva.** Os Varões illustres do Brazil durante os tempos coloniaes. Paris, A. Franck; 2 vol. in-8°.

189. **Pierrot.** Histoire de France depuis les premiers âges jusqu'en 1848. T. V. Angers, in-8°, 5 fr. 50.

L'ouvrage entier comprendra 15 vol.

190. **Prat** (H.). Études historiques. Dix-septième siècle. Seconde partie. 1660-1685. Paris, in-18, 4 fr.

191. **Recueil** historique des pensées, opinions, discours, proclamations, lettres et beaux traits de Napoléon III, sur l'armée, l'artillerie, l'administration, le paupérisme, l'économie politique et sociale; précédé des Maximes de Napoléon Ier, etc. Paris, in-8°, 3 fr.

192. **Ring** (M. de). Les Tombes celtiques de la forêt de Brumath. Strasbourg, in-8°.

193. **Saint-Simon.** Mémoires complets et authentiques du duc de Saint-Simon sur le siècle de Louis XIV et la Régence, collationnés sur le manuscrit original, par M. Chéruel. T. XIX. Paris, in-8°.

Édition en 20 vol.. Prix · 80 fr.

Le même. T. XI. Paris, in-18. 2 fr.

L'édition in-18 aura 13 vol.

194. **Saunier** (C.), Le temps, ses divisions principales, ses mesures et leurs usages

aux époques anciennes et modernes. Paris, in-18, gravures dans le texte, 2 fr. 75.

195. **Seranon** (J. de). Les Villes consulaires et les Républiques de Provence au moyen âge. Toulon, in-8°, 3 fr. 50.

196. **Siebmacher** (J.). Grosses u. allgemeines Wappenbuch in Verbindg. m. Mehreren neu hrsg. m. histor., genealog u. herald. Notizen begleitet v. *O. T. v. Hefner*. 41-43. Lfg. in-4°. Nürnberg. La livr. 6 fr. 35.

197. **Smith** (T.). Zaphnath-Paaneah; or, the History of Joseph viewed in connection with Egyptian Antiquities and the Customs of the Times in which he lived. 3d edit. London, in-8°, cloth, 5 fr.

198. **Studien** indische. Beiträge f. die Kunde d. indischen Alterthums. Hrsg. v. *A. Weber*. 4. Bd. 2. Hft. in-8°. Berlin, 5 fr. 35.

199. **Thomas** (F. S.) Historical Notes relative to the History of England from the Accession of Henry VIII. to the Death of Anne : 1509-1714. 3 vols. in-8°. London, 50 fr.

200. **Toussaint de Saint-Luc.** Mémoires sur l'état de la noblesse de Bretagne, 1re, 2e, 3e parties. Réimprimé, en fac-simile de la première édition. Rennes, 2 vol. in-8°. 103 planches d'armoiries gravées.

201. **Two,** The-Napoleons and England: Two Pages of History. By the Author of state Policy of Modern Europe. London, in-8°, br., 1 fr. 50.

202. **Ubicini.** La question des principautés devant l'Europe. Paris, gr.in-18, 4 fr.

203. **Varnhagen** (F. A. de). Vespuce et son premier voyage, ou Notice d'une découverte et exploration primitive du golfe du Mexique et des côtes des États-Unis en 1497 et 1498, avec le texte de trois notes importantes de la main de Colomb. Paris, in-8°, 1 fr. 50.

204. **Verteuil** (L. A. de). Trinidad, its Geography, Natural Resources, Administration, Present, Condition, and Prospects. London, in-8°, cloth, 26 fr. 25.

205. **Vincendon-Dumoulin** (C. A.) et **de Kerballet.** Manuel de la navigation dans le détroit de Gibraltar. Paris, in-8°, 17 pl.

206. **Vogt** (G.). De rebus Megarensium usque ad bella persica. in-8°. Marburg, geh., 1 fr.

207. **Walewski**, v., Geschichte der hl. Ligue u. Leopolds I. vom Umschwung im Gleichgewichtssystem d. Westens durch den schwedisch-polnisch-österreich. Krieg, bis zur Verwicklg. der oriental. Frage durch August. II. 1657—1700. 1. Thl. 1. Abth. In-8°. Krakau, geh., 10 fr. 75.

SCIENCES MILITAIRES, MARINE.

208. **Goler** (A. v.). Cäsars gallischer Krieg in den J. 58 bis 53 v. Chr., eine kriegswissenschaftliche u. philologische Forschung. Mit 10 (lith.) Taf. In-8°. Suttgart, geh., 8 fr.

209. **Graham** (J. J). Elementary History of the Progress of the Art of War. London, in-8°, cloth, 9 fr. 50.

210. **Isabelle** (Mme). Dressage par le surfaix-cavalier des chevaux de cavalerie, d'attelage et de course, en six leçons, orné de huit dessins par Victor Adam. Paris, in-8°.

211. **Macdougall** (P. L.). The Campaings of Hannibal; arranged and critically considered expressly for the use of Students of Military History. London, in-8°, cloth, 9 fr. 50.

212. **Macdougall** (P. L). The Theory of War. Illustrated by numerous Examples from History. 2d edit., with plans. London, in-8°, cloth, 13 fr. 25.

213. **Miliutin.** Geschichte d. Krieges Russlands m. Frankreich unter der Regierung Kaiser Paul's I. im J. 1799. 4. Bd. München, geh., pl., le vol., 12 fr.

214. **Progression** des évolutions de régiment, par une commission de l'École impériale de cavalerie. Saumur, in-18, 50 c.

215. **Prompt** (F.). Projet d'un nouvel évolueur pour les vaisseaux de la marine impériale. Toulon, in-8°, 5 pl.

216. **Roth v. Schreckenstein.** Die Kavallerie in der Schlacht an der Moskwa. Nebst einigen ausführl. Nachrichten üb. die Leistungen. d. 4. Kavallerie-Corps unter der Anführg. des Generals Latour-Maubourg. Münster, in-8°, geh., pl., 4 fr.

217. **Rüstow** (W.). Geschichte der Infanterie. 2. (Schluss-) Bd. In-8°. Gotha, geh., 8 fr.

TECHNOLOGIE, AGRICULTURE, COMMERCE.

218. **Albret** (J. B. d'). Cours théorique et pratique de la taille des arbres fruitiers. 10e édition. In-8°, 8 pl., 5 fr.

219. **Anderson** (W.). Commercial correspondence, a collection of modern letters of business, with notes critical and explanatory and an appendix. A new edition. Paris, in-18, 3 fr. 50.

220. **Bauche.** Dictionnaire de l'épicerie, recueil historique et géographique des sub-

stances indigènes et exotiques, simples et composées, et des principaux articles faisant partie du commerce de l'épicerie. Paris, in-18, 3 fr.

221. **Baumstark** (E.). Einleitung in das wissenschaftliche Studium der Landwirthschaft, in-8°. Berlin, geh., 2 fr. 70.

222. **Becker** (M.). Handbuch der Ingenieur-Wissenschaft. 2 Bd. A. u. d. T. : Der Brückenbau in seinem ganzen Umfange u. m. besond. Rücksicht auf die neuesten Constructionen. Mit Atlas enth. : 37 grav. Taf. in gr. Fol. 2. Aufl. Stuttgart, geh., 23 fr.

223. **Bonnardot** (A.). Essai sur l'art de restaurer les estampes et les livres. 2e édition. Paris, in-16.

224. **Bouchard** (L.). Traité des constructions rurales et de leur disposition, ou des maisons d'habitation à l'usage des cultivateurs; des logements pour les animaux domestiques, écuries, etc. T. Ier. Paris, 86 pl., 12 fr.

225. **Brewster** (D.). The Kaleidoscope, its History, Theory, and Construction : with its Application to the Fine and Useful Arts. London, in-8°, 7 fr.

226. **Brillat-Savarin.** Physiologie du goût, ou Méditations de gastronomie transcendante. Paris, in-18, 3 fr. 50.

227. **Challeton de Brughat** (F.). De la tourbe. Études sur les combustibles employés dans l'industrie. Paris, in-8°.

228. **Chambon.** Véritable théorie de l'art du tailleur. Paris, in-8°, 16 pl., 3 fr.

229. **Choulot** (Comte de). L'Art des jardins, ou Études historiques et pratiques sur l'arrangement extérieur des habitations, suivi d'un Essai sur l'architecture rurale, les cottages. Broch. in-4°, 3 fr.

230. **Decaisne** (J.). Le Jardin fruitier du Muséum, ou Iconographie de toutes les espèces et variétés d'arbres fruitiers, avec leur description, leur histoire, leur synonymie, etc. T. I. In-4°, 48 pl., 60 fr.

231. **Dictionnaire** universel, théorique et pratique du commerce et de la navigation. 2e livraison (Arm-Boi). Paris, in-8°, 3 fr.

L'ouvrage, 2 vol. gr. in-8°, sera publié en 14 livraisons.

232. **Eisenbahnen**, die, u. die bedeutenderen Post- u. Dampfschiff-Verbindungen in Deutschland u. den angrenzenden Ländern. Mit. 2 Karten. Ausgabe N. 1. Berlin, br., 2 fr.

233. **Enquête** sur les moyens d'assurer la régularité et la sûreté de l'exploitation sur les chemins de fer. Paris, in-4°.

234. **Etroyat** (A. d'). Tables de mâture. Nantes, in-4°, 1 pl.

235. **Ferguson** (J.). The Microscope, its Revelations and Applications in Science and Art. Edinburg, cloth., 4 fr. 50.

236. **Figuier.** Exposition et histoire des principales découvertes scientifiques modernes. Paris, 4 vol. in-18; figures dans le texte; 14 fr.

237. **Gomart** (Ch.). De l'Influence de la culture de la betterave sur la production du blé. Paris, in-4°, 8 p. 2 col.

238. **Gossin** (L.). L'Agriculture française. Paris, in-4°, 60 fr.

239. **Jacquet** (A.). Tracé général des courbes circulaires, elliptiques et paraboliques de raccordement pour chemins de fer, routes, canaux, etc. Paris, in-8°, 2 pl.

240. **Le Couteulx de Canteleu.** La Vénerie française, avec les types des races de chiens courants, dessinés d'après nature par MM. le baron de Noirmont, G. Jadin et Penguilly. Paris, in-4°, 14 pl., 25 fr.

241. **Merchant** and Banker's Register for 1858. New-York, cloth, 9 fr. 50.

242. **Mulot** (E.). La Photographie pour tous, apprise sans maître. Paris, in-8°, 1 fr.

243. **Ortolan** (A.). Notes sur les cuisines et appareils distillatoires et les caisses à eau à bord des navires à vapeur. Paris, in-8°, figures, 2 fr.

244. **Ortolan** (A.). Traité élémentaire des machines à vapeur marines. 2e édition. Paris, in-8°; figures dans le texte, 14 tableaux, atlas de 17 planches gravées.

245. **Rondot** (N.). Notice du vert de Chine et de la teinture en vert chez les Chinois. Paris, in-4°, avec échantillons coloriés joints au texte.

246. **Thiébaut.** Traité pratique simplifié sur toutes les branches de la photographie en général, et de la retouche à l'huile et à l'aquarelle. Paris, in-12, 2 fr. 50.

ÉDUCATION.

---

247. **Colmar** (Mme de). Nouvelles morales. Paris, in-32, 4 cent. Les cent exemplaires, 4 fr.

248. **Hugou-Charpiot.** Les Semailles évangéliques, ou Lecture courante à l'usage des écoles primaires. Toulouse, in-12, 1 fr.

249. **Meindre** (E.). Méthode élémentaire et complète pour l'accompagnement du plain-chant, spécialement destinée aux ecclésiastiques et aux élèves des séminaires et des maîtrises. Dijon, in-12, musique notée dans le texte, 3 fr.

250. **Montandon** (A. L.). Études des récits de l'Ancien Testament, en forme d'instruction pour école du dimanche. Paris, in-18, 3 fr. 50.

L'ouvrage complet, 2 vol. Prix : 6 fr.

251. **Pape-Carpentier** (Mme). Histoire et leçons de choses pour les enfants. Paris, in-18, 2 fr.

ROMANS, POÉSIES, BEAUX-ARTS.

252. **About** (E.). Maître Pierre. Paris, in-12, 2 fr.

253. **Achard** (A.). Le Clos Pommier. Paris, in-12, 1 fr.

254. **Achard** (A.). La Chasse royale. Paris, 2 vol. in-8°, 2 fr.

255. **Achard** (A.). Les Femmes honnêtes. — Thérèse. — Mademoiselle du Rosier. — Le Bracelet de corail. — Paris, in-18, 1 fr.

256. **Adolphus** (J. L.). Letters from Spain in 1856 and 1857. London, in-8°, cloth, 13 fr. 25.

257. **Ask Mamma**; or, the Richest Commoner in England. London, in-8°, cloth, 17 fr. 50.

258. **Aunet** (L. de). Un mariage en province. 2e édit. Paris, in-12, 1 fr.

259. **Bonar** (H.). The Desert of Sinai : Notes of a Spring Journey from Cairo to Beersheba. 2e édit. London, in-8°, cloth, 7 fr. 50.

260. **Burow** (J.). Johannes Kepler. Historische Erzählung. 3 Bde. Prague, geh., 10 fr.

261. **Castil-Blaze**. L'art des vers lyriques. Paris, in-8°.

262. **Cervantès-Saavedra**. Les Nouvelles, traduites et annotées par L. Viardot. Paris, in-18, 2 fr.

263. **Champfleury**. Les Premiers beaux jours. Paris, in-18, 1 fr.

264. **Colombey**. Aventures burlesques de Dassoucy. Nouvelle édit. Paris, in-18, 1 portrait, 2 fr. 50.

265. **Contes** (Les) rémois, par M. le comte de C..., dessins de E. Meissonnier. 3e édition. Paris, in-18, 5 fr.

266. **Conversations-Lexicon** für bildende Kunst. Hrsg. v. *F. Faber*. In-8°. Leipzig, geh., 1 fr. 35.

267. **Cummins** (Miss). Mabel Vaughan. Paris, in-18, 2 fr.

268. **Deslys**. La Fille à Marie-Rose. T. I. Paris, in-18, 1 fr.

269. **Dias** (A.). Gonçalves, Os Tymbiras. Poema americano. Cantos I-IV. In-8°. Leipzig, geh., 3 fr. 25.

270. **Dumanoir** (P.). Les Femmes terribles, comédie en trois actes, en prose. Paris, in-16, 1 fr.

271. **Dumas** (A.). Le capitaine Richard. Paris, in-8°, 2 fr. 25.

272. **Dumas** fils. Aventures de quatre femmes. Paris, in-18, 1 fr.

273. **Dürer-Album, Albrecht**. Eine Sammlung der schönsten Dürerschen Holzschnitte in gleicher Grösse in Holz geschn. unter Mitwirkg. u. Aufsicht von W. v. *Kaulbach* u. *A. Kreling*. 4. Lfg. In-folio. Nürnberg, la liv. à 5 fr.

274. **Frémy** (A.). Les Maîtresses parisiennes. 2e partie. Paris, in-18, 1 fr.

275. **Gallerie** der Meisterwerke altdeutscher Holzschneidekunst in facsimilirten Nachbildungen. 4. u. 5. Lfg. In-fol. Nürnberg, la liv. à 5 fr. 50.

276. **Galoppe d'Onquaire**. Le Diable boiteux à Paris. Paris, in-18, 1 fr.

277. **Gautier** (T.). Nouvelles. 5e édition. Paris, in-18, 3 fr. 50.

278. **Gautier** (T.). Le Roman de la momie. Paris, in-12, 2 fr.

279. **Gautier** (T.). Poésies complètes. Paris, in-18, 3 fr. 50.

280. **Gondrecourt** (A. de). La Vieille fille. 2e partie. Paris, 5 vol. in-8°, 22 fr. 50.

281. **Gozlan** (L.). La Dernière sœur grise. Paris, in-18, 1 fr.

282. **Grandfort** (M. de). Comment on s'aime lorsqu'on ne s'aime plus. Paris, in-12, 50 c.

283. **Helfferich** (A.). Skizzen u. Erzählungen aus Irland. In-8°. Berlin, geh., 6 fr.

284. **Holtei** (R. v.). Christian Lammfell. Roman in 5 Bdn. In-16. Breslau, geh., 5 fr.

285. **Jameson** (MM.). Memoirs of the Early Italian Painters, and of the Progress of Painting in Italy. New. edit. London, in-12, cl., 7 fr. 50.

286. **Karr** (A.). Encore les femmes. Paris, in-18, 1 fr.

287. **Kock** (H. de). Le Médecin des voleurs. — L'Amour et le Diable. Paris, 4 vol. in-8°, 18 fr.

288. **Lamartine** (A. de). Lecture pour tous, ou Extraits des œuvres générales de Lamartine, choisis, destinés et publiés par lui-même. Nouvelle édition. Paris, in-18, 3 fr. 50.

289. **Le Blanc**. Manuel de l'amateur d'estampes. T. III. 9e livraison. Paris, in-8°, 4 fr. 50.

290. **L'Entrée en Espagne**, chanson de geste inédite renfermée dans un manuscrit de la bibliothèque Saint-Marc, à Venise; notice, analyse et extraits par Léon Gautier. In-8°, br., 4 fr.

291. **Mayne-Reid.** Le Bufalo blanc, par le capitaine Mayne-Reid. Paris, in-4°, 1 fr. 25.

292. **Méry.** Ems et les bords du Rhin. Paris, in-18, 2 fr.

293. **Monpont.** Les Maris prédestinés. Paris, in-32, 75 c.

294. **Nagler** (G. K.), die Monogrammisten u. diejenigen bekannten u. unbekannten Künstler aller Schulen, welche sich zur Bezeichnung ihrer Werke eines figürlichen Zeichens, der Initialen d. Namens, der Abbreviatur desselben, etc., bedient haben. 6. Hft. in-8°. München, 14 fr.

295. **Paris vivant**, par des hommes nouveaux. Le Mariage. Paris, in-32, 1 fr.

296. **Paul Ferroli**, roman anglais, traduit par Mme H. Loreau. Paris, in-18, 2 fr.

297. **Pesquidoux** (L. de). L'École anglaise (1672-1851).— Études biographiques et critiques. Paris, in-18, 3 fr.

298. **Pilleurs** (Les) d'épaves, roman anglais, traduit par L. Sténico. Paris, in-18, 2 fr.

299. **Pouchkin.** Le faux Pierre III, par Alexandre Pouchkin, traduit du russe par le prince A. Galitzin. Paris, in-18.

300. **Radcliffe** (A. de). L'Italien, ou le Confessional des pénitents noirs. Paris, in-4°, 2 col.

301. **Rénal** (A.). La Robe rouge. Paris, in-18, 1 fr.

302. **Reybaud** (Mme C.). Le Cabaret de Gaubert. Paris, in-12, 1 fr.

303. **Reybaud** (L.). Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques. Nouvelle édition. Paris, in-18, 1 fr.

304. **Richelieu** (Maréchal duc de). Mémoires. T. I, avec avant-propos et notes par M. F. Barrière. In-18, 3 fr.

305. **Rozières** (C. de) Esquisses poétiques. Paris, in-8°, 6 fr.

306. **Saint-Maxent.** Les pays inconnus. Paris, in-8°.

307. **Sandeau** (J.). La Maison de Penarvan. Paris, in-18, 3 fr.

308. **Séjour** et **Brésil.** Le Martyre du cœur, drame en cinq actes, en prose. Paris, in-18, 2 fr.

309. **Shakspere's** Werke. Hrsg. u. erklärt v. *N. Delius*. 4. Bd. Histories. 1. Stück. In-8°. Elberfeld, geh., 2 fr. 25.

Les vol. I-IV, 41 fr. 75.

310. **Skizzen-Buch**, architektonisches. Eine Sammlung v. Landhäusern, Villen, ländl. Gebäuden, Gartenhäusern, Gartenverzierungen, etc. Mit Details. 33 Hft. In-fol. Berlin, 4 fr.

311. **Sorel** (C.). La vraie histoire comique de Francion. Nouvelle édition, avec avant-propos et notes; par E. Colombey. Paris, in-18, 2 fr. 50.

312. **Soulié** (Fr.). Le vicomte de Béziers. Paris, in-4°, 2 col.

313. **Sue** (E.) Les Enfants de l'amour. Paris, in-4°, 2 col., 1 fr. 25.

314. **Sue** (E.). Les Mystères de Paris. Paris, in-18, 2 fr.

315. **Sue** (E.). Paula Monti. Paris, in-18, 1 fr.

316. **Sue** (E.). Les sept Péchés capitaux. 2 vol. in-18, 2 fr.

317. **Sue** (E.). Les Secrets de l'Oreiller, Paris, 4 vol. in-18, 14 fr.

318. **Uchard** (M.). Le retour du mari, comédie en 4 actes, en prose. Paris, in-18, 2 fr.

319. **Venedigs Kunstschætze.** Gallerie der Meisterwerke Venetianischer Malerei in Stahlstich. Mit Text v. *F. Fecht*. (In 12 Lfgn.) 1 Lfg. in-4°. Triest, geh. La liv. 2 fr. 75.



Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.

COSMOS,

ESSAI D'UNE DESCRIPTION PHYSIQUE DU MONDE

PAR

ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

Il n'y a pas lieu de comparer M. de Humboldt avec Pline l'Ancien, mais il y a lieu de comparer leurs ouvrages. Pline, employé supérieur de l'empire romain, tantôt fonctionnaire civil, tantôt commandant militaire, comme c'était l'usage dans cet ordre de choses, Pline, dis-je, avait le goût passionné des sciences, mais il ne les connaissait pas, et il les traitait en homme de lettres, non en homme de métier; pour lui, c'était matière à compilation, et, d'intervalle en intervalle, matière à quelque tirade littéraire, à quelque morceau d'éclat. M. de Humboldt est versé dans toutes les sciences; il les connaît dans leur théorie et leur pratique; il a mis la main aux choses; il compte parmi les autorités, parmi les inventeurs; et, quand il rassemble les matériaux, il ne compile pas, il choisit et coordonne. Pline avait été, par ses fonctions, conduit dans les diverses parties de l'empire romain, et, entre autres, dans la Germanie, qu'il avait vue d'un tout autre œil que ne fit Tacite, et, je crois, d'un œil plus clairvoyant et moins prévenu; il commandait la flotte de Misène lors de cette fameuse éruption du Vésuve qui engloutit Stabies, Herculanum et Pompeï. Poussé par le désir généreux de secourir les riverains que menaçaient les cendres, les pierres ponces et la lave, poussé aussi par une noble curiosité d'assister à quelqu'un de ces grands phénomènes dont il avait parlé, il alla contempler de près les flammes merveilleuses que lançait la montagne, et

demeura enseveli dans le linceul qui s'étendit sur ces campagnes florissantes. M. de Humboldt, infatigable voyageur, n'a rien laissé qu'il n'ait visité; il a vu tous les continents et toutes les mers; il a traversé les steppes de l'Asie et les plaines d'Amérique; il a monté sur les pics élevés des Andes et de l'Himalaya, observant, mesurant et rapportant une ample connaissance des accidents et des phénomènes de cette terre que nous habitons.

Mais il y a lieu de comparer les ouvrages. Pline n'avait entrepris rien de moins que n'a fait M. de Humboldt lui-même, et l'*Histoire naturelle* écrite par le Romain est un *Essai de description physique du monde*. Aussi le plan des deux auteurs concourt-il jusqu'à un certain point, comme étant donné, dans des linéaments principaux, par la nature des choses. M. de Humboldt considère d'abord le ciel et les corps innombrables qui le peuplent; puis, descendant sur notre globe qui flotte, lui aussi, parmi tant d'îles flottantes, il en décrit la forme, la densité, les propriétés essentielles, la réaction de l'intérieur sur l'extérieur, réaction qui se manifeste par les tremblements de terre et les volcans (c'est là l'objet des quatre premiers volumes); enfin, dans les volumes suivants, il étudiera les formations géologiques, la répartition de l'espace entre les mers et les terres, l'enveloppe gazeuse qui nous entoure, la vie végétale et animale, et finalement la race humaine. Pline commence également par le ciel, les grands astres qui le décorent et les mouvements qui les animent; du ciel il descend sur la terre pour en décrire les divisions, les mers, les fleuves, les cités et les peuples; l'homme ensuite est le sujet; après l'homme les animaux, après les animaux les végétaux, et, à ce propos, une histoire de l'agriculture qui en tire nos aliments et de la médecine qui en tire nos remèdes; enfin les métaux et les pierres qui gisent dans le sein de la terre, et auxquels il rattache des notions sur la peinture, sur la sculpture, sur les artistes, notions qu'on ne peut assez apprécier.

Des deux parts on reconnaît des traits généraux. L'homme, dès les temps primitifs, eut toujours une certaine idée de l'univers, d'une voûte qui l'environnait de toutes parts, d'espaces d'où lui descendaient toutes sortes d'influences, de flambeaux qui, échauffant ses jours et éclairant ses nuits, roulaient sans repos autour de la terre. Quand Pline résuma les recherches des savants grecs, cette première vue s'était déjà singulièrement agrandie; on savait que la terre était ronde, on l'avait mesurée approximativement; et, par delà la lune, le soleil et les planètes, on plaçait le ciel des étoiles. Mais, quand de nos jours M. de Humboldt prend la plume pour embrasser en un seul tableau

l'ensemble du monde, toutes ces intuitions de l'homme primitif, toutes ces connaissances positives de l'astronomie grecque, se sont perdues comme un point dans l'immensité de l'espace aperçu, dans l'infinité des soleils, dans la lueur profonde des nébuleuses et des voies lactées.

A qui veut se faire une idée de ce mot qui occupe une si grande place dans la pensée des hommes d'aujourd'hui, le progrès de la civilisation ou développement de l'humanité, de ce mot dont la réalité sérieuse et puissante est tantôt vainement contestée, tantôt insuffisamment comprise; à qui, dis-je, veut s'en faire une idée, il faut ouvrir et comparer le livre de Pline et celui de Humboldt. Dix-huit cents ans les séparent : dirai-je longue ou courte période? je ne sais, car on ignore la durée antécédente de l'humanité; mais, dans tous les cas, période occupée par d'immenses événements politiques et sociaux : la chute de l'empire romain et du paganisme, l'établissement du catholicisme et du régime féodal, la décadence au quatorzième siècle, l'ère des révolutions au seizième, le protestantisme, le déchirement de l'unité religieuse, le globe parcouru, et l'Europe devenant le guide et l'arbitre du reste du monde. Provisoirement, abstenons-nous de glorifier cette marche des choses, bien qu'une direction s'y laisse apercevoir, et tournons-nous vers l'autre côté du développement général, là où la direction et le sens du mouvement ne peuvent être contestés. Au temps de Pline, la science ne connaissait ni les distances respectives du soleil, des planètes et des satellites, ni la forme des orbites parcourues, ni la nature de la force qui les mouvait, ni leur volume, ni le rapport des étoiles ou soleils indépendants avec notre système. Au temps de Pline, elle ne connaissait pas la forme exacte de la terre, son aplatissement aux pôles, son renflement à l'équateur, ni la densité de cette planète, ni les conditions de calorique, d'électricité et de magnétisme qui y sont inhérentes, ni les périodes par lesquelles elle a passé, ni les races géologiques de végétaux et d'animaux, ni les gaz qui en composent l'atmosphère, ni le plan général de structure des êtres organisés, ni les affinités des langues et des peuples, ni l'histoire de l'humanité. Au temps de Humboldt, tout cela fait partie d'une description du monde. Le progrès est grand; et soyez sûr, vu la connexion nécessaire de toutes les choses sociales, qu'il est parallèle et équivalent dans le reste.

M. de Humboldt, au commencement de son deuxième volume, s'est complu à rechercher comment le spectacle de la nature s'est reflété dans la pensée des hommes et dans leur imagination ouverte aux

impressions poétiques. Chez les peuples anciens, ce reflet a été plus rarement senti et plus faiblement exprimé que chez les modernes. Schiller, cité par M. de Humboldt, a dit : « Si l'on se rappelle la » belle nature qui entourait les Grecs, si l'on songe dans quelle libre » intimité ils vivaient avec elle sous un ciel si pur, on doit s'étonner de » rencontrer chez eux si peu de cet intérêt de cœur avec lequel nous » autres modernes nous restons suspendus aux grandes scènes. La » nature paraît avoir captivé leur intelligence plus que leur sentiment » moral. Jamais ils ne s'attachèrent à elle avec la sympathie et la douce » mélancolie des modernes. » Au fond, ce jugement du grand poëte allemand est vrai, et l'étude des littératures classiques l'a inspiré et le confirme. M. de Humboldt ajoute : « L'émotion pour les beautés de la » nature, que les Grecs ne cherchaient pas à produire sous une forme » littéraire, se rencontre plus rarement encore chez les Romains. » Toutefois, elle ne fut pas tout à fait absente, demeurant en germe, en rudiment, en ébauche, jusqu'aux temps voulus pour sa pleine efflorescence; elle ne fut pas tout à fait absente; et M. de Humboldt rapporte le beau passage où Platon, représentant des hommes tenus toute leur vie dans une caverne obscure et amenés sans transition au jour, peint leur admiration : « A la vue de la terre, de la mer et de la voûte du » ciel, quand ils reconnaîtraient l'étendue des nuages et la force des » vents, quand ils admireraient la beauté du soleil, la grandeur et les » torrents de lumière, quand enfin ils considéreraient, aussitôt que la » nuit venue aurait entouré la terre de ténèbres, le ciel étoilé, les » variations de la lune, le lever et le coucher des astres accomplissant » leur course immuable de toute éternité, sans doute ils s'écrieraient : » Oui, il y a des dieux, et ces grandes choses sont leur ouvrage. » A cela, et même à côté de Platon, j'ajouterai quelques mots de Pline, lui qui comparait gracieusement à des yeux les étoiles scintillantes (*tot stellarum collucentium illos oculos*), quelques mots qui montrent que les merveilles de la lune variable avaient captivé son regard et son esprit :

« Le plus admirable de tous est l'astre qui est le plus familier aux » habitants de la terre, celui que la nature a créé pour remédier aux » ténèbres, la lune. Elle a mis à la torture, par sa révolution compli- » quée, l'esprit de ceux qui la contemplaient et qui s'indignaient » d'ignorer le plus l'astre le plus voisin. Croissant toujours ou décrois- » sant, tantôt recourbée en arc, tantôt divisée par moitié, tantôt » arrondie en orbe lumineux; pleine de taches, puis brillant d'un éclat » subit; immense dans la plénitude de son disque, et tout à coup » disparaissant; tantôt veillant toute la nuit, tantôt paresseuse et

» aidant pendant une partie de la journée la lumière du soleil; s'éclip-
» sant, et cependant visible dans l'éclipse; puis invisible à la fin du
» mois, sans toutefois être éclipsée. Ce n'est pas tout : tantôt elle
» s'abaisse, et tantôt elle s'élève, sans uniformité même en cela; car
» parfois elle touche au ciel, parfois aux montagnes, parfois au
» haut dans le nord, parfois au bas dans le midi. Le premier qui
» reconnut ces différents mouvements fut Endymion, et aussi dit-on
» qu'il en était épris. »

Enfin, et pour achever ceci qui touche à la poésie, que M. de Humboldt a cherché, et que je suis loin de vouloir éviter, il n'a pas manqué de rappeler le vif et tendre sentiment de la nature qui inspire les compositions de Virgile, les couleurs harmonieuses de ses tableaux, qui révèlent combien il la comprenait, et le calme infini qu'il a su jeter dans le repos de la mer et le silence de la nuit. Mais je ne voudrais pas non plus que dans cette revue fût oublié le père de la poésie grecque, qui, à mon gré, a surpassé tous ses rivaux à exprimer cette impression et ce ravissement que cause l'aspect profond de la voûte éthérée : « Les astres splendides brillent au ciel autour de la lune lumineuse, » l'air est sans un souffle, au loin se montrent les collines, les pen- » chants escarpés et les vallons; l'éther infini s'ouvre dans sa magnifi- » cence; toutes les étoiles se montrent, et le berger s'est réjoui dans » son cœur (Il. IX). » Homère a été plus d'une fois ce berger qui, assis au penchant des vallées et perdu dans l'ombre de la nuit tranquille, a senti vibrer son âme à l'unisson de la silencieuse immensité.

Mais ce ne sont là, à vrai dire, que des essais. Cet ordre d'émotions et de poésie, dans son plein, était réservé à l'esprit des âges modernes, qui est parvenu sur des hauteurs où l'antiquité n'atteignit jamais.

Esprit de l'homme, un jour sur ces cimes glacées,
Loin d'un monde oublié quel souffle t'emporta?
Tu fus jusqu'au sommet chassé par tes pensées;
Quel charme ou quelle horreur à la fin t'arrêta?

Ce qui l'entraîna sur les cimes glacées et lui fit sentir et exprimer d'une façon nouvelle les mystérieuses beautés de la nature, ce fut, bien que cela puisse paraître étrange à beaucoup, ce fut la science, ou, en d'autres termes, le vaste agrandissement de la connaissance du monde, agrandissement dont M. de Humboldt nous retrace le magnifique tableau. J'ai déjà touché ailleurs, en passant, ce sujet, et ici encore je ne puis le toucher qu'en passant. Tant que les dimensions du monde et les forces qui l'animent furent ignorées, les sentiments inspirés par les scènes naturelles se manifestaient sous une forme qui

est pour nous devenue une lettre morte et une simple et froide allégorie, mais qui, dans les temps primitifs, était la riche et sincère manifestation des impressions intérieures. Tout fut imprégné de vie; ce qui plaisait dans la terre, dans les ondes, au sein des airs et au fond des espaces célestes, ce n'étaient pas les horizons infinis où l'âme se perd comme la vue, les silences profonds, les immensités, le besoin de se pencher sur les abîmes de la montagne comme sur ceux de la pensée; c'était de mettre dans cette infinité un peuple de divinités, d'animer ces silences par des visions ou charmantes ou terribles, et d'apercevoir dans chaque accident de la montagne sourcilleuse, du bois ténébreux, de la mer tumultueuse, un dieu avec qui l'homme entretenait un échange de sentiments. Mais ces créations de l'imagination primitive s'évanouirent devant les recherches de l'esprit scientifique, qui, sans parti pris contre rien de ce qui avait été supposé, trouva tout autre chose dans les phénomènes naturels. Et non-seulement elles s'évanouirent, mais le monde, qui semblait quelque berceau fait pour l'homme enfant et pour de petites mains, s'entr'ouvrit aux yeux stupéfaits dans sa grandeur réelle, qui est sans fond et sans limite. Le sentiment qui s'était attaché à la nature pour la peupler ne s'éteignit pas, mais se transforma, et il s'y attacha dès lors pour en recevoir de sublimes impressions et d'ineffables frémissements. C'est ainsi que M. de Humboldt chercherait vainement dans l'antiquité ce qui n'y est pas; c'est ainsi que s'explique la froideur mortelle dont nous glacent ces conceptions antiques toutes les fois qu'on a essayé de les faire rentrer dans le domaine de la poésie moderne, où elles n'ont plus de racine; c'est ainsi que s'explique l'influence réelle et puissante de l'évolution générale des sociétés sur l'évolution de l'art. Les types anciens restent dans leur beauté merveilleuse, mais relative; des types nouveaux s'élèvent qui nous touchent et nous ravissent; et de la sorte, dans le trajet du temps, s'inscrivent sur quelques grands monuments toujours admirés les aspirations de l'humanité vers l'idéal.

Quem cosmon *Græci*, dit Pline, *nomine ornamenti appellaverunt, eum nos a perfecta absolutaque elegantia, mundum.* Les langues ont parfois de bien grands bonheurs d'expression. Peut-on trouver d'appellation qui témoigne mieux que ces mots de *kosmos* et de *monde,* qui signifient ordre, parure, ornement, de l'impression ressentie par les Hellènes et les Latins à la vue de ce vaste ensemble qui se meut avec une régularité suprême, et qui, la nuit, déploie son manteau d'étoiles? Dans nos langues dérivées, le sens primitif est perdu, et le monde, quelle que soit l'idée fondamentale que nos ancêtres latins y aient attachée, n'est plus que

l'ensemble total des choses de l'univers. Maintenant, le progrès de nos connaissances oblige à distinguer le *monde* de l'*univers*. Ces deux mots sont et resteront synonymes dans le langage vulgaire; dans le langage scientifique, ils ne doivent plus l'être. Ils correspondent en effet à deux notions qu'il importe de séparer, et qu'on a confondues naturellement tant que les travaux astronomiques n'avaient pas fait de suffisantes excursions dans les espaces stellaires. Le *monde* est beaucoup plus petit que l'*univers*, ou, pour mieux dire, il n'en est qu'une partie. L'*univers* est la multitude d'étoiles qu'on aperçoit à l'œil nu ou avec le télescope; notre soleil est une de ces étoiles. Le *monde* est le système solaire où une étoile centrale retient par sa gravitation, éclaire par sa lumière, échauffe par sa chaleur un certain nombre de planètes avec leurs satellites. C'est le seul système que nous connaissions. Les autres soleils ont-ils aussi un cortége de planètes? c'est possible, mais nous n'en savons rien; la seule chose que nous sachions, c'est que ce roi de notre nature, cette source inépuisable de feux dont l'œil ne peut soutenir la splendeur, cette masse énorme dont le poids retient à un si prodigieux éloignement Uranus ou Neptune dans leurs orbites, est très-loin d'être une étoile de la première grandeur. Vu à sa place, ce n'est plus qu'un astre médiocre, tournant sur lui-même et emporté, lui aussi, à travers les espaces, par un mouvement rapide, poussière dans cette poussière d'étoiles.

Pour décrire le cosmos ou univers, deux méthodes se présentent : ou commencer par la terre, et de là, s'élevant graduellement, atteindre jusqu'aux limites télescopiques (c'est la méthode historique), ou commencer par les étoiles lointaines, et redescendre graduellement à la terre (c'est la méthode dogmatique). La première est historique, car c'est bien ainsi, en effet, qu'on a procédé. La terre a été le piédestal d'où l'on s'est élevé; on s'est exercé aux mesures géométriques; on a osé (ce qui étonnait et scandalisait pour ainsi dire Pline, appelant *improbitas cordis humani* la tentative, et se récriant quand il voyait qu'il ne fallait plus qu'un fil à plomb pour mesurer le ciel), on a osé transporter dans les espaces cosmiques, et entre les distances des corps célestes, des méthodes reconnues infaillibles dans leurs principes; et de cette façon on a atteint, par une sorte d'échelle gigantesque, les étoiles, la voie lactée, les nébuleuses. Suivre les progrès de ces découvertes successives dans les champs de l'immensité, ce serait faire l'histoire même de la science, et montrer comment des doctrines, croissant par le travail des siècles et par l'effort de génies singuliers, s'appuyant l'une l'autre, toujours démontrables à l'esprit et toujours démontrées

par l'application et l'événement, sont devenues un instrument assez fort pour

. . . . . percer des airs la campagne profonde,
Percer Mars, le soleil, et des vides sans fin.

Au lieu de cela, on peut, se plaçant tout d'abord au sommet de la science, partir de là, enseigner d'une façon dogmatique et déductive, et descendre de l'ensemble aux détails, des notions suprêmes aux notions inférieures et particulières. C'est cet ordre de déduction, c'est cette méthode dogmatique que M. de Humboldt a suivie. Au point de vue qu'il a pris, il a non des preuves à donner, mais des résultats à raconter. La terre, avec ce qui y tient, n'est considérée que comme une partie du tout; et une description physique du cosmos, un tableau de l'univers, commence non par le sol planétaire que nous habitons, non pas même par le système solaire auquel nous appartenons, mais par ce qui remplit les espaces du ciel.

Hipparque fut le premier qui dressa un catalogue des étoiles; et Pline, disant de ce grand astronome, avec raison, qu'on ne peut assez le louer, et qu'en personne plus qu'en lui ne s'est révélée la parenté de l'âme humaine avec les astres tant étudiés par lui, ajoute qu'il laissa le ciel à tous en héritage, s'il se trouvait quelqu'un capable de recueillir cette succession. Les siècles l'ont recueillie, cultivée et immensément agrandie. Hipparque avait, il est vrai, imaginé des instruments pour marquer le lieu et la grandeur de chaque astre; mais ces instruments n'étaient point des appareils optiques capables de grossir les objets dans d'énormes proportions. Aussi ne s'agit-il plus aujourd'hui, comme de son temps, de quelques milliers d'étoiles visibles à l'œil nu et privilégiées à nos regards par leur éclat ou par leur voisinage relatif. Il s'agit de millions d'étoiles : on en compte environ deux cent mille, depuis la première grandeur jusqu'à la neuvième; puis l'immense voie lactée est devenue un amas de petites étoiles, qui, situées à des distances incommensurables, ne se montrent plus que comme une traînée blanche; et finalement, la plupart des nébuleuses, ne résistant pas à la puissance des télescopes, ont laissé voir les groupes qui les constituent. Dès lors, l'apparence, jetée là comme en toute chose par le rapport nécessaire entre nos sens et les phénomènes, a fait place à la réalité; le ciel n'est plus un champ où sont disséminées au hasard, comme des fleurs en un pré, des étoiles plus ou moins brillantes. La dissémination n'est pas réelle : les étoiles sont massées, et non éparses; et, si nous les voyons éparses, cela tient à la position que notre soleil occupe dans le groupe général. C'est un groupe en effet; quelle en est la forme? Est-ce une

strate stellaire aplatie et plus ou moins régulière? ou bien est-ce un vaste anneau? ou, comme les dernières observations paraissent le faire croire, un système d'anneaux concentriques, d'épaisseurs très-inégales, et dont les diverses couches, plus ou moins lumineuses pour nous, seraient placées à des profondeurs diverses dans l'espace? Quoi qu'il en soit de ces conjectures, le fait reste, et les innombrables étoiles constituent un amas où les étoiles sont plus rapprochées l'une de l'autre qu'elles ne le sont des autres amas stellaires, s'il en existe. C'est ainsi que les divers astres de notre système solaire sont plus voisins l'un de l'autre qu'ils ne le sont des étoiles, qui sont peut-être chacune un centre pour un système particulier.

En effet, il ne faut pas se méprendre sur le sens du mot *univers*. Ce mot ambitieux doit subir une réduction; il ne peut pas signifier l'universalité des choses qui nous est et nous sera à jamais inaccessible, il signifie seulement la portion qu'embrassent nos télescopes. Les astronomes ont signalé une apparence singulière dans le ciel : ce sont des endroits absolument obscurs. Si quelques régions présentent de grands espaces où la lumière est uniformément répartie, il vient, immédiatement après, d'autres régions où des espaces brillant du plus vif éclat alternent avec des espaces pauvres en étoiles et décrivent sur le ciel des réseaux irrégulièrement lumineux. La voie lactée, qui, en certains points, reste insondable pour les plus puissants télescopes, c'est-à-dire qu'elle leur offre toujours de la lumière, livre, dans d'autres, un passage par ses hiatus ou ses fissures. Les points lumineux apparaissent, là, sur le fond vide et noir des espaces sans fin, et les astronomes pensent que, dans ces régions, la vue télescopique traverse l'épaisseur entière de la couche stellaire qui nous environne. Cela doit être, sans doute, et notre groupe stellaire est, lui aussi, une île flottante, par delà laquelle sont d'autres espaces et peut-être d'autres îles. Il faut donc bien rabattre du mot univers, et ne le prendre qu'à ce sens restreint. Les fissures de la voie lactée, les places noires du ciel, lancent l'imagination par delà le champ de la vision télescopique; et notre raison nous dit, que, n'embrassant que des portions, ne connaissant qu'un fragment, nos conceptions, nos doctrines, nos systèmes, ne peuvent jamais prétendre à être absolus, et demeurent, de leur nature et par nécessité, toujours relatifs. L'espace matériel n'est ici qu'une image de l'espace intellectuel : ce qui borne l'un borne aussi l'autre. Nos conceptions, nos doctrines, nos systèmes, ne sont jamais vrais que pour l'humanité et dans l'humanité. Notre orgueil est vain et puéril s'il croit avoir atteint quelque universalité définitive et absolue; mais il est

noble et légitime si l'homme se glorifie d'avoir, par génie et par patience, fait surgir une lumière croissante, un soleil intellectuel, qui l'éclaire dans la contemplation des choses et le guide dans la direction de la vie collective.

Notre soleil est une étoile, cela n'est pas douteux; et, comme, lui, nous le connaissons jusqu'à un certain point, comme nous savons quelle en est la distance, quel en est le volume, quelle en est la densité, nous pouvons, par une analogie qui n'est pas sans vraisemblance, nous faire quelques imaginations, qui n'ont rien de fantastique, sur les étoiles elles-mêmes. Notre soleil tourne sur lui-même; ce vaste globe, auprès duquel non-seulement la terre mais toutes les planètes réunies ne forment qu'une masse insignifiante, est animé, comme ces humbles suivantes, d'un mouvement de rotation. Du moment que cette révolution de l'astre central sur lui-même a été constatée, il fut naturel de penser qu'il ne tournait pas ainsi comme une toupie, sans changer de place, et qu'à ce mouvement de rotation s'en joignait un de translation, c'est-à-dire qu'il était emporté dans l'espace absolu. Les observations les plus récentes ont confirmé cette conjecture. Notre soleil se meut, et il se dirige vers un point du ciel situé dans la constellation d'Hercule. Les distances sont si prodigieuses que, quelle que soit sa vitesse (elle est sans doute fort grande, mais on ne la connaît pas), les changements apparents produits par la translation ne se manifestent pour nous qu'après de bien longs intervalles de temps; mais ils ne s'en manifestent pas moins, et les astronomes des siècles à venir seront obligés de tenir compte de cette valeur dans l'usage qu'ils feront de leurs observations et de celles de leurs devanciers. Notre roi de lumière cheminant ainsi, tout son cortége marche avec lui. De la sorte, à proprement parler, la terre, en allant, chaque année, de l'hiver à l'été, ne retombe jamais dans le sillon passé; elle roule dans des espaces toujours nouveaux, elle ne répond jamais à un même point du ciel; et c'est une sorte de voyage éternel de découvertes qui se serait manifesté à nos aïeux s'ils avaient su observer, et se manifestera aux yeux de nos descendants par des changements dans l'apparence, et peut-être par des rencontres de matières chaotiques analogues à celles qui tombent sur la terre sous le nom d'étoiles filantes.

Si le soleil, qui est une étoile, n'est pas fixe, les étoiles, qui sont des soleils, ne sont pas fixes non plus. Il est certain qu'elles se meuvent, et que le repos et l'immobilité ne sont pas dans le ciel. Quand, la nuit, on voit s'avancer l'armée régulière des étoiles, gardant toujours leurs distances relatives, on y pointe avec une confiance absolue l'instrument

pour déterminer les temps et les positions, et ce semble une immense horloge où rien ne se déplace jamais. La fixité n'est qu'apparente; mais là, dans ce domaine des éloignements infinis, les déplacements ne deviennent sensibles qu'après beaucoup de siècles, et c'est pourquoi les hommes peuvent se servir des points du ciel comme de points fixes et immobiles. Avec sa belle imagination et son beau langage, M. de Humboldt a rendu sensible ce prodigieux effet des distances cosmiques et des périodes séculaires : « Supposons ou plutôt rêvons que l'acuité » de nos sens a été surnaturellement haussée jusqu'à la limite extrême » de la vision télescopique, et que ce qui est séparé par de longs inter- » valles de temps est rapproché, soudain disparaît tout repos dans le » sein de l'espace. Nous voyons les innombrables étoiles se mouvoir, » par groupes, en des directions diverses; des nébuleuses passer » comme des nuages cosmiques, se condenser et se dissoudre; la voie » lactée s'ouvrir en des lieux isolés et déchirer son voile; en un mot, » nous voyons le mouvement se faire sentir en chaque point de la voûte » céleste aussi bien qu'à la surface de la terre dans les bourgeons des » feuilles et des fleurs qui se développent. Le célèbre botaniste espa- » gnol Cavanilles eut le premier l'idée de *voir pousser l'herbe,* pointant, » dans un télescope très-amplifiant, le fil horizontal du micromètre » sur le bout de la tige de l'agave américain, qui croît avec tant de ra- » pidité. C'est justement ainsi que l'astronome braque les fils croisés » de son micromètre sur l'étoile culminante. » On s'est demandé si ces millions d'étoiles avaient un centre soit mathématique, soit réel, autour duquel elles accomplissent leurs orbites; on l'a inutilement cherché. Jusqu'à présent, on ne peut les concevoir que comme se maintenant les unes les autres dans un certain rapport par leur gravitation réciproque, qui ne leur permet pas de s'écarter dans les profondeurs.

L'éloignement entre les étoiles est très-considérable; du moins voici ce qu'il en est pour la nôtre. Quand on a atteint la limite du système solaire et la planète Neptune, on ne s'est avancé que bien peu vers les étoiles les plus voisines; on est alors là sur le bord d'un fossé immense, dont la largeur dépasse de beaucoup l'intervalle entre notre soleil et la planète la plus lointaine. Les astronomes doutèrent longtemps s'ils pourraient jamais, le franchissant, calculer la distance d'aucune étoile. Ces calculs, quelque difficulté qu'ils puissent présenter, se réduisent toujours, dans le fond, à trouver une base de triangle et des angles. La plus grande base que l'homme ait à sa disposition est la ligne qui joint le solstice d'été au solstice d'hiver, c'est-à-dire le diamètre de l'orbite

terrestre (environ 306 millions de kilomètres). Il est évident que, de l'été à l'hiver, la terre s'étant déplacée, dans l'espace absolu, de 306 millions de kilomètres, des étoiles qu'on aura considérées auront paru changer de place, si toutefois la base n'est pas sensiblement nulle par rapport à l'éloignement. Or, cette base de 306 millions de kilomètres devenait sensiblement nulle, aucun changement apparent ne se manifestait dans les étoiles tant que la précision des observations ne dépassait pas une minute d'arc, ce qui prouvait que la distance de l'étoile était plus grande que 3,438 rayons de l'orbite terrestre, c'est-à-dire 3,438 fois la distance de la terre au soleil. Des observations postérieures, exactes à une seconde près, rejetaient les étoiles les plus voisines à 206,000 fois la distance de la terre au soleil. « Enfin, dit M. de Humboldt, depuis » l'époque brillante où Fraunhofer construisit ses admirables instru- » ments, la précision des mesures a été portée à un dixième de seconde; » le rayon de l'orbite terrestre n'est plus insuffisant que pour les étoiles » dont la distance surpasserait 2,062,648 fois la longueur de cette base » géométrique. » On a de la sorte mesuré la distance d'une trentaine d'étoiles; ces mesures, on le sent, ne sont que des approximations, mais des approximations positives et suffisantes pour nous faire apprécier les intervalles. Une étoile de la constellation du Cygne a une parallaxe d'environ trois dixièmes de seconde; sa distance est 550,900 fois la distance de la terre au soleil; la lumière emploie 3,177 jours pour parcourir ce trajet. Une étoile du ciel austral, dans la constellation du Centaure, a presque une seconde de parallaxe; elle est trois fois plus rapprochée de nous que la précédente; la lumière ne met que 1,000 jours à en venir; c'est donc l'étoile la plus voisine. Il est à remarquer que les plus brillantes ne sont pas les plus rapprochées.

A mesure que l'on s'éloigne de notre soleil, son éclat et sa chaleur diminuent, et, vu d'Uranus ou de Neptune, il n'a plus qu'un disque bien réduit. S'éloignant encore davantage, on arrivera à un point où il ne sera plus qu'une brillante étoile perdue dans le firmament. Mais ce voyage, qui nous a tant écartés du soleil, ne nous a pas encore assez rapprochés des étoiles pour que quelqu'une, se levant à ce nouvel horizon, commence à prendre les dimensions d'un soleil et à verser autour d'elle des feux illuminant l'espace. Dans cet intervalle, dans ce terrain neutre, où l'on n'appartient ni à notre système ni à un autre, le ciel est sans soleil, il n'est paré que d'étoiles : c'est une nuit; il n'y a plus que ce que nous voyons dans nos ténèbres quotidiennes, c'est-à-dire *cette obscure clarté qui tombe des étoiles*. Le poëte semble avoir fait ce beau vers pour peindre cette obscurité, qui n'est

pas l'obscurité absolue et à laquelle se mêle, pour la tempérer, la lueur de millions de soleils. En concordance avec ce peu de lumière est le peu de chaleur qui règne dans ces lieux, non pas pourtant un froid absolu, non pas même un froid excessif, allant à 800 ou à 1,000 degrés au-dessous de zéro, mais un froid tempéré jusqu'à un certain point, et qu'on évalue à 60 ou 70 degrés au-dessous de la glace fondante. *C'est l'obscure chaleur qui tombe des étoiles,* et qui, émanant de tant de corps flamboyants, empêche la température de descendre où elle irait si on les supposait absents des régions célestes. Voilà donc le dernier coup d'œil jeté sur ces choses : un espace sombre et froid, une matière chaotique disséminée, et çà et là des agglomérations chaudes et lumineuses capables de produire et d'entretenir la vie là où les autres conditions se rencontrent.

Pour la pensée qui revient d'excursions si lointaines, le système solaire ne paraît plus que peu de chose. Pourtant c'est l'échelon intermédiaire pour redescendre à notre terre, si petite dans ce système si petit. Il faut maintenant rendre au soleil son titre de monarque du ciel ou, à plus justement parler, de monarque de son ciel. « Au milieu, dit » Pline, roule le soleil, dont la grandeur et la puissance l'emportent sur » tous les autres, et qui gouverne non-seulement nos saisons et nos » climats, mais encore les astres et le ciel lui-même. Il est la vie ou » plutôt l'âme du monde entier; il est le principal régulateur, la prin- » cipale divinité de la nature; c'est du moins ce qu'il faut croire, si » nous en jugeons par ses œuvres. C'est lui qui donne la lumière aux » choses et qui enlève les ténèbres; c'est lui qui éclipse et qui illumine » les autres astres; c'est lui qui règle, d'après les besoins de la nature, » les alternatives des saisons et l'année toujours renaissante; c'est lui » qui dissipe la tristesse du ciel et qui même écarte les nuages jetés sur » l'esprit humain; c'est lui qui prête sa lumière aux autres corps » célestes. Admirable, sans rival, il voit tout, même il entend tout; » double attribut que je trouve accordé à lui seul par Homère, le prince » des lettres. »

Là règnent des lois plus strictes de prééminence et de subordination. Au lieu de cette immense féodalité stellaire, au lieu de ces princes des cieux qui sont tous animés d'un éclat propre, et qui, s'ils ne sont pas tous égaux en grandeur et en lumière, ne sont pas du moins, sauf quelques-uns, assujettis à se mouvoir autour de centres dominateurs, le soleil, unique de son espèce dans son système, occupe l'un des foyers des ellipses planétaires et détermine l'éternelle rotation des corps qui lui sont soumis. Aucun d'eux ne lui est semblable; je ne parle pas de



son volume, qui dépasse de beaucoup le volume de toutes les planètes réunies; je ne parle pas de sa situation, qui lui remet les rênes de tous ces coursiers lancés dans l'espace; je parle de sa constitution. Il ne faudrait pas, en effet, se représenter le soleil comme une planète plus grosse, et conservant encore un état d'incandescence par lequel les autres ont passé sans doute, et qu'elles ont perdu plus tôt à cause de leur masse moindre. La différence est toute autre. Le fait est que le soleil n'est point incandescent, et que, de ce côté du moins, il pourrait être comparé aux planètes. L'atmosphère qui l'entoure s'entr'ouvrant parfois, le corps de l'astre se montre obscur, ce n'est point une masse bouillonnant sous l'action d'un feu excessif; et, si d'ailleurs les autres conditions y concourent, on peut le croire habité par des êtres vivants; en d'autres termes, les apparences permettent de penser que, si la vie n'y est pas, cela ne tient pas à son état de fournaise ardente sous lequel on se l'était d'abord représenté. Son éclat et sa chaleur sont le produit d'une atmosphère lumineuse, ou, comme disent les astronomes, d'une photosphère qui l'environne. Aucune planète n'est ainsi constituée; aucune n'a autour d'elle une photosphère qui répande au loin la lumière et la chaleur. Le soleil diffère donc essentiellement des planètes. On n'a que des conjectures bien vagues sur la nature et l'origine de la photosphère. On est porté à penser qu'elle est alimentée par une continuelle production électro-magnétique qui provient d'une réaction quelconque se passant dans le noyau solaire.

On distingue l'astronomie en géométrique et en physique. L'une, qui n'est à vrai dire qu'un immense problème de mécanique admirablement posé pour elle, puisqu'il s'agit d'évaluer des forces et des directions dans un milieu non résistant; l'une, dis-je, n'a besoin, pour avancer, que d'observations précises et de perfectionnements mathématiques qui lui permettent de résoudre des problèmes de plus en plus compliqués. L'autre, qui recherche la constitution des corps célestes, a besoin du secours des sciences subséquentes, et particulièrement de la physique. Parfois de délicates expériences qui ne semblent que des expériences de laboratoire, viennent en aide à l'astronome. C'est ainsi que, les observations directes montrant que la lumière solaire émanait non d'un noyau incandescent, mais d'une atmosphère, l'étude de la lumière, étude faite en vue de la théorie abstraite de cette propriété de la matière, a confirmé, par une voie indirecte, ce que le télescope avait suggéré. On sait que les physiciens donnent le nom de *polarisé* à un état de la lumière où, reçue sous certains angles de réflexion ou de réfraction,

elle ne se comporte plus comme la lumière naturelle. A l'aide d'expériences très-délicates, Arago a démontré qu'un corps solide incandescent, par exemple un boulet de fer chauffé au rouge, ou bien un métal fondu à l'état liquide et lumineux, n'émet dans une direction perpendiculaire à sa surface que de la lumière naturelle, mais que les rayons qui partent des bords, formant pour arriver à l'œil un angle d'émergence très-incliné, sont polarisés. Au contraire, des flammes gazeuses que l'on soumet à la même épreuve, quelque petit que soit l'angle sous lequel sont émanés les rayons, ne laissent apercevoir aucune trace de polarisation. Appliquant ces recherches au soleil, Arago a reconnu que la lumière du soleil est dépourvue de toute polarisation, soit qu'elle provienne du centre, soit qu'elle soit émise par les bords sous des angles très-petits. Ainsi ce qui donne la lumière dans cet astre est, non pas un noyau solide en combustion, mais une enveloppe gazeuse en ignition.

Des liens étroits unissent le soleil à ses planètes. La gravitation réciproque s'étend comme un bras entre lui et elles, et assure leurs rapports. La lumière et le calorique, autres forces de la matière, règlent, sur les globes flottants, l'éternel entretien des conditions propres à chacun d'eux; et, tandis qu'ils tournent sur eux-mêmes, lui aussi, comme s'il leur donnait l'exemple, accomplit sa révolution en vingt-cinq jours. Ce sont ces connexions qui ont servi de fondement aux hypothèses cosmogoniques des astronomes. Leurs cosmogonies n'ont rien de commun que le mot avec celles des poëtes primitifs et des antiques traditions. Elles ne prétendent en aucune façon expliquer ni comment la matière est sortie du néant, ni comment, de l'état de chaos, elle a passé à un ordre meilleur. Pour la science moderne, la matière est, je ne dirai pas éternelle, mais sans commencement, c'est-à-dire qu'on ne peut lui assigner un commencement; et elle est telle avec toutes ses propriétés de pesanteur, de caloricité, d'électricité, de lumière, d'affinité, de vie, dont elle ne peut jamais être dépouillée. Car la science moderne, qui renonce à concevoir tout commencement de la matière, ne renonce pas moins rigoureusement à concevoir tout commencement de ses propriétés. Ce fut la tentation et la tentative de la pensée juvénile et inexpérimentée d'imaginer des modes sous lesquels elle se représentait la matière ou primitivement produite ou subséquemment tirée de l'inertie et animée de facultés. L'illusion s'est dissipée; on avait, se méprenant, attaqué les faits primordiaux comme s'ils étaient résolubles. Ils ont résisté à tous les efforts de la jeune humanité; la raison plus mûre les reconnaît pour éléments irréductibles. Les cos-

mogonies, ainsi détachées des explications primordiales, le sont également de toute conception qui aurait pour objet l'univers. Nous le connaissons trop peu, même dans sa partie visible, les espaces stellaires sont trop insondables, les distances des étoiles sont trop prodigieuses, pour que rien de quelque consistance puisse s'offrir à l'esprit. Le champ est plus borné; il se renferme dans le système solaire. En d'autres termes, il s'agit de savoir si, dans ce système, on peut apercevoir quelques conditions qui soient les indices d'un état antérieur. De fait, par cosmogonie, dans le sens scientifique, on n'entend que la détermination de phases d'existence qui ont précédé la phase actuelle. C'est ainsi que, pour la terre en particulier, qu'il nous est donné de parcourir, de mesurer et de fouiller, on a constaté et coordonné certains phénomènes qui prouvent qu'elle a été plus chaude qu'à présent, qu'elle a été à l'état liquide, que ses continents et ses mers ont plus d'une fois alterné, et qu'elle a nourri, d'époque en époque, des flores et des faunes différentes de celles qu'elle nourrit aujourd'hui. C'est là une *géogonie;* et, quelque loin qu'on parvînt à la pousser, on n'y trouverait jamais que passage, transition, évolution. De ces cosmogonies, la plus célèbre est celle de Laplace, qui, s'appuyant sur certains faits du système solaire, a pensé que le soleil s'étendait jadis jusqu'aux limites des plus lointaines planètes, présentant une masse prodigieuse en proie à un continuel refroidissement; que, ce refroidissement faisant des progrès et la masse se contractant, des zones se sont détachées qui ont formé successivement les planètes; et qu'ainsi s'explique la direction de mouvement qui leur est commune à toutes, et qui les fait aller de l'équinoxe de notre printemps au solstice d'été, et non, en sens inverse, de cet équinoxe au solstice d'hiver.

Si, d'après l'hypothèse de Platon rapportée plus haut, nous vivions dans des cavernes souterraines sans avoir jamais une échappée sur l'extérieur, les idées que nous nous serions faites de la constitution de l'univers ne l'auraient pas représenté tel qu'il est, et sans doute nous aurions supposé que, sans séparations qui le partagent en portions closes et isolées, il formait un tout continu et infini. Il n'en est rien; la continuité lui est étrangère, et il se présente comme composé d'un nombre illimité de fragments disjoints les uns des autres et séparés par de vastes intervalles. L'espace, et des fragments dans cet espace, voilà l'aspect des choses. De sorte que la vue de l'univers réalise véritablement la vue de notre esprit, qui met les choses dans l'espace et accorde ainsi à l'espace une généralité plus grande et plus compréhensive. Si la matière solide était partout, elle serait égale à l'espace, et il n'y aurait pas lieu à les

distinguer. Mais, dans la constitution objective des choses, comme dans la constitution subjective de notre esprit, l'espace est plus grand que la matière solide, qui n'y est que disséminée. Ce qui lie ces fragments, c'est, puisque la continuité n'existe pas, la force inhérente à toute particule de la matière, la gravitation, qui n'a besoin d'aucun support pour traverser les longues distances, et qui, comme une sorte de lien cédant sans se rompre, les fait osciller autour de la ligne mathématique des orbites. Lien invisible et véritablement idéal tout en étant réel; car on ne doit pas se représenter la gravitation comme quelque chose de matériel qui va saisir le corps et le meut; mais on se la représentera comme une communication de mouvement, qui, au lieu de se faire au contact, se fait à distance. Et si l'on dit que l'on ne conçoit pas cela, on remarquera que la communication au contact ne se comprend pas plus que la communication à distance; que l'une et l'autre sont des faits qui servent de bases et ne s'expliquent pas; et que, dans la réalité, la communication à distance, par exemple pour la lumière, pour le calorique, pour l'électricité, pour le magnétisme, est un cas qui se reproduit sous bien des formes dans le monde, et qui paraît avoir plus de modes variés que la communication au contact.

Dans le domaine de notre soleil, dans le monde proprement dit, ces fragments de matière, dont la gravitation fait un système, se nomment des planètes. Les anciens n'en comptaient que sept, et les sept planètes sont restées encore aujourd'hui dans la mémoire, et quelquefois dans le langage, comme tradition de cette vieille astronomie. C'étaient le soleil, la lune, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. On n'y rangeait pas la terre. La géométrie et le télescope ont rectifié ces vues primitives. Le soleil est non pas une planète, mais une étoile; la lune, non pas une planète, mais un satellite; la terre n'est point centre, et prend place entre Vénus et Mars; enfin le nombre est bien plus grand; il dépasse actuellement cinquante, et ne paraît nullement près de la dernière limite. On n'a fait, il est vrai, que peu de découvertes quant aux grosses planètes; deux seulement, Uranus et Neptune. Mais il est une région entre Mars et Jupiter où le télescope ne cesse d'apercevoir des corpuscules qui circulent suivant les règles des planètes, et qui décrivent, comme les autres, leur orbite elliptique autour du soleil. C'est à présent une mine en pleine exploitation; et, à des intervalles très-rapprochés, les astronomes qui se livrent à une observation assidue du ciel, annoncent au monde savant la découverte et l'inscription de quelque nouvel astéroïde. Les planètes sont placées à des distances très-inégales du soleil, et ces distances ne suivent entre elles aucune

loi connue. Leur volume ne varie pas moins; tandis que Mercure n'est environ, en volume, que le seizième de la terre, Jupiter représente, en volume, quatorze cents fois le globe terrestre. Les quatre planètes, Mercure, Vénus, la terre et Mars, sont les plus denses; Mercure l'est le plus; les trois autres ont une densité très-voisine, et qui dépasse cinq fois celle de l'eau. Au contraire, Jupiter est bien moins dense que la terre, et sa densité est de peu supérieure à celle de l'eau. Aussi l'astronomie n'a-t-elle pu encore déterminer aucune des conditions qui ont présidé à l'arrangement. Bien entendu, toute idée de hasard est écartée; et la science est assez ferme pour être assurée, tout en déclarant son ignorance provisoire et qui peut-être durera toujours, que l'état actuel dépend d'un état antécédent, et que tout est déterminé par cette existence première et par les forces de gravitation, de calorique, de magnétisme et de lumière qui font la loi aux choses et les livrent à leurs éternelles mutations.

Fontenelle, dans un ouvrage qui reste un chef-d'œuvre, s'est complu à peupler tous les mondes flottants d'habitants qui, eux aussi, contemplent peut-être le ciel, dressent leurs télescopes sur notre terre, calculent notre orbite annuelle, notre révolution diurne et notre volume. Cette thèse a tout récemment été reprise par deux savants anglais, l'un soutenant qu'il n'y avait que la terre d'habitée et même d'habitable, et l'autre défendant la *pluralité des mondes*. Tous deux font également profession de soumission aux idées théologiques; mais l'un pense qu'elles garderont plus de consistance et d'empire si l'astronomie démontre qu'il n'y a qu'une planète habitée, la terre, et par conséquent qu'un seul genre humain. L'autre, au contraire, aime à ne pas borner dans un champ si étroit la puissance du Dieu que les livres sacrés du judaïsme et du christianisme nomment le Créateur. Quoi qu'il en soit de ces deux points de vue et de tout autre qui concerne l'origine des choses, le fait est que la question est insoluble; seulement l'on peut dire qu'il est très-improbable que la terre soit le seul fragment de matière solide où les conditions de la vie se soient rencontrées. D'autant plus que, dans ce calcul de probabilités, il faut non pas considérer seulement l'état actuel de l'univers, mais faire entrer le temps. Or, non moins que les changements dans l'espace, les changements dans le temps modifient les conditions des corps célestes. Ce qui fut impropre à la vie peut devenir capable de l'entretenir. Témoin notre terre elle-même : il fut une époque où elle n'avait aucun habitant, où elle ne pouvait pas en avoir. C'était l'âge de son incandescence, alors qu'elle n'était suffisamment ni refroidie ni solide, alors qu'elle n'avait

ni sol, ni mer, ni atmosphère constituée de manière à subvenir à l'échange de matériaux qui rend possibles les existences végétales et animales. Si donc un astronome de Saturne, reconnaissant à quelque signe une pareille constitution, l'avait déclarée inhabitable, ayant raison pour le moment, il aurait eu tort pour l'avenir. On le voit, les chances de conditions favorables au développement de la vie ont pour champ illimité non-seulement l'espace, mais le temps.

Comme toutes les choses sont relatives, l'esprit n'éprouvera aucune surprise à reconnaître que certaines planètes deviennent centres à leur tour, et tiennent dans leur subordination des astres plus petits. Elles occupent un des foyers de cette nouvelle orbite; tout se passe comme dans la grande orbite planétaire; la gravitation réciproque en détermine les conditions, et il n'y a aucune différence, si ce n'est que la planète, corps dépourvu d'atmosphère incandescente, ne renvoie aux satellites qu'une lumière réfléchie et sans chaleur. Un astre secondaire, assujetti à tourner autour de sa planète, et à la suivre autour du soleil, offre nécessairement une marche compliquée et un problème difficile, surtout si, comme c'est le cas de la lune, il est à une petite distance, de sorte que les moindres inégalités se découvrent peu à peu à des observations de plus en plus précises. La lune a mis à la torture, nous dit Pline, l'esprit de ceux qui en contemplaient les mouvements; elle n'a pas moins torturé ceux qui les ont calculés; et déterminer rigoureusement les effets réciproques du soleil, de la terre et de la lune, a été un problème qui dépasse les forces de l'analyse, et que l'on n'a résolu que par des approximations. En voyant cet astre, paisible et gracieux ornement de nos nuits, élever son disque silencieux au-dessus de nos forêts et de nos mers, qui ne s'est plu à transporter le charme de nos yeux dans ce monde lointain, et à supposer qu'une aussi douce lumière provenait de quelque paradis mystérieux et flottant? Le télescope a détruit ces rêves. Rien de plus désolé et de plus chaotique que l'apparence de notre satellite. Ce petit astre, qui n'a qu'un diamètre d'environ huit cents lieues, tandis que celui de la terre est de trois mille lieues, présente une multitude de montagnes prodigieusement hautes qui dépassent de beaucoup le mont Blanc, de vastes enceintes circulaires qu'on avait prises d'abord pour des mers, de longues crevasses sans largeur, point d'eau, à ce qu'il paraît, et point d'atmosphère. Les autres planètes à satellites en ont plusieurs, et ce doit être un beau spectacle pour leurs habitants, si elles sont habitées, que ce lever et ce coucher perpétuel de lunes qui réfléchissent la lumière du soleil. Mais ce qu'il y a de plus singulier dans notre système, ce sont les anneaux

de Saturne, anneaux immenses suspendus à quelque distance de la planète, et maintenus par la gravitation dans leur mouvement de rotation. Cependant, de nouvelles observations portent à croire que cette construction étrange n'est pas destinée à une durée indéfinie; on y a remarqué des changements; et un habile géomètre, M. Saigey, discutant les observations, en a conclu que ces changements n'étaient pas de l'ordre des oscillations qui tendent toujours à rétablir le système, mais qu'ils annonçaient la réunion de l'anneau à la planète. De sorte qu'un jour, s'il en est ainsi, les astronomes n'auront pour témoignage de cette lointaine architecture que les livres, les calculs et les dessins de leurs prédécesseurs.

Dans les temps où les hommes croyaient que les planètes se conjoignaient pour régler les destinées des mortels, et que les étoiles avaient les yeux fixés sur la fortune de chacun de nous, les comètes étaient particulièrement redoutables à la superstition et à l'inquiétude communes;

...... nec diri toties arsere cometæ,

dit Virgile en parlant du meurtre de César et des guerres civiles. Pourtant, quoi de plus inoffensif que ces astres, qui viennent si fréquemment étaler leur chevelure dans les espaces? Ce sont des corps si ténus, qu'on voit souvent les étoiles au travers; leur densité est si faible, qu'ils ne troublent pas d'une manière sensible l'orbite des planètes auprès desquelles ils passent. Peu d'entre elles ont été calculées, et reconnues comme dépendances définitives de notre soleil; la plupart arrivent et s'en retournent sans qu'on sache quelle orbite est la leur, et quelle est la règle de leurs retours; immenses traînées de vapeurs cosmiques, elles sont incessamment dérangées dans leur marche par le voisinage des planètes qu'elles coudoient; on ne les retrouve ni dans la même forme ni dans le même chemin. Peut-être dispersent-elles parfois leurs vapeurs dans les espaces qu'elles parcourent, et elles finissent ainsi d'exister; peut-être quelques-unes ne font-elles que traverser notre système en simples passagers, voyageant de soleil en soleil. « Il s'est » produit tout récemment, dit M. de Humboldt, dans le monde des » comètes, un événement dont auparavant on avait à peine soupçonné » la possibilité. La comète de Biela, qui accomplit son ellipse en six » ans et demi, s'est partagée en deux comètes de même forme, mais » de grandeur différente, chacune d'elles ayant une tête et une queue. » Aussi longtemps qu'on a pu les apercevoir, elles ne se sont point » réunies, et ont cheminé presque parallèlement. » On voit à quels accidents ces astres singuliers sont exposés. Ne leur donnons donc pas

l'épithète de terreur que Virgile leur assigne; elles ne furent pour rien dans les proscriptions triumvirales et dans la bataille de Philippes. Ne leur attribuons pas la bonté du vin en 1811; elles sont aussi incapables de faire du bien que de faire du mal. Ne nous laissons pas aller à ces ridicules terreurs de l'année dernière sur un prétendu choc de notre globe avec une comète; ce ne sont que des vapeurs, et nous ne pouvons pas les rencontrer. L'homme a cru l'univers trop occupé de lui. Sans doute, à un point de vue vraiment philosophique, toutes ces choses concourent à former le milieu d'où il est sorti et qui le fait vivre; rien ne lui est indifférent; et il trouve sa pâture matérielle, morale et intellectuelle, partout dans ce vaste univers. Mais il n'y parvient qu'en laissant derrière lui les rêves de son enfance, et en reconnaissant que la première condition de cette forte nourriture et de cet enseignement fécond, est de savoir ce qu'il est sur sa terre, ce que sa terre est dans le système solaire, ce que son soleil est dans la foule des étoiles.

Outre ces vapeurs vagabondes, dont le calcul n'a pu s'emparer que par exception, il est une multitude innombrable de corpuscules plus insaisissables encore, et qui, reconnus depuis bien peu de temps pour ce qu'ils sont vraiment, forment déjà un chapitre singulièrement curieux et intéressant de l'astronomie. Je veux parler des étoiles filantes, des aérolithes, des bolides, de toutes ces apparitions qui viennent se montrer dans notre atmosphère, et qui semblent se précipiter des hauteurs du ciel.

Sæpe etiam stellas, vento impendente, videbis
Præcipites cœlo labi, noctisque per umbram
Flammarum longos a tergo albescere tractus.

Ces apparitions ne prédisent ni la pluie ni le beau temps, et elles ne se montrent pas plus fréquentes à l'approche du vent. C'est là une erreur populaire; mais ce qui ne l'est pas, c'est qu'elles descendent des espaces célestes, et que les aérolithes ont la même origine. Longtemps les chroniqueurs, sur tous les points du globe où l'on écrivait des chroniques, enregistrèrent ces merveilles, que, par une inclination naturelle de l'esprit non scientifique, on rattachait à la prédiction des événements sinistres, sans que l'esprit scientifique, naturellement enclin à l'examen et au doute, voulût reconnaître des faits qui paraissaient fort singuliers et insuffisamment attestés. Enfin il fallut se rendre. Mais comment concevoir ces chutes? On pensa d'abord que les pierres qui tombaient ainsi n'étaient point étrangères à notre terre, qu'elles se formaient, par une condensation subite, dans les couches supérieures

de l'atmosphère, et on les nomma en conséquence des aérolithes. De graves objections ne permirent pas de conserver cette première hypothèse; et force fut de remonter encore plus haut, et de les faire venir de distances bien plus lointaines. Laplace calcula que les volcans de la lune pourraient avoir assez d'intensité pour lancer, hors de la sphère d'attraction du satellite, des pierres qui ensuite seraient saisies par la gravitation de la terre. Bien des raisons écartèrent cette seconde hypothèse, je citerai seulement les deux principales : la première, c'est que les corpuscules dont il est question se meuvent avec une vitesse tout à fait planétaire et indépendante du mouvement de la terre; la seconde, c'est que les étoiles filantes (ces étoiles, les bolides et les aérolithes, appartiennent à un seul et même phénomène) sont assujetties à une certaine régularité, c'est-à-dire qu'il est certaines époques de l'année où elles sont beaucoup plus abondantes qu'en d'autres. Ces corpuscules, entrant dans notre atmosphère avec une très-grande vitesse, s'y enflamment en raison de cette vitesse même, et s'y brûlent, jetant un éclat variable, le plus souvent ne semblant qu'une étoile qui file et disparaît, quelquefois apparaissant avec l'éclat d'un globe de feu, et quelquefois laissant tomber, avec un bruit de tonnerre, des masses solides. Les masses qui tombent présentement contiennent surtout du fer, mais il est possible qu'il n'en ait pas toujours été ainsi; et M. Saigey, qui a beaucoup étudié les étoiles filantes, et qui a publié sur ce sujet un ouvrage fort intéressant et malheureusement non achevé, est porté à croire que les gisements d'or que l'on trouve à fleur de sol et dans un espace peu étendu, sont des aérolithes, alors que les espaces célestes, au lieu de pleuvoir du fer, pleuvaient de l'or. En tout cas, et quoi qu'il en soit de cette hypothèse, il est maintenant sûr que l'espace qui est entre la terre et le soleil, et sans doute tous les espaces, n'ont pas pour habitants uniques les soleils, les planètes et les comètes, mais sont parcourus par des fragments de matière solide, composés d'ailleurs des mêmes substances que celles qui constituent le globe terrestre.

Nous savons maintenant ce qu'est un système solaire. Tant qu'on n'avait pas distingué l'univers et le monde, une idée nette ne surgissait pas dans l'esprit, et les deux points s'obscurcissaient l'un par l'autre. Puis la contemplation du groupe stellaire ne nous apprend rien sur la constitution des espaces circonscrits que chaque étoile éclaire. Mais désormais, placé dans le soleil comme dans un centre, l'œil de la pensée embrasse ce domaine si petit par rapport à l'univers, si grand par rapport à nous, ce domaine qui constitue le monde. C'est un espace limité, qui est éclairé, échauffé, dominé par un soleil. La gravitation,

inhérente à chaque particule matérielle, est le moteur; et la force qui fait tomber une pierre sur la terre est aussi la force qui fait tourner la terre autour du soleil. Dans cet espace, la matière est répartie en planètes, satellites, comètes et étoiles filantes. Là règne une seule influence, celle du soleil; les autres soleils sont trop loin pour que rien que leur lumière arrive jusqu'à nous; ni attraction ni chaleur ne sont versées par eux dans nos limites, et l'immense éloignement suffit pour établir la barrière. De sorte qu'un monde est, à ce point de vue, un espace clos où se meuvent des planètes. Toute la matière qu'il renferme est loin d'être employée; une portion seulement est arrangée en astres consistants; le reste est épars sous forme de comètes, d'astéroïdes et de corpuscules.

Nous n'avons plus, pour achever le vaste voyage où nous a conduits M. de Humboldt, qu'à considérer ce qu'est une planète, ou du moins ce qu'est la terre. Par le globe qui nous est accessible, il nous est permis de former des conjectures plausibles sur ceux qui nous sont inaccessibles; une analogie légitime est le lien que notre esprit saisit, d'autant plus que ces planètes, tout inaccessibles qu'elles sont, peuvent pourtant être mesurées et pesées. L'analogie est bien moins sûre quand, quittant notre système solaire, elle suppose que les étoiles, ce qui est vrai, étant des soleils comme le nôtre, sont aussi, comme le nôtre, entourées d'un cortége de planètes : cela est probable, voilà tout ce qu'on peut dire. Si jamais les télescopes devenaient assez puissants pour porter jusque-là notre vue et pour rendre visibles des astres lumineux seulement par réflexion, la conjecture se changerait en certitude, et les notions que l'on a sur notre système planétaire s'étendraient, dans une certaine mesure, à tout l'espace stellaire. Mais s'il fallait par la pensée sortir de cet espace, quitter ce qu'on appelle parfois notre nébuleuse, c'est-à-dire ce groupe de millions d'étoiles qui constituent notre univers, alors toute analogie serait rompue, et on ne se figurerait de nouveaux groupes stellaires, de nouveaux univers, de nouvelles îles, qu'en se complaisant à rêver de ce qu'on ignore à l'aide de ce que l'on connaît.

Une planète est un agrégat de matière d'une forme déterminée, mais d'un volume très-variable, et qui, se mouvant autour du soleil dans une orbite inclinée par rapport à l'équateur, a des alternatives de température nommées saisons. Dans le sein de cet agrégat se déploient toutes les forces qui sont immanentes à la matière. Je me sers habituellement de ce mot pour exprimer ce que je désire faire entendre, à savoir que la matière possède en soi-même et, autant que nous le savons,

par soi-même, les forces qui lui sont propres, sans qu'on puisse, d'aucune façon que ce soit, les expliquer par un arrangement quelconque et, à ce titre, les tenir pour secondaires. Ces forces sont la propriété de pesanteur, la propriété de chaleur, la propriété d'électricité et de magnétisme, la propriété de lumière, la propriété de combinaison moléculaire et la propriété de vie. Sur chaque planète, la pesanteur se comporte suivant ses lois, attirant tous les corps au centre; sur chaque planète, la chaleur, soit centrale, soit solaire, se distribue, rayonne et se perd dans les espaces; sur chaque planète, l'électricité et le magnétisme ont leurs attractions et leurs répulsions; sur chaque planète, les molécules suivent, pour se combiner et se décombiner, les règles conformes à la nature des éléments; sur chaque planète enfin, la vie se développe, ou du moins peut se développer, si les substances seules propres à former la substance organisée (oxygène, hydrogène, azote et carbone) s'y trouvent, et si d'ailleurs les autres conditions de température et de solidité coexistent; témoin la terre, qui n'a pas toujours porté des habitants, et qui présentement en produit.

Avant d'étendre aux autres planètes ce que l'on savait de la planète la terre, il fallait acquérir, sur cette même terre, des notions qui servent maintenant de base à des inductions aussi hardies que sûres. Et ce fut un long et grand labeur; le genre humain est un pionnier qui a défriché, percé, sondé un sol difficile. Que de siècles n'a pas demandés la simple reconnaissance du globe terrestre? Ce n'est qu'au quinzième siècle qu'on a exécuté enfin la circumnavigation de la planète. Au début, tout fut partiel; les tribus, même les cités et les empires ne connaissaient qu'une portion très-limitée des continents et des mers. Des peuples barbares occupaient les avenues, et la conquête seule ou un commerce précaire pénétraient dans les contrées lointaines. Les flots écumants de l'Océan, imposante barrière, arrêtaient sur ses bords les voyageurs aventureux et les flottes; et l'empire romain, dans toute sa puissance, ne se sentit jamais le cœur d'envoyer (sans boussole, il est vrai) dans l'ouest une expédition qui eût rencontré l'Amérique. L'Égypte avec la Syrie et l'Assyrie, l'Inde brahmanique, la Chine encore plus à l'est, sont les trois grands groupes de civilisation dans la haute antiquité; ils eurent leurs découvertes géographiques, mais ils ne vinrent jamais les uns au-devant des autres, de manière à former un corps qui travaillât en commun. Ce corps naquit sur les bords de la Méditerranée, quand les Grecs introduisirent définitivement la science abstraite comme élément essentiel de développement. Les Romains s'y agrégèrent, et y incorporèrent les peuples de l'Espagne,

de la Gaule et de la Bretagne, qui, à leur tour, y firent entrer la Germanie. C'est là le groupe moderne devenu maintenant assez éclairé et assez puissant pour commencer à prendre en main la direction générale de la planète. C'est lui aussi qui l'a parcourue et mesurée. Mais telle est la difficulté de l'entreprise, qu'elle n'est pas encore achevée, que des portions de continents ne sont pas ouvertes, et que peut-être les deux pôles opposeront toujours aux plus hardis explorateurs leurs glaces permanentes et leur année d'un jour et d'une nuit.

Newton trouva, avant toute mesure directe, que la terre était renflée à l'équateur et aplatie aux pôles. Puis les mesures vinrent, montrant que les degrés étaient en effet inégaux; enfin on porta un pendule à l'équateur, et l'on reconnut que la pesanteur y était moindre, par conséquent que l'on y était plus loin du centre de la terre, puisque la pesanteur s'affaiblit en raison du carré des distances. Ce renflement n'atteint pas trois fois la hauteur des montagnes les plus élevées. Ainsi fut vérifié ce qu'un savant, combinant des nombres et des lignes, avait assuré devoir être. Plus d'un esprit, peu habitué à se rendre compte des résultats scientifiques, trouvera téméraire que, sur la foi de quelques figures tracées sur le papier, de quelques combinaisons mentales, on détermine des choses lointaines, ou profondément cachées, ou depuis longtemps passées, ou ne devant se montrer que dans l'avenir. La témérité serait grande, en effet, si c'était l'individu qui, par sa propre force, prétendît pénétrer les secrets et résoudre les problèmes de la nature. Mais la témérité diminue, ou, pour mieux dire, elle cesse tout à fait, et ne devient plus qu'un légitime emploi, quand on réfléchit que la science est collective, ancienne, éprouvée dans le temps et dans l'espace, fortifiée peu à peu, et confiante dans les grands problèmes, parce qu'elle a résolu les problèmes inférieurs. La science, c'est la puissance des siècles combinée avec celle du génie; car, si les siècles y ont confondu leur lente élaboration, des génies, élite de l'humanité, y ont incorporé leur pensée dans ce qu'elle eut de plus vif et de plus lumineux. Telle est la force dont on dispose pour traiter les hautes questions : les hautes questions d'aujourd'hui qui seront demain les questions de second ordre.

C'est ainsi que l'on en est venu à peser la terre, à la mettre, si je puis ainsi parler, dans la balance, et, s'il convenait de faire le calcul, à en dire le poids avec une approximation satisfaisante. Deux voies ont conduit à ce résultat : la voie astronomique, c'est-à-dire la connaissance de la gravitation entre les corps célestes; et la voie physique, c'est-à-dire la connaissance de la gravitation entre les parcelles

de notre propre terre. Dans le premier cas, on calcule la quantité dont la terre tombe vers le soleil, dans une seconde, en vertu de son mouvement autour de cet astre; d'autre part, on est en possession, grâce à Galilée, de la formule qui nous apprend de combien de mètres, dans une seconde aussi, l'attraction de la terre fait tomber un corps vers son centre; avec ces deux quantités, on obtient le rapport de la masse du soleil avec la masse de la terre; et, comme les densités sont proportionnelles aux masses divisées par les volumes, il n'y a plus qu'un calcul à effectuer pour trouver la densité de la terre, et subséquemment son poids. La voie physique a suivi un procédé moins compliqué, bien que très-analogue : on a cherché quelques montagnes qui s'élevassent libres et comme des écueils dans l'espace; un fil à plomb est sensible à l'action de pareilles masses : il dévie de la verticale et s'incline du côté de la montagne. Une fois ces données acquises, on a un terme de comparaison, et de la montagne on conclut au globe terrestre. La densité est environ six fois celle de l'eau, c'est-à-dire qu'il faudrait six globes d'eau chacun aussi gros que la terre pour en représenter le poids; et, comme les couches superficielles de la terre, y compris l'Océan, n'ont pas une densité très-grande, il s'ensuit que la densité des couches profondes est très-considérable, et on l'évalue à environ seize fois celle de l'eau. On va donc de la superficie vers le centre en trouvant une densité de plus en plus grande; toutes les théories géologiques doivent satisfaire à cette condition.

C'est aussi en trouvant une chaleur de plus en plus grande que l'on va de la superficie au centre. Après qu'on a suivi la marche, d'ailleurs fort curieuse, de la chaleur solaire dans les couches superficielles de la terre, après qu'on a pénétré au delà de la zone où se font sentir le maximum de l'été et le maximum de l'hiver, on arrive à des terrains qui sont indépendants de toute influence de ce genre, et qui pourtant ne sont pas dénués d'une température propre. Plus on s'enfonce, plus cette température croît, et il n'est pas douteux qu'on ne creuserait pas bien avant sans atteindre des régions incandescentes. C'est pour cela que l'eau des puits artésiens est chaude, et que tant de sources thermales offrent aux malades des bains naturellement échauffés; c'est pour cela que les volcans, bouches ouvertes qui communiquent avec les feux de l'abîme, versent des laves brûlantes, tonnent comme une formidable batterie lors de leurs éruptions, et ébranlent les contrées voisines; c'est pour cela que le sol qui nous porte, et qui, en définitive, repose sur ce sous-sol dangereux, tremble par intervalles, se déchire en gouffres et en fissures, lance la mer irritée contre les rives, et ren-

verse nos villes et nos remparts. Telle est la *volcanicité*, ou, pour me servir de l'expression de M. de Humboldt, la réaction de l'intérieur de la terre contre son extérieur. Un jour cette volcanicité cessera; un jour les volcans ne vomiront plus des tourbillons de feu et de fumée; et des couches de matières froides formeront le noyau du globe. En effet, cette extrême chaleur que la terre a d'origine se dissipe incessamment dans les espaces; après un nombre immense de siècles (que sont les siècles dans les opérations cosmogoniques?), elle se sera dissipée complétement; et les hommes, s'il y a encore des hommes, verront les cratères éteints, liront les descriptions que nous leur aurons laissées, et fouleront une terre modifiée en de notables caractères. Si la race humaine a disparu alors, ce n'est pas le froid qui l'aura tuée : aujourd'hui toute la chaleur dans la superficie que nous foulons dépend, à une fraction près qui est insignifiante, du soleil et de notre atmosphère. En tout cas, cette chaleur d'origine que la terre possède, et qui se perd sans relâche, prouve que la terre elle-même a une origine, et juste autant de temps d'existence qu'il en faut pour ramener un globe pareil du point d'incandescence excessive au point de température où il est. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, dans l'état du moins de nos méthodes et de nos observations, aucun calcul de ce genre n'est possible; mais il montre seulement que l'origine de la terre occupe une certaine place dans le temps, et coïncide avec l'incandescence de la planète.

Les anciens s'étaient aperçus que la pierre d'aimant et le fer aimanté ont la propriété d'attirer le fer. Ceci était une curiosité, et l'on s'étonnait de cet amour (c'est ainsi qu'on parlait) d'une pierre pour un métal. Plus tard, l'expérience, qui essaye tout, et un hasard qui la favorisa, étendirent beaucoup ces singulières amours : il fut reconnu qu'une aiguille aimantée se tournait constamment vers le nord; en vain on l'en écartait, elle y revenait toujours. Les marins, qui se servaient de cette propriété pour franchir les grandes distances, n'allaient pas au delà du service rendu; mais, pour le savant, quand il commença d'aborder ces questions, quel mystère! d'où venait cette incontestable connexion entre un morceau de fer aimanté et les pôles de la terre? Et non-seulement l'aiguille marquait le nord, mais bientôt on la vit, à la ressemblance des corps célestes, osciller, dans une période séculaire, autour de cette direction, la dépassant d'un côté pour y revenir, la dépasser encore et rétrograder de nouveau; on la vit, quand la foudre frappait un vaisseau, s'*affoler* et perdre sa vertu; on la vit, quand une aurore boréale éclatait dans les régions arctiques, s'agiter, et témoigner par ses mouvements tumultueux l'impression qu'elle ressentait. Enfin



une conception générale coordonna tous les faits : la terre est elle-même un grand aimant ; à ce titre, elle dirige et gouverne les forces magnétiques particulières.

Le globe, tournant régulièrement dans son orbite, et obéissant aux perturbations infligées par d'autres astres, est toujours, à ce point de vue, qui est celui de l'ensemble, suffisamment bien constitué. Peu importe qu'il soit, comme la lune, une masse sans eau et sans air, une sorte de chaos géologique ; ou, comme Neptune, une planète pour qui le soleil n'est guère qu'une grosse étoile ; ou, comme Mercure, une planète plongée dans les feux du soleil ; ou, comme la terre était naguère encore, un globe incandescent. Dans tous ces cas, ce qu'on appelle l'ordre de l'univers, et qui n'est que le jeu éternel des propriétés immanentes, subsiste, quel qu'il soit, sans trouble et sans arrêt. Mais, au point de vue relatif, c'est-à-dire au point de vue des existences vivantes, c'est autre chose, et les modes d'être ne sont plus indifférents. La terre a de vastes déserts que rien ne peut habiter, des pôles où rien ne peut aborder, d'immenses barrières de mers qui ferment les continents, un sol qui tremble souvent, des volcans qui vomissent des matières ardentes et sulfureuses. Évidemment, comme le prouve d'ailleurs l'origine récente des êtres organisés, la vie,dans un pareil milieu, est quelque chose de contingent, en ce sens qu'il n'a pas été disposé pour elle, et que c'est elle qui s'y est accommodée. Cette vue de l'accommodation de la vie au milieu et non du milieu à la vie est un changement de philosophie marquant le passage de l'état mental ancien à l'état mental moderne. Avec un globe ainsi rudement constitué, avec une vie ainsi secondairement produite, il n'est pas étonnant que la maladie surgisse sous toutes les formes, soit frappant les individus, soit étendant ses ravages épidémiques sur les hommes, sur les animaux, sur les plantes. La disposition est telle qu'en la supposant de peu moins favorable, beaucoup de races vivantes disparaîtraient ; c'est ainsi que l'on conçoit l'effacement de tant d'espèces dans les périodes géologiques. Et cela n'est pas borné à notre terre : le *monde*, si peu que nous le connaissions, nous offre toutes choses disposées d'abord par et pour la matière inorganique, et secondairement, s'il y a lieu, pour la vie. L'*univers* lui-même n'est pas autre ; les soleils, j'allais dire les pauvres soleils, clair-semés, ne suffisent qu'à répandre une lueur dans les ténèbres, une imperceptible chaleur dans le froid des espaces. Telle est la contemplation infinie : elle anéantit l'esprit et elle le ravit, confondant ainsi dans son immensité la sévérité suprême et la suprême beauté. Elle est sérieuse, fière et sereine. Au contraire de ces douceurs où,

suivant le dire du poëte, s'allie quelque chose d'amer qui cause une angoisse même au sein des fleurs, elle engendre un frémissement sublime au contact de l'individualité et de l'univers; et, pour tout dire, elle a, d'une même inspiration, agrandi la poésie et la raison, faisant ainsi rayonner d'un meilleur éclat les deux splendeurs de l'esprit humain, le beau et le vrai.

C'est dans les volumes suivants que M. de Humboldt traitera de la vie sur la planète. Avec le quatrième, qui vient de paraître, il s'arrête à la *volcanicité*. L'illustre vieillard travaille comme s'il était jeune, autant et aussi bien. Cette longue vie, tout employée à voyager pour connaître et à connaître pour voyager, vient se condenser dans un grand ouvrage où l'âge ne paraît que pour ajouter encore à la netteté des vues, à l'étendue de l'expérience, au calme de l'esprit.

Jam senior, sed cruda deo viridisque senectus,

peut-on dire avec Virgile, et admirer comment en des natures privilégiées se conservent les dons les plus précieux. L'Allemagne et la France ont aujourd'hui deux hommes qui, ayant passé la durée ordinaire de la vie, demeurent jeunes dans l'extrême vieillesse. Chez eux l'automne ne s'est point changée en hiver, et continue à être belle et féconde. Qui les lit est touché de cette force qui ne tombe pas et de cet âge qui tombe. Ils n'ont rien perdu, car leur pensée a le pouvoir de se revivifier au courant qui abreuve la génération présente; et ils ont gagné, car ne se sentent-ils pas soutenus par la vénération de ceux à côté de qui ils viennent, glorieux survivants d'un autre âge, prendre encore une part dans le travail commun? Ces sentiments, j'ai eu la fortune de les exprimer de vive voix à M. Biot; je suis heureux de les exprimer ici à M. de Humboldt, que je n'ai jamais vu.

É. LITTRÉ.

DE

LA CRITIQUE BIBLIQUE

EN ALLEMAGNE.

La critique biblique est née en France dans la seconde moitié du dix-septième siècle, mais son existence y a été de courte durée. Elle eut pour père un professeur de l'académie protestante de Saumur, Louis Cappel, et un prêtre de l'Oratoire, Richard Simon. L'oppression sous laquelle le protestantisme fut écrasé en France priva Cappel de successeurs dans les études qu'il avait inaugurées, et les rigueurs de Bossuet à l'égard de Richard Simon détournèrent les esprits de recherches si mal récompensées. Plus tard, au milieu du dix-huitième siècle, Astruc, médecin renommé, fils d'un ministre protestant que la crainte de la persécution avait converti au catholicisme, publia un volume intitulé *Conjectures sur les mémoires originaux dont il paraît que Moyse s'est servi pour composer le livre de la Genèse.* Il croyait sans doute le moment favorable pour reprendre les travaux de Louis Cappel et de Richard Simon. L'événement lui prouva qu'il s'était trompé. A peine eut-il fait imprimer son livre, qu'il se vit menacé, malgré sa grande réputation médicale, de perdre toute sa riche clientèle. Redoutant de plus graves conséquences et tout aussi peu porté que son père à mériter les palmes du martyre, il se hâta d'effacer la mauvaise impression de son écrit sur la Genèse, par la publication d'un traité sur l'immatérialité de l'âme.

L'air de la France est-il devenu plus favorable à ces études? Je ne sais; mais comme, après avoir fleuri en Hollande avec Spinosa, Grotius, Leclerc, et quelques autres écrivains renommés, elles ont pris,

depuis un siècle, une place considérable dans la vie intellectuelle de l'Allemagne, comme elles y sont devenues une des bases les plus solides de la théologie moderne, et qu'elles servent de modèle aux importants travaux des érudits qui s'occupent en ce moment des religions de l'antiquité, elles ne peuvent rester inconnues à quiconque veut avoir une idée vraie de la science allemande. C'est à ce titre, et sans prétendre en rien au rôle ni d'apologiste, ni de détracteur, que je vais essayer d'esquisser un tableau sommaire de la naissance, des développements, et de l'état actuel de la critique biblique en Allemagne.

I.

La critique biblique aurait dû, ce semble, naître avec la réformation. Il convenait à une forme religieuse qui prend la Bible pour seule règle de foi, de s'en rendre, au préalable, un compte sévère. Il n'en fut rien cependant. La critique historique dont les premiers protestants firent porter l'effet sur les légendes du moyen âge, s'arrêta devant les écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les réformateurs admirent, de confiance et sans plus ample informé, l'origine surnaturelle de la Bible, et la regardèrent, avec tous les théologiens de leur temps, comme la parole même de Dieu, expression vague et métaphorique, dont le sens leur parut cependant suffisamment clair, et qui d'ailleurs ne tarda pas à recevoir une signification concrète. Poussés par le besoin de donner la plus grande solidité possible à l'autorité scripturaire, la seule reçue dans les églises protestantes, et de distinguer plus nettement encore leurs croyances de celles de l'Église catholique, qui ne voyait dans la Bible que des livres écrits simplement avec l'assistance de l'Esprit-Saint, les théologiens protestants du dix-septième siècle déclarèrent positivement que l'Écriture sainte était à la lettre, et dans un sens strict, la parole de Dieu, c'est-à-dire que les prophètes et les apôtres, tous les écrivains des livres saints en général, n'avaient été que les organes passifs de l'Esprit-Saint, qui avait lui-même parlé par leurs bouches et écrit avec leurs mains. On ne s'arrêta pas dans cette voie. A la fin de ce siècle, il était généralement admis que l'Écriture sainte est pure de toute erreur, non pas seulement dans les choses religieuses, ce qui n'aurait soulevé aucune difficulté, mais en toutes choses sans exception : en astronomie, en géographie, en histoire, en grammaire. Il fallait donc croire, sous peine d'être hétérodoxe et impie, que le véritable système du monde est enseigné

dans la Bible, que les étymologies philologiques qu'on y trouve sont d'une parfaite exactitude, et qu'on n'y rencontre ni solécisme, ni barbarisme, ni aucune autre faute grammaticale. Tel était l'enseignement que les Calov et les Quenstedt donnaient à la fin du dix-septième siècle dans les universités allemandes. Il se trouva même, en 1714, un *superintendant* général de Gotha qui, dans une dissertation, eut la fantaisie de rechercher si la sainte Écriture n'était pas Dieu lui-même. A cette théorie de la Bible, imaginée *a priori*, et en dehors de tout examen sérieux des livres qui la composent, se rattachait une théologie qui s'agitait comme elle dans un monde de convention, sans tenir aucun compte des données de la raison et des faits de la conscience, amas de subtilités scolastiques, espèce d'algèbre métaphysique, au moyen de laquelle on jouait avec des mots qui n'avaient aucun rapport avec la vie réelle de l'esprit.

Il était impossible que la conscience et la raison ne finissent pas par protester contre cette théologie aride et abstruse. Mais comme un excès appelle toujours l'excès contraire, on répondit aux exagérations de cette fausse science religieuse par l'exagération opposée, l'incrédulité, quand il eût suffi de la rappeler au sentiment de la réalité morale, et à l'examen même des livres bibliques, sur lesquels elle avait la prétention de se fonder. Mais elle se donnait pour l'expression pure et complète du christianisme; la philosophie la prit au mot, et, sans s'inquiéter de contrôler son assertion, elle conclut de la fausseté de cette théologie à celle de la religion chrétienne en général. Telle fut l'origine de cette philosophie incrédule, que les théologiens allemands ont voulu flétrir du nom de naturalisme, sans s'avouer qu'ils en avaient eux-mêmes provoqué l'explosion. Reimarus, l'un des écrivains les plus honorables du dix-huitième siècle, peut en être regardé comme le plus habile représentant. Les écrits dans lesquels il combat avec le plus de force et d'éclat la réalité des récits des écrivains sacrés, et la possibilité d'une révélation surnaturelle, ne furent, il est vrai, publiés qu'après sa mort[1]; mais les idées qu'il y développe se trouvent assez clairement présentées dans plusieurs autres de ses ouvrages; il les avait enseignées ouvertement; elles étaient propagées d'ailleurs en Allemagne par une foule d'écrivains; un d'entre eux, Edelmann, les popularisa dans une série de publications[2], où il traitait de vaine superstition toute espèce de religion positive.

[1] Par Lessing en 1774, et connus sous le titre de *Fragments de Wolfenbuttel.*
[2] *Vérités innocentes,* 15 numéros de 1735-1743.

La répulsion que, dans la première moitié du dix-huitième siècle, la théologie luthérienne inspira aux philosophes, et en général aux hommes éclairés, fut partagée par un certain nombre de jeunes théologiens dont la droite raison ne put se plier à l'aride métaphysique des Quenstedt, des Baier, des Hollaz. Mais loin de confondre le christianisme avec les conceptions ecclésiastiques de leur temps, ils l'en séparèrent avec soin, et, rejetant les interprétations surannées sous lesquelles on le défigurait, ils reprirent à neuf l'étude de la Bible, dans le dessein de rendre aux enseignements de Jésus-Christ leur caractère simple et noble, et leur véritable sens. Et comme le dégoût de la théologie scolastique des universités avait poussé ces esprits d'élite à chercher un aliment à leur activité dans des travaux d'histoire et de philologie, ils se trouvaient en possession des deux instruments les plus nécessaires à la critique biblique.

La réaction orthodoxe qui sévit en Allemagne depuis quelques années voudrait en vain représenter les Ernesti et les Semler comme des demi-croyants, perdant le christianisme par de dangereuses concessions à la philosophie. A ces déclamations dictées par l'esprit de parti, l'histoire donne le plus éclatant démenti. Ce n'est pas la vieille théologie du dix-septième siècle qui eût vaincu l'incrédulité; elle l'avait elle-même fait naître. Des besoins nouveaux de l'esprit, une culture plus développée, un sentiment plus délicat, sinon plus vif, des choses spirituelles, tout réclamait une conception moins vulgaire du christianisme. Les hommes les plus intelligents parmi les théologiens en sentaient plus fortement encore la nécessité, et ce fut d'abord pour répondre aux exigences de leur propre conscience qu'ils se livrèrent avec ardeur à l'étude des livres sacrés de l'Ancien et du Nouveau Testament. Mais ils se proposaient en même temps d'atteindre un autre but: ils espéraient désarmer l'incrédulité qui menaçait d'envahir la société à tous ses degrés, en montrant aux libres penseurs qu'ils se faisaient illusion sur le christianisme, et que leurs coups portaient, non sur les enseignements de Jésus-Christ et des apôtres, mais sur des théories dogmatiques et ecclésiastiques qui en étaient fort différentes. Ils voulaient leur prouver, ils voulaient se prouver à eux-mêmes que la religion chrétienne, telle qu'elle résulte des Écritures bien entendues, n'est pas aussi opposée qu'on pouvait le croire, sur les affirmations trompeuses du vieux luthéranisme, à la raison et aux principes philosophiques, et qu'il y avait plus d'un point de contact, plus d'un moyen de s'entendre entre la philosophie et le christianisme véritable. Comme les Juifs qui défendaient Jérusalem contre les armes romaines, d'une main ils tenaient



l'épée, et de l'autre ils relevaient les murs du sanctuaire. Tout en cherchant dans les livres saints plus savamment étudiés une foi plus pure et plus raisonnable, ils en appelaient d'une philosophie mal informée à une philosophie mieux informée. Tel était le double but des théologiens qui doivent être regardés comme les pères de la critique biblique en Allemagne. Il s'agissait pour eux de reviser les doctrines chrétiennes, non point en les jugeant uniquement au point de vue de la raison, comme le faisaient les philosophes, mais en les ramenant, avant tout, aux enseignements bibliques. C'était donc dans la Bible qu'il fallait les chercher, en laissant entièrement de côté les confessions de foi et tous les autres documents ecclésiastiques; et, pour réussir dans le travail, il convenait d'abord de soumettre à un examen critique la Bible elle-même, non pas seulement pour savoir ce qu'elle est et ce qu'elle vaut comme autorité religieuse, mais encore pour trouver dans une connaissance aussi parfaite que possible, de sa nature, de son histoire, de son langage, des indications précises sur la meilleure manière de la comprendre et de l'expliquer.

II.

Ernesti, le premier, arracha la Bible du cadre fantastique et conventionnel dans lequel on l'avait placée. Avides de mystères et aveugles pour tout ce qui est simple et naturel, la plupart des théologiens protestants du dix-septième siècle, suivant au reste les traces de la science théologique du moyen âge, avaient admis en principe que chaque passage de la Bible est susceptible de plusieurs sens [1]. Comment en effet un livre inspiré par Dieu lui-même pourrait-il avoir la simplicité d'un livre composé par un homme? Un théologien réformé, Cocceius, avait poussé la folie jusqu'à soutenir que chaque phrase, que chaque expression peut avoir tous les sens dont elle est susceptible. Ces singulières théories étaient dictées sans doute par un respect véritable pour la parole de Dieu; mais le respect était fort mal entendu, et n'allait en réalité à rien moins qu'à faire de la Bible un recueil de jeux de mots, et — pourquoi ne pas appeler la chose de son nom? — une suite non interrompue de calembours. On peut croire, il est vrai, d'un autre côté,

[1] On avait depuis longtemps indiqué les quatre principaux modes d'interprétation dans ces deux mauvais vers :

Littera gesta docet; quid credas allegoria;
Moralis quid agas; quid speres anagogia.

que l'esprit humain qui aspire toujours à sauver sa liberté et à en conserver quelque usage, même sous les plus dures entraves, avait trouvé son compte à cette multiplicité d'interprétations, qui lui permettait jusqu'à un certain point d'alléger le joug des croyances imposées par les confessions de foi. Mais il était difficile de ne pas abuser d'une méthode d'interprétation qui offrait de si grandes séductions à l'imagination, et qui lui ouvrait une carrière infinie. Aussi, quoique les réformateurs eussent soigneusement recommandé de s'attacher avant tout au sens littéral, on lui préféra bientôt les sens allégoriques, anagogiques, typiques, moraux, etc., et la Bible, comme une cire molle, se prêta à tous les caprices des théologiens[1].

Humaniste distingué, habitué à vivre dans le commerce des écrivains de l'antiquité classique, étranger aux jeux d'esprit par lesquels les théologiens savaient trouver dans tout texte donné l'idée qui leur convenait, Ernesti enseigna, dans son *Interpres Novi Testamenti* (1761), que les saintes Écritures ne peuvent pas être interprétées d'après d'autres principes que ceux qu'on applique à tous les autres ouvrages. Le bon sens et la grammaire, tels sont les guides de l'exégète; c'est à eux qu'Ernesti renvoya les théologiens.

A ce principe, Semler en ajouta un second qui le compléta. Il fit remarquer que l'interprète d'un écrivain ancien doit non-seulement connaître la langue dont cet écrivain s'est servi, mais encore les circonstances au milieu desquelles il a vécu, circonstances qui ont nécessairement exercé une influence sur sa manière de parler, et même sur sa manière de penser. Un écrivain, quel qu'il soit, tient à son temps et à son pays par un certain fonds commun d'idées, par les figures de langage, et une forme générale de style, par les allusions qu'il fait nécessairement à ce qui l'environne, en un mot, par une foule de traits qui distinguent en propre ces temps et ce pays. Ce sont là des faits dont l'interprète doit tenir compte. Les auteurs sacrés ne font pas exception à la règle commune. Écrivains populaires, appartenant à une contrée, à un peuple, à une civilisation qui diffèrent sous tant de rapports des temps et des nations modernes de l'Occident, ils ont laissé des ouvrages fortement empreints, certainement dans la forme, et jusqu'à un certain point dans le fond, du génie oriental, de l'esprit juif, des caractères de l'antiquité. Si l'interprète traite leurs paroles comme

[1] C'est ce qu'un théologien bâlois de la première moitié du dix-huitième siècle, Werenfels, a exprimé dans ce spirituel distique :

Hic liber est in quo quærit sua dogmata quisque,
Invenit et pariter dogmata quisque sua.

sacrées étaient des aphorismes universels, impersonnels, n'appartenant à aucun temps et n'ayant point de patrie, dans quel océan d'erreurs ne va-t-il pas se jeter?

Tels sont les principes d'interprétation que recommandèrent Ernesti et Semler. Ils ont été depuis à peu près universellement acceptés, et ils forment la base de ce qu'on a appelé l'interprétation grammaticale historique. Leur conséquence la plus directe fut de ramener l'exégèse biblique de l'arbitraire et des vaines suppositions au sentiment de la réalité.

Mais il ne suffisait pas d'indiquer de bonnes règles d'interprétation, il fallait en même temps débarrasser la théologie des idées *a priori* que l'on se faisait de la Bible, et lui en donner de plus conformes à l'histoire : travail long et difficile, qui devait naturellement rencontrer une vive opposition, et qu'un homme, qu'une génération ne pouvait pas se promettre d'accomplir. Semler entra résolument, avec toute la hardiesse qu'inspire l'amour de la vérité, dans ce champ dont Cappel, Richard Simon et Leclerc avaient à peine mesuré l'étendue, et il le parcourut en tous sens, renversant sans le moindre ménagement les conceptions théopneustiques les plus accréditées des anciens théologiens. Ses solutions ne sont pas toutes heureuses, il s'en faut de beaucoup; mais il est rare qu'il ne saisisse pas le problème, et qu'il ne mette pas le doigt sur la véritable difficulté. Il lui manquait certainement cette élévation de pensées, cette vivacité d'imagination, ce sentiment poétique et cette profonde connaissance de l'antiquité qui peuvent seuls, par leur réunion, transporter le critique au milieu des âges reculés, et l'identifier, pour ainsi dire, avec la vie, les conceptions, le langage, les idées d'époques si différentes des temps modernes; mais il avait un rare bon sens, un tact historique assez développé, une érudition étendue; et ces qualités lui suffirent, sinon pour élever un édifice durable, du moins pour déblayer le terrain. Sa critique n'arriva guère qu'à des résultats négatifs, mais il était impossible qu'il en fût autrement; et longtemps encore après lui, on a plutôt trouvé ce que ne sont pas les livres bibliques, qu'indiqué ce qu'ils sont réellement.

Ce qui frappa le plus Semler dans les écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament, ce furent tous les traits qui semblent contredire directement l'opinion ecclésiastique de l'inspiration littérale de ces livres. Le Pentateuque, dont il reconnaît que le fond est de Moïse, fait si souvent mention de faits postérieurs de beaucoup à ce législateur, et trop insignifiants pour qu'on puisse les prendre pour des prophéties, comme le faisaient les anciens théologiens, qu'on ne peut se refuser à y

voir de très-nombreuses interpolations, et qu'il devient difficile de bien distinguer ce qui est positivement authentique de ce qui ne l'est pas. Rien n'est plus incertain que la date et que l'auteur de chacun des livres historiques. Il n'en est aucun qui ne contienne des faits ou des allusions postérieures à l'époque qu'on assigne à sa rédaction. Ils n'offrent d'ailleurs presque rien de relatif aux choses religieuses; l'on n'y trouve aucun enseignement qui s'applique à la doctrine; tous portent l'empreinte de l'esprit juif, et ce n'est que par un effet de l'habitude que les chrétiens peuvent trouver à leur lecture quelque édification. Les livres des prophètes sont des recueils de discours publics, recueils dans lesquels on n'a pas observé l'ordre historique, et ce défaut d'ordre rend leur intelligence fort incertaine, ou du moins fort difficile. Ces prophètes ont été sans doute des hommes de Dieu; mais ils étaient instruits dans des écoles où des exercices bien conduits les formaient à la poésie, à l'éloquence et aux idées élevées qui les distinguent. Les livres poétiques n'offrent rien de plus certain. On ignore et la date et l'auteur du livre de Job; l'Ecclésiaste est d'une époque peu reculée; les Proverbes et les Psaumes sont des recueils de pièces diverses, provenant de temps et d'auteurs fort différents.

Les livres du Nouveau Testament ont un intérêt bien autrement considérable pour les chrétiens. Malheureusement les ténèbres les plus épaisses couvrent les premiers temps de notre ère, et il est presque impossible de suivre au sein de cette obscurité la formation de la première littérature chrétienne. Tout ce qu'on peut savoir avec quelque certitude se réduit aux faits suivants : il est incontestable que les premiers partisans du christianisme avaient répandu en une foule de lieux la connaissance de la vie et des enseignements de Jésus-Christ avant qu'on sentît le besoin de les mettre par écrit; il ne l'est pas moins que chacun de ceux qui écrivirent l'histoire du fondateur de la religion chrétienne le fit à sa manière, sous le coup de ses propres impressions, et selon qu'il avait compris la parole du maître. Ces livres n'eurent d'abord aucune autorité; chaque chrétien en pensait ce qu'il voulait, et chaque association chrétienne lisait dans ses assemblées ceux qui lui semblaient les plus propres à son instruction et à son édification. Plus tard, quand le christianisme eut pris, avec un développement considérable, une organisation arrêtée, il devint nécessaire de mettre fin à cette anarchie, et de décider quels seraient les livres qui serviraient désormais au culte et à l'enseignement. Après de longues discussions sur ce sujet, à la fin du quatrième siècle, le canon se trouva fixé; plusieurs des écrits qui avaient servi à l'édification publique dans



certains pays, par exemple le *Pasteur* d'Hermas, la *Prédication de saint Pierre*, en furent exclus; d'autres, inconnus jusqu'alors à plusieurs églises ou fortement contestés, tels que la seconde *Épître de saint Pierre* et l'*Apocalypse*, y furent admis.

Tels étaient les faits principaux que Semler relevait dans l'histoire des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament; il en tirait cette conséquence, que les théologiens modernes n'avaient pas moins de droit que les anciens juifs et les docteurs chrétiens des quatre premiers siècles de l'Église, à décider de la canonicité de ces livres, et, se donnant à lui-même cette liberté, il montra que la seconde Épître de saint Pierre, les onze premiers versets du chapitre huit et le chapitre vingt et unième de l'Évangile de saint Jean, le verset septième du chapitre cinquième de la première Épître de saint Jean, etc., ne peuvent être regardés ni comme authentiques ni comme canoniques.

Après avoir exposé avec quelques détails ce qu'a été la critique biblique à ses premiers pas, je me bornerai à indiquer rapidement les faits les plus saillants qui se sont produits jusqu'à nos jours dans cet ordre d'études.

Un contemporain de Semler, J. D. Michaélis, publia en 1750 une « Introduction aux livres sacrés du Nouveau Testament. » Depuis cette époque, le terme d'Introduction est devenu classique, et le cadre que le professeur de Gœttingue a donné à son livre est resté celui de tous les ouvrages dans lesquels on présente une vue d'ensemble sur l'histoire des livres saints. L'ouvrage de Michaélis n'offrait au début rien de fort remarquable; mais il s'améliora singulièrement dans les éditions suivantes, et la dernière édition, qui est de 1787, ne ressemble presque plus en rien à la première. Une traduction anglaise du docteur Marsh, avec des notes, a été mise en français par M. Chenevière; elle peut donner à ceux de nos compatriotes qui ne peuvent pas lire les ouvrages modernes dans leur langue originale, une idée de ce qu'était la critique biblique en Allemagne il y a soixante ans.

Un homme plus versé que Michaélis dans la connaissance des langues et des antiquités orientales, doué d'une plus grande souplesse d'esprit et d'une imagination plus vive et plus féconde, Eichhorn, publia (1780-83) sur l'Ancien Testament un ouvrage analogue à celui du professeur de Gœttingue sur le Nouveau. Bien différent des théologiens luthériens du commencement du dix-huitième siècle, qui ne voyaient dans les livres saints qu'un recueil de déclarations dogmatiques, d'enseignements dialectiques, d'aphorismes sans âge, sans patrie, sans individualité, valables pour tous les temps et pour tous les lieux,

textes arides et inanimés de dissertations scolastiques, Eichhorn se plaît à signaler dans l'Ancien Testament le poétique tableau d'une civilisation antique, l'expression originale du génie hébraïque, la vie d'un peuple oriental se manifestant dans ses lois, dans ses traditions et dans ses chants. Ce sentiment à la fois historique et esthétique anime sa traduction des Prophètes.

A la même époque, Herder publia son ouvrage sur la poésie hébraïque (1782). Il en décrivit l'origine et les phases diverses, il fit ressortir les caractères qui la distinguent soit dans les conceptions, soit dans les images et les mythes qui lui sont propres; il la compara avec les productions poétiques des autres peuples, principalement avec celles des autres nations orientales, et il rendit la vie et le mouvement à ces magnifiques chants lyriques et prophétiques de l'Ancien Testament, dans lesquels l'épaisse métaphysique des théologiens n'avait encore trouvé que des textes de discussion sur le péché originel et la trinité, et dont elle avait métamorphosé les auteurs inspirés en rabbins subtils et retors. Ainsi le sentiment de la réalité historique vint, grâce aux travaux de la critique, remplacer les abstractions de convention de l'ancienne théologie, dans l'étude des documents bibliques.

Eichhorn et Michaélis trouvèrent de nombreux émules. Les dernières années du dix-huitième siècle et les premières du dix-neuvième ont produit une foule d'Introductions à l'Ancien et au Nouveau Testament. Ce serait se perdre dans des détails sans fin que de vouloir en apprécier les mérites; je ne puis m'arrêter qu'à ce qui a jeté dans la science une idée utile et féconde.

Depuis longtemps on avait été frappé du grand nombre de passages littéralement identiques qui se trouvent, quoique parfois différemment ordonnés, dans les trois premiers Évangiles. Les critiques admettaient que Matthieu, Marc et Luc n'avaient pas écrit indépendamment les uns des autres. Mais lequel des trois avait servi de modèle? Toutes les combinaisons avaient été essayées sans grand succès, quand Eichhorn, dans une Introduction au Nouveau Testament, qu'il publia en 1804, proposa l'hypothèse d'un Évangile primitif, écrit en araméen, qui aurait servi de thème commun à Matthieu, à Marc et à Luc[1]. Cette opinion n'enlevait pas toutes les difficultés, mais elle en faisait disparaître un grand nombre. Discutée vivement, elle a reçu depuis diverses modifications, parmi lesquelles je citerai seulement comme les plus

[1] Eichhorn avait déjà dit un mot de cette hypothèse dans sa *Bibliothèque générale de la littérature biblique*, tome V, page 761 et suivantes.

importantes celle de Gieseler, qui croit plus probable que les trois premiers évangélistes ont suivi une tradition orale primitive sur la vie et les enseignements de Jésus-Christ, et celle de Schleiermacher, qui admet plusieurs documents écrits antérieurs aux trois premiers Évangiles, et auxquels Matthieu, Marc et Luc auraient emprunté divers passages. Cette dernière hypothèse a le mérite, à mon avis, de s'accorder avec le prologue de l'Évangile de Luc, d'être plus conforme que les autres à la marche naturelle des faits, et enfin d'expliquer les difficultés qui restent insolubles dans tout autre système.

Le quatrième Évangile ne fut pas l'objet de recherches moins profondes. Depuis longtemps on avait remarqué qu'il diffère des trois autres Évangiles, non pas seulement par les faits qu'il raconte, mais encore et surtout par sa tendance et son esprit. Les anciens docteurs de l'Église lui avaient déjà donné l'épithète de pneumatique, pour désigner le caractère élevé, idéal, et en quelque sorte spéculatif, qui lui est propre. On trouvait entre cet Évangile et les trois premiers un rapport analogue à celui qui existe entre Platon et Xénophon, et l'on se plaisait à répéter que, semblables à ce dernier écrivain, qui n'avait compris qu'imparfaitement la doctrine de Socrate, et avait présenté l'image pour ainsi dire extérieure de cette grande personnalité, Matthieu, Marc et Luc n'avaient fait connaître que le Christ terrestre, tandis que, comme Platon, qui avait pénétré profondément dans le génie de son maître, Jean avait transmis à la postérité le côté idéal, spirituel, divin, du Sauveur des hommes. Ce double rapprochement pouvait avoir quelque chose de séduisant, mais il ne suffisait pas pour résoudre le problème. Le langage de ce quatrième Évangile, si souvent analogue à celui des gnostiques, et la date reculée que la tradition assigne à sa composition, soulevaient des doutes sur son authenticité. Bretschneider, dans un écrit qu'il publia en 1820[1], les présenta dans toute leur force. Il fit remarquer que les discours de Jésus-Christ, dans l'Évangile de saint Jean, n'ont pas la simplicité de ceux qu'il tient dans les synoptiques, et qu'ils affectent les habitudes de l'école. Son langage y est empreint d'une couleur mystique, opposée à la tendance pratique de son enseignement dans les trois autres Évangiles. Il règne dans l'écrit de saint Jean un dessein évident de faire l'apologie de la personne et de l'œuvre de Jésus-Christ; on le prendrait moins pour une histoire que pour un traité polémique. Enfin ce n'est pas certaine-

[1] *Probabilia de Evangelii et Epistolarum Joannis apostoli indole et origine :* tel est le titre de cet ouvrage.

ment aux Juifs de la Palestine, ses contemporains, que s'adressent les paroles qu'on met ici dans la bouche du Sauveur; elles supposent des auditeurs ayant d'autres habitudes et d'autres idées, et fort semblables aux hommes de l'âge qui suivit les temps apostoliques. Bretschneider concluait de ces faits que cet Évangile ne pouvait avoir pour auteur ni l'apôtre dont il porte le nom, ni même un juif devenu chrétien, et il lui semblait qu'une foule de traits trahissaient un chrétien sorti du paganisme, qui, vers le milieu du second siècle, se serait proposé de rédiger un Évangile propre à fermer la bouche aux contradicteurs gnostiques des enseignements chrétiens.

Cette hypothèse souleva d'ardentes discussions. Après les avoir suivies sans y prendre part lui-même, Bretschneider déclara que les arguments qu'on avait opposés à ses doutes lui paraissaient une démonstration suffisante de l'authenticité de l'Évangile de saint Jean. Mais il s'est trouvé des théologiens moins faciles, et la discussion rallumée sur ce point, comme d'ailleurs sur tous les autres, a pris de nos jours une autre direction.

La critique biblique est entrée depuis quelques années dans une phase nouvelle. Qu'on me permette, avant d'en exposer les principaux travaux, quelques considérations destinées à en faire connaître l'esprit et la marche. Jusqu'à présent, nous l'avons vue, sauf quelques brillantes exceptions, surtout occupée de prouver que tel passage n'est pas authentique et que tel autre a été remanié, que tel livre n'est pas de l'auteur dont il porte le nom et que tel autre est plus récent que ne l'assure la tradition. Ce n'est pas à dire cependant qu'elle ait été purement négative, comme on le lui a souvent reproché. L'essai de Bretschneider sur l'Évangile de saint Jean, l'hypothèse d'un Évangile primitif et les vues si vraies d'Eichhorn sur les poëtes et les prophètes hébreux, d'autres travaux de détail que j'ai été obligé de passer sous silence, sont certainement de nature à nous faire pénétrer dans la vie même des enfants d'Israël et dans le mouvement historique des premiers temps de l'Église chrétienne. Il n'en est pas moins vrai cependant qu'en général, jusqu'à ce moment, la critique biblique avait été plus négative que positive. Mais il ne pouvait pas en être autrement. Il fallait avant tout détruire les fausses idées que les anciens théologiens se faisaient des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et on ne pouvait y réussir qu'en mettant en lumière les altérations et les vicissitudes de toutes sortes que ces livres avaient subies. On peut regarder aujourd'hui cette œuvre comme accomplie. Les résultats généraux de la critique sont maintenant universellement admis; il n'est

pas un théologien, pour si orthodoxe qu'il veuille se dire, qui soutienne, par exemple, que le Pentateuque, dans sa forme actuelle, est de la main de Moïse, ou que le passage des trois témoins, dans la première Épître de saint Jean, est authentique.

Une œuvre bien autrement délicate et difficile reste à accomplir : il s'agit de reconstruire l'histoire positive et réelle des écrits bibliques. La critique biblique m'a démontré que le Pentateuque tel que nous le possédons n'est pas l'œuvre de Moïse; il faut qu'elle m'apprenne encore quand, comment, par qui et dans quel but il a reçu sa forme définitive. Elle a bien soulevé en moi des doutes sur l'authenticité de quelques Épîtres de saint Paul, sur celle des Épîtres pastorales entre autres; il faut qu'elle m'explique quelle est leur origine, puisqu'elles ne sont pas de l'apôtre des Gentils, comme le supposait l'opinion commune, et par quel concours de circonstances elles lui ont été attribuées. Les arguments qu'elle a fait valoir contre l'authenticité et la canonicité de la seconde Épître de saint Pierre ne manquent pas de valeur; mais il est nécessaire qu'elle fasse un pas de plus et prouve, l'histoire à la main, quelle est l'origine de cette Épître, dans quel dessein elle a été écrite, et pour quelles raisons on l'a mise sous le nom de saint Pierre plutôt que sous celui de tout autre apôtre. Telle est la tâche qui lui est imposée. Elle a détruit une tradition erronée en beaucoup de points; il faut qu'elle la remplace par le tableau réellement historique de la formation de la littérature sacrée de l'Ancien et du Nouveau Testament.

La critique biblique est entrée résolûment dans cette voie hérissée de difficultés. Qu'elle y ait déjà recueilli des résultats satisfaisants, c'est ce que je n'oserais dire en vérité. Mais je ne suis ici que rapporteur, et je vais faire connaître les premiers essais un peu suivis qui ont été faits dans cette nouvelle direction.

Il faut placer comme terme moyen entre la phase ancienne de la critique et la phase actuelle un des plus éminents théologiens des temps modernes : je veux parler de Wette. Il a, si je puis ainsi dire, donné sa dernière expression à la critique des Semler et des Eichhorn, et ouvert la voie à celle des Ewald et des Baur. S'il a fait ressortir plus nettement qu'on ne l'avait fait encore les erreurs de la tradition sur les livres saints, il a d'un autre côté tenté plus d'une fois d'expliquer la formation réelle de plusieurs de ces livres. Dans tous les cas et jusqu'à nouvel ordre, ses deux Introductions à l'Ancien et au Nouveau Testament peuvent être considérées comme les ouvrages les plus utiles à consulter dans toutes les questions de critique biblique.

III.

C'est dans les écrits de M. Ewald qu'il faut aller chercher un ensemble de vues critiques sur la formation de la littérature sacrée de l'ancienne alliance. Je ne puis en tracer qu'une esquisse sommaire; mais elle suffira, je l'espère, pour donner une idée de l'esprit et de la richesse des travaux bibliques de ce savant orientaliste.

Il n'est peut-être aucun peuple de l'antiquité chez lequel on ait autant écrit que chez les Hébreux. C'est un fait dont la Bible elle-même nous rend témoignage; elle parle fréquemment d'ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, de recueils de poésies, de chroniques, de livres d'histoire naturelle, etc. On sait d'ailleurs que chez aucune autre nation la poésie lyrique n'a inspiré plus de poëtes. Par suite de l'organisation particulière de ce peuple, une influence considérable et une large place étaient laissées à la parole dans la vie publique; toutes ses affaires religieuses, morales et politiques étaient dirigées souvent, et dans tous les cas toujours discutées par les prophètes, qui avaient pour mission de rappeler sans cesse à la foule les lois de l'Éternel. D'ordinaire, quand ils avaient fait entendre au peuple leurs exhortations, ils les mettaient par écrit. Enfin, depuis le règne de David, des historiographes de cour étaient chargés de tenir un journal des principaux événements. Toutes ces circonstances entretenaient parmi les enfants de Jacob l'habitude d'écrire, et l'on ne saurait s'étonner qu'un grand nombre de livres ait existé parmi eux.

Il ne nous reste cependant que peu d'écrits de l'antique Israël. Quelques-uns ne sont, de leur propre aveu, que des extraits d'ouvrages plus étendus; d'autres se présentent avec le caractère de compilations; d'autres encore sont des anthologies poétiques, recueil de chants appartenant à presque toutes les époques de l'histoire de ce peuple. Tout semble s'accorder pour nous faire voir dans les livres de l'Ancien Testament des remaniements, abrégés pour le plus grand nombre, de la riche littérature hébraïque. Ce fait ouvre à la fois un vaste champ à la critique, et lui donne, pour ainsi dire, le fil conducteur qui doit la guider.

On ne peut douter que le Pentateuque et le livre de Josué ne renferment en général les plus antiques documents écrits de la nation hébraïque. Mais, d'un autre côté, il est incontestable que ces livres ne remontent pas, dans leur forme actuelle, à l'antiquité reculée qu'on

leur attribue. Les quatre premières parties du Pentateuque et le livre de Josué ont été formés de fragments divers et de traditions antiques, réunis successivement par divers écrivains. Ils ne sont pas sortis d'une seule main; remaniés à plusieurs reprises, ils portent la trace des âges différents de ceux qui les ont retravaillés. La savante et subtile analyse de M. Ewald a cru pouvoir distinguer ces empreintes et constater par elles cinq rédactions différentes et successives, que ces livres auraient eu à traverser pour revêtir leur forme définitive.

Le Deutéronome ne remonte pas au delà du septième siècle avant l'ère chrétienne. L'esprit beaucoup moins antique sous lequel la loi mosaïque y est présentée, le ton oratoire du livre, si différent de celui des autres parties du Pentateuque, le titre d'homme de Dieu sous lequel Moïse est désigné ici pour la première fois, et qui appartient à une époque éloignée de celle à laquelle vécut ce législateur, enfin une foule d'autres traits de détail supposent une existence déjà longue de la nation hébraïque, et des temps bien différents de ceux qui virent les Hébreux s'établir dans la terre sainte. Ce livre serait, d'après M. Ewald, l'œuvre d'un pieux enfant de Jacob, qui, après la ruine du royaume d'Israël, et au moment où celui de Juda était lui-même, après la mort d'Ézéchias, menacé d'une dissolution prochaine, aurait essayé de relever l'autorité de la loi, unique salut du peuple, et l'aurait présentée à cet effet, dans ce qu'elle avait encore d'applicable, sous la forme d'un discours imité de ceux des prophètes, et mis dans la bouche du législateur lui-même[1].

Les livres qui contiennent l'histoire des rois ont été aussi le résultat de plusieurs rédactions successives; mais les choses se sont passées différemment que pour les quatre premiers livres du Pentateuque et celui de Josué. Les premiers documents mis en œuvre furent sans aucun doute les journaux des historiographes. A ces actes officiels on joignit des traditions dans lesquelles la poésie populaire avait conservé le souvenir des grands événements nationaux. Il est probable que ce fut le règne glorieux de David qui le premier attira l'attention de quelque pieux Israélite; il dut trouver des imitateurs; et d'autres encore entreprirent d'ajouter à ces premiers récits la narration des règnes des descendants du grand roi. Quoi qu'il en soit, il y eut certainement, à différentes reprises, des écrivains qui essayèrent de composer des tableaux plus ou moins complets de l'histoire de leur nation. De ces écrivains, les

[1] Les chapitres XXXII et XXXIII seraient d'une autre main et auraient été écrits sous le règne de Josias.

uns se proposèrent uniquement de tracer un simple récit des événements antérieurs, une espèce de chronique nationale; tandis que d'autres, se plaçant au point de vue particulier des prophètes, présentèrent l'histoire du passé dans ses rapports avec la théocratie, et donnèrent à leurs compositions une couleur religieuse plus prononcée. Les œuvres des uns et des autres ont péri; mais les livres de Samuel et des Rois ont été composés de fragments empruntés tantôt aux uns, tantôt aux autres : M. Ewald croit encore pouvoir distinguer ces fragments d'origines diverses, et restituer chacun d'eux à la catégorie à laquelle il appartient. Sans mettre en suspicion l'habileté et la sûreté de sa critique, on peut difficilement admettre qu'il soit possible, à plus de deux mille ans de distance, d'atteindre à ce degré de précision, et l'on peut bien, ce semble, se contenter du résultat général, que ces livres sont le produit de remaniements, peut-être plusieurs fois répétés, de compositions antérieures. D'après les observations de M. Ewald, l'ensemble de ces rédactions aurait commencé peu après Salomon, peut-être sous le règne d'Asa, et se serait terminé dans la seconde moitié de l'exil de Babylone.

Les Chroniques et les livres de Néhémie et d'Esdras ont été composés, les premiers sur des documents analogues à ceux qui ont servi aux premières rédactions des livres précédents, et les deux derniers sur des mémoires et des pièces conservées peut-être dans le temple. Le rédacteur de ces quatre livres, ou du moins celui des deux derniers, ne peut avoir été qu'un lévite; il se trahit aux nombreux détails qu'il aime à donner sur le culte, et principalement sur la partie qui rentrait dans les attributions spéciales de cette classe de prêtres, quand il est fort sobre sur d'autres sujets plus importants. Les livres de Néhémie et d'Esdras ont reçu la forme sous laquelle ils nous sont parvenus, à peu près vers l'époque de la mort d'Alexandre de Macédoine. Des rapprochements ingénieux de divers passages de ces écrits mettent ces faits au-dessus de toute contestation.

Les livres poétiques et les livres prophétiques de l'Ancien Testament, pour lesquels l'admiration de M. Ewald va jusqu'à l'enthousiasme, sont, à peu d'exceptions près, des anthologies et des recueils de pièces choisies. Dans les cent cinquante chants qui composent le livre des Psaumes, il en est de toutes les époques, depuis Moïse jusqu'aux temps qui suivirent le retour de la captivité de Babylone. Ceux qui portent le plus visiblement l'empreinte d'une poésie élevée appartiennent en général aux âges reculés et aux siècles de David et de Salomon, époque la plus brillante de la langue et de la littérature hébraïques. La

décadence se fait sentir dans ceux qui sont postérieurs à l'exil; ils ne présentent, un petit nombre excepté, que des idées communes et des imitations des anciennes poésies; l'inspiration, qui fait défaut, y est remplacée par la difficulté vaincue et par des formes arbitraires et sans valeur; tels sont les psaumes alphabétiques, dont les premiers mots de chaque vers reproduisent la suite de l'alphabet. Le recueil actuel des cent cinquante psaumes est de beaucoup postérieur au retour de l'exil; mais on n'avait pas attendu jusque-là pour réunir les poésies de différents auteurs. Salomon fit probablement recueillir celles de son père, et peut-être est-ce ce recueil qui est désigné dans Josué et dans le second livre de Samuel sous le titre de livre du Juste.

Le livre des Proverbes se compose de cinq recueils au moins de poésies gnomiques d'auteurs et d'âges différents. Le dernier collecteur a facilité la tâche de la critique, en laissant subsister les titres des recueils particuliers qu'il n'a fait que juxtaposer, se contentant de faire précéder l'ensemble d'une courte introduction (ch. I, 2-8). Le plus ancien de ces récits (ch. X-XXII) appartient sans doute aux meilleurs temps de la littérature hébraïque. Le dernier, qui ne se compose que du chapitre XXXI, paraît être postérieur à l'exil.

L'Ecclésiaste (*Kohelet*) est d'une époque encore plus récente. M. Ewald, d'accord avec de Wette et la plupart des autres critiques, en place la composition vers la fin de la domination des Perses. Ce livre ne manque ni d'esprit ni d'art; mais il porte l'empreinte de ce découragement et de cette lassitude intellectuelle qui sont les traits les plus caractéristiques de la décrépitude d'une nation.

Le poëme de Job, une des œuvres les plus belles et les plus élevées de la littérature hébraïque, ne peut pas être de beaucoup postérieur à Ésaïe; il doit appartenir à l'époque du règne de Manassé. M. Ewald attribue les deux passages des chapitres XXXII-XXXVIII et des chapitres XL, 15-XLI, 26, à un Juif réfugié en Égypte, qui, un ou deux siècles après la composition de ce poëme, les y aurait intercalés, dans l'intention de le compléter, ou du moins de combler ce qui lui semblait des lacunes. La critique du savant professeur de Gœttingue me paraît ici singulièrement hasardée. La seule raison qu'il donne en faveur d'une interpolation, c'est que ces deux passages interrompent la marche du poëme. Ne se pourrait-il pas que ce défaut, si toutefois il existe, fût le fait de l'auteur? *Quandoque bonus dormitat Homerus.*

Le livre de Job et le Cantique des cantiques ont convaincu M. Ewald que la poésie dramatique n'est pas restée étrangère aux Hébreux. De même, dit-il, que Platon n'aurait jamais écrit ses dialogues philoso-

phiques s'il n'avait pas été d'abord lui-même poëte dramatique, ainsi le poëme de Job n'aurait pu se produire en Israël, si dès longtemps auparavant le drame véritable n'y avait été essayé et même exécuté [1]. Que vaut cette conjecture? car ce n'est pas autre chose. Ce n'est pas le moment de le rechercher; mais il convenait d'en faire mention en passant, tout en ajoutant qu'elle est contraire à tout ce qu'on croyait savoir de plus certain du génie hébraïque, et qu'il ne reste aucun fait, aucune allusion qui semble pouvoir lui donner quelque vraisemblance.

Les prophètes, qui tiennent une place si considérable dans l'histoire du peuple hébreu, et qui constituaient vis-à-vis du pouvoir royal, et souvent en opposition avec lui, une puissance morale si extraordinaire, n'ont jamais été étudiés avec autant de persistance, et il faut ajouter avec autant d'amour. L'ouvrage de M. Ewald sur les prophètes mériterait seul un examen détaillé; dans cette rapide esquisse, je ne puis m'arrêter qu'à quelques vues générales et aux résultats les plus saillants.

Il s'en faut de beaucoup que tous les écrits de ces grands hommes, inspirés à la fois par l'amour de la loi de Dieu et par l'amour de la patrie, qui, dans la théocratie hébraïque, se fondaient en un même sentiment, soient arrivés jusqu'à nous. Et parmi ceux qui nous restent il est fort difficile de se reconnaître. M. Ewald a pris l'histoire pour fil conducteur, et il a cherché, avec une étonnante patience et avec toute la finesse d'analyse qu'on lui connaît, le lien qui rattache chaque fragment des livres prophétiques à l'événement auquel il se rapporte et en vue duquel il a été composé : immense travail de reconstruction historique, qui a pu sans doute s'égarer parfois au milieu du détail infini de la recherche, mais qui, dans son ensemble, a jeté un jour nouveau sur la vie du peuple juif, et qui a prouvé que la seule méthode convenable en cette matière, c'est d'éclairer l'histoire par la prophétie et la prophétie par l'histoire.

D'après M. Ewald, et c'est ici une de ses plus ingénieuses conjectures, certaines prophéties ont été remaniées par des prophètes postérieurs, dans le dessein de les appliquer à la situation religieuse et politique de leur temps. Si jamais cette opinion peut s'asseoir sur des bases solides, elle ouvrira une nouvelle voie pour l'explication de certains passages prophétiques dont le rapport à un événement déterminé n'est pas toujours très-net. Quoi qu'il en soit, M. Ewald place dans

[1] *Histoire du peuple d'Israël*, 2e édition; tome III, page 655; comparez *ibid.*, pages 458 à 460.

cette catégorie le fragment qui nous reste d'Abdias, fragment qui aurait été retouché après la prise de Jérusalem, et quelques passages de Jérémie qui auraient aussi subi des remaniements analogues.

Déjà la critique avait essayé de montrer que les livres qui portent les noms de Jérémie, d'Ésaïe et d'Ézéchiel ne sont pas en entier de la main de ces prophètes. M. Ewald est arrivé aux mêmes résultats. Selon lui, des prophètes postérieurs ont intercalé des fragments plus ou moins étendus dans les écrits des prophètes qui les avaient précédés. C'est ainsi que les chapitres L et LI de Jérémie sont d'une époque postérieure à celle de cet homme de Dieu, et appartiennent à un prophète inconnu, vivant dans la terre sainte au moment du siége de Babylone par Cyrus. Le livre qui porte le nom d'Ésaïe est celui qui présente le plus grand nombre de pièces d'auteurs différents. A vrai dire, il peut être considéré comme une anthologie prophétique, dans laquelle ce qui est de la main d'Ésaïe n'occupe pas peut-être la plus grande place[1]. S'il faut s'en rapporter à la savante analyse de M. Ewald, le fils d'Amots ne serait l'auteur que des trente-neuf premiers chapitres, et encore il faudrait en retrancher les chapitres XV, XVI et XVII, qui appartiendraient à un prophète du royaume d'Israël, et quelques courts fragments, tels que chapitre V, vers. 53-58, qui seraient d'une main inconnue. A partir du chapitre XL, on n'aurait, à ce qu'assure M. Ewald, d'accord sur ce point avec un grand nombre de critiques, qu'un recueil composé de fragments divers, parmi lesquels il faut surtout distinguer les magnifiques chapitres XL-XLVIII, œuvre d'un grand prophète inconnu, qui, après la ruine de Jérusalem, aurait cherché un refuge en Égypte.

Il serait peut-être difficile de contester à l'éminent professeur de Gœttingue qu'il n'y ait pas eu des prophéties remaniées, et que parfois des prophètes des âges postérieurs n'aient voulu ajouter à l'autorité de leurs paroles, en les mettant sous le patronage de noms vénérés[2]. Mais il est probable que d'autres causes ont encore contribué à cette confusion d'œuvres d'écrivains différents. On peut croire que lorsqu'on réunit ensemble les écrits des prophètes, on attribua à ceux qui étaient les plus célèbres des pièces d'auteurs inconnus ou dont les noms s'étaient perdus, suivant les analogies qu'on trouva entre le style de ces fragments anonymes, et le style d'Ésaïe, de Jérémie, ou d'Ézéchiel.

[1] Le savant hébraïsant Gésénius avait déjà établi ce fait dans son commentaire sur Ésaïe.

[2] L'insistance avec laquelle l'auteur des chapitres L et LI de Jérémie donne ce fragment pour l'œuvre de ce prophète, semble bien en être une preuve décisive.

J'ai déjà fait remarquer que, dès avant la ruine de Jérusalem, on avait formé des recueils de psaumes et de proverbes; sans aucun doute aussi, les cinq livres du Pentateuque avaient été déjà réunis. Après le retour de la captivité, quand le peuple se fut rétabli, aussi bien qu'il le put, sur ses antiques bases, on continua ce travail avec plus d'intelligence, prétend M. Ewald, et dans tous les cas avec tout le zèle qui suit d'ordinaire une restauration nationale. Ce qui paraît hors de doute, c'est qu'il y eut, à partir de ce moment, une tendance bien marquée à recueillir les débris de la littérature nationale. Pendant longtemps il dut se faire des recueils de ce genre, jusqu'au moment assez indécis où prévalut celui qui nous est parvenu, et qui forme l'Ancien Testament.

IV.

Les travaux critiques les plus hardis et les mieux suivis sur les livres qui composent le Nouveau Testament sont dus à un groupe de théologiens à la tête duquel marche M. Baur, et qu'on désigne sous le nom d'école de Tubingue[1]. Qu'on admire ou qu'on déplore les résultats auxquels cette école est arrivée, résultats séduisants par leur liaison et leur ensemble, non moins que par leur nouveauté, et parfois même par leur étrangeté, il convient de rendre justice à l'érudition et au tact historique de son chef et de la plupart de ses membres, et de reconnaître qu'elle a produit une sensation profonde dans le monde théologique, et imprimé une impulsion remarquable aux études bibliques.

Sa méthode, sans être fort différente en principe de celle des critiques antérieurs, a cependant quelque chose de plus précis et de mieux défini. Il importe de s'en faire une idée exacte. Considérant les livres du Nouveau Testament comme des pièces historiques du mouvement des idées chrétiennes dans le premier moment de leur propagation[2], l'école de Tubingue leur demande de rendre témoignage de l'état des

[1] Après M. Baur, il faut nommer M. Schwegler et M. Zeller. Viennent ensuite MM. Köstlin, Planck et Georgii. On peut encore regarder comme appartenant à cette école MM. Hilgenfeld, A. Ritschl et Volkmar. M. Ritschl s'en est toutefois éloigné considérablement dans la deuxième édition de son ouvrage sur « l'*Origine de l'ancienne Église catholique* », Bonn, 1857.

[2] L'école de Tubingue joint aux écrits du Nouveau Testament d'autres écrits qui n'ont pas été reçus dans le canon, mais qui sont, à son avis, de la même époque, et qui, dans tous les cas, ont joui d'une grande considération dans l'Église primitive; tels sont le *Pasteur* d'Hermas, les *Homélies* de saint Clément, les *Constitutions apostoliques*, etc.

esprits, soit de ceux qui les ont écrits, soit de ceux auxquels ils ont été adressés, et, en nous initiant à l'histoire de leur temps, de nous faire connaître eux-mêmes à quel moment, dans quel but et par quels auteurs ils ont été composés. Ce serait se perdre dans une fausse direction que de supposer que ces livres ont été écrits, comme c'est le cas pour la plupart des ouvrages modernes, pour un public indéterminé et plus ou moins inconnu, dans un but d'instruction générale, et pour tous les hommes sous les yeux desquels ils pourraient tomber. Sans doute tous les chrétiens trouvent à la fois instruction et édification à la lecture de ces écrits; mais dans le principe, ils furent composés en vue de certains besoins du moment, et dans une intention toute spéciale. L'enseignement chrétien général se donnait à l'origine du christianisme par la prédication. Il n'est pas une seule partie du Nouveau Testament qui ne soit un écrit de circonstance[1]. Il suit de là que chaque livre porte l'empreinte des événements en vue desquels il a été mis au jour. L'affaire de la critique est de recueillir ces traits caractéristiques, de les bien comprendre, et de s'en servir pour faire l'histoire et des idées et des écrits qui les exposent. C'est la tâche que s'est donnée l'école de Tubingue.

Le point de départ de toutes ses recherches se trouve dans quatre Épîtres de saint Paul, dont l'authenticité est incontestable. Ce sont l'Épître aux Romains, les deux aux Corinthiens, et celle aux Galates. Ces écrits vont nous faire pénétrer dans les temps apostoliques. Ils nous révèlent un fait fort remarquable: c'est que les premiers prédicateurs de l'Évangile étaient loin de s'entendre sur le caractère même du christianisme, et qu'ils étaient divisés sur la plus importante de toutes les questions. Saint Paul se plaint avec amertume de faux frères qui veulent le contraindre à subir le joug de la loi[2]; il raconte qu'il a résisté en face à saint Pierre, qui prétendait obliger les chrétiens, sortis du sein du paganisme, à judaïser[3]. Il sait qu'on veut rabaisser son ministère[4], et que ces attaques sont dirigées contre lui par les apôtres qui lui ont autrefois tendu la main d'association[5]; mais il

[1] Les écrivains sacrés ne s'adressèrent pas dans le principe à tout le monde, ni même à tous les chrétiens de leur temps. Saint Paul déclare lui-même qu'il a pour principe de n'écrire qu'aux églises qu'il a fondées ou avec lesquelles il a eu déjà des relations. *Rom.* XV, 20 et 21.

[2] *Galat.* II, 3-5.

[3] *Ibid.*, II, 11-14.

[4] *Rom.* I, 1-5; XI, 13; *I Corinth.* IX, 1 et 2; *Galat.* I, 1; II, 8.

[5] *Galat.* II 9.

déclare qu'il se met peu en peine du titre de disciples immédiats de Jésus-Christ, dont ils tirent vanité, et qu'ils font valoir contre lui[1].

Une lutte était donc engagée entre saint Paul d'un côté, et saint Pierre, saint Jean et saint Jacques de l'autre, et la cause de cette division, dont la vivacité des paroles de saint Paul prouve la profondeur et la gravité, nous est révélée dans les quatre Épîtres que je viens de nommer.

Saint Pierre, saint Jean, saint Jacques, et en général avec eux les apôtres qui avaient vécu auprès de Jésus-Christ, étaient restés fortement attachés au culte de leurs pères. Ils ne voyaient dans la foi nouvelle qu'un développement du mosaïsme, un accomplissement parfait et une entière réalisation de l'antique religion du peuple élu[2]. Leur christianisme, fortement imprégné de judaïsme, n'ajoutait guère à l'ancienne loi que cet article de foi additionnel, que Jésus-Christ est le Messie annoncé par les prophètes. Il conservait les cérémonies juives, la circoncision, l'observation des sabbats et des nouvelles lunes, le régime diététique, et toutes les autres prescriptions légales du Pentateuque. Destiné aux enfants d'Israël, il s'adressait à eux seuls, et si, par exception, il ouvrait ses bras aux païens, c'était à la condition qu'en devenant chrétiens, ils entreraient en même temps dans la famille de Jacob, et s'astreindraient aux obligations imposées à ses membres.

Autre est l'idée que saint Paul se fait du christianisme. Il n'est pas à ses yeux un judaïsme modifié ou complété; il est une religion nouvelle, une religion universelle, appelant à elle tous les hommes sans distinction de nationalité. Il est sorti sans doute du sein du judaïsme; mais il a brisé les étroites limites dans lesquelles, par une sage dispensation de la Providence, la connaissance du vrai Dieu avait été d'abord enfermée; s'élevant au-dessus du particularisme ancien, qui est propre aux Juifs comme aux autres peuples de l'antiquité, il s'adresse à tous les hommes, et ne voit plus en eux que ce qui les fait tous enfants de Dieu. De ce point de vue universaliste, Jésus-Christ n'est ni simplement un prophète, ni même le plus grand des prophètes; il est la grande vertu de Dieu, sa manifestation au milieu des hommes, et son œuvre, loin d'être une réforme du judaïsme, est une création spirituelle nouvelle, absorbant et faisant disparaître toutes les distinctions

[1] *Ibid.*, II, 6-7.

[2] Jésus-Christ reproche lui-même à ses disciples de ne pas comprendre parfaitement ses enseignements. *Matth.* XVI, 9-12, 28; *Luc.* XVIII, 34; *Jean*, XVI, 12 et 13.

de peuples et de races, de cultes nationaux et de prescriptions légales. Qu'on ne parle plus à saint Paul de la nécessité et du mérite de l'observation des ordonnances de Moïse : l'homme est justifié par la foi en Jésus-Christ, tout le reste disparaît devant cette grande doctrine.

Tels sont les deux partis en présence; il s'agit de savoir si le christianisme deviendra la religion universelle de tous les hommes, ainsi que le veut saint Paul, ou si, restant le privilége des Juifs, il ne sera qu'une secte nouvelle, ou tout au plus, une forme plus parfaite du judaïsme, comme le prétendent les apôtres qui judaïsaient encore.

L'universalisme de saint Paul, repoussé comme une dangereuse nouveauté par tous les judæo-chrétiens, fut attaqué sans ménagement dans une foule d'écrits, dont un seul a pris place dans le canon du Nouveau Testament[1]. C'est l'Épître qui porte le nom de l'apôtre saint Jacques. Elle ne serait pas cependant de cet apôtre, d'après M. Schwegler; on n'y retrouve pas en effet l'empreinte de son caractère, tel que le fait connaître un fragment d'Hégésippe conservé par Eusèbe[2]; et même quelques traits indiqueraient qu'elle n'est pas antérieure au second siècle. Mais il est certain qu'elle est l'œuvre d'un judaïsant, et qu'on y oppose à la doctrine paulinienne de la justification par la foi, la nécessité et le mérite des œuvres, thème favori des judæo-chrétiens[3].

Le point de vue de saint Paul se retrouve non-seulement dans les quatre Épîtres que M. Baur ne conteste pas à cet apôtre, et dont j'ai déjà parlé, mais encore dans quelques autres écrits qui n'appartiendraient cependant, d'après l'école de Tubingue, qu'au second siècle de l'ère chrétienne. Parmi ces écrits il faut citer la première Épître attribuée à saint Pierre, et qui, d'après M. Baur, serait l'œuvre d'un paulinien, qui trouva peut-être piquant de mettre l'apologie du paulinisme dans la bouche de l'apôtre le plus constamment hostile à cette tendance. Par opposition aux prétentions des judaïsants, qui regardaient toujours les enfants d'Israël comme le peuple élu, les païens convertis au christianisme sont appelés ici la race choisie, la nation sainte, le peuple que Dieu s'est acquis; ils n'étaient pas autrefois le peuple de Dieu, mais ils le sont maintenant[4]. Le rôle des prophètes de l'ancienne alliance est mis au-dessous de celui des prédicateurs de l'Évangile; ces prophètes prédisaient l'avénement du Messie et le règne de la grâce,

[1] Parmi ceux qui ne sont pas entrés dans le canon, il faut citer le *Pasteur* d'Hermas, les *Clémentines* et les *Constitutions apostoliques*.

[2] Dans son *Histoire ecclésiastique*, liv. IV, ch. 23.

[3] *Saint Jacques*, II, 14, 17-26.

[4] *Première Épître de saint Pierre*, II, 9 et 10.

mais ce n'était pas pour eux-mêmes, c'était pour ceux qui entendraient la prédication de l'Évangile, qu'ils étaient les dispensateurs de l'œuvre de Dieu [1]. Enfin le salut est acquis, non par les œuvres, mais par la foi, et la sanctification vient de l'Esprit-Saint [2].

Il y eut des tentatives de conciliation entre les deux partis, mais les judaïsants y restèrent étrangers; elles furent faites par des pauliniens qui cherchèrent à se réconcilier avec les judæo-chrétiens par quelques concessions. Cette tendance se montre dans l'Évangile de saint Luc et dans les Actes des apôtres.

L'auteur du troisième Évangile semble indiquer lui-même le dessein dans lequel il écrit, en annonçant, dans son prologue, que l'ordre suivi dans les nombreux Évangiles qui existaient déjà ne lui semblait pas le meilleur, et qu'il avait entrepris de présenter d'une manière plus convenable les événements qui s'étaient passés à la fondation du christianisme. La tradition avait reconnu le paulinisme pour le caractère dominant de cet Évangile, en racontant qu'il avait été écrit sous l'inspiration de saint Paul, et pour ainsi dire sous sa dictée. Il est certain qu'il a une tendance paulinienne; mais il est impossible d'admettre que saint Paul ait eu quelque part à sa composition, par cette simple raison qu'il est de beaucoup postérieur à cet apôtre. M. Schwegler a voulu lui donner une origine qu'il est bien difficile d'admettre, quoique son hypothèse ne manque ni d'esprit, ni même de quelque vraisemblance. Jusqu'ici on avait regardé l'Évangile de Marcion comme une copie mutilée de celui de Luc. C'est précisément le contraire qui aurait eu lieu, d'après M. Schwegler. L'Évangile de Marcion serait antérieur à celui de Luc, et écrit à un point de vue exclusivement paulinien, peut-être même l'école de Tubingue devrait-elle dire à un point de vue paulinien excessif et exagéré. Plus tard, quand, dans le sentiment de cet excès, on sentit le besoin de se rapprocher du parti contraire, disposé sans doute à quelques concessions, un écrivain inséra dans cet Évangile des passages empruntés à des Évangiles judaïsants, et en affaiblissant ainsi sa couleur primitive, lui donna un caractère mixte, dans lequel cependant le paulinisme prédomine encore. On comprend, dit M. Schwegler, pourquoi celui qui remania cet écrit prit le nom de saint Luc, qui était connu pour un disciple de saint Paul.

Dans les Actes des apôtres on reconnaît facilement l'intention de

[1] *Ibid.*, I, 10-12.
[2] *Ibid.*, I, 2-9.

mettre en relief les rapports qui unirent saint Pierre et saint Paul, tout en relevant cependant le ministère de ce dernier.

On ne peut douter que les plus anciens Évangiles n'aient été empreints d'une couleur judaïsante bien prononcée. Le christianisme fut d'abord prêché aux Juifs par les apôtres qui étaient attachés au culte mosaïque. Le récit de la vie de Jésus-Christ et l'exposition de ses enseignements, adressés dans le principe aux enfants d'Israël, devaient nécessairement avoir pour but unique de leur prouver que Jésus-Christ était bien le Messie annoncé et promis par Moïse et les prophètes. Ces Évangiles n'ont pas pris place dans le canon; ils ont disparu depuis longtemps; quelques-uns d'entre eux nous sont connus uniquement par leurs titres. Mais leur tendance générale se retrouve à un certain degré dans celui de saint Matthieu. La tradition semble s'accorder à le regarder comme écrit primitivement en hébreu et adressé par conséquent aux Juifs. On a longuement disputé sur la langue originale et sur la manière dont il a pu être traduit de l'hébreu en grec. M. Schwegler voit en lui un remaniement de l'Évangile des Hébreux, Évangile tout judaïsant, et que nous ne connaissons que par ce qu'en rapportent les Pères de l'Église. L'Évangile de saint Matthieu est, d'après ce critique, l'Évangile des Hébreux dont on a affaibli l'esprit trop judaïsant, comme l'Évangile de Luc est, dans ce système, l'Évangile de Marcion, dont on a mitigé l'excessif paulinisme. Ce sont là deux faits parallèles. Ainsi les deux courants gardent encore leur caractère; mais on les voit se rapprocher, et bientôt ils mêleront leurs eaux dans le même lit.

L'Évangile de saint Marc est d'une physionomie douteuse; l'école de Tubingue n'est unanime ni sur son âge, ni sur sa nature, ni sur son auteur. M. Baur le croit plus jeune que celui de saint Luc; il lui semble écrit en dehors de tout intérêt de parti, et dans l'intention de raconter simplement les faits évangéliques. M. Schwegler, tout en s'accordant avec M. Baur sur l'âge de cet Évangile, le regarde comme l'ouvrage d'un partisan de saint Pierre, qui sentant, devant les nouveaux dangers qui menaçaient l'Église, dangers dont on va voir l'origine, le besoin d'une entente sincère entre les deux partis encore divisés, fait un pas vers la conciliation, et évite à dessein dans son récit toute expression qui pourrait blesser l'une ou l'autre conception dogmatique. Dans cette opinion, l'Évangile de saint Marc appartient au moment dont je vais parler, et représente, dans le camp judaïsant, le même ordre d'idées dont les Épîtres à Timothée et à Tite sont l'expression dans le camp paulinien.

Jusqu'à présent nous avons vu le paulinisme uniquement occupé

de combattre le judæo-christianisme ou de l'attirer à lui par quelques concessions plus apparentes que réelles. Les Épîtres pastorales nous présentent un ordre d'idées tout autre, et cependant elles sont bien incontestablement l'œuvre de disciples de saint Paul. Il ne s'agit ici que d'hérésies à repousser, de doctrine orthodoxe à établir et à défendre, d'unité ecclésiastique à maintenir et à sauver. Que de mots nouveaux et de choses jusqu'alors inconnues! Comment ce parti si entier dans ses opinions, si pénétré de la vérité et de la valeur de sa conception chrétienne, si intraitable dans son universalisme religieux, en est-il venu à donner une si grande importance à l'unité et à l'organisation ecclésiastique, à proclamer la bonté de la loi pour ceux qui en font un usage légitime[1], et sa conformité au glorieux Évangile de Dieu[2], à recommander à ses adhérents d'éviter les disputes sur la loi, disputes inutiles et vaines[3], à les exhorter à être riches en bonnes œuvres, afin de s'amasser pour l'avenir un trésor placé sur un bon fonds et d'obtenir la vie éternelle[4]? Tous ces changements ont leur raison dans un grand fait qui venait de se produire et qui menaçait également toutes les fractions de l'Église chrétienne.

Au commencement du règne d'Adrien, des sectes gnostiques, principalement celles de Valentin et de Marcion, sortant de l'obscurité au sein de laquelle elles étaient nées et avaient grandi, se posèrent en face des pauliniens et des pétriniens comme la véritable Église chrétienne, et revendiquèrent pour elles seules la connaissance positive de la doctrine de Jésus-Christ. Ces prétentions furent un coup de foudre pour le paulinisme, que le parti contraire accusa d'être le père de la gnose. Le reproche était injuste, sans doute; mais Marcion se donnait pour le disciple fidèle de saint Paul, et il avait avec lui plus d'un principe commun; seulement il défigurait la doctrine de l'apôtre des Gentils par d'absurdes exagérations et par le mélange de quelques philosophèmes orientaux. Le parti paulinien ne voulut pas être responsable des erreurs gnostiques: il les désavoua et les combattit, et, se rapprochant en même temps de la fraction de l'Église dont il avait jusqu'alors repoussé les vues, il proclama la nécessité de l'union de tous les chrétiens, et le besoin d'une organisation ecclésiastique forte et homogène, pour résister à l'ennemi commun. Ce fut sous cette impression que furent écrites les Épîtres pastorales. De son côté, le parti judaïsant se

[1] *I Timothée*, I, 8.
[2] *Ibid.*, I, 11.
[3] *Tite*, III, 9.
[4] *I Timothée*, VI, 18 et 19.

réconcilia avec les pauliniens, et, répondant à ses concessions par des concessions étendues, il reconnut que saint Paul n'avait rien de commun avec les hérétiques qui abusaient de son nom, et qu'on ne pouvait le rendre solidaire de leurs erreurs. La seconde Épître de saint Pierre est l'expression de ces sentiments nouveaux de l'ancien parti judaïsant.

Dès ce moment l'Église catholique est constituée, du moins en Occident; elle se développera sans doute encore, mais la base est posée, et désormais deux choses la préoccuperont presque exclusivement, l'unité de la doctrine et l'organisation ecclésiastique.

Le mouvement que je viens de décrire fut propre à l'Occident; il eut Rome pour centre; ce fut là du moins que vinrent aboutir, et ce fut de là que partirent toutes les causes d'agitation, depuis que la ruine de Jérusalem avait forcé les apôtres à se disperser au loin. Que se passa-t-il cependant en Orient et que devint le christianisme dans l'Asie Mineure? Ici encore la conception universaliste du christianisme et sa conception judaïsante se trouvèrent en présence, et amenèrent de profondes divisions. Mais la question, tout en restant la même au fond, ne fut discutée ni de la même manière ni sur le même terrain. En Occident, la discussion s'était établie tout de suite sur le côte pratique du point controversé. Le christianisme n'a que faire de la loi de Moïse, puisqu'il suffit de la foi pour être justifié, disaient les pauliniens; le christianisme est le privilége du peuple élu, soutenaient les judaïsants; quiconque veut jouir de ses bienfaits doit entrer dans le sein du judaïsme et observer la loi. Il s'agissait pour les uns et les autres du gouvernement des âmes; c'était la seule manière de traiter la question de la nature du christianisme qui pût convenir à l'esprit pratique et gouvernemental de Rome. Et quand les deux partis se réconcilièrent enfin sur le terrain de l'organisation ecclésiastique, ce fut bien encore là un effet du génie romain, plus propre aux affaires politiques qu'aux idées abstraites. Il en fut autrement dans l'Asie Mineure. Le génie spéculatif de la Grèce n'y était pas éteint; la philosophie y avait conservé quelque vie; et quand la question religieuse vint agiter les esprits, elle y fut saisie et débattue dans ce qu'elle avait de métaphysique. Il y a bien encore ici des judæo-chrétiens et des chrétiens universalistes; mais ils ne sont placés ni les uns ni les autres sur le même terrain que les partis chrétiens correspondants de l'Occident. Les universalistes s'inquiètent beaucoup moins de la doctrine pratique et anthropologique de la justification par la foi, que de la doctrine spéculative de la nature de Jésus-Christ. Les judæo-chrétiens parlent

bien du régime diététique ordonné par Moïse et de toutes les autres prescriptions légales, mais ils font de leur observation une certaine discipline ascétique[1], entièrement étrangère aux judaïsants de Rome[2]. Tout prend ici une teinte mystique, une forme métaphysique, dont on ne trouve pas de trace dans le mouvement occidental. Ainsi, à l'aurore même du christianisme, se dessine cette différence de tendances dogmatiques qui séparera plus tard si profondément les Pères de l'Église d'Orient, les Clément d'Alexandrie, les Origène, les Grégoire de Nazianze, des Pères de l'Église latine, des Tertullien, des Cyprien, des Lactance.

L'Épître de saint Paul aux Galates, qui appartient au commencement du mouvement chrétien de l'Asie Mineure, nous apprend que les églises de cette contrée étaient déchirées par les mêmes divisions que celles de Rome et de Corinthe. Ses vues universalistes y avaient rencontré pour adversaire saint Jean. L'Apocalypse, œuvre de cet apôtre, est judaïsante autant par ses tendances dogmatiques que par sa forme, qui appartient en propre à la littérature juive. Dans cet écrit, le christianisme est représenté comme le véritable judaïsme. Les vrais juifs sont ceux qui reconnaissent Jésus-Christ pour le Messie. Jérusalem sera, il est vrai, punie pour avoir méconnu le Christ et l'avoir fait mourir; mais son temple reste toujours le temple de Dieu. Le christianisme et le judaïsme, unis dans leur commune opposition au paganisme, ont l'un et l'autre à la fois pour symbole la femme décrite au douzième chapitre. Les idées apocalyptiques s'implantèrent profondément dans l'Asie Mineure; elles introduisirent le chiliasme parmi les chrétiens et donnèrent naissance au montanisme[3], qui peut être considéré comme l'expression exagérée du judæo-christianisme oriental, comme le gnosticisme de Marcion le fut de la tendance paulinienne.

La conception judaïsante du christianisme fut combattue dans l'Asie Mineure par la doctrine de la nature de Jésus-Christ. Le paulinisme, je l'ai déjà fait remarquer, ne regardait le Sauveur des hommes ni comme un prophète, ni comme le plus grand des prophètes, mais comme une manifestation particulière et supérieure de la Divinité[4]. L'œuvre du Messie était par conséquent de beaucoup élevée au-dessus

[1] *Colossiens*, II, 21 et 22.

[2] Les chrétiens judaïsants de l'Asie Mineure rappellent les Esséniens, ceux de l'Occident les Pharisiens.

[3] On doit à M. Baur et à M. Schwegler des travaux fort remarquables sur cette secte chrétienne.

[4] *Hébreux*, I, 1-14; III, 3-6; IV, 14 et 15; V, 5-11; VIII, 6-13.

de celle de Moïse et des prophètes de l'ancienne alliance : c'est là l'idée qui est développée dans l'Épître aux Hébreux[1], Épître qui est de la fin du premier siècle. Jésus-Christ est dépeint ici comme le médiateur d'une alliance nouvelle entre Dieu et les hommes; la première alliance était défectueuse, la seconde est parfaite[2]; celle-là n'était que l'ombre et la figure de celle-ci; elle a vieilli, elle doit prendre fin[3], et il n'y a plus pour les chrétiens qu'à tenir les yeux fixés sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi.

Cette christologie est encore plus prononcée dans l'Épître aux Colossiens, qui est du commencement du second siècle. Jésus-Christ est ici l'image du Dieu invisible; il est le créateur de tout ce qui existe, du ciel, de la terre, de ce qui est visible, comme de ce qui est invisible[4]; partout il tient le premier rang[5]; en lui habite corporellement la plénitude de la Divinité[6]. Pourquoi donc, étant morts avec Jésus-Christ aux grossières prescriptions du monde, les chrétiens souffriraient-ils qu'on leur imposât des prescriptions sur le manger et sur le boire, sur l'observation des sabbats et des nouvelles lunes, toutes choses qui n'étaient que l'ombre de la religion véritable, et qui ont été annulées par la mort du Seigneur[7]? Le même esprit se montre dans l'Épître aux Éphésiens, qui n'est, dans l'opinion de l'école de Tubingue, qu'un remaniement de celle aux Colossiens.

Jusqu'à présent, le mot de Logos n'a pas été prononcé; mais si le mot ne se trouve pas dans les Épîtres aux Hébreux, aux Colossiens et aux Éphésiens, il y a certainement la chose. Pour n'être pas appelé du nom de Verbe, Jésus-Christ n'y est pas moins représenté avec tous les attributs propres au Verbe. La théorie apparaît dans toute sa perfection dans l'Évangile de saint Jean, point culminant du mouvement religieux des Églises chrétiennes de l'Asie Mineure. On a ici, non pas l'histoire de la personne de Jésus-Christ, comme dans les trois autres Évangiles, mais bien plutôt celle du Verbe devenu chair. C'est là ce qui distingue l'écrit qui porte le nom de saint Jean de ceux de Matthieu, de Marc et de Luc. Le Verbe y est considéré comme le point central aussi bien du judaïsme que du christianisme, et, sous ce rap-

[1] *Hébreux*, VIII, 6 et 7.
[2] *Ibid.*, IX, 9, 23; X, 1.
[3] *Ibid.*, VIII, 13.
[4] *Colossiens*, I, 15-17.
[5] *Ibid.*, I, 18.
[6] *Ibid.*, II, 9.
[7] *Ibid.*, II, 13-20.

port, on peut voir dans cet Évangile une solution conciliatrice de toutes les oppositions précédentes. C'est vers le Verbe que les patriarches tournent les yeux; c'est vers lui que Moïse dirige son peuple par ses institutions[1]; il est par conséquent la fin de l'ancienne alliance, en même temps que le fondateur de la nouvelle.

Si cet Évangile est le dernier mot des discussions théologiques des églises de l'Asie Mineure, il ne peut pas être l'œuvre de l'apôtre saint Jean, quelque tard que la tradition en place la composition. L'école de Tubingue l'attribue à un écrivain appartenant au parti opposé à celui qui compta saint Jean dans ses rangs. Je laisse de côté toutes les preuves de détail sur lesquelles elle appuie cette opinion, le caractère antijudaïsant de cet écrit, les tendances montanistes qu'on y découvre, les expressions gnostiques dont la christologie s'y enveloppe. Je n'appellerai l'attention que sur le fait suivant. D'après l'école de Tubingue, le point de vue général de cet Évangile indique qu'il ne remonte pas au delà du milieu du second siècle. Il ne s'agit plus ici de combattre le judaïsme, le christianisme n'a plus rien de commun avec lui, leur séparation est un fait accompli. Quand Jésus-Christ parle ici aux Juifs de la loi de Moïse, il l'appelle non pas la loi, comme il le fait dans les synoptiques, mais « votre loi », c'est-à-dire la loi qui est particulière aux Juifs, et rien de plus; cela suppose évidemment qu'il s'est écoulé de longues années depuis le moment où saint Paul déployait tant d'énergie pour délivrer le christianisme du joug du mosaïsme, et même depuis le moment où l'auteur de l'Épître aux Hébreux cherchait à spiritualiser la loi juive, pour la rapprocher de la foi chrétienne.

M. Schwegler croit pouvoir fixer avec certitude la date de cet Évangile. Il en place la composition au milieu du second siècle, au commencement des discussions sur la Pâque, qui divisèrent alors l'Église chrétienne; il s'appuie entre autres sur son silence touchant l'établissement de la Cène, et sur la date qu'il assigne à la mort de Jésus-Christ[2].

Si cet écrit n'est pas de saint Jean, pourquoi lui a-t-il été attribué? On est tenté de répondre aussitôt que saint Jean étant regardé comme l'apôtre de l'Asie Mineure, aucun nom n'était plus propre à lui assurer une grande autorité. M. Schwegler ne se contente pas de cette explication. Supposant à l'auteur de ce livre des vues plus profondes, il lui prête le dessein, bien compris et bien arrêté, d'avoir voulu rattacher son œuvre à l'Apocalypse, et de donner sa conception du christianisme

[1] *Saint Jean*, v, 46; VIII, 56; XII, 41.

[2] Jésus-Christ aurait été crucifié le 14 nisan, le jour même de Pâques, d'après cet Évangile, et seulement le lendemain, 15 nisan, d'après les trois autres.

pour le développement légitime de celle qui est propre à la révélation de saint Jean. Ce dessein doit d'autant moins surprendre, que, s'il faut du moins s'en rapporter à M. Schwegler, l'Apocalypse serait en réalité la racine de laquelle serait sorti le quatrième Évangile, et qu'on aurait les idées joannitiques là dans leur forme concrète, et ici dans leur forme abstraite. Comment concilier cette explication avec ce que le même critique dit lui-même des différences qui séparent le particularisme judaïsant de saint Jean, et la théologie mystique de cet Évangile? Je ne sais, mais on peut croire qu'il a voulu par là rendre raison des ressemblances incontestables qui, à côté de différences non moins évidentes, se trouvent dans ces deux livres.

Une critique biblique aussi hardie, prétendant, au nom de l'histoire, reviser la tradition, a soulevé naturellement la plus ardente opposition. On composerait une volumineuse bibliothèque seulement avec les écrits dans lesquels on la combat, depuis une dizaine d'années. Il serait fort inutile de rappeler ici les mille hypothèses plus ou moins heureuses par lesquelles on a voulu, ou sauver la tradition, ou l'expliquer dans un sens moins radical. Il me suffit de faire remarquer que c'est autour de deux points, les Épîtres pastorales et l'Évangile de saint Jean, que la mêlée a été la plus vive. Ces deux points sont en effet les parties les plus vulnérables du système. Deux théologiens, M. Bleek et M. Reuss, doivent être distingués au milieu de la foule des adversaires de l'école de Tubingue. M. Bleek est parmi les disciples de Schleiermacher celui qui a conservé le plus purement l'esprit critique de son maître. Il a plaidé avec talent la cause de l'authenticité de l'Évangile de saint Jean, et parmi les nombreux arguments qu'il a fait valoir, il a montré combien il serait difficile, si cet Évangile n'a été composé qu'au milieu du second siècle, d'expliquer comment il aurait acquis aussitôt une autorité incontestée au milieu de tous les partis qui divisaient alors l'Église. Il y a là une difficulté réelle dont l'école de Tubingue devra tenir compte, quoiqu'elle soit moins considérable qu'on ne le croirait au premier abord.

M. Reuss a consacré à la même question un mémoire très-intéressant, dans lequel il a envisagé l'Évangile de saint Jean sous un jour nouveau. Selon lui, cet Évangile ne serait pas une histoire de la vie et des enseignements de Jésus-Christ, dans le genre des écrits de Matthieu, de Marc et de Luc, mais un véritable traité de théologie, destiné à exposer la foi chrétienne, dont Jésus-Christ est le point central, et à faire connaître l'opposition que la vérité religieuse, manifestée en lui et par lui, rencontra dès ses premiers pas dans le monde. On ne peut

nier que cette manière de considérer le quatrième Évangile ne fasse disparaître un grand nombre de difficultés; mais on se demande si la distinction admise par M. Reuss entre cet Évangile et les trois autres est aussi réelle qu'il veut le prouver. Il a peut-être mieux réussi à rétablir l'authenticité des Épîtres de saint Paul aux Éphésiens, aux Colossiens et aux Philippiens. Au reste, son *Histoire des écrits sacrés du Nouveau Testament*[1] est un des meilleurs ouvrages qu'on puisse consulter sur ces questions ardues, et c'est dans tous les cas celui dans lequel la critique biblique a sacrifié le moins à l'esprit de parti et à des opinions préconçues.

V.

Dans le tableau sommaire que je viens de dérouler, je ne me suis proposé d'autre but que de signaler l'existence et de donner une idée générale d'un ensemble de travaux peu connus parmi nous, et dignes cependant de l'attention de quiconque attache quelque intérêt aux choses religieuses. Je n'entreprendrai point de porter un jugement sur des recherches dont je n'ai pu indiquer ici que les traits les plus saillants, et dont il m'a fallu passer sous silence les preuves, souvent fort complexes, qui font toute leur force. Je présenterai seulement, en finissant, quelques réflexions, non sur leur importance, elle est trop évidente, mais sur leur inévitable nécessité dans l'état actuel des esprits.

Il est possible que les personnes tout à fait étrangères à la critique historique et peu habituées à l'indépendance de la science allemande, éprouvent quelque étonnement, peut-être même quelque crainte, à la vue de ces audacieuses recherches, qui vont scruter sans le moindre scrupule les fondements de la religion chrétienne. On se représente volontiers le théologien comme un homme chargé par sa vocation de défendre quand même la tradition religieuse, et ici on le voit tourner, du moins en apparence, son érudition contre ce qu'il serait de son devoir de soutenir. Ces imprudents mineurs n'ébranleront-ils pas à la fin l'édifice, sous le spécieux prétexte de vérifier la solidité de ses bases?

Je pourrais bien répondre que plus une institution est importante et considérable, plus il est nécessaire de savoir à quoi s'en tenir sur ses origines. Je pourrais bien ajouter encore que la vérité n'a rien à craindre des investigations humaines, et que l'erreur seule prête le flanc à leur atteinte. Mais il est probable que des considérations si

[1] Surtout la deuxième édition, qui est de 1853.

générales ne paraîtraient pas une justification bien solide de la critique biblique. Tant de personnes pleurent encore la ruine d'institutions longtemps respectées, qui ont péri pour avoir été examinées de trop près. J'aime mieux considérer la question en elle-même, et rechercher, sans parti pris, quels sont les dangers de la critique appliquée aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Il serait puéril de nier qu'elle a renversé déjà plus d'une ancienne conception théologique. Il n'est plus permis aujourd'hui, après tous les travaux sérieux qui ont été faits sur l'histoire du texte, sur celle du canon, et sur la nature de chaque écrit biblique en particulier, de soutenir encore la théorie de l'inspiration absolue, telle qu'elle a été enseignée au dix-septième siècle dans l'Église luthérienne. Les Stahl et les Hengstenberg se fatiguent en vain à vouloir faire remonter le fleuve à sa source. L'individualité de chaque écrivain sacré perce trop dans ce qu'il a composé, pour qu'on puisse désormais voir en lui un instrument passif et inconscient du Saint-Esprit. L'ensemble de ce qu'on appelle l'orthodoxie dans les Églises protestantes ressentira bien aussi le contre-coup de la ruine de sa doctrine fondamentale de l'inspiration absolue. Peut-être encore la méthode d'autorité qui a régné en général jusqu'ici dans la théologie pourra bien être ébranlée par la critique, qui donne évidemment des livres saints une idée un peu différente de celle qu'on en avait, et qui en déplace, si je puis ainsi dire, l'autorité. Mais la théologie n'est ni la religion ni le christianisme; elle n'est qu'une science, et comme toutes les autres sciences, comme la philosophie qui est sa contre-partie, elle est soumise à tous les mouvements d'extension ou d'amoindrissement de l'intelligence humaine. La critique biblique ne serait redoutable que s'il était démontré qu'il n'y a pas de meilleures conceptions du christianisme que celles qui ont été reçues jusqu'à présent, ou encore que le christianisme est simplement un système théologique arrêté à jamais, et ne pouvant se modifier qu'à la condition de se corrompre. Celui qui le considère au contraire comme un principe de vie, capable de développement et de formes diverses, ne verra dans ces recherches que d'utiles moyens de pénétrer plus profondément dans sa véritable intelligence.

On peut aller plus loin encore. Supposez, hypothèse extrême, que la critique biblique ne laisse aux livres saints que cette autorité morale que les écrits de Platon ont pour les platoniciens, et ceux de tout autre grand chef d'école philosophique pour les disciples qui marchent sur ses traces; eh bien, alors encore on ne pourrait admettre que le christianisme, dans ses éléments propres et fondamentaux, fût emporté par

la tempête; son esprit resterait toujours dans les livres, de quelque manière qu'on les considérât, et bon gré, mal gré, il saurait bien toujours se faire valoir comme l'expression la plus pure du sentiment religieux. S'il ne s'imposait plus aux âmes comme un joug, au nom de l'autorité, il régnerait encore librement par l'acquiescement de la raison humaine. C'est d'ailleurs une opinion erronée de faire dépendre la religion chrétienne uniquement des livres du Nouveau Testament. Ils contribuent certainement à son maintien, à sa propagation et à sa pureté; mais il y avait une Église chrétienne avant que les Évangiles et les Épîtres fussent écrits, et il s'écoula un temps assez long avant que ces livres fussent répandus hors des Églises particulières auxquelles ils avaient été adressés dans le principe, et un beaucoup plus long encore avant qu'ils fussent réunis tels que nous les avons aujourd'hui. Lessing a fait déjà remarquer que l'Église chrétienne n'est pas sortie des écrits du Nouveau Testament, et que ce sont au contraire ces écrits qui sont sortis de l'Église. Le christianisme est un fait acquis à l'humanité; il serait difficile d'imaginer un bouleversement assez radical, assez profond dans la race humaine, pour pouvoir l'en dépouiller.

Enfin que l'on considère qu'il est des recherches auxquelles l'esprit humain ne peut plus renoncer une fois qu'elles ont été entamées; la critique biblique se trouve précisément dans ce cas. Quoique nous fassions, partisans ou ennemis, il faut qu'elle marche jusqu'à ce qu'elle trouve une solution définitive, ou jusqu'à ce que la liberté de l'esprit soit encore étouffée par une nouvelle barbarie. On ne peut douter que plus d'un savant appliqué à la critique des livres saints n'ait regretté, à certaines heures, la candeur de la foi simple et ignorante. Regrets superflus! il ne lui est pas plus possible de reprendre la foi paisible du charbonnier, que de ressaisir les brillantes et belles années de sa jeunesse. La seule foi solide à laquelle il lui soit désormais permis d'aspirer, c'est celle qui sortira du développement de la science.

MICHEL NICOLAS.

DERNIERS RÉSULTATS

DES

TRAVAUX SUR L'INDE ANTIQUE,

PAR

ALBRECHT WEBER.

Le morceau dont nous donnons ici la traduction offre un résumé aussi complet que possible pour les gens du monde de l'état où sont parvenues les études sur l'Inde antique, et des résultats positifs que l'histoire en peut déjà tirer. Ce n'est point un article ordinaire extrait des travaux d'autrui par un *Reviewer,* mais l'œuvre originale d'un des hommes les plus autorisés de l'Europe sur les matières dont il parle, car M. Weber se trouve aujourd'hui, avec MM. Benfey, Max Müller et Roth, à la tête de la génération qui se lève pour succéder aux Bopp, aux Burnouf et aux Lassen. M. Weber, qui touche tout au plus à ses quarante ans, est trop jeune encore pour avoir une biographie, et nous savons seulement qu'il a étudié le sanscrit à Bonn, sous M. Lassen, et qu'il montre pour la science un dévouement d'autant plus grand que ce n'est pas l'argent qui le soutient. Mais la meilleure manière de raconter sa vie est de citer ses œuvres : sa publication du *Yadjour-Véda*, travail immense et du plus haut intérêt, aujourd'hui que la curiosité des lettrés se concentre avec raison sur les livres sacrés de l'Inde; ses *Indische Studien*, recueil de mémoires sur l'Inde antique et la philologie qui s'y rattache : — M. Weber en est l'éditeur et le rédacteur principal, mais il compte des collaborateurs parmi les indianistes les plus érudits de l'Allemagne; — ses *Akademische Vorlesungen*, leçons académiques sur l'histoire littéraire du sanscrit, professées à l'université de Berlin, où l'auteur est *privat-docent*, dans le semestre d'hiver de 1851-52, et devenues le manuel indispensable de cette littérature; enfin ses *Indische Skizzen*, réunion de quatre morceaux plus à la portée des gens du monde que les dissertations érudites des *Indische Studien*. Notre article en fait partie : c'était originairement un discours qui fut prononcé, en 1854, à la Société scientifique (*Wissenschaftlicher Verein*) de Berlin. En le publiant l'année dernière dans ses *Esquisses*, M. Weber l'a complété et mis au courant des derniers travaux. Comme sa forme et sa destination le préparaient naturellement à être inséré dans une revue, nous l'avons traduit sans y rien changer, espérant que nos lec-

teurs n'y apercevront pas trop les nuages qui obscurcissent souvent pour les Français la pensée allemande : langage technique, suppression fréquente des idées intermédiaires, et en revanche insertion d'incidences qui embrouillent la pensée principale. M. Weber appartient à une jeune école qui évite ces défauts, et son article n'a gardé de la forme germanique que ce qu'il en faut pour témoigner de son origine. Les lecteurs de la *Revue Germanique* ne devront donc pas s'en effrayer, sous peine de se voir appliquer le proverbe : « Qui a peur de la feuille ne doit pas aller au bois. »

Nous avons mis en bas des pages quelques notes d'éclaircissement pour les endroits qui en avaient le plus besoin, et aussi sur deux ou trois points où l'opinion de l'auteur nous a paru contestable. Pour ne pas trop les multiplier, insérons tout de suite ici une simple réclamation contre l'oubli dont notre pays a été l'objet de la part de M. Weber, dans son résumé des travaux européens sur le sanscrit. Sauf Eugène Burnouf, nommé une fois sans aucun détail, il n'est plus question de la France. Ce laconisme est injuste : si la France ne peut pas songer à se poser en rivale philologique de l'Allemagne sans pousser trop haut ses prétentions, elle a aussi sa part de gloire à revendiquer. L'étude du sanscrit y date de l'année 1802, où un membre de la société asiatique de Calcutta, M. Hamilton, prisonnier à Paris, y fit le catalogue des manuscrits indiens de la Bibliothèque. M. Weber connaît ce fait, et cite Fr. Schlegel comme l'élève d'Hamilton; mais il oublie d'en citer un autre, qui fut Chézy. Les ouvrages de ce dernier ne valent assurément pas ceux de Schlegel; cependant, si les élèves doivent compter parmi les œuvres, Chézy peut revendiquer les siens. En 1812, M. Bopp vint à Paris s'inspirer de ses conseils [1], et il y séjourna cinq ans. En 1815, Chézy eut l'honneur d'ouvrir, au Collége de France, le premier cours de sanscrit qui ait été professé sur le continent européen. Ce cours n'était pas sans doute à la hauteur où la philologie a monté depuis; mais il est venu le premier, et il a produit Eugène Burnouf.

Quant à celui-là, nous pourrions, sans faire de tort à sa mémoire, garder ici le même laconisme que M. Weber. Il suffit de le nommer : toute la France lettrée connaît ses titres; elle sait qu'elle a en lui son philologue. Il a renouvelé le prodige d'un autre Français qui reconstituait le monde perdu de la zoologie antédiluvienne; il a retrouvé une langue. Ses travaux sur le *zend* suffiraient à l'illustrer, lors même qu'on oublierait les autres, tout aussi capitaux, sur le *pali*, sur le bouddhisme, etc. Pour résumer son éloge, nous en appellerons au témoignage d'un Allemand. En 1834, l'illustre philosophe Schelling, en terminant un article critique sur M. Cousin, déplorait chez nous l'absorption de la science et de la littérature par la politique. « Mais, ajoutait-il, cela ne suffirait pas pour étouffer le vrai génie scientifique dans un pays comme la France, où, au milieu de tant de secousses, les études les plus solides et les plus profondes sont encore en honneur, et où, pour prendre un exemple dans une sphère autre que celle de la philosophie, mais non sans importance pour les études philosophiques, nous voyons s'élever des hommes comme M. Eugène Burnouf [2]. »

[1] *Voyez* Dussieux, *Essai sur l'histoire de l'érudition orientale*, p. 60, Paris, 1842. M. Dussieux tenait ces détails d'Eugène Burnouf.

[2] *Jugement de M. de Schelling sur la philosophie de M. Cousin*, publié par M. Grimblot, à la suite de sa traduction de l'*Idéalisme transcendental*, Paris, Ladrange, 1842, p. 404.

Le vide qu'Eugène Burnouf a laissé parmi nous n'a pas été comblé, et ne le sera pas de sitôt. Il faut cependant tenir compte aussi de ses contemporains et de ses élèves : « Soldats sous Alexandre, » seront-ils « rois après sa mort? » C'est à la postérité qu'il appartiendra d'en juger. Mais il y aurait injustice à ne pas citer M. Langlois, le premier traducteur du Rig-Vêda avant les Allemands, M. Adolphe Régnier, qui fait autorité par ses belles études sur la grammaire du sanscrit vêdique; M. Gorresio, l'élève italien de Burnouf, l'habile traducteur du Râmâyana; M. Pavie, M. Foucaux, M. Barthélemy Saint-Hilaire, et d'autres encore qui méritent qu'on tienne compte de leurs travaux.

Le patriotisme étroit n'est pas de mise dans un recueil international comme celui-ci, et nous n'avons cru devoir introduire cette réclamation que pour qu'elle servît un peu de contre-poids au penchant germanique qui entraîne M. Weber. On le lui pardonne volontiers, mais enfin il fallait bien constater que, dans le mouvement philologique actuel, où il ne cite que des Allemands, il y avait aussi des Français à nommer.

F. BAUDRY.

Les études sur l'Inde, dont je veux exposer les résultats jusqu'à ce jour, comptent encore leur âge par simples années : il ne s'en est pas écoulé plus de soixante-dix depuis que la première traduction directe du sanscrit a été faite par un Européen, et à peine quarante depuis que la science allemande a commencé de s'y appliquer.

Ce fut en 1765 que le traité d'Allahabad donna à la compagnie anglaise des Indes orientales le Bengale, sa première province; gouvernant dès lors elle-même, elle résolut de régir les Indiens d'après leurs propres lois. Dans ce but, le gouverneur général Warren Hastings fit faire par onze brahmanes un extrait des codes indigènes les plus importants, lequel fut traduit en anglais par l'intermédiaire du persan, et parut à Londres en 1776, sous le titre de *Code of Gentoo law*. Dans la préface [1], l'éditeur Halhed donnait sur le sanscrit, langue originaire de ces lois, les premiers renseignements explicites [2], qu'il tirait, non de sa propre science, mais des communications des brahmanes. Le premier

[1] Page 74 et suivantes.

[2] M. Weber n'est pas exactement renseigné sur cette question. Trente-six ans avant Halhed, en 1740, le P. Pons, jésuite français en mission dans l'Inde, avait déjà, dans une lettre adressée au P. Duhalde (*Recueil des lettres édifiantes*, *Mémoires de l'Inde*, t. XIV, édition de 1781), donné les détails les plus précis et les plus curieux sur la langue, la religion, les systèmes philosophiques, la littérature et la science des Indiens. « La seule critique, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans son *Premier mémoire sur le Sânkhya* (p. 263), qu'on puisse lui adresser même aujourd'hui, c'est d'avoir été trop concis; mais l'érudition actuelle n'a pas un reproche d'inexactitude à lui faire. » Voyez aussi Dussieux, *Essai sur l'histoire de l'érudition orientale*, p. 57. (*Note du traducteur.*)

Européen qui sut réellement cette langue fut sir William Jones, qu'une passion enthousiaste pour la poésie orientale amena au Bengale en 1783. Ses efforts réussirent à fonder à Calcutta la société asiatique, dont la grande publication (*Asiatic researches*) devint dès lors un foyer pour les recherches scientifiques relatives à l'Inde. En 1785, un jeune marchand, J. Wilkins, publia la première traduction directe du sanscrit; c'était la *Bhagavadgîtâ*, épisode philosophique tirée de la grande épopée du *Mahâbhârata;* deux ans plus tard, en 1787, il y joignit une traduction de l'*Hitopadêça*, recueil de fables. Jones et Wilkins furent frappés dès l'abord par la grande affinité de grammaire et de vocabulaire qui règne entre le sanscrit et les langues classiques, et Jones arriva bientôt à cet égard à des vues tout à fait positives. En 1789, il fit paraître sa traduction du drame de *Çakuntalâ*, qui obtint une réputation universelle, et dont la fine délicatesse de sentiment excita le plus haut intérêt pour une littérature qui possédait de pareils joyaux. Alors commença pour les études indiennes une époque pleine d'activité, dans laquelle les grammaires, les textes et les traductions se disputèrent à l'envi l'attention publique. William Jones, mort en 1794, fut remplacé à la tête de ces travaux par un homme d'une rare sagacité et d'une activité incroyable, H. Th. Colebrooke, celui de tous les Européens qui pénétra le plus profondément dans le génie de la langue sanscrite; à côté de lui on distinguait un homme encore vivant aujourd'hui, l'honorable Horace Hayman Wilson, qui publia en 1819 le premier dictionnaire sanscrit, dont on prépare maintenant la troisième édition.

L'intérêt fut excité aussi en Europe, et *Çakuntalâ* y fut reçue avec enthousiasme. On crut avoir trouvé dans la philosophie mystique des Indiens la source originaire de la sagesse antique. Le blocus continental empêcha cependant pour quelque temps les livres publiés dans l'Inde et en Angleterre de pénétrer dans les États de l'Europe; mais un officier anglais, nommé Hamilton, qui, se trouvant prisonnier à Paris, y étudiait les manuscrits indiens de la Bibliothèque impériale, initia plusieurs savants à la connaissance du sanscrit, et parmi eux un Allemand d'un nom bien connu, Frédéric Schlegel, dont l'ouvrage « *Sur la langue et la sagesse des Indiens,* » publié en 1808, donna des renseignements précieux, et fit surtout époque en démontrant la possibilité d'apprendre le sanscrit en Europe et sans le secours d'un professeur indien. A partir de ce jour, l'Allemagne devint le berceau des études sanscrites[1], grâce surtout aux travaux de deux hommes célèbres, dont

[1] La première grammaire sanscrite, tirée des papiers du jésuite Hanxleden, fut publiée

l'un vit encore parmi nous, Guillaume Schlegel et Franz Bopp. Schlegel et son école, à la tête de laquelle brille le nom de Lassen, se vouèrent surtout à la publication et à la critique des textes, à la littérature et aux antiquités de l'Inde; Bopp s'occupa exclusivement de la linguistique, sur deux points de laquelle il a laissé peu de chose à faire après lui : rendant, d'un côté, l'étude du sanscrit tout à fait accessible par ses excellentes grammaires, son glossaire et ses éditions avec traduction latine de plusieurs épisodes du Mahâbhârata, et de l'autre, fondant la grammaire comparative par ses recherches sur la parenté des langues indo-européennes entre elles. De ses travaux et de ceux de Jacob Grimm sur les langues tudesques date une ère nouvelle pour la philologie. On crut même, quand le premier enthousiasme fut dissipé, que la littérature indienne n'avait que fort peu de morceaux égaux ou du moins analogues à *Çakuntalâ* et à la *Bhagavadgîtâ,* que son développement historique était de peu de valeur, et que la science des langues devait seule gagner à ces études. On avait cessé de compter sur de grands résultats historiques et littéraires et de prendre intérêt aux investigations tentées dans cette direction, quand elles furent éclairées d'une lumière nouvelle par l'étude des livres sacrés primitifs de l'Inde, les *Védas*. Jusque-là on n'avait pratiqué que la littérature de la dernière période, où, malgré beaucoup d'élégance, de délicatesse et de profondeur en certains endroits, l'esprit indien en général révèle trop sa déchéance et son immobilité. Mais depuis que le regrettable F. Rosen, modèle trop tôt disparu de la science et du caractère allemand, eut ouvert l'accès aux anciens chants du Véda, source première de la littérature indienne[1], de ce moment date une époque nouvelle, dont le développement fut d'ailleurs favorisé par la libéralité du roi de Prusse, qui au même instant dotait la bibliothèque de Berlin d'un riche trésor de manuscrits sanscrits. En Allemagne comme en France, où Eugène

en 1790 à la Propagande de Rome, par un missionnaire catholique autrichien, le carme Ph. Werdin, en religion frère Paulin de Saint-Barthélemy, qui avait vécu de 1776 à 1789 à la côte de Malabar. Un an avant sa mort, il publia un grand ouvrage sur l'Inde (*Systema Brahmanicum liturgicum*, Rome, 1791; voyez sur le P. Paulin de Saint-Barthélemy l'article d'Abel Rémusat, dans la *Biographie universelle* de Michaud). Mais ses œuvres sont sans valeur scientifique, et n'eurent aucune influence sur les études sanscritiques. Un roman allemand, de tendance républicaine-socialiste, « *Dya na sore ou le Voyageur*, » qui parut anonyme en 1789, à Vienne et à Leipzig (chez J. Stahel), et dont l'auteur était le capitaine W. F. Meyern, prit pour se dérober à la censure le sous-titre de « Histoire traduite du sanscrit », mais il n'a rien de commun avec la littérature indienne.

[1] Rigvéda-Sanhita, *liber primus, sanskrite et latine, edidit Fr. Rosen*. 1 vol. in-4°; Londres, 1838. (*Note du traducteur.*)

Burnouf a été le grand maître, en Angleterre, en Amérique, et surtout dans l'Inde elle-même, il règne aujourd'hui une activité nouvelle; le directoire de la compagnie des Indes en est le principal soutien : il sait apprécier l'importance scientifique et pratique de ces études, et les favorise partout, dans l'Inde, en Angleterre et même en Allemagne, en subventionnant les publications de textes qui sont le premier besoin à satisfaire. Nous n'en sommes encore qu'au commencement, le nombre des travailleurs est bien petit, et ils ont devant eux une tâche immense, mais déjà ils peuvent en déterminer les contours et les limites. Je vais maintenant tâcher d'exposer clairement quels sont les points aujourd'hui mis en lumière et ceux qui restent à éclairer.

Au premier rang, il faut compter les résultats acquis sur l'état antéhistorique de la race indo-européenne. La comparaison de la grammaire sanscrite et surtout des formes védiques, qui sont les plus anciennes, avec les grammaires celtique, grecque, latine, germanique, letto-slave et persique, démontre que ces langues ont toutes une même origine; et la gradation des sons et des formes nous amène au sanscrit comme à celle de toutes qui a le mieux conservé les traits primitifs et qui s'est le moins écartée de la langue originelle. Mais si l'on admet l'existence d'une langue originelle, que l'identité de formation grammaticale entre les idiomes dérivés fait nécessairement supposer, il faut que le peuple qui la parlait ait été également un. Les nations indo-européennes aussi bien que leurs langues apparaissent donc comme le résultat d'un fractionnement successif du peuple primitif et de son langage, et le plus ou moins de communauté de sons et de formes que ces langues offrent entre elles et avec le sanscrit témoigne si la séparation du tronc commun a eu lieu plus tôt ou plus tard. Le manque de monuments historiques qui remontent à une telle antiquité est donc suppléé par les langues, qui fournissent un témoignage équivalent, et que les rapprochements géographiques viennent confirmer plus tard, quand on entre dans les temps historiques. Si les flexions et les rapports grammaticaux ne sont que le squelette d'un idiome et ne donnent pas l'image de la vie du peuple qui l'a parlé, les mots eux-mêmes, le vocabulaire, sont la chair qui revêtait ce squelette et les nerfs qui lui communiquaient l'activité vitale. On conclut, par les mots communs entre ces langues, que les choses qu'ils désignent étaient la propriété matérielle ou morale du peuple primitif; au contraire, les mots possédés seulement par quelques-unes d'entre elles et manquant aux autres désignent des choses ou des idées qui n'ont pris naissance qu'après la séparation des peuples. Le sanscrit a conservé un grand

nombre de racines qui se sont perdues dans les autres langues, et cette circonstance permet encore de reconnaître la véritable origine d'une foule de mots qui en dérivent, et qui n'avaient pour nous jusque-là qu'une signification purement symbolique. Nous pénétrons ainsi jusqu'à la pensée de nos ancêtres, et nous voyons comment, dans la fraîcheur naïve de leur intelligence, ils savaient nommer les choses du nom le plus frappant et le plus expressif. Enfin la connaissance des chants, des mœurs et des usages des Indiens védiques nous donne des points d'appui pour reconstruire la vie religieuse des époques antéhistoriques et leur conception des forces divines et naturelles, car nous y retrouvons une grande partie des idées de la mythologie classique et germanique, et cette identité nous reporte à l'époque primitive de la vie commune. Mais sur ce terrain on est loin d'être arrivé à rien de définitif; tout est encore livré à l'hypothèse et à la conjecture.

Essayons donc d'esquisser en quelques traits l'image de cette époque primitive, autant que le permettent les connaissances actuelles.

L'identité de la plupart des mots qui se rapportent à la parenté démontre que la vie de famille était en grand honneur chez nos premiers ancêtres; non-seulement les parents directs, les enfants et les frères, mais encore les collatéraux et les alliés, portent les mêmes noms dans la plupart des langues indo-européennes. L'étymologie tirée des racines qui subsistent dans le sanscrit nous apprend que le père signifie le protecteur; la mère, celle qui ordonne et distribue; le frère, le porteur, l'aide; la sœur, celle qu'on soigne; la fille, la laitière [1]; toutes expressions qui nous font remonter à l'état patriarcal le plus simple. Une vie pastorale active est prouvée par les noms de la vache (qui marche lentement), du bœuf (le fertilisant), du taureau, de la chèvre, du mouton, de la truie (la féconde), du cheval, etc. Le chien (le rapide) protégeait les troupeaux, dont le loup (le déchirant) et l'ours (le brillant, à cause de sa fourrure) étaient la terreur. La souris (la voleuse) pillait les provisions, le taon bourdonnait, la mouche piquait, le serpent rampait. Oie, canard, pigeon, pic-vert, coucou, pinson, babillaient et chantaient; le coq avait aussi son chant particulier. Le lièvre courait en bondissant et le sanglier labourait la terre avec ses défenses. Les demeures étaient fixes et munies de portes. Les chariots et les bateaux servaient au transport à travers champs et rivières. La charrue labou-

[1] Les étymologies indiquées ici par M. Weber ne sont pas toutes d'accord avec celles que donne M. Bopp dans son glossaire. Remarquons aussi qu'elles ne se rapportent pas toujours au mot français correspondant. Ainsi, ce n'est pas *fille*, mais θυγάτηρ, allem. *Tochter*, qui signifie originairement une laitière. (*Note du traducteur.*)

rait les champs; l'orge et le blé donnaient la farine et le pain. On avait en abondance des vêtements, des meubles et des armes, épée, lance, couteau, flèches, le tout en airain. L'hydromel enivrant excitait aux chansons; les instruments de musique étaient de grandes coquilles et des tubes de roseaux. Les combats servaient de passe-temps, et l'orgueil de la race était déjà si grand, que le mot *barbare* (bègue), désignant les étrangers qui parlaient une autre langue, remonte jusqu'à cette époque. L'ennemi vaincu devenait esclave. Chaque groupe social avait à sa tête un chef, protecteur, maître, général durant la guerre et juge pendant la paix. Le pays qu'on habitait était montagneux, très-arrosé, et couvert de bois dont le chêne était l'essence principale. L'hiver était dur; outre son nom, celui du printemps l'indique aussi, car il signifie « la saison qui revêt (les végétaux) ». On adorait le soleil comme principe producteur; on célébrait les lueurs brillantes de l'aurore; la lune servait à mesurer le temps. Les étoiles étaient des archers qui lancent des rayons lumineux, et au milieu d'elles brillait surtout la grande Ourse, dont le nom grec ἄρκτος signifie aussi « la brillante ». Le tonnerre, l'éclair, la tempête, les nuées et le vent imprimaient la terreur dans les esprits timides. Le ciel qui tout enveloppe, et dont le nom grec οὐρανός correspond au *varouna* védique, passait pour le père de la création, comme la terre en était la mère. Le sombre dieu des nuées dérobait dans ses cavernes obscures les vaches d'or, représentant les rayons des astres et surtout du soleil, et les eaux bienfaisantes du ciel; mais le dieu du tonnerre l'abattait sous ses traits et délivrait les vaches captives. Le compagnon du dieu de la foudre dans ce combat était le vent, sous la forme d'un chien qui chasse et pousse les nuages. Sous cette même forme on lui donnait encore la mission de conduire à leur destination, fidèlement et par le droit sentier, les âmes des justes égarées dans les airs après leur mort; car cette époque possédait déjà l'idée d'une autre vie et d'un monde des bienheureux séparé de celui-ci par un large fleuve (le fleuve de l'air). Les forces indomptables de la nature éveillaient en l'homme le sentiment de sa propre faiblesse; il la reconnaissait en les adorant et en leur offrant ses hymnes et ses sacrifices, et se les représentait sous des formes bienveillantes ou terribles, qu'il revêtait dans sa fantaisie des attributs sensibles qu'il avait sous les yeux. C'est aussi à ce temps qu'il faut faire remonter le mythe de Manou, premier homme et premier père, et celui d'un grand déluge qui engloutit toutes choses, et dont Manou seul fut sauvé. Ces deux traditions se retrouvent chez les Sémites, et prouvent, avec quelques autres considérations tirées des langues, que, dans le principe,

les deux races n'en faisaient qu'une, mais qu'elles se séparèrent avant que leur commun langage eût acquis la précision grammaticale.

Le tableau que nous venons de tracer manque presque entièrement de traits d'où l'on puisse inférer dans quel pays vivaient nos ancêtres. C'est un principe historique de toute antiquité d'en chercher le siége en Asie : cependant l'absence d'animaux particuliers à cette partie du monde, dans l'énumération que nous avons faite tout à l'heure, semblerait y mettre obstacle, s'il ne s'expliquait simplement par le manque de ces animaux en Europe, qui fit que leur nom s'oublia ou fut transporté à d'autres animaux analogues. En général le climat du pays que nous cherchons devait être plutôt froid que chaud, tempéré à peu près comme l'Europe, ce qui nous conduit au plateau de l'Asie centrale, et à ces bords de l'Oxus supérieur, qui dès l'antiquité ont été pris pour le berceau de l'espèce humaine[1]. Évidemment les Celtes émigrèrent les premiers, car leur langue ne possède encore qu'une grammaire incertaine, et c'est elle qui a le moins de rapports avec les autres idiomes de la famille. Ils furent suivis des Pélasges, qui se séparèrent ensuite en Grecs et en Latins ; et plus tard de la race germano-slave, qui se divisa en Germains d'un côté, et de l'autre en Prussiens, Lettes et Slaves proprement dits[2]. Ceux qui occupèrent le plus longtemps ensemble le foyer originel furent les Perses et les Indiens, ou, pour leur donner le nom qu'ils se donnaient eux-mêmes, les *Aryens* (honorables).

On doit compter comme un second grand résultat des études indiennes, la lumière qui a commencé à se faire depuis peu sur l'époque où les Indiens et les Perses vivaient ensemble, et qu'on peut nommer la période aryenne, et par suite sur l'histoire des Perses et de toute l'Asie antérieure. Le rapprochement avec le sanscrit a seul permis de comprendre la langue des livres sacrés de la Perse, et par celle-ci l'idiome voisin, employé dans les inscriptions cunéiformes de Persépolis, et par ces inscriptions de déchiffrer celles des rois assyriens de Ninive, écrites en langues toutes différentes. Ce champ immense qui vient de s'ouvrir à l'histoire et à l'archéologie et qui donnera sur le monde antique des documents inattendus, est donc une conquête indi-

[1] C'est la partie du Turkestan appelée Boukharie. Voyez sur cette géographie primitive, Renan, *Origine du langage*, chap. XI. (*Note du traducteur.*)

[2] Dans l'ouvrage qu'il a publié avec A. Kuhn sous le titre de : *Mémoires sur l'étude comparative des langues ariques, celtiques et slaves*, page 11 et suiv., A. Schleicher soutient par de très-fortes raisons que les Slavo-Germains ont dû émigrer plus tôt que les Gréco-Latins. Cependant on a des raisons non moins fortes pour soutenir le contraire, et cette controverse n'est pas encore en état d'être décidée.

recte des études sanscrites; car sans elles le contenu de ces inscriptions serait resté une énigme.

Les textes sacrés de la Perse n'ont pas moins éclairé la période aryenne, où cette nation ne faisait encore qu'un avec les Indiens. Il résulte de leur examen qu'à ce moment des idées morales avaient commencé à s'adjoindre à l'ancien symbolisme tout physique des dieux primitifs; ainsi le vieux Οὐρανός (*Varouna*), le dieu du ciel, était devenu un juge que ses célestes envoyés instruisaient de toutes les actions des hommes. La séparation des Aryens en Perses et en Indiens paraît même due principalement à ce mouvement religieux, les Perses inclinant vers les divinités morales et les adorant exclusivement, tandis que les Indiens tenaient à l'ancien naturalisme, qui finit chez eux par étouffer peu à peu le culte moral, affaibli d'ailleurs par l'émigration de ses principaux adhérents. Chez les Perses, au contraire, la religion devint un système fortement lié, probablement sous l'action d'un grand homme, comme ils le prétendent eux-mêmes dans la tradition de Zoroastre, et les dieux du symbolisme physique furent relégués dans la classe des démons, de la même façon que plus tard les païens convertis au christianisme firent de leurs anciens dieux des esprits mauvais, des magiciens et des diables. Cependant quelques-uns des dieux primitifs, dont la mythologie avait fortement personnifié les actes, furent représentés à la manière grecque, comme des héros et des sages placés aux premiers âges de la race. Tels sont les anciens rois si admirablement décrits dans l'épopée persane de Firdousi, avec des souvenirs historiques réels évidemment mêlés à l'élément divin.

Nous arrivons à l'Inde elle-même et aux connaissances que les récentes études ont procurées sur le développement historique de cette race, dont la langue sacrée est le monument qui approche le plus près de celle que parlaient nos communs ancêtres, de même que sa vie spirituelle est l'image la plus fidèle de leur vie. Avant qu'on connût les Vêdas, le présent et même le passé de l'Inde pouvaient difficilement être pris pour le portrait des temps primitifs; mais depuis que les Vêdas ont permis de suivre l'histoire de ce pays à partir de sa grandeur originelle jusqu'à sa chute présente, on peut affirmer avec confiance qu'on possède dans les Indiens de l'époque védique une image qui reproduit exactement les traits des pères de la race indo-européenne, et à laquelle rien d'essentiel ne sera plus changé pour l'ensemble, lors même qu'il pourrait survenir quelques détails nouveaux.

Les plus anciens chants des Vêdas nous montrent la nation aryenne encore hors de l'Inde, ou en touchant tout au plus les frontières au

nord-ouest, c'est-à-dire occupant le Panjâb, entre le Caboul et l'Indus. A partir de ce moment, on peut suivre pas à pas, dans la littérature sanscrite, les progrès de l'invasion. Elle part du Çatadrou (Sutledge), au nord du grand désert de Marvar, et se dirige vers la Sarasvati, autre rivière qui se perd dans les sables; à ce point, il doit s'être fait une longue halte, car le pays en conserva désormais un caractère sacré. Il forma plus tard la limite entre l'Hindoustan brahmanique et les Aryens de l'ouest, qui continuaient la vie indépendante des aïeux. L'invasion continua le long de la Yamounâ (Jumna) et du Gange, et à l'époque d'Alexandre le Grand, on peut même dire deux ou trois siècles plus tôt, à celle du réformateur Bouddha, le pays tout entier jusqu'au Bengale était non-seulement dans la pleine possession des Aryens, mais encore le brahmanisme y régnait sans partage, et les Grecs ne rapportent pas même un souvenir de l'invasion.

Avant l'arrivée des Aryens, l'Inde était déjà habitée par de puissantes races sauvages, dont quelques débris ont conservé leur indépendance jusqu'à nos jours dans les vallées des districts montagneux. Elles abandonnèrent d'autant moins le sol sans combat à l'invasion des étrangers, qu'ils les traitaient avec un violent mépris, et que dans la constitution politique qu'ils établissaient ils ne leur accordaient, comme à des barbares, que le rang le plus infime. On trouve d'ailleurs les traces les moins équivoques de leur résistance, et on peut conjecturer combien il fallut de temps pour les soumettre. De l'ouest à l'est de l'Inde, depuis le fleuve Caboul jusqu'à la Sadânîrâ, on compte vingt degrés, ou trois cents milles géographiques, qu'il fallut conquérir pied à pied. Mille ans sont le moindre temps nécessaire pour la prise de possession, la mise en culture et la soumission au système brahmanique de cette immense contrée, et l'on se trouve ainsi reporté à 1500 avant Jésus-Christ comme à l'époque où les Aryens, encore fixés sur les bords du Caboul, commencèrent leur marche vers l'Inde. Ce n'est là d'ailleurs qu'un calcul fort incertain; mais on est obligé de s'en contenter, en l'absence de documents plus précis[1]. On est arrivé à un

[1] Ctésias rapporte le nom d'un roi indien, Stabrobates, qui aurait combattu contre Sémiramis. On a cherché à expliquer ce nom par *Sthâvarapati*, seigneur de la terre ferme, et à tirer de ce titre des conclusions historiques sur l'état de l'Inde à cette époque (*voyez* Duncker, *Histoire de l'antiquité*, II, 27); mais cette interprétation est erronée, et peu conforme à l'état de la langue pendant cette période. Dans le nom de Stabrobates, qui fut communiqué à Ctésias par les Perses, on verrait plutôt un *Çtaurapati*, seigneur des taureaux, comme on trouve sur les bords de l'Indus un *Açvapati*, seigneur des chevaux. M. Brandis commet une erreur complète, lorsque, dans son ouvrage

résultat à peu près semblable en s'appuyant sur des dates astronomiques; mais malheureusement ces dates sont tirées d'une uranographie qui n'appartient pas en propre aux Indiens, et qu'ils ont empruntée aux Sémites de Babylone. Le commerce avec ces derniers, par le golfe Persique et les bouches de l'Indus, paraît avoir été très-actif à une haute antiquité. L'Ophir biblique, fréquenté par les navires phéniciens du temps de Salomon, vers 1000 ans avant Jésus-Christ, doit être cherché sur la côte indienne d'Abhîra[1]; en effet, les marchandises qu'ils en tiraient, or, argent, pierres précieuses, bois de sandal, ivoire, singes et paons, portent des noms indiens ou sont même d'origine exclusivement indienne, et prouvent, en outre, dès cette époque l'existence d'un commerce par terre entre l'Indus et la côte de Malabar. Cette supputation, qui n'est fondée que sur des rapprochements géographiques, est encore fortifiée par la comparaison entre les institutions tant domestiques que politiques et religieuses de l'époque védique avec celles du temps du Bouddha et des Grecs. On en suit pas à pas, dans les monuments littéraires, le développement interne, de même qu'on assiste à l'extension géographique, et cette fois encore on peut supposer, avec toutes les chances possibles de certitude, qu'un espace de dix siècles n'a pas été trop long pour la gravité des modifications que l'on constate.

L'état domestique et politique des Aryens, tel qu'il est décrit dans les plus anciens chants du Vêda, est encore tout patriarcal, et se renferme dans un cercle très-simple de rapports naturels. Leurs occupations étaient la culture des champs, le soin du bétail et la guerre; leurs richesses consistaient en récoltes et en troupeaux. Le territoire était assez fertile pour permettre les demeures fixes et rendre inutile la vie nomade. Les familles vivaient isolées ou réunies en petits groupes; entre les diverses tribus il y avait des luttes fréquentes, poursuivies avec ardeur, surtout pour l'amour du butin. Chaque père de famille était prêtre en sa maison; c'était lui-même qui allumait le feu sacré, qui louait les dieux pour le bien qu'ils lui avaient fait ou le mal qu'ils

d'ailleurs recommandable *Sur ce que l'histoire a gagné au déchiffrement des inscriptions cunéiformes de l'Assyrie*, il parle (page 21) du nom de Stabrobates comme existant « dans les annales du peuple indien. »

[1] Dans son *Histoire du commerce phénicien* (Berlin, 1856), Movers a prétendu incidemment (page 58) qu'Ophir doit être cherché sur la côte orientale de l'Afrique; malheureusement on n'a pas les preuves de son opinion, ce bel ouvrage ayant été interrompu par la mort de l'auteur. Il parle aussi de voyages des Phéniciens dans l'Inde ultérieure, et identifie (page 23) le Phison avec le Gange, sans qu'on ait les motifs qui le faisaient penser ainsi; il est probable que, dans les deux cas, ils n'étaient pas d'une grande solidité.

lui avaient épargné, qui suppliait les divinités bienveillantes de le protéger encore, de bénir ses semailles, ses troupeaux et ses enfants, et les divinités mauvaises de détourner de lui leur colère et de la diriger contre ses ennemis; il demandait aussi le pardon de ses fautes, et l'immortalité comme récompense de ses bonnes actions. Les femmes étaient fort honorées : on les trouve citées comme poëtes et comme reines. L'élément sentimental et délicat de l'amour qui rapproche tant de nous la poésie indienne plus récente manque tout à fait dans les Vêdas; mais, en revanche, on n'y rencontre aucune lascivité voluptueuse, et les impressions qu'ils traduisent sont simples et naturelles. Le mariage était sacré et monogamique; le mari et la femme portaient tous deux le titre de maîtres de la maison, et adressaient aux dieux une prière commune. Le cheval était dompté, et le poëte chantait avec admiration la hardiesse du premier mortel qui avait osé monter sur son dos. On se servait beaucoup de bateaux, comme il était naturel dans un pays rempli de cours d'eau comme celui de l'Indus; il semble même qu'il soit question de voyages en pleine mer. On parle de marchands, mais rarement. On attachait un grand prix aux vases d'or, aux belles étoffes, aux chars solides. On se livrait avec passion au jeu des dés; la danse et la musique étaient fort cultivées aussi, surtout par les femmes. Outre l'hydromel, on connaissait le pouvoir enivrant du *sôma*, liqueur extraite par la pression de l'*asclépiade acide;* cette boisson, qu'une admiration naïve faisait adorer comme quelque chose de divin, était réservée pour être offerte aux dieux dans les sacrifices, afin de leur donner de la force dans leurs combats contre les puissances mauvaises de la nature. Des hymnes poétiques récités ou chantés accompagnaient le sacrifice du sôma et ceux où l'on offrait simplement du lait, du beurre, du riz, ou encore des animaux, surtout des chèvres.

Ces images de la vie du peuple aryen nous ont été conservées dans leur intégrité par les hymnes du Vêda. Leur témoignage n'a point été falsifié, et leur authenticité ne saurait être contestée. Il est vrai qu'ils ont été réunis beaucoup plus tard sous leur forme actuelle; ce travail s'est fait dans l'Hindoustan même, et, à ce qu'il paraît, dans la partie du pays la plus orientale, au temps de la splendeur des royaumes de Kôçala et de Vidêha, que l'on peut placer hypothétiquement deux ou trois cents ans avant l'apparition du Bouddha, c'est-à-dire vers le septième ou le huitième siècle avant Jésus-Christ. Mais on n'a aucun renseignement précis pour décider si ce premier arrangement fut écrit, ou s'il continua d'être oral, comme la transmission des Vêdas

l'avait toujours été jusque-là. Cette dernière supposition paraît la plus probable, lors même qu'à cette époque les Indiens auraient déjà été en possession de l'écriture, qu'ils empruntèrent aux Sémites; en effet, dans les commentaires des hymnes qui appartiennent, au moins en partie, à la même époque, et qu'on appelle *Brâhmanas,* il se trouve de nombreuses expressions qui ne peuvent s'expliquer que par une tradition réellement orale; ainsi, par exemple, les mesures et les directions sont souvent indiquées par ces mots : « Haut comme cela, par là, par ici, » qui ne pouvaient avoir de sens qu'autant qu'un geste les accompagnait. Néanmoins on peut supposer avec une grande probabilité que le texte des hymnes n'a pas souffert d'altérations essentielles, et qu'il est parvenu jusqu'à nous dans sa forme originaire. Quand la nation quitta ses anciens foyers pour marcher vers l'est, elle emporta avec elle les chants qu'elle adressait aux dieux; ils servirent au même usage dans la nouvelle patrie; le soin qu'on prit de les conserver à mesure qu'on s'éloigna davantage des lieux et des circonstances qui les avaient fait naître, et que, par suite, ils devinrent moins intelligibles, ne fit qu'accroître leur importance et leur sainteté. Par la même raison, s'accrut aussi l'importance des personnes dans la mémoire desquelles ils étaient gardés. C'étaient les familles des anciens poëtes qui possédaient la tradition des textes, de leur origine, et l'explication des mots vieillis et des tournures obscures. Si de plus, dans les temps primitifs, le sacrifice avait déjà chez les Aryens une haute importance, quand ils furent entrés dans l'Hindoustan, il en prit une bien plus grande encore, en devenant la marque essentielle de leur séparation d'avec les indigènes. En face de la sauvage grossièreté de ces derniers, l'esprit religieux des Aryens, le plus développé des peuples à cet égard, sauf peut-être les Juifs, trouva dans le sacrifice son centre et son affirmation. On s'attacha dès lors non-seulement à conserver avec le plus grand soin toutes les coutumes qui s'y rapportaient, mais encore à les étendre considérablement; le rituel fut composé et fixé dans ses détails les plus minutieux, et l'on détermina soigneusement chacun des actes du sacrifice, avec les mots et les chants qui devaient l'accompagner. Il y eut des sacrifices pour le matin et pour le soir, pour chaque nouvelle lune, pour le commencement des trois saisons de l'année, pour chacune des grandes circonstances de la vie et pour mille autres occasions, et, avec la quantité de choses à observer, il devint impossible au père de famille d'offrir son sacrifice lui-même; il fallut qu'il s'adressât à ces familles qui connaissaient les chants et les actes adaptés à la circonstance, et avaient même fort amplifié ces der-

niers. Il se forma ainsi avec le temps des familles de prêtres, qui se posèrent comme seules en possession de la vraie science du sacrifice, et l'appliquèrent pour le profit et l'assistance du reste de la population, qui ne pouvait plus sans leur intermédiaire faire agréer ses offrandes aux dieux. Ils tinrent leur science secrète, se la transmettant seulement entre eux, et parvinrent ainsi à n'être plus de simples savants, mais des représentants de la Divinité, et à s'élever autant au-dessus du reste de la nation aryenne, qu'elle-même s'élevait au-dessus des indigènes. Telle est l'origine de la caste des brahmanes, dont le nom vient de *brahman*, prière, et désigne spécialement les hommes de prière. Le même nom est porté par les ouvrages (*Brâhmanas*) qui traitent du culte dans ses rapports avec la prière, au point de vue du dogme, du symbole et du rituel; ces livres contiennent en germe une grande partie de la littérature indienne postérieure.

De même que les Aryens ne s'étaient pas établis dans l'Inde sans rencontrer une vive résistance, la puissance croissante des brahmanes trouva dans la nation même une grande opposition. Les légendes des temps postérieurs nomment plusieurs rois qui osèrent lever un bras impie contre les *dieux humains :* ainsi se nommaient eux-mêmes les brahmanes. Mais en vain; fidèles au principe de diviser pour régner, les prêtres avaient su scinder le peuple en deux parties : avec leur aide, les familles et les entourages des anciens petits rois et chefs de tribus avaient été en augmentant et fortifiant toujours la suprématie que leur richesse et leur puissance leur assuraient déjà dans les vieilles mœurs; le reste du peuple tomba, en face de cette caste royale de guerriers, dans le même état d'infériorité et de soumission où elle se trouvait elle-même par rapport aux brahmanes. Les *Brâhmanas* contiennent des aveux tout à fait naïfs sur le but de cette division. Avec le temps, l'organisation de ces castes se régla minutieusement, et tout ce qui regardait les classes mêlées, issues de mariages entre castes différentes, fut fixé par des lois énergiques, allant presque jusqu'à la terreur, dans le but de rendre impossible toute influence et toute immixtion des castes inférieures, et surtout des indigènes, dans la constitution brahmanique, et d'arriver même à leur ôter toute espèce de libre mouvement. C'est ainsi que les brahmanes parvinrent à constituer à leur profit une hiérarchie qui n'a pas eu d'égale dans le monde. Dès le sixième siècle avant Jésus-Christ, elle était déjà si fortement enracinée, que le bouddhisme, qui s'éleva contre elle, et qui ouvrait l'accès du développement spirituel à toutes les classes sans exception, ne l'ébranla que pour un temps, et qu'après une lutte de plus de dix

siècles, il dut lui céder la place et sortir de l'Inde, où elle règne encore aujourd'hui sans rivale [1].

La modification des idées religieuses des Indiens suivit pas à pas le développement de la constitution brahmanique, et resta en rapport constant avec elle. Les premiers chants du Vêda nous font remonter, comme nous l'avons vu, jusqu'à la période aryenne, où les Indiens et les Perses vivaient ensemble, et adoraient les mêmes divinités morales et physiques. Nous avons déjà indiqué que la séparation des deux peuples paraît avoir été une conséquence de la préférence des Perses pour les divinités morales, par opposition à celles qui symbolisaient la nature. Réciproquement chez les Indiens, dans les parties des Vêdas postérieures à cette époque, les divinités morales reculent peu à peu devant les dieux physiques; et, pour ces derniers, les idées qui les avaient fait naître s'effacent aussi, bien qu'ils continuent en partie d'exister sous de nouvelles formes; peu à peu il vient s'y rattacher de nouvelles abstractions empruntées aux idées morales, mais dues plutôt à la réflexion qu'à la spontanéité du sentiment religieux. Plus tard encore, en face de cette pluralité d'êtres divins, la spéculation s'efforce d'atteindre à l'unité en les classant et en les subordonnant. Le principe de ce classement est d'abord, comme les divinités primitives, emprunté à la nature elle-même : dieux du ciel, de l'air et de la terre, ayant leurs chefs et leurs principaux représentants dans le soleil, le vent et le feu. Mais la spéculation, qui a grandi dans ces premiers travaux, veut aller plus loin, et au delà de ces trois éléments elle cherche une unité qui en soit la base cosmologique; elle la trouve dans le *Brahman* neutre [2], considéré comme élément indéterminé, absolu, illimité, et par suite impersonnel. Le caractère éternellement infini de cette âme du monde qui pénètre toutes choses est posé en face de la particularité humaine, et le plus haut degré de la spéculation consiste à parvenir à l'orgueilleux sentiment, et même à la conscience réelle de l'unité qui absorbe tous les esprits personnels dans ce grand être, comme les gouttes d'eau dans l'Océan. Mais pour atteindre à cet état bienheureux, il faut d'abord

[1] Résumons, pour plus de clarté, cette remarquable vue sur la formation des castes indiennes. Aux temps classiques de la loi de Manou, on reconnaît quatre castes : I. Les *Brahmanes*, ce sont les prêtres. II. Les *Kshattriyas*, ce sont les anciens chefs des tribus; constituant maintenant les nobles, les guerriers. III. Les *Vaïçyas*, cultivateurs, marchands, artisans, c'est la masse d'origine aryenne. IV. Les *Çoudras*, ou serfs, ce sont les aborigènes vaincus et entrés dans la société brahmanique. (*Note du traducteur*.)

[2] Par opposition au *Brahmâ* masculin, adoré comme divinité exotérique. (*Note du traducteur*.)

avoir rompu les liens qui constituaient la sensibilité, la particularité, en un mot la personne, ne plus rien savoir et ne plus rien vouloir du monde, de ses plaisirs et de ses douleurs. Telle est l'origine du mépris des Indiens pour le monde et la vie[1], et de leur esprit ascétique si admiré des anciens Grecs, malgré les dispositions naturelles toutes différentes de ceux-ci.

Il est d'ailleurs évident qu'une existence livrée ainsi à la pure contemplation de l'Être universel ne pouvait être que le partage d'un petit nombre d'hommes, retirés la plupart dans les bois, où il menaient la vie des ermites, afin que rien ne vînt distraire leurs contemplations. La foule des esprits moins énergiques, qui composaient avec ceux-là la partie pensante de la nation, se contentaient de la conception très-peu déterminée d'un Dieu suprême, maître des dieux et des créatures, sans se demander d'où il venait, mais avec l'espoir de parvenir dans l'autre monde à la vie éternelle, idée qui peu à peu fit place à la doctrine nouvelle de la métempsycose. Quant aux masses, elles restèrent fidèles à l'ancien polythéisme, qui suffisait à leurs instincts irréfléchis; et les dieux de l'air et ceux de la terre, dont l'influence était la plus directe et la plus immédiate, occupèrent de plus en plus le premier rang dans ce panthéon, mais en subissant tant de modifications et tant de fusions, que dans la plupart des cas il est presque impossible de suivre le passage des anciens dieux aux nouveaux. Les luttes suscitées par les indigènes, l'insécurité, les chances de la vie, firent longtemps préférer le culte des divinités méchantes dont il fallait détourner le courroux. On peut admettre aussi que les indigènes introduisirent dans

[1] On nous permettra ici de ne pas partager tout à fait l'opinion de M. Weber. Il pense que l'ascétisme des Indiens serait né de leur système philosophico-religieux : mais alors d'où serait né le système lui-même? Car on n'admettra pas sans doute qu'une doctrine qui a si profondément influé sur une nation tout entière, soit éclose par hasard dans la tête de quelques penseurs. Nous serions plutôt disposés à croire que c'est le système qui a pris naissance dans les dispositions ascétiques de la nation. La vie présente fatiguait énormément les Indiens, d'abord parce que, appartenant à la race indo-européenne essentiellement faite pour la zône tempérée, ils étaient comme égarés sous un climat dont la chaleur les énervait; ensuite parce que, les idées morales étant faiblement développées chez eux, comme le prouve leur séparation d'avec les Perses, ils ne concevaient, pour se soutenir, aucun but à l'activité que leur corps supportait si mal. Leur idéal se forma donc de l'absence de toute action, d'un repos complet, et, pour mieux dire, de la virtualité absolue. Le *Nirvâna* des bouddhistes, qui est l'anéantissement complet de toute phénoménalité, en est la plus exacte expression. C'est pourquoi rencontrant dans la métaphysique l'idée de l'être pur et indéterminé considéré comme *substratum* de toutes choses, ils s'y attachèrent avec ardeur et aspirèrent à s'y absorber, précisément parce qu'elle est de toutes la plus vide et la plus voisine du néant. (*Note du traducteur.*)

le culte, comme ils le firent dans la langue, des éléments étrangers, puisqu'on les voit maintes fois entrer, soit par la force, soit par suite d'aptitudes reconnues, dans la troisième, et même jusque dans la seconde caste de la société brahmanique. Une riche mythologie se créa ainsi peu à peu sous l'influence de la poésie populaire, tantôt prenant les antiques actions des dieux pour en faire des légendes moitié mythiques et moitié historiques, dans lesquelles le nom principal du dieu, ou seulement son surnom, se transformaient en un héros humain; tantôt, au contraire, changeant les grands hommes en fils des dieux, et même en divinités complètes. A cet Olympe voluptueux, représenté sous les couleurs les plus sensuelles, répondaient parfaitement les mœurs relâchées du peuple, corrompu par l'influence nouvelle d'un climat chaud et par les produits séduisants de la nature indienne, qui ne tardèrent pas à lui faire perdre l'énergie et la simplicité de ses anciennes coutumes.

Au milieu de ces mœurs sensuelles et de cette oppression causée par la hiérarchie brahmanique, un homme se leva, qui, se donnant à lui-même le nom de *Bouddha,* « l'éveillé, le sage, » entreprit de réformer ce double état de choses. C'était le fils d'un roi de l'Inde orientale; il avait été élevé au sein du bien-être; mais amené par ses réflexions à reconnaître la fragilité de tout ce qui est terrestre, il abandonna les siens, et se mit à vivre d'aumônes et à se consacrer exclusivement à la contemplation et à l'enseignement. « L'instabilité, et par suite la séparation et la douleur, sont l'indispensable condition de toute existence; toute existence nouvelle a sa cause dans les passions d'une existence précédente; étouffer les passions est donc le seul moyen d'éviter une nouvelle existence et la douleur qui l'accompagne; il faut vaincre ce qui empêche d'étouffer les passions. » Telles étaient « les quatre vérités sublimes » qui, prenant leur base dans le système de la métempsycose, alors adopté par tout l'Hindoustan, furent le point de départ et la conclusion de la doctrine bouddhique. Quoiqu'elle n'offrît en elle-même rien de bien nouveau, et qu'elle fût parfaitement identique au fond avec celle des brahmanes anachorètes, la façon dont le Bouddha la présenta fut vraiment nouvelle et inaccoutumée. Les brahmanes ne l'enseignaient que dans les bois et à des disciples de leur propre caste; le Bouddha se mit avec les siens à parcourir le pays de ville en ville, et à prêcher sa doctrine au peuple entier; acceptant comme adhérents des hommes de toutes les castes, sans distinction de naissance, il leur donna rang dans son association seulement d'après l'âge et l'intelligence, et leur offrit ainsi à tous, même au plus humble, la possibi-

lité de se délivrer des liens de la naissance en acceptant son enseignement. Cette tolérance universelle, cette compassion réciproque prêchée également à tous les habitants de cette misérable terre, et l'universalité pratique qui en résulta pour cette doctrine, voilà les marques qui n'ont pas cessé de la caractériser, car son côté spéculatif, l'anéantissement de l'existence personnelle [1] considéré conmme le but suprême de la vie, a subi bien des modifications. C'était, au moins à notre connaissance, la première fois dans le monde qu'il s'offrait un esprit assez hardi pour renverser les barrières des races et des nationalités et appeler tous les hommes au partage d'un sort commun, qui, il faut l'avouer, n'était ici qu'une commune misère. Cet appel à tous, et spécialement aux membres souffrants du peuple indien, eut un immense retentissement, et si les principes de la morale bouddhique n'avaient pas été trop rigides, si, d'autre part, sa tolérance et sa douceur n'avaient pas énervé sa force défensive, la hiérarchie brahmanique aurait difficilement résisté à cette attaque; mais les brahmanes surent détourner le peuple de ces préceptes froids et sévères, et le ramener aux idoles de sa fantaisie sensuelle, à des cultes excitant de plus en plus exclusivement la volupté ou la terreur; et comme plus tard les tendances universalistes du bouddhisme attirèrent à lui les Grecs et les Indo-Scythes, qui pendant si longtemps régnèrent au nord-ouest de l'Inde, les brahmanes en profitèrent encore pour ameuter, sous prétexte de nationalité, le patriotisme des princes indiens, faire chasser les étrangers, et anéantir ensuite les bouddhistes de l'intérieur par une sanglante persécution.

En général, surtout dans les temps de sa pureté première, l'influence du bouddhisme sur l'Inde a été bienfaisante. On en possède un précieux témoignage historique du troisième siècle avant Jésus-Christ. Ce sont des inscriptions sur des rochers, appartenant au roi bouddhiste Piyadasi [2]; on les a trouvées, toujours les mêmes, dans des dialectes différents, à l'est, au nord-ouest et au sud-ouest de l'Inde. Elles recommandent à tous les sujets du roi la paix, le respect et la tolérance réciproques, la conduite bienveillante envers le prochain et l'observation de la loi : sujet rare pour de pareils monuments, car dans presque toutes les autres inscriptions royales que l'histoire a conservées, il n'est question que de guerres sanglantes, de batailles et de conquêtes.

[1] *Nirvâna.* (*Note du traducteur.*)

[2] Forme *palie* du sanscrit *priyadarçin*, le bienveillant, surnom du roi *Açôka.* (*Note du traducteur.*)

Ces édits, dont le déchiffrement est dû à la sagacité de James Prinsep, sont, à d'autres points de vue encore, d'une importance inestimable pour l'histoire de l'Inde. D'abord c'est le plus ancien monument de l'écriture indienne; les consonnes ont encore clairement conservé les traits des lettres sémitiques dont elles procèdent [1]; à partir de là on peut suivre pas à pas l'alphabet indien jusqu'à ses formes actuelles; en outre, ces inscriptions ne sont pas conçues en sanscrit, mais dans des dialectes populaires qui s'en éloignent déjà beaucoup. En effet la langue du peuple aryen n'avait pas moins changé que sa constitution et son culte, depuis son entrée dans l'Hindoustan. Une étude grammaticale était devenue nécessaire pour l'intelligence des anciens chants; ce fut l'affaire des brahmanes qui s'étaient chargés de les conserver; mais à mesure que leur science, en grandissant, imposait des limites plus étroites à la langue classique, la masse du peuple qui ne savait pas la grammaire ne fit que s'en écarter davantage. Il y eut donc d'un côté un idiome savant pour l'enseignement des brahmanes et pour la littérature qu'ils cultivaient, et de l'autre côté un langage populaire, qui s'en éloigna de plus en plus en se développant. Cette dernière formation fut due principalement aux indigènes vaincus, qui avaient été admis comme quatrième caste dans la société brahmanique; en échangeant leurs langues pour celle de leurs vainqueurs, ils ne laissèrent pas d'introduire dans celle-ci des changements phonétiques et des mots étrangers; la prononciation surtout se modifia sous leur influence. L'idiome littéraire resta la propriété exclusive des brahmanes et de leurs disciples, et c'est dans cette situation qu'il a reçu plus tard le surnom honorable de *sanskritâ,* « langue parfaite, » avec lequel il s'est conservé jusqu'à nos jours sans subir d'altération, tandis que les dialectes populaires passaient par une série indéfinie de changements. Ces dialectes, tels qu'ils apparaissent dans les édits du roi Piyadasi, s'éloignent déjà fortement du sanscrit; ce qui confirme encore pleinement l'hypothèse que nous avons faite, en évaluant à un millier d'années le temps compris entre l'entrée des Aryens dans l'Inde et l'apparition du Bouddha.

Jusqu'à l'époque où nous sommes parvenus, nous n'avons eu à notre disposition que des documents indiens, et même jusqu'au roi Piyadasi nous n'avons pu nous diriger que par une chronologie tout interne; mais nous arrivons au moment à partir duquel il existe sur l'Inde des

[1] Dans une dissertation imprimée à la fin des *Indische Skizzen*, M. Weber est revenu sur ce sujet, et a démontré ce qu'il ne fait qu'indiquer ici. (*Note du traducteur.*)

renseignements étrangers. Quelque insuffisants qu'ils soient, ils acquièrent une grande importance en face du manque de chronologie réelle propre à l'Inde elle-même, et en les joignant au petit nombre de dates que les inscriptions et les monnaies indiennes nous ont transmises, on peut retracer dans ses traits généraux l'histoire des États de la péninsule. Pour le troisième siècle avant Jésus-Christ, on connaît clairement la situation intérieure et extérieure de l'Inde, par les documents grecs émanant des compagnons d'Alexandre le Grand et des envoyés de ses successeurs à la cour de quelques rois indiens. La civilisation brahmanique avait déjà pénétré jusqu'à la pointe du Dékhan; elle avait envahi Ceylan et elle entamait l'Inde ultérieure et l'archipel Indien. L'Hindoustan lui-même était dans une situation florissante, bien qu'accablé d'impôts. Il comprenait plusieurs très-grands États, dont l'un, situé à l'est, exerçait la suzeraineté sur les autres. Les Grecs ne tarissent pas sur le côté merveilleux de l'Inde, mais ils nous ont transmis fort peu de choses sur la religion et malheureusement presque rien sur la littérature.

Une nouvelle période commence pour l'Inde avec l'expédition d'Alexandre dans le Panjâb; à partir de ce moment, elle entre avec les étrangers dans des rapports directs beaucoup plus fréquents. Une partie assez considérable de l'Inde occidentale fut gouvernée pendant plus de deux cent cinquante ans par des rois grecs, et quand l'influence grecque cessa de s'exercer de ce côté, elle continua d'une façon non moins active par une autre voie. Le commerce maritime entre Alexandrie et l'Inde fut en pleine vigueur, jusqu'au sixième ou septième siècle après Jésus-Christ. Cette action de la Grèce pénétra beaucoup plus profondément qu'on ne l'a cru pendant longtemps; l'architecture indienne, quelle qu'ait été la spontanéité de ses développements ultérieurs, la fabrication des monnaies, etc., ont commencé par s'inspirer fortement des modèles grecs; l'astronomie, au moins dans sa phase savante, est fondée tout entière sur des traductions d'ouvrages grecs; un grand nombre de termes grecs en ont même passé dans le sanscrit; enfin il n'est pas invraisemblable que le drame ne doive un peu sa naissance aux pièces grecques représentées à la cour des rois originaires de ce pays. Mais ce qui eut des conséquences plus importantes, ce fut l'importation du christianisme par Alexandrie. L'idée d'un Dieu unique et personnel et de la foi qui lui est due ne s'était jamais rencontrée jusque-là dans l'Inde, et désormais elle y devint le fond commun de toutes les sectes. Bien plus, il semble que le nom de Christ ait eu de l'influence sur l'adoration de *Krishna,* ancien héros dont le culte

prit alors une valeur toute nouvelle, et auquel on appliqua plusieurs légendes qui paraissent venir du Christ et de sa mère, la Vierge Marie. Réciproquement, la philosophie indienne exerca une influence incontestable sur plusieurs sectes gnostiques qui se développèrent à Alexandrie. Le manichéisme de la Perse est évidemment issu d'idées bouddhiques, car les bouddhistes, dans leur zèle encore nouveau, et conformément à leur principe d'universalité, couvrirent de bonne heure l'Asie de leurs missions. La grande ressemblance qu'on a remarquée sous plus d'un rapport entre le culte et les rites chrétiens qui se constituaient à cette époque et ceux du bouddhisme, ne peut s'expliquer que par l'influence de ce dernier, car elle est trop précise pour qu'on puisse croire à la production indépendante de choses si rapprochées; tels sont le culte des reliques[1], les clochers donnés aux églises (à l'imitation des *stupas* ou *topes* bouddhiques[2]), la vie cloîtrée des moines et des religieuses, le célibat, la tonsure, la confession, le chapelet, les cloches, etc.

Le commerce florissant avec l'Occident, par mer et par la Perse, donna à la côte ouest de l'Inde une grande prépondérance; ce fut de ce côté que s'établirent les plus puissants royaumes, dont les maîtres se firent les protecteurs de la littérature et de la poésie, et dont les cours devinrent des lieux de réunion pour les versificateurs et les savants. C'est proprement l'âge d'or de ce qu'on appelle la littérature sanscrite; le sanscrit y atteignit sa plus haute perfection artistique, et les plus belles pièces de sa couronne poétique y furent composées. La renommée de la sagesse indienne se répandit sur le monde entier. Des fables et des contes indiens furent traduits en persan, et de là, par l'intermédiaire du syriaque et plus tard de l'arabe, dans presque toutes les langues de l'Asie occidentale et de l'Europe. L'astronomie et la médecine indienne furent enseignées dans les écoles de la Perse et de l'Arabie; et plus tard même la philosophie indienne contribua essentiellement à la naissance de la secte musulmane panthéiste des Çoufis.

Le nord-ouest de l'Inde resta presque toujours, au contraire, en la

[1] Sans prétendre discuter ici les rapprochements indiqués par M. Weber, nous ferons remarquer seulement que pour trouver une origine au culte des reliques il n'est pas nécessaire d'aller chercher le bouddhisme. Ce culte était très-développé dans le paganisme grec. Voyez Alf. Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*, tome II, page 57 et suivantes. (*Note du traducteur.*)

[2] On appelle ainsi des espèces de mausolées de forme pyramidale qui renfermaient des reliques, des cendres, un cheveu, une écuelle, etc., du Bouddha ou de quelque saint bouddhiste. (*Note du traducteur.*)

possession des étrangers. Aux Grecs y succédèrent des races tartares, dont la domination ne fut interrompue par les Sassanides persans que peu de temps avant que les Arabes ne vinssent, à la fin du septième siècle, s'établir aux bords de l'Indus. Ces races tartares, auxquelles on a donné divers noms, embrassèrent avec ardeur le bouddhisme, qui devint par leur intermédiaire la religion populaire de presque toute l'Asie centrale, et qui compte encore aujourd'hui plus de sectateurs sur la terre que le christianisme lui-même. Quant aux premiers conquérants arabes, ils paraissent avoir traité leurs sujets avec beaucoup de douceur; ce n'est donc que de l'an 1000 environ après Jésus-Christ que l'on peut faire dater l'ère de la grande oppression dont l'Inde n'a commencé à se relever que dans les derniers temps, sous la protection du lion britannique. Un fanatique terrible, Mahmoud le Ghaznévide, introduisit la bannière de l'islam dans les heureuses plaines de l'Inde pour en faire un désert, et il fut suivi sans interruption par des hordes afghanes et autres, qui mirent l'Hindoustan à feu et à sang. Les invasions des Mongols y mirent un terme à une époque déjà moderne, et c'est seulement lorsqu'un de leurs chefs, Bâber, fut parvenu à établir dans l'Inde une domination durable, que ce malheureux pays put jouir de quelque repos sous ses successeurs, nommés les Grands Mogols, et surtout sous Akbar, qui fut vraiment un grand souverain. Pendant les ravages dont l'Hindoustan était le théâtre, les prêtres s'étaient réfugiés dans le sud de l'Inde, et l'avaient complétement brahmanisé; ils s'étaient répandus de là dans l'Inde transgangétique et dans l'archipel indien. Mais le Dékhan finit par ne pouvoir résister aux attaques musulmanes, et ne garda que dans de rares cantons quelques princes indiens indépendants. Cependant, en 1498, l'Européen Vasco de Gama abordait pour la première fois sur la côte de Malabar, après avoir fait le tour de l'Afrique. A partir de ce jour, les Portugais, les Hollandais, les Français et les Anglais, se sont disputé successivement l'empire de l'Inde, souvent, il faut l'avouer, à la honte de la civilisation européenne. C'est une grande preuve de la vitalité du peuple indien que ces huit cents ans de souffrances n'aient pas agi sur lui d'une manière encore plus funeste, et qu'il ait conservé assez d'élasticité pour se relever comme il le fait incontestablement depuis cinquante ans qu'il est sous la domination anglaise.

Je termine ce coup d'œil jeté sur l'évolution historique de l'Inde par une esquisse rapide de son développement littéraire. Nous avons déjà vu qu'aux anciens chants lyriques du Véda il était venu s'ajouter en seconde ligne, sous le nom de *Brâhmanas,* des commentaires en prose

sur le dogme et les rites. Un troisième ordre de compositions fut celui des *Soutras* (mot à mot : « fil, lien »), qui réunirent systématiquement les matériaux épars dans les *Brâhmanas,* et qui, suivant qu'ils traitaient de la langue, des cérémonies ou des mœurs, furent l'origine de la grammaire et du droit indiens. L'étude grammaticale, devenue peu à peu nécessaire pour entendre et fixer les anciens textes, fut toujours pour le peuple indien un travail favori, et nulle autre nation n'a tant fait pour la connaissance des lois de sa langue par la grammaire, la lexicographie, la métrique, etc. Les travaux de l'Inde n'ont été dépassés que de nos jours par les Bopp, les Humboldt, les Grimm, et encore est-ce d'eux que ces derniers ont pris leur point de départ. Après la grammaire, les Indiens ont déployé dans la philosophie leurs qualités les plus belles et les plus spéciales. Déjà, dans les derniers chants du *Rig-Véda,* plusieurs hymnes d'un caractère spéculatif témoignent d'une grande profondeur et d'une puissante concentration de la pensée à propos de l'origine des choses. L'admirable nature dans les solitudes de laquelle les sages de l'Inde poursuivaient leurs méditations éveillait en eux la conscience d'une âme universelle pénétrant tout ce qui vit, ainsi que l'idée du perpétuel changement et de la misère des existences individuelles, et le désir d'en finir avec elles et de s'absorber dans la grande âme du monde. De cette façon, des intuitions de l'ordre le plus élevé vinrent s'associer aux distinctions les plus abstruses, jusqu'à ce que la scolastique s'emparât de tout cela et le réduisît à entrer dans l'étroite sphère des systèmes orthodoxes. La puissante nature de l'Inde conduisit aussi de bonne heure ses habitants à l'étude de la médecine; l'anatomie reçut un grand secours des sacrifices d'animaux. La connaissance des astres dans l'antiquité avait surtout pour objet l'astrologie; elle ne s'éleva, comme nous l'avons remarqué, à la hauteur d'une science réelle que sous l'influence grecque. Mais l'algèbre, qui appartient à cette dernière période, paraît être, comme nos chiffres dits arabes, un pur produit de l'intelligence indienne, et les Indiens y parvinrent à une hauteur qui n'a été atteinte en Europe qu'à la fin du siècle dernier; de telle sorte que si leurs écrits y avaient été connus cent ans plus tôt, ils auraient positivement fait époque dans cette science.

C'est par la poésie que l'Europe a commencé à faire connaissance avec la littérature indienne. On reconnut tout de suite que le drame n'avait dû s'y montrer qu'en dernier; mais pour l'épopée, on suivit d'abord la tradition indienne, qui la reculait à une antiquité fabuleuse, et on en fit le point de départ. C'était d'ailleurs une théorie qui a eu

cours pendant longtemps, que de considérer l'épopée comme le commencement de la poésie chez tous les peuples; mais il a été reconnu plus tard que dans l'Inde les chants du Vêda étaient les plus anciens, et que les épopées du Mahâbhârata et du Râmâyana appartenaient à une période comparativement récente. La poésie épique est issue, chez les Indiens comme chez les Grecs, les Allemands et les Perses, de chants isolés qui célébraient les actes d'un héros ou d'un roi. Des chants de cette espèce, remontant à la plus haute antiquité, ont été conservés dans le Rig-Vêda, et l'on en trouve aussi dans les Brâhmanas des fragments qui portent un caractère tout à fait historique. On célébrait également, par des chants analogues, les exploits des dieux contre les démons. Aux occasions solennelles, par exemple dans le sacrifice du cheval, il était prescrit aux chanteurs et aux bardes de célébrer, dans des strophes composées exprès, les louanges du roi qui faisait les frais de la fête, et on devait y joindre celles des bons rois du temps passé; pareille cérémonie avait lieu au septième mois de la grossesse d'une maîtresse de maison. Les Brâhmanas contiennent aussi une foule de légendes en prose, qu'ils racontent avec une entière bonne foi et qui font allusion à des événements historiques du passé. Dans tous les morceaux de ce genre qu'il nous a été donné d'examiner jusqu'ici, il n'existe pas trace du fait qui sert de fond à la légende du Mahâbhârata, savoir la conquête du royaume des *Kourous* par les *Panchâlas;* les deux peuples apparaissent, au contraire, comme unis l'un à l'autre par la plus étroite alliance. Quelques-uns seulement des personnages du poëme ont été retrouvés dans les Brâhmanas, mais les uns dans des positions différentes, les autres n'ayant de commun que le nom, et d'autres enfin n'appartenant pas à l'humanité, mais au monde des dieux. La race des *Pândous,* qui joue un si grand rôle dans le Mahâbhârata, n'est pas nommée une seule fois dans les Brâhmanas, et en dehors du poëme elle apparaît pour la première fois dans des ouvrages appartenant aux bouddhistes du nord, qui ne furent pas mis par écrit avant le premier siècle de notre ère; mais les Pândous s'y montrent sous un tout autre jour que dans l'épopée. Ils sont représentés comme une peuplade de brigands montagnards, qui, à l'époque du Bouddha, étendait ses incursions à l'ouest et à l'est. Plus tard, les récits des Grecs et ceux des bouddhistes du sud nous montrent plusieurs royaumes de ce nom comme existant de leurs temps. Suivant Lassen, les Pândous n'étaient pas compris dans la légende primitive du Mahâbhârata, et on peut conjecturer que s'ils y sont entrés, c'est que la rédaction définitive du poëme eut lieu sous la domination de cette race, qui a régné dans

diverses parties de l'Inde depuis le cinquième siècle avant jusqu'au troisième siècle après Jésus-Christ.

Le Mahâbhârata nous apprend lui-même qu'avant de compter les cent mille distiques qu'il possède aujourd'hui, il se composa originairement de huit mille distiques seulement. Il est probable que ce poëme primitif, qui décrivait sans doute la lutte des Kourous et des Panchâlas, subit des altérations énormes au profit des Panchâlas, qui furent identifiés aux Pândous, et au détriment des Kourous; il se pourrait même que le dénoûment originaire eût été précisément l'opposé de celui qu'on possède maintenant, et qu'il eût donné la victoire à ces derniers.

On peut d'ailleurs s'appuyer aussi sur des preuves extérieures pour déterminer la date de la composition du Mahâbhârata. C'est, avant tout, la mention répétée des Grecs, les *Yavanas,* dont le roi *Dattâmitra* prend part au grand combat final. Lassen a identifié ce nom avec celui de *Démétrius,* qui régna à partir de 200 avant Jésus-Christ, et ce rapprochement a été confirmé par une inscription du même temps nouvellement découverte, et qui est expressément datée du règne de *Dâttâmitiyaka Yônaka*[1]. Les planètes et les signes du zodiaque dont il est aussi question étaient entièrement étrangers aux Brâhmanas et aux anciens écrits bouddhiques du sud; les uns et les autres, surtout le zodiaque, ont été empruntés aux Grecs. Les dieux principaux du Mahâbhârata, Çiva, Vishnou, Krishna, ne témoignent pas moins d'une époque tout à fait postérieure aux ouvrages que nous venons de citer. Le poëme contient à cet égard une légende fort significative sur le voyage d'un sage brahmane par la mer occidentale jusqu'aux pays des Blancs, où il aurait appris le culte du dieu *Krishna,* qu'il aurait ensuite rapporté dans l'Inde; ce culte de *Krishna* contient des traces évidentes d'éléments chrétiens, de légendes et d'usages ayant la même origine, et il est impossible de ne pas reconnaître ici un voyage à Alexandrie. Ce morceau ne peut donc avoir été écrit avant le troisième ou quatrième siècle de notre ère.

Le plus ancien témoignage direct de l'existence d'une épopée analogue au Mahâbhârata appartient à la fin du premier siècle avant Jésus-Christ. C'est celui du rhéteur Chrysostome rapportant, d'après des récits de navigateurs, que les Indiens avaient traduit Homère, et qu'ils étaient familiers avec les douleurs de Priam, les plaintes d'An-

[1] « Démétrius le Grec », en *pali*. Les noms indiens des Grecs, *Yavanas*, *Yônakas*, veulent dire « Ioniens ». (*Note du traducteur.*)



dromaque et d'Hécube, et la valeur d'Achille et d'Hector. Ce que de simples voyages sur les côtes avaient suffi à faire remarquer à des marins, n'aurait pas échappé à la perspicacité de Mégasthènes et à son long séjour dans l'intérieur de l'Inde, si quelque chose de semblable avait existé alors, et je n'hésite pas à en conclure que la rédaction du Mahâbhârata lui est postérieure. On pourrait se demander ici comment ces navigateurs n'ont pas signalé l'analogie frappante entre le siége de Troie et celui de Lanka; mais probablement le Râmâyana, dont ce siége est un épisode, n'existait pas alors, ou tout au moins ils ne l'ont pas connu. Le caractère purement allégorique[1] de ce poëme et l'unité de sa composition prouvent qu'il vint encore plus tard que le Mahâbhârata.

Terminons le peu qui nous reste à dire sur l'histoire de la littérature indienne. Le drame prit sa source dans la danse et le chant, pour lesquels les Indiens ont toujours été passionnés, et il naquit probablement, comme nous l'avons dit, sous l'influence des modèles grecs. La poésie gnomique y atteignit une perfection particulière, ainsi que tout ce qui s'y rapporte dans le genre didactique, les fables et les contes. Dans cette période, qu'on appelle sanscrite, tout est écrit en vers, même les ouvrages scientifiques. La cause en est qu'à cette époque le sanscrit avait cessé d'être une langue populaire, et qu'il n'était plus qu'à l'usage des lettrés qui l'apprenaient.

Outre le manque de chronologie externe, incomplétement suppléée par une chronologie interne fondée sur les noms cités et autres circonstances semblables, la littérature indienne a eu à souffrir d'un dommage fort grave, auquel les écritures sacrées ont pu seules échapper à force de soins. Nous voulons parler de l'extrême difficulté de conserver les manuscrits sous l'influence destructive du climat indien. Parmi ceux qu'on possède aujourd'hui, il n'en est peut-être pas un qui remonte à plus de quatre ou cinq cents ans, et il a fallu par conséquent les recopier sans cesse. Il s'en est suivi que, dans toutes les branches des sciences et de la poésie, les nouveaux venus ont généralement effacé leurs prédécesseurs; on a cessé d'apprendre par cœur et de recopier les ouvrages de ces derniers, et nous ne possédons plus aujourd'hui que les ouvrages principaux représentant le point culmi-

[1] Cette opinion que M. Weber a développée dans ses *Leçons académiques*, page 181, est loin d'être partagée par tous les indianistes. Le poëme repose certainement sur un fond historique, l'invasion du Dékhan par les Indiens brahmaniques. Mais jusqu'à quel point la légende et la poésie ont-elles dénaturé les faits, c'est ce qu'il est au moins fort difficile de décider. (*Note du traducteur*.)

nant dans chaque genre, ceux qui ont servi de modèles classiques, et d'après lesquels s'est formée la littérature moderne, qui manque tout à fait de génie propre. Mais ce remaniement perpétuel des textes a eu le grand inconvénient d'y introduire une foule d'altérations et d'interpolations, soit préméditées, soit dues simplement aux fautes des copistes. Pour comble de malheur, les plus anciens ouvrages n'ayant pas été originairement écrits, mais livrés à la pure tradition orale, et la rédaction écrite n'en ayant eu lieu que plus tard et en plusieurs lieux à la fois, plusieurs des ouvrages principaux de la poésie indienne nous sont parvenus en un certain nombre de recensions différant notablement les unes des autres. Avec de pareils obstacles, il ne faut pas songer à restituer les textes primitifs; on ne peut les fixer, jusqu'à un certain point, que dans le cas où il existe d'anciens commentaires, et encore pour l'époque de ces commentaires seulement. Telles sont les difficultés qui attendent le philologue indianiste; mais la vue de ces terres intactes, et où tout est à découvrir, ne fait qu'exciter son zèle; il ne lui faut, pour arriver à un résultat, qu'un peu d'énergie et de persévérance. Le travail de la critique est à peine entamé, et il ressemble aux installations premières des pionniers dans les forêts vierges de l'Amérique; mais les villes leur succèdent bientôt, et de même il faut espérer que la critique ne tardera pas à porter la lumière dans le domaine obscur et impénétrable de la civilisation et de la littérature indiennes.

MARIE-MADELEINE

DRAME EN TROIS ACTES ET EN PROSE

TRADUIT DE L'ALLEMAND DE FRÉDÉRIC HEBBEL [1].

---

[1] M. Frédéric Hebbel, poëte dramatique et lyrique, est né en 1813, dans ce petit pays des Dittmarsch dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, à l'occasion des poésies de Klaus Groth. Il doit tout à lui-même. Ses parents étaient trop pauvres pour lui faire donner une éducation libérale complète, et il passa la première partie de sa jeunesse dans son bourg natal, vivant d'un modeste emploi. A l'âge de vingt-deux ans, le désir d'apprendre le poussa d'abord à Hambourg, puis aux universités de Heidelberg et de Munich. Vers la même époque, il commença à se faire connaître, d'abord par de petites compositions lyriques, bientôt par des œuvres dramatiques. Sa première tragédie, *Judith,* eut un succès retentissant, mais néanmoins disputé et contesté, un de ces succès qui soulèvent des tempêtes littéraires. Pendant que les uns saluaient un chef-d'œuvre, les autres signalaient une caricature, une monstruosité. Les partisans du nouveau venu exaltaient sa force et son originalité, quand ses adversaires ne trouvaient chez lui que de l'exagération et de l'extravagance. C'est toujours la marque d'un talent, peut-être excentrique et inégal, mais réel à coup sûr et fort, de soulever ces contradictions passionnées. Ce qu'on conteste le moins, c'est la médiocrité. On ne voit pas que, dans les drames qui suivirent, M. Hebbel ait fait beaucoup de concessions à ses critiques, ce qui fait qu'encore aujourd'hui il est plutôt une gloire de parti qu'une illustration classée. Ses adversaires l'ont nié, ses admirateurs ont voulu voir en lui une sorte de Messie du théâtre, et déduire de ses défauts mêmes une esthétique nouvelle. Un jugement plus calme et à distance reconnaîtra, ce nous semble, en M. Hebbel un talent considérable et une grande force dramatique, et regrettera en même temps que le parti pris, et une individualité trop roide et trop concentrée, n'aient pas permis à ce talent de se développer d'une manière plus large et plus harmonieuse. Les plus grands génies dramatiques ont été ceux qui se sont ouverts au souffle de l'histoire et aux aspirations de leur temps : Schiller, par exemple, est l'expression la plus claire de ce que son pays et son époque ont pensé du monde et de l'avenir. M. Hebbel voit un peu trop les choses par des lunettes qui ne sont pas celles de tout le monde, et ses créations nous apparaissent parfois comme des énigmes psychologiques, dont la solution est dans la personnalité de l'auteur plutôt que dans le sentiment général de l'humanité. Ses personnages ont quelque chose de fantastique, et semblent moins des hommes vivants que des idées habillées et costumées : défaut sensible surtout dans *Geneviève,* dans le *Rubis,* dans *Hérode et Mariamne,* dans la *Tragédie en Sicile,* dans l'*Anneau de Gygès,* beaucoup moins dans *Agnès Bernauer* et dans *Marie-Madeleine,* la pièce que nous avons choisie pour faire connaître M. Hebbel au public français. Il s'y trouve tout juste assez pour marquer la manière du poëte.

Marie-Madeleine est une tragédie bourgeoise ou domestique. Le nom de la sainte, qui n'est celui d'aucun des personnages de la pièce, n'a qu'un rapport assez éloigné avec le sujet, et les idées douces et tendres qu'il évoque font même une sorte de contraste avec l'horreur tragique de l'action. Ce n'est pas un drame larmoyant que l'auteur a voulu composer, c'est une véritable tragédie, dans l'acception antique et vraie du mot, se développant du conflit de l'individu avec la destinée, de la liberté avec la nécessité. Le monde moderne ne croit sans doute plus à une fatalité extérieure, mais il admet une nécessité intérieure, une force des choses avec laquelle la liberté de l'individu est en harmonie ou en lutte. Tout conflit entre les deux puissances est un drame, et quand l'individu succombe, le drame est une tragédie. L'impression tragique ne résulte ni de la qualité des personnages, ni de l'accumulation des crimes et des catastrophes; elle résulte uniquement de la fatalité du dénoûment. Que l'action soit simple ou compliquée, que les personnages soient des héros antiques ou des bourgeois modernes, des rois ou des prolétaires, il suffit que l'individu succombe, et qu'il ne puisse pas ne pas succomber, pour que se dégagent immédiatement les deux uniques éléments du tragique, si nettement déduits par le vieil Aristote, la terreur et la pitié : la terreur devant la puissance mystérieuse qui broie l'individu, et la pitié pour l'individu, pour notre semblable, pour l'un de nous, irrémédiablement voué à la destruction. D'où il suit que le bon Ducis, qui changeait à volonté les dénoûments de Shakespeare, n'entendait rien à la tragédie, et que tant d'ingénieux faiseurs y entendent encore moins. Dès que le dénoûment peut être changé, il n'y a plus de tragédie.

Le drame de M. Hebbel est véritablement tragique, bien qu'il joue dans une sphère sociale inférieure; il le serait encore plus, si le principal personnage féminin était traité avec plus de soin. Comme le caractère n'est pas suffisamment indiqué, l'impression est incomplète, et nous ressentons au dénoûment plus de terreur que de pitié. Ce doit être un rôle extrêmement difficile à jouer. Nous saisissons mieux le frère de Clara, bien qu'il joue un rôle plus effacé. La mère, qui disparaît à la fin du premier acte, est néanmoins bien indiquée dans la bonté de sa nature et dans sa faiblesse d'esprit et de caractère. Mais ce n'est encore qu'une esquisse, et, dans ce drame intime, tous les membres de la famille ne sont en quelque sorte que des accessoires, des ombres, du milieu desquelles se détache avec un vigoureux relief la figure un peu grimaçante, si l'on veut, mais originale, grande et vraie, du père de famille. Cette figure attire et effraye. Maître Antoine est un homme d'un autre temps; il n'a pas marché avec le siècle, comme on dit; il ne comprend plus le monde, comme il dit lui-même, et c'est justement de là que vient son désastre domestique. Il n'a rien à se reprocher, et c'est lui cependant qui a été l'artisan du malheur. Despote à la fois et étranger dans sa famille, il en contemple la ruine avec une affectation de stoïcisme et un déchirement intérieur, mais il ne comprend pas que c'est lui qui l'a amenée. Comme structure dramatique, le drame est, dans son apparente simplicité, un chef-d'œuvre de combinaison. Il n'y a pas un mot inutile, toutes les scènes concourent à l'effet final et se hâtent vers le dénoûment avec une conséquence sinistre, et, s'il y a quelque chose à dire, c'est que l'habileté, l'intention, sont parfois un trop visibles.

Comme on l'a dit au début de cette notice, M. Hebbel est aussi poëte lyrique, et nous aurons bientôt à nous occuper de ses *Poésies complètes,* qui viennent de paraître chez Cotta. Là, le poëte est sans reproche, et nous n'aurons à formuler aucune réserve. La subjectivité trop prononcée, qui est un défaut dans le drame, est une vertu dans la poésie lyrique. Les compositions lyriques de M. Hebbel sont la perfection même : le sentiment le plus profond manifesté dans la forme la plus plastique.

M. Hebbel habite depuis quelques années Vienne, où il a épousé une actrice belle et distinguée, mademoiselle Enghaur.

(*Note du traducteur.*)

MARIE-MADELEINE.

PERSONNAGES.

Maître ANTOINE, menuisier.
Sa FEMME.
CLARA, sa fille.
CHARLES, son fils.
LÉONARD.
Le SECRÉTAIRE
WOLFRAM, commerçant.
ADAM, exempt de police.
Deuxième exempt.
Un enfant.
Une servante.

Le lieu de l'action est une petite ville d'Allemagne.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une chambre dans la maison du maître menuisier.)

SCÈNE I.

CLARA, SA MÈRE.

CLARA.

Ta robe de noces? Oh! comme elle te va!... comme faite d'aujourd'hui.

LA MÈRE.

Eh! oui, mon enfant! La mode court en avant jusqu'à ce qu'elle soit obligée de s'arrêter et de retourner en arrière. Cette robe a passé de mode dix fois au moins, et voilà qu'elle y revient de nouveau.

CLARA.

Pas tout à fait cependant, mère; les manches sont trop larges. Ne t'en chagrine pas!

LA MÈRE souriant.

Il me faudrait ton âge pour m'en chagriner.

CLARA.

C'est donc là ta toilette de noces? Mais tu avais aussi une couronne de fleurs, je suppose?

LA MÈRE.

J'espère bien! Dans quel but aurais-je, bien à l'avance, cultivé et soigné un beau myrte?

CLARA.

Je t'avais si souvent priée de t'habiller ainsi, tu me l'avais toujours refusé; tu disais : « Ce n'est plus ma robe de noces, c'est mon linceul[1]; il ne faut pas jouer avec cela. » Et à la fin, je n'osais plus la regarder, quand je la voyais pendre si blanche, parce qu'elle me faisait songer à ta mort, et au jour où les vieilles femmes en revêtiront ton corps!... Pourquoi donc l'as-tu mise aujourd'hui?

LA MÈRE.

Dans une maladie dangereuse, comme celle que je viens de faire, quand on se voit au seuil de la mort, bien des idées vous traversent la tête! La mort est plus terrible qu'on ne croit! Oh! elle est amère! Elle assombrit le monde; une à une elle éteint les douces et gaies lumières de notre existence; les regards aimés du mari et des enfants cessent de luire; tout est noir. Mais alors s'allume dans notre cœur un flambeau qui éclaire tout, et fait voir bien des choses qu'on voudrait ne pas voir! Je ne me souviens pas d'avoir rien fait de mal précisément; j'ai marché dans les voies de Dieu; j'ai fait dans la maison ce que j'ai pu; je vous ai élevés dans la crainte du Seigneur, ton frère et toi; sans gaspiller la sueur de votre père, j'ai toujours su mettre de côté le liard du pauvre, et si j'en renvoyais parfois, parce que j'étais justement de mauvaise humeur ou qu'il en était déjà venu beaucoup, ils ne s'en trouvaient pas plus mal, car je les rappelais immédiatement pour leur donner le double. Hélas! qu'est-ce que tout cela? On n'en tremble pas moins aux approches de la dernière heure, on se tord comme un ver, et on demande la vie à Dieu, comme le serviteur demande au maître de lui laisser recommencer l'ouvrage manqué, afin d'obtenir son compte au jour de la paye!

CLARA.

Assez, bonne mère; cela t'agite.

LA MÈRE.

Non, enfant, cela me fait du bien. Ne suis-je pas là, forte et bien portante? Le Seigneur ne m'a-t-il pas fait un signe pour me faire songer à temps que ma robe de fête n'est pas encore pure et sans tache? Ne m'a-t-il pas ramenée des portes du tombeau, afin de me donner le

[1] C'est encore la coutume dans beaucoup de contrées de l'Allemagne, et aussi dans certaines parties de la France, d'enterrer les morts dans leurs habits de noces.

temps de me parer pour les noces célestes?... Il n'a pas eu cette miséricorde pour les sept vierges dans l'évangile dont je t'ai fait faire la lecture hier soir! C'est pourquoi j'ai mis cette robe aujourd'hui que je vais m'approcher de la sainte table : je l'ai portée le jour où j'ai formé les plus pieuses et les meilleures résolutions de ma vie, elle me fera souvenir de celles que je n'ai pas tenues encore!

CLARA.

Tu parles toujours encore comme dans ta maladie!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLES.

CHARLES entrant.

Bonjour, mère! Dis, Clara, voudrais-tu de moi, si je n'étais pas ton frère?

CLARA.

Une chaîne d'or?... d'où te vient-elle?

CHARLES.

Et pourquoi s'échine-t-on?... pourquoi travaille-t-on le soir deux heures de plus que les autres? Je te trouve impertinente.

LA MÈRE.

Une querelle le dimanche! Fi, Charles!

CHARLES.

Mère, n'as-tu pas un florin à me donner?

LA MÈRE.

Je n'ai d'autre argent que celui du ménage.

CHARLES.

Donne-m'en toujours, et je ne grognerai pas si pendant une quinzaine tu mets un peu moins de beurre à nos omelettes. C'est ce que tu as fait souvent, je le sais bien! Quand il fallut des économies pour la toilette blanche de Clara, la maigre chère dura des mois entiers; je ferme les yeux, mais je sais fort bien chaque fois qu'il y a une robe ou un bonnet sous jeu. Que ce soit une fois mon tour de profiter....

LA MÈRE.

Je te trouve impudent.

CHARLES.

Je n'ai pas le temps; autrement....

(Il s'éloigne.)

LA MÈRE.

Où vas-tu ?

CHARLES.

Je ne te le dirai pas, et ainsi tu pourras, si le vieux demande où je suis, répondre sans rougir que tu n'en sais rien. Au surplus, je n'ai pas besoin de ton florin, et il vaut mieux ne pas puiser toute son eau au même puits. (A part.) Comme ici, à la maison, on me croit capable de tout, je ne vois pas pourquoi je me refuserais le plaisir de les inquiéter, ni pourquoi j'irais leur dire que, sans leur florin, je serai bien obligé d'aller à l'église, à moins qu'un ami ne vienne à mon aide.

(Il sort.)

SCÈNE III.

CLARA, LA MÈRE.

CLARA.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

LA MÈRE.

Ah ! il me fait bien du mal !... Oui, oui, ton père a raison : voilà les suites ! Autrefois, quand il était petit, il me demandait gentiment un morceau de sucre ; aujourd'hui il réclame avec insolence son florin !... Est-ce bien sûr qu'il ne le réclamerait pas, si je lui avais refusé le sucre ? Cette pensée me tourmente souvent !... Et il me semble qu'il ne m'aime seulement pas ! L'as-tu vu pleurer une seule fois pendant ma maladie ?

CLARA.

Je ne le voyais guère qu'à dîner. Il avait plus d'appétit que moi !

LA MÈRE vivement.

C'est tout simple ! il travaillait rudement.

CLARA.

Sans doute ! Et puis les hommes sont bien singuliers : ils rougissent plus de leurs larmes que de leurs fautes. Montrer les poings fermés, à la bonne heure ; mais les yeux gonflés, non pas !... Le père est tout de même ! Ne sanglotait-il pas à son établi, à fendre l'âme, cette après-midi où l'on te saigna et que le sang ne voulut pas couler ? Eh bien, quand je m'approchai de lui et lui passai la main sur les joues, que me dit-il ? « Tâche donc de me retirer de l'œil ce maudit fétu qui s'y est glissé ; j'ai tant à faire, et l'ouvrage n'avance pas ! »

LA MÈRE souriant.

Oui, oui, c'est cela. Mais je ne vois plus Léonard ; pourquoi cela ?

CLARA.

Ah ! qu'il reste !

LA MÈRE.

J'espère bien que tu ne le vois pas ailleurs qu'ici ?

CLARA.

Est-ce que je reste trop longtemps dehors quand je vais le soir au puits, pour que tu puisses me soupçonner ?

LA MÈRE.

Non pas ! Mais je ne lui ai permis de venir chez nous qu'afin d'éviter précisément qu'il ne te guette le soir dans la rue. Ma mère ne l'aurait pas souffert non plus.

CLARA.

Je ne le vois point.

LA MÈRE.

Vous boudez-vous ? — Moi, je n'ai rien contre lui ; il est si posé ! Si seulement il arrivait à quelque chose !... De mon temps, il n'aurait pas attendu longtemps, les messieurs se disputaient un bon écrivain public, comme les boiteux se disputent les béquilles, car les écrivains étaient rares, et nous-mêmes, gens du commun, nous avions besoin d'eux. Un jour, c'était le fils qui venait faire rédiger un souhait pour la fête de son père ; le lendemain, c'était le père qui se faisait lire le souhait en cachette, à portes fermées, pour qu'on ne le surprît pas et ne vît pas son ignorance. Cela faisait double paye. Les écrivains tenaient le haut du pavé, et faisaient renchérir la bière. Aujourd'hui tout est changé, et nous autres vieux, qui ne savons ni lire ni écrire, les gamins de neuf ans se moquent de nous ! Le monde devient de plus en plus savant, et peut-être faudra-t-il rougir bientôt de ne pas savoir danser sur la corde.

CLARA.

On sonne à l'église !

LA MÈRE.

Eh bien, enfant, je vais prier pour toi ! Et quant à Léonard, aime-le comme il aime Dieu, ni plus ni moins : c'est ce que me dit ma vieille mère mourante en me donnant sa bénédiction ; je l'ai gardée assez longtemps.... la voilà, je te la transmets.

(CLARA lui remettant un bouquet.

Tiens !

LA MÈRE.

Il vient de Charles, n'est-ce pas ?

CLARA fait un signe de tête affirmatif; puis à part.

Je voudrais qu'il en fût ainsi! Pour qu'une attention lui fasse bien plaisir, il faut qu'elle vienne de lui!

LA MÈRE.

Oh! il est bon, et il m'aime!

(Elle sort.)

CLARA regardant par la fenêtre.

La voilà qui marche!... Trois fois j'ai rêvé qu'elle était étendue dans son cercueil, et maintenant.... O les méchants rêves! ils se revêtent de nos craintes pour troubler nos espérances! Je n'y croirai plus jamais, et je ne m'en réjouirai plus lorsqu'ils seront gais, afin de ne pas m'en effrayer lorsqu'ils seront mauvais. Comme sa démarche est sûre et ferme!... Elle approche du cimetière[1]!... Qui va-t-elle rencontrer d'abord?... Cela ne signifie rien, je le sais; je veux seulement.... (Elle recule effrayée en criant :) Le fossoyeur! Il vient de creuser une tombe, il en sort; elle le salue, regarde la fosse en souriant, et y jette son bouquet.... Enfin, elle entre dans l'église!... (On entend un choral.) Ils chantent « Rendons grâces à Dieu! » Oui! oui!... (Elle joint les mains.) Si ma mère était morte, je n'aurais plus jamais retrouvé la paix; car.... (Levant les yeux au ciel.) Mais tu es clément, tu es miséricordieux.... Et je voudrais avoir une foi comme celle des catholiques pour pouvoir t'offrir quelque chose!... Comme je viderais ma tirelire pour t'acheter un beau cœur doré que j'entourerais de roses! Notre pasteur dit que les sacrifices ne sont rien pour toi, puisque tout t'appartient, et qu'on ne doit pas te donner ce que tu possèdes déjà; mais ici, dans la maison, tout appartient à mon père, et cependant il est très-content lorsque, de son argent, je lui achète une cravate que je brode proprement, et que je dépose sur son assiette le jour de sa fête. Oui, et pour me faire honneur, il la porte aux plus grandes fêtes, à Noël ou à la Pentecôte! Un jour, je vis une toute petite fille catholique porter ses cerises à l'autel! Combien j'en fus touchée! Les cerises étaient les premières de l'année que la petite eût reçues; je voyais qu'elle brûlait d'envie de les croquer, mais elle surmonta son innocent désir, et vite elle les jeta sur l'autel pour couper court à la tentation. Le prêtre, qui dans ce moment élevait le calice, la regarda de travers, et l'enfant s'enfuit effrayée; mais la vierge Marie sourit si doucement au-dessus de l'autel qu'on eût dit qu'elle voulait sortir de son cadre pour courir après l'enfant et l'embrasser : je le fis à sa place. — Voici Léonard! Ah!...

[1] On sait que dans les petites localités l'église est généralement à côté du cimetière, ou dans le cimetière même.

SCÈNE IV.

CLARA, LÉONARD.

LÉONARD en dehors.

Es-tu visible?

CLARA.

D'où vient cette réserve, cette attention? je ne suis pas encore princesse.

LÉONARD entrant.

Je ne te croyais pas seule.... En passant, il m'avait semblé voir à ta fenêtre ta petite voisine Barbe.

CLARA.

C'est donc cela?...

LÉONARD.

Toujours de mauvaise humeur!... On reste absent quinze jours, on laisse dix fois le soleil et la pluie se succéder au firmament, on revient, et on retrouve l'ancien nuage sur ta figure.

CLARA.

Ce ne fut pas toujours ainsi!

LÉONARD.

Sans doute; si tu avais eu toujours cette mine-là, nous n'aurions jamais été bons amis.

CLARA.

Après?...

LÉONARD.

Te sens-tu si libre vis-à-vis de moi? Alors (appuyant sur ses mots), il ne signifiait rien, ton mal de dents de l'autre jour?

CLARA.

O Léonard! tu as mal agi!

LÉONARD.

Comment, mal agi? parce que j'ai voulu m'assurer mon plus cher trésor au moment où je courais grand risque de le perdre à jamais?... Crois-tu donc que je n'aie pas surpris les œillades furtives que tu échangeais avec le secrétaire? La belle fête pour moi! je te conduis à la danse, et....

CLARA.

Tu ne cesses de me blesser!... J'ai regardé le secrétaire, pourquoi le nierais-je? mais uniquement à cause de la moustache qu'il s'est laissé pousser à l'université, et qui lui....

(Elle s'arrête.)

LÉONARD.

Et qui lui va si bien, n'est-ce pas?... c'est ce que tu voulais dire? O femmes! le militaire vous plaît jusque dans sa plus absurde caricature! Pour moi, la petite face ronde de ce fat, — je lui en veux, je ne le cache pas; assez longtemps je l'ai trouvé entre toi et moi, — cette face ridicule, avec sa forêt de poils qui la coupe en deux, me faisait songer à un lapin blanc blotti sous un buisson.

CLARA.

Comme je n'ai point encore fait son éloge, tu peux te dispenser de le railler.

LÉONARD.

Tu me sembles toujours prendre grand intérêt à lui.

CLARA.

Enfants, nous avons joué ensemble; et puis.... Eh! tu le sais bien.

LÉONARD.

Oh! oui, je le sais, et c'est justement pour cela....

CLARA.

Il était tout naturel que, le voyant pour la première fois depuis si longtemps, je le regardasse, en m'étonnant de le trouver si grand et si.... (Elle s'arrête.)

LÉONARD.

Pourquoi donc as-tu rougi lorsqu'il t'a regardée à son tour?

CLARA.

Je pensais qu'il regardait si ma petite marque de la joue gauche avait grandi aussi! Tu sais que j'imagine cela dès que quelqu'un me regarde fixement, et qu'alors je rougis toujours. Il me semble, en effet, qu'elle augmente dès qu'on la considère.

LÉONARD.

Quoi qu'il en soit, j'en eus assez, et je me dis : « Dès ce soir, je la mets à l'épreuve; si elle veut devenir ma femme, elle sait qu'elle ne risque rien; si elle dit non, alors.... »

CLARA.

Oh! tu dis une mauvaise, bien mauvaise parole quand je te repoussai et m'élançai du banc! La lune, qui jusqu'alors avait lui pour mon salut dans le bosquet, s'engloutit dans les nuages; je voulus m'enfuir, et je fus retenue. Je croyais d'abord que c'était toi, mais c'étaient les églantiers qui mordaient dans ma robe avec leurs épines, comme avec des dents. Tu insultas mon cœur, et moi-même je n'eus plus foi en lui; tu

étais là devant moi comme un débiteur qui exige son dû, et moi.... Ah! Dieu!

LÉONARD.

Et je ne puis pas encore m'en repentir : il n'y avait que ce moyen de te conserver à moi. Le vieil amour d'enfance rouvrait les yeux, je ne pouvais assez vite les lui refermer!

CLARA.

Quand je rentrai, je trouvai ma mère malade, malade à la mort, jetée à bas tout d'un coup, comme par une main invisible. Mon père avait voulu m'envoyer chercher, elle s'y était opposée pour ne pas troubler mon plaisir! Que devins-je en apprenant cela? Je me tenais à distance, je n'osais la toucher, je tremblais! Elle prit tout cela pour des angoisses filiales, me fit signe; je m'approchai lentement : elle m'attira sur son sein, et baisa ma bouche profanée!... J'étais anéantie, j'aurais voulu faire une confession, crier ce que je ressentais, ce que je pensais : que c'était à cause de moi qu'elle était étendue là. Je fis un effort, les larmes et les sanglots étouffèrent mes paroles. Elle saisit alors la main de mon père, et dit en me jetant un regard bienheureux: « Quelle âme! »

LÉONARD.

La voilà guérie; je venais l'en féliciter, et.... Voyons, devines-tu?

CLARA.

Et?...

LÉONARD.

Et te demander à ton père.

CLARA.

Ah!...

LÉONARD.

Cela ne te va pas?

CLARA.

Oh! ce serait ma mort si je ne devenais bientôt ta femme; mais tu ne connais pas mon père. Il ne sait pas pourquoi nous sommes si pressés, il ne peut pas le savoir, nous ne pouvons pas le lui dire, et il a déclaré cent fois qu'il ne donnerait sa fille qu'à celui qui, avec l'amour au cœur, aurait, comme il le dit, du pain sur la planche pour elle. Attends encore un an ou deux, mon fils, te dira-t-il; et que répondras-tu?

LÉONARD.

Folle! la difficulté est levée, j'ai mon emploi : je suis caissier.

CLARA.

Tu es caissier? Et l'autre candidat, le neveu du pasteur?

LÉONARD.

Était ivre à l'examen, salua le poêle au lieu du bourgmestre, et renversa trois tasses en s'asseyant. Tu sais comme le vieux est emporté : « Monsieur! » s'écria-t-il; cependant il se contint encore et se mordit les lèvres, mais ses yeux étincelaient à travers ses lunettes, comme un couple de serpents qui prennent leur élan, et tous ses traits étaient crispés. Il s'agit alors de calculer, et... ha! ha! voilà que mon concurrent procède d'après une arithmétique à lui, qui amène des résultats tout nouveaux. « Il se trompe, » dit le bourgmestre en me tendant la main avec un regard qui me donnait le poste, et bien qu'elle puât le tabac d'une lieue, je ne l'en baisai pas moins très-respectueusement.... Et voici mon diplôme signé et scellé.

CLARA.

C'est tout à fait....

LÉONARD.

Inattendu, n'est-ce pas?... Oui, mais pas tout à fait tombé du ciel cependant. D'où vient que vous ne m'avez pas vu tous ces quinze jours?

CLARA.

Est-ce que je sais! peut-être notre querelle de dimanche.

LÉONARD.

J'avais provoqué moi-même cette petite brouille, afin que mon absence ne parût pas trop surprenante.

CLARA.

Je ne te comprends pas.

LÉONARD.

Je le crois. — J'ai employé ce temps à faire la cour à la petite nièce du bourgmestre, cette petite bossue qui est son bras droit. Comprends-moi bien : d'elle, je ne lui ai rien dit de flatteur, excepté de ses cheveux, qui sont roux, comme tu sais; mais je lui ai lâché quelques mots sur toi qui lui ont plu.

CLARA.

Sur moi?...

LÉONARD.

Pourquoi te le cacherais-je?... je l'ai fait à bonne intention.... comme quoi je n'avais jamais songé sérieusement à toi, comme quoi.... Bref, ce jeu dura jusqu'au moment où je tins ce papier, et ce qui en est, la petite enragée le saura quand elle entendra publier nos bans à l'église.

CLARA.

Léonard!...

LÉONARD.

Enfant, enfant!... Sois douce comme la colombe; moi, je serai prudent comme le serpent, et nous serons tout à fait dans la lettre de l'Évangile, puisque le mari et la femme ne font qu'un. (Riant.) Ce ne fut pas non plus un simple hasard qui rendit le jeune Hermann ivre au moment le plus important de sa vie.... Tu n'as point entendu dire qu'il fût adonné à la boisson, n'est-ce pas?

CLARA.

Non, jamais.

LÉONARD.

Mon plan n'en réussit que mieux; ce fut l'affaire de trois verres. Quelques amis à moi se chargèrent de lui : « Peut-on vous féliciter?... — Pas encore. — Mais c'est tout arrangé : votre oncle.... » Et puis : « Buvons, frère, buvons!... » Ce matin, quand je me rendis chez toi, il était sur le pont, penché sur le parapet, et regardant mélancoliquement dans l'eau; je le saluai pour rire, et lui demandai s'il avait laissé tomber quelque chose à la rivière. « Oui, me dit-il, et peut-être ferais-je bien d'aller le chercher moi-même. »

CLARA.

Infâme! sors d'ici!

LÉONARD faisant mine de sortir.

Vrai?

CLARA.

O mon Dieu! Et je suis liée à cet homme!

LÉONARD.

Voyons, ne sois pas si enfant; et puis encore un mot en confidence : Ton père a-t-il encore ses mille écus placés chez le pharmacien?

CLARA.

Je n'en sais rien.

LÉONARD.

Rien, d'une chose si importante?

CLARA.

Voici mon père.

LÉONARD.

Comprends-moi bien! On dit le pharmacien au moment de faire faillite : c'est pour cela que je m'informe.

CLARA.

J'ai affaire à la cuisine.

(Elle sort.)

LÉONARD.

Il n'y aurait donc rien à gagner ici; je ne puis le croire cependant. Maître Antoine serait capable de sortir de sa tombe si on y avait gravé une lettre de trop, et d'errer comme un fantôme jusqu'à ce qu'on l'eût effacée, parce qu'il tiendrait pour malhonnête de prendre à l'alphabet plus qu'il ne lui en revient.

SCÈNE V.

LÉONARD, MAÎTRE ANTOINE.

MAÎTRE ANTOINE *entrant.*

Bonjour, monsieur le caissier. (Il ôte son chapeau et met un bonnet de laine.) Est-il permis à un vieillard de se couvrir?

LÉONARD.

Vous savez donc?...

MAÎTRE ANTOINE.

Je le sais depuis hier.... Hier, en me rendant au crépuscule chez le meunier mort pour lui prendre mesure de sa dernière demeure, j'entendis quelques-uns de vos bons amis dire du mal de vous, et je me dis tout de suite : Léonard ne s'est pas cassé le cou. A la maison mortuaire, je sus le détail par le bedeau, qui était venu consoler la veuve et s'enivrer par la même occasion.

LÉONARD.

Et Clara ne l'a su que par moi?

MAÎTRE ANTOINE.

Si votre cœur ne vous poussait pas à faire cette joie à la donzelle, pourquoi la lui aurais-je faite, moi? Je n'allume chez moi que les cierges qui m'appartiennent; je suis sûr alors que personne ne viendra les éteindre au moment où ils nous réjouissent le plus.

LÉONARD.

Vous n'avez cependant pas pensé de moi....

MAÎTRE ANTOINE.

Penser... de vous?... de n'importe qui?... Oh! vous vous trompez! Je façonne les planches avec un rabot, jamais les hommes avec mes pensées; j'en ai fini avec cette folie! Quand je vois bourgeonner un arbre, je me dis bien : il fleurira; et quand il fleurit : bientôt il portera des fruits. Là, je suis sûr de ne pas me tromper; je conserve donc

cette vieille habitude. Mais des hommes, je ne pense rien, rien du tout, ni bien ni mal; ainsi, jamais ils ne trompent ni mes craintes ni mes espérances, et je suis dispensé de rougir ou de pâlir. Je ne fais que des expériences sur eux, et je prends exemple sur mes deux yeux, qui ne pensent pas et se contentent de voir. Pour ce qui est de vous, je croyais mon expérience complète; mais je vous vois ici, et j'avoue ne vous avoir connu qu'à moitié.

LÉONARD.

Maître Antoine, vous errez du tout au tout : l'arbre dépend du vent et du temps; l'homme a en lui sa règle et sa loi.

MAÎTRE ANTOINE.

Croyez-vous?... Ah! pauvres vieux, nous sommes bien obligés à la mort, qu'elle nous laisse si longtemps parmi vous autres jeunes, et nous donne l'occasion de nous former. Jadis, on croyait bêtement que le père était là pour élever son fils : erreur, c'est le fils qui doit donner au père le dernier coup de rabot, pour que le pauvre bonhomme n'ait pas à rougir devant les vers dans son tombeau! Dieu merci, j'ai dans mon fils un précepteur consciencieux; il ne gâte pas par trop d'indulgence son vieil enfant, et sans ménagement, il bat en brèche tous mes préjugés. Ce matin encore, il m'a fort adroitement donné deux leçons sans ouvrir la bouche, sans même se montrer, et précisément en ne se montrant pas. Premièrement, il m'a montré qu'on n'a pas besoin de tenir sa parole, et deuxièmement, qu'il est inutile d'aller à l'église se remémorer les commandements de Dieu. Hier soir, il m'avait promis qu'il irait, et j'en étais convaincu, car je me disais : Il tiendra à remercier le bon Dieu de la guérison de sa mère. Eh bien! il n'est pas venu, et je me suis trouvé fort à l'aise dans mon banc, un peu étroit, il est vrai, pour deux personnes. Comment trouverait-il la chose, si je mettais tout de suite en pratique sa nouvelle doctrine et lui faussais parole à mon tour? Je lui ai promis un habit neuf pour sa fête, j'aurais là une belle occasion d'éprouver s'il est content de me voir si attentif à ses leçons. Mais le préjugé, le préjugé! Je ne le ferai pas!

LÉONARD.

Il était peut-être souffrant?

MAÎTRE ANTOINE.

Possible... et si je m'adressais à ma femme, elle me dirait certainement qu'il est malade. Sur tout au monde, elle me dit la vérité, excepté sur ce garçon. D'ailleurs, malade ou pas malade, il est tout excusé; car voici encore où la jeunesse nous distance, nous autres

vieux : c'est qu'elle sait s'édifier partout, et faire ses dévotions au tir, à la promenade, voire au cabaret. « Notre Père, qui es aux cieux. — Bonjour Pierre, te verra-t-on ce soir à la danse? — Que ton nom soit sanctifié. — Ris tant que tu voudras, Catherine, nous y viendrons tout de même. — Que ta volonté soit faite. — Le diable m'emporte, je ne suis pas encore rasé! » Et ainsi de suite; et la bénédiction, on se la donne à soi-même, car on est homme comme le prêtre, et la puissance attachée à l'habit noir est certainement aussi dans l'habit bleu. Je n'ai rien contre; et si vous avez envie de boire sept coups entre les sept demandes[1], où est le mal? Je ne puis prouver à personne que la bière et la religion ne vont pas ensemble, et peut-être finira-t-on par introduire dans la liturgie cette nouvelle manière de communier. Moi, sans doute, vieux pécheur, je ne suis pas assez fort pour suivre la mode, et ne sais pas attraper le recueillement au milieu de la rue comme j'attrape un hanneton; le gazouillement des moineaux et des hirondelles ne me remplace pas l'orgue, et pour que mon cœur s'élève, il faut que j'aie entendu les portes de fer de l'église retomber derrière moi, et que je me figure que ce sont celles du monde, que je me sente resserré entre les murs sombres, sous les fenêtres hautes, étroites, qui ne laissent pénétrer le jour effronté du dehors qu'assombri, tamisé, et comme purifié; il faut enfin que j'aperçoive de loin le charnier avec la tête de mort clouée au-dessus de l'entrée. Mais enfin, mieux est mieux.

LÉONARD.

Vous êtes trop rigoureux.

MAÎTRE ANTOINE.

Sans doute!... Et justement aujourd'hui, il faut que je le confesse en honnête homme, ma méthode ne m'a pas réussi : j'ai perdu le recueillement à l'église, car la place vide à côté de moi me troublait, et je l'ai retrouvé dehors, sous le poirier de mon jardin. Cela vous étonne? Voici la chose : je rentrais triste et la tête basse, comme le paysan visité par la grêle. Voyez-vous, les enfants sont comme des champs, on y sème le bon grain, et puis on y voit pousser l'ivraie. Je m'arrêtai sous mon poirier que les chenilles ont dépouillé : « Oui, me disais-je, le garçon est comme celui-ci, stérile et chauve. » Alors, il me sembla tout à coup que j'avais très-soif, et qu'il me fallait aller absolument au cabaret. Je me trompais à plaisir, car je n'avais aucune envie d'un verre de bière; je ne voulais que rencontrer le gars et lui dire son fait, et au cabaret j'étais sûr de le trouver. J'allais partir, quand le bon

[1] De l'Oraison dominicale.

vieil arbre laissa tomber à mes pieds une poire juteuse, comme pour me dire : « En voilà une pour ta soif, et pour te punir chrétiennement de m'avoir injurié en me comparant à ton flandrin de fils. » Je réfléchis, mordis dans la poire et rentrai chez moi!

LÉONARD.

Savez-vous que le pharmacien est sur le point de faire faillite?

MAÎTRE ANTOINE.

Qu'est-ce que cela me fait?

LÉONARD.

Cela ne vous fait rien du tout?

MAÎTRE ANTOINE.

C'est-à-dire si, car je suis chrétien, et le pauvre homme a beaucoup d'enfants.

LÉONARD.

Et encore plus de créanciers. D'ailleurs, les enfants sont aussi une manière de créanciers.

MAÎTRE ANTOINE.

Heureux celui qui n'est ni l'un ni l'autre!

LÉONARD.

Je croyais que vous-même....

MAÎTRE ANTOINE.

Oh! mon affaire est arrangée depuis longtemps!

LÉONARD.

Vous êtes un homme avisé, et vous avez sans doute retiré vos fonds dès que vous avez vu l'herboriste dans de mauvais draps.

MAÎTRE ANTOINE.

Oui, je n'ai plus la crainte de les perdre, car ils sont perdus depuis longtemps.

LÉONARD.

Vous plaisantez?

MAÎTRE ANTOINE.

Je dis vrai!

CLARA passant la tête à travers la porte.

Vous appelez, père?

MAÎTRE ANTOINE.

Les oreilles te tintent-elles déjà? Nous n'avons cependant pas encore parlé de toi.

CLARA.

Voici le journal.

(Elle s'éloigne.)

LÉONARD.

Vous êtes philosophe.

MAÎTRE ANTOINE.

Comment l'entendez-vous?

LÉONARD.

Vous savez prendre votre parti.

MAÎTRE ANTOINE.

Je me promène bien souvent avec une pierre au cou, mais je ne me jette pas à l'eau; au contraire, cela me maintient le dos droit et roide.

LÉONARD.

Vous imite qui peut!

MAÎTRE ANTOINE.

Il devrait danser sous son fardeau, celui qui a la chance de rencontrer un soutien comme vous. Vous voilà tout pâle de mon malheur.... C'est ce que j'appelle prendre part à un événement.

LÉONARD.

Ne me méconnaissez pas....

MAÎTRE ANTOINE.

Certes, non. (Il va tambouriner sur la commode.) Que ce bois n'est-il transparent! hein?

LÉONARD.

Je ne vous comprends pas.

MAÎTRE ANTOINE.

Qu'il fut simple, notre père Adam, de prendre Ève nue et pauvre! nous deux, vous et moi, nous l'aurions chassée du paradis à coups de fouet, comme une vagabonde. Qu'en pensez-vous?

LÉONARD.

Vous êtes monté à cause de votre fils. Moi, je venais vous demander la main....

MAÎTRE ANTOINE.

Arrêtez! peut-être ne dirais-je pas non.

LÉONARD.

Je l'espère bien.... Et je vais vous dire toute ma pensée : Les patriarches eux-mêmes n'ont pas dédaigné la dot de leurs épouses; Jacob aima Rachel, et travailla sept années pour l'obtenir; mais il ne s'en réjouit pas moins des gras béliers et des bonnes brebis qu'il acquit au service du beau-père. Je pense que cela ne lui fait pas honte, et le surpasser, ce serait l'humilier. J'aurais donc vu avec plaisir que votre fille m'apportât quelques centaines d'écus, et c'était naturel, car elle-même

s'en fût trouvée mieux chez moi. Lorsqu'une fille apporte son lit dans sa malle, elle n'a pas besoin de carder de la laine et de filer de la toile pour le confectionner. Ce n'est pas le cas, eh bien! n'importe.... Nous ferons du dîner maigre notre repas du dimanche, et du repas du dimanche notre régal de Noël, et nous irons tout de même.

MAÎTRE ANTOINE lui tendant la main.

Vous parlez bien, et le Seigneur Dieu approuve vos paroles! Allons! je veux oublier que pendant quinze jours, au thé du soir, ma fille a mis inutilement pour vous une tasse sur la table, et puisque vous allez devenir mon gendre, vous allez savoir ce que sont devenus les mille écus.

LÉONARD à part.

Ils sont donc vraiment partis? Eh bien, je serai dispensé de ménager le vieux loup lorsqu'il sera mon beau-père.

MAÎTRE ANTOINE.

Mon enfance a été rude. Pas plus que vous je n'étais un porc-épic en venant au monde, mais je le suis devenu peu à peu. D'abord les pointes étaient tournées en dedans, et tous me pinçaient et me serraient la peau, et éclataient de rire quand je tressaillais parce qu'elles m'entraient dans le cœur et dans les boyaux. La chose me déplut, je retournai ma peau, les aiguillons leur piquèrent les doigts, et j'eus la paix.

LÉONARD à part.

Avec Satan lui-même, je crois.

MAÎTRE ANTOINE.

Mon père, parce qu'il s'échinait nuit et jour, est mort à trente ans; ma pauvre mère me nourrit en filant, tant bien que mal; je grandis sans rien apprendre; plus tard, grandissant toujours, j'eusse bien voulu me déshabituer de manger, puisque je ne gagnais rien; mais bah! quand j'avais fait le malade à midi et repoussé mon assiette, le soir l'estomac était le plus fort, et me contraignait d'être bien portant. Mon plus grand tourment, c'était de ne rien savoir faire, et je m'en prenais à moi-même, comme s'il y eût eu de ma faute, comme si je n'avais été muni dans le sein de ma mère que de dents pour manger, et si j'y avais laissé, comme à plaisir, toutes les qualités utiles. J'avais honte de la lumière que me dispensait le soleil. Tout de suite après ma confirmation, l'homme qu'ils ont enterré hier, maître Gebhard, vint chez nous. Il fronçait le sourcil et faisait une grimace, comme il en avait l'habitude quand il méditait quelque bonne œuvre; il s'avança vers ma mère

et lui dit : « N'avez-vous mis au monde votre gars que pour qu'il vous mange le nez dans la figure? » J'eus honte, et je me hâtai de remettre dans l'armoire le pain que j'étais au moment d'entamer; ma mère, blessée du mot bien intentionné, fit taire son rouet, et répondit vivement que son fils était bon et en valait un autre. « C'est ce que nous verrons, » répliqua le maître; « si le cœur lui en dit, il peut tout de suite, comme il est là, venir dans mon atelier; il ne payera pas d'apprentissage, il sera nourri, et on lui trouvera aussi des habits; et s'il veut se lever tôt et se coucher tard, il pourra gagner par ci par là un bon pour-boire pour sa vieille mère. » Alors ma mère de pleurer, moi de danser; puis quand enfin nous pûmes parler, le maître se boucha les oreilles, sortit et me fit signe. Je n'avais pas besoin de mettre mon chapeau, car je n'en avais pas, et, sans dire adieu à ma mère, je le suivis; et quand le dimanche suivant je pus aller la voir pour une petite heure, il me donna une moitié de jambon pour elle. Que ce brave homme soit béni dans sa tombe! Il me semble encore l'entendre me crier de son ton bourru : « Tony, cache-le bien sous ta jaquette, pour que ma femme ne le voie pas. »

LÉONARD.

Vous savez donc pleurer?...

MAÎTRE ANTOINE s'essuyant les yeux.

Oui, je ne devrais jamais songer à cela, car la fontaine de mes larmes a beau être bouchée, cela y fait toujours une fissure. Mais bah! ce sera de l'eau de moins à me tirer, si jamais je deviens hydropique. (Très-vivement.) Qu'en pensez-vous, si cet homme auquel vous devez tout, vous le trouviez une après-midi de dimanche, allant chez lui pour fumer une pipe ensemble, si vous le trouviez égaré, hagard, un couteau à la main, le même couteau avec lequel il vous a mille fois coupé le pain du goûter, le cou saignant, et se hâtant de relever sa cravate jusqu'au menton?...

LÉONARD.

C'est ainsi qu'il a porté sa cravate jusqu'au dernier jour....

MAÎTRE ANTOINE.

A cause de la cicatrice.... Et si vous veniez à temps pour le secourir, pour le sauver, mais pas seulement en lui arrachant le couteau des mains et en bandant sa plaie, mais en donnant ces mauvais mille écus que vous auriez épargnés, et sans souffler mot, en cachette, autrement le pauvre malade ne les eût pas acceptés : que feriez-vous?

LÉONARD.

Libre comme je suis, sans femme ni enfants, je donnerais l'argent.



MAÎTRE ANTOINE.

Et eussiez-vous dix femmes comme les Turcs, et autant d'enfants qu'il en fut promis au père Abraham, si vous hésitiez un seul instant, vous seriez un.... Bon, vous allez devenir mon gendre. Vous savez maintenant ce qu'est devenu mon argent; j'ai pu vous le dire aujourd'hui, parce que mon vieux maître est enterré; il y a un mois, je l'aurais gardé pour moi sur mon lit de mort. J'ai glissé son reçu sous sa tête avant qu'on ne clouât sa bière, et si je savais écrire, j'aurais mis dessus mon acquit; ignorant comme je suis, je n'ai pu que déchirer le papier tout du long. Il doit reposer tranquillement à présent, et j'espère en faire autant lorsque je m'étendrai à ses côtés.

SCÈNE VI.

LA MÈRE, LES PRÉCÉDENTS.

LA MÈRE.

Me reconnais-tu?

MAÎTRE ANTOINE montrant sa robe du doigt.

Le cadre, oui certes, il s'est conservé, celui-là; le tableau, pas tout à fait si bien. On dirait que les araignées l'ont couvert de leurs toiles! Elles en ont eu le temps aussi!

LA MÈRE.

N'est-il pas franc, mon mari? Mais je n'ai pas besoin de lui en faire un mérite, car la franchise est la vertu de tous les maris.

MAÎTRE ANTOINE.

Te chagrines-tu d'avoir été plus pimpante à vingt ans que tu ne l'es à cinquante?

LA MÈRE.

Non certes; il serait honteux pour moi et pour toi qu'il en fût autrement.

MAÎTRE ANTOINE.

Eh bien! donne-moi un baiser, je suis rasé, et mieux que de coutume.

LA MÈRE.

Volontiers, quand ce ne serait que pour voir si tu sais encore embrasser. Il y a si longtemps que pareille idée ne t'est venue!

MAÎTRE ANTOINE.

Bonne femme! bonne mère! je ne demande pas que ce soit toi qui me fermes les yeux, c'est trop dur; c'est moi qui fermerai les tiens,

qui te rendrai ce dernier service d'amour; mais il faut me laisser un peu de temps, entends-tu, afin que je me prépare et me trempe, et ne sois pas gauche. C'était encore beaucoup trop tôt.

LA MÈRE.

Dieu soit loué! nous avons encore quelque temps à passer ensemble!

MAÎTRE ANTOINE.

Je l'espère aussi. Voilà que tu as les joues toutes roses.

LA MÈRE.

Un drôle d'homme, notre nouveau fossoyeur. Ce matin, comme je traversais le cimetière, il creusait une tombe, et je lui demandai pour qui. « Pour qui Dieu voudra, » me répondit-il, « peut-être pour moi qui vous parle. Car je ferai peut-être comme mon grand-père, qui, ayant creusé une fosse à l'avance, y tomba et s'y cassa le cou, en revenant la nuit du cabaret. »

LÉONARD qui, depuis le commencement de la scène, a parcouru le journal.

Cet homme n'est pas d'ici, il peut nous conter tout ce que bon lui semble.

LA MÈRE.

Je lui demandai pourquoi il n'attendait pas qu'on lui commandât les tombes, il me répondit : « Je suis de noces aujourd'hui, et assez bon prophète pour savoir que ma tête s'en ressentira demain. Or, je suis sûr que quelqu'un me jouera le tour de mourir cette nuit; je serais alors forcé de me lever demain de bon matin, et ne pourrais faire mon somme.

MAÎTRE ANTOINE.

« Eh! farceur, » lui aurais-je dit, « et si ta fosse n'a pas la mesure du mort? »

LA MÈRE.

C'est bien ce que je dis; mais le drôle vous secoue les reparties de sa manche comme le diable les puces : « J'ai pris, a-t-il répliqué, mesure sur Veit le tisserand, qui dépasse d'une tête tous les autres, comme le roi Saül. Vienne maintenant qui voudra, il ne trouvera pas sa maison trop petite; et si elle est trop grande, cela ne fait de tort qu'à moi, car je suis honnête, et ne me fais jamais payer plus que la longueur du cercueil. » Je jetai mes fleurs dans la fosse, et dis : « La voilà occupée. »

MAÎTRE ANTOINE.

Je pense que le drôle voulait plaisanter, et c'était déjà bien coupable: creuser des tombes à l'avance, c'est tendre présomptueusement le piége

de la mort; il faudrait chasser du service le coquin qui le ferait. (A Léonard qui lit.) Quoi de nouveau? Un philanthrope à la recherche d'une veuve infortunée qui a besoin de quelques centaines d'écus, ou bien la pauvre veuve à la recherche du philanthrope qui veut bien les donner?

LÉONARD.

La police dénonce un vol de bijoux. Étonnant! On voit par là que, malgré la misère des temps, nous avons encore des gens qui possèdent des bijoux.

MAÎTRE ANTOINE.

Un vol de bijoux? Et chez qui?

LÉONARD.

Chez le négociant Wolfram.

MAÎTRE ANTOINE.

Chez... Impossible! C'est là que mon Charles a poli un secrétaire il y a quelques jours.

LÉONARD.

Et c'est justement du secrétaire que ces bijoux ont disparu.

LA MÈRE à maître Antoine.

Que Dieu te pardonne ta parole!

MAÎTRE ANTOINE.

Tu as raison, c'était une pensée indigne.

LA MÈRE.

Pour ton fils, il faut que je te le dise, tu n'es père qu'à moitié.

MAÎTRE ANTOINE.

Ma femme, ne parlons pas de cela aujourd'hui.

LA MÈRE.

Il est autrement que toi, mais faut-il donc tout de suite qu'il soit mauvais pour cela?

MAÎTRE ANTOINE.

Où reste-t-il donc maintenant? Midi a sonné depuis longtemps, et je gage que le dîner brûle en ce moment, parce que Clara a la consigne secrète de ne pas mettre le couvert avant le retour de son frère.

LA MÈRE.

Où serait-il? Tout au plus au jeu de quilles. Et il lui faut toujours aller au plus éloigné, afin que tu ne le découvres pas; alors le retour prend du temps. Je ne comprends pas non plus ce que tu as contre ce jeu inoffensif.

MAÎTRE ANTOINE.

Contre ce jeu? rien du tout. Il faut que les beaux messieurs aient leur passe-temps. Si le roi de carreau n'existait pas, les vrais rois s'ennuieraient parfois; et qui sait, sans les boules de bois, si les princes et les barons ne s'amuseraient pas à jouer aux quilles avec nos têtes? Mais un artisan ne peut faire pis que de jouer son salaire si chèrement gagné. Ce que l'homme acquiert à la sueur de son front, il doit le respecter, le tenir pour cher et sacré, sous peine de se méconnaître, de se rabaisser et de mépriser sa vie et son talent. Comme tous mes nerfs se crispent à la pensée de gaspiller un écu!

(On sonne.)

LA MÈRE.

Le voilà!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS. Entrent l'exempt de polcie ADAM et un second exempt.

ADAM à maître Antoine.

Allons, payez votre gageure, car vous l'avez perdue. Des gens en habit rouge et à revers bleus, disiez-vous, ne devaient jamais franchir votre seuil; eh bien, en voilà deux de ces gens! (Au second exempt.) Pourquoi ne gardez-vous pas votre chapeau comme moi? Fait-on des façons avec ses égaux!

MAÎTRE ANTOINE.

Moi, ton égal, coquin?

ADAM.

Vous avez raison, nous ne sommes pas vos égaux, les filous et les voleurs ne sont pas nos pareils. (Désignant la commode.) Qu'on ouvre, et trois pas en arrière, pour que vous n'escamotiez rien.

MAÎTRE ANTOINE.

Comment? Quoi?

CLARA entrant pour mettre le couvert.

Puis-je....

(Elle s'arrête interdite.)

ADAM à maître Antoine.

Savez-vous lire l'écriture?

MAÎTRE ANTOINE.

Comment saurais-je ce que mon maître d'école lui-même ne savait pas?

ADAM.

Écoutez donc, votre fils a volé des bijoux; nous tenons le voleur, et nous venons faire une perquisition.

LA MÈRE.

Jésus!

(Elle tombe et meurt.)

CLARA.

Mère! mère! Quels yeux elle fait!

LÉONARD.

Je cours chercher un médecin.

MAÎTRE ANTOINE.

Inutile! c'est la figure de la mort; je l'ai vue cent fois. Bonne nuit, Thérèse; tu es morte de l'avoir entendu! On inscrira cela sur ta tombe!

LÉONARD.

Peut-être y aurait-il encore.... (A part en s'éloignant.) Terrible, mais heureux pour moi.

(Il sort.)

MAÎTRE ANTOINE jetant aux exempts un trousseau de clefs.

Tenez, ouvrez toutes les armoires, tous les coffres! Un marteau! La clef de la commode est perdue! Ha! nous des filous et des voleurs! (Retournant ses poches.) Je n'y trouve rien!

DEUXIÈME EXEMPT.

Calmez-vous, maître Antoine! chacun sait que vous êtes le plus honnête homme de la ville.

MAÎTRE ANTOINE.

Vraiment, vraiment? (Riant.) Eh oui, j'ai accaparé, j'ai consommé toute l'honnêteté de la famille. Le pauvre garçon! il ne lui est rien resté. (Designant la mère.) Celle-ci avait aussi beaucoup trop de mœurs! Qui sait si la fille.... Qu'en penses-tu, mon enfant innocent?

CLARA.

Père!

DEUXIÈME EXEMPT à Adam.

N'avez-vous pas pitié?

ADAM.

De la pitié? Est-ce que je fouille les poches du vieux? est-ce que je le force de retirer ses bas et de retourner ses bottes? Je voulais commencer par là, car je le hais autant que je puis haïr, depuis le jour où, au cabaret, son verre.... Vous connaissez l'histoire, et vous devriez

vous sentir blessé aussi, si vous aviez un peu d'honneur dans le ventre. (A Clara.) Où est la chambre de votre frère?

CLARA.

Dans le fond. (Les deux exempts sortent.) Mon père, il est innocent; il doit être innocent; n'est-il pas ton fils, n'est-il pas mon frère?

MAÎTRE ANTOINE.

Innocent! et il a tué sa mère!

(Il rit.)

UNE SERVANTE entrant et remettant une lettre à Clara.

De la part de M. le caissier Léonard.

MAÎTRE ANTOINE.

Tu n'as pas besoin de la lire, va. Il t'abandonne. (Frappant dans ses mains.) Bravo, chenapan!

CLARA après avoir lu.

Oui, oui, ô mon Dieu!

MAÎTRE ANTOINE.

Lâche-le.

CLARA.

Mon père, mon père! je ne le puis pas!

MAÎTRE ANTOINE.

Tu ne le peux pas? tu ne le peux pas? Qu'est cela? Es-tu....

(Les deux exempts rentrent.)

ADAM avec méchanceté.

Cherchez, et vous trouverez.

LE DEUXIÈME EXEMPT à Adam.

Qu'est-ce qui vous prend? Nous n'avons rien trouvé.

ADAM.

Taisez-vous.

(Ils sortent.)

MAÎTRE ANTOINE.

Il est innocent, et toi... toi....

CLARA.

Père, vous êtes terrible....

MAÎTRE ANTOINE la prenant par la main et lui parlant très-doucement.

Chère fille, Charles a été un maladroit, il n'a tué que sa mère! Qu'est cela? le père vit encore! Assiste ton frère. Tu ne peux pas exiger qu'il fasse toute la besogne. A toi de me donner mon reste. Le vieux

tronc paraît solide et noueux, n'est-ce pas? Mais il branle déjà, et tu n'auras pas trop de peine à l'abattre. Tu n'as même pas besoin de la cognée; tu as un joli minois, je ne t'ai jamais louée, mais aujourd'hui, il faut que je te le dise pour te donner courage et confiance: tes yeux, ton nez et ta bouche plairont certainement; deviens... tu me comprends, ou bien, dis-moi, il me semble que tu l'es déjà!...

CLARA se précipitant à moitié folle aux pieds de la morte en élevant les mains.

Mère! mère!

MAÎTRE ANTOINE.

Prends la main de la morte, et jure-moi que tu es ce que tu dois être.

CLARA.

Je... vous... jure... de... ne... jamais... vous... faire... honte....

MAÎTRE ANTOINE.

Bien. (Il met son chapeau.) Il fait beau. Allons dans les rues, qu'on nous voie, et que nous passions par les baguettes.

(*Les deux derniers actes à la prochaine livraison.*)

ÉPISODES D'UNE VIE ERRANTE[1].

GUILLAUME L'AVEUGLE.

Je séjournai quelque temps à Arles, retenu par la beauté de ses monuments, particulièrement de ceux qui appartiennent à l'architecture romane.

Nulle part peut-être comme dans le midi de la France on ne peut lire à livre ouvert l'histoire de cet art de transition. C'est là qu'on voit distinctement la grâce hellène enfanter la colossale force romaine, puis l'orgueil romain et la conscience de la domination céder le pas à l'humilité chrétienne. Que l'on rapproche par la pensée le temple grec de Nîmes, l'arc de triomphe de Saint-Remi ou celui d'Orange, l'église Saint-Gilles ou le cloître Saint-Trophime d'Arles, et l'on saisit à première vue une ressemblance de famille modifiée selon le rang, le caractère, le siècle et la religion.

C'est ainsi que le style des monuments romans du Midi plaît, et même devient cher à ceux qui le connaissent intimement, malgré le caractère ascétique de sa conception et l'état embryonnaire de son ornementation.

On aime en lui tour à tour les allures et les traits latins de sa mère ou le type grec de son aïeule, et l'on se dit avec le plaisir qui accompagne toujours la découverte d'une énigme : Le pays où un Sidoine Apollinaire écrivit en chrétien la classique langue latine, où de la race des sénateurs et des patriciens naquirent des pères de l'Église, des Sidoine, des Grégoire de Tours et d'autres, dans ce pays le style roman devait nécessairement parvenir à sa plus grande perfection. On pour-

[1] Voir la livraison de janvier.

rait même d'après quelques particularités, telles que la formé des arcs de Saint-Trophime qui commencent à s'allonger timidement vers l'ogive, prédire comment l'humilité chrétienne des premiers siècles deviendra le mysticisme du moyen âge, s'élevant de plus en plus vers le ciel et l'infini. Mais toutes ces considérations nous auraient bientôt ramenés vers le Nord, et nous sommes obligés de séjourner encore un peu dans ce beau Midi.

J'avais étudié la merveille de Saint-Trophime à Arles, les ruines de l'église Sainte-Marthe à Tarascon, le portail incomparable de Saint-Gilles, et les restes romans de la ville épiscopale et de l'île de Maguelonne en Languedoc. Il ne me restait plus à visiter que le couvent des bénédictins de Saint-Guillaume du Désert, fondé par Guillaume Courtnez, l'un des paladins de Charlemagne, et situé sur la rive occidentale de l'Hérault.

En mai 1851, par un beau jour de soleil, partant du célèbre pont de l'Hérault, qui repose sur des piles romaines, je remontais la vallée rocheuse creusée par le torrent.

A gauche et à droite, des murs de rochers abrupts serrent l'étroit chemin suspendu au-dessus de l'abîme où le torrent écume et gémit. Un désert sinistre s'étend jusque auprès du village. Là se trouve un pont tout primitif, contraste parfait du pont romain, artistement construit à l'entrée de la vallée; c'est une simple corde, fixée au rocher, flottant au-dessus du vide et portant une sorte de bac aérien qui fait passer le voyageur d'une rive à l'autre. Comme j'arrivais à ce pont des plus élémentaires, un spectacle attrayant s'offrit à ma vue.

De la montagne opposée une jeune fille descendait, fraîche et légère, sautant d'un roc à l'autre; son vêtement coquettement relevé par-devant, une casaque de velours noir fantasquement jetée sur les épaules, et un chapeau de paille à larges bords attaché de côté sur un de ses bandeaux. Elle tenait à la main une petite harpe qu'elle soulevait en l'air à chaque bond trop hardi, la préservant ainsi des chocs en même temps qu'elle s'en servait pour se maintenir en équilibre. Elle arriva sans encombre au pont. Alors elle resserra autour d'elle sa petite jupe, s'assit sur la planchette attachée à la corde principale, au moyen d'une petite corde passant sur une poulie, mit son instrument au bras gauche, s'élança en poussant un cri de joie qui retentit dans la montagne, et parcourut avec la rapidité de l'éclair l'espace qui dominait le goufre où mille morts la menaçaient. Elle semblait un esprit aérien dans cette course rapide, et, sans crainte pour sa vie, je restais là sur la rive ravi de ce beau spectacle.

« Bravo, mademoiselle, bien sauté! lui criai-je, au moment où d'un bond hardi elle touchait terre auprès de moi.

— Ma foi, s'écria-t-elle, nous y sommes bien habitués dans ce pays-ci.

— Êtes-vous de ce pays? lui demandai-je en cheminant avec elle vers le village. Je ne l'aurais pas cru, d'après votre instrument de musique qui est étranger ici : c'est le premier que je voie en cette contrée!

— Vous avez raison, répondit-elle; je suis seule par tout le pays à jouer de la harpe, et voici pourquoi : c'est que je l'ai appris de quelqu'un qui n'est point du pays. Aussi personne ne m'imite, continua-t-elle d'un air orgueilleux qui lui allait à merveille. Vous devez être étranger dans le Midi? demanda-t-elle, tandis qu'elle me toisait de la tête aux pieds avec son œil noir.

— Oui certes, répondis-je, et je viens d'un pays où tout le monde joue de la harpe.

— Bah! reprit-elle, et s'arrêtant, elle me regarda encore plus attentivement; ce serait curieux si vous étiez Allemand?

— Curieux ou non, le fait est que je suis Allemand.

— Inouï! parfait! s'écria-t-elle ravie; venez, venez vite, je vous en prie, » et en parlant elle saisit vivement mon bras, faisant mine de m'entraîner dans le village. Puis elle s'arrêta soudain pour m'adresser cette autre question :

« De quel pays de l'Allemagne êtes-vous? car je sais qu'il y a beaucoup de pays en Allemagne.

— C'est vraiment étonnant, dis-je à mon tour en souriant, oui certes, c'est étonnant que vous connaissiez si bien mon pays. Je suis du pays qu'on nomme Bohême. »

La joie de la petite n'eut plus de bornes : elle bondissait en l'air, frappait des mains, poussait des cris de gaieté; elle était prête à m'embrasser. Je restai stupéfait, me demandant pourquoi la vue d'un Bohême réjouissait une fille du Languedoc, comme aurait pu le faire un phénix ou un oiseau de paradis. « Ah! que le bonhomme va être content! s'écria-t-elle enfin. Ses yeux aveugles vont pleurer de bonheur. Le bon vieux. *Pecayre!* quel dommage qu'il ne puisse pas vous voir! »

Comme je paraissais encore surpris et hésitant, elle me donna quelques explications. « C'est qu'il est votre compatriote, mon vieux grand'-père, il est de Bohême aussi. Mais depuis quarante ans il est hors de sa patrie, il n'a pas embrassé un seul compatriote, et il soupire si tristement après son pays! Mon bon monsieur, dit-elle les mains jointes en

suppliant, venez avec moi, venez causer avec lui, cela réjouira son vieux cœur et le rendra heureux; vous aurez fait une bonne œuvre! »

Lorsque je la vis si charmante, avec son pâle et brun visage méridional, rougissant, ses yeux sombres pleins de feu, son air suppliant, je lui dis : « Chère enfant, allons où vous voudrez; je serai charmé de voir un compatriote!

— Venez donc, bon mossiou! » et avec impatience elle me faisait avancer. Je compris alors d'où elle tenait son talent de joueuse de harpe, tout à fait hors d'usage dans le pays qu'elle habitait, et comment un instrument exotique dans le midi de la France était tombé en ses mains. Je me dis que son grand'père était probablement un de ces musiciens ambulants de la Bohême, qui errent par tous les pays de la terre, et souvent se fixent définitivement dans les contrées les plus éloignées.

« Votre grand-père est-il musicien? demandai-je.

— S'il est musicien! mais il joue de tous les instruments du monde! » répondit la jeune fille.

La réponse me parut quelque peu exagérée, et sur-le-champ me rappela le proverbe qui dit qu'il ne faut pas demander à un Bohême s'il joue d'un instrument de musique, mais de combien d'instruments il joue. « Voyez-vous, continua la petite, il m'a montré à jouer de la harpe, et il ne se fait pas une noce à dix lieues à la ronde, où je ne sois appelée à jouer. La Tuna et sa harpe sont des hôtes bien accueillis partout, et je dois cela au bon vieux. Lui-même ne joue plus que très-rarement; ses mains sont trop faibles pour la harpe et la guitare; pour la clarinette et la flûte, sa respiration est trop courte, mais il connaît encore bien son art, et lorsqu'il me donnait ses leçons, quand j'étais toute petite, il était plus jeune. Et quelles chansons il sait! monsieur, on pourrait faire un gros livre tout plein de ses chansons. Je ne comprends pas les paroles, mais je chante et je joue les airs, cela plaît on ne peut plus à tout le monde, et j'en tire des louanges et de l'argent. De ce pas, j'arrive d'une noce où j'ai joué hier toute la soirée, et l'on pleurait de m'entendre. J'ai promis à mon grand-père que je lui rapporterais quelque chose de beau, et justement voilà que je lui amène un compatriote! Oh! il ne pourra s'empêcher de pleurer, le pauvre homme! Quelquefois, continua-t-elle lentement et avec tristesse, quelquefois il souffre beaucoup du mal du pays, et quand je le vois souffrir, j'en souffre moi-même; il est si bon, toujours! »

Tout en parlant, elle avait précipité sa marche, et, prenant les devants, elle me faisait entrer rapidement dans le bourg.

Saint-Guilhem le Désert ou du Désert remplit l'étroite entrée d'une vallée entourée de rochers gigantesques, et rappelle par son aspect le vallon de la légende orientale, où l'homme abandonné ne recevait de nourriture que par un oiseau fabuleux, appelé Roc ou Simurg.

Le bourg lui-même, avec la vieille église, le vieux cloître et la ruine du château de don Juan, de couleur jaune d'or, présente dès l'entrée un aspect attrayant et pittoresque. La place quadrangulaire, composée de monuments pour la plupart du même âge et du même style que l'église, avec la fontaine qui en forme le centre et jaillit fraîche et abondante, a des beautés romantiques qui pourraient se mesurer avec beaucoup de places fameuses dans les plus grandes villes. Le silence et le calme qui règnent en ce lieu, le clapotement de la citerne, les têtes monstrueuses des rochers qui plongent au-dessus des toits, donnent au bourg un charme tout particulier.

Il me fut impossible de jouir longtemps de cette vue, car Tuna se hâtait, causant et courant vers une maison blottie entre l'église et le roc, dans le coin le plus caché de Saint-Guilhem. Vraisemblablement cette maison faisait autrefois partie du cloître, car elle a tout l'air d'en être le prolongement. Tuna poussa une porte qui n'était point verrouillée, bien que la grande salle sur laquelle elle donnait entrée fût vide.

« Mon grand-père n'est pas à la maison, » dit-elle en déposant sa harpe dans un coin, puis elle m'ôta mon petit paquet, le mit sur une armoire et courut de nouveau vers la porte. « Je saurai bien vite où il est caché, » ajouta-t-elle en faisant sortir de sa poitrine une note vibrante, non sans analogie avec l'appel des Tyroliens, et qui alla retentir de montagne en montagne, répercutée et brisée par l'écho.

L'écho expirait à peine, lorsque des sons prolongés de flûte venus des hautes régions se firent entendre.

« Ah ! mon grand-père garde les moutons du côté du château de don Juan, dit-elle ; venez ! » J'avoue que, par la lourde chaleur de midi, j'aurais de beaucoup préféré me reposer dans cette salle fraîche ; mais il lui importait tellement de hâter mon entrevue avec le vieillard, que je la suivis sans me le faire dire deux fois. Elle me conduisit par une ruelle obscure, entre les maisons et la paroi du rocher vers un sentier abrupt de la montagne. Bientôt nous cheminâmes en plein soleil, au milieu d'un labyrinthe de rochers dressés comme des tours, et qui brûlaient les doigts dès qu'on les touchait.

« Comment votre grand-père peut-il garder les troupeaux, Tuna, demandai-je, puisque, si j'ai bien compris, il est aveugle ?

— Cela ne fait rien, dit Tuna toujours marchant ; ses moutons le

connaissent, lui et sa flûte. Il les appelle et les mène où il veut, sur la montagne ou à la maison. Il a aussi un bon chien, et il connaît si bien tous les chemins de la montagne que jamais il ne se perd. Il ne les connaît que depuis qu'il est aveugle ; du reste, un autre homme soigne les bêtes le soir et la bergerie ; c'est pour cela que M. Grenier, le propriétaire, conserve à mon grand-père sa place. »

Nous montions toujours. Au bout de dix minutes environ, nous avions atteint les ruines du château.

« Où es-tu, grand-père ? demanda Tuna.

— Ici, mon enfant, ici, fillette, » répondit une voix de vieillard. Tuna me fit signe de marcher légèrement, tourna autour des ruines vers une ombre que projetait une sorte de niche naturelle, où était assis un vieillard vêtu du simple costume de toile des paysans. Il avait mis à terre, auprès de lui, sa veste de velours de laine et son chapeau à larges bords ; aussi voyait-on les boucles blanches argentées qui tombaient en abondance sur son cou et encadraient son visage profondément labouré, bruni par le soleil, mais doux et souriant. D'après ses yeux, on n'aurait point jugé qu'il fût aveugle. Leur rayonnement un peu mat augmentait encore la douceur de sa physionomie ; leurs mouvements seuls, comme les gestes indécis des bras toujours portés en avant, trahissaient la cécité et inspiraient la compassion.

« Es-tu là, Tuna ? es-tu là ? » s'écria-t-il plein de joie ; puis il la serra dans ses bras en caressant sa chevelure. « Comment tout s'est-il passé ? Qu'est-ce que tu leur as joué ? et pourquoi es-tu restée si longtemps absente ?

— Tout a bien été, petit père, répondit Tuna ; j'ai joué tes chansons, et ça leur a tant plu qu'ils ne voulaient pas me laisser partir ce matin, et qu'il a encore fallu leur faire de la musique.

— Je crois bien que mes chansons devaient leur plaire, » dit le vieillard en souriant. Et en caressant Tuna, il se mit à fredonner en allemand ces strophes :

Sur les places, dans les rues
Pauvres diables, nous vivons,
Et debout comme des grues
Toute la nuit demeurons.

Jamais nous ne reposons,
Et dès que le soir commence,
Nous accordons pour la danse
Harpes, luths et violons.

Tuna me fit un clignement d'yeux qui me demandait si je connaissais

cela; je répondis de même affirmativement; alors, secouant les épaules, elle me fit signe des mains qu'elle n'y comprenait rien du tout.

« Vois-tu, Tuna, dit le vieillard parlant le patois du Midi, après avoir murmuré ces strophes de la chanson populaire allemande, tu plairas toujours avec mes chansons. Cela ne peut pas être autrement; les chansons allemandes sont les plus belles du monde, elles touchent tous les cœurs. Ah! si tu pouvais seulement les chanter avec les paroles, et si eux pouvaient les comprendre, ta fortune serait faite; ils te porteraient en triomphe de village en village. Leur as-tu chanté aussi ma chanson favorite.... tu sais bien, celle-ci? » Et il prit la flûte et souffla l'air des paroles suivantes :

A Strasbourg sur le bastion
Commença ma misère [1].

L'air résonna triste et plaintif dans les rochers.

« Oui, certes, j'ai joué celle-là, grand-père, dit Tuna en l'embrassant; tu sais que je joue toujours ta chanson favorite.

—Bah! cela ne sert à rien! dit le vieux subitement chagrin. Combien de fois leur ai-je joué et chanté toutes ces belles choses! Toi, tu as appris à les jouer, mais eux ne l'apprendront jamais. Je croyais toujours qu'à la fin j'entendrais aux champs quelque gars ou quelque fillette chanter une de ces chansons, mais cela ne m'est jamais arrivé. Crois-le, Tuna, il faut avoir du sang allemand dans les veines, comme toi et moi, pour y comprendre quelque chose. »

Tuna me fit de nouveau son sourire, pendant que je regardais avec émotion le vieillard, qui s'affligeait de ne pouvoir répandre en Languedoc les chants populaires de l'Allemagne.

« Mais quelqu'un est venu avec toi, Tuna? continua le vieillard; je t'ai entendue parler dans le chemin, et j'entends encore respirer tout près de moi. Est-ce toi, Denis?

— Non, grand-père, ce n'est pas Denis, répondit Tuna, avant que j'eusse pris le temps de répondre.

— Qui est-ce donc?

— Un étranger.

— Un étranger? demanda-t-il surpris, tandis qu'il se tournait de mon côté : en quoi pouvons-nous le servir? ajouta-t-il poliment.

— J'ai prié monsieur de venir avec moi, parce que je sais que cela te fera plaisir, dit Tuna.

[1] Cette chanson populaire raconte la triste fin d'un déserteur.

— Certainement, dit le vieillard en s'inclinant; mais...

— Monsieur vient de très-loin, continua Tuna.

— De très-loin? répéta le vieillard, toujours incertain au sujet de cette visite.

— Il vient d'Allemagne, dit Tuna avec précaution.

— D'Allemagne? dit-il en criant presque de joie.

— Oui, monsieur vient d'Allemagne, et de Bohême, encore! Il est ton compatriote, » continua-t-elle lentement, tandis qu'elle observait avec précaution et plaisir la surprise qui s'exprimait sur les traits et toute la personne du vieillard.

Il resta sans mouvement, ses bras seuls se tendaient machinalement vers moi. Il voulait parler et ne pouvait pas, il voulait marcher et n'avait plus l'usage de ses membres. A la fin il balbutia des mots inintelligibles. Tuna et moi nous fûmes saisis d'inquiétude à la vue de l'émotion trop violente du vieillard. Pour le ramener à lui-même, je pris dans mes deux mains la main qu'il me tendait, et dis :

« Votre petite-fille a pensé que vous seriez content de parler à un compatriote.

— O monsieur! » soupira-t-il du plus profond de son cœur. Et il me serra convulsivement les mains, puis il retourna à tâtons vers la pierre sur laquelle il était assis auparavant, et s'y laissa tomber brisé d'émotion.

Tuna s'agenouilla auprès de lui, le couvrit de caresses et des plus tendres baisers. Alors il prit la tête de sa petite-fille, la serra sur sa poitrine, et commença à pleurer abondamment. Tuna pleurait avec lui. Le gros chien de berger, de la race des Pyrénées, qui avait regardé la scène avec impatience, se mit à gronder et à me toiser d'un œil méfiant; mais Tuna le calma, et il alla se coucher devant les pieds de son maître.

« O monsieur! me dit celui-ci en allemand, excusez la faiblesse d'un vieillard. Voilà bientôt quarante ans, oui, quarante ans, que je n'avais pas entendu un seul mot allemand. Si je ne m'étais souvent parlé à moi-même, si je n'avais chanté nos chansons, il y a longtemps que j'aurais oublié la langue de ma mère. »

Après avoir prononcé ces paroles d'une voix triste, mais plus tranquille, il fit de la main un signe qui m'invitait à m'asseoir auprès de lui, puis il étendit soigneusement sa veste de velours pour m'apprêter un siége plus doux. Il me pria de lui raconter quelques événements de notre pays, et je racontai le plus possible. Cependant je ne lui avouai pas que moi-même j'avais depuis plusieurs années quitté ma patrie,

afin de ne rien ôter à mes récits de ce qui leur donnait un charme bienfaisant. Souvent il m'interrompait par des exclamations comme celles-ci : « Oh! je connais cet endroit, j'y suis souvent allé! Qui aurait cru cela il y a quarante ans! Comme les choses changent vite! Je ne verrai plus jamais tout cela! » Il me demanda ensuite mon nom, le but de mon voyage, et voulut que Tuna lui décrivît minutieusement l'étranger. Elle s'acquitta en riant de la tâche de me dépeindre des pieds à la tête.

« Pardonnez-moi la liberté que je prends, dit le vieillard. Des compatriotes en terre étrangère sont presque parents. Je me nomme Guillaume Hille, et je suis natif de la vallée de Petschau, non loin de Carlsbad; ici, dans le village, on ne m'appelle que Guillaume l'aveugle. Je suis venu ici dans des circonstances qui ne ressemblent point à vos aventures.

— Je sais bien, repris-je, comment les musiciens bohêmes parcourent le monde et s'établissent dans les pays les plus différents du leur. On en trouve partout, en Suède, en Amérique, en Espagne.

— Non, dit l'aveugle, mon histoire n'est pas ce que vous croyez. Dans ma jeunesse, quand je n'avais que quatorze ans, j'ai aussi couru par le monde avec nombre de camarades, et j'ai fait de la musique dans tous les pays du bon Dieu. L'Allemagne eut son tour; j'allai chanter en Saxe, en Westphalie, sur les bords du Rhin, en Souabe; et c'est comme cela que j'ai appris toutes les belles chansons que nous entendons bien rarement dans la Bohême allemande. Je poussai jusqu'en Danemark, en Suède et en Hollande. Et j'avais déjà dépassé de beaucoup la vingtaine lorsque je revins chez nous pour me construire une maisonnette avec mes économies. Mais juste au même moment, la guerre éclatait de nouveau; on m'incorpora dans un régiment, et comme je savais jouer de plusieurs instruments, on me mit dans la musique militaire en qualité de hautbois, à mon grand ravissement.

» Nous entrâmes en France avec l'armée, et notre régiment eut pour garnison Lyon. Sur ces entrefaites s'élevèrent à Nîmes les troubles entre protestants et catholiques, et comme la plupart des soldats français avaient déserté après la chute de l'empereur, le duc d'Angoulême appela les Autrichiens de Lyon à son secours. Quatre mille hommes se mirent en marche; le plus grand nombre occupa Nîmes, et chassa les perturbateurs, également haïs des catholiques et des protestants. Quelques centaines d'hommes, la musique du régiment était du nombre, restèrent à Uzès, qui était tranquille. Mais les brigands nommés *verdets* parcouraient le pays ouvert, et s'emparaient de tous les endroits

faibles ou sans défenseurs suffisants. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à Uzès; à leur tête était l'atroce scélérat Graffan, qu'on appelait encore Quatretaillon ou le quadruple bourreau. Ils pillaient, assassinaient, incendiaient sur leur passage; catholiques ou protestants, tout leur était bon. Il y eut cependant un brave homme, un prêtre, l'abbé Pathien, qui ne put souffrir plus longtemps les abominations de ces verdets, s'efforça de rassembler les habitants effrayés, et requit aussi les Autrichiens de se rallier autour de lui pour chasser les brigands. Les Autrichiens et nous autres musiciens nous y consentîmes. Bientôt, le bon abbé en tête, nous eûmes repoussé Quatretaillon hors la ville; mais ses bandes ne s'en répandirent que plus dans les environs : dès que nous en fûmes informés, nous sortîmes par petits détachements. Un jour nous entendîmes s'élever d'une maison isolée des cris de détresse : « Au secours! au secours! » bien que l'image de la Vierge placée au-dessus de la porte indiquât une habitation catholique. Sur le seuil, une jeune fille défendait seule l'entrée contre cinq verdets. Son visage était pâle comme la mort; ses habits, ses cheveux, étaient arrachés ou dans le plus grand désordre. Déjà son sein avait reçu une blessure d'où coulaient des flots de sang. Cependant elle restait debout, appuyée d'une main à un poteau, de l'autre refoulant les bandits qui se poussaient en avant.

« Regardez, cher compatriote, dit le vieillard en interrompant son récit, regardez bien ma Tuna que voilà; tout le monde dit ici qu'elle ressemble à la jeune fille héroïque dont je vous parle; cette jeune fille n'était autre que sa grand'mère et s'appelait de même, Tuna ou Marquesuna. Que je serais heureux si je pouvais voir ce joli petit visage! dit-il avec tendresse, en pressant la tête de Tuna dans ses mains, et se penchant lui-même vers elle comme s'il pouvait en effet regarder les beaux traits de sa petite-fille. Le vieillard reprit : Au moment où nous arrivions, l'un des voleurs couchait en joue la jeune fille; d'un coup de sabre je jette à terre l'homme et son fusil. A notre vue, les autres verdets fuient; la jeune fille blessée tombe sans connaissance. Je la porte dans l'intérieur de la maison, tandis que mes camarades poursuivent les verdets. Je trouve dans la salle principale toute une famille d'un rang distingué, composée d'une dame et de plusieurs enfants. C'était Tuna, la bonne des enfants, qui les avait défendus. Je leur confiai la pauvre blessée pour courir rejoindre mes camarades; mais impossible d'abandonner la malheureuse tant que le sang continuait à couler, et qu'elle ne rouvrait pas les yeux. Son premier regard me remercia de l'avoir sauvée, et ce regard fit que je demeurai encore.

Mais pourquoi cette longue histoire, monsieur? Je revins chaque jour, je passai des journées entières auprès de la belle et douce Tuna. La blessure n'était pas mortelle : elle se ferma, et Tuna guérit, grâce à mes soins et à ceux de la famille qu'elle servait. Alors le bruit se répandit que les Autrichiens allaient quitter Uzès ; à cette nouvelle, les habitants des villes, des villages et des bourgades s'enfuirent dans les Cévennes, et se cachèrent dans tous les recoins qu'ils crurent le plus à l'abri des verdets. Tuna se retira dans la montagne avec ses maîtres. Les villages n'étaient pas assez grands pour recevoir tous les fugitifs; aussi couchaient-ils sous des tentes, dans les rochers, dans les vignes, sur les plateaux, en postant des sentinelles dans toutes les directions. Comme ils étaient rassemblés en grand nombre et que l'étroite entrée des vallées était facile à défendre, les verdets ne vinrent point, et les fugitifs vécurent en paix et en bons rapports de catholiques à protestants.

« La musique du régiment n'avait pas grand'chose à faire en ce temps-là. C'est pourquoi chaque matin, de bonne heure, je partais, avec ou sans congé, pour aller trouver les fugitifs dans la montagne, d'où je revenais tard dans la nuit. Afin d'amuser les fugitifs et de montrer mes talents à Tuna, j'emportais avec moi ma flûte et ma clarinette; les jeunes gens dansaient aux sons de ma musique. Je fus toujours l'hôte bienvenu ; aussi me trouvais-je bien dans cette compagnie et heureux auprès de Tuna. Je demeurai bientôt des nuits et des jours dehors, et de jour en jour il me devint plus pénible de quitter Tuna pour regagner les quartiers. Je pouvais me permettre bien des choses, car le capitaine n'était pas strict avec les musiciens. Mais un jour, en revenant à Uzès, j'appris que la garnison autrichienne était partie pour Nîmes, où elle allait rejoindre le corps principal; de là, on devait repasser le Rhône, gagner Lyon, et de Lyon opérer la retraite sur l'Autriche. Je ne pouvais pas aller retrouver mes camarades sans savoir si Tuna voudrait me suivre; pour le lui demander, je repris encore le chemin de la montagne. Mais une fois là, je perdis le courage de l'interroger, et les jours se passèrent. Enfin j'appris que le régiment était arrivé jusqu'à Lyon. Je fus accablé de cette nouvelle; cependant j'espérais encore pouvoir atteindre Lyon avec Tuna, avant la retraite des troupes. Je savais que, si je me présentais spontanément, je m'en tirerais avec une légère punition, et je l'aurais subie avec joie pour Tuna; mais quand je la revis, tout mon trouble, toutes mes hésitations revinrent; mes projets n'existaient plus. Êtres légers que nous sommes, nous autres musiciens! Les jours, en s'écoulant, m'ôtaient de

plus en plus mes soucis ; et lorsque mon uniforme fut détruit à l'incendie d'un village allumé par les verdets, et que je me vis obligé de porter le costume des gens du pays, j'oubliai entièrement que j'avais été soldat autrichien. Vers le même temps, je fus signalé dans les feuilles publiques comme déserteur par le commandant autrichien : tourment bien lourd pour mon cœur. Tuna me dit qu'il fallait me cacher plus avant dans la montagne, au village qu'habitaient ses parents, et où elle me suivrait bientôt. Cette promesse me décida ; je me rendis dans la montagne. Je me rappelle encore parfaitement que la nuit, tout en marchant, je chantais sans cesse ces paroles :

Bonne nuit, officier,
Caporal et grenadier,
Et grenadier.
Cavalerie, infanterie,
A haute voix je le crie,
De vous je prends congé,
Je prends congé.

» Il m'était bien pénible cependant de me sentir déserteur, quoique n'ayant jamais été à proprement parler soldat. Mais je m'accoutumai à cette idée lorsque j'appris que les Autrichiens avaient quitté Lyon, et surtout lorsque je vis arriver Tuna munie de son petit paquet, et qui à peine chez ses parents me dit : « Tu m'as sauvé la vie, tu m'as sacrifié ton pays ; aussi je t'aime et je serai ta femme. »

« Je ne pouvais croire à mon bonheur ; il me semblait toujours que mon serment de soldat me l'arracherait tôt ou tard, et qu'un jour ou l'autre je serais aux mains des Autrichiens, lié par des chaînes de fer. Je n'avais rien à craindre de la police française, elle fermait les yeux et ne livrait jamais aucun déserteur. Cependant je me chantais sans cesse en apercevant Tuna :

Aujourd'hui puis demain,
Avec toi je demeure ;
Au troisième matin
Aura sonné mon heure. »

Guillaume l'aveugle se tut. Il était plongé dans le passé et oubliait tout ce qui l'environnait. Je profiterai de son silence pour donner au lecteur quelques explications sur cette véridique histoire. Il a remarqué tout d'abord que j'ai fort imprudemment conservé le même nom à la femme et à la petite-fille de l'aveugle, ce qui obscurcit peut-être la narration. Je l'ai fait parce qu'en réalité tel était le nom de ces deux femmes, et que dans les localités où se passent les scènes de cette histoire, c'est

un usage général auquel je n'aurais pas voulu déroger. Dans le midi de la France, depuis des temps d'une antiquité reculée, la mère laisse son nom propre à sa fille aînée; d'où il résulte que le même nom de femme se retrouve dans chaque maison deux ou trois fois; on distingue les personnes, en ce cas, par différents diminutifs. Si la grand'mère se nomme Marquesuna, la fille se nomme Quisuna, et la petite-fille Tuna. A la mort de l'aïeule, la génération suivante prend le nom entier, et la première après elle hérite du premier diminutif. Seulement lorsque la dernière génération est représentée par un enfant, on lui conserve son petit diminutif : c'est ainsi que Tuna, qui depuis longtemps avait le droit de porter le nom sonore de Marquesuna, était toujours appelée de son prénom d'enfant par son grand-père.

Le silence de celui-ci ne dura pas autant que cette explication.

« Ma femme, continua-t-il, me fit bientôt oublier l'Autriche et mes serments. Rien qu'à ma manière de fredonner et de souffler dans ma clarinette, elle devinait le chagrin qui m'oppressait, et savait le dissiper. Je pourvoyais suffisamment à notre entretien par ma musique, car j'étais le seul musicien sur la montagne, et bientôt Quisuna me donna une jolie petite fille. La patrie et tout le reste étaient oubliés; j'étais heureux, lorsque commença l'infirmité qui... »

Le vieillard interrompit encore une fois son récit, pour m'adresser soudain cette bizarre question :

« Monsieur, avez-vous jamais vu un joueur de clarinette qui eût de bons yeux?

— Oui certes, répondis-je, en réprimant un sourire.

— Et moi aussi, dit le vieillard avec un grand sérieux, j'en ai vu, mais pas beaucoup. On dirait qu'une malédiction pèse sur cet instrument. C'est à peu près le seul que les aveugles apprennent à manier, et celui qui l'apprend avec ses deux yeux devient aveugle. C'est ce qui m'est arrivé. Deux ans à peine après mon mariage, mes yeux commencèrent à s'affaiblir par degrés; ni médecins ni besicles n'y remédièrent. On me conseilla de faire un pèlerinage ici à mon patron saint Guillaume ou Guilhem, et de l'invoquer pour la guérison de mes yeux. Je me mis en route, ma femme me conduisant, quoiqu'elle eût à porter son petit enfant dans ses bras. Le trajet à travers la montagne dura plus d'une semaine; la surexcitation, les fatigues, la chaleur excessive, produisirent leur effet; j'étais aveugle avant d'avoir atteint le tombeau de mon saint patron. C'est ainsi que j'arrivai en ce pays, infirme quoique jeune encore. Mon sort inspira la compassion dans Saint-Guilhem le Désert; il se trouva que M. Grenier, le plus grand

propriétaire de l'endroit, était parent de la famille que ma femme avait si bien servie; aussi, en souvenir de la manière dont elle avait défendu la maison de ses proches, de la blessure qu'elle y avait reçue et dont elle souffrait encore de temps à autre, nous donna-t-il, pour y demeurer, la vieille maison tout près de l'église. J'ai appris alors de quels dévouements une femme est capable : la mienne était à la fois mes yeux et mon bâton, ma main et mon pied. Elle travaillait chez M. Grenier, entretenait son enfant et moi, puisque je ne pouvais plus, étant aveugle, aller et venir aux environs pour gagner ma vie avec la musique. Monsieur, je ne vous parlerai plus longuement ni de ma malheureuse infirmité qui abattit d'abord mon courage, ni du malheur plus grand encore qui m'atteignit peu d'années après. Le travail continuel et les suites de sa blessure, plus profonde et plus grave que nous ne l'avions cru, minèrent la santé de ma femme, et sans que je l'eusse vue dépérir, moi, pauvre aveugle, avant que ma pensée m'eût préparé à un si rude coup, Tuna était couchée dans son cercueil. Ma fille se maria à seize ans (on se marie jeune en ce pays) avec un tisserand de Saint-Guilhem; la naissance de l'enfant que vous voyez à mes pieds lui donna la mort. Ainsi me frappait le malheur, coup sur coup. La petite n'avait pas encore six ans que son père me la laissa pour me servir de guide; quant à lui, il partit pour Aniane, afin d'avoir de l'ouvrage à la filature qui venait de s'établir et laissait tous les tisserands du pays sans pain. A force de grimper seul dans tous les sentiers des montagnes, j'ai trouvé moyen, malgré ma cécité, de les connaître parfaitement, et M. Grenier a pu me confier ses moutons, que j'ai dressés à suivre ma flûte. Le soir j'enseignais à Tuna à jouer de la harpe et à chanter, et j'ai fait ainsi la joie de tout le pays. Ainsi se sont écoulés quarante ans de bonheur et de peines. J'accepterais tout avec patience et résignation, si un seul de mes souhaits pouvait se réaliser.

— Quel souhait? demandai-je.

— Nous en causerons, dit le vieillard d'une voix qui trahissait son anxiété au sujet de ce vœu; nous en causerons, car je veux vous consulter là-dessus comme compatriote. Vous allez demeurer chez moi. Il le faut, je tiens à ce bonheur d'abriter un compatriote sous mon toit hospitalier. Ce soir, nous babillerons; il est clair que vous n'êtes pas venu à Saint-Guilhem pour moi, mais bien pour visiter le couvent. Je vous demande pardon d'avoir abusé de votre temps avec mes histoires; je ne pouvais m'en empêcher: je me suis laissé aller comme si je racontais à un parent retrouvé après une longue absence tout ce qui m'avait oppressé. Encore une fois, pardon. »

Je lui serrai la main, promis de revenir le soir, et me retirai à pas légers, de peur d'éveiller Tuna, qui, la tête appuyée sur les genoux de son aïeul, s'était endormie pendant ce récit, dont elle n'avait pas compris un mot.

Les ruines du monastère avec leurs galeries, et leurs cloîtres vénérables, l'église bien conservée avec ses constructions accessoires, plus modernes mais tout aussi pittoresques, la grande place devant l'église et ses maisons de paysans, qui ont l'air d'autant de petites habitations de seigneurs, tout cela me fournit une occupation très-suffisante, et me procura des jouissances intimes pour le reste de la journée. Le livre de l'artiste Laurens et du savant Renouvier est un guide commode et fort instructif. Ce fut par l'impossibilité de lire davantage que je remarquai la chute du jour, et la soudaine arrivée de la nuit. C'était l'heure de rentrer, et je me dirigeai vers la maison de Guillaume l'aveugle. La salle était éclairée par une petite lampe de terre cuite, qui pendait au milieu du plafond. Il y en avait encore une autre sur la table, de forme antique comme la première, et supportée par un trépied de même matière. Tuna l'alluma dès mon arrivée, et elle éclaira un repas tout préparé. Le vieillard, assis en un coin derrière la table, me donna la main en signe de salut, et m'engagea à me mettre à l'aise et à me restaurer. Ce repas, comme en général tous les repas des plus pauvres habitants du midi de la France, avait à mes yeux d'homme du Nord un caractère d'abondance antique et d'élégance grecque : il consistait en viande froide et en fruits des espèces les plus précieuses, qui cette fois, à cause de la saison trop peu avancée, n'étaient que des fruits séchés et conservés, en olives dans l'huile, en raisiné, en fromages de brebis et de chèvre au fumet délicat, pareils à ceux dont se régalaient les héros d'Homère; le tout servi dans de simples plats de terre il est vrai, mais de forme gracieuse. Entre ces plats, se dressaient deux grands vases ayant à peu près la forme étrusque, des cruches à anse, dont l'une contenait le vin sombre, et l'autre l'eau fraîche et limpide de la source. Le pain, nourriture sacrée, était posé au milieu, sur la table nue. Aussitôt que j'eus pris place, Tuna, semblable à une esclave, et se conformant à l'usage du pays qui interdit aux femmes de s'asseoir à table en présence des hommes, se mit debout derrière mon siége, prête à me servir de chaque plat. Elle avait à la main un petit cruchon d'huile, et en versait sur mes olives dès que j'en prenais du plat sur mon assiette. Elle ne le déposait que pour remplir mon verre d'eau et de vin, quand elle le voyait vide.

Elle ne parut distraite que lorsque, vers la fin du repas, un jeune

homme entra dans la salle. Elle lui fit un signe d'intelligence, il y répondit par un salut; puis, pour ne pas la déranger de son service, il s'assit en silence dans un coin et posa devant lui, sur la table, son large chapeau de paysan. Il portait le costume habituel des campagnards du midi de la France: la chemise de laine gros-bleu, l'écharpe rouge autour des reins, et le pantalon noir de velours grossier. Ses cheveux noirs coupés court laissaient voir un large front brun et des yeux très-foncés: en somme, un beau visage de couleur chaude.

Le vieillard reconnut son pas et lui demanda: « Les brebis ont-elles tout ce qu'il leur faut, Denis?

— Oui, *païré* (père), répondit le jeune homme avec un certain respect.

— La bête malade est-elle pansée?

— Oui, païré.

— Pourquoi viens-tu si tard aujourd'hui? demanda encore le vieillard.

— Je ne savais pas que Tuna fût de retour, répondit Denis naïvement.

— Je ne pouvais pas te le faire dire, interrompit Tuna pour s'excuser; d'abord j'ai été chercher mon grand'père sur la montagne, ensuite il m'a fallu préparer à dîner à Monsieur, qui est notre hôte. »

Denis me regarda, puis dirigea sur Tuna un coup d'œil interrogateur.

« Un compatriote de mon grand'père, » dit-elle.

A ces mots, le front de Denis se plissa; l'arrivée d'un compatriote de l'aveugle ne semblait point lui convenir.

Le repas était terminé. Tuna desservit lestement, puis elle courut vers Denis, lui tendit une main qu'il serra cordialement, et s'assit auprès de lui. Le jeune couple commença à chuchoter doucement, tandis que l'aveugle, tourné de mon côté, paraissait méditer sur les choses qu'il avait à me dire. Il me vint à la pensée d'aider ses confidences; c'est pourquoi je commençai à le questionner. « Mon cher compatriote, vous vouliez me dire quelque chose. Qu'est-ce donc? De quoi s'agit-il? Parlez sans crainte, mais je vous en prie, parlez patois, car cela me gêne de prononcer toujours des paroles incompréhensibles pour ces enfants du pays, devant eux.

— Bien, reprit Guillaume dans la langue de la province; cela me va tout à fait, car je veux que Tuna m'entende et qu'elle comprenne que toute personne impartiale condamnera sa manière d'agir envers moi. » A ces mots, Tuna se leva précipitamment de son siége, courut à

la table et s'assit en face de moi. Denis en fit autant. « Oui, dit Tuna avec force, tandis que ses joues se couvraient de rougeur; oui, je veux apprendre cela. »

Elle paraissait souffrir d'une injustice et se disposer à se justifier.

« Tuna ne me fait point l'effet, dis-je, de pouvoir se mal comporter envers son vieux grand-père aveugle. Elle paraît bonne et pleine de cœur, la petite Tuna. »

Denis me regarda avec un sourire reconnaissant, et prit encore la main de Tuna, pour la presser plus fortement.

« Oui certes, vous avez raison, monsieur, me dit-il.

— Tais-toi, Denis, reprit le vieillard sévèrement; tu es partial dans cette querelle entre Tuna et moi. » Il se tourna vers moi et ajouta : « Monsieur, Tuna est une bonne fille, et il n'y a rien au monde que j'aime comme elle. Elle a le cœur aussi aimant que le cœur de sa mère et de son aïeule. Elle est tout pour moi, la consolation de ma vieillesse, l'œil du pauvre aveugle; mais sur un seul point, elle est par trop obstinée; elle me résiste avec entêtement, si bien que je désespère de voir jamais mon souhait le plus cher se réaliser.

— Écoutez-le attentivement, me dit Tuna, je sais ce qu'il va dire.

— Parle, mon vieux compatriote, m'écriai-je moitié plaisantant, et prenant la mine austère d'un arbitre.

— Je n'ai pas voulu, reprit le vieillard, vous ennuyer plus longtemps de mon histoire cette après-midi. Permettez-moi de vous dire maintenant ce que je devins après la mort de ma femme et de ma fille. Seul au monde, seul avec cette enfant, entouré de montagnes, d'habitations et d'hommes qui m'étaient également inconnus, que je n'avais jamais vus, mes pensées se reportèrent tout entières sur le passé, sur ma jeunesse, vers les montagnes où je suis né; tout le long du jour, le long des nuits, car pour moi les jours et les nuits sont semblables, je ne songeais qu'à mon pays. Tout ce qui s'était effacé de ma mémoire, tandis que j'y voyais encore, et que ma femme vivait auprès de moi, reprit une nouvelle réalité. Je me rappelais chaque arbre, chaque maison, et jusqu'au moindre buisson; la vallée entière m'apparaissait sans cesse éclairée par la belle lumière du printemps, comme le jour où je la quittai pour la dernière fois. Un désir inextinguible s'empara de moi, il me fallait toujours songer au pays, rien qu'au pays, et si à la fin las, épuisé, je m'endormais, je revoyais les mêmes images, plus belles encore dans le songe qu'au réveil. Souvent je m'éveillais brusquement dans ces tristes rêves, et je me croyais reconnu comme déser-

teur. Je fuyais, on m'arrêtait, on me saisissait, on me mettait devant le régiment pour me fusiller. »

Le vieillard soupira profondément, puis continua avec les paroles allemandes de la chanson populaire :

Hélas! dans le deuil, mon sommeil s'agite.
Le matin, hélas! au deuil je renais.
Jamais de mon deuil ne me verrai quitte,
Ce que veut mon cœur ne l'aurai jamais!

Le musicien se tut de nouveau : pour moi, en le voyant assis, triste, brisé et redevenu silencieux, je songeai à ce que dit Dante dans son traité sur l'éloquence :

« J'ai compassion de tous les malheureux, mais par-dessus tout de ceux qui, frappés par l'exil, ne voient la patrie que dans leurs rêves. »

Après une longue pause, pendant laquelle la mine provoquante de Tuna avait fait place à une expression douce et compatissante, le vieux Guillaume reprit la parole. « C'était au printemps surtout, dit-il, que mon cœur était le plus triste; je voulais partir à toute force, errer dans mon pays, et j'étais comme rivé par mon infirmité. Aussi quelle haine je conçus pour le pays auquel j'étais enchaîné. Que Dieu me pardonne! je haïssais les hommes, je haïssais le bétail, les fruits des arbres et des champs, le parfum des fleurs, et jusqu'au chant des oiseaux; je pris en aversion enfin tout ce qui appartenait à ce pays-ci, tout ce qui sortait de son sol ou le nourrissait. Tous les mets, tous les fruits qui sont de ce pays et non du mien, m'étaient antipathiques : les figues, l'huile, le vin ardent. La langue étrangère même, je ne pouvais l'entendre, et ne me trouvant pas encore assez séparé des hommes par la cécité, je les fuyais pour ne plus être poursuivi par leur voix étrangère; enfin, dans la solitude, je me chantais mes chants allemands. Je devins malade; pour me soigner, je n'avais que Tuna, qui n'était alors qu'un enfant de onze ans. A elle seule je pouvais me plaindre, en racontant les causes de mon mal. O qu'elle était bonne, enfant! assise tout le jour près de mon lit, elle écoutait souvent en pleurant mes plaintes. Une fois elle parla, je crus qu'un bon ange l'inspirait, me caressant les joues de ses petites mains : « Grand-père, dit-elle, sois tranquille et ne te plains pas : quand je serai grande je te ramènerai en Allemagne. Je jouerai de la harpe, je chanterai, et nous pourrons comme cela aller peu à peu jusqu'à ton village. » Monsieur, ces paroles me rendirent la santé; je me redressai sur mes pieds, et le cœur plein d'espérance, j'enseignai à l'enfant tout ce que je savais en

musique, interrompant souvent mes leçons pour causer de notre grand voyage projeté. Elle apprenait vite, et je croyais aussi faire vite le voyage vers le pays. J'attendais avec patience et ma soif de l'air natal s'adoucissait. Maintenant elle est grande, elle court avec sa harpe au bras à plusieurs lieues de distance, seule dans la montagne ; le moment est donc venu de partir. »

A ces mots, l'aveugle se leva, secoua violemment ses boucles grises, tendit son bras en avant et s'écria d'une voix haute et irritée : « Elle me manque de parole, elle me laisse périr du violent désir que j'ai de revoir ma patrie, elle ne veut pas m'y mener. »

Tuna s'effraya beaucoup moins que moi des gestes et des paroles de colère de l'aveugle; elle respira plus à l'aise après les griefs enfin formulés. Puis se tournant vers moi, elle dit avec douceur, mais résolution : « Comme mon grand-père aime son pays, de même j'aime le mien. Je ne suis pas une Allemande, comme il veut toujours me le persuader, mais une Languedocienne. N'est-ce pas, monsieur, que toutes les filles allemandes ont des cheveux blonds et des yeux bleus? Regardez-moi, au contraire, je suis toute brune, mes cheveux, mes yeux sont noirs comme de la poix. Je ne puis pas me figurer que je vivrais dans un autre pays. Je ferais pourtant ce que le grand-père veut, mais, dites-moi s'il est possible d'entreprendre à pied, avec un vieillard aveugle, un voyage si long, si long! Pour payer des voitures, nous n'avons pas d'argent; et ne me faut-il pas craindre de le conduire au tombeau en marchant avec lui par les vallées brûlantes du Midi d'abord, puis dans les neiges du Nord?

— Voyez donc, s'écria le vieillard amèrement, voyez un peu comme elle se figure notre pays, aussi sottement que tous les gens d'ici! Immédiatement au delà de leurs montagnes, ils ne voient plus qu'une grande contrée froide, rude, couverte de neige et de glaces, habitée par des sauvages et des bêtes féroces! Folle que tu es, cria-t-il à Tuna, c'est ici que c'est sauvage, puisque le soleil brûle le moindre brin d'herbe, dessèche la terre, et rend les montagnes chauves et stériles; c'est ici que le voyageur ou le pâtre ne trouvent point d'ombrages. Oui, c'est bien ici un pays sauvage, où les loups affamés viennent pendant l'hiver jusque devant la mairie des communes. Il y a encore beaucoup de superstition ici; les hommes ne savent rien de l'étranger, ils ne connaissent pas la musique et ne lisent pas dans les livres. En Allemagne, il fait doux, il y a de l'ombre, il fait frais comme auprès d'une source. Le soleil est calme et ne dessèche pas les hommes et les arbres, et lorsqu'il neige, nous nous asseyons auprès du foyer joyeux, nous nous racontons des



histoires des pays étrangers, nous chantons des chansons et nous avons aussi maints vieux livres où nous lisons les merveilles du monde. »

Deux larmes coulèrent des yeux de l'aveugle. Il se rassit et appuya sa tête dans ses mains. Nous gardions tous le silence. Tuna secoua les épaules, et indiquant du geste les cheveux gris du vieillard, sembla dire : Est-il possible, avec un homme si cassé et si infirme, d'entreprendre un voyage fatigant! Par la fenêtre ouverte, le chant du rossignol qui nichait dans le cloître, pénétra dans la salle où nous étions réunis. Le vieux Guillaume, la tête pleine de chansons allemandes, se mit à fredonner :

Rossignol, je t'entends chanter,
Mon cœur en moi, mon cœur se brise.
Oh! viens, et que ton chant me dise
Où je dois aller, où je dois rester.
Où, rossignol, fait-il bon s'arrêter?

Tout était triste dans la pièce. Le vieillard soupirait. Denis, plein d'inquiétude, se tenait les bras croisés, observant Tuna, et attendant avec angoisse ce qu'elle allait répondre. Celle-ci éclata enfin en sanglots interrompus par ces mots : Je ne puis pas! je ne puis pas!

« Je sais bien, dit le vieillard, que tu ne le peux pas! Tuna, Tuna, tout ce que tu dis de la fatigue du voyage, des pays froids et sauvages, tout cela, Tuna, ne vient pas de ton cœur; ce n'est qu'un prétexte bien inventé; car tu as du courage, et tu risquerais volontiers quelque chose pour ton vieux grand-père aveugle. Voilà, s'écria-t-il en montrant du doigt Denis, voilà celui qui est cause que tu m'abandonnes. »

Je regardai Tuna; elle ne baissa point les yeux, mais sourit gaiement, sans résister à Denis, qui aux dernières paroles du vieillard, l'embrassait et la serrait contre son cœur.

Je sentis que le moment de me prononcer en ma qualité de juge était venu, et j'en fus troublé. Il fallait ménager le cœur blessé du vieillard, et cependant il fallait donner raison à Tuna, qui, avec beaucoup de délicatesse, n'avait pas insisté dans son plaidoyer sur la vieillesse et les infirmités de son aïeul.

Je me dis que je devais agir énergiquement, comme un médecin envers un malade, pour détourner le rêve du vieillard et assurer pour l'avenir le repos de Tuna.

Aussi, sollicité par le vieillard, je dis à peu près ce qui suit :

« Mon cher compatriote, je ne parlerai point conformément à ta volonté, je le dis d'avance; par amour pour toi et pour Tuna, je ne parlerai pas au gré de ton désir; je te prie donc de ne pas prendre en

mal mes paroles, et de ne point te repentir d'avoir reçu sous ton toit un compatriote. Tuna agit sagement, elle a raison de résister à tes prières et à tes reproches : ce qu'elle fait, c'est pour ton bien. Soigné par elle, par son bon cœur, tu peux vivre encore de longs et beaux jours dans cette maison; mais pour les voyages pénibles, tu es trop âgé. A moitié chemin, tu succomberais, et la pauvre enfant se trouverait seule, sans soutien, dans un monde inconnu. Tu es brave et loyal; songes-y bien, que deviendrait une jeune et pauvre joueuse de harpe, au milieu de ce monde perdu? Tu aimes ton pays; comment donc peux-tu lui reprocher à elle d'aimer le sien, elle qui voit par ton exemple comment on porte douloureusement la perte d'une patrie? L'amour t'a fait abandonner ton pays, l'amour veut, d'après ce que tu dis, qu'elle demeure dans le sien. Ou bien as-tu quelque chose contre ce Denis?

— Non, dit le vieux tristement; pour être juste, je conviens que je n'ai rien contre lui, c'est un brave garçon.

— Tu es dur et égoïste, repris-je, comme les vieillards le sont souvent, quand tu exiges qu'elle sacrifie le bonheur de sa jeunesse, de sa vie entière, à ton bonheur à toi, que tu ne retrouveras probablement pas. Moi aussi, je vais te servir des chansons; tiens, j'en sais une qui dit :

Ah! Dieu! se quitter, quelle mort!
Mon âme a mal, mon cœur se tord!

Résigne-toi à ton sort. Je pourrais te nommer nombre de jeunes gens de notre temps qui se sont accoutumés à la pensée de ne revoir leur patrie que lorsqu'ils auront blanchi, ou même de ne la revoir jamais. Tu ne retrouveras jamais ton pays si beau que tes rêves te le représentent depuis longues années. Beaucoup de ceux que tu as aimés sont morts, d'autres à qui tu penses volontiers à l'étranger t'ont oublié. Le malheur d'être aveugle serait double pour toi dans l'endroit où tu fus heureux, lorsque tu entendrais seulement le bruissement des châtaigniers sous lesquels tu as joué. Et près de toi la pauvre Tuna, seule et délaissée, ne comprenant pas le langage étranger, serait malheureuse comme tu l'es ici, et toi tu ne pourrais la secourir, infirme et âgé comme tu l'es, incapable d'entreprendre le voyage qu'elle souhaiterait, comme tu souhaites aujourd'hui le retour dans ton pays. Un sort plus heureux t'est réservé. Tuna épousera ce brave jeune homme, et tu berceras encore tes arrière-petits-enfants sur tes genoux, en leur chantant tes chansons allemandes. »

Le vieillard ne répondit point. Les bras croisés sur la poitrine, il réfléchissait, tout interdit, sur ce que je venais de dire. Denis et Tuna

en cascade dans la vallée de Saint-Guilhem le Désert. Nous marchâmes plus loin, car Denis avait beaucoup de choses à montrer et à dire, et ainsi nous nous perdîmes dans les hautes solitudes, loin de toute habitation. Il fallut enfin se reposer pour laisser passer la rude chaleur de midi. Denis me mena à l'ombre d'un petit bois où, à ma très-grande surprise, il tira de son sac toute une collation fort agréable de pain, de vin, de fromage et de compotes de fruits. Lorsque la chaleur commença à diminuer, nous nous mîmes en marche pour rentrer; mais nous n'arrivâmes au village qu'à la nuit. La voiture que j'avais arrêtée, et qui devait me conduire le même jour à Aniane, m'attendait déjà sur la place. Je me hâtai donc vers l'aveugle Guillaume pour prendre mes bagages et lui faire, ainsi qu'à Tuna, mes adieux.

Avant d'entrer dans la chambre, Denis me pria, dans le cas où ce serait nécessaire, de répéter au vieillard mes conseils de la veille, pour lui faire une plus forte impression encore si c'était possible. Ce ne fut point nécessaire, je le pressentis dès mon entrée. Le vieillard et Tuna étaient assis tranquillement l'un auprès de l'autre, et semblaient m'attendre. Tous deux me firent une querelle amicale au sujet de la longue durée de mon absence, et de mon intention de partir sur-le-champ.

« Vous craignez peut-être, dit le grand-père, que je ne vous tourmente encore de mes plaintes ; mais rassurez-vous. J'ai pensé à ce que vous m'avez dit hier toute cette nuit et toute cette journée; je fais ce que vous m'avez recommandé, je m'abandonne à mon sort. Pour les quelques jours que j'ai encore à vivre, et que, dans les circonstances les plus heureuses, j'aurais pu passer dans mon pays, ma fille bien-aimée ne perdra pas le bonheur de toute sa vie. Qu'est-ce que ma vie maintenant? Une vieille femme m'a fait un jour une comparaison que je puis m'appliquer aujourd'hui : Quand on achète des pommes pour deux sous, dit-elle, on a pour son argent de bonnes pommes fraîches; mais si l'on dit ensuite au marchand : Bon homme, donne-moi encore quelques petites pommes par-dessus le marché, il y consent; mais que vous donne-t-il? De méchants fruits gâtés. C'est ainsi de la vie. Soixante-dix ans sont comptés à l'homme. Quand il les a obtenus, il prie Dieu : « Bon Dieu, donne-moi quelques petites années de plus! » Le bon Dieu les lui donne; mais ce sont aussi des pommes gâtées... Allons, je m'en contenterai, et j'en jouirai tant que ça ira. »

Tandis qu'il parlait, il tenait toujours mes mains fortement pressées dans les siennes. La douceur de sa voix, lorsqu'elle exprimait la résignation, m'attristait plus encore que ses plaintes de la veille. Il reprit

ainsi : « Votre visite a été un grand bienfait pour le vieil aveugle, je vous en remercie du fond de l'âme. Mais tels sont les aveugles, ils se forgent toujours à eux et aux autres quelque nouveau tourment. Un nouveau souhait oppresse mon cœur; vous allez me dire comment je pourrai l'accomplir, et peut-être vous-même m'y aiderez-vous. »

Il se tut encore une fois, et semblait avoir honte d'exprimer son souhait.

« Allons, voyons ce désir! dis-je, je vous promets d'abord de faire pour vous tout ce qui sera en mon pouvoir.

— Je veux obtenir mon pardon! s'écria-t-il. Je devine que vous souriez, continua-t-il après quelques secondes, que ma demande va vous paraître enfantine. Je sais bien moi-même, mon cher compatriote, que je suis enfant : je voulais autrefois partir sans ma grâce, je savais bien qu'on ne fusillerait pas un vieillard aveugle. Mais il me semble que, seule, elle peut me réconcilier avec ma patrie, et que quelque chose se dressera toujours entre elle et moi, tant que je n'aurai pas obtenu ce pardon. Je m'en irai bientôt, mais je mourrai plus tranquille si j'ai ma grâce.

Un plan me traversa rapidement le cerveau, et je dis au pauvre aveugle qu'il se trouverait une occasion facile d'arranger l'affaire, et qu'il pouvait m'en laisser entièrement le soin. Il me prit encore une fois la main, et s'écria : « Je vous remercie, je vous remercie, » avec l'expression d'un homme à qui l'on vient de sauver la vie, ou plus que la vie.

Ensuite nous prîmes congé, et je promis de revenir une autre fois, si je le pouvais, à Saint-Guilhem. Il m'accompagna jusqu'au seuil; Denis et Tuna vinrent avec moi dans le bourg.

Arrivé à Aniane, j'écrivis à une amie, artiste célèbre, qui connaissait plusieurs membres de la légation autrichienne à Paris. Je m'adressais à son bon cœur de femme, lui racontais toute l'histoire de l'aveugle, ses tourments et son désir ardent de n'être plus considéré comme déserteur, et je la conjurais d'employer toute son influence et sa grâce irrésistible pour triompher des froides raisons des diplomates, et venir en aide au pauvre Guillaume. Je m'exprimais chaleureusement sur ce sujet, dont les impressions étaient toutes neuves encore. Quinze jours après je reçus une réponse fort encourageante, avec la relation détaillée de toutes les machines que la bonne, prudente et adroite maëstra avait mises en œuvre pour atteindre notre but.

Mais toutes les choses humaines vont ainsi, particulièrement lorsqu'elles dépendent des bureaux autrichiens : notre affaire traîna en

longueur. J'avais tant de choses à voir dans le midi de la France, que peu à peu l'histoire des souffrances, des tourments et des scrupules de Guillaume l'aveugle se retira dans le fond de ma mémoire, et fut presque entièrement oubliée. Alors, après plusieurs mois, je reçus à Saint-Hippolyte, dans les Cévennes, une lettre de l'amie à qui j'avais écrit et qui m'annonçait que l'affaire était terminée. Les actes officiels n'étaient point encore arrivés, mais il était certain qu'ils ne tarderaient pas, et que Guillaume l'aveugle obtiendrait sa grâce.

Saint-Hippolyte n'est qu'à peu d'heures de Saint-Guilhem le Désert. Je me levai dès que j'eus reçu la lettre pour apporter à l'aveugle la bonne nouvelle. Chevauchant sur un bon cheval de montagne, et suivant le cours de l'Hérault, depuis la petite ville de Ganges, je reconnus bientôt les aiguilles de rochers qui distinguent Saint-Guilhem du reste des Cévennes. Une douce après-midi d'automne donnait à la contrée un tout autre caractère que celui que je lui connaissais. Une certaine mélancolie régnait sur ces cimes, qui naguère exprimaient, pour ainsi dire, une passion brûlante; et le ciel se reflétant dans mon cœur, je galopais mélancoliquement aussi vers le paisible bourg. Après avoir laissé mon cheval à l'hôtel Don-Juan, je me rendis à la rue silencieuse du vieux Guillaume. Je crus d'abord que la maison était vide, lui et Tuna partis pour la montagne, et j'entrai sans trop frapper dans la chambre. J'y trouvai quelques amis assemblés, mais formant un groupe qui n'annonçait rien de bon. L'aveugle était dans son lit: auprès de lui, silencieux comme deux gardes malades, Tuna et Denis étaient assis sur des tabourets. Lorsqu'ils m'aperçurent, ils se levèrent et vinrent au-devant de moi à pas légers et me tendant la main.

« Est-il malade? » demandai-je. Tous deux firent signe de la tête que oui, et me conduisirent jusqu'au lit dans lequel reposait le vieillard respirant avec peine, et ayant le visage très-pâle.

« Grand'père, dit Tuna d'une voix douce, un ami est arrivé.

— Un ami, murmura le vieillard.

— Oui, un ami et un compatriote, » continua Tuna, tandis que je prenais la main de son grand-père. Il me la serra, et s'écria: « Je vous attendais. Que c'est bien de ne m'avoir pas oublié!

— Je vous apporte une nouvelle qui vous réjouira le cœur.

— Ma grâce? demanda-t-il avec un sourire.

— Oui, ou du moins l'assurance que vous la recevrez sans tarder.

— Je vous remercie, mon cher compatriote! mais si elle ne vient pas vite, il sera trop tard.

— Allons, vieux Guillaume; comment! vous, si découragé?

— Oui, oui, mon ami, reprit-il avec calme; c'est comme cela, comme dans la chanson :

Aujourd'hui, nous partons;
Demain nous marchons.
Nous sortons par la grande porte.

et comme dans cette autre chanson :

Un moissonneur est là, qui s'appelle la Mort.

C'est une belle chanson, et point du tout triste comme on le croit. Ce que le moissonneur fauche donne de nouvelles semences et de nouveaux fruits. »

Après une pause il reprit : « Je vous remercie de la peine que vous vous êtes donnée. Cette grâce est ma dernière joie, car tout est bientôt fini pour moi. Depuis votre départ, je me suis bien rapidement avancé vers ce dernier moment. Voyez-vous, les vieillards ont quelquefois des idées qui les soutiennent, comme les poutres d'une vieille maison. Enlevez les poutres, la masure tombe tout d'un coup. L'idée de retourner dans mon pays était cet appui solide; quand il est tombé, tout a été fini, j'ai senti que tout s'affaissait en moi et inclinait à la destruction, mais que c'était bien. Quand il faut soutenir artificiellement une vieille masure, il ne vaut guère la peine qu'elle reste debout. Vous avez fait votre possible pour me faire abandonner mes idées de retour, je ne vous en fais point de reproche, vous aviez raison. »

Il se tut épuisé de fatigue, et commença à suffoquer. Tuna me fit signe de ne plus le faire parler; je me retirai donc à quelques pas du lit. Mais il revint bientôt à lui et me rappela :

« Ce n'est que dans ces derniers temps que j'ai vu clairement que vous aviez raison, reprit-il d'une voix de plus en plus faible. Denis et Tuna m'ont fait grand bien; depuis nombre de semaines ils ne quittent plus mon lit de douleur. Ces deux cœurs aimants se conviennent l'un à l'autre, il ne faut point les séparer. Sitôt après l'année de deuil, qu'ils s'épousent, ils me l'ont promis. C'eût été bien mal à moi d'emmener Tuna loin de lui. Et vous, cher compatriote, quand vous retournerez dans notre pays, saluez-le de ma part, et si quelque hasard vous amène dans mon village, demandez là-bas si quelqu'un se souvient de moi. »

Ce furent les dernières paroles que je recueillis des lèvres de Guillaume l'aveugle; car le soir, lorsqu'il me fallut partir, il était si faible qu'il me donna la main sans articuler un dernier adieu. Tuna me dit en pleurant que je ne le verrais plus. C'était vrai : deux jours après ma visite, Guillaume l'aveugle était mort.

(*Traduit de l'allemand* de MAURICE HARTMANN.)

HISTORIENS ALLEMANDS

DE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Histoire de la littérature française depuis la renaissance jusqu'à la révolution, par M. Édouard Arnd, 2 volumes in-8°. Berlin, Duncker et Humblot, 1857.

Histoire de la littérature française depuis la révolution de 1789, par M. Julien Schmidt, 2 volumes in-8°. Leipzig, Herbig, 1857.

Portraits littéraires français depuis la renaissance jusqu'à nos jours, par M. Alexandre Buchner, 2 volumes in-18. Francfort, Hermann, 1858.

Victor Hugo, Lamartine et la poésie lyrique en France au dix-neuvième siècle, 1 volume in-8°, par M. Honegger. Zurich, Meyer et Zoller, 1858.

La littérature française a subi en Allemagne des jugements divers, selon les temps et la direction des esprits. Frédéric II n'en voulait point connaître d'autre, et ce n'est pas à nous qu'il appartient de l'en blâmer. Lessing la combattit à outrance, et, si Français que l'on soit, on doit trouver qu'il fit bien; car, par des causes qui tiennent profondément au génie des deux peuples, ce n'était pas de la France que pouvaient venir à l'Allemagne les germes de la renaissance littéraire. L'imitation de notre littérature classique y dégénérait en plate caricature. L'hostilité de Lessing était donc justifiée; elle fut efficace, et ramena l'esprit allemand dans sa véritable voie. Plus tard, quand l'émancipation eut porté ses fruits, et que la littérature allemande eut conquis sa place, nous voyons des esprits non moins compétents que Lessing revenir à un jugement plus équitable. Dispensés, par le résultat

acquis, de la passion de la lutte et de l'injustice de la passion, Schiller et Gœthe, ce dernier surtout, s'affermissent dans l'impartialité en même temps que dans la gloire, et reconnaissent la légitimité de toutes les grandes manifestations de l'esprit. Le dix-septième siècle ne les repousse plus, et le dix-huitième ne les effraye pas. Ils traduisent Racine, Voltaire et Diderot. Mais tandis que la paix est proclamée sur les hauteurs, une nouvelle opposition se manifeste dans des régions inférieures. F. G. Schlegel entreprend de recommencer Lessing avec des vues plus étroites : il met tout au-dessous de Calderon, et la littérature française au-dessous de tout. Les passions politiques se mettent de la partie, et les esprits allemands se divisent en gallophobes et en gallophiles, mais de nouveau ce sont les plus grands et les plus vaillants qui sont les moins hostiles, et c'est la philosophie française en général, et celle du dix-huitième siècle en particulier, qui inspirent à Hegel ses pages les plus enthousiastes, et — tous ceux qui les connaissent en conviendront — des pages véritablement éloquentes.

Aujourd'hui, les antipathies sont devenues incontestablement moins vives, mais aussi les sympathies moins passionnées. L'esprit de justice internationale, qui est celui de notre temps, a pour effet de rapprocher les peuples, sans imposer à aucun d'eux le sacrifice de son individualité, et en même temps une critique vraie a reconnu qu'il est absurde de vouloir juger les productions littéraires d'un peuple par celles d'un autre, qu'une littérature est forcément et avant tout nationale, même celles qui n'ont pas voulu l'être, comme la nôtre au temps de Louis XIV, et qu'enfin, si en dernière analyse il n'y a qu'un idéal, il y a d'innombrables manières de le saisir et de le manifester : principes élémentaires qui ne se sont développés que peu à peu, comme la plupart des idées justes. Aujourd'hui ils sont pleinement acceptés, et les quatre écrivains dont nous avons à nous occuper sont également éloignés de les méconnaître.

Mais en dehors de ce mérite commun et facile, leurs ouvrages ont une valeur très-diverse. Le meilleur des quatre est celui de M. Arnd. Celui de M. Julien Schmidt, qui le continue, et que de complaisants amis ont trop vanté, est très-inférieur par le plan et aussi par l'exécution, malgré de jolis détails et la finesse de certaines analyses. C'est cependant celui qui nous arrêtera le plus, parce qu'il traite de ce qui nous touche le plus directement, de notre littérature contemporaine. Quant aux *Portraits* de M. Buchner, ils embrassent, mais en l'étreignant fort mal, toute notre histoire littéraire, depuis la renaissance jusqu'à nos jours. Ce sont des études détachées, d'une lecture

agréable, mais que ne domine aucune idée générale, et où la critique personnelle est trop absente. L'auteur a lu presque tout ce qui s'est écrit en France sur notre littérature, depuis le Cours de La Harpe jusqu'à la spirituelle histoire de M. Demogeot; mais bien qu'en certaines échappées il se montre capable de juger par lui-même, il se contente trop souvent du rôle de rapporteur pour qu'il y ait lieu de nous arrêter longuement à ses esquisses. La littérature contemporaine surtout est faiblement traitée. M. Buchner a, comme M. Schmidt, le faible des anecdotes insignifiantes et du détail puérile, et il le pousse jusqu'à supputer le nombre de lettres qu'il y a dans les pièces de M. Scribe. Ne lui dérobons pas ce calcul, et empruntons-lui plutôt une lettre de Schiller, qui renferme un jugement curieux sur madame de Staël. C'est l'auteur de *Corinne* qui a fait connaître l'Allemagne à la France. « Son livre, a dit Gœthe, a été un bélier puissant, qui a ouvert une » large brèche dans la muraille chinoise qui séparait les Allemands de » France. » La *Revue Germanique*, qui se propose de continuer son œuvre, ne doit pas craindre de parler d'elle.

« Madame de Staël, écrit Schiller à Gœthe, vous paraîtra tout à fait » telle que vous vous l'êtes construite *a priori*. Elle est tout d'une pièce, » et il n'y a rien en elle d'emprunté, de faux ni de maladif. Ce qui fait » que malgré une séparation immense de nature et d'idées, on se » trouve parfaitement bien avec elle, qu'on peut tout entendre d'elle et » tout lui dire. C'est l'esprit français cultivé, vu dans toute sa pureté » et dans un jour très-intéressant. Dans tout ce que nous nommons » philosophie, et par suite, en dernière analyse, dans toutes les questions, il nous est et nous restera impossible de nous entendre avec » elle. Mais son caractère et ses sentiments valent mieux que sa métaphysique, et sa belle intelligence s'élève à une sorte de génie. Elle » veut tout éclaircir, tout pénétrer, tout mesurer; elle n'admet rien » d'obscur ni d'impénétrable, et où son flambeau cesse de l'éclairer il » n'y a plus rien pour elle. Aussi a-t-elle une peur horrible de l'idéalisme, qui, suivant elle, conduit au mysticisme et à la superstition, » et qui est comme un air trop subtil où elle ne peut plus respirer. Le » sentiment de la poésie lui manque tout à fait; elle ne peut s'approprier d'œuvres semblables que la passion, l'éloquence et les idées » générales; elle n'estimera rien qui soit faux, mais elle ne reconnaîtra » pas toujours le vrai. Vous verrez par ces quelques mots que la clarté, » la précision et la vivacité de son esprit, ne peuvent avoir qu'une » influence bienfaisante. Son seul défaut est la vélocité extraordinaire » de sa langue. Il faut n'être qu'oreilles pour pouvoir la suivre. »

Qui ne voit que, dans ce portrait, Schiller esquissait en même temps, en deux traits, le génie des deux peuples? Du reste, il en convient lui-même : « C'est l'esprit français dans toute sa pureté, et dans son jour » le plus intéressant. » Ce qu'il dit de madame de Staël, il eût pu le dire de tout écrivain français du dix-septième ou du dix-huitième siècle, et de Voltaire plus que de tous les autres. L'intelligence lucide et pénétrante, mais positive et nullement spéculative, l'éloquence, mais non la poésie, les idées générales, mais non les idées métaphysiques, voilà le signe distinctif, le fort et le faible de notre littérature classique, et le caractère commun des deux siècles. C'est une remarque qui n'a point échappé à M. Arnd, et que nous trouvons aussi, mais en termes fort singuliers, dans l'étude de M. Honegger. Les différences entre le génie allemand et le génie français ne sont plus aussi accusées aujourd'hui qu'à la fin du dix-huitième siècle; nous avons subi l'influence de nos voisins comme ils ont subi la nôtre; mais, franchement, il serait malheureux que nous fussions devenus assez infidèles à notre esprit pour ne pas nous étonner d'un début comme celui-ci : »

« Le fait est l'esprit humain devenu corps; la progression du fait » constitue l'histoire dans son sens le plus étroit, une introduction » dominatrice de l'idée dans la matière. Le point de contact entre » l'esprit humain et le monde extérieur est déterminé comme se réali- » sant par la parole. Dans la parole et dans l'écrit, l'esprit reste en soi, » et n'ajoute de matière à son être propre que ce qu'il lui en faut pour » ne pas s'évanouir dans l'isolement d'une vie indépendante. Tout ce » qui, dans l'expression de l'esprit individuel, s'élève au caractère uni- » versel devient littérature. L'espèce, la race, l'État, peuvent avoir » une littérature; le peuple doit en avoir une; cela est impossible à » l'individu. Comme rien d'extérieur ne peut exister sans un intérieur, » il ne peut y avoir de littérature sans histoire; ce qui ne peut être que » l'un avec l'autre ne se fait comprendre que l'un par l'autre, l'un » dans l'autre... » Qu'en pense le lecteur? Tout au moins que l'auteur a pris trop à la lettre le précepte d'Horace, qui prescrit de faire voir la fumée avant la flamme :

Non fumum ex luce, sed ex luce dare fumum.

Ici l'auteur pouvait se passer complétement de fumée. Il a voulu dire simplement que l'histoire est la manifestation générale et complexe de l'esprit humain, ce que personne ne niera; que la littérature en est une manifestation particulière, immédiate et intime; que, par conséquent, il y un rapport étroit entre l'histoire d'un peuple et sa lit-

térature, et que l'une doit s'expliquer par l'autre et réciproquement, ce qui est le catéchisme de la critique moderne. M. Honegger, appliquant ces principes à l'histoire littéraire de la France, soutient que depuis Villon jusqu'à la fin du dix-huitième siècle nous n'avons pas eu en France de poésie lyrique, ou que, si elle a existé, c'est comme une » petite vieille toute ratatinée, toute renfermée, et filant sa que» nouille. » C'est la Révolution qui a ouvert en France les sources du lyrisme. On peut soutenir cette thèse, bien qu'il faille évidemment ajouter à la Révolution d'autres causes, et notamment la connaissance plus intime des littératures étrangères; car le plus populaire de nos lyriques, le plus national si l'on veut, celui qui semble procéder le plus directement de la Révolution, Béranger en un mot, est en même temps le plus rapproché de notre ancienne poésie classique, et peut, littérairement, être compris et expliqué en dehors de la Révolution. Dans tous les cas, l'auteur devait nous expliquer d'une manière plus complète, historique et philosophique, les causes de ce long sommeil et de ce soudain réveil de notre poésie lyrique. Il n'en a rien fait, et notre surprise est grande de nous voir introduits, par son péristyle scolastique, dans un cabinet d'anatomie poétique. Voici comment notre critique analyse les *Méditations* : « Genre d'images ordinaire et le plus cher à Lamartine : « Représenter un arbre entouré de ses rejetons, ou » de fruits mûrs détachés de la branche, ou de ses feuilles tombées, » I, 9. Les chênes avec leurs feuilles flétries qui s'accumulent; ainsi » s'accumulent les années qui s'écoulent. Tout à fait de même le sau» vageon, I, 20. Au contraire, I, 12, le vieillard couronné de sa » famille qui l'entoure, comme l'arbre est couronné de ses fruits » mûrs... Puis vient une catégorie d'images tirées de l'histoire, et sur» tout de la Bible, à cause de l'éducation biblique de Lamartine. » Sautons des pages 31-35 aux pages 139 et suivantes, nous retrouverons, au sujet de Victor Hugo, les mêmes dissections et les mêmes classifications. Toutes les expressions que l'auteur a soulignées dans son exemplaire sont citées à la file les unes des autres, et forment l'effet le plus bizarre. De quelle utilité peuvent être de semblables études pour l'intelligence de la poésie française au dix-neuvième siècle, et surtout pour la solution de ce grand problème, si obscurément posé au début : Des rapports de l'histoire et de la littérature d'un peuple.

Ce problème, M. Édouard Arnd ne le perd jamais de vue, et dès son avant-propos, il le pose en homme qui en sent toute la portée, et en termes qui signalent d'une façon magistrale la valeur historique et sociale de notre littérature : « Quelque blâme ou quelque réserve qu'un

» étranger puisse formuler contre certaines productions isolées de la » littérature française, elle est, dans son ensemble, considérée dans » ses rapports avec l'histoire, et comme manifestation progressive de » vie extérieure et intérieure d'un peuple qui, par ses sentiments et ses » actes, a si profondément pesé sur les destinées du monde, grandiose » et unique en son genre, et doit être considéré comme un des princi» paux leviers de la civilisation moderne. Notre réserve avait un sens » aussi longtemps que la littérature allemande était en train de se » créer, et avait surtout besoin de s'assurer un développement indé» pendant. Mais aujourd'hui que nous sommes majeurs et émancipés, » il n'y a plus lieu de méconnaître ni de diminuer la place éminente » que la littérature française occupe dans l'évolution de l'esprit eu» ropéen. »

Ces paroles posent tout d'abord M. Arnd en historien bienveillant et sympathique. Il est vrai qu'il formule des réserves; mais qui donc songe encore à revendiquer pour notre littérature classique le privilége d'une perfection incomparable et absolue? S'il y avait quelque chose à nous reprocher, ce serait une réaction trop vive contre des formes qui appartiennent au passé, qu'on ne ressuscitera pas, mais qui ont eu leur raison d'être. Nous sommes devenus plus tolérants à mesure que nous avons appris davantage, et nous admettons volontiers, entre nos gloires littéraires et celles des nations étrangères, une comparaison qui ne nous est pas toujours favorable; mais quelque jugement que l'on porte sur les individualités, il est un côté par lequel notre littérature est véritablement unique : c'est le développement vaste et continu, et l'imposante harmonie de l'ensemble; et c'est précisément ce côté que M. Arnd a saisi et qu'il s'attache à mettre en relief. Notre histoire littéraire est la répétition de notre histoire politique. Que l'on considère les individus et les événements isolés, et l'on trouvera, chez tous les peuples sortis du moyen âge par la réforme ou par la renaissance, des moments aussi glorieux, des péripéties aussi dramatiques, et d'aussi grands hommes que chez nous. Mais si l'on envisage la suite et l'ensemble, l'histoire de France montre un caractère tout particulier. Il n'en est aucune où les faits obéissent si visiblement à une logique intérieure, où les éléments épars de l'État se précipitent si fortement vers l'unité, aucune enfin où, à chaque phase successive, le passé se trouve si faible contre le présent, et soit si complétement absorbé et transformé par lui. Une généralisation rapide, une assimilation foudroyante, telles ont été les vertus, parfois excessives, de l'esprit français. La facilité avec laquelle, au milieu d'inextricables

embarras et de guerres civiles et extérieures, l'unité s'est chez nous dégagée du chaos du moyen âge, restera toujours une merveille. Nous ne considérons à aucun point de vue le siècle de Louis XIV comme le plus grand des siècles ; mais eu égard à l'intervalle franchi et à la rapidité de la transformation, il est peut-être, politiquement et littérairement, le moment le plus étonnant de l'histoire avant la révolution. L'État a l'air créé tout d'une pièce, les lettres aussi. Les racines de la tradition semblent coupées, les œuvres et les caractères sont complétement différents. L'absolutisme moderne et niveleur de Louis XIV a son pendant dans la république des lettres, gouvernée par le despotisme des règles et du goût. Les individualités se courbent sous le joug, les originalités s'effacent pour ne pas détonner dans l'ensemble; la littérature a son code, et l'Académie française est instituée pour le développer et pour l'appliquer, et pour décider des questions littéraires, comme les conciles décident des matières de foi. Elle est dans les lettres, comme le remarque finement M. Arnd, l'image anticipée de nos assemblées révolutionnaires; elle les régente au nom d'un idéal abstrait; elle leur impose des formes absolues; elle abuse du goût comme cent ans après on abusera de la raison, et — autre ressemblance — elle connaît tout aussi peu l'antiquité littéraire, à laquelle elle prétend se rattacher, que certains théoriciens de la révolution ont connu l'antiquité politique, où ils ont de bonne foi cherché leurs modèles. Le caractère commun du dix-septième et du dix-huitième siècle, c'est la prédominance des principes généraux sur la vie individuelle, et les hommes du dix-huitième n'ont fait que transporter sur un autre terrain, et dans un ordre d'idées différent, les habitudes et les tendances du dix-septième. Telle est la thèse de M. Arnd, et nous la tenons pour bonne et valable. Il faut aussi se ranger à son avis quand il représente le dix-septième siècle comme plus grand par la forme que par les idées, par les qualités oratoires que par les facultés poétiques. L'éloquence, voilà le véritable idéal de l'époque, ce qui ne veut pas dire que M. Arnd méconnaisse la grandeur de nos poëtes classiques : loin de là, il les place aussi haut qu'on les a jamais placés en France, mais il montre fort bien que chez eux la création poétique est moindre que le mouvement oratoire. Ils cherchent avant tout l'harmonie extérieure, la forme, le style. Il n'y a pas de lyrisme. De là une littérature d'un aspect imposant et d'un caractère très-général, précisément parce qu'elle exclut l'originalité, le jet intérieur; de là aussi l'empire européen de cette littérature, qui devait s'imposer et par le prestige de son développement unique, et parce que, ne contenant rien de nouveau

ni d'excentrique, elle ne heurtait directement le sentiment d'aucun peuple. Une forme belle, mais essentiellement transitoire comme toutes les formes, amenée à sa perfection par un ensemble de travaux éclatants, fut prise pour la forme universelle, absolue ,dans laquelle toutes les idées pourraient trouver place. Mais, en poésie comme en tout, les idées veulent se créer leur moule elles-mêmes, et la domination de la forme classique fut aussi désastreuse qu'elle fut générale. Cela ne diminue pas la grandeur du dix-septième siècle; s'il a eu le tort de se poser en idéal absolu, il a eu la rare fortune de résoudre pleinement le problème qu'il s'était posé, et de réaliser son idéal relatif dans la forme la plus achevée. Sa gloire est entière, et si son idéal a été dépassé, ce n'est pas sa faute, c'est le mérite du progrès. Il a été tout ce qu'il devait, tout ce qu'il pouvait être. C'est la plus grande chose qu'on puisse dire d'une époque, et M. Arnd ne se lasse pas de la répéter. Le dix-huitième siècle lui plaît moins, bien qu'il le juge aussi avec une équité sympathique; mais il est évident qu'il préfère à ses violences et à ses hardiesses le calme majestueux de l'époque précédente. Il trouve que « les lettres, comme plus tard la révolution, y ont dépassé souvent » les limites du vrai et du possible, pour tomber dans l'arbitraire et le » vide. » Mais si le critique en est un peu troublé, l'historien voit toujours clair et juste : « Si on ne veut pas se tromper sur le caractère de » cette époque, il faut considérer la ruine absolue de l'édifice moral et » politique en France. Les lettres s'étaient proposé de régénérer l'État. » Ce but est visible dans toutes leurs grandes manifestations, et l'his- » toire enseigne qu'elles ont réalisé leur programme dans quelques- » unes de ses parties les plus essentielles. La situation publique, et par » suite toutes les situations particulières, se trouvaient tellement défor- » mées et renversées, que la raison devait se sentir en contradiction » directe avec elles. L'expression de cette contradiction est la littérature » du dix-huitième siècle. L'effet électrique de cette lutte a relevé non- » seulement la France, mais une grande partie de l'Europe, d'une » longue prostration, et lui a rendu la vie et le mouvement. Le dix- » neuvième siècle, avec son amour pour l'intérêt général de l'huma- » nité, élevé au-dessus de tout intérêt de secte, de caste, et même de » nationalité, son besoin de réaliser dans le monde l'idée du droit et » de la liberté, le caractère de sympathie généreuse qui le distingue » du passé, n'eût pas été possible sans la littérature française du dix- » huitième siècle, sans Montesquieu, Voltaire et Rousseau, ou du moins » ces caractères ne se fussent pas manifestés avec la même force. » Montesquieu surtout est l'objet d'une admiration sans réserve, et

M. Arnd n'est pas éloigné d'y voir l'esprit français dans sa plus grande puissance, et dans le plus complet développement de ses meilleures facultés. « La France, dit-il, a eu la double gloire de produire le plus » grand publiciste et le plus grand général de tous les temps et de tous » les peuples, Montesquieu et Napoléon. » Voltaire n'est pas placé aussi haut, bien qu'à vrai dire, et par l'impartialité naturelle à M. Arnd, il se fasse sa place lui-même et se retrouve, pour ainsi dire, à toutes les pages du livre, comme il était toujours et partout présent dans le dix-huitième siècle. Mais l'auteur a des défiances et des préventions, et, pour lui, le caractère de Voltaire fait évidemment tort à ses œuvres. Nous avons parfois des étroitesses de jugement qui deviennent de véritables injustices. Certes, de tous les grands hommes que l'histoire nous apprend à admirer, il n'en est pas un qui soit irréprochable et parfait : Alexandre et César ont des taches dans leur vie; nous ne les en admirons pas moins en bloc, et avec grande justice; et quand nous avons à juger un écrivain, et l'écrivain le plus irritable et le plus passionné, nous l'analysons, nous le disséquons, et nous lui faisons un crime de quelques inégalités et de quelques faiblesses de caractère. Il est aussi absurde de les lui reprocher que de les nier. Il faut prendre les hommes comme ils sont, et, à la seule exception de Voltaire, c'est ce que fait généralement M. Arnd. Par combien de côtés Rousseau ne prête-t-il pas le flanc? L'auteur ne l'en juge pas moins avec beaucoup de sympathie, et l'apprécie à sa vraie valeur. Mais pourquoi Bayle est-il complétement absent? N'occupe-t-il pas une place importante dans ce groupe par lequel s'opère la transition du dix-septième au dix-huitième siècle, et que M. Arnd compose assez judicieusement de Fénelon, de Massillon, de Fontenelle et de Saint-Simon? Puisque nous en sommes à la critique, nous dirons aussi que M. Arnd paraît beaucoup moins versé dans notre littérature contemporaine que dans celle des deux siècles précédents. Il ignore presque tout à fait le mouvement romantique, et ne nous croit pas plus avancés que nos pères dans la connaissance de l'antiquité et de Shakespeare. On peut encore relever quelques taches de moindre importance. C'est ainsi que Regnard est trop rapproché de Molière, que la valeur de J.-B. Rousseau est exagérée, que celle du *Mariage de Figaro,* au contraire, ne paraît suffisamment comprise ni au point de vue littéraire, ni au point de vue politique. Mais ce sont des imperfections légères dans un ensemble très-satisfaisant.

Ce qui plaît surtout dans M. Arnd, c'est la méthode, l'ordre facile et la lucidité qui font de son livre un livre presque français. Nous trou-

vons les défauts absolument contraires chez M. Julien Schmidt, qui commence là où s'est arrêté M. Arnd, à la révolution française. M. Schmidt est évidemment convaincu, comme tout le monde, que l'histoire générale et l'histoire littéraire doivent se commenter et s'expliquer réciproquement; il est donc beaucoup question dans son livre de révolution, de juste-milieu, de néo-catholicisme et de socialisme. Rien de plus juste, mais si la vie littéraire et la vie générale sont intimement liées, et s'il est toujours possible de constater, de l'une à l'autre, une suite inévitable d'actions et de réactions, il importe cependant de ne pas confondre les facteurs et de maintenir l'unité du point de vue. Il arrive trop souvent à M. Schmidt de glorifier ou de condamner l'écrivain, selon que l'homme politique a ses sympathies ou ses antipathies, et quand un poëte a le malheur de lui déplaire, de désespérer à ce propos des destinées de la France : ce n'est pas là de la critique, comme l'auteur montre parfois qu'il sait en faire, c'est de la déclamation. Tous les défauts du livre, et ils sont nombreux, découlent de ce défaut premier et principal : l'auteur n'a pas su choisir son point de vue, il ne s'est pas mis d'accord avec lui-même. Dans la préface et ailleurs, nous sommes « un peuple aimable et duquel on peut beau» coup apprendre. » Dans certains chapitres au contraire, nous apparaissons comme irrémédiablement dévolus à la décadence; nous sommes « une nation fatiguée et usée; nous avons perdu notre centre » de gravité. » Ces contradictions ont frappé même la critique allemande, et elles ont été fortement relevées dans une série d'articles excellents, qui viennent de paraître dans la *Gazette d'Augsbourg*[1]. Elles enlèvent toute autorité aux sentences de M. Schmidt, et nous finissons par ne plus savoir dans quel camp nous devons le ranger lui-même. Il n'aime pas la révolution qui, dit-il, a péché pour avoir eu trop de foi en la bonté de la nature humaine. Mais si la nature humaine n'est pas bonne, où est son droit, et si le genre humain n'existe pas pour réaliser un idéal dont la virtualité dormait, comme un germe, dans l'esprit de nos premiers ancêtres, où est le sens de l'histoire, la raison du progrès? M. Schmidt croit au progrès, il croit donc à la bonté de la nature humaine, et il ne veut accuser la révolution que d'une trop grande impatience, en quoi il a raison aussi bien que M. Arnd; mais il ne se fait pas clairement entendre, et son opinion paraît indécise et flottante. Peu partisan des manifestations révolutionnaires, il n'est pas

[1] *Gazette d'Augsbourg* des 14, 15, 16 et 17 mai. L'auteur anonyme de ces articles joint à une connaissance de la littérature française aussi complète que peut l'être celle de M. Schmidt, un jugement bien plus éclairé et plus philosophique.

non plus fanatique de l'école ultra-catholique ; il parle fort mal du romantisme, et encore plus mal du socialisme ? Où sont donc ses préférences ? Dans un prétendu parti de la transaction, qu'il crée de toutes pièces pour y grouper les hommes de son choix, dans lequel il mêle ensemble M. Guizot et Armand Carrel, madame de Staël et Gustave Planche, madame de Krudener et M. Thiers, et où enfin M. Raudot, ancien membre de nos assemblées délibérantes, joue un rôle prépondérant. Ce parti de la transaction réunit politiquement et littérairement les éléments les plus hétérogènes, et les sympathies que lui témoigne l'auteur ne peuvent dès lors pas équivaloir à une profession de foi.

L'indécision de l'idée première explique l'absence de méthode. L'auteur n'a pas su concentrer, fondre et reconstruire son sujet. Au lieu de tracer un tableau large et complet, il a mieux aimé nous donner une série de monographies, les unes bonnes, les autres mauvaises. Les écrivains, chez lui, sont classés chacun dans sa petite case, comme les animaux à une exposition agricole, et tout l'effort d'ordonnance de M. Schmidt s'est borné à les répartir fort arbitrairement en cinq groupes, qui ne sont pas même disposés de manière à se toucher par leurs affinités. Ainsi tout le monde sait que l'école romantique a sa double racine dans la réaction religieuse du commencement du siècle, et dans l'avénement d'une critique plus forte et plus sympathique aux littératures étrangères. Ses véritables fondateurs sont Chateaubriand et madame de Staël. M. de Chateaubriand est placé parmi les néo-catholiques[1] ; madame de Staël dans le juste-milieu, comme on l'a déjà dit, et les romantiques sont présentés comme les précurseurs des socialistes.

Dans l'ensemble et dans les détails, M. Schmidt professe un souverain mépris pour l'art des transitions. Dès les premières pages, dans l'école que l'auteur appelle révolutionnaire, nous nous heurtons aux subdivisions les plus factices et aux rapprochements les plus inattendus.

[1] Le critique de la *Gazette d'Augsbourg* dit à ce sujet :

« M. de Chateaubriand n'eût dû figurer parmi les néo-catholiques que pour une partie de ses œuvres et de ses actes. Sa vie ne tient pas sous une seule rubrique. Le *Génie du christianisme* contribua sans doute beaucoup au réveil du sentiment catholique en France, mais *René* fonde l'école romantique, qui n'est pas, à le bien prendre, une dépendance immédiate de la religion. Comme restaurateur de la religion, M. de Chateaubriand pouvait figurer à côté de M. de Maistre ; comme poëte, et aussi comme homme politique, il devait en être séparé. Il a, comme tous les grands écrivains et tous les grands artistes, son unité, mais ce ne fut pas celle de l'effort ou de la conviction, ce fut celle du talent. Lui-même disait qu'il appartenait à deux mondes différents. »

Le même critique proteste avec non moins de raison contre l'admission de Rivarol et de Saint-Martin parmi les écrivains catholiques.

Après un résumé très-court de l'histoire politique de la révolution, M. Julien Schmidt nous entretient successivement des idéologues, du théâtre, de la poésie et des classiques de l'empire. Le premier chapitre pourrait avoir beaucoup d'intérêt, si les oppositions d'idées entre les différents philosophes de cette époque étaient présentées dans une exposition unique; mais au lieu d'assister à une action vivante, nous sommes conduits dans une galerie de portraits[1]. Ajoutons, et cette remarque vaut pour tout le livre, que les couleurs et les cadres sont aussi riches pour toutes les figures, et que M. Julien Schmidt, sans distinguer le mérite des écrivains, prodigue trop le nom de classique. Pourquoi placer, presque sur le même rang, Bourrienne et Lacretelle à côté de Sieyès, de Condorcet et de Tracy? Qu'a fait à l'auteur M. Scribe, pour être rangé parmi les auteurs dramatiques de la révolution, en compagnie de Marie-Joseph Chénier et d'Arnault?

Époque de réaction dans l'ordre politique, la restauration le fut aussi dans l'ordre littéraire. On voulut une littérature qui fût à la fois religieuse et monarchique. Il y eut comme un programme qui commandait aux écrivains de faire appel à la fois à l'imagination et au cœur, aux traditions de famille et aux souvenirs chevaleresques. La raison surtout devait être poursuivie comme l'ennemi commun. Contre elle toutes les armes étaient bonnes, la théologie philosophique de Maury comme la philosophie théologique de de Bonald, les violences impertinentes de J. de Maistre comme les poétiques peintures de Chateaubriand. Mais la foi avait été bien ébranlée; elle avait perdu son calme et sa sérénité. On n'était d'abord revenu à elle que par désespoir et par haine de la révolution. Ce n'était pas assez, il fallait l'aimer, et pour cela il était nécessaire de la représenter aimable. Ç'avait été le principal objet du Génie du christianisme. Mais plus le livre avait obtenu et obtenait encore de succès, plus la cause qu'il servait se trouvait compromise. Il y avait peut-être en effet plus de danger encore dans l'assistance du poëte, interprète des belles légendes et des touchantes traditions, que dans l'assistance du polémiste défenseur du bourreau et de l'inquisition. On croyait avoir cause gagnée en prouvant qu'il y avait autant de poésie dans la Bible et dans les cérémonies de l'Église que dans l'*Iliade;* mais si la religion se justifiait par la poésie, l'art

[1] « Si M. Schmidt entend par idéologues tous les écrivains qui ont défendu les principes de la révolution, son énumération est incomplète; s'il n'entend que ceux que Napoléon désignait ainsi, elle est inexacte : Daru, Ségur, Bignon, Bourrienne, qui ont longtemps servi l'Empereur, n'ont jamais été traités d'idéologues par lui; Garat et Grégoire, au contraire, que M. Schmidt laisse de côté, l'ont été. » (*Gazette d'Augsbourg.*)

n'était-il pas quelque chose de supérieur à la religion? De la démonstration de Chateaubriand au dogme du romantisme, « l'art pour l'art, » il n'y avait qu'un pas, dit M. Schmidt, mais il s'abstient cette fois de le franchir, et il s'arrête à M. de Lamennais. Nourri de l'étude de Rousseau, voyant dans sa religion un moyen d'éloquence et de domination, M. de Lamennais la subordonne à la souveraineté de l'art, ou plutôt de l'artiste. Il s'occupe peu des dogmes. L'Église demeure pour lui une puissance mystérieuse à laquelle il en appelle. Dès que l'Église refuse de sanctionner sa parole, il renonce à son rôle de prêtre. En passant du côté des philosophes, il reste leur adversaire, car ce n'est pas à la réflexion ni à l'analyse qu'il croit devoir ses idées, mais à l'intuition et à l'inspiration individuelle. Sa seule raison, c'est sa foi aveugle en lui-même : « *Maximus intra me Deus est.* » Les deux plus célèbres disciples de Lamennais, MM. de Montalembert et Lacordaire, ne sont pas dans les bonnes grâces de M. Schmidt, et le critique de la *Gazette d'Augsbourg* lui reproche ici trop de sévérité : « Dire que » M. de Montalembert défend le christianisme comme la religion de » ses ancêtres et des croisades est plutôt une raillerie qu'une critique » sérieuse. Que les opinions politiques et les opinions religieuses de » M. de Montalembert se contredisent nous paraît incontestable, mais » il n'a jamais donné lieu de douter de sa sincérité, Quant au père » Lacordaire, c'est un plus grand orateur que ne paraît le croire » M. Schmidt. Pour juger le talent oratoire d'un prêtre, il faut faire » abstraction des distinctions confessionnelles, autrement un protestant » serait privé même de rendre justice à Bossuet, le plus grand orateur » de la chaire qui ait jamais existé. Quant à M. Louis Veuillot, l'auteur » parle trop de ses romans, très-peu connus du public français, tandis » qu'il ne parle pas assez de l'*Univers*. Là où M. Schmidt a complétement raison, c'est quand il dit des ultramontains : « Ils s'imaginent » glorifier le christianisme, en le dépouillant de tous les éléments qui » font la gloire de la France et de la civilisation moderne. »

« A côté du mal, dit M. Schmidt, l'esprit pratique des Français ne fut pas longtemps sans trouver le remède. A côté du néo-catholicisme ultramontain, à côté du romantisme et des doctrines antisociales [1], le bon sens de la nation a ses représentants et ses défenseurs. » On devine tout de suite que l'auteur aborde ici ce parti de la transaction qui a toutes ses faveurs. La nouvelle école s'appuie à la fois sur la philosophie et sur l'histoire; elle ne se sépare point de la réalité ni du passé,

[1] Dont il n'a pas encore été le moindrement question.

mais elle ne sacrifie rien du présent; elle continue Voltaire, Rousseau et Montesquieu, mais elle a la prétention de mieux voir et d'aller plus loin. Comme intermédiaire entre ces écrivains et ceux du dix-huitième siècle, se place, d'après M. Schmidt, l'école de Genève : Necker, Mallet du Pan, madame de Staël. Suivent des noms que l'auteur accouple sans qu'on sache pourquoi : madame de Genlis, madame de Krudner, madame de Charrière, Benjamin Constant, Sismondi, Fauriel et Barante. M. Julien Schmidt a voulu surtout être complet et n'omettre personne, mais une histoire littéraire n'est pas un dictionnaire d'histoire littéraire, et elle demande un peu plus de composition et de proportion. Trois noms, MM. Cousin, Villemain et Guizot, représentent les trois grandes directions de la critique moderne. M. Julien Schmidt insiste d'abord sur le mérite de l'œuvre dans laquelle les trois écrivains sont comme associés. Tous trois ont cru qu'il faut beaucoup voir pour beaucoup savoir, tous trois ont étudié le passé de l'humanité, afin de mieux comprendre, par le rapprochement des différentes formes de développement, les lois de la pensée, du goût et de la vie des peuples. La méthode posée fut surtout historique. De là l'esprit d'impartialité et de modération de l'école, de là aussi sa faiblesse. Venue à un moment de luttes extrêmes, elle voulut amener une conciliation entre le passé et le présent, elle parla de choix amiable, de concessions réciproques. Elle eut quelquefois trop de ménagement et pas assez de conviction. Elle fournit à la science peu de résultats positifs. Elle eut pour la direction des esprits et des choses peu de hardiesse et d'initiative [1].

Cette faiblesse apparut surtout dans la philosophie. L'éclectisme fut la théorie du juste milieu, l'expression d'un parti politique également éloigné de la réaction religieuse et des encyclopédistes; il se fit l'adversaire de la curiosité analytique de Condillac et de Locke en même temps que le défenseur du sentiment moral et de l'aspiration spiritualiste. Seulement le chef de la doctrine interrogea trop le sens commun et l'opinion publique. Il se souvint trop de l'auditoire qu'il fallait éblouir et entraîner. Il se perdit plus d'une fois dans le lyrisme, et il en appela trop souvent au cœur et au sentiment, comme pour marquer les liens de sa doctrine avec la religion, la morale et la nature. Le succès de cet enseignement fut immense, parce qu'il répondait aux besoins du moment. Il n'a laissé aucune trace dans la science, mais il a exercé sur l'esprit français une influence qui dure encore [2].

[1] Ainsi cette école, qui a toutes les préférences de M. Schmidt, ne le satisfait même pas.

[2] Dans le chapitre consacré à la philosophie, M. Julien Schmidt a mis à profit le livre

Comme l'école philosophique, l'école historique avait à se tenir en dehors des extrêmes. D'un côté, on avait présenté les Français comme un peuple qui avait rompu entièrement avec son passé. D'un autre côté, on avait voulu le ramener entièrement à son passé comme à son état naturel. Les uns ne comprenaient pas l'histoire antérieure, les autres les derniers événements. Il était nécessaire de rendre à l'esprit public la juste intelligence des faits accomplis et de la situation présente, de montrer l'unité et la suite de notre histoire, la nécessité de tout comprendre et de tout accepter, et de chercher au loin comme près de soi l'interprétation du présent et la règle de l'avenir. Il se produisit à la fois un grand nombre d'historiens de talent qui, malgré la différence des vues particulières, tendirent tous au même but. « C'est peut-être la branche la plus saine de la nouvelle littérature française, c'est du moins celle qui a porté les fruits les plus durables. » Nous ne pouvons que nous associer à l'appréciation exacte des mérites de MM. Thiers et Mignet, Guizot et Augustin Thierry; mais nous demanderons à M. Julien Schmidt pourquoi et à quel titre il réunit, dans un bizarre ensemble, les noms qui suivent : de Broglie, de Salvandy, de Saint-Priest, Carné, Raudot, Tocqueville et Armand Carrel.

La critique littéraire, sous l'empire, avait été exclusive et dogmatique. Sous la restauration, il y eut comme une sorte d'émancipation du goût public. Chateaubriand avait mis une nouvelle langue au service d'idées nouvelles. Madame de Staël ouvrit les vagues perspectives de la littérature allemande. La philosophie nous habitua bientôt à laisser la forme pour l'idée; l'histoire à quitter la cour et les camps pour pénétrer dans la vie même des peuples. A cette école, la critique littéraire apprit à voir dans la littérature la plus pure expression du génie national. Elle devint ainsi plus large et plus instructive en devenant plus philosophique et plus historique. « M. Villemain fut le véritable fondateur de l'histoire littéraire, dans laquelle les changements de l'esprit et du goût forment le fond, dont les chefs-d'œuvre sont les événements et les écrivains les héros. L'influence de la société sur les écrivains, et de ceux-ci sur la société, est indiquée par des traits précis. Les détails ne se trouvent jamais que pour éclaircir le point principal et en vue de l'ensemble. C'est ce qui distingue la critique de M. Villemain de celle de M. Sainte-Beuve qui aime les détails pour eux-mêmes, et qui incline ainsi vers le romantisme. »

de M. Taine, les *Philosophes contemporains*. Il le cite même dans une longue note, mais sans le nommer. Il eût été juste de le désigner autrement que par l'appellation vague et inexacte de sensualiste.

Le romantisme, auquel M. Schmidt revient ici, est né surtout, dit-il, du besoin du nouveau. En Allemagne comme en France, il a commencé par l'imitation de l'étranger. Il semblait que la langue nationale appauvrie eût besoin de richesses nouvelles. En même temps qu'il accumulait les épithètes et les images, le romantisme multipliait les détails, il empruntait une science inépuisable et les comparaisons les plus surprenantes à la géométrie, à la physique, à la chimie, à la médecine, et à tous les arts et métiers. Appliqué à l'histoire, il avait pour les portraits un microscope qui faisait voir les moindres traits, et pour les récits une imagination qui devinait tout. Après ces considérations générales, M. Schmidt nous introduit de nouveau dans une ménagerie fort singulière : M. de Lamartine, André Chénier, H. Beyle, A. de Musset, M. de Cormenin, Bazin, Paul-Louis Courrier, Octave Feuillet, Capefigue, les frères Deschamps, V. Hugo, Théophile Gautier, A. de Vigny, Brizeux, madame Tastu et madame Émile de Girardin. La réaction classique est personnifiée dans Rachel, MM. Ponsard et Émile Augier. Le jugement sur M. Ponsard est sévère et juste, mais d'une justice qui est peut-être de la rancune. L'Allemagne ne pardonne pas à l'auteur de *Lucrèce* la légèreté de son jugement sur Gœthe, dans son discours de réception à l'Académie.

Comme épigraphe à son chapitre sur le romantisme, M. Schmidt a mis cette sentence de M. Molé : « Je voudrais voir adopter le programme » du classique sans les entraves, du romantique moins le factice, l'af- » fectation et l'enflure, » formule éclectique et superficielle, tolérable dans la bouche d'un amateur, mais tout à fait intolérable sous la plume d'un critique de profession. M. Schmidt donne ici la mesure de son esthétique, mais il ne se tient pas même dans le juste milieu qu'il semble choisir, et on voit en le lisant qu'il s'attache beaucoup plus à mettre en lumière les défauts du romantisme que ses mérites et ses services. Tant qu'il se tient dans les généralités, tout va bien, mais son analyse est un perpétuel dénigrement, et sa critique de Lamartine et de Victor Hugo ressemble le plus souvent à une satire, et parfois à une satire inconvenante. « Il n'y a pas, dit-il, dans le recueil de leurs vers une seule pièce que l'on pourrait rapprocher des poésies de Th. Moore[1], de Byron et de Gœthe. Et c'est justement à l'occasion du *Lac* que notre Aristarque fulmine cette sentence écrasante. N'est-ce pas encore M. Schmidt qui dit que nous n'avons ni dans Racine ni dans Corneille aucun passage à comparer aux plus beaux passages du *Tasse* de Gœthe ?

[1] Que fait Thomas Moore en si illustre compagnie ?

« Lamartine, continue l'auteur, est un grand nom sur lequel il est difficile de prononcer un jugement sévère. » Vous vous attendez à quelque indulgence, mais ce n'est qu'une politesse sans conséquence, et ce sont justement M. de Lamartine et M. Victor Hugo qui sont les plus maltraités. Nous n'avons pas le courage d'entrer ici dans le détail d'une critique qui a fort souvent tort dans le fond et toujours dans la forme. Nous savons bien que l'analyse psychologique n'est pas interdite au critique, et qu'on ne peut pas séparer un écrivain de son temps, mais ce n'est pas une raison pour confondre tous les points de vue, comme l'a fait M. Schmidt d'une manière générale dans l'étonnante division de son livre, et comme il le fait ici d'une manière toute particulière : les *Méditations*, les *Feuilles d'automne*, *Jocelyn*, *Notre-Dame de Paris*, n'ont rien à faire avec 1848.

« On peut, dit le critique de la *Gazette d'Augsbourg*, reprocher à » M. de Lamartine un défaut de concentration, de laisser-aller féminin, » et l'horreur des fortes études. Mais le jugement de M. Schmidt n'en » paraîtra pas moins blessant et souvent injuste de tout point, à tout » lecteur compétent. Il a beau citer tant de passages qu'il voudra des » œuvres les plus récentes et les plus faibles de M. de Lamartine, il n'ef- » facera pas l'heureuse impression que produit, et que produira encore » plus dans la postérité, l'ensemble de cette personnalité et de ce talent. » Si c'était une question à vider d'après des autorités, nous pourrions » invoquer ici le témoignage de Chateaubriand et de Villemain, qui ne » sont pas les amis politiques de Lamartine. Il ne faut pas juger un » poëte d'après ce qu'il a fait de plus mauvais, mais d'après ce qu'il a » fait de meilleur, car c'est dans le bon qu'il donne la mesure de sa » nature et de son talent. » A l'égard de M. Victor Hugo, le critique anonyme remarque fort bien que M. Schmidt n'est pas moins pessimiste qu'à l'égard de M. de Lamartine, mais chez lui-même nous ne retrouvons pas ici la sûreté habituelle de son jugement. Nous ne pouvons pas admettre qu'il y ait moins de profondeur dans les *Feuilles d'automne* que dans les *Méditations*, ni que les *Contemplations* soient inférieures aux *Feuilles d'automne*, ni *Ruy Blas* inférieur à *Marion Delorme*. Quant à la décadence de l'école, elle n'atteint pas le poëte. Le sort de toutes les écoles est de s'abaisser dès qu'elles ont atteint leur point culminant. Les disciples sont toujours inférieurs au maître, autrement seraient-ils des disciples? La décadence du romantisme n'est pas plus un argument contre M. Victor Hugo, que Campistron n'en est un contre Racine.

On ne s'étonnera pas si Alfred de Musset est une thèse bien venue



pour la critique vertueuse de M. Schmidt. Heureusement Charles de Bernard est là pour le consoler. Dans l'opinion de notre censeur allemand, cet aimable écrivain, déjà oublié, est un de ceux qui ont le plus fermement maintenu « les saines traditions » : il procède de l'école de la Fontaine, de Voltaire et de Molière! L'éloge n'est pas mince, et la révélation a son prix.

Du romantisme nous arrivons au socialisme en traversant l'école humanitaire. Ici l'art de grouper les noms touche au miracle : l'école humanitaire se compose de MM. Barbier (l'auteur des *Iambes*), Edgar Quinet, Gérard de Nerval, Henri Blaze, Adolphe Dumas, Fortoul, V. de Laprade et Alexandre Soumet. Ces personnages nous amènent au vestibule du socialisme, où nous trouvons rangés madame Sand, Balzac, Frédéric Soulié, Eugène Sue, M. Alexandre Dumas et.... M. Michelet. Cette classification nous montre tout de suite qu'ici encore il s'agit de la plus fâcheuse des critiques, de la critique de tendance, de celle qui juge les œuvres non pas au point de vue de l'esthétique, mais au point de vue de la morale et de la politique. On convient que Balzac est un peintre de premier rang, mais on s'empresse d'ajouter que c'est un moraliste faux et dangereux, et on en dit en toutes lettres : « C'est un entremetteur pour le royaume du mal. » Il y a dans ce chapitre d'assez nombreuses inexactitudes, et aussi quelques naïvetés dignes de M. Prudhomme. M. Schmidt s'indigne « des orgies » d'Eugène Sue, et s'extasie devant « le luxe oriental » de M. J. Janin. Il confond dans leurs œuvres Sue et Soulié, comme il a confondu un peu plus haut Théophile Gautier et J. Janin. Enfin, erreur plus grave et moins pardonnable, il classe l'œuvre de Balzac dans la littérature industrielle. Tout le monde sait que Balzac était le type du travailleur consciencieux et de l'écrivain amoureux de son œuvre. Quant à M. Michelet, écarté des autres historiens, et fourvoyé ici entre les *Trois Mousquetaires* et les communistes, on devine déjà par cette malice que l'auteur ne lui réserve rien de bon. Aussi ne sommes-nous pas surpris d'apprendre que, s'il a des qualités de détail, il est complétement dénué de sens et de critique[1]. Nous descendons ainsi, de degré en degré, du paradis de l'école de la transaction jusque dans l'enfer du socialisme, mais nous nous arrêtons au seuil, car ici l'auteur abandonne complétement le terrain littéraire.

Soutiendrons-nous maintenant que l'ouvrage de M. Schmidt soit entièrement dénué de mérite et de valeur? Ce n'est pas notre pensée,

[1] L'écrivain de la *Gazette d'Augsbourg* dit : « Nous connaissons peu d'écrivains contemporains comparables à M. Michelet, en originalité et en profondeur. »

et nous allons procéder avec lui comme il a procédé avec nous. Après nous avoir dit des choses aimables dans sa préface, il a lancé contre nous une foule de petits réquisitoires venimeux; nous voulons, après l'avoir repris en détail, lui rendre justice en deux mots. Son livre n'est pas judicieusement composé comme celui de M. Arnd, mais il atteste un grand travail et une immense lecture; il contient de bonnes analyses, et ses critiques ne sont pas toutes dénuées de fondement. Nous n'avons pas le fanatisme de notre temps et de notre pays au point de ne pas savoir entendre la vérité, et M. Schmidt la dit plus d'une fois. Seulement, s'il eût mieux médité l'ensemble de son sujet, il se fût moins étonné des lacunes et des défectuosités qu'il découvre chez quelques-uns de nos plus grands écrivains, et que, du reste, on peut signaler en Allemagne comme en France, sans même qu'elles s'y expliquent aussi facilement. Ce qui manque un peu partout, ce sont les idées, non qu'elles n'abondent en notre siècle, mais nous voulons parler de ce fond commun sur lequel une époque s'est mise d'accord, de cet ensemble auquel les penseurs s'attachent par conviction et la masse par instinct, et où l'inspiration du poëte plonge comme dans une source vivifiante. La valeur ou la direction de ces idées ne sont pas, au point de vue littéraire, la chose principale, il suffit qu'elles soient fortement saisies et assimilées par l'esprit public. Le dix-septième siècle avait un tel fond, le dix-huitième aussi. A ces deux époques, d'ailleurs si différentes, les écrivains avaient le grand avantage d'être tout naturellement d'accord avec eux-mêmes. Racine eût pu rendre compte de ses opinions aussi bien que Voltaire; Schiller et Gœthe le pouvaient au plus haut point. N'est-ce pas au contraire précisément un grand poëte allemand, Henri Heine, qui a été l'expression la plus frappante de l'incertitude d'idées particulière à notre temps, et de laquelle procède ce que nos plus illustres écrivains ont d'incomplet et de peu satisfaisant? Leur gloire est à eux, leurs fautes sont du siècle; et même à voir les choses de plus près, il ne semble pas qu'il y ait lieu d'accuser trop rigoureusement notre pays et notre temps. Quand une nation a subi un choc comme celui de la révolution, il est naturel que sa pensée en reste un peu vacillante et troublée pour quelque temps, et qu'elle cherche son pôle avant de le trouver. Ainsi s'expliquent les tâtonnements, les contradictions et même les excentricités de notre littérature, dont on peut convenir sans s'associer en nulle façon aux lamentations et aux invectives de M. Schmidt.

ARMAND VALLIER.

DE

L'ÉQUIVALENT MÉCANIQUE DE LA CHALEUR

ET

DE SON IMPORTANCE DANS LES SCIENCES NATURELLES[1].

Discours prononcé à la séance solennelle de l'Académie des Sciences de Vienne, le 30 *mai* 1856, *par M. le docteur baron* André de Baumgartner, *président de l'Académie.*

(Extrait de l'*Almanach de l'Académie des Sciences de Vienne* pour 1857.)

Il se produit dans les sciences naturelles, comme dans la vie des États et des peuples, des événements qui font époque dans leur histoire, et qui en déterminent une ère nouvelle. De ce genre est la découverte de l'équivalent mécanique de la chaleur. On en avait quelque notion

[1] Ce discours nous a été signalé par un de nos abonnés, à l'occasion de quelques lignes de notre correspondant de Munich, relatives à une leçon du professeur Liebig (livraison d'avril, page 196). La grande idée que notre correspondant ne faisait qu'indiquer d'après l'illustre professeur de Munich, celle de la métamorphose des forces naturelles et de leur unité primordiale, reçoit ici des développements qui frappent invinciblement par leur grandiose et aussi, ce nous semble, par leur justesse. Pour la facilité du langage, M. de Baumgartner distingue les forces au commencement de son discours, mais il les résout successivement l'une dans l'autre, et son analyse ingénieuse se termine par la plus vaste synthèse, parce qu'elle ramène à une seule et même unité, non-seulement les forces connues sous le nom d'agents impondérables, mais encore les forces mécaniques et celles qui président aux actions chimiques, toutes celles, en un mot, que nous constatons ou que nous supposons pour nous rendre compte des phénomènes. On ne peut s'empêcher de remarquer ici l'analogie qui existe entre la logique de la raison individuelle, et la marche de l'esprit dans le développement historique de la science. C'est par un effort séculaire d'analyse que l'esprit est arrivé à cette grande conception de l'unité de forces, qui est comme le couronnement synthétique des sciences d'observation, et leur point de jonction avec la spéculation pure. (*Note de la rédaction.*)

depuis plus de trente ans, et nous voyons, dès 1824, Carnot en faire la base d'un ouvrage scientifique, et y rattacher plusieurs conséquences importantes; mais une conception bornée de la nature de la chaleur empêcha l'idée nouvelle de pénétrer plus avant dans la science. En 1842 seulement, le docteur Meyer, d'Heilbronn, eut le mérite de formuler d'une manière claire et précise le principe nouveau, et de lui donner un nom approprié. Depuis ce temps, l'idée a été travaillée surtout par des savants allemands et anglais; les premiers l'ont traitée scientifiquement et à fond, les seconds l'ont établie par l'expérimentation, et en ont fait entrevoir l'incalculable portée.

On sait que les forces naturelles manifestent leur activité de deux manières : en produisant le mouvement, ou en se faisant équilibre. Dans le deuxième état, elles s'appellent force de tension; dans le premier, force motrice ou de travail.

La force motrice la plus importante est la gravitation, en tant qu'elle détermine la chute des corps. La nature des forces nous étant complétement inconnue, nous ne pouvons les comparer que par leurs effets, que nous sommes autorisés à croire proportionnels aux causes, et comme les effets de la pesanteur nous sont les mieux connus, c'est à leur mesure que nous jugeons ceux des autres forces; de la comparaison des effets nous déduisons ensuite celle des forces mêmes. En ce qui concerne les forces motrices, nous savons que leur produit, le travail, peut toujours être considéré comme l'équivalent d'un poids soulevé, et exprimé par conséquent par un poids élevé à une hauteur déterminée, ou par la hauteur à laquelle on a élevé un poids déterminé. Si on multiplie le poids par la hauteur, on a, sous la forme la plus concise, l'expression numérique de l'effet produit, et par suite de la force elle-même. Le poids étant exprimé en livres, et la hauteur en pieds, on dira par exemple que la force d'un homme est de quatre-vingts livres d'un pied[1], pour dire qu'il soulève quatre-vingts livres à la hauteur d'un pied. Ce serait la même chose de dire quarante livres de deux pieds ou vingt livres de quatre pieds, parce que le produit de tous ces chiffres est quatre-vingts. Le travail par lequel une livre est élevée à la hauteur d'un pied sera donc l'unité de travail, comme la toise est l'unité de longueur, la livre l'unité de poids, la seconde l'unité de temps; et la force qui produit l'unité de travail est en même temps l'unité des forces de travail.

[1] Expression qui a de l'analogie avec celle de *cheval de vapeur*. M. Baumgartner s'est naturellement servi du système des poids et mesures usité en Autriche.

Quand une force de travail est active, c'est-à-dire quand elle produit réellement du travail et qu'elle soulève un poids, elle abandonne une fraction d'elle-même correspondante au travail effectué; mais cette fraction n'est pas perdue, elle a passé dans le poids soulevé, qui possède maintenant la faculté de restituer le même travail, en sens inverse il est vrai, par sa chute. L'usure de la force par le travail ne constitue donc pas une déperdition, mais un simple déplacement. Tant par conséquent que les forces de travail restent forces de travail, leur somme arithmétique n'est susceptible ni d'augmentation ni de diminution, mais elles affectent parfois d'autres formes. On sait en effet que le mouvement produit fréquemment de la chaleur : les roues, les vrilles, les scies, s'échauffent à l'usage; un morceau de fer peut être rendu incandescent par un martelage à froid sur l'enclume; on sait que les sauvages des forêts américaines se procurent du feu en frottant deux pièces de bois l'une contre l'autre, et tout récemment MM. Beaumont et Meyer, à Paris, ont construit un appareil dans lequel, par la rotation rapide d'une sphère de bois, emboîtée dans une capsule de métal plongeant dans l'eau, ils produisent, avec le travail d'un cheval, de la vapeur d'eau d'une tension de deux atmosphères et demie.

Ici c'est le travail qu'on use pour produire de la chaleur, mais on peut aussi user de la chaleur pour produire du travail. C'est l'idée de la machine à vapeur : là, ce sont les charbons ardents placés sous la chaudière qui mettent en mouvement le piston de la machine; l'eau et la vapeur ne sont que les intermédiaires matériels par lesquels la chaleur agit sur le piston.

La métamorphose du travail en chaleur et de la chaleur en travail fait surgir la question de savoir si l'usure d'une quantité déterminée de travail répond à la production d'une quantité déterminée de chaleur, et réciproquement, et quel est le rapport des deux quantités. Pour la résoudre, il faut que nous puissions mesurer les quantités caloriques comme toutes les autres, et pour nous mettre en état de le faire, on est convenu de les exprimer par le nombre de livres d'eau qu'elles élèvent de zéro degré centigrade à un degré centigrade. L'unité caloriques est donc la quantité qui élève une livre d'eau de zéro à un degré. Cela posé, nous répondons premièrement : l'usure d'une quantité déterminée de calorique correspond à la production d'une quantité déterminée de travail; deuxièmement, d'après de nombreuses expériences, faites dans les meilleures conditions, dans lesquelles on a métamorphosé du travail en chaleur et de la chaleur en travail, et pour lesquelles on s'est servi de calorique des provenances les plus

diverses, l'usure d'une unité de calorique répond à 1,367 unités de travail : ce sont, bien entendu, les poids et mesures du système autrichien qui ont servi de base aux calculs.

En langage usuel, cela veut dire : la chaleur qui élève une livre d'eau de zéro degré centigrade à un degré centigrade, produit le même effet mécanique qu'un poids de 1,367 livres tombant de la hauteur d'un pied. Le nombre 1,367 exprime donc l'équivalent mécanique de la chaleur, et on peut dire de même que l'équivalent calorique du travail est exprimé par 1/1367.

La métamorphose du calorique en travail et réciproquement s'effectue d'après des règles, et exige des conditions déterminées. Pour que le calorique puisse devenir du travail, il faut qu'il soit dirigé d'un corps plus chaud sur un corps moins chaud. Mais il se divise alors en deux parties, dont l'une élève la température du deuxième corps, et dont l'autre accomplit du travail, pousse par exemple un fardeau devant elle. Quand il n'y a pas d'obstacle, il n'y a pas de métamorphose. C'est ce qui explique pourquoi une masse d'air se refroidit quand elle s'étend en surmontant une pression, tandis que sa température ne change pas quand l'extension a lieu sans obstacle, ce qui arrive si la masse d'eau passe dans le vide.

Nous saisirons mieux l'idée de la métamorphose si, du point de vue qui nous est maintenant acquis, nous procédons à une recherche sur la nature de la chaleur. Les conditions mêmes de la métamorphose, que nous venons d'indiquer, ne permettent plus d'admettre un fluide calorique un, immuable et indépendant; elle nous fait penser plutôt que le calorique, dirigé d'un corps chaud sur un corps froid, différent du calorique rayonnant, qui repose, comme la lumière, sur les vibrations de l'éther, consiste en un mouvement vibratoire des atomes des corps, comme on l'avançait depuis longtemps, en se fondant sur l'inépuisable faculté calorique des corps, établie par des expériences de friction, et sur ce fait que, dans le vide, deux morceaux de glace peuvent être amenés à la fusion par le simple frottement. Dans ces données, la différence entre le travail et la chaleur est tout simplement celle entre le mouvement d'une masse et le mouvement des molécules, et la métamorphose de l'un dans l'autre est une communication du mouvement, d'après les lois de la mécanique, pendant laquelle le mouvement passe de la masse dans les molécules.

Nous voyons s'accomplir sous nos yeux de semblables métamorphoses du mouvement. Les sons du violon et du piano sont le résultat du mouvement vibratoire de cordes de métal ou de boyau; mais

ce mouvement moléculaire, nous l'avons produit en agissant sur la masse de la corde au moyen d'un archet ou d'un marteau. Par un changement inverse, quand, après un coup de canon, les oscillations de l'air cassent nos vitres, c'est que le mouvement a passé des molécules à la masse de l'air.

Les forces de travail et le calorique ne sont pas, on le sait, les seules qui jouent un grand rôle dans la nature. La lumière, l'électricité, le magnétisme, les forces chimiques, ne leur cèdent pas en importance, et chacun de ces agents produit des effets particuliers qui le caractérisent, et qui ont précisément amené le naturaliste à reconnaître l'existence de tant de forces diverses; mais à côté de ces effets caractéristiques, il s'en manifeste d'autres, qui appartiennent à des agents différents, comme de la chaleur et de la lumière dans les actions chimiques et dans les phénomènes électriques et magnétiques, et réciproquement des phénomènes électriques avec la chaleur et la lumière, ou des combinaisons et des décompositions chimiques avec la lumière et l'électricité. Dans l'état actuel des sciences naturelles, nous ne pouvons plus considérer de tels effets comme hétérogènes ou secondaires; nous devons, au contraire, les considérer comme le résultat d'une métamorphose des forces, d'après une loi d'équivalence. Insistons un peu sur cette pensée.

La lumière et la chaleur rayonnante sont de même nature : toutes deux ont pour base les vibrations de l'air. Les vibrations lumineuses, même celles qui sont trop faibles pour pénétrer dans notre organe visuel, et que par conséquent l'œil ne saisit pas, produisent de la chaleur, en tant qu'elles communiquent de la force aux molécules. Nous ne connaissons l'électricité statique que comme force de travail, par le mouvement d'attraction et de répulsion qu'elle communique aux corps qui la contiennent. L'électricité dynamique possède aussi la force de travail, mais elle produit en même temps de la chaleur et des dissolutions chimiques. La force de travail est transmise par le conducteur, mais usée par la résistance qu'elle y rencontre, et par suite métamorphosée en chaleur, dont la quantité est proportionnelle à la force de résistance. Ce qu'il faut ensuite à l'électricité de force de travail pour opérer des dissolutions chimiques, ou pour mettre en mouvement une machine, elle le tire de la provision de chaleur produite, d'après la loi de l'équivalence. Qu'on se figure trois électro-moteurs de force égale, par exemple trois batteries galvaniques : la première est terminée par un fil conducteur; dans la chaîne de la deuxième on a inséré un appareil électro-magnétique, comme une roue de Barlow, et dans celle

de la troisième un appareil pour dissoudre l'eau. En modifiant convenablement la longueur du fil de la première, et, au moyen d'un aimant, la rapidité de la roue de Barlow dans la seconde, on obtiendra facilement un courant de même force dans toutes les trois. Nous constaterons alors la plus grande production de chaleur dans le fil de la première, qui n'a pas d'action chimique à produire, ni de machine à mouvoir; dans le second, la chaleur est, conformément à notre loi d'équivalence, diminuée de toute la force qui a été nécessaire pour mettre en mouvement l'appareil inséré; dans le troisième enfin, la chaleur est également diminuée, et tout juste de la quantité qu'on obtient de nouveau par la combustion des gaz produits par la décomposition de l'eau, c'est-à-dire par la recomposition du liquide. On constate donc par cette expérience la métamorphose de l'électricité en chaleur, et de celle-ci en force de travail (deuxième batterie), ou en force électrolytique (troisième batterie), et partout se vérifie la loi des équivalences. L'électricité dynamique, dans un électro-moteur galvanique, paraît elle-même produite aux dépens de la chaleur qu'engendre l'oxydation du zinc; car la force du courant est, à circonstances égales, toujours proportionnelle au poids du zinc oxydé, et la chaleur qui accompagne ordinairement l'oxydation ne se manifeste pas ici.

Ces remarques font paraître l'électricité sous un jour tout nouveau. Bien que ses manifestations soient le plus souvent accompagnées de phénomènes ignés, elle est aussi peu de nature ignée que le marteau, dont les coups rendent incandescent un morceau de fer. La foudre ne descend des nuages en rayons lumineux que parce qu'une grande partie de sa force de travail est métamorphosée en chaleur par la résistance de l'air; elle n'embrase que les objets qui s'opposent à sa marche, et épargne ceux qui ne cherchent pas à l'arrêter. C'est précisément là le principe du paratonnerre. Les lois nouvelles nous donnent même quelques éclaircissements, au moins négatifs, sur le principe de l'électricité; il n'est plus possible d'admettre l'existence d'une substance électrique spécifique, car l'existence d'une telle substance, dont la quantité ne serait susceptible ni d'augmentation ni de diminution, est incompatible avec le fait de la métamorphose de l'électricité en chaleur et en force mécanique. Avec la substance électrique, tombe également la substance magnétique, puisque la théorie qui attribue les phénomènes électriques à des courants magnétiques, gagne de plus en plus du terrain. Ainsi l'empire des impondérables touche à sa fin, et le temps est passé où on se heurtait à eux comme à des fantômes dans toutes les branches des sciences naturelles.

Les forces chimiques aussi obéissent aux lois de la métamorphose des forces, d'après des rapports déterminés d'équivalence. Il est prouvé, en effet, que la combinaison de deux corps en un produit stable engendre de la chaleur, et toujours dans la même quantité, que la combinaison soit lente ou rapide, instantanée ou successive. Et pour quelques-unes de ces formations, par exemple, comme nous l'avons déjà dit, pour la combinaison de l'hydrogène et de l'oxygène en eau, l'expérience a prouvé que la quantité de chaleur produite par la combinaison est justement l'équivalent de la force de travail qui s'usera à la décomposition du corps obtenu. On peut donc admettre que la quantité de chaleur engendrée par une action chimique est la mesure de la force chimique qui a été active dans l'opération. L'assertion que les forces chimiques produisent du travail ne doit plus dès lors nous surprendre. Cependant la production immédiate n'est encore établie par aucun fait irréfutable, et dans toutes les expériences acquises jusqu'à présent, la métamorphose des forces chimiques en force de travail ne s'opère que par l'intermédiaire de la chaleur ou de l'électricité; de la chaleur dans les machines à vapeur et à air, de l'électricité dans les appareils électro-magnétiques.

Nous avons déjà indiqué ce qui se passe dans les machines à vapeur, et, par analogie, dans les machines à air. Par l'effet de l'action chimique, chaque grain[1] de charbon brûlé complétement sous la chaudière donne 0,908 unités de chaleur, soit 1241 livres d'un pied de travail, si tout le calorique se métamorphose en travail, c'est-à-dire fonctionne pour produire de la vapeur ou pour augmenter la tension de l'air. Moins la machine remplit cette condition, plus l'effet reste au-dessous du résultat indiqué par le calcul. Le moindre effet correspond en général à la moindre différence entre la température du condensateur et celle de la chaudière. Le produit réel atteint souvent à peine 20 °/₀ du produit possible.

Dans une machine électro-magnétique, par exemple dans la roue de Barlow, la force motrice a, dans la règle, sa source dans l'oxydation du zinc d'une batterie galvanique, et voici ce qui se passe. Le calorique résultant de la combinaison du zinc avec l'oxygène s'est manifesté comme courant électrique, lequel, par suite de la résistance opposée par le conducteur, s'est métamorphosé de nouveau en calorique, puis en force de travail. Plus la machine requiert de force pour marcher, moins il reste de calorique disponible, et nous avons déjà montré que

[1] Très-petite subdivision de la livre.

ce déficit de la chaleur correspond justement à l'équivalent mécanique du travail dépensé. Le calorique produit par l'oxydation d'un grain de zinc, dans une batterie de Daniell, et transporté par le courant électrique dans le fil conducteur, comporte, s'il n'y a nul travail mécanique à accomplir, 0,157 unités de chaleur, et cette quantité, complétement métamorphosée en travail, répond à un effet de 214 1/2 livres d'un pied. Comme ici aussi une partie seulement du calorique devient force de travail, le résultat de la machine est nécessairement moindre en proportion.

Nous savons bien que ces machines merveilleuses, que nous appelons corps vivants, tirent des forces chimiques leur force de travail, mais on n'a pu encore tirer au clair si la métamorphose est immédiate, ou si elle s'opère par l'intermédiaire de la chaleur ou de l'électricité. Provisoirement, on admet comme vraisemblable l'intervention d'un courant électrique, mais ce n'est qu'une hypothèse, et on conçoit dès lors que l'évaluation de l'effet mécanique de ces ressorts organiques ne repose encore que sur une base très-incertaine, mais il n'en est pas moins évident que l'organisme animal, même abstraction faite des fins nombreuses et *sui generis* qui sont dans sa nature, et à ne considérer que l'emploi économique de sa force de travail, est une machine bien plus parfaite que toutes celles inventées jusqu'à présent par le génie des hommes.

Les forces chimiques jouent un rôle considérable aussi bien dans l'économie du monde que dans celle de l'homme. Elles sont actives dans la germination et la croissance des plantes, dans la formation et la maturation des fruits; les corps des animaux sont développés par elles, croissent et diminuent avec elles. La puissance d'un Etat réside en grande partie dans la quantité et la valeur des forces physiques dont il peut disposer, et dans la guerre, la force matérielle n'est autre chose que la force chimique de la poudre à canon et des subsistances affectées aux hommes et aux chevaux.

La métamorphose des forces fait considérer la nature comme un établissement bien ordonné, muni d'une somme fixe de forces indestructibles, qui manifestent leur action sous les formes les plus diverses, en empruntant leur puissance l'une de l'autre. Si, dans ses mutations, l'une des forces paraît perdre quelque chose, nous sommes certains de retrouver sous une autre forme l'équivalent du déficit. Si deux corps se rencontrent, et qu'après le choc la somme des forces de travail paraisse moindre qu'auparavant, c'est qu'une partie du mouvement a été employée à faire entendre le choc, à rapprocher les molécules, ou à

produire de la chaleur. Si, malgré leur action constante, nos bêtes de somme et les locomotives de nos chemins de fer ne produisent pas une vitesse toujours croissante de la charge, on retrouve dans le mouvement oscillatoire de l'équipage, dans le bruit produit par le train, dans la chaleur des essieux et des supports, ce qui s'est perdu en mouvement progressif. Le frottement diminue le mouvement de la masse, mais le transmet aux molécules. Les corps liquides eux-mêmes ne font pas exception, et toute chute d'eau, tout ruisseau coulant sur un fond pierreux, métamorphose, quoique dans une très-faible proportion, une partie de la force motrice en chaleur. La résistance que le mouvement du sang rencontre dans le corps animal, surtout en passant dans les fréquentes anastomoses et dans les réseaux capillaires, entrave la circulation, mais ne manque pas, en revanche, de contribuer un peu à l'élévation de la température du corps. Tant qu'un mouvement a lieu dans le vide, toute la force de travail reste dans le corps mis en mouvement; mais l'entrée dans un milieu résistant a pour résultat une déperdition immédiate, laquelle se compense toujours par le calorique dégagé. Une grande résistance, opposée à un mouvement très-rapide, peut échauffer le corps mû jusqu'à l'incandescence, ce qui suffit pour expliquer l'état igné des masses météoriques tombant de l'espace dans l'atmosphère terrestre. Le calcul démontre qu'une vitesse de mille pieds à la seconde élève la température jusqu'à mille degrés centigrades, c'est-à-dire jusqu'à la forte incandescence. Des masses qui, comme les étoiles filantes, possèdent une vitesse de dix-huit à trente-six mille toises, peuvent facilement s'échauffer jusqu'à la fusion, et se dissoudre en poussière invisible. De là vient sans doute aussi que les aérolithes sont souvent accompagnés d'une poussière météorique sèche, ou de l'apparence d'un nuage enflammé. Il n'est pas même absurde de supposer que les étoiles filantes peuvent, par la chaleur qu'elles développent dans leur chute, et vu leur grande fréquence, affecter d'une manière sensible la température de l'atmosphère.

D'après tout cela, les prétendus obstacles du mouvement, le frottement et la résistance des milieux, ne peuvent plus être considérés comme des principes destructeurs. Ils n'anéantissent pas la force, ils la métamorphosent, principalement en chaleur, et cette métamorphose joue un grand rôle dans la vie générale. Comme nous l'avons dit, la chaleur ne peut jamais redevenir complétement force de travail, et cela est vrai de celle produite par le mouvement, comme de celle fournie par les combinaisons chimiques de la nature. De la sorte, la provision de force de travail devrait toujours diminuer, et les sources de la vie finir

par s'épuiser tout à fait, si d'une part la nature n'y avait pourvu par les rayons solaires, qui nous apportent de la force motrice et les conditions de la vie, et, d'autre part, par les mouvements imprimés dès le principe à la terre et aux planètes. Des expériences faites dès 1838 par Pouillet, à Paris, ont établi que, dans l'hypothèse d'une répartition égale de l'action solaire sur la terre, chaque surface d'un centimètre carré reçoit en une minute 0m,448 unités de chaleur, soit par pouce carré de Vienne 5 1/2 unités, ou en force de travail 7,518 livres d'un pied. Cela fait pour l'année une somme de 2,871,804 unités de chaleur, ou de 3,926,000,000 unités de travail, quantité suffisante pour faire fondre une croûte de glace de 97 1/2 pieds, qui envelopperait tout le globe terrestre. Par un beau jour d'été, il serait possible de chauffer une chaudière à vapeur avec des rayons solaires, et d'obtenir une force de plusieurs chevaux, pourvu que la surface de chauffe fût suffisante. Thomson a calculé qu'il faudrait une surface de 1,800 pieds carrés par force de cheval.

Mais le soleil ne détermine pas seulement une accumulation de chaleur sur la terre; il en opère lui-même la métamorphose en force de travail. En fortifiant l'élasticité de l'air, il produit les mouvements atmosphériques qui font marcher nos moulins à vent et enflent les voiles de nos vaisseaux; en donnant de l'élasticité aux eaux de la mer, il détermine leur élévation dans la région des nuages, où elles sont saisies par des courants atmosphériques, et transportées dans des contrées éloignées, pour y retomber en pluie, et y entretenir les sources et les fleuves, lesquels fournissent ensuite à l'homme un riche approvisionnement de force mécanique. Enfin le soleil nous envoie les forces chimiques, auxquelles nous devons les produits qui importent le plus à notre existence. L'action de ses rayons sur les parties vertes des plantes décompose l'acide carbonique, rend libre l'oxygène et accumule le carbone, et le carbone devient à son tour, comme le soleil, une source de lumière et de chaleur, et le moteur le plus puissant au service de l'activité humaine. Et tous ces grands effets ne sont qu'une partie imperceptible de l'action générale du soleil, car il éclaire un espace sphérique qui dépasse de beaucoup la terre, et dans lequel celle-ci n'apparaît que comme une petite étoile. La force calorique que le soleil dégage en une seule minute d'un pouce carré de sa surface est, d'après Pouillet, de 1,052,257 unités de chaleur, c'est-à-dire de plus d'un tiers de ce qui en revient à un pouce de notre terre en toute une année.

Le soleil n'est donc pas seulement le maître du jour et le héraut de

millions d'étoiles et des mille siècles de leur histoire. Ce n'est pas assez pour lui de donner son éclat au cristal, et son feu au diamant; de créer le vert des feuilles et l'émail varié des fleurs. Dispenser de la force en même temps que de la lumière et de la chaleur, voilà sa grande mission. Chaque ligne idéale que nous pouvons tirer de la terre au soleil, indique la route par laquelle nous arrive la vie. Mais le soleil sera-t-il toujours agissant, toujours en mesure de remplacer ce que la continuelle métamorphose des forces enlève à la conservation de la vie, ou bien ne peut-il que retarder le moment où s'arrêtera la grande horloge, faute de pouvoir être remontée? Dans les données actuelles, c'est cette dernière hypothèse qui est la plus vraisemblable, les ressources au moyen desquelles le soleil peut compenser ses déperditions constantes devant être elles-mêmes considérées comme sujettes à épuisement.

Il est vrai que, dans sa mission de transmettre de la force à la terre, le soleil trouve une assistance, mais une assistance relativement faible, dans la force que notre planète obtient de sa rotation autour de son axe, et du mouvement de la lune. C'est là de la force de travail pure, dont les fonctions consistent principalement dans l'entretien du flux et du reflux de la mer, mais qui produit aussi, dans l'Océan et dans l'atmosphère, de grands courants, dont l'activité humaine tire un parti très-varié. Elle est petite relativement au soleil, énorme relativement aux forces de l'homme : petite au premier point de vue, parce que, d'après Thomson, elle n'est que l'équivalent de trois heures de rayonnement du soleil sur la terre; énorme au second, parce que, d'après Bessel, elle transporte en six heures un quart 200 *milles* cubes[1] d'eau d'un quart de cercle de la terre à l'autre : masse plus considérable que 200 millions d'édifices, dont chacun serait aussi grand que la plus grande des pyramides d'Égypte, et certainement deux cents fois plus grande que tout ce que les forces humaines, avec tous les moyens dont elles disposent, ont pu déplacer depuis le déluge.

Si l'on admet que les forces dont nous avons pu constater l'existence dans notre sphère terrestre soient répandues dans tout l'univers, on peut tirer la conséquence que les dépenses pour le maintien de l'ordre universel sont couvertes par le produit des forces chimiques, de la gravitation et de la chaleur naturelle. Toutes ces forces procèdent d'un seul principe, et ne sont que les actions diverses d'une seule et même

[1] Mille, lieue d'Allemagne, faisant environ deux lieues de France : 200 milles cubes répondent donc à plus de 50,000 kilomètres cubes.

puissance. La loi de la métamorphose et de l'équivalence des forces nous donne ainsi ce que les philosophes de la nature ont si longtemps cherché en vain, et nous procure, dans le plan des mondes, la vue la plus profonde que l'on ait eue depuis Newton. Elle ne peut manquer de donner, sous bien des rapports, une forme nouvelle aux sciences naturelles.

BULLETIN CRITIQUE.

Les Romains parlaient-ils sanscrit ou grec? par L. Ross. — Halle, 1858.

L'érudition allemande est parfois un peu paradoxale et passionnée. Une opinion scientifique paraît avoir gagné sa cause et s'être fait accepter de tous les hommes compétents : c'est le moment de la combattre et de la démolir. Un des résultats les moins contestés des travaux modernes, et plus spécialement des travaux allemands, sur la philologie comparée, est que le latin ne dérive pas du grec, comme on le croyait, et que ces deux langues ne sont pas entre elles dans le rapport de la fille à la mère, mais qu'elles sont toutes les deux les filles d'une mère commune qui en a eu beaucoup d'autres, le sanscrit. C'est ce résultat que l'auteur prétend infirmer, et comme c'est M. Mommsen qui l'a, en dernier lieu, formulé avec la précision la plus rigoureuse dans son *Histoire romaine,* c'est surtout à M. Mommsen que s'en prend M. Ross. Nous allons le laisser parler :

« Je soutiens, en contradiction directe avec les vues et les opinions exprimées » et soutenues par M. Mommsen, et je prouve provisoirement par plus de mille » mots, et par plus de dix mille si l'on y comprend les composés et les dérivés, » qu'aussi loin que nous pouvons remonter dans l'histoire, une seule langue, la » grecque, a régné dans toute l'Italie méridionale et centrale, jusque dans » l'Étrurie et l'Ombrie; qu'elle y est arrivée dans tous les dialectes, apportée » par des émigrants et des colons des points les plus divers, de l'Épire et de la » Thessalie, comme de la Laconie et de l'île de Crète, de l'Hellespont et de » l'Ionie, comme de la Lycie et de Rhodes; qu'elle y a subi de nouvelles modifi- » cations par suite du mélange des colons, se développant ainsi et se transfor- » mant en nouveaux dialectes locaux, que des alphabets particuliers ont encore » plus éloignés du grec primitif, jusqu'à ce qu'enfin, par la prépondérance poli- » tique des Romains, l'alphabet et le dialecte latin eussent fini par absorber tous » les autres. Ma conclusion est, qu'à l'exception de quelques douzaines de sub- » stantifs pris du celtique, de l'ibérien ou d'autres idiomes de l'Occident, et » des mots empruntés plus tard au grec classique sans aucune modification, tout, » dans le latin, appartient au grec primitif. A l'opinion de Mommsen et de Cur- » tius, que les Grecs et les Romains ont été des peuples séparés depuis leur dé- » part du foyer asiatique, dont chacun a vécu dans sa péninsule sans connaître » l'existence de l'autre, et qui n'ont commencé à avoir un contact éloigné que » tout au plus tôt dans le sixième ou cinquième siècle avant notre ère, et même » n'ont appris à se connaître que beaucoup plus tard, à cette opinion j'oppose » l'opinion même des anciens : que la population tout entière de l'Italie infé- » rieure et centrale était d'origine grecque, et que les Grecs se sont tellement

viron les deux tiers. Son histoire est assez curieuse : découvert dans le monastère de Werden, pendant la guerre de trente ans, il fut transporté à Prague, où on le croyait plus en sûreté. Les Suédois s'en emparèrent lors de la prise de cette ville, et l'envoyèrent à Stockholm. Plus tard, on le retrouve en Hollande, sans qu'on sache trop comment il avait quitté la Suède. Le comte de la Gardie, chancelier de Suède, le racheta pour 400 rixdalers suédois, le fit relier, et en fit don à la bibliothèque de l'université d'Upsal. On le croit écrit en Italie pendant la domination des Ostrogoths, au cinquième ou au sixième siècle. Après lui vient, par ordre d'importance, le *Codex Carolinus,* de Wolfenbuttel, trouvé dans le monastère de Weissemburg, en Alsace. Des palimpsestes de la bibliothèque Ambroisienne de Milan ont fourni quelques autres fragments de Paul, des fragments de Luc, de Néhémie et d'Esdras. Si l'on ajoute à ces débris de la Bible un fragment de calendrier, un petit commentaire de l'Évangile selon saint Jean, et deux actes de vente sur papyrus (dont l'un semble même être perdu de nouveau), on a tout ce qui subsiste des monuments d'une langue qui fut parlée des bords de la mer Caspienne jusqu'en Espagne. Le volume de M. le pasteur Stamm réunit à peu près tous ces débris, et suffit à leur étude. Il est fâcheux que l'auteur, sans doute par un trop grand amour de la concision, se soit interdit toute excursion dans le domaine de la philologie comparée. Assurément personne n'aura l'idée d'étudier le gothique pour lui-même, il ne peut nous intéresser que comme élément d'étude et de comparaison. M. Stamm eût donné une tout autre valeur à son vocabulaire en ajoutant aux mots gothiques les radicaux sanscrits, et les formations scandinaves, anglaises et allemandes. La grammaire a des particularités remarquables que l'auteur indique, mais qu'il ne met pas suffisamment en relief, des affinités de syntaxe qui la rapprochent du grec et du latin, et qui l'éloignent d'autant des langues germaniques modernes. Telles sont, dans une proposition incidente, la construction du sujet au datif avec le verbe au participe passé (datif absolu, comme en grec génitif et en latin ablatif absolu), ou celle du sujet à l'accusatif avec le verbe à l'infinitif. Ces constructions n'existent pas dans l'allemand moderne. Remarquons encore que, dans les mots empruntés au grec, le gothique change η et ει en *i* long, ce qui est un argument incontestable en faveur de l'antiquité relative de la prononciation grecque actuelle.

A. V.

La foi et la science; la spéculation et les sciences exactes; conciliation du différend entre la religion, la philosophie et l'empirie des sciences naturelles (*Glauben und Wissen, Spéculation und exacte Wissenschaft,* etc.), par Hermann Ulrici. — Leipzig, Weigel, 1858.

Tentative bien intentionnée, mais peu réussie, ce nous semble, de recommencer à nouveau la philosophie allemande. L'auteur, qui, indépendamment de nombreux articles de revue, a déjà publié deux grands ouvrages : *Du principe fondamental de la philosophie* et *Système de logique,* et qui annonce une construction nouvelle de la métaphysique, s'occupe ici de la connaissance et de la certitude. C'est, on le voit, reprendre les choses *ab ovo*. De ce que le panthéisme hégélien n'a pas réussi à s'imposer à tous les esprits, et à devenir en quelque



sorte la religion philosophique du peuple allemand et même de toutes les nations civilisées, quelques penseurs allemands, et M. Ulrici paraît de ce nombre, concluent volontiers qu'il n'avait aucune valeur, qu'il y a lieu de tout recommencer, et qu'il faut retourner à Kant, et même au delà de Kant. M. Ulrici n'aime pas le matérialisme, aujourd'hui à la mode en Allemagne, mais il aime encore moins le panthéisme idéaliste, et il félicite volontiers le premier d'avoir eu raison du second. Que va-t-il nous donner? Le spiritualisme ancien, sous une forme qui fait tout son possible pour paraître neuve. On ne peut rien objecter à son commencement. M. Ulrici montre fort bien que le principe de toute connaissance est la conscience, fait primordial, qui ne se démontre pas et qui s'impose avec l'évidence d'un axiome. La certitude, dit-il en fort bons termes, n'est qu'une détermination de notre conscience et se manifeste par elle-même. Toute connaissance, la connaissance empirique comme l'observation interne, a son principe dans la conscience; le réalisme, quoi qu'il fasse, a donc la même base que l'idéalisme; à eux deux, ils procurent l'ensemble de nos connaissances. A merveille; mais peut-il bien être question de connaissance dans l'acception réelle du mot, et surtout de certitude, si, comme le soutient l'auteur après d'illustres prédécesseurs, il y a une différence entre la *chose en soi* et la chose telle qu'elle nous apparaît, entre l'objet et l'image que s'en fait le sujet. Avec la distinction entre le sujet et l'objet, il n'y a plus de conception philosophique, il n'y a que des opinions subjectives, et on ne peut plus rendre compte de rien. L'auteur, en argumentant contre les matérialistes, dit justement que le principe de la raison suffisante ne permet pas de considérer le sentiment et la conscience comme la pure résultante d'actions mécaniques et chimiques; mais par suite du dualisme qu'il a posé, il est tout aussi impuissant que les matérialistes à rendre compte du passage des phénomènes dans la conscience. Il a beau multiplier les courants et les forces psychiques, comme les gnostiques multipliaient les esprits intermédiaires pour combler l'abîme entre Dieu et la matière, il arrive toujours à un point où la matière doit agir sur l'esprit, ce à quoi s'oppose le principe de la raison suffisante. Il n'est pas plus heureux quand il entreprend de défendre contre Hegel le principe d'identité et de contradiction. Sans doute, si ce principe avait une valeur absolue, le système dialectique de Hegel tomberait de lui-même, mais il n'a pas une telle valeur; il ne voit qu'un côté des choses, il les considère en elles-mêmes, dans leur immobilité, dans l'abstraction de leur *être;* il ne les considère pas dans leur changement, dans leur vie, dans leur *devenir,* et c'est précisément le *devenir* qui constitue chez Hegel le mouvement dialectique de l'idée. Il est évident qu'une chose ne peut pas être en même temps, à un moment donné, son contraire, mais rien ne s'oppose à ce qu'elle le devienne, et tout le monde saisira à première vue une très-grande analogie entre la chimie moderne et la dialectique hégélienne. Il y a d'ailleurs des idées familières à tous les esprits, et qui s'imposent par une nécessité évidente, bien qu'elles soient aussi contradictoires que possible : tels sont le point géométrique, et l'idée de l'infini en philosophie. L'infini et le fini étant posés, ou plutôt se posant avec une égale nécessité, est-ce le principe d'identité et de contradiction qui établira la conciliation? Nous attendons M. Ulrici à sa métaphysique.

A. N.

NOUVELLES EXPÉRIENCES CONCERNANT LA VIE DES ESPRITS; DÉMONSTRATION PALPABLE D'UN RAPPORT ENTRE CETTE VIE ET L'AUTRE VIE, A L'USAGE DES LECTEURS PENSANTS ET SANS PARTI PRIS (*Neueste Erfahrungen aus dem Geisterleben*, etc.), par D. Hornung, auteur des *Nouveaux mystères du jour* et de *Henri Heine l'immortel*. — Leipzig, Fleischer.

On devine qu'il s'agit des tables tournantes et parlantes, dont la mode n'est pas encore complétement passée en France, et qui paraissent compter en Allemagne de très-nombreux fidèles. Le volume que nous avons sous les yeux, et qui est le troisième du même auteur, comprend des expériences faites dans presque toutes les villes d'Allemagne; il y a aussi un appendice renfermant des communications de l'Amérique du Nord, le véritable foyer de la nouvelle croyance. Nous remarquons que l'art d'interroger les tables s'est bien perfectionné : c'est maintenant une science qui a son dictionnaire, ses instruments et ses degrés. Les oracles ne partent plus de guéridons vulgaires, mais d'*emanulecteurs* (probablement de *lectio e manu*), qui sont dans le commerce, et qu'on peut se procurer pour quelques thalers, avec des alphabets particuliers, disposés, dit M. Hornung, de manière à mesurer le degré de *sensitivité* des médiums.

Les expériences de M. Hornung, à Berlin, se font en présence de personnages distingués, parmi lesquels il cite les généraux de Pfüel et de Willisen. Nous ne mettons en doute ni la sincérité de l'opérateur, ni la sagacité des témoins, ni même, si l'on veut, la réalité, pourtant fort incroyable parfois, des faits rapportés. Ce qui nous choque uniquement, c'est l'absurde conséquence qu'on veut tirer des résultats obtenus. M. Hornung proteste, dans tout le cours de son livre, qu'il n'est qu'un simple observateur, qu'il se borne à recueillir des faits sans songer à les interpréter, et cependant il tranche la question par le titre même de son livre; c'est bien avec des esprits qu'il croit communiquer, et c'est bien cette croyance qu'il veut propager. C'est ici que M. Ulrici trouverait l'emploi de son principe de la raison suffisante, pour démontrer que les esprits ne peuvent agir sur la matière; mais il ne ferait pas fortune avec les adeptes des tables, qui ont pour profession de dédaigner la logique. Ce qui nous étonne davantage, c'est que la nature même des réponses obtenues ne leur paraisse pas le plus concluant argument contre les esprits. Elles sont, en général, ou absolument insignifiantes, ou entièrement correspondantes à la pensée de l'interrogateur, et toujours parfaitement indignes du monde supérieur auquel elles sont attribuées. Les adeptes se tirent d'affaire en admettant l'existence d'esprits mystificateurs, dont l'unique divertissement est de faire des tables une espèce de carnaval, de prendre de faux noms, de déshonorer les grands esprits dont ils ont usurpé le caractère, et, en dernière analyse, d'abuser de la naïveté des spectateurs. Ces méchants esprits n'ont aucune pudeur; c'est ainsi qu'à Boston un de ces drôles eut l'insolence de s'annoncer sous le nom de Washington, et de se conduire en franc polisson; le lendemain, un esprit plus candide révéla la supercherie. M. Hornung attache une grande importance à l'apparition d'Henri Heine, qu'il a réussi à évoquer à Berlin. L'auteur d'*Atta-Troll* se manifeste par ces mots : « Henri Heine, mort athée. » On lui demande s'il n'a pas changé d'opinion dans l'autre monde; il répond qu'il n'a pas encore eu le temps; que, du reste, il est dans le purgatoire et même dans l'enfer. Interrogé sur M. Home, il répond que M. Home a la force au plus haut

degré, mais qu'il joint en même temps à ses prodiges réels des tours de passe-passe pour satisfaire « les Parisiens, qui veulent toujours du nouveau. » Voltaire apparaît à un médecin américain, et lui raconte la longue et horrible pénitence qu'il a dû subir pour sa présomption et son impiété. Enfin, il est pardonné, et il se met en route pour acquérir la vraie vérité dans un voyage à travers l'espace. Il est couvert de longs vêtements sur lesquels on lit : « Fidélité, constance, humi-» lité, progrès. » La foi est l'étoile qui guide sa route; l'espérance, la lumière qui l'attire; la force, le bâton sur lequel il s'appuie, et le ciel des anges, la patrie qui l'attend. M. Hornung cite aussi des expériences où ont paru Dieu le Père, Jésus-Christ, Socrate, Salomon, saint Augustin, l'ange Raphaël, etc. Et tout cela est écrit en l'honneur d'un prétendu spiritualisme. Pauvre spiritualisme!

Nous concédons volontiers que les phénomènes sur lesquels roule l'ouvrage de M. Hornung ont peut-être été jusqu'à présent trop dédaigneusement traités par les hommes de science et d'observation; mais nous avouons aussi que la manière dont les adeptes les interprètent est faite pour dégoûter les gens sérieux. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'ils sont perpétuellement sur la voie de saisir l'explication probable. Ainsi, quand un médium parait faiblement disposé, on n'invoque pas les esprits, on le soumet à l'action d'une pile galvanique, instrument tout à fait étranger à l'autre monde.

A. N.

La comtesse Élisa d'Ahlefeldt, une biographie de Ludmilla Assing, avec des lettres de Charles Immermann, Möller et Henriette Paalzow. — Berlin, chez Franz Dunker, 1857.

La comtesse Élisa d'Ahlefeldt, issue d'une noble famille danoise, fut mariée au général Adolphe de Lutzow, qui acquit une grande renommée dans les guerres de l'indépendance allemande en 1813. Elle prit sa part de l'élan national en soutenant de sa parole et de son inspiration ceux qui le dirigèrent. Mais la guerre terminée contre l'étranger, c'est au sein du foyer conjugal qu'elle éclata. Pour certaines natures, le rôle de héros est plus facile que celui de mari. La comtesse d'Ahlefeldt dut s'en convaincre malgré elle; la scission devint plus grande chaque jour entre elle et le général : il fallut recourir enfin au remède extrême et divorcer.

Blessée à mort dans sa foi et dans ses espérances, la comtesse d'Ahlefeldt vécut successivement à Dresde et à Magdebourg. Elle connut à cette époque le poëte Charles Immermann, qui se prit d'une profonde passion pour cette belle et noble femme. Mais ce fut en vain qu'il sollicita sa main, elle la lui refusa avec un opiniâtre courage, non point par morgue aristocratique, — aucun parchemin ne vaut la nature d'un vrai poëte, — mais parce que l'expérience d'un premier mariage l'avertissait de ne pas aventurer une seconde fois son cœur sur cette mer des hasards : un port pour quelques-uns, pour d'autres un tombeau. Cependant elle promit à Immermann de ne jamais contracter une nouvelle union, et reçut de lui la promesse que de son côté il resterait fidèle à l'amour qu'il lui avait voué.

Ils allèrent s'établir ensemble à Dusseldorf, et y vécurent plus de dix années dans une ardente mais chaste communion de leurs âmes. Ce culte métaphysique

ne fut pas à l'abri du scepticisme et de la calomnie. La femme est la plus grande lorsqu'il s'agit d'aimer, mais un poëte n'est qu'un demi-dieu; si la première moitié de son être appartient au ciel, la terre revendique la seconde. Immermann se lassa enfin, trahit sa promesse et se maria. La comtesse d'Ahlefeldt comprit avec douleur que notre globe ne porte que des hommes. Après avoir vidé le calice du désenchantement pour la deuxième fois, elle se retira à Berlin, où elle vécut encore seize ans, entourée de toutes les notabilités de l'intelligence, et ne cessant d'agir jusqu'à la fin pour répandre l'inspiration des grandes choses dans la jeune génération qui s'élevait autour d'elle.

C'est cette biographie que madame Ludmilla d'Assing a écrite avec le cœur d'une amie et avec le talent qui convient à la nièce de M. Varnhagen d'Ense, le plus éminent des critiques biographes de l'Allemagne.

C. D.

DIE ARCHITEKTONISCHEN STYLARTEN, *eine Kurze, allgemein fassliche Darstellung der charakteristischen Verschiedenheiten der architektonischen Stylarten*... LES STYLES ARCHITECTONIQUES, exposé bref et général des caractères distinctifs des styles architectoniques, par A. ROSENGARTEN, architecte. — Brunswick, Vieweg et fils, 1857.

Il semble que l'architecture soit, plus que les autres arts, à la portée du public, parce que ses exemples sont sous les yeux de tous, et que tout le monde pense avoir des yeux pour juger de l'effet général comme de la bonne appropriation d'un édifice. On abandonne volontiers aux hommes du métier le soin d'examiner si leur confrère a résolu les problèmes scientifiques et satisfait aux conditions matérielles qui constituent, dans l'opinion commune, les difficultés suprêmes de l'art; la nécessité d'avoir appris pour les comprendre est évidente; mais la beauté qui frappe tous les regards, sans doute il doit suffire d'un peu de goût pour l'apprécier, et c'est une faculté dont on consent rarement à se croire moins bien pourvu que son voisin.

Un peu d'instruction, un goût un peu plus exercé, font vite apercevoir de quelles difficultés se complique ce jugement, qui paraît si simple. Dès que nous sortons de ce qui nous entoure immédiatement, nous nous étonnons de la variété qu'enfantent partout les mœurs, les climats, les matériaux différents et tant de nécessités qui d'abord commandent à l'art; celle que l'art y ajoute quand il s'en est rendu maître est infinie. Nous commençons alors à chercher un guide, nous souhaitons d'avoir quelques notions claires, quelques principes bien définis qui nous aident à démêler, dans cette confusion, ce qui appartient à tant de causes différentes.

C'est à ce premier besoin de savoir que M. Rosengarten paraît avoir destiné son livre. Il y expose dans un texte fort clair, et qu'un grand nombre de vignettes aide encore à mieux comprendre, la succession des styles de l'architecture, à toutes les époques et dans tous les pays, ou plutôt il les fait passer successivement sous nos yeux, car nous lui reprocherions de ne s'être pas assez appliqué peut-être à faire saisir le lien qui les rattache l'un à l'autre, de n'avoir pas montré ce qui est commun à tous comme ce qui est particulier à chacun d'eux, de n'avoir

fait, en un mot, ni l'histoire ni la théorie de l'architecture, s'il n'était évident qu'il s'en est volontairement abstenu, dans la crainte d'ôter à son ouvrage le caractère d'un livre élémentaire. M. Rosengarten le dit nettement dans un chapitre où il semble qu'il devait être naturellement conduit à des explications un peu moins succintes : « il a pris à tâche seulement de faire connaître les caractères de chaque style en lui-même et pour lui-même, dans ses différentes phases, sans entrer dans l'histoire de sa formation et de son développement. »

Au lieu de demander dès lors à l'auteur ce qu'il n'a pas eu dessein de nous donner, reconnaissons plutôt qu'il a atteint son but par le bon choix de ses exemples. Les vignettes, et surtout celles qui sont intercalées dans le texte, sont généralement bien exécutées. Cependant l'exactitude de quelques dessins n'a pas été suffisamment vérifiée. C'est ainsi que le dôme des Invalides, cité comme un des meilleurs modèles de l'architecture française au dix-septième siècle, a perdu, dans la gravure que nous avons sous les yeux, beaucoup de la hardiesse et de l'élégance par lesquelles il mérite en effet cet honneur. Cette critique, qu'on ne pourrait faire d'ailleurs que de bien peu des dessins de ce volume, n'est pas déplacée, puisque la méthode de M. Rosengarten est purement exemplaire.

Nous ne désapprouvons pas cette méthode, qui, par la seule comparaison des types différents, fait apercevoir d'abord les caractères les mieux tranchés de chaque style, et peu à peu les plus délicats, et qui conduit ainsi par degrés au point où apparaissent à la fois les véritables difficultés et les beautés les plus élevées de l'art. Quand on reconnaît enfin que ces beautés ne frappent pas d'abord tous les regards, et que si l'architecture est, comme on le dit, plus que les autres arts à la portée du grand nombre, ce n'est réellement que par son moindre côté, on est bien préparé à recevoir un enseignement supérieur.

E. Saglio.

Revue critique des publications sur la chimie, la physique et les mathématiques, par MM. A. Kekulé, G. Lewinstein, F. Eisenlohr et M. Cantor. 1 liv. — Erlangen, Ferdinand Enke, 1858.

Les progrès rapides des sciences naturelles et les nombreuses applications qu'elles reçoivent journellement ont fait naître partout le besoin de revues appelées à rendre un compte exact et impartial de toutes les publications nouvelles. Ce besoin n'est nulle part plus vif qu'en Allemagne, où les livres scientifiques surabondent, mais où les traités didactiques, sauf de rares exceptions, sont dépourvus de cette clarté et de cette facilité d'exposition qui caractérisent le plus grand nombre de nos traités scientifiques. Personne n'ignore qu'en chimie surtout, livres et théories se succèdent avec une rapidité telle qu'il est difficile de se tenir au courant de ce mouvement. C'est pour mettre le public en état de le suivre avec plus de facilité et en connaissance de cause que MM. Kekulé, Lewinstein, Eisenlohr et Cantor, tous quatre *privat docenten* à l'université d'Heidelberg, ont fondé cette *Revue critique*. Au dire du programme, elle devra fournir une analyse critique des ouvrages et mémoires importants publiés en chimie, en physique et en mathématiques; apprécier la valeur des traités spéciaux, surtout des livres didactiques; signaler aux vulgarisateurs scientifiques, dont le

nombre a tant augmenté dans ces derniers temps, les nombreux écueils contre lesquels ils vont se briser d'ordinaire; donner enfin une indication de tous les travaux publiés dans les annales et revues scientifiques, les plus importants des divers pays. Elle paraît par livraisons mensuelles. Le premier numéro contient une analyse critique de la quatrième édition du *Traité de chimie organique* de M. Schlossberger. M. Kekulé, déjà connu par d'excellents travaux en chimie organique, reproche avec raison à ce livre d'être resté trop fidèle aux principes qui ont présidé à sa première rédaction, et d'avoir tenu trop peu de compte, dans ses éditions suivantes, des travaux nouveaux de MM. Hofmann, Gerhardt, Wurtz, Frankland, etc. Dans un second article, M. Lewinstein fait une critique piquante de l'ouvrage de M. Stammer, *le Laboratoire de chimie*. Il attaque vivement ce livre, destiné par l'auteur aux études privées; malgré sa forme épistolaire et qui arrive parfois à une vulgarité de mauvais goût, il manque de clarté et ne saurait être utile qu'à une petite élite de lecteurs intelligents. M. Eisenlohr, qui est professeur agrégé de physique, donne ensuite une analyse critique de la *Théorie des dynamides* de M. Redtenbacher, dont la *Revue* a déjà dit quelques mots[1], et un article sommaire sur les importants travaux de M. Clausius, concernant sa *Théorie de la chaleur*. On sait que les travaux de MM. Clausius, Joule et Krönig, forment la base d'une théorie qui considère comme identique la chaleur et le mouvement moléculaire. Enfin, M. Cantor, auteur de plusieurs études approfondies dans l'histoire des mathématiques, a donné une analyse critique de l'*Histoire du calcul des variations* par Giesel, et d'un essai d'établir les lois les plus importantes des mathématiques générales par Paul Escher. On peut par cette courte notice se faire une idée de la valeur de cette nouvelle publication, à laquelle nous souhaitons tout le succès dû au zèle scientifique de ses rédacteurs et au talent des savants éminents qui figurent au nombre de ses collaborateurs.

E. S.

[1] Livraison de février.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DE

LA REVUE GERMANIQUE.

Berlin, 25 mai.

Encore un bulletin funèbre, encore une perte douloureuse à enregistrer après celles de Rauch, de Kugler, de Dehn : notre illustre physiologiste, Jean Muller, une des gloires de notre université, et un des savants les plus éminents de notre temps, a succombé le 28 avril dans la force de l'âge, et quand de belles années lui semblaient encore promises. Il n'avait que cinquante-sept ans. Né à Coblentz en 1801, il était, depuis 1833, professeur d'anatomie et de philosophie à Berlin. Ses travaux font époque dans la science [1]. Muller n'était pas seulement observateur, analyste, il avait étudié les philosophes, et s'était notamment assimilé Spinosa et Hegel. Qui le remplacera? On parlait de Helmholtz, de Bonn, mais Helmholtz vient d'être appelé à Heidelberg. On désigne aussi M. du Boys-Reymond, de la faculté de Berlin, et le sentiment public approuverait ce choix. Je trouve dans les journaux de Leipzig l'annonce d'une autre mort non moins regrettable, celle du célèbre philologue et théologien Winer, connu surtout par son Encyclopédie biblique (*Biblisches real-lexicon*), et par ses grammaires du chaldaïsme biblique et targoumique, et du dialecte du Nouveau Testament. Enfin, voici que nous arrive de Pesth la nouvelle de la mort d'un écrivain hongrois très-recommandable, Ladislas Bartfay, membre de l'Académie hongroise des sciences. On a de lui un recueil de sonnets que placent très-haut les connaisseurs de la littérature magyare. Hélas! et peut-être cette liste n'est-elle pas complète : on a en ce moment les plus grandes inquiétudes au sujet de l'un des frères Schlagintweit, ces infatigables et consciencieux voyageurs; l'un est en Allemagne, mais l'autre explore en ce moment l'Inde septentrionale, et les dernières nouvelles font craindre pour lui le sort du docteur Vogel, ou pis encore, s'il est vrai que Vogel ne soit que prisonnier. Ne trouvez-vous pas, comme moi, que ces voyages d'exploration, si nombreux aujourd'hui, et où la vie est trop souvent l'enjeu des découvertes, sont un des côtés héroïques de notre siècle trop décrié? Les Dumont-d'Urville, les Barth, les Owerweg, les Vogel, les Burton [2], sont les Argonautes de la science moderne. L'Asie, l'Afrique, l'Amé-

[1] La *Revue* leur consacrera un article spécial.

[2] Le capitaine Burton, de l'armée anglaise, déjà connu par de précédents voyages à la Mecque, où il a réussi à pénétrer comme pèlerin musulman, et sur le littoral oriental de l'Afrique, en entreprend en ce moment un nouveau, dont le but est le centre de l'Afrique; ses dernières nouvelles sont du 6 septembre 1857. Il se trouvait alors à soixante-dix lieues de la côte de Zanzibar, et avait été un peu retardé par la maladie.

rique, sont incessamment fouillées dans tous les sens. Henri Barth prépare la publication de la quatrième partie de son voyage, et voici justement que notre illustre géographe, M. Ritter, rend compte, dans la *Revue de géographie générale*, d'une nouvelle expédition du Niger, entreprise en 1857 pour le compte du gouvernement anglais, et qui eût, à ce qu'il paraît, pleinement réussi, si le steamer qui portait les explorateurs n'eût échoué fort intempestivement le 7 octobre sur des écueils cachés dans le fleuve, après avoir néanmoins fourni un parcours considérable, établi des missions, des comptoirs, et reçu partout un accueil cordial et empressé. Tout annonce que le cœur de l'Afrique ne tardera pas à s'ouvrir, non-seulement à la science, mais aussi aux relations commerciales [1]. M. Maurice Wagner, qui parcourt l'Amérique centrale avec une mission du gouvernement bavarois, annonce l'envoi de nombreuses collections, et un des membres de l'expédition autrichienne de la *Novarra*, le docteur Lallemant, s'en est détaché à Rio de Janeiro, pour entreprendre, avec l'aide du gouvernement brésilien, un grand voyage dans l'intérieur de l'empire, par les provinces Rio-Grande do Sul et Sao Paulo, jusqu'au Parana, et ensuite tourner au nord, jusqu'à la frontière péruvienne, en remontant le cours du fleuve des Amazones. Le voyageur israélite Benjamin, dont je crois vous avoir dit quelques mots dans ma lettre du mois dernier, et qui a déjà visité, de 1846 à 1855, la Palestine, l'Assyrie, la Babylonie, le Kurdistan, la Perse et l'Inde, jusqu'à la frontière chinoise, et l'Afrique septentrionale de l'Égypte au Maroc, se propose de retourner dans les mêmes contrées, en étendant encore le cercle de ses explorations, qui, bien qu'elles n'aient en vue qu'un objet particulier, les antiquités juives, n'en serviront pas moins l'intérêt général de la science.

Nos théâtres n'ont guère fait parler d'eux. Nous avons eu au théâtre royal *Iffland*, de madame Birch-Pfeiffer, pièce d'un ordre très-inférieur; à Kœnigstaedt, une tentative plus élevée, *Lessing et Mendelssohn*, début de M. O. Girndt, et à Wilhelmstaedt, *Hermann et Dorothée*, agréable bluette de M. Kalisch. Mais les grandes nouvelles théâtrales nous sont venues du dehors; un drame historique et patriotique de M. de Meyern, *Henri de Schwerin*, a eu à Weimar un succès très-bruyant, dû peut-être autant au sujet qu'au talent de l'auteur; il s'agit d'un épisode des guerres anciennes entre les Danois et les Allemands, et comme les Danois sont fort impopulaires, à cause du Schleswig-Holstein, la politique a peut-être un peu rempli, au profit de M. de Meyern, l'office de la claque. A Munich, on a joué les *Sabines*, tragédie classique qui paraît tenir fort peu de compte des travaux de Niebuhr, de Schwegler et de Mommsen, sur l'histoire romaine. Enfin, les journaux de Vienne signalent l'apparition d'une nouvelle étoile dramatique, M. Lewinski, qui a débuté avec le plus grand éclat, à ce qu'il paraît, dans Carl Moor, des *Brigands*, et dans Clavijo.

Je puis rassurer votre correspondant de Munich au sujet des intentions de Cornélius, relativement à la grande exposition de l'art allemand. Le chef de l'école romantique idéaliste y sera représenté par plusieurs cartons. On vient de placer à la bibliothèque de Berlin les bustes de Louis Tieck et du grand critique F.-A. Wolf.

[1] Disons à ce propos qu'un voyageur français, M. Mac-Carthy, est également à la veille d'entreprendre un pèlerinage à Tombouctou. Il se propose de pénétrer par le nord, et d'explorer le désert en sens divers.

Nous avons eu ici une petite excommunication; elle a été prononcée contre M. Bunsen, par M. Krummacher, prédicateur de la cour, au sein de notre association évangélique, *lisez* piétiste. M. Krummacher a dit qu'il avait longtemps vu en M. Bunsen un défenseur du christianisme; mais qu'après avoir lu le premier volume de la traduction de la Bible, il devait déjà changer d'opinion. Voilà les excès de nos zélateurs, que cependant l'opinion abandonne de plus en plus. Comme un symptôme tout contraire à l'excommunication de M. Bunsen par le docteur Krummacher, je noterai la sympathie universelle que rencontre le professeur Hoffmann, de la faculté de théologie de Rostock, destitué pour s'être écarté dans un enseignement tout scientifique de la lettre des symboles protestants. M. Delitzsch, professeur très-orthodoxe de l'université d'Erlangen, a refusé de lui succéder à sa chaire, et un professeur non moins orthodoxe, M. Luthardt, de Leipzig, a pris hautement parti pour lui, dans le *Journal des églises et des écoles de Saxe*.

F. W.

Heidelberg, 25 mai.

Avec le printemps notre université renaît à une vie nouvelle. Après un mois de vacances de Pâques, professeurs et élèves sont revenus au *siége des Muses*, comme il est d'usage en Allemagne de désigner les villes universitaires. Les cours ont recommencé, les rues se peuplent de bonnets de toutes couleurs, et dans les brasseries et les *kneipe* on remarque une grande animation. Tout rajeunit autour de nous, sous la double influence du soleil et d'une joviale jeunesse au printemps de la vie. L'esprit le plus morose et l'érudit le plus endurci au travail ne sauraient eux-mêmes résister à ce joyeux réveil. Pour ma part, je ne sais rien de moins mélancolique au monde qu'une ville universitaire dans la prétendue mélancolique Allemagne. Encore un préjugé français qui est une source de déceptions continuelles! Sur la foi de quelques écrivains de notre école romantique, on passe le Rhin à Kehl, on parcourt toute l'Allemagne méridionale à la recherche d'un Werther, et on ne trouve que des Roger Bontemps. Je ne vous cacherai pas, qu'obligé de vivre dans ce pays, la surprise ne m'ait été fort agréable, car sans éprouver pour l'original la répulsion de Lessing, je déteste cordialement les copies ridicules de l'œuvre de Gœthe. Il y a eu sans doute, à la fin du siècle dernier, une période littéraire pleine de découragements prématurés, d'inquiétudes irréfléchies, d'aspirations vagues, et d'autres extravagances sentimentales, une véritable époque de puberté; mais gardons-nous de prendre pour un trait du caractère national ce qui n'a été qu'un accès maladif dans la vie de ce peuple, le plus jeune et le plus sain de notre vieux monde. Quand on est en Allemagne, il suffit d'ouvrir les yeux et l'oreille pour s'en assurer. Par malheur, c'est exiger beaucoup d'un Français qui voyage à l'étranger.

Mais revenons à nos étudiants. Il ne m'est pas encore possible de vous donner un relevé exact du nombre des élèves et d'établir si l'université est en gain ou perte : les listes ne sont pas closes au secrétariat, et chaque convoi nous amène quelque retardataire. A en juger par la physionomie animée des cours, on peut croire que la différence se liquidera à l'avantage du semestre d'été. La Faculté de médecine seule paraît un peu souffrante; mais ces symptômes morbides ne sont qu'apparents. Un arrêté ministériel ayant exigé depuis peu, à l'exemple de ce

qui a lieu en France et en Bavière, qu'à partir de la fin du prochain semestre on subit un examen préparatoire dans les sciences naturelles, une sorte de baccalauréat ès sciences, les étudiants ont déserté en masse les cours de médecine pour se préparer à cette nouvelle épreuve. De là, une atonie momentanée qui disparaîtra avec les causes passagères qui l'ont produite. La Faculté vient de recevoir, d'ailleurs, un nouveau renfort qui la met à même de soutenir la lutte à armes égales contre ses rivales de Berlin, Wurtzbourg et Leipzig. En remplacement de M. Duchek, le gouvernement badois a nommé M. Friedriech de Wurtzbourg professeur de pathologie et directeur de la clinique médicale, et à la chaire de physiologie M. Helmholz de Bonn, le célèbre inventeur de l'*Augenspiegel*.

Grâce à un excellent tableau statistique publié par la *Gazette universelle d'Augsbourg*, je puis vous donner un aperçu de notre mouvement universitaire dans ses rapports avec celui des autres universités. Voici d'abord le dénombrement du corps enseignant : Heidelberg a eu, pendant le dernier semestre, trente-trois professeurs ordinaires (*ordentliche*), que nous appellerions titulaires; dix-sept extraordinaires (*ausserordentliche*), qui n'ont pour la plupart d'extraordinaire que le titre qu'ils portent; un honoraire, M. Gervinus, qui l'honore en effet; trente *privat docenten* et douze maîtres (*sprach und exercitienmeister*), chargés d'enseigner les langues, la musique, l'équitation, l'escrime (!), la danse et la gymnastique. Le tout formait un ensemble imposant de quatre-vingt-treize professeurs. A côté de ce nombreux état-major venaient cinq cent quatre-vingts étudiants immatriculés, dont je vous ai donné dans ma première lettre la décomposition entre les quatre Facultés. En y joignant soixante auditeurs libres, c'est-à-dire qui n'ont pas droit de cité académique, on obtient un chiffre total de six cent quarante personnes ayant suivi les cours pendant l'hiver dernier. Je dois vous faire remarquer que par étrangers on entend tous les étudiants qui ne sont pas originaires du grand-duché de Bade, et que sur les cinq cent quatre-vingts, il en est trois cent quatre-vingt-dix-neuf qui entrent dans cette catégorie. Ce chiffre assure à Heidelberg, sous ce rapport, le premier rang entre toutes les universités allemandes; les deux qui viennent après elle sont Berlin avec trois cent quatre-vingt-un, et Gœttingue avec trois cent trente et un étrangers. Le rapport entre étrangers et indigènes est à Heidelberg de 64 %, ce qui est énorme; mais en faisant la somme totale des étudiants, sans distinction d'origine, on arrive à des résultats moins brillants. Notre université, avec ses cinq cent quatre-vingts, n'occupe alors que le onzième rang après Berlin, qui en compte mille cinq cent soixante-dix; Munich, mille trois cent cinquante-deux; Leipzig, huit cent cinquante; Bonn, huit cent vingt-quatre; Breslau, sept cent trente et un; Tubingue, sept cent trente et un; Halle, six cent quatre-vingt-seize; Gœttingue, six cent soixante-douze; Wurtzbourg, six cent soixante-huit, et Erlangen, cinq cent quatre-vingt-neuf. Si on étend ensuite cette étude comparative aux Facultés elles-mêmes, en décomposant ces résultats généraux en résultats partiels, on découvre qu'Heidelberg est la neuvième en théologie, la quatrième en droit, la onzième en médecine et la douzième en philosophie. Je ferai remarquer, en outre, que les vingt universités allemandes, en dehors de celles de l'Autriche, forment un ensemble de mille quatre cent cinquante et un professeurs et de onze mille huit cent soixante-treize élèves.

Il ne faudrait pas attribuer au mérite seul des professeurs notre concours exceptionnel d'étudiants étrangers : l'admirable position d'Heidelberg à l'entrée de la vallée du Neckar, qui attire chaque année une étonnante affluence de per-

sonnes de tous pays, et cette affluence elle-même, partagent avec MM. les professeurs l'honneur de ce succès. Grâce à cette petite colonie cosmopolite, on vit ici dans une atmosphère moins lourde et moins pédante que dans d'autres universités; et sous l'influence de manières polies, distinguées, et d'élégantes distractions, les mœurs universitaires se sont transformées complétement et ont perdu cette rudesse sauvage dont l'étudiant d'autrefois aimait tant à faire parade. Aussi avec ses 17,000 habitants et un millier d'étudiants et d'étrangers, Heidelberg se donne des airs de grande ville; la petite bourgeoise campagnarde joue la grande dame, et les thés, les bals, les courses en traîneau, les concerts, se succèdent en hiver avec une charmante rapidité. Nous avons nécessairement un théâtre. La salle ressemble, il est vrai, à celle de *Bobino* avant sa restauration, et la troupe défie toute comparaison; mais enfin c'est un théâtre, et les étudiants s'y forment peu à peu aux habitudes d'une scène plus élevée. Sauf un enthousiasme exagéré pour les danseuses, leur tenue est excellente.

Un autre avantage de notre petit théâtre, c'est de permettre aux artistes distingués de l'Allemagne, à M. Bogumil Davison, M. Émile Devrient, ou M. Frédéric Haase, par exemple, de donner des représentations à Heidelberg, et ils n'ont garde d'y manquer, car un succès sur cette modeste scène, les applaudissements de ce public lettré et prédisposé à la critique par de fortes études classiques, flattent plus leur amour-propre artistique que les plus grands triomphes dans les capitales du commerce. Parmi les artistes de mérite que nous avons eus cet hiver, je vous citerai, en première ligne, M. Frédéric Haase, du théâtre de Francfort-sur-le-Mein; puis M. Schneider, de celui de Carlsruhe; M. Dalle-Aste, de celui de Darmstadt; enfin, M. Ira Aldridge et la jolie miss Lydia Thompson, un tragédien et une danseuse anglais. On se souvient que pendant son séjour à Berlin, Tieck, qui dans ses *Dramaturgische Blätter*, ses *Kritische Schriften* et ses études sur Shakspeare, avait montré un vif intérêt pour le théâtre, et qui possédait d'ailleurs un talent remarquable de lecture, avait réuni autour de lui quelques jeunes gens et formé une petite école dramatique. M. Frédéric Haase est un de ses élèves; c'est l'artiste préféré de notre public, et, sous beaucoup de rapports, il justifie cette préférence. Il possède un talent dramatique réel, une bonne diction et une tenue élégante, distinguée, qui manque, en général, aux artistes allemands. Dans sa manière de comprendre et d'interpréter les rôles classiques, il s'est placé entre les deux directions rivales qui se disputent la scène allemande : moins idéaliste que M. Émile Devrient et moins réaliste que M. Bogumil Davison, il s'est créé un genre à part qui tient des deux, et il a réussi parfois à les corriger l'un l'autre par un habile éclectisme. M. Frédéric Haase n'a ni la spontanéité ni l'inspiration du génie de M. Frédérik Lemaitre : c'est un talent réfléchi et fortifié par l'étude comme celui de M. Bouffé. Mais à force de réfléchir, on devient minutieux, et trop de soins dans les détails font tort à l'ensemble au théâtre et en peinture. Sans nul doute, M. Frédéric Haase est un artiste de grand mérite, il est au premier rang, et s'est élevé à cette hauteur par un travail assidu et des études sérieuses; cependant, il ne trouve pas toujours la traduction exacte de la pensée du poëte : il fait alors de lourds contre-sens dramatiques, — je ne citerai que son Méphistophélès, — et il s'égare facilement en cherchant des interprétations, des voies nouvelles. « Le mieux est souvent l'ennemi du bien. » Mon admiration sincère pour son talent ne me rend pas aveugle à son égard, et je vois des taches jusque dans ses meil-

leures créations, Marinelli d'*Émilia Galotti*, le lieutenant du roi de M. Gutzkow, et, enfin, Bolingbroke du *Verre d'eau*, où il avait à lutter, il est vrai, contre les souvenirs de la Comédie française. En comparant son jeu même à celui de M. Brindeau, j'ai reconnu combien il manquait de naturel et de vie. Par un parti pris de marquer les moindres nuances, de faire ressortir trop vivement chaque trait, par son affectation, en un mot, à mettre pour ainsi dire deux points sur un *i*, M. Hause fatigue le public, travestit l'œuvre de M. Scribe, et donne au caractère de Bolingbroke une prétention ridicule. Ne voyez, d'ailleurs, dans l'insistance que je mets à relever ces défauts qu'une preuve de mon admiration pour les brillantes qualités de cet artiste. Je ne vous parlerai pas de M. Schneider, je ne l'ai vu qu'une fois, et encore remplissait-il un rôle ingrat, Carl, des *Brigands* de Schiller. M. Dalle-Aste est une des meilleures basses-tailles que l'on puisse entendre, et on a vivement applaudi ses rôles de Sarastro de la *Flûte enchantée*, du *Porteur d'eau* de Cherubini, et du cardinal de la *Juive*. Je ne suis pas des admirateurs fanatiques du talent de M. Ira Aldridge, et m'explique difficilement l'engouement des Allemands pour cet artiste nègre. Au fond, son plus grand mérite est de pouvoir jouer Othello sans se grimer. Il donne à ce rôle une couleur sauvage et pousse des cris de bête fauve, en contradiction évidente avec l'œuvre de Shakspeare. Sous ce masque grimaçant, je ne reconnais plus le général couvert de gloire, l'amant de Desdemona. Vous vous demanderez peut-être par quelle étrange concours de circonstances un nègre a pu arriver à interpréter Shakspeare? Il a fallu une révolution, monsieur. Au commencement de ce siècle, le père d'Ira était roi sur les bords du Sénégal. Il eut des malheurs; son peuple se révolta. C'était l'époque où les rois s'en allaient, il fit comme tant d'autres et partit. Il se rendit en Amérique; mais à peine eut-il mis les pieds sur cette terre de liberté qu'on s'empara de lui et qu'on le jeta en esclavage. Des missionnaires anglicans, dans l'espérance que sa conversion pourrait entraîner celle de tout son peuple, le rachetèrent, en firent un chrétien, et lui fournirent les moyens de retourner en Afrique. Remonté sur le trône de ses pères, il devait par reconnaissance convertir ses sujets au christianisme; malheureusement son retour d'Amérique ne lui réussit pas : il fut méconnu, repoussé par ses nègres, et obligé de revenir à New-York. Ira naquit pendant cette triste traversée. Au retour, le père, ne pouvant être roi, se fit pasteur anglican pour vivre. A défaut des nègres d'Afrique, il catéchisa ceux d'Amérique. Quand Ira eut atteint l'âge de dix-sept ans, il l'envoya en Angleterre étudier la théologie à Oxford, afin de le mettre à même de lui succéder un jour dans ses nouvelles fonctions. Mais ses espérances furent trompées; bientôt se déclara dans le jeune homme une grande vocation dramatique; il jeta le froc aux orties et s'enrôla dans une bande de comédiens ambulants. La nouveauté fit son succès. Othello joué par une altesse royale de Sénégambie, c'était plus qu'il n'en fallait pour réussir en Angleterre, et tout ce qui est d'importation anglaise est sûr de trouver bon accueil en Allemagne. Cependant, même sans son passe-port anglais, la ravissante miss Lydia Thompson peut courir de succès en succès : on lui a fait ici un triomphe à la Pepita.

Un mot en terminant sur la mort prématurée de M. de Neimans, que vous avez annoncée dans votre dernière livraison. Cette perte laisse ici de profonds regrets, car il y a trois ans à peine M. de Neimans était encore étudiant à Heidelberg et un des plus joyeux compagnons de la corporation la *Westphalia*. En quittant l'université, il se retira sur ses propriétés dans le Palatinat; mais fatigué

bientôt de mener l'existence oisive d'un gentilhomme campagnard, il voulut consacrer sa fortune et sa vie à un but utile, et il partit pour l'Égypte. Vous savez que la mort l'a frappé au moment où il allait pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique.

E. Seinguerlet.

Prague, 16 mai.

Prague offre au moins quatre villes d'une physionomie tout à fait différente. Je ne distingue point l'Altstadt de la Neustadt. Les barrières qui les séparaient sont depuis longtemps tombées, et les deux villes, ancienne et moderne, sont réunies aujourd'hui sous une même administration. Mais la Kleinseite, sitnée de l'autre côté de la Moldau, au pied du Hradschin, n'est-elle pas comme le faubourg Saint-Germain de Prague? Avec ses grands hôtels et ses jardins, elle a un caractère tout à fait distinct de celui de la ville de la rive droite. Le Hradschin, immense accumulation de palais, isolée sur une hauteur où l'on arrive par des rues et par des routes très-roides, ou par des escaliers de plusieurs centaines de marches, renferme la résidence de l'empereur, de l'archevêque et de plusieurs princes. Transportez Versailles sur la colline de Montmartre, et vous aurez une idée de ce qu'est le Hradschin par rapport à Prague. Une autre ville encore plus curieuse peut-être, et tout à fait à part des autres, c'est la ville des Juifs. Elle est resserrée au nord de l'Altstadt et à l'est de Carlinenthal, dans un enfoncement circonscrit par un coude de la Moldau. Elle occupe à peine plus d'espace que le Hradschin; mais tandis que celui-ci compte à peine 5,000 habitants, le vieux quartier des Juifs contient plus de 6,000 familles. Les quartiers les plus populeux de Paris et de Londres ne sont pas aussi peuplés que les petites rues étroites et tournantes au milieu desquelles se dressent les synagogues. On m'avait beaucoup parlé du vieux cimetière des Juifs; je n'ai pas manqué d'y faire visite. Les tombes n'y sont le plus souvent représentées que par une pierre plate et dressée, et pourtant elles sont si nombreuses que ces pierres se touchent partout. Il y a près de quatre-vingts ans qu'il a été interdit d'enterrer les morts dans ce cimetière, situé au milieu de la ville; mais il semble qne la défense était inutile, tant toutes les places sont occupées. Le plus affreux cachot ne saurait paraître plus affreux que la vieille synagogue. « On chercherait vainement à Prague, et même dans toute l'Allemagne, » dit avec raison M. Adolphe Joanne dans son excellent itinéraire, « un bâtiment aussi vieux, aussi étrange, aussi sombre, aussi triste, aussi enfumé, aussi puant et aussi malpropre. Le bâtiment intéressant du Hradschin, ce n'est ni la salle du conseil, où eut lieu la fameuse défénestration de Prague, ni le château, où Charles X vint demeurer après avoir quitté Holyrood; c'est la cathédrale. Les rois et les héros de la Bohême y sont ensevelis. Le saint national y a un magnifique monument en argent, placé obliquement dans un des bas côtés à droite du chœur. Inutile de dire que ce saint national, c'est Népomucène. C'était hier la Saint-Jean. La Saint-Jean ici n'est point la fête du disciple bien-aimé à qui Jésus mourant confia sa mère, de l'évangéliste inspiré, qui parla si magnifiquement du Verbe; on ne connait à Prague que saint Jean Népomucène, le courageux confesseur qui refusa de livrer au roi le secret de la reine,

et qui paya du martyre son héroïque résistance. Jeudi on a célébré l'Ascension d'une manière convenable, mais hier on s'est mis plus en frais de piété. C'est de même qu'en Bretagne on fait des pèlerinages pour sainte Anne, et on n'en fait pas, que je sache, pour aucune des trois personnes de la sainte Trinité. C'est de même que dans les églises d'Italie un petit crucifix se cache derrière les statues d'or et d'argent des évêques dressées sur le devant de l'autel. Tout en me plaignant qu'on fit moins pour Dieu que pour ses saints, je me réjouissais de me trouver à Prague le jour de la fête de son bienheureux patron. Dès la veille, j'avais remarqué dans les rues des processions étranges d'hommes et de femmes déguenillés chargés de paquets et de besaces, précédés d'une croix ou d'une bannière, et qui s'en allaient en chantant des cantiques. J'avais cru d'abord que c'étaient des mendiants se rendant à la porte de quelque couvent. J'appris bientôt que c'étaient des gens de la campagne venus un peu de partout, et même de la Hongrie, et qui portaient leur bagage sur leur dos. Le samedi matin la ville se remplit de reposoirs en l'honneur de Népomucène. Celui du pont de pierre et celui du Ross-Markt étaient les plus beaux, ou du moins les plus grands, car la décoration était très-simple. Toute la matinée on vendit des branches dans les rues, comme on fait chez nous à la porte des églises le dimanche des Rameaux. Celui qui ne pouvait acheter un couple de pins pour mettre à sa porte achetait quelques brins d'herbe pour mettre à sa boutonnière. L'après-midi il y eut des concerts dans tous les lieux publics; le plus beau fut donné dans l'île Schutzen, où l'on tira un feu d'artifice dans la soirée. Au Sprossche Garten, le théâtre d'été donna sa représentation d'ouverture. Le spectacle le plus curieux, c'est celui que la ville offrait pendant la nuit. A la sortie du théâtre, et après avoir soupé, je me laissai mener aux alentours des églises et sur le pont de pierre. Tous ces endroits offraient un véritable campement de bohémiens d'un aspect uniforme. Toutes les femmes, couchées ou accroupies sur les marches des églises et sur les trottoirs, sous cette pâle clarté que répand le pauvre éclairage de la ville, avec leurs jupes claires, serrées les unes contre les autres en masses arrondies, ressemblaient de loin à ces champignons de mer larges et blanchâtres échoués sur les côtes de la Manche par une marée de septembre. Ce n'est qu'en approchant qu'on distinguait des formes et des voix humaines qui priaient. Le long de chacun de ces dortoirs en plein air se promenait un factionnaire. C'est surtout près de l'endroit du pont d'où saint Népomucène a été précipité dans le fleuve, que les pèlerins étaient plus nombreux et les chants plus sonores. Chacun semblait vouloir être plus près du lieu plein de la présence du saint et garder sa place pour l'office du lendemain. Le cardinal archevêque, primat de Hongrie, a en effet officié ce matin à la chapelle de Saint-Népomucène, sur le pont, et cet office a complété et terminé la fête de la Saint-Jean. Dans la petite église de Saint-Pierre et Saint-Paul, au-dessus de la colline de Wisschrad, il y a un petit tableau qui présente le résumé et la moralité des luttes religieuses des anciens temps, et qui est le triste symbole de leur dernier résultat. Dans la première chapelle, à gauche, on voit, couché sur un lit, dépouillé de ses vêtements et le dos déchiré de coups, un vieillard, au-dessus duquel se dresse saint Pierre armé d'un fouet vengeur. Ce vieillard est un roi, comme l'attestent un sceptre et une couronne posés à côté de lui. D'autres princes assistent du haut du ciel à ce supplice, et la Trinité domine toute la scène comme pour la consacrer par sa présence. Ces mots partent de la bouche de saint Pierre : *Redde quod debes*, et cette

réponse sort de la bouche du roi : *Reddam et ampliabo*. Pour plus de clarté, on lit au bas du tableau ces deux lignes :

Flagellatio Frederici ducis reg. Bom. a S. Pétro ob pagum nomine.
Czwbcowicz a SS. Ecclesia SS. Petri et Pauli in Wisschrad abalienatum Ao 1187.

et plus bas encore dans un cartouche au-dessous du cadre :

Ao 1190
moritur et concedit
capitulo Wisschradensi
in rei memoriam
sempiternam pro sigillo
quomodo flagellis cædatur
a S. Petro.

Ce qu'on voit le plus à Prague, après les églises, ce sont les casernes. Il y en a une sur le Fichmarkt, dont l'inscription m'a frappé, et, au risque de vous fatiguer par mes citations, il faut que je vous la dise : *Nemesis bonorum custos, — sontium castigatrix, — publicæ securitatis vindex.* Cette concision est très-éloquente, et cette éloquence serait très-salutaire si le peuple ici comprenait le latin. Mais que voulez-vous qu'il y entende? il a déjà toutes les peines du monde à entendre l'allemand. C'est un luxe que ses moyens ne lui permettent pas. Il ne sait le plus souvent que le bohême. Aussi vous pouvez trouver dans la ville des affiches, des indications seulement en bohême, vous n'en trouverez jamais seulement en allemand; la traduction ou plutôt le texte bohême sera toujours à côté. En attendant qu'on ait construit un théâtre bohême, on joue en cette langue au Grand-Théâtre l'après-midi, de quatre à six heures. Le théâtre de Prague est moins grand, moins bien tenu surtout que celui de Dresde. Le répertoire semble le même. J'avais vu à Dresde, en dehors des opéras et des tragédies de Schiller, des idylles ou des féeries mêlées de chants; je retrouve à Prague le même genre de pièces. Inférieures, par la composition et la mise en scène, aux œuvres semblables représentées à Paris, elles ont sur ces dernières, par le chant et la musique, une supériorité incontestable. Cependant, quel que soit le charme des airs nationaux et des belles romances, on se prend à regretter, malgré l'agrément du concert, le manque complet d'intérêt dramatique. Il y a une seule pièce, *Mère et Fils*, drame arrangé d'après un roman anglais, où j'ai trouvé à la fin une situation analogue à celle de *La joie fait peur;* mais, soit la faute de l'auteur, soit celle des acteurs, on était loin d'être impressionné par la pièce allemande comme on l'est à la Comédie française par la pièce de madame de Girardin. Le théâtre du Pré Catelan peut vous représenter les théâtres d'été qui existent dans toutes les grandes villes d'Allemagne. Le théâtre d'été de Prague est moins coquet, moins fleuri, mais il peut contenir plus de spectateurs, et on y a sur la scène les mêmes décorations naturelles. Ce sont les plaisirs de la campagne joints à ceux de la ville. Ce n'est pas seulement au théâtre d'été qu'on goûte cette double jouissance; partout au milieu des mouvements les plus intéressants d'une ancienne ville on aperçoit les riches beautés de la contrée la plus pittoresque. Sans aller jusqu'au Baumgarten, rendez-vous des équipages et du monde élégant, qui est à Prague ce que les Cascine sont à Florence, on y trouve partout, au milieu et autour de la ville, les plus agréables promenades. Depuis Blinde Thor jusqu'au pont du chemin de fer, les anciens remparts sont transformés en une sorte de jardin

anglais presque aussi large et aussi bien dessiné que les boulevards de Francfort. Au-dessous du Hradschin, à droite, le Hirschgraben offre le fond de vallée le plus agreste et le plus ombragé. A peu de distance, sur le bord du fleuve, il y a le jardin du peuple. Dans le Hradschin même, le parc du château offre les plus beaux points de vue. Mais l'un des lieux de réunion les plus agréables et les plus recherchés, ce sont les deux îles de Schutzen et de Sophia, au milieu même de la ville; la première est reliée aux deux rives par le pont suspendu. On y fait chaque jour de la musique. De beaux arbres, beaucoup de fleurs, la vue de la Moldau et de la ville, tout se réunit pour attirer dans ces jardins et y retenir. Pour bien jouir de ces beautés, il serait difficile de choisir une meilleure époque que le milieu du mois de mai, où tout verdit et fleurit.

J'aurais voulu vous parler de l'université de Prague. Bien que déchue de son ancienne splendeur, elle compte encore plus de deux mille étudiants. Elle occupe les bâtiments du Carolinum, et surtout la plus grande partie du Clementinum. L'on s'y occupe surtout de droit et de médecine. Cependant la faculté de théologie et celle de philosophie y sont aussi fréquentées; mais je doute que la seconde soit ici bien indépendante de la première. J'espérais pouvoir m'en convaincre par moi-même; mais à cause de la fête, Sa Magnificence le recteur avait donné plusieurs jours de congé, et les cours se trouvaient suspendus. Ce qui me frappa en errant dans les cours du Clementinum, ce fut un détail du costume des prêtres. Ils portent la plupart de grandes bottes montant jusqu'au-dessus du genou, de vraies bottes de gendarme auxquelles il ne manque que des éperons. Quelle peut être la convenance de pareilles chaussures? La culotte courte pouvait avoir ses inconvénients, mais n'y avait-il pas l'intermédiaire du pantalon? Qui doit discuter de la mode? Il faut que je m'accoutume à ses bizarreries. J'en trouverai encore plus d'une sur les routes que je vais parcourir. Préserve seulement le ciel nos Françaises des chapeaux de voyage que les dames portent ici! Ces chapeaux de paille à bords rabattus ressemblent à des agarics un peu bombés du milieu. C'est très « pratique », me disent les dames allemandes. « Practisch, bequem » sont les mots qui répondent à tout dans un pays où l'on vit pour soi et pour ses aises. En France, la commodité passe après le bon goût.

E. Palman.

NOUVEAU VOLCAN AU MEXIQUE.

Le dernier numéro du journal géographique de M. Petermann (*Communications de l'institut géographique de Justus Perthes*, 3e livraison de 1858) signale, avec des détails intéressants, l'éruption d'un nouveau volcan au Mexique. Le phénomène a eu lieu près de la Magdalena, au nord de Guadalaxara, et non loin du Rio-Grande. L'éruption a commencé en septembre 1856 et ne s'est terminée qu'en mai 1857, par l'écroulement d'une partie de la montagne. Six mois auparavant, la source d'un petit ruisseau avait disparu tout d'un coup et avait été remplacée, à quelque distance, par un petit lac. L'éruption a débuté par une pluie de terre, de pierres, de cendres et d'eau froide, et a été accompagnée de bruits souterrains. Le sol s'est déchiré en crevasses nombreuses avec une grande rapidité. Ce volcan nouveau ne doit pas être confondu avec un autre que M. de Saussure

a trouvé en 1855 dans la province de Mechoacan. On sait, du reste, que le sol du Mexique est un des plus volcaniques du monde. Au dire des habitants, il se trouvait de tout temps, dans le district où s'est produit le nouveau volcan, une très-grande quantité de petites ouvertures de deux à six pouces de diamètre, lançant de la vapeur chaude avec une très-grande force.

POPULATION DE LA CHINE.

Le deuxième volume des *Mémoires de la Mission ecclésiastique russe à Pékin*, que nous venons de recevoir, contient un travail fort étendu sur la population de la Chine, et se termine par le tableau des dénombrements successifs entrepris depuis la naissance de Jésus-Christ. D'après ces tableaux officiels, la population de la Chine, sur laquelle les conjectures ont beaucoup varié, serait actuellement, ou plutôt aurait été en 1842, date du dernier dénombrement, de 414,686,994 âmes. Mais l'auteur du travail, M. Sacharoff, tient ce résultat pour inexact et exagéré. Nous ferons connaître les motifs de son opinion dans une analyse plus étendue. Le chiffre de la population de Pékin paraît plus vraisemblable, et il est d'ailleurs naturel que le dénombrement soit fait avec plus de soin dans la capitale, pour ainsi dire sous les yeux du gouvernement, que dans les provinces où les employés sont affranchis de tout contrôle efficace. Ce chiffre aurait été, en 1846, pour Pékin, non compris les environs, de 1,648,814 âmes, et y compris les environs et les deux districts de Da-szin et de Wan-pih, de 2,553,159; c'est à peu près ce qu'on avait conjecturé. Il faut, toutefois, faire observer que tous les fonctionnaires nés à Pékin figurent sur les listes de la capitale, même quand ils sont employés ailleurs. En 1845, la mortalité a été, pour la ville seule, sans les environs, de 39,438, soit 1 sur 42; mais les enfants, qui n'ont pas droit à un enterrement dans les règles, et dont la police ne tient pas compte dans ses listes, ne sont pas compris dans ce total.

DRAMES RELIGIEUX REPRÉSENTÉS DANS LES COUVENTS BOUDDHISTES DU TIBET.

Nous empruntons à la *Revue de géographie générale*, qui paraît à Berlin, la communication suivante, faite par M. Robert Schlagintweit à la société géographique de la même ville dans la séance du 6 février.

« Les cinq masques tibétains et le costume que je présente à la société sont des objets qui servent aux lamas du Tibet pour la représentation de drames religieux, qui ont une analogie surprenante avec les *mystères* du moyen âge.

» Le sujet du drame est presque toujours le même, avec quelques variantes : un esprit méchant entreprend de faire commettre une mauvaise action à un pauvre homme vertueux. Le tentateur paraît d'abord seul, puis il est secondé par un démon femelle, dont le caractère rappelle une figure souvent mentionnée et décrite dans nos légendes. Le bon principe est, de son côté, représenté par un ange qui n'épargne rien pour empêcher le triomphe des mauvais esprits. L'homme

tenté paraît d'abord ne pouvoir résister aux suggestions des tentateurs, mais le bon principe finit toujours par l'emporter. Au dénoûment, Bouddha apparaît en personne pour récompenser l'homme vertueux et chasser les tentateurs avec l'aide des esprits qui lui obéissent. Des danses, ayant pour objet de célébrer la victoire du bien et la défaite du mal, terminent le spectacle, qui dure ordinairement de une heure à une heure et demie.

» Des cinq masques que je communique, le premier, qui ressemble à la figure d'un lama, est celui de l'homme vertueux qui est l'objet de la tentation; le masque rouge est celui du mauvais esprit; le troisième, qui porte de longues tresses semblables à celles des femmes du Tibet, celui du démon femelle; le masque jaune avec trois yeux représente Bouddha, et le masque couvert d'un turban sert aux anges.

» Le costume que nous joignons aux masques est celui de tous les acteurs, qui ne se distinguent que par la figure. Il est en riche étoffe de soie chinoise, invariablement vert en dehors, garni de rubans jaunes et bleus, et fixé au corps par une écharpe blanche. Les acteurs le mettent par-dessus leurs vêtements ordinaires; son ampleur et la largeur extraordinaire des manches donnent une certaine animation aux danses, qui par elles-mêmes sont simples et peu caractéristiques.

» Ces drames ne sont joués que dans l'intérieur des couvents et devant tous les moines. Elles n'ont lieu qu'une fois l'an, et sont considérées comme de hautes solennités religieuses. L'ensemble a beaucoup de sérieux et de dignité, et la danse finale seule, exécutée par de jeunes garçons qui sont des aspirants lamas, a parfois un caractère un peu sauvage et grotesque.

» Les lamas complaisants du couvent Himis, près de Leh, voulurent bien organiser une représentation à notre intention, mais ce ne fut qu'à force d'instances, d'argent et de cadeaux que nous pûmes décider ces prêtres, d'ailleurs très-serviables et très-tolérants, à nous céder les masques et le costume, parce que ces objets sont considérés comme sacrés, et aussi parce qu'ils craignaient de n'en pouvoir recevoir d'autres de Lassa, où est le monopole de la confection, à temps pour la prochaine représentation. »

Nous extrayons d'un des recueils périodiques les plus répandus en Allemagne, le *Deutsche Museum*, l'appréciation suivante du drame de *Jeanne Darc*, de Daniel Stern, comparé à la *Pucelle d'Orléans*, de Schiller:

« L'affreux supplice qui, en 1431, termina les jours de la Pucelle d'Orléans ne mit pas fin à son martyre. L'Angleterre, en lui arrachant la vie, n'avait pu attenter à sa gloire, et en face du bûcher qui consuma son corps *net et sans tache*, un secrétaire du roi Henri VI s'était écrié : « Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte. » Plus cruelle, la France s'attacha à persécuter cette noble mémoire, et tour à tour, par les hommages d'une admiration grotesque et par les traits acérés d'une verve narquoise, elle couvrit de ridicule et d'opprobre celle qui avait aimé son pays jusqu'à mourir pour lui.

» L'heure de la réparation a enfin sonné. D'éminents historiens, fouillant les chroniques et les archives poudreuses, ont pieusement remis en lumière et restitué dans son intégrité cette merveilleuse figure, si grossièrement travestie par la sottise, la malveillance et le bel esprit. En même temps qu'ils la dégageaient

des faux embellissements de la légende et des ornements ridicules de la rhétorique, ils lui remettaient l'auréole au front. Jeanne Darc nous est apparue dans toute sa vérité; ils nous ont appris à la connaître, à l'aimer, à l'admirer, et aujourd'hui, pour compléter leur œuvre, un écrivain supérieur, s'aidant de leurs travaux, rend à l'art français cette héroïne nationale trop longtemps méconnue, et lui élève un monument expiatoire qui apaisera son ombre irritée.

» On jugera peut-être que Daniel Stern a beaucoup osé en reprenant pour la scène française un sujet qu'un grand poëte allemand avait victorieusement traité en le marquant de la griffe du lion. Mais en comparant les deux œuvres, on se convaincra bien vite que l'auteur français n'est point entré en concurrence avec son illustre devancier, qu'il n'a point couru sur ses brisées, qu'il ne lui a rien emprunté ni rien dérobé. C'est l'histoire, et l'histoire seule qui a fourni son héroïne à Daniel Stern, et l'on sait que la Jeanne Darc de Schiller n'a rien d'historique. Cette sublime fiction est éclose tout entière dans l'imagination du poëte; il l'a façonnée de toutes pièces, il lui a communiqué *l'être, le mouvement et la vie.* Lui-même il a cru devoir intituler sa pièce *une tragédie romantique*, c'est *romanesque* qu'il aura voulu dire, car c'est un splendide roman, *splendidum peccatum*, que ce magnifique drame, si plein d'intérêt, d'animation, de péripéties émouvantes et d'une éloquence vraiment pathétique. Faut-il rappeler ce triste Charles VII, que le poëte a si étrangement idéalisé et ennobli, ou cet archevêque de Reims qui représente le clergé français du quinzième siècle, et qui s'écrie comme un théophilanthrope de l'an v :

Quand la femme obéit à la nature,
Elle fait l'œuvre la plus digne du ciel....

ou encore ce duc de Bourgogne si sentimental et si bien pensant, et qui ressemble si peu à ce Philippe le Bon de rabelaisienne mémoire, à ce prince des galas, des bombances, des kermesses, entouré de ses vingt-sept femmes et de ses seize bâtards, et servant pour entremets, dans ses festins gastronomiques, « *un pasté dedans lequel avoit vingt-huit personnages vifs jouant de divers instruments, tandis qu'au bout de la table une figure de nymphe jetait de l'hypocras par la mamelle droite.* » Mais pour nous en tenir à l'héroïne de Schiller, qui reconnaîtrait dans cette farouche amazone l'humble et douce fille de Domremy? La Pucelle allemande est une Penthésilée, une Clorinde. Enfant, elle a lutté corps à corps avec un loup; jeune fille, la vue d'un casque la plonge en extase. Elle est née pour les batailles, pour les aventures. Ses mains n'ont jamais su coiffer une quenouille; elles sont faites pour manier une épée et pour frapper d'estoc et de taille. Elle ne respire que la fureur des combats, l'odeur du sang l'enivre, les cris des mourants la font rugir de plaisir, la foudre est sur ses lèvres :

.....einen Donnerkeil führ' ich im Munde!

Plus terrible est son bras dont jaillit la mort, plus terrible encore son âme, cette âme profonde et ténébreuse, « *ihr dunkel tie'es wesen.* » Par moments ce n'est plus une femme, c'est Bellone, c'est une implacable Euménide.

Ne me nomme pas femme.
Semblable aux esprits sans corps qui n'aiment point
Comme on aime sur la terre, je ne m'attache à aucun
Des enfants des hommes, et cette cuirasse ne recouvre point un cœur.

Dans l'emportement de ses fureurs, elle jette un défi à l'enfer et à Satan :

> *Und kæm' die Hœlle selber in die Schranken,*
> *Mir soll der Muth nicht weichen und nicht wanken.*

Et puis *cette adorable furie* est une Sibylle; ses yeux ardents ont percé le voile de l'avenir; dans les intervalles de ses prouesses, elle prophétise en un langage magnifique la découverte du nouveau monde et l'échafaud de Louis XVI. Ajoutez que dans ses moments de calme, elle devise sur la nature, sur ses lois, sur ses secrets, comme un disciple de Jean-Jacques :

> Depuis quand la nature est-elle ainsi en lutte avec elle-même ?

Cela surprend moins, après qu'on a entendu son père, le bon Thibaut d'Arc, s'écrier éloquemment :

> Cela ne me plaît nullement et montre
> Une grave erreur de la nature.

Il semble même qu'en gardant ses moutons à l'ombre de l'arbre aux fées, Jehannette ait lu le philosophe de Kœnigsberg. Qui ne reconnaîtrait dans ces deux beaux vers :

> Ce qui est bon et vient d'en haut
> Est général et sans exception...

une traduction littéraire du précepte de Kant : « Agis en sorte que le mobile de ta volonté puisse être accepté en tout temps comme un principe de morale universelle, générale. »

« Un de mes étonnements, c'est que le pâtre Raymond puisse prétendre à la main de cette sublime créature. Y avait-il apparence qu'elle daignât abaisser les yeux sur ce naïf villageois? Son cœur ne peut connaître de l'amour que les foudroiements subits des romans de cape et d'épée. A la vue du beau Lionel, elle tombe en syncope, la passion menace d'anéantir son être... Défaillance fatale! Le charme qui la protégeait en est rompu; son destin change, elle tombe aux mains des Anglais. Mais, fidèle à cette infaillible logique qui conduit le génie, le poëte n'a point traduit son héroïne devant le tribunal ecclésiastique de Rouen. Quelle figure eût faite cette amazone devant l'évêque de Beauvais et ses assesseurs? Eût-elle pu endurer de sang-froid leurs interrogatoires captieux, leurs perfides chicanes et toutes ces insidieuses subtilités d'esprits retors, vieillis dans la scolastique? Et comment enfin donner pour dénoûment à ce drame héroïque le déplorable bûcher de Rouen? La Jeanne Darc de Schiller devait mourir de la mort des héros et non de celle des martyrs. Prisonnière des Anglais, le désespoir double ses forces, elle brise ses fers, elle se précipite au plus épais de la mêlée, reçoit le coup mortel en défendant son roi, et rend le dernier soupir, l'œil attaché sur les plis flottants de la bannière de France.

» A cette Jeanne Darc née de la fantaisie d'un puissant génie, Daniel Stern a opposé l'histoire et ses réalités; il a su en dégager une figure délicate et pure, belle de vérité, et toute empreinte d'une grâce naïve qui se sent plus qu'elle ne se peut définir. Oui, c'est bien là l'humble Lorraine, la vraie Jehannette de Domremy, la simple bergère aimant de toute son âme son petit jardin paisible et recueilli à l'ombre de la vieille église, et les oiseaux qui lui venaient becqueter dans la main, et la douce musique de son rouet, et plus que tout encore la voix argentine des cloches qui berçaient ses rêveries et l'entretenaient des choses du

ciel. (*Promiserat dare lanas, ut diligentiam haberet pulsandi.* Déposition du sacristain Perrin dans le procès de révision.) De nature elle était rêveuse, et dans ses songeries les fées se mariaient aux saintes, et les antiques superstitions druidiques aux vénérables mystères de la légende chrétienne. Du seuil de la maison paternelle, elle voyait la vieille et sombre chênaie hantée par les esprits, et par-dessus la cime des grands arbres, le ciel d'azur où Dieu et les saints devisaient des malheurs de la France. L'horreur sacrée des bois et le ciel bleu, profond, infini, comme tout cela parlait à son cœur! Et ce cœur était grand, il était pétri d'amour et de tendresse, et quand il sut « la grande pitié qu'il y avait au royaume de France, » une inquiétude mortelle le prit, et cet héroïque tourment en qui se concentrent les infortunes de tout un siècle et les souffrances de l'humanité. Et bientôt cette pitié, ces douleurs, cette France navrée et agonisante, prirent une voix, une forme visible, un visage, et les saintes vêtues de blanc et le front ceint d'étoiles parlèrent à l'oreille de Jeanne, qui les écoutait en pleurant.

» Le premier acte du drame français est une admirable exposition destinée à nous faire connaître le milieu moral dans lequel se sont formés l'esprit et le caractère de Jeanne Darc. Les influences générales et locales, l'état de la France, les misères de la nation, ses espérances et ses attentes, les superstitions populaires, les prophéties de Merlin l'enchanteur, Daniel Stern n'a rien oublié de ce qui pouvait servir à nous expliquer les sentiments de Jeanne et l'enfantement extraordinaire de ses merveilleux destins. Rien de plus pathétique ni de plus saisissant que le tableau qu'il nous a tracé des débats intérieurs de cette hallucinée. Enfin ces voix augustes l'emportent, Jeanne s'arrache à tout ce qu'elle aimait, elle quitte sa chaumière, elle part sans détourner la tête, elle ira où Dieu l'envoie, à Vaucouleurs, à Chinon, à Orléans, à Reims, à Compiègne, à l'échafaud.

» Dans les actes suivants, Daniel Stern montre la vaillante Lorraine accomplissant résolument sa périlleuse mission. Ici encore il nous la peint telle que l'histoire la représente, intrépide, insouciante du danger, brave jusqu'à la folie, parce qu'elle se sent conduite par des puissances surnaturelles, mais portant jusque dans le feu de l'action je ne sais quoi de patient, de résigné, d'obéissant, et cette passivité d'un cœur violenté par une vocation divine, modeste aussi, douce, charitable, ne répandant le sang qu'à regret, pitoyable envers l'ennemi vaincu, comme il parut à la bataille de Patay, lorsqu'elle s'élança de cheval pour soulever la tête d'un Anglais expirant et l'aider à mourir (*tenendo eum in caput et consolando;* procès de la Pucelle), et puis, unissant le bon sens à l'enthousiasme, ce qui est le secret des grandes choses, singulièrement prudente et avisée, habile à déjouer les piéges, à tourner les obstacles, à subjuguer les volontés rebelles, restant femme enfin au milieu de la vie des camps et des fureurs de la guerre, conservant sous sa cuirasse son cœur de vierge, tour à tour enjouée ou pensive, naïve ou subtile, toujours humblement pieuse, ne contemplant qu'avec horreur les brutalités d'une soldatesque effrénée, et quittant volontiers son grand coursier noir pour rafraîchir son âme dans la société des jeunes filles et des enfants.....
« Toutes les fois que je le peux, je passe la nuit dans la demeure des femmes;
» c'est bien assez de rester tout le jour dans la compagnie des soldats, de n'en-
» tendre que de rudes voix d'hommes, de ne répondre qu'à de rudes propos
» d'hommes, de ne rencontrer que des regards d'hommes farouches ou charnels...
» Depuis que je suis dans cette chambre avec vous, douce jeune fille, je me sens
» déjà comme rafraîchie. »

» Mais c'est dans son cinquième acte surtout que Daniel Stern a su rendre avec une éloquence inspirée la noble grandeur de Jeanne Darc. Il nous fait assister aux souffrances de cette longue agonie morale qui précéda la consommation du martyre. Il nous attendrit sur les cruelles tribulations de cette visionnaire, condamnée par les Anglais et par le clergé, non comme sorcière, ainsi qu'on le répète trop souvent, mais comme hérétique, pour avoir rendu trop de respect à ses révélations personnelles et pour ne s'être soumise que conditionnellement à l'autorité de l'Église visible, « *Notre-Seigneur Jésus-Christ étant premièrement servi.* » Et l'émotion qu'excitent en nous ces peintures dramatiques est d'autant plus profonde, que le poëte n'a eu garde de revêtir sa Jeanne Darc d'un héroïsme de parade et d'une impassibilité surhumaine. Nous l'entendons, au moment de mourir, pousser les cris déchirants de la nature en révolte, elle éprouve ces suprêmes défaillances de la chair dont le Christ ressentit toute l'horreur avant d'endurer sa passion; elle s'épouvante, elle tremble, elle frissonne, elle implore à genoux la merci de ses juges, mais ce n'est qu'au prix d'un mensonge qu'elle peut acheter sa grâce. Et quel mensonge! Il faut qu'elle s'accuse d'imposture, qu'elle renie sa mission, qu'elle crie anathème à ses saintes... Elle! désavouer ces sœurs d'en haut, ces célestes amies qui l'ont visitée, qui l'ont bénie, qui lui ont révélé les secrets des divins conseils... plutôt mourir mille fois! Tout son courage se réveille, une espérance victorieuse transporte son être, elle ne craint plus la mort, elle marche au bûcher d'un pas assuré, le front serein, le sourire aux lèvres, les yeux baignés déjà de ces immortelles clartés qui ne sont pas de ce monde!

» Mais on se tromperait fort si l'on s'imaginait que, pour peindre avec tant de fidélité l'une des plus admirables figures du moyen âge, Daniel Stern se soit cru obligé de revêtir l'esprit des légendes gothiques et les sentiments d'un vieux chroniqueur contemporain de Jeanne Darc. Son drame est une fidèle représentation du quinzième siècle, tracée par un écrivain du dix-neuvième. N'y cherchez point l'ingénuité étudiée et factice de l'auteur de l'*Empereur Octavianus* et de *Geneviève de Brabant*. Quels que soient d'ailleurs ses mérites, le romantisme allemand ressemblait fort à ce naturaliste folâtre qui, se proposant de décrire les mœurs des quadrupèdes, s'exerça à marcher à quatre pattes pour observer sur lui-même les effets physiologiques et moraux de ce mode de locomotion. Daniel Stern est un penseur trop sérieux pour donner dans cette naïveté de commande et dans ce charlanatanisme de simplicité, que madame de Staël a si finement persiflé. Il sait que la plus belle légende est l'histoire véridique de l'humanité, et que les miracles les plus émouvants sont ceux qu'opère la nature dans un grand cœur. Il sait aussi que la philosophie n'a jamais rien gâté, que si un peu de critique éloigne de l'inspiration, beaucoup de critique y ramène; que se dépouiller des sentiments et des lumières de notre temps pour retourner aux puériles simplicités de ces âges gothiques qui furent le rude noviciat de l'esprit moderne, c'est tomber volontairement dans une seconde enfance qui n'a pas les grâces de la première, et dont l'insipide radotage n'a rien de commun avec les doux bégaiements d'une langue encore nouée qui s'essaye à parler. Il sait enfin que la plus belle faculté du dix-neuvième siècle est ce qu'on pourrait appeler la *sympathie critique*, faculté précieuse qui nous met en possession des secrets du passé, et nous donne, avec le pouvoir de tout comprendre, celui de tout juger. »

FRANTZ KUGLER.

Après son grand statuaire Rauch, la Prusse vient de perdre, à la fin de cet hiver, Frantz Kugler, son meilleur historien de l'art. Il a succombé, dans toute la vigueur de l'âge et du talent, le 18 mars dernier, vers sept heures du matin, à une attaque d'apoplexie cérébrale, et cette perte subite laisse un vide qui sera difficilement rempli. Même comme fonctionnaire public, on aura quelque peine à le bien remplacer. Dans le poste délicat de directeur général des beaux-arts au ministère des cultes, il avait réussi à se concilier les sympathies des artistes par son énergique bienveillance. Aussi est-il fort à craindre que l'action salutaire qu'il exerçait par ses qualités personnelles, l'indépendance de son caractère et sa facilité à encourager les jeunes talents, plus encore que par ses écrits eux-mêmes, venant à s'éteindre entièrement, l'art ne retombe bientôt en Prusse sous la domination formaliste et mesquine de cette bureaucratie contre laquelle Kugler a lutté pendant toute sa vie. Espérons le contraire dans l'intérêt des artistes plus encore que de l'art. Pour germer et fleurir, il faut au talent, sous le ciel gris et humide du Nord, des encouragements d'en haut. Un artiste perdu dans les tristes plaines de la Prusse ne saurait arriver au complet épanouissement de ses qualités sans avoir fait, une fois du moins dans sa vie, un pèlerinage dans la terre sainte de l'art, au pays de la couleur. Ce fut une des préoccupations constantes de Kugler. Mais en dehors de ses travaux historiques et de ses efforts pour améliorer l'organisation des beaux-arts de son pays, sa vie, sa jeunesse surtout, offrent un vif intérêt, et auront peut-être pour plus d'un la valeur d'un utile enseignement. Doué de facultés artistiques très-variées, Kugler fut tour à tour musicien, peintre, poëte et architecte avant d'avoir trouvé sa voie véritable et de s'être voué à l'histoire de l'art, et ses essais, ses hésitations, ses aspirations enthousiastes, donnent à son existence un relief particulier. Nous ne sommes pas réduits heureusement à ne recueillir çà et là que des indications incertaines : Kugler lui-même, en 1849, à la demande de l'académie de Berlin, dont il venait d'être nommé membre, nous en a tracé un charmant récit. Nous allons donc lui céder la parole, et transcrire quelques passages de ces notes biographiques qui sont déposées aux archives de l'académie, et qui sont peu connues, bien qu'elles soient le document le plus authentique que nous possédions sur la vie de Kugler.

« La confusion de ma vie, dit-il, commence dès ma naissance. Je suis né au mois de janvier 1808, le 19 au dire de mes parents, le 17 d'après le registre de l'église (je m'en tiens à la première version). Stettin est ma ville natale. Mon père était marchand, et devint plus tard conseiller municipal. J'ai reçu en baptême les noms François et Théodore. L'époque de la guerre de l'indépendance et les fêtes patriotiques offertes aux troupes, à leur retour, ont laissé en moi des impressions dont je n'ai senti toute la force que dans l'agitation politique de ces derniers temps. Talent et penchant pour les arts se développèrent en moi d'assez bonne heure, mais particulièrement d'abord la musique, que l'on cultivait alors à Stettin avec ardeur, sous la direction de mon oncle Haack, qui s'est fait un nom en suivant les bonnes traditions de la vieille école. C'est à lui et au directeur de musique Lœve, celui qui, dans le fait, m'a donné les premières leçons d'accompagnement et de composition, que je suis redevable d'avoir persévéré dans mes études. Le premier instrument que j'ai appris, et déjà dans mon enfance,

fut le cor de chasse; aucun de mes succès futurs n'a plus provoqué en moi une joie pareille à celle que j'ai éprouvée après avoir vaincu les premières difficultés; aussi ai-je toujours conservé une grande prédilection pour ce noble instrument, trop méconnu par la plupart des compositeurs, et qui a disparu complétement depuis l'invasion des instruments à piston et à vent. D'autres suivirent, et j'ai pris aussi de bonne heure des leçons de chant. Mais bientôt se déclara un nouveau penchant pour la peinture. Je ne sais trop comment je suis arrivé à l'idée de la peinture à l'huile; je fis un jour l'acquisition d'un assortiment de couleurs, et comme je ne connaissais pas encore l'emploi de la toile imprimée, je me mis à couvrir de mes essais des couvercles et des panneaux de caisse. Il est malheureux que je n'aie pas trouvé à Stettin, pour la peinture, un maître tel que celui pour la musique. La peinture y était encore dans un fort triste état. La plupart de mes modèles étaient de vieux portraits de famille noircis par le temps, et je me rappelle de les avoir imités scrupuleusement et pris, sans le moindre souci, du noir le plus pur pour faire les ombres de la carnation. »

Kugler serait volontiers devenu peintre à cette époque. Il raconte avec une ingénuité charmante l'impression profonde que fit sur lui un de ses anciens camarades de classe, plus âgé de quelques années, qui revenait de suivre les cours de l'académie des beaux-arts à Berlin. Son costume d'atelier et ses longs cheveux blonds l'éblouirent : « Jamais, s'écrie-t-il, je n'ai plus éprouvé pareil respect devant quelqu'un. » Mais même à l'apogée de sa carrière, Kugler a pu confesser ce sentiment sans avoir à en rougir, car ce jeune homme, qui portait si crânement l'uniforme de rapin, n'était autre que M. Théodore Hildebrand, un des maîtres futurs de l'école de Dusseldorf, le Paul Delaroche de l'Allemagne.

« Un chef-d'œuvre, continue Kugler, que j'aimais à copier de bon matin, c'était la statue de Frédéric le Grand, par Schadow, qui est sur notre place d'armes. J'ai essayé également de faire des études de paysage d'après nature, et pendant un assez long temps je suis allé au point du jour, un carton sous le bras, dans les montagnes voisines. Cependant mon penchant à vagabonder par tous les domaines de l'art ne tarda pas à me jouer un nouveau tour; en rentrant de mes promenades matinales, à l'heure des classes, ce n'étaient plus des études, mais des vers que j'avais dans mon carton. Sans m'en douter, j'étais entré dans la poésie. »

Ces heureuses dispositions étaient entretenues par les excitations journalières d'une vie de famille tout artistique. Nous connaissons déjà l'oncle Haack le musicien, et Kugler nous apprend que son père, par amour de l'art, malgré de nombreuses occupations et ses fonctions de consul danois, avait accepté avec empressement de ses collègues du conseil municipal la mission de diriger le théâtre, qui était retombé à la charge de la ville. Un autre de ses enfants, Louise, était l'émule de son frère dans la peinture, et est devenue une artiste de mérite et un peintre de portraits fort estimé. Rien ne vint donc contrarier les goûts de Kugler; tout autour de lui dut au contraire exciter sa plus vive émulation. Dans l'embarras du choix, et ne sachant trop que commencer avec ce fils si brillamment doué, et qui faisait des vers comme M. Jourdain de la prose, le père l'envoya à l'université. C'est d'ailleurs l'usage en Allemagne : prêtre, soldat, artiste, agronome, tout le monde y passe; l'université est un véritable pont aux ânes. Kugler se rendit donc à Berlin en 1826, et ce fut à un heureux moment, au lendemain d'une révolution qui venait de transformer l'art allemand.

L'ancienne école classique d'Asmus Carstens, de Wœchter, de Joseph Koch et de W. Tischbein, qui s'était formée sous l'autorité des idées de Winckelmann et de Lessing, et qui n'est pas sans une certaine parenté avec celle de David, avait disparu et cédé la place à une école nouvelle, née sous l'influence du romantisme, et particulièrement des frères Schlegel. Après l'antiquité, le moyen âge; après les héros de la Grèce, de Rome et même d'Ossian, on ressuscita tous les saints personnages de la Légende dorée, et, à la façon des romantiques, on leur monta une entrée en scène assez bruyante. En 1826, l'école nouvelle jouissait avec éclat d'un triomphe d'ailleurs incontesté, car toute l'Allemagne avait accepté la révolution et était entrée dans la voie qu'elle avait ouverte. A Munich, le roi Louis inaugurait son règne de dilettante par la réorganisation de l'académie des beaux-arts, dont il confiait la direction à M. Cornelius; à Stuttgart, les frères Boisserée, avec leur belle collection de vieux maîtres allemands, M. de Schadow à Dusseldorf, et enfin à Berlin Rauch et M. Schinkel, un des premiers architectes de notre époque, dirigeaient un immense mouvement artistique dans lequel, malgré des tentatives douteuses et quel que soit le jugement que l'on porte sur ses résultats, on est obligé de reconnaître un des chapitres les plus curieux et les plus instructifs de l'histoire de l'art moderne. L'entraînement fut si général et la restauration d'un moyen âge idéal, âge d'or du christianisme, si sincèrement admise, que l'on vit des esprits mûrs et sérieux, comme MM. Overbeck et Guillaume de Schadow, pour n'en citer que deux, changer de religion, et de protestants devenir catholiques par amour de l'art!

On peut donc se faire facilement une idée du bouleversement qui s'opéra dans l'esprit de Kugler, quand, jeune, enthousiaste, l'âme ouverte à toutes les aspirations artistiques, il fut lancé à son tour dans ce mouvement étrange qui emportait la société allemande. Avec l'empressement studieux qui caractérise la majorité des étudiants allemands, il se mit à suivre des cours nombreux, entre autres ceux d'archéologie de Böckh, de philologie et de littérature ancienne de Bernhardy, et de philosophie de Hegel; mais deux surtout l'attirèrent et laissèrent en lui des impressions durables : à l'académie des beaux-arts, celui de M. Guillaume Stier sur l'art au moyen âge, et à l'université, celui du célèbre professeur de philologie allemande, M. de Hagen, qui a eu le mérite de populariser le premier, du haut d'une chaire, l'étude des anciens monuments littéraires de l'Allemagne; science toute nouvelle alors, car elle venait, comme on sait, d'être créée récemment par les frères Jacob et Guillaume Grimm. Kugler se familiarisa donc de suite avec ces poëmes héroïques et ces épopées gigantesques et naïves qui s'étendent du lied d'Hildebrand jusqu'aux Minnesænger, et qui nous donnent la clef de toute la culture artistique du moyen âge. Il se fit aussi recevoir dans un cercle littéraire, fondé en 1824 par Édouard Hitzig, criminaliste renommé et homme de lettres, caractère assez semblable au sien, et qui devint plus tard son beau-père. C'est là qu'il se lia avec tout ce que Berlin renfermait alors de littérateurs distingués, et qu'il noua de précieuses relations avec Adalbert de Chamisso, Clemens Brenato, Fouquet, Hoffmann, Holtey, Gaudy, tous les représentants enfin de l'école romantique. Mais ces études nouvelles, ces relations littéraires, toute cette agitation intellectuelle, qui surexcitaient encore sa fièvre artistique, furent loin de produire d'heureux résultats, pour le moment du moins. Il tomba dans un grand trouble d'esprit, qu'un voyage dans le midi de l'Allemagne et un séjour à Heidelberg ne firent qu'augmenter encore davantage. Au lieu d'arriver

peu à peu à une idée claire de lui-même, il eut comme le vertige quand il se vit en présence des merveilles d'une nature « d'une richesse fantastique » et de cette masse de monuments historiques, cathédrales et châteaux, qui couvrent les bords du Rhin. « Il eut peur, dit-il, de lui-même, et revint au plus vite à Berlin. » De crainte d'une rechute, il se jeta dans une spécialité, et choisit l'architecture. A cette combinaison prudente, à ce retour critique sur lui-même, on reconnaît l'Allemand du nord, mesuré jusque dans ses plus grands excès.

« Mais cette étude, ajoute Kugler, était une tâche que je m'étais imposée arbitrairement sans avoir une certitude complète de ma vocation. Mon entrée dans un cercle de jeunes artistes, et la part que je pris à de nombreuses réunions musicales, entretinrent en moi une grande confusion. Au printemps de 1829, je fis, il est vrai, mon examen d'arpenteur et quelques essais pratiques d'architecture, mais malgré tout je n'étais pas devenu un architecte. Comme par le passé, j'étais tiraillé intérieurement entre mes occupations artistiques et scientifiques. Depuis mon séjour à Heidelberg, sans projet arrêté, j'avais pénétré dans l'histoire de l'art, et trouvé dans cette étude une base intérieure dont cependant je ne me rendais pas encore compte. Science et art semblaient aller de pair. Je dus enfin prendre une décision et me choisir une carrière. Je me décidai pour l'histoire de l'art, et j'eus l'audace de me présenter, sans grande préparation, à l'examen de philosophie. Je ne fus pas puni de ma témérité, et le 30 juillet 1831 on me nomma docteur. » Deux ouvrages qui parurent, en 1830, portent la marque de ces années d'apprentissage et de voyage (*Lehrjahre und Wanderjahre*) et, à première lecture, on y reconnaît le talent en lutte avec lui-même, et qui, effaré pour ainsi dire, cherche sa voie dans toutes les directions. Dans le premier, les *Esquisses* [1], on trouve pêle-mêle des poésies, des dessins et des compositions musicales, ébauches assez bien réussies, mais dont le principal mérite est cependant la variété. Le second ouvrage, *les Monuments de l'art plastique au moyen âge dans les États prussiens* [2], marque un premier pas dans la nouvelle direction et la transition entre les deux principales périodes de sa vie.

Mais une fois sa décision prise, plus d'hésitation, plus de trouble dans ses travaux : avec une activité soutenue, avec une ténacité germanique, c'est-à-dire sans emportement et sans mollesse, il poursuivit le but qu'il voulait atteindre, et qu'il atteignit en effet. A partir de cette époque, pendant dix ans, il fut tout entier à la sience, à ses travaux historiques, et sembla avoir renoncé entièrement à la poésie, à la musique et à la peinture. Il publia successivement une longue série d'ouvrages qui fondèrent sa réputation : en 1835, une dissertation *De la Polychromie dans l'architecture et la sculpture chez les Grecs, et de ses limites* [3]; deux ans plus tard, *Manuel de l'histoire de la peinture depuis Constantin le Grand jusqu'à nos jours* [4], et enfin, en 1841, son plus important ouvrage, son *Manuel de l'histoire de l'art* [5]. Ce livre, qui est devenu classique en Allemagne, est le résumé et la coordination systématique de tous les travaux archéologiques et esthétiques depuis Winckelmann, un vaste coup d'œil sur le développement artistique de

[1] *Skizzenbuch*, Berl., 1830.

[2] *Denkmæler der bildenden Kunst im Mittelalter in den preuss. Staaten*, Heft I, Berlin, 1830.

[3] *Ueber die Polychromie der griech. Architektur und Sculptur und ihre Grenzen*, Berl., 1835.

[4] *Handbuch der Geschichte der Malerei von Konstantin d. Gr. bis auf die neuere Zeit*, 2e Bde. Berl., 2e Aufl., 1847.

[5] *Handbuch der Kunstgeschichte*, 2e Aufl., 1847.

l'humanité et sur la marche progressive de l'art dans ses rapports avec le mouvement même de la civilisation. Ce fut pour la première fois que l'on essaya de réunir, de faire rentrer dans un même plan toutes les grandes périodes de l'histoire de l'art, d'en montrer les relations intimes; et le succès ayant couronné l'entreprise, cet ouvrage de Kugler est devenu le point de départ d'une direction nouvelle. L'année suivante, il publia, en collaboration avec M. Ranke, la *Description et histoire de l'église du château de Queldinburg* [1], la *Description des ouvrages d'art de Berlin et de Potsdam* [2], et enfin l'*Histoire artistique de la Poméranie* [3]. A côté de ces travaux qui fondaient sa réputation, Kugler trouvait encore le moyen de publier de nombreux articles dans des revues artistiques. Sa vie durant, il resta fidèle à une habitude qui allait à la prodigieuse activité de son esprit et qui datait de la fondation du *Museum*, en 1833. Cette entreprise n'ayant pas réussi et cette revue ayant cessé de paraître après cinq années d'existence précaire, Kugler écrivit dans le *Kunstblatt* de Schorn d'abord, puis dans le *Deutschen Kunstblatt*, publié par M. Eggers, dont il était encore, au moment de sa mort, un des collaborateurs les plus actifs. L'avant-dernier numéro de cette revue renferme même de lui une excellente étude sur Rauch, qu'il devait si prématurément suivre dans la tombe.

Passionné pour l'étude, Kugler l'aimait, non pour lui-même, en égoïste, mais pour les bienfaits que l'on en retire, et il répandait autour de lui avec prodigalité les fruits de ses constantes recherches, les résultats d'une activité soutenue et productive. Il n'était pas de ces savants avares qui, sans souci du progrès, gardent tous les trésors qu'ils ont amassés; il s'efforçait au contraire d'agir sur le public, d'aiguillonner l'élite artistique de la nation par tous les moyens dont il disposait. L'action que l'on exerce par les livres et par les revues, action lente, indirecte, ne suffit pas d'ailleurs à son ardeur propagandiste; il lui fallut une chaire, et il devint, dès 1833, *privat-docent* à l'université de Berlin. Cette fonction, comme on sait, ne se donne en Allemagne ni au concours ni à la faveur. L'université, après une épreuve qui n'est qu'une simple formalité, accorde au postulant la *venia docendi* et lui ouvre ses salles. On se confie donc à soi-même la mission de l'enseignement, on se nomme professeur agrégé; mais les étudiants, ces juges naturels des maîtres, confirment ensuite ces nominations par leur présence ou les cassent par leur absence. Le succès du cours de Kugler fut tel, que deux ans plus tard il fut appelé par le gouvernement à une chaire de l'académie des beaux-arts. Jeune, zélé, novateur, il fit une rude concurrence à ses collègues, et plus d'un lui en garda rancune. Aussi, quand en 1842 il fut nommé membre du sénat par M. Eichhorn, alors ministre des cultes, quelques-uns de ses adversaires saisirent cette occasion de montrer leur mauvais vouloir et leur inimitié, en soulevant une question de compétence et en s'opposant, mais en vain, à cette nomination. Dans un temps où tout le monde est enclin à demander des places, Kugler offrait le rare exemple d'un homme sans ambition administrative; mais son beau-père en avait pour lui, et se servait de sa haute influence pour pousser son gendre aux premières fonctions.

L'année suivante, le ministre confia à Kugler la mission de se rendre en Bel-

[1] *Beschreibung und Geschichte der Schlosskirche zu Quedlinburg*. Berl., 1838.

[2] *Beschreibung der Kunstschætze von Berlin und Postdam*, 2e Bde. Berl., 1838.

[3] *Pommersche Kunstgeschichte in den Baltischen Studien*. 1840.

gique et en France, pour y étudier l'organisation des arts. Au retour, il publia le résultat de son voyage dans deux brochures : dans l'une, il demandait une réorganisation radicale de la direction des beaux-arts, et dans l'autre, il appuyait ses projets de réforme en montrant le rôle puissant joué par l'art dans le développement de la vie nationale d'un peuple et quel devoir c'était pour l'État d'activer le mouvement artistique. La crainte des innovations et l'esprit de routine lui opposèrent une vive résistance. Cependant il crut avoir triomphé quand, après la révolution de 1848, M. de Ladenberg, qui venait de succéder à M. Eichhorn, le nomma conseiller d'État, et lui demanda un plan étendu de réforme, qui devait embrasser même le théâtre. Kugler se mit à la besogne avec son ardeur ordinaire, mais elle était à peine terminée, que M. de Ladenberg était obligé à son tour de se retirer. Sa retraite entraîna également le retrait de ses projets.

A partir de ce moment Kugler ne s'occupa plus, dans les loisirs de ses fonctions administratives, que de travaux littéraires. Par un retour assez fréquent chez les hommes de son âge, il revint avec une ardeur juvénile à la musique, à la peinture, à la poésie, à toutes ses belles amours de jeunesse. Ce fut l'été de la Saint-Martin de sa vie. Déjà quelques années auparavant, il avait publié un volume de poésies et plusieurs drames, dont trois, *Jakobea*, *Cleopatra* et le *Doge de Venise*, eurent quelque succès. En 1852, il donna en six volumes le *Recueil de ses œuvres littéraires*, et l'année suivante, sous le titre : *Petits écrits et études sur l'histoire de l'art*, une série d'articles disséminés dans diverses revues.

On a trouvé dans les papiers de Kugler le manuscrit du second volume de l'*Histoire de l'architecture*, dont le premier avait déjà paru il y a près de deux ans.

Avant de clore cette notice biographique, il me reste à indiquer un dernier ouvrage de Kugler, qui sort entièrement de sa manière ordinaire et du cercle de ses travaux : je veux parler de son *Histoire de Frédéric le Grand*[1]. L'enfant qui aimait à copier de grand matin la statue de Schadow sur la place de Stettin, quand il fut arrivé à la maturité, a voulu sans doute élever à son tour un monument à la mémoire du héros de son pays. Malheureusement, en s'efforçant de donner à cette œuvre un caractère essentiellement national, l'auteur n'a réussi qu'au détriment de la vérité historique : pour arriver à l'effet désiré, il a dû souvent passer sous silence des mérites réels de Frédéric, et lui prêter plus souvent encore, peut-être en compensation, des vertus germaines d'une exactitude très-douteuse. Ce livre classe Kugler dans cette école politique naguère puissante, mais aujourd'hui en plein discrédit, qui s'imagine que l'on enseigne le patriotisme à un peuple. Il fut plus heureux sur le terrain artistique, où il montra un sentiment national éclairé et dégagé de préventions jalouses. Malgré des aperçus superficiels, des assertions parfois hasardées et des témérités conjecturales, Franz Kugler a le mérite d'avoir fait des efforts louables pour provoquer, en Prusse, la naissance d'un art national, et il partage l'honneur d'avoir ouvert une voie nouvelle dans l'histoire de l'art avec M. Waagen, auteur d'un ouvrage, *Les monuments artistiques et les artistes en Allemagne*, et M. Schnaase, qui a écrit au point de vue philosophique une *Histoire de l'art plastique*. Administrateur d'une bienveillance devenue proverbiale, écrivain d'une imagination fécondée par l'érudition et réglée par le goût, la grande famille des artistes et la science pleureront longtemps sa mort prématurée.

E. [illegible]

[1] *Geschichte Friedrichs des Grossen*, 2e Aufl. Leipzig, 1846.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Nous traversons une période funèbre : pas une de nos correspondances d'Allemagne qui ne signale quelque vide nouveau dans les rangs de la grande armée scientifique, et, dans un ordre plus général, nous rencontrons le regret universel causé par la mort d'une princesse illustre et malheureuse. C'est un deuil que nous pouvons constater ici, même sur ce terrain neutre et nullement politique, parce que son universalité l'élève bien au-dessus des hasards qui ont éprouvé cette noble vie. Une mort moins retentissante, mais bien douloureuse aussi, est celle du poëte Brizeux, un des premiers, le premier peut-être après les grands, et qui, comme Piron, « ne fut rien, pas même académicien », bien qu'il n'eût rien fait d'analogue à l'*Ode à Priape*. Par quelle obstination d'injustice l'illustre compagnie a-t-elle tenu à distance ce talent si incontestable et si élevé, quand elle en admettait d'autres sur lesquels il avait, même en supposant toutes choses égales, l'avantage de l'ancienneté? Quand la critique future fera l'inventaire de notre temps, elle placera *Marie* et *les Bretons* au-dessus de certaines tragédies, et même de certaines comédies, qui ont valu à leurs auteurs les honneurs du fauteuil. Que l'Académie, dans son dévouement aux traditions et dans son parti pris, repousse une originalité puissante, un génie novateur, comme elle a fait trop souvent, on le conçoit encore; mais quel motif d'écarter un talent si peu agressif, si ouvert et si aimable dans sa force incontestable? et maintenant qu'il n'est plus temps de l'accueillir, quel regret de ne l'avoir pas accueilli!

Nous rencontrons au théâtre un des cadets de M. Brizeux, un de ceux qui, avec un talent différent, moindre selon nous, bien que nullement méprisable, a trouvé la chance qui n'a pas souri au poëte breton. M. Augier est un des écrivains heureux de ce temps; ce serait, toutefois, de l'injustice de l'appeler simplement heureux : il a de sérieuses qualités, un talent actif et fécond, et de plus, s'il n'est pas oseur toujours, il l'est quelquefois; s'il ne l'a pas été beaucoup dans la *Jeunesse*, il l'a été dans le *Mariage d'Olympe*, et il l'est de nouveau dans les *Lionnes pauvres*, qu'il vient de donner au Vaudeville, en collaboration avec M. Foussier. Mais pourquoi en collaboration? Et comment ne comprend-on pas enfin combien ce procédé est contraire à l'idée même de la création poétique? M. Augier a souvent réussi tout seul, et M. Foussier lui-même n'est pas tout à fait un nouveau-venu. Une œuvre faite à deux peut être supérieure par des qualités secondaires, par l'adroit agencement de la charpente ou par le brillant du dialogue; mais pour la critique littéraire, les gaucheries mêmes d'un talent isolé ont plus de valeur que ces habiletés cherchées à deux. C'est encore le produit d'une nouvelle collaboration que l'*Héritage de M. Plumet*, variations nouvelles sur le vieux thème des collatéraux avides, jouées au Gymnase avec un succès de détail et de jeu dont les auteurs peuvent être satisfaits, bien qu'il reste inférieur à celui qui a inauguré leur association. Au Théâtre-Italien, le rôle de Phèdre n'a pas réalisé toutes les espérances de madame Ristori, et, dans ce rôle difficile, la tragédienne a paru, comme on l'a dit fort justement, vaincue par l'ombre de mademoiselle Rachel. Dans le monde musical, le grand événement c'est le *Mariage de Figaro* au Théâtre-Lyrique, avec trois cantatrices également quoique diversement distinguées. Pourquoi ne donnerait-on pas, dans les mêmes conditions, la *Flûte enchantée*, si étrangement défigurée dans le temps au grand Opéra, sous le nom de *Mystères d'Isis?* Les Allemands sont plus heureux que nous : le répertoire entier de Mozart ne disparaît jamais de la scène, et justement on vient de reprendre à Stuttgard, avec un livret nouveau, il est vrai, et avec un grand succès, *Cosi fan tutte*, qui n'a jamais été, que nous sachions, représenté en France.

Les livres nouveaux ont été plus rares que le mois dernier, et, dans un ordre

un peu sérieux, nous voyons peu de chose à signaler. L'*Histoire de l'Église chrétienne aux trois premiers siècles*, par M. de Pressensé, dont le premier volume vient de paraître, s'annonce comme une œuvre consciencieuse et très-estimable. Ce sont là des travaux trop rares en France pour qu'il ne convienne pas de les encourager de toutes les manières, alors même qu'on se trouve en divergence avec l'auteur sur des points essentiels. M. de Pressensé, du reste, donne tout le premier l'exemple de cette tolérance large et libérale qui est le résultat et une des meilleures récompenses des études sérieuses. Homme de foi stricte et absolue, il n'excommunie cependant pas ses adversaires, et quand il rencontre sur son chemin M. Strauss, il le combat, mais il ne le damne pas. Sa foi n'est pas celle de Tertullien; elle est moins tranchante, mais non a coup sûr moins hardie et moins courageuse; car, à son point de vue, ce serait une entreprise plus commode de maudire la science ou de la nier, que de l'accepter et d'en tenir compte. Essayons d'indiquer en deux mots son point de départ : la chute a exclu l'homme du monde divin, et l'a précipité dans le monde inférieur de la nature; il fait pour en sortir des efforts qui ne sont pas tout à fait infructueux, et qui produisent les religions païennes, mais qui cependant n'auraient jamais suffi à le rétablir dans sa dignité première. Ce point de vue permet à l'auteur de faire précéder son histoire du christianisme d'un court exposé des religions anciennes, un peu succinct, mais puisé aux meilleures sources. Le judaïsme est naturellement traité à part, comme la préparation providentielle du christianisme. Nous sera-t-il permis d'objecter à M. de Pressensé que sa théorie concède trop ou trop peu? Si l'homme a pu commencer à se relever de la chute, pour si peu que ce soit, par ses propres forces, on ne voit pas pourquoi il n'eût pas pu continuer, car, en matière d'amendement intérieur, c'est toujours le premier pas qui est le plus difficile. Le dogme de la chute n'admet, ce nous semble, aucun progrès en dehors de la rédemption. Quant aux questions d'érudition et de critique qui se rattachent au sujet, nous ne les croyons pas, et M. de Pressensé ne peut pas les croire non plus, épuisées par les notes trop resserrées placées à la fin du volume.

Un écrivain russe, déjà connu par plusieurs publications en langue française, M. le prince Galitzin, vient de publier la traduction d'un récit intéressant de Pouschkin, *le Faux Pierre III*[1]. Il s'agit d'un épisode dramatique de l'histoire de Russie sous Catherine II. La fidélité de la traduction ne peut faire question; mais il y a lieu de féliciter M. le prince Galitzin de l'élégante facilité de la forme.

Signalons aussi, en terminant, parmi tant de publications à bon marché, qui ne nous paraissent pas toutes parfaitement conçues au point de vue de l'éducation des masses, un recueil nouveau qui s'annonce avec les meilleures garanties. L'*Univers illustré* se classe parmi les publications les plus populaires par l'infimité de son prix, et il se classera parmi les plus utiles s'il remplit son programme. Il paraît devoir consacrer une grande partie de ses gravures à la reproduction des chefs-d'œuvre de la peinture : c'est une idée excellente et d'une véritable portée dans une publication populaire.

[1] Paris, Henri Plon.

A. NEFFTZER.

CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.

N° 5. Année 1858.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAIS ET ÉTRANGER

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE A. FRANCK,

67, rue Richelieu.

Toute demande faite directement à la librairie A. Franck et accompagnée du montant sera expédiée franche de tout port par toute la France sur le parcours desservi par la poste et les messageries.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

1. **Bibliotheca** juridica. Verzeichniss der verzüglichsten Werke aus allen Zweigen der Staats- u. Rechtswissenschaften. 2. bis Ende Januar 1858 ergänzte Aufl. In-8° (88 S.). Wien, geh., 1 fr.

2. **Brosses** (A. de). Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740, avec une étude littéraire et des notes par H. Babou. T. II et dernier. Paris, in-12. Les 2 vol., 6 fr.

3. **Catalogue** (The British) of Books published during the Year 1857; including New Editions, Reprints, and Pamphlets : arranged in Two Parts. Part 1 — An Index to the Titles. Part 2 — A Collection of the Titles themselves, reprinted from the " Publishers' Circular. " Royal in-8°, pp. 138, sewed, 6 fr. 25.

4 **Frère** (F.). Manuel du bibliographe normand, ou Dictionnaire historique et bibliographique, contenant : 1° l'indication des ouvrages relatifs à la Normandie depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'à nos jours; 2° des notes biographiques, critiques et littéraires, sur les hommes qui appartiennent à la Normandie par leur naissance, leurs actes et leurs écrits; 3° des recherches sur l'histoire de l'imprimerie en Normandie. T. I. Livraisons 1 et 2 (A-Dec). Rouen, gr. in-8°.

— L'ouvrage formera 2 vol., publiés en 6 livraisons; il sera terminé vers la fin de décembre 1858. Prix de la livraison, 5 fr.

5. **Gerlinger** (Dr. Bapt.). Die griechischen Elemente in Schiller's Braut v. Messina. Ein Beitrag zur deutschen Litteraturgeschichte, eingeleitet durch Dr. Frz. Dingelstedt. Neue umgearb. u. bereicherte Aufl. in-8° (138 S.). Augsburg, geh., 2 fr.

6. **Guild** (R. S.). The Librarian's Manual : a Treatise on Bibliography; comprising a select descriptive list of Bibliographical Works. To which are added, Historical and Descriptive Notices of Public Libraries, etc. Illustrated with Engravings. In-4°, pp. 200. London, 37 fr. 50.

7. **Houssaye** (A.). Galerie du dix-huitième siècle. 6ᵉ édit. 4ᵉ série : hommes et femmes de cour. Paris, gr. in-18, 1 fr.

8. **Jahrbücher** (Heidelberger) der Literatur, unter Mitwirkg. der vier Facultäten. 51. Jahrg. 1858. 12 Hfte, in-8° (1 Hft. 80 S). Heidelberg. Par an, 26 fr. 75.

9. **Lowndes's** Bibliographer's Manual of English Literature; comprising an Account of Rare, Curious, and Useful Books published in England since the Invention of Printing; with Bibliographical and Critical Notices and Prices. New edit. revised and enlarged, by Henry G. Bohn. To be completed in 8 parts, forming 4 vols. post in-8°, Part 2. 4 fr. 50.

10. **Mezzofanti** (Card.). The Life of Cardinal Mezzofanti : with an Introductory Memoir of Eminent Linguists, Ancient and Modern. By C. W. Russell. In-8°, pp. 493, cloth, 15 fr.

11. **Pontes** (Madame de). Poets and Poetry of Germany : Biographical and Critical Notices. 2 vols. post in-8°, pp. 1000, cloth, 22 fr. 50.

12. **Roorbach** (O. A.). Addenda to the Bibliotheca Americana : a Catalogue of American Publications (Reprints and Original

Works), from May, 1855, to March, 1858. In-8° (New-York), pp. 256, cloth. London, 18 fr. 75.

13. **Weller** (Emil). Die falschen u. fingirten Druckorte. Repertorium der seit Erfindg. der Buchdruckerkunst unter falscher Firma erschienenen deutschen Schriften. Zugleich als der „ Maskirten Literatur " 2. Thl., gr. in-8° (VII u. 154 S.). Leipzig, geh., 6 fr.

THÉOLOGIE ET PHILOSOPHIE.

14. **Bailey** (S.). Letters on the Philosophy of the Human Mind. 2d series, in-8°, pp. 284, cloth, 10 fr. 75.

15. **Barker** (J. H.). Apostolic Missions; or, the Sacred History amplified and combined with the Apostolical Epistles and Contemporary Secular History. In-12, pp. 238, cloth, 5 fr. 75.

16. **Berthaumier**. Histoire de saint Bonaventure, de l'ordre de Saint-François, cardinal-évêque d'Albane, docteur de l'Église. Paris, in-8°, 4 fr. 50.

17. **Bletton**. Explication des quinze mystères du rosaire. Nouv. édit., corrigée par l'auteur. Mystères joyeux, 2 vol. Mystères glorieux, 1 vol. Lyon et Paris, 3 vol. in-18, 4 fr.

18. **Boissieu** (A.). Le saint Évangile de Jésus-Christ, expliqué en méditation, pour chaque jour de l'année, selon l'ordre de l'Église. Paris, 3 vol. in-12, 6 fr.

19. **Breviarium** sodalis Mariani in archiepiscopali collegio Borromæo Salisburgi et in seminariis episcopalibus. In-8° (VIII u. 488 S.). Salzburg, 1857, geh., 4 fr.

20. **Brunet** (J.). Le Messianisme, organisation générale. 1er volume. 1re série. Livraisons 1 à 5. Paris, gr in-8°, 2 fr. 50

21. **Cornelius a Lapide**. Commentaria in Scripturam sacram; accurate recognovit ac notis illustravit Crampon, diœcesis Ambianensis presbyter. T. XVIII, complectens expositionem litteralem et moralem divi Pauli epistolarum Paris, in-8°, 2 col., 10 fr.

— L'ouvrage aura 20 vol.

22. **Dunaime** (S.). De la raison dans ses rapports avec la foi, ou Démonstration courte et méthodique de la vérité du catholicisme, mise à la portée des fidèles, et spécialement des élèves des cours d'instruction religieuse. Paris, in-12, 2 fr.

23. **Enchiridion** chorale juxta ritum sanctæ romanæ Ecclesiæ. Redegit ac comitante organo ed. *J. G. Mettenleiter*. Organum. Sectio III. qu. gr. in-4° (S. 481-640). Regensburg, cart., 5 fr.

— Prix des sect. 1-3 : 21 fr. 50.

24. **Funck** (A.). Le Moralisme. Esquisse philosophique. Paris, in-8°, 2 fr.

25. **Guldenstubbé** (L. de). Pensées d'outre-tombe. Paris, in-32, 1 fr.

26. **Hengel** (W. A. van). Interpretatio epistolæ Pauli ad Romanos primum in lectionibus academicis proposita nunc novis curis ad editionem parata. Fasc. V. gr. in-8° (tom. II. S. 321-580). Silvæ Ducis, geh., 6 fr. 50.

— Fasc. 1-5, 30 fr. 50.

27. **Heurtley** (C. A.). Harmonia Symbolica : a Collection of Creeds belonging to the Western Church and to the Medieval English Church, arranged in Chronological Order and after the Manner of a Harmony. In-8° (Oxford), pp. 182, cloth, 8 fr. 25.

28. **Hornung** (Rendant D.). Neueste Erfahrungen aus dem Geisterleben. Thatsächlicher Beweis e. Zusammenhanges d. diesseitigen m. dem jenseitigen Leben, zur Verständigg. f. denkende, vorurtheilsfreie Leser. Mit 3 lith. Taf., gr. in-8° (VIII u. 424 S.). Leipzig, geh., 8 fr.

29. **Huguet**. Que Dieu est bon! ou Pensées consolantes de Fénelon dans les afflictions et les épreuves de la vie intérieure, dans les maladies de l'âme et du corps, etc., recueillies dans ses écrits et mises en ordre, avec une introduction et des notes. Paris, in-18, 1 fr. 50.

30. **Jatho** (Conrect. Geo. Frdr.). Pauli Brief an die Philipper nach seinem inneren Gedankengange erläutert. In-8° (VII u. 84 S.). Hildesheim, 1857, geh., 1 fr. 75.

31. **Kelly** (M.). Calendar of Irish Saints : with Select Poems and Hymns. (Dublin), pp. 1990, 6 fr. 25

32. **Liguori** (des heil. Alph. Maria von). Sämmtliche Werke. 1 Abth. Ascetische Werke. 1 section. 2. Bd. 3 verb. Aufl Regensburg, in-8°, br., Subscr. Preis 3 fr.
Ladenpreis 3 fr. 50

— *Inhalt :* Die Geheimnisse d. Glaubens. 2. Thl. : Die Erlösung. A. u. d. T. : Jesus Christus betrachtet im Geheimnisse der Erlösung. Enthält Betrachtgn. u. Erwäggn. üb das bittere Leiden unseres Heilandes. Neu aus d. Ital. übers. u. hrsg. v. e. Priester der Congregation der allerheiligsten Erlösers. 3. verb. Aufl. Mit 1 Stahlst (526 S.)

33. **Livres sacrés** (Les) de toutes les religions, sauf la Bible, traduits ou revus et corrigés par MM. Pauthier et G. Brunet. T. I, comprenant le *Chou-King* ou le Livre par excellence; les *Sse-Chou* ou les quatre Livres moraux de Confucius et de ses disciples; les *Lois de Manou*, premier législateur de l'Inde; le *Koran* de Mahomet. Petit-Montrouge, gr. in-8°.

— L'ouvrage complet, 2 vol., 15 fr.

34. **Muratori**. Della Carità cristiana in quanto essa é amore del prossimo. Trattato morale. Milano, 1858, in-16, 4 fr.

35. **Neale** (J. M.). The Liturgy of Saint

Mark the Evangelist, according to the Use of the Alexandrian Church. In-12, pp. 36, sewed, 1 fr. 25.

36. **Perrone**. Théologie dogmatique, traduite sur l'édition Migne, augmentée du Traité sur l'Immaculée Conception, par par MM. Védrine, Bandel et Fournet. T. III. Paris, in-8°.

— L'ouvrage complet, 5 vol., 27 fr. 50

37. **Picherit** (L.). La Vie, sa loi, son évolution, sa dernière forme, ou l'Eucharistie aliment essentiel de la vie. Paris, in-12, 1 fr.

38. **Poiré** (F.). La Triple Couronne de la bienheureuse Vierge Mère de Dieu, tissue de ses principales grandeurs d'excellence, de pouvoir et de bonté, et enrichie de diverses inventions pour l'aimer, l'honorer et la servir. Paris, 2 vol. gr. in-8°, 14 fr.

39. **Pressensé** (E. de). Histoire des trois premiers siècles de l'Église chrétienne. Le premier siècle. Paris, 6 fr.

40. **Proclus**. Petit Traité de la manière de célébrer la saincte messe en la primitive Église, par le saint Père Proclus, archevêque de Constantinople, faict françois par M. René Benoist, Angeuin, docteur en théologie à Paris, et dedié par luy à tres chrestienne et tres vertueuse princesse madame Marie Stuart, royne d'Ecosse et doüairiere de France. In-16, 5 fr.

41. **Reinke** (Domcapit. Prof. Dr. Laur.). Die messianischen Psalmen. Einleitung, Grundtext u. Uebersetzung, nebst e. philologisch-krit. u. histor. Commentar. 2. Bd. 2 Abth. nebst e. Anh. in-8° (XIII u. 316 S.). Giessen, geh., 6 fr. 75.

— Prix de l'ouvrage complet, 10 fr. 50

42. **Ribbeck** (Ferd.). Donatus u. Augustinus od. der erste entscheidende Kampf zwischen Separatismus u. Kirche. Ein kirchenhistor. Versuch. In-8°. Elberfeld, pp. 683, br., 10 fr. 75

43. **Stiefelhagen** (Rect. Curatpriest. Dr. Ferd.). Theologie d. Heidenthums. Die Wissenschaft v. den alten Religionen u. der vergleichenden Mythologie nebst neuen Untersuchungen üb. das Heidenthum u. dessen näheres Verhältnisz zum Christenthum. Ein Versuch zur Verständigung. In-8°. (VIII u. 627 S.) Regensburg, geh., 11 fr. 75

44. **Stubbs** (W.). Registrum sacrum anglicanum; an attempt to exhibit the course of episcopal succession in England, from the records and chronicles of the Church. Oxford, in-4°, 192 pp., cart., 10 fr. 75

45. **Ulrici** (Dr. Herm.) Glauben u. Wissen, Speculation u. exacte Wissenschaft. Zur Versöhnung d. Zwiespalts zwischen Religion, Philosophie u. naturwissenschaftl. Empirie. In-8°. (X u. 346 S.) Leipzig, geh., 8 fr.

46. **Venanzio** (G.). Saggio di Estetica. Portogruoco, 1857, in-8°, 5 fr.

47. **Ventura** (Le R. P.). Le Pouvoir politique chrétien. Discours prononcés dans la chapelle des Tuileries pendant le carême de l'année 1857, accompagnés de notes, précédés d'une introduction, par M. L. Veuillot. Paris, in-8°, 7 fr.

48. **Vischer** (Prof. Dr. Frdr. Thdr.). Aesthetik od. Wissenschaft des Schönen. Zum Gebrauche f. Vorlesungen. Vollständiges Inhaltsverzeichnisz, Namen- u. Sachregister. Gr. in-8°. (70 S.) Stuttgart, geh., 2 fr.

Prix de l'ouvrage complet, 58 fr.

49. **Wake** (Lady). Simple Commentaire sur la vie de N. S. Jésus-Christ puisée dans les quatre Évangiles. Traduit de l'anglais par mademoiselle de Chabaud-Latour. 2 vol. Paris, in-8°, 12 fr. 50

50. **Weg** (Der natürliche) d. Menschen zu Gott. Von dem Autor der « Kritik d. Gottesbegriffs in den gegenwärtigen Weltansichten » u. v. « Gott u. seine Schöpfung. » Gr. in-8°. (XII u. 166 S.) Nördlingen, geh., 3 fr. 75

DROIT, POLITIQUE, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE ET STATISTIQUE.

51. **Almanacco** etrusco, cronologico statistico mercantile per l'anno 1858. Anno terzo. Firenze, 1857, in-8°, 5 fr. 50.

52. **Annales** de la colonisation algérienne. Bulletin mensuel de colonisation française et étrangère, publié sous la direction de M. H. Peut. T. XI et XII. 1857. 14 fr.

53. **Annuaire** de l'administration française, par M. Block, faisant suite au Dictionnaire de l'administration française. 1re année. 1858. Strasbourg, gr. in-12, 4 fr.

54. **Arbeitgeber** (Der). Centralorgan f. die Arbeiter u. Unternehmer aller Stände, Centralanzeiger f. Stellen- u. Arbeitergesuche, hrsg. v. *Max Wirth*. Red.: *Max Wirth* u. *Frz. Wirth*. 2. Jahrg. Octbr. 1857—Septbr. 1858. 52 Nrn. Imp.-4. Frankfort a. M. Par an, 10 fr. 75.

55. **Audiganne** (A.). Les Chemins de fer aujourd'hui et dans cent ans chez tous les peuples. Économie financière et industrielle, politique et morale, des voies ferrées. T. I. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

— L'ouvrage aura 2 vol.

56. **Bernard**. Manuel des pourvois à la Cour de cassation. 1 vol. in-8°, 7 fr.

57. **Blætter** für Verwaltung. Hrsg. v. Adv. *L. Richter*. Neue Folge. 5 Hft. In-8°. (S. 289—360.) Dresden, 1 fr. 35.

58. **Carey** (H. C.). Principles of Social

Science. In 3 vol. Vol. 1, in-8°. (Philadelphia), pp. 496. Paper covers, 15 fr.
Cloth, 17 fr. 50.

59. **Chiala** (L.). Une page d'histoire du gouvernement représentatif en Piémont. 1 vol. in-8°, 7 fr. 50.

60. **Chisholm** (Dav.). Life-Assurance Tables, 3 to 6 per Cent. Interest. 2 vol. royal in-8°, 105 fr.

61. **Donauschiffahrts-Frage** (Die) in ihrer Entwicklung v. dem Wiener Congresse bis zum Abschlusz der Donauschiffahrts-Acte vom 7. Novbr. 1857 dargestellt in e. Sammlung der betr. völkerrechtl. Acte. Mit e. einige Hauptpunkte der neuen Schiffahrts-Acte erläuternden Einleitung. Gr. in-8°. (79 S.) Stuttgart, geh., 2 fr.

62. **Duff** (A.). The Indian Rebellion, — its Causes and Results. In a Series of Letters. In-12, pp. 392, cloth, 4 fr. 50.

63. **Fleischmann** (C. L.). Les États-Unis et la Russie considérés au point de vue de la grande culture et du travail libre. Paris, in-8°, 2 fr.

64. **Foranisti** (N.). Manuale del codice di commercio di terra e di mare colle modificazioni fino ad oggi introdottevi dalla legislazione austriaca e corredato di formole degli Atti e convenzioni commerciali. Venezia, 1858, in-8°, 6 fr.

65. **Foucher** (V.). Commentaire sur le Code de justice militaire pour l'armée de terre (promulgué le 4 août 1857), précédé d'une introduction et suivi des décrets d'exécution, des formules, des instructions ministérielles, etc. Paris, gr. in-8°, 15 fr.

66. **Jahrbücher** der deutschen Rechtswissenschaft u. Gesetzgebung. In Verbindg. m. mehreren Gelehrten hrsg. v. Prof. Dr. H. Th. *Schletter*. 4 Bd. 1. Hft. In-4°. (S. 1-96.) Erlangen. Chaque livr., 2 fr. 75.

67. **Kokereff** (V.). Coup d'œil sur le commerce européen au point de vue russe. Paris, gr. in-18, 1 fr.

68. **Le Berquier** (J.). Le Corps municipal, ou Guide théorique et pratique des maires, adjoints, conseillers municipaux et des administrés, contenant un traité spécial et complet, d'après le dernier état de la législation, de la doctrine et de la jurisprudence, de l'administration des biens et intérêts communaux, de la police municipale, etc., avec la formule de tous les actes d'administration. 3° édit. Paris, in-8°, 8 fr.

69. **Lepelletier** (A.). Illusions et réalités, ou Régénération des peuples. Paris, in-8°, 2 fr. 50.

70. **Lockhart Morton** (John). The Resources of Estates : a Treatise on the Agricultural Improvement and General Management of Landed Property. London, 1 vol. gr. in-8°, avec 25 illustr. lithogr., cart. en t., 39 fr. 50.

71. **Marcellus** (De). Souvenirs diplomatiques. Correspondance intime de M. le vicomte de Chateaubriand. Nouvelle édition, augmentée. Paris, in-8°, 5 fr.

72. **Perrot** (L.). Ministère de l'intérieur. Statistique des prisons et établissements pénitentiaires pour l'année 1856. Rapport à S. E. le ministre de l'intérieur et de la sûreté générale. Paris, in-4°, 5 fr.

73. **Petit de Coupray**. Annuaire officiel des chemins de fer, publié par l'administration de l'imprimerie centrale des chemins de fer. Paris, in-18, avec 1 carte, 6 fr.

74. **Savigny** (F. C.). Trattato di giurisprudenza storica preceduto da una introduzione generale e di un discorso sulle opere di Savigny e sulla importanza della scuola storica. Vol. 1. Verona, 1857, in-8°, 3 fr.

75. **Waugh's** Australian Almanac for 1858. Post in-8°. (Sydney). cloth, 6 fr. 25.

76. **Wealth** without Money, or, Suggestions for the Practical Development of the Boundless Resources of Nations. By a Civil Engineer. 3 fr. 25.

77. **Zoepfl** (Hofr. Prof. Dr. Heinr.). Deutsche Rechtsgeschichte. 3., durchaus umgearb., verm. u. verb. Aufl. In-8°. (XV u. 1021 S.) Stuttgart. In engl. Einb. 21 fr.

SCIENCES PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

78. **Atlas** des annales de l'Observatoire impérial de Paris. IV° livraison, comprenant 6 cartes écliptiques, construites par M. Chacornac. 12 fr.

79. **Finance** (C. S.). Complément de l'Arithmétique, à l'usage des écoles supérieures, des écoles normales primaires, etc., comprenant des problèmes sur l'intérêt simple, les rentes sur l'État, l'escompte commercial..., la théorie des progressions du calcul, etc. Paris, in-8°, 1 fr. 20.

80. **Grailich** (Jos.) u. Vict. v. **Lang**. Untersuchungen üb. die physicalischen Verhältnisse krystallisirter Körper. I. Orientirung der optischen Elasticitätsaxen in den Krystallen der rhombischen Systems. Mit 7 lith. Taf. (Aus den Sitzungsber. 1857 d. k. Akad. d. Wiss.). Gr. in-8°. (77 S. m. eingedr. Holzschn.) Wien, geh., 5 fr. 35.

81. **Jamin** (J.). Cours de physique de l'École polytechnique. T. I. Paris, in-8°, 270 fig. dans le texte et 1 pl. sur acier, 12 fr. — L'ouvrage aura 3 vol.

82. **Johnson** (G. W.). The Chemistry of the World : being a popular Explanation of the Phenomena daily occurring in and around our Persons, Houses, Gardens, and Fields. Post in-8°, pp. 490, cloth, 7 fr. 50.

83. **Journal** für die reine u. angewandte Mathematik. Als Fortsetzung des v. A. L.

Crelle gegründeten Journals hrsg. unter Mitwirkg. der HH. Steiner, Schellbach, Kummer, Kronecker, Weierstrass v. C. W. *Borchardt*. 55 Bd. 4 Hfte (à ca. 12 Bog.). Mit Steintaf. In-4°. Berlin, 16 fr.

84. **Sonnet** (H.). Problèmes et exercices d'arithmétique et d'algèbre sur les principales questions usuelles relatives au commerce, à la banque, aux fonds publics, aux établissements de prévoyance, à l'industrie, etc. 1re partie : Énoncés. Paris, in-8°, 5 fr.

85. **Violette**. Nouvelles manipulations chimiques simplifiées, ou Laboratoire économique de l'étudiant. Ouvrage contenant la description d'appareils simples et nouveaux, suivie d'un cours de chimie pratique à l'aide de ces instruments. Nouv. édit., augmentée d'un appendice et de plusieurs appareils, expériences et procédés nouveaux, avec 30 tableaux, 161 figures et 1 planche. Paris, in-8°, 7 fr.

SCIENCES NATURELLES.

86. **Abhandlungen** aus dem Gebiete der Naturwissenschaften hrsg. v. dem naturwissenschaftl. Verein in Hamburg. 4. Bd. 1 Abth. A. u. d. T. : Die echten Perlen. Ein Beitrag zur Luxus-, Handels- u. Naturgeschichte derselben, v. Lehr. Dr. K. *Möbius*. Mit 1 Kpfrtaf. Gr. in-4°. (X u. 84 S.) Hamburg, geh., 5 fr. 35.

87. **Auerswald** (B.) u. E. A. **Roszmaeszler**. Botanische Unterhaltungen zur Verständnisz der heimathlichen Flora. Mit 48 Taf. in Holzschn. u. 380 Illustr. in (eingedr.) Holzschn. Ausg. m. halbcolorirten Abbildgn. 8 Lfgn. in-8°. (VIII u. 511 S.) Leipzig, geh., 16 fr.

En cart. angl., 18 fr.

88. **Becquerel**. Résumé de l'électricité et du magnétisme, et des applications de ces sciences à la chimie, aux sciences naturelles et aux arts. Paris, in-8°, 6 fr.

89. **Deshayes** (G. P.). Traité élémentaire de conchyliologie, avec l'application de cette science à la géognosie. 3 vol. gr. in-8°, avec atlas gr. in-8° de 130 pl. Paris. (1834-1858.) Prix : fig. en noir, 90 fr.; fig. col., 200 fr. — Ouvrage terminé.

90. **Harper** (J.). The Sea-side and Aquarium; or, Anecdote and Gossip on Marine Zoology. In-12. (Edinburgh), pp. 190, with illustrations, cloth, 3 fr. 25.

91. **Irvine** (A.). The Illustrated Handbook of the British Plants. Post in-8°, pp. 860, cloth, 9 fr. 50.

92. **Mabru** (G.). Les Magnétiseurs jugés par eux-mêmes. Nouvelle enquête sur le magnétisme animal, ouvrage dédié aux classes lettrées, aux médecins, à la magistrature et au clergé. Paris, in-8°, 6 fr.

93. **Martius** (Car. Frid. Phil. de). Flora Brasiliensis sive enumeratio plantarum in Brasilia hactenus detectarum. Fasc. XVIII, Pars II. gr Fol. (Sp. 469-528 m. 51 Steintaf., wovon 2 in Tondr.) Leipzig, geh., 50 fr.

94. **Miller** (H.). The Cruise of the "Betsey"; or, a Ramble among the Fossiliferous Deposits of the Hebrides : with Rambles of a Geologist, or Ten Thousand Miles over the Fossiliferous Deposits of Scotland. Post 8°. (Edinburgh), pp. 480, cloth, 9 fr. 50.

95. **Sardou** (C.) et **Pradel** (L.). Clef de la vie. L'homme, la nature, les mondes, Dieu, anatomie de la vie de l'homme. Révélations sur la science de Dieu inspirées à L. M. de Figanières (Var). 2e édit. Paris, 2 vol. in-8°, 12 fr.

96. **Société** des sciences naturelles du grand-duché de Luxembourg. T. IV. In-8°. (184 S.) Luxemburg, 1857, geh., 4 fr. 50.

97. **Unger** (Dr. F.). Die Urwelt in ihren verschiedenen Bildungsperioden. Sechszehn landschaftl. Darstellungen m. erläuterndem Texte. 2. Aufl. qu. Imp.-Fol. (16 Steintaf. in Tondr. m. IV u. 16 Bl. Text.) Leipzig. In engl. Leinw.-Mappe, 75 fr.

Édit. avec texte français, 85 fr.

98. **Verhandlungen** des Vereins f. Naturkunde zu Presburg. 2. Jahrg. 1857. Red. Dr. G. A. *Kornhuber*. 2 Hft. in-8°, m. 2 Steintaf. wovon 1 chromolith. Presburg, 3 fr. 50.

98 *bis*. **Weiss** (Adf.). Studien aus der Natur. Beiträge zur Erweiterung unsrer Kenntnisse der belebten u. unbelebten Schöpfung. Nach eigenen Forschungen u. den besten Quellen f. Leser aus allen Ständen bearb. Mit 13 Abbildgn. im Texte (in Holzschn.) u. 9 meist illum. lith. Taf. gr. in-8°. (VIII u. 172 S.) Troppau, 1857, geh., 5 fr. 35.

99. **Wittwer** (Privatdoc. Dr. W. E.). Die physikalische Geographie faszlich dargestellt f. Studirende u. Freunde der Naturwissenschaften. Mit 97 in den Text gedr. Abbildgn. (in Holzschn.) 2. (Titel-) Ausg. gr. in-8°. (VIII u. 576 S) Leipzig (1855), geh., 9 fr. 35.

100. **Zeitschrift** für wissenschaftliche Zoologie hrsg. von Prof. *C. Th. v. Siebold* u. Prof *Alb. Kölliker*. IX. Bd. 2. Hft. Mit 5 Kpfrtaf. In-8°. (S. 147-306.) Leipzig, 8 fr.

MÉDECINE.

101. **Aran** (F. A.). Leçons cliniques sur les maladies de l'utérus et de ses annexes, recueillies par le Dr A. Gauchet et revues par l'auteur. 1re partie. Paris, in-8°, 4 fr.

102. **Archiv.** für Anatomie, Physiologie u. wissenschaftliche Medecin, in Verbindg. m. mehreren Gelehrten hrsg. v. Prof. Dr. *Johs. Müller*. Jahrg. 1858. 6 Hfte. in-8°. (1. Hft. 112 S. m. 5 Kpfrtaf.) Berlin. Par an, 24 fr.

103. **Bazin** (E.). Leçons théoriques et chimiques sur la Scrofule considérée en ellemême et dans ses rapports avec la Syphilis, la Dartre et l'Arthritis. Paris, in-8°, 4 fr. 50.

104. **Bucknill** (J. C.). A Manual of Psychological Medecine; containing the History, Nosology, Description, Statistics, Diagnosis, Pathology and Treatment of Insanity: with an Appendix of Cases. In-8°, pp. 566, cloth, 18 fr. 75.

105. **Canstatt's** Jahresbericht üb. die Fortschritte in der Pharmacie u. verwandten Wissenschaften in allen Ländern im J. 1856. Verfasst v. Dr. *Eisenmann*, Dr. *Eulenberg*, Prof. Dr. *Falck*, Prof. Dr. *Fick*, etc. Neue Folge. 6 Jahrg. 2. Abth. in-4°. (197 S. m. Register XVII S.) Würzburg, geh. Chaque livr., 6 fr. 50.

106. **Central-Zeitung**, allgemeine medicinische. Red. v. Dr. *L. Posner*. 27. Jahrg. 1858. 103 Nrn. Fol. Berlin, 18 fr.

107. **Gerlach** (Prof. J.). Mikroskopische Studien aus dem Gebiete der menschlichen Morphologie Mit 8 lith. Taf. gr. in-8°. (VII u. 72 S.) Erlangen, geh., 5 fr.

108. **Guernsey's** Homœopathic Domestic Practice. Edited by Dr. Thomas. London, 6 fr. 25.

109. **Helfft** (Dr. H.) Balneodiätetik. Verhaltungsregeln beim Gebrauche der Mineralwasser, Molken, Trauben, Seebäder sowie während d. Aufenthalts an klimatischen Kurorten. gr. in-16. (VIII u. 175 S.) Berlin. In engl. Einb., 4 fr.

110. **Homœopathie** (Die). Volksblätter f. homöopathisches Heilverfahren. Hrsg. v. Dr. *F. A. Günther*. 1. Bd. Jahrg. 1858. 24 Nrn. in-4°. Sondershausen, 5 fr. 35.

111. **Lawrance** (R. M.). On Localised Galvanism, applied to the Treatment of Paralysis and Muscular Contractions. Post in-8°, pp. 162, sewed, 3 fr. 25.

112. **Mémoires** de la Société de chirurgie de Paris. T. V. 1er fascicule. Paris, in-4°.

— Chaque vol. du recueil est divisé en plusieurs fascicules qui paraissent à des époques indéterminées. Prix du vol., comprenant de 600 à 650 p., 20 fr.

113. **Moore's** Popular Guide to Homœopathy; for Families and Private Use. London, 1 fr. 25.

114. **Neubauer** (Dr. C.) u. Prof. Dr. J. **Vogel**. Anleitung zur qualitativen u. quantitativen Analyse d. Harns, sowie zur Beurtheilung der Veränderungen dieses Secrets m. besond. Rücksicht auf die Zwecke d. prakt. Arztes. Zum Gebrauche f. Mediciner u. Pharmaceuten bearb. Bevorwortet v. Prof. Dr. R. Fresenius. Mit 3 lith. Taf., 1 (chromolith.) Farbentabelle u. 24 (eingedr.) Holzschn. 3 sehr verm. u. verb. Aufl. gr. in-8°. (XX u. 372 S.) Wiesbaden, geh., 9 fr. 25.

115. **Ossian Henry.** Traité pratique d'analyse chimique des eaux minérales potables et économiques avec leurs principales applications à l'hygiène et à l'industrie. Considérations générales sur leur formation, leur thermalité, leur aménagement, etc.; fabrication des eaux minérales artificielles. Paris, in-8°, avec 131 fig. intercalées dans le texte, 12 fr.

116. **Pelikan** (Prof. Eug.). Beiträge zur gericht. Medezin, Toxikologie u. Pharmakodynamik. In-8°. (VIII u. 212 S.) Würzburg, geh., 3 fr. 25

117. **Seiche** (Dr. Jos.). Die Moorbäder zu Teplitz-Schönau in Böhmen u. ihre Wirksamkeit bei Lähmungen, Gicht, chronischem Rheumatismus u. den Folgekrankheiten nach schweren Verletzungen. In-8°. (VII u. 40 S.) Teplitz, geh., 2 fr.

118. **Trousseau** (A.) et **Pidoux** (H.). Traité de thérapeutique et de matière médicale. 6e édit. Paris, 2 vol. in-8°, 20 fr.

119. **Vierteljahrsschrift** (Homöopathische). Central-Organ f. die gesammte Homöopathie m. besond. Berücksicht. aller medicin. Hilfswissenschaften hrsg. v. Dr. *C. Müller*. 9 Jahrg. 1858. 4 Hfte. in-8°. (1. Hft. 112 S.) Leipzig. Chaque livr., 3 fr. 25.

120. **Volkmann** (Doc. Dr. Rich.). Bemerkungen üb. einige vom Krebs zu trennende Geschwülste. Mit 2 lith. Kpfrtaf. (Abgedr. aus dem 4 Bd. der Naturforschenden Gesellschaft in Halle.) gr. in-4°. (45 S.) Halle, geh., 2 75.

121. **Wittmaack** (Dr. Thdr.). Handbuch der rationellen Therapie vom heutigen Standpunkte wissenschaftlicher Forschung u. klinischer Erfahrung f. prakt. u. angehende Aerzte bearb. (In ca. 14 Lfgn.) 1. Lfg. gr. in-8°. (S. 1-64.) Leipzig, geh., 1 fr. 35.

122. **Wulfen's** (Frz. Xav. Frhrn. v.). Flora norica phanerogama. Im Auftrage d. zoologisch-botanischen Vereines in Wien hrsg. v. Prof. Dr. *Ed. Fenzlu* u. Capit. Prof. P. *Rainer Graf*. Gr. in-8°. (XIV u. 816 S.) Wien, geh., 24 fr.

123. **Zeitung**, allgemeine homöopathische, hrsg. v. Dr. *V. Meyer*. 56. u. 57. Bd. à 25 Nrn. gr. in-4°. Leipzig, à Bd., 8 fr.

123 *bis*. **Zeitung**, medicinische, Russlands, red u. hrsg. v. den DD. *M. Heine*, *R. Krebel* u. *H. Thielmann*. 15. Jahrg. 1858. 52 Nrn. Imp.-4. St. Petersburg. Par an, 20 fr.

PHILOLOGIE ANCIENNE ET MODERNE.

124. **Beitraege** zur vergleichenden sprachforschung auf dem gebiete der arischen, celtischen u. slawischen sprachen. Hrsg. v. *A. Kuhn* u. *A. Schleicher*. 3 Hft. in-8°. (S. 273-400.) Berlin, 4 fr.

125. **Bibliotheca** græca curantibus *Frid. Jacobs* et *Val. Chr. Fr. Rost*. A. Poetarum vol. XI. Et. s. t. : *Euripidis* tragœdiæ. Recensuit et commentariis in usum scholarum instruxit Prof. *Aug. Jul. Edm. Pflugk*. Vol. 1. Sect. III. cont. : Andromacham. Editio II., quam curavit Reinbold. Klotz. In-8°. (XVI u. 147 S.) Gotha, geh., 2 fr. 50.

126. **Buschmann** (J. C. E.). Die Völker und Sprachen Neu-Mexiko's und der Westseite des britischen Nord-Amerika's dargestellt. (Des mémoires de l'Académie des sciences de Berlin, 1857). 1 vol. in-4°, 206 pp., cart., 8 fr.

127. **Chalamel** (C.). Questions de grammaire recueillies aux examens de la Sorbonne et de l'Hôtel de Ville, de 1852 à 1857, et suivies des réponses à l'usage des aspirants et des aspirantes au certificat d'aptitude et aux brevets de capacité pour l'instruction primaire. Paris, in-12, 2 fr.

128. **Forcellini.** Lexicon totius latinitatis juxta opera R. Klotz, G. Freund, L. Dœderlein, aliorumque recensiones, auctius, emendatius melioremque in formam redactum, curante Doct. Fr. Corradini. Patavii, 1858, 1 vol. in-4°, 4 fr.

129. **Karajan** (Th. G. v.). Zwei bisher unbekannte deutsche Sprachdenkmale aus heidnischer Zeit. Mit 1 (lith.) Schrifttaf. (in Tondr.) (Aus den Sitzungsber. 1857 d. k. Akad. d. Wiss.) In-8°. (20 S.) Wien, geh., 1 fr. 25.

130. **Oratores** attici. Lycurgus, Æschines, Hyperides, Dinarchus, Gorgiæ Lesbonactis, Herodis, Alcidamantis declamationes. Fragmenta oratorum atticorum Gorgiæ Leontini, Antiphontis, Lysiæ, Isocratis, Isæi, Lycurgi, Hyperidis, Dinarchi, Demadis, aliorumque sexaginta, græce, cum translatione reficta a C. Mullero. Accedunt scholiæ in orationes Isocratis, Æschinis, Demosthenis, et index nominum et rerum absolutissimus quem collegit J. Hunziker. T. II. Paris, gr. in-8°, 15 fr.

Scriptorum græcorum bibliotheca. T. XLVIII.

131. **Plutarque.** Vies des hommes illustres. Traduction nouvelle, par A. Pierron. 3e édit. Paris, 4 vol. gr. in-18, 14 fr.

132. **Rodet** (L.). Premiers éléments de la langue anglo-saxonne. 1re partie : abrégé de grammaire. Paris, in-8°, 1 fr. 50.

— Cette publication, comprenant 6 cahiers, sera terminée par une grammaire générale des dialectes germaniques.

133. **Rodet** (L.). Petite grammaire anglo-saxonne. In-8°, 1 fr. 50.

134. **Saggi** di abbreviature sigle e varieta nelle forme delle lettere alfabetiche ricavati dei documenti antichi conservati presso l'I. R. archivio diplomatico in Milano. Milano, 1858, in-8°, 2 fr.

135. **Tacite.** Œuvres complètes. Traduction de C. Louandre. 3e édit. Paris, 2 vol. gr. in-18, 7 fr.

136. **Terentii Andria,** from the Texts of Bentley and Vollbehr : with a Notice of the Life of Terence; an Introduction to the Metres of the Play; Summaries, elucidating the Scenes; and Notes, Grammatical, Etymological, and Explanatory. By Newenham Travers In-12, pp. 120, cloth, 4 fr. 50.

137. **Transactions** of the Philological Society, 1856. In-8°. cloth, 26 fr. 25.

138. **Ulfila** od. die uns erhaltenen Denkmäler der gothischen Sprache. Text, Grammatik u. Wörterbuch. Bearb. u. hrsg. v. Pastor *F. L. Stamm*. In-8°. (XVI u. 472 S.) Paderborn, geh., 6 fr. 75.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, VOYAGES, ARCHÉOLOGIE.

139. **Archivio** storico italiano n° 12. nuova serie tomo VI e Giornale storico degli archivi toscani. 6 fr. 50.

140. **Argenson** (marquis d'). Mémoires et Journal. T. V et dernier, terminé par la table générale des matières. 5 fr.

141. **Armorial** de la noblesse de France publié par une société de généalogistes paléographes, sous la direction de MM. d'Auriac et Acquier. Registre 4. 30 fr.

142. **Barthélemy** (E. de). La Noblesse en France avant et depuis 1789. Paris, gr. in-18, 2 fr.

143. **Berghaus** (Dr H.), Schweden, Norwegen u. Dänemark die drei skandinavischen Reiche. Nebst e. Einleitung zur Kenntnisz Europa's. Berlin, geh., 14 fr.

144. **Castelnau** (F. de). Expédition dans les cinq parties centrales de l'Amérique du Sud, de Rio de Janeiro à Lima, et de Lima à Para, par ordre du gouvernement français, pendant les années 1843 à 1847. 7e partie : Zoologie. Livr. 25 et 26. Paris, in-4°, avec planches.

— La 7e partie, Zoologie, se composera de 3 vol. in-4°, enrichis de 190 pl., et publiés en 30 livr. à 15 fr.

145. **Castille** (H.). Portraits historiques au dix-neuvième siècle. Jules Favre. Paris, in-32, 50 c.

146. **Caumont** (De). Voyaige d'oultremer en Jhérusalem l'an 1418, publié pour la première fois, d'après le manuscrit du Musée britannique, par le marquis de la Grange. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

147. **Chambers** (R.). Domestic Annals of Scotland, from the Reformation to the Revolution. 2 vol. in-8°, 30 fr.

148. **Chartier** (J.) Chronique de Charles VII, roi de France. Nouv. édit., revue sur les manuscrits, suivie de divers fragments inédits, publiée avec notes, notices et éclaircissements, par Vallet de Viriville. T. I. Paris, in-16, 5 fr.

149. **Didier** (C.). 500 lieues sur le Nil. Paris, gr. in-18, 2 fr.

150. **Droz** (J.). Histoire du règne de Louis XVI pendant les années où l'on pouvait prévenir ou diriger la révolution française, précédée d'une notice sur l'auteur par M. E. de Bonnechose. Paris, 3 vol. gr. in-18, 10 fr. 50.

151. **Easton** (J.) and Hough (F. B.). A Narrative of the Causes which led to Philips's Indian War of 1675 and 1676. By John Easton. With other Documents concerning this Event in the Office of the Secretary of State of New York : prepared from the Original, with an Introduction and Notes, by Franklin B. Hough. In-4°, 15 fr.

152. **Edward the Confessor** : Lives of Edward the Confessor. Edited by Henry Richards Luard. In-8°, 10 fr. 75.

153. **Forgeais**. Notice sur des plombs historiés trouvés dans la Seine et recueillis par A Forgeais. Paris, in-8°, 8 fr.

154. **Forster** (J.). Historical and Biographical Essays. 2 vol. in-8°, 26 fr. 25.

155. **Fowler** (G.). Lives of the Sovereigns of Russia. Vol. 1 and 2, in-8°, 26 fr. 25.

156. **Gabourd** (A.). Histoire de France depuis les origines gauloises jusqu'à nos jours. T. X (1515-1574). Paris, in-8°, 6 fr.

157. **Gregg** (T. D.). Mary Tudor, First Queen Regnant of England : an Historical Drama, in 5 Acts. In-8°, sewed, 1 fr. 25.

158. **Hennin**. Les Monuments de l'histoire de France. Catalogue des productions de la sculpture, de la peinture et de la gravure, relatives à l'histoire de la France et des Français. T. IV (1285-1364). Paris, in-8°, 10 fr.

159. **Hornby** (MM.). In and around Stamboul. London, 2 vol. in-8°, 610 pp., cart. en t , 26 fr. 25.

160. **Janer** (F.). Manual de las efemérides y anualidades mas notables desde la créacion hasta nuestros dias, comprendiendo la indicacion historica y cronologica de mas de 9,000 acontecimientos. Paris, in-18, 5 fr.

161. **Knights** of St. John (The) :. with the Battle of Lepanto and the Siege of Vienna. In-12, cloth, 4 fr. 50.

162. **Laib** (Fr.), u. Dr. Fr. Jos. Schwarz. Studien üb. die Geschichte d. christlichen Altars. Hrsg. vom Rottenburger Diözesan-Verein f. christliche Kunst. Mit 16 lith. Bildertaf. u. 1. Farbendr. qu. gr. in-4°. Stuttgart, geh, 8 fr.

163. **Lauzun** (Duc de). Mémoires publiés pour la première fois avec les passages supprimés et les noms propres. Introduction et notes par L. Lacour. 1 vol. in-12, 4 fr.

164. **Leighton Ditson** (G.). The para papers on France, Egypt and Ethiopia. Paris, in-8°, 5 fr.

165. **Manno**. Storia moderna della Sardegna. Firenze, 1858, in-16, 5 fr.

166. **Marguerite de Valois**. Mémoires, suivis des anecdotes inédites de l'histoire de France pendant les seizième et dix-septième siècles, tirés de la bouche de M. le garde des sceaux du Vair et autres, publiés avec notes par L. Lalanne. Paris, in-16, 5 fr.

167. **Merivale** (C.). A History of the Romans under the Empire. Vol. 6, in-8°, 20 fr.

168. **Mill** (J.). The History of British India. 5th edit., with Note and Continuation by Horace Hayman Wilson. Vol. 6, in-12, cloth, 7 fr. 50.

169. **Mone**, Dr. Fridegar, Griechische Geschichte. 1. Bd. A. u. d. T. : System der Entwickelungsgesetze der Gesellschaft, der Volkswirthschaft, d. Staates u. der Cultur d. griechischen Volkes. Chronologisch dargestellt v. der achäischen Wanderung bis zum Untergang d. achäischen Bundes u. der hellenischen Reiche. 1. Lfg. In-8°. Berlin, geh, 1 fr. 35.

170 **Monumenta Habsburgica**. Sammlung v. Actenstücken u. Briefen zur Geschichte d. Hauses Habsburg in dem Zeitraume v. 1473 bis 1576. Hrsg. v. der histor. Commission der kaiserl. Academie der Wissenschaften zu Wien. 1. Abth. A. u. d. T. : Actenstücke u. Briefe zur Geschichte d. Hauses Habsburg im Zeitalter Maximilian's I. Aus Archiven u. Bibliotheken gesammelt u. mitgetheilt v. *Jos. Chmel*. 3. Bd. Lex.-8. Wien, geh, 11 fr. 75.

171. **Müller**. Ægidius Anno II. der Heilige, Erzbischof v. Köln u. dreimaliger Reichsverweser v. Deutschland 1056-1075. Sein Leben, sein Wirken u. seine Zeit nach den Ouellen bearb. In-8°. Leipzig, geh, 6 fr. 75.

172. **Ozanam**. La Civiltà nel V secolo. Introduzione ad una storia della civiltà nei tempi barbari e della solitudine e del monachismo. Lettere del P. A. Angelini. Milano 1858. 2 vol. in-16, 7 fr.

173. **Piper** (Ferd.). Karls d. Grossen

Kalendarium u. Ostertafel aus der Pariser Urschrift hrsg. u. erläutert nebst e. Abhandlg. üb. die latein. u. griech. Ostercykeln d. Mittelalters. Mit 1 Taf. in Steindr. Gr. in-8°. Berlin, geh, 4 fr.

174. **Rawlinson** (G.). The History of Herodotus : a New English Version, with copious Notes and Appendices, illustrating the History and Geography of Herodotus, from the most recent Sources of Information, and Embodying the Chief Results, Historical and Ethnographical, which have been obtained in the Progress of Cuneiform and Hieroglyphical Discovery. 4 vol. in-8°, 22 fr. 50.

175. **Revue numismatique.** 1re série. T. XXI et dernier. 1856. Paris, gr. in-8°, 16 fr.

176. **Ritter** (Carl.), die Erdkunde im Verhältnisz zur Natur u. zur Geschichte d. Menschen, od. allgem. vergleichende Geographie. 18. Thl. 3. Buch : West-Asien. 2. stark verm. u. umgearb. Aufl. A. u. d. T. : Die Erdkunde v. Asien. Bd. IX. Vergleichende Erdkunde d. Halbinsellandes. Klein-Asien. Thl. I. Mit 3 Kpfrtaf. In-8°. Berlin, 18 fr. 75.

177. **Rossmann** (Dr. W.). Betrachtungen über das Zeitalter der Reformation. Mit archivalischen Beilagen. Iena, in-8°, 432 p., br., 8 fr.

178. **Saxonis Grammatici** historia Danica. Rec. et comment. illustr. Episcopus Dr. *P. E. Müller*. Opus morte Mülleri interruptum absolvit Prof. Dr. *J. M. Velschow*. Pars II, prolegomena et notas uberiores complectens, cum 5 tabulis æneis. Kopenhagen, geh., gr. in-8°, 12 fr.

179. **Scherr** (Johs.), deutsche Kultur u. Sittengeschichte. 2. durchgehends umgearb. u. verm. Aufl. In-8°. Leipzig, geh., 8 fr.

180. **Schoolcraft** (H. R.). History of the Indian Tribes of the United States; their Present Condition and Prospects, and a Sketch of their Ancient Status. Published by order of Congress, under the Direction of the Department of the Interior-Indian Bureau. Vol. 6 in-4° (Washington), plates, engravings, woodcuts, maps, etc., cloth, 105 fr.

181. **Tudors and Stuarts.** By a descendant of the Plantagenet. 2 vol., vol. 1. Tudors. London, in-8°, 360 p., cart. en t., 13 fr. 25.

182. **Vehse** (Ed.). Geschichte der deutschen Höfe seit der Reformation. 42 Bd. A. u. d. T. : Geschichte der kleinen deutschen Höfe. 8. Thl. : Die Mediatisirten. In-8°. Hamburg, geh, 5 fr.

183. **Verri** (A.). Vicende memorabili dal 1789 al 1801 precedute da una vita del medesimo di G. A. Maggi. Milano, 1858, vol. 1, in-8°, 5 fr. 50.

184. **Vingtain** (L.). Vie publique de Royer-Collard. Études parlementaires avec une préface par M. A. de Broglie. Paris, gr. in-18, 3 fr.

185. **Varnhagen** (F. A. de). Examen de quelques points de l'histoire géographique du Brésil, comprenant des éclaircissements nouveaux sur le second voyage de Vespuce, sur les explorations des côtes septentrionales du Brésil par Hojeda et par Pinzon, sur l'ouvrage de Navarrete, etc., ou Analyse critique du rapport de M. d'Avezac sur la récente histoire du Brésil. Paris, in-8° avec une carte, 1 fr. 50.

186. **Wilbraham** (F. M.). For and Against; a Domestic Chronicle of the Fifteenth Century. 2 vol. in-12, 722 p., cloth, 13 fr. 25.

SCIENCES MILITAIRES ET MARINE.

187. **Annuaire** du corps de l'intendance, du corps des équipages militaires, du personnel de santé et des officiers d'administration. 1858. Paris, in-8°, 15 fr.

188. **Aster**, weil. General Ernst Ludw. v., nachgelassene Schriften. 3. u. 4. Bd., gr. in-8°. Berlin, 1857-58, geh., 6 fr.

— Inhalt. : 8. Gedanken üb. e. systematische Militair-Geographie. Mit 2. lith. Charten (in gr. fol. u Imp. fol.). Abrisz der Geschichte d. Erziehungswesens. Im Hinblick auf das Bedürfnisz e. Umgestaltung des heutigen Militair-Unterrichts u. Bildungs-Anstalten entworfen. Prix des vol. 1-4, 18 fr.

189. **Baudens** (L.). La Guerre de Crimée, les campements, les abris, les ambulances, les hôpitaux, etc., etc. 2e édition. Paris, gr. in-18, 3 fr.

190. **Bazancourt** (De). L'Expédition de Crimée. L'armée française à Gallipoli, Varna et Sébastopol. Chroniques militaires de la guerre d'Orient. Paris, 2 vol. in-8°, 15 fr.

191. **Beauharnais** (Le prince E. de). Mémoires et correspondance politique et militaire, publiés, annotés et mis en ordre par A. du Casse. T. II. Paris, in-8°, 6 fr.

— L'ouvrage formera 6 à 8 vol.

192. **Graham** (Lieut. col.). The Elements of the art of war. 1 vol. in-8°, avec plans de bat., etc., 9 fr. 50.

TECHNOLOGIE ET AGRICULTURE.

193. **Annales** des conducteurs des ponts et chaussées, recueil de mémoires, docu-

ments et actes officiels concernant le service des conducteurs des ponts et chaussées. 1re partie : Travaux d'art, mémoires et documents. T. I, 1857. Paris, in-8° avec 32 pl.

— Publication mensuelle. France : un an, 10 fr.

194. **Argus** (L') des haras et des remontes, journal de la réforme des abus dans l'intérêt des éleveurs de chevaux, de la cavalerie et de l'agriculture, sous la direction de X. de Nabat. T. XVI, 16e année. Paris, in-8°, 30 fr.

195. **Becker** (M.), Handbuch der Ingenieur-Wissenschaft. 3. Bd. A. u. d. T.: Der Straszen u. Eisenbahnbau in seinem ganzen Umfange u. m. besond. Rücksicht auf die neuesten Constructionen. Ein Leitfaden zu Vorlesungen u. zum Selbstunterrichte f. Wasser-u. Straszenbau-Ingenieure u. andere Techniker. Mit Atlas enth.: 35 gr. Taf. in gr. Fol. 2 verm. u. verb. Aufl. Gr. in-8°. Stuttgart, geh., 23 fr.

196. **Buckman** (J.). The Natural History of British Meadow and Pasture Grasses: with an Account of their Economy and Agricultural Indications. Post in-8°, 72 p., cloth, 3 fr. 75.

197. **Cegielski** (H.), die zweckmäszigsten Ackergeräthe u. landwirthschaftlichen Maschinen ihrer Construction u. Gebrauchsweise beschrieben u. in 156 Abbildgn. (in eingedr. Holzschn.) dargestellt. Posen, in-4°, 86 p., br., 8 fr.

198. **Chapus**. Annuaire du sport en France, guide complet du sportman. Dates des courses. Classement des hippodromes. Liste des chevaux à l'entraînement. Noms des entraîneurs et des jockeys, etc. Chasse. Vénerie française. Le personnel. Chasse à tir. Indication des sociétés de chasse. Géographie cynégétique de France. Vocabulaire de vénerie et de chasse. Traité de chasse à courre. Canotage, etc., etc. Publié sous la direction de M. E. Chapus. Année 1858. Paris, gr. in-18, 2 fr.

199. **Delamarche** (A.). Éléments de télégraphie sous-marine. 1re partie : Route à suivre. — Construction du câble, difficultés électriques. — Construction du câble, difficultés mécaniques. — Émission du câble. — 2e partie : Pose du câble transatlantique entre l'Irlande et Terre-Neuve. Paris, in-8°, 3 fr.

200. **Economista** (L'), Periodico mensile di agricultura, economia, fisica e chimica applicate, tecnologia, strade ferrate, ragioneria e commercio 1858. Nuova serie n° 1. Gennajo. Per l'anno, 45 fr.

201. **Gant** (F. J.). Evil Results of Overfeeding Cattle: a New Inquiry, fully illustrated by Coloured Engravings of the Heart, Lungs, etc., of the Diseased Prize Cattle lately exhibited by the Smithfield Cattle Club. 1857. In-8°, 40 p., cloth, 4 fr. 50.

202. **Gayot** (E.). Le Bétail gras et les concours d'animaux de boucherie. Paris, in-8°, 3 fr. 50.

203. **Glenny** (G.). The Handy Book on Gardening. 1 fr. 25.

204. **Hamm** (W.), die rationelle Zucht, Haltung u. Nutzung der Hühner. Erfahrungen aus der Praxis üb. Aufzucht, Fütterung, Pflege, Mästung der Hühner, Kennzeichen der guten Legehennen u. s. w. Mit 12 Abbildgn. (in eingedr. Holzschn.) Gr. in-8°. Leipzig, geh., 3 fr. 35.

205. **Hartstein** (Ed.), Fortschritte in der englischen u. schottischen Landwirthschaft. 2. Abth. A. u. d. T.: Vom englischen u. schottischen Ackerbau. Tiefcultur. Exstirpator. Weizen- u. Hopfenbau. Nebst 4 lith. Taf. Abbildgn. 2., verb. u. verm. Aufl. In-8°. Bonn., geh., 4 fr. 75.

206. **Inventor** (The) **Illustrated**. Vol. 1, folio, cloth, 16 fr 25.

207. **Kemp** (E.). How to lay out a Garden: intended as a General Guide in Choosing, Forming, or Improving an Estate (from a Quarter of an Acre to a Hundred Acres in Extent); with Reference to both Design and Execution. 2d edit. greatly enlarged, and illustrated with numerous Plans, Sections, and Sketches of Gardens and Garden Objects, post in-8°, 433 p., cloth, 15 fr.

208. **Morawitz** (Mor.), die Strassen- u. Eisenbahncurve. Eine Sammlung neuester Tabellen zum Behufe d. Bogenaussteckens nach e. schnellen, in allen Fällen — namentlich bei Gebirgsbanen — prakt. anzuwendenden Methode. Mit e. einleitenden Gebrauchsanweisg., mehreren Formeln u. in den Text gedr. Holzschn. In-8°. Reichenberg, geh., 2 fr. 50.

209. **Rankine** (W. J. M.). A Manual of Applied Mechanics, with numerous Diagrams. Post in-8°, p. 630, cloth, 15 fr. 75.

— Tirage à part de l'Encycl. Métrop.

210. **Regnault** (J.). Manuel des conducteurs des ponts et chaussées et des agents voyers, rédigé d'après le programme officiel des études mathématiques. 2e édit. Paris, in-8°, avec 12 pl., 7 fr.

211. **Schnee's** (G. H.). Handbuch der Landwirthschaft in alphabetischer Ordnung. Neu bearb. Architekt Prof. *Ahlburg*, Pfr. *Dzierzon*, Prof. *Fischbach*, Prof. Dr. *Langethal*, Garteninsp. *Lucas*, Prof. *P. Müller*, Prof. Dr. *Rueff*, Dr. *Stohmann* u. Wiesenbaumstr. *Vincent*. Mit zahlreichen Illustr. (in eingedr Holzschn.) 1 Lfg.. Gr. in-4°. Braunschweig, geh., 2 fr. 50.

212. **Traube** (Mor.), Theorie der Fermentwirkungen. In-8°. Berlin, geh., 3 fr. 25.

213. **Valicourt** (E. de). Nouveau manuel complet du tourneur, ou Traité théorique et pratique de l'art du tour, contenant la manière de tourner les bois, les pierres et les métaux, et les notions de forge, d'ajustage et d'ébénisterie. Paris, 2 vol. in-18, 495 p., planches et atlas, 12 fr.

214. **Vose** (G. L.). Handbook of Railroad Construction for the Use of American Engineers; containing the necessary Rules, Tables, and Formulæ for the Location, Construction, Equipment, and Management of Railroads, as built in the United States, with 150 Illustrations. New-York, in-8°, 480 p., cloth, 22 fr. 50.

215. **Warder** (J. A.). Hedges and Evergreens. A complete Manual for the Cultivation, Pruning, and Management of all Plants suitable for American Hedging, especially the Maclean or Osage Orange; fully illustrated with engravings of Plants, Implements, and Processes, to which is added a Treatise on Evergreens, their different varieties — their Propagation, Transplanting, and Culture in the United States. New-York, in-8°, 292 p., cloth, 8 fr. 25.

216. **Williams** (C. W.). Considérations chimiques et pratiques sur la combustion du charbon et sur les moyens de prévenir la fumée. Traduit de l'anglais par D. B. Christave, lieutenant de vaisseau. Publié sous les auspices de S. E. l'amiral Hamelin, ministre de la marine, avec l'autorisation de l'auteur. Paris, in-8°, 324 p., figures dans le texte, 7 fr.

217. **Wright** (W.). Fishes and Fishing: Artificial Breeding of Fish, Anatomy of their Senses, their Lives, Passions, and Intellects; with Illustrative Facts. In-12, 380 p., cloth, 6 fr. 25.

BELLES-LETTRES ET BEAUX-ARTS.

218. **Achard** (A.). La Robe de Nessus. Paris, gr. in-18, 1 fr.

219. **Babou** (H.). Les Païens innocents, nouvelles. Paris, in-12, 3 fr.

— La Gloriette. — Le Curé de Minerve. — Le Dernier flagellant. — Jean de l'Ours. — Pierre Azam. — La Chambre des belles saintes.

220. **Bautain**. La Belle saison à la campagne. Conseils spirituels. 2e édit. Paris, in-18, 3 fr. 50.

221. **Blætter** für Musik, Theater u. Kunst. Red. u. hrsg. v. *L. A. Zellner*. 4. Jahrg. 1858. 104 Nrn. In-fol. Wien, 21 fr. 50.

222. **Blætter, westdeutsche.** Wochenschrift f. geselliges Leben, Litteratur u. Kunst. Hrsg. v. *Levin Schücking* u. *O. v. Schorn*. 1. Jahrg. 1858. April bis Decbr. 39 Nrn. Mit artistischen Beilagen. Gr. in-4°. Düsseldorf, 12 fr.

223. **Bussy-Rabutin.** Correspondance avec sa famille et ses amis (1666-1693). Nouvelle édition, revue sur les manuscrits et augmentée d'un très-grand nombre de lettres inédites, avec une préface, des notes et des tables, par L. Lalanne. T. I (1666-1671). Paris, gr. in-18, 3 fr. 50.

— L'ouvrage aura 2 vol.

224. **Carl August's** erstes Anknüpfen mit Schiller (*Von Emilie v. Gleichen-Russwurm.*) Gr. in-8°. Stuttgart, 1857, geh., 1 fr.

225. **Cervantès-Saavedra** (M. de). Nouvelles, traduites et annotées par L. Viardot, nouv. édit. 1 vol., 2 fr.

226. **Chabrillan** (Mme de C.). Les Voleurs d'or. Paris, gr. in-18, 1 fr.

227. **Châteaubriand.** Œuvres, Mélanges. Paris, gr. in-18, 1 fr.

228. **Colombey** (C.). Ruelles, Salons et Cabarets. Histoire anecdotique de la littérature française. Paris, in-16, 2 fr.

— Un Caprice d'abbé. — Le Chevalier de l'Araignée. — Poëtes de cabarets: les Impies et les Goinfres. — Le Père la Luxure. — Richelieu et ses collaborateurs. — Une Mascarade chez Sapho. — L'abbé Malotru. — De Scarron à Gui Patin. — Mézerai et son compère le cabaretier. — Santeuil et Arlequin.

229. **Conscience** (H.) Scènes de la vie flamande, traduction de L. Wocquier. 1re série: Ce que peut souffrir une mère. Le Conscrit. Le Gentilhomme pauvre. T. 1. Paris, in-18, 1 fr.

230. **Conscience** (H.). Le Fléau du village. — Le Bonheur d'être riche. Traduction de L. Wocquier. Paris, in-18, 1 fr.

231. **Contes** (Les) rémois, par M. le comte de C.... Dessins de E. Meissonnier. 3e édit. Paris, in-8°, 245 p., 20 fr.

— Il a été tiré 40 exempl. sur papier de Hollande, avec les 34 dessins de Meissonnier, imprimés sur papier de Chine. Édition d'amateur. Prix, 60 fr.

232. **Copping** (E.). Aspects of Paris. Post in-8°, 260 p., cloth, 9 fr. 50.

233. **Cummins** (Miss). Mabel Vaughan, traduite de l'anglais par Mme H. Loreau. 1 vol. gr. in-18, 2 fr.

234. **Danse macabre.** La grant danse macabre des homes et des femes avec les dis des trois mors et trois vifs, le débat du corps et de lame, la complainte de lame

damnée et lenseignement pour bien vivre et bien mourir. Nouvellement imprimé à Paris. Paris, in-16, 87 figures gravées sur bois, 24 fr.

Collection de poésies, romans, chroniques, etc., publiée d'après d'anciens manuscrits et d'après des éditions des quinzième et seizième siècles. 24e livraison.

235. **Dante Alighieri.** Il Canzoniere annotato et illustrato da P. Fraticelli, aggiuntovi le rime sacre e le poesie latine dello stesso autore. Firenze, 1856, in-16, 4 fr. 50.

236. **Delatouche.** Panthéon dramatique. Théâtre historique national. — Le Mariage du roi des sots. — La Cote des amants. Paris, gr. in-18, 1 fr.

237. **Desnoyers** (L.). Les Mésaventures de Jean Paul Choppart. 5e édit. Paris, gr. in-18, 1 fr.

238. **Ducange** (V.). Agathe ou le Petit vieillard de Calais, et Thérèse ou l'Orpheline de Genève. Paris, in-4°, 60 c.

239. **Du Puget** (Mlle R.). Petits contes pour les enfants de trois à sept ans, traduits librement de diverses langues. Le Perroquet. Les Deux frères. Betzy. Paris, 2 cahiers, chaque 50 c.

240. **Easton**, and is Inhabitants; or, Sketches of Life in a Country Town. Post in-8°, 332 p., cloth, 13 fr. 25.

241. **Elisabeth.** Eine Geschichte, die nicht mit der Heirath schlieszt. Von der Verf. des « Tagebuchs e. armen Fräuleins. » (*Maria Nathusius.*) 2 Bde. 2 Aufl. In-8°. Halle, geh., 7 fr.

242. **Erzæhlungen** v. der Verf. v. « Martha die Stiefmutter, etc. » (*Maria Nathusius.*) 5. u. 6. Hft. In-8°. Halle, 2 fr. 50.

— Liv. 1-6, 6 fr. 50.

243. **Falstaff** (Sir J.), The Life of. Illustrated by George Cruikshank, with a Biography of the Knight from Authentic Sources. By Robert B. Brough. In-8°, 190 p., cloth, 15 fr. 75.

244. **Féval** (P.). Rollan pied de fer. — Favas et Bois-Rosé. — Les Armuriers de Tolède. — La Boîte d'or. — Quandoquidem. Paris, in-4° à deux col., 50 c.

245. **Foa** (E.). Les Enfants illustres, contes historiques, revus et corrigés. Paris, in-8°, fig. noires, 4 fr., color., 6 fr.

— Jeanne d'Arc. — Guttenberg. — Gustave Wasa. — Sixte-Quint. — Rubens. — Gassendi. — Catherine Ire. — Mozart.

246. **Freytag** (G.). Soll und Haben. Roman in 6 Buchern. 7e édit. en 2 vol. in-18, 969 p. Leipzig, br., 5 fr. 35.

247. **Games** for all Seasons; consisting of In-Door and Out-Door Sports, Athletic Exercises, Fire-side Amusements for Winter Evenings, Chess, Draugths, Backgammon, Riddles, Puzzles, Conundrums, Magic and Legerdemain, Fireworks, etc. : a Sequel to Parlour Pastime. Sq. in-16, 206 p., cloth, 4 fr. 50.

248. **Gibson** (D. C.). The Struggles of a Young Artist : being a Memoir of David C. Gibson. By a Brother Artist. In-12, 182 p., cloth, 4 fr. 50.

249. **Gringore.** Œuvres complètes réunies pour la première fois par MM. C. d'Héricault et A. de Montaiglon. T. I. OEuvres politiques. Paris, in-16, 5 fr.

250. **Hervé** (F. D') Le Panthéon et temple des oracles où préside Fortune, dédié au roi. Nouv. édit., revue sur le manuscrit de l'auteur. Paris, in-16, 5 fr.

251. **Herzen** (Alex.), gesammelte Erzählungen. 2. Thl. In-8°. Hamburg, geh., 4 fr.

— *Inhalt :* Unterbrochene Erzählungen. Aus d. Russ. übers. von *Malvida* v. *Meysenbug.*

252. **Houssaye** (A.). L'Amour comme il est. Paris, gr. in-18, 1 fr.

253. **Houssaye** (A.) Galerie flamande et hollandaise. Paris.

— L'ouvrage comprend 132 pl. gravées, tirées sur papier de Chine, et 8 feuilles de texte in-fol. Il se publie en 70 livraisons à 1 fr. 50.

254. **Jacob** (P. L.). Curiosités de l'histoire de France. Paris, in-16, 2 fr.

— La Fête des fous. — Le Roi des Ribauds. — Les Francs-Taupins. — Les Fous des rois de France. — Le Journal de la santé de Louis XIV, etc.

255. **James.** Leonora d'Orco, par James. Roman anglais traduit par Mme de Morvan. Paris, gr. in-18, 2 fr.

256. **Jugend-Album.** Blätter zur angenehmen u. lehrreichen Unterhaltung im häusl. Kreise. Von Aurelie; Adf. Bube; Mart. Claudins; Aug. Corrobi u. A. Mit vielen Bildern. Jahrg. 1858. 12 Hfte. Gr. in-8°. Stuttgart, par an, 10 fr.

257. **Jungfer,** die alte. Eine Erzählung v. der Verf. d. « Tagebuchs e. armen Fräuleins. » (*Maria Nathusius.*) 2. Aufl. In-8°. Halle, geh., 2 fr.

258. **Kœhler** (Louis), systematische Lehrmethode f. Clavierspiel u. Musik. Theoretisch u. praktisch dargelegt. 2 Bd. Enthaltend Musiklehre : Tonschriftwesen — Metrik — Harmonik. Gr. in-8°. Leipzig, geh., 14 fr.

— Prix du 1er vol., 8 fr.

259. **Kunstwerke u. Geræthschaften d. Mittelalters u. der Renaissance.** Hrsg. v. *C, Becker* u. *J. H. v. Hefner-Alteneck.* 25. Hft. In-4°. Frankfurt a. M. Chaque livr. 10 fr. 75.

260. **Lady's** (A.) Diary of the Siege of Lucknow : written for the Perusal of Friends at Home. In-12, 212 p., cloth, 5 fr. 75.

261. **La Tour du Pin** (Mme de). Les Amours purs, nouvelles. Paris, gr. in-18, 3 fr.

— Eloïne. — Blanche de Verneuil. — La Croix des grèves. — Sylvine Legallet. — Pastorine. — Sœur Cécile.

262. **Likes** and Dislikes : some Passages in the Life of Emily Marsden ; a Tale. In-12, 400 p., cloth, 7 fr. 50.

263. **Maistre Hambrelin**, serviteur de maistre Aliborum, cousin germain de Pacolet. Paris, in-16, 3 fr.

— Collection de poésies, romans, chroniques, etc., publiée d'après d'anciens manuscrits et d'après des éditions des quinzième et seizième siècles. 23e livraison.

264. **Marggraff** (Herm.), Hausschatz der deutschen Humoristik. Mit literar-historischen Einleitungen. 1. u. 2. Lfg. Gr. in-8°. Leipzig, geh., à 1 fr. 35.

265. **Martin's** Illustrated Milton's Paradise Lost. The Largest Paper and Plates, imperial in-4°. Part. 1, containing 2 of Martin's plates and letterpress, 32 p., 6 fr. 25.

— The Library imperial in-8°. Part. 1, containing 2 of his smaller plates and letterpress, 32 p., 2 fr. 50.

266. **Melville** (Clara). A Life both Strange and True. Not a tale of Fiction, but of Life, Real and Earnest. 1 vol. gr. in-8°, 4 fr. 50.

267. **Mémoires de Lutfullah**, gentilhomme mahométan, traduit de l'anglais. Paris, gr. in-18, 3 fr. 50.

268. **Memorial** of an Only Daughter. By her Mother, the Authoress of " Shadyside. " In-12, 300 p., cloth, 4 fr. 50.

269. **Mortemart-Boisse** (Le baron de). La Vie élégante à Paris. 2e édit. 1 vol. gr. in-18, br., 3 fr. 50.

270. **Musik-Zeitung**, niedehrreinische, f. Kunstfreunde u. Kunstler. Hrsg. v. Prof. *L. Bischoff.* 6. Jahrg. 1858 à 52 Nrn. Gr. in-4°. Koln. Par an, 16 fr.

271. **One-and-Twenty** : a Novel. By the Author of " Wildflower ". 3 vol. post in-8°, 900 p., cloth, 39 fr. 50.

272. **Pasqualigo**, C. Raccolta di Proverbi veneti. Venezia, 1857, vol. 1, in-16, 2 fr.

273. **Picci** (G.). Compendio della Guida allo studio delle belle lettere; ad uso delle scuole elementarii maggiori e reali. 2a ediz. Milano, 1858, in-16, 4 fr.

274. **Pinacoteca** veneta, ossia Raccolta dei migliori dipinti delle chiese di Venezia. Illustrati da F. Zanotto. Venezia, 1858, fasc. 1°. in-8°, con rami in corso di stampa, 2 fr. 50.

275. **Plock** (C.), Ornamente in neuen Styl entworfen u. ausgeführt unter Mitwirkg. v. J. Offinger. 1. Hft. gr. in-fol. Carlsruhe, 5 fr. 35.

276. **Rammler's** (Otto Frdr.). Universal-Briefsteller, od. Musterbuch zur Abfassung aller in den allgemeinen u. freundschaftl. Lebensverhältnissen, sowie im Geschäftsleben vorkommenden Briefe, Documente u. Aufsätze. Ein Hand- u. Hülfsbuch f. Personen jedes Standes. Nebst 3 Zugaben u. e. Anhang. 33. umgearb. u. v. Neuem stark verm. Aufl. Gr. in-8°. Leipzig, geh., 3 fr. 35.

277. **Reid** (Magne). The War Trail; or, the Hunt of the Wild Horse. In-12, 420 p., cloth, 2 fr. 50.

278. **Reybaud** (L.). Ce qu'on peut voir dans une rue, impressions d'un gardien de Paris. Paris, gr. in-18, 1 fr.

279. **Roman de Edipus.** Sensuyt le roman de Edipus, fils du roi Lagus, lequel Edip' tua son père, et depuis espousa sa mère, et en eut quatre enfants; et parle de plusieurs choses excellentes. Paris, in-16, 15 fr.

— Collection de poésies, romans, chroniques, etc., publiés d'après d'anciens manuscrits et d'après des éditions des quinzième et seizième siècles. 22e livraison.

280. **Rückerinnerungen** aus einem Mädchenleben. Von der Verf. d. « Tagebuchs e. armen Fräuleins. » (*Maria Nathusius.*) 2. Aufl. in-8°. Halle, geh., 1 fr. 75.

281. **Ruskin** (J.). Notes on some of the Principal Pictures exhibited in the Rooms of the Royal Academy; the Old and New Societies of Painters in Water Colours, the Society of British Artists, and the French Exhibition. No. 4. 1858. In-8°, 64 p., sewed, 1 fr. 25.

282. **Scheyrer** (Ludw.), die Schriftsteller OEsterreichs in Reim u. Prosa auf dem Gebiete der schönen Literatur; aus der ältesten bis auf die neueste Zeit. Mit biografischen Angaben u. Probenaus ihren Werken. In-8°. Wien, geh., 8 fr.

283. **Ségur** (Mme de). Les Petites filles modèles. Ouvrage illustré de 20 vign. par Bertall. Paris, gr. in-18, 2 fr.

284. **Soulié** (F.). Confession générale. Paris, 2 vol. gr. in-18, 2 fr.

285. **Souvestre** (E.). Les Derniers Bretons. Nouv. édit. Paris, 2 vol. gr. in-18, 2 fr.

286. **Sue** (E.). Les Secrets de l'oreiller. Paris, 4 vol. gr. in-18, 14 fr.

287. **Tabarin.** OEuvres complètes. 2 vol., 10 fr.

288. **Tasso** (T.). Dialoghi, a cura di C. Guasti. Firenze, 1858. Vol. 1, in-16, 5 fr.

289. **Thackeray** (W.). Histoire de Pendennis. Roman anglais, traduit par E. Scheffter. Paris, 3 vol. gr. in-18, 6 fr.

290. **Univers** (L') **illustré**. Paris, gr. in-4°, 8 p., 3 col., 4 grav.

— Ce journal paraît tous les samedis à partir du 22 mai 1858. Chaque numéro contient 8 p. in-4°, 4 de texte et 4 de gravures. Prix de l'abonnement : un an, 10 fr.

291. **Warner** (B.). The Coquette : a Novel. Post in-8°, boards, 2 fr. 50.

292. **Wendt** (Rich.), Iarolasch Episoden aus dem Leben in Ruszland. 1 Thl. In-8°. Hamburg, geh., 4 fr.

293. **Wilson's** Tales of the Borders, and of Scotland; Historical, Traditionary, and Imaginative: with a Glossary, Revised by Alexander Leighton. New edit. Vol. 11, 12. Manchester. 284 p., boards, à 2 fr.

294. **Winterfeld** (A. v.), ein Spazierritt nach Jütland. Campagne-Bilder. Gr. in-16. Berlin, geh., 2 fr.



Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.

LE ROLE DE L'ALLEMAGNE

DANS LES MODERNES EXPLORATIONS DU GLOBE.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Les explorations savantes de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France.

LA SYRIE ET LES TERRES BIBLIQUES.

I.

La seconde moitié du dernier siècle a marqué une ère capitale dans l'histoire des explorations du globe. Les temps antérieurs avaient vu s'accomplir de grandes découvertes et fourni de nombreuses reconnaissances, trop rapides et trop étendues pour avoir été bien approfondies; avec le dix-huitième siècle seulement a commencé la période des explorations véritablement scientifiques. Ce progrès fut le résultat naturel du développement des sciences physiques et astronomiques. A mesure que les méthodes d'observation se perfectionnèrent, secondées par des instruments d'une plus grande précision, on sentit davantage le besoin, en même temps qu'on eut de plus en plus la possibilité d'étudier avec plus de rigueur une foule d'objets qu'on s'était borné jusqu'alors à signaler sommairement et un peu à l'aventure. Les académies qui s'étaient élevées dans les diverses parties de l'Europe contribuèrent puissamment, par leurs instructions, à cette direction nouvelle imprimée aux recherches des voyageurs. Des observations astronomiques, plus sûres et plus nombreuses, jalonnèrent avec certitude les grands contours et les détails intérieurs des continents. Un instrument nouveau, le baromètre, fournit le moyen de déterminer les hauteurs, tant absolues que relatives, des différentes parties d'un pays, et on put ainsi pour la première fois se former une idée juste de la configuration

extérieure, des grands mouvements de terrain, en un mot du relief d'une région. Cette notion précise du relief du sol, dont les anciens, bornés au seul témoignage des sens, n'avaient jamais eu qu'une idée très-vague et très-générale, est devenue un des éléments essentiels de l'étude physique du globe, aussi bien que de l'étude comparée des races humaines et des conditions diverses de leur développement. En même temps que les sciences physiques et astronomiques, les sciences historiques et la philologie comparée avaient fait aussi de grands progrès, qui ont réagi de la manière la plus fructueuse sur les investigations des voyageurs. On a appris à étudier sous des rapports nouveaux l'homme des différents climats, et on a apporté dans cette étude agrandie une plus grande rigueur scientifique. On a recherché avec plus de soin et de critique les documents écrits de la littérature des peuples; on a mieux étudié les monuments et les inscriptions; on est entré avec un sentiment plus vrai dans l'esprit, dans les institutions, dans toutes les conditions sociales des nations étrangères. Ce que le progrès général des études a donné, en un mot, de force nouvelle aux voyageurs de notre époque, les voyageurs à leur tour l'ont rendu largement aux sciences physiques, historiques et philologiques, par la masse énorme de faits nouveaux qu'ils y ont apportée. Les régions tropicales de l'Amérique, l'Inde, l'Égypte, l'Assyrie, peuvent nous dire ce que les voyageurs ont fait pour la restitution de tant de pages oubliées ou perdues des anciennes annales de l'humanité.

C'est surtout aux explorateurs contemporains que sont dues ces grandes découvertes qui ont tant élargi l'horizon de nos connaissances historiques; mais déjà quelques voyageurs du dernier siècle étaient entrés dans cette voie. L'Allemagne peut se glorifier d'avoir vu naître le premier de tous, le célèbre Carsten Niebuhr, père de l'illustre historien. L'expédition en Arabie (de 1761 à 1767), dont Niebuhr fut le dernier survivant et l'historien, fut une expédition tout allemande, quoique défrayée par la munificence du roi de Danemark, Frédéric V. Provoquée, dans un but principal d'exégèse biblique, par le professeur Michaëlis de Gœttingue, et munie d'excellentes instructions auxquelles avaient eu part plusieurs des académies de l'Europe, cette mission répondit dignement à ce qu'on avait attendu d'elle. C'était la première qui eût été préparée avec cet apparat scientifique, et ainsi formée d'une association d'hommes spéciaux réunis dans une pensée commune[1];

[1] En tête des *Questions* rédigées par Michaëlis, on trouve des *instructions* dressées par ordre de Frédéric V, et dont la sage prévoyance serait digne de servir de modèle dans toutes les entreprises analogues.

aussi la relation de Niebuhr est-elle restée à plusieurs égards le livre capital sur l'Arabie, même après celles de Burckhardt et des autres explorateurs savants de notre époque.

Après le voyage d'Arabie, le dix-huitième siècle vit s'organiser d'autres expéditions, soit collectives, soit individuelles, inspirées par le même esprit et qui ont toutes laissé de grands résultats dans la science. Il y eut alors dans toute l'Europe une impulsion géographique fort remarquable. C'est dans ce temps que l'astronome La Caille se rend au Cap; que Chabert, Le Gentil, Courtanveaux, Fleurieu, Verdun et Pingré, parcourent différentes mers pour la solution de problèmes utiles à la navigation et à l'astronomie; que Chappe d'Auteroche, au nom de l'Académie des sciences de Paris, va en Sibérie et en Californie. C'est aussi à la même époque (de 1768 à 1774) que Samuel Gmelin, Pallas, Georgi, Guldenstaedt et d'autres naturalistes, Allemands d'origine pour la plupart, sillonnent dans toutes les directions les immenses provinces de l'empire de Russie, par ordre de la grande Catherine et avec les instructions de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg (qui était elle-même une académie à peu près tout allemande), pour en étudier les productions naturelles, la géographie et les populations. C'est à cette époque enfin qu'appartiennent les trois grandes expéditions nautiques commandées par le capitaine Cook (de 1768 à 1780), expéditions mémorables qui ont, à bien dire, créé la géographie du monde océanique, en donnant à la carte du grand Océan la presque totalité des archipels de la Polynésie. Ajoutons qu'un des résultats les plus intéressants du second voyage (celui de 1772) fut la relation particulière de l'Allemand Johan Reinhold Forster, le naturaliste de l'expédition, dont l'attention, outre les produits de la nature et les phénomènes physiques, s'était portée spécialement sur l'étude des races humaines.

D'autres souvenirs encore méritent d'être rappelés. C'est le chevalier Bruce (1769-72), qu'on a tour à tour exalté ou rabaissé outre mesure, mais qui, au total, malgré ses exagérations et ses inexactitudes plus ou moins volontaires, n'en a pas moins laissé un tableau fidèle de la vie abyssine, avec un riche appendice d'histoire naturelle, et de très-bonnes déterminations astronomiques. C'est Mungo-Park, type accompli de l'excellent explorateur, s'ouvrant par son énergie de nouvelles routes à travers des contrées inconnues. C'est Volney, dont la relation d'Égypte et de Syrie (1783-85) est restée un modèle d'exposition méthodique. Nous ne rappelons que les plus éminents parmi ces glorieux champions de la science moderne dans la carrière des explorations géographiques.

Mais un nom resplendit au-dessus de tous ces noms : c'est celui d'ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

Alexandre de Humboldt n'appartient pas seulement à la Prusse qui l'a vu naître ; son nom, comme celui de tous les hommes d'un génie universel, est devenu le patrimoine commun de l'Europe intellectuelle. Nul avant lui n'avait réuni au même degré toutes les connaissances où il nous est donné d'atteindre dans l'immense domaine de la nature. Aucune partie du savoir humain ne lui est, on peut dire, étrangère, et il est allé au fond de chaque science comme si sa puissante intelligence s'y était concentrée tout entière. C'est l'Aristote des temps modernes, mais dominant le chef de l'École péripatéticienne de toute la supériorité de la science actuelle sur la science des anciens. L'homme, et son organisation, et ses destinées historiques ; la terre et ses productions, le ciel et ses phénomènes, il a tout vu, tout scruté, tout comparé. Il a visité les deux continents, il a parcouru tous les climats, il a étudié l'homme à tous les degrés de l'échelle sociale. Ses écrits ont touché à tout, comme ses observations et ses expériences, et il a laissé dans tous un lumineux sillon. Soit qu'il raconte, dans un récit plein de mouvement et d'incidents, ses courses multipliées dans les régions équatoriales du nouveau monde [1], ou qu'il en décrive les phénomènes physiques et la splendide végétation [2] ; soit qu'il recherche les origines des nations mexicaines et de leur civilisation [3], ou qu'il retrace les phases de la découverte de l'Amérique [4] ; soit qu'il peigne à larges traits les grands tableaux de la nature tropicale [5], ou qu'il étudie les

[1] *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent.* Paris, 1814 et années suivantes, 3 vol. grand in-4°, ou 13 vol. in-8°, avec un atlas géographique et physique, et un atlas pittoresque portant le titre spécial de *Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique* (le quatrième et dernier volume de la grande édition, qui devait former quatre volumes de l'édition in-8°, n'a malheureusement pas été publié). — Il faut ajouter à la relation historique la partie zoologique et ethnographique (*Recueil d'observations de zoologie et d'anatomie comparée*), et la partie astronomique (*Recueil d'observations astronomiques, rédigées par Oltmanns*), qui forment chacune deux volumes in-4°.

[2] *Plantes équinoxiales*, in-folio. — *Monographie des mélastomes*, in-folio. — *Nova genera et species plantarum*, in-folio. — *Mimoses et autres plantes légumineuses du nouveau continent*, in-folio. — *Essai géognostique sur le gisement des roches dans les deux hémisphères*, 1823, in-8°.

[3] *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne ;* Paris, 1811, 2 vol. in-4°, avec un atlas, ou 5 vol. in-8°. — Il faut y joindre l'*Essai politique sur l'île de Cuba*, 2 vol. in-8°.

[4] *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent ;* Paris, 1836, 5 vol. in-8°.

[5] *Ansichten der Natur,* 1808, in-8°, traduit en français par M. Eyriès, sous le titre

lois complexes de la distribution de la chaleur à la surface du globe[1]; soit qu'il décrive, en grande partie d'après ses propres observations, la configuration jusque-là mal comprise de l'Asie intérieure, depuis la remarquable dépression dont le fond est occupé par la mer Caspienne, jusqu'aux régions alpines de l'Altaï et de l'Himâlaya[2]; ou bien, enfin, dernier couronnement de ces travaux immenses, qu'embrassant l'univers entier du regard et de la pensée, et se plaçant en quelque sorte face à face avec la nature, il expose avec lucidité, dans le tableau le plus vaste que l'intelligence de l'homme ait jamais conçu, les lois qui président à la vie universelle[3] : dans tous ces écrits, dont chacun représente une phase de la vie active du voyageur ou de la vie contemplative du philosophe, on retrouve tour à tour l'érudition profonde de l'historien et du géographe, le vaste savoir du physicien, du naturaliste et de l'astronome, et partout la force intellectuelle d'un génie qui ne s'est élevé à cette universalité de connaissances que parce qu'il en a vu nettement l'enchaînement et les rapports.

II.

Il y a chez les peuples, comme chez les individus, des propensions marquées, une disposition prédominante qui résulte de la position géographique, de l'éducation, de la direction habituelle des esprits vers un objet particulier, et qui constituent ce qu'on nomme le *caractère*. Le caractère des peuples, comme celui des individus, se reflète dans la vie intellectuelle et scientifique aussi bien que dans la vie commune; on en reconnaît l'influence même dans l'histoire des explorations géographiques, si l'on met en regard les relations dues aux diverses nations de l'Europe.

Il en est deux surtout, l'Angleterre et l'Allemagne, qui présentent sous ce rapport un contraste tout à fait prononcé. Les Anglais sont par position la nation exploratrice par excellence, continuant en ceci le

de *Tableaux de la nature*, 2 vol. in-12. — La dernière édition de ce livre (1849), publiée simultanément en allemand, en français et en anglais, est très-augmentée.

[1] *Mémoire sur les lignes isothermes*, 1811.

[2] *Fragments de zoologie et de climatologie asiatiques*, 1831, 2 vol. in-8°. — *Asie centrale*, 1843, 3 vol. — La relation de M. de Humboldt à l'Altaï a été rédigée par M. Rose, un de ses compagnons de voyage : *Reise nach dem Ural, dem Altai und dem Kaspischen Meere*, 1829, *von* A. v. Humboldt, G. Ehrenberg, *und* G. Rose; Berlin, 1837, 2 vol. in-8°.

[3] *Cosmos, Esssai d'une description physique du monde*, 1846 à 1857, 4 vol. in-8°.

rôle qui a de tout temps appartenu aux grandes nations maritimes. Comme elle a saisi le sceptre du commerce universel, l'Angleterre en est venue à regarder l'univers comme son domaine; ce n'est pas trop, pour écouler la production gigantesque de ses innombrables machines, d'avoir le marché du monde entier. Chez un pareil peuple, on comprend que visiter les contrées étrangères pour en étudier à la fois les besoins et les ressources, et y nouer des relations politiques favorables à ses intérêts commerciaux, soit devenu une nécessité nationale. Aussi est-ce là le caractère dominant des relations de ses voyageurs, comme c'est le but principal de leurs entreprises. Certes l'Angleterre peut citer, et en très-grand nombre, des explorateurs excellents, et la plus large part lui appartient incontestablement dans l'immense extension des connaissances géographiques depuis un siècle; mais il est certain que ce qu'elle recherche et ce qu'elle encourage avant tout, c'est le fait actuel, le fait matériel et palpable, qui peut se réduire en chiffres et qui représente une exploitation. Et ceci n'est pas seulement le caractère dominant de ses voyageurs : on retrouve le même esprit dans ses institutions scientifiques. Ceci n'est ni un reproche ni une critique, c'est un fait que nous constatons, et dont nous reconnaissons volontiers le résultat utile à beaucoup d'égards. Mais ce qu'il faut reconnaître aussi, c'est qu'en Angleterre l'étude spéculative, la recherche de pure érudition, occupe une place très-subordonnée dans l'estime générale et dans la préoccupation des esprits. Ailleurs, en France, par exemple, et en Allemagne, la pensée moins exclusive se reporte plus volontiers vers les choses du passé; aussi est-ce là qu'est la véritable patrie des études savantes et des grands travaux d'érudition. Il y a même une chose incontestable, bien que l'Angleterre ne l'avoue pas volontiers : c'est que dans le nombre des grandes explorations géographiques qu'elle a provoquées ou défrayées, quelques-unes des plus remarquables, celles notamment qui de nos jours ont donné les plus beaux résultats, et qui marqueront le plus dans l'histoire scientifique de notre époque, ont été exécutées non par des régnicoles, mais par des étrangers, presque toujours par des Allemands. Il suffit de rappeler la récente expédition de l'Afrique centrale, toute commerciale à son origine, mais à laquelle les investigations du docteur Barth ont donné une si grande valeur scientifique. Nous aurons à en citer d'autres dans le cours de notre étude.

L'instruction forte et variée que donnent les universités allemandes est en effet bien propre à former d'excellents voyageurs. Pour bien voir, il faut beaucoup savoir. Il faut aussi faire une part considérable

à l'influence que l'exemple et le nom de M. de Humboldt ont eue sur les explorateurs en général et la direction de leurs recherches. C'est beaucoup de s'inspirer d'un grand modèle, même quand on n'a pas l'espoir d'atteindre à sa hauteur.

Il est d'ailleurs des natures d'élite qui tendent d'elles-mêmes à sortir de la ligne commune; et c'est la gloire de la studieuse Allemagne d'avoir produit, depuis un demi-siècle, plusieurs de ces hommes éminents, dont le nom, dans la carrière difficile des explorations lointaines, peut être cité avec honneur même à côté de l'illustre explorateur de l'Amérique équinoxiale. Une contrée qui peut joindre au nom de M. de Humboldt les noms de Seetzen, de Burckhardt, de Klaproth, d'Erman, de Rüppell, de Schomburgk, de Lepsius, de Brugsch, de Russegger, de Barth, — et nous pourrions étendre la liste, — une telle contrée tiendra toujours une place glorieuse dans les fastes de la science.

III.

Nous avons nommé Seetzen et Burckhardt, les deux grands explorateurs de la Syrie orientale. Sauf Lichtenstein, qui les a précédés, et dont nous aurons à parler plus tard, ainsi que des autres voyageurs de l'Afrique australe, ce sont aussi les premiers dans l'ordre chronologique depuis le commencement du siècle actuel. Seetzen commença ses courses savantes en 1804, Burckhardt en 1809. Quoique tous deux, principalement Burckhardt, aient voyagé dans les contrées qui bordent les deux côtés de la mer Rouge, le théâtre principal de leurs explorations a été la Syrie et les terres bibliques. Leurs travaux sur cette terre consacrée sont aujourd'hui trop connus pour que nous devions nous y arrêter longtemps; mais ils ont aussi trop d'importance pour que nous n'en fassions pas ressortir au moins les traits principaux.

Malgré le nombre immense des pèlerins qui depuis les croisades ont visité la Palestine, et quelques bonnes relations du dix-septième et du dix-huitième siècle[1], on ne possédait encore que des notions fort incomplètes sur la région syrienne. Sur la géographie physique de la

[1] Cotwyck (1598), Pietro della Valle (1616), Stochove et Fauvel (1630), d'Arvieux (1658), des Mouceaux (1668), le P. Nau (1677), de La Roque (1689), Maundrell (1697), Richard Pococke (1738), Russell (1742), Drummond (1747), Wood (1751), Niebuhr (1766), Volney (1783) et Clarke (1801) : voilà les noms qui, dans cet espace de deux siècles, marquent les étapes sérieuses de l'histoire géographique de la Palestine et de la Syrie. Le reste n'est que de pure curiosité bibliographique.

contrée, on avait des aperçus plutôt que des données positives. La géographie comparée était à peine à l'état d'ébauche, ainsi que l'ont montré les investigations ultérieures, bien qu'on la crût alors très-avancée. Plusieurs parties du pays, et des plus intéressantes par leurs antiques souvenirs, avaient à peine été aperçues, par exemple la région du Liban, la vallée de l'Oronte et celle du Jourdain, le pourtour de la mer Morte, et enfin toute la région qui s'étend de là vers l'Orient. Il y avait là un champ d'études immense pour une exploration savante.

En 1805, il s'était formé en Angleterre, sous le titre de *Palestine Association*, une société littéraire qui se proposait pour but spécial l'avancement de nos connaissances sur la géographie, l'histoire naturelle et les antiquités de la Palestine et des pays voisins, pour l'éclaircissement de l'Écriture sainte. La guerre qui survint bientôt après arrêta les opérations projetées de cette association, qui a été reprise dans ces derniers temps par des résidents anglais à Jérusalem, sans qu'on ait à en attendre de bien grands résultats.

Ce que l'impulsion collective ne put effectuer, un voyageur isolé, qui n'avait reçu sa mission que de lui-même, l'avait déjà entrepris et en partie accompli.

Nous voulons parler de Seetzen.

Le docteur Ulrich Seetzen, né en 1767 dans une paroisse de la Frise, avait conçu de bonne heure la pensée d'un voyage d'exploration dans les parties intérieures de l'Afrique, où il se proposait de pénétrer par la côte orientale après avoir traversé toute la Syrie et l'Arabie littorale jusqu'à Aden[1]. Ce plan, comme tant d'autres, n'a pu être accompli dans son entier; mais ce qui en a été exécuté suffit à la gloire du voyageur.

Arrivé à Haleb au mois de mai 1804, après avoir coupé dans toute sa longueur la péninsule anatolique, Seetzen y séjourna près d'une année, principalement occupé de l'étude pratique de la langue arabe, sans négliger d'autres recherches et d'autres travaux d'un grand intérêt. Non-seulement il réunit tous les renseignements qui pouvaient ajouter à nos connaissances acquises sur la topographie et l'histoire naturelle du nord de la Syrie, non-seulement il vérifia, par une suite d'observations, la position exacte de Haleb en longitude et en latitude, mais il s'attacha à recueillir et il traduisit de l'arabe les chants populaires du pays, source précieuse pour étudier d'une manière intime les idées,

[1] Seetzen s'était tracé un plan de voyage, qui a été imprimé au tome VI de la *Monatliche Correspondenz* du baron de Zach (1802), avec quelques bonnes remarques de Carsten Niebuhr. On a lieu de s'étonner que ce morceau n'ait pas été reproduit dans l'édition du docteur Krüse.

les opinions, les croyances et les passions d'un peuple. Il entreprit aussi une longue suite d'extraits et d'analyses d'auteurs orientaux, en même temps qu'il faisait l'acquisition, pour la bibliothèque de Gotha, de tous les manuscrits qu'il pouvait se procurer.

Il quitta Haleb au mois d'avril 1805 pour se rendre à Damas. Cette ville lui offrait de nouvelles ressources pour augmenter ses renseignements et ses collections; c'était d'ailleurs un point central, d'où l'ardent voyageur se proposait de pousser une suite d'explorations dans la région encore à peu près inconnue qui s'étend à l'orient du Jourdain et de la mer Morte jusqu'aux confins du désert.

Sa première course fut pour les cantons de Haourân et de Djolân, deux pays situés au sud de Damas jusqu'à la distance d'environ un degré. Aucun voyageur européen n'y avait jamais pénétré. Les lettres de Seetzen donnèrent une première idée de la géographie de ces deux provinces, qui jouèrent un certain rôle dans l'histoire juive au temps des Romains sous les noms d'*Auranitis* et de *Gaulanitis*.

Après avoir visité le Liban et contemplé les restes splendides de l'antique Baalbek, Seetzen se prépara à descendre plus au sud jusqu'aux rivages orientaux de la mer Morte. Cette entreprise n'était ni sans difficultés ni sans périls, mais elle promettait une moisson de découvertes bien faite pour exalter l'imagination. Le sol que le voyageur allait fouler était vierge de toute exploration européenne. On sait par les livres hébreux que, dès les temps les plus anciens, il exista des villes florissantes à l'orient du Jourdain et du lac Asphaltite. Ces villes et leurs territoires étaient qualifiés de royaumes, et la contrée tout entière était renommée par l'excellente culture de son sol et sa nombreuse population. Les Romains, lorsqu'ils y portèrent leurs armes triomphantes, purent reconnaître à cet égard l'exactitude des indications juives. Toute cette région comprise entre le Jourdain et le désert, au sud de la Damascène, fut désignée par les auteurs grecs et latins sous le nom de *Peræa*, traduction grecque d'une dénomination indigène[1]; plus au sud, à l'orient de la mer Morte, le pays partagé entre les Amorites, les Ammonites, les Moabites et la Gabalène, était attribué à l'Arabie. Les Romains laissèrent dans ces provinces, comme dans tous les pays où s'étendit leur domination, des traces durables de leur passage par les monuments dont ils ornèrent les cités principales. Il était permis de croire que ces restes de la grandeur romaine n'auraient pas entièrement péri.

[1] La Pérée renfermait six cantons : *Trachonitis*, *Ituræa*, *Gaulanitis*, *Auranitis*, *Batanæa* et *Peræa* propre.

L'attente du voyageur ne fut pas trompée. Dans une marche de deux mois et demi, depuis Damas jusqu'au pays des anciens Moabites qui enveloppe la pointe australe de la mer Morte, il retrouva nombre de cités ruinéçs, et dans plusieurs, notamment à Djérâsch, la *Gerasa* des Romains, des restes de monuments comparables à ceux de Baalbek et de Palmyre. *Rabbath Ammôn,* la cité royale des Ammonites; *Hesbon,* la capitale des Amorites; *Rabbath Moab,* la capitale des Moabites, gardent les noms d'Ammân, de Housbân et de Rabba. La nomenclature des plus anciennes périodes bibliques est encore vivante dans ces cantons orientaux. Seetzen contourna au sud la pointe de la mer Morte, d'où il remonta jusqu'à Jérusalem, rapportant, avec une riche moisson d'observations ethnologiques et physiques, les éléments d'une carte des contrées inconnues qu'il venait de parcourir, et en particulier une esquisse de la mer Morte, où, pour la première fois, ce grand lac intérieur est présenté sous sa véritable forme[1].

Cette traversée avait été un véritable voyage de découvertes. Une seconde tournée faite dix mois plus tard aux rives de la mer Morte ajouta beaucoup à ces premières observations. Cet intervalle de dix mois avait été employé à l'étude de Jérusalem et à une excursion dans la Galilée. Au milieu du mois de mars 1807, Seetzen quitta définitivement la ville sainte pour gagner directement le Caire, où il séjourna deux années entières. Cette longue station ne fut pas perdue pour la science. Le voyageur s'y occupa surtout de la recherche et de l'acquisition de manuscrits orientaux, ce qui était un des objets de sa mission; c'est de là que provient principalement le trésor que renferme en ce genre la bibliothèque ducale de Gotha. Seetzen ne négligeait non plus aucune occasion (et le Caire en fournit de nombreuses) de recueillir, soit de la bouche des nègres, soit des chefs de caravanes, tous les renseignements possibles sur les pays de l'intérieur du Soudan. Bien que ce moyen exige une grande réserve, quelques-unes des informations que Seetzen put ainsi réunir ont encore, même aujourd'hui, leur intérêt. Il s'éloigna enfin, au mois d'avril 1809, de la capitale de l'Égypte, se dirigeant vers Suez et la presqu'île de Sinaï, qu'il voulait voir avant de pénétrer définitivement en Arabie. A Suez, il s'embarque sur un bâtiment arabe qui le conduit à Djidda, d'où il fait une double excursion à la Mekke et à Médine, sous le caractère supposé de hadji ou pèlerin musulman, qu'il avait adopté. Il se rembarque à Djidda, vers la fin de mars 1810, pour gagner le Yémèn, prend terre à Hodeïda

[1] A ce titre, cette carte aurait mérité de figurer aussi dans la récente édition des voyages de Seetzen.

(qui est un des ports principaux de cette partie de l'Arabie, à une quarantaine de lieues au nord de Mokha), pénètre de là dans l'intérieur jusqu'à Sanâ, la capitale du Yémèn, et de Sanâ descend à Aden, où il arrive le 22 juillet.

Quoique le Yémèn, que venait de parcourir notre infatigable explorateur, eût été, quarante-sept ans auparavant, le théâtre principal des courses de Niebuhr et de ses compagnons, cette partie des journaux de Seetzen, si elle nous eût été conservée, aurait beaucoup ajouté aux informations de son prédécesseur. Seetzen était, depuis Ludovico Barthema (1503), le premier voyageur qui eût été à la Mekke, et aucun Européen avant lui n'avait vu la cité sainte de Médine, consacrée par le tombeau du prophète[1]. Des lignes nouvelles avaient été parcourues, et plusieurs points fixés par des observations astronomiques. Il paraît qu'arrivé d'Aden à Mokhâ (au mois d'août 1810), Seetzen, avant de quitter la terre arabe pour tenter son voyage de l'Afrique centrale, voulut remonter de nouveau dans l'intérieur, pour y copier les inscriptions himyâritiques dont Niebuhr, d'après des informations locales, avait signalé l'existence aux environs de Sanâ. Ces antiques monuments du peuple homérite existent en effet, et un Français a été assez heureux pour en retrouver récemment et en copier d'importants spécimens[2]; mais cette tentative, inspirée à Seetzen par son zèle pour la science, devait lui devenir fatale. On suppose (car on n'a jamais reçu d'informations bien précises à ce sujet) que les collections qu'il transportait avec lui excitèrent, par leur apparence volumineuse, la cupidité de quelques Arabes, sinon du cheikh même du pays, et qu'il périt empoisonné sur la route de Mokhâ à Sanâ[3]. Telle fut la triste fin de cet ardent et savant explorateur; et ce qui ajoute aux regrets que sa mort doit inspirer, c'est que le journal de ses courses en Arabie a péri dans ce fatal événement. On ne les a connues que par les lettres qu'il

[1] On ne peut guère tenir compte, si ce n'est par un scrupule d'exactitude bibliographique, du matelot Joseph Pitts d'Exon, qui, pris par les Turcs et vendu comme esclave, alla en l'année 1680 à la Mekke et à Médine avec son patron, et, de retour dans sa patrie vingt ans après, y publia une relation telle quelle des deux villes saintes, sous le titre de *A faithfull Account of the Religion and the Manners of the Mahometans*, etc. London, petit in-8°. Voyez la relation récente du lieutenant Burton, *Narrative of a Pilgrimage to el Medinah and Meccah*, vol. II, 1855, p. 376.

[2] M. Arnaud, en 1843. Voyez le *Nouveau journal asiatique*, an. 1845, février à mai.

[3] Les seuls renseignements que l'on ait eus sur ce triste événement (qui eut lieu au mois de septembre 1811), sont contenus dans une lettre écrite de Mokhâ par le voyageur Buckingham, et transmise par Burckhardt à M. de Hammer à Vienne, qui la fit imprimer dans les *Mines de l'Orient* (tome IV, page 463).

écrivait en Europe, et qui étaient publiées dans les journaux du temps, notamment dans l'excellent journal astronomique et géographique du baron de Zach [1]. Heureusement les parties les plus importantes de ses journaux et de ses mémoires jusqu'à son départ du Caire étaient aussi arrivées en Allemagne; mais, par une fatalité singulière, il s'est écoulé près d'un demi-siècle avant que ces matériaux précieux aient pu être publiés [2]. Encore la publication qu'on en a faite est-elle bien loin de répondre à ce qu'on pouvait attendre d'un éditeur intelligent et désintéressé, heureux d'élever à une des gloires de l'Allemagne un monument digne de Seetzen et de la science.

Dans le temps même où l'infortuné Seetzen poursuivait ses courses en Arabie, son compatriote Burckhardt commençait les siennes dans le nord de la Syrie. C'est une chose peu commune dans l'histoire de la science de voir deux hommes d'une aussi haute valeur se succéder, ou plutôt se continuer ainsi dans la même carrière. Burckhardt, en effet, allait suivre, sur beaucoup de points, la trace que Seetzen avait ouverte, et longtemps secondé par des circonstances favorables qui lui permirent de multiplier ses courses exploratrices, il a pu ajouter considérablement aux découvertes connues de son prédécesseur [3].

Allemand d'origine, comme son nom l'indique, Burckhardt est Suisse de naissance. Il reçut le jour à Lausanne, en 1784, de parents honorables. A seize ans il vint commencer à Leipzig son éducation universitaire, et quatre ans plus tard il se rendit à Gœttingue, où, entre autres cours, il suivit ceux du célèbre Blumenbach. Les agitations enfantées par la révolution française avaient contraint le père de Burckhardt de quitter sa patrie, et il avait dû prendre du service, avec le rang de colonel, à la tête d'un régiment suisse que soldait l'Angleterre; ce fut aussi vers l'Angleterre que se tourna la pensée du jeune étudiant,

[1] *Monatliche Correspondenz*. Ces lettres d'Arabie n'ont pas été données, non plus que les morceaux sur l'intérieur de l'Afrique, dans l'édition si étrangement incomplète du docteur Kruse.

[2] Ils l'ont été enfin, en 1854, par les soins du professeur Krüse, de Dorpat. L'ouvrage a pour titre : Ulric Jasper Seetzen's *Reisen durch Syrien*, *Palaestina*, *Phoenicien*, *die Transjordanlœnder*, *Arabia Petræa und Unter-Ægypten*. *Herausgegeben und commentirt von Dr F. Krüse*. Berlin, Reimer, 1854, 3 vol. in-8°. Malheureusement l'éditeur a cru devoir se borner, après un délai de plus de trente ans, aux papiers strictement inédits; si bien que ceux qui ne possèdent que ces trois volumes ne connaissent réellement que d'une manière très-incomplète les travaux du grand explorateur. Le *commentaire* du docteur Krüse laisse aussi fort à désirer au point de vue historique et géographique. Seetzen méritait un autre monument.

[3] Lorsque Burckhardt quitta l'Europe pour passer dans le Levant, la majeure partie des travaux de Seetzen en Syrie était déjà connue par le journal de M. de Zach.

quand vint le moment de songer au choix d'une carrière. Il se rendit à Londres en 1806. Les lettres d'introduction de ses professeurs de Gœttingue le mirent en relation avec des hommes marquants dans la science, notamment avec sir Joseph Banks, président de la société royale. M. Banks avait été longtemps un membre actif du comité de l'Association Africaine, qui, à cette époque, éprouvait des craintes sérieuses, et malheureusement trop fondées, sur le sort de Hornemann, et qui venait d'apprendre tout récemment la triste fin d'un de ses voyageurs, M. Henry Nichols, mort au Vieux Calabar, dans le golfe de Bénin, au moment où il se préparait à une expédition dans la Nigritie intérieure.

Indépendamment de ces fâcheuses nouvelles, l'Association avait déjà arrêté le projet d'une nouvelle tentative d'exploration de l'Afrique par la région du nord. Burckhardt fut instruit de ce projet, et les instincts de son esprit entreprenant s'éveillèrent tout à coup. Il offrit ses services à l'Association par l'intermédiaire de M. Banks. La haute capacité du jeune homme et sa rare énergie avaient pu être appréciées; son offre fut accueillie immédiatement. Burckhardt se prépara aussitôt à cette grande entreprise par une nouvelle série d'études spéciales. Il se mit à la langue arabe, qui allait lui être si nécessaire; il suivit, à Londres et à Cambridge, des cours de chimie, d'astronomie, de minéralogie et de médecine. Il prit dès ce moment le costume oriental, en même temps qu'il laissait croître sa barbe; et dans les intervalles de ses études multipliées, il s'exerçait par de longues excursions à pied, la tête nue sous le soleil, dormant sur la terre, et ne vivant que de végétaux et d'eau.

Comme une connaissance intime de l'arabe était son acquisition la plus nécessaire, il lui fut prescrit par ses instructions de se rendre d'abord en Syrie, où il étudierait cette langue dans un de ses foyers les plus purs, en même temps qu'il y pourrait acquérir la parfaite habitude de la vie orientale. Après un séjour de deux années en Syrie, il devait se rendre au Caire et de là au Fezzan, d'où il prendrait son point de départ pour le Soudan.

Le 2 mars 1809, Burckhardt s'éloignait des côtes d'Angleterre; le 11 juillet, il arrivait à Haleb.

Son séjour en Syrie, qui ne devait être que de deux ans, se prolongea de près d'une année au delà des prévisions du comité; et cependant ce long stage fut employé d'une manière aussi active que fructueuse. Non-seulement le voyageur acquit de la manière la plus parfaite l'usage de l'arabe vulgaire, en même temps que la connaissance approfondie

de la langue écrite; mais une partie considérable de son temps fut consacré à de longues courses en divers cantons de la haute Syrie, principalement dans la région qui est située à l'orient du Jourdain, et ces courses nous ont valu une masse considérable de renseignements sur des pays dont on n'avait jusqu'alors quelque notion que par les communications encore incomplètes de Seetzen. Même dans les cantons déjà fréquemment visités, l'esprit observateur de Burckhardt savait recueillir nombre de faits intéressants que le commun des voyageurs avait négligés. Les résultats géographiques de ces diverses excursions, successivement transmis par Burckhardt au comité de Londres, composent, avec un voyage ultérieur du Caire à la presqu'île de Sinaï, un premier volume in-quarto que le comité publia en 1822, sous le titre de ***Travels in Syria and the Holy Land.*** Ces précieux matériaux eurent pour éditeur le colonel Martin William Leake, lui-même voyageur distingué, savant géographe et profond érudit, qui ajouta encore à leur valeur par une excellente préface et des notes substantielles. Burckhardt avait vu Palmyre et Baalbek, les pentes du Liban et la vallée de l'Oronte, le lac Hhoulèh et les sources du Jourdain. Il avait signalé pour la première fois un grand nombre d'anciens sites; ses indications, notamment, nous conduisent avec certitude à l'emplacement de la célèbre Apamée, quoique lui-même, et son savant éditeur, se soient trompés dans l'application de ces données. Enfin, ses courses dans l'*Auranitis* ou Haourân sont également riches, même après celles de Seetzen, en renseignements géographiques et archéologiques, qui font connaître le pays dans son état actuel, et jettent de vives lumières sur la géographie comparée de toutes les époques.

Le 18 juin 1812, Burckhardt partait de Damas pour se rendre au Caire selon ses instructions, se proposant de compléter, dans sa route vers l'Égypte, l'exploration des parties supérieures de la vallée du Jourdain et celle du pourtour oriental de la mer Morte. On n'avait alors que des notions très-incomplètes sur le voyage que Seetzen avait fait, six ans auparavant, dans les mêmes contrées; aussi Burckhardt s'y promettait une moisson d'observations et de découvertes non moins abondante que celle qu'il avait recueillie de ses courses du Haourân. Ses prévisions ne furent pas trompées. Cette dernière partie de ses courses dans le sud de la Syrie est plus riche encore, s'il est possible, que ses excursions précédentes, en faits nouveaux et en détails précieux pour la topographie, la géographie ancienne et les antiquités. Sur le bord oriental du Ghôr (nom que les Arabes donnent à la vallée du Jourdain), il découvre le site d'*Amathus*, lieu que Josèphe appelle « la

principale forteresse des rives du Jourdain » ; dans les cantons avoisinants, et plus loin en continuant d'avancer au sud, il retrouve, de même que Seetzen, un grand nombre de dénominations bibliques, toujours vivantes dans la bouche des Arabes; il voit Kérek, localité intéressante par ses souvenirs historiques, à douze heures environ dans l'est de la pointe méridionale de la mer Morte; enfin, dans une vallée qui garde encore le nom de Moïse (Ouâdi Mousa), il découvre l'ancienne *Petra,* capitale aujourd'hui déserte des anciens Nabathéens, qu'aucun Européen n'avait vue depuis le temps des croisades. Ici tout a été taillé ou creusé dans le roc vif, pyramides tumulaires, chambres sépulcrales, cirque, palais, habitations particulières; c'est une des localités les plus curieuses, comme elle en est la plus célèbre, de ces cantons que l'histoire nous montre autrefois si florissants.

La ville du Caire, où Burckhardt arriva dans les premiers jours de septembre (1812), ne devait être pour lui qu'une courte étape entre ses explorations de la Syrie et son voyage dans l'Afrique intérieure. Il y devait attendre l'opportunité de quelque caravane du Soudan. Prévoyant qu'un certain temps s'écoulerait avant que l'occasion attendue se présentât, il voulut employer ce délai à quelque autre entreprise qui pût servir aux progrès de la géographie de l'Afrique. Telle fut l'origine de son voyage de Nubie. Le Danois Norden, en 1737, et depuis lui nombre d'Européens, avaient remonté la vallée du Nil à quelques journées au-dessus de la frontière d'Égypte ; mais aucun n'avait dépassé Dèrr, à mi-chemin environ entre Assouân et la seconde cataracte. Cependant on savait par les gens du pays qu'entre Dèrr et la grande cataracte, aussi bien que d'Assouân à Dèrr, les bords du fleuve étaient couverts de monuments anciens, aussi beaux, assurait-on, et aussi curieux que ceux de Louxor et de l'île de Philæ[1]. Cette excursion fut la première que se proposa Burckhardt. Elle occupa les mois de février et mars 1813. Il remonta la vallée du Nil par la rive droite ou orientale, jusqu'à deux journées seulement de Dongola, fort au delà de la grande cataracte ou cataracte de Ouâdi-Halfa, et il revint à Assouân par la rive opposée, de manière que rien d'intéressant ne lui pût échapper. Ce fut une acquisition importante tout à la fois pour la géographie, l'archéologie et l'ethnographie; c'est la première base, et une base

[1] On sait que c'est de Louxor (l'ancienne Thèbes) qu'a été transporté à Paris le grand obélisque qui décore aujourd'hui la place Louis XV. L'île de Philæ, qui renferme de beaux restes d'architecture religieuse, est le point le plus méridional de cette chaîne de rochers et d'îlots (d'une étendue de deux lieues environ en suivant le fleuve) qu'on nomme les cataractes d'Assouân.

solide que les explorations ultérieures n'ont pas altérée, de nos connaissances actuelles sur cette partie du cours du fleuve.

Cette première course déjà si féconde en informations nouvelles, avait inspiré à Burckhardt le désir de visiter d'autres parties également inexplorées de la région nubienne. Il partit d'Assouân pour ce second voyage, au commencement de mars 1814, avec la caravane du Sennaâr, et traversa du nord au sud le grand désert de Nubie, dont la race pastorale des Bicharîèh occupe les parties habitables. Il remonta ainsi jusqu'à Chèndi, place de commerce importante sur la rive droite du Nil, à un degré et demi environ au nord du point où le Nil-Bleu (Bahr-el-Azrek) et le fleuve Blanc (Bahr-el-Abyad) réunissent leurs eaux[1]. Chèndi est située dans la grande Mésopotamie (comprise entre le Nil et l'Atbara) que les anciens désignèrent sous le nom d'île de Méroé, à une journée environ au-dessus du point où la cité même de Méroé devait être assise d'après les indications des anciens, et où en effet elle a été retrouvée cinq ans après le passage de Burckhardt. Celui-ci avait bien en effet remarqué quelques ruines, mais qui lui parurent de peu d'importance, et auxquelles il ne lui fut d'ailleurs pas possible de s'arrêter. « Un examen plus attentif m'aurait peut-être conduit à des découvertes plus intéressantes, dit-il; mais j'étais avec la caravane (Burckhardt voyageait sous le costume d'un pèlerin musulman), et les merveilles de Thèbes eussent été là sur la route qu'il ne m'aurait pas été loisible de les examiner. » Si en effet le voyageur avait pu s'écarter des bords du fleuve et s'avancer un peu dans l'intérieur, il aurait vu les groupes de pyramides qui marquent l'emplacement d'une nécropole royale, et il aurait enlevé à notre compatriote Cailliaud l'honneur de retrouver et de décrire le premier l'antique résidence des souverains de Méroé.

Arrivé à Chèndi, Burckhardt prit, avec une autre caravane, le chemin de Souâkîn sur la côte de la mer Rouge. Il remonta pendant plusieurs journées le cours inférieur d'une grande rivière qui descend du plateau d'Abyssinie sous le nom de Takazzé, et qui prend le nom d'Atbara avant de se réunir au fleuve d'Égypte (c'est l'*Astaboras* des anciens), traversa les plaines du Taka (grand pays qui confine à la frontière nord de l'Abyssinie), franchit une haute chaîne de montagnes à mi-chemin entre Taka et la côte, et atteignit Souâkîn dans les derniers

[1] Ce grand confluent est situé par 15° 37′ environ de latitude nord, à 8 degrés et demi, conséquemment, au-dessus d'Assouân ou Syène. C'est là que les Égyptiens ont fondé, en 1825, la ville de Khartoum, qui est devenue très-rapidement la place la plus considérable de la région du haut Nil.

jours de juin. Cette traversée de vingt à vingt-cinq jours entre le Nil et la mer Rouge était la première qu'un Européen eût jamais effectuée; elle a aussi valu à l'Europe les premières informations précises que l'on ait eues sur les tribus en partie nomades, en partie sédentaires, de ces cantons. Les observations de Burckhardt sont d'un intérêt soutenu; nous connaissons peu de lectures plus substantiellement instructives, et cependant plus attachantes. Malgré la contrainte que lui impose son déguisement, il trouve moyen de recueillir une foule de renseignements et de remarques excellentes sur le pays et les populations. De grandes et belles relations ont été publiées depuis lors sur les hauts pays du Nil; celle de Burckhardt est encore une des plus riches et des meilleures à consulter. C'est que sa valeur ne tient pas seulement au temps et aux circonstances, mais à l'homme même et aux rares qualités de l'observateur[1].

Le séjour de Burckhardt en Arabie fut de dix mois. Il ne vit, à bien dire, que la Mekke et Médine, et le fâcheux état de sa santé dans cet intervalle, occasionné par la mauvaise qualité de l'eau plus encore que par le climat, l'empêcha de pousser ses excursions et d'étendre ses recherches autant qu'il l'aurait désiré. La relation qu'il a écrite de cette partie de ses courses n'en est pas moins une addition précieuse à celle de Niebuhr et aux notes de Seetzen; elle tient dignement sa place, quoique sur une moindre échelle, à la suite des deux volumes de la Syrie et de la Nubie[2].

Le côté incomparablement le plus important des études de Burckhardt en Arabie est celui qui se rapporte aux tribus pastorales, auxquelles leur genre de vie indépendant a valu l'appellation générique de *Bédaouis*, dont l'usage européen a fait *Bédouins*[3]. C'est un admirable tableau de mœurs orientales, où les temps bibliques revivent tout entiers. Burckhardt dit avec raison à ce propos : « Je crois que l'état réel des Bédouins est très-peu connu en Europe, soit parce que les voyageurs ne les ont pas distingués suffisamment de la généralité des Arabes, soit parce qu'ils ont essayé de les dépeindre sans avoir pu les observer suffisamment sous la tente, au milieu du désert. Leur nation

[1] Cette seconde partie des journaux de Burckhardt a été, comme la première, publiée par M. Leake au nom du Comité de Londres. Elle a pour titre : *Travels in Nubia*. London, 1819, in-4°, avec deux cartes et un portrait du voyageur.

[2] *Travels in Arabia, by the late* J. Lewis Burckhardt. *Published by authority of the Association for promoting the Discovery of the interior of Africa*. London, 1829; 2 vol. in-8°.

[3] *Notes on the Bedouins and Wahabis*. London, 1830, in-4°.

est la souche originaire d'où la Syrie, l'Égypte et la Barbarie ont reçu leur population actuelle[1], et pour cette raison seule elle mérite d'être étudiée; mais l'intérêt qu'ils inspirent est plus grand encore, quand on considère qu'au milieu du changement de mœurs, de la dépravation morale, de l'affaiblissement des lois et du déclin des institutions civiles du monde musulman, le Bédouin seul en Orient a conservé intacts ses anciens usages et les mœurs de ses ancêtres, et qu'il est encore aujourd'hui ce qu'il était il y a douze siècles, quand ses tribus émigrées s'emparèrent en conquérants d'une partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. »

Burckhardt, de retour au Caire (au mois de juin 1815), attendait avec impatience qu'une occasion favorable se présentât de se rendre au Fezzan, d'où il savait pouvoir pénétrer, plus aisément que d'aucun autre point, dans l'intérieur du Soudan. Les mois s'écoulaient, et cette occasion n'arrivait pas. Une excursion à la presqu'île de Sinaï[2] fut le fruit de cette inaction forcée, à laquelle on doit aussi un recueil intéressant de proverbes et d'adages arabes usités au Caire, qui forme le complément naturel de l'étude sur les Bédouins[3]. Au mois d'octobre 1817, il croyait toucher au moment tant désiré, une grande caravane du Maghreb devant arriver prochainement en Égypte et repartir bientôt après pour retourner dans l'ouest, lorsqu'une attaque violente de dyssenterie vint l'enlever en quelques jours aux nombreux amis que lui avaient faits les dons aimables de son esprit, non moins que les qualités sympathiques de son noble caractère. Ces qualités morales, qui chez lui étaient au niveau des qualités intellectuelles, n'ont pas été sans une grande influence sur la réussite de ses recherches au milieu des rudes populations parmi lesquelles il avait fréquemment vécu durant les huit années de son séjour en Orient. Mais aussi, peu de voyageurs ont eu au même degré cette faculté d'observation fine et rapide, qui est un don de nature, rare comme toutes les qualités éminentes. Il y a chez lui comme une sorte d'intuition, — qui n'est, en définitive, que le résultat d'un jugement sûr et d'un esprit exact, — qui lui fait discerner le vrai, même en dehors de son observation personnelle; aussi

[1] Et une partie du Soudan, aurait pu ajouter Burckhardt. Un observateur récent, le comte Lescayrac de Lauture, a tracé dans un livre remarquable, *le Désert et le Soudan* (1853), un tableau de la vie du Bédouin d'Afrique, qu'on peut rapprocher de celui que Burckhardt a consacré aux Bédouins de l'Arabie.

[2] Elle a été imprimée à la suite de la Relation de Syrie.

[3] *Arabic Proverbs, or the manners and customs of the modern Egyptians illustrated.* London, 1831, in-4°.

ses informations orales ont-elles en général une valeur que présente rarement cette nature de renseignements. Son esprit solide, mûri bien avant l'âge par la réflexion et l'étude (Burckhardt, quand la mort l'a frappé, était seulement dans sa trente-troisième année), va droit au but, et s'arrête au point juste; sa narration, toujours sobre, renferme, on peut dire, plus de choses que de mots. Il existe peu de relations qui contiennent en aussi peu de pages une aussi grande masse de faits. Et cependant ses récits se lisent avec un charme infini; l'homme s'y fait aimer autant qu'on y admire le savant et l'excellent observateur. Toujours simple, du reste, et naturellement bienveillant, autant il est oublieux de son propre mérite, autant il est heureux de faire ressortir celui des autres. On aime à l'entendre porter sur Seetzen, dans l'intimité de sa correspondance privée[1], un jugement aussi juste que bien senti : « Les travaux de Seetzen, dit-il, ont été très-étendus et conduits de la manière la plus éclairée. Il appliqua avec un zèle infatigable sa connaissance intime de toutes les branches de l'histoire naturelle à des contrées du plus difficile accès, et mainte fois il avait failli être martyr de ces études qu'il poursuivait, avant sa dernière catastrophe. Ç'a été ma destinée de marcher sur ses traces dans beaucoup de parties jusqu'alors inconnues de la Syrie et de l'Arabie Pétrée, et ensuite dans le Hedjaz; ce que j'ai vu ainsi de ses travaux, aussi bien que ce que m'ont dit de lui les Européens qui l'ont connu à Haleb, à Damas et au Caire, ainsi que beaucoup d'Arabes sur la route, m'ont inspiré autant de respect pour son caractère privé, que les mémoires épars qu'on a déjà publiés de lui peuvent en donner pour ses talents littéraires. Quoique doué d'une vive imagination, et même d'un talent remarquable pour la poésie, c'était un homme simple et vrai. Si quelquefois son esprit aime un peu trop à spéculer sur les faits recueillis, je suis bien certain que dans l'exposé de ces faits il s'attache à la stricte vérité; et je n'ai pas le plus léger doute que s'il avait assez vécu pour publier la masse d'informations qu'il avait réunies pendant ses voyages, il aurait surpassé de beaucoup tous les voyageurs qui ont écrit sur les mêmes pays. » Plus heureux que Seetzen à tous égards, Burckhardt a pu non-seulement mettre la dernière main aux relations successives de ses courses en Syrie, dans les pays du Nil et en Arabie, mais encore il a trouvé pour présider à leur publication un éditeur actif et zélé autant que savant, qui a élevé à l'illustre voyageur, sous l'impression même de ses travaux récemment accomplis, un monument digne de sa mémoire.

[1] Lettre écrite du Caire à M. Hamilton (l'auteur des *Ægyptiaca*), le 15 octobre 1816.

Un troisième voyageur, moissonné dans la première fleur de sa jeunesse et de ses travaux, annonçait, s'il eût vécu, un digne successeur de Seetzen et de Burckhardt : c'est Friedrich Richter. Il était né en Livonie, sujet du gouvernement russe. Les noms des grands explorateurs de l'Orient, et surtout l'exemple de Seetzen, avaient fait naître de bonne heure chez le jeune Richter la pensée de marcher sur leurs traces, et il s'y prépara par de sérieuses études philologiques. Déjà familier avec les langues classiques d'Homère et de Virgile, il vint suivre à Heidelberg les cours d'arabe et de persan du professeur Wilken. C'était en 1809, et Richter touchait à peine à sa dix-septième année. Cinq ans plus tard, au début de ses voyages, il s'arrêta à Constantinople pour se familiariser avec le turc. Au mois de mars 1815, il s'embarqua pour l'Égypte, contrée par laquelle il avait résolu de commencer ses pérégrinations. Il remonte la vallée du Nil jusqu'à Ibrim, voulant prendre une première idée des monuments pharaoniques, que déjà dans sa pensée il projetait de comparer un jour avec les monuments de la Perse, et peut-être avec ceux de l'Inde. Cette excursion achevée, un bâtiment arabe le transporte à Jaffa, dans les derniers jours du mois d'août. Il voit Jérusalem et la Galilée, visite le Liban et arrive à Damas, d'où il remonte dans le Haourân. Les explorations de Burckhardt, s'il les avait connues, auraient pu modifier ou diriger son itinéraire, mais elles n'étaient pas encore publiées. Les deux épisodes les plus neufs de cette partie du journal de Richter sont une pointe sur Palmyre et sa route de Haleb à Latakièh (l'ancienne Laodicée). De là, franchissant l'étroit bras de mer qui sépare la côte syrienne de l'île de Cypre, il voit plusieurs points de cette île célèbre avant de gagner le port d'Alaïa, sur la côte pamphylienne, dans l'intention de regagner Constantinople en traversant l'Asie Mineure.

Son itinéraire y suit une ligne d'un grand intérêt géographique à travers la Pamphylie, jusqu'au Taurus central, d'où il coupe obliquement la Péninsule dans la direction de Constantinople. Au mois d'août 1816, il visitait les cantons voisins du Méandre, lorsqu'une indisposition sérieuse le força de revenir en toute hâte à Smyrne, où la maladie prit rapidement un caractère des plus graves. Quelques jours après, Richter expirait à vingt-quatre ans, loin de ses amis et de sa mère, en reportant encore un douloureux regard vers ses beaux projets d'avenir, si vite brisés par la mort.

Cette triste fin du jeune orientaliste nous a sûrement privés, en effet, de travaux importants auxquels Richter s'était si bien préparé, et dont ses courses en Égypte, en Syrie et en Asie Mineure n'étaient en

quelque sorte qu'un premier essai. Elle nous a même privés d'une relation complète de ce premier voyage, car celle qui en a été publiée après sa mort, et que l'on a tirée de son journal et de ses lettres [1], aurait certainement beaucoup gagné sous la plume du voyageur, s'il lui eût été donné de compléter, selon son projet, ses recherches ébauchées, et d'ajouter à cette communication intime des premières impressions les développements et les vérifications nécessaires sur des questions d'érudition. La munificence de l'empereur Alexandre allait aider à la poursuite de ces travaux et à l'exécution des autres voyages qui les devaient suivre. Au moment où Richter gisait sur son lit de mort, arrivait à Smyrne un ordre d'Alexandre qui conférait au voyageur le titre honorifique et les émoluments d'assesseur au conseil, « voulant, disait le rescrit impérial, favoriser autant qu'il est en notre pouvoir les recherches scientifiques de M. Richter. » Une telle distinction honore également et le souverain bien conseillé qui la décerne ainsi, et le savant qui, si jeune encore, a déjà pu la mériter.

Jusqu'ici les grandes explorations de la région syrienne, poursuivies surtout par Seetzen et par Burckhardt, ont eu pour caractère dominant l'archéologie et la géographie comparée; voici maintenant qu'un grand fait de géographie naturelle va être signalé, — le trait caractéristique, et cependant inaperçu jusqu'alors, de la configuration physique du pays, — et c'est encore à un voyageur allemand qu'on en doit la première vue. Nous voulons parler de la singulière dépression du bassin tout entier de la mer Morte, sorte de cuve naturelle au fond de laquelle s'étend le lac Asphaltite, à un niveau très-inférieur au niveau de la Méditerranée.

Un naturaliste bavarois, le docteur Heinrich Schubert, avait entrepris en 1836 un voyage au Levant. C'était à la fois un pèlerinage et une excursion scientifique. Le savant, l'observateur, voulait étudier la nature, l'aspect et les productions de la vallée du Nil et de la Palestine; l'homme religieux aspirait à la vue de cette terre doublement consacrée par les miracles de l'ancienne loi et par ceux de la loi nouvelle. La relation de M. Schubert porte ce double caractère [2]. On y trouve à la fois les naïves impressions du croyant et les recherches attentives de l'explorateur.

Après avoir vu la basse Égypte et parcouru la presqu'île de Sinaï, M. Schubert se dirigea au nord vers Jérusalem. C'était au mois de

[1] Otto Friedrich's von Richter, *Wallfahrten im Morgenlandè. Aus seinen Tagebüchern und Briefen dargestellt, von G. Evers.* Berlin, 1822, in-8°, avec des planches.
[2] *Reise in das Morgenland.* Erlangen, 1839, 3 vol. in-8°.

mars 1837. Il avait entre autres pour compagnons de route deux de ses compatriotes, le docteur Erdl, jeune médecin lié à M. Schubert par une communauté de sentiments et de goûts, et un peintre de paysage, M. Martin Bernatz, qui a publié un bel album pittoresque de la Palestine. Nos voyageurs s'étaient mis sous la protection d'une petite caravane arabe, qui partait d'El-Akabah (station maritime située à la tête du golfe Ælanitique, c'est-à-dire de la bifurcation orientale de la mer Rouge), et se rendait à El-Khâlil (ainsi qu'on nomme aujourd'hui l'ancien Hébron). La route que l'on devait suivre avait d'autant plus d'intérêt, que dans sa plus grande partie elle n'avait été vue par aucun voyageur européen. Si l'on jette les yeux sur une carte de la Syrie, on voit le lit de la mer Morte s'allonger du sud au nord entre des montagnes élevées, ou plutôt entre deux escarpements qui l'encaissent à droite et à gauche. Deux vallées profondes prolongent au nord et au sud le bassin du lac, celle du nord formant la vallée du Jourdain, celle du sud offrant l'apparence d'un fleuve sans eau, et le tout présentant l'aspect d'un vaste sillon, qui commence aux sources du Jourdain et vient se terminer à la tête du golfe Ælanitique. C'est cette dernière partie du sillon, comprise entre l'extrémité sud de la mer Morte et la tête de la mer Rouge, que M. Schubert et ses compagnons allaient remonter dans leur marche vers le nord. La première pensée que suggère cet aspect du terrain, c'est que la vallée large et plate qui s'étend de la mer Rouge à la mer Morte a servi jadis d'écoulement à la seconde de ces deux mers vers la première[1]. Burckhardt avait émis cette conjecture, que d'autres après lui avaient répétée, supposant qu'un soulèvement postérieur avait rompu cette communication primordiale et desséché la vallée. Quelques doutes, cependant, avaient été élevés contre cette supposition; les déterminations barométriques de MM. Erdl et Schubert montrèrent que ces doutes étaient parfaitement fondés, et que l'hypothèse d'un ancien écoulement de la mer Morte dans le golfe Arabique est en opposition avec les faits que l'observation peut constater. En même temps, ainsi que nous l'avons dit, ces observations ont conduit à la connaissance de l'énorme dépression de la mer Morte par rapport au niveau des mers environnantes, dépression que des observations postérieures ont parfaitement constatée, et qui dès lors a pris place parmi les faits anomaliques du relief des continents.

Depuis le fond du golfe Ælanitique, la route va en montant dans

[1] Les Arabes donnent à cette large vallée sans eau le nom générique d'*el-Arabah*. Ce mot a la double signification de *plaine* et de *désert;* c'est aussi l'origine du nom de l'Arabie.

une progression continue pendant l'espace de deux à trois journée à cette distance (un peu au sud du parallèle de *Petra*), une observati barométrique de M. Erdl, prise au point où le Ouâdi-Mousa débouc dans l'Arabah, accusa pour l'altitude du sol plus de 2,000 pieds (pr de 700 mètres) au-dessus du niveau du golfe [1]. Il y a là un point partage très-sensible même à l'œil; aussi les Arabes de ces cantons désignent sous la dénomination caractéristique d'*es-Saté*, la Selle [2]. là le terrain commence à descendre dans la direction de la mer Mort où se rendent en effet les eaux qui, en hiver (à la saison des pluies), précipitent des vallées latérales. Une nouvelle observation barométriqu faite dans la vallée pendant cette descente, accusa 91 pieds *au-desso* du niveau de la mer Rouge. Les deux observateurs furent tout d'abo portés à imputer ce chiffre inattendu à quelque erreur, dont ils ne po vaient se rendre compte; mais la progression dans le même sens leurs observations ultérieures dut les convaincre enfin de la réalité phénomène. Ainsi fut révélée pour la première fois la dépression lit de la mer Morte.

C'est dans leur visite à la vallée inférieure du Jourdain, où ils étaie allés après avoir vu Hébron et Jérusalem, que l'attention des de voyageurs fut ramenée sur ce fait singulier de l'énorme enfonceme du lac Asphaltite. Il semble cependant que l'approche seule de Jérich en venant de Jérusalem, aurait dû suffire à en éveiller l'idée. M. Sch bert, qui n'y était nullement préparé, fut frappé de la conformatio en effet très-remarquable, de cette partie de la Judée. La pente q conduit à la vallée de Jéricho est si rapide et si longue (c'est lui-mên qui fait cette remarque), que l'on a peine à concevoir comment il peut faire qu'ayant si peu monté (depuis les campagnes de Jérusalem il y ait tant à descendre. Burckhardt avait de même été frappé de c

[1] Schubert's *Reise*. Bd. II, S. 419.

[2] C'est à un voyageur français, M. le comte de Bertou, qui, un an plus tard, expl de son côté les mêmes localités, qu'on doit la connaissance de cette particulari MM. Schubert et Erdl, qui avaient quitté l'Arabah pour monter par un ouâdi latéral site de *Petra*, et qui en redescendirent par un autre ouâdi un peu plus septentrional, virent pas le Saté. M. de Bertou ne put faire d'observation barométrique au Saté, son ba mètre s'étant dérangé; l'observation du degré d'ébullition de l'eau, à laquelle il dut borner, accusa 2,222 pieds au-dessus du niveau de la mer (*Bulletin de la Société géogr.*, 1838, X, 96), ce qui coïnciderait bien avec l'observation du docteur Erdl. Néa moins, ces chiffres sont loin d'être certains. Les récentes observations barométriques docteur Roth donnent une série d'altitudes beaucoup moins élevées (Petermann's *Mitth lungen*, 1857, IX, p. 414; et 1858, I, p. 3); mais pour les rapprocher avec certitude celles d'Erdl et de Bertou, il faudrait qu'elles eussent été faites aux mêmes points l'Arabah, ce qui n'est pas établi.

enfoncement considérable du Ghôr (c'est ainsi que les Arabes nomment la vallée du Jourdain), par rapport aux plaines montueuses de la Judée, ainsi qu'aux hautes campagnes de la Pérée, à l'orient du fleuve[1]; mais comme personne avant M. Schubert n'avait songé à déterminer, au moyen du baromètre, l'altitude absolue des hautes plaines du pays par rapport au niveau des mers, nul non plus n'avait pu comparer le chiffre de cette altitude avec la dépression du bassin asphaltite.

Ici, cependant, comme pour leur première observation *négative* dans l'Arabah, le résultat se trouvait si contraire aux idées reçues, que MM. Erdl et Schubert combattent longtemps le témoignage de leurs instruments avant d'oser en admettre la conséquence physique. Ces doutes et cette hésitation sont franchement exposés dans la relation; ils méritent d'être notés pour l'histoire de la science. « Nous ne fûmes pas médiocrement étonnés, dit M. Schubert, lorsque d'abord, près de Jéricho, et plus bas encore, sur les bords de la mer Morte, nous vîmes le vif-argent de notre baromètre (l'instrument n'était pas gradué pour une pareille pression) dépasser de beaucoup la limite supérieure de l'échelle. Nous fûmes obligés d'évaluer à vue d'œil la hauteur de la colonne de mercure; et quoique nous eussions fait cette estime plutôt faible que forte à cause du résultat si peu attendu qui en ressortait, on y trouve cependant l'indication du chiffre de 600 pieds au moins pour la dépression de la mer Morte au-dessous du niveau de la Méditerranée[2]. Nous cherchâmes par tous les moyens imaginables à infirmer ce résultat. Nous voulûmes l'expliquer par une perturbation accidentelle de l'atmosphère; mais un orage violent qui avait eu lieu la veille aurait fait baisser plutôt que monter la colonne. Nous rejetâmes la faute supposée de l'indication sur le dérangement du baromètre lui-même, qui avait supporté tant d'épreuves; mais pendant notre retour à Jérusalem, le mercure revint à la même hauteur moyenne qu'avant notre départ pour Jéricho. Je n'aurais pas osé, néanmoins, après mon retour en Bavière, rendre publique une mesure tellement contraire aux idées reçues, bien que nos observations d'altitude faites au lac de Tibériade parussent d'accord avec elle[3], si déjà quelques-uns de mes

[1] Le niveau moyen des plaines du Haourân est de 3,000 pieds environ au-dessus de la mer.

[2] Ce chiffre même est de plus de moitié trop faible, comme l'ont démontré les observations faites depuis M. Schubert.

[3] M. Schubert, qui cherche toujours, sous l'empire de la même préoccupation, à atténuer les résultats *négatifs* accusés par son baromètre, ne donne au lac de Tabarièh

amis n'avaient pris sur eux de la faire connaître dans l'*Allgemeine Zeitung*.... »

Il y a, pour certaines contrées de la terre, un moment où l'attention éveillée avance en quelques années les investigations scientifiques plus que de longs siècles ne l'avaient fait auparavant. C'est ce qui a eu lieu pour la Syrie en général, et en particulier pour la Palestine, depuis le commencement du siècle actuel; et dans ce chapitre considérable des explorations contemporaines, l'étude locale du bassin de la mer Morte, qui s'ouvre, on peut dire, avec le voyage du docteur Schubert, forme un épisode aussi curieux qu'important. Plusieurs entreprises très-rapprochées (MM. Moore et Beek, en mars 1837; M. Jules de Bertou, 1839; le lieutenant Molyneux, 1847; la grande expédition américaine conduite par le lieutenant Lynch, 1848; le voyage de M. de Saulcy, janvier 1851), ont bien fait connaître ce grand lac intérieur, et fixé d'une manière au moins très-approximative le chiffre de sa dépression[1]. On ne peut guère douter que les premières notes de M. Schubert, en signalant un phénomène jusqu'alors inaperçu, n'aient été pour beaucoup dans cette activité soudaine qui se porte vers l'étude de la mer Morte.

Ce n'est pas seulement la mer Morte, c'est la Palestine entière qui depuis vingt ans a été l'objet d'études et d'explorations capitales. Le voyage des deux missionnaires américains Edward Robinson et Éli Smith (1838), a changé la face de la géographie biblique, grâce au mode d'investigation suivi par les deux explorateurs. Tous les voyageurs sérieux sont entrés dès lors dans la même voie, et en continuant en quelque sorte les investigations de M. Robinson et de son compagnon de travaux, ont sur plusieurs points beaucoup ajouté à leurs découvertes. Dans cette phalange serrée des récents explorateurs de la Terre sainte, plusieurs compatriotes de Seetzen et de Burckhardt se font encore remarquer parmi les plus savants et les plus actifs. Quelques-uns, tels que Russegger, Wildenbruch et Roth[2], ont surtout dirigé leurs observations sur les conditions physiques du pays et ses productions naturelles; d'autres, tels que M. Alfred Kremer, se sont occupés

qu'une dépression de 535 pieds au-dessous de la Méditerranée. M. de Bertou, par une série d'observations concordantes, a trouvé (1839) 709 pieds.

[1] Ce chiffre est compris dans les limites de 12 à 1300 pieds au-dessous du niveau de la Méditerranée. M. de Bertou a trouvé 1,291 pieds (420 mètres); l'expédition américaine, 1,235 pieds (401 mètres), et, tout récemment, le professeur Roth au moins 1,230 pieds.

[2] On ne connaît jusqu'à présent du voyage du docteur J. B. Roth que les notes qui en ont été communiquées aux *Mittheilungen* de Petermann, VI[e] et IX[e] cah. de 1857, et 1[er] cah. de 1858. Ces notes ont pour objet principal la géographie botanique et l'hypsométrie.

d'études orientales[1]; d'autres enfin, comme Tobler et Schultz, ont porté principalement leurs investigations sur la topographie actuelle et l'éclaircissement de la géographie biblique.

M. Joseph Russegger, ingénieur autrichien du corps des mines, a fourni d'excellentes données sur l'orographie et les conditions physiques de la région syrienne[2]; comme nous aurons à nous occuper plus tard de la relation de M. Russegger, une des meilleures et des plus remarquables à tous égards que notre époque ait vues paraître, nous ne nous y arrêterons pas en ce moment. Les communications de M. de Wildenbruch, ci-devant consul général de Prusse à Beïrouth, sont aussi d'un grand intérêt; elles se rapportent à la géographie physique, aux altitudes et à la topographie de la région du Liban. Ces communications se trouvent dans le journal de la société de géographie de Berlin[3]. Le docteur G. Schultz, à qui la science, outre un travail important sur la topographie de Jérusalem[4], doit un morceau d'un grand intérêt sur la géographie comparée de la Galilée, a aussi occupé à Jérusalem le poste de consul de Prusse. Les recherches locales de M. Schultz ont éclairci plusieurs points de la géographie du livre de Judith[5]; il a retrouvé aussi quelques positions notables mentionnées par l'historien Josèphe, notamment *Jotapata,* dont le nom subsiste dans un site ruiné que les Arabes appellent Djéfât.

Le dernier des voyageurs que nous avons rappelés, le docteur Titus Tobler, est sans contredit un des plus patients et des plus laborieux investigateurs des lieux saints. M. Tobler a concentré ses recherches sur Jérusalem et le territoire environnant; mais aussi, dans ce champ limité, rien, on peut dire, n'est échappé à son étude. Il n'a pas publié, depuis son retour de la Terre sainte, moins de sept ouvrages diffé-

[1] *Mittelsyrien und Damascus. Geschichtliche, etnographische und geographische Studien während eines Aufenthaltes daselbst, in den Jahren* 1849-51. *Von* A. Kremer. Wien, Bräumuller, 1853, in-8°; — et plusieurs morceaux imprimés dans les Mémoires ou dans les Bulletins de l'Académie impériale de Vienne, depuis 1853.

[2] *Reisen in Europa, Asien and Afrika*, 1835-41, *von* J. Russegger, k. k. œsterr. Bergrath, etc. Stuttgart, 1841 à 1848; 4 vol. in-8°, avec un atlas in-folio. Les voyages de Syrie et de Palestine sont aux tomes I et III.

[3] *Monatsberichte der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, années 1842 à 1846. Il y a aussi une note de M. Aug. Petermann, d'après les lettres de M. de Wildenbruch, dans le Journal de la Société de géographie de Londres, vol. xx, 1851.

[4] Cette étude a été publiée à Berlin en 1845, avec un plan de la ville dressé par M. Kiepert.

[5] Cette communication du docteur Schultz, intitulée *Mittheilungen über eine Reise durch Samarien und Galilæa,* est imprimée au tome III (1849) du Journal de la Société orientale d'Allemagne, avec de savantes remarques de M. Gross.

rents[1], qui témoignent de l'application la plus consciencieuse à l'éclaircissement de tous les points douteux, aussi bien qu'à l'illustration de tous les points notables de la géographie des Évangiles. M. Tobler a fait, en 1857, un second voyage en Palestine.

L'aperçu que nous venons de tracer montre assez quelle part considérable les voyageurs savants de l'Allemagne ont prise, depuis le commencement du siècle, à l'investigation, soit physique, soit historique, de ce coin consacré de l'Asie dans lequel s'est renfermée notre première étude. Nous les retrouverons au même titre dans presque toutes les contrées du monde. Partout nous les verrons, naturalistes, physiciens, philologues ou antiquaires, apporter un large concours aux explorations et aux études dans lesquelles les grandes nations de l'Europe luttent aujourd'hui de science et d'ardeur, et qui ont tant ajouté, depuis cinquante ans, à notre connaissance du globe et de ses habitants.

[1] En voici l'indication sommaire :
Bethlehem, Saint-Gall, 1849.
Plan von Jerusalem, 1849.
Golgotha, Saint-Gall, 1851.
Siloahquelle und Oelberg, Saint-Gall, 1852.
Denkblätter aus Jerusalem, Saint-Gall, 1852.
Topographie von Jerusalem. Berlin, 1853; 2 vol.
Medizinische Topographie von Jerusalem. Berlin, 1855.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

NOTE ADDITIONNELLE POUR LA PAGE 447.

Ce qui touche à la configuration de l'Arabah et à l'élévation du point de partage entre la mer Morte et la mer Rouge est d'une grande importance pour la géographie physique de cette région; une nouvelle lettre du docteur Roth, que nous trouvons dans le dernier numéro (IV) des *Mittheilungen* de Petermann, donne à ce sujet des détails et des renseignements que nous pouvons d'autant moins omettre qu'ils nous paraissent appeler quelques observations.

« Comme on a paru croire, dit M. Roth, que, lors de mon voyage dans l'Arabah, aux mois d'avril et de mai 1857, j'ai négligé de déterminer le point où se fait le partage des eaux de pluie, qui s'écoulent en partie au nord vers la mer Morte, en partie au sud vers la mer Rouge, ou que du moins je n'ai pas réussi dans cette détermination, c'est pour moi une grande satisfaction de pouvoir vous informer que je n'ai pas négligé la recherche de ce point important, et que je ne crois pas m'y être trompé. Il se trouve aux environs des sources de Godiân, à sept heures seulement (au pas du chameau[1]) de la pointe nord du golfe Ælanitique, au-des-

[1] M. de Bertou, qui apportait à la détermination des distances un soin particulier, y marque 7 heures 40 minutes, ce qui lui donne, d'après sa moyenne de la marche du chameau, 36,432 mètres.

sus duquel le marais salin de Godiân s'élève de deux cents pieds au plus. Comme je n'ai pas calculé les observations barométriques et que je ne sais pas ce qu'elles donneront[1], je m'en tiendrai aux remarques que j'ai faites dans le lit desséché de la vallée. Autour du Godiân, l'Arabah, dans toute sa largeur, ne présente à l'œil ni descente ni montée appréciables; c'est une grande surface plane qui, au temps des pluies, est couverte d'eau. Des îlots revêtus d'herbe, pareils à d'énormes taupinières, s'en élèvent en si grand nombre et tellement rapprochés, qu'on peut, en sautant de l'un à l'autre, aller jusqu'au milieu du marais maintenant à sec. A la fin d'avril, l'eau en était disparue (soit par absorption, soit par évaporation); mais le sol, de nature argileuse, était encore en nombre d'endroits très-mou et très-détrempé, de sorte que les chameaux y enfonçaient profondément. L'amas d'eau sans écoulement peut occuper une surface d'une heure de circonférence; puis vient, au sud et au nord, un double talus couvert de broussailles, d'ajoncs, etc., et dont la partie la plus profonde se trouve au côté occidental de la vallée. Les torrents formés par les plaines descendent en grande partie des montagnes d'Edom[2], et entraînent des masses considérables de gravois, qui se déposent et s'accumulent à droite et à gauche.

» Je ne doute nullement, ajoute M. Roth, que l'Arabah n'ait été originairement le lit du Jourdain. Je pense que la mer Morte et la vallée du Jourdain, jusqu'au lac de Tibérias, doivent leur dépression actuelle à l'éboulement intérieur de cavités immenses, vastes réservoirs produits par la décomposition des couches de sel gemme. Je crois, enfin, que les phénomènes volcaniques dont la Genèse a conservé le souvenir dans son récit de la catastrophe de Sodome et de Gomorrhe, et qui se produisent encore aujourd'hui sur une moindre échelle, je crois, dis-je, que ces phénomènes peuvent s'expliquer par des embrasements survenus dans les couches de schistes bitumineux. J'ai trouvé, il y a quelques jours seulement, des scories de ce schiste dans la partie inférieure de la vallée du Cédron, à deux heures de la mer Morte.... »

Nous n'avons rien à dire de la théorie géologique par laquelle M. Roth explique la prodigieuse dépression du bassin de la mer Morte, si ce n'est que toute cette théorie devient inutile si l'on admet, — et pourquoi ne pas l'admettre? — que cette dépression est un trait primordial de la configuration de la Syrie. La supposition d'un affaissement accidentel du lac Asphaltite repose elle-même sur une autre supposition, à savoir, que le long sillon qui s'étend depuis le pied de l'Anti-Liban et le lac Hhoulèh jusqu'à la tête du golfe Ælanitique a formé originairement le lit du Jourdain, alors que ce fleuve aurait eu son écoulement dans la mer Rouge. Mais, encore une fois, c'est là une hypothèse toute gratuite, hypothèse à laquelle pas un mot des livres saints n'apporte le moindre appui, et qui n'en trouve pas davantage dans l'examen actuel de la configuration du pays entre la mer Rouge et la mer Morte. Loin de là, l'aspect seul de cette contrée intermédiaire et la direction normale des vallées à droite et à gauche de l'Arabah conduisent à une conclusion toute contraire. M. Letronne, il y a plus de vingt

[1] Les observations de M. Roth aux sources sulfureuses de Godiân (Aïn-Rdhiân de Bertou), calculées avec soin par le professeur Kuhn, n'ont donné que 106 pieds de France (34 m. 43) au-dessus du niveau de la Méditerranée. (*Mittheil.* de Peterm., 1858, I, p. 3.)

[2] C'est-à-dire du côté oriental.

ans, développa à ce sujet, dans un article du *Journal des Savants*[1], des vues et des considérations qui méritent au moins un sérieux examen et une réfutation bien fortement motivée, avant que l'on puisse revenir à l'hypothèse antérieure d'une ancienne communication entre le lac Asphaltite et la mer Rouge. Nous rappellerons aussi une lettre de M. Callier sur le même sujet, également imprimée dans le *Journal des Savants*[2]. Ce sont là, dans une question de cette nature, des documents que l'on peut discuter, mais qu'on ne saurait passer sous silence.

Reste le double fait de la situation du point de partage des eaux dans l'Arabah, point que M. Roth croit être aux sources sulfureuses de Godiân, et auquel ses observations barométriques, calculées postérieurement par le professeur Kuhn, donnent une altitude de cent six pieds seulement au-dessus de la mer Méditerranée. Nous admettons volontiers pour l'Aïn-Godiân la rigoureuse exactitude de ce chiffre; seulement nous ferons remarquer, en ce qui touche au point de partage, que la fixation de ce point au Godiân est en opposition directe avec les observations de MM. Erdl et Schubert, et surtout avec celles de M. de Bertou, qui, on le sait, a exploré l'Arabah avec un soin minutieux, dans le but précisément d'y déterminer cette ligne faîtière, qu'il a trouvée, de même que M. Schubert, à huit ou neuf heures plus au nord, et à une hauteur au-dessus de la Méditerranée bien supérieure à l'altitude de l'Aïn-Godiân. En présence de ces déterminations contradictoires (contradictoires si l'on admet avec M. Roth que la petite plaine marécageuse de Godiân marque le point de séparation des deux pentes générales de l'Arabah), il nous paraît qu'il y a à faire ses réserves, et que la question, avant d'être définitivement jugée, demande un nouvel examen. C'est au savant explorateur lui-même que nous en voudrions appeler, si la suite de ses courses le ramenait dans l'Arabah.

« Dans dix jours, dit-il en terminant sa lettre (elle est datée de Jérusalem, le 4 mars 1858), je me propose de me rendre à Kérek par Ousdoûm, et de Kérek à Tafilèh et à Bozrah, puis de remonter la côte orientale de la mer Morte jusqu'à l'embouchure du Jourdain..... »

Dans la première partie de ce riche programme, le voyageur marchera sur les traces d'un des plus excellents explorateurs de la Moabitide, M. de Saulcy[3]; la seconde partie, s'il l'accomplit, — nous voulons dire la reconnaissance complète des côtes orientales de la mer Morte, — aura rempli un des principaux *desiderata* qui restent encore dans l'étude des contrées bibliques[4].

[1] Octobre 1835, p. 599 et suiv.

[2] Janvier 1836, p. 46. M. Callier avait lui-même (en 1832) vu le désert à l'ouest de l'Arabah, et il avait porté là, comme dans toutes ses explorations, l'œil exercé d'un ingénieur-géographe.

[3] *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques*, 2 vol., 1853.

[4] Au moment où nous traçons ces lignes, nous apprenons qu'au mois de janvier de cette année la partie de la côte orientale de la mer Morte, comprise entre l'embouchure du Jourdain et le Zerka-Mâïn, a été reconnue et relevée par MM. E. Guillaume Rey et Delbet, qui préparent en ce moment la publication de leurs études dans la Syrie orientale.

DE

LA PROPRIÉTÉ TERRITORIALE

EN CHINE

PAR J. SACHAROFF.

(*Deuxième Extrait des mémoires de la mission ecclésiastique russe à Péking*[1].)

Les plus anciennes chroniques de la Chine la représentent déjà comme un État agricole. Dès leurs premiers pas dans la civilisation, on voit ses habitants familiarisés avec la charrue et avec les cinq sortes de blé qui constituent une des principales ressources de l'alimentation du peuple. Aux époques mêmes que les Chinois comprennent encore dans leur âge d'or, apparaît déjà chez eux cette idée, que c'est l'agriculture seule qui retient une nation à demeure dans un séjour fixe, et que c'est à elle qu'il faut principalement attribuer le maintien de la tranquillité, le développement pacifique de toutes les forces de la société et le règne des lois. A ces titres, la terre a toujours eu, comme source de l'alimentation, la plus haute importance aux yeux de la population sédentaire de la Chine, et comme ressort de civilisation, comme le lien par excellence et le sceau de la société politique, elle a attiré toute l'attention du gouvernement chinois. On a fait de la répar-

[1] Voir la livraison de mars. — Comme le récit de l'avénement de la dynastie mantchoue, ce mémoire est composé sur des documents chinois, qui sont fréquemment cités textuellement.

tition du sol l'objet d'une surveillance perpétuelle : c'est cette répartition, considérée dans son développement historique et dans ses progrès, qui va faire le sujet de cet article.

Dans les temps les plus reculés, quand les premiers germes de la civilisation venaient à peine d'éclore, la propriété foncière formait un héritage commun. C'était une période d'enfance. La dignité impériale n'était pas héréditaire; l'élection en disposait. La terre, source unique de l'alimentation, appartenait à tout le monde. La Chine était alors limitée à quelques vallées. On choisissait pour les gouverner un chef suprême, qui instituait à son tour les gouverneurs de districts. On leur assignait pour vivre, tant au premier qu'aux seconds, le produit de certaines terres. Les services des employés subalternes étaient récompensés de même. Dans le peuple, celui-là seul participait à la propriété commune qui jouissait de la plénitude de ses forces et de l'âge, et qui était apte dès lors à pouvoir tirer de son lot de terre non-seulement sa subsistance, mais de quoi satisfaire aux besoins de la société à laquelle il devait son concours, tant durant la paix que dans la guerre. L'âge requis s'étendait de vingt à soixante ans.

En 2205 avant Jésus-Christ, Jui le Grand fut élu souverain de la Chine. Pour récompenser ses éminents services, on résolut, en 2197, de transmettre par succession le trône à son fils, et depuis ce temps la souveraineté de la Chine devint le patrimoine de la dynastie de Sia. Le territoire destiné à l'entretien du souverain fut déclaré propriété héréditaire de la branche aînée et régnante de sa famille.

A l'exemple des anciens empereurs électifs, le nouveau souverain nomma les chefs du peuple; il ne tarda point à distribuer les divers emplois à ses parents, tant pour leur assurer une existence que pour affermir sa domination. Ces chefs, revêtus par le souverain d'une puissance princière, usurpèrent à leur tour dans leurs circonscriptions, sur les personnes et sur la propriété, la même autorité que l'empereur dans la sienne. C'est ainsi que la Chine vit naître de bonne heure, avec le partage du pouvoir, un commencement de division dans la propriété. Ce système se développa et parvint à sa maturité en 1122 avant Jésus-Christ; la distribution des fiefs et des apanages, au lieu de rester limitée aux membres de la famille impériale, s'étendit alors à tous ceux qui avaient rendu au prince de Tschjou des services personnels. La féodalité, qui se constitua ainsi, abandonnait toutes choses dans le pays, la terre avant tout, en propriété au souverain. L'empereur, comme père d'une nombreuse famille, comme aîné de la maison régnante, après lui ses frères et ses parents, comme membres de la

même maison, puis les parents des anciennes dynasties, étaient les maîtres et les seigneurs du sol. Les lois de l'empire déterminaient le nombre des fiefs, et fixaient leur étendue à mille, cent, soixante-dix ou cinquante li[1]. Le domaine immédiat comprenait mille li carrés, tandis que le plus grand fief princier n'en pouvait contenir que cent. Mais tout prince, même celui du moindre fief, était, en sa qualité de chef du peuple, le premier administrateur de la propriété territoriale. Il pouvait, et la chose arriva souvent, concéder des arrière-fiefs à des branches secondaires de sa famille ou à des personnes qui avaient bien mérité de l'État. Ces arrière-vassaux étaient alors à leurs seigneurs suzerains ce que ceux-ci étaient à l'empereur. Tous les serviteurs de l'État, depuis le ministre jusqu'au dernier employé, recevaient de même une quote-part de terre, dont le produit leur tenait lieu de salaire. Mais les terres de cette dernière espèce étaient la propriété exclusive de la fonction; au lieu d'appartenir aux personnes, elles passaient après leur mort ou à leur révocation à leurs successeurs dans le service; au contraire, la terre féodale était une propriété personnelle, et passait par héritage à l'aîné de la famille. Ces majorats subsistent encore aujourd'hui en Chine pour les princes. Le titre et les terres qui y sont attachées constituent un bien patrimonial héréditaire au profit de l'aîné, et les cadets n'y ont aucune part.

Quant à la masse du peuple, chacun recevait du prince une pièce de terre d'une seule et même contenance. C'était une manière de mettre tout le monde sur le même pied, en fait de ressources comme en fait d'impôts et de taxes, le fils restant auprès de son père tant que le père était propre au travail. On établit dans ce but, dans l'empire entier, indépendamment de sa division entre les divers seigneurs féodaux, un cadastre général basé sur des principes uniformes. Chaque li carré contenant neuf cents mu[2] fut partagé, comme le montre la figure ci-jointe, en neuf sections.

[1] La longueur du *li* représente aujourd'hui, et depuis longtemps, 577 mètres, mais on ne sait pas si cette mesure n'était pas différente dans les premiers temps.

[2] Jusqu'à la dynastie des Tan on ne peut évaluer la valeur du mu que par hypothèse. Il faut la déduire de celle du li, en supposant, ce que rien ne prouve, que la longueur du li n'ait pas varié; le mu primitif ou la neuf centième partie du li carré aurait alors valu 3 ares 70 centiares.

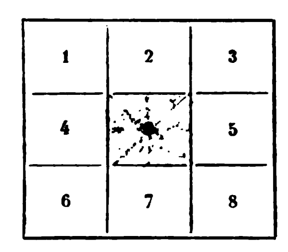
A partir de cette même dynastie des Tan, le mu représente 6 ares 42 centiares, et le zin ou journal chinois qui vaut 100 mu, 6 hectares 42 ares.

Cette seconde valeur du mu est tirée de la comparaison des mesures chinoises et russes. Il faut 17 mu pour faire une déciatine russe, laquelle vaut en ares 109,250.

1 à 8.

Terres concédées

à des particuliers.



9.

Terre cultivée en commun

au profit de l'État.

Le gouvernement conservait la partie centrale, que cultivaient en commun les huit familles établies tout autour, et dont chacune recevait une des huit autres parties de cent mu chacune. Des cent mu de la part centrale, quatre-vingts entraient dans l'exploitation commune, les vingt autres étant distribués par portions de deux et demi entre les huit familles pour former des parterres et des potagers. On avait pourvu à l'arrosement des terres de labour en creusant, entre tous les carrés, des fossés qui recevaient l'eau, des canaux grands et petits régulièrement établis entre dix, cent, mille et dix mille de ces divisions. Dans la répartition du sol entre les exploitants, on tenait compte de l'âge. Chaque homme recevait à vingt ans une portion de cent mu, et la gardait jusqu'à soixante ans; il la transmettait alors à un fils ou à un parent qui prenait soin de sa vieillesse jusqu'à la fin de ses jours. Comme la nature du sol n'est point la même partout, on avait divisé les champs en trois catégories; et on donnait parfois plus de cent mu à un seul laboureur quand il avait une famille très-nombreuse et beaucoup d'hommes vigoureux dans cette famille; on le transportait encore assez souvent, dans ce dernier cas, d'un mauvais terrain sur un bon. On prenait aussi en considération l'emplacement de la terre, son voisinage ou son éloignement du chef-lieu; les champs rapprochés de la ville étaient distribués par portions moindres que les champs éloignés. Outre les laboureurs proprement dits, les autres professions recevaient aussi leur part du sol, mais moins considérable, et toujours réduite, en moyenne, au cinquième d'une portion de laboureur. C'est ainsi qu'étaient traités les marchands et gens de métiers. Ces parts réduites pouvaient encore être accordées à des fils adultes de familles de paysans, lorsqu'ils étaient capables d'exploiter par eux-mêmes et qu'il y avait dans le voisinage des terres en friche. On ne confiait rien à personne au delà de la part légale, et personne n'en pouvait disposer comme d'une propriété indépendante par voie de vente, d'engagement ou de fermage.

Ce mode de division fit donner aux terres le nom de terres com-

munes, *gun-tjan*. On les appelait encore terres de fontaine, *zsin-tan*, parce que le système de délimitation donnait aux champs l'aspect du signe dont les Chinois se servent dans leur écriture pour exprimer le mot de fontaine. Administration locale, collation des fiefs, impôts et corvées, tout était accommodé à cette répartition du territoire : en un mot, tout l'édifice de l'empire reposait là-dessus comme sur une base commune. L'antiquité chinoise ne nous a point transmis de documents complets et détaillés qui nous apprennent à quel degré de prospérité parvint l'institution des terres communes, si elle était aussi nette qu'un échiquier, aussi régulière dans sa distribution, aussi précise dans ses combinaisons. Mais quant à l'existence de cette institution et de son principe, elle est démontrée par la révolution territoriale qui survint plus tard, d'abord dans le domaine féodal des Zin, puis dans l'empire entier. Il reste encore aujourd'hui même, dans quelques parties de la Corée, des vestiges des anciennes terres communes, telles qu'elles étaient dans les premiers jours de la dynastie des Tschjou.

Le système des terres communes subsista très-longtemps. Fondé par les trois premières dynasties, qui régnèrent de l'an 2265 à l'an 254 avant Jésus-Christ, il fut maintenu pendant toute la durée de leur domination sans la moindre altération dans l'assiette de l'impôt foncier. Vers la fin de la troisième dynastie, 350 avant Jésus-Christ et cent ans environ avant la chute des Tschjou, les défauts du système se firent sentir. Le prince régnant n'avait jamais perçu comme impôt que le produit de la part centrale que les huit familles environnantes étaient tenues de faire valoir en commun : en d'autres termes, il n'avait joui que d'un revenu minime, misérable dans les mauvaises années. Confucius lui-même questionné par son souverain au sujet de l'augmentation des impôts, avait répondu qu'il était possible de les rendre seize fois plus considérables que les sommes exigées sous les Tschjou. Quand donc les princes féodaux accrurent leur puissance du temps de la dynastie des Tschjou, les anciennes institutions cessèrent de répondre aux besoins et aux circonstances de l'époque. Dans le cours des longues et cruelles guerres civiles, on trouva d'autant moins dans le système d'impôts en vigueur les moyens de subvenir aux besoins croissants de l'État, que les paysans, par corruption de mœurs, disent les chroniques chinoises, ne cultivaient plus qu'avec la plus extrême négligence la part centrale affectée au gouvernement.

C'est surtout dans le domaine féodal des Zin qu'on se ressentait de l'insuffisance des revenus du gouvernement. Outre que les anciennes institutions retenaient chaque paysan dans sa portion, et mettaient

pour ainsi dire des barrières à l'industrie en dérobant aux mains des bons travailleurs la jouissance des terres des paresseux, il y avait une quantité de champs fertiles tout à fait en friche qui ne rapportaient rien à personne, ni aux particuliers ni à la couronne, parce que la population du royaume des Zin était faible par rapport à son étendue. Au contraire, dans les fiefs voisins de Chan, de Tschjo et de Wei, le peuple souffrait par les causes opposées : il était devenu trop nombreux pour la contenance du sol. C'est pour cette raison qu'en 350 avant Jésus-Christ le ministre Schan-fan conçut le dessein (il s'est attiré par là le reproche d'avoir détruit les anciens règlements) d'enrichir sa patrie en mettant les jachères en culture, et de provoquer une migration du peuple que le manque de terre affamait dans les fiefs voisins. La terre fut constituée en propriété dans le royaume des Zin, et beaucoup prirent aussitôt le parti d'aller s'y établir pour avoir une existence assurée. Schan-fan avait eu encore d'autres vues. « L'ancienne répartition du sol, dit un écrivain chinois, restreignait presque toujours le commerce des habitants à leur voisinage immédiat; ce commerce n'avait guère lieu qu'entre les huit familles qui, participant au même carré, vivaient et travaillaient l'une à côté de l'autre. Mais dès que le paysan n'est plus enchaîné à la glèbe, dès qu'il peut émigrer à son gré vers les lieux qui lui offrent la chance de devenir propriétaire, il s'ensuit nécessairement un contact plus actif entre les hommes dispersés, et, comme conséquence additionnelle, un progrès dans la civilisation. La richesse et l'abondance apparaissent aussitôt que sont tombées les lois qui lient les bras aux producteurs. »

Le royaume des Zin entreprit donc, en 350 avant Jésus-Christ, la destruction des terres communes en offrant à chacun toute liberté d'occuper, dans le ressort de son territoire, où bon lui semblerait, telle quantité de terre qu'il voudrait, et de l'entourer de bornes à lui, indépendamment de tout arpentage antérieur. Toute terre ainsi occupée devenait à l'instant une propriété perpétuelle dont le maître pouvait disposer librement par vente ou par toute autre voie.

C'est ainsi que s'accomplit en Chine, selon le plan de Schan-fan, le premier passage de la propriété d'État à la propriété privée. Du domaine des Zin, où la mesure fut couronnée d'un plein succès, elle s'étendit aux autres fiefs du royaume des Tschjou, et en 221 avant Jésus-Christ, après la réunion de tous les fiefs sous le pouvoir de la maison des Zin, elle fut mise à exécution dans toute la vaste étendue de l'empire chinois.

Ce droit commun à la libre acquisition de la propriété foncière, qui

au commencement de l'empire des Zin n'avait rapporté qu'avantages et profits, amena par la suite des désavantages et même des pertes réelles. Lorsqu'on avait introduit la mesure, la population était clairsemée par rapport à l'étendue des frontières et à la quantité de sol cultivable. Chacun pouvait s'approprier de la terre autant qu'il voulait; il en restait toujours assez pour les autres. Mais quand la masse du peuple, s'accroissant peu à peu dans l'empire, doubla et tripla, il fallut réduire l'étendue de chaque propriété. La quantité de fils de famille qui ne trouvaient plus de terres inoccupées amena le partage et le morcellement des patrimoines. L'abondance s'enfuit de la chaumière du laboureur. Ajoutez à cette première cause la situation politique de l'empire. Les suites fâcheuses du système féodal, sa chute, l'essor par lequel le pays tendait à se réunir sous une monarchie, les hostilités des princes contre la puissance absorbante des Zin, enfin l'établissement de la monarchie, puis la chute de la maison des Zin et l'avénement au trône de celle des Chan, enlevèrent à la Chine, dans ces cinquante années de révolution (255 à 202 avant Jésus-Christ), des millions de cultivateurs. L'agriculture languit, l'herbe envahit les champs, et c'est pour ainsi dire en vain que le paysan poursuivait ses travaux; des guerres continuelles en détruisaient le fruit dans son germe. Le peuple, dans cette extrémité, eut peur de mourir de faim, et beaucoup cédèrent leurs dernières ressources, terre et sol, pour du pain. Le riche eut l'occasion d'acquérir pour un peu d'argent de vastes domaines, qui devaient lui rapporter dans la suite un revenu sûr. Beaucoup, faute de pouvoir lutter contre la difficulté des circonstances, abandonnèrent leur champ et s'en allèrent chercher ailleurs leur subsistance par toute sorte de moyens licites ou illicites; cela facilitait encore les empiétements des riches. L'absence prolongée du propriétaire primitif, les désordres de l'empire, la considération que les fonctionnaires témoignaient aux gens aisés, assuraient presque toujours aux usurpateurs la possession des biens illégitimement acquis. Si même l'ancien maître revenait, il lui était d'autant plus difficile de faire valoir ses prétentions, que les titres légaux s'étaient perdus dans le cours des troubles et qu'il était impossible ou à peu près à un juge consciencieux de trancher le procès. C'est ainsi que les uns perdaient chaque jour leur propriété territoriale, tandis que les autres agrandissaient continuellement la leur. La terre et le sol, autrefois possédés par tout le monde, n'appartenaient plus dès lors ni à la couronne, ni aux laboureurs, mais à de riches particuliers qui ne s'adonnaient pas eux-mêmes aux rudes travaux du paysan, qui possédaient des milliers de

journaux, tandis que le pauvre, pour parler ici avec les écrivains du temps, n'avait pas même ce qu'il faut de terre pour y enfoncer une aiguille. Le riche affermait ensuite ces biens si promptement acquis aux pauvres qui couraient le pays, et percevait comme fermage la moitié du produit total. « Il y a », dit un auteur chinois, « un propriétaire contre dix cultivateurs. Les propriétaires s'enrichissent tous les jours; mais les fermiers, hors d'état de nourrir leur famille avec leur part du revenu du sol, tombent dans la plus extrême indigence, se vendent, s'engagent, se livrent à perpétuité, eux, leurs femmes, leurs enfants, comme esclaves du propriétaire. »

Le gouvernement des Chan ne fut pas insensible à la misère du peuple. Il prit différentes mesures pour rappeler le bien-être, ou du moins pour nourrir tant bien que mal la nation. Il donna gratis toutes les terres incultes, tous les champs communs, tous les siens. Il excita par des récompenses le zèle des fonctionnaires, remit les impôts, et couvrit les dépenses en vendant les charges et les dignités. Il exhorta les habitants à s'entr'aider, à se prêter des semences et des bestiaux, à s'atteler eux-mêmes à la charrue à défaut de bœufs; il améliora les méthodes de culture, etc.

Tous ces soins ne produisirent pas les fruits qu'on souhaitait. Le peuple resta pauvre comme devant, et la couronne même, par sa générosité à remettre les impôts, se trouva souvent embarrassée. On rechercha naturellement la cause de cette pauvreté accablante. Tous ceux qui tenaient de près ou de loin au gouvernement et que le devoir de leur charge obligeait à prendre souci de la nation, attribuèrent le mal au mode d'acquisition de la propriété foncière, que les nécessiteux abandonnaient aux riches dans un besoin extrême ou même avant que ce besoin ne fût là; et plus les riches avaient acquis de bien en achetant les petits patrimoines, plus il devenait impossible que la terre repassât de leurs mains dans celles des pauvres. Le privilége de la propriété foncière personnelle s'était constitué depuis que la dynastie des Zin avait anéanti les champs communs et offert à chacun la liberté d'acquérir. Quoi de plus naturel que de songer à rétablir les choses sur l'ancien pied? Peu à peu la conviction de la nécessité d'un retour aux champs communs prit partout le dessus; mais l'exécution paraissait accompagnée de grandes difficultés. Le premier pas consistait à reprendre toute la propriété territoriale aux particuliers pour la rendre à la couronne. Les pauvres pouvaient s'accommoder de cette mesure parce qu'ils n'avaient guère à perdre et la plupart rien du tout; mais il ne fallait pas espérer que les riches l'accueillissent avec le même

calme. Leurs énormes revenus, tirés de biens innombrables qui étaient tombés entre leurs mains, la considération dont ils jouissaient dans la société, leur influence sur leurs fermiers qu'ils assistaient, sinon gratuitement, du moins plus que ne pouvait le faire le gouvernement, tout cela devait faire craindre que le retour projeté à l'ancien état de choses ne provoquât une émeute contre le pouvoir. Quelques têtes chaudes, des lettrés surtout, conseillèrent même de pousser sous main les riches à la révolte, afin de se procurer un prétexte légal pour confisquer leurs biens.

Le gouvernement, plus mesuré, ne procédant jamais qu'avec une grande circonspection, voyait les choses d'un autre œil. Ce retour au système des terres communes ne lui paraissait compatible ni avec l'esprit et les besoins du siècle, ni avec les institutions de l'État. L'engouement seul, mais un engouement général, se prononçait pour les usages de l'antiquité. Les pensées et les opinions de divers sages des derniers temps de la dynastie des Tschjou, opinions qui n'avaient pas eu cours du vivant de leurs auteurs, passaient à présent pour des vérités incontestables, pour des faits que l'histoire démontrait. On acceptait par exemple au pied de la lettre la tradition léguée par le philosophe Men-psi, un des princes féodaux, et ceux qui étaient d'avis de rétablir l'ancien système auraient voulu le voir revenir tout entier avec tous ses accessoires, avec toutes les pratiques de l'antiquité. Autrement, à leur avis, la restauration ne servirait à rien. Or, pour en arriver là, il aurait fallu non-seulement refaire à neuf un nombre infini de chemins, de sentiers, de canaux, de conduits d'eau, etc., mais encore déplacer les villes et les villages, détruire les maisons, raser les tumulus et bâtir de nouvelles habitations au milieu des champs. Ces travaux auraient exigé les bras du peuple entier et cent années de temps. L'agriculture aurait été abandonnée tout ce temps-là, et toute la population de l'empire aurait péri de faim bien avant d'en finir avec la restauration des champs.

La forme de gouvernement à laquelle il aurait fallu revenir déplaisait au parti modéré parmi les penseurs chinois. « Ce système, disaient-ils, est né et a été mis en vigueur du temps que le pays était divisé en fiefs. Toutes les terres formaient alors le domaine héréditaire des seigneurs, dont les colons étaient comme les enfants. Le seigneur, dans l'intérêt de son fief, de sa maison, de sa propriété, ne pouvait pas manquer de consacrer une attention infatigable à la direction et à l'exécution des travaux; et à cause de l'étendue limitée de son fief (le plus vaste ne contenait pas au delà de 100 li), il pouvait veiller à tout

en personne, et écarter tous les abus; autrement il aurait perdu ses revenus, sur lesquels étaient fondés son bien-être, sa richesse, son influence parmi les membres de l'empire. Mais, au temps des guerres civiles entre les princes féodaux, surtout en l'année 375 avant Jésus-Christ, les domaines des plus puissants d'entre eux s'agrandirent à tel point que finalement, en 225 avant Jésus-Christ, l'empire entier n'était plus divisé qu'en sept parties, et que la surveillance personnelle du maître, tout occupé de la guerre, devint chose impraticable.

» De là vinrent les abus commis par les fonctionnaires préposés à l'aménagement des terres. Le peuple, en même temps, comme pour se dédommager de l'indifférence du souverain en face de sa misère, travaillait négligemment la part de la couronne, et nuisait à son tour au souverain. La nature même des localités ne souffre point partout l'institution des terres communes. Certaines contrées montagneuses, par exemple celles du sud, non loin des rivières de Zsjan et de Chuai, ne sauraient être converties en terres labourables, parce qu'il n'est pas possible d'y amener des eaux d'irrigation. C'est pour toutes ces raisons qu'on a abrogé le système des terres communes, et il faut s'attendre aux mêmes effets si on le rétablit. Après la suppression des fiefs, les directeurs de districts ne sont pas devenus les maîtres héréditaires du territoire dépendant de leur juridiction, mais seulement des administrateurs temporaires changeant au bout d'un petit nombre d'années; les hauts fonctionnaires ne restent pas même une année en charge. Des gens comme eux, qui s'attendent d'un jour à l'autre à être remplacés, fuient toute besogne surérogatoire, et naturellement n'apportent ni bonne volonté ni zèle à inspecter les terres communes. L'institution dût-elle subsister, ces fonctionnaires, quelque désintéressés qu'ils fussent, ne sauraient, à cause de la courte durée de leur charge, se familiariser avec les qualités du sol, et de leur ignorance résulterait naturellement une inégalité dans l'assiette de l'impôt. Si on rétablit le système, il faut donc rappeler aussi à la vie le régime féodal, c'est-à-dire ressusciter ce que pas un des lettrés ne souhaite de voir reparaître; car il faudrait alors refaire le partage de l'empire, déchaîner à nouveau le fléau des querelles entre princes voisins, prendre au peuple sa terre, et par conséquent causer une misère et un désordre universels. »

Quant aux fonds de terre surabondants qu'on voulait ôter aux riches et donner aux pauvres, le parti modéré n'admettait pas qu'un pareil procédé fût juste. « Le pauvre peuple, disait-il, n'ayant rien en propre, prend à ferme les terres des riches. Quand la famille vient à manquer

ou quand arrive une disette générale, c'est au riche que le pauvre s'adresse pour obtenir une avance d'argent ou du pain. Les commerçants, les artisans, toutes les petites industries, vivent pareillement aux dépens du riche. Les riches versent des subventions extraordinaires dans la caisse de l'État : c'est chez eux que puisent d'abord les fonctionnaires, en un mot, c'est d'eux que vivent et cercle et district; ils sont les soutiens des grands et des petits. Il est vrai qu'ils jouissent de grands priviléges; mais si on prend en considération leurs peines et leurs sacrifices, il faut avouer que cette récompense leur est bien due. S'il y a des riches qui oppriment les pauvres sans merci, il faut remédier à ce mal par d'autres moyens, et non pas en leur retirant la propriété qu'ils ont acquise par leurs travaux et leurs sacrifices personnels. Il peut fort bien arriver que les descendants d'une famille riche se multiplient au point d'être réduits à fractionner entre eux une propriété qui était dans l'origine entre les mains d'une seule personne, ou encore qu'ils deviennent pauvres jusqu'à vendre leur terre par lots. C'est, dans un cas comme dans l'autre, un principe naturel de changement introduit dans la propriété foncière. Le mal ne gît ni dans les terres communes ni dans les terres privées, mais dans l'impossibilité de supprimer la pauvreté. » Le parti modéré concluait de là qu'il fallait se borner à une création qui eût quelque analogie avec les anciennes institutions. Il devait suffire, sans rien enlever aux propriétaires actuels, de fixer pour l'avenir une limite à la propriété territoriale, et d'interdire toute vente de la main à la main [1].

C'est ainsi que se formèrent deux opinions différentes sur le rétablissement de l'ancien système des champs communs et sur le mode à suivre pour trouver des terres à rendre aux pauvres. Le gouvernement ne se décida tout de suite pour aucun des deux plans, qui auraient amené des bouleversements trop violents. Enfin, en l'an 9 après Jésus-Christ, ces opinions furent pourtant mises en pratique. Le ministre Wanman enleva le trône à la dynastie des Chan, et résolut, tant pour gagner l'affection du peuple que pour secourir les pauvres dont il avait appris à connaître les souffrances, d'exécuter les projets proposés tant de fois

[1] Ces opinions sur la propriété territoriale des riches et sur les moyens d'en opérer le retrait ont continué à prévaloir dans tous les temps sous les dynasties suivantes; elles se reproduisent presque toujours dans les mêmes termes dans les rescrits des empereurs de la Chine sur la matière. Quoiqu'il n'y ait guère de profondeur dans un grand nombre de ces idées, elles n'en ont pas moins dominé les Chinois pendant des siècles entiers et inspiré les actes de l'administration. C'est pourquoi on les a exposées ici en si grand détail.

aux empereurs ses prédécesseurs. La pauvreté en ce temps était devenue si grande, qu'on n'y pouvait plus remédier ni par la remise des impôts, ni par aucune autre mesure. La misère poussait à d'affreux forfaits, tandis que la richesse aboutissait d'autre part au libertinage, à cause de la grossièreté des mœurs et des manières. Les lois les plus sévères étaient impuissantes à prévenir une ruine imminente. On crut à l'efficacité d'une nouvelle répartition des biens basée sur les principes suivants : toute propriété foncière dans le pays est en principe propriété impériale; aucun sujet ne peut posséder plus d'un zin de terre, ni plus de huit esclaves mâles; la vente de la terre est interdite, afin que chacun conserve la source d'où il tire sa nourriture. « Ce que chacun possède de trop en terres, aux termes de cette loi, revient à la couronne pour être adjugé aux villages, au prorata de leurs besoins. A celui qui exprimerait un doute sur la sagesse de ces mesures, l'exil; à celui qui les enfreindrait, la mort. » La masse du peuple depuis les princes jusqu'à l'homme du commun se soumit à ces prescriptions, toutes sévères qu'elles étaient. Mais ceux qui les avaient le plus énergiquement patronnées furent les premiers à réclamer auprès de l'empereur : s'ils les trouvaient sages, ils ne les trouvaient pas accommodées au temps. « Jao même, Schun, Wuin-wan et Tschjou-gun [1], disait-on à présent, auraient beau ressusciter des morts, ils ne rétabliraient pas les champs communs. Les fleuves même ont changé de lit depuis ces jours-là, comment pourrait-on renouveler des choses que le temps a détruites? » En présence de ces murmures, Wan-man n'osa point maintenir son innovation, et trois ans après la publication de la loi agraire, ce même empereur la retira.

La dynastie des Zsin qui régna de 280 à 419 après Jésus-Christ, promulgua dans les premières années de son avénement une ordonnance qui divisait en classes tous les travailleurs et assignait à chaque paysan une étendue de terre déterminée. La première classe allait de seize à soixante ans; chaque homme devait recevoir soixante-dix mu, chaque femme trente. La seconde classe comprenait les personnes âgées de treize à quinze ans, et de soixante et un à soixante-cinq, auxquelles on ne confiait que la moitié de la part de terre adjugée aux premiers. A seize ans, un jeune homme entrait dans la première classe,

[1] Souverains et personnages illustres de l'antiquité chinoise, fondateurs et restaurateurs de l'empire et de la politique, selon la croyance encore vivante chez les Chinois. Jao mourut en 2156 avant Jésus-Christ, Schun en 2204, Wuin-wan, le fondateur de la dynastie des Tschjou, en 1130, et Tschjou-gun en 1115.

à soixante ans accomplis le vieillard rentrait dans la seconde[1]. Ces dispositions générales sont soumises aux modifications suivantes : Les princes peuvent posséder, selon leur rang, de quinze à sept zin de terre, les fonctionnaires de cinq à un, etc. Au milieu des circonstances difficiles dans lesquelles se trouvait la dynastie des Zsin, l'ordonnance ne fut pas exécutée alors ; tout au plus y eut-il quelques essais tentés çà et là sur des territoires insignifiants.

Plus tard, à la fin du cinquième siècle, l'égalisation de la propriété territoriale s'accomplit dans la Chine septentrionale. Ce fut sous la dynastie étrangère et conquérante des Wei, qui régna là de 385 à 557 après Jésus-Christ. La cause déterminante fut la prétention d'établir l'impôt sur le pied d'une égalité parfaite : on ne croyait pouvoir y parvenir qu'en égalisant la matière imposable. Dans ce but, une ordonnance de l'année 485 attribua dans la classe de quinze à soixante ans, à chaque homme quarante mu, à chaque femme vingt, pour cultiver des céréales, outre vingt mu par feu pour les mûriers et autres arbres utiles. Les mineurs, les vieillards et les veuves formant un feu à part, recevaient la moitié de la portion des adultes. Toutes les terres labourables appartenaient à l'État ; le premier mois de chaque année, on distribuait des champs à ceux qui étaient entrés dans leur quinzième année, on réduisait les lots des vieillards de soixante ans, on reprenait possession des terres des morts. Défense était faite de cultiver en essences au delà de la part assignée pour les arbres, parce que les vergers, différents en cela des champs, constituaient une propriété personnelle qui ne retournait pas à l'État. Si des familles s'éteignaient, on distribuait leur terre à d'autres, en donnant la préférence au pauvre sur le riche, au parent sur l'étranger.

Quand le nombre des adultes surpassait dans un canton la somme de terrain disponible, on autorisait des émigrations dans des localités moins populeuses, sans acception de cercle, ni de province, en laissant aux intéressés la liberté du choix ; mais on ne tolérait pas qu'ils se livrassent à l'oisiveté. Si les intéressés ne consentaient pas à émigrer, on convertissait les vergers de leur canton en champs, pour leur faire leur part. Cette restriction de la propriété foncière n'épargnait pas les hautes classes. Grands, princes, parents de l'empereur, nul ne pouvait plus posséder qu'un lot de terre proportionné à son rang ; les fonctionnaires, tant qu'ils étaient en charge, ou plutôt les charges mêmes,

[1] Le développement complet de ce système de permutation appartient aux dynasties suivantes des Wei et des Tan.

avaient pareillement droit à des lots de quinze à six zin, dits terre d'administration.

Exécuter de vive force une pareille ordonnance, enlever la terre aux riches était chose impossible : on l'avait vu de reste sous le règne de Wan-man. La dynastie des Wei suivit une autre marche. Sans exiger de personne aucune cession de propriété, elle autorisa les propriétaires à vendre aux prolétaires les terres qu'ils avaient en trop aux termes du règlement. Elle défendait seulement de dépasser la quantité légale dans les nouvelles acquisitions, de vendre ou de distraire, n'importe comment, aucune partie de cette quantité légale. De cette manière, les riches ne furent du moins pas lésés dans ce qu'ils possédaient, et les pauvres durent s'estimer d'autant plus heureux, que le nord de la Chine offrait encore à cette époque des steppes et des prairies inhabitées, qu'on n'avait qu'à partager pour remplir le but essentiel de la loi, celui de pourvoir tout le monde de terre. C'est ainsi que durant la plus grande partie de la domination des Wei, la propriété territoriale fut de droit commun dans le nord de la Chine, tandis qu'elle restait à l'état de privilége dans le sud.

Les institutions des Wei demeurèrent le modèle longtemps imité et fort peu altéré des dynasties subséquentes des Szun, des Zi, des Ljan, des Tschjou et des Tschen. Le nivellement inauguré par eux atteignit tout son développement, lorsque la Chine réunie sous la domination unique de la dynastie des Sui, passa à celle des Tan (619 à 907), et que le gouvernement fortifié par la centralisation, put étendre ses mesures à tout ce vaste empire[1]. Conformément aux lois promulguées par la dynastie des Tan dès son début dans le gouvernement, chacun, sans distinction d'âge ni de sexe, pourvu qu'il fît maison à part, reçut une pièce de terre à titre perpétuel, et toute personne valide, propre au travail, reçut en outre une autre pièce à titre temporaire. Cette dernière pièce était à destination de vergers, ce qui, sous les Wei, était précisément la destination de la propriété personnelle. On la distribuait par parcelles de vingt mu au plus; les marchands et les gens de métier n'avaient qu'une demi-part ou même rien du tout, si la localité n'y suffisait pas. La quotité attribuée aux divers états variait d'ailleurs avec le rang et les dignités. Les princes et la noblesse héréditaire recevaient de cent à cinq zin[2]; les guerriers des cinq premières classes de trente

[1] C'est cette même dynastie qui introduisit les mesures de superficie encore en usage aujourd'hui.

[2] 642 hectares à 32 hectares 10 ares.

à soixante mu[1], les uns et les autres à titre perpétuel; les autres guerriers et les fonctionnaires civils de douze zin à vingt mu[2], mais seulement comme usufruitiers pendant la durée de leur service. Le lot donné aux non fonctionnaires à titre perpétuel, pouvait être vendu au décès du possesseur, si la famille n'avait pas d'autre ressource que le prix de cette vente pour le faire enterrer; il pouvait l'être encore en cas d'émigration dans un autre village. Il était d'ailleurs interdit à l'acquéreur de porter sa propriété, par voie d'achat, au delà de la part légale que le vendeur avait à prétendre originairement de la couronne; la vente avait lieu par acte judiciaire. Il était permis de mettre la terre en gage, si le possesseur était appelé au loin par le service militaire, et qu'il n'eût point de parent à qui confier l'administration de son bien.

Quant à l'autre part de terre, concédée temporairement, chaque homme recevait à dix huit ans quatre-vingts mu[3] qu'il conservait jusqu'à soixante ans; les enfants, les vieillards, les infirmes, les veuves qui formaient un feu, recevaient la moitié. Un guerrier blessé en combattant pour la patrie conservait son lot temporaire jusqu'à la fin de sa vie; le même lot passait aux fils et aux petits-fils, même mineurs, des guerriers blessés ou morts devant l'ennemi. Personne cependant ne pouvait ni vendre, ni hypothéquer ce lot, ni même le faire cultiver par un autre; chacun était tenu de soigner de ses propres mains son fonds temporaire.

Le cours du temps fit reparaître les vices qui devaient empêcher ces institutions de se soutenir. Ceux qui ne pouvaient plus exécuter eux-mêmes les travaux, se mirent à vendre ou à engager leur pièce de terre, contrairement à la loi, et ces aliénations finirent par devenir si fréquentes, que le gouvernement dut les autoriser. Si l'acheteur ne pouvait rien posséder au delà de sa part légale, bientôt, à cause du progrès de la population, il y eut de reste des personnes qui ne possédaient rien du tout, et au nom desquelles le riche pouvait faire porter ses acquisitions de fonds vacants. Sinon il était censé acheter pour un membre de sa propre famille. On permit les émigrations, on y poussa par force. En un mot l'inégalité naturelle se rétablit, favorisée par les charges accablantes de la guerre. La propriété de l'État redevint propriété privée, et cela du plein gré des paysans. Les choses en vinrent au point que le ministre Ian-ian fit l'aveu suivant : « Quand le gouver-

[1] 192 ares 60 centiares à 385 ares 20 centiares.
[2] 77 hectares 4 ares à 178 ares 40 centiares.
[3] 5 hectares 13 ares 60 centiares.

nement aurait la volonté de revenir aux anciennes mesures, la pénurie d'argent en face des besoins toujours croissants de l'empire lui rendrait la tentative impossible. Aujourd'hui tout ce qui importe encore au gouvernement, c'est qu'une certaine somme de propriété lui rapporte une certaine somme d'impôt; qu'il y ait un propriétaire unique ou qu'il y en ait un grand nombre, c'est de quoi il ne lui est plus loisible de prendre souci. »

Vers ce temps-là les gens du gouvernement, fort appliqués à augmenter les revenus de l'État, eurent l'idée d'imposer non-seulement la propriété foncière, mais encore le commerce et les métiers. Cela conduisit à admettre la liberté des transactions même par rapport à la propriété territoriale, parce qu'il n'y avait plus à songer à une uniformité générale dans l'assiette de l'impôt, dès que la propriété territoriale n'était plus seule imposable. En vertu de ces considérations, la dynastie des Tan, qui se trouvait dans de grands embarras d'argent, publia, en 780 après Jésus-Christ, un nouvel édit sur les impôts. Les contributions, au lieu d'être basées sur la capacité de travail, sur l'âge ou sur la contenance de la terre, ne l'étaient plus que sur la propriété, quelle qu'elle fût, et l'édit répartissait dans ce but le peuple entier en neuf classes d'après la fortune. La liberté de l'industrie, celle d'aller et de venir suivirent comme conséquences.

Depuis cette réapparition du droit illimité à la propriété territoriale, voici plus de mille ans que celle-ci se maintient en Chine sur le même pied. Cette fixité prouve en faveur de la chose; c'est, comme l'histoire le démontre, le résultat des progrès accomplis par le peuple chinois dans l'ordre civil et intellectuel. Préparée, amenée par les siècles, cette situation durera bien des siècles. Les dynasties suivantes n'y auraient rien pu changer sans fausser en même temps les autres ressorts du mécanisme de l'empire. Aussi ont-elles toutes maintenu depuis lors les lois territoriales des Tan, et à l'exception de quelques mesures de circonstance, dirigées contre certains abus, ou prises en vue d'un avantage du moment, elles n'ont entrepris aucune réforme. Nous n'avons donc plus à nous occuper dans la suite de ce mémoire que des conséquences de la législation des Tan.

Le nouveau règlement sur les impôts eut pour premier effet une décadence de l'agriculture. Le nombre de ceux à qui les métiers pouvaient fournir du pain et du travail était de beaucoup surpassé par le nombre de ceux qui vendaient ou abandonnaient leurs champs : le surplus vagabondait dans le pays. Les troubles politiques qui suivirent et le morcellement de l'empire ne firent que les rendre plus nombreux.

Telle fut la suite naturelle de l'abrogation des anciennes lois qui, partageant entre tous la propriété territoriale, avaient fixé chacun au sol, et écarté du moins le vagabondage si elles immobilisaient la population. On chercha un remède au mal en publiant que si les fugitifs ne retournaient pas dans leur premier séjour, leurs terres seraient données à d'autres. On autorisa le premier venu à s'approprier les biens en friche par le fait seul de la culture, on fit remise des impôts à ces nouveaux colons, on leur fournit gratis tout le matériel nécessaire à leurs travaux, etc. Cette mesure entraîna trop souvent des paysans établis à déserter leurs propres terres pour des terres étrangères en friche, afin de participer à la remise des impôts et aux autres profits. L'accumulation des terres dans un petit nombre de mains reprit bientôt son cours; le gouvernement la considérait comme inévitable. On se borna à protéger les fermiers contre l'oppression des propriétaires, et on établit dans ce but une rente fixe pour chaque nature de terre; le fermier, tant qu'il payait, ne pouvait être renvoyé sans motif légal.

Ce n'était d'ailleurs pas la vente seule qui replaçait les terres en un plus petit nombre de mains. De nombreuses victimes furent sacrifiées aux troubles politiques. Quand la tranquillité renaissait, une partie du sol n'en avait pas moins perdu ses cultivateurs. Les riches, les fonctionnaires, les princes et les prêtres de Bouddha, les eunuques de la cour s'arrogeaient d'abord les biens vacants, ou bien le gouvernement même les séquestrait pour récompenser ses partisans. Les employés subalternes se faisaient une occupation spéciale de la recherche de ces terres en déshérence, pour les offrir à leurs supérieurs ou aux riches en général.

Quand la surface entière de la Chine fut devenue, sous la dynastie mongole des Juan, un champ ouvert à la brutalité insatiable des conquérants, cet abus prit des proportions colossales. Non-seulement toute la parenté des khans fut pourvue d'immenses propriétés territoriales, mais jusqu'au simple soldat mongol, tout le monde reçut en propre 4 zin[1] de terre. Un seul membre de la famille régnante s'empara un jour de 60,000 zin[2] de terres riveraines, dont l'exploitation exigea l'établissement d'une intendance spéciale. En même temps les Mongols poursuivaient leur plan, qui consistait à convertir tout le domaine de la conquête en prairies et en steppes, et à chasser tous les Chinois, si

[1] 25 hectares 68 ares.
[2] 385,200 hectares.

faire se pouvait. La culture fut interdite aux environs de la capitale, jusqu'à une grande distance, et en 1230 après Jésus-Christ parut un édit en forme, pour donner à ce principe une application générale. On n'autorisa plus qu'à la fin de la dynastie des Juan un peu de labourage en automne.

Dans ces conditions, qui permettaient aux grands de s'adjuger impunément le bien des pauvres, ceux-ci préférèrent renoncer volontairement à leur propriété et se laisser réduire de bonne grâce à l'état de fermiers. On institua, il est vrai, à diverses reprises, des commissions d'enquête pour garantir la justice de ces transactions; mais elles n'eurent point de succès, car elles auraient fait tort aux grands. Une seule fois sous cette dynastie, en 1314, le gouvernement voulut exécuter, par la force des armes, des mesures décisives en faveur des paysans; il excita une sédition, et pour l'apaiser il remit les choses sur l'ancien pied.

Au commencement de la dynastie des Szun, la concentration de la propriété territoriale entre les mains des particuliers avait fait de tels progrès, que la rente payée aux propriétaires surpassait de beaucoup le revenu que le gouvernement tirait des paysans sur les propres fonds. Il résolut alors de ne plus vendre, comme par le passé, au prix du tarif, et de ne plus distribuer aux pauvres les terres qui lui faisaient retour par l'extinction des familles, ou par confiscation aux dépens des condamnés, mais de les affermer simplement comme faisaient les particuliers.

Dans le temps que la dynastie des Szun, après avoir perdu un grand nombre de domaines, appliquait ses dernières ressources à protéger la Chine contre les Mongols, on eut l'idée de rendre tous les propriétaires libres tributaires du gouvernement, en les mettant sur le même pied que les fermiers par rapport à leurs maîtres. Il résultait d'un calcul que le gouvernement avait besoin de 100,000 zin de terres pour en tirer 7 millions de sacs de blé, quantité suffisante pour la grande armée. On résolut, en 1263, de mettre à exécution par voie d'achat la mesure dont il a été parlé, en obligeant tout fonctionnaire et tout homme du peuple (par opposition à la noblesse) à céder au gouvernement ce qu'il possédait au delà de 100 mu. On payait en retour une indemnité proportionnée au revenu annuel. La pièce de terre qui rapportait un sac par an fut tarifée par le gouvernement à 200 pièces de mille de la monnaie de cuivre chinoise; pour chaque dixième de moins en revenu annuel à 20 de ces pièces de moins. Le payement même fut en grande partie effectué en billets et en bons, et

dans le cours de dix ans la mesure se trouva exécutée entre autres dans les gouvernements de Ljan-tschje, Ljan-zsjan, surtout dans les districts de Lzu-tschjou, de Zsja-szin, de Chu-tschjou, de Tschan-tschjou et de Tschjen-zsjan. Ce qui favorisa singulièrement cette transformation, ce fut l'influence d'un ministre, Zsja-szui-dao : pour lui plaire, les fonctionnaires allèrent jusqu'à faire des achats de terres qu'ils cédaient ensuite au gouvernement. Et comme on leur faisait un mérite de ces achats et de ces cessions, ils eurent même recours à la force, parfois à la torture, pour contraindre ceux qui ne possédaient que la quantité légale de 100 mu à livrer leur bien. La position précaire de la dynastie des Szun et les murmures du peuple amenèrent dans la suite la révocation de la mesure, elle n'en produisit pas moins des résultats avantageux pour le trésor chinois. Les terres que la couronne s'était appropriées par ce moyen formaient toujours une masse considérable, et il s'établit une classe exclusivement agricole.

Au commencement de la dynastie des Min, les biens de la couronne constituaient un septième de toutes les terres cultivables ; dans le Szu-tschjou et autres districts voisins des gouvernements de Tschjè-zsjan et Zsjan-nan, les particuliers ne possédaient même que le quinzième. C'est dans ces provinces que le système de Zsja-szui-dao reçut l'application la plus complète, et c'est là que le fondateur de la dynastie des Min, aigri par l'appui opiniâtre qu'y trouvait son compétiteur Tschjan-tchi-tschena, confisqua tous les biens des riches. Ces terres ont encore à supporter de nos jours les lourdes charges qui leur furent alors imposées, quoiqu'elles soient presque toutes retournées aux mains des particuliers. Sous la dynastie des Min, les domaines servirent à récompenser les princes, les militaires, les eunuques, les pagodes, etc. ; ils ont reçu la même destination sous la dynastie actuelle des Zin, qui règne depuis 1644.

C'est de l'époque du rétablissement de la libre propriété foncière que datent aussi en Chine les apanages. Les khans avaient à la vérité pris des terres pour eux dès l'introduction de la monarchie, mais la première exploitation rurale entreprise au compte de l'empereur n'est cependant pas plus ancienne que la dynastie des Min. Le début eut lieu en 1464 avec les biens confisqués d'un eunuque. Au lieu d'être vendus comme autrefois, ils furent exploités au profit de la cassette impériale et augmentés de trente-cinq autres, le tout d'une superficie de 37,595 zin[1]. Les domaines prirent par la suite un accroissement

[1] 241,356 hectares 90 ares.

extraordinaire en nombre comme en étendue. Les intendants qui en avaient l'administration disposèrent souvent des terres voisines des paysans, de manière à les incorporer finalement aux domaines, et ceux-ci s'agrandirent fort au delà de leurs limites primitives. Ces nouveautés firent sur le peuple une impression d'autant plus désagréable qu'on commençait dans le même temps à vendre le sel en quelques endroits au nom et au profit de l'empereur. L'opposition trouva ses avocats à la cour. Elle n'eut point d'autre conséquence que de faire restituer à leurs premiers possesseurs quelques patrimoines usurpés, et de faire donner aux domaines le nom de biens de l'État, au lieu de biens de l'empereur.

Bien des siècles se sont écoulés, et l'éloignement où vit ce peuple du commerce du monde, a prévenu, en bornant ses regards, tout nouveau progrès. « Un repos long et durable, disent les Chinois eux-mêmes, un cours uniforme de toutes choses maintiennent l'ordre actuel. Tout marche de soi-même sans que personne y songe. Mais quand la moindre atteinte est portée à cet ordre établi, l'édifice entier croule. » Et ici, après un écroulement, on ne rebâtit point à neuf; mais on replâtre les vieilles ruines avec de vieux matériaux sur le vieux plan. Quant à créer du nouveau, on n'en sent pas le besoin en Chine, et on manque d'architectes expérimentés. Le peuple mantchou, au sortir de ses bois, a soumis à sa domination l'empire chinois en décadence. Peu familiarisé dans sa patrie avec l'agriculture, bien moins encore avec les hautes questions de gouvernement, il n'a pris connaissance qu'à la suite de son avénement à l'empire de ce que la Chine avait appris par des siècles de rudes expériences. Il est naturellement impossible d'attendre d'un pareil peuple des changements importants en matière d'administration. Non-seulement la dynastie actuelle des Zin s'appuie dans toutes ses mesures sur les exemples tirés de l'histoire ancienne de la Chine, mais elle laisse tout subsister sans modification, jusque dans le plus petit détail, y compris les abus. C'est ainsi que la situation légale de la propriété foncière est restée sous les Zin à peu près la même que sous la dynastie des Min, sans qu'on en ait retranché ou qu'on y ait ajouté grand'chose.

A l'exception des pertes inévitables au milieu des convulsions politiques, la propriété territoriale a conservé son inviolabilité. Le droit à une possession illimitée, celui de vendre, d'acheter, d'hypothéquer, tout est encore accordé au libre arbitre de chaque particulier sous le régime des anciennes ordonnances. Le gouvernement s'est imposé le devoir de protéger cette possession contre toute prétention illégale, et

il s'est donné en particulier beaucoup de peine pour rendre à leur destination les terres fertiles tombées en jachère du temps des troubles sous les Min. Ces terres furent distribuées dans ce but à des prolétaires à titre de propriété perpétuelle; ce qui avait appartenu aux princes Min échut à leurs anciens fermiers. Tous les fonctionnaires provinciaux, à partir des gouverneurs généraux, furent récompensés ou punis pour le bon ou le mauvais état de l'agriculture dans leurs circonscriptions. Mais, en dépit de ces distributions de terres, en dépit des encouragements donnés par les fonctionnaires, la culture ne fit guère de progrès. Les impôts étaient trop lourds, même pour les gens à l'aise, et ceux qu'on pourvoyait de terre restaient néanmoins misérables, parce qu'on ne les aidait pas dans le premier établissement. Les nouveaux colons retournèrent de la province lointaine de Szuitschuan à leurs anciens champs du Chuguan et du Schan-szi, après avoir joui des trois années d'immunité accordées pour la mise en culture. Autre motif essentiel, c'est que les terres données par le gouvernement revenaient plus cher que les terres achetées, à cause des abus des fonctionnaires supérieurs et subalternes. Afin de pousser à l'accomplissement de ses vues, le gouvernement augmenta les immunités et remit tous les impôts pour la mise en culture de la steppe nue. Quiconque veut défricher un terrain peut se mettre à l'œuvre, sans avis préalable; il est simplement tenu d'en informer le gouvernement dans le cours de l'année, et il obtient en échange l'immunité déterminée à partir du jour de l'information. Au cas contraire, la mise en culture est considérée comme un délit, comme une détention des terres de la couronne, et le coupable tombe sous l'action de la loi. Le fonctionnaire perd son rang, les soldats et le peuple sont punis corporellement. La terre est confisquée au profit de la couronne, et l'impôt réclamé; le délateur reçoit une prime. Le titre à la possession illimitée de la terre défrichée n'est accordé qu'après l'expiration de l'immunité, lorsque cette terre passe dans la catégorie des propriétés foncières régulièrement imposées.

Les tribunaux d'agriculture sont tenus de consacrer une attention toute spéciale aux terres stériles. Ils doivent observer l'état des marais, et voir s'ils ne se dessèchent pas au point de devenir cultivables. Ils ont à veiller de même sur les dunes, sur leur croissance et leur disparition. Les bords de la mer et des rivières, les changements auxquels le sol susceptible de rapport est sujet dans ces localités, sont soumis à leur surveillance. Le succès a récompensé toutes ces mesures. La quantité des terres à blé s'est accrue chaque année; elle comportait

en 1831, dans l'empire entier, d'après un règlement de la chambre des finances, 7,566,340 zin et 17 mu[1].

Les domaines de la couronne se partagent en apanages, terres militaires et terres de la couronne proprement dites.

Les apanages appartiennent aux souverains et aux membres de la famille régnante, entre lesquels ils sont répartis sous la dynastie actuelle à peu près de même que du temps des Min. Ils sont habités et cultivés par des paysans attachés à chaque apanage. Ceux des souverains mantchoux actuels qui ont été fondés à diverses époques dans les districts de Tschji-li, en Mantchourie, près de Schen-zsin, Zsintschjou, Oaschen-ula, au bord du fleuve Amour, dans le gouvernement de Chu-lan, et en Mongolie, le long de la grande muraille, près de Dje-che et de Gui-chua-tschen, sont, en somme, au nombre de 1,078, et ont une superficie de 35,772 zin et 75 mu[2]. On y récolte des céréales, des légumes, des fruits, du miel, de l'indigo, du papier de coton et des fleurs. Les princes de tout rang et les membres de la famille régnante sont dotés de même, chacun selon son grade et sa dignité, d'apanages qui varient depuis 1 zin 4/5 jusqu'à 18 zin[3]. L'ensemble des terres qui leur sont affectées comporte présentement 13,555 zin 39 mu[4].

Le partage des terres aux princes et aux parents de la maison impériale, les dotations en cas d'avancement et la colonisation des officiers et des soldats des huit corps (drapeaux) de l'armée chinoise, avaient déjà commencé dans la Mantchourie. Le « drapeau » auquel le Mantchou était attaché constituait une sorte de patrie pour l'individu tout à fait nomade jusque-là, la terre réservée à chacun des huit « drapeaux » fut mesurée et servit exclusivement de pâturage aux chevaux du corps. Après l'invasion en Chine et quand la cour eut été transportée à Péking, une grande partie de la population chinoise périt victime des troubles qui accompagnèrent la chute de la dynastie des Min, ou bien elle déserta ses demeures, et la mauvaise herbe envahit les champs. Le

[1] Dans ce total [1] ne sont point comprises les terres dites de la couronne, dont il sera question plus loin; aussi paraît-il inférieur à celui de 1818, qui embrassait les terres de la couronne. Comme celles-ci comportent 571,666 zin 8 mu [2], on a pour total général des terres cultivées en Chine, en 1831, 8,137,995 zin 25 mu [3].

[2] 229,661 hectares 5 ares 50 centiares.

[3] 7 hectares 70 ares 40 centiares à 115 hectares 56 ares.

[4] 87,025 hectares 60 ares 38 centiares.

[1] 48,575,903 hectares 89 ares 14 centiares.

[2] 3,670,096 hectares 23 ares 36 centiares.

[3] 52,246,000 hectares 12 ares 50 centiares.

nouveau gouvernement déclara vacantes les pièces de terre possédées par les princes Min et par les anciens eunuques de la cour; il se mit à distribuer les environs de Péking aux princes, aux soldats et aux fonctionnaires mantchoux. Le partage des biens en guise de traitement et de pensions eut lieu sur l'échelle extraordinaire de 42 mu[1].

On assigna pour demeure aux Chinois, que les Mantchoux avaient ainsi expulsés par le droit du vainqueur, des contrées incultes et lointaines, avec remise des impôts pour la première année. Le principe général qu'on appliqua était de caser les militaires mantchoux, ne fût-ce que pour faciliter la rentrée de l'impôt territorial, dans le voisinage de la capitale, de transporter ailleurs les Chinois établis dans ces districts, et de ne choisir en aucun cas pour les conquérants des terres mauvaises, ni même médiocres. Les princes recevaient selon leur rang une portion qui variait de 18 zin à 1 zin 4/5[2], les soldats et les fonctionnaires, selon leur rang et leur origine, de 180 à 18 mu[3]. Une élévation ou une chute subséquentes, quant au rang, n'entraînaient ni augmentation ni retrait de la portion une fois reçue. Dans l'origine, le Mantchou qui entrait au service militaire ou civil recevait de même une propriété foncière à titre perpétuel; mais en 1764 et en 1781, des ordonnances réglèrent qu'il serait payé en argent comptant 1 ljan 1/2[4] à titre de rente annuelle, à la place de chaque mu de terre qui aurait dû échoir au nouveau fonctionnaire ou au nouveau soldat; et en 1771, cette rente même fut rachetée pour une somme de 200 à 600 ljan[5] d'argent accordée pour frais d'installation ou d'équipement. Le droit de propriété sur la terre ou la rente accordées à un soldat, passe à ses fils et à ses petits-fils, à sa femme et à sa veuve, à ses filles, tant qu'elles ne sont pas mariées, aux frères et aux neveux, tant qu'ils n'ont point de terre en propre. Si le simple soldat meurt sans laisser ni descendants ni proches parents, ce qu'il possède au delà de 30 mu[6] passe au corps dans lequel il servait; quand c'est un fonctionnaire qui meurt sans enfants, la couronne ne reprend que ce qu'il laisse au delà de 300 mu[7]; le reste demeure aux parents éloignés, ou, s'il n'y en a pas, il va à quelque collègue qui doit en retour offrir au défunt les sacrifices des

[1] 269 ares 64 centiares.
[2] 115 hectares 56 ares à 7 hectares 70 ares 40 centiares.
[3] 11 hectares 55 ares 60 centiares à 1 hectare 15 ares 56 centiares.
[4] 12 francs.
[5] 1,600 francs à 4,800 francs.
[6] 192 ares 60 centiares.
[7] 19 hectares 26 ares.

morts. Les terres militaires faisant retour à la couronne, à défaut de possesseur ou pour quelque autre raison fiscale, restent affectées au corps; les rentes sont consacrées aux dépenses générales; elles servent à récompenser chaque année les vétérans ou à soulager les soldats infirmes, jusqu'à ce qu'elles soient dans la suite ou affectées à des recrues ou converties par des soldats et des officiers du corps et par voie d'achat, en propriétés privées. L'acquisition se solde, soit en argent comptant, soit moyennant une retenue sur la paye[1]. Dans ce dernier cas, la retenue destinée à couvrir le prix d'achat peut être répartie en cinq annuités. Si le prix surpasse le quintuple de la retenue annuelle du cinquième de la solde entière, l'acquéreur peut s'associer avec des parents, ou d'autres camarades du corps, qui ne possèdent d'ailleurs point de terres, pour acheter en commun la pièce en question. En vertu des mêmes prescriptions, les terres engagées par des hommes du corps à des gens de la classe inférieure, peuvent être rachetées, et une loi de 1729 oblige le fisc à le faire et à les restituer au corps pour en user en commun.

Quand la dynastie mantchoue fut définitivement affermie sur le trône, la population chinoise prit aux yeux du gouvernement la même importance que la nation conquérante. On ne pouvait donc plus continuer à dépouiller l'une au profit de l'autre; on trouva même qu'entre les mains des laboureurs chinois les terres rapportaient davantage, soit au peuple, soit au gouvernement, et on suspendit toute nouvelle distribution de terre aux recrues, quoique la foule des hommes qui appartenaient aux huit corps augmentât chaque année. Dans l'intervalle, les familles s'étaient aussi multipliées dans l'armée, les revenus annuels avaient diminué proportionnellement; la prodigalité et la rage de briller s'en étaient mêlées et avaient gagné les hommes des huit corps, à tel point que le moindre soldat ne voulait pas rester au-dessous de son chef de compagnie en fait de profusion. Malgré toutes les libéralités du gouvernement, malgré ses fréquents secours, les hommes des corps tombèrent de cette manière dans une misère extrême, et poussés par la nécessité, ils songèrent à aliéner leur propriété territoriale, dernier soutien, dernier espoir de leur famille. Mais ils ne pouvaient vendre qu'à des hommes du corps, et à cause de la détresse générale, il ne se trouvait point parmi eux assez de gens solvables pour

[1] 30 mu de terre de 1re classe coûtent 48 ljan, de 2e classe 38, de 3e 28, de 4e 18, de 5e 12 [1].

[1] 30 mu, 192 ares 60 centiares. 384 francs, 304 francs, 224 francs, 144 francs, 96 francs.

acheter toutes ces terres militaires. Les soldats n'eurent d'autre ressource que de transmettre leur bien à des gens du peuple, en apparence à titre de gage, mais de fait en toute propriété. L'abandon de leurs titres terriers acheva de les ruiner en leur ôtant les moyens et la possibilité de relever leurs affaires. Par compassion pour une armée qui mourait de faim, le gouvernement se vit enfin obligé d'acheter toutes les terres militaires, et d'en faire cadeau à chaque corps, à titre de propriété commune, pour couvrir ses dépenses; les anciens détenteurs ou d'autres hommes du corps eurent néanmoins la faculté de racheter les terres en question, soit en argent comptant, soit moyennant une retenue mensuelle sur leur solde.

Une grande partie de ces terres retourna des mains de la couronne à ses anciens propriétaires ou à de riches militaires du même corps, le reste fut exploité pour le compte de la communauté par d'autres hommes du corps devenus laboureurs par misère ou par goût. Une autre partie fut rendue aux anciens fermiers astreints désormais à en payer la rente à la caisse commune du corps. Mais comme les hommes du corps n'avaient point perdu, même à la suite de ce rachat opéré par le fisc, le droit d'aliéner ou d'engager leur propriété territoriale, celle-ci passa encore fréquemment par voie de vente à un camarade, plus fréquemment par voie d'engagement, à des gens du peuple. Les terres seules que l'empereur alloue à neuf, à titre de solde, à un soldat des huit corps, ne peuvent être cédées à personne, pas même à un camarade. Au contraire tous les hommes de ces corps, à l'exception seulement de ceux qui forment la garnison de la capitale, peuvent acquérir en propre la propriété territoriale du bas peuple. C'est ce qui constitue une différence notable entre leur position et celle des fonctionnaires, lesquels ne peuvent rien posséder dans la circonscription de leurs fonctions, ni propriété immobilière, ni esclaves.

Le soldat est exposé à perdre sa propriété territoriale dans les cas suivants : 1° Pour cause de dettes envers le fisc ou de confiscation. Dans ces deux circonstances la couronne reprend la terre, même engagée, mais le fermier continue à l'occuper. 2° Quand au bout de dix ans, un homme du corps n'est point en état de racheter la terre qu'il a engagée à un camarade, le prêteur en donne avis à l'autorité du corps; celle-ci accorde à l'ancien propriétaire un nouveau délai d'un an pour le rachat, mais si ce délai n'est pas mis à profit, elle reconnaît le prêteur en qualité de nouveau et plein propriétaire. 3° Si un Chinois veut se retirer de l'un des huit corps, il faut qu'il cède tout ce qu'il possède de terres, sans qu'il en soit rien distrait, jusqu'à une

distance de 500 li[1] autour de la capitale, à un camarade du même corps, ou, s'il ne se trouve point d'acheteur, qu'il le laisse pour un prix déterminé à la chambre des finances. Toute terre qu'un Chinois qui sort des rangs de l'armée possède à plus de 500 li de la capitale, lui reste néanmoins, même après son départ, comme propriété héréditaire. Les terres possédées à l'heure qu'il est par des officiers et des soldats des huit corps, montent en somme à 140,191 zin et 70 mu[2].

Les apanages et les terres militaires portent le nom de terres de la couronne, parce que c'est la couronne qui les a distribuées dans l'origine, et parce que, pour constituer une propriété particulière, elles n'en restent pas moins soumises à la juridiction de la couronne, juridiction impériale, princière ou militaire.

Les terres de la couronne proprement dites sont :

1° Les terres d'église attribuées aux temples, aux autels des sacrifices, aux couvents et pagodes des trois religions régnantes et affectées par la volonté des donateurs à l'entretien des édifices et des ecclésiastiques.

2° Les terres des écoles, dont les rentes sont destinées à entretenir les bâtiments et à assister les maîtres pauvres.

3° Les terres communales assignées à des villes, à des villages, à des siéges de justice, soit pour le service public en général, soit pour défrayer un service spécial[3].

4° Les plantations de joncs et de roseaux. Dans les gouvernements de Zsjan-szu, d'An-choi, de Zsjan-szi, de Chu-bei et de Chu-nan, les bords fréquemment inondés des grands cours d'eau ne sauraient former des propriétés constamment imposables. On a donc autorisé dans ces contrées des plantations de joncs et de roseaux, parfois même de blé, et on n'exige l'impôt que si la récolte n'a pas été endommagée par les eaux. On compte en terrain de cette nature 101,586 zin et 11 mu[4].

5° Les terres des colonies militaires constituent également une propriété de la couronne.

L'origine des colonies militaires est presque aussi ancienne en Chine que la fondation de la monarchie. Près de 200 ans avant Jésus-Christ, on sentit le besoin d'avoir des garnisons permanentes sur certains points de la frontière de l'empire. On avait pour ennemis extérieurs

[1] 288 kilomètres 5 hectomètres.

[2] 900,030 hectares 71 ares 4 centiares.

[3] Les terres de ces trois classes sont fort peu importantes; elles montent ensemble à environ 21,333 zin et 13 mu[1].

[4] 652,182 hectares 82 ares 12 centiares.

[1] 136,958 hectares 69 ares 40 centiares.

des nomades comme les Huns ou des montagnards comme les Zjan. Leurs attaques n'étaient en aucune façon régulières ; elles consistaient bien plutôt, la plupart du temps, en incursions de petites bandes de pillards, lesquelles, avant d'être atteintes par les troupes chinoises, avaient abandonné le territoire dévasté et regagné leurs demeures. On établit pour cette raison des postes fixes. A cause de l'éloignement de ces garnisons et de la difficulté des communications, l'approvisionnement des camps de la frontière était une lourde charge pour le gouvernement ; il devenait même impraticable en certaines saisons et dans certaines circonstances, tandis que d'autre part les soldats restaient désœuvrés la plus grande partie du temps au milieu de ces escarmouches très-souvent interrompues. C'est ainsi qu'on songea naturellement à confier aux soldats postés sur les frontières le soin de s'approvisionner eux-mêmes en cultivant la terre, occupation qui leur était familière, et, pour laquelle le gouvernement les pourvut de bêtes de travail, de semences, d'habitations, de tout ce qu'il fallait. Tschjao-schum-po, commandant en chef contre les Zjan, mit ce plan à exécution en 61 avant Jésus-Christ, et fonda les premières colonies militaires près de Si-nin-fu, chef-lieu actuel de cercle, dans le gouvernement de Han-szu. Le succès qui couronna l'entreprise engagea le gouvernement à l'étendre à d'autres points également menacés ou indiqués par leur importance stratégique. On fonda plus tard des colonies militaires, non-seulement sur les frontières, mais encore dans l'intérieur, surtout le long des fleuves Zsjan et Chouai ; les soldats eurent à se pourvoir eux-mêmes, et à nourrir en outre les troupes de passage. Finalement on obligea des armées entières à s'entretenir par leur propre travail. S'il n'y avait pas assez de soldats dans une colonie militaire, ou s'ils n'avaient pas assez de temps à eux, on attirait des paysans qui ne demandaient pas mieux que de travailler. Ce furent surtout des districts auparavant mal cultivés, comme les marais des gouvernements actuels de Zsjan-szu, d'An-choi, de Zsjan-sziet, de Chu-bei, qui gagnèrent à cette institution, et devinrent les plus fertiles en céréales.

La dynastie actuelle des Zin a tiré une caste militaire des trois grandes races de l'empire, Mantchoux, Mongols et Chinois, et établi des corps divisionnaires sur les principaux points. Les laboureurs militaires, dépouillés par là de leur importance primitive, inutiles désormais comme force armée, pouvaient néanmoins continuer à rendre à l'État comme cultivateurs autant de services que les paysans. La plupart des colonies militaires ont donc été incorporées à des cercles

et à des districts, soumises au régime de l'administration civile, et rien ne les distingue en vérité de la masse de la population, quoiqu'elles figurent toujours sous leur titre propre dans les actes officiels. Les seuls colons militaires qui soient restés dans leur ancienne situation, sont ceux de certaines localités où ils ont à rendre des services réguliers pour le transport par eau du blé de la couronne. Tous les membres des anciennes colonies, soit colons militaires d'origine, soit paysans nouvellement établis, qu'ils possèdent une pièce de terre assignée par la couronne, ou achetée d'elle ou d'un particulier, sont propriétaires de la terre qu'ils travaillent, parce qu'il est devenu impossible de vérifier leurs titres, à cause des nombreux abus et de la perte des archives. La couronne a dû acheter pour son compte les terres engagées ou vendues dans les colonies qu'elle maintenait et les a rendues aux colons militaires pour être cultivées.

Quand le calme fut complétement rétabli en Chine, la politique du gouvernement mantchou tendit à assurer l'assujettissement des Mongols qui reconnaissaient sa domination, et à soumettre les contrées de l'ouest, dans lesquelles la puissance des Tschungars devenait de jour en jour plus dangereuse pour la Chine. De nombreuses expéditions vers le nord et l'ouest de la Mongolie, les troupes en permanence sur les frontières nord-ouest et dans les montagnes de Tjan-schan, exigeaient une masse énorme d'approvisionnements, dont la livraison était redevenue une lourde charge et parfois une chose impraticable, à cause de la distance des lieux et de la difficulté des communications. On créa donc, par des raisons politiques et stratégiques, sur les frontières nord et ouest de la Mongolie et du Turkestan oriental, de nouvelles colonies militaires. Elles s'étendirent de la limite nord-ouest du gouvernement de Han-szu, sur les deux côtés de la chaîne des Tjan-schan, vers les villes principales du Turkestan, Barkul, Urumzi, Hi, Kobdo, Tarbagatai, sur les deux rives des fleuves Srtèsch, Orolson et Tolio[1]. Les nouvelles colonies militaires ne se composaient pas seulement de troupes actives, mais encore de Mongols orientaux, de criminels chinois condamnés au bannissement, et même de colons volontaires, dociles à la voix du gouvernement. Le blé qu'ils cultivent suffit, et au delà, pour les troupes des frontières que le gouvernement a depuis

[1] Pour les colonies de Kobdo et de Tarbagatai, on se procura pour les semailles des blés russes, comme les mieux accommodés au climat de ces localités.

Il y avait encore sur les bords de ces trois fleuves des traces d'une ancienne agriculture. Elles dataient sans doute du temps de la dynastie des Juan, sous laquelle existait autour de la capitale, Chozin, une culture étendue.

longtemps cessé d'approvisionner, et qui sont même à peine soldées. Des colonies pareilles se sont élevées sur les frontières des Mjao, dans les gouvernements de Chu-nan, de Sui-tschuan, d'Hui-tschjou et autres. En 1753 les terres militaires, défalcation faite des colonies replacées sous le régime civil, se montaient à 259,416 zin[1]; en 1812, les nouvelles colonies militaires, celles dont nous venons de rapporter la création, allaient seules à plus de 400,000 zin[2]. Ces terres, en leur qualité de propriété de la couronne, ne peuvent être ni vendues ni engagées. Tout contrevenant est puni, le prix d'achat va au fisc et la pièce de terre retourne à la circonscription militaire.

Ajoutons, pour en finir avec ces renseignements sur les colonies militaires, qu'elles ont eu aussi leurs champs communs. Bogduichan Jun-tschjen donna, en 1724, l'ordre de créer des champs communs sur le patron même et avec toutes les singularités du vieux temps. Le gouvernement de Tschji-li (districts de Ba-tschjou, Sin-tschen, Hu-an, Jun-zin sur le fleuve Jun-die-che) fut choisi dans ce but; on se conforma à l'usage antique pour arpenter et subdiviser la terre, pour établir des canaux et des conduites d'eau, pour bâtir les maisons au milieu de la campagne, et pour y caser finalement cinquante Mantchoux, quinze Mongols et quinze Chinois (chanzun) de l'armée avec leurs familles, comme sur leur propriété privée : ils devaient cultiver en commun la pièce du milieu comme terre de la couronne. Ce nouvel essai du système des champs communs dura plus de dix ans, et il fut mis à néant, en 1736, à l'avénement de Zjan-lun, pour des raisons qu'on ignore. Sol et gens furent restitués au domaine des colonies militaires et durent payer l'impôt comme les autres terres.

[1] 1,665,450 hectares 72 ares.

[2] 2,568,000 hectares.

CORRESPONDANCE

ENTRE SCHILLER ET GŒTHE [1].

(1794-1805.)

Le 30 octobre 1824, Gœthe écrivait à son ami Zelter : « Je mets au net ma correspondance avec Schiller depuis 1794 jusqu'à 1805. Ce sera un grand don offert aux Allemands, oui, je puis le dire, aux hommes. »

La foi en lui-même sied au génie. L'humanité lui appartient, parce qu'elle bat dans sa poitrine avec une indomptable et fière énergie, que le feu de ses plus nobles aspirations se mêle à son sang qu'elle embrase, à sa fibre qu'elle purifie, à la moelle de ses os qu'elle pénètre de son essence sacrée.

Cette correspondance est un monument impérissable. Deux des plus grands poëtes que le monde moderne ait connus se réfléchissent dans ce pur miroir sans vaine ostentation comme sans modestie hypocrite ; on sent, à travers les détails les plus insignifiants de la vie journalière, qu'il y a là deux esprits pour lesquels le progrès n'est pas un mot fastueux dont s'orne le discours, mais une exigence permanente et une vérité de

[1] C'est en 1829 que l'auteur de Faust mit sous les yeux du public sa correspondance avec Schiller; mais la crainte de froisser des susceptibilités encore en éveil à cette époque lui fit supprimer des passages, quelques lettres même en entier, et désigner souvent par de fausses initiales des personnes dont le nom figurait. L'impression achevée, Gœthe scella tous les papiers manuscrits qui s'y rapportaient, avec ordre de ne pas rompre le sceau avant 1850. C'est donc à cette époque seulement qu'une édition complète est devenue possible; elle a paru en 1856, et c'est à elle que nous empruntons les extraits les plus capables, selon nous, de caractériser les deux grands hommes dont le souffle anime ces pages, que l'empreinte du génie a visées doublement pour l'immortalité.

chaque instant, et qui, par suite, s'efforcent avant tout de réaliser ce progrès dans leur propre nature, en s'aidant pour l'atteindre de la diversité des aptitudes aussi bien que de l'unité du but poursuivi : un pareil spectacle honore, en même temps que le genre humain tout entier, la nation où il a pu se produire.

Les âmes vulgaires demandent le progrès aux autres, les âmes d'élite l'exigent d'elles-mêmes. Elles ont en dépôt la véritable théorie du progrès. Tout accroissement de liberté et de puissance réalisé en soi-même devient, par le fait de la solidarité et de l'échange, un véritable perfectionnement social. Veux-tu affranchir les hommes, affranchis-toi d'abord. Si tu n'augmentes la lumière dans ton esprit et la chaleur dans ton âme, comment répandras-tu autour de toi l'amour et l'intelligence? Que cette théorie du progrès individuel se propage, que reconnue enfin pour être la seule efficace, elle se fasse vivante en chacun dans la mesure de ses forces, et à chaque heure s'accomplira un changement immense, irrésistible, le plus radical et le plus solide qui fût jamais. C'est l'homme intérieur qu'il faut transformer.

Chez l'homme capable d'un amour sincère pour le progrès, tout peut devenir et tout en effet devient moyen de perfectionnement : la souffrance comme la joie, et le mécompte aussi bien que le succès. Amère ou douce, il sait tirer de la vie une séve fortifiante; cette destinée extérieure que nous font les choses et les hommes, et qui sans cesse menace de nous asservir, elle devient en ses mains l'agent d'une destinée plus haute qui réside en lui seul, dont il sent l'aiguillon secret exciter son cœur lorsqu'il veut faillir, le relever lorsqu'il est tombé, et le pousser à travers tous les obstacles vers le divin rêve de perfectionnement qu'il a entrevu. Il lutte en secret, mais avec courage; car il a donné pour tâche à sa vie de mouler l'épreuve et la joie sur ce type de l'éternelle beauté qui reste gravé dans son sein, comme le titre ineffaçable dont la nature marque ses plus nobles créations, pour indiquer en elles la part de cet or pur de l'idéal dérobé aux creusets de la mort et de la corruption. Le progrès est au fond la religion de toutes les grandes âmes; il est la réalité essentielle et primitive qui se communique à toutes choses, les pénètre, et peut seule leur donner le sens et la valeur sans lesquels tout ne serait qu'un jeu confus du chaos, une mêlée où se fouleraient et s'écraseraient dans la nuit les forces aveugles et les insatiables vanités.

« Ce n'est pas cela qui rend libre, de ne rien reconnaître au-dessus de soi, mais précisément d'adorer quelque chose de supérieur. Car en adorant cette chose, nous nous élevons vers elle et rendons témoignage

que nous portons en nous-mêmes ce qu'il y a de plus élevé. » Ces belles paroles sont de Gœthe, et sa vie est là qui peut leur servir de caution et de commentaire : « J'ai toujours pris au sérieux mon propre développement et travaillé sans relâche à m'ennoblir. » Qui osera se lever parmi nous et l'accuser de mensonge? Contre cet homme cependant, qui, sans mentir, pouvait se rendre à lui même un pareil témoignage, des voix se sont élevées qui l'ont accusé d'égoïsme. Égoïste! parce qu'il a su rester lui-même, et que, tout en s'assimilant mieux que tout autre les éléments favorables qu'offraient à son développement personnel la nature et l'histoire, le pays, les hommes et l'époque au milieu desquels il fut appelé à vivre, il a su se garder avec un rare instinct et un admirable discernement des influences qui eussent détruit ou faussé sa nature par des alliages incompatibles; égoïste surtout, parce qu'il a toujours refusé, dans la conscience de sa force et de son élévation, de s'accommoder au patron des sectes et des partis pour leur servir d'enseigne. Plût à Dieu que le monde fût peuplé d'égoïstes de cette sorte, pour lesquels le perfectionnement de soi-même et le respect de l'individualité constitue le suprême égoïsme!

De toutes les œuvres du génie, la plus belle assurément et la plus grande, car elle résume toutes les autres et s'accomplit incessamment par leur secours, c'est sa propre vie, — c'est lui-même dans sa réalisation successive. Chaque création est un échelon qui lui sert d'appui pour atteindre un degré supérieur et parvenir à une expression moins imparfaite des aptitudes qui reposent en lui; chaque effort est un coup de ciseau qui dégage de la matière informe un trait du modèle sur lequel, sans jamais l'atteindre dans sa perfection, la pensée et le travail sculptent l'homme intérieur. « L'œuvre qu'on croirait inerte et passive, dit Michelet, modifie son ouvrier.... il l'a faite, mais elle le fait; elle le rend, à mesure qu'elle grandit, très-grand et très-bon. »

La correspondance entre Schiller et Gœthe est l'école mutuelle du génie. Si elle démontre avec éclat la possibilité pour les natures les plus diverses de s'allier dans un commun effort vers le progrès, au point de vue plus spécialement littéraire, c'est un festin royal qu'elle offre généreusement à la critique. On y ramasse des trésors à fleur de terre. Quelles délices de parcourir les confidences intellectuelles de ces hommes qui furent la plus haute gloire d'une époque déjà glorieuse : de pénétrer dans le jeu secret des ressorts qui les firent agir et créer, de voir en quelque sorte la pensée travailler à découvert au fond de leurs vastes cerveaux, de constater l'influence salutaire que durant une série de dix années ils exercèrent l'un sur l'autre, de suivre

presque jour par jour l'itinéraire de leurs travaux et de leurs conceptions; d'assister aux premiers tressaillements du germe déposé dans les sillons invisibles de l'esprit, et destiné à devenir sous l'influence combinée du temps, de la réflexion et du travail, à travers les espoirs et les découragements, les veilles ardentes et les lassitudes, les hésitations, les doutes et les élans, à travers toutes ces péripéties enfin de douleurs et de voluptés que tout artiste doit subir, un des chefs-d'œuvre que les générations se transmettent pour se nourrir de leur substance incorruptible.

Dès qu'il se révèle dans le sincère et libre mouvement de sa nature, l'être en apparence le plus vulgaire devient intéressant pour l'observateur. S'il en est ainsi, quel intérêt le même spectacle doit-il nous offrir quand l'homme s'appelle Schiller ou Gœthe! Le prix inestimable de cette correspondance, c'est que la préoccupation du public est visiblement absente. La plume se meut à l'aise et d'un seul trait avec la pensée, sans affectation d'aucune sorte. L'attitude n'a rien de composé et l'allure est vivante, parce que le miroir fait défaut. Pour ne s'être point mis en quête d'originalité, il se trouve que c'est précisément dans ces lettres que l'on découvre le plus aisément l'originalité des deux écrivains. Toute œuvre accomplie pour le public n'est-elle pas en une certaine mesure un compromis nécessaire? Voltaire a dit spirituellement qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. Hegel, avec un sens profond, a répondu que ce n'est pas que le grand homme ne soit réellement grand, mais parce que le valet de chambre voit et juge en valet de chambre. Nous osons espérer qu'aucun lecteur ne lira ces pages avec un esprit pareil, et que pour ne point paraître dans un costume officiel, la pensée des deux maîtres n'en semblera ni moins puissante ni moins élevée.

Bien que la divergence profonde des natures ne créât point entre Schiller et Gœthe une antipathie irrémédiable, elle semblait cependant devoir les isoler toujours davantage dans leurs voies. La répugnance, et si nous pouvons dire l'appréhension inquiète d'un contact plus intime, fut le sentiment qui des deux côtés se manifesta d'abord. Au retour de son premier voyage d'Italie, l'âme encore baignée de soleil et amoureuse des chefs-d'œuvre de l'art antique, Gœthe ne peut constater sans déplaisir évident les progrès que faisaient dans l'admiration publique des œuvres comme « les Brigands », « Fiesco », « Amour et Cabale », pour lesquelles le génie, dans sa première fougue, n'avait pas su trouver encore le moule sévère et grandiose de Wallenstein et de Guillaume Tell, où plus tard, maître de lui-même, il

devait couler le jet ardent de ses créations et découvrir une forme plus digne de lui-même, de la vérité historique et des lois de la beauté.

Dans ces dispositions, Gœthe crut devoir écarter plusieurs tentatives faites auprès de lui par des amis communs pour le rapprocher de Schiller. De son côté, Schiller marquait un faible désir de voir s'opérer un pareil rapprochement. Après la première entrevue qu'il eut avec Gœthe, en 1788, il écrivait à son ami Kœrner :

« Enfin je puis te parler de Gœthe, ce que tu attends, je le sais, avec avidité. Son premier aspect a diminué passablement la haute opinion que l'on m'avait donnée de cette belle figure. Il est de taille moyenne, se tient roide, et marche de même; son visage est fermé, mais ses yeux très-expressifs, vifs, et l'on s'attache avec plaisir à son regard. Avec beaucoup de sérieux, ses traits ont cependant quelque chose de bienveillant et de bon. Il est châtain, et m'a paru plus âgé qu'il ne saurait l'être réellement d'après mon calcul. Notre connaissance fut vite faite, et sans la moindre contrainte; la société, il est vrai, était trop nombreuse, et tous trop jaloux de son entretien pour que j'aie pu être beaucoup avec lui ou causer d'autre chose que de généralités..... Au total, l'idée vraiment grande que j'avais de lui n'a pas été diminuée après cette connaissance personnelle, mais je doute que nous puissions jamais nous rapprocher davantage. Beaucoup de choses qui sont encore intéressantes pour moi ont fait leur temps chez lui. Il m'est si supérieur, — moins en années qu'en expérience de la vie et en développement individuel, — que nous ne pourrons plus nous joindre en chemin; tout son être est déjà disposé dès l'origine autrement que le mien; son monde n'est pas le mien, nos manières de voir semblent différer essentiellement. Du reste, on ne peut conclure d'une pareille entrevue sûrement et à fond. Le temps nous apprendra la suite. »

Il y avait loin, en apparence, de ces sentiments au commerce si intime qui, six ans plus tard, devait unir ces deux hommes, jusqu'à la mort du plus jeune, d'un lien si étroit. Que chacun consulte ses souvenirs; à qui n'est-il pas arrivé de repousser avec une secrète hostilité une nature étrangère à la sienne, obéissant en cela à un mouvement spontané auquel il tentait vainement de résister? Mais de combien de ces répugnances aussi le temps et les circonstances ont su faire justice pour les convertir en des rapports sincèrement affectueux, durables et féconds? C'est que les points de répulsion sont ceux par où d'ordinaire se rencontrent d'abord les âmes diversement douées, mais dignes de s'apprécier et de suppléer réciproquement à leur insuffisance relative. Que des conditions favorables surgissent qui, en les mettant en contact répété, les obligent à se présenter l'une à l'autre sous tous leurs aspects, il se trouvera bientôt qu'elles sentiront leurs points de coïncidence, et que les divergences même qui les avaient d'abord éloignées, grâce au besoin qu'elles éprouveront de se com-

pléter, deviendront par degrés la condition la plus essentielle et la meilleure garantie de leur attachement et de leur estime.

Tel est, ce nous semble, bien que dans des proportions supérieures, le phénomène qui se produisit dans le rapprochement successif des deux poëtes.

L'invitation adressée par Schiller, alors professeur d'histoire à Jéna, au poëte ministre de la cour de Weimar, de prendre part à la rédaction d'un recueil périodique intitulé *les Heures*, fut le prétexte et l'occasion d'un contact plus direct. Ils se virent de plus près, sans intervention du public, et leur premier entretien suffit déjà pour détruire une grande partie des préventions qui les avaient jusqu'à ce jour maintenus à distance. Dans la première phase de la correspondance, du côté de Schiller surtout, on remarque encore quelque chose de contraint et d'officiel. Les lettres de Gœthe témoignent également d'une réserve prudente qui ne veut pas anticiper sur l'œuvre des années. Schiller néanmoins, plus impatient, tente dès le début de rompre la glace, en traçant d'une main hardie le portrait de Gœthe, sous les yeux de Gœthe lui-même. Mais le temps était nécessaire pour amener ces deux puissantes individualités à se pénétrer, sans qu'aucune d'elles sortît de l'orbite particulière que la nature avait assignée à son activité. L'échange plus immédiat et plus vivant de la parole en venant se joindre, par intervalle, aux entretiens épistolaires, communiqua à ce précieux commerce une impulsion et une confiance croissantes. Schiller était à ses heures un critique de premier ordre; dans le miroir austère où il présentait à Gœthe sa propre image, il savait lui révéler des secrets ignorés de lui-même, alors qu'en revanche il recevait de son illustre rival une vue plus naïve, plus substantielle et plus immédiate de la nature. Le plaisir que chacun éprouvait de recevoir et de donner tour à tour dans cet échange, où il pouvait s'entretenir des sujets qui l'intéressaient le plus avec l'homme qu'il devait le plus estimer, l'époque si propice surtout où le rapprochement eut lieu, agirent pour former par degrés cette belle et grande amitié qui, des régions de l'esprit où elle était née, descendit dans les cœurs insensiblement par la pente de l'estime et de l'habitude, sans qu'aucune protestation ni aucun service apparent eût été nécessaire pour en signaler à l'extérieur l'existence et le progrès. Essentiellement virile et dégagée de toute sentimentalité, cette liaison n'avait nul besoin de protestations emphatiques[1]. Peut-être les poëtes ignoraient-ils eux-mêmes combien, sous

[1] « Mes rapports vis-à-vis de Jacobi étaient d'une espèce particulière. Il aimait ma

l'étreinte de leurs pensées, leurs cœurs s'étaient enlacés peu à peu. Il fallut que la mort vînt l'apprendre à celui des deux auquel on a reproché de s'être montré de plus en plus inaccessible aux émotions humaines, comme le glacier que rougissent les feux de l'aurore et du couchant, mais dont ils ne peuvent fondre le diadème de glaces. On oublie les sources pures qui jaillissent dans la solitude des sommets, circulent sous cette armure de glace et de granit, et vont répandre la fécondité dans les plaines; on oublie que le glacier dont le front s'élève dans l'éther tranquille, par ses pieds s'enfonce dans les vallées où palpitent dans la joie et la misère les entrailles de l'humanité.

Beaucoup des plus profondes affections s'ignorent ainsi dans leur force. Incorporées à l'âme par le temps, elles ne font plus qu'un avec elle, et, ne pouvant les distinguer d'elle-même, la vie n'en a pas la conscience particulière. Vient l'heure cependant qui, en anéantissant leur objet, laisse en nous à leur place un abîme où sanglotent les souvenirs.

Ce n'est qu'après la mort de Schiller que Gœthe sut bien ce que Schiller avait été pour lui, et qu'il put écrire à Zelter avec trop de vérité : « J'ai perdu un ami, et avec lui la moitié de mon existence. »

« L'année suivante (1805), dit M. Lewes[1], s'ouvrit par un sombre pressentiment. Dans sa lettre du premier de l'an à Schiller, les mots de « dernier jour de l'an » vinrent se placer sous sa plume : il déchira le billet et en écrivit un nouveau, mais ne put qu'avec peine s'empêcher de dire quelque chose du « dernier » jour de l'an.... Le même jour, il rendit visite à madame de Stein, lui raconta ce qui lui était arrivé, et lui fit part du pressentiment qu'il avait que lui ou Schiller mourrait dans l'année. « Peu de semaines après, raconte Henri Voss[2], ils étaient alités tous les deux et ne pouvaient ni se voir ni s'écrire. Schiller fut le premier qui se rétablit, et à peine put-il sortir qu'il alla visiter son cher Gœthe, après s'être fait annoncer par moi[3]. J'étais présent à ce revoir, et j'en suis encore ému chaque fois que j'y pense. Ils se jetèrent au cou l'un de l'autre et s'embrassèrent dans un long et cordial baiser, avant qu'aucun des deux proférât une parole. Aucun ne fit plus

personne sans prendre part à mes efforts et même sans les approuver. L'amitié était donc nécessaire pour nous maintenir. Par contre, ma liaison avec Schiller fut de nature si unique parce que nous trouvâmes le moyen de culture le plus précieux dans nos aspirations communes, et qu'il n'y eut même pas besoin qu'une amitié proprement dite vînt à notre secours. » (GOETHE, *Conversations avec Eckermann*, 1827.)

[1] *The Life and Works of Gœthe*, etc.

[2] Fils du traducteur d'Homère.

[3] Depuis 1797, Schiller habitait Weimar.

mention de sa maladie ni de celle de l'autre, mais tous deux jouirent du bonheur sans mélange de se retrouver réunis avec un esprit joyeux. »

« Ils espéraient, poursuit M. Lewes, que le printemps leur ramènerait la vie avec les forces. Le printemps vint, mais l'œil de Schiller ne devait plus revoir ses fleurs. Le 30 avril, les deux amis se virent pour la dernière fois : Gœthe trouva Schiller prêt à aller au spectacle; un malaise l'empêcha de l'accompagner, et ils se quittèrent ainsi devant la porte de Schiller pour ne plus se revoir jamais. Pendant la dernière maladie de son ami, Gœthe avait été extraordinairement abattu. Voss le trouva un jour pleurant dans son jardin, et il lut dans son regard qu'il ressentait quelque chose de grand, de surhumain, d'infini; il lui parla de Schiller, Gœthe l'écouta avec une fermeté indicible : « La destinée est sans merci et l'homme est peu de chose, » ce fut tout ce qu'il dit. »

Il semblait vraiment que les deux amis dussent, comme dans la vie, être réunis aussi dans le tombeau. Gœthe était très-faible, et la vie de Schiller s'acheminait rapidement vers la fin. Le 8 mai, on désespéra de lui. Dans la nuit qui suivit, son esprit commença à divaguer. Le matin, il avait perdu toute conscience; vers trois heures de l'après-midi le dernier combat commença, ses forces diminuèrent visiblement. A quatre heures, il demanda du naphte, mais la dernière syllabe expira sur ses lèvres. Il essaya d'écrire, mais ne produisit que trois lettres, dans lesquelles le caractère de son écriture était encore reconnaissable. Sa femme était à genoux à côté de lui, il lui pressa la main; sa belle-sœur se tenait avec le médecin au bas du lit, et mettait des coussins chauds sur ses pieds froids. Tout à coup il passa comme une secousse électrique sur son visage, sa tête retomba en arrière, et en peu de minutes il était là étendu et endormi, plein de calme, et encore d'un aspect grand et noble dans la mort.

La nouvelle de la mort de Schiller se répandit avec rapidité dans Weimar; le théâtre fut fermé, on se tenait par groupes dans les rues, chacun ressentait ce deuil comme s'il avait perdu un de ses plus chers amis. Comment apporterait-on la nouvelle à Gœthe, si faible encore lui-même de sa dernière maladie? Personne ne l'osait. Henri Meyer était auprès de lui lorsque le bruit vint du dehors que Schiller n'était plus; on l'appela hors de la chambre, il n'eut pas le courage de rentrer auprès de Gœthe, et partit sans adieu. La solitude dans laquelle Gœthe se trouvait, la confusion qu'il remarquait partout, le soin que l'on prenait à l'éviter, et qui ne pouvait lui échapper, tout cela lui laissait peu d'espoir. « Je le vois, dit-il enfin, Schiller doit être très-malade. »

Et le reste de la soirée il demeura recueilli en lui-même. Il pressentait ce qui était arrivé. Dans la nuit, on l'entendit pleurer; — pleurer, cet homme placide et serein, qui semblait si supérieur à toutes les émotions humaines! Le matin, il dit à une amie : « N'est-ce pas, Schiller était hier fort malade? » Au lieu de lui répondre, elle se mit à sangloter tout haut. « Il est mort? » demanda Gœthe avec fermeté. « Vous l'avez dit vous-même, » répondit-elle. « Il est mort! » répéta-t-il encore une fois, et il se couvrit les yeux avec ses mains.

Lorsqu'il se fut maîtrisé, il chercha quelque grande activité; sa première pensée fut d'achever *Démétrius;* comme tous les travaux de Schiller depuis *Wallenstein*, il l'avait discuté avec lui depuis le commencement jusqu'à la fin. La pièce était aussi vivante pour lui que pour le défunt.

« Je brûlais du désir de poursuivre [1], en dépit de la mort, notre entretien, de conserver ses pensées, ses vues et ses desseins jusque dans le moindre détail, et de montrer ici pour la dernière fois notre travail en commun..... La perte me semblait réparée alors que je continuais son existence. Le théâtre allemand, pour lequel nous avions travaillé de concert, devait, jusqu'à l'arrivée d'un esprit nouveau et semblable au sien, ne pas rester entièrement orphelin. Tout l'enthousiasme que le désespoir excite en nous lors d'une grande perte m'avait saisi. Il me semblait que j'étais rétabli, que j'étais consolé. Mais bien des obstacles s'opposaient à l'exécution, je les accrus encore par une véhémence passionnée, opiniâtre et précipitée; je renonçai à mon dessein, et je n'ose penser à la situation dans laquelle je me trouvai alors transporté. Maintenant seulement Schiller m'était réellement enlevé, son commerce interdit. Il était défendu à mon imagination de s'occuper de ce catafalque que je pensais lui élever..... Elle se retourna, et suivit le cadavre dans la fosse qui le tenait humblement renfermé. Alors seulement il commença pour moi à se décomposer; une souffrance intolérable m'envahit, et comme mes maux corporels m'éloignaient de toute société, je me trouvai dans la plus triste solitude. Mon journal ne dit rien de ce temps; les feuilles blanches accusent le vide..... »

Mais l'aspiration commune vers le progrès, qui avait cimenté l'union entre ces deux génies, sut aussi triompher de l'immense douleur que la séparation laissait derrière elle. Gœthe poussa bientôt ce cri sublime, qui semblait sortir du cercueil de Schiller : « Par-dessus les tombes, en avant! »

Quand le progrès s'est emparé d'une âme, il l'arrache à la mort.

[1] *Tag und Jahreshefte.* (Journal quotidien et annuel.)

C. D.

EXTRAITS.

Monsieur le conseiller intime,

La feuille ci-jointe renferme le vœu que forme une compagnie dont l'estime pour votre personne est sans limites, de vous voir enrichir la revue dont il s'agit[1] par votre collaboration, sur la valeur et le prix de laquelle il ne saurait y avoir qu'une voix parmi nous. Votre résolution, monsieur, de soutenir cette entreprise en vous y associant, sera décisive pour son succès, et c'est avec le plus grand empressement que nous nous soumettons à toutes les conditions auxquelles il vous plaira de nous accorder votre concours.

C'est ici, à Iéna, que messieurs Fichte, Woltmann et Humboldt[2] se sont réunis pour éditer cette revue, et comme l'on doit, en vertu d'un arrangement indispensable, prendre sur tous les manuscrits qui arrivent l'avis d'un comité plus spécial, nous vous serions infiniment redevables, monsieur, si vous vouliez bien que l'un des manuscrits déjà reçus fût soumis en temps utile à votre appréciation. Plus sera grande et directe la part que vous nous ferez l'honneur de prendre à notre entreprise, et plus celle-ci aura de prix aux yeux du public d'élite, dont l'approbation nous importe le plus.

Je suis, etc.

Fr. Schiller.

Iéna, le 13 juin 1794.

Vous m'offrez, monsieur, une perspective doublement agréable en ce qui concerne la revue que vous vous proposez de publier, aussi bien que pour la part que vous m'invitez à y prendre. Je serai des vôtres avec plaisir et de tout mon cœur.

Si dans mes travaux inédits il devait se trouver quelque pièce qui pût convenir à un recueil de ce genre, j'en ferais part bien volontiers; je suis assuré, dans tous les cas, qu'un contact plus direct avec des hommes de la trempe des fondateurs remettra vivement en activité plus d'un ressort qui chez moi subit un temps d'arrêt.

Ce sera déjà l'objet d'un commerce fort intéressant de s'entendre sur les principes d'après lesquels il conviendra de juger les écrits envoyés, d'en surveiller le fond et la forme, afin de distinguer cette revue des autres et d'en maintenir la supériorité, au moins pour une série d'années.

J'espère pouvoir bientôt causer là-dessus de vive voix, et me recommande à votre bon souvenir et à celui de vos estimables collaborateurs.

Goethe.

Weimar, le 24 juin 1794.

[1] Cette revue, publiée sous le titre « *les Heures*, » n'eut pas le succès que le nom et surtout le mérite de ses collaborateurs semblaient devoir lui assurer.

[2] Guillaume de Humboldt, l'aîné des deux illustres frères.

Iéna, le 23 août 1794.

On m'a apporté hier l'agréable nouvelle que vous étiez de retour de votre voyage. Nous renaissons donc à l'espérance de vous voir peut-être bientôt parmi nous, ce que, pour ma part, je souhaite de tout mon cœur. Les derniers entretiens avec vous ont remué toute la masse de mes idées, car ils touchaient à un sujet qui m'occupe vivement depuis plusieurs années. Sur combien de points que je n'avais pu éclaircir entièrement vis-à-vis de moi-même, la contemplation de votre esprit (car c'est ainsi que je dois nommer l'impression générale de vos idées sur moi) n'a-t-elle pas amené dans mon être une lumière inattendue! Je manquais de forme, de corps pour plusieurs idées spéculatives, et vous m'avez mis sur la trace. Votre regard observateur, qui repose si calme et si limpide sur les choses, ne vous expose jamais au danger de vous engager dans les chemins perdus où s'égare si aisément la spéculation, aussi bien que l'imagination arbitraire et qui n'obéit qu'à elle-même. Dans votre intuition fidèle repose, et bien plus complétement, tout ce que l'analyse poursuit avec peine, et c'est seulement parce que cela repose en vous comme un tout, que vous ignorez votre propre richesse; car nous ne connaissons malheureusement que ce que nous divisons. Des esprits comme le vôtre savent donc rarement jusqu'où ils ont pénétré et combien ils ont peu de raison de faire des emprunts à la philosophie, qui ne peut que s'instruire auprès d'eux. Elle ne sait que disséquer ce qu'on lui soumet; créer n'est point l'affaire de l'esprit d'analyse, mais bien du génie, qui, sous l'influence occulte, mais assurée, de la raison pure, procède à ses combinaisons selon des lois éternelles.

Depuis longtemps déjà, quoique d'assez loin, j'ai assisté à la marche de votre esprit, et observé avec une admiration toujours nouvelle quel chemin vous vous êtes tracé. Vous cherchez les rapports nécessaires de la nature, mais vous les cherchez par la voie la plus difficile, celle que toute force inférieure à la vôtre se garderait bien de prendre. Vous vous attaquez à la nature entière pour lui arracher la lumière sur un fait isolé; vous recherchez dans la totalité de ses phénomènes la cause qui détermine l'individu. De l'organisation la plus simple vous remontez, pas à pas, à des organisations plus compliquées, pour enfin, par une sorte de genèse, construire, de tous les matériaux réunis et disposés, l'homme, la plus compliquée de toutes. C'est en le créant, pour ainsi dire, derechef après la nature que vous cherchez à pénétrer dans le mystère de sa formation. Idée grandiose et vraiment héroïque, qui montre de reste à quel point votre esprit sait faire régner une belle unité dans le riche ensemble de ses conceptions. Que votre vie pût suffire à un tel but, vous n'avez jamais dû l'espérer, mais à entrer seulement dans une pareille voie il y a plus de mérite qu'à parcourir toute autre jusqu'au bout, et, comme Achille dans l'*Iliade*, vous avez choisi entre Phthie et l'immortalité. Si vous étiez né Grec, ou même seulement Italien, si dès le berceau une nature merveilleuse et un art idéal vous eussent environné, votre chemin se fût trouvé infiniment raccourci, peut-être même eussiez-vous atteint le but dès le départ. Déjà, dans le premier aspect des choses, vous eussiez saisi la forme éternelle, et le grand style se serait développé en vous sous l'influence de vos premières sensations. Mais comme vous êtes né Allemand, et que votre esprit grec a été jeté au milieu de notre nature septentrionale, il ne vous restait d'autre alternative

que de devenir vous-même un artiste du Nord, ou de conquérir à votre imagination, par la puissance de la réflexion, ce que la réalité lui refusait, et d'enfanter pour ainsi dire votre Grèce du dedans au dehors et par un procédé rationnel. Entouré de formes défectueuses dans cette période de la vie où l'âme se crée un monde intérieur avec les impressions qui lui viennent du dehors, vous aviez déjà reçu l'empreinte d'une nature sauvage et septentrionale quand votre génie, supérieur aux matériaux dont il disposait, découvrit ce vice par sa seule intuition, et se confirma la vérité de son observation en apprenant à connaître la nature grecque. Il fallut alors réformer, sur le modèle que s'était façonné votre esprit, cette nature plus ancienne et inférieure, déjà gravée dans votre imagination, et un pareil travail suppose qu'on se laisse guider par certaines idées. Or, cette direction logique que l'esprit de réflexion est contraint de suivre n'est guère compatible avec le sens esthétique par lequel seul il peut créer. Vous avez donc une peine de plus, car après avoir passé de la contemplation à l'abstraction, vous devez maintenant, au rebours, convertir des idées en intuitions et des pensées en sentiments, parce que ces derniers seuls rendent le génie capable de produire.

C'est ainsi à peu près que je juge la marche de votre esprit, et si j'ai raison, c'est ce que vous savez mieux que personne. Mais ce que vous ne pouvez guère savoir (car le génie possède rarement son propre secret), c'est la conformité parfaite de votre instinct philosophique avec les plus purs résultats de la raison spéculative. Il semble, il est vrai, au premier abord, qu'il ne saurait y avoir de plus grands extrêmes que l'esprit de spéculation qui procède de l'unité, et l'esprit d'intuition qui procède de la variété. Mais si le premier recherche l'expérience avec un sens fidèle et pur, et que le second poursuive avec une rigoureuse indépendance la découverte de la loi, ils ne peuvent manquer de se rencontrer tous deux à moitié chemin. L'esprit d'intuition n'a sans doute affaire qu'à des individus et l'esprit de spéculation qu'à des espèces. Mais qu'il y ait du génie dans l'esprit d'intuition, et qu'il cherche dans le relatif le caractère de l'absolu, il continuera sans doute de créer des individualités, mais avec le caractère de l'espèce; et si l'esprit spéculatif a du génie, et que, tout en s'élevant au-dessus de l'expérience, il ne la perde jamais de vue, il continuera sans doute à ne créer que des espèces, mais des espèces susceptibles de vie et offrant une véritable analogie avec des objets réels.

Mais je m'aperçois qu'au lieu d'une lettre je suis en train d'écrire une dissertation; pardonnez-le-moi en faveur du vif intérêt dont ce sujet m'a pénétré; et si vous ne deviez pas reconnaître votre image dans ce miroir, ne le fuyez pas pour cela, je vous en prie.

. . . .

Votre très-obéissant serviteur,

FR. SCHILLER.

Pour mon jour de naissance, qui revient cette semaine, je n'aurais pu recevoir de présent plus agréable que la lettre dans laquelle, d'une main amie, vous faites le total de ma vie, et m'excitez par votre sympathie à faire de mes forces un usage plus assidu et plus vivace.

Il n'y a pure jouissance ni utilité vraie sans réciprocité, et je me réjouis de vous expliquer à l'occasion ce que j'ai gagné à votre conversation, comment ces

jours font époque aussi pour moi, combien je m'applaudis d'avoir poursuivi ma route sans y avoir été encouragé, puisqu'il semble maintenant qu'après une rencontre si peu prévue, nous devions marcher de concert. J'ai toujours su apprécier la gravité loyale et si rare qui se manifeste dans tout ce que vous avez fait et écrit, et je puis désormais prétendre que vous m'instruisiez vous-même de la marche de votre esprit, durant les dernières années surtout. Quand nous aurons mutuellement tiré au clair les points auxquels nous sommes arrivés présentement, nous pourrons avec d'autant plus de suite travailler en commun.

Tout ce qui est de moi et en moi, je vous en ferai part avec joie. Car, sentant très-vivement que mon entreprise surpasse de beaucoup la mesure des forces humaines et de leur durée terrestre, j'aimerais à mettre bien des choses en dépôt chez vous, non-seulement pour les conserver ainsi, mais pour les vivifier.

Vous verrez bientôt vous-même quel grand avantage doit me procurer votre sympathie, quand une connaissance plus intime vous fera découvrir chez moi une sorte de trouble et d'agitation dont je ne puis me rendre maître, alors même que j'en ai nettement conscience. Mais il se rencontre dans notre nature plus d'un phénomène de ce genre, et nous ne nous en laissons pas moins gouverner par elle, pourvu qu'elle ne devienne point par trop tyrannique.

J'espère passer bientôt quelque temps auprès de vous, et nous causerons alors à fond de bien des choses.

. . . .

GOETHE.

Ettersbourg, le 27 août 1794.

Iéna, le 31 août 1794.

J'ai reçu à mon retour de Weissenfels, où j'avais un rendez-vous avec mon ami Körner de Dresde, votre avant-dernière lettre, dont le contenu m'a fait un double plaisir; car j'en conclus que je me suis rencontré avec votre propre sentiment dans l'appréciation que je fais de votre personne, et que la franchise avec laquelle j'y laissais parler mon cœur ne vous a pas déplu. Notre connaissance tardive, mais qui éveille en moi les plus belles espérances, m'est une preuve nouvelle combien on fait mieux souvent de laisser agir le hasard, au lieu de le prévenir par trop d'empressement. Quelque vif que fût de tout temps mon désir d'entrer avec vous dans des relations plus étroites que celles qui peuvent exister entre l'esprit d'un écrivain et le plus attentif de ses lecteurs, je conçois parfaitement aujourd'hui que les voies si différentes que nous suivions n'auraient pu nous rapprocher plus tôt avec fruit. Mais je puis espérer, maintenant, que nous parcourrons en commun tout ce qui peut encore nous rester de chemin, et avec d'autant plus de profit, que les derniers compagnons d'un long voyage sont toujours ceux qui ont le plus de choses à se dire.

Ne vous attendez pas à rencontrer chez moi une grande richesse matérielle d'idées; c'est là ce que je trouverai chez vous. Mon besoin et mon aspiration sont de faire beaucoup de peu, et si vous arrivez un jour à mieux connaître mon indigence en tout ce qui s'appelle *connaissances acquises*, vous trouverez peut-être que sur plusieurs points j'ai pu réussir en ceci. Le cercle de mes idées étant plus

restreint, il en résulte que je le parcours d'autant plus vite et d'autant plus souvent, et n'en suis que mieux à même d'utiliser mon petit trésor d'argent comptant pour engendrer par la forme une diversité qui manque au fond. Vous luttez pour simplifier le vaste monde de vos idées, moi, je cherche la variété dans mes petits domaines. Vous avez un royaume à gouverner, moi je régente seulement une famille peu nombreuse de conceptions, que je voudrais de tout mon cœur étendre jusqu'aux limites d'un petit monde.

Votre esprit agit intuitivement à un degré extraordinaire, et toutes vos forces intellectuelles semblent pour ainsi dire avoir passé un compromis au profit de l'imagination, pour la charger d'être leur représentant collectif. Mon intelligence, à proprement parler, procède davantage par symboles, et c'est ainsi que je flotte, comme une espèce hybride, entre l'idée et la contemplation, entre la règle et le sentiment, entre le métier et le génie. C'est là ce qui, surtout dans mes jeunes années, m'a donné, sur le terrain de la spéculation aussi bien que de la poésie, un aspect assez gauche; car d'ordinaire le poëte prenait les devants alors qu'il aurait fallu philosopher, et l'esprit philosophique là où j'aurais voulu créer. Aujourd'hui encore, il arrive trop souvent que l'imagination contrarie mes abstractions et la froide raison mes élans poétiques. Que je parvienne à maîtriser ces deux forces au point de fixer librement ses limites à chacune, et le lot qui m'attend est beau encore; mais par malheur, depuis que j'ai commencé à bien connaître et à bien employer mes forces morales, la maladie menace d'anéantir mes forces physiques. J'aurai difficilement le temps d'accomplir en moi toute une grande révolution intellectuelle, mais je ferai ce que je puis, et lorsqu'enfin l'édifice croulera, peut-être aurai-je du moins sauvé du désastre ce qui mérite d'être conservé.

Vous avez voulu que je parlasse de moi-même, et j'ai usé de la permission. C'est avec confiance que je vous soumets ces aveux, et j'ose espérer que vous les accueillerez avec affection.

. . . .

A vous,

SCHILLER.

J'ai lu avec beaucoup de plaisir les manuscrits que vous m'avez envoyés, ainsi que le fragment du *Sublime*, et me suis convaincu encore une fois que non-seulement les mêmes objets nous intéressent, mais aussi que nous nous accordons le plus souvent sur la manière de les envisager. Nous sommes d'accord, je le vois, sur tous les points essentiels, et, quant à ce qui concerne la divergence des points de vue, des combinaisons et de l'expression, elle témoigne seulement de la richesse de la matière et de la variété des sujets qu'elle comporte. J'oserai vous prier maintenant de me communiquer peu à peu tout ce que vous avez déjà écrit ou fait imprimer là-dessus, afin qu'on regagne le passé sans perte de temps.

..... La cour part la semaine prochaine pour Eisenach, et j'aurai quinze jours de solitude et d'indépendance, dont la perspective ne s'offrira pas à moi de sitôt. Ne voulez-vous pas me venir voir pendant ce temps-là? demeurer et rester chez moi? Vous pourriez entreprendre en paix toute espèce de travail. Nous causerions à nos heures, nous verrions un choix d'amis dont les opinions se rapprochent le plus des nôtres, et nous ne nous séparerions pas sans profit. Vous vivriez entièrement à votre guise, et vous installeriez autant que possible comme chez vous.

Je serais à même par là de vous montrer le plus important de mes collections, et il s'établirait entre nous plus d'un point de contact. A partir du 14 vous me trouveriez prêt à vous recevoir et libre de ma personne.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 4 septembre 1794.

Iéna, le 7 septembre 1794.

J'accepte avec joie votre aimable invitation, mais en vous priant avec instance de ne me compter absolument pour rien dans votre intérieur, car mes malheureuses crampes, qui ne me laissent aucun repos la nuit, me forcent habituellement de consacrer la matinée entière au sommeil, et en général je ne suis jamais assez bien pour compter, même dans la journée, sur une heure déterminée. Vous me permettrez donc de me considérer dans votre maison absolument comme un étranger dont on ne tient pas compte, et d'échapper ainsi, en m'isolant tout à fait, à l'embarras de faire dépendre qui que ce soit de ma santé. La régularité, bienfaisante pour tous les autres, est ma plus dangereuse ennemie, car il suffit que j'aie quelque besogne qui doive être entreprise à une heure déterminée, pour être certain d'avance que cela me sera impossible.

Excusez ces préliminaires, dont il fallait bien me faire précéder pour rendre seulement possible ma vie sous votre toit. Je ne vous demande que la triste permission d'oser être malade chez vous.

. . . .

FR. SCHILLER.

Iéna, le 29 septembre 1794.

Je me retrouve ici, mais mon esprit est toujours à Weimar. Il me faudra du temps pour débrouiller toutes les idées que vous avez fait naître en moi : j'espère bien n'en pas perdre une seule. C'était mon intention de consacrer exclusivement ces quinze jours à tirer de vous tout ce que j'étais capable d'en recevoir; c'est au temps à m'apprendre maintenant si cette semence lèvera chez moi.

. . . .

SCHILLER.

Nous savons à présent, mon cher ami, à la suite de notre conférence de quinzaine, que nous sommes d'accord sur les principes, et que les cercles de nos sentiments, de nos pensées et de notre activité, tantôt coïncident et tantôt se touchent. J'ai continué à penser et commencé à travailler pour les *Heures;* je songe surtout à des biais et à des masques au moyen desquels nous pourrons glisser bien des choses au public . . . .

GOETHE.

Weimar, 1er octobre 1794.

J'ai lu aussitôt avec grand plaisir le manuscrit que vous m'avez envoyé : comme une précieuse boisson, conforme à notre nature, descend sans peine et laisse déjà paraître sur la langue son effet salutaire par la disposition favorable [illegible] met le système nerveux, ainsi ces Lettres [1] m'ont été agréables et bienfaisantes. Et comment en pourrait-il être autrement, alors que les choses que depuis longtemps j'avais reconnues pour justes, que tout ce que je louais ou désirais louer s'est présenté à moi sous une forme si noble et dans un ensemble si parfait? Meyer y a trouvé également grand plaisir, et son coup d'œil limpide et incorruptible m'a été une bonne caution. Dans ce bien-être de l'esprit, le billet ci-joint de Herder m'aurait presque contrarié, lorsqu'il semble vouloir nous accuser d'être exclusifs dans le plaisir que nous trouvons à cette manière de voir. . . . .

GOETHE.

Weimar, 26 octobre 1794.

Iéna, le 28 octobre 1794.

Ce n'est pas une médiocre joie que j'éprouve de vous voir tomber d'accord avec mes idées et vous déclarer satisfait de l'exécution; j'avais grand besoin de cet encouragement dans le chemin où je suis entré. Des problèmes, il est vrai, qui se résolvent sans que l'on sorte des limites de la raison pure, ou du moins ceux que l'on nous donne pour tels, devraient avoir hors de nous une base propre suffisamment solide et porter en eux-mêmes le critérium de la vérité; mais il n'y a point encore de philosophie de cette sorte, et la mienne est encore loin de là. En fin de compte, la chose principale dépend du témoignage du sentiment et a besoin, par conséquent, d'une sanction intérieure que peut seul procurer l'adhésion de cœurs non prévenus. C'est ici que le suffrage de Meyer a pour moi de l'importance et du prix; il me console d'être contredit par Herder, qui ne peut me pardonner, à ce qu'il paraît, ma foi en Kant. Je n'attends pas d'ailleurs de la part des adversaires de la nouvelle philosophie la tolérance qu'on accorderait à tout autre système dont on n'aurait d'ailleurs pas mieux éprouvé la vérité; car la philosophie de Kant elle-même ne pratique point la tolérance sur les points essentiels, et elle affiche un caractère beaucoup trop rigoureux pour qu'il soit possible de transiger avec elle. Mais à mes yeux, cela lui fait honneur, car cela prouve combien elle s'accommode peu de tout ce qui est arbitraire. On ne se débarrasse pas par un hochement de tête d'une pareille philosophie. Elle bâtit son système sur le terrain ouvert, net, accessible de l'examen, elle ne cherche jamais l'ombre, elle ne fait pas de concession aux sentiments individuels, mais comme elle traite ses voisins elle veut qu'on la traite à son tour, et il faut lui pardonner si elle ne tient compte que des preuves. Je ne m'effraye pas du tout de penser que la loi du changement, devant laquelle ne trouve grâce aucune œuvre humaine ni aucune œuvre divine, détruira la forme de cette philosophie comme toute autre; mais ses fondements n'ont pas à redouter ce destin, car depuis le premier âge du genre humain, et depuis qu'il y a une raison, on s'est incliné en silence devant eux, et on les a suivis dans l'ensemble.

[1] *Sur l'éducation esthétique de l'homme.*

La philosophie de notre ami Fichte pourrait bien prendre une autre tournure. Il lui naît déjà dans son propre cénacle de rudes adversaires qui ne tarderont pas à dire hautement que tout son système aboutit finalement à un spinozisme enté sur le *moi*. Il a attiré ici un de ses anciens amis d'université, un certain Weiszhuhn, probablement dans la pensée d'étendre par lui son empire. Mais ce dernier, d'après tout ce que j'entends dire, doué d'une excellente tête philosophique, croit déjà avoir fait un trou à son système et écrira contre lui. D'après les communications verbales de Fichte, car il n'en a encore rien paru dans son livre, le Moi est aussi créateur par le moyen de ses concepts, et toute réalité n'existe que dans le Moi. Le monde n'est pour lui qu'une balle que le Moi a lancée et qu'il rattrape par réflexion !!! Il aurait ainsi vraiment proclamé sa divinité, comme nous nous y attendions dernièrement.

Nous vous remercions tous beaucoup pour les élégies. Il y règne une chaleur, une délicatesse de sensibilité et un esprit poétique pur et substantiel qui vous fait un bien infini au milieu des productions de notre poésie contemporaine. C'est une véritable apparition de la vraie muse. Je regrette l'absence de quelques traits de détail, mais je conçois qu'ils ont dû être sacrifiés. J'ai sur quelques passages des doutes que je vous marquerai en vous les renvoyant.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 29 novembre 1794.

..... J'ai bien grand désir de lire les fragments de votre *Faust*[1] qui ne sont pas encore imprimés, car je vous confesse que ce que j'en ai vu est pour moi le torse d'Hercule. Il règne dans ces scènes une vigueur et une abondance de génie qui révèlent le grand maître à ne pas s'y méprendre, et j'aimerais à suivre aussi loin que possible la grande et courageuse nature qui respire là-dedans.

M. de Humboldt, qui vous envoie ses meilleurs compliments, est encore tout rempli de l'impression que lui a causée votre façon d'expliquer Homère, et il nous a tous si bien mis en goût que nous ne vous laisserons nul repos, lorsque vous reviendrez ici pour quelques jours, que vous ne nous ayez donné également une séance pareille. . . . .

SCHILLER.

. . . .

De *Faust* je ne puis rien communiquer maintenant ; je n'ose déficeler le paquet qui le retient prisonnier. Je ne saurais copier sans travailler à l'achever, et je ne m'en sens pas le courage. Si quelque chose au monde est capable de m'y disposer par la suite, c'est sûrement votre sympathie.

Que M. de Humboldt soit satisfait de nos entretiens sur Homère, cela me tranquillise beaucoup, car je ne m'y étais point décidé sans inquiétude. Une jouissance partagée a tant de charme, et pourtant que de fois elle est troublée par la diversité de ceux qui y participent !

[1] Il s'agit encore de la première partie.

Un bon génie a toujours veillé jusqu'à présent sur nos heures de causerie. La belle chose si nous pouvions également goûter un jour quelques livres ensemble!

Portez-vous bien, et ne souffrez pas que je sois oublié de vous ni des vôtres.

GOETHE.

Weimar, 2 décembre 1794.

Voici enfin le premier livre de Wilhelm l'écolier[1], qui a pris je ne sais comment le nom de maître.

Ne laissez pas de me dire franchement votre avis, dites-moi ce que l'on souhaite et à quoi l'on s'attend. Pour les livres suivants vous les verrez encore manuscrits, encore susceptibles de changement, et vous ne me refuserez pas votre amical conseil.

Cotta[2] pourrait bien avoir raison de demander des noms; il connaît le public, qui regarde plus à l'estampille qu'à l'aloi. Je laisserai donc aux autres collaborateurs toute latitude de décider, quant à leurs articles; mais pour les miens, je suis forcé de vous prier qu'ils paraissent tous sous le voile de l'anonyme; avec les relations que j'ai, c'est à cette condition que je conserverai ma liberté et ma verve en prenant part à la rédaction de votre journal.

GOETHE.

Weimar, le 6 décembre 1794.

Iéna, 9 décembre 1794.

C'est avec un véritable ravissement que j'ai lu d'un bout à l'autre le premier livre de *Wilhelm Meister*. Je l'ai dévoré, et je vous dois là un plaisir comme je n'en ai pas eu depuis longtemps, et comme je n'en ai jamais eu que par vous. Cela pourrait me contrarier vivement, si je devais attribuer la défiance avec laquelle vous parlez de cette excellente production de votre génie à toute autre cause qu'à l'exigence extrême dont votre esprit ne saurait se départir envers lui-même. Je n'y trouve pas la moindre chose qui ne soit en harmonie parfaite avec la beauté de l'ensemble. N'attendez pas pour aujourd'hui que je justifie en détail mon jugement. Les *Heures*, l'annonce de ce journal, le courrier, me causent trop de distraction pour que je puisse maîtriser comme il faut mes impressions......... Ç'a été un régal pour M. de Humboldt, et il trouve comme moi votre esprit dans toute la mâle jeunesse de sa force tranquille et de sa plénitude créatrice. Cet effet sûrement sera universel. Tout se tient et s'enchaîne avec une simplicité charmante, et de si peu vous tirez tant de choses! J'avoue que je craignais d'abord, à cause du long intervalle qui a dû s'écouler entre le premier jet et la dernière main, qu'on ne pût apercevoir quelque petite inégalité, ne fût-ce que celle que l'âge amène dans le style. Il n'y en a pas trace. Les fières tirades poétiques, qui illuminent comme des éclairs le cours paisible de l'ensemble, font un excellent effet, élèvent et remplissent l'âme. Je ne veux rien dire aujourd'hui de la vérité des caractères, pas davantage de la nature si pleine de vie et si puis-

[1] *Wilhelm Meisters Lehrjahre.*

[2] Libraire-éditeur des *Heures*.

samment saisissante qui règne dans toutes les descriptions, et qui ne saurait d'ailleurs vous faire défaut en aucune de vos productions. Je suis tout à fait compétent pour juger de la fidélité du tableau que vous nous offrez d'un *ménage* et d'un amour de théâtre, en ce que j'ai fait avec tous deux plus intime connaissance que je ne l'eusse désiré. L'apologie du commerce est magnifique et prise de haut. Mais que vous ayez pu à côté d'elle présenter néanmoins sous un jour assez glorieux le penchant du héros, ce n'est pas certes une des moindres victoires que la forme ait remportées sur la matière. Mais je ne devrais pas du tout entrer dans ces détails, puisque le loisir me manque en ce moment pour les compléter.

. . . .

SCHILLER.

Vous m'avez fait grand bien par le bon témoignage que vous accordez au premier livre de mon roman. Après les singulières destinées que cette production a subies, tant au dedans qu'au dehors, il n'y aurait rien d'étonnant si j'allais tout à fait m'y perdre. J'ai fini par m'en tenir exclusivement à mon idée, et je me réjouirai si elle me conduit hors de ce labyrinthe.

Gardez le premier livre tant que vous voudrez; le second viendra en attendant, et vous lirez le troisième dans le manuscrit : vous trouverez ainsi plus de points de repère pour votre jugement. Je souhaite que votre plaisir augmente au lieu de diminuer, avec les livres suivants. Comme j'ai, outre votre suffrage, celui de M. de Humboldt, je continuerai à travailler avec d'autant plus d'ardeur et de ténacité.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 10 décembre 1794.

Iéna, le 7 janvier 1795.

Recevez tous mes remercîments pour l'exemplaire de *Meister* que vous m'avez envoyé. Je ne saurais mieux exprimer le sentiment qui me pénètre d'une manière croissante à la lecture de cet ouvrage, qu'en vous parlant d'un contentement intime, d'un sentiment de bien-être moral et physique, et je suis prêt à me porter garant qu'il en doit être de même auprès de tous les lecteurs en général.

Je m'explique ce bien-être par la clarté sereine, la netteté et la lucidité qui règnent partout, et ne souffrent pas qu'il demeure la moindre chose de ce qui pourrait indisposer ou inquiéter le cœur. Vous ne l'agitez qu'autant qu'il faut pour allumer et entretenir une animation agréable. . . . .

Je ne puis vous dire quel sentiment pénible j'éprouve souvent à passer d'une œuvre de ce genre à la méditation philosophique. Là tout est si aimable, si vivant, si harmonieusement dénoué et si humainement vrai; ici tout est si rigoureux, si roide, si abstrait et si peu naturel; c'est que toute nature n'est que synthèse et toute philosophie opposition. Je puis, à la vérité, me rendre ce témoignage, que dans toutes mes spéculations je suis resté aussi fidèle à la nature que le comporte l'esprit d'analyse, peut-être même plus fidèle que nos kantiens ne le

croyaient licite et possible. Mais je n'en sens pas moins vivement la distance infinie qui existe entre la vie et le raisonnement, et ne puis m'abstenir, dans ces instants de mélancolie, d'interpréter comme un défaut de ma nature ce qu'en une heure de sérénité je suis forcé de considérer comme un attribut naturel de la chose elle-même. Ce qu'il y a de certain, c'est que le poëte est le seul homme véritable; le plus excellent philosophe n'est qu'une caricature auprès de lui.

Je n'ai que faire de vous apprendre mon impatience de savoir ce que vous pensez de ma métaphysique du beau. Comme le beau même se tire de l'homme tout entier, j'ai tiré mon analyse de toute l'humanité qui est en moi, et il doit m'importer au suprême degré de savoir comment celle-ci s'accorde avec la vôtre.

Votre présence ici sera un aliment pour mon esprit et pour mon cœur. J'aspire surtout à jouir en commun avec vous de quelques œuvres poétiques.

. . . .

SCHILLER.

Combien je souhaite que mon quatrième livre vous trouve en bonne santé et en bonne disposition, et qu'il puisse vous entretenir agréablement pendant quelques heures! Oserais-je vous prier de souligner ce qui vous paraîtra douteux? Je recommande également à M. de Humboldt et aux dames mon héros et son entourage.

Si je ne viens pas samedi, comme je l'espère cependant, je vous enverrai de mes nouvelles.

GOETHE.

Weimar, le 11 février 1795.

Vous nous disiez dernièrement que vous songiez à venir bientôt nous trouver. A moins que le temps, qui s'est de nouveau refroidi, ne vous retienne, comme je le crains, je veux vous faire à tout événement une proposition.

Vous pourriez descendre tous les deux chez moi, ou bien, si votre chère petite femme préfère s'installer ailleurs, je souhaiterais que vous du moins vous reprissiez vos anciens quartiers. Faites tout comme il vous plaira. Vous serez tous deux les très-bienvenus.

Grâce à l'ardeur dont m'a rempli le dernier entretien, j'ai déjà terminé le canevas du cinquième et du sixième livre. Combien n'est-il pas plus avantageux de se mirer dans les autres qu'en soi-même!

Connaissez-vous les réflexions de Kant sur le sentiment du beau et du sublime de 1771? Cela est plein de remarques charmantes sur les hommes, et on voit déjà poindre ses principes. A coup sûr, vous connaissez déjà cette production.

N'est-il donc pas encore arrivé de nouvelles de M. de Humboldt depuis son absence? Recommandez-moi dans votre cercle, et continuez de me fortifier et de m'élever par votre affection et votre confiance.

GOETHE.

Weimar, le 18 février 1795.

Iéna, le 19 février 1795.

Le pitoyable temps qu'il fait a de nouveau emporté tout mon courage, et le seuil de ma porte est redevenu la limite de mes vœux et de mes excursions. Que je

profiterai volontiers de votre invitation, dès que je pourrai me fier un peu à ma santé, dussé-je ne vous voir que pendant quelques heures! J'en meurs d'envie, et ma femme, qui se réjouit beaucoup de cette visite chez vous, ne me laissera point de repos qu'elle ne soit faite.

. . . .

Ce que vous m'écrivez au sujet de la petite brochure de Kant, je me souviens de l'avoir éprouvé aussi en la lisant. L'exécution en est exclusivement anthropologique, et il n'y a rien à apprendre là sur les premiers principes du beau. Mais comme physique et histoire naturelle du sublime et du beau, l'opuscule renferme plus d'un élément dont on peut tirer bon parti. Le style m'a paru un peu trop enjoué et trop fleuri pour cette grave matière; une faute singulière de la part de Kant, mais en un sens néanmoins très-convenable.

. . . .

Mes compatriotes m'ont fait l'honneur de m'appeler à Tubingue, où il semble qu'on s'occupe beaucoup de réformes à l'heure qu'il est. Mais puisque décidément je ne saurais plus être bon à rien comme professeur de faculté, j'aime mieux rester ici, à Iéna, où je me trouve bien et où je veux, s'il est possible, vivre et mourir, que d'aller prendre des loisirs n'importe où. J'ai donc refusé, et je ne m'en fais pas un mérite; car mes goûts avaient déjà décidé de toute l'affaire, en sorte que je n'avais pas du tout besoin de me souvenir des obligations que j'ai à notre excellent duc, et que j'aime mieux lui devoir qu'à tout autre. Je ne crois pas avoir lieu de me mettre en souci pour mon existence, tant que je pourrai encore tant soit peu tenir une plume, et je laisse donc faire le ciel qui jusqu'ici ne m'a jamais abandonné.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 22 février 1795.

Selon votre désir, je vous retourne ici le quatrième livre de *Meister*. Partout où j'ai trouvé matière à objection, j'ai fait à la marge un trait, dont vous trouverez bien vite le sens. S'il arrive que vous ne le trouviez pas, il n'y aura pas grand'chose de perdu.

. . . .

SCHILLER.

Votre critique bienveillante et pleine de sollicitude pour mon œuvre m'a donné l'envie et le courage de revoir encore une fois le quatrième livre. J'ai parfaitement compris les signes en marge, et mis vos indications à profit. J'espère remédier aussi aux autres défauts, et apporter à cette occasion plus d'une amélioration à l'ensemble. . . . .

J'espère, ne fût-ce que pour quelques heures, vous faire bientôt une nouvelle visite. Faites que, même absent, je ne sois pas loin de vous.

Portez-vous au mieux.

GOETHE.

Weimar, le 25 février 1795.

Iéna, le 27 février 1795.

Si vous jouissez aussi des belles journées que nous avons ici, j'en profite pour souhaiter toute sorte de prospérité au quatrième livre de *W. Meister*. Cette annonce du printemps m'a bien ranimé, et a répandu sur mon travail, qui en avait grand besoin, une vie nouvelle. A quel point ne sommes-nous pas liés, malgré notre indépendance si vantée, aux forces de la nature, et qu'est-ce que notre volonté quand la nature dit non? Ce que je couvais depuis cinq longues semaines, un doux rayon de soleil l'a fait éclore en moi en l'espace de trois jours; ma persistance a pu sans doute préparer ce développement, mais pour le développement lui-même, c'est le soleil, avec sa douce chaleur, qui me l'a apporté.

Je maîtrise de plus en plus mon sujet[1], et, à chaque pas que je fais en avant, je découvre combien est solide et sûr le fondement sur lequel j'ai bâti. Je n'ai plus à craindre désormais d'objection qui puisse renverser le tout, et, quant à des erreurs de détail dans l'exécution, la liaison rigoureuse de l'ensemble devra m'en préserver, absolument comme le mathématicien est mis en garde contre toute erreur de calcul par le calcul lui-même.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 1er mars 1795.

La critique de Jacobi ne m'a pas surpris le moins du monde; une individualité comme la sienne doit se trouver offensée par l'impitoyable vérité de vos tableaux, aussi sûrement qu'un caractère comme le vôtre lui en fournir le prétexte.

Jacobi est de ceux qui, dans les inventions du poëte, ne cherchent que leurs propres idées, et qui tiennent en plus haute estime ce qui doit être que ce qui est; la cause du débat gît donc déjà dans les premiers principes, et il est absolument impossible qu'on s'entende mutuellement.

Sitôt que quelqu'un me laisse apercevoir qu'en fait de productions poétiques il s'attache à quoi que ce soit plus qu'à la nécessité et à la vraisemblance intrinsèques, je le plante là. Si Jacobi pouvait vous démontrer que l'immoralité de vos peintures ne dérive pas de la nature même de la chose, et que votre manière de la traiter doit être attribuée à autre chose qu'au choix de votre sujet, vous en seriez certainement responsable, non pas devant le tribunal de la morale, mais devant celui de l'esthétique. Mais je serais curieux de voir comment il s'y prendrait pour fournir cette preuve-là.

Une visite me dérange, et je ne veux pas remettre cet envoi.

. . . .

SCHILLER.

J'ai été pris la semaine dernière d'un singulier accès qui heureusement dure encore. L'envie m'est venue d'en finir avec la partie religieuse de mon roman[2],

[1] Wallenstein?

[2] Les « Confessions d'une belle âme » dans *Wilhelm Meister*.

et comme tout repose là sur les plus nobles illusions et sur la confusion la plus délicate du sentiment et de la réalité, il fallait peut-être plus de veine et de recueillement que pour les autres parties. Et néanmoins, comme vous le verrez en son temps, un pareil épisode aurait été impossible, si je n'avais déjà rassemblé jadis les études nécessaires faites d'après nature. Ce livre, que je pense terminer avant le dimanche des Rameaux, me procure fort à l'improviste une avance considérable dans mon travail, en ce qu'il sert d'indication pour ce qui précède comme pour ce qui suit, et en ce qu'il limite en même temps qu'il dirige et conduit.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 18 mars 1795.

Iéna, le 19 mars 1795.

Ce n'est pas une médiocre curiosité qu'excite en moi le tableau que vous venez d'ébaucher [1]. Il n'en est point qui découle moins de votre individualité, car c'est précisément là, ce me semble, la corde qui chez vous, et je ne dis pas que ce soit pour votre malheur, vibre le plus rarement.

Je n'en suis que plus impatient de voir comment vous vous serez accommodé de cet élément hétérogène. Le mysticisme religieux n'est et ne peut être familier qu'à des âmes absorbées en elles-mêmes dans une contemplation oisive, et rien ne me semble être moins votre cas que cela. Je ne doute pas un instant que votre description sera vraie, mais elle ne le sera alors que par la puissance de votre génie et non par le secours de votre sujet.

Je suis depuis quelque temps devenu infidèle à mes travaux philosophiques, afin de bâcler à la hâte quelque chose pour la quatrième livraison des *Heures*. Le sort est tombé sur le siége d'Anvers que vous savez et qui a fait des progrès très-passables. La ville sera rendue quand vous viendrez. Il me fallait ce travail pour me montrer combien étaient pénibles ceux qui l'ont précédé; car, sans que je me néglige précisément, il me semble un jeu, et la quantité de misérables documents que j'ai à consulter, et qui chargent ma mémoire, me fait seule souvenir que je suis occupé. Je n'en tire à la vérité qu'une maigre jouissance; mais j'espère qu'il m'arrivera comme aux cuisiniers, lesquels n'ont eux-mêmes que peu d'appétit, mais le réveillent chez les autres.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 15 mai 1795.

Cotta est assez satisfait de la foire. On lui a renvoyé, il est vrai, un grand nombre des exemplaires [2] qu'il avait donnés aux libraires commissionnaires, mais on lui en a, d'autre part, redemandé tout autant, en sorte que le calcul n'a point souffert en somme. Il insiste seulement pour une variété plus grande des

[1] La partie religieuse de Wilhelm Meister.

[2] Des *Heures*.

articles. Beaucoup de gens se plaignent du caractère trop abstrait des sujets, beaucoup d'autres se perdent dans vos entretiens, ne voyant pas, comme ils disent, où cela doit aboutir. Vous voyez que nos hôtes germaniques ne se démentent pas; il faut toujours qu'ils sachent ce qu'ils mangent, si on veut que cela les ragoûte. Il faut qu'ils puissent s'en faire une idée.

J'en causais tout récemment avec Humboldt; à l'heure qu'il est, il est absolument impossible qu'aucun ouvrage, le meilleur comme le plus mauvais, ait en Allemagne un succès *général*. Le public n'a plus l'unité de goût de l'enfance, et il a encore moins celle d'un goût perfectionné. Il flotte au milieu, entre les deux, et c'est là un âge d'or pour les méchants auteurs, mais d'autant plus mauvais pour ceux qui ne se préoccupent pas seulement de gagner de l'argent.

Je suis maintenant fort curieux d'apprendre comment on va juger votre *Meister*, c'est-à-dire ce qu'en diront les parleurs officiels; car pour le public, il va sans dire qu'il est très-partagé.

. . . .

Avez-vous déjà lu la *Louise* de Voss, qui vient de paraître? Je puis vous l'envoyer. Je me ferai charger du compte rendu dans le *Mercure*.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 12 juin 1795.

. . . .

Ma fièvre m'a quitté depuis quatre ou cinq jours, et je suis maintenant très-satisfait de mon état. Que ne puis-je l'être également de mon activité? Mais le passage d'une affaire à l'autre fut toujours pour moi une dure situation, et maintenant surtout que je dois sauter de la métaphysique à des poésies. Cependant je me suis construit un pont tant bien que mal, et j'ai commencé par une épître rimée qui est intitulée *Poésie de la vie*, et qui touche par conséquent, comme vous le voyez, à la matière que j'ai abandonnée. Que ne pouvez-vous venir et souffler en moi votre esprit seulement pendant six semaines, pour autant que je suis capable d'en recueillir; je serais hors de peine.

. . . .

Un superbe gaillard, vraiment, cet *Hesperus*[1] que vous m'avez envoyé récemment.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 15 juin 1795.

. . . .

La seule objection que je puisse faire contre ce cinquième livre de *Meister*, c'est qu'il m'a semblé que vous avez donné à la partie qui concerne exclusivement les affaires de théâtre plus d'espace que ne comporte l'idée si libre et si étendue de l'ensemble. Il semblerait parfois que vous écriviez *pour* l'acteur, alors que cependant vous n'entendez écrire que *sur* l'acteur. Le soin que vous consacrez à cer-

[1] Roman de Jean Paul.

tains petits détails de ce genre, et l'attention que vous prêtez à certains petits avantages de métier, qui ont bien, il est vrai, leur importance pour l'acteur et le directeur, mais non pour le public, apportent dans la description l'apparence d'un but particulier, et celui qui même ne soupçonnerait pas un but semblable pourrait vous reprocher pour ces objets une prédilection devenue chez vous trop puissante. Si vous pouviez en conséquence resserrer cette partie de l'ouvrage en des limites plus étroites, l'ensemble y gagnerait certainement.

. . . .

Qu'en penseriez-vous, si, au nom d'un monsieur X., je me plaignais vis-à-vis de l'auteur de *Wilhelm Meister* de ce qu'il se complaît si fort auprès des gens de théâtre et évite la bonne société dans son roman ? (C'est là certainement la pierre d'achoppement que le monde délicat rencontre en général dans *Meister,* et il ne serait pas superflu, ni sans intérêt, de redresser les idées sur ce point.) Si vous voulez répondre, je vous fabriquerai une pareille lettre.

J'espère que votre santé va mieux maintenant. Que le ciel bénisse vos travaux et vous réserve encore beaucoup de belles heures, comme furent celles où vous écrivîtes *Wilhelm Meister* [1].

J'attends avec impatience votre envoi pour l'almanach [2] et les entretiens que vous m'avez fait espérer. Dans ma maison cela va mieux. Tous vous saluent.

SCHILLER.

[1] « Dans les lettres de Schiller se trouvent les considérations et les vues les plus importantes sur Wilhelm Meister. » (*Conversations de Gœthe avec Eckermann*, 1825.)

[2] L'*Almanach des Muses* que dirigeait également Schiller.

MARIE-MADELEINE

DRAME EN TROIS ACTES ET EN PROSE

TRADUIT DE L'ALLEMAND DE FRÉDÉRIC HEBBEL [1].

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

(La scène représente une chambre dans la maison du maître menuisier.)

MAITRE ANTOINE, CLARA.

MAÎTRE ANTOINE, se levant de table, à Clara, qui veut desservir.

Vas-tu encore ne pas manger?

CLARA.

Je suis rassasiée, père.

MAÎTRE ANTOINE.

De rien?

CLARA.

J'ai mangé dans la cuisine.

MAÎTRE ANTOINE.

Mauvais appétit, mauvaise conscience! Mais bah! tout se trouvera! Ou bien y avait-il du poison dans la soupe, comme je rêvais hier... un peu de ciguë sauvage qui se serait faufilée parmi les herbes que tu as cueillies ce matin? Alors, tu as bien fait.

CLARA.

Dieu tout-puissant!

MAÎTRE ANTOINE.

Pardonne-moi, mais.... Va-t'en au diable, avec ta face blême que tu

[1] Voir pour le premier acte la livraison de mai.

as volée à la mère du Sauveur! Quand on est jeune, on a des couleurs. Je n'en connais qu'un qui pût se pavaner avec une mine pareille, et il ne le fait pas; aussi aurais-je bonne envie de souffleter celui qui crierait s'étant coupé le doigt! Nul n'a ce droit maintenant, car me voilà, moi, qui.... On ne se loue pas soi-même; mais que fis-je lorsque le voisin voulut clouer le cercueil de ta mère?

CLARA.

Vous lui arrachâtes le marteau des mains et clouâtes vous-même le couvercle en disant : « Voilà mon chef-d'œuvre. » Le chantre, qui achevait devant la porte les litanies avec les enfants de chœur, vous crut fou.

MAÎTRE ANTOINE.

Fou! (Riant.) Oui, celui-là a une bonne tête qui se la coupe lui-même quand il est temps!... La mienne tient trop fortement à mes épaules, sans quoi.... Ah! on était là tranquille dans le monde; on se croyait dans une bonne auberge, derrière le poêle; et voilà que, les chandelles allumées, on se trouve dans une caverne de voleurs, et, piff, paff, de tous côtés pleuvent les coups. Mais on s'en moque, car on a un cœur de pierre.

CLARA.

Oui, père, c'est comme cela!

MAÎTRE ANTOINE.

Qu'en sais-tu? Crois-tu avoir le droit de sacrer avec moi, parce que ton copiste a déguerpi? Il s'en trouvera un autre pour te mener promener le dimanche, pour te dire que tu as les yeux bleus et les joues fraîches, et te prendre pour femme si tu le mérites. Mais porte un peu la charge de la vie pendant trente ans en tout bien et en tout honneur, endure sans murmurer la douleur, le deuil et toutes les épreuves, et qu'alors ton fils, celui qui aurait dû faire le lit de ta vieillesse, qu'il vienne, et t'inonde d'infamie au point que tu voudrais conjurer la terre et lui crier : « Engloutis-moi, si je ne te dégoûte pas, car je suis plus sale que toi! » alors, je t'accorderai de prononcer toutes les malédictions que je renferme dans mon cœur, alors tu pourras t'arracher les cheveux et te meurtrir la poitrine! Je te concède cet avantage sur moi, car tu es femme.

CLARA.

O Charles!

MAÎTRE ANTOINE.

Je me demande tout de même ce que je ferai lorsque je le verrai de nouveau devant moi, quand le soir, au crépuscule, je le verrai entrer,

la tête rasée, — car, en prison, adieu les frisures, — et qu'il bégayera son bonsoir en gardant la main sur le pène de la serrure? Que je ferai quelque chose, c'est sûr; mais quoi?... (Grinçant des dents.) Et quand ils le garderaient dix ans, il me retrouvera; je vivrai, je le sens. Souviens-t'en, mort! dès ce moment je suis une pierre pour ta faux; elle éclaterait plutôt que de me faire bouger.

CLARA le prenant par la main.

Père, vous devriez aller dormir une demi-heure.

MAÎTRE ANTOINE.

Oui, et rêver que tu es accouchée, puis m'éveiller en sursaut, te saisir, revenir ensuite à moi, et m'excuser en disant : « Pardonne-moi, » chère enfant, je ne savais ce que je faisais. » Mon sommeil a congédié son fou joyeux pour prendre à son service un prophète qui, d'un doigt sanglant, lui montre des choses abominables.... Et je ne sais comment cela se fait, mais tout me paraît possible à présent.... Oh! l'avenir me fait frissonner comme un verre d'eau regardé à travers le microscope. J'en ai regardé un une fois, à Nuremberg, à la foire, et n'ai pu ensuite boire de la journée. Ce bon Charles, je l'ai vu la nuit dernière; il tenait un pistolet, et quand je voulus le voir de plus près, il tira. J'entendis un cri; la fumée m'empêcha de voir d'abord, et lorsqu'elle fut dissipée je n'aperçus pas de sang, pas de crâne fracassé, mais monsieur mon fils devenu riche, et comptant des pièces d'or d'une main dans l'autre d'un air aussi tranquille.... Oui, le diable m'emporte, on n'est pas plus tranquille, quand, après avoir fini sa journée, on ferme son atelier.

CLARA.

Calmez-vous donc seulement!

MAÎTRE ANTOINE.

Et rattrapez seulement la santé, n'est-ce pas?... « Pourquoi êtes-vous malade?... » Allons, sois mon médecin, guéris-moi! Ton frère a été le plus mauvais fils, toi, sois la meilleure fille! Vois-tu, en ce moment, je suis devant le monde comme un misérable banqueroutier; je lui devais un honnête homme à ma place, à moi, vieil invalide, et je l'ai trompé : je lui ai donné un coquin.... Toi, sois une femme comme ta mère, et on dira alors : Ce n'est pas la faute des parents si le garçon a dévié, car la fille marche dans le droit chemin et y précède toutes les autres.... (Avec un froid terrible.) Et j'y mettrai du mien pour te rendre la chose plus facile qu'aux autres. Du moment où je m'apercevrais qu'on te montre au doigt, (portant la main au cou) je me raserais, et pour de bon,

je te le jure. Tu pourras dire que j'ai eu peur et que j'ai coupé à côté, parce qu'un cheval a pris le mors aux dents, ou que le chat a renversé une chaise au grenier, ou qu'une souris me grimpait le long des jambes! Ceux qui me connaissent hocheront bien un peu la tête, car on ne me sait pas craintif. Mais qu'importe, je ne resterai pas dans un monde où la pitié seule empêcherait les gens de cracher sur moi.

CLARA.

Dieu miséricordieux! que faut-il que je fasse?

MAÎTRE ANTOINE.

Rien, chère enfant, rien du tout. Je suis trop dur pour toi, je le sens bien; reste seulement ce que tu es, et tout est bien. Oh! j'ai tant souffert d'injustices qu'il me faut en commettre à mon tour, si je ne veux mourir, quand cela me saisit fortement! Tiens, je traversais la rue tout à l'heure, et je rencontre ce filou, ce Fritz, que j'avais fait coffrer il y a maintenant des années, parce que, par trois fois, je l'avais pris la main dans ma caisse. Autrefois, le drôle n'osait pas lever les yeux sur moi, et voilà qu'il s'avance avec impudence et me tend la main. Je voulais le souffleter, mais je réfléchis et ne crachai même pas; « nous » sommes cousins depuis huit jours, pensai-je, il est juste qu'on se » salue entre parents! » Le pasteur, cet homme compatissant, qui est venu me voir hier, prétend bien qu'on ne répond que de soi, que c'est de ma part un orgueil païen de me rendre solidaire de mon fils, parce qu'à ce compte Adam serait logé à la même enseigne que moi. Je crois volontiers que notre premier père ne s'en trouble pas dans le paradis, s'il prend envie à l'un de ses arrière-arrière-descendants de tuer ou de voler; mais ne s'est-il pas arraché les cheveux au sujet de Caïn?... Non, non, c'est trop. Il y a des moments où je considère mon ombre pour voir si elle n'a pas noirci; je sais tout supporter, et je l'ai prouvé, tout, excepté l'infamie! Chargez-moi tant que vous voudrez; seulement, ne coupez pas le nerf qui me soutient.

CLARA.

Mais, père, Charles n'a pas encore avoué, et ils n'ont rien trouvé sur lui.

MAÎTRE ANTOINE.

Que me fait cela? J'ai été par la ville et dans les cabarets m'informer de ses dettes : elles dépassent ce qu'il eût gagné chez moi en trois mois, quand il eût encore travaillé trois fois plus qu'il ne faisait. Je sais maintenant pourquoi il restait toujours à l'atelier deux heures de plus que moi, et trouvait encore le moyen de se lever avant moi.... Quand il

vit que cela ne l'avançait pas à grand'chose, ou que c'était trop dur, ou que ce serait trop long, il profita de la première occasion.

CLARA.

Vous vous obstinez à croire de Charles ce qu'il y a de pis, et vous l'avez toujours fait. Vous souvenez-vous, quand...

MAÎTRE ANTOINE.

Tu parles comme parlerait ta mère, et je te ferai la même réponse qu'à elle : je me tairai.

CLARA.

Et si cependant Charles est acquitté? si l'on retrouve les bijoux?

MAÎTRE ANTOINE.

Dans ce cas, je m'adresserai à un avocat, et, dussé-je y mettre ma dernière chemise, je tirerai au clair si le bourgmestre a ou n'a pas le droit de jeter comme cela en prison le fils d'un honnête homme; s'il l'a, je courberai la tête, car je dois accepter ce qui peut arriver à tout le monde.... Il m'en coûte sans doute mille fois plus qu'il n'en eût coûté aux autres, mais c'était un sort, et si Dieu me frappe, je joins les mains et dis : « Seigneur, tu sais pourquoi! » Mais si le droit est pour moi, si l'homme à la chaîne d'or s'est trop hâté, uniquement parce que le propriétaire des bijoux est son beau-père, alors on verra si le code a un trou, et si le roi, qui sait bien qu'il doit à ses sujets justice en retour de leur obéissance et de leur fidélité, si le roi, dis-je, voudra que ce trou ne soit pas bouché. Mais, bah! paroles perdues que tout cela! Le garçon ne sortira pas plus innocent de ce procès que ta mère vivante de sa tombe. De celui-là, je n'attends plus de consolation.... C'est pourquoi, sois fidèle à ton serment, pour que je n'aie pas à tenir le mien. (Il sort et rentre.) Je ne rentrerai que tard ce soir; je vais voir le vieux marchand de bois dans la montagne. Voilà le seul qui me regarde encore dans les yeux comme par le passé, parce qu'il ne connaît pas mon infamie. Il est sourd, on ne peut rien lui raconter sans crier à s'enrouer, et alors même il comprend tout de travers : c'est pour cela qu'il ne saura rien.

(Il sort.)

SCÈNE II.

CLARA seule.

O Dieu! aie pitié de ce pauvre vieillard! Rappelle-moi auprès de toi! c'est l'unique moyen de le sauver! Vois, le soleil est si gai dans la rue,

les enfants courent après ses rayons, les oiseaux volent dans les airs, les plantes et les arbres ne se lassent pas de croître; tout vit, tout veut vivre! Des milliers de malades tremblent en ce moment devant toi, ô mort! Celui même qui, dans les angoisses de la nuit, t'appelait parce qu'il ne pouvait plus supporter ses douleurs, il trouve ce matin sa couche douce et moelleuse, et il t'appréhende.... Moi, je crie vers toi! Épargne celui dont l'âme se resserre le plus à ton approche, abandonne-le jusqu'au jour où ce monde si beau sera de nouveau terne et décoloré, et enlève-moi à sa place! Je ne frissonnerai pas quand tu me tendras la main, va, je la saisirai résolûment et te suivrai joyeusement, comme jamais enfant de la terre ne t'a suivie.

SCÈNE III.

CLARA, le commerçant WOLFRAM.

WOLFRAM entrant.

Bonjour, mademoiselle Clara; votre père n'est pas chez lui?

CLARA.

Il vient de sortir.

WOLFRAM.

Je viens.... Mes bijoux sont retrouvés.

CLARA.

O père, que n'es-tu ici!... Ah! il a oublié ses lunettes! les voilà! Oh! s'il pouvait s'en apercevoir et revenir!... Comment donc?... où?... chez qui...?

WOLFRAM.

Ma femme.... Dites-moi franchement, mademoiselle, n'avez-vous pas déjà entendu des choses singulières sur son compte?

CLARA.

Mais oui.

WOLFRAM.

Qu'elle est... (Il indique le front.) n'est-ce pas?

CLARA.

Qu'elle a parfois des absences, sans doute!

WOLFRAM.

Mon Dieu! mon Dieu! tout a donc été vain!... Je n'ai jamais renvoyé un seul de mes domestiques, j'ai doublé leurs gages, j'ai fermé les yeux sur leurs négligences, afin d'acheter leur silence, et pourtant....

Oh! les fausses, les ingrates créatures!... O mes pauvres enfants! c'est pour vous seuls que j'ai voulu étouffer ce bruit.

CLARA.

N'accusez pas vos gens, ils sont certainement innocents.... Depuis le jour où la maison du voisin brûla, et où l'on vit votre femme rire et battre des mains, et souffler même à pleins poumons dans le feu, comme si elle voulait l'attiser, on fut forcé de la croire folle; et ce que je vous rappelle, cent personnes l'ont vu.

WOLFRAM.

C'est vrai!... Eh bien, puisque toute la ville connaît mon malheur, je ne saurais penser à vous imposer la promesse du silence.... Écoutez donc : le vol pour lequel votre frère est en prison a été commis par une folle!

CLARA.

Votre propre femme?...

WOLFRAM.

Je n'ai appris qu'aujourd'hui, à midi, trop tard, hélas! qu'elle dérobe des objets de notre propre maison, qu'elle cache de l'argent et détruit des papiers. Je m'étais couché sur mon lit, et j'allais m'endormir, lorsque je la vis s'approcher de moi et me regarder fixement pour voir si je sommeillais; je collai mes paupières sur mes yeux; alors elle prit la clef dans mon gilet, ouvrit le secrétaire, saisit un rouleau d'or, referma les tiroirs et replaça la clef. Je fus consterné, mais je me contins, afin de ne pas la troubler; elle sortit de la chambre, et je la suivis sur la pointe des pieds. Parvenue au grenier, elle enfouit son rouleau d'or dans une vieille caisse qui nous vient de mon grand-père, puis regarda autour d'elle d'un œil effaré, et s'enfuit sans me voir. J'allumai une bougie, je fouillai dans la caisse, et j'y trouvai d'abord une poupée de ma fille, puis des pantoufles à la servante, un livre de comptes, et enfin, hélas! ou grâce au ciel, je ne sais trop lequel dire, tout en bas, les bijoux.

CLARA.

O ma pauvre mère! c'est cependant trop affreux!

WOLFRAM.

Dieu le sait, je donnerais ces bijoux pour que ce qui est arrivé ne soit pas arrivé; mais je ne suis pas coupable. En dépit de toute l'estime que je porte à votre père, il m'était naturel de soupçonner votre frère : il avait poli le secrétaire, et en même temps les bijoux avaient disparu. Je n'eus pas l'idée d'en venir aussitôt à des mesures rigoureuses, et je

ne fis que communiquer la chose à l'exempt Adam, en le priant de faire des recherches secrètes; mais lui, sans vouloir entendre parler de ménagements, me déclara qu'il devait et allait dénoncer l'affaire sur-le-champ, parce que votre frère était un ivrogne qui s'endettait partout. Malheureusement, il peut tout sur l'esprit du bourgmestre, et il en obtient ce qu'il veut. Il paraît monté au plus haut point contre votre père, si bien qu'il n'y a pas eu moyen de l'arrêter; il se bouchait les oreilles et criait en prenant sa course : « Vous m'auriez donné vos bijoux que je ne serais pas si content. »

CLARA.

Un jour, au cabaret, Adam avait posé son verre sur la table auprès de celui de mon père, en l'invitant du geste à trinquer avec lui; alors mon père a retiré son verre en disant : « Les gens en habits rouges et à rabats bleus buvaient autrefois dans des gobelets à pied de bois; on ne leur permettait que de se tenir dehors près des fenêtres, ou, s'il pleuvait, d'entrer sous la porte; ils se découvraient modestement lorsque l'aubergiste leur donnait à boire, et si l'envie leur prenait de trinquer avec quelqu'un, ils attendaient que compère le bourreau vînt à passer. » Mon Dieu! mon Dieu! comme les choses arrivent dans ce monde : ces paroles, ma mère les a payées de sa vie.

WOLFRAM.

Il ne faut exciter personne, et les méchants moins que personne. Où est votre père?

CLARA.

Dans la montagne, chez le marchand de bois.

WOLFRAM.

Je monte à cheval à sa rencontre! J'ai déjà été chez le bourgmestre, qui n'était malheureusement pas chez lui, sans quoi votre frère serait déjà ici; mais le secrétaire a envoyé un exprès. Vous le verrez encore avant ce soir.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

CLARA seule.

Maintenant, je devrais me réjouir, Dieu! Dieu! Et je ne puis penser que ceci : « Toi seule, toi seule es coupable à présent! » Et cependant, je sens quelque chose comme si une inspiration du ciel allait tout réparer.

SCÈNE V.

CLARA, LE SECRÉTAIRE.

LE SECRÉTAIRE entrant.

Bonjour.

CLARA s'appuyant contre une chaise, comme prête à tomber.

C'est lui! Ah! pourquoi est-il revenu?

LE SECRÉTAIRE.

Votre père n'est pas ici?

CLARA.

Non.

LE SECRÉTAIRE.

J'apporte une bonne nouvelle : votre frère.... Non, Clara, je ne puis te parler sur ce ton. Les tables, les chaises, les armoires, toutes ces vieilles connaissances autour desquelles, enfants, nous avons si souvent dansé et sauté, se mettraient à chuchoter et à me traiter de fou si je ne parlais autrement. Il faut que je te dise *tu* comme autrefois; si cela te chagrine, dis-toi : ce grand garçon rêve, je vais le réveiller en me posant devant lui toute haute, afin de lui prouver qu'il n'a plus affaire à une petite fille. (Il montre une rayure faite à la porte.) Voilà ta mesure quand tu avais onze ans, maintenant tu es grande et tu peux atteindre le sucrier, même au haut de l'armoire. T'en souviens-tu, c'était là sa forteresse, qui, même ouverte, nous défiait; lorsqu'il était là haut, nous passions le temps à prendre des mouches, ne pouvant nous décider à les laisser jouir de ce que nous ne pouvions atteindre.

CLARA.

Je croyais qu'on oubliait ces choses-là lorsqu'on étudiait dans les livres.

LE SECRÉTAIRE.

On les oublie bien! Que n'oublierait-on pas sur Justinien et Gaïus. Les enfants qui se défendent si obstinément contre l'*a b c* savent bien pourquoi, ils pressentent à quoi cela les induira; mais on trompe ces pauvres âmes innocentes, on leur montre un coq rouge avec un panier plein d'œufs, et alors elles disent d'elles-mêmes : *Ah!* alors, il n'y a plus moyen de s'arrêter. Elles dégringolent jusqu'au *z*, et de là plus loin encore, toujours plus loin, jusqu'à ce qu'elles se trouvent soudain au milieu du *Corpus juris*, et s'aperçoivent avec horreur dans

quel chaos les vingt-quatre lettres les ont précipitées, ces vingt-quatre lettres si séduisantes, qui ne s'assemblent en commençant qu'en mots friands et odorants, comme cerise et rose.

CLARA absorbée et machinalement.

Et qu'arrive-t-il alors?

LE SECRÉTAIRE.

Cela dépend des tempéraments; il y en a qui se dépêtrent. Ceux-là reviennent à la lumière du jour au bout de trois ou quatre ans; ils sont un peu pâles et maigres, ce dont il ne faut leur vouloir. Je suis de ceux-là. D'autres s'étendent au milieu du bois pour reposer un peu, disent-ils, mais il est rare qu'ils se relèvent.... J'ai un ami qui, depuis trois ans, boit de la bière à l'ombre de la *lex Julia;* il a choisi cette place à cause du nom, qui lui rappelle d'agréables souvenirs. D'autres, enfin, jettent le manche après la cognée et rebroussent chemin : ce sont les plus sots; on ne les laisse sortir d'un fourré que pour qu'ils aillent immédiatement s'empêtrer dans un autre, et il y en a de terribles, et qui n'ont pas d'issue du tout. (A part.) Tout ce qu'on peut dire, lorsqu'on a quelque chose sur le cœur et qu'on ne peut pas le faire sortir!

CLARA.

Comme tout est gai et joyeux aujourd'hui; c'est le beau temps qui fait cela!

LE SECRÉTAIRE.

Oui! Par ce temps-ci, les hiboux tombent du haut de leurs nids, les chauves-souris s'entre-tuent parce qu'elles sentent qu'elles sont les enfants du diable, et les mulots s'enfoncent si profondément sous terre qu'ils ne peuvent plus retourner et étouffent misérablement; l'épi croît autant qu'en deux jours, et le pavot se colore d'un pourpre plus foncé. L'homme seul restera-t-il en arrière? seul frustrera-t-il Dieu du tribut que lui paye son monde, d'une figure contente et d'un regard limpide? En vérité, quand le matin j'aperçois un boudeur sortir à pas comptés de sa maison, en plissant le front et en bayant au ciel, je me dis : « Il va pleuvoir, car il est impossible que Dieu n'abaisse pas son » rideau de nuages, afin de se garantir contre ce masque maussade. » On devrait avoir le droit de poursuivre ces gens-là en justice comme destructeurs de parties de campagne et corrupteurs du temps. Comment veux-tu rendre grâce de la vie, sinon en vivant? Chante, oiseau, ou tu n'as pas mérité ton gosier!

CLARA.

Ah! c'est si vrai, si vrai... je voudrais pleurer tout de suite!

LE SECRÉTAIRE.

Je n'ai pas parlé contre toi. Que tu respires plus péniblement depuis huit jours, je le comprends; car je connais ton vieux. Mais, grâce à Dieu, je puis alléger ton cœur, et c'est justement pour cela que je suis ici. Tu verras ton frère ce soir, et ce n'est plus lui, ce sont les gens qui l'ont jeté en prison qu'on montrera du doigt. Cela ne vaut-il pas un baiser, fraternel au moins, s'il est défendu que ce soit un autre? ou bien veux-tu le jouer à Colin-Maillard?... Si je ne t'ai pas attrapée au bout de dix minutes, je m'en irai sans baiser, et gratifié d'un soufflet par-dessus le marché.

CLARA à part.

Il me semble être devenue soudain vieille de mille ans, et que le temps se fût arrêté au-dessus de ma tête; je ne puis ni reculer ni avancer. Oh! ce soleil cloué à ma fenêtre! oh! toute cette joie vivante autour de moi!

LE SECRÉTAIRE.

Tu ne me réponds pas?... Ah! j'oubliais, tu es fiancée! O jeune fille! pourquoi m'as-tu fait cela?... Et cependant, ai-je le droit de me plaindre? Tout ce qui est bon et beau eût dû me faire souvenir d'elle, et elle a été des années pour moi comme si elle n'était pas au monde; c'est pour cela qu'elle.... Si encore c'était un homme devant lequel on fût obligé de s'effacer; mais ce Léonard!

CLARA vivement en entendant prononcer ce nom.

Il faut que j'aille chez lui.... C'est cela, je ne suis plus la sœur d'un voleur.... O Dieu! que demandais-je donc de plus? Léonard voudra... il doit... il suffit qu'il ne soit pas un démon pour que tout soit comme par le passé!... (Frissonnant.) Comme par le passé! (Au secrétaire.) Ne m'en veux pas, Frédéric!... Ah! pourquoi mes jambes fléchissent-elles tout d'un coup?

LE SECRÉTAIRE.

Tu veux aller...

CLARA.

Chez Léonard! Où donc ailleurs? Je n'ai plus que ce chemin à faire sur cette terre!

LE SECRÉTAIRE.

C'est ainsi que tu l'aimes? Alors....

CLARA avec une exaltation sauvage.

L'aimer?... Lui ou la mort! T'étonnes-tu que je le choisisse? Je ne le ferais pas si je pensais à moi seulement.

LE SECRÉTAIRE.

Lui ou la mort!... Jeune fille, c'est le langage du désespoir ou de....

CLARA.

Ne me rends pas folle!... Ne prononce plus ce mot!... Toi, toi! c'est toi que j'aime! Tiens, vois-tu, tiens, je te le crie comme si j'étais déjà au delà de la tombe.

LE SECRÉTAIRE.

Moi! toujours donc moi! Clara, je l'ai pressenti quand je t'ai vue dans le jardin!

CLARA.

Vraiment?... Oh! l'autre aussi! (D'une voix contenue, et comme si elle était seule.) Et il s'avança : « Lui ou bien moi!... » Et, — ô mon cœur! mon cœur maudit! — et pour me prouver, pour lui prouver qu'il n'en était pas ainsi, ou pour faire qu'il n'en fût pas ainsi, j'ai commis ce qui, à présent.... (Elle éclate en sanglots.) Dieu du ciel! j'aurais pitié de moi si j'étais toi et toi moi!

LE SECRÉTAIRE.

Sois ma femme, Clara! Je suis venu vers toi pour te jeter un regard, un regard pareil à ceux d'autrefois; si tu ne l'avais pas compris, je me serais éloigné sans parler. Mais maintenant, je t'offre ce que je suis et ce que je possède; c'est peu de chose, mais cela peut grandir! Voilà longtemps que j'aurais été ici, mais ta mère était malade, et puis elle est morte!...

(Clara rit comme en démence.)

LE SECRÉTAIRE.

Prends courage, enfant!... Cet homme a ta parole, cela t'effraye, et, sans doute, c'est une malédiction; aussi comment as-tu pu...

CLARA.

Demande-moi comment tout s'amoncelle pour rendre folle une pauvre fille! Des railleries et du mépris partout quand tu partis pour l'université et que tu ne me donnas plus de tes nouvelles! « Comment! elle pense encore à lui? elle prend les enfantillages au sérieux? Reçoit-elle des lettres? » Et puis ma mère : « Tiens-t'en à tes égaux, l'orgueil est malsain. Léonard est bien brave, et tout le monde s'étonne que tu le regardes de haut en bas. » Enfin, mon propre cœur : « S'il t'a oubliée, prouve-lui que toi aussi tu.... » O Dieu!

LE SECRÉTAIRE.

C'est ma faute, je le sens; mais ce qui est difficile n'est pas toujours impossible : je te ferai rendre ta parole! Peut-être....

CLARA.

Oh! ma parole!... Tiens....

(Elle lui jette la lettre de Léonard.)

LE SECRÉTAIRE lisant.

« En ma qualité de caissier... ton frère voleur.... Très-désolé... mais je ne puis, en raison de ma position! » Puis des condoléances sur une perte douloureuse. Il t'a donc écrit cela le jour de la mort de ta mère?

CLARA.

Je crois que oui!

LE SECRÉTAIRE.

Que le.... Grand Dieu! les chats, les serpents, les tigres et les autres monstres qui t'ont glissé entre les doigts pendant ta création, ont réjoui Belzébuth, et il les a copiés; mais il les a mieux attifés que toi, il les a cachés dans notre peau, et les voilà en rang avec tes enfants, et on ne les reconnaît qu'à leurs griffes et à leurs dents! (A Clara.) Mais c'est justement très-heureux, c'est excellent! (Il veut l'embrasser.) Viens!... à jamais à moi!... par ce baiser.

CLARA s'appuyant contre lui.

Soutiens-moi, seulement pour que je ne tombe pas; mais pas de baiser!

LE SECRÉTAIRE.

Tu ne l'aimes pas, enfant, et il te rend ta parole!

CLARA d'une voix sourde, en se redressant.

Et il faut que j'aille chez lui, il faut que je me jette à genoux devant lui, il faut que je lui dise : « Considère les cheveux gris de mon père, et prends-moi! »

LE SECRÉTAIRE.

Malheureuse! te comprends-je?...

CLARA.

Oui!

LE SECRÉTAIRE.

Ah! cela, il n'y a pas d'homme qui pût l'endurer!... Être obligé de baisser les yeux devant le drôle auquel on voudrait cracher à la face! Il n'y a pas d'être humain pour supporter cela! (Il l'étreint hors de lui.) Malheureuse! malheureuse!

CLARA.

Va! maintenant, va!

LE SECRÉTAIRE.

Ou bien il faudrait tuer le chien, maître du secret! Oh! s'il avait du courage, s'il se présentait, si on pouvait le forcer... je ne craindrais pas de le manquer!

CLARA.

Va-t'en, je te conjure!

LE SECRÉTAIRE à part, en s'en allant.

Quand il fera nuit.... (Il se retourne et saisit la main de Clara.) Enfant, te voilà.... (Il se détourne.) Mille de ton sexe eussent gardé le silence pour n'insinuer l'horrible confidence que dans une heure de doux oubli. Je sens ce que je te dois!

(Il s'éloigne.)

SCÈNE VI.

CLARA seule.

Allons, allons! mon cœur! comprime et étouffe-toi, et que pas une goutte de sang ne vienne ranimer la vie déjà mourante dans mes veines!... Voilà encore que quelque chose comme une espérance s'était levé en moi, je m'en aperçois seulement à présent! (Souriant.) Oh! non, nul homme ne pourrait supporter cela.... Et quand même, pourrais-je le supporter, moi, aurais-je le courage de saisir une main qui... Non, non, je ne l'aurai pas, ce lâche courage.... Je suis éternellement.... O mon Dieu! Et dire que cela vous laisse des moments de repos, que cela ne fore pas continuellement, que cela vous laisse respirer parfois! Voilà pourquoi le supplice dure si longtemps : la victime croit se reposer quand c'est le bourreau qui s'interrompt pour reprendre haleine; elle respire comme le pauvre naufragé sur les vagues, lorsque le tourbillon qui l'entraîne en bas l'a rejeté pour le ressaisir immédiatement : il n'y gagne rien qu'une double agonie!... Eh bien, Clara?... Oui, père, je vais, je vais.... Ta fille ne te poussera pas au suicide.... Je vais être la femme de l'homme, ou bien de.... Mais Dieu, non! Je ne mendie pas ma félicité, c'est ma misère, ma profonde misère, que je mendie. Tu me la donneras!... Partons!... Où est la lettre? (Elle la prend.) Clara, avant d'arriver chez lui, tu passeras près de trois puits, ne t'arrête devant aucun des trois surtout, tu n'en as pas encore le droit!

(Elle sort.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

(Une chambre chez Léonard.)

LÉONARD écrivant à une table couverte de papiers.

Voilà donc la sixième feuille remplie depuis le dîner! Comme on se sent à l'aise quand on fait son devoir! Maintenant entre chez moi qui veut, et si c'était le roi... je me lèverais, mais ne me troublerais pas!... J'en excepte un toutefois, le vieux menuisier. Au fait, cependant, il ne peut pas me faire grand'chose non plus, celui-là! Pauvre Clara, elle me fait peine! Je ne puis songer à elle tranquillement. Oh! si cette unique et maudite soirée pouvait n'avoir pas été!... Ce fut, en vérité, la jalousie plutôt que l'amour qui me monta la tête, et elle, j'en suis sûr, ne céda que pour mettre fin à mes reproches; car elle était froide envers moi comme la mort! De mauvais jours l'attendent!... Bah! moi aussi, j'aurai encore de mauvais quarts d'heure; à chacun son fardeau. Avant tout, que je m'assure bien de la petite bossue, afin qu'elle ne m'échappe pas quand éclatera l'orage! Par elle, j'ai le bourgmestre, et avec celui-là, je n'ai plus peur de rien.

SCÈNE II.

LÉONARD, CLARA.

CLARA entrant.

Bonsoir, Léonard.

LÉONARD.

Clara!... (A part.) Voilà à quoi je ne m'attendais plus. (Haut.) N'as-tu pas reçu ma lettre?... Mais... tu viens peut-être de la part de ton père pour payer les contributions?... Combien est-ce donc? (Feuilletant dans un livre de comptes.) Je devrais le savoir par cœur.

CLARA.

Je viens pour te rendre la lettre; la voici, relis-la.

LÉONARD après avoir lu la lettre avec le plus grand sérieux.

Mais c'est une lettre très-raisonnable! Comment un homme auquel sont confiés les fonds publics peut-il entrer dans une famille dont... dont ton frère fait partie?

CLARA.

Léonard!...

LÉONARD.

Mais peut-être la ville entière se trompe-t-elle; peut-être ton frère n'est-il pas en prison, et n'y a-t-il même jamais été; peut-être n'es-tu pas la sœur d'un... de ton frère!

CLARA.

Je suis la fille de mon père.... Ce n'est pas comme la sœur de l'innocent calomnié et déjà mis en liberté, — car voilà ce qu'est mon frère, — ce n'est même pas comme la pauvre fille frissonnant d'une honte imméritée, car (à voix basse) je frissonne encore plus à ta vue, c'est uniquement comme l'enfant du vieillard qui m'a donné la vie que je suis devant toi.

LÉONARD.

Et tu veux?

CLARA.

Tu peux le demander!... Oh! que ne puis-je m'en aller!... Mon père se coupe le cou si je.... Épouse-moi!

LÉONARD.

Ton père...

CLARA.

Il l'a juré! Épouse-moi!

LÉONARD.

Bah! la main et le cou sont proches parents, ils ne se font pas de mal! Ne te fais pas d'idées.

CLARA.

Il l'a juré! Épouse-moi, tue-moi après, et je te saurai encore plus de gré de ce second service.

LÉONARD.

M'aimes-tu? viens-tu ici poussée par ton cœur? Suis-je l'homme sans lequel tu ne veux vivre ni mourir?

CLARA.

Réponds toi-même.

LÉONARD.

Peux-tu le jurer, que tu m'aimes, que tu m'aimes comme la femme doit aimer l'homme auquel elle veut s'unir éternellement?

CLARA.

Non! je ne puis jurer cela! Mais je peux te jurer que tu ne t'apercevras jamais si je t'aime ou ne t'aime point. Je te servirai, je travaillerai pour toi, et tu ne me donneras rien à manger; je me nourrirai moi-même; je coudrai et filerai la nuit pour le monde; je souffrirai la faim si je ne trouve rien à gagner. Je mordrai dans mon bras plutôt que d'aller trouver mon père, afin qu'il ne se doute de rien. Si tu me bats parce que tu n'auras pas ton chien sous la main, j'avalerai ma langue avant de proférer un cri qui pût révéler ce qui se passe aux voisins.... Je ne puis jurer que ma peau ne portera point les marques de tes coups, car cela ne dépend pas de moi; mais je mentirai, je dirai que je me suis cogné la tête à l'armoire, ou bien que j'ai glissé sur le palier; oui, je le ferai avant même qu'on ait le temps de me questionner au sujet des marques bleues.... Épouse-moi! je ne vivrai pas longtemps.... Et si cependant cela dure trop, et que tu ne veuilles pas faire les frais du divorce, achète du poison dans la pharmacie, et pose-le dans un coin, comme pour les rats, et sans que tu aies besoin de faire un geste, je l'avalerai, et dirai en mourant aux voisins que je croyais que c'était du sucre pilé.

LÉONARD.

L'homme dont tu attends tout cela ne doit pas t'étonner s'il dit : non.

CLARA.

Eh bien donc! que Dieu ne me considère pas avec trop de colère, si je viens à lui avant qu'il m'ait appelée! Oh! si c'était moi seule, je l'endurerais; je le porterais en patience et comme châtiment de je ne sais quoi, si le monde m'écrasait dans ma misère au lieu de m'assister, — j'aimerais mon enfant, même s'il avait les traits de cet homme, et je pleurerais tant devant le pauvre innocent que plus tard, quand il serait devenu grand, il ne mépriserait certainement pas et ne maudirait pas sa mère! Mais je ne suis pas seule, et il me sera plus aisé au dernier jour de répondre à mon juge s'il me dit : « Pourquoi t'es-tu tuée? » que s'il me demande : « Pourquoi as-tu poussé ton père si loin? »

LÉONARD.

Tu parles absolument comme si tu étais la première et la dernière.... Il y en a des mille et des cent avant toi qui se sont résignées; il y en aura des mille et des cent après toi qui en prendront leur parti.... Et elles ont toutes des pères qui inventent des boisseaux de jurons, qui

veulent tout mettre à feu et à sang, et qui ensuite ont honte d'eux-mêmes, se repentent de leurs blasphèmes, bercent l'enfant et lui chassent les mouches.

CLARA.

Oh! je le crois volontiers, que tu ne comprends pas comment on peut tenir son serment!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, UN PETIT GARÇON.

LE PETIT GARÇON entrant.

Voici des fleurs. Je ne dois pas dire qui les envoie.

LÉONARD.

Ah! les charmantes fleurs!... (Se frappant le front.) Diable! diable! c'est bête! J'aurais dû en envoyer! Comment me tirer de là? Je ne m'entends pas à ces sortes de choses, et la petite y regarde de près, car elle n'a pas à penser à autre chose!... (Prenant les fleurs.) Je ne les garde pas toutes pour moi! (A Clara.) Celles-ci, n'est-ce pas, signifient honte et repentir? Ne me l'as-tu pas dit un jour?

(Clara fait un signe de tête affirmatif.)

LÉONARD à l'enfant.

Vois-tu, mon petit, celles-ci, je les garde pour moi, et vois bien, je les place ici, où est le cœur; quant aux autres, à ces rouges, qui brillent comme un feu sombre, rapporte-les. Comprends-tu? Lorsque mes pommes seront mûres, tu peux venir m'en demander.

LE PETIT GARÇON.

Il y a du temps jusque-là.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

CLARA, LÉONARD.

LÉONARD.

Ah! vois-tu, Clara, tu parlais tout à l'heure de parole et de serment, c'est justement parce que je suis homme de parole que j'ai dû te répondre comme je l'ai fait tout à l'heure. Voilà huit jours que je t'ai écrit, tu ne peux le nier; la lettre est là. (Il la lui tend; Clara la prend machinalement.) J'avais mes raisons.... Ton frère... tu me dis qu'il est mis en

liberté, je m'en réjouis; mais durant ces huit jours, j'ai formé une nouvelle liaison. J'en avais le droit, car tu n'as pas protesté contre ma lettre au bon moment; je me sentais libre dans mon cœur comme devant la loi.... Maintenant, tu viens; mais j'ai déjà donné et reçu une parole.... Et même, (à part) je voudrais que cela fût, (haut) l'autre est dans le même cas que toi. Je prends part à ce qui t'arrive (il lui caresse les cheveux; elle le laisse faire comme absente); mais, tu dois le comprendre, il n'y a pas à plaisanter avec le bourgmestre.

CLARA tout à fait absorbée et machinalement.

Il n'y a pas à plaisanter!

LÉONARD.

Vois-tu, tu deviens raisonnable.... Et quant à ton père, tu peux lui dire hardiment qu'à lui seul est la faute!... Ne me regarde pas avec ces yeux fixes, ne hoche pas la tête; c'est comme cela, enfant, c'est comme cela.... Dis-le-lui seulement, il le comprendra, je t'en réponds. (A part.) Celui qui fait le généreux avec la dot de son enfant ne doit pas s'étonner qu'on la plante là.... Quand je songe à cela, je regrette que le bonhomme ne soit pas ici pour recevoir une bonne leçon. Pourquoi faut-il que je sois cruel? parce qu'il a été un vieux fou? Arrive que pourra, il répondra de tout, c'est sûr.... (A Clara.) Ou veux-tu que j'aille lui parler moi-même?... Pour toi, je risquerai volontiers un œil poché?... Il sera grossier tant qu'il voudra; il me jettera peut-être son tire-bottes à la tête, mais il avalera la vérité malgré les coliques qu'elle lui donne, et il te laissera en repos. Rapporte-t'en à moi.... Est-il à la maison?

CLARA se redressant de toute sa hauteur.

Je te remercie.

(Elle s'apprête à sortir.)

LÉONARD.

Dois-je t'accompagner? j'en aurai le courage.

CLARA.

Je te remercie comme je remercierais le serpent qui, après m'avoir enlacée, m'abandonnerait pour se jeter sur une nouvelle proie. Je sais qu'il m'a mordue, je sais qu'il ne me lâche que parce qu'il juge inutile de sucer le peu de moelle qui me reste dans les os, et je le remercie cependant, car ma mort sera tranquille. Oui, homme, ce n'est pas une raillerie, je te remercie. Il me semble avoir, dans ton cœur, contemplé les abîmes de l'enfer, et quel que soit mon sort dans l'épouvantable éternité, je n'ai plus rien de commun avec toi, et c'est une consolation. Peut-être la miséricorde éternelle aura-t-elle pitié de moi quand elle te considérera et verra ce que tu as fait de moi?... Un mot encore : mon

père ne sait rien, ne soupçonne rien, et pour qu'il ne sache jamais rien, je me tue aujourd'hui. (S'avançant brusquement vers lui.) Si je pouvais penser que tu.... Mais je suis folle; tu seras trop heureux quand ils seront tous là, hochant la tête et se demandant en vain comment c'est arrivé!

LÉONARD.

Il y a des circonstances!... Que faire, Clara?

CLARA.

Sortons d'ici, cet homme parle encore!

(Elle veut sortir.)

LÉONARD.

Penses-tu que je te croie?...

CLARA.

Non.

LÉONARD.

Tu ne pourrais te tuer sans tuer en même temps ton enfant!

CLARA.

Plutôt le suicide et l'infanticide que le parricide! Oh! je le sais, qu'on n'expie pas un crime par un crime! Mais ce que je vais faire ne frappe que moi, et si je mets le couteau dans la main de mon père, il est frappé en même temps que moi! Moi, je le suis de toute façon : cette pensée me donne force et courage dans mon angoisse!... Pour toi, tu seras heureux sur la terre!

(Elle sort.)

SCÈNE V.

LÉONARD seul.

Il faut, il faut que je l'épouse!... Et pourquoi le faut-il? Parce qu'elle médite une folie pour empêcher son père d'en accomplir une autre? Où est la nécessité d'empêcher les leurs par une folie encore plus grande? Et pourtant... il faut que je la suive!... Voici quelqu'un! Dieu soit loué! car il n'y a rien d'atroce comme d'être en dispute avec ses propres pensées!

SCÈNE VI.

LÉONARD, LE SECRÉTAIRE.

LE SECRÉTAIRE entrant.

Bonsoir!

LÉONARD.

Monsieur le secrétaire!... Qu'est-ce qui me procure l'honneur...

LE SECRÉTAIRE.

Tu vas le voir.

LÉONARD.

Tu!... C'est vrai, nous avons été camarades d'école.

LE SECRÉTAIRE.

Et peut-être serons-nous camarades de mort!... (Il lui présente deux pistolets.) Sais-tu jouer de cela?

LÉONARD.

Je ne vous comprends pas.

LE SECRÉTAIRE armant un des pistolets.

Tiens, voici comme on fait; puis tu me vises, comme je fais à présent, et tu tires. Voilà!

LÉONARD.

Que dites-vous donc?

LE SECRÉTAIRE.

L'un de nous doit mourir, mourir, et sur-le-champ!

LÉONARD.

Mourir?...

LE SECRÉTAIRE.

Tu sais pourquoi?

LÉONARD.

Non, par Dieu!

LE SECRÉTAIRE.

Peu importe, cela te reviendra à l'heure de la mort.

LÉONARD.

Pas la moindre idée!...

LE SECRÉTAIRE.

Réfléchis! sans quoi je pourrais te prendre pour un chien enragé qui aurait mordu mon amour sans même savoir ce qu'il faisait, et te tuer comme tel, tandis qu'il me faut te considérer comme mon semblable une demi-heure encore.

LÉONARD.

Ne parlez donc pas si haut; si on vous entendait!...

LE SECRÉTAIRE.

Si on pouvait nous entendre, il y a longtemps que tu aurais appelé. Eh bien?...

LÉONARD.

Si c'est à cause de la jeune fille, je puis l'épouser; je l'avais résolu presque lorsqu'elle était ici.

LE SECRÉTAIRE.

Elle a été ici, et elle est repartie sans t'avoir vu à ses pieds?... Viens, viens!...

LÉONARD.

Je vous supplie!... Vous voyez un homme prêt à tout ce que vous ordonnerez; ce soir même nous nous fiançons.

LE SECRÉTAIRE.

C'est moi qui me fiancerai, ou pas un.... Et si le monde y était attaché, tu ne toucheras plus le bord de sa robe. Viens dans le bois avec moi; mais attention : je te prends par le bras, et si en chemin tu fais entendre un son, rien qu'un son, je te.... (Il lève un pistolet.) Tu peux me croire. D'ailleurs, nous allons prendre par derrière, par les jardins, afin que tu ne sois pas tenté.

LÉONARD.

Un de ces pistolets me revient, donnez-le-moi.

LE SECRÉTAIRE.

Afin de le jeter, et de me forcer de t'assassiner ou de te laisser te sauver, n'est-ce pas? Patience, quand nous serons arrivés, nous partagerons honnêtement.

LÉONARD va pour sortir, et renverse son verre en passant.

Ne boirai-je plus?

LE SECRÉTAIRE.

Du courage, mon drôle, peut-être seras-tu heureux. Dieu et le diable semblent toujours se disputer la terre, et l'on ne sait jamais lequel des deux est le maître.

(Il le saisit sous le bras, ils sortent tous les deux.)

SCÈNE VII.

(La scène change. — Chambre dans la maison du maître menuisier. — C'est le soir.)

CHARLES entrant.

Pas une âme!... Et si je ne connaissais le trou, sous la porte, où ils cachent la clef lorsqu'ils sortent, je n'aurais pu entrer.... Au fait, cela m'eût été égal.... En vérité, je serais en état de parcourir vingt fois la ville à présent, et de m'imaginer qu'il n'y a pas de plus grand plaisir que de pouvoir user de ses jambes!... Faisons de la lumière! Je gage que le briquet se trouve au même endroit (il allume), car, ici, nous

avons deux fois dix commandements : il faut accrocher le chapeau au troisième clou, et non au quatrième; il faut avoir sommeil à neuf heures et demie; il ne faut pas avoir froid avant la Saint-Martin ni chaud après! Tout cela est sur le même rang que : Dieu tu craindras et aimeras!... J'ai soif!... (Il appelle.) Mère!... Ah! comme si je ne savais pas.... Je n'ai pas pleuré quand, de mon trou, sombre j'ai entendu la cloche des morts, mais... habit rouge, tu ne m'as pas laissé pousser ma dernière boule aux quilles, bien que je l'eusse déjà à la main; je ne te laisserai pas le temps de respirer une dernière fois, si je te rencontre seul, et c'est ce qui peut encore arriver ce soir, car je sais où te trouver à dix heures! Et puis, en mer!... Où donc est Clara? J'ai faim autant que soif! C'est jeudi aujourd'hui, ils ont mangé de la soupe au veau; en hiver, il y eût eu des choux, blancs avant le carnaval, verts après. C'est régulier ici, comme après le mercredi le jeudi, qui ne peut pas dire au vendredi : marche à ma place, j'ai mal aux pieds.

SCÈNE VIII.

CHARLES, CLARA entrant.

CHARLES.

Enfin.... Qu'as-tu là?

CLARA.

Où? quoi?...

CHARLES.

Où? quoi?... Mais là dans la main.

CLARA.

Ce n'est rien.

CHARLES.

Rien? C'est donc un secret? (Il lui arrache la lettre.) Donne, lorsque le père est absent, le frère est tuteur.

CLARA à part.

Ce chiffon de papier m'est resté dans la main, et le vent souffle si fort que les tuiles tombent des toits. Comme je passais devant l'église, il en tomba une droit devant moi, de sorte que mon pied s'y heurta! Mon Dieu, une encore! demandai-je, et je m'arrêtai. C'eût été si beau, on m'eût enterrée, et on eût dit : « C'est un malheur!... » J'ai vainement espéré la seconde tuile.

CHARLES après avoir lu la lettre.

Mille tonnerres!... Faquin! le bras qui a écrit cette lettre, je te le briserai!... Cherche-moi une bouteille de vin, ou bien ta tirelire est-elle vide?

CLARA.

Il y en a encore une à la maison; je l'avais achetée en cachette, et réservée pour la fête de maman : c'eût été demain.

(Elle détourne la tête.)

CHARLES.

Donne-la.

(Clara lui apporte la bouteille.)

CHARLES buvant avidement.

A présent, nous pourrions donc recommencer à scier, à raboter et à clouer, et, entre temps, manger, boire et dormir, afin de pouvoir de nouveau scier, raboter et clouer; puis le dimanche une génuflexion par-dessus le marché : je te remercie, Seigneur, que tu me permettes de scier, raboter et clouer! (Il boit.) A la santé de tout brave chien de chaîne qui ne mord pas!... (Il boit encore.) Et encore une fois à sa santé!

CLARA.

Ne bois pas tant, Charles; le père dit que le diable est dans le vin.

CHARLES.

Et le prêtre dit que c'est le bon Dieu!... (Il boit.) Nous verrons lequel des deux a raison!... Adam a été ici? comment s'est-il comporté?

CLARA.

Comme dans une caverne de voleurs. Ma mère tomba et mourut dès qu'il eut ouvert la bouche.

CHARLES.

Bien!... Si demain matin tu entends dire qu'on a trouvé le drôle tué, ne maudis pas son meurtrier.

CLARA.

Charles, tu ne vas pas...

CHARLES.

Suis-je son seul ennemi? ne l'a-t-on pas déjà souvent attaqué? Parmi tant de gens qui lui en veulent, il sera difficile de découvrir l'auteur, s'il ne laisse pas sa canne ou son chapeau sur la place.... (Il boit.) Quel qu'il soit, à son succès!

CLARA.

Frère, comme tu parles!

CHARLES.

Cela te déplaît?... Prends patience, tu ne me verras plus longtemps.

CLARA frissonnant.

Non.

CHARLES.

Comment, non?... Sais-tu donc que je veux partir sur mer, et mes pensées rampent-elles sur mon front, que tu les lises ainsi? ou bien le vieux a-t-il ragé selon son habitude, et a-t-il menacé de me fermer la maison? Bah! ce serait à peu près comme si le geôlier m'eût dit : « Sors d'ici, je ne veux plus te garder plus longtemps en prison; je te chasse, je te condamne à la liberté! »

CLARA.

Tu ne me comprends pas.

CHARLES chantant.

Un navire en partance
Au port fait ses adieux.

Oui, oui, vraiment, rien ne me retient plus auprès de l'établi : la mère est morte, et dès mon enfance, partir était mon vœu. Il me faut le grand air; je ne respire pas ici, et je n'y respirerai que si j'ai acquis la certitude que la fortune ne sourit pas à celui qui joue sa vie, et qui rejette le liard qu'elle lui a donné pour voir si elle ne le lui rendra pas en pièces d'or.

CLARA.

Et tu veux laisser notre père seul? Il a soixante ans!

CHARLES.

Seul?... Est-ce que tu ne lui restes pas?

CLARA.

Moi?...

CHARLES.

Oui, toi, son enfant chéri!... Que te passe-t-il donc par la tête pour que tu me demandes cela? En partant, je lui laisse sa joie et je le délivre de son chagrin éternel... Pourquoi ne le ferais-je pas?... Une fois pour toutes, nous ne nous convenons pas; rien n'est assez étroit à son gré, et il serait dans le cas d'essayer de se fourrer dans son poing fermé, tandis que moi, au contraire, je voudrais crever ma peau, si faire se pouvait, comme mes habits d'enfant. (Chantant.)

Le voilà qui s'élance;
Beau vaisseau, bonne chance,
Sur la mer, sous les cieux!

Dis toi-même, a-t-il un instant seulement soupçonné mon innocence, et ne s'est-il pas consolé tout de suite avec son éternel refrain : « Je m'y attendais, — Je l'ai toujours dit, — Il n'en pouvait être autrement.... » Si c'eût été toi, il se serait tué; je voudrais l'y voir, s'il t'arrivait ce qui peut arriver aux femmes.

CLARA.

Oh! comme cela me saisit le cœur!... Oui, il faut partir, partir!

CHARLES.

Qu'est-ce que cela veut dire?

CLARA.

Qu'est-ce que cela peut vouloir dire?... Il me faut aller à la cuisine! Oui, cela encore! (Elle se frappe le front.) Oui, encore cela; c'est pour cela que je suis rentrée!

(Elle sort.)

CHARLES.

En voilà encore une qui est singulière! (Chantant.)

La joyeuse hirondelle
Voltige autour des mâts;

CLARA rentrant.

Ma dernière tâche est remplie : le souper du père est sur le feu!... Quand j'ai refermé derrière moi la porte de la cuisine, un frisson m'a cinglé l'âme; je me suis dit : Maintenant, tu n'y rentreras plus jamais. Et ainsi je sortirai de la chambre, puis de la maison, puis du monde!

CHARLES se promène de long en large en chantant. Clara reste au fond de la scène.

La mer est chaude et belle,
Les poissons, pêle-mêle,
Y prennent leurs ébats.

CLARA.

Pourquoi ne le fais-je pas?... Ne le ferai-je donc jamais? Est-ce que je l'ajournerai de jour en jour, comme à présent je tarde de minute en minute, jusqu'à ce que.... Oh! sûrement! C'est pourquoi allons, allons! Et cependant je reste!... C'est comme si une voix m'implorait dans mon sein, comme si des mains suppliantes s'élevaient, et des yeux.... (Elle s'assied.) Qu'est-ce que cela? es-tu trop faible? Alors demande-toi si tu auras le courage de voir ton père avec le cou coupé!... (Elle se lève.)

Non, non!... Notre Père, qui es aux cieux, que ton règne soit sanctifié!... Dieu, Dieu, ma pauvre tête! je ne peux seulement pas prier.... Frère, frère, viens à mon aide!

CHARLES.

Qu'as-tu?

CLARA.

Le Notre Père!... (Revenant à elle.) J'ai cru être déjà dans l'eau et enfoncer, et n'avoir pas prié encore!... Je.... (Soudainement.) Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés!... C'est cela!... Oui, oui, je lui pardonne, certainement; je ne pense même plus à lui.... Bonne nuit, Charles!

CHARLES.

Tu veux aller te coucher de si bonne heure?... Bonne nuit.

CLARA comme un enfant qui se remémore la prière.

Pardonne-nous....

CHARLES.

Tu pourrais bien encore m'apporter un verre d'eau? Mais qu'elle soit bien fraîche.

CLARA vivement.

J'irai la chercher au puits!

CHARLES.

Oui, si tu veux bien; ce n'est pas bien loin.

CLARA à part.

Oh! merci, merci!... C'était la dernière pensée qui m'oppressait; mon action m'eût trahie.... A présent, ils diront : « C'est un accident, elle est tombée dedans. »

CHARLES.

Mais fais attention, la planche n'est probablement pas encore reclouée.

CLARA.

Il fait clair de lune!... O mon Dieu! je ne viens vers toi que pour empêcher mon père d'y venir! Pardonne-moi, comme je.... Fais-moi miséricorde... miséricorde!

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

CHARLES seul.

CHARLES chantant.

Bientôt, ô mer lointaine,
Je voguerai sur toi.

Oui; mais auparavant... (Regardant sa montre.) Quelle heure est-il? Neuf heures.

Jeunesse fuit la chaîne,
Le monde est son domaine;
Elle est partout chez soi.

SCÈNE X.

CHARLES, MAITRE ANTOINE.

MAÎTRE ANTOINE entrant.

Je devrais te faire des excuses; mais comme je te pardonne d'avoir fait des dettes en secret, et que je les paye même par-dessus le marché, je crois que je puis m'abstenir.

CHARLES.

Le pardon me va; quant au payement, je n'ai qu'à vendre mes habits de dimanche pour satisfaire moi-même ceux qui ont à me réclamer quelques écus, et c'est ce que je ferai dès demain. Quand je serai matelot, (à part) voilà le grand mot lâché, (haut) je n'en aurai plus besoin.

MAÎTRE ANTOINE.

Qu'est-ce encore que ces discours?

CHARLES.

Vous ne les entendez pas pour la première fois; mais aujourd'hui vous répondrez ce que vous voudrez, ma résolution est prise.

MAÎTRE ANTOINE.

Tu es majeur, c'est vrai.

CHARLES.

Je le sais, et n'en suis pas plus fier pour cela.... Mais je pense que le poisson et l'oiseau ne doivent pas se disputer pour savoir s'il fait mieux

dans l'eau ou dans l'air.... Un mot seulement : ou vous ne me reverrez pas, ou vous me taperez sur l'épaule et me direz : « Tu as bien fait. »

MAÎTRE ANTOINE.

Nous verrons.... Pour le moment, je vois seulement que je n'ai plus besoin de congédier l'ouvrier qui t'a remplacé ces jours-ci.

CHARLES.

Merci.

MAÎTRE ANTOINE.

Dis-moi, est-il bien vrai que l'exempt, au lieu de te conduire par le chemin le plus court chez le bourgmestre, t'a promené par toute la ville?

CHARLES.

De long en large dans les rues et par le marché, comme le bœuf gras!... Mais, croyez-le, je payerai aussi celui-là avant de partir.

MAÎTRE ANTOINE.

Je ne te blâme pas, mais je te le défends.

CHARLES.

Ho!...

MAÎTRE ANTOINE.

Je ne te quitterai pas des yeux, et moi-même j'assisterais le drôle si tu voulais t'en prendre à lui.

CHARLES.

Je croyais que vous aviez aimé ma mère?

MAÎTRE ANTOINE.

Je le prouverai!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LE SECRÉTAIRE entre pâle et chancelant; il presse son mouchoir sur sa poitrine.

LE SECRÉTAIRE.

Où est Clara?... Ah!... (Il tombe sur une chaise.) Jésus!... Bonsoir! Dieu soit loué que je sois arrivé jusqu'ici!... Où est-elle?

CHARLES.

Elle est allée.... Mais que fait-elle donc?... Ses paroles... La peur me prend.

(Il sort.)

LE SECRÉTAIRE.

Elle est vengée! Le lâche est étendu.... Mais moi aussi, je suis.... Oh! pourquoi cela! mon Dieu? A présent, je ne peux plus....

MAÎTRE ANTOINE.

Qu'avez-vous? Qu'y a-t-il?

LE SECRÉTAIRE.

C'est fait de moi! Donnez-moi votre main, et jurez que vous ne repousserez pas votre fille, entendez bien, que vous ne la repousserez pas, si elle....

MAÎTRE ANTOINE l'interrompant.

Voilà un singulier discours!... Et pourquoi devrais-je donc... Ah! mes yeux se dessillent : je ne lui aurais donc pas fait tort?

LE SECRÉTAIRE.

Votre main.

MAÎTRE ANTOINE mettant ses mains dans ses poches.

Non!... Mais je lui céderai la place, elle le sait, je le lui ai dit.

LE SECRÉTAIRE hors de lui.

Vous le lui avez.... Oh! malheureuse, à présent seulement je te comprends tout à fait!

CHARLES se précipitant dans la chambre.

Père, père, il est tombé quelqu'un dans le puits! Pourvu que ce ne soit pas....

MAÎTRE ANTOINE.

La grande échelle, des crochets, des cordes. Que tardes-tu? vite.... Et quand ce serait l'exempt....

CHARLES.

Tout est disposé; les voisins étaient là avant moi. Pourvu que ce ne soit pas Clara.

MAÎTRE ANTOINE.

Clara!

(Il s'appuie contre la table.)

CHARLES.

Elle était allée puiser de l'eau, et on a trouvé son fichu.

LE SECRÉTAIRE.

Lâche! je sais maintenant pourquoi ta balle m'a atteint!... C'est elle.

MAÎTRE ANTOINE.

Va donc voir.... (Il s'assied.) Je ne le puis pas, moi!... (Charles sort.) Et cependant (il se relève), si je vous ai bien compris, tout est pour le mieux!

CHARLES revenant.

Clara!... morte! la tête fracassée contre les pierres du puits.... Père, elle n'est pas tombée, elle s'est jetée dedans; une servante l'a vue.

MAÎTRE ANTOINE.

Que la servante réfléchisse avant de parler. Il ne fait pas assez clair pour qu'elle ait pu distinguer.

LE SECRÉTAIRE.

En doutez-vous?... Vous le voudriez, mais vous ne le pouvez! Souvenez-vous de ce que vous lui avez dit! Vous l'avez lancée sur le chemin de la mort, et moi, moi, je suis cause qu'elle n'est pas revenue! Quand vous avez soupçonné sa misère, vous n'avez songé qu'aux langues qui siffleraient derrière vous, sans vous dire que ces langues appartenaient à de méprisables vipères, et alors vous avez proféré une parole qui l'a poussée au désespoir!... Et moi, lorsque son cœur éclata devant moi dans une angoisse sans nom, moi, au lieu de la presser dans mes bras, je n'ai pensé qu'à l'infâme qui aurait le droit de rire! Et... maintenant, je paye de mon sang de m'être rendu dépendant d'un homme qui valait moins que moi, et vous-même, vous qui êtes là comme une barre de fer, vous direz un jour : « Ma fille, je voudrais que tu ne m'eusses pas épargné les haussements d'épaules et les hochements de tête des pharisiens, car je suis plus brisé encore de ne pas te voir assise à mon lit de mort, et de ne pas sentir ta main sécher la sueur de mon agonie! »

MAÎTRE ANTOINE.

Elle ne m'a rien épargné... on l'a vue!...

LE SECRÉTAIRE.

Elle a fait ce qu'elle a pu.... Vous ne méritiez pas qu'elle réussît.

MAÎTRE ANTOINE.

Ou pas elle....

(On entend du bruit.)

CHARLES.

Ils viennent avec elle.

(Il veut sortir.)

MAÎTRE ANTOINE lui crie d'une voix ferme.

Qu'on la porte dans la chambre de derrière, où on avait mis sa mère!

LE SECRÉTAIRE.

Je vais la recevoir.... (Il fait un effort pour se lever, mais retombe en arrière.) Oh! Charles!

(Charles l'aide à se relever, et l'emmène.)

MAÎTRE ANTOINE seul.

Je ne comprends plus le monde!

(Il reste debout, méditatif et absorbé.)

La toile tombe.

LA PARTHÉNOGENÈSE[1].

L'histoire naturelle des insectes a été, à toutes les époques de l'histoire de la science, l'occasion de découvertes extrêmement curieuses, qui ont contribué à modifier les opinions les plus accréditées en physiologie. Mais, malgré tous les travaux des Aristote, des Malpighi, des Swammerdam, des Réaumur, des Bonnet et des Huber, le sujet est loin d'être épuisé, et chaque jour des observations nouvelles viennent appeler l'attention des naturalistes sur des faits qui sont en contradiction complète avec les lois physiologiques dont la généralité semblait être le mieux établie. C'est ce que nous voyons dans un ouvrage publié récemment par un des premiers naturalistes de l'Allemagne, M. de Siebold, professeur d'histoire naturelle à l'université de Breslau.

Leeuwenhoeck, qui inaugura l'emploi du microscope dans les sciences physiologiques, constata le premier ce fait singulier, que les pucerons mettent au monde des petits vivants, sans accouplement préalable; mais cette observation resta longtemps ignorée. Plus tard, en 1760, un célèbre naturaliste qui fut en même temps un grand philosophe, Charles Bonnet, sans avoir eu connaissance des travaux de Leeuwenhoeck sur les pucerons, eut occasion, au début de ses études scientifiques, d'observer de nouveau ce fait et de le démontrer de la manière la plus certaine. La découverte eut un tel retentissement qu'elle valut à son auteur l'honneur d'être nommé, à vingt-deux ans, correspondant de l'Académie des sciences de Paris. Ce fait exceptionnel, et paradoxal en quelque sorte, devint le point de départ d'un grand nombre d'hypothèses. On crut pendant longtemps que ces individus qui, chez les pucerons, reproduisent l'espèce sans fécondation préalable, étaient des

[1] Siebold, *Wahre Parthenogenesis bei Schmetterlingen und Bienen. Ein Beitrag zur Fortpflanzungs Geschichte der Thiere.* Leipzig, 1856.

individus femelles; et l'on voyait dans ce fait un exemple de *parthénogenèse,* ou de production d'êtres vivants sans accouplement. Mais on a reconnu de nos jours qu'il n'y avait point là de véritable *parthénogenèse.* Des faits très-nombreux, constatés pendant ces dernières années, dans toutes les classes inférieures du règne animal, ont conduit à reconnaître que ce qui a été observé chez les pucerons n'est qu'un cas particulier d'un mode de reproduction très-général chez les animaux inférieurs, qui a reçu en Allemagne du professeur Steenstrup de Copenhague le nom de *génération alternante* (*generations wechsel*) et en France celui de *généagenèse,* qui lui a été donné par un de nos premiers naturalistes, M. de Quatrefages. Ici, la génération par le concours de sexes séparés et distincts, qui est la loi nécessaire pour les animaux supérieurs, ne se reproduit que pour certaines générations. Chez les animaux soumis à la génération alternante, les individus sexués produisent, par leur réunion, des individus privés de sexe, souvent très-différents de leurs parents, et qui possèdent la singulière propriété de produire d'autres individus dans la formation desquels la fécondation n'intervient pas. Les êtres qui résultent de ce mode de génération reproduisent d'autres êtres sexués, qui possèdent la propriété de reproduire l'espèce à l'aide de la fécondation. Il arrive quelquefois qu'entre deux générations sexuées, il y a un certain nombre de générations privées de sexe. Ces individus particuliers privés de sexe, mais possédant la propriété de reproduire l'espèce, ont reçu, dans la théorie de M. Steenstrup, le nom de *nourrices* (*amme*), nom assez mal choisi, il est vrai, mais qui est à peu près passé dans la science. M. de Siebold a reconnu que le fait observé par Leeuwenhoeck, puis par Bonnet, chez les pucerons, n'est qu'un fait de génération alternante, et qu'il y a chez ces animaux, entre deux générations sexuées, une série de générations (on en a compté jusqu'à onze) dont les individus ne sont ni mâles ni femelles, et propagent l'espèce sans fécondation, et au moyen d'organes particuliers, très-différents par leur structure des ovaires des pucerons femelles, et qu'il désigne sous le nom de *keimstocken* ou organes producteurs de germes [1].

Ces faits étaient donc rentrés dans la règle; et M. de Siebold croyait avoir démontré l'impossibilité de la *parthénogenèse* [2], c'est-à-dire

[1] Siebold, *Ueber die inneren Geschlechtswerkzeuge der Viviparen und Oviparen Blattläuse;* in Froriep's *Neuen Notizen.* Band. XII, p. 308, 1839.

[2] Ce mot de parthénogenèse a été récemment introduit dans la science par le célèbre anatomiste anglais M. R. Owen; mais la *parthénogenèse,* telle que M. Owen l'entend, n'est que la génération alternante ou la *généagenèse.* M. de Siebold, en reprenant le

d'une production d'êtres vivants par des femelles vierges, en l'absence de toute fécondation, lorsque de nouveaux faits sont venus démontrer que la *parthénogenèse* existe réellement, et qu'elle joue dans la nature vivante un rôle beaucoup plus important que celui qu'on aurait cru d'abord devoir lui attribuer, en ne la considérant que comme une exception, et en quelque sorte comme un accident.

Divers faits de *parthénogenèse* chez les insectes avaient été signalés depuis longtemps par plusieurs entomologistes : mais ces faits n'avaient pas été constatés avec toutes les garanties d'authenticité désirables en pareille matière, comme M. de Siebold, qui les discute en détail, en fait justement la remarque. Mais cette discussion même conduisit M. de Siebold à penser que, si incomplètes que fussent ces observations, elles pourraient bien cependant se rattacher à quelque chose de réel; et qu'il y avait lieu de reprendre scientifiquement cette question, en s'entourant de toutes les précautions nécessaires pour acquérir une certitude. C'est ce qu'il a fait avec un entier succès, comme nous allons le voir.

Le premier fait bien constaté par M. de Siebold se rapporte à certaines espèces de papillons de nuit, et ses observations sur ce sujet remontent à l'année 1850. Les chenilles du *Solenobia lichenella* et du *Solenobia triquetrella* habitent des espèces de sacs qu'elles se construisent elles-mêmes avec une très-remarquable industrie. M. de Siebold ayant conservé chez lui plusieurs centaines de ces sacs, en vit sortir des papillons qui tous, à deux exceptions près, étaient femelles, et il les vit, immédiatement après leur sortie des sacs, y introduire l'extrémité de leur abdomen où se trouve un organe nommé l'oviscapte qui sert à déposer les œufs, et y faire leur ponte. Ces œufs ne pouvaient donc pas avoir été fécondés. Quelque temps après, M. de Siebold vit, à son grand étonnement, sortir de ces sacs de petites chenilles qui, immédiatement après leur éclosion, se mirent à chercher les matériaux nécessaires pour construire de nouveaux sacs. Des faits tout semblables avaient déjà été signalés par Géer, Scriba et Speyer. M. de Siebold crut d'abord qu'il y avait là un fait analogue à celui des pucerons; que cette observation n'était en réalité qu'un cas de génération alternante, et que les individus qu'il avait pris pour des femelles étaient des *nourrices*. Mais l'examen anatomique ne tarda pas à le convaincre qu'il n'en

terme de *parthénogenèse*, lui attribue un sens tout à fait différent de celui que lui donnait M. Owen, dans un livre publié en 1849 sous ce titre : *On Parthenogenesis or the successive production of procreating individuals from a single ovum.*

était pas ainsi, et que ces individus étaient de véritables femelles, présentant, dans la disposition de leurs organes génitaux, tous les caractères des papillons femelles. Il fallut donc admettre que dans ces espèces il y a véritablement *parthénogenèse*, c'est-à-dire formation d'individus nouveaux par des femelles non fécondées.

Une circonstance remarquable de cette observation, c'est que tous les individus ainsi produits en dehors de l'influence de la fécondation étaient des femelles.

Bientôt un nouvel exemple du même fait se présenta dans un autre papillon de nuit, que l'on désigne dans les catalogues sous le nom de *Psyche helix*. Sa chenille habite un sac qu'elle construit elle-même, et qui ressemble d'une manière très-singulière à la coquille d'un colimaçon. Cette espèce, au moment même où elle sort de sa coquille lorsqu'elle est arrivée à l'état d'insecte parfait, vient déposer ses œufs dans la peau de la nymphe qu'elle a abandonnée dans la coquille; puis elle en ferme soigneusement les ouvertures avec des fils. Les œufs ne tardent pas à éclore, et les petites chenilles vont chercher un endroit où elles puissent faire une construction nouvelle. On ne connaît pas encore les mâles de ces singuliers animaux.

M. de Siebold ne pouvait donc plus douter de l'existence de la parthénogenèse. Mais tandis qu'il s'occupait de l'étude de ces petites chenilles, il apprit que, près de lui, en Allemagne, l'existence de la parthénogenèse chez les abeilles était un sujet de vives discussions pour les personnes qui se livrent à la culture de ces curieux et utiles animaux.

L'élève des abeilles a mis, depuis l'antiquité la plus reculée, les cultivateurs en présence de faits extrêmement remarquables qui ont, à diverses époques, attiré l'attention des esprits les plus éminents. Aristote, dont les profondes connaissances en zoologie, comme d'ailleurs dans toutes les branches du savoir humain, attirent de plus en plus l'attention à mesure que la science elle-même se perfectionne, connaissait déjà d'une manière très-exacte l'histoire naturelle de ces animaux. Il savait que dans l'espèce des abeilles il existe trois sortes d'individus, et qu'il en est qui sont privés de sexe, et qui servent uniquement à préparer la nourriture des jeunes larves, et à exécuter les merveilleuses constructions que nous admirons dans les ruches, et dont l'architecture résout une question de *minimum* pour laquelle nos géomètres ont besoin de recourir au calcul différentiel[1]. Seulement il

[1] Cette curieuse question de mathématiques, proposée par Réaumur à Kœnig, en 1739, fut résolue en 1743 par Maclaurin. Elle a été tout récemment l'objet d'un travail fort in-

avait, avec toute l'antiquité, confondu les sexes des individus sexués. Il croyait à l'existence, dans une ruche, d'un *roi* ou mâle unique, et d'un nombre plus ou moins considérable de femelles. Ce fut seulement à la fin du dix-septième siècle que Swammerdam, qui fut le véritable fondateur de l'entomologie, disséqua ces animaux et rétablit la vérité des faits, en reconnaissant qu'il n'existe dans une ruche qu'une femelle servie par un nombre considérable de mâles[1]. Plus tard, dans le courant du siècle dernier, Schirach, pasteur à Klein-Bautzen en Lusace, qui s'occupait de l'élève des abeilles, découvrit un fait bien extraordinaire : c'est que lorsque les abeilles d'une ruche ont perdu leur femelle ou leur reine, elles savent en produire une autre, en mettant les larves d'ouvrières dans des cellules plus grandes que les cellules ordinaires, et en leur donnant une nourriture particulière. Ce fait ne tarda pas à être confirmé par un grand nombre d'observateurs, et particulièrement par Huber, lequel appartenait à cette petite école de naturalistes genevois, qui, depuis Bonnet, a fourni à la science de si grands noms, les Trembley, les Saussure et les Candolle. On sait qu'Huber, aveugle dès sa jeunesse, avait besoin, pour ses observations, des yeux d'un de ses domestiques, nommé Burnens, qui, par le zèle et l'intelligence dont il a fait preuve en aidant son maître, a mérité de ne pas être oublié dans l'histoire de la science. Huber, en poursuivant les études de Schirach, s'assura également que, dans certaines conditions exceptionnelles, les abeilles ouvrières, considérées jusqu'alors comme des êtres neutres, produisaient aussi des œufs, mais que les animaux qui sortaient de ces œufs appartenaient toujours au sexe mâle. Du reste on reconnut que ce fait se trouvait déjà dans Aristote. Toutes ces observations conduisirent à penser que les abeilles ouvrières n'étaient que des femelles incomplètes; et bientôt les dissections anatomiques en donnèrent la preuve. Il est intéressant d'avoir à ajouter que cette preuve fut donnée par une femme : Mme Jurine, femme d'un chirurgien célèbre de Genève, qui a aussi marqué comme naturaliste, disséqua des abeilles ouvrières, et constata chez ces animaux la présence d'ovaires analogues à ceux de l'abeille femelle, mais incomplétement développés[2].

téressant de la part de lord Brougham, qui est arrivé, par une méthode différente, à la même conclusion que Maclaurin.

[1] Swammerdam, *Biblia naturæ*, 1752; p. 188 à 202.

[2] Voir à ce sujet l'ouvrage de Huber : *Nouvelles observations sur les abeilles*. Les observations de Mme Jurine sont publiées à la suite de cet ouvrage. — Le passage d'Aristote auquel il est fait allusion est dans le livre cinquième et le huitième chapitre de l'Histoire naturelle.

Telles étaient les connaissances que l'on possédait sur la génération des abeilles, lorsqu'il y a une dizaine d'années, de nouveaux problèmes furent soulevés sur cette question. L'éducation des abeilles est actuellement fort négligée en France, et si l'on excepte un très-petit nombre d'amateurs, elle est généralement abandonnée à des paysans ignorants. Il n'en est pas de même dans certaines parties de l'Allemagne orientale, où la culture des abeilles constitue depuis longtemps une branche importante de l'économie rurale, et où les diverses questions qui se rattachent à l'histoire naturelle et à l'élève de ces animaux sont étudiées et discutées avec beaucoup de soin. Il y a là des sociétés et des congrès d'apiculteurs; il y a des journaux périodiques uniquement destinés à traiter les questions d'apiculture. (*Bienenfreund, Bienenzeitung*). Ceci n'est point d'ailleurs un fait nouveau. Nous avons déjà vu qu'un apiculteur du siècle dernier, Schirach, a fait dans ces contrées une découverte qui restera dans l'histoire de la science. De nos jours, un fait semblable s'est reproduit. Un autre apiculteur, nommé Dzierzon, curé à Carlsmarkt en Silésie, a fait une découverte beaucoup plus remarquable encore que celle de Schirach, et qui, après avoir, pendant plusieurs années, rencontré de nombreuses contradictions, et excité une vive polémique, *in tenui labor, at tenuis non gloria,* paraît être aujourd'hui confirmée de la manière la plus éclatante par les observations de deux illustres naturalistes, MM. Leuckart et de Siebold.

M. Dzierzon admet que les abeilles possèdent deux modes de reproduction: une génération normale, qui exige le concours des deux sexes et nécessite une fécondation préalable; une génération anormale, qui se fait sans le concours des sexes et sans fécondation. Or, le premier mode de génération ne donnerait lieu qu'à la production des abeilles femelles et des ouvrières, tandis que les mâles, les *faux bourdons,* comme on les appelle, proviendraient du second mode de génération, c'est-à-dire d'une génération qui aurait lieu sans le concours des sexes.

Telle est en résumé, l'expression succincte de la théorie Dzierzon, comme on l'appelle en Allemagne.

Une circonstance très-singulière, mais qui cependant se reproduit constamment, c'est que les faits qui sont le plus à notre portée sont bien souvent ceux que nous méconnaissons le plus, et sur lesquels nous nous faisons le plus d'idées fausses. Malgré le grand nombre d'observateurs qui ont étudié les mœurs des abeilles, il a fallu attendre les travaux de Huber, pour que l'on arrivât à savoir comment se font les mariages des abeilles; et ce n'est même que par les observations de

M. Dzierzon et de M. de Berlepsch, qui possède à Seebach un établissement modèle pour l'apiculture, établissement qui compte jusqu'à cent quatre ruches, observations confirmées par les études anatomiques de MM. de Siebold et Leuckart, que l'on a mis le fait en pleine lumière. Les mariages des insectes ont lieu, pour un très-grand nombre d'espèces, pendant le vol, et les abeilles sont dans ce cas. Ce qui a pu pendant longtemps faire penser qu'il en était autrement, c'est que les unions de ces animaux sont très-rapides, et que la consommation de l'acte générateur n'exige que quelques instants. Aussi est-il extrêmement rare de prendre la nature sur le fait. Mais divers observateurs ont eu occasion de ramasser des couples qui étaient tombés par terre pendant la durée de l'union sexuelle. Les dissections faites par M. de Siebold sur de semblables couples, et dont il donne tous les détails dans son livre, ne permettent point de douter que, dans les cas dont il parle, l'acte générateur n'ait été réellement consommé. D'autre part, des observations anatomiques faites par M. Leuckart sur les mâles ou bourdons, confirment le fait par une méthode différente Le système respiratoire des abeilles comme celui de tous les insectes de l'ordre des hyménoptères, présente un très-grand nombre de vésicules qui se gonflent d'air pendant le vol, pour diminuer la pesanteur spécifique de l'animal. M. Leuckart s'est assuré que ce gonflement du système respiratoire était nécessaire pour faire sortir du corps du mâle les organes générateurs, et les rendre aptes à l'accomplissement de leur fonction.

Ce fait devait être établi d'abord; car il a été souvent mis en doute. Voyons comment il se rattache à la théorie de M. Dzierzon, qui en a fait son point de départ pour établir que les abeilles mâles, ou les faux bourdons, sont produits sans fécondation préalable.

Et d'abord M. de Siebold rappelle que dans toute la classe des insectes la fécondation n'est pas nécessaire pour donner lieu à la sortie des œufs. Ce n'est d'ailleurs qu'un cas particulier d'une loi très-générale, dont les oiseaux nous présentent de remarquables exemples, connus de tout temps, et que l'on a constatée tout récemment chez les femelles des animaux mammifères. Cette partie de la question ne pouvait être mise en doute. Mais la difficulté commence lorsqu'il s'agit de savoir si les œufs qui n'ont point été fécondés peuvent se développer, et si, en se développant, ils produisent toujours des mâles.

Voici sur quels faits s'est appuyé M. Dzierzon pour établir sa théorie. Quand une abeille est privée d'ailes, elle ne peut s'accoupler : nous avons montré ce qui l'en empêche. Eh bien! cette abeille, qu'un accident, ou quelquefois un vice de conformation, a condamnée

forcément au célibat, possède encore la faculté de pondre des œufs féconds : mais les œufs qu'elle pond ainsi sont toujours des œufs de mâle. Lorsqu'un pareil événement se produit, il se manifeste dans la ruche par un signe particulier. Les gâteaux de cire que préparent les abeilles ouvrières pour servir de berceau à l'œuf et à la larve qui doit en sortir, sont de trois grandeurs : les plus grands, pour les femelles complètes ou reines ; les moyens, pour les bourdons ; les plus petits, pour les abeilles ouvrières. Une femelle dont les ailes sont bien conformées, et que rien n'a empêchée d'accomplir l'acte génital, dépose à volonté les œufs de mâle et les œufs d'ouvrières dans les cellules qui leur sont destinées. Mais il n'en est pas de même pour la femelle restée vierge : elle pond indifféremment dans les cellules d'ouvrières, comme dans les cellules de mâles, des œufs qui n'ont pas été fécondés, et qui donneront naissance à des bourdons. Or il arrive un moment, pendant le développement de la larve, où la taille de cette larve n'est plus en rapport avec la cellule d'ouvrière qui lui a été assignée pour demeure, et il faut que les ouvrières fassent une cellule plus grande, en agrandissant les pans avec de la cire. Il en résulte une déformation très-singulière des gâteaux que les apiculteurs allemands désignent sous le nom de *buckelige waben* (gâteaux bossus) ; de même qu'ils donnent à la couvée entière le nom de *buckelige brut* (couvée bossue).

Ce fait pouvait laisser des doutes : M. de Berlepsch a voulu le soumettre à une vérification expérimentale. Ayant obtenu de jeunes reines à une époque avancée de l'année, et où les bourdons n'existent plus, il parvint à en conserver une pendant l'hiver. L'année suivante, avant le 2 mars, elle avait pondu plus de 1,500 œufs, qui étaient exclusivement mâles. Cette femelle fut alors adressée à M. Leuckart, qui en fit la dissection. Il s'assura qu'elle était vierge.

Mais comment s'assurer du fait ? Chez les animaux supérieurs, qui s'accouplent pour reproduire l'espèce, la fécondation des œufs, lorsqu'elle a lieu, s'effectue très-peu de temps après l'accouplement, et l'acte doit être répété pour que des œufs soient fécondés de nouveau. Chez les insectes et chez un grand nombre d'animaux inférieurs, la fécondation se produit tout autrement. Swammerdam avait déjà reconnu, il y a deux siècles, que les abeilles femelles possèdent, à côté des ovaires, une large poche dont il ignorait les usages. De nos jours, un naturaliste français prématurément enlevé aux sciences naturelles, Audouin, reconnut que cette poche avait pour fonction d'emmagasiner, en quelque sorte, au moment de son émission, la liqueur fécondante, qui ne doit être mise en contact avec les œufs qu'au moment de la

ponte. Il en résulte ce fait remarquable, que chez certains insectes, et en particulier chez les abeilles, un seul accouplement suffit pour féconder tous les œufs qui seront pondus par la femelle. M. Dzierzon a constaté que les effets de l'accouplement, chez les femelles d'abeilles, pouvaient encore être manifestes quatre ou cinq ans après l'accomplissement de l'acte.

On comprend dès lors comment un anatomiste peut facilement distinguer une femelle vierge d'une femelle fécondée. Dans la seconde, cette petite vésicule (*receptaculum seminis*) a pris un développement considérable et une teinte d'un blanc de lait, qu'elle doit à l'accumulation de la liqueur séminale ; tandis que dans la première, l'organe est très-petit et presque transparent. Chez les abeilles, ces différences sont même visibles à l'œil nu ; M. Dzierzon a eu souvent occasion de les constater. Mais l'examen microscopique de la vésicule et de son contenu ne peuvent laisser aucun doute sur la signification de cette variété d'aspect. En effet, l'aspect blanc laiteux du contenu de la vésicule tient à la présence d'un nombre extrêmement considérable de ces petits corps mobiles ou *spermatozoïdes*, qui donnent au fluide séminal des animaux ses propriétés fécondantes, tandis que le liquide incolore qu'elle contient dans les femelles vierges n'en présente aucune trace.

Ce qui se produit lorsqu'un événement quelconque a empêché la fécondation d'avoir lieu se reproduit également lorsque, par les progrès de l'âge, les effets de la fécondation s'atténuent et disparaissent. Il n'y a, avons-nous dit, chez les abeilles, qu'une seule fécondation pendant la durée de la vie. On comprend donc que le contenu de la vésicule doit s'épuiser à la longue ; qu'ainsi, avec les progrès de l'âge de la mère, les naissances de mâles devront prédominer sur les naissances de femelles, et qu'il arrivera même un moment où il n'y aura plus que des œufs de mâles. C'est ce que l'on observe en effet dans les vieilles femelles.

Si d'ailleurs il arrive, par un accident quelconque, que l'action de la liqueur contenue dans le réservoir de la semence soit entravée, la reine ne peut plus produire que des œufs de mâle. C'est un fait que M. de Berlepsch a constaté sur une reine fécondée qu'il avait placée dans une boîte, et dont la partie postérieure de l'abdomen fut gravement lésée par le couvercle, au moment où l'on fermait la boîte. L'abeille guérit après plusieurs jours, mais elle ne donna plus naissance qu'à des mâles. Très-probablement l'accident dont elle avait été victime avait déchiré le mince conduit qui unit le réservoir de la semence à l'oviducte : malheureusement la dissection n'en fut pas faite.

D'autres expériences ont produit des résultats analogues. M. Dzierzon a observé que les abeilles soumises à l'action d'un froid intense ne produisaient plus que des mâles. M. de Berlepsch pensa que cela tenait à ce que le froid détruit la vitalité des petits êtres qui donnent à la semence sa propriété fécondante, et il voulut soumettre son hypothèse à une vérification expérimentale. Trois reines fécondes furent placées dans une glacière, et ne tardèrent pas à tomber dans un état de mort apparente. Pour deux d'entre elles, la mort apparente fut suivie de la mort réelle; mais la troisième revint à la vie. Tous les œufs qu'elle pondait étaient des œufs de mâle. M. de Berlepsch l'envoya à M. Leuckart, qui en fit la dissection, et qui reconnut qu'effectivement les animalicules de la semence avaient péri, et ne se rencontraient plus dans le réservoir séminal.

Ainsi les reines restées vierges par défaut de développement des ailes ou par une cause quelconque, les reines trop âgées, et celles qui, après avoir été fécondées, ont éprouvé des accidents qui ont fait périr les spermatozoïdes contenus dans le réservoir de la semence, ne peuvent produire que des œufs de mâles. Il en est de même, dans certains cas, des abeilles ouvrières. Les ouvrières sont des femelles incomplètes, le plus ordinairement inféconde; cependant il arrive parfois, accidentellement, que l'on voit des abeilles ouvrières pondre des œufs. Aristote connaissait déjà ce fait, ainsi que nous l'avons dit plus haut; il savait également que ces œufs donnent toujours naissance à des mâles. Huber a constaté de nouveau ces faits à la fin du siècle dernier. Ils s'expliquent tout naturellement dans la théorie de M. Dzierzon. Les abeilles ouvrières sont dans le cas des femelles vierges; les unes et les autres ne peuvent donner naissance qu'à des mâles. En effet, chez les abeilles ouvrières, la fécondation est impossible. Nous avons dit déjà qu'au commencement de ce siècle, madame Jurine, en disséquant des abeilles ouvrières d'après les indications de Huber, avait reconnu que ces abeilles ne diffèrent des abeilles femelles que par le développement imparfait de leurs organes reproducteurs. M. de Siebold, reprenant la question, il y a un certain nombre d'années, constata que la vésicule destinée à recevoir la liqueur séminale n'existe chez les abeilles ouvrières qu'à l'état rudimentaire, et qu'elle ne pourrait en aucune façon remplir les fonctions qui lui sont dévolues chez les femelles complètes[1]. Maintenant comment se fait-il que des abeilles ouvrières

[1] Siebold, *Ueber das* Receptaculum seminis *der Hymenopteren weibchen*, in Germar's *Zeitschrift für die Entomologie*. Band IV, p 375, 1843.

puissent, dans certains cas, acquérir la faculté de produire et de pondre des œufs. On sait, par les observations de Schirach, que lorsque la reine vient à périr, les abeilles ouvrières savent se créer des reines nouvelles, en plaçant dans des cellules royales des œufs ou de très-jeunes larves d'ouvrières, et en leur donnant une certaine nourriture. M. Leuckart, reprenant de nos jours cette étude, a reconnu que la nourriture des larves de reines et de celles des ouvrières est la même pendant les premiers temps de la vie, et qu'elle consiste en une pâtée préparée dans le corps de l'animal; et que lorsque la larve est arrivée au sixième jour de son existence, la nourriture qui leur est destinée n'est plus la même. La larve de la reine continue à recevoir cette espèce de pâtée, qui sert à toutes les larves pendant les premiers jours, tandis que la larve d'ouvrière est alors nourrie de pollen et de miel, comme les abeilles adultes elles-mêmes. A cette époque, on trouve déjà dans les larves les premières traces des organes génitaux; ils ne se développent plus dans les larves soumises au régime du pollen et du miel, tandis qu'ils continuent à prendre leur accroissement dans les larves de reines[1]. Quelle est cette nourriture particulière que l'on donne ainsi aux larves des abeilles femelles, et qui exerce une si grande influence sur le développement des organes génitaux? Il y a là assurément un très-curieux problème à résoudre; car, au point de vue de la physiologie générale, nous ne connaissons que d'une manière tout à fait incomplète l'influence de l'alimentation sur le développement de telle ou telle partie du corps. Nous signalons ce sujet d'étude aux chimistes, et nous nous contenterons ici de remarquer que, lors de la distribution de la nourriture aux jeunes larves, s'il existe des cellules d'ouvrières dans le voisinage des cellules royales, une partie de la nourriture destinée aux larves de reines pourra être, par mégarde, mise à la portée des larves d'ouvrières, et que dans ces individus les ovaires, jusque-là rudimentaires, prendront un certain développement et pourront produire des œufs qui viendront à maturité. Ce fait a d'ailleurs été constaté par Huber. La dissection d'abeilles ouvrières qui avaient pondu des œufs pendant leur vie, dissection faite par M. de Berlepsch, puis par M. Leuckart, a montré qu'effectivement chez ces animaux on trouvait des ovaires présentant quelques tubes ovariques; mais que la vésicule séminale ne s'était point développée, et qu'elle était demeurée

[1] Il est impossible de ne pas être frappé de l'analogie singulière que présentent ces phénomènes avec ceux que les médecins observateurs ont signalés chez les enfants soumis à un sevrage prématuré.

à l'état rudimentaire, exactement comme dans les abeilles ouvrières ordinaires.

Un troisième ordre de faits, et des plus curieux, nous est présenté par les tentatives que l'on a faites pour obtenir des races croisées chez les abeilles. On a cherché, dans ces derniers temps, à acclimater en Allemagne des abeilles italiennes, appartenant à une variété, plus petite que la race allemande, différemment colorée, qui donne, à ce que l'on prétend, des produits plus abondants, et a un caractère beaucoup plus facile. MM. de Berlepsch et Dzierzon ont essayé de croiser cette race avec la race allemande. Ces essais les ont conduits à un résultat fort singulier, mais qui s'explique parfaitement dans la théorie de M. Dzierzon. L'action du croisement n'a d'influence que pour les œufs de femelles et d'ouvrières, tandis que les œufs de mâles lui échappent complétement. Quand on unit une femelle allemande avec un mâle italien, les mâles qui résultent de cette union appartiennent toujours à la race allemande; si le mâle est allemand et la femelle italienne, les mâles appartiennent toujours à la race italienne.

Tous ces faits semblent donc établir la réalité de l'opinion de M. Dzierzon sur la production des mâles sans fécondation. Mais M. Dzierzon y ajoute une autre particularité non moins importante : c'est que la fécondation ou la non-fécondation des œufs est pour la reine un acte tout volontaire. Elle féconde l'œuf qu'elle dépose dans une cellule royale ou cellule d'ouvrière, et ne féconde pas celui qu'elle dépose dans une cellule de mâle. Ce fait est démontré de la manière la plus évidente par l'observation journalière de ce qui se passe dans les ruches. Le nombre des cellules construites par les ouvrières est indéterminé, de même que celui des cellules d'ouvrières et des cellules de mâles. Or, quelles que soient les variations que présente le nombre des cellules de chaque espèce, la reine fécondée ne s'y trompe jamais. L'œuf qu'elle dépose dans une cellule de mâle produira toujours un mâle; celui qu'elle dépose dans une cellule d'ouvrière est toujours un œuf d'ouvrière. Ce fait, si singulier en apparence, s'explique, du moins quant à son mécanisme physiologique, d'une manière très-simple. M. de Siebold, qui a étudié depuis longtemps, et avec beaucoup de soin, la disposition anatomique de la vésicule chez un grand nombre de femelles d'insectes, a reconnu que cet organe est entouré de muscles très-manifestes. On peut penser que ces muscles sont des muscles volontaires; que les uns agissent, dans le cas de fécondation, pour verser le contenu de la vésicule dans l'oviducte, et que les autres, dans le cas de non fécondation, agissent comme des sphincters pour empêcher la descente de la

liqueur séminale. Mais comment l'abeille est-elle instruite de la conduite qu'elle doit tenir dans un cas et dans l'autre? Il y a là un instinct qui n'est pas d'ailleurs plus merveilleux que celui qui apprend aux abeilles ouvrières à construire leurs gâteaux d'après les lois de la géométrie la plus haute, et à nourrir d'une certaine façon les larves d'ouvrières pour en faire des femelles complètes.

Ce dernier fait a donné lieu à une application pratique intéressante. Il peut se faire que le nombre des abeilles ouvrières d'une ruche ne soit pas suffisant pour accomplir les différents services nécessaires à l'existence de la petite société; il peut se faire également que l'on veuille multiplier le nombre des mâles pour former des essaims. Voulez-vous augmenter le nombre des mâles ou celui des femelles? La théorie de M. Dzierzon vous en donne les moyens. Placez dans la ruche un gâteau composé de cellules d'ouvrières; la reine viendra y déposer des œufs d'ouvrières; placez-y au contraire un gâteau formé de cellules destinées aux bourdons, et la femelle y déposera des œufs dont il ne naîtra que des bourdons.

Cette pratique est suivie aujourd'hui en Allemagne par tous les apiculteurs intelligents. M. Dzierzon a construit dans ce but des ruches particulières, qui sont actuellement employées en Allemagne par tous les apiculteurs instruits, et qui, au dire de M. de Siebold, nous présentent les meilleurs appareils que l'on ait construits en ce genre. Chaque gâteau de cire est porté sur un châssis particulier; de telle sorte que toutes les pièces de la ruche peuvent être réunies ou dissociées à la volonté de l'apiculteur [1]. Ainsi, partout les progrès de la pratique sont subordonnés à ceux de la théorie; et les observations scientifiques, celles mêmes qui semblent les plus stériles au premier abord, peuvent souvent conduire à des applications importantes.

Tous les faits observés, quelque étranges qu'ils parussent au premier abord, s'expliquaient de la manière la plus complète, et aussi la plus simple, par la théorie de M. Dzierzon. Mais devait-on en rester là! Aujourd'hui la science est assez avancée pour ne plus s'arrêter, en quelque sorte, à la surface des questions : il faut aller jusqu'au fond; c'est la seule condition à laquelle une théorie peut prendre droit de

[1] Je dois rappeler ici qu'un habile apiculteur français, M. le docteur Debeauvoys, a construit depuis plusieurs années des ruches d'après un système analogue à celles de M. Dzierzon. Autant que je puis en juger, l'apiculteur français et l'apiculteur silésien sont arrivés à ce résultat chacun de leur côté, et sans que l'un ait eu connaissance des travaux de l'autre.

cité dans la science. Ici commence véritablement le travail scientifique que MM. Leuckart et de Siebold ont accompli.

Nous ignorerons peut-être longtemps encore ce qui se passe dans l'acte de la fécondation, mais les études microscopiques, qui, depuis trente ans, ont fait faire de si grands progrès à toutes les parties des sciences naturelles, ont déjà répandu sur cette question de vives et éclatantes lumières. Des faits nombreux ont été constatés, et nous pouvons dès à présent suivre pas à pas un certain nombre de phénomènes dont la succession est nécessaire pour l'accomplissement de ce grand acte de la vie.

Il y a près de deux siècles que l'illustre Leeuwenhoeck observa pour la première fois dans la liqueur séminale de l'homme, de très-petits corps qui possédaient la faculté de se mouvoir, et que d'abord on prit pour des animaux. Cette observation eut un très-grand retentissement, et deux médecins de la faculté de Paris, Andry et Geoffroy, en firent le point de départ d'une théorie qui, fondée uniquement sur des considérations hypothétiques, a été, dans ces dernières années, en partie confirmée par les faits. Ils supposèrent que dans l'acte de la fécondation ces corpuscules ou, comme on les appelle aujourd'hui, ces *spermatozoïdes*, pénètrent dans l'intérieur même de l'œuf pour s'y développer et y devenir l'animal adulte. Cl. Geoffroy étendit ces idées aux plantes; il vit dans le grain de pollen le rudiment de la plante future, et il ne considérait l'ovule végétal, aussi bien que l'œuf animal, que comme une sorte de machine à incubation pour le grain de pollen comme pour le spermatozoïde. On sait que la théorie de Cl. Geoffroy a été reprise de nos jours en Allemagne, et soutenue avec un grand succès par M. Schleiden, en ce qui concerne la botanique. Ces idées, qui eurent un très-grand retentissement au siècle dernier, furent abandonnées avec le grand nombre des théories sur la génération que le siècle dernier vit éclore. Elles ne reposaient sur aucune observation, et par suite, elles n'étaient pas de nature à fixer l'opinion des savants. D'ailleurs, le discrédit où tombèrent les observations microscopiques, à la fin du siècle dernier et au commencement de ce siècle, avait fait complétement laisser de côté cette partie, si importante pourtant, de nos connaissances physiologiques. Depuis que la construction du microscope achromatique a donné une nouvelle faveur à cet instrument, on a repris les observations de Leeuwenhoeck, et, chose remarquable, on a été conduit à reconnaître que l'hypothèse d'Andry et de Geoffroy était, dans certaines de ses parties, l'expression de la vérité, et que s'il n'est point possible d'admettre, en présence des faits de parthénogenèse dont nous faisons

ici mention, que le spermatozoïde est le germe de l'animal futur, il n'en est pas moins vrai que ce petit corpuscule doit pénétrer dans l'intérieur de l'œuf pour qu'il y ait fécondation. En 1840, un physiologiste anglais, nommé Barry, reconnut un orifice dans la membrane pellucide de l'œuf du lapin, et il vit dans cet orifice un spermatozoïde. Personne ne fit attention à l'observation de Barry. Douze ans après, en 1852, un autre physiologiste anglais, Nelson, fit une observation analogue sur l'œuf de l'ascaride. L'année suivante, le célèbre entomologiste Newport constata le fait sur l'œuf des grenouilles. En Allemagne, où la micrographie est cultivée avec tant de succès et par tant de personnes, cette étude ne pouvait être négligée, et bientôt les savants les plus illustres de ce pays, MM. Keber, Bischoff, Jean et Max Müller, Leuckart, Meissner, adoptaient l'opinion de la pénétration du spermatozoïde, et faisaient connaître, dans un très-grand nombre d'espèces appartenant aux classes les plus diverses, les petits orifices de la surface de l'œuf, ou *micropyles*, par lesquels l'élément fécondant pénètre dans l'œuf.

Ces observations devaient nécessairement conduire à étudier d'une manière scientifique les remarquables anomalies que présente la génération des abeilles. Le spermatozoïde pénètre-t-il dans l'œuf mâle comme dans l'œuf femelle chez ces animaux? C'est une question que MM. Leuckart et de Siebold se sont posée, et dont le dernier a donné une solution qui paraît entièrement satisfaisante.

On voulut d'abord constater, et c'était une pensée qui devait tout naturellement se présenter à l'esprit, ce que produirait la fécondation artificielle sur les œufs de bourdons. La fécondation artificielle, imaginée au siècle dernier par Jacobi, est depuis une dizaine d'années appliquée avec succès à la pisciculture. Si les œufs de bourdons ne sont point fécondés, ne serait-il pas possible, en les fécondant artificiellement, de les transformer en œufs de femelles ou d'ouvrières. Des expériences ont été tentées dans ce but par M. Leuckart, mais il n'a pas tardé à reconnaître que cette opération est impossible. L'œuf, au moment de la ponte, est revêtu d'une couche albumineuse qui se dessèche immédiatement, et forme ainsi une enveloppe imperméable au fluide fécondant.

Il fallait donc rechercher les spermatozoïdes dans l'œuf lui-même. M. Leuckart l'a tenté. Pensant qu'il devait trouver les spermatozoïdes dans le micropyle ou dans le voisinage de cet orifice, il chercha à voir ce qui se passe dans l'œuf de l'abeille, en le plaçant sur le porte-objet du microscope, et sans en comprimer ou en briser la coque. Ces expériences de M. Leuckart aboutirent à un résultat négatif.

M. de Siebold a été plus heureux par l'emploi d'une autre méthode, qui consistait à écraser lentement la coquille de l'œuf par une pression habilement ménagée entre deux lames de verre; par ce moyen, il parvenait à faire sortir le contenu de l'œuf sans l'altérer. « Ces recherches comptent, dit M. de Siebold, parmi les plus difficiles. Sur cinquante-deux œufs femelles d'abeilles vus et revus avec la plus grande et la plus scrupuleuse exactitude, trente m'ont donné un résultat positif; c'est-à-dire que j'ai pu constater, dans ces trente œufs, l'existence des filaments spermatiques, parmi lesquels les mouvements ne se sont présentés que dans trois œufs seulement. Parmi les vingt-deux autres œufs, douze avaient été altérés pendant la préparation. Je signale encore, d'une façon toute particulière, que les observations avec des résultats positifs et négatifs se suivaient très-irrégulièrement, mais à de très-courts intervalles, ce qui dépendait vraisemblablement d'une circonstance heureuse ou malheureuse de la préparation. » Puis ayant eu à sa disposition vingt-sept œufs de bourdons, qui étaient pondus depuis douze heures comme les œufs femelles : « Je ne trouvai, dit-il, dans aucun de ces œufs, ni en dehors ni en dedans, de filament spermatique. Je dois faire remarquer que le septième, le treizième et le vingt-troisième seulement, avaient été altérés par la préparation. »

Ainsi donc, la question peut être considérée comme jugée, et il semble parfaitement établi que la théorie de M. Dzierzon est exacte, et que les œufs de bourdon n'ont pas besoin de fécondation pour se développer.

Il est très-honorable pour M. Dzierzon d'avoir su, dans une position modeste, concilier avec l'accomplissement des devoirs de son état des études suivies pendant longtemps avec une grande persévérance et une rare sagacité, et d'avoir attaché son nom à l'une des plus curieuses découvertes dont l'entomologie et même la physiologie générale se sont enrichies dans ces dernières années, en même temps que, par l'invention de ses ruches, il faisait faire un progrès important à la culture des abeilles. L'histoire des sciences ne devra pas non plus oublier le nom de M. de Berlepsch, qui a contribué de la manière la plus efficace à démontrer l'exactitude des idées de M. Dzierzon, autant par ses observations personnelles que par la libéralité avec laquelle il a mis à la disposition de MM. Leuckart et de Siebold tous les moyens d'études que pouvait leur fournir son magnifique établissement de Seebach.

M. de Siebold, une fois en possession de faits si parfaitement établis chez les abeilles et chez les psychés, a pensé que la parthénogenèse se retrouverait dans un très-grand nombre d'insectes, et que le grand

développement de l'élève du ver à soie en Europe lui fournirait probablement l'occasion de constater dans cette espèce l'existence de faits analogues. Il était d'ailleurs guidé dans cette recherche par la connaissance d'un certain nombre de cas de parthénogenèse signalés par divers observateurs. Mais ces faits avaient paru tellement étranges que personne n'y voulait croire, pas même ceux qui les avaient observés.

C'est ainsi qu'au siècle dernier un inspecteur général des magnaneries du royaume de Sardaigne, nommé Constant de Castellet, écrivit à Réaumur pour lui faire part d'observations de ce genre. Réaumur se contenta de lui répondre : *Ex nihilo nihil;* et Castellet, ne pouvant croire lui-même à la réalité du fait, pensa que l'accouplement avait eu lieu sans qu'il s'en fût aperçu, et que la durée de cet acte pouvait être, dans certains cas, extrêmement courte : conclusion tout à fait inadmissible pour qui connaît la disposition anatomique des organes génitaux du *bombyx*. De nos jours, des observations plus précises ont été faites par le célèbre physiologiste Herold, auquel on doit les premières observations importantes qui aient été faites sur l'embryogénie des animaux articulés; toutefois, les observations d'Herold ne résolvaient la question que d'une manière incomplète. Herold rapporte, dans son ouvrage[1], que parmi les œufs que pondent les femelles vierges de l'espèce du *bombyx mori,* il en est un certain nombre qui éprouvent des changements de couleur analogues à ceux que l'on observe dans les œufs fécondés. Tous les éducateurs de vers à soie savent en effet que les œufs féconds présentent, pendant un certain temps après la ponte, des changements de couleur très-remarquables, changements dont la cause a été déterminée par Malpighi d'abord, puis par Herold, et qui consiste dans un commencement de développement de l'embryon. Herold établit d'ailleurs une distinction entre les embryons qui proviennent des œufs fécondés et ceux qui proviennent des œufs non fécondés; ces derniers, d'après lui, ne sortiraient point de leur coque et y périraient; car il n'a jamais vu une chenille sortir d'un œuf non fécondé. Ces observations d'Herold étaient très-intéressantes, mais elles n'établissaient pas d'une manière satisfaisante la possibilité de la parthénogenèse chez ces insectes, puisqu'elles semblaient démontrer que les embryons provenant d'œufs non fécondés étaient incapables d'arriver à un développement complet.

Mais depuis la publication de l'ouvrage d'Herold, plusieurs notes publiées dans des recueils scientifiques firent connaître des cas isolés

[1] *Disquisitiones de animalium vertebris carentium in ovo formatione*, 1838.

de parthénogenèse, d'une manière très-incomplète, il est vrai, et avec trop peu de détails pour bien établir leur authenticité. C'est ainsi qu'en 1847 un observateur français, nommé Boursier, communiquait à l'académie des sciences de Paris un fait de ce genre observé par lui, dont il faisait le point de départ d'une théorie très-singulière, en attribuant à la lumière du soleil la fécondation de ces œufs qui n'avaient point reçu le contact de la liqueur séminale. L'auteur d'un ouvrage allemand sur l'élève du ver à soie, nommé Mögling, se fondant sur des expériences faites en France par un de nos plus habiles sériciculteurs, M. Robinet, écrivait dans son livre que le bombyx femelle pond de trois cent cinquante à quatre cent quatre-vingts œufs qui peuvent se développer, qu'ils aient été fécondés ou non. Plus tard, en 1851, dans une note publiée dans les *Annales des sciences naturelles,* un naturaliste habile de Turin, M. de Filippi, s'exprimait ainsi : « Je me bornerai à citer un cas singulier, qui m'a été raconté tout dernièrement par un célèbre voyageur anglais, M. John Curtis, à son passage à Turin, d'une chrysalide isolée de *bombyx polyphemus,* qu'il avait reçue d'Amérique, et de laquelle naquit une femelle dont tous les œufs se développèrent. Je crois que la même chose a lieu quelquefois dans les femelles du *bombyx mori,* quoique tout à fait séparées des mâles. » Cette indication, provenant d'un homme honorablement connu dans la science, devait être prise en grande considération, mais elle était très-incomplète. M. de Siebold écrivit à M. de Filippi pour avoir des détails sur cette assertion, et il en reçut la réponse suivante : « Quant aux œufs de *bombyx mori* éclos sans fécondation préalable, voilà ce que je pourrais ajouter : c'est en 1850 que j'ai eu occasion d'observer une chose pareille avec des vers à soie de la variété dite parmi nous des *trevoltini* (c'est-à-dire qui peuvent être élevés trois fois dans l'année). Aussi M. Griseri, qui s'occupe beaucoup de l'éducation des vers à soie, a trouvé que plusieurs œufs déposés par des femelles vierges se développent. Plusieurs cultivateurs de vers à soie m'ont assuré la même chose. »

Partant de tous ces faits qui rendaient très-probable l'existence de la *parthénogenèse* dans le ver à soie, M. de Siebold a voulu soumettre la question à une vérification expérimentale, ainsi qu'il l'avait fait pour les abeilles. Dans ce but, il s'adressa à un fabricant de Breslau, M. Steiner, qui possède une magnanerie considérable. M. Steiner remit en 1852, à M. de Siebold, un grand nombre de cocons mâles et femelles. Plusieurs de ces cocons furent appariés de manière à permettre l'accouplement immédiatement après la naissance des papillons. Sept autres, appartenant au sexe femelle, furent mis à part, en prenant

toutes les précautions nécessaires pour rendre leur isolement complet. Toutes les femelles qui sortirent de ces cocons, et dont les premières furent fécondées, tandis que celles qui avaient été isolées, ne le furent point, pondirent des œufs en grand nombre. Presque tous les œufs provenant des femelles fécondées éprouvèrent les changements de couleur si caractéristiques que l'on observe dans les œufs de ver à soie qui sont susceptibles de se développer : toutefois quelques-uns de ces œufs conservèrent la couleur jaune qu'ils possèdent au moment de la ponte, et se desséchèrent. Les œufs des femelles vierges présentèrent, mais d'une manière beaucoup moins régulière et beaucoup moins constante, et aussi avec plus de lenteur, des changements de couleur analogues à ceux des femelles fécondées. Dans un grand nombre, ces changements de couleur s'arrêtèrent à une certaine époque. L'année suivante, aucun de ces œufs ne donna de chenilles. Il en fut de même pour un nombre d'œufs assez considérable que M. Steiner envoya à M. de Siebold, comme provenant de femelles vierges. Ainsi, dans cette première expérience, M. de Siebold n'avait pas dépassé les observations déjà faites par Herold. Il avait constaté seulement, de plus que ce dernier observateur, que les œufs pondus par des femelles fécondées ne sont pas toujours eux-mêmes fécondés.

En 1854, M. Schmid, professeur au séminaire d'Eichstaedt, envoya à M. de Siebold un assez grand nombre d'œufs de ver à soie, ayant toute l'apparence d'œufs bons pour l'incubation, et qui provenaient de femelles vierges. Il avait pris toutes les précautions nécessaires pour empêcher la fécondation. Tous ces œufs se développèrent, et produisirent des chenilles. Douze de ces chenilles furent élevées et donnèrent des cocons d'où sortirent sept papillons mâles et cinq femelles. Ces papillons ainsi produits par *parthénogenèse* s'apparièrent, et les femelles pondirent des œufs d'où sortirent des chenilles. M. Schmid faisait de son côté la même expérience et obtenait le même résultat.

Ainsi M. de Siebold a constaté, par ses propres expériences, que la parthénogenèse existe chez les psychés, chez les abeilles et chez les vers à soie, et que dans tous ces insectes elle se présente dans des conditions très-différentes; puisque, dans le premier cas, elle produit des individus femelles; dans le second, des individus mâles; dans le troisième, des individus qui appartiennent aux deux sexes.

Ces expériences, faites avec tout le soin et toute la rigueur nécessaires, par l'un des hommes qui occupent le premier rang dans la science physiologique moderne, ont évidemment une grande importance par elles-mêmes mais elles en acquièrent une beaucoup plus grande

quand on pense à toutes les questions qu'elles soulèvent en physiologie, ainsi que nous allons essayer de le montrer.

Nous pouvons dès à présent affirmer que la parthénogenèse est un phénomène plus général qu'on ne serait tenté de le croire au premier abord. M. de Siebold fait remarquer qu'il rend compte de beaucoup de circonstances de l'histoire naturelle de certains animaux, et qui n'ont pas été appréciées à leur juste valeur. Il y a plusieurs espèces d'insectes dans lesquelles on ne connaît que des individus femelles. C'est ce qui a été signalé particulièrement dans la famille des gallinsectes. Ainsi, dans un mémoire publié en 1841, par M. L. Dufour, on lit la phrase suivante : « C'est un fait très-singulier, mais bien positif, que sur plus de deux cents individus du *diplolepis gallæ tinctoriæ*, nés, dans mon laboratoire, de galles renfermées dans des bocaux, je n'ai rencontré que des femelles. Malgré toute mon ardeur à rechercher des mâles, dont la dissection m'intéressait au suprême degré, je n'ai jamais pu en rencontrer un seul. Ce qui stimulait encore davantage mon désir d'étudier ce dernier sexe, c'est que les nombreuses femelles soumises à mon scalpel étaient dans un état avancé de fécondation, quoique je procédasse à leur vivisection immédiatement après leur sortie de ce galle. » En remplaçant dans cette phrase le terme de *fécondation* par celui de *gestation*, il devient extrêmement probable qu'il y a là un fait de parthénogenèse. Deux ans après, un entomologiste allemand, nommé Hartig, publiait des observations analogues sur les insectes du genre *cynips*. Les vingt-huit espèces que l'on connaît actuellement dans ce genre n'ont encore présenté que des individus femelles. Et cependant il est certaines de ces espèces dont Hartig a observé plusieurs centaines d'individus, pendant un espace de huit années.

Il en est de même dans une autre classe du règne animal, celle des crustacés. On ne connaît point, du moins d'une manière certaine, les mâles du genre *apus* et ceux du *limnadia gigas*, de l'ordre des phyllopodes; et ceux du *polyphemus oculus*, de l'ordre des branchiopodes. Les observations anatomiques de M. Liévin sur les femelles fécondées et non fécondées des *daphnia*, de l'ordre des branchiopodes, étudiées les unes et les autres pendant l'état de gestation, n'ont montré aucune différence entre elles; de sorte qu'il faut encore voir chez ces animaux des phénomènes de parthénogenèse, et non de génération alternante, comme on aurait pu le croire.

L'embranchement des mollusques ne nous présente aucun fait aussi significatif. Toutefois, M. de Siebold remarque avec juste raison que des faits d'une autre nature semblent indiquer la possibilité d'une

parthénogenèse. Il rapporte une observation du célèbre naturaliste Vogt, qui a vu le sillonnement du vitellus, sans fécondation préalable, dans les œufs des firoles. Je dois faire remarquer ici que l'immense érudition de M. de Siebold lui fait défaut en cette circonstance. Un naturaliste français, M. de Quatrefages, a signalé, plusieurs années avant M. Vogt, un fait analogue dans les *unio* ou moules d'eau douce. Il a également constaté ce fait dans les œufs non fécondés d'annélides appartenant au genre des hermelles, et il fait remarquer que des observations toutes semblables ont été faites par un assez grand nombre de physiologistes, dans des classes très-différentes du règne animal.

En comparant entre elles toutes ces observations, on est donc conduit à penser que l'œuf animal possède en lui-même une force de développement particulière, tout à fait indépendante de la fécondation. Mais, dans un grand nombre d'espèces, les phénomènes par lesquels elle se manifeste s'arrêtent de très-bonne heure, tandis que dans d'autres ils continuent à s'effectuer, et peuvent arriver jusqu'à la production d'individus complets, qui ont eux-mêmes la propriété de donner naissance à d'autres individus semblables à eux.

Il n'est pas nécessaire d'insister ici sur l'importance de ces faits en physiologie générale. Il est évident que les théories de la génération devront en tenir un très-grand compte. Mais que de problèmes nouveaux pour les zoologistes?

Nous avons à déterminer quelles sont les espèces et les classes dans lesquelles la parthénogenèse existe d'une manière complète, et, dans ces espèces, quel est le rôle de la parthénogenèse pour la reproduction elle-même. En effet, ne doit-on pas se demander si, dans certaines espèces, celles dont on ne connaît encore que le sexe femelle, la parthénogenèse ne serait pas l'unique moyen de reproduction? Là où les deux modes de reproduction existent ensemble, quelles sont les circonstances particulières qui déterminent la parthénogenèse? Car, dans le monde physique, tous les phénomènes sont déterminés par des lois invariables, et nous ne pouvons pas admettre, pas plus dans ce cas que dans tout autre, qu'il y ait là une intervention quelconque du hasard.

Existe-t-il une différence entre les individus qui résultent de la parthénogenèse et ceux qui proviennent de l'accomplissement des lois ordinaires de la génération? Les faits constatés par M. de Siebold montrent déjà que dans certaines espèces ces individus sont des femelles, que dans d'autres espèces ces individus sont des mâles; enfin, qu'il existe des espèces où ils sont indifféremment mâles ou femelles. Ils nous apprennent de plus que dans les abeilles les mâles sont exclusivement

produits par la parthénogenèse, tandis que les femelles résultent de la génération ordinaire. Évidemment la parthénogenèse est en rapport avec la formation des sexes. Il est entièrement probable que quand les observations se seront multipliées, quand le monde nouveau qui s'ouvre aux yeux étonnés des naturalistes aura été scientifiquement exploré, on arrivera à des résultats inattendus qui répandront une vive lumière sur la question encore si obscure et si mystérieuse de la détermination des sexes, l'une des plus belles, et aussi l'une des plus ardues de la physiologie.

Il faudra également étudier avec beaucoup de soin ces phénomènes de la vie propre des œufs en dehors de la fécondation, phénomènes qui ont été signalés par M. de Quatrefages, et dont les observations de M. de Siebold nous révèlent aujourd'hui l'importance, en nous y faisant voir les premières indications, les premiers essais, en quelque sorte, de développements qui peuvent ailleurs arriver jusqu'à leur terme. Pourquoi certains germes non fécondés s'arrêtent-ils presque au début de leur route, tandis que d'autres parcourent toute la carrière du développement?

Enfin quel est le véritable rôle physiologique de la fécondation? On a cru, dans certaines théories qui ont eu cours pendant longtemps, que le spermatozoïde était le véritable germe, et que l'œuf n'était qu'une machine à incubation. L'opinion qui semblait prévaloir dans ces derniers temps, c'est que le véritable germe serait l'œuf, et que le spermatozoïde posséderait seulement la propriété de vivifier le germe, d'y allumer en quelque sorte le flambeau de la vie. Mais déjà les observations de M. de Quatrefages ont démontré qu'il n'en est rien, et que l'œuf possède une vie qui lui est propre, et qui se manifeste souvent par un commencement de phénomènes embryogéniques. Si maintenant on tient compte des observations de M. de Siebold, qui nous montrent un développement complet s'accomplissant en dehors de toute fécondation, on est conduit à se demander quel est le rôle physiologique des spermatozoïdes, et pourquoi, dans certaines générations, mais non dans toutes, la fécondation doit intervenir.

Ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que tandis que ces problèmes sont posés en zoologie, ils le sont également en botanique. Quelque nombreuses et quelque frappantes que soient les différences qui séparent le règne végétal du règne animal, ces deux règnes présentent cependant, à beaucoup d'égards, une remarquable analogie, principalement en ce qui concerne les phénomènes de reproduction. Il est inutile de rappeler l'existence des sexes, et par suite celle de la fécondation chez les

plantes. Ces faits sont connus depuis longtemps, et ils sont en quelque sorte devenus des notions vulgaires. Mais les analogies entre la génération des plantes et celle des animaux ont été poussées beaucoup plus loin. Tandis que l'on retrouvait dans les plantes cryptogames des phénomènes tout à fait comparables à la génération alternante des animaux, on observait dans certaines plantes phanérogames une véritable parthénogenèse, et c'est là un fait sur lequel nous devons donner quelques détails.

Dès le siècle dernier, le célèbre Spallanzani, qui a fait sur presque toutes les parties de la physiologie animale et végétale de si curieuses et si importantes expériences, avait observé la formation de graines fécondes, sur des pieds femelles de chanvre, qu'il avait préservés avec un très-grand soin de l'influence du pollen des pieds mâles. Mais ce résultat était quelque chose de si insolite, de si paradoxal, il heurtait si vivement toutes les idées admises, qu'il ne fut point accepté. On chercha de tous côtés à le réfuter, et Volta lui-même, abandonnant pendant quelque temps ses expériences sur l'électricité, descendit dans l'arène pour défendre la théorie de la fécondation des plantes. On supposa que les expériences n'avaient point été faites avec toute l'attention nécessaire, et que les pieds femelles qui avaient fructifié portaient, comme cela arrive quelquefois, quelques étamines fécondes dont le pollen aurait contribué à la formation des graines. Toutefois, il était bien difficile d'admettre qu'un expérimentateur comme Spallanzani eût commis une si grossière erreur. La réalité des faits énoncés par Spallanzani a été depuis cette époque démontrée en diverses circonstances. C'est ainsi que M. Lecoq, professeur à la faculté des sciences de Clermont, a constaté, en 1820, l'existence de faits de cette nature dans un certain nombre de plantes dioïques. Mais on n'avait pas donné plus de créance aux observations de M. Lecoq qu'à celles de Spallanzani. Or, il y a trois ans, M. Naudin, aide-naturaliste au muséum, a repris ces expériences, et il a mis le fait dans la plus complète évidence. Le nom de M. Naudin et celui de M. Decaisne, sous les yeux duquel les expériences ont été faites, ne permettent pas de douter que les précautions les plus minutieuses aient été prises. Aussi devons-nous considérer comme un fait définitivement acquis à la science, la production de graines fécondes chez certaines plantes dioïques, en l'absence de toute fécondation.

Si d'ailleurs il pouvait rester encore quelque incertitude dans les esprits sur ce point important de physiologie végétale, elle serait bientôt dissipée par ce que l'on a observé dans une euphorbiacée de

la Nouvelle-Hollande, dont un pied femelle a été importé, il y a quelques années, en Angleterre. Cette plante a fructifié en serre, et elle est devenue la souche d'un certain nombre de plantes que l'on a cultivées dans plusieurs jardins botaniques de l'Europe. Or tous les pieds que l'on a observés se sont trouvés être jusqu'à présent des pieds femelles. La plante qui présente ce phénomène remarquable a été, pour ce motif même, désignée sous le nom de *Cœlebogyne*. Elle vient d'être en Allemagne étudiée avec beaucoup de soin par trois botanistes habiles, MM. Alexandre Braun, Deecke et Radkofer, qui ont constaté, de la manière la plus certaine, la formation de graines fertiles en dehors de l'influence du pollen, et observé ainsi des résultats tout à fait comparables à ceux de MM. Leuckart et de Siebold.

La parthénogenèse existe donc dans le règne végétal comme dans le règne animal. Il est facile de prévoir qu'elle y soulève les mêmes problèmes, et qu'elle y offre également une ample moisson de découvertes à faire. Quand on pense à ces modifications profondes que les études récentes amènent dans les théories généralement admises, on ne peut se défendre d'un sentiment profond de découragement. Dans les sciences, nous ne pouvons faire un pas en avant sans que de nouveaux horizons, sans que des mondes inexplorés ne se découvrent à notre vue, sans que le but que nous voulons atteindre ne recule sans cesse devant nous. Mais il ne faut pas oublier que le plus grand attrait peut-être que nous présente l'étude des sciences consiste dans ces aspirations vers l'inconnu; dans les efforts incessants de l'intelligence pour soulever quelques parties du voile qui nous dérobe la vérité complète. « Si j'avais à choisir, disait Lessing, entre la recherche de la vérité et la possession de la vérité, je choisirais la recherche de la vérité. »

CAMILLE DARESTE.



MYTHOLOGIE COMPARÉE.

Le savant éditeur du Rig-Véda, M. Max Müller, a publié l'année dernière dans les *Oxford Essays* un morceau intitulé *Comparative Mythology*, où l'auteur s'est proposé de faire connaître au public anglais quelques-uns des plus importants résultats obtenus par la méthode comparative appliquée aux mythologies. J'ai pensé que ce remarquable essai pourrait être lu avec non moins de profit par notre public, encore peu initié aux belles recherches qui ont fait, dans ces dernières années, envisager sous un jour nouveau l'histoire des religions de l'antiquité [1]. J'ai donc engagé une personne zélée pour ces études à traduire le morceau entier. On a ensuite retranché les développements qui paraissaient les moins intéressants pour le lecteur français, et on a cherché à ramener l'exposition de certaines parties à une forme accommodée à notre goût; mais les opinions de M. Müller n'ont été modifiées sur aucun point. J'aime à croire que l'essai de M. Müller inspirera à quelques personnes le désir de lire les grands ouvrages originaux où sont démontrés les résultats exposés ici d'une manière sommaire, et en particulier les travaux de M. Kuhn. C'est là, suivant moi, la grande veine des travaux contemporains. On a souvent dit que la découverte du sanscrit et de la philologie comparée serait regardée dans un ou deux siècles comme un événement aussi considérable que le fut pour le monde latin la découverte de la littérature grecque au quinzième siècle. Je crois cela vrai, non dans l'ordre *classique* (les littératures grecque et latine ne seront jamais détrônées dans les écoles ni privées du droit exclusif qu'elles ont de présider à notre éducation grammaticale et littéraire), mais dans l'ordre de la *science* et de la critique. Or, je n'hésite pas à égaler presque à la découverte des Bopp

[1] Et de son côté, la *Revue* ne croit pas sortir de son cadre en empruntant à une publication anglaise un travail essentiellement germanique, et par l'origine des idées qu'il développe, et par son auteur même, que l'Angleterre a enlevé à l'Allemagne.

(*Note de la rédaction.*)

et des Schlegel, celle des jeunes et ingénieux philologues qui ont les premiers aperçu dans les Védas et la littérature qui s'y rapporte, la clef des antiquités religieuses de notre race, et prouvé que la famille indo-européenne n'a d'abord eu qu'un seul système de traditions religieuses et poétiques, comme elle n'a d'abord eu qu'un seul idiome. Dans vingt ans, si la série de ces belles études n'est pas interrompue par l'indifférence du public et l'inintelligence de ceux qui devraient les encourager, nous parlerons de l'état religieux et moral de nos ancêtres Ariens avec presque autant de certitude que l'on parlait autrefois des Grecs et des Romains.

ERNEST RENAN.

PHÈDRE.

Vois-tu ce haut platane?

SOCRATE.

Certainement.

PHÈDRE.

Il y a de l'ombre en cet endroit; le vent n'y est pas trop fort, et on y trouve du gazon pour s'asseoir ou se coucher.

SOCRATE.

Allons-y donc.

PHÈDRE.

Dis-moi, Socrate, n'est-ce pas en quelque endroit près d'ici que Borée enleva Orithye de l'Ilissus?

SOCRATE.

On le dit.

PHÈDRE.

Ne serait-ce pas en cet endroit-ci? les eaux y sont pures et transparentes, et les rives semblent faites tout exprès pour les jeux des jeunes filles.

SOCRATE.

Non, c'est deux ou trois stades plus bas, à l'endroit où l'on traverse le fleuve pour aller au temple d'Agra: — il y a là, quelque part, un autel de Borée.

PHÈDRE.

Je ne l'avais pas remarqué. Mais dis-moi, par Zeus, ô Socrate! crois-tu que ce mythe soit vrai?

SOCRATE.

Si, comme les sages, je ne le croyais pas, je ne serais pas fort embarrassé. Je pourrais inventer une théorie ingénieuse, et dire qu'un souffle de Borée, le vent du nord, précipita Orithye du haut des rochers du voisinage pendant qu'elle jouait avec son amie Pharmacée, et qu'étant morte de

cette manière, elle passa pour avoir été enlevée par Borée, à cet endroit ou à l'Aréopage, car les deux versions ont également cours. Quant à moi, Phèdre, je pense que ces explications sont fort ingénieuses, mais elles exigent un grand effort d'esprit, et elles mettent un homme dans une position assez difficile; car, après s'être débarrassé de cette fable, il est obligé d'en faire autant pour le mythe des Hippocentaures et pour celui des Chimères. Puis, une foule de monstres non moins effrayants se présentent, les Gorgones, les Pégases, et d'autres êtres impossibles et absurdes. Il faudrait de grands loisirs à un homme qui ne croirait pas à l'existence de ces créatures, pour donner une explication plausible de chacune d'elles au moyen d'une philosophie grossière. Moi, je n'ai pas de temps à donner à ces questions, car je ne suis pas encore arrivé, selon le principe de l'oracle des Delphes, à me connaître moi-même, et il me semble ridicule qu'un homme qui s'ignore s'occupe de ce qui ne le concerne pas. En conséquence, je laisse ces questions, et, tout en croyant ce que croient les autres, je médite, comme je viens de le dire, non sur elles, mais sur moi-même, pour savoir si je suis un monstre plus compliqué et plus sauvage que Typhon, ou bien une créature plus douce et plus simple, jouissant naturellement d'un sort heureux et modeste.... Mais pendant que nous causons, mon ami, ne sommes-nous pas arrivés à cet arbre où tu devais nous conduire?

PHÈDRE.

Voici l'arbre même.

Ce passage de l'Introduction du *Phèdre* de Platon a été fréquemment cité pour montrer ce que le plus sage des Grecs pensait des rationalistes de son temps. Il y avait alors à Athènes, comme dans tous les pays et à toutes les époques, des hommes qui, n'ayant ni la foi au miraculeux et au surnaturel, ni le courage moral de nier complétement ce qu'ils ne pouvaient croire, essayaient de trouver des explications possibles pour mettre d'accord les légendes sacrées transmises par la tradition, consacrées par des observances religieuses et sanctionnées par l'autorité de la loi, avec les principes de la raison et les règles de la nature. Il ressort clairement de ce passage et de plusieurs autres de Platon et de Xénophon, que Socrate, quoiqu'il ait été accusé d'hérésie, n'avait pas une très-haute idée de ce genre de spéculation, qu'il trouvait ces explications plus incroyables et plus absurdes que les plus incroyables absurdités de la mythologie grecque, et que même à une certaine époque de sa vie, il traitait ces tentatives d'impies.

M. Grote, dans son ouvrage classique sur l'histoire de la Grèce,

s'appuie sur ce passage et sur d'autres semblables, pour donner à Socrate une place parmi les historiens et les critiques dans le sens que notre temps a donné à ces mots. En cela, il fait dire au philosophe ancien plus qu'il ne dit réellement. Le but que se propose la critique moderne, en étudiant les mythes de la Grèce ou de toute autre nation de l'antiquité, est si différent de celui de Socrate, que les objections qu'il émettait contre ses contemporains rationalistes ne peuvent guère s'appliquer à nous. On peut même montrer, je crois, qu'à notre point de vue, l'étude de ces mythes fait partie du problème que Socrate considérait comme le seul digne de la philosophie. Quel est le motif qui nous fait aujourd'hui rechercher l'origine des mythes grecs, étudier l'histoire ancienne, acquérir la connaissance des langues mortes, et déchiffrer d'illisibles inscriptions? Pourquoi trouvons-nous de l'intérêt non-seulement à la littérature de la Grèce et de Rome, mais encore à celles de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte et de la Babylonie anciennes? Pourquoi les légendes puériles et souvent repoussantes de tribus sauvages attirent-elles notre attention? Qu'est-ce qui donne de la vie à l'étude de l'antiquité? Qu'est-ce qui pousse de nos jours les hommes à consacrer leurs loisirs à des études en apparence si peu utiles, sinon la conviction que, pour obéir au commandement de l'oracle de Delphes, pour savoir *ce qu'est l'homme,* nous devons savoir *ce qu'il a été?* C'est là une considération qui devait rester aussi étrangère à Socrate que les principes mêmes de philosophie inductive, par lesquels Colomb, Léonard de Vinci, Copernic, Képler, Bacon et Galilée ont renouvelé la vie intellectuelle de l'Europe moderne. Nous accordons à Socrate que le principal objet de la philosophie est de se connaître soi-même, mais nous trouvons la méthode par laquelle le philosophe prétendait arriver à cette fin insuffisante. Pour lui l'homme était surtout l'individu. Il cherchait à découvrir le mystère de la nature humaine, en méditant sur son propre esprit, en étudiant le travail secret de l'âme, en analysant les organes de la connaissance, et en essayant d'en déterminer les limites exactes. Pour nous, l'homme n'est plus cet être solitaire, complet en lui-même et se suffisant à lui-même; l'homme pour nous est un frère parmi des frères, un membre d'une classe, d'un genre ou d'une espèce, et par conséquent, on ne peut le comprendre qu'en le comparant à ses égaux. La terre était inintelligible pour les anciens, parce qu'ils la considéraient comme isolée et sans pareille dans l'univers; mais elle prit une véritable et nouvelle signification, dès qu'elle apparut aux yeux de l'homme comme une planète entre plusieurs autres planètes, toutes gouvernées par les mêmes lois

et tournant autour du même centre. Il en est de même de l'âme humaine; sa nature se présente à nous sous un aspect différent, depuis que l'homme a appris à se connaître, depuis qu'il sait qu'il est un membre d'une grande famille, une étoile parmi des myriades d'étoiles errantes, toutes gouvernées par les mêmes lois, tournant autour du même centre et tirant leur lumière d'une source commune. L'histoire du monde, ou comme l'on dit, « l'histoire universelle, » a ouvert de nouvelles voies à la pensée, et a enrichi notre langue d'un mot que ne prononcèrent jamais ni Socrate, ni Platon, ni Aristote, — l'*humanité*. Où les Grecs voyaient des barbares, nous voyons des frères; où les Grecs voyaient des héros et des demi-dieux, nous voyons nos ancêtres; où les Grecs enfin voyaient des nations (ἔθνη), nous voyons des hommes qui travaillent et qui souffrent, qui sont séparés par des océans, divisés de langage et désunis par des haines nationales, mais qui tendent cependant de plus en plus, sous une impulsion divine, à l'accomplissement d'un impénétrable dessein. L'histoire, avec ses pages antiques, est pour nous un livre aussi sacré que celui de la nature. Nous cherchons à retrouver dans tous deux le reflet des lois et des pensées d'une sagesse divine. De même que nous ne reconnaissons plus dans la nature d'œuvres de démons ni de manifestations d'un mauvais principe, ainsi nous nions que l'histoire soit une agglomération atomistique de chances ou l'application despotique d'un destin aveugle. Nous croyons qu'il n'y a rien d'irrationnel dans l'histoire ni dans la nature, et que l'esprit humain doit y lire et y révérer les manifestations d'un pouvoir divin. Aussi, les pages les plus anciennes et les plus altérées de la tradition nous sont plus chères peut-être que les documents les plus explicites de l'histoire moderne. L'histoire de ces temps reculés, en apparence si étrangère à nos intérêts modernes, prend un charme infini dès que nous y voyons l'histoire de notre propre famille. Bien des choses sont encore inintelligibles pour nous, et le langage hiéroglyphique de l'antiquité ne retrace qu'à demi les procédés que suivit l'esprit humain, à une époque où il n'avait pas conscience de lui-même. Cependant l'image de l'homme, en quelque climat que nous la rencontrions, se présente à nous pure et noble dès l'origine : nous apprenons à comprendre ses erreurs, nous commençons à interpréter ses rêves. Quelque anciennes que soient les empreintes de l'homme dans les plus profondes stratifications de l'histoire, nous voyons que le don divin d'une intelligence sûre et solide lui appartint dès le commencement. On ne peut plus soutenir l'opinion que l'humanité soit sortie lentement des abîmes de la brutalité animale. Le langage, premier ouvrage d'art

exécuté par l'esprit humain, plus ancien qu'aucun document littéraire, et antérieur même aux premiers murmures de la tradition, forme une chaîne non interrompue depuis les premiers âges de l'histoire jusqu'à nos jours. Nous parlons encore le langage des premiers ancêtres de notre race ; et ce langage, avec sa merveilleuse construction, témoigne contre les imputations qui voudraient assigner à l'espèce humaine les mêmes origines qu'à l'animal.

I.

Longtemps avant l'époque où nous apercevons les premières traces d'une littérature nationale dans l'Inde, la Perse, la Grèce, l'Italie et la Germanie, il y eut un âge pendant lequel se produisirent les mythes. La propagation et l'existence de ces mythes jusqu'à des époques plus avancées, quoique étrange sous beaucoup de rapports, est plus facile à comprendre cependant que leur création.

L'esprit humain a un respect inné pour le passé, et quelque barbares, immorales ou impossibles que puissent paraître les traditions léguées par les siècles, chaque génération les accepte et les façonne, en y découvrant parfois un sens plus vrai que les générations précédentes. Bien des natifs de l'Inde, quoique versés dans les sciences européennes et nourris des principes de la pure théologie naturelle, s'inclinent encore devant les images de Wichnou et de Siva et les adorent. Ils savent que ces images ne sont que des pierres, ils avouent que leurs sentiments se révoltent contre les impuretés attribuées à ces dieux par ce qu'ils appellent leurs livres sacrés ; cependant il y a d'honnêtes brahmanes qui soutiendront que ces histoires ont une profonde signification, et que l'immoralité étant incompatible avec un être divin, il faut supposer quelque mystère sous ces fables consacrées par le temps. Lors même que la religion chrétienne a gagné le cœur d'un Indien, la foi de son enfance se prolongera encore et éclatera parfois dans des expressions irréfléchies, de même que beaucoup de mythes de l'antiquité se sont glissés dans les légendes de l'Église catholique[1]. Nous trouvons dans l'histoire ancienne de fréquents indices qui établissent que les Grecs eux-mêmes étaient choqués des fables que l'on

[1] Voyez l'introduction de Grimm à son grand ouvrage sur la *Mythologie teutonique*, seconde édition, 1844, p. XXXI.

racontait de leurs dieux ; cependant des hommes tels que Socrate ne voulaient pas renoncer aux croyances de leurs ancêtres. Quand leur conception de la Divinité suprême devint plus pure, ils comprirent que l'idée de perfection, inséparable de l'Être divin, excluait la possibilité de dieux immoraux. Pindare, ainsi que le fait observer Otfried Müller[1], change beaucoup de mythes, parce qu'ils ne sont pas en harmonie avec sa conception plus élevée des dieux et des héros, et parce que, selon son opinion, ces mythes *doivent être faux*. Platon[2] nous offre un exemple d'exégèse toute semblable, quand il examine les différentes traditions sur Eros ; dans le *Symposium*, Phédon[3] l'appelle le plus ancien, et Agathon le plus jeune des dieux ; tous deux en s'appuyant sur l'autorité d'un ancien mythe.

Mais la conservation des noms mythiques, la longue durée des fables qui satisfaisaient les besoins religieux, poétiques et moraux de générations successives, quelque étrange et instructive qu'elle soit, n'est pas la vraie difficulté ; le passé a ses charmes, et la tradition trouve d'ailleurs un puissant auxiliaire dans le langage. Nous parlons encore du soleil levant et du soleil couchant, d'arcs-en-ciel, de coups de tonnerre, parce que le langage a sanctionné ces expressions. Nous les employons, quoique nous n'y croyions pas. Mais comment à l'origine, l'esprit humain fut-il amené à de telles imaginations, comment les noms et les contes se formèrent-ils ? Voilà la question d'où dépend notre croyance aux progrès réguliers et constants de l'humanité à travers les âges.

Nous savons cependant quelque chose de l'époque pendant laquelle les nations ariennes, encore non divisées en peuples divers, formèrent leurs mythes. Quand même nous ne connaîtrions que les traditions de la Grèce, si obscures quand on les envisage isolément, nous pourrions en inférer quelque chose du caractère réel de l'époque qui précède la première apparition de la littérature nationale en Grèce. Otfried Müller[4], quoiqu'il ne connût pas la lumière nouvelle que la philologie comparée a jetée sur cette époque arienne primitive, dit : « La forme mythique de l'expression qui change tous les êtres en indi-

[1] Voyez l'excellent ouvrage d'O. Müller, *Prolegomena zu einer wissenschaftlichen Mythologie*, 1825, p. 87.

[2] *Phèdre*, 242, E.

[3] *Symp.*, 178, C. Οὕτως πολλαχόθεν ὁμολογεῖται ὁ Ἔρως ἐν τοῖς πρεσβυτάτοις εἶναι· πρεσβύτατος δὲ ὢν μεγίστων ἀγαθῶν ἡμῖν αἴτιός ἐστιν· 195, A. Ἔστι δὲ κάλλιστος ὢν τοιόσδε· πρῶτον μὲν νεώτατος θεῶν, ὦ Φαῖδρε.

[4] *Prol. Myth.*, 78.

vidus, tous les récits en actions, est quelque chose de si particulier que sa présence nous indique *une époque distincte* dans la civilisation d'un peuple! » Depuis le temps où écrivait O. Müller, la philologie comparée a ramené toute cette période dans la sphère de l'histoire positive, et il nous est permis maintenant de jeter un coup d'œil hardi sur l'état de la pensée, du langage, de la religion et de la civilisation à une époque où le sanscrit et le grec n'existaient pas encore, mais où tous deux, ainsi que le latin, l'allemand et les autres dialectes ariens, étaient contenus dans une langue commune, de même que le français, l'italien et l'espagnol ont été d'abord virtuellement renfermés dans le latin.

Quand même nous ne saurions rien de l'existence du latin, que tous les documents historiques antérieurs au quinzième siècle auraient été perdus, et que la tradition ne nous aurait pas appris l'existence d'un empire romain, une simple comparaison des six dialectes romans nous permettrait de dire qu'à une certaine époque il dut y avoir une langue d'où tous ces dialectes modernes tirèrent leur origine; sans cette supposition en effet, il serait impossible d'expliquer les analogies que présentent ces dialectes. En examinant le verbe auxiliaire, nous trouvons :

Italien.	*Valaque.*	*Rhétien.*	*Espagnol.*	*Portugais.*	*Français.*
sono	sum (sunt)	sunt	soy	sou	suis
sei	es	eis	eres	es	es
è	é (este)	ei	es	he	est
siamo	súntemu	essen	somos	somos	sommes
siete	súnteti	esses	sois	sois	êtes (estes)
sono	súnt	eàn (sun)	son	são	sont.

Il est évident que toutes ces formes ne sont que des variétés d'un même type, et qu'il est impossible de prendre aucun de ces six paradigmes pour le modèle sur lequel les autres ont été construits. Nous pouvons ajouter que, dans aucune des langues auxquelles ces formes verbales appartiennent, nous ne trouvons les éléments qui auraient pu les composer. Quand nous trouvons des formes comme *j'ai aimé,* nous pouvons les expliquer par les radicaux que le français possède actuellement, et il en est de même des temps composés, comme *j'aimerai,* c'est-à-dire *je-aimer-ai*. Mais le changement de *je suis* en *tu es* est inexplicable par la grammaire française seule. De telles formes n'auraient pas pu naître sur le sol français; elles ont dû se transmettre comme les restes d'une époque précédente; elles ont dû exister dans quelque langue antérieure aux dialectes romans. Ici, nous ne sommes point obligés de nous en tenir à une simple supposition; car nous possédons le verbe latin, et nous pouvons montrer comment, par suite de la cor-

ruption phonétique et en vertu d'analogies erronées, chacun des six paradigmes n'est qu'une métamorphose nationale du modèle latin.

Voici maintenant une autre série de paradigmes :

	Sanscrit.	*Lithuanien.*	*Zend.*	*Dorique.*	*Vieux slave.*	*Latin.*	*Gothique.*	*Armén.*
Je suis	ásmi	esmi	ahmi	ἐμμί	yesmĕ	sum	im	em
Tu es	ási	essi	ahi	ἐσσί	yesi	es	is	es
Il est	ásti	esti	asti	ἐστί	yestŏ	est	ist	ê
Nous (deux) sommes	'svás	esva	...	......	yesva	...	siju	...
Vous (deux) êtes	'sthás	esta	stho !	ἐστόν	yesta	...	sijuts	...
Ils (deux) sont	'stás	(esti)	sto !	ἐστόν	yesta	...	...	...
Nous sommes	'smás	esmi	hmahi	ἐσμές	yesmŏ	sumus	sijum	emq
Vous êtes	'sthá	este	stha	ἐστέ	yeste	estis	sijuth	êq
Ils sont	sánti	(esti)	hĕnti	ἐντί	somtĕ	sunt	sind	en.

Nous devons tirer les mêmes conclusions de ces formes grammaticales que des précédentes. Elles ne sont également que les variétés d'un même type; il est impossible de considérer l'une d'elles comme ayant servi d'original aux autres; enfin aucune des langues dans lesquelles se présentent ces formes verbales ne possède les éléments dont elles sont composées. Le sanscrit ne peut être considéré comme l'original d'où est dérivé tout le reste, ainsi que le prétendent plusieurs savants; car nous voyons que le grec a, dans plusieurs cas, gardé une forme plus primitive et plus organique que le sanscrit. 'Eσ-μές ne peut être dérivé du sanscrit *smas*, parce que *smas* a perdu la radicale *a*, que le grec a conservée, la racine étant *as*, *être*, et la terminaison *mas*, *nous*, etc. Le grec ne peut être pris davantage pour le langage d'où sont dérivés les autres dialectes; car le latin lui-même n'en est pas dérivé et a conservé quelques formes plus primitives, par exemple, *sunt*, au lieu de ἐντί ou ἐνσί. Ici, le grec a complétement perdu le radical *as*, ἐντί étant mis à la place de ἐσεντί, tandis que le latin a du moins, comme le sanscrit, gardé le radical *s* dans *sunt*=*santi*.

Tous ces dialectes nous conduisent donc à une langue plus ancienne dont ils sont dérivés, comme les dialectes romans le sont du latin. A l'époque reculée où nous portent ces inductions, il n'y avait pas encore de littérature pour nous conserver quelques traces de cette langue mère qui mourut en formant les dialectes ariens modernes, tels que le sanscrit, le zend, le grec, le latin, le gothique, le windique et le celtique. Cependant, tout nous porte à croire que cette langue a été autrefois une langue vivante, parlée en Asie par une petite tribu, et à l'origine, par une petite famille vivant sous un seul toit, de même que la langue de Camoëns, de Cervantes, de Voltaire et de Dante, fut autrefois parlée par quelques paysans qui avaient bâti leurs cabanes sur les sept collines, près du Tibre. Si nous comparons les deux conjugaisons que nous venons de présenter, nous verrons que les coïncidences entre le langage des Védas et le dialecte parlé aujourd'hui par

les recrues lithuaniennes à Berlin, sont beaucoup plus grandes qu'entre le français et l'italien; et lorsque la *Grammaire comparée* de Bopp sera terminée, on verra clairement que les formes essentielles de la grammaire ont été complétement établies avant que les membres divers de la famille arienne se soient séparés.

Mais la philologie comparée nous fournit beaucoup de données sur l'état intellectuel de la famille arienne avant sa dispersion; et, ici encore, c'est aux langues romanes que nous devons demander nos analogies. Si nous trouvons dans tous les dialectes romans un mot comme *pont,* en italien *ponte,* en espagnol *puente*, en valaque *pod,* exactement le même partout, nous aurons le droit, après avoir tenu compte des particularités nationales, de dire que le mot *pons, pont,* était connu avant que ces langues se séparassent, et qu'en conséquence, l'art de bâtir des ponts doit avoir été connu à la même époque. Nous pourrions affirmer même, si nous ne savions rien du latin ou de Rome, qu'au moins avant le dixième siècle, les livres, le pain, le vin, les maisons, les villages, les villes, les tours et les portes, etc., étaient connus des peuples dont le langage a formé les dialectes modernes de l'Europe méridionale. Il est vrai que nous ne pourrions pas nous faire une peinture très-parfaite de l'état intellectuel du peuple romain, si nous étions obligés de construire son histoire avec des matériaux aussi insuffisants; cependant, nous pourrions prouver que ce peuple exista réellement, et, en l'absence de tout autre renseignement, ces lueurs partielles seraient précieuses. On comprend toutefois que le raisonnement inverse ne puisse être employé. De ce que chacun des dialectes romans a un nom différent pour certains objets, on n'est pas autorisé à conclure que ces objets aient été inconnus aux ancêtres des nations romanes. Le papier était connu à Rome; cependant il s'appelle *carta* en italien, *papier* en français.

Certes, nous ne devons point nous attendre à tirer de l'étude seule du langage une histoire complète de la civilisation arienne primitive, donnant dans tous ses détails une peinture de l'époque où la langue d'Homère et celle des Védas n'étaient pas encore formées. Cependant nous pouvons comprendre par quelques traits rares, mais significatifs, cette période de l'histoire de l'esprit humain qu'on a appelée à tort un passé qui n'eut jamais de présent.

	Sanscrit.	*Zend.*	*Grec.*	*Latin.*	*Gothique.*		*Slave.*	*Irlandais.*
Père :	pitár	patar	πατήρ	pater	fadar		...	athair
Mère :	mâtár	mâtar	μήτηρ	mater	...		mati	mathair
Frère :	bhrâtar	brâta	(φρατήρ)	frater	brôthar		brat	brathair
Sœur :	svásar	khanha	...	soror	svistar		sestra	siur
Fille :	duhitar	dughdhar	θυγάτηρ	...	dauhtar	(Lith.)	dukte	dear

Le simple fait que les noms de *père*, *mère*, *frère*, *sœur* et *fille* sont les mêmes dans beaucoup de langues ariennes, pourrait à première vue sembler insignifiant; cependant ces mots mêmes sont pleins de sens. La formation du nom de père à cette période reculée prouve que le père reconnaissait le fruit de sa femme comme sien. *Père* est dérivé de la racine PA, qui signifie, non engendrer, mais protéger, supporter, nourrir. Le père comme générateur était appelé en sanscrit *ganitár,* mais comme protecteur et soutien de son enfant, il était appelé *pitár*. C'est pourquoi ces deux noms sont employés ensemble dans les Védas, afin d'exprimer l'idée complète de père. Ainsi le poëte dit (Rigvéda, I, 166, 33):

> Dyaus me pitâ ganitâ,
> Jovis mei pater genitor.
> Ζεὺς ἐμοῦ πατὴρ γενετήρ.

De même *mâtar*, mère, est joint à *ganitrî, genitrix* (III, 48, 2); ce qui montre que le mot *mâtar* avait perdu de bonne heure sa signification étymologique, pour devenir une expression de respect et de tendresse. Chez les anciens Ariens, *mâtar* a la signification de créateur, de *ma*, former; et, dans ce sens-là, avant d'être déterminé par un affixe féminin, il est employé comme masculin dans les Védas, avec le même accent que le grec μήτηρ, *mâtar.*

Il faut remarquer, en effet, que *mâtar,* de même que *pitar*, n'est qu'un des nombreux mots par lesquels les idées de père et de mère auraient pu être exprimées. Si nous nous renfermions même dans la racine PA, et que nous prissions pour l'attribut le plus caractéristique du père, le soutien qu'il donne à son enfant, beaucoup de mots qui ont été formés eussent pu devenir également le nom pour désigner le *père*. En sanscrit, l'idée de protecteur peut être exprimée non seulement par PA, suivi du suffixe dérivatif *tar,* mais par *pâ-la, pâ-labra, pâ-yu*. Si entre tant de formes possibles, tous les dictionnaires ariens se sont arrêtés à la même, n'est-ce pas la meilleure preuve qu'il a dû y avoir une sorte d'usage traditionnel dans le langage longtemps avant la séparation des diverses branches de la famille arienne? Il y avait en outre d'autres racines qui auraient pu former le nom de père, telles que GAN, d'où vient *ganitár, genitor,* γενετήρ; ou TAK, d'où vient le grec τοκεύς; ou PAR, d'où vient le latin *parens;* sans mentionner beaucoup d'autres noms également aptes à exprimer les relations d'un père avec ses enfants. Si chaque dialecte arien avait formé le nom qui signifie père d'après une des nombreuses racines que tous ces dialectes

possèdent en commun, cela établirait une communauté radicale entre tous ces langages, mais ne prouverait jamais, ce qui est plus essentiel, qu'elles ont eu une époque de communauté primitive, et qu'elles ont toutes pour point de départ une langue qui avait déjà acquis la consistance d'un idiome constitué.

Il arrive cependant, même quand il s'agit des mots les plus essentiels, que l'un ou l'autre des dialectes ariens a perdu l'ancienne expression. Les noms ariens primitifs de frère et de sœur ne se trouvent pas en grec, où *frère* et *sœur* se disent ἀδελφός, et ἀδελφή. Il ne faudrait pas en conclure qu'à l'époque où les Grecs quittèrent leur demeure arienne, les noms de frère et de sœur n'étaient pas encore formés. Nous n'avons aucune raison de supposer que les Grecs partirent les premiers, et si nous trouvons que des nations comme les Teutons ou les Celtes, qui n'ont pu avoir aucun contact avec l'Inde depuis la première séparation, partageaient cependant le nom de frère avec le sanscrit, il sera démontré que ce nom existait dans le langage primitif arien, de même que l'existence d'un mot en valaque et en portugais suffirait pour prouver son origine latine, quand même aucune trace n'en existerait dans tous les autres dialectes romans. Sans doute, la formation du langage est gouvernée par des lois immuables; mais l'influence du hasard doit être admise en linguistique sur une beaucoup plus grande échelle que dans toute autre branche des sciences naturelles. La relation entre frère et sœur avait déjà été sanctifiée et sanctionnée par des noms devenus traditionnels avant que la famille arienne se fût séparée en différentes colonies. La signification originelle de *bhrâtar* semble avoir été *celui qui porte* ou *aide*, et de *svasar*, *celle qui platt* ou *console*; *svasti* signifiant en sanscrit *joie* ou *bonheur*.

Duhitar est également un nom qui a dû être traditionnel longtemps avant la séparation de la race arienne. C'est un nom identique dans tous les dialectes, excepté le latin, et cependant le sanscrit seul pouvait nous révéler son sens primitif. *Duhitar*, comme l'a montré le professeur Lassen, est dérivé de DUH, racine qui en sanscrit signifie *traire*. C'est peut-être le latin *duco*, avec un changement de signification analogue à celui qui a lieu entre *trahere*, tirer, et *traire*. Or, le nom de *celle qui trait*, donné à la fille de la maison, présente à nos yeux une petite idylle de la vie pastorale et poétique des premiers Ariens. Une des rares choses par lesquelles la fille, avant d'être mariée, pouvait se rendre utile dans une demeure nomade, était de traire le bétail, et il y a une sorte de délicatesse et de gaieté dans cet âge de barbarie de la société, à ce qu'un père appelle sa fille *sa petite laitière*,



plutôt que *sutâ, produit*, ou *filia, nourrisson*. Cette signification cependant doit avoir été oubliée longtemps avant la séparation des Ariens; à cette époque, *duhitar* était devenu un terme technique, et le véritable nom de fille.

Nous verrons dans la suite que beaucoup de mots furent formés dans le même esprit, et qu'ils ne furent applicables dans leur sens propre que pendant un état de vie nomade. Mais comme le changement de mots d'une signification aussi spéciale en termes généraux, privés de toute vitalité étymologique, paraîtra peut-être étrange, nous allons présenter quelques cas analogues où, derrière des expressions de l'usage le plus général, nous pourrons, par l'étymologie, retrouver ce fond particulier de l'ancienne vie nomade des nations ariennes. Le mot *particulier* (*peculiar*) lui-même nous fournit un exemple pris dans les temps plus modernes. *Peculiar* signifie maintenant singulier, extraordinaire; mais à l'origine ce mot signifiait ce qui était propriété privée ou non commune, et venait de *peculium*. Or, le latin *peculium* est pour *pecudium* (comme *consilium* pour *considium*) : il dérive de *pecus, pecudis*, et exprime le bétail et les immeubles. Le bétail constituait la principale propriété personnelle d'un peuple agriculteur, et nous pouvons ainsi comprendre comment *peculia*, qui représentait d'abord la propriété personnelle, vint ensuite à signifier ce qui n'est pas en commun, et enfin, dans notre langage moderne, une chose privée ou étrange. Il est à peine besoin de mentionner l'étymologie bien connue de *pecunia*, qui étant dérivé du même mot *pecus*, et signifiant les troupeaux, prit graduellement la signification d'argent; l'anglo-saxon *feoh*, et le germain *vieh*, bétail (le même mot que *pecu* à l'origine, selon la règle établie par Grimm) reçurent également avec le temps le sens d'une rémunération pécuniaire. Ce qui se passe dans les langages modernes, et pour ainsi dire sous nos yeux, ne doit pas nous surprendre quand nous le retrouvons à des époques plus reculées. Le bétail le plus utile a toujours été le bœuf et la vache, et ces deux animaux semblent avoir constitué la principale richesse des nations ariennes et leur moyen de subsistance le plus important. Le bœuf et la vache sont appelés en sanscrit *go*, plur. *gâvas*, ce qui est le même mot que l'ancien haut allemand *chuo*, pl. *chuowi*, et avec un changement de la gutturale en labiale, le classique βοῦς, βόες, et *bos*, *boves*. Les langues slaves ont aussi conservé des traces de cet ancien nom; par exemple, le lette *gohws*, le slavon *govyado*, un troupeau, et le serbe *govedar*, un vacher. De βοῦς, nous avons en grec βουκόλος, qui à l'origine signifiait un vacher; mais dans le verbe βουκολέω, la signification de soigner des vaches a été

absorbée par le sens plus général de soigner le bétail, et même elle est prise dans un sens métaphorique, comme dans ἐλπίσι βουκολοῦμαι, *je me nourris de vaines espérances*. La même racine est employée par rapport aux chevaux; ainsi nous trouvons pour éleveur de chevaux, ἱπποβουκόλος, un vacher de chevaux. Nous ne pouvons comparer cette expression qu'au sanscrit *goyuga*, signifiant d'abord une paire de bœufs, et ensuite toute paire, de sorte qu'une paire de bœufs devrait être appelée *go-goyuga*. De même en sanscrit, *go-pa* signifie primitivement vacher, puis il perd bientôt ce sens tout spécial, et est employé pour exprimer le conducteur d'un troupeau, un berger, et enfin, comme le grec ποιμὴν λαῶν, il devient synonyme de roi. De *gopa* se forme un nouveau verbe, *gopayati*, et dans ce verbe toutes les traces de la signification primitive sont oblitérées; il signifie simplement *protéger*. Comme *gopa* signifiait un vacher, *gotra* en sanscrit était primitivement une palissade, et signifiait l'enclos qui protége un troupeau contre les voleurs ou empêchait le bétail de s'égarer. *Gotra*, cependant a presque entièrement perdu son sens étymologique dans le sanscrit plus moderne, où le féminin seul *gotrâ*, conserve le sens d'un troupeau de vaches. Dans les temps anciens, quand les guerres avaient pour but, non de maintenir l'équilibre politique de l'Asie ou de l'Europe, mais de prendre possession de bons pâturages, ou de se rendre maître de grands troupeaux[1], les palissades devenaient naturellement les murs d'une forteresse, les haies des châteaux forts, et ceux qui vivaient derrière ces mêmes murs furent appelés *gotra*, famille, tribu ou race. Dans les Védas, *gotra* est encore employé dans le sens de parcs ou palissades: (Rigvéda, III, 39, 4.)

« Personne ne raille ceux qui furent nos pères, qui combattirent parmi les vaches. Indra, le puissant, est leur défenseur; le puissant Indra étendit leurs palissades[2] (leurs possessions). »

« Combattre pour ou parmi les vaches », *goshu-yúdh*, est employé dans le Véda comme un nom de guerrier (I, 112, 22), et un des mots

[1] Ὑπὲρ νομῆς ἢ λείας μαχόμεθα. *Toxar*. 36. Grimm, *Histoire de la langue allemande*, p. 17.

[2] Le mot anglais *hurdle* (parc) semble avoir été le védique *khardis*, maison, c'est-à-dire enclos, et de la même racine nous avons l'anglo-saxon *heord*, un troupeau, et le vieux norse *hirdr*, « bene custoditus ». Peut-être le latin *cors, cortis* (cohors, cohortis), signifiant un espace enclos, une cour, et enfin un palais, vient-il de la même source.

les plus fréquents pour signifier bataille est *gáv-ishti*, littéralement « lutter pour des vaches ». Cependant dans le sanscrit postérieur, *gaveshana* signifie simplement recherche (physique ou philosophique), et *gavesh*, s'informer. *Goshtha* signifie parc ou étable (βούσταθμον), mais avec les progrès du temps et de la civilisation, *goshthî* devint le nom d'une assemblée, et fut employé pour exprimer la discussion et le bavardage, de même que commère signifiait originairement un parrain ou une marraine, et prit ensuite le sens abstrait de causerie ou bavardage.

Tous ces mots, composés avec *go, bétail,* prouvent que le peuple qui les forma dut mener une vie à demi nomade et à demi pastorale, et nous comprenons maintenant comment il en vint à employer *duhitar* dans le sens de fille. La langue est le tableau de la science et des mœurs du peuple qui la parle, et nous trouverions probablement, si nous examinions la langue d'un peuple maritime, qu'au lieu de bétail et de pâturages, l'eau et les vaisseaux formèrent un grand nombre de mots qui prirent ensuite une signification plus générale.

Nous allons étudier encore d'autres mots qui indiquent l'état de la société avant la séparation de la race arienne. Nous passons les noms du fils, parce que leur étymologie est sans intérêt, leur signification étant simplement celle de *natus*, né [1], et parce que la position du fils, successeur et héritier de son père, devait être exprimée à une époque beaucoup plus reculée que celle de fille, sœur ou frère. Toutes les relations exprimées par *père* et *mère*, *fils* et *fille*, *frère* et *sœur*, sont fixées, pour ainsi dire, par les lois de la nature, et les retrouver dans le langage ne prouve aucun progrès considérable dans la civilisation, quelque bien choisis que soient ces noms. Mais il y a d'autres relations, d'une origine plus récente et d'un caractère plus conventionnel, sanctionnées, il est vrai, par les lois de la société, mais non proclamées par la voix de la nature, telles que les relations de beau-père, belle-mère, beau-fils, belle-fille, beau-frère et belle-sœur. Si l'on peut prouver que ces noms existaient dès la période la plus reculée de la civilisation arienne, on aura fait un grand progrès dans la connaissance de cette époque. Quoiqu'il y ait à peine, dans l'Afrique ou dans l'Australie, un

[1] Par exemple, — sanscr. *sûnú*, goth. *sunus*, lith. *sunus*, tous venant de *su*, engendrer, d'où le grec υἱός, mais avec un suffixe différent. Le sanscrit *putra*, fils, est d'une origine incertaine, mais probablement d'une haute antiquité, étant possédé également par la branche celtique (bret. *paotr*). On suppose que le latin *puer* est dérivé de la même racine.

seul dialecte où nous ne trouvions les mots de père, mère, fils, fille, frère et sœur, et à peine une tribu où ces degrés naturels de parenté ne soient sanctifiés, il y a des langages où les degrés d'affinité n'ont jamais été exprimés, et des tribus qui en ignorent même la signification.

	Sanscrit.	*Grec.*	*Latin.*	*Gothique.*	*Slave.*	*Celtique.*
Beau-père :	svásura	ἑκυρός	socer	svaihra	svekr	chwegrwn
Belle-mère :	svasrû'	ἑκυρά	socrus	svaihro	svekrvj	W. chwegyr
Beau-fils :	gà'mâtar	γαμβρός	gener	...	...	...
Belle-fille .	snushâ	νυός	nurus	snûr	snocha	...
Beau-frère :	dêvár (ἀνδράδελφος)	δαήρ	levir	tâcor	L. deweris	...
Belle-sœur :	(nânandar)	γάλως (ἀνδραδέλφη)	glos	...	...	...
	yâtaras (femmes de frères) ...	εἰνάτερες	janitrices	...	P. jatrew	...
	syálá (frère de la femme) ...	ἀέλιοι et	...	...	...	..
	syâlí' (sœur de la femme)	εἰλίονες (maris de sœurs)	...	...	...	...

Ce tableau montre que, bien avant la séparation de la race arienne, chacun des degrés d'affinité avait reçu son expression et sa sanction dans le langage, et quoique plusieurs espaces aient dû rester vides, les coïncidences suffisent pour tirer une conclusion générale. Si nous trouvons en sanscrit le mot *putra,* fils, et en celtique *paotr,* fils, la racine et le suffixe étant semblables, quoique aucun des autres dialectes ariens n'ait conservé la même forme, une telle identité ne peut être expliquée qu'en supposant que *putra* était un mot arien, connu longtemps avant qu'aucune branche de cette famille se fût séparée du tronc commun.

Dans les langues modernes, nous pourrions, dans des cas analogues, admettre un emprunt relativement moderne; mais dans les langues anciennes aucune communication semblable ne fut possible, depuis que la branche méridionale de la famille arienne eut franchi l'Himalaya, et que la branche septentrionale eut mis le pied sur le rivage européen. On dira peut-être que plusieurs des formes précitées sont légèrement différentes. Dans *gâmâtar* et γαμβρός, par exemple, signifiant à l'origine, époux ou mari[1], puis beau-fils, la racine est semblable; mais la dérivation se fait dans chaque langue d'une manière particulière. Ces différences de formes sont en général celles qui se présentent entre les dialectes d'une même langue, où beaucoup de formes sont possibles, et employées d'abord confusément; puis l'une d'elles est choisie par un poëte, une autre par un second, et devient alors popu-

[1] Γαμβρὸς καλεῖται ὁ γήμας ὑπὸ τῶν οἰκείων τῆς γαμηθείσης.

laire et traditionnelle. Il vaut mieux supposer cela que de croire que les Grecs, pour exprimer une relation qu'ils auraient pu rendre de tant de manières diverses, aient choisi la même racine γαμ pour former γαμρὸς et γαμβρός, indépendamment de l'hindou qui prit la même racine pour le même usage, en lui donnant une forme casuelle et y joignant le suffixe ordinaire *tar;* formant ainsi *gâmâ-tar,* au lieu de *gamara* ou *yamara,* parallèle de γαμβρός. En outre, quand une des langues ariennes a perdu un terme qui fut primitivement commun à toutes, on peut quelquefois prouver son existence au moyen des mots dérivés. En grec, par exemple, dans le langage littéraire, il n'y a aucune trace de *nepos,* petit-fils, que nous avons en sanscrit, *napât,* en germ. *nefo;* ni de *neptis,* sanscr. *napti,* germ. *nift.* Cependant il y a en grec ἀ-νεψιός, cousin germain ou petit-fils du même grand-père, de même que l'oncle est appelé le petit-aïeul, *avunculus,* de *avus.* Ce mot ἀνεψιός est formé comme le latin *consobrinus* ou *consororinus,* désignant les enfants de deux ou de plusieurs sœurs, et qui est notre mot moderne de cousin, it. *cugino,* dans lequel il reste fort peu de chose du mot primitif *soror,* dont il est cependant dérivé. Le mot ἀ-νεψιός prouve toutefois qu'en grec aussi, νέπους a dû exister dans le sens de fils ou petit-fils. On peut prouver de même l'existence archaïque dans le grec d'un terme correspondant au sanscrit *syâla*, frère de la femme. En sanscrit un mari appelle le frère de sa femme *syâla,* la sœur de sa femme *syâli.* Par conséquent, en grec Pélée appellerait Amphitrite et Poseidon Thétis leurs *syâlis;* ayant épousé des sœurs, ils auraient des *syâlis* en commun, ils seraient ce que les Grecs appellent ἀ-έλιοι, car *sy* entre deux voyelles est généralement négligé en grec; et la seule anomalie consiste en ce que l'*epsilon* remplace l'*â* long du sanscrit.

Il est encore quelques mots qui jettent une faible lueur sur l'organisation primitive de la vie de famille des Ariens. La position de la veuve était consacrée dans le langage et dans la loi, et nous ne voyons nulle part, à cette époque reculée, que la femme veuve fût condamnée à mourir avec son époux. Si cette coutume avait existé, le besoin d'avoir un nom pour veuve n'aurait pas été senti, ou s'il l'avait été, le mot aurait eu probablement quelque rapport avec ce rite terrible. Or, mari ou homme, en sanscrit est *dhava,* mot qui ne semble pas avoir existé dans les autres langues ariennes, excepté peut-être en celtique, où Pictet cite la forme douteuse *dea,* homme ou individu. De *dhava,* le sanscrit forme le nom de la veuve par l'addition de la préposition *vi,* qui signifie sans, *vidhavâ* sans mari, veuve. Ce composé a été conservé

dans des langues qui ont perdu le mot simple *dhava*, ce qui montre la grande antiquité de ce terme traditionnel. Nous ne le trouvons pas seulement dans le celtique *feadbh*, mais encore dans le gothique *viduvo*, le slave *vedova*, le vieux prussien *widdewû* et le latin *vidua*. Si la coutume de brûler les veuves avait existé à cette époque reculée, il n'y aurait pas eu de *vidhavâs*, de femmes sans époux, puisque toutes auraient suivi leur mari dans la tombe. Le nom même indique donc ce que nous pouvons d'ailleurs prouver jusqu'à l'évidence, l'origine récente de l'usage de brûler les veuves dans l'Inde[1].

Nous avons réclamé pour l'époque primitive de la race arienne le nom de veuve, ou *sans mari ;* nous ne devons pas nous étonner que le nom d'époux soit encore, dans la plupart des langages de la grande famille, le même que celui qui fut créé par les Ariens avant leur séparation. C'est *pati* en sanscrit, signifiant primitivement fort, comme le latin *potis* ou *potens*. En lithuanien la forme est exactement la même, *patis*, et en appliquant la loi de Grimm, ce mot devint *faths* en gothique. En grec nous trouvons πόσις au lieu de πότις. Or, le féminin de *pati* en sanscrit est *patnî*, et il est certain que le vieux prussien *pattin*, à l'accusatif *waispattin*, et le grec πότνια n'en sont que de simples transcriptions, signifiant toutes *maîtresse*.

Ce qu'était le mari dans sa maison, le seigneur, le vaillant protecteur, le roi l'était chez son peuple. Le nom commun de peuple, en sanscrit, était *vis*, d'où est dérivé le nom de la troisième caste, les serviteurs ou vaisyas. La même racine nous donne en sanscrit, *vesa*, maison, οἶκος, *vicus*, goth, *veihs*, germain, *wich*, et la terminaison

[1] Il est vrai que lorsque le gouvernement anglais défendit cette triste coutume, les brahmanes en appelèrent aux Védas comme établissant ce rite sacré. Ils citèrent un des chapitres du *Rigvéda*, et Colebrooke, le savant le plus versé dans le sanscrit que nous ayons jamais eu, accepta leurs traductions. C'est ici l'exemple le plus frappant des licences que peut se permettre un clergé sans scrupule. Des milliers de vies ont été sacrifiées sur l'autorité d'un passage qui était mutilé, mal traduit et mal appliqué. Si quelqu'un avait été capable à l'époque de Colebrooke de vérifier les citations du *Rigvéda*, les brahmanes auraient pu être battus avec leurs propres armes, et leur prestige spirituel considérablement ébranlé. Le *Rigvéda*, qu'à peine un brahmane sur cent peut lire à présent, loin d'établir comme obligatoire le sacrifice des veuves, montre clairement que cette coutume n'était pas sanctionnée dans la période primitive de l'histoire de l'Inde. Un léger changement que les brahmanes ont fait au texte sacré a suffi pour livrer bien des vies au bûcher.



anglaise moderne de beaucoup de noms d'endroits. De là vient aussi *vispati*, en sanscrit, qui signifie roi, c'est-à-dire seigneur du peuple, et ce composé était devenu un titre sanctionné par les usages de la race arienne avant la séparation, ainsi que le prouve d'une frappante manière le lithuanien *wiësz-patis*, seigneur, *wiesz-patene*, dame, comparés au sanscrit *vis-patis* et *patnî*. A cette époque reculée, la vie de famille régulièrement organisée existait donc, et déjà la famille commençait à être absorbée par l'état : des titres conventionnels avaient été fixés, et étaient transmis deux mille ans peut-être avant que l'on connût le titre de César.

Un autre mot signifiant peuple était *dâsa* ou *dasyu*, avec cette différence que *vis* signifie peuple, et *dasa*, sujets, races conquises, et même primitivement ennemis. *Dasyu*, dans les Védas signifie ennemi ; mais dans le Zendavesta, où nous trouvons le même mot, il signifie provinces ou nations, et Darius s'appelle dans les inscriptions cunéiformes, roi de Perse et roi des provinces (*Kshâyathiya Pârsaiya, Kshâyathiya dahyunâm*). Il est donc presque certain que le grec δεσ-πότης représente un titre sanscrit *dâsa-pati*, seigneur de nations. Mais nous ne pouvons pas admettre que le titre de hospodar soit, comme le dit Bopp, le même que le sanscrit *vispati* ou *dâsa-pati*. Le mot est *gaspadorus* en lithuanien; en vieux slave, *gospod, gospodin* et *gospodar;* en polonais, *gospodarz;* en bohémien, *hospodár*. Un *g* slavon ne correspond pas au *w* ou au *d* sanscrit, et le *t* de *pati* n'a pas pu devenir un *d*[1]. Benfey, qui fait dériver *gospod* du védique *gâspati*, évite la première difficulté, mais non la seconde, et il est certainement meilleur de s'arrêter devant ces difficultés, que de chercher à retrouver quelques anciens termes ariens, au mépris des lois philologiques, qui ne peuvent jamais être violées impunément.

Un troisième nom commun à toutes les tribus ariennes pour signifier roi est *râg*, dans les Védas, *rex, regis* en latin; *reiks* en gothique, mot encore employé en allemand; *Reich=regnum, Frank-reich=regnum Francorum;* irlandais *riogh;* welche, *ri*.

Un quatrième nom pour signifier roi et reine est simplement père et mère. *Ganaka*, en sanscrit, signifie père, de *GAN*, engendrer : on le trouve dans le Véda comme un nom connu de roi. C'est le vieux germain *chuning*, l'anglais *king*. Mère, en sanscrit, est *gani;* on le retrouve dans le grec γυνή, le gothique *qinô*, le slave *zena*, l'anglais *queen*. Reine

[1] Voyez les excellentes remarques de Schleicher dans sa *Formenlehre der Kirchenslawischen Sprache*, 1852, p. 107.

signifie donc primitivement mère ou dame. Nous voyons ainsi le langage de la vie de famille s'introduire graduellement dans le langage politique du plus ancien état arien, et la fraternité de la famille devenir celle de l'État.

Nous avons vu que le nom de maison était connu avant que la famille arienne se séparât pour se diriger vers le sud et vers le nord. Nous pourrions le prouver encore, en comparant le sanscrit *dama* avec le grec δόμος, le latin *domus*, le slave *domŭ*, le celtique *daimh*, et le gothique *timrjan*, bâtir, d'où vient l'anglais *timber*. Cependant nous doutons de l'identité du slavon, *grod* et *gorod*, et du lithuanien, *grod*, avec le gothique *gards*, latin *hort-us*, grec χόρτος, signifiant tous un terrain enclos. La partie la plus essentielle d'une maison, autrefois, étant une porte bien attachée et capable de résister aux attaques des ennemis, nous trouvons l'ancien nom de la porte conservé dans le sanscrit, *dvar, dvâras*, gothique, *daur*, lithuanien, *durrys*, celtique, *dor*, grec, θύρα, latin, *fores*. Le constructeur ou l'architecte a le même nom en sanscrit et en grec; car *takshan* est le mot grec τέκτων. Le grec ἄστυ a été comparé au sanscrit *vâstu*, maison; κώμη, avec le gothique *haims*, village, ou l'anglais *home*. Le sanscrit *puri*, ville, conservé par les Grecs dans leur mot πόλις, prouve d'une manière encore plus concluante l'existence ancienne de villes; et les mots sanscrits *path, pathi, panthan, pâthas*, tous noms signifiant sentier, le grec πάτος et le gothique *fad* (anglais *path*), que Bopp croit être le même que le latin *pons, pontis*, et le slavon *ponti*, démontrent de même que les grandes routes n'étaient pas inconnues à cette époque reculée.

Les preuves que nous venons de donner suffisent pour établir que la race d'hommes capable de créer de tels mots ne pouvait être une race de sauvages, de nomades, de chasseurs. La plupart des mots se rattachant à l'idée de chasse et de guerre diffèrent dans chacun des dialectes ariens, tandis que les mots se rattachant à des occupations plus paisibles appartiennent à l'héritage commun. Ce fait montre que toutes les nations ariennes ont mené une longue vie de paix avant leur séparation, et que leur langage n'acquit de l'individualité et de la nationalité que lorsque chaque colonie partit à la recherche de nouvelles demeures; les générations nouvelles créant de nouveaux mots pour leur vie guerrière et aventureuse. C'est pourquoi non-seulement le grec et le latin, ainsi que Niebuhr l'a remarqué, mais tous les langages ariens ont en commun leurs mots pacifiques, et diffèrent dans leurs expressions guerrières. De même les animaux domestiques sont généralement désignés par les mêmes noms en Europe et dans l'Inde,

tandis que les bêtes sauvages ont des noms différents, même en grec et en latin.

	Sanscrit et zend.		*Grec.*	*Italique.*	*Teutonique.*	*Lithuanien.*	*Slave.*	*Celtique.*
Bétail :	pasu	pasu	πῶϋ	pecu	G. faihu A.H.A. fihu	Pruss. pecku	...	...
Bœuf et vache :	go (nom. gaus)...	gâo	βοῦς	bos	A.H.A. chuo	Lett. gohw	Slav. govjado	...
Bœuf :	ukshan	ukhshan vakhsha	...	vacca ?	G. auhsan	...	...	W. ych.
Taureau :	sthûrá	stavra	ταῦρος	taurus	stiur	...	tour	...
Génisse :	stari	...	στεῖρα	(sterilis)	stairo	...	...	...
Cheval :	âsu, asva	aspa	ἵππος	equus	G. aihus	aszwa	...	W. osw
Poulain :	...	...	πῶλος	pullus	G. fula	...	...	...
Chien :	svan	spâ (σπάκα)	κύων	canis	A.H.A. hund	szú	R. sobaka Bulg. kuce	G. cu
Brebis :	avi	...	ὄϊς	ovis	G. avi-str E. ewe	áwi	Slav. ovjza	...
Veau :	vatsa	...	ἰταλος	vitulus	...	...	...	...
Bouc :	...	...	κάπρος	caper	A.H.A hafr	...	...	...
Chèvre :	agá	...	αἴξ	...	...	ozis	...	G. aighe
Laie :	sû (kara)	...	ὗς	sus	A.H.A. sû	...	svinia	...
Cochon :	prishat	...	πόρκος	porcus	A.H.A. farah	parszas	Pol. prosie	...
Porc :	grishvi	...	χοῖρος	...	A.N. gris	...	...	...
Ane :	...	...	ὄνος	asinus	asilo	...	...	...
Souris :	mûsh	...	μῦς	mus	A.H.A. mûs	...	Pol. mysz	...
Mouche :	makshikâ	...	μυῖα	musca	A.H.A. micco	musse	R. mucha	..
Oie :	hansa	...	χήν	anser	A.H.A. kans	zasis	Boh. hus	G. gaura

Quelques-uns des animaux sauvages étaient connus des Ariens avant leur séparation, et ce sont les animaux qui vivent également en Asie et en Europe, l'ours et le loup.

	Sanscrit.	*Grec.*	*Italique.*	*Teutonique.*	*Slavon.*
Ours :	riksha	ἄρκτος	ursus		
Loup :	vrika	λύκος	lupus (virpus	vulfs	wilka

A ceux-ci il faut ajouter le serpent.

Serpent :	ahi sarpa	ἔχις (ἔγχελυς) ἕρπετον	anguis (anguilla) serpens	ungury	R. ûgorj

Sans nous arrêter aux noms divers des animaux qui avaient été en partie apprivoisés et appliqués aux usages domestiques, tandis que d'autres étaient alors, comme aujourd'hui encore, les ennemis naturels du berger et de son troupeau, nous mentionnerons plusieurs mots qui indiquent que cette antique vie pastorale connaissait quelques-uns des arts primitifs, tels que le labourage, la moûture, le tissage et le travail des métaux précieux ou utiles.

Le plus vieux mot pour le labourage est AR, que nous trouvons en latin, *arare*, grec, ἀροῦν, ancien haut allemand, *aran*, russe, *orati*, lithuanien *arti* et gaélique *ar*. De ce verbe vient le nom commun de charrue, ἄροτρον, *aratrum*, vieux saxon *erida*, vieux norse *ardhr*, slavon *oralo* et *oradlo*, lithuanien *arimnas* et cornique *aradar*. Ἄρουρα et *arvum* viennent probablement de la même racine. Mais un mot plus général pour champ

est le mot sanscrit *pada*, grec πέδον, ombrien *perum*, polonais *pole*, saxon *folda*, ancien haut allemand *feld*, *field*.

Le blé qui poussait en Asie ne pouvait guère être semblable à celui que les nations ariennes ont cultivé dans les régions plus septentrionales. Quelques-uns des noms primitifs du blé, cependant, ont été conservés. Tel est le sanscrit *yava*, zend *yava*, lithuanien *jawas*, qui devient en grec ζέα. Le sanscrit *sveta* signifie blanc et correspond au gothique *hveit*, A.H.A. *huiz* et *wiz*, anglo-saxon *hvît*, et lithuanien *kwëtys*. Mais le nom de la couleur devint aussi le nom du grain blanc, et ainsi nous avons le gothique *hvaitei*, le lithuanien *kwec'io*, l'anglais *wheat*, auquel quelques savants ont comparé le slavon *shito*, et le grec σῖτος. Le nom de *grain* signifiait à l'origine ce qui est écrasé, ou terrain. Ainsi *kûrna* en sanscrit signifie terrain, et on doit sans aucun doute faire dériver du même élément radical, le russe *zerno*, le gothique *kaurn*, le latin *granum*. En lithuanien *girna* veut dire meule de moulin à bras. Le mot russe pour meule de moulin est encore *shernov*, et le nom gothique pour moulin est *qvairnus*, le *quirn* moderne. Le nom anglais de moulin *mill* est également d'une haute antiquité; car il existe non-seulement dans l'ancien haut allemand *muli*, mais dans le lithuanien *malunas*, le bohémien *mlyn*, le welche *melin*, le latin *mola*, et le grec μύλη.

On pourrait joindre aux mots précédents les mots exprimant l'art d'apprêter les mets et de cuire au four, et la distinction ancienne entre la chair et la viande, afin de montrer que la même aversion que l'on trouve à des époques plus rapprochées de nous, chez les poëtes des Védas par exemple, contre les tribus mangeant de la chair crue, était déjà ressentie à cette époque primitive. *Kravya-ad* (χρέας-ἔδω) et *âma-ad* (ὠμός-ἔδω) sont des noms appliqués aux barbares, et excitant dans l'Inde autant d'horreur que ὠμοφάγοι et χρεωφάγοι en Grèce.

Le mot signifiant vêtement est le même chez toutes les nations ariennes : *vastra* en sanscrit, *vasti* en gothique, *vestis* en latin, ἐσθής en grec, *gwisk* en celtique; nous pouvons donc assigner aux ancêtres de la race arienne l'art de tisser et celui de coudre. Tisser en sanscrit est *ve*, et dans une forme causative *vap*. Le latin *vieo* et le radical grec de Ϝή-τριον coïncident avec *ve*; l'ancien haut allemand *wab*, l'anglais *weave*, le grec ὑφ-αίνω, avec *vap*.

Coudre, en sanscrit, se dit *siv*, d'où *sûtra*, un fil. La même racine est restée dans le latin *suo*, le gothique *suija*, l'ancien haut allemand *siwu*, le grec χασσύω pour κατασύω. Une autre racine sanscrite, *nah*, a une signification toute semblable, et doit aussi avoir existé comme *nabh* et *nadh*. De *nah* vient le latin *neo* et *necto*, le grec νέω, l'allemand *nâhan*

et *nâvan*, coudre; de *nadh* vient le grec νήθω; de *nabh*, le sanscrit *nâbhi*, et *nâbha* ou *ûrnanâbha*, l'araignée, littéralement la fileuse de laine.

Il y a une quatrième racine qui semble avoir eu à l'origine le sens particulier de coudre ou de tisser, mais qui prit ensuite en sanscrit la signification plus générale de faire. C'est *rak*, qui peut correspondre au grec ῥάπτω, joindre, attacher ou coudre, et qui peut même expliquer l'autre nom de l'araignée, ἀράχνη en grec et *aranea* en latin, ainsi que le nom classique de la laine tissée, λάχνος ou λάχνη, latin *lana*.

La valeur et l'usage de certains métaux étaient-ils connus avant la séparation de la race arienne? On serait tenté d'abord d'en douter, car les noms de la plupart des métaux diffèrent dans les diverses contrées habitées par cette race. Cependant il est certain que dès lors le fer fut connu et que sa valeur fut appréciée, soit pour la défense, soit pour l'attaque; quel qu'ait pu être l'ancien nom arien de ce métal, il est évident que le sanscrit *ayas*, le latin *ahes* dans *aheneus*, et même la forme contractée *aes*, *aeris*, le gothique *ais*, l'ancien haut allemand *er* et l'anglais *iron*, sont des mots jetés dans le même moule et à peine altérés depuis tant de siècles. Les noms des métaux précieux, tels que l'or et l'argent, se sont transformés davantage en passant entre les mains de tant de générations. Néanmoins on peut retrouver dans le celtique *airgiod* les traces du sanscrit *ragata*, le grec ἄργυρος, le latin *argentum*, et on a découvert dans le gothique *gulth*, or, une analogie avec le slave *zlato*, le russe *zoloto*, le grec χρύσος[1] et le sanscrit *hiranyam*; les terminaisons seules diffèrent notablement. Le radical semble avoir été *harat*, d'où vient le sanscrit *harit*, la couleur du soleil et de l'aurore, de même que *aurum* dérive de la même racine que *aurora*. Quelques ustensiles de fer, employés dans la paix ou dans la guerre, ont gardé aussi leur nom primitif, et il est curieux de retrouver la complète similitude du sanscrit *parasu* et du grec πέλεκυς, hache, ou du sanscrit *asi*, épée, et du latin *ensis*.

Il nous reste à examiner, pour prouver la réalité d'une période arienne primitive, une nouvelle série de preuves, négatives il est vrai, mais importantes encore. Pendant l'époque dont nous cherchons à prouver la réalité, les ancêtres de la race arienne ont dû occuper dans l'Asie une position centrale, d'où les branches méridionales se sont étendues vers l'Inde, et les branches septentrionales vers l'Asie Mineure

[1] χρύσος me paraît plutôt le sémitique *kharous*, qui aurait passé en Grèce par le commerce des Phéniciens, comme le mot μέταλλον (rac. sémit. *matal*).
E. R.

et l'Europe. Il résulterait de là qu'avant leur séparation les Ariens primitifs ne pouvaient pas avoir connu l'existence de la mer; si notre théorie est exacte, le nom de la mer doit donc être d'une formation postérieure et différent dans les différentes langues ariennes. Il en est ainsi. Nous trouvons, à la vérité, des noms identiques en grec et en latin, mais non pas dans les branches septentrionales et les branches méridionales de la famille arienne. Et même ces noms grecs et latins sont évidemment des expressions métaphoriques, des noms qui existaient dans l'ancien langage, et qui ont été appliqués à ce nouveau phénomène. *Pontus* et πόντος signifient mer dans le sens où Homère parle de ὑγρὰ κέλευθα; car *pontus* vient de la même source qui a donné *pons*, *pontis*, et le sanscrit *panthâ*, sinon *pâthas*. La mer n'était pas appelée une barrière, mais une grande route, plus utile pour le commerce et les voyages qu'aucune autre route, et le professeur Curtius[1] a bien démontré que les expressions grecques telles que πόντος ἁλὸς πολιῆς et θάλασσα πόντου indiquaient, même chez les Grecs, une connaissance de la signification primitive de πόντος. Des mots tels que le sanscrit *salila*, le latin *sal* et le grec ἅλς, ἁλός ne peuvent être cités pour prouver que les anciens Ariens connaissaient la mer. Il peuvent avoir connu l'usage du sel; c'est tout ce que peuvent prouver ἅλς, *sal* et *salila*: l'application de ces mots à la mer appartient à une époque plus récente. La même remarque convient à des mots comme *æquor* en latin ou πέλαγος en grec. On a prouvé depuis longtemps que θάλασσα est une forme dialectique de θάρασσα ou τάρασσα, exprimant les vagues agitées de la mer (ἐτάραξε δὲ πόντον Ποσειδῶν). Le latin *mare* est à la vérité le même mot que le mot sanscrit *vâri*; mais *vâri* signifie l'eau en général, et confirme seulement ce fait, que toutes les nations ariennes prirent des termes d'une signification générale lorsque chacune d'elles eut à fixer le nom de la mer. *Mare* signifie probablement eau morte ou stagnante, comme le sanscrit *maru*, le désert, dérivé de *mri*, mourir; bien que ce mot soit identique avec le gothique *marei*, le slave *more*, l'irlandais *muir*, l'application de ces noms à l'Océan est de date plus récente. Mais quoique les nations ariennes ne fussent pas arrivées au bord de la mer avant que leur langage commun se séparât en divers dialectes, la navigation leur était bien connue. Les mots d'aviron et de gouvernail se retrouvent jusqu'en sanscrit, et le nom du vaisseau est exactement le

[1] Voyez le *Journal de philologie comparée* de Kuhn, I, 34. Le professeur Curtius donne l'équation suivante: πόντος : πάτος = πένθος : πάθος = βένθος : βάθος.

même en sanscrit (*naus*, *nâvas*), en latin (*navis*), en grec (ναῦς) et en ancien haut allemand (*nacho*).

Tous ces mots sont les fragments d'un langage réel parlé autrefois par une race unique[1], à une époque dont l'historien naguère encore n'osait supposer l'existence qu'en se fondant sur l'autorité des livres sacrés des Juifs. Cependant nous possédons les vestiges de cette époque reculée; nous employons les mots mêmes qui ont servi aux ancêtres de la race arienne, altérés seulement par certaines influences phonétiques, et nous sommes aussi rapprochés par la pensée et le langage de ce peuple primitif, que les Français et les Italiens le sont de l'ancien peuple de Rome. Si on voulait une preuve de plus de la réalité de la période qui doit avoir précédé la dispersion de la race arienne et de l'activité intellectuelle assez prolongée qui s'y développa, nous pourrions citer les noms de nombres ariens. Voici un système de numération décimale qui est peut-être une des plus merveilleuses productions de l'esprit humain, système fondé sur une conception abstraite de la quantité, réglé par un esprit de classification philosophique, et cependant conçu, mûri et achevé avant que le sol de l'Europe eût été foulé par le Grec, le Romain, le Slave ou le Teuton. Un tel système n'a pu être formé que par une très-petite communauté, et, plus qu'aucune partie du langage, il semble exiger un arrangement conventionnel. Si nous devions inventer de nouveaux mots pour un, deux, trois, nous comprendrions quelle tâche ce fut de former et de fixer de pareils mots. Nous pourrions facilement trouver de nouvelles expressions pour des objets matériels, parce que ces objets ont toujours quelque attribut que le langage peut rendre, soit par la métaphore, soit par la périphrase. Nous pourrions appeler la mer l'eau salée, la pluie l'eau du ciel, les rivières les filles de la terre. Mais les nombres sont, par leur nature même, des conceptions si abstraites et si vides qu'il faudrait tout notre génie inventif pour trouver en eux quelque élément attributif qui pût servir de base à leur appellation. Un et deux présentaient moins de difficulté; aussi ces deux nombres ont reçu plus d'un nom

[1] On trouve dans l'*Histoire de la langue allemande* de Grimm une grande quantité de mots ariens communs. La première tentative pour en tirer des conséquences historiques fut faite par Eichhoff; mais les applications les plus fructueuses ont été faites depuis par Winning dans son *Manuel de philologie comparée*, 1838; par Kuhn, Curtius et Förstemann. Beaucoup de nouveaux matériaux se trouvent dans le *Glossaire* de Bopp, et les *Etymologische Forschungen* de Pott.

dans la famille arienne. Mais si des peuples différents avaient employé différents noms pour le même nombre, le but même de ces noms n'eût point été atteint. Si cinq pouvait s'exprimer par un terme signifiant la main ouverte et par le simple pluriel des doigts, ces deux termes synonymes deviendraient inutiles à tout échange de la pensée. Et si un mot signifiant doigts ou orteils avait pu être employé pour exprimer cinq aussi bien que dix, tout commerce entre des individus employant le même mot dans des sens différents eût été impossible. En conséquence, pour former et fixer une série de mots exprimant un, deux, trois, quatre, etc., il était nécessaire que les ancêtres de la race arienne fussent arrivés à une convention formelle de n'employer qu'un terme pour chaque nombre, et de n'attacher qu'une signification à chaque terme. Cela n'eut pas lieu pour les autres classes de mots, comme on peut le voir par la grande proportion de termes synonymes et polyonymes qui caractérise toutes les langues anciennes; l'appauvrissement et l'altération de la langue par l'usage littéraire et pratique peuvent seuls réduire au nécessaire l'exubérance de cette croissance primitive, en donnant à chaque objet un seul nom et à chaque nom un seul sens. Or, cela doit avoir été accompli, en ce qui touche les noms de nombres ariens, avant que le grec existât; car nous ne pouvons expliquer autrement les coïncidences que présente le tableau suivant.

	Sanscrit.	*Grec.*	*Latin.*	*Lithuanien.*	*Gothique.*
I.	ekas	εἷς (οἴνη)	unus	wienas	ains
II.	dvau	δύω	duo	du	tvai
III.	trayas	τρεῖς	tres	trys	threis
IV.	katvâras	τέτταρες (πισυρες)	quatuor (Osque, petora)	keturi	fidvôr
V.	panka	πέντε	quinque (Osque, pomtis)	penki	fimf
VI.	shash	ἕξ	sex	szeszi	saihs
VII.	sapta	ἑπτά	septem	septyni	sibun
VIII.	ashtau	ὀκτώ	octo	asztûni	ahtau
IX.	nava	ἐννέα	novem	dewyni	niun
X.	dasa	δέκα	decem	deszimt	taihun
XI.	ekâdasa	ἕνδεκα	undecim	wieno-lika	ain-lif
XII.	dvâdasa	δώδεκα	duodecim	dwi-lika	tva-lif
XX.	vinsati	εἴκοσι	viginti	dwi-deszimti	tvaitigjus
C.	satam	ἑκατόν	centum	szimtas	taihun taihund
M.	sahasram	χίλιοι	mille	tukstantis	thusundi.

Si nous ne pouvons expliquer les coïncidences entre les noms de nombre français, italiens, espagnols, portugais et valaques sans admettre qu'ils sont tous dérivés d'un type commun, le latin, nous sommes amenés à la même conclusion en comparant les noms de nombres plus anciens que nous venons de citer. Ils ont nécessairement été créés dans ce langage d'où dérivent le sanscrit et toutes les langues de la même famille; mais il faut supposer que cette numération primitive s'arrêtait à cent inclusivement. Mille n'avait pas reçu d'expression

à cette époque primitive, et c'est pour cela que les noms de mille diffèrent dans les divers dialectes indo-européens. Ces dissemblances, toutefois, nous fournissent quelques indications sur l'histoire postérieure de la race arienne. Nous voyons le sanscrit et le zend partager le même nom de mille (sanscrit, *sahasra*; zend, *hazanra*), ce qui prouve que les ancêtres des brahmanes et des sectateurs de Zoroastre restèrent quelque temps unis par les liens du langage, après que d'autres branches s'étaient déjà séparées du tronc commun. On peut tirer la même conclusion de la ressemblance du gothique *thusundi* avec le vieux prussien *tûsimtons* (acc.), avec le lithuanien *tukstantis*, le vieux slavon *tüisasta*; tandis que les Grecs et les Romains restent isolés et semblent avoir formé chacun séparément le nom de mille.

Durant cette période primitive, antérieure à la formation des nationalités distinctes, chacun des mots ariens était, dans un certain sens, un mythe. Les mots, à l'origine, étaient tous appellatifs; ils exprimaient un des nombreux attributs caractéristiques d'un objet; le choix de ces attributs implique une sorte de poésie instinctive que les langues modernes ont complétement perdue.

On a dit que le langage était une poésie fossile. Mais de même que l'artiste ignore que l'argile qu'il manie contient des vestiges d'une vie organique primitive; ainsi nous ne sentons pas, quand nous nous adressons à un père, que nous l'appelons protecteur, et les Grecs, en employant le mot δαήρ, beau-frère, ne savaient pas qu'à l'origine ce terme s'appliquait seulement aux jeunes frères du mari qui restaient à la maison avec l'épouse, tandis que leur frère aîné était aux champs ou dans les forêts. Le sanscrit *devar* signifiait d'abord compagnon de jeu; il portait en lui son histoire, c'était un mythe; mais en grec il est dégénéré en simple nom, en terme technique. Quelquefois un souvenir vague du primitif reste encore, et c'est ainsi qu'en grec on ne peut pas former le féminin de δαήρ, pas plus que nous n'oserions, même maintenant, former un masculin au mot anglais *daughter*, fille. Mais le plus souvent, les langues perdent entièrement la conscience étymologique : ainsi nous trouvons en latin, non-seulement *vidua*, sans mari, mais *viduus*, formation qui, analysée étymologiquement, est absurde. Mais il faut avouer que l'ancien mot latin *viduus*[1], nom d'Orcus qui

[1] Hartung, *Die Religion der Römer*, II, 90.

avait un temple hors de Rome, rend douteux que le latin *vidua* soit réellement le sanscrit *vidhavâ*, malgré leur grande ressemblance, à moins que nous n'admettions que le verbe *viduare* soit dérivé de *vidua*, et qu'ensuite un nouvel adjectif ait été formé avec un sens plus général, de telle sorte que *viduus* ne signifiât rien de plus pour une oreille romaine que *privatus*.

Les langues ariennes possèdent donc un commun trésor d'anciens noms qui avaient à l'origine un pouvoir expressif et poétique; mais comment ce fait explique-t-il le phénomène du langage mythologique chez tous les membres de la famille? Comment rend-il intelligible cette phase de l'esprit humain qui donna naissance aux histoires étranges de dieux et de héros, aux Gorgones, aux Chimères, à tant de choses enfin qu'aucun œil humain n'avait vues, et qu'aucun esprit raisonnable ne pouvait avoir conçues?

Avant de répondre à cette question, il faut encore présenter quelques observations préliminaires relatives à la formation des mots.

Tous les mots communs ariens que nous avons examinés jusqu'ici se rapportent à des objets définis. Ce sont tous des substantifs, puisqu'ils expriment quelque chose de substantiel et de perceptible aux sens. A l'origine, le langage n'exprimait que des objets comme noms et des qualités comme verbes. Le langage, pendant cette période primitive, n'était que l'expression consciente, au moyen des sons, d'impressions reçues par tous les sens.

Les noms abstraits nous sont si familiers, que nous pouvons à peine apprécier la difficulté que les hommes ont eue à les former. Nous ne pouvons guère imaginer un langage sans noms abstraits. Il y a cependant des dialectes encore parlés aujourd'hui qui n'en possèdent pas, et plus nous remontons dans l'histoire du langage, moins nous trouvons de ces expressions. Un mot abstrait n'est qu'un adjectif transformé en substantif; mais la conception d'une qualité comme sujet est d'une extrême difficulté, et, dans l'état actuel de l'esprit humain, elle nous paraît impossible.

Mais il y a d'autres mots que nous ne pouvons guère appeler abstraits, qui cependant ont été formés par un procédé analogue; je veux parler des mots tels que jour et nuit, printemps et hiver, aurore et crépuscule, orage et tonnerre. Que voulons-nous dire, lorsque nous parlons du jour et de la nuit, du printemps et de l'hiver? Le temps, selon notre conception, n'est rien de substantiel, rien d'individuel; c'est une qualité transformée par le langage en une substance. Si donc nous disons, « le jour commence », « la nuit approche », nous présentons

comme agissantes des choses qui ne peuvent agir, nous affirmons une proposition qui, analysée logiquement, n'aurait pas de sujet définissable. Ceci s'applique aussi aux mots collectifs, tels que le ciel et la terre, la rosée et la pluie, et même aux rivières et aux montagnes. Car si nous disons, « la terre nourrit l'homme », nous ne voulons parler d'aucune portion tangible du sol, mais de la terre considérée comme un tout. Dans les langues anciennes, chacun de ces mots avait nécessairement une terminaison exprimant le genre, et cela produisait dans l'esprit une idée correspondante de sexe, de telle sorte que ces noms recevaient non-seulement un caractère individuel, mais encore un caractère sexuel. Il n'y avait pas de substantif qui ne fût masculin ou féminin, les neutres étant de formation postérieure, et reconnaissables surtout au nominatif.

Le rôle des verbes auxiliaires dans les langues anciennes conduit à des considérations analogues. Ils occupent la même place parmi les verbes que les noms abstraits parmi les substantifs. Ils sont d'une époque postérieure, et avaient tous à l'origine un caractère plus matériel et plus expressif. Nos verbes auxiliaires ont eu une longue suite de vicissitudes à traverser avant d'arriver à la forme desséchée et sans vie qui les rend si propres aux besoins de notre prose abstraite. *Habere*, qui est maintenant employé dans toutes les langues romanes pour exprimer simplement un temps passé (*j'ai aimé*), signifiait d'abord tenir ferme, retenir, comme nous pouvons le voir dans le dérivé *habenæ*, les rênes. Ainsi *tenere*, tenir, devient en espagnol un verbe auxiliaire, qui peut être employé presque de la même manière que *habere*. Le grec *ἔχω* est le sanscrit *sah*, et signifiait à l'origine être fort, être capable, pouvoir. Le latin *fui*, j'étais, le sanscrit *bhû*, être, correspondent au grec φύω; or, dans cette dernière langue, on saisit encore la trace de leur sens primitif et matériel de croissance dans un sens intransitif et transitif. *As*, le radical du sanscrit *as-mi*, le grec ἐμ-μί, le lithuanien *as-mi*, je suis, sont probablement liés à une autre racine *âs*, s'asseoir, que nous retrouvons dans le grec ἧσ-ται, sanscrit *âs-te*. *Stare*, se tenir, devient dans les dialectes romans un simple auxiliaire, comme dans *j'ai été*, c'est-à-dire *habeo statum*. L'allemand *werden*, qui est employé pour former les futurs et les passifs, le gothique *varth*, nous ramènent au sanscrit *vrit*, au latin *verto*. L'anglais *will*, comme dans *he will go*, a perdu sa signification radicale de désirer, et *shall*, employé dans le même temps, *he shall go*, trahit encore son sens primitif d'obligation légale ou morale. M. Grimm a montré dans les verbes auxiliaires de la langue allemande des passages bien plus hardis

et au premier abord incroyables. Mais ces exemples suffisent pour montrer par quelle voie l'esprit humain est passé d'intuitions concrètes à la vue abstraite et réfléchie. Ils nous serviront de clef pour montrer comment le même passage s'est effectué dans les idées de l'homme sur la nature et le monde divin.

(*La suite à un prochain numéro.*)

DE

LA TRADUCTION DE LA BIBLE

PAR M. BUNSEN[1].

Nous avons promis de revenir sur cette œuvre, que nous avons à peine annoncée il y a deux mois, et le bruit qu'elle commence à faire en Allemagne et même en France[2] nous oblige de nous acquitter au plus tôt de notre promesse. Nous nous garderons cependant d'imiter M. Krummacher, prédicateur de S. M. le roi de Prusse, qui s'est empressé d'excommunier l'auteur dès la première livraison d'un ouvrage qui en aura seize, et nous n'aurons pas la présomption de porter un jugement définitif sur une entreprise considérable, dont nous ne connaissons qu'une très-faible partie. Sans dissimuler quelques objections que nous suggère le début, nous nous rappellerons cependant que, pour le moment, nous avons moins à juger un livre qu'à résumer un programme et à indiquer un point de vue. A cet effet, nous devons commencer par dire un mot de l'auteur, ou, mieux encore, par le laisser parler lui-même :

« Attaché dès son enfance et dans la maison paternelle au Christ et » à la Bible, par le soin de parents pieux et affermis dans le christia- » nisme, il fut, encore tout jeune, amené à lire l'Écriture dans les » deux idiomes originaux. C'est ainsi qu'en 1805 il lut à l'école la » Genèse et l'Évangile, et en 1807 l'Évangile aussi en syriaque, sous la » direction d'un élève de Michaëlis. Quand, en 1808, il se rendit à

[1] *Vollstændiges Bibelwerk für die Gemeinde. Erster Halbband.* — Leipzig, Brockhaus, 1858.

[2] Elle a été récemment attaquée par l'*Univers*.

» l'université pour y étudier la théologie, il eut le bonheur de trouver » pour ses études exégétiques, notamment de l'Ancien Testament, des » maîtres fidèles et solides dans Arnoldi et dans Hartmann. En 1810, il » se tourna vers l'étude de l'antiquité classique: mais, loin d'oublier » pour cela les travaux bibliques, il les considéra comme le but défi- » nitif vers lequel il lui faudrait revenir plus tard. Il s'agissait aupara- » vant de puiser chez les maîtres impérissables du discours et du récit, » et d'exercer sur eux la science et l'art de la critique historique, et » aussi d'éprouver, par la vie et par l'expérience, la vérité du christia- » nisme biblique. Sous l'influence de cette double pensée, il se rendit » de l'université de Marbourg à celle de Gœttingue, où il continua, » sous la direction de Heyne, ses études historiques et philologiques. » Il jouit ensuite à Paris de l'enseignement sympathique de Silvestre de » Sacy dans le persan et dans l'arabe, et il en retira du fruit pour ses » études bibliques. A Rome enfin, appelé à une nouvelle carrière[1], » il eut le bonheur de passer six ans avec le maître de la critique his- » torique, Niebuhr, et de s'entretenir avec lui de la science biblique, » qui ne lui était pas plus étrangère que la foi de la Bible. Il fut vive- » ment exhorté et encouragé par ce grand historien à persévérer dans » ses travaux critiques, qu'il avait repris à Rome dès 1817, et dont il » avait, dès cette année, donné un témoignage public, à l'occasion » du troisième jubilé séculaire de la réformation. Pendant les vingt- » deux années de son séjour à Rome, il continua ses investigations en » partant du point central de la Bible, c'est-à-dire de la vie de Jésus. » Les premiers travaux concernant cette vie et celle de Paul appar- » tiennent aux années 1823-34. En 1835, il en coordonna les résultats » sous la forme d'une critique complète des Évangiles, pivotant sur » l'authenticité de l'Évangile de saint Jean, comme étant l'œuvre d'un » témoin oculaire. De là il retourna à la Genèse. En 1837, il traduisit » les prophètes Joël et Amos, en accompagnant sa version d'un travail » critique qu'il a fait imprimer en 1856, dans son ouvrage *Dieu dans* » *l'histoire*, comme pièce à l'appui de son analyse de la conscience reli- » gieuse de Hébreux. En 1842, après maints travaux préliminaires sur » le livre des Psaumes, il aborda la traduction de soixante psaumes » qui parurent à la tête de son *Livre évangélique* de cantiques et de » prières, publié sans nom d'auteur.

» A Rome aussi bien qu'en Angleterre, où il a vécu ensuite près de » quinze ans, il a eu, comme savant et comme ambassadeur, de fré-

[1] La carrière diplomatique.

» quentes occasions de reconnaître, par deux côtés tout à fait opposés,
» la valeur inappréciable et la nécessité de la Bible et de son usage.
» Dans les deux pays, il a trouvé des sentiments et des cœurs chrétiens.
» Mais comme, encore fort jeune, en Hollande en 1814, il apprit dans
» l'âge mûr (1841-1854) en Angleterre, et sur une plus grande échelle,
» ce que vaut, chez un peuple libre, la lecture de la Bible comme fon-
» dement de la foi évangélique et de la communauté chrétienne. Pen-
» dant son séjour en Angleterre, il maintint la loi qu'il s'était faite à
» Rome, de consacrer chaque année au moins un ou plusieurs mois à
» ses travaux sur la Bible. Ce fut ainsi qu'il acheva, en 1849, d'après le
» projet de 1835, le texte d'une harmonie complète des quatre Évan-
» giles, en plaçant en tête celui de Jean. Dans l'année 1850 enfin,
» il eut le loisir et la consolation de rédiger la vie de Jésus, à peu près
» dans la forme dans laquelle il se propose de la donner à la commune.

» Rendu enfin, plus tard qu'il n'avait essayé de le rendre possible, à
» sa liberté, dans l'été de 1854 [1], et revenu dans sa patrie, après une
» absence de quarante années, il prit aussitôt la résolution de réunir
» en un seul ensemble tout ce qui était terminé, et de conclure les
» travaux préliminaires. Il s'agissait donc de traduire la Bible tout
» entière, et de compléter les travaux critiques isolés. Il fallait en
» même temps trouver la forme la plus concise et la plus accessible
» aux fidèles, tout en évitant de devenir incomplet et superficiel. Le
» présent livre est donc le fruit de vingt-sept années de travaux prépa-
» ratoires (1817-1835), après sept années d'études universitaires, et de
» vingt-deux années de travaux directs, depuis 1836. Les expériences
» d'une longue vie, le courage allègre que Dieu lui a conservé et la
» force intacte de l'esprit font espérer à l'auteur qu'il sera permis à sa
» vieillesse d'acquitter les vœux inspirés de sa jeunesse. S'il touche le
» but en quelque point de cet ouvrage, que l'honneur en soit à Dieu,
» en qui sont le commencement, le progrès et la consommation de
» toutes choses. A tous ceux qui l'auront aidé et soutenu, sa meilleure
» reconnaissance. »

Si nous ne nous trompons, il y a dans ces lignes plusieurs traits de nature à surprendre le lecteur. Le moindre est cette énergie qui permet à l'auteur d'accumuler, au milieu de grandes et assujettissantes fonctions diplomatiques, des travaux qui, à eux seuls, eussent rempli la vie de plus d'un savant. C'est assurément la marque d'un esprit

[1] On se rappelle qu'à ce moment M. Bunsen donna sa démission de ses fonctions d'ambassadeur de Prusse à Londres.

puissant et distingué, de chercher et de savoir trouver de pareilles distractions. Mais ce qui est ici plus remarquable et plus caractéristique que le travail même, c'est son objet : c'est la Bible qui est la pensée constante de l'unité de cette vie. On sait de quelle importance unique elle est dans la religion protestante; mais, si nous ne nous trompons, il ne suffit pas d'être protestant pour l'aimer et la cultiver ainsi, il faut être protestant allemand, il faut appartenir pour ainsi dire directement à la descendance spirituelle de Luther. Un diplomate anglais, même animé d'un sentiment religieux aussi fort que celui de M. Bunsen, se fût contenté de la lire assidûment; il n'eût pas songé à l'approfondir, ni surtout à en faire l'objet de travaux critiques. Nous constatons ici un phénomène très-rare, l'alliance absolue et le complet accord de la science et de la foi. Par la pente de sa nature, M. Bunsen se trouve ramené à ces temps, heureux pour la quiétude de l'esprit, où la philosophie apparaissait comme la servante de la théologie. Les grands travaux de la critique moderne n'ont rien qui l'effraye; il reconnaît et il proclame, aussi haut que personne, les droits de l'esprit et l'excellence de la libre recherche; mais s'il est pénétré de la légitimité de l'examen, il n'est pas moins rassuré sur ses résultats. Pour lui, la critique ne signifie pas destruction, elle signifie affermissement; la philologie, l'histoire, la philosophie, toutes les sciences concourent à un but unique et suprême, l'intelligence de la religion ou, ce qui revient au même, la compréhension et l'interprétation de la Bible, car c'est toujours à la Bible qu'il en faut revenir, comme à la source inépuisable de la vérité philosophique, aussi bien que du sentiment religieux. Conviction heureuse, nous le répétons, d'autant plus qu'elle n'a rien de forcé ni d'artificiel; on sent fortement au contraire, en lisant M. Bunsen, qu'elle lui est naturelle, et que ce n'est point par un tour d'éclectisme qu'il est arrivé à confondre les jouissances de la science et les aspirations de la foi. C'est là son originalité. Rien de plus facile et de plus ordinaire que de consommer la paix entre ces deux grandes forces, en leur imposant des concessions hypocrites, c'est-à-dire en les abaissant, en les diminuant toutes les deux. Il n'y a pas trace de cela chez M. Bunsen. Il laisse la science entière et la foi entière, ou plutôt il les met l'une dans l'autre. Sa foi habite le temple de la science; l'éducation de son enfance, cette lecture pieuse de la Bible en grec et en hébreu, voilà l'image de sa vie. Il s'est abreuvé de science sans que jamais le doute ait effleuré son esprit.

Il faut s'entendre cependant, et voir les choses de plus près. Nous avons dit que M. Bunsen n'imposait de concessions ni à la science ni à

la foi; cela est rigoureusement vrai, et c'est l'honneur et le bonheur de sa manière de voir. Mais de quelle foi s'agit-il? De sa foi individuelle, qui, pour être sincèrement et profondément chrétienne, n'est cependant, du moins nous semble-t-il ainsi, celle d'aucune des communions existantes. Le catholicisme ne peut entrer ici en compte, puisque l'auteur est protestant; mais du protestantisme lui-même M. Bunsen ne retient que deux choses, la Bible et le libre examen. Quant aux symboles par lesquels les diverses communions issues de la réforme ont essayé de formuler leurs croyances, il n'y attache aucune valeur. La chute et la rédemption n'ont pas pour lui la même signification que pour les diverses églises chrétiennes. La chute — et nous reconnaissons ici l'interprétation des dogmes qui a eu cours dans les écoles de Schelling et de Hegel — la chute est identique à la création même, c'est-à-dire à la séparation de Dieu et de l'homme, de l'infini et du fini : « L'arbre de » la science du bien et du mal, et l'arbre de vie, ne se trouvaient pas » plus dans le paradis terrestre qu'ils ne se trouvent maintenant sur la » terre. Ils ont leur racine dans l'éternité, dans la pensée créatrice de » Dieu. L'homme est pur dans la pensée divine.... La chute en elle-» même appartient au monde de l'idée, et non à l'existence historique » de l'homme sur la terre, mais elle se réalise comme fait en chaque » homme. La chute d'Adam est le fait personnel de chaque individu, » depuis le commencement de l'histoire jusqu'à nos jours; la défaite du » mal en nous est aussi le fait personnel de l'individu, mais l'un pro-» cède du Moi humain, l'autre de ce qui est divin en lui[1]. » La rédemption n'est donc pas plus que la chute un fait isolé; elle est le retour de l'homme vers Dieu, du fini vers l'infini; son objet est le développement du divin dans l'homme et l'établissement du royaume de Dieu sur la terre. C'est à la constitution de ce royaume que l'humanité a tendu dès le principe; mais c'est dans la conscience religieuse des Hébreux que cette tendance s'est manifestée plus spécialement, jusqu'à ce qu'elle atteignît son but dans la personne du Christ, autour duquel gravite toute l'histoire du genre humain. De là la haute valeur non-seulement du Nouveau Testament, mais aussi de l'Ancien. M. Bunsen les considère comme des formations organiques de l'esprit, à tel point qu'il ne souffre même pas qu'on dérange l'ordre traditionnel des livres. Mais laissons-le parler de nouveau : « La glorification de Dieu, la manifestation de l'Éternel dans le » développement des phénomènes transitoires qui ont en lui seul la

[1] Commentaire de la Genèse, page 10.

» substance et l'être, voilà, d'après l'enseignement de la Bible, le but » des sentiers divins dans la nature et dans l'histoire. La nature est le » miroir inconscient de cette pensée de l'éternel amour. Dans l'homme » seul, but et fin de la création, ressort l'image de la Divinité, à l'état » d'esprit ayant conscience de lui-même; par lui, la conscience de Dieu » remplace l'existence inconsciente. Cette conscience de Dieu est, avant » tout, ce que dit le Verbe : la conscience de l'ordre divin des choses, » et de la place qui s'y trouve assignée à l'homme. Elle est, pour par- » ler avec la Bible, la science du royaume de Dieu sur la terre. De ce » pressentiment inné à l'homme et du désir qui en découle pour lui de » vivre et d'agir dans le royaume de Dieu, se développe avec nécessité, » par le retour de l'homme sur lui-même et sur la réalité qui l'entoure, » le besoin de la rédemption. La créature se retourne vers son origine, » et l'homme se sent aussi bien séparé de Dieu par le péché qu'uni à » lui par la conscience de l'éternel amour. Et ce qui caractérise la con- » science que la Bible a de Dieu, c'est qu'elle la base sur la foi au » royaume de Dieu, et qu'elle le suppose, nonobstant la conscience du » péché. Le royaume de Dieu sur la terre est donc en même temps » l'institution divine pour la rédemption de l'esprit. Ce royaume appa- » raît dans le christianisme comme un éternel dessein de Dieu; il est ce » qui se réalise et se réalisera de plus en plus jusqu'à l'avénement défi- » nitif de l'humanité, c'est-à-dire jusqu'à la complète glorification de » Dieu. C'est pourquoi il est appelé la création continue de Dieu, qui » est esprit, et de l'esprit, qui est vérité. En Christ, cette pensée de la » création est devenue personne, et le divin, nature. Nous le connais- » sons par l'Évangile, et c'est pour cela que l'Évangile est le point cen- » tral de la Bible, comme la pensée divine devenue personne en Christ » est le point central de la création. Le royaume de Dieu en Christ, et » par l'esprit du Christ dans la commune chrétienne, voilà l'unité et la » sanction des documents divins de notre foi[1]. » Dans cette manière d'envisager les dogmes fondamentaux, la chute, l'incarnation, la rédemption, on ne retrouve ni la théorie de la satisfaction de saint Anselme, ni la prédestination de Calvin, ni aucune des formes que les Églises chrétiennes ont données à ces matières principales de la foi. On reconnaît bien plutôt, comme nous l'avons dit, ou du moins on croit reconnaître les conceptions du panthéisme idéaliste, telles qu'elles ont été formulées par Schelling, et surtout par Hegel.

M. Bunsen dit encore qu'il ne faut pas placer la Bible en dehors, mais

[1] Préface, pages 1 et 2.

au milieu de l'histoire. Cela signifie que, pour lui, elle n'est pas, pour ainsi dire, tombée du ciel; elle est bien par excellence l'œuvre de l'esprit, et de l'esprit divin, mais ce n'est pas du dehors au dedans, comme dans les théories traditionnelles de l'inspiration, c'est, au contraire, du dedans au dehors, ce n'est pas *sur* l'homme, c'est *par* l'homme que cette action spirituelle s'est produite. L'histoire sainte et la Bible qui la raconte sont les manifestations de Dieu; mais si l'ancienne orthodoxie, et si de même plus tard les réformateurs distinguèrent avec soin l'esprit qui dictait de l'écrivain qui rédigeait, faisant de l'un l'instrument, la harpe, comme ont dit quelques-uns, ou, comme ont dit les autres, la main et la bouche de l'autre, M. Bunsen réunit les deux facteurs, et considère comme l'esprit divin l'esprit même de l'écrivain. Nous hasarderons ici quelques observations, en nous plaçant au point de vue de l'auteur. On ne comprend pas aisément, ce semble, l'importance capitale qu'il attache à l'authenticité des livres sacrés, c'est-à-dire, en dernière analyse, au nom parfois douteux des écrivains qui les ont composés. Cette question ne devrait être, dans sa manière de voir, qu'un simple point de curiosité historique. C'est son droit de savant et de critique de rejeter les conclusions de l'école de Tubingue, s'il ne les trouve pas fondées; mais sa foi, telle qu'il la formule, est au-dessus des éventualités de l'examen. Il y a en effet deux manières de croire : un enseignement peut s'imposer ou par l'autorité de celui qui enseigne, ou par la valeur de la chose enseignée. C'est la deuxième manière qui est celle de M. Bunsen; ce n'est évidemment pas sur l'autorité des noms qu'il a foi dans la Bible; il y a foi parce qu'il y trouve ce qu'il cherche, la pleine satisfaction de ses aspirations morales et intellectuelles, et toute la substance de sa vie spirituelle. Qu'importe, à ce point de vue, que l'Évangile attribué par la tradition, et contesté dans ces derniers temps par la critique à saint Jean, soit de cet apôtre ou d'un autre penseur chrétien, et ait été rédigé cinquante ans plus tôt ou plus tard, car c'est à peu près à cela que se réduit toute la question? L'essentiel pour M. Bunsen, c'est que l'incarnation du Verbe, de la pensée divine, y soit clairement formulée. Mais cette idée de l'incarnation, clef de voûte de toute sa doctrine philosophique et religieuse, s'impose à son esprit par une nécessité supérieure même au témoignage de saint Jean. Ce n'est pas parce qu'un apôtre l'a formulée qu'il y croit; c'est, au contraire, parce qu'elle est, pour lui, la vérité suprême, qu'il veut en reporter l'honneur à celui des disciples que Jésus préférait. Pourquoi d'ailleurs, et ici nous restons toujours au point de vue de l'auteur, si le Saint-Esprit n'est

autre chose que l'esprit humain s'élevant à Dieu et retournant vers lui, et si cet esprit, comme le dit formellement M. Bunsen, a toujours été présent dans la commune chrétienne, si l'histoire tout entière n'est, pour ainsi dire, qu'une révélation progressive, pourquoi marquer une séparation si nette entre le premier siècle de l'ère chrétienne et l'époque suivante? Et puisque, si le quatrième Évangile appartient à saint Jean, il ne s'en place pas moins tout à fait dans les dernières années du premier siècle, pourquoi ne pas admettre que la révélation proprement dite, la constitution des éléments de la foi chrétienne, a pu se prolonger jusque dans le deuxième siècle? C'est là l'hypothèse de l'école de Tubingue. On comprend aussi difficilement, dès que l'inspiration a cessé d'être un ministère spécial, exercé d'en haut sur des instruments élus et choisis, qu'elle soit nécessairement circonscrite dans le cercle du canon. M. Bunsen admet les apocryphes de l'Ancien Testament, mais en les maintenant à leur rang secondaire, et en leur attribuant une bien moindre valeur qu'aux livres sacrés des Juifs; et ici déjà se présente l'objection de Spinoza, que le livre de la Sapience, par exemple, est bien plus édifiant que celui des Chroniques. Il rejette absolument les apocryphes appartenant aux origines du christianisme. Tout le monde sait qu'indépendamment des Évangiles, des Épîtres et de l'Apocalypse, qui composent le Nouveau Testament, il y a eu d'autres Évangiles, d'autres Épîtres et d'autres Apocalypses, qui, après avoir joui dans certains centres chrétiens d'une autorité semblable à celle des écrits canoniques, ont ensuite été exclus par la tradition commune de l'Église. M. Bunsen ne leur concède aucune valeur; ils ne représentent aucune face de la conscience chrétienne primitive; le canon que nous possédons s'est formé naturellement et progressivement « comme un tout organique », et tout ce qu'il exclut ne signifie absolument rien. Cette conception paraît trop rigide. Les écrits apocryphes participent évidemment de la nature des écrits canoniques; ils sont les produits du même sol, du même temps, du même travail d'idées, et leur nombre et leur variété sont précisément le meilleur indice de cette surabondance de vie qui caractérise toutes les grandes époques de l'esprit, et qui devait nécessairement se produire à la naissance du christianisme. Plus tard, quand la création se fut ralentie, le canon que nous connaissons fut le résultat d'un travail éclectique, comme l'ancienne Église catholique elle-même se fonda par un compromis entre les principales tendances chrétiennes, et par l'exclusion des sectes excessives. M. Bunsen a raison de ne pas comprendre les apocryphes dans son travail, puisqu'il ne veut donner que la traduc-

tion de la Bible, mais il va trop loin en les annulant complétement; ils ont leur légitimité et leur raison d'être; ils sont aussi indispensables que les écrits canoniques pour l'étude du christianisme primitif; ils contiennent une partie de la tradition, et ils se sont fait leur place dans tous les travaux qui ont été publiés sur cette matière.

Il nous reste à dire un mot de la règle que M. Bunsen applique à l'interprétation de la Bible : « L'interprétation de l'Écriture sainte », fait observer M. Strauss dans sa *Dogmatique*, « se confondrait, quant à » ses règles et à son histoire, avec l'herméneutique ordinaire, sans » une circonstance toute particulière. L'interprétation vulgaire cherche » à pénétrer un sens qu'elle ignore; l'exégèse ecclésiastique connaît » d'avance ce qu'elle doit trouver; elle sait qu'elle s'occupe d'un livre » inspiré, dans lequel elle ne peut rien découvrir que de vrai et de » digne de Dieu. A la différence de l'interprétation ordinaire, qui ne » juge un écrivain qu'après l'avoir compris et expliqué, elle a son » jugement tout prêt avant l'explication, sinon sur le détail, au moins » sur l'ensemble et la portée de ce qu'elle doit expliquer. » Quelques pères de l'Église ont posé, il est vrai, en principe, que c'est la Bible qui doit donner son sens à l'interprète, et non l'interprète qui doit imposer le sien à la Bible. Mais cette maxime n'a jamais été conciliable avec la théorie de l'inspiration littérale. Dès que le Saint-Esprit a non-seulement inspiré, mais véritablement dicté tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, la conséquence est qu'il ne peut se trouver dans aucun de ces livres un seul verset indigne d'un tel auteur. Aussi proclama-t-on de bonne heure que tout passage quelconque devait contenir un sens édifiant : si l'interprète ne le trouvait pas, c'est qu'il était un ignorant. Saint Augustin le dit formellement, d'autres l'avaient dit avant lui, les Juifs avant les chrétiens. De là l'interprétation allégorique, poussée fort loin par les Juifs d'Alexandrie, et que les exégètes chrétiens leur empruntèrent. On en trouve déjà des exemples chez saint Paul. Il y a dans le Pentateuque une loi qui défend de museler les bœufs pendant qu'ils foulent le grain; saint Paul trouve cette loi indigne de la majesté divine, et il suppose que les bœufs qu'on ne doit pas museler sont le type prophétique des apôtres et des docteurs chrétiens [1]. Toute l'exégèse d'Origène roule sur l'allégorie.

[1] « Il est écrit dans la loi de Moïse : Tu n'emmusèleras pas le bœuf qui foule le grain. *Or, Dieu a-t-il soin des bœufs? et n'est-ce pas entièrement pour nous qu'il a dit ces choses?* Certes, elles sont écrites pour nous; car celui qui laboure doit labourer avec espérance, et celui qui foule le blé, avec espérance d'en être participant. Si nous vous avons remis des biens spirituels, est-ce une grande chose que nous recueillions de vos biens charnels! » (I Corinthiens, ch. IX, ℣ 9, 10 et 11.)

Les esprits qu'effrayait l'arbitraire de ce mode d'interprétation, eurent recours à un moyen non moins violent : l'altération des passages non édifiants. Les pélagiens soutinrent que l'Écriture ne devait rien contenir de contraire à la raison. Plus tard, on dit dans l'Église catholique que la Bible ne pouvait être interprétée que par son auteur, c'est-à-dire par le Saint-Esprit, ayant pour organe les conciles. Luther maintint le principe de l'interprétation de la Bible par le Saint-Esprit, qui devint naturellement, chez lui, celui de la Bible par elle-même, et par l'illumination intérieure du Saint-Esprit[1].

M. Bunsen veut donner, « à la place des interprétations dogmatiques » et préconçues, une interprétation exacte, et expliquer la Bible par » elle-même et du centre de son unité. » Nous savons quel est ce centre : c'est l'incarnation du Verbe, fait principal de l'histoire du genre humain, vers lequel gravite incessamment le monde de l'Ancien Testament, et duquel découle toute la vie religieuse du monde moderne. C'est l'incarnation du Verbe qui donne la clef de l'Écriture, et tout dans la Bible doit converger vers ce point unique. N'est-ce pas là une idée préconçue? Il le semble du moins, et M. Bunsen en convient lui-même, quand il dit ailleurs qu'il a réuni l'interprétation dogmatique et l'interprétation historique. Il aurait du reste tort de s'en défendre, car il est évident dès le principe qu'il n'entreprend pas un travail purement littéraire ou critique. Il traduit la Bible, parce qu'il y voit le livre par excellence, l'instrument du salut des hommes; il la trouve telle précisément parce que, d'après lui, elle repose tout entière sur l'idée de l'incarnation, et il n'en voudrait pas retrancher une ligne, parce qu'il la considère comme un tout organique dont cette idée est le centre ou le noyau. Aussi ne sommes-nous pas surpris de rencontrer le Verbe dès les premiers versets de la Genèse. Entre ces paroles : « Au commencement..... Dieu dit que la lumière soit, » et

[1] Ce n'est pas ici le lieu de faire l'historique complet des divers systèmes d'interprétation. Nous dirons seulement que les diverses communes protestantes ne tardèrent pas à se rapprocher du système catholique, en revendiquant une autorité obligatoire pour l'interprétation contenue dans leurs symboles respectifs, mais que cette règle, contraire au principe du protestantisme, ne put se maintenir. Les sociniens et les arminiens ressuscitèrent le principe des pélagiens, d'où naquit le fameux système de l'*accommodation* : si les écrivains sacrés choquent parfois nos idées, dit-on, c'est qu'ils ont été obligés, pour se faire comprendre, de s'*accommoder* aux préjugés de leurs contemporains et de leurs auditeurs; ils n'ont pas dit les choses comme ils eussent voulu les dire, mais comme les circonstances leur commandaient de les dire. Cette théorie elle-même, dont on trouve encore des traces jusque dans Schleiermacher, est aujourd'hui abandonnée, et le système qui domine est l'interprétation purement historique.

le début de l'Évangile de saint Jean : « Au commencement était le Verbe, » M. Bunsen trouve qu'il y a un parallélisme complet, et il identifie le Verbe avec cette première parole de Dieu, et le rattache à cette première révélation sur l'origine des choses[1]. L'interprétation purement historique ne remonte pas aussi haut pour trouver l'origine de cette conception, qui joue un si grand rôle dans le quatrième Évangile; elle soutient que la littérature classique et la religion des Hébreux n'offrent aucune trace du Verbe, et qu'on n'en voit poindre les commencements que dans les parties récentes de l'Ancien Testament, et surtout dans les apocryphes. C'est dans les Proverbes que la sagesse de Dieu apparaît pour la première fois comme une personne distincte, mais ce n'est encore qu'une création de l'imagination de l'écrivain. Dans Sirach, elle a déjà quelque chose de plus concret et de plus vivant. Là, elle entre dans le conseil divin, se vante d'avoir existé avant le temps, dès le principe, d'*être sortie de la bouche de Dieu;* elle pénètre et gouverne toute la création, mais elle a particulièrement son siége chez le peuple d'Israël, et elle est en quelque sorte incarnée dans sa loi. Dans la Sapience enfin, elle siége à côté du trône de Dieu, est initiée à ses secrets, était présente à la création du monde, ou plutôt c'est elle-même qui a été la grande artiste. Chez Philon ensuite, nous trouvons ces conceptions du judaïsme postérieur combinées avec le platonisme alexandrin. Là le Verbe est le premier-né de Dieu, son intermédiaire entre lui et le reste de la création, son image, d'après laquelle il a créé le monde et surtout l'homme; il est le gouvernail à l'aide duquel Dieu gouverne le monde, la loi divine qui retient ensemble toutes les parties de l'univers physique et moral, le principe de la sagesse et de la vertu dans le genre humain, la manne céleste que Dieu fait pleuvoir sur tous les esprits, le messager de la révélation divine vers le peuple élu. Comme principe de l'humain en Dieu et du divin en l'homme, il est le médiateur entre les deux et l'avocat des hommes auprès de Dieu. Philon l'appelle aussi quelquefois Dieu, non pas le Dieu par excellence, mais *un* Dieu, ou bien aussi le deuxième Dieu. Voilà le développement que l'idée du Verbe avait reçu avant le quatrième Évangile. Quand elle fut devenue populaire, une exégèse subtile a pu y rattacher les paroles de la Genèse et quelques autres passages de l'Ancien Testament, mais le Verbe est de la spéculation philosophique, et rien n'est plus étranger à la spéculation que les fragments antiques dont se compose le premier livre du Pentateuque.

[1] N'omettons pas de dire que M. Bunsen soutient par de bonnes raisons que la création *ex nihilo* ne résulte pas du tout nécessairement du premier chapitre de la Genèse.

On le voit, il y a plus d'un point sur lequel nous sommes en dissentiment avec M. Bunsen; nous ne pouvons notamment saisir dans la Bible l'unité qu'il nous y veut montrer. Mais nos réserves ne nous empêcheront pas de suivre avec le plus vif intérêt une œuvre digne de tout encouragement, et par le zèle vigoureux qu'elle atteste, et par le but qu'elle poursuit et par les services réels qu'elle rendra. Les travaux préliminaires qui remplissent la moitié du premier volume et les travaux critiques qui formeront la dernière partie de l'ouvrage en feront une véritable encyclopédie biblique, dont nous aurons sans doute occasion de parler encore plus d'une fois. Et c'est, malgré les dissidences que nous avons accusées, toujours avec plaisir que nous reviendrons à M. Bunsen. Même quand on n'est pas de son avis, on sent, en le lisant, la saine influence d'une conviction forte et sincère, et son commerce est profitable même pour ceux qui ne peuvent se convertir à sa foi. C'est toujours un noble et fortifiant spectacle que celui d'une vie dévouée tout entière à une idée, surtout quand c'est, comme ici, une idée d'affranchissement et d'affermissement moral. M. Bunsen, traducteur de la Bible, est toujours l'auteur des *Signes du temps;* c'est le même but qu'il veut poursuivre avec des moyens plus puissants. En propageant sa foi, c'est la liberté morale, le progrès, l'humanité qu'il veut servir. C'est assez pour qu'on applaudisse à ses efforts. Qu'un grand mouvement puisse être produit au dix-neuvième siècle, même en Allemagne, par une œuvre de ce genre, c'est là sans doute une autre question, que l'expérience seule peut décider.

A. Nefftzer.

SCÈNES ET TABLEAUX.

POÉSIES TRADUITES DE L'ALLEMAND.

I.

LA FILLE DE L'HOTESSE.

Trois sveltes jeunes gens, ayant passé le Rhin,
Dans une hôtellerie entrèrent en chemin :

« Dame hôtesse, avez-vous de bon vin qui pétille
Et de la bière fraîche? — Où donc est votre fille? »

« A ma bière, à mon vin, chacun fait bon accueil....
Ma pauvre fille est là, couchée en son cercueil! »

Pénétrant, à ces mots, jusqu'au fond de l'auberge,
Ils virent le linceul où reposait la vierge.

Le premier souleva le voile, et tristement
Se prit à contempler ce corps jeune et charmant :

« Si tu n'avais quitté notre sombre demeure,
Je t'aimerais, bel ange, à compter de cette heure! »

Le second recouvrit le corps, se retira,
Et, se cachant la tête en ses mains, il pleura :

« O toi que j'appelais ma douce fiancée!
Je t'aimai si longtemps!... et te voilà glacée! »

Le troisième écarta le drap, quand vint son tour,
Et donnant à la morte un long baiser d'amour :

« Je t'ai toujours aimée, en ce moment je t'aime,
Et dans l'éternité je t'aimerai de même! »

UHLAND.

II.

LES DEUX SOEURS.

J'ai vu (mon âme encore en est toute charmée)
Deux filles aux doux yeux, d'un visage pareil;
C'était sur la colline, à cette heure sacrée
Qui n'est plus le tumulte et n'est pas le sommeil.

L'une étendait le bras, désignant la vallée,
Le torrent et les monts baignés d'un flot vermeil;
L'autre, afin de mieux voir, avait la main posée
Au-dessus de ses yeux que blessait le soleil.

Admirant ces deux sœurs si divinement belles :
Que ne puis-je, pensai-je, au lieu de l'une d'elles
Être assis près de l'autre et l'aimer à loisir?

Mais bientôt, dominé par leur calme suprême,
Je chassai ce désir et me dis en moi-même :
Non, ce serait péché que de les désunir!

UHLAND.

III.

LE SPHINX.

O vieille forêt enchantée,
Te voilà!... Le tilleul fleurit...
Quel parfum!... La lune argentée
Verse le charme en mon esprit.

J'allais... une chanson touchante,
Comme j'allais, montait au ciel.
Ah! c'est le rossignol! Il chante
L'amour, ses peines et son miel.

Il chante l'amour et ses peines,
Les pleurs dans le rire achevés,
Bonheurs amers, douleurs sereines!...
Les vieux rêves se sont levés!

J'allais, et vis dans la clairière,
Comme j'allais, un grand manoir :
C'était comme un songe de pierre
Surgissant dans le bleu du soir.

Tout était clos, et la tristesse
Régnait des fossés aux créneaux;
On eût dit qu'en la forteresse
La mort avait ses arsenaux.

Un sphinx gardait cette retraite :
Fait pour étonner les plus forts,
De femme il avait gorge et tête,
Mais de lion le bas du corps.

Quelle femme!... Un désir farouche
Éclatait dans son regard blanc;
Il courait sur sa froide bouche
Comme un sourire étincelant.

Séduit par cette étrange image,
Et le cœur plein d'un doux émoi,
Je baisai le charmant visage,
Mais dès lors c'en fut fait de moi!

Car le marbre se mit à vivre,
A soupirer! Pour s'apaiser,
Le sphinx ardent, haletant, ivre,
Buvait le feu de mon baiser!

Il buvait toute mon haleine!
Enfin, râlant de volupté,
Il m'embrassa, broyant sans peine
Mon corps sous sa griffe arrêté.

Cher tourment! aimable martyre!
Joie immense! immense douleur!
Tandis que la griffe déchire,
Le baiser donne le bonheur!

Le rossignol chantait : « Cruelle!
Femme et monstre! amour! ah! pourquoi
Mêles-tu la douleur mortelle
A tes ravissements, dis-moi?

« Beau sphinx, de cette énigme sombre
Dis-moi le mot, car je suis las,
Car depuis des siècles sans nombre
Je cherche et je ne trouve pas! »

HEINE.

IV.

LE BAISER.

« Chère, n'aurai-je pas, après ce long voyage,
Le baiser refusé quand je vous dis adieu? »
Alors elle pencha vers moi son doux visage,
Et sa bouche imprima sur ma bouche un aveu.

Un myrte fleurissait à côté du prie-Dieu;
Elle en cueillit un brin, et m'en faisant hommage :
« Que cette fleur d'amour vous soit, dit-elle, un gage
De mon amour pour vous, en tout temps, en tout lieu! »

Ces beaux jours ne sont plus, la branche est desséchée,
Et ma pauvre maîtresse en sa tombe couchée;
Mais sur ma lèvre, hélas! le baiser brûle encor!

Et bien souvent je vais, la nuit, verser des larmes
A l'endroit où je vis, ô moment plein de charmes!
Pour la première fois cet ange aux cheveux d'or!

HEINE.

V.

LE COEUR ET L'ÉCORCE.

(Tablettes d'un voyageur.)

Un pauvre cabaret : pour enseigne une branche;
Il faut mourir de soif pour en passer le seuil...
On y trouve pourtant bon gîte et nappe blanche,
Vin généreux et doux accueil. —

Un vilain pot de grès au bord de la fenêtre,
Mais dans ce pot grossier un hortensia bleu. —
Un gros homme au comptoir jurant comme un vieux reître,
Mais au fond brebis du bon Dieu. —

Une église vulgaire, à demi ruinée;
Dans cette église, où règne un saint recueillement,
De braves laboureurs finissant leur journée
En s'agenouillant humblement. —

Maigrement attelé d'une rosse poussive,
Un affreux berlingot, débris des anciens jours:
Mais dans cette voiture une vierge pensive
Et belle comme les Amours. —

Un antre menaçant, hérissé de fougères,
D'où s'échappe un ruisseau, pleurs charmants du granit.
Un lugubre donjon qui cache entre deux pierres
Un mystère adorable, un nid! —

Un piéton basané que le cavalier raille
(Moi-même), tout poudreux, couchant sur les chemins,
Portant la blouse grise et le chapeau de paille,
Et faisant peur aux philistins;

Mais dont le cœur contient les fleurs de la jeunesse,
Un avril admirable et son ciel de saphir,
L'amour de son pays, le nom de sa maîtresse,
L'enthousiasme et le désir! —

Non, l'on ne peut juger le cœur sur l'enveloppe,
Qu'il s'agisse de fruits, de rois ou de bergers;
Et si vous en doutez, ergoteurs de l'Europe,
Cassez des noix, ou voyagez!

GRÜN.

VI.

EN MER.

Au ciel pas un nuage!
Quelle sérénité!
Ce ciel bleu, c'est l'image
De la fidélité!

Verte, limpide et belle,
La mer parle, en ce jour,
De la paix éternelle.
Le soleil dit : Amour!

Notre svelte frégate
Glisse avec volupté;
Sa voile se dilate
Comme la liberté!

Paix, amour et constance,
Mer, soleil et ciel pur,
Vitesse, indépendance,
C'est assez, j'en suis sûr;

Et ton âme indécise
A trouvé le bonheur? —
Je voudrais que la brise
M'apportât une fleur!

GRÜN.

VII.

LES TROIS BOHÉMIENS.

J'ai vu trois bohémiens qui campaient dans la plaine.
C'était le soir. Je pus les contempler longtemps :
Dans l'ornière enfoncés, mes chevaux haletants
N'avançaient qu'à grand'peine.

L'un des trois compagnons, le front illuminé
Par les feux du couchant, jouait de la guitare,
Et chantait, d'une voix pénétrante et bizarre,
Un chant passionné!

Le deuxième fumait, regardant la fumée
Qui montait vers le ciel en légers tourbillons :
Il lui fallait bien peu pour aimer ses haillons...
Une pipe allumée!

Le troisième dormait d'un air calme et vainqueur;
Il avait suspendu sa cymbale à la branche
Où folâtrait la brise : un rêve en robe blanche
Lui passait sur le cœur.

Ils avaient des habits, ces fils de la Bohême,
Faits avec des morceaux de diverses couleurs,
Mais ils étaient joyeux, mais ils narguaient quand même
Le monde et ses douleurs!

Ils m'ont appris comment, lorsque la vie est grise,
On la force à briller, et la passe gaîment
En dormant, en fumant, en chantant, et comment
Trois fois on la méprise.

Je passai; mais de loin je me tournai souvent,
Afin de voir encor ces trois mâles figures,
Ces haillons éclatants, ces noires chevelures
Flottant au gré du vent.

Lenau.

VIII.

LES TROIS CAVALIERS.

Trois braves cavaliers, la bataille perdue,
Chevauchaient lentement sur une route ardue.

Tous trois étaient blessés, tous trois frappés à mort,
Mais ils se soutenaient par un dernier effort.

Que de sang! les chevaux en étaient tout humides;
Il ruisselait à flots des selles et des brides.

Mais les nobles coursiers allaient se ramassant,
Pour ne pas activer l'horrible flux de sang.

Ils s'appuyaient l'un l'autre, et leurs maîtres de même...
Et c'était un tableau d'une grandeur suprême.

Les pauvres cavaliers, mornes, découragés,
Songeaient qu'ils dormiraient dans les champs étrangers :

« J'aimais, soupirait l'un, ma douce fiancée;
Je ne la verrai plus : oh! la triste pensée! »

Le deuxième : « J'aimais le toit de mes aïeux!
Je ne le verrai plus, ce toit cher à mes yeux! »

Le troisième : « J'aimais les fleurs et la verdure!
Je ne la verrai plus, cette belle nature! »

Mais trois vautours à jeun suivaient les trois soldats,
Et s'arrangeaient entre eux pour le sanglant repas :

« Partageons! disait l'un, mangeons chacun le nôtre!
Tu prendras celui-ci, toi celui-là, moi l'autre! »

LENAU.

PAUL VRIGNAULT.

BULLETIN CRITIQUE.

Der Vesuv und die Umgebung von Neapel, eine Monographie von J. Roth. Berlin, Wilhelm Hertz, 1857. (*Le Vésuve et les environs de Naples*, monographie par J. Roth.)

L'auteur, ayant séjourné à Naples en 1844, en 1850 et dans l'hiver de 1855 à 1856, s'était livré chaque fois avec le plus vif intérêt à l'étude du Vésuve. Dépourvu lui-même de guide dans ses recherches, il conçut l'idée de réunir dans un ouvrage tous les documents publiés sur cet intéressant volcan, le plus connu et le plus abordable de tous.

Le Vésuve fait partie d'une chaîne volcanique qui commence au mont Amiata, sur les frontières des États de l'Église et de la Toscane. Un seul point de cette chaîne est encore en activité, c'est le Vésuve. Vue de la mer, cette montagne se compose de deux parties : le cratère, de forme conique, et la *Somma*, qui l'entoure comme une circonvallation du côté du nord. Le point le plus élevé de la Somma est à 1114 mètres au-dessus de la mer; celui du cratère varie, comme nous le verrons, après chaque éruption; le vaste fossé qui sépare le cratère de la Somma se nomme l'*Atrio del cavallo*.

Après une introduction sur les phénomènes volcaniques en général, l'auteur passe à l'histoire des éruptions du Vésuve. Pour celles antérieures à 1750, il traduit l'ouvrage du savant minéralogiste M. Scacchi, intitulé *Istoria delle eruzioni del Vesuvio accompagnata dalla bibliografia delle opere scritte su questo vulcano*. 1847.

Les auteurs grecs et latins qui ont écrit avant la venue de Jésus-Christ, Diodore de Sicile, Vitruve, Pollion, Strabon, ne parlent pas du Vésuve comme d'un volcan en activité, mais seulement comme d'une montagne jadis ignivome ou portant la trace de l'action du feu. A cette époque le cratère n'existait pas. C'est la Somma qui portait alors le nom de Vésuve. Cela résulte clairement du récit de Plutarque lorsqu'il décrit la fuite des esclaves révoltés sous la conduite de Spartacus. Assiégés au sommet de la Somma, où ils s'étaient réfugiés, ils descendent à l'aide d'échelles faites avec des vignes sauvages. Plutarque désigne dans ce récit la Somma sous le nom de Vésuve. La première éruption est celle de l'année 79 après Jésus-Christ, décrite par Pline le Jeune dans deux lettres à Tacite. La mort de Pline l'Ancien, étouffé par les vapeurs sulfureuses sur le rivage de Stabiæ, où s'élève aujourd'hui la charmante ville de Castellamare, a popularisé le souvenir

de cette éruption. Les villes de Pompéi, de Stabiæ et d'Herculanum furent enfouies, les deux premières sous des cendres, la troisième sous le tuf. C'est l'éruption de l'an 79 qui créa le cratère du Vésuve; Dion Cassius en donne une description très-exacte dans son soixante-sixième livre. L'activité du Vésuve ne se ralentit pas depuis cette première éruption; il existe des indications de celles de 204, 472, 512, 685, 993, 1036, 1139 et 1500. Le seizième siècle fut une période de tranquillité, car nous avons le témoignage de deux voyageurs qui visitèrent le cratère en 1612 et 1619, et trouvèrent l'extérieur couvert de chênes blancs, de chênes verts, d'érables et autres arbres, comme l'est actuellement le cratère du Monte-Nuovo, près de Pouzzolles. Mais le 16 décembre 1631 le volcan s'ouvrit du côté méridional, au-dessus de l'*Atrio del cavallo*, et vomit des pierres brûlantes, de la fumée et des cendres qui, transportées par le vent, allèrent tomber dans la Basilicate et jusque dans les environs de Tarente. Les villages de Nola, Palma, Lauro, Ottajano, situés à l'est du Vésuve, furent incendiés par la chute des pierres. Des secousses de tremblement de terre ébranlaient le sol. Ces phénomènes se prolongèrent avec une égale violence jusqu'au 18 décembre, et se terminèrent par une coulée de lave qui alla s'éteindre dans la mer, près de Portici, après avoir brûlé et renversé les maisons et les arbres sur son passage. Trois mille personnes perdirent la vie, atteintes par le courant. Non-seulement le volcan vomit des torrents de lave, mais encore des torrents d'eau saumâtre charriant des coquilles marines, des algues, des poissons. On a souvent mis en doute la possibilité de ce fait; mais M. Roth l'admet sans peine, car les entrailles du Vésuve doivent communiquer avec la mer, puisque la projection des cendres et des pierres est toujours l'effet de la vapeur d'eau qui se forme dans le volcan; cette eau provient vraisemblablement de la mer voisine. Après l'éruption, on vit que le cratère s'était abaissé de 150 mètres environ. A la suite de deux éruptions insignifiantes, en 1632 et en 1638, le Vésuve se reposa pendant vingt-deux ans; mais les années 1660, 1680, 1682, 1685, 1689, sont encore signalées par des éruptions assez fortes; celle de 1694 donna lieu à deux courants de lave, dont l'un ne s'arrêta qu'à un mille environ de la mer. Après un intervalle de deux ans, l'activité volcanique se réveilla, et ne cessa pas pendant les années 1696, 1697 et 1698; elle continua pendant toute la première moitié du dix-huitième siècle; les éruptions se succédaient à des intervalles de trois à quatre ans. Celle de 1737, plus forte que les autres, fut observée par un physicien français, l'abbé Nollet. Le cratère s'était encore abaissé, sa hauteur n'atteignait pas celle de la Somma. Sa profondeur fut estimée à 700 mètres. En général, après les grandes éruptions, le cratère s'écroule, ou bien les matériaux meubles qui le composent sont lancés dans les airs. Les petites, au contraire, augmentent sa hauteur en ajoutant de nouveaux débris à ceux qui existent déjà.

A partir du milieu du dix-huitième siècle, les documents sur les éruptions du Vésuve deviennent plus nombreux et plus complets. Les observateurs se multiplient, et appliquent à l'étude de ces intéressants phénomènes les connaissances physiques, chimiques et géologiques que les progrès de ces trois sciences ont popularisées Des Italiens, le duc della Torre, de Bottis, Monticelli, Covelli, Donati, Pilla, Scacchi, Palmieri; deux Anglais, Hamilton et Auldjo; trois Allemands, de Buch, Hoffman et Abich; deux Français, d'Arthenay et Deville, forment une génération d'observateurs auxquels aucun phénomène n'échappe; ce sont les chroniqueurs du Vésuve. M. Roth fait connaître, d'après ces observa-

teurs, chacune des éruptions du volcan. Nous ne le suivrons pas dans ce récit intéressant pour les géologues et les physiciens, un peu uniforme par le retour des mêmes circonstances pour des lecteurs moins spéciaux. Mais nous allons donner, d'après l'auteur, un aperçu des différents phénomènes qui accompagnent les éruptions du Vésuve, dans l'espoir qu'elles frapperont tous les lecteurs de la *Revue*, car la grandeur et la magnificence du spectacle, les effets souvent désastreux des pluies de cendres et des coulées de lave, la cause mystérieuse de ces grandes convulsions, ont excité de tout temps la curiosité de tous les hommes qui pensent ou qui sentent.

Les grandes éruptions sont ordinairement précédées de secousses de tremblement de terre dans les environs de la montagne et de bruits souterrains. Les puits et les fontaines diminuent ou tarissent, l'eau devient saumâtre. Une colonne de fumée s'élève au-dessus de la montagne, et prend la forme, si l'air est calme, d'un immense pin parasol, celle d'un panache si le vent l'entraîne vers la mer ou l'intérieur des terres. Cette colonne, composée de cendres, de sable et de vapeur d'eau, est souvent si dense, qu'elle intercepte la lumière du soleil, et l'obscurité qui règne dans les rues de Naples ajoute encore à la terreur superstitieuse du peuple, prosterné devant les images de saint Janvier, protecteur spécial de la ville et modérateur des éruptions du Vésuve. A la colonne de fumée succèdent des explosions accompagnées de violentes détonations; l'eau vaporisée dans les profondeurs du cratère, pareil à un immense mortier, lance des cendres, de petites pierres, et aussi de gros blocs qui retombent en dedans ou en dehors de la bouche volcanique, et quelquefois sur les bases du Vésuve. M. Pilla, professeur de géologie à l'université de Pise, tué en 1848 dans la guerre de l'indépendance italienne, a observé, dans la nuit du 2 juin 1833, les phénomènes qui se passent alors à l'intérieur du cratère. Assis sur le bord du gouffre, malgré la grêle de pierres qui tombaient autour de lui, il constata les faits suivants. Les éruptions étaient précédées d'un tonnerre intérieur et d'un mouvement de trépidation du cône volcanique, la bouche (*bocca*) par laquelle les matières s'élançaient était incandescente à l'intérieur, et dans tout son pourtour composé de scories et de matières désagrégées. Tout à coup une masse de fumée s'élançait de l'ouverture comme de la gueule d'un canon; elle était suivie d'une colonne de gaz qui s'enflammait au contact de l'air, et pénétrait dans le nuage de fumée. Ce gaz ne brûlait qu'à la circonférence : le centre restait sombre comme la flamme d'une bougie. Cette flamme paraissait violette avec des alternances de rouge et de bleu céleste, l'éruption du gaz était accompagnée d'une violente détonation qui ébranlait tout le cône. Des scories et des pierres enflammées s'élançaient plus ou moins haut, et retombaient en général dans le cratère; après cette éruption, la flamme continuait de brûler et de lécher les bords de la bouche, comme une flamme d'alcool. Une forte odeur d'acide sulfhydrique remplissait le cratère, et la montre de M. Pilla se trouva noircie dans son gousset. Après avoir assisté à huit éruptions, séparées par des intervalles d'environ trois ou quatre minutes, le courageux observateur fut forcé de se retirer pour se soustraire à la pluie de pierres enflammées qui devenait de plus en plus dangereuse. Ce récit donne une excellente idée des éruptions en gerbe; elles sont suivies de celles des laves.

Les laves se composent de matières minérales que la haute température qui règne dans l'intérieur du volcan réduit à l'état de fusion, comme les minerais des hauts fourneaux. Après les phénomènes précurseurs des éruptions, cette lave se fait jour

soit en débordant au-dessus de la bouche même du cratère, soit en se faisant jour sur les parties latérales du volcan; ainsi, la lave de 1850 s'échappa au nord par la base du cône volcanique, celle de 1794 par plusieurs ouvertures au sud-ouest, sur les flancs de la montagne; celle de 1760, encore plus bas, sur le flanc méridional au-dessus de Torre dell' Annunciata. Ces laves coulent avec une vitesse variable, suivant leur nature et la pente sur laquelle elles descendent. Ainsi, la lave de 1766 ne parcourait que $0^m,03$ par minute à son extrémité inférieure, tandis que celle du 1er mai 1855 descendait avec une vitesse de 122 mètres par minute sur un pente de 36°. Dans un canal incliné de 25°, sa vitesse se réduisait à 67 mètres par minute. La masse de matière vomie par le volcan est souvent énorme : ainsi on estima à 17 millions de mètres cubes la lave écoulée pendant l'éruption de 1855, et la perte éprouvée par les propriétaires envahis à 178,000 francs. Mesurer la température des laves est chose fort difficile; on ne saurait l'estimer à moins de 1,200° centigrades. En effet, des pièces d'argent sont fondues; mais celles de cuivre ne le sont pas, non plus que le fer. Variable suivant la composition de la lave, la quantité de gaz et de vapeur d'eau qu'elle contient, la température diminue assez rapidement à partir du lieu d'éruption, car le courant ne tarde pas à se couvrir de scories solides qui nagent d'abord à la surface comme les glaçons des rivières qui commencent à charrier; bientôt ces scories se réunissent, s'agglutinent, et forment au-dessus de la lave une voûte solide, capable de supporter le poids d'un homme. En même temps, la partie de lave en contact avec la terre se solidifie également, de façon que la lave liquide continue à couler dans un canal qu'elle s'est elle-même formé. La nuit, on la voit briller à travers les fentes de la croûte supérieure, et elle conserve longtemps sa haute température. Ainsi, en 1792, Breislak trouva la lave de 1787 encore chaude, et suivant le témoignage de Lyell, celle de 1822 n'avait pas perdu toute sa chaleur six ans après.

L'auteur consacre un long chapitre aux analyses chimiques des laves du Vésuve faites par les savants qui les ont examinées. On conçoit combien il est intéressant pour la géologie de connaître les substances qui viennent de profondeurs que l'homme n'atteindra jamais. Un grand nombre de minéraux n'ont été trouvés jusqu'ici que dans les laves volcaniques. Mais ces détails sont trop techniques pour que nous puissions les aborder dans cette *Revue*.

Un autre chapitre non moins intéressant est celui qui traite des changements survenus dans le cratère du Vésuve, depuis 1749 jusqu'en 1855. Nous avons dit déjà qu'il se métamorphosait après chaque éruption, tantôt il s'élève par l'addition de nouveaux matériaux, d'autres fois il s'écroule, renversé par les explosions ou miné par les courants de lave qui déchirent ses flancs pour se frayer un passage. De nouvelles bouches ignivomes se forment dans son intérieur ou sur ses côtés, de façon que son diamètre s'accroît ou se rétrécit. En un mot, le cratère n'est jamais le même après une grande éruption, et les vues du Vésuve que le dessin nous a transmises représentent chacune une montagne d'un aspect différent, depuis 1631 jusqu'à nos jours. L'auteur donne ces aspects dans une série de planches lithographiées.

Une partie de l'ouvrage qui nous paraît avoir été faite avec le plus de soin, c'est la partie bibliographique. M. Roth énumère dans leur langue originale les titres de tous les écrits, grands ou petits, même les articles de journaux, publiés sur le Vésuve depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Service inestimable rendu à

tous les savants ou les artistes qui voudront étudier le volcan sous un point de vue spécial.

En résumé, le livre de M. Roth est une excellente compilation de tout ce qui a été écrit sur le Vésuve; peut-être pourrait-on désirer que l'auteur eût mieux coordonné ses matériaux, qu'il eût résumé les relations des explorateurs du Vésuve, au lieu de les traduire les unes à la suite des autres; mais tel qu'il est, l'ouvrage rendra les plus grands services aux physiciens, aux géologues et aux minéralogistes; il servira de guide aux savants et même aux gens du monde qui visiteront le volcan avec le désir de connaître sa structure et les intéressants phénomènes dont il est le théâtre.

Ch. Martins.

Bibliotheca ægyptiaca (*Repertorium über die bis zum jahre* 1857, *in Bezug auf Ægypten, seine Geographie, Landeskunde, Naturgeschichte, Denkmäler, Sprache, Schrift, Religion, Mythologie, Geschichte, Kunst, Wissenschaft*, etc., *erschienenen Schriften, academischen Abhandlungen, und Aufsätze in wissenschaftlichen und anderen Zeitschriften, von* Dr Jolowicz. — Leipzig, Engelman, 1858, in-8° de viii-244 pages.

Sous ce titre, que nous avons transcrit tout entier, parce qu'il résume complétement l'objet et le contenu du volume, M. Jolowicz vient de faire pour l'Égypte ce qu'il serait à désirer qu'on fît pour toutes les nations et les pays du globe, ou tout au moins pour toutes les contrées d'un grand intérêt historique. De bonnes bibliographies spéciales sont le premier besoin des sciences qui reposent sur la connaissance des faits, des sciences historiques principalement et des sciences géographiques; et ce besoin devient d'autant plus grand que les études se développent davantage, que les recherches s'étendent, que les travaux de toute espèce se multiplient, et, par une conséquence naturelle, que les matériaux s'accumulent dans une proportion toujours croissante. Cependant, le nombre de ces bibliographies particulières est encore bien restreint, par la raison fort simple que les répertoires de ce genre, si utiles qu'ils puissent être pour tous les hommes d'étude, ne sauraient avoir un de ces débits rapides qui encouragent un éditeur. Il n'y a guère que l'Allemagne où le goût sérieux des bonnes et fortes études soit assez général pour qu'on y puisse publier de pareilles monographies. La *Bibliotheca sanscrita* de Gildemeister, le *Repertorium der akademischen Abhandlungen* de Koner, la *Bibliotheca geographica* d'Engelmann, et quelques autres ouvrages du même genre, auraient pu être composés en France, peut-être, mais à coup sûr ils n'auraient pu être imprimés, à moins que l'auteur lui-même n'en fît les frais et n'en abandonnât, selon la règle, le produit à un libraire.

La *Bibliothèque égyptienne* de M. Jolowicz, pour n'être qu'une compilation, — comme est nécessairement tout ouvrage de ce genre, — n'en atteste pas moins l'application laborieuse, l'étude constante et le soin consciencieux d'un savant rempli d'amour pour son sujet. Le plan suivi par M. Jolowicz dans la disposition de ses immenses matériaux n'est cependant pas, nous devons l'avouer, celui que nous aurions préféré. Il nous a toujours paru qu'un labeur de cette espèce pourrait acquérir un intérêt suivi et devenir un véritable *sommaire* de la science, si,

au lieu de l'ordre purement alphabétique, on rangeait les publications dans l'ordre même de leur apparition, et qu'au titre de chaque ouvrage on ajoutât non-seulement la rapide indication du contenu du livre, mais aussi l'appréciation de sa valeur scientifique, en signalant surtout ceux qui font époque dans l'histoire de la science ou dans la marche d'une étude. Le travail de l'auteur s'en augmentera sans doute, ainsi que sa responsabilité, mais nous croyons que c'est l'utilité d'une œuvre qu'il faut considérer, non la peine qu'elle aura coûté. Pour une monographie surtout, on a quelque droit d'être exigeant, car ces sortes d'ouvrages n'ont complétement atteint leur but que lorsqu'ils peuvent rendre tous les services qu'on attend d'eux. Il est certain qu'avec l'ordre chronologique on suit, en quelque sorte pas à pas, la marche graduelle et les phases de l'étude, et l'instruction qui ressort de cette méthode sera plus grande encore, si l'auteur a le soin de grouper sous chaque œuvre principale les travaux accessoires, mémoires, polémique, etc., dont elle aura pu être l'occasion. C'est ainsi qu'on peut élever un catalogue bibliographique à la hauteur d'une œuvre de science. De bonnes tables, tant méthodiques qu'alphabétiques, permettront toujours de présenter le sujet sous ses diverses faces, et rendront les recherches faciles.

M. Jolowicz était certainement en fonds pour suivre cette méthode s'il l'eût voulu. Ce n'est pas celle qu'il a choisie, et nous ne lui en faisons pas un reproche; car il peut se faire, après tout, que quelques personnes trouvent préférable l'ordre adopté par l'auteur. Il range sa matière sous douze chefs principaux: — Voyages et topographie; Histoire naturelle; Langue, inscriptions, hiéroglyphes et archéologie; Religion et mythologie; Astronomie et chronologie; Numismatique; Histoire; Agriculture; Architecture; Arts et sciences; Bibliothèque d'Alexandrie; Miscellanées; — et sous chacun de ces douze titres il inscrit les ouvrages qu'il y rapporte selon l'ordre alphabétique du nom des auteurs. Le nombre des numéros est de deux mille six cent soixante-quinze, non compris un certain nombre de numéros doubles, qui peuvent porter à deux mille sept cents le chiffre total des ouvrages qui composent la *Bibliothèque égyptienne*.

Ce chiffre est considérable, et cependant un éplucheur minutieux pourrait aisément signaler dans ce répertoire déjà si vaste un assez grand nombre d'omissions. Il est, par exemple, beaucoup de voyages qui, sans avoir l'Égypte pour but particulier, contiennent sur ce pays des parties plus ou moins étendues qu'il eût été bon de noter. M. Jolowicz a enregistré bon nombre de ces courses incidentes, mais pas toutes, à beaucoup près. Dans les omissions que nous avons remarquées, il en est de peu importantes, à la vérité; mais il en est aussi de regrettables et qui font véritablement lacune. Ainsi, nous trouvons bien, sous le n° 1951, les recherches de M. Letronne sur les fragments d'Héron d'Alexandrie, ouvrage publié en 1851, après la mort de l'auteur, par M. Vincent; mais nous avons cherché vainement l'*examen* de ce Mémoire posthume par M. Henry Martin, travail capital publié en 1854 dans la *Revue archéologique*, et qu'on ne doit pas séparer du Mémoire de M. Letronne, si l'on veut avoir une appréciation exacte de ces anciennes recherches de l'illustre archéologue. Par contre, nous aurions voulu voir indiqué, après le *Voyage à l'Oasis de Thèbes*, de M. Frédéric Cailliaud (n° 141), l'article de M. Letronne sur cet ouvrage dans le *Journal des savants* de 1822, et bien d'autres articles écrits par l'illustre critique sur tous les ouvrages importants qui, de son vivant, ont été publiés sur l'Égypte. La longue série d'articles donnés par M. Raoul Rochette au *Journal des savants* sur le grand

ouvrage de M. Bunsen, aussi bien que l'examen que M. de Rougé a fait du même ouvrage, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, ne sont pas moins nécessaires pour asseoir un jugement solide sur cette œuvre capitale que pour suivre l'histoire même de la science nouvelle qui a pour objet les antiquités de l'Égypte. Ce sont encore des omissions regrettables dans la *Bibliotheca ægyptiaca*. Nous en pourrions noter d'autres encore, qu'un dépouillement plus complet ou plus attentif d'un certain nombre de recueils scientifiques, tels que la *Revue archéologique*, le *Journal des savants*, les *Philosophical transactions*, l'*Ethnological journal*, l'*Asiatic journal*, les journaux asiatiques et géographiques de Bombay et de Calcutta, etc., aurait pu prévenir.

On pourrait bien aussi çà et là soumettre à l'auteur quelques observations sur l'attribution qu'il a faite de tel ou tel ouvrage à l'une ou à l'autre de ses divisions. Ainsi, nous trouvons en tête même du catalogue, sous le n° 1 des voyages, un article ainsi conçu : « D'Abbadie (Antoine), *sur les ruines d'Adulis*, dans les *Mémoires de la Société de Géographie*, 2ᵉ série, vol. XVIII, 1842, p. 333 et suiv. » D'abord, ce n'est pas dans les *Mémoires* de la Société de géographie qu'il aurait fallu dire, mais dans le *Bulletin*, confusion d'autant plus importante à éviter que la société publie à la fois un bulletin et des mémoires. Ensuite, les mots « sur les ruines d'Adulis » sont à tort inscrits ici comme si c'était un titre de mémoire; il aurait fallu, pour être exact, noter une *Lettre de M. A. d'Abbadie*, où il rend compte d'une course aux ruines d'Adulis. Ces remarques sont minutieuses, mais la minutie est l'essence même de tout travail bibliographique. Ensuite, on peut demander à quel titre une lettre sur Adulis est inscrite aux Voyages en Égypte? A l'Archéologie, à la bonne heure, à cause de la célèbre inscription de Cosmas, dont une portion appartient à Ptolémée Évergète; mais cela n'a rien de commun avec les voyages en Égypte. De même, nous trouvons sous les nᵒˢ 757 à 759 le volume de M. Brun-Rollet sur le Nil Blanc, et deux notes antérieures sur le Sennaâr et le haut Nil. Ces documents n'ont absolument rien de commun avec l'Égypte. Ce qu'il aurait fallu, c'eût été une division particulière consacrée au Nil, et alors les publications de M. Brun-Rollet y auraient très-convenablement trouvé place, ainsi que nombre d'autres pièces anciennes ou contemporaines relatives à la recherche des sources du Nil, ce curieux épisode de l'histoire géographique de l'Afrique. Quand on a tenu note de la relation de M. Brun-Rollet, pourquoi avoir omis l'intéressant opuscule de M. Knoblecher (*Reise auf dem Weissen Nil*, Laibach, 1851, 47 pages in-8°), et surtout la relation capitale de M. Werne (*Expedition zur Entdeckung der Quellen des Weissen Nil*, Berlin, 1848, in-8°)? Cette dernière omission est d'autant plus singulière que quatre autres morceaux moins importants du même voyageur sont inscrits dans la Bibliothèque (du n° 818 à 821).

Nonobstant ces quelques remarques, que l'intérêt même du sujet nous a suggérées, la *Bibliotheca ægyptiaca* du Dʳ Jolowicz n'en est pas moins, nous le répétons, un travail extrêmement recommandable, qui sera hautement apprécié de quiconque porte intérêt aux études égyptiennes.

V. de S.-M.

Hroswithæ Gandershemensis *comœdias sex, ad fidem codicis Emmeranensis typis expressas edidit præfationem poetriæ et ejus epistolam ad quosdam hujus libri fautores præmisit; versiculos quosdam Hroswithæ nondum antea editos, eodem ex codice iis adjunxit* J. Bendixen. — Lubeck, 1858.

Les œuvres de Hroswitha, éditées par le Dr K. A. Barack, conservateur de la bibliothèque du Musée germanique. — Nuremberg, Bauer et Raspe, 1858.

Hroswitha, la nonne de Gandersheim, par Ed. Dorer. — Aarau, Snerland, 1857.

Trois publications récentes sur Hroswitha, la religieuse bel esprit du dixième siècle : deux éditions de ses œuvres et une étude littéraire. L'Allemagne semble enfin vouloir réparer un injuste oubli, et, chose étrange, elle a été devancée par nous sur ce terrain philologique, qui lui appartenait. En effet, on ne saurait admettre comme une œuvre digne de ses savantes recherches une thèse latine : *De Roswitha poetriæ*, — quelque bonne qu'elle puisse être, — soutenue à Breslau, en 1839, par M. Gustave Freytag, l'heureux auteur de *Doit et Avoir*. Le premier ouvrage d'une valeur incontestable qui ait paru sur ce sujet est le *Théâtre de Hroswitha*, publié en 1845, par M. Charles Magnin, avec la traduction et le texte latin revisé sur un manuscrit de la bibliothèque de Munich. Cinq ans plus tard, un Allemand, M. Bendixen, publia également sous ce titre : *Le plus ancien théâtre en Allemagne*, ou *les comédies de la nonne Hroswitha de Gandersheim*, une traduction qui, au dire de la critique d'outre-Rhin, laisse beaucoup à désirer. Aujourd'hui, il complète sa publication en donnant à son tour le texte latin. Dans la préface de ce nouveau travail, M. Bendixen attaque la méthode de révision de M. Magnin et critique ses résultats, tout en rendant hautement justice aux soins scrupuleux et aux judicieuses investigations du savant Français, qu'il place à côté de M. Jacob Grimm, à la tête des critiques de la poésie latine du moyen âge. Nous indiquerons en peu de mots l'origine et la portée de cette discussion philologique, sans avoir le moins du monde la prétention de nous poser en arbitre dans ce débat.

Au commencement du seizième siècle, Conrad Celtes, qui fut, comme on sait, un des savants les plus actifs de la renaissance des lettres, découvrit à Ratisbonne, peut-être dans le voyage scientifique qu'il entreprit sur l'ordre de l'empereur Maximilien Ier, un manuscrit qui contenait les légendes, les drames, le poëme sur Othon Ier, enfin, à l'exception de l'histoire de la fondation du couvent de Gandersheim, les œuvres principales de Hroswitha. Il s'empressa de publier sa découverte, et bien que cette édition princeps, qui parut en 1501, fourmille de fautes grossières et d'incroyables négligences, elle fut rééditée sans révision, en 1707, par Schurzfleich. Le malheur n'eût pas été grand, car il était facilement réparable, si Celtes n'avait commis en outre une faute bien plus grave : avec une insouciance d'autant plus incompréhensible qu'elle s'accordait mal avec son culte des lettres, il a couvert le manuscrit de corrections, de ratures, et l'a même envoyé à l'imprimerie. Il s'agit donc aujourd'hui de réparer ce méfait et de rétablir autant que possible le texte original. La première question que l'on dut se poser d'abord fut de se demander si les corrections étaient d'une ou de plusieurs mains. M. Charles Magnin, qui n'a pas vu, il est vrai, le *Codex Emmeranensis*, comme on appelle le manuscrit, mais qui en a fait prendre une copie très-exacte à la bibliothèque de Munich, où il se trouve en ce moment, n'hésite pas à les

attribuer toutes au seul Conrad Celtes. M. Bendixen ne partage pas cette opinion. Après avoir contrôlé le texte au moyen d'autographes de Celtes, il a cru reconnaître trois sortes de corrections différentes : les unes de l'auteur lui-même, les autres de Celtes, et enfin les dernières d'une personne que, faute de preuves suffisantes, il se refuse à accuser. S'il est vrai d'admettre que celui qui ne dit mot consent, il faut croire que M. Barack a accepté le système de M. Magnin, car il ne fait pas la moindre allusion à ce sujet dans son introduction. Tout le mérite d'ailleurs de son ouvrage consiste à être l'édition la plus complète des œuvres de Hroswitha; mais on remarque dans cette compilation une absence de sens critique qui n'est ni de notre époque ni surtout de son pays. Cela nous étonne d'autant plus que pour ce travail M. Barack a utilisé un manuscrit qui se trouve à Pommersfelde, et que l'on suppose être une copie de celui de Munich avant les corrections de Celtes. Si cette prévision se réalise, on ne tardera pas à savoir qui des deux, de M. Ch. Magnin ou de M. Bendixen, aura trouvé la meilleure solution. *Adhuc sub judice lis est :* pour le moment le débat est encore ouvert, mais nous en ferons connaître l'issue à nos lecteurs.

Un mot, en terminant, sur l'œuvre de M. Dorer. C'est une étude littéraire et historique écrite sans la moindre prétention philologique. L'auteur trace, en huit chapitres, un tableau vif et coloré de la vie de la religieuse et de son époque; il nous donne aussi une critique analytique de ses œuvres, et a intercalé dans le récit la traduction du drame d'Abraham, qui fait regretter que M. Dorer s'en soit tenu à ce seul essai. — Cette étude se lit avec l'attrait d'une nouvelle de M. P. Mérimée.

E. S.

Les Mythes indo-germaniques concernant l'arrivée du feu du ciel sur la terre (*Die Mythen von der Herabholung des Feuers bei den Indo-Germanen*), par M. A. Kuhn. Berlin, imprimerie Nauck, 1858.

Mythes germaniques (*Germanische Mythen*), *recherches* par W. Mannhardt. Berlin, Schneider, 1858.

Rien n'est comparable à l'ardeur avec laquelle les Allemands exploitent la mine si vaste, et toujours plus féconde à mesure qu'elle est exploitée, des études indo-européennes. Il ne se passe presque pas de mois que nous n'ayons à annoncer des travaux considérables. Ceux dont les titres sont inscrits en tête de cette notice se rapportent à cette branche plus récente de la science, entée sur la philologie comparée, et qu'on appelle mythologie comparée [1]. C'est à une série spéciale de mythes, à ceux concernant l'origine du feu, que M. Kuhn s'est attaché dans la dissertation que nous annonçons, et dans laquelle on retrouve l'analyse pénétrante et la méthode féconde du célèbre professeur. Que le feu ait eu, pour ses qualités bienfaisantes et terribles et pour sa parenté avec le soleil, un caractère sacré chez les peuples primitifs et que son origine ait été placée dans le ciel, il n'y a là rien de bien étonnant; mais ce qu'il est intéressant d'apprendre, c'est que les diverses légendes concernant l'origine du feu chez les peuples indo-européens reposent sur un fond commun, antérieur à la séparation de ces peuples. M. Kuhn traite avec un soin tout particulier le mythe de Prométhée, et montre que l'acte

[1] C'est-à-dire qu'ils appartiennent au même ordre d'études que le travail de M. Max Müller, dont la *Revue* a commencé la publication dans le présent numéro.

du Titan, la soustraction du feu, est étymologiquement contenu dans son nom, avec cette particularité que le radical a perdu en grec le sens qui contient la signification du nom, et ne l'a conservée qu'en sanscrit. L'auteur conclut en ces termes : « De tous les mythes comparés jusqu'à présent, il résulte que les Indiens, » les Grecs et les Italiques considéraient tous le feu terrestre comme une étin- » celle divine apportée à l'homme dans un éclair par un être surnaturel, consi- » déré sans doute primitivement sous la figure d'un oiseau. » De la parenté étymologique du nom de Prométhée, et du mot qui désigne en sanscrit le bois par le frottement duquel on allumait le feu sacré (*pramantha*), il tire ensuite la conclusion que nos ancêtres ariens expliquaient la production du feu dans les nuages comme ils produisaient le feu terrestre, par le frottement rotatoire d'un morceau de bois fixé dans un autre bois, un disque ou un essieu de chariot. « De là, dit-il, chez les Grecs et les Romains, le char du soleil aux essieux rayon- » nants; de là aussi, dans nos campagnes, les roues enflammées qu'on roule du » haut des montagnes aux feux de Pâques et de la Saint-Jean. »

Ainsi se retrouvent, dans des usages populaires qui se sont perpétués jusqu'à nos jours, les traces des plus vieilles croyances. C'est ce qu'on voit encore mieux dans l'ouvrage de M. Mannhardt, qui montre jusque dans les chansons des enfants et dans les vers en apparence dénués de sens qu'ils récitent dans certains de leurs jeux, la stratification des mythes primitifs. Ce livre, sur lequel nous aurons à revenir, est, comme son titre l'indique, spécialement consacré aux mythes germaniques et à leurs rapports d'origine avec la mythologie védique. Il analyse plusieurs figures de la mythologie teutonique, notamment Thor, la déesse Holda et les Nornes, et retrouve leurs similaires ou leur principe dans la théologie védique. Le parallélisme entre Thor et Indra est surtout poursuivi très-ingénieusement et dans tous ses détails.

A. V.

HISTOIRE DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE DEPUIS LES TRAITÉS DE VIENNE (*Geschichte des neunzehnten Jahrhundert seit den Wienervertrægen*), par G. G. Gervinus. Troisième volume. — Les révolutions dans les États romans du midi de l'Europe et en Amérique. Leipzig, Engelmann, 1858.

Cet ouvrage sera compris dans l'étude de M. Oppenheim sur les historiens modernes de l'Allemagne. On se contentera donc d'en indiquer ici le sommaire :

1° Germes et préludes de la révolution dans l'Amérique espagnole; commencements de l'indépendance dans les années de 1808 à 1810; développements et décadence de la révolution dans les années de 1811 à 1817; Nouvelle Espagne, Quito et Pérou supérieur, Chili, Venesuela et Nouvelle-Grenade, Buenos-Ayres; offensive de la révolution à Saint-Martin en Chili, Bolivar en Colombie.

2° Révolution espagnole en 1820.

3° Révolution du Portugal et du Brésil.

4° Révolution napolitaine.

5° Réaction royaliste en France.

La première moitié de ce volume traite de faits généralement assez peu connus dans leurs détails, bien qu'ils soient encore presque de l'histoire contemporaine. M. Gervinus les expose et les développe à son point de vue, qui est le point de vue libéral, avec la fermeté et la sagacité de jugement qu'on lui connaît.

A. N.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DE

LA REVUE GERMANIQUE.

Heidelberg, 25 juin.

Mes prévisions se sont réalisées; nous avons eu une forte hausse qui semble rouvrir l'ère des prospérités passées. De 640, les étudiants sont montés tout à coup à 721, et ils se partagent ainsi entre les quatre facultés : 105 élèves en théologie, 315 en droit, 132 en médecine, chimie et pharmacie, 42 en administration et 65 en philosophie et philologie. Ajoutez encore 34 auditeurs libres, 28 chirurgiens, 7 pharmaciens et autres gens établis, mais qui n'en suivent pas moins le cours, et vous avez le dénombrement complet des *enfants d'Israël*, surnom que le peuple universitaire avait pris autrefois, à l'opposite des bourgeois, qu'il appelait des *philistins*. Cependant, dans ses nouvelles acquisitions, Heidelberg a été moins heureux qu'Iéna, où une jeune dame russe s'est fait inscrire parmi les auditeurs libres; sur les bancs de notre école on ne voit figurer aucune *virgo immatriculata* : il n'y a ni hommes ni femmes, rien que des étudiants!

A côté de cet accroissement rapide, j'ai à constater une perte sensible éprouvée par notre université : le 4 juin, M. Frédéric Kortüm, un des meilleurs historiens allemands, a été enlevé à sa famille et à ses élèves. Il est tombé au poste d'honneur, car deux jours avant sa mort il était encore en chaire; mais, comme dans la ballade de Bürger, les morts vont vite en ce moment. Frédéric Kortüm était né le 24 février 1788 à Eichhorst, dans le Mecklenbourg, et appartenait à une de ces familles de pasteurs de campagne qui ont fourni tant d'écrivains remarquables à l'Allemagne, et qui sont de véritables pépinières d'hommes moraux et instruits. Il était cousin de M. Arnold Kortüm, qui a publié, vers la fin du siècle dernier, un charmant poëme humoristique, *la Jobsiade*, récit en vers burlesques de la grandeur et de la décadence d'un étudiant allemand. Kortüm se voua d'abord à la théologie; il n'aspirait alors qu'à suivre la modeste carrière de son père; mais entraîné bientôt par l'enseignement de Heeren et de Planck, il déserta et passa à l'ennemi, c'est-à-dire à l'histoire. Plus tard, pour compléter ses études philosophiques et historiques, il se rendit à Gœttingue, et y suivit les cours de Böckh, de Creuzer et de Wilken. A sa sortie de l'université, en 1811, Kortüm, qui sentait vivement la détresse de sa patrie, se disposa à partir pour l'Espagne, dont la résistance héroïque l'avait électrisé. Mais, au moment où il allait s'embarquer dans les environs de Rostock, il fut arrêté comme espion par des soldats français, et courait risque d'être passé par les armes, quand il parvint

heureusement à s'enfuir, grâce à l'assistance de quelques paysans. Après cette mésaventure, il se retira en Suisse, et devint professeur à l'institution modèle que M. de Fellenberg avait fondée à Hofwyl, dans les commencements de la révolution française. Lors de la guerre de l'indépendance, Kortüm abandonna sa place, prit le fusil, et fit, comme volontaire, la campagne de France. Arrivé à Paris, il mit à profit ses loisirs de garnison en travaillant avec assiduité dans nos bibliothèques. Depuis son retour jusqu'en 1840, époque où il fut nommé professeur d'histoire à l'université d'Heidelberg à la place de Schlosser, qui l'avait désigné lui-même pour son successeur, Frédéric Kortüm mena l'existence un peu errante de tous ceux qui, en Allemagne, se vouent à l'enseignement, et qui passent les deux tiers de leur existence à la recherche d'un meilleur professorat. C'est ainsi qu'il fut tour à tour à Hofwyl, à Aarau, à Bâle et à Berne, et c'est sans doute à ce séjour prolongé en Suisse qu'il faut attribuer la couleur démocratique très-tranchée qui caractérise ses œuvres, et particulièrement son *Histoire de la naissance des républiques fédératives au moyen âge et dans les temps modernes*. Cet ouvrage et son *Histoire romaine*[1] sont deux œuvres qui lui assurent une place honorable, au premier rang après les premiers, parmi les historiens de l'Allemagne.

Si Heidelberg a perdu Kortüm, Carlsruhe vient de faire l'acquisition précieuse de M. Lessing. On a peine à s'expliquer que la Prusse ait laissé échapper, pour quelques centaines de thalers, un des meilleurs artistes allemands, sans faire le moindre effort sérieux pour l'attirer à Berlin. Que le séjour de Dusseldorf soit devenu trop pénible à Lessing, on le comprendra sans peine. De jour en jour, il voyait s'éteindre sous ses yeux une école qu'il avait tant contribué à fonder. Un vent de tristesse et de mort a passé sur elle, et hier encore florissante, elle est tombée aujourd'hui dans un marasme extrême. Elle semble atteinte des mêmes maladies que deux de ses maîtres : une paralysie des jambes cloue M. de Schadow à son fauteuil, et M. Hildebrand est tombé dans une mélancolie profonde dont rien ne peut le distraire. Vous avez annoncé déjà que M. Lessing devait remplir à Carlsruhe les fonctions de directeur de la galerie de tableaux. Mais les remplira-t-il réellement? Il est permis d'en douter lorsqu'on connaît l'aversion systématique de cet artiste pour les tableaux et son affectation à ne jamais mettre les pieds dans un musée. Il est probable que cette nomination n'a été qu'un prétexte d'attirer ici un des maîtres de l'art allemand. On prête même au gouvernement badois le très-louable désir de recueillir l'héritage de Dusseldorf, et de créer dans son beau pays, entre le Rhin et la Forêt-Noire, aux portes de la Suisse, un nouveau centre artistique. Les éléments ne manquent pas, et sans dépasser les limites du grand-duché de Bade, on trouvera des artistes distingués. Ainsi Heidelberg possède un paysagiste de grand mérite, M. Bernard Fries. Il appartient à la tendance réaliste, est un partisan de l'imitation exacte, un adversaire déclaré de cette école idéaliste et romantique dont Friedrich de Dresde était un des représentants. Il reproduit volontiers les effets les plus simples, les moins cherchés, les plus prosaïques, sans jamais tomber dans une trivialité littérale. Sa couleur est franche et sobrement vigoureuse. A la vue de ses toiles, on sent de suite que, loin de forcer la gamme et de provoquer un éclat tapageur, l'artiste a adouci les tons et ne nous donne pas tout ce qu'il a en lui. M. Fries, qui a passé huit années

[1] *Rom. Geschichte von der Urzeit Italiens bis zum Untergange des Abendl. Reichs.*

en Italie, y a laissé plus d'un défaut, et personne n'adressera à ses œuvres le reproche que l'on fait avec raison aux paysages de l'école de Dusseldorf, de manquer de puissance et d'effet. Son atelier est le rendez-vous d'une petite élite de jeunes hommes qui s'intéressent aux arts, et un heureux contre-poids aux entraînements scientifiques de la vie universitaire.

Nous avons eu, il y a peu de jours, une manifestation libérale antipiétiste. Une centaine de bourgeois ont offert un banquet à M. le pasteur Zittel, à la suite de son refus de quitter Heidelberg et d'accepter les deux places avantageuses de surintendant général et de premier prédicateur à la cour de Saxe-Cobourg. A un caractère très-estimable, M. Zittel, qui est assez avancé en politique, car, député badois, il siégeait sur les bancs de la gauche, joint une très-grande modération théologique, dont il a donné récemment une preuve nouvelle en prenant, lui aussi, la défense de M. Bunsen contre les excommunications de M. Krummacher. La bourgeoisie d'Heidelberg a profité de cette occasion pour faire une double démonstration, d'abord en faveur d'un homme connu pour son libéralisme, puis contre les piétistes, ses adversaires. Ne vous y trompez pas, l'Allemand aime à banqueter, et il est toujours prêt à protester le verre en main contre un abus quelconque. Mais je dis aussi hautement à sa louange qu'il n'est pas homme à se contenter de veau froid et de piquette, comme nos Spartiates de 1848 : pour lui, la *faim* ne justifie pas les moyens, et quand il se met à table, aux *Zweckessen* et aux *Festessen*, il veut qu'on lui serve un bon dîner. A l'exemple de Pythagore, qui fit un sacrifice de cent bœufs lorsqu'il eut trouvé sa fameuse démonstration du carré de l'hypoténuse, l'Allemagne a l'habitude de célébrer la naissance d'une bonne idée ou d'une découverte utile par de véritables hécatombes : de là vient, a dit Louis Bœrne, que les animaux ont si peur toutes les fois qu'une idée nouvelle se fait jour.

J'ai été invité à assister à une grande fête musicale qui a eu lieu à Bade les 23, 24 et 25 mai; il est donc juste que je vous en parle. Le lundi de la Pentecôte est un des grands jours de la vie d'outre-Rhin; c'est la fête du printemps, d'inauguration des toilettes nouvelles, le Longchamp de la bourgeoisie allemande. Ce jour-là tout est en mouvement, tout se déplace, et des villes entières rendent visite à leurs voisines : Manheim va à Heidelberg et Carlsruhe à Bade. On choisit donc de préférence cette époque pour toutes les grandes réunions. Cette année, quarante-cinq sociétés chorales, fortes de douze cents chanteurs environ, s'étaient donné rendez-vous à Bade. Huit morceaux généraux composaient le programme du concert monstre; c'étaient : 1° le *Christenglaube*, de C. Sphon; 2° le *Sængergruss*, de Joseph Strauss; 3° *Im vunderschœnen Monat Mai*, de A. Zimmermann; 4° *Das deutsche Lied*, de Kalliwoda; 5° *Hymne à Odin*, de Kunz; 6° *Auf der Wacht*, de Bob; 7° *Der frohe Wandersmann*, de Mendelssohn; 8° enfin, le *Frühlings-Fest-Marsch*, de E. Becker. M. Joseph Strauss, maître de chapelle du grand-duc de Bade, était chargé de la mission difficile de diriger ce concert. Tous ces morceaux d'ensemble, exécutés avec une grande précision et une correction irréprochable, ont produit le plus grand effet. Six chœurs particuliers se sont fait entendre dans les intervalles, et le *Liederkrantz* d'Heidelberg a obtenu un très-grand succès. Le lendemain, nous avons assisté à un concours musical, à une joute vocale renouvelée des Minnesænger et de la Wartbourg. Les sociétés chorales de Manheim, Carlsruhe, Heidelberg et Fribourg ont partagé les quatre prix. Ajoutons que la plus franche cordialité, l'épanchement le plus

fraternel, n'ont cessé de régner dans cette foule énorme, malgré la pluie, car le temps n'a favorisé que les brasseurs. Dans les entr'actes, chanteurs et spectateurs, assis autour des choppes, se livraient à de joyeuses libations : à dix heures du soir, tout le monde était ami; à minuit, l'enthousiasme mutuel ne connaissait plus de bornes.

E. Seinguerlet.

Vienne, 26 juin.

Notre académie impériale a tenu sa séance publique annuelle le 31 mai dernier, trop tard par conséquent pour que j'eusse pu vous en transmettre le compte rendu pour votre dernière livraison. Je viens aujourd'hui rappeler en peu de mots les incidents principaux de cette solennité, qui s'est accomplie sous la présidence de notre ministre de l'intérieur. M. de Bach a prononcé une courte allocution, après laquelle M. de Baumgartner, président de l'académie, a lu un discours « sur l'esprit des sciences naturelles dans notre temps », qui est, et surtout qui doit être, d'après lui, également opposé aux spéculations philosophiques et au matérialisme, c'est-à-dire que M. de Baumgartner, tout en revendiquant la primauté pour les sciences naturelles, ne veut pas qu'elles se bornent à l'analyse, car c'est l'analyse qui constitue le matérialisme, mais qu'elles soient en même temps synthétiques, c'est-à-dire philosophiques. On peut, ce me semble, approuver ce programme, et il faut, dans tous les cas, le noter comme un nouvel indice des tendances de notre temps, qui veut remplacer la philosophie abstraite par une philosophie concrète, ramener la spéculation dans la nature, et consommer de nouveau l'union de la philosophie et de l'observation, que le développement indépendant des sciences avait rompue, et que ce même développement rend de nouveau possible aujourd'hui par les derniers résultats auxquels il est arrivé. M. Schrœtter a lu ensuite un rapport qui rend un compte très-satisfaisant des travaux de l'académie, et la séance s'est terminée par un rapport plus spécial de M. Ferdinand Wolf (dont vos lecteurs connaissent les études si profondes sur l'ancienne littérature espagnole), concernant les travaux de la section historique et philosophique. Cette section rend en ce moment un service important aux sciences historiques par la publication des *Acta Conciliorum sæculi XV*. Tous les conciles de cette importante époque y passeront; mais comme il existe déjà pour celui de Constance une collection considérable publiée par Van der Hardt, la commission de l'académie, composée de MM. Birck, Chmel, Karajan et Palatzki, a décidé de commencer par celui de Bâle. La part faite à ce concile dans l'ensemble de la collection est de huit volumes in-folio, dont cinq de relations et de mémoires contemporains, écrits par des membres de l'assemblée, et trois d'actes et de documents. Le premier volume, qui a paru en 1857, sous la direction spéciale de MM. Birck et Palatzki, donne, en cent dix-huit feuilles in-folio, les Mémoires de Jean de Raguse, depuis cardinal, employé pendant la durée du concile dans les controverses et les négociations les plus importantes; le journal de Pierre de Zateck, envoyé des Bohémiens; ceux de Carlier, dernier disciple de Gerson, d'Ebendorfer, recteur de l'université de Vienne, et de Jean de Touraine. Le deuxième volume contiendra Jean de Ségovie. L'académie propose un prix de 600 florins pour la fixation de la chronologie des dialogues de Platon.

Nous continuons à recevoir de très-bonnes nouvelles de l'expédition scienti-

fique de la *Novarra*. Les dernières sont du 21 avril. Les savants qui font partie de l'expédition ont visité avec beaucoup de soin les îles Nicobar, et y ont recueilli d'importantes collections botaniques et ornithologiques; ils ont réuni aussi un vocabulaire d'un certain nombre de mots appartenant à l'idiome de Kar-Nicobar et à celui, complétement distinct, des îles méridionales de ce groupe. Notre bibliothèque impériale s'enrichit de manuscrits du plus haut intérêt, entre autres du manuscrit pâli du *Mahawansa*, épopée qui raconte en je ne sais combien de milliers de vers l'histoire des dynasties singalaises. Les trente-cinq premiers chapitres de ce poëme ont été traduits en anglais par M. George Turnour, et publiés à Colombo, en 1837. Le reste est inédit. Nous avons aussi des nouvelles du voyageur hongrois Ladislas Magyar, qui parcourt depuis trois ans le cœur de l'Amérique méridionale, et qui partagera sans doute avec M. Livingstone la gloire d'avoir fait connaître cette partie du monde à la science. Le premier volume de sa relation est arrivé, et sera publié par les soins de l'académie de Hongrie. Lui-même reviendra dans un an avec deux autres volumes.

Notre principal événement théâtral est l'engagement à notre grand théâtre de mademoiselle Rudloff, du théâtre de Prague, qui a un talent réel, et ne sera nullement déplacée ici, mais dans laquelle certains enthousiastes voient peut-être un peu prématurément une rivale de mademoiselle Seebach.

K.

Munich, 25 mai.

Je ne sais trop si c'est un indice heureux ou malheureux qu'on mette l'art dramatique au concours. Un gouvernement s'honore incontestablement en s'occupant des choses de l'esprit, et le nôtre, qui fait tant pour l'encouragement des sciences et des lettres, n'a été que fidèle à sa tradition en instituant des prix de tragédie et de comédie; mais, d'un autre côté, n'est-ce pas un mauvais signe que la poésie ait ou seulement paraisse avoir besoin de ces stimulants extraordinaires? Quoi qu'il en soit, nous avons eu, par l'initiative directe du roi, un concours de pièces de théâtre, et je n'hésite pas à dire que ce concours a donné, quant au nombre, des résultats surprenants. Il semble vraiment qu'on n'ait eu qu'à frapper du pied pour faire jaillir du sol les compositions dramatiques. Le jury a eu à se prononcer sur cent treize tragédies et sur une quarantaine de comédies.

Des cent treize tragédies, il a commencé par en mettre onze hors de concours, dont sept parce qu'elles étaient en prose, une parce qu'elle n'était que la versification d'une pièce déjà connue, et trois parce qu'elles étaient purement allégoriques. Restaient donc cent deux tragédies, dont voici la statistique assez curieuse : il y a vingt-deux sujets tirés de l'histoire et quatre de la mythologie allemande, dix-neuf de l'antiquité, quatre modernes et de pure invention, sept appartenant au Bas-Empire et à la Grèce moderne, quatre hébraïques, trois arabes, quatre slaves ou magyares, trois lombards, quatre appartenant à l'Italie du moyen âge ou de la renaissance, deux suisses, un anglais. Parmi les pièces antiques, cinq sont de pure invention. Enfin, les sujets suivants ont été traités plusieurs fois, savoir : Appius Claudius (l'histoire de Virginie), trois fois; Lucrèce, Agis et Cléomènes, Catilina, Alboin et Rosamonde, Siegfrid et Brunehilde, Conradin de Souabe, et Hans Waldmann, chacun deux fois. Vous voyez, d'après ces

titres, que si la production tragique est infatigable, le cercle dans lequel elle se meut paraît assez restreint, car la plupart de ces sujets ont été traités un nombre infini de fois.

Voici comment la commission a procédé : elle a consacré trois mois, ceux d'août, de septembre et d'octobre de l'année dernière, à la lecture de toutes les tragédies, puis elle les a écartées toutes, sauf dix-neuf qu'elle a jugées dignes d'une attention spéciale. Dix de ces pièces ont été écartées à l'épreuve d'une seconde lecture; les neuf autres ont balancé pendant quelque temps les suffrages du jury, qui en fait ressortir les mérites dans son rapport. Il s'est enfin décidé à proposer pour le prix *les Sabines*, tragédie en cinq actes, tirée de l'histoire romaine, et pour une mention honorable *la Veuve d'Agis*, tragédie en trois actes, empruntée à l'histoire de Lacédémone. L'auteur de la première est M. Paul Heyse, déjà connu par une bonne traduction de Catulle, et celui de la seconde, M. Jordan de Francfort. Les deux pièces ont été représentées le 20 et le 28 mai. Le concours de comédie n'a donné lieu à aucun prix, le jury ayant trouvé que les auteurs s'étaient tenus à une trop grande distance de la comédie élevée. La représentation de l'une des pièces présentées, *les Trois Candidats*, a paru confirmer ce jugement.

D. F.

POPULATION DE LA TERRE.

Le chiffre de la population de la terre ne pourra encore de longtemps être connu que d'une manière conjecturale et approximative, parce qu'on ne possède de données statistiques positives que pour une partie du total. L'estimation la plus commune comporte, en chiffres ronds, un milliard d'habitants. M. Dieterici, professeur à l'université de Berlin, géographe et statisticien, vient de communiquer à l'académie des sciences de Berlin un travail dans lequel, en réunissant et en contrôlant les meilleures et les plus récentes indications, il arrive à un total de 1,283 millions. Mais les documents sur lesquels il se base ont une valeur très-diverse, et lui-même n'entend donner à ses calculs qu'une portée hypothétique. Voici comment son total se décompose :

Europe.	272 millions.
Asie.	750 —
Afrique.	200 —
Amérique.	59 —
Australie.	2 —
TOTAL.	1,283 millions.

Pour l'Europe, le chiffre est à peu près certain; il n'y a quelque doute que pour la Russie, qui figure dans le total pour 62 millions, mais où le dénombrement des cultes dissidents paraît moins sûr que celui de la population orthodoxe, et où les Cosaques du Don et certaines tribus nomades introduisent un autre élément d'incertitude, et pour la Turquie, inscrite d'après un dénombrement fait en 1845, mais qui naturellement offre peu de garanties, pour 18,740,000 habitants.

En 1787, la population de l'Europe n'était que de 150 millions.

En Asie, on a pour la Sibérie un chiffre officiel fourni par le gouvernement russe; la population, sauf les militaires et les tribus nomades, est de 5 millions, et M. Dieterici croit pouvoir le porter à 7, en y comprenant ces deux derniers éléments. Il évalue à 400 millions la population de la Chine et de toutes ses dépendances. Les chiffres officiels chinois, que nous avons donnés dans notre dernier numéro, d'après les *Mémoires de la mission ecclésiastique russe à Pékin*, disent 414 millions; mais, comme nous l'avons fait observer, les *Mémoires*, dont le deuxième volume a paru après la communication de M. Dieterici à l'académie de Berlin, tiennent ce total pour exagéré, et, d'après eux, le chiffre même de 400 millions dépasserait encore la réalité. La population de l'Inde est, d'après les chiffres officiels fournis par les autorités anglaises, de 171 millions. Pour la péninsule transgangétique, M. Dieterici, se conformant aux évaluations de Ritter, admet 14 ou 15 millions. Pour l'archipel indien (îles de la Sonde, Moluques, Philippines, îles de Soulou, etc.), il admet 80 millions. Pour le Japon, les évaluations des voyageurs et des statisticiens ont varié de 50, et même de 25, à 200 millions. M. Dieterici, admettant avec assez de vraisemblance la même densité qu'en Chine, mais exagérant naturellement un peu s'il a exagéré pour la Chine, compte 35 millions. Pour le reste de l'Asie, c'est-à-dire pour la Tartarie, la Perse, l'Afghanistan, le Beloudchistan et la Turquie d'Asie, les évaluations ne peuvent être que tout à fait conjecturales. Les inductions de M. Dieterici paraissent plausibles, mais c'est tout ce qu'on en peut dire. Il donne 8 millions à la Tartarie, 13 millions à la Perse, 4 à l'Afghanistan, 2 au Beloudchistan, 5 à l'Arabie et 15 à l'Asie Mineure.

Pour l'Afrique, les données sont encore plus incertaines; même en Algérie, la population européenne seule est exactement dénombrée. En tenant compte des indications des derniers voyageurs, notamment du docteur Barth et du docteur Livingstone, M. Dieterici admet un total de 200 millions, contre 156 actuellement indiqués dans les manuels de géographie. D'après le docteur Barth, ce sont les États païens non soumis à l'islam qui ont, dans l'intérieur, la population la plus dense; les États païens soumis, au contraire, sont presque complétement dépeuplés; les États mahométans tiennent le milieu.

Pour l'Amérique, la plupart des renseignements sont officiels, et la population non dénombrée (les Patagons, les Indiens et les Esquimaux) est trop clairsemée pour altérer d'une manière sensible le total indiqué de 59 millions.

La population coloniale de l'Australie est d'un million; M. Dieterici ajoute un autre million pour la population indigène extrêmement clairsemée. Les voyageurs racontent que dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande, à la mort d'une mère, l'enfant qu'elle allaite est enterré vivant avec elle, parce que les indigènes ne connaissent aucun moyen de l'élever.

En somme, et malgré les doutes qui peuvent s'élever contre quelques-unes des évaluations du savant académicien, sa conclusion finale paraît acceptable, et il semble tout au moins probable que la population de la terre dépasse de 200 ou 300 millions le milliard auquel on avait coutume de l'estimer. 1,300 millions sont un chiffre considérable, et cependant, comme M. Dieterici le fait observer avec raison, presque insignifiant relativement au maximum de population possible.

LES RACES DE L'INDE.

Le voyageur Hermann Schlagintweit, en communiquant à l'académie des sciences de Berlin une série de moulures prises sur le vif et reproduisant les types humains de l'Inde et de l'Asie centrale, a ajouté les observations suivantes :

Les principales races de l'Inde sont :

1° Les aborigènes : ils vivent maintenant dans quelques districts montagneux, par exemple dans la petite chaîne du sud du Bengale, dans l'Inde centrale, dans les Nilgherris, etc.;

2° Les brahmanes, et des descendants de brahmanes croisés avec des aborigènes;

3° Les Mongols mahométans, qui se sont également croisés avec les races 1° et 2°;

4° Les Mongols bouddhistes, qui se sont conservés presque purs;

5° Les adorateurs de fétiches, aussi des Mongols, dans les montagnes entre l'Inde et Birma, sont des sauvages comme les habitants de l'Australie.

Les aborigènes se subdivisent, dans l'Inde proprement dite, en Gód, Bhils, Kols, Santals et Tudas. Une autre série de tribus très-nombreuse, qui leur ressemble beaucoup physiquement, est répandue dans le Taraï, au sud de l'Himalaya.

Par leur teint remarquablement sombre et leurs lèvres épaisses et saillantes, les aborigènes de l'Inde se rapprochent du type africain, surtout dans la partie inférieure de la figure. Mais le front est, particulièrement chez les Santals, mieux formé que chez les Africains. Par le détail du squelette, ces races sont aussi très-éloignées des Européens. Leur état social est très-primitif, et la plupart d'entre elles ne connaissent pas l'écriture. Leur vêtement, très-pauvre, consiste en un drap noué autour des flancs; ils vont nu-pieds, et, ce qui est surtout caractéristique, seuls de tous les habitants de l'Inde ils sont capables de résister tête nue aux effets de l'insolation. Ils vivent de l'élève du bétail, et cultivent aussi, d'une manière misérable et primitive, le sol ingrat des déserts qu'ils habitent. Leurs demeures, faites avec des branches entrelacées, sont disséminées dans les clairières qui se trouvent dans les jungles. Seuls aussi, ils peuvent supporter les miasmes que les pluies développent dans leurs forêts, et qui sont si funestes aux autres races de l'Inde. Le mépris hautain avec lequel les traitent les autres habitants a encore redoublé leur timidité naturelle, et il n'est pas rare de les voir disparaître dans les fourrés à l'aspect d'un Européen.

Les brahmanes et leurs croisements avec les autres races constituent la deuxième grande classe de la population hindoue. C'est celle qu'on désigne principalement sous le nom de castes indiennes. Elle se divise en quatre grands groupes : les brahmanes proprement dits, les tshatryas, les vaisias et les soudras; chacun de ces groupes contient un grand nombre de castes qui se sont formées par le croisement avec les aborigènes; les descendants du croisement d'un brahmane avec un individu d'une race différente étaient toujours considérés comme une caste nouvelle. L'invasion des Mongols mahométans augmenta encore le nombre des castes, dont la stricte séparation fut sanctionnée et maintenue par les prescriptions religieuses.

Dès qu'une de ces castes comptait un nombre suffisant de membres, ceux-ci se mariaient entre eux, et menaient un genre de vie complétement différent, non-

seulement des autres groupes; mais souvent des castes parentes. De là d'importantes modifications physiologiques, qui différencient profondément des groupes ethnographiquement confondus. Même des castes de brahmanes restées pures sont devenues si dissemblables entre elles, que leur parenté ne peut plus être constatée que par les témoignages historiques.

Comme exemple de l'influence du genre de vie sur le développement physique, je citerai les trois principales subdivisions des brahmanes : les Kashmiri-brahmanes, qui mangent de la viande; les Kannadz-brahmanes, qui se nourrissent de végétaux, et les Bengal-brahmanes, qui ont le privilége de prendre un nombre illimité de femmes, même dans les castes inférieures. Les Kashmiri-brahmanes sont fortement bâtis, intelligents et actifs, et ils ont le teint clair, même quand ils ont vécu des générations entières dans l'Inde proprement dite (on en trouve encore maintenant beaucoup à Dehli et à Lucknow). Les Kannadz sont faibles de corps et d'esprit, et ont une conformation de tête particulière. Les Bengal-brahmanes sont également faibles de corps, mais ambitieux et intelligents, et se distinguent souvent de tous les autres par un manque absolu de franchise.

De même que chez les brahmanes, on constate aussi de grandes différences dans les autres groupes, même chez les castes qui se touchent de très-près. On peut les observer surtout chez les Mehtars, les Dhobis et les Tsamars, qui appartiennent tous au groupe des soudras, et qui se distinguent profondément entre eux, aussi bien par la figure que par la structure du corps.

La troisième race principale sont les Mongols mahométans qui ont pénétré dans l'Inde par l'Afghanistan. Ils étaient complétement étrangers au système des castes à leur arrivée, mais dès qu'ils se furent mêlés aux tribus indiennes, leurs descendants formèrent, conformément aux idées de l'Inde, une caste nouvelle, et maintenant tous les mahométans sont divisés en castes, qu'ils maintiennent strictement, bien que leur religion et leurs traditions y soient complétement étrangères. Ces castes sont les Móghuls, les Pâshans, les Sayyads et les Shaikhs. Tous se sont tellement mêlés aux castes inférieures, qu'ils ressemblent maintenant bien plus aux aborigènes de l'Inde que les brahmanes.

En même temps que les races se mêlaient se formait une nouvelle langue, l'hindoustani, composée principalement d'éléments sanscrits, persans et arabes, laquelle elle-même a ensuite beaucoup contribué à effacer les différences de race. Là où elle ne s'est pas étendue, dans les montagnes du centre et du midi de l'Inde, et dans celles qui séparent les vallées du Brahmapoutre et de l'Iravaddy, et enfin chez les Mongols de l'Himalaya oriental, la différence des idiomes a maintenu un caractère bien plus fixe à celle des types.

Les Mongols bouddhistes forment la quatrième race principale, divisée en un grand nombre de tribus. Dans l'Himalaya oriental, on trouve, par exemple, les Bhoutias et les Leptsas. Il y a d'autres tribus mongoles dans le Népaul septentrional. Dans l'Himalaya occidental, elles ne sont plus pures; elles y sont mêlées à des races de brahmanes, et observent le régime des castes avec plus de rigueur encore, si c'est possible, que dans l'Inde.

Mais le siége principal des Mongols bouddhistes est le Tibet, où ils ont conservé leur religion depuis des siècles, et sont restés complétement affranchis du système des castes. Ce n'est que dans une petite partie du Tibet occidental que les bouddhistes ont été convertis à l'islam. Dans le Tibet central, que traversent les grandes caravanes venant de Russie et descendant par le Turkhestan à

Kashmir, il s'est formé une race de Tibétains et de Mongols du nord. On l'appelle Argon, et elle appartient à l'islam.

On est frappé, dans cette quatrième classe, de la différence du teint qui se fait remarquer à côté de grandes ressemblances physiques et linguistiques. Les Mogbuls du nord du Kuenluen, entre le Kuenluen et le Saiantsan, sont si clairs, que, voyageant parmi eux sous le costume des habitants du pays, nous avions à peine besoin de nous colorer la figure; à une petite distance au sud, dans le Tibet occidental, le teint est déjà très-sombre. On constate la même différence dans l'Himalaya oriental entre les Leptsas, qui sont très-clairs, et leurs voisins immédiats, les Bouhtias.

Les races à moitié sauvages qui habitent les montagnes à l'est du Brahmapoutre forment un groupe à part. Par leurs caractères généraux ils appartiennent à la race mongolique, mais pour la langue et la structure du corps, ils ne se ressemblent même pas entre eux. Leurs idées religieuses, qui sont du dernier ordre, varient aussi suivant les tribus.

Comme races étrangères habitant l'Inde, il faut mentionner, indépendamment des Européens et de leurs descendants, les Parses, des colonies juives, dont quelques-unes très-anciennes, quelques Lidis d'Afrique, et des Arméniens, presque tous confinés sur la côte occidentale.

(*Extrait des comptes rendus de l'académie des sciences de Berlin, livraison de mars.*)

INSCRIPTIONS CUNÉIFORMES.

Le *Journal de la Société orientale allemande* publie dans sa dernière livraison (deuxième du douzième volume) une lettre de M. le comte Arthur de Gobineau, qui séjourne en ce moment en Perse, à M. de Prokesch, internonce d'Autriche à Constantinople, « sur les inscriptions cunéiformes de la deuxième espèce ».

Nous y lisons :

« La langue des inscriptions cunéiformes de la deuxième espèce, telle qu'elle a été lue jusqu'ici, offre plus que des sujets de doute. Elle n'est ni ariane ni sémitique, et, bien qu'on cherche à se persuader qu'elle pourrait appartenir à la famille tatare, en fait, elle ne ressemble à rien.

» En appliquant au déchiffrement de ces textes, qui, depuis plus de dix ans, résistent aux plus savants efforts, la théorie qui a résulté pour moi de la lecture et de la comparaison des caractères iraniens cursifs, théorie que vous trouverez exposée dans le livre que je compte publier cet hiver, j'ai obtenu la solution du problème. L'idiome en question n'est autre que l'houzwaresh, la langue des habitants de la Perside, et de quelques traductions de l'Avesta. »

M. de Gobineau donne ensuite la transcription et l'explication des huit premiers paragraphes de la grande inscription de Behistoun. Cette inscription émanerait de Darius, fils d'Hystaspe, et se rapporterait aux conquêtes effectuées par ce prince.

CHRONIQUE PARISIENNE.

L'attente publique a été assez vivement excitée ce mois-ci par l'annonce d'un livre de M. Thiers sur le système de Law[1]. Elle a été un peu déçue, car on apprend par l'avertissement de l'éditeur qu'il s'agit de la simple reproduction d'une esquisse, publiée il y a une trentaine d'années dans un recueil encyclopédique, et à laquelle l'auteur s'est contenté de faire quelques corrections. Ce n'est donc pas tout à fait une nouveauté; mais on a eu raison de tirer de la collection où il dormait un écrit excellent et tout à fait digne de son auteur. On sait avec quelle clarté M. Thiers expose les questions financières. Les chapitres consacrés à ces matières difficiles sont peut-être la partie le plus remarquable de ses deux grands ouvrages historiques. L'*Histoire de Law* peut leur être comparée; il semble même qu'on y remarque une sobriété qui ne se retrouve peut-être pas au même degré dans toutes les compositions de M. Thiers. Ce qui plaît encore dans cette courte et cependant complète esquisse, c'est un rare esprit de justice. Law a été trop maltraité par la plupart des historiens. M. Thiers montre fort bien qu'il a surtout manqué de mesure et de patience. Ses conceptions, presque toutes justes et fécondes dans leur principe, se dénaturaient par la violence des moyens qui devaient en procurer la réalisation. Cet aventureux génie se trompait sur la nature des forces qu'il révélait au monde; il savait tout du crédit, si ce n'est qu'on ne le crée ou ne le soutient point par des moyens factices. Ce fut là son tort, rudement expié par lui et par la France.

Nous nous faisons un véritable plaisir de signaler à nos lecteurs deux ouvrages qui comblent des lacunes importantes dans le vaste ensemble des études indo-européennes, et dont l'un nous touche plus directement, puisqu'il traite des origines celtiques, matière ardue où les hypothèses les plus contradictoires ont eu très-longtemps beau jeu. Tandis que les uns faisaient du bas-breton la langue primitive et universelle, quelques érudits allemands s'obstinaient et s'obstinent même encore, malgré l'autorité de Grimm, à faire de l'ancienne langue gauloise un dialecte teutonique. Dans le premier volume de son *Ethnogénie gauloise*[2], M. le baron de Belloguet établit l'autonomie du gaulois dans la grande famille indo-européenne. Il pense et il prouve « que l'ancien gaulois, avec ses variétés, » ne formait qu'une seule et même langue, qui tenait à la fois au kymrique et au » gaélique du celtique moderne, plus rapproché du premier par son vocabulaire,

[1] *Histoire de Law*. Paris, Michel Lévy.

[2] *Ethnogénie gauloise*, ou *Mémoires critiques sur l'origine et la parenté des Cimmériens, des Cimbres, des Ombres, des Belges, des Ligures et des anciens Celtes*, par Roget, baron de Belloguet. Première partie, glossaire gaulois, un vol. in 8°. — Paris, 1858. Duprat, libraire de l'Institut, et librairie Franck.

» et du second par les flexions qu'elle possédait encore comme ses sœurs. » Dans la suite de son étude, l'auteur se propose de compléter ses recherches philologiques par des recherches philologiques. M. Bergmann, professeur de littérature étrangère à la faculté des lettres de Strasbourg, fait rentrer les anciens Scythes dans la famille arienne, comme ancêtres des Goths, des Germains et des Slaves[1]. Ce n'était jusqu'à présent qu'une conjecture, et pas même généralement acceptée; le livre de M. Bergmann, basé sur une étude approfondie des vestiges de la langue et de la religion des anciens Scythes, semble mettre le fait hors de doute, et conserverait d'ailleurs beaucoup de valeur, par la variété et l'intérêt des recherches, même si ses conclusions n'étaient pas adoptées.

Les deux ouvrages qu'il nous reste à mentionner appartiennent à la philosophie spiritualiste. Dans la *Philosophie de la religion*[2], M. Matter traite les questions du spiritualisme, du monde spirituel et du monde à venir surtout, avec une attention nouvelle et avec la connaissance de ce que les dernières années ont vu paraître de plus remarquable dans cette matière. La réfutation du sensualisme, et notamment des théories de Locke et de Condillac, est l'objet que s'est proposé M. de Magalhaens, écrivain brésilien, dans un ouvrage qu'il vient de faire paraître à Paris, en langue portugaise[3]. M. Magalhaens est déjà connu par des ouvrages antérieurs, entre autres par un poëme national, dont l'empereur du Brésil a fait faire à ses frais une magnifique édition. Son nouveau livre tiendra bien sa place dans une littérature où les compositions philosophiques n'abondent pas.

Le mois de mai a encore été attristé par un deuil public. Avec M. Ary Scheffer, ce n'est pas seulement un illustre artiste, c'est un noble caractère qui disparaît. Le peintre a été diversement apprécié. La critique signalait chez lui, au point de vue du procédé et de l'exécution, des défauts que le jugement synthétique du public n'a jamais aperçus. L'homme était, par la fermeté du caractère aussi bien que par la bonté du cœur, en pleine possession de la sympathie générale et du respect de tous. On assure que M. Scheffer, qui s'était abstenu d'exposer depuis quelques années, laisse un grand nombre de tableaux.

[1] *Les Scythes*, Colmar, Deckers.

[2] Paris, Grassart.

[3] *Factos do espirito humano*, Paris, Auguste Fontaine.

A. N.



